TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
41146

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXIVe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME LIV. — 1er NOVEMBRE 1864.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR
7 RUE SAINT-BENOIT

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXIVe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME CINQUANTE-QUATRIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE SAINT-BENOIT, 20

1864

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.
41146

LA CONFESSION

D'UNE JEUNE FILLE

DERNIÈRE PARTIE (1).

LXXI.

Je m'étais attendue à une grande émotion le jour où je reverrais mon pays après cette absence, la première de ma vie. J'en éprouvai fort peu, tant j'étais absorbée par ma blessure intérieure et par la stupeur de ma déception. Je dois dire que Frumence se refusa tout d'abord à croire que Mac-Allan fût coupable; mais Jennie avait été si frappée du silence de John, et il y avait eu quelque chose de si frappant aussi dans celui qu'il avait gardé en nous accompagnant et en nous quittant, que Frumence fut ébranlé. N'importe, il voulait avoir une explication avec John ou avec Mac-Allan. Je m'y opposai si énergiquement et Jennie l'y encouragea si peu qu'il resta en proie à une grande indécision.

Après une nuit d'accablement, je me levai de bonne heure et je marchai seule, au hasard, dans la montagne. J'allai jusqu'auprès du régas de Dardenne sans savoir où j'étais. Quand je me reconnus au rude sentier à pic qu'il faut gravir, je m'enfonçai avec plaisir dans cette austère solitude, et, parvenue à la bouche béante de l'abîme, je me demandai si je ne ferais pas un acte de raison et de vertu en

(1) Voyez la *Revue* du 1er et 15 août, 1er et 15 septembre, 1er et 15 octobre.

m'y ensevelissant pour jamais. Je n'avais plus rien dans l'avenir qui me fît désirer de vivre, et je n'étais retenue dans ce monde que par deux excellens amis, Frumence et Jennie, dont j'étais certes le tourment et le fléau. N'étais-je pas l'obstacle à leur union? Jennie n'allait-elle pas reprendre, maintenant que j'étais ruinée et trahie, le projet de me faire aimer de son fiancé? Oui, certes, son aveugle dévouement me l'avait fait de nouveau pressentir. En voyage, elle ne m'avait parlé que de lui. Elle n'avait pas voulu voir que j'aimais passionnément Mac-Allan depuis le jour où j'avais sujet de le haïr et de le mépriser. De ce que j'avais l'extérieur stoïque, elle concluait que je ne souffrais pas et que j'allais revenir à l'idéal de vertu sans ombre et de pureté sans tache que Frumence représentait à ses yeux.

Ainsi je redevenais le malheur de cet homme en qui je ne pouvais placer mon bonhenr, et peut-être, à l'heure qu'il était, Jennie s'occupait déjà de l'émouvoir et de le persuader pour qu'il réalisât son rêve. Et cela au moment où l'idée de ce rêve m'était insupportable et où la figure sereine de Frumence, comparée à la mobile et vivante physionomie de Mac-Allan, me devenait presque antipathique.

Tout était confus, brisé, tordu, inextricable dans ma destinée et dans mon âme. Si Mac-Allan me fût apparu en cet instant, je me serais jetée dans le précipice plutôt que de l'écouter, et à chaque mouvement des branches autour de moi je tressaillais d'une joie terrible, car j'aurais donné tout le reste de mes jours pour qu'il me fût possible de croire en lui une heure encore.

Il y eut dans les arbres un bruit régulier comme des pas qui s'approchaient. Je me levai pour fuir. Je retombai suffoquée par les battemens de mon cœur. Un instant après, je vis que c'était une martre qui rongeait et creusait une souche. Ma peur se dissipa et fit place à un regret désespéré.

Je voulus épuiser en un jour le calice de ma douleur et revoir Bellombre pour la dernière fois, car j'étais bien résolue à quitter le pays, quoi qu'il pût arriver. Je descendis la Dardenne en marchant sur les blancs escaliers de son lit desséché, parmi les lauriers-roses. Les moissons étaient enlevées, les olives cueillies, la verdure jaunie; le pays, le cher pays me parut affreux, morne, incolore, misérable. Je m'arrêtai devant ma triste maison fermée. Je vis Michel, qui soutenait avec des fils de fer les roses du berceau. Il ne m'aperçut pas, je n'eus pas le courage de lui parler. Je m'assis un instant dans la poussière du chemin, où, du haut de la terrasse, le pittospore jetait un peu d'ombre. Je vis de loin les meuniers occupés à leurs travaux, comme si rien n'eût été changé autour d'eux.

Ils ne pensaient certainement pas à moi. J'évitai leur rencontre. Je me glissai à la Salle-verte. L'herbe avait déjà envahi le petit sentier qui y conduisait, personne n'y allait plus. J'y fis machinalement un bouquet, puis je le mis tremper dans un peu d'eau qui frissonnait sur les pierres, et je l'y laissai. J'étais maudite : pourquoi emporter ces pauvres fleurs?

Je rentrai brisée sans avoir dit un mot à personne. Je rencontrai quelques paysans qui ne me reconnurent pas sous mon voile, ou qui hésitèrent un instant, et me prirent pour une étrangère en ne recevant pas le bonjour accoutumé.

Je trouvai Jennie inquiète de moi. Elle avait envoyé Frumence à ma recherche. Leur sollicitude me donna de l'humeur, je me plaignis d'être un sujet de tourment et de ne pouvoir souffrir en paix. Jennie eut des larmes dans les yeux; moi, j'en avais le cœur plein, et je la trouvai faible de ne pas me cacher les siennes.

J'essayai de causer avec l'abbé Costel. Il me fit des questions et des réflexions si naïves sur l'état de mon esprit, que je m'imaginai causer avec un enfant de cinq ans. Il me félicita d'avoir deviné à temps la perfidie, et m'engagea à habiter les Pommets, où l'étude du grec me consolerait de tout. Je le quittai pour aller voir la tombe de ma grand'mère. Mon cœur ne put s'y détendre. Je remarquai une tombe toute fraîche à côté de la sienne, et je regardai le nom écrit en blanc sur la petite croix de bois noir. C'était la vieille Jacinthe enterrée là depuis huit jours. Cette chose imprévue fit enfin couler mes larmes.

— Et pourquoi attacher tant d'importance au fait de la vie? me disais-je. Cela passe si vite et laisse si peu de trace! Michel adorait sa vieille mère, et se préoccupait d'elle le jour et la nuit. Pourtant je viens de le voir taillant des branches et attachant des roses avec autant de soin et d'amour que s'il ne l'avait pas enterrée la semaine dernière. J'ai vu sa figure, elle était douce et calme comme auparavant. Il semble que le suprême repos dont jouit maintenant cette pauvre femme soit pour son fils la récompense d'une vie de travail et de dévouement. Et moi, ne suis-je pas déjà morte et ensevelie pour tous ceux qui m'ont aimée? Mon enfance a été comme arrosée à toute heure par des sourires de bienveillance et des regards de protection. Je croissais comme une plante bénie sur laquelle se concentraient toutes les espérances de la famille. Le pittospore et les roses de notre jardin n'ont-ils pas été aussi l'objet de soins assidus, et n'ont-ils pas fait l'orgueil et l'éclat de la maison? Qu'un coup de vent les dessèche, on plantera d'autres arbres et d'autres fleurs à la place qu'ils occupaient. Vienne un autre maître, avec d'autres enfans : qui se souviendra de Marius et de moi à Bellombre?

La soif de mourir s'empara de moi, ardente et sombre, sur ces tombes paisibles. Je remarquai sur celle de Jacinthe des plantes qui ne croissaient que dans notre jardin, et que Michel avait dû apporter là. Il n'avait donc pas oublié? Il en avait mis aussi sur celle de ma grand'mère : c'était un dernier hommage, un tendre souvenir. J'enviai le sort des êtres disparus que l'on peut honorer et satisfaire dans leur mystérieuse autre vie avec des attentions si naïves et des soins si faciles, et je m'écriai : — Heureux les morts, car ils ne gênent plus les vivans!

Frumence rentra, et vint me chercher là après m'avoir cherchée dans tous les environs une partie de la journée. Je l'en grondai au lieu de l'en remercier, et je lui laissai voir l'amertume et le découragement dont mon âme était remplie. Il voulut me réconcilier avec l'existence en me parlant encore des joies du devoir accompli. Sa vertu m'irrita; je lui répondis qu'il était facile d'être fort quand on était froid, et de ne pas regretter le bonheur quand on n'en avait jamais eu la notion. Il soupira, et ses yeux se portèrent à la dérobée vers Jennie, qui venait m'appeler pour dîner. J'étais injuste et cruelle, et je me disais qu'il fallait mourir pour ne pas devenir odieuse.

LXXII.

Quelques jours se passèrent sans qu'il me fût possible d'écouter aucune consolation et sans que je voulusse faire un projet quelconque. Je vivais seule obstinément, je cherchais les ravins impraticables, et je trouvais des abris cachés sur les flancs du *baou de quatre heures*, une haute colline arrondie en pâturages naturels, et coupée à pic ou creusée en biseau de place en place. Ses formes sont belles et sa cime paisible, car en été l'herbe y est brûlée, et personne n'y monte. Je me glissais dans les grandes brèches calcaires qui soutiennent les dernières terrasses, et, sous l'ombrage de quelques pins enfouis dans les fentes, j'échappais aux investigations de mes amis. Je me nourrissais obstinément de la pensée de la mort pour échapper à cette vie tumultueuse qui m'avait souri et qui ne méritait plus que ma haine. C'était certes l'occasion de revenir à Frumence; mais justement Frumence, invincible sous les coups de la destinée, m'indignait comme une anomalie. Quand Jennie essayait de me le donner en exemple, j'étais véritablement en colère. — S'il est déjà mort, lui disais-je, pourquoi ne se fait-il pas enterrer? Quelle est cette prétention de vivre sans cœur et sans cerveau? Frumence ne peut plus me rien enseigner, et il n'y a jamais eu en lui

pour moi de véritable assistance. Enfant, j'aurais déjà pu lui dire : « Rocher, qu'y a-t-il de commun entre toi et moi? »

Dans ma dureté, j'avais raison jusqu'à un certain point. Frumence ne pouvait me consoler et me fortifier, parce qu'il ne comprenait absolument rien à ma blessure. Il était trop logique pour toucher à cette chose délicate et capricieuse, le cœur d'une vierge. Il me parlait comme à un homme, croyant avoir fait de moi un homme. Selon lui, on ne pouvait sans folie regretter un indigne amour. J'étais forcée de lui cacher ma souffrance, et quand il la pénétrait, car il avait de la finesse d'observation, je lui disais brusquement : « Eh bien! oui, c'est de la folie! Après? Laissez-moi, puisque vous n'y pouvez rien! »

Il y mit toute la douceur et toute la patience dont il était capable; mais j'avais le cœur plein d'amertume : je me figurai que je l'ennuyais en troublant les habitudes de sa vie studieuse, et qu'il était accablé plus que touché de mes peines. La présence de Jennie elle-même ne le charmait pas, selon moi, comme j'aurais dû m'y attendre. Les continuelles préoccupations dont j'étais l'objet de sa part le rendaient jaloux. Enfin j'étais si mal disposée qu'il me semblait ne plus pouvoir estimer personne.

Jennie vit que j'étais désespérée de la vie, et son courage l'abandonna. Un matin, je fus frappée de la pâleur de son visage, ordinairement si frais, et de quelques cheveux blancs mêlés aux noirs bandeaux qui encadraient son front. J'eus peur : je m'aperçus qu'en huit jours Jennie avait vieilli de dix ans.

— Qu'as-tu? m'écriai-je.

— J'ai votre chagrin, répondit-elle.

Elle disait vrai. Elle ne s'occupait nullement d'elle-même. Mon malheur était le sien, elle n'en pouvait concevoir d'autre; le coup qui me frappait la frappait tout au fond du cœur. Je fus déchirée de remords, je tombai à ses pieds.

— Jennie, lui dis-je, c'est moi qui te tue! Voilà pourquoi depuis huit jours j'ai envie de me tuer!

— Oui, je le vois bien. Je le sais, *vous ne voulez plus rien vouloir*. Toutes les fois que vous sortez, je me dis que vous ne rentrerez peut-être pas, et que si je vous importune en vous suivant, ce sera pire. Toutes les nuits, je me dis que vous ne vous réveillerez peut-être pas. Vous connaissez les plantes, vous pouvez rapporter de vos promenades quelque poison. Aussi je ne dors pas la nuit, et le jour je ne sais pas ce que je fais. Quand je prépare vos repas, je ne sais qui les mangera, et quand je raccommode vos jupes, déchirées dans vos courses furieuses, je me dis : « Autant d'accrocs, autant d'accès de rage qu'elle a eus! » Enfin vous voulez me débar-

rasser de vous, n'est-ce pas? Eh bien! suivez votre idée; Jennie ne souffrira pas longtemps après cela. C'est mal de se tuer, Dieu le défend; mais quand on n'a plus rien dans la vie et qu'on ne peut plus servir personne, c'est peut-être un devoir de laisser la place aux autres... Ne dites rien, ajouta-t-elle avec exaltation; je sais tout ce que vous pensez! C'est pour me faire place, à moi, que vous voulez partir; c'est pour que j'aime quelqu'un, pour que je me marie, pour que je travaille pour mon compte. Sotte et cruelle enfant! Essayez donc! De l'autre vie on voit dans celle-ci, et vous verrez le beau bonheur que vous aurez laissé à Jennie! Ah! la pauvre madame! Elle voit à présent où nous en sommes, et nous la mettons en enfer, car il n'y en a pas d'autre que le malheur de ceux que nous avons aimés. Elle ne méritait pas cela pourtant, elle qui ne vivait que pour nous!

Jennie fondit en larmes. Je ne l'avais jamais vue succomber sous le fardeau de la vie. Elle succombait : c'était mon œuvre. J'eus horreur de moi.

LXXIII.

Je me relevai avec enthousiasme. — Jennie, m'écriai-je, je vivrai pour toi et pour ma grand'mère. Voyons! ma peine s'efface, je le veux, c'est fait. Agissons, voulons, décidons quelque chose à nous deux, tout de suite, sans le conseil et l'aide de personne. Allons-nous-en surtout, allons bien loin. Vivons ensemble du même travail et du même pain, des mêmes fatigues et des mêmes forces : notre joie sera de nous être mutuellement consolées et guéries!

Jennie ne savait pas tout ce que je lui avais sacrifié. Je lui appris que j'étais sans ressources désormais, ne voulant plus rien devoir à lady Woodcliffe d'une part, et de l'autre m'étant retiré les moyens de plaider pour rentrer dans mes droits. Je lui laissai croire que j'avais agi ainsi sous le coup du dépit causé par Mac-Allan sans qu'elle y fût pour rien. Aussi ne comprenait-elle rien à ma résolution; elle essayait d'y trouver un remède, elle voulait consulter M. Barthez; mais M. Barthez était absent, il avait été appelé à Marseille pour une affaire importante, et ne devait pas revenir de quinze jours. Je ne voulais pas l'attendre, et d'ailleurs je regardais mon désistement comme une chose sacrée sur laquelle j'aurais rougi de songer à revenir. C'était la seule résolution qui me consolât des humiliations dont j'étais abreuvée, et mon dénûment volontaire était l'unique protestation que je pusse élever contre les calomnies dont j'étais l'objet.

Jennie se résigna devant le fait accompli. — Eh bien! dit-elle, faisons nos comptes. Nous avons en tout huit mille francs, dont six mille du traitement que je recevais de votre grand'mère, et deux mille que j'avais auparavant. Avec cela, nous n'avons pas de quoi vivre. Il faut travailler, il faut, en cinq ou six années, gagner encore douze mille francs. Alors nous aurons mille francs de rente et nous vivrons à la campagne, où vous voudrez, dans un beau pays, vous avec vos livres, moi avec le soin de notre ménage.

— Très bien, Jennie, travaillons, me voilà prête. Qu'allons-nous faire?

— La seule chose que je sache faire pour gagner assez vite ce qu'il nous faut. Je m'entends au commerce; nous allons acheter un petit fonds que j'espère faire prospérer et revendre avec profit. Pendant que je tiendrai ma boutique, vous ferez des traductions. Il n'est pas possible qu'instruite comme vous l'êtes vous ne trouviez pas quelque chose à faire. Je soupçonne M. Mac-Allan de ne pas s'en être occupé du tout. Nous allons donc commencer par aller à Paris pour chercher un éditeur, puisqu'il faut cela, après quoi nous aviserons à nous établir dans quelque endroit favorable à mon travail et au vôtre. Si ce n'est pas encore pour le mieux, nous nous dirons que c'est en attendant le mieux.

Frumence consulté approuva courageusement Jennie en lui disant que, s'il devenait libre et que nous eussions besoin de lui, il ne serait jamais empêché par rien au monde de nous rejoindre ou de se consacrer à nous. — Vous entendez bien, toutes deux? ajouta-t-il; où vous voudrez, comme vous voudrez : je vous aiderai de loin ou de près dans votre commerce, ou je prendrai un emploi. Ce qui est à moi est à vous aujourd'hui et toujours. Il n'y aura rien, jamais rien, après l'abbé Costel, qui soit un obstacle entre vous et moi dans ma vie; fût-ce dans un an, fût-ce dans vingt ou dans trente, je suis à vous, je suis votre chose. Ne l'oubliez jamais ni l'une ni l'autre.

Nos paquets étaient à peine défaits, nous eussions pu partir le soir même; mais il fallait que Frumence allât chercher une partie des fonds que Jennie avait déposés chez M. Barthez, qui les faisait valoir. Il était trop tard pour se rendre à Toulon, l'étude serait fermée. Nous décidâmes qu'il irait le lendemain matin, et que nous partirions le soir par la malle-poste.

Ma résolution prise, je me sentis plus calme et comme récompensée d'avance de la vie de travail que j'acceptais. Jennie était grave et pensive. Je l'emmenai promener sur le *baou* pour saluer avec elle une dernière fois le coucher du soleil de Provence sur la mer. Frumence nous accompagna, et nous parlâmes de nos pro-

jets; mais le silence de Jennie nous inquiéta. — Souffres-tu? lui dis-je, ce sentier est fatigant; descendons.

— Non, dit-elle, marcher fait toujours du bien. Montons encore un peu.

Quand nous fûmes à mi-côte de la colline, je la fis asseoir, et, feignant d'admirer la Méditerranée en feu, je regardais Jennie à la dérobée; je savais qu'elle n'aimait pas qu'on s'occupât d'elle. Je vis dans les yeux de Frumence la même anxiété que j'éprouvais. Jennie était de plus en plus pâle, et le chaud reflet du couchant qui teignait en rose ses vêtemens clairs faisait paraître sa figure comme bleuâtre. Tout à coup sa tête se pencha en arrière, et je n'eus que le temps de la retenir dans mes bras. Elle s'évanouissait; elle revint au bout d'un instant. — Mes enfans, dit-elle, je me sens mal. J'étouffe. Laissez-moi reposer ici. Cela va passer; tout passe.

Elle eut deux autres défaillances rapidement dissipées, et une troisième qui dura près d'une minute. J'étais épouvantée, je m'accusais du mal que je lui avais fait. Frumence voulait l'emporter.

— Non, dit-elle, vous me tueriez. Ne me touchez pas. Laissez-moi là. Ayez un peu de patience.

Nous étions à un quart de lieue de toute habitation. Frumence sauta plutôt qu'il ne descendit dans le ravin le plus proche pour y cueillir des feuilles de menthe, afin de les lui faire respirer. Nous n'avions aucun autre remède sous la main. A peine eut-il disparu que Jennie eut une nouvelle syncope, et je sentis ses bras se raidir et ses mains se crisper. Je crus que j'allais mourir aussi. Je ne voyais plus le soleil étincelant. Tout devenait livide autour de moi. Je ne voyais même plus Jennie, et je ne la savais là qu'en sentant contre mes lèvres la sueur glacée de son front.

La menthe que Frumence apportait la soulagea un peu; mais ce n'était pas de quoi lui rendre ses forces. — Mes enfans, nous dit-elle encore, mais découragée cette fois, je crois que je vais mourir ici. — Oui, je sens que je meurs. — Frumence, n'abandonnez jamais Lucienne... Ne me plaignez pas, je meurs sans avoir fait aucun mal... Jamais! je meurs au soleil... à l'air... mais je ne le sens plus. — Frumence, adieu, je vous aimais plus que vous ne pensez; sans *elle*, je vous aurais épousé. Aimez-la... comme votre sœur. Ah! oui, je vous aimais bien tous deux! Vous m'enterrerez auprès de ma chère dame...

Elle s'évanouit cette fois si profondément que nous ne sentions plus son cœur battre. Frumence se résolut à l'emporter. Quand nous la déposâmes sur son lit, nous la crûmes morte, et je ne peux plus me faire de notre désespoir aucune idée que je puisse traduire par des paroles.

LXXIV.

Jennie fut entre la vie et la mort pendant trois semaines. Le médecin de Toulon que nous fîmes venir, car je n'avais aucune confiance dans le docteur Reppe, me disait en vain que c'était sans doute une maladie chronique déjà ancienne que Jennie avait trop cachée et trop brutalisée; je n'en croyais rien; je n'accusais que moi, ma lâche, mon égoïste personnalité, du chagrin qui l'avait brisée. Il y eut des jours affreux, des heures de souffrance atroce où Jennie elle-même, dans le délire, m'accusait de l'avoir tuée à petit feu par mes soucis et mes caprices. Aussitôt qu'elle avait un moment de calme, elle me jurait le contraire, et, n'ayant pas conscience de ce qu'elle avait dit, elle s'étonnait de mes remords. Elle me promettait alors de vivre pour moi, disant qu'elle saurait bien nous faire une existence heureuse, et s'impatientant de sa maladie comme d'un retard dont elle s'accusait; mais quand revenaient les crises, elle appelait la mort, disant qu'elle avait bien assez souffert dans sa vie et qu'il était temps d'en finir.

Je ne l'avais pas quittée d'un instant; je n'avais confié à personne les soins les plus minutieux et les plus pénibles. Je n'avais pas dormi deux heures par semaine, je tombais de fatigue et de désespoir lorsque le médecin me fit tout oublier en me disant qu'elle était sauvée. Pourtant la convalescence fut encore plus pénible, moralement parlant, que la maladie. Je souffris dans mon cœur et dans mon esprit toutes les tortures imaginables. Jennie, qui était la perfection dans la force, ne s'était jamais trouvée aux prises avec un état physique qui paralysât l'action de sa volonté. Le rôle passif était tellement contraire à sa nature qu'elle perdit le courage au moment où elle n'avait plus besoin que de patience. Elle avait lutté héroïquement contre l'agonie, et ses cris de désespoir avaient été rachetés par de sublimes efforts de résignation et de tendresse. Quand elle recouvra l'habitude de vouloir, l'équilibre entre sa force d'aspiration et sa force d'exécution se trouvant rompu, elle eut des faiblesses d'enfant, des impatiences et des caprices, des larmes et des révoltes; elle fut ce qu'on appelle une mauvaise malade, et il y eut des jours entiers où elle sembla ne plus m'aimer.

J'avais mérité ce châtiment pour m'être laissé trop chérir. Aussi, malgré ses rudesses, mon adoration pour elle ne se démentit pas un instant. Mon cœur s'oublia lui-même et méprisa ses propres blessures pour recevoir et partager toutes les blessures du sien. Je savourai sans me plaindre et sans me lasser ce calice dont je me reprochais de lui avoir versé le fiel : ce fut mon expiation.

Jennie fut plus douce, plus soumise et plus reconnaissante envers Frumence qu'envers moi. Elle trahissait ainsi l'amour qu'elle avait tant caché, tant surmonté et tant voulu sacrifier. Elle trahissait aussi les momens de colère, d'aversion, de jalousie peut-être qu'elle avait dû éprouver en s'immolant pour moi. Chère Jennie, combien je l'admirai, combien je la connus et l'appréciai quand son délire et son abattement, qui était du délire encore, me révélèrent les combats intérieurs où son amour pour moi avait triomphé! Je voyais enfin la femme percer à travers l'ange, et l'ange était d'autant plus céleste que la femme avait plus souffert. Mon unique consolation dans cette épreuve fut de dire à Frumence, dans les rares entretiens que je pus avoir avec lui, — car Jennie dormait peu, — tout ce que je découvrais d'amour pour lui dans le cœur si longtemps fermé de cette sainte. Je lui reprochai, à lui, de s'être trop soumis à ma destinée, et je lui fis promettre que lorsque Jennie guérie reviendrait à son système d'absorption en moi, — car nous savions bien qu'elle y reviendrait, — il aurait la ferme volonté de m'aider à le combattre.

Il réfléchit un instant et répondit : — Oui, Lucienne, il faut que cela soit, et cela sera, je vous le jure devant Dieu!

— Dieu? m'écriai-je, vous dites *Dieu*, Frumence? C'est donc que vous l'avez prié pendant l'agonie de notre chère malade?

— Non, ma chère Lucienne, je n'ai pas cru devoir prétendre à obtenir un prodige, et je savais que la nature avait en elle seule et en elle-même le don des miracles. Quand je dis Dieu, c'est pour nommer une des plus douces hypothèses que l'esprit humain puisse concevoir, c'est pour désigner le bien absolu dont nous portons en nous-mêmes l'aspiration. J'accepte ce que vous croyez, je n'y crois pas pour cela. Résignez-vous, Lucienne, à estimer sans réserve les gens qui aiment le vrai, quand même ils le voient sous un aspect qui vous semble faux.

— Prenez garde, mon ami, Jennie est croyante, il ne faudra jamais la blesser.

— Si Jennie veut que j'aille à la messe, j'irai. Je la servirai même encore au besoin, et si elle veut que je ne dise jamais que je ne crois point, je ne le dirai jamais. C'est si facile!

Je vis que Frumence n'avait pas changé un *iota* à son programme. La vie qu'il menait aux Pommets n'était pas faite pour modifier ses idées. Il était toujours l'homme le meilleur, le plus généreux, le plus pur et le plus sûr; mais l'idéal n'était pas nécessaire à sa conception métaphysique, et il n'avait pas besoin d'un autre Dieu que sa propre conscience. Le feu sacré lui manquait, même celui de la révolte contre les idées qui gouvernent la plupart des autres

hommes. Ce qui était erreur à ses yeux ne l'irritait pas. Il était un admirable type de tolérance et de sagesse. Il manquait de flamme, et je ne pus m'empêcher de lui dire qu'il était une lumière froide.

Il sourit en me répondant : — C'est pour cela que j'aime une femme plus âgée que moi, et que je vois la perfection où elle est, sans lui demander de m'embraser, pourvu qu'elle me pénètre.

LXXV.

Enfin Jennie se calma, et à mesure que les forces physiques revinrent, l'exaspération nerveuse diminua. Le jour où elle put faire ce qu'elle souhaitait depuis longtemps, qui était de remonter au *baou* où elle s'était sentie foudroyée par son mal, et où elle voulait, disait-elle, renouveler son bail avec la vie afin de nous la consacrer, elle fut véritablement guérie. Elle chercha sur l'herbe de la colline la place où elle s'était affaissée; mais l'automne était venu, et l'herbe brûlée avait repoussé et reverdi. La mémoire de Frumence suppléa aux indices qui nous manquaient. Il retrouva aisément le creux où croissait la menthe et le talus où nous avions cru nous dire un éternel adieu. Nous enlaçâmes nos mains tous trois en ce lieu terrible, et Jennie nous dit : — Mes enfans, je remercie Dieu! Il n'eût été ni difficile ni cruel de mourir ce jour-là. Je ne souffrais pas, je voyais déjà de l'autre côté de la vie, et les peines de celle-ci ne me paraissaient plus rien devant le beau ciel où nous devions nous retrouver. J'oubliais d'être inquiète pour ma Lucienne; j'oubliais de vous plaindre, mon pauvre Frumence. Je m'en allais! La mort rend égoïste apparemment, car je ne voyais plus que Dieu. Vous ne croyez pas à cela, Frumence, n'importe : ma Lucienne me comprend. Je vous en ai voulu, quand je me suis retrouvée sur mon lit de douleur, de ne m'avoir pas laissé finir ici, dans un si bel endroit et par un si beau soir! Vous n'avez pas voulu laisser partir Jennie, c'était votre droit, puisqu'elle est à vous deux, et à présent je vous en remercie, car si cette vie ne vaut pas l'autre, elle a du bon tant qu'on est aimé. Vous m'avez soignée comme des anges que vous êtes, et je crois que j'ai été souvent méchante. Je ne me souviens pas bien de ce que j'ai pu dire, même en ces derniers temps où j'ai beaucoup parlé, je crois, dans la fièvre. Oubliez-le, ce n'était pas Jennie qui parlait. Un malade n'est pas une personne, ou c'est comme une personne ivre. Rendez-moi tout à fait la vie, parlez-moi de l'avenir. Écoutez, Lucienne, Frumence m'en a déjà dit quelque chose hier et ce matin : s'il ne se trompe pas, nos projets vont être bien changés; mais il faut qu'il ne se trompe pas et que vous jugiez vous-même.

Frumence revint alors à son idée fixe de justifier Mac-Allan. — Voyons, me dit-il, supposons qu'il ait eu des relations avec lady Woodcliffe avant son mariage avec le marquis de Valangis, et que ces relations eussent dès lors complétement cessé, le trouveriez-vous bien coupable d'avoir songé, après tant d'années écoulées sur cette faute, à vous offrir son nom?

— Non, sans doute, mais ces relations ont recommencé après la mort de mon père; elles existaient lorsque Mac-Allan s'est chargé de venir ici contester mes droits.

— Et si ces relations n'avaient recommencé que dans des termes parfaitement désintéressés et même froids de la part de Mac-Allan?

— Cela n'est pas probable, puisqu'il y a deux mois encore il *la* voyait assidûment sous prétexte de plaider ma cause auprès d'elle.

— Ce n'est peut-être pas probable; mais si cela était prouvé?

— Si cela pouvait être prouvé, John en aurait fait le serment.

— Et si John, ne sachant pas la vérité, n'avait pu l'affirmer?

— Encore une invraisemblance! D'ailleurs ce lien coupable qui a existé autrefois, — cela n'est que trop avéré et trop prouvé par le silence de Mac-Allan depuis ma rupture avec lui, — me laisserait encore un sentiment de répulsion invincible. Je suis la fille de M. de Valangis! Qu'il ait été outragé avant son mariage ou depuis sa mort, l'outrage rejaillit sur moi, et je le trouve ineffaçable.

— Alors, reprit Frumence en me regardant attentivement, pour que Mac-Allan fût absous, à quarante ans, d'avoir aimé avant de vous connaître, il faudrait que vous ne fussiez en aucune façon la fille du marquis de Valangis.

— Oui, Frumence, voilà ce qu'il faudrait.

— Mais vous ne désirerez jamais que cela soit?

Je baissai la tête et ne pus mentir, bien que le ressentiment ne fût pas encore éteint dans mon âme. Si Mac-Allan eût pu prouver tout ce que supposait Frumence, je l'eusse aimé encore, je le sentais bien.

— Il m'importe assez peu, répondis-je enfin, d'être ou de n'être pas la fille d'un homme que je n'ai pas connu et qui ne m'a point aimée; mais il m'importe beaucoup de n'être jamais la femme d'un homme qui manque de délicatesse. Je vous en supplie, mes amis, ne me parlez plus de lui, à moins que vous n'ayez les moyens de le disculper entièrement. Je suis en train de me réhabiliter à mes propres yeux de toutes mes erreurs de jugement et de toutes mes prétentions au bonheur idéal. Je suis forte à présent, j'ai véritablement souffert. Depuis deux mois, je n'ai pas vécu un seul moment pour moi-même. Dieu m'a pardonné, j'en suis sûre, car, à l'idée de perdre Jennie et en voyant ses souffrances, j'ai maudit mon orgueil et

abjuré toutes mes ambitions. A présent je suis certaine que nous pouvons vivre heureux tous trois avec le peu qu'elle possède et le peu que je pourrai gagner. Restons donc ici tant que vivra l'abbé Costel. Après cela, si nous n'avons plus rien, nous irons chercher de l'ouvrage ailleurs. La misère ne s'appesantit jamais sur ceux qui se respectent, et je suis certaine qu'avec de l'ordre et de l'activité nous n'en subirons pas les extrêmes conséquences; mais, fallût-il mendier, je ne me plaindrai pas, pourvu que Jennie vive et soit votre femme. Lucienne de Valangis n'existe plus, et vous ne devez plus chercher à la faire revivre; celle qui prend sa place vaut mieux. Ne l'empêchez pas de le prouver.

Ma résolution était si bien prise de ne plus souffrir de rien pour mon propre compte, que mes amis durent me croire. La maladie avait un peu usé les forces d'initiative et de résistance de Jennie, et je profitai de cette disposition pour la décider à laisser publier ses bans la semaine suivante. Comme désormais je ne voulais à aucun prix la quitter, elle comprit enfin que son mariage mettrait fin aux suppositions dont je pouvais avoir encore à souffrir. Six semaines plus tard, l'abbé Costel bénit son union avec Frumence.

Aussitôt qu'elle fut mariée, elle s'ingénia pour trouver de l'ouvrage pour nous deux. Il n'y eut aucun moyen d'utiliser mes talens à domicile. Toulon n'est point une ville littéraire, et, ne connaissant personne à Paris, je ne pouvais espérer de trouver par correspondance un éditeur. M. Barthez l'essaya en vain, et comme je ne voulus accepter aucun secours, il dut m'offrir des *rôles* à copier. Il était à la fois avoué et avocat, comme cela était toléré encore dans les provinces. J'acceptai avec empressement la tâche qu'il me confiait, et je m'en tirai fort bien. En outre, Jennie ayant pris des dentelles à remettre à neuf, je l'aidai, et à nous deux nous pûmes gagner une cinquantaine de francs par mois. C'était bien assez pour vivre aux Pommets dans des conditions d'hygiène, de propreté et d'indépendance. Le presbytère étant à moitié ruiné, en attendant qu'on pût m'y *redresser* un peu de logement, j'avais pris dans une maison abandonnée appartenant à Pachouquin un gîte dont il ne voulut jamais se laisser payer le loyer. Il était aisé, et comme c'était un très honnête homme, je ne rougis en aucune façon d'accepter son hospitalité. Tout à coup il me prit en si grande estime qu'un beau jour il m'offrit son cœur, sa main et ses vingt mille francs de capital. C'était certes un beau parti pour une fille sans nom et sans avoir, et si le nom de Pachouquin était bizarre, il n'avait rien que d'honorable. Mais le bon paysan veuf avait cinquante ans et ne savait pas lire très couramment. Je l'aidais à tenir les registres de sa mairie, et je lui persuadai d'épouser une pauvre cousine qu'il avait

à Ollioules, et à laquelle il m'avoua avoir souvent songé. C'était une excellente personne, qui amena une servante avec elle, et la population des Pommets se trouva ainsi en voie de renouvellement et d'augmentation, car le garde champêtre épousa la servante au bout de peu de mois, et la présence de quatre femmes, Jennie et moi comprises, modifia un peu l'aspect morne et désolé du village.

LXXVI.

L'année s'acheva ainsi sans que j'eusse aucune nouvelle de Mac-Allan et sans que je permisse à Frumence de jamais m'entretenir de lui. Toute passion s'était apaisée ou endormie en moi, et quelque rigide que fût mon existence, il est certain pour moi que ce temps fut le plus paisible de ma vie. J'arrivais à trouver que Frumence, avec sa froide philosophie, avait raison, et qu'il n'y a qu'une manière d'être heureux, c'est d'être d'accord avec soi-même et d'arranger son sort en conséquence. Êtes-vous doué d'une ardente personnalité, courez les aventures, osez tout, et ne vous en prenez qu'à vous du mal et du bien qui vous arriveront. Êtes-vous de nature aimante, et connaissez-vous quelqu'un dont les peines vous empêchent de dormir, dont l'ennui vous défende de vous amuser, restez auprès de cet être-là et oubliez-vous tout à fait, car du moment où il vous est plus cher que vous-même, tout ce que vous ferez pour reprendre votre liberté vous enchaînera davantage, ou empoisonnera votre délivrance.

Quand l'orage menaçait de se réveiller dans mon cœur, je le dominais. — Tu as voulu aimer, me disais-je, c'est que tu étais née pour aimer. Ton éducation chercheuse, tes réactions, tes folles rêveries et tes immenses désirs d'idéal ne t'ont pas fait trouver un autre but. L'ambition mondaine, la richesse, le rang, l'amour du bruit, ne t'ont pas sollicitée, et tu as sacrifié ces choses sans regret. Aime donc, mais aime qui tu dois aimer. Tu te dois à l'affection sans bornes de Jennie, et vouloir lui préférer quelqu'un c'était un vol que tu méditais.

Ces réflexions étaient courtes et décisives. Je ne permettais plus à mon imagination de répliquer. Je ne connaissais plus les paresses et les angoisses de la contemplation de moi-même. Je ne m'aimais plus qu'à la condition de valoir quelque chose. Je me blâmais de m'être aimée sans conditions si longtemps. J'avais d'ailleurs, et fort heureusement, bien peu d'instans à moi. Je travaillais pour le pain quotidien. Je gagnais mes journées, et, quand le soir arrivait, j'étais contente de moi. Je voyais Jennie tranquille, Frumence heureux, l'abbé Costel gai, et je pouvais me dire que tout cela était

mon ouvrage, puisque d'un mot j'avais pu et j'avais failli l'empêcher. Ce pays que j'avais pris en horreur un instant et que j'aurais voulu fuir à tout prix pour m'étourdir dans un milieu nouveau quelconque, il me reprenait tranquillement, et je me laissais faire. Mes connaissances et mes aptitudes eussent pu se développer dans un monde pour lequel j'avais été formée; l'inutilité de fait de toutes ces choses m'avait frappée le jour où j'avais renoncé à la lutte. Elle était bien constatée désormais. La pauvreté, l'isolement, l'abandon, le manque d'avenir, retombaient sur moi sans bruit, sans secousse, comme la pierre inexorable du sépulcre sur un corps enterré vivant.

Situation terrible, et qui eût dû briser une nature à la fois ardente et réfléchie comme la mienne, situation grande et féconde quand même, puisque mon vif sentiment du devoir et de la vie me la fit vouloir énergiquement, au lieu de l'accepter avec une molle résignation. Mon navire avait sombré. Je n'avais pas attendu que la mort montât jusqu'à moi, je m'étais jetée résolûment à la mer, et, prodige de ma vitalité ou bonté suprême du destin, je ne m'étais pas noyée. J'avais trouvé sous le flot un monde nouveau, mystérieux, voilé, où je m'étais si vite habituée à respirer que des organes nouveaux m'étaient venus et que j'y voyais maintenant briller le soleil, plus beau et plus pur peut-être que ne le voient ceux qui vivent à la surface. Oui, oui, cette métaphore me plaisait. — A vouloir lutter, me disais-je, tu te serais débattue péniblement, inutilement, honteusement peut-être entre deux eaux, sans être ni plèbe ni aristocratie, sans inspirer ni confiance ni amitié solide, éblouissant quelques-uns, effarouchant le plus grand nombre. Tu t'es jetée tout au fond, dans le grand abîme du renoncement, semblable à cette région profonde des mers que les orages n'atteignent pas et où règne la froide et lumineuse splendeur du calme.

C'est qu'en dépit de tout, mes ressources intellectuelles me sauvaient de l'ennui et du dégoût, et que les vrais biens ne sont jamais perdus. J'arrivais, comme Frumence, à me faire un monde intérieur tout rempli de grands noms et de grandes pensées. Une heure de lecture, que je pouvais saisir entre deux longs travaux matériels, me valait mieux que mes anciennes journées d'études et de discussions. J'étais comme le paysan qui fait de grand appétit un bon repas avant de prendre la serpe ou la cognée, et qui sent sa force renouvelée pour une tâche de six heures. Ainsi je reprenais mon aiguille de dentellière ou ma plume de copiste avec entrain quand j'avais lu posément cinq ou six belles pages dont je vivais le reste du jour. Le soir, nous marchions tous trois au hasard pendant deux heures, causant de tout, de l'univers à propos d'une

fourmi, et de l'histoire du genre humain sur la terre à propos d'un enfant qui passait conduisant sa chèvre.

La nuit, plus de veilles débilitantes et de rêves dangereux : un sommeil de plomb! Si quelquefois une bourrasque passait sur les tuiles mal assujetties du presbytère, où l'on avait enfin réussi à me créer un petit logement isolé et assez commode, je m'éveillais avec plaisir pour l'écouter passer. Cette vie simplifiée que j'avais su me faire me rendait aussi indifférente aux tempêtes du ciel qu'à celles de l'esprit. Que le vent d'est emportât une partie du toit, il ne serait ni long ni coûteux à reconstruire. Tant pis pour les palais quand ils s'écroulent! Que la personnalité sacrifiée vînt encore me mordre un peu le cœur, il ne me faudrait qu'un jour de travail et de fatigue pour la vaincre : tant pis pour les châteaux en Espagne!

Je n'avais jamais été douce. Jennie disait de moi que j'étais généreuse, ce qui n'est pas la même chose. Avec de la tendresse, on me conduisait aisément : le grand mérite! Je voulais bien n'être pas mauvaise, à la condition que les autres fussent parfaits. Dans ma vie nouvelle, j'appris à ne pas regarder mes idées comme infaillibles et mes volontés comme souveraines. En les soumettant à ma raison et à mon dogme du devoir, je m'habituai vite à les modifier et même à les laisser partir comme des oiseaux qu'on chasse d'un arbre et qui ont toute une forêt pour percher aussi bien ailleurs. Bien m'en prit, car Jennie mariée changea un peu, et l'épouse donna plus d'autorité à la mère. Rien ne s'était refroidi pour moi dans son cœur, loin de là : je crois qu'elle se défendait encore d'aimer trop Frumence dans la crainte d'avoir une idée, un projet dont je n'eusse pas la meilleure part; mais sa maladie laissait encore parfois de l'ébranlement dans ses nerfs. Elle avait des momens d'impatience, et quand elle me reprochait de ne pas prendre pour mon usage la plus jolie pièce de notre pauvre mobilier, ou de ne pas me réserver à table le meilleur morceau, c'était avec une sorte d'emportement. J'eusse regimbé ou boudé autrefois; mais désormais il m'était doux de sentir la volonté de Jennie peser sur la mienne et me remettre à ma place, moi qui avais tant abusé de sa douceur!

Quelquefois Frumence craignait qu'elle ne m'eût fait de la peine en me parlant sur un ton brusque. Je le rassurais. — Laissez-la faire, lui disais-je. Cela me fait sentir qu'elle est non plus *ma bonne*, mais ma mère. Si elle ne me grondait pas, je ne serais pas de la famille, et je me trouverais à charge.

L'affection de ces deux êtres si bien faits l'un pour l'autre s'établit dès le lendemain de leur union avec autant de calme et de gravité apparente que s'ils eussent été mariés depuis dix ans. Jennie, toujours jolie, embellie même par sa maladie, qui en amincissant sa

taille et ses traits lui avait donné l'air plus jeune qu'auparavant, ne laissa percer aucune ivresse contraire à la dignité de son âge véritable, et Frumence, s'il était vivement épris, comme je le crois, cacha si bien ses joies que je ne me sentis pas de trop un seul instant avec eux. Je leur sus gré de cette noble chasteté, qui protégeait le sentiment intime de ma pudeur. Leurs beaux yeux clairs rencontrèrent toujours les miens avec une tendre sérénité, et jamais je ne les vis surpris ou troublés à mon approche. J'était vraiment bénie, et l'époux de Jennie, au lieu de se mettre entre elle et moi, semblait avoir apporté dans nos relations quelque chose de plus complet, l'éternelle sécurité.

La seule chose qui tourmentât Jennie, c'était le désir d'améliorer rapidement notre sort commun, le mien surtout, car elle ne s'habituait pas à l'idée de me voir ouvrière. Si je l'eusse écoutée, je me serais croisé les bras pendant qu'elle travaillait, et j'eusse consenti à ce qu'elle dépensât ses économies pour me procurer une meilleure habitation et une toilette plus élégante. Sur ce point, je lui résistai énergiquement, et quand elle vit que je me trouvais heureuse de vivre comme elle, de me servir moi-même et de travailler de mes mains, elle se calma peu à peu.

Je dois dire que les habitans du pays nous aidèrent beaucoup par leur obligeance à nous préserver de la gêne. Non-seulement nos voisins nous aimaient, et Mme Pachouquin, qui était une personne excellente, nous comblait de soins et de petits présens, mais encore les paysans de toute la vallée et les ouvriers de Toulon, que nous avions fait souvent travailler à Bellombre, protestèrent par leur attachement contre les calomnies répandues contre nous. Le dimanche, nous recevions les visites de ces braves gens, et en voyant que j'étais gaie, sans regrets du bien-être et laborieuse avec plaisir, ils conçurent pour moi une estime qui alla bientôt jusqu'à l'engouement. Les méridionaux ne font rien à demi. Leur blâme tourne aisément à l'outrage, mais aussi leur sympathie passe vite à l'enthousiasme. J'étais toujours pour eux *la demoiselle*, et comme je les priais de ne plus me donner le nom de Valangis pour ne pas m'attirer de querelles avec le grand monde, ils s'obstinaient à m'appeler la demoiselle de Bellombre. Ainsi lady Woodcliffe, dût-elle réussir à faire relever le marquisat au profit de son fils, ne pouvait me déposséder de ma populaire seigneurie.

Mais ce qui valut encore mieux que cette sorte de réhabilitation nobiliaire, c'est que la bonne opinion du peuple sur mon compte s'imposa insensiblement à toutes les classes, ainsi qu'il arrive toujours en pareille occurrence. Il n'est guère de calomnie qui prévale contre ces mots : *aimé des pauvres!* Les plus fières notabilités

sont jalouses de l'amour des petits, et quand elles ne l'inspirent pas spontanément, elles tâchent de l'obtenir par des bienfaits. Moi, je ne pouvais rien acheter; on m'aimait gratuitement. On respectait Jennie, que l'on voyait passer le dimanche, allant seule à la ville pour chercher et reporter notre ouvrage, tandis que loin d'exploiter l'intérêt de ma situation, je faisais le ménage en son absence, et ne me montrais qu'à ceux qui venaient me voir. Bientôt les bourgeois vinrent pour m'offrir leurs services, et les nobles aussi, M. de Malaval en tête, pour m'engager à accepter leur protection. Je refusai que ceux-ci intervinssent entre mes ennemis et moi, et leur protestation contre l'inimitié dont j'étais victime n'en fut que plus vive. Quand ma déchéance sociale fut proclamée à Toulon par un jugement rendu à la requête de ma belle-mère et facilitée par mon refus de combattre, il y eut un cri de réprobation contre cette riche famille qui me dépouillait si cruellement, afin d'avoir le droit de m'offrir à titre d'aumône des moyens d'existence que je ne voulais ni ne pouvais accepter. On rendit pleine et entière justice à ma fierté, et il fut question dans le peuple de me porter en triomphe et de mettre le feu à certain moulin. Nous réussîmes à calmer les esprits; mais la cabale suscitée contre moi n'eut plus le moindre succès à espérer, et Mme Capeforte, réduite au silence, chassée de plusieurs maisons recommandables, prit le parti de nier son animosité et de dire hypocritement qu'elle avait été trompée sur mon compte. Elle essaya de se réconcilier avec moi et me fit des avances auxquelles je ne répondis pas. Alors elle me dépêcha Galathée, que j'accueillis sans rancune, mais avec réserve, en ne lui permettant pas de me parler d'autre chose que de la pluie et du beau temps.

Les gens de Bellombre, le bon Michel en tête, venaient aussi me voir souvent, et si j'eusse voulu les croire, ils m'eussent apporté toutes les fleurs et tous les fruits du domaine. J'eus beaucoup de peine à leur faire comprendre que je n'avais plus droit à rien, pas même à une rose de notre jardin. C'étaient alors des pleurs et des exclamations qui parfois m'ennuyaient un peu, je l'avoue. Je ne me trouvais pas si déplorable que cela. J'avais conquis un trésor de philosophie que ces bonnes gens ne savaient pas apprécier.

LXXVII.

Que devenait Marius? Il n'osait venir me voir, bien que Galathée m'eût insinué dans sa visite qu'il avait l'intention de m'en rendre une, si je l'y encourageais. Je n'avais pas répondu : je ne trouvais pas que Marius dût se servir d'un intermédiaire auprès de moi, et

surtout d'un intermédiaire comme Mlle Capeforte. J'étais depuis quinze mois aux Pommets quand je reçus de lui cette étrange lettre :

« Lucienne, j'ai perdu mon emploi, et c'est un peu toi qui en es cause. Si tu n'avais pas laissé mon opinion et celle des autres s'égarer sur ton compte dans un temps où j'aurais pu réparer les torts que tu m'attribuais, je n'aurais pas été enveloppé dans ta disgrâce et traité d'ingrat pour ne t'avoir pas épousée. Rappelle-toi que c'est toi qui n'as pas voulu de moi; mais j'ai beau le dire, personne ne veut le croire, et j'ai reçu des affronts qui m'ont forcé d'avoir plusieurs affaires. Il en est résulté qu'on me croit duelliste et mauvaise tête, et que j'ai perdu l'appui de mes protecteurs. Me voilà sans ressources, car je n'ai pas pu faire d'économies. La position qu'on m'avait donnée m'entraînait à des dépenses pour paraître décemment dans le monde, et je n'ai rien pu mettre de côté. Que veux-tu que je devienne dans de telles circonstances? Je ne peux pas exercer un métier, ta grand'mère ne m'en a pas fait apprendre, et elle a eu tort, puisqu'elle ne songeait pas à me faire un legs. Je ne peux donc pas t'offrir d'être ton soutien, je ne sais pas me soutenir moi-même.

« Dans cette extrémité, et ne pouvant descendre aux horreurs et aux avanies de la misère, j'ai été contraint ou de me jeter à l'eau ou d'accepter la main d'une personne que je n'aime certainement pas d'amour et que j'aurai bien de la peine à prendre au sérieux. Tu devines de qui il s'agit. Elle a essayé de te parler de moi, elle voulait te faire cette confidence; mais tu as détourné la tête avec mépris et la conversation avec empressement. Tu me dédaignes bien, Lucienne, et tu me hais peut-être... Cette pensée m'est insupportable. Écris-moi un mot, dis-moi que tu me pardonnes, ou que tu m'oublies, car sans cela je suis capable de reprendre la parole que m'a arrachée le docteur Reppe, et d'aller m'engager comme soldat au service de l'Espagne ou de l'Autriche en cachant un nom que je ne dois pas dégrader. »

« Mon cher Marius, lui répondis-je, si vous étiez soldat au service de la France, votre nom ne serait pas dégradé selon moi; mais nous avons des idées très différentes là-dessus, et ce que je vous dirais serait fort inutile. Si vous ne pouvez échapper aux avanies et aux horreurs de la misère lâche et paresseuse, faites un riche mariage; mais tâchez d'avoir au moins de l'amitié et de l'estime pour votre femme. C'est à vous de la rendre telle que vous puissiez la prendre au sérieux. Que ce soit donc là le but de tous vos efforts. Je vous promets d'y aider autant qu'il me sera possible en parlant d'elle avec tout le ménagement que mérite du moins jusqu'ici la

douceur de son caractère. Vous voyez, d'après cette promesse et d'après ce conseil, que je n'ai aucun ressentiment contre vous, et que je m'intéresse toujours à votre bonheur. »

Quelques jours après, on publia les bans de Marius avec Mlle Capeforte, et celle-ci m'écrivit :

« Ma bonne Lucienne, je sais que tu as le cœur généreux et que tu as donné de bons conseils à Marius. Je viens donc te dire une nouvelle qui te fera plaisir. Ta belle-mère n'a pas réussi à faire avec Bellombre un marquisat pour son fils; on la dit même dégoûtée de cette idée-là, parce qu'elle va se marier en troisièmes noces avec un vieux lord anglais qui repasse sa pairie sur la tête du jeune homme. Alors on dit que Bellombre va être vendu, et je ne te cache pas que l'ambition de maman et du docteur, c'est de l'acheter pour Marius et pour moi. Si ça réussit, comme je l'espère, je t'offrirai un logement chez nous et la nourriture. Je compte que tu ne voudras pas me faire de la peine en me refusant.

« Ton amie pour la vie, « GALATHÉE. »

Ainsi Mme Capeforte, bien que honnie et bafouée, en était venue à ses fins. Elle m'avait dépossédée, calomniée, chassée; elle avait réalisé son rêve de marier sa fille à un gentilhomme, et ce gentilhomme, c'était Marius!

Elle m'avait pris mon nom, mon fiancé, ma fortune, elle allait me prendre ma maison, et vieillir tranquillement sur le fauteuil où j'avais vu expirer ma grand'mère!

— Non! me dit Frumence, à qui je faisais part de mes réflexions; le fauteuil du moins est sauvé. Il est chez Pachouquin, bien caché et bien soigné. J'attendais le jour de votre fête pour le placer dans votre chambre.

— Et comment donc avez-vous fait, Frumence? Était-il déjà en vente?

— Non, et, ne pouvant l'acheter, je l'ai volé.

— Vous, Frumence?

— Oui, pour vous, Lucienne! J'ai bien examiné ce respectable meuble, je l'ai mesuré, dessiné, et avec l'aide de Michel, qui est un peu tapissier, j'en ai fabriqué un tout pareil, que j'ai mis à la place. Nous avons fait le coup durant la nuit, avec mystère, comme deux malfaiteurs, et pourtant très satisfaits de nous-mêmes. J'aurais bien voulu emporter aussi le pittospore, mais j'ai dans un coin banal et presque inconnu de la montagne un de ses enfans qui vient à merveille, et que nous devions planter devant votre fenêtre un de ces matins. J'ai volé aussi votre premier berceau pour Jennie; j'ai même ramassé dans la cour du château les morceaux de la

princesse Pagode, et je les ai recollés. Ils sèchent dans mon atelier.

— Bien, mon bon Frumence! Marius l'eût certainement recassée, s'il l'eût retrouvée à Bellombre. Me voilà recéleuse; mais, comme vous, je suis sans remords. A présent nous pouvons rire de l'engageante promesse qui m'est faite. Me voyez-vous d'ici logée et *nourrie* par la future Mme Galathée de Valangis! Mais je lui dois de la reconnaissance, car, si quelque chose pouvait me rendre fière d'avoir perdu mon nom, c'était de le voir ramassé par elle.

— Soyez bonne jusqu'au bout, reprit Frumence, remerciez-la de ses offres sans raillerie et sans amertume : sa mère y verrait du dépit!

C'était bien ce que je comptais faire, et c'est ce que je fis; mais je n'en avais pas fini avec les misérables agitations de Marius. La veille de son mariage, il m'écrivit encore :

« Lucienne, c'est demain! Plains-moi. Cette épreuve est tellement dure qu'elle est peut-être au-dessus de mes forces. Jurer amour et fidélité à cette pauvre créature ridicule et à moitié idiote! entrer dans cette famille abjecte, m'entendre appeler *mon fils* par cette intrigante! cela me rappellera le jour où ta grand'mère m'appela ainsi quand elle mit ta main dans la mienne. Ce jour-là, nous nous aimions, Lucienne! Pour toi, c'était de l'amitié; mais moi, j'avais beau m'en défendre pour ne pas t'effaroucher, j'étais amoureux de toi. Ne ris pas, il faut payer ce tribut une fois en sa vie. Je l'ai payé, et je sens que je n'aimerai plus jamais personne. J'ai mal aimé, c'est vrai, mais les autres t'aimeront-ils mieux, et Mac-Allan ne t'a-t-il pas abandonnée, lui aussi? Écoute, Lucienne, j'ai la tête troublée. Cette situation est trop cruelle pour moi. Tu as consenti à assister à mon mariage, tu ne veux pas paraître à la fête, mais tu as promis à Galathée d'être à la municipalité. Peut-être ne comptais-tu pas tenir parole. Eh bien! sauve-moi, viens! Si je te vois là, je romps tout, je dis non, je déclare que c'est toi que j'aime, je te venge de tous tes ennemis, je t'épouse! Après cela, inutile au monde et avili par la misère, je me brûle la cervelle; mais je te laisse un nom que personne ne pourra te contester, je répare mes torts et je meurs content. Viens, Lucienne! L'espoir que tu viendras me donnera la force de me traîner jusqu'à la mairie. »

On pense bien que je n'y allai pas, quoique j'eusse d'abord résolu de donner cette preuve d'oubli et de pardon. Marius ne fit point d'esclandre, il alla à la mairie et à l'église. Le lendemain, il m'envoya un exprès pour me redemander ses lettres, que je lui renvoyai. Grâce à une coïncidence vraiment burlesque, le même exprès me remit un billet mystérieux de Galathée par lequel elle me récla-

mait *les folles confidences* qu'elle m'avait écrites à Sospello au sujet de son *inclination inconsidérée* pour Frumence. Heureusement John, au moment de mon départ, m'avait remis ces lettres, que je n'avais pas voulu lire, et je pus les renvoyer toutes cachetées, recommandant bien au garçon meunier chargé de cette mission délicate de ne pas se tromper de paquets en les remettant aux deux époux séparément.

LXXVIII.

Plusieurs mois s'écoulèrent encore sans apporter de changement à ma situation d'esprit et de fortune. Je n'étais point à plaindre, nous vivions dignement, simplement. Nous amassions pour l'avenir, sou par sou pour ainsi dire, de quoi nous mettre à l'abri d'une maladie, d'un sinistre, d'un chômage quelconque. Jennie rêvait toujours de sortir un jour des Pommets pour me trouver un milieu plus civilisé et pour s'utiliser davantage; mais l'abbé Costel se portait bien. Ce digne homme était si bon, si facile à vivre et si heureux de vivre avec nous autour de lui, qu'en somme nous n'aspirions qu'à le conserver longtemps.

Les pourparlers du docteur Reppe avec M. Barthez, chargé de la vente de Bellombre, n'aboutissaient pas. M. Barthez disait ne pouvoir prendre aucun parti avant que lady Woodcliffe n'eût convolé en troisièmes noces et assuré la pairie de son futur époux à son fils aîné. Telles étaient les instructions communiquées par Mac-Allan au nom de sa cliente.

Mac-Allan n'aimait donc pas lady Woodcliffe, et il n'y avait plus aucun lien entre eux, puisqu'elle contractait un nouveau mariage? Ainsi parlait ingénument Jennie. — C'est-à-dire, répondait Frumence, qu'il n'y a jamais eu entre eux aucun lien sérieux, puisqu'ils n'ont jamais songé à se marier ensemble.

J'écoutais leurs commentaires, et je n'y mêlais pas les miens. Je n'avais plus de ressentiment contre l'amant de lady Woodcliffe. Il avait accepté mon arrêt, il n'avait pas cherché à me tromper. Ce Lovelace qu'on disait si dangereux, si persévérant, si habile à persuader, avait été vaincu par ma droiture. Son silence était la seule réparation qu'il pût m'offrir, le seul hommage qu'il pût rendre à mon caractère, et c'était quelque chose à mes yeux que de l'avoir compris. Mac-Allan était donc, selon moi, un homme léger et non un misérable, car il eût pu entreprendre de me perdre, et il ne l'avait point osé, de me compromettre, et il s'en était abstenu. J'avais cette consolation qu'au moins il n'avait pas cessé de voir en moi quelqu'un de plus sérieux que les objets de ses anciennes pas-

sions. Je voulais oublier tout le reste et je le lui pardonnais, à la condition qu'il continuerait à être mort pour moi.

Il y avait des momens où je regrettais mes illusions, d'autres momens où, sans y trop songer, je pleurais à la dérobée, sans savoir pourquoi, enfin des momens où mon cœur, mort dans ma poitrine, me paraissait aussi lourd à porter qu'une pierre. N'importe, je vivais, j'agissais, je souriais toujours, je travaillais sans relâche.

Un soir Jennie, qui avait été à la ville, me dit en rentrant : — Savez-vous un bruit qui court le pays? Lady Woodcliffe serait morte avant le mariage projeté. Son fils ne serait donc ni duc, ni pair, ni Woodcliffe, ni lord, ni marquis. Il serait Édouard de Valangis, immensément riche, mais simple gentilhomme de Provence.

— Eh bien! Jennie, voilà de grands projets déjoués par l'événement, comme tous les projets de ce monde. On se donne beaucoup de peine et on ne fait pas même un peu de mal. Cette pauvre femme s'est usée dans ses ambitions et dans ses aversions, et elle n'a pas seulement réussi à me rendre malheureuse. Que Dieu lui donne la paix! elle doit en avoir besoin.

M. Barthez, qui s'était toujours montré parfait pour moi ainsi que sa femme, vint me voir quelques jours après et me confirma les nouvelles recueillies par Jennie. Ma belle-mère était morte, et son fils, récemment émancipé, consentait à la vente de Bellombre.

— Ainsi, lui dis-je, Marius va l'acquérir?

— J'en doute, reprit M. Barthez; il y aura forte concurrence, et le père Reppe fouillera en vain son coffre-fort. Il n'a pas encore tué assez de malades pour enchérir sur la mise à prix qu'un de mes cliens me charge d'établir.

— Quel est donc ce client, monsieur Barthez?

— C'est quelqu'un qui n'aime pas Mme Capeforte apparemment!

Je craignis d'avoir fait une question indiscrète à l'homme d'affaires, et je n'insistai pas.

Huit jours plus tard, Jennie et Frumence ayant été à Lavalette ensemble pour quelques emplettes de ménage, et l'heure à laquelle ils devaient rentrer approchant, je me hâtai de finir ma tâche afin d'aller au-devant d'eux ainsi qu'ils me l'avaient fait promettre.

Il fallait passer par Bellombre, chose que je ne redoutais plus, l'idée de renoncement étant devenue pour moi affaire d'habitude. C'était une belle journée d'hiver; on ne connaît guère que par ouï-dire la neige et la gelée dans notre climat. Le mois de décembre est encore chaud, et certaines soirées sont en cette saison plus douces que les jours d'été après l'orage. C'est l'époque du calme et du silence. La nature semble se recueillir avant d'entrer dans le sommeil et sourire encore un peu avant de suspendre l'effort de sa germination.

Je marchais vite; il faisait encore jour quand je passai la Dardenne, et je ne m'inquiétais pas de l'approche de la nuit dans une région où tous les paysans étaient mes amis dévoués.

Pourtant je fus un peu surprise et inquiète de l'attention que m'accorda un passant inconnu avec lequel je me croisai dans le sentier. Ce n'était pas un passant ordinaire, un meunier menant boire son mulet, ou un journalier rapportant ses outils sur l'épaule : c'était un jeune homme à cheval en élégante tenue de campagne. Dès qu'il me vit, soit hasard, soit intention de me voir de plus près, il mit pied à terre, et son cheval le suivit. Au moment où nous nous croisions, il me salua après avoir ralenti le pas, mais sans trop me faire place sur le sentier, comme s'il eût eu l'intention de m'aborder. Je lui cédai donc le pas en continuant à marcher vite et en lui rendant légèrement son salut sans le regarder. J'entendis qu'il restait arrêté derrière moi, et je marchai plus vite encore jusqu'au cheval, qui s'était laissé distraire à brouter sans le suivre aussi consciencieusement que faisait autrefois Zani quand je lui mettais la bride sur le cou. Quelle fut ma surprise quand cet animal releva la tête, me regarda avec des yeux expressifs, et vint à moi avec un léger hennissement de plaisir! Cétait Zani lui-même, Zani un peu bien vieux pour porter un si jeune cavalier, mais bien tenu, bien soigné, et couvert d'un joli filet contre les mouches, qui m'avait empêché de le reconnaître tout de suite.

Je ne pus me défendre de m'arrêter un instant pour le caresser et de me retourner pour regarder celui à qui il appartenait. Je vis le jeune homme revenir sur ses pas, et je me hâtai de passer outre: mais Zani ne l'entendait pas ainsi : il me suivait, et je pensai que si je me mettais à courir, il prendrait le trot; je l'y avais si bien habitué! J'aurais l'air de me faire poursuivre par ce garçon, qui me paraissait plus jeune que moi de quelques années, et cette pruderie eût été ridicule. Je m'arrêtai pour qu'il pût rattraper Zani, qui commençait à gambader à mes côtés d'un air d'indépendance. Ce devint un air de révolte quand il sentit approcher son nouveau maître; il bondit avec une vieille grâce encore agile, et fit une pointe dans la prairie, comme pour me débarrasser de toute responsabilité.

Je pensais qu'en effet le jeune homme allait courir après lui. Il n'en fit rien, et m'abordant avec résolution : — Mademoiselle de Valangis, me dit-il, vous avez bien voulu reconnaître votre cheval; mais moi, vous ne me connaissez pas, et pourtant j'ai plus de droits que lui à votre affection. Ne me refusez donc pas de m'embrasser, car j'étais en route pour aller vous demander cette faveur.

Un si étrange discours me cloua sur place; mais comme il était contre toute vraisemblance que ce fût une déclaration d'amour, je

fus plus surprise qu'effrayée. L'air ingénu et respectueux de l'enfant offrait un contraste risible avec l'audace de ses paroles. Sa jolie figure d'un ton éclatant, sa blonde chevelure, son accent anglais, sa taille élégante, son âge, sa présence avec Zani si près de Bellombre, ces droits qu'il réclamait à mon affection, ce baiser fraternel si naïvement demandé... Je me mis à trembler de tous mes membres. Vous êtes Édouard de Valangis! m'écriai-je en anglais; le fils aîné de lady Woodcliffe!

— Oui, répondit-il, je suis le fils de votre père, et je veux être un frère pour vous. Ne me dites pas non, Lucienne, vous me feriez un chagrin mortel!

LXXIX.

Je lui tendis la main. — Je vois, lui dis-je, que vous avez l'esprit romanesque et le cœur généreux, mais je ne puis vous traiter en frère. J'ignore qui je suis, vous le savez bien. Je chéris le souvenir d'une vieille dame qui m'a élevée, se persuadant que je lui appartenais. Il a été démontré que cela était impossible à prouver. Je me suis résignée à ne pas le tenter. Vous voyez que je n'ai pas le droit d'accepter votre amitié. Je n'en suis pas moins touchée de ce bon mouvement, et je vous en remercie. Bonsoir, monsieur, voulez-vous que je rappelle le cheval et que je le remette soumis entre vos mains? Autrefois il n'obéissait qu'à moi.

— Laissez le cheval rentrer à son ancien gîte, et laissez-moi vous parler; acceptez mon bras.

— Non, c'est impossible, je ne peux rien accepter de vous.

— Oh! s'écria le jeune Anglais avec un accent de reproche et de chagrin, ceci est cruel : vous ne voulez rien pardonner! Ma mère est morte pourtant, et ce n'était pas le moment de me rappeler le mal qu'elle vous a fait.

Je lui jurai que je pardonnais et que j'oubliais tout, mais que je voulais garder la situation que j'avais jugé à propos de me faire.

— Oui, je sais cela, reprit-il. Je sais tout ce qui vous concerne, et il y a bien peu de temps que je le sais! Sans cela, vous auriez connu plus tôt mes sentimens. Je vous aurais écrit; mais c'est depuis la mort de ma mère que pour la première fois j'ai entendu parler de vous d'une manière sérieuse, et mon premier soin a été de vouloir racheter Valangis que j'avais laissé vendre. Je suis venu ici pour cela, afin de pouvoir vous restituer l'héritage de notre grand'mère, car il est vôtre, avec ou sans preuve légale de votre naissance. Comme aîné de la famille, j'ai le droit de décider que je vous tiens pour ma sœur, que je ne vous contesterai jamais votre nom, et qu'il me suffit de l'attestation de ma grand'mère, de l'édu-

cation qu'elle vous a donnée, des volontés qu'elle a laissées écrites, et de l'amour qu'elle vous portait pour être certain que tout cela vous était légitimement acquis. Ma mère a été trompée. Permettez-moi de ne pas l'accuser. Elle a cru devoir tout sacrifier à son ambition pour moi; mais je n'ai pas d'ambition, et je suis riche au-delà de mes besoins et de mes goûts. On a voulu m'élever dans des idées qui ne sont pas les miennes. Je suis peu soucieux des grandeurs et des titres. Je ne suis pas lord Woodcliffe malgré les effort de ma mère pour me rattacher à la famille de son premier mari; je ne suis pas le marquis de Valangis, puisque mon père n'était pas titré; je ne suis pas Anglais, puisque mon père et sa famille appartenaient à la France. Je veux me marier, selon mon cœur, avec une jeune personne française que j'aime depuis longtemps... Ne souriez pas, Lucienne, j'ai vingt ans, et j'aime la gouvernante de mes sœurs depuis mon enfance. Elle a maintenant votre âge, je n'aimerai jamais une autre femme. A présent vous me connaissez. Ayez donc confiance en moi et ne détruisez pas le beau rêve qui m'amène ici.

Il m'était bien impossible de n'être pas vivement touchée des sentimens de mon frère. Il était charmant, il s'exprimait avec candeur, et il offrait l'assemblage séduisant d'une extrême distinction et d'une bonhomie parfaite. Mon cœur s'élançait maternellement vers lui, mais je m'étais dit tant de fois que j'étais peut-être la fille d'un bohémien! Je me défendais donc de toute illusion, voyant bien qu'Édouard de Valangis s'abandonnait à un élan romanesque digne de son âge, sans en savoir plus long que moi sur mon compte.

J'allais, malgré ses instances, me décider à le quitter, en lui permettant toutefois de venir me voir aux Pommets, lorsque Jennie et Frumence parurent sur le haut du sentier. — Voici ma famille, dis-je à Édouard. Je n'en ai pas d'autre, et c'est d'elle seule que je puis accepter mes moyens d'existence. Soyez bien sûr que mes droits à votre générosité ne seront jamais prouvés, et comprenez bien qu'il m'est impossible de recevoir vos dons sans abjurer mon indépendance et ma tranquillité dans l'avenir. Il se trouvera toujours dans le public et autour de vous des gens qui douteront de mon état civil et de la maturité de votre jugement dans la question. Je redeviendrai à leur yeux une aventurière, après tous mes efforts pour conquérir la situation d'une personne digne et désintéressée. Cette réputation-là, mon cher enfant, vaut bien une seigneurie, et j'y tiens beaucoup plus qu'aux douceurs de la fortune, dont j'ai si bien appris à me passer. Laissez-moi donc vous donner gratuitement mon amitié, mes conseils si vous en avez jamais besoin, et ma reconnaissance, qui est acquise déjà à vos bonnes intentions.

— Vous ne voulez pas penser à une chose, Lucienne, reprit vive-

ment Édouard : c'est que la position qui vous a été faite est une honte pour moi, et qu'il y va de mon honneur de tout réparer.

Cette réflexion m'ébranla, et comme Frumence et Jennie étaient près de nous, j'offris de m'en rapporter à eux.

— En ce cas, ma cause est gagnée, répondit Édouard, car j'ai causé avec eux; ils me connaissent maintenant et ils ont confiance en moi.

En effet, il les aborda comme des gens avec qui on est déjà très lié et que l'on a quittés depuis une heure. Il les avait arrêtés au passage, il les avait gardés à Bellombre une partie de la journée pour leur donner des explications, et, sachant que j'allais jusque-là au-devant d'eux, il les avait devancés pour venir à ma rencontre.

— Vous vous entendrez ce soir, dit Jennie en nous forçant à nous embrasser, Édouard et moi, car nous allons tous retourner à Bellombre pour causer. Allez nous y attendre avec mon mari, monsieur Édouard : il faut que je me repose un peu ici avec Lucienne, j'ai à lui parler.

Les deux hommes s'éloignèrent, et Jennie me fit asseoir sur une roche auprès d'elle. — Écoutez! me dit-elle. Voilà que je sais bien des choses, car voilà deux ans et plus que M. Mac-Allan travaille à découvrir la vérité. Il la tient enfin, et il me l'a écrite aujourd'hui. C'est pourquoi j'ai écouté sérieusement tout ce que m'a dit tantôt cet enfant d'Édouard qui est un digne enfant, je vous en réponds, mais qui ne peut et ne doit rien savoir...

— Voyons la lettre de Mac-Allan, Jennie, tu me tournes la tête avec tes préambules!

— Si je vous montrais sa lettre. vous ne pourriez pas la lire, il fait trop nuit; mais je vous en dirai le contenu, et il y faut encore une préface, ne vous en déplaise. C'est bien grave, Lucienne, ce que j'ai à vous apprendre, et je me suis demandé cinquante fois aujourd'hui si je vous l'apprendrais. Frumence a décidé qu'il fallait vous éclairer. C'est un secret qui mourra entre nous trois et Mac-Allan, et il ne faut pas qu'un scrupule de conscience empêche votre existence entière. Une faute est une faute, il y en a que les enfans des coupables n'ont jamais le droit de juger et qu'ils ont peut-être le devoir d'expier; mais c'est aussi le devoir des parens adoptifs d'empêcher l'expiation d'être éternelle, car ce serait injuste, et Dieu n'en demande pas tant.

— Je ne te comprends pas, Jennie, m'écriai-je, et tu m'effraies! Que parles-tu de faute et d'expiation? Dois-je rougir de ma naissance?

— On ne doit rougir, répondit-elle en prenant mes mains, que du tort qu'on s'est fait à soi-même, et une mère est toujours une mère.

— Je comprends! La mienne...

— La vôtre était une douce femme, très sincère, belle et bonne. Elle a eu un jour d'égarement, de surprise, de malheur. Elle a tout avoué à son mari, et le chagrin l'a tuée. Vous lui pardonnez, n'est-ce pas?

— Oh! oui, Jennie! Je l'aimerais quand même, si elle vivait, et je voudrais la consoler. Parle-moi d'elle.

— J'ai parlé.

— Mais qui était-elle?

— La première femme du soi-disant marquis de Valangis.

— Ah! ma grand'mère...

— N'était pas votre grand'mère par le fait; mais, devant la loi, vous êtes quand même mademoiselle de Valangis, et il faut qu'Édouard se croie votre frère. Vous avez le droit de porter son nom.

— Mais ce sera au prix d'un mensonge!

— Vous devez le secret à votre mère. M. de Valangis l'a gardé, car son honneur aussi l'exigeait.

— Mais qui donc m'a enlevée?

— Vous ne le devinez pas?

— Non, dis-le donc! C'était...

— C'était lui, le marquis, le mari offensé et vindicatif. Il voulait éloigner et faire disparaître un enfant qu'il savait n'être pas le sien. J'ignore comment il a connu Anseaume, mais on pense que votre nourrice s'est prêtée à l'enlèvement et qu'il y avait bien du remords dans sa folie. Anseaume a reçu de l'argent pour cela. Mac-Allan en a trouvé les preuves dans les papiers secrets de la famille. Il y a une lettre où ce malheureux en demande davantage pour passer en Amérique, disant que sa femme élève l'enfant, qu'elle ne saura jamais rien et qu'il a bien rempli sa mission. Voilà cette ténébreuse affaire; mais nous ne pouvons nous servir des pièces, car le marquis y a joint la confession arrachée à votre mère : voilà pourquoi il n'a jamais voulu vous reconnaître ni revenir en France. Restez donc sous le coup du jugement qui vous prive d'état civil, mais acceptez de reprendre votre nom, puisque pour son honneur Édouard de Valangis vous supplie de le faire.

— Ah! Jennie, voilà une triste histoire! Pourquoi me l'as-tu racontée?

— Pour que vous sachiez bien que, si Mac-Allan a été autrefois l'amant de lady Woodcliffe, cela ne vous regarde pas.

— Que m'importe le frivole Mac-Allan au milieu de pensées si graves et si noires? C'est en apprenant ma disparition que ma pauvre mère est morte, n'est-ce pas?

— Oui, et votre enlèvement vous prouve qu'elle n'avait pas at-

tendu la mort pour se repentir et se confessser à son mari. Certes la manière dont il en a usé envers vous ne prouve pas qu'elle ait été récompensée de ses aveux; mais le repentir y était, et une âme brisée retourne à Dieu après l'expiation. Aimez et respectez votre mère, Lucienne; elle est au ciel quand même.

Cette admirable Jennie savait dire simplement les choses qui pénètrent l'âme et qui la relèvent. Je baisai ses mains. — A présent, lui dis-je, il faut tout m'apprendre, j'y suis préparée. Qui était mon père?

— Un Espagnol de grande naissance, très beau, très séduisant, très magnifique. Voilà tout ce que l'on sait. M. Mac-Allan dit qu'il croit deviner, mais, que n'ayant pas de certitude absolue, il doit s'abstenir de le nommer. Ce personnage serait mort il y a longtemps, vous n'avez pas à vous en occuper l'esprit. A présent retournons à Bellombre, nous avons encore là quelque chose à vous dire.

LXXX.

Je me laissai emmener par Jennie sans trop savoir ce que je faisais, car j'étais bouleversée, et je croyais marcher dans un rêve. Je ne pouvais plus parler, et les détails que Jennie ajoutait aux explications données frappaient vaguement mon oreille sans avoir un sens bien net pour mon esprit. Je sentais venir une destinée nouvelle, et je ne la comprenais pas encore, car une ombre douloureuse planait sur l'avenir et sur le passé. Cette chimère s'empara tellement de mon imagination, qu'au moment d'entrer à Bellombre je m'arrêtai effrayée. — Je t'assure, dis-je à Jennie, que je crois voir le fantôme de ma pauvre mère qui me défend d'entrer dans la maison de son mari.

— Où la voyez-vous? dit Jennie sans se troubler.

— Là, devant cette grille, répondis-je éperdue et comme hallucinée.

— Eh bien! vous vous trompez, reprit Jennie en me montrant le ciel; regardez cette belle étoile blanche qui brille au-dessus du toit: c'est votre mère qui sourit, parce qu'elle se sent pardonnée en vous voyant heureuse.

Jennie me tenait sous le charme de sa poésie naïve. Je franchis le seuil, j'entrai sous l'ombre épaisse des grands pins qui enveloppaient la maison. La lune n'éclairait pas, les arbres avaient grandi encore; si je n'eusse connu le chemin, je me serais heurtée contre eux pour arriver jusqu'à la terrasse. Tout à coup, dans cette obscurité profonde, deux mains saisirent les miennes, deux mains petites

et douces; ce n'était donc pas celles de Frumence, mais ce n'était pas non plus celles d'une femme. Ce devait être celles d'Édouard... Mais pourquoi tremblaient-elles? Une poitrine oppressée contenait mal une respiration mystérieuse. Je me sentis enveloppée de je ne sais quelles brûlantes émanations. Le sang bourdonna dans mes oreilles je ne sais quelles paroles incompréhensibles. Je crus que j'allais m'évanouir, et cependant personne n'avait parlé. Édouard parut, apportant une lumière, C'était bien *lui*, c'était Mac-Allan qui tenait mes mains dans les siennes.

— Ma chère sœur, me dit Édouard quand nous fûmes entrés dans le salon, ne retirez pas vos mains de ces mains loyales. Sans doute vous me saviez lié avec Mac-Allan, mais j'ai à vous le présenter comme mon meilleur ami. Je l'ai connu il y a trois ans, après la mort de mon père. Il ne me parla pas de vous alors, je ne pouvais rien pour vous, j'étais un enfant : il crut ne devoir pas me mettre en lutte avec ma mère; mais aussitôt que j'ai été libre, c'est lui le premier qui m'a dit : « Vous avez une sœur digne de respect et de tendresse. On l'a méconnue et froissée; peut-être ne voudra-t-elle rien accepter de vous. Laissez-moi vous racheter son patrimoine. Peut-être l'acceptera-t-elle de nous deux, car moi aussi j'ai été méconnu par elle; mais j'ai la certitude de reconquérir son estime et sa confiance. » Nous sommes donc venus ensemble ici, et nous allons vous supplier à genoux d'y rester, s'il vous faut une réparation du tort qu'on vous a fait, et contre lequel nous protestons l'un et l'autre.

Édouard me parlait avec tant de sincérité et une amitié si touchante que je ne sus le remercier que par mes larmes. Jennie le prit à part, et au bout d'un instant je me trouvai seule avec Mac-Allan. On voulait une prompte explication entre nous. Je me sentis embarrassée; il me semblait maintenant que j'étais coupable envers lui et qu'il ne l'avait jamais été envers moi.

Il vit mon trouble et le comprit.

« Vous sentez, me dit-il, que vous m'aviez mal jugé. Vous m'avez fait cruellement souffrir, Lucienne; mais jusqu'à un certain point je le méritais, car si je n'avais pas de torts envers vous, j'en avais beaucoup envers moi-même, et ma vie, légère à bien des égards, méritait une expiation. Vous me l'avez reprochée souvent, cette légèreté, sans la bien comprendre et sans pouvoir la définir. Il faut que je m'en confesse, afin de pouvoir aussi m'en justifier un peu.

« J'ai été élevé d'une façon déplorable. Resté seul, assez frêle de corps, de plusieurs enfans adorés, j'ai été gâté par mes parens à ce point que j'ai cru longtemps que le monde, l'univers, la vie, étaient

faits pour moi, pour mon plaisir, pour me porter, me distraire et me combler de biens. J'étais intelligent, je fus sauvé par l'amour du travail et préservé du vice par un peu d'orgueil; mais je restai avide d'émotions et sujet à l'ennui, qui est le grand mal anglais, quand mon existence ne débordait pas d'agitations dans tous les sens. J'ai donc mal vécu en somme, mal compris la vie, mal disposé de mon temps, mal usé de mon cœur. Je me suis toujours fait tromper en amour, et je ne m'en prends ni à l'amour ni aux femmes, mais à ma précipitation, à mon aveuglement, à mes nerfs, que je reconnais avoir été plus puissans que ma raison, et à ce besoin d'inquiétude ou d'ivresse que je ne savais pas, que je ne pouvais peut-être pas vaincre.

« Ma plus sérieuse déception, c'est lady Woodcliffe qui se chargea de me l'infliger. Elle était jeune, belle, étincelante d'esprit, veuve, libre... Elle m'offrit sa main, je crus posséder son cœur. Elle me trahit pour le marquis de Valangis, qui me vengea bien en l'épousant à ma place, car c'était un ambitieux vulgaire, une sorte d'aventurier et en somme un triste personnage. J'ai été heureux, Lucienne, quand j'ai découvert que cet homme ne vous était rien. Quant à lady Woodcliffe, redevenue veuve, elle ne pouvait plus me charmer. Ce n'est pas qu'elle ne fût encore belle et séduisante; mais si je suis un homme du monde, discret et généreux, je ne suis pas un lâche esprit et un aveugle libertin. Elle voulut me revoir, je reparus dans son salon avec une liberté d'esprit dont elle fut piquée. Cette femme irrésistible ne put endurer mon tranquille pardon. Elle voulut me reprendre : j'avais conquis la fortune et la réputation, et comme j'acceptais en souriant ses avances, elle s'imagina que cette fois elle pouvait daigner accepter mon nom.

« Mais je ne lui offrais ni mon nom, ni mon cœur, ni mes sens. Elle se sentit raillée et dédaignée, elle fit retomber sur vous sa colère, et au moment où je vous justifiais auprès d'elle, par dépit contre moi bien plus que par aversion contre vous elle essaya de vous briser.

« Je vous aimais alors, Lucienne, notre ennemie l'avait bien deviné; mais je ne vous aimais pas assez, je ne vous aimais pas bien; vous aviez raison de vous méfier de moi et de ne pas me juger digne de vous.

« J'étais sincère pourtant. Je croyais encore une fois aimer pour la première fois. Je vous eusse épousée, je n'ai qu'une parole, et je trouvais une joie romanesque à faire cette bonne action. Il y avait aussi un peu du plaisir de la vengeance : humilier lady Woodcliffe, lui rendre, sans perfidie aucune, la leçon qu'elle m'avait perfidement donnée autrefois, cela n'était pas étranger à mon ambition de vous épouser. Vous le voyez, j'avoue les imperfections de mon

amour. Et ce n'est pas tout. J'avais, au milieu de tout cela, de terribles accès de jalousie contre Marius, que vous avez été à la veille d'épouser, et contre Frumence, que j'aimais quand même de tout mon cœur, mais que je sentais plus digne de vous que moi. Cette jalousie, je la lui avouais ingénument; il la raillait, j'en étais honteux, j'en guérissais et j'y retombais. Qui sait si, de rechute en rechute, elle ne fût pas devenue un supplice pour moi, un outrage pour vous? N'importe, je n'hésitais pas; je croyais avoir vaincu les preventions de lady Woodcliffe lorsque je vis qu'elle me trompait et faisait poursuivre à Toulon le jugement contre vous. Je fus alors plus décidé que jamais à vous épouser, si vous vouliez y consentir. Je partis pour l'Angleterre afin de régler mes affaires et de pouvoir vous consacrer ma vie sans retour et sans retard. Je revenais, j'étais à Paris, prêt à repartir pour Sospello, quand je reçus votre billet : vous ne m'aimiez pas, vous en aimiez un autre! Je le crus, et c'est alors que je vous aimai réellement pour cette franchise et ce désintéressement sans bornes, car c'est le pauvre et obscur Frumence que vous préfériez au riche et très connu Mac-Allan. Jennie ne l'avait jamais aimé, ce bon Frumence, et lui, il n'avait jamais aimé que vous. Pouvait-il en être autrement? Jennie n'avait servi qu'à détourner les soupçons, à cacher une passion sans espoir. Libre d'appartenir enfin à l'élu de votre cœur, vous lui faisiez le sacrifice de toute espérance mondaine; vous acceptiez la misère, l'isolement, l'horrible séjour de ce village abandonné dans la plus triste montagne de l'univers. Vous étiez grande, Lucienne! Et vous ne m'aviez pas trompé, vous n'aviez jamais encouragé mon amour. Je n'avais pas à me plaindre de vous. J'étais véritablement désespéré, n'ayant pas de colère pour réagir.

« Quand lady Woodcliffe me montra votre lettre de désistement, je vous admirai, je vous estimai, je vous regrettai encore davantage. Je me frappai la poitrine. Mon malheur était mon ouvrage. Je ne vous avais pas assez appréciée, je n'avais pas su vous convaincre. J'aurais dû être moins confiant en moi-même, plus sérieusement jaloux de Frumence, lutter énergiquement contre lui, le supplanter, ce rival discret et résigné qui avait voulu se sacrifier à moi et qui l'emportait malgré lui! J'aurais dû être soupçonneux, égoïste, passionné, me faire aimer enfin; je ne l'avais pas su! J'étais trop vieux, ce n'était pas tant le charme qui m'avait manqué que la flamme.

« Je restais consterné, faisant mille projets insensés : courir après vous, vous enlever, tuer Frumence. J'étais fou; je retombais accablé sous cet arrêt : elle l'aime! tout ce que je tenterai me rendra haïssable; il faut ne jamais la revoir et rester son ami.

« J'étais malade, j'étais au lit avec la fièvre, quand John arriva.

John avait trouvé les faits trop délicats à écrire; il avait pris la poste, il venait me raconter ce qui s'était passé, s'accuser de mon malheur, m'avouer que, connaissant mon ancienne liaison avec lady Woodcliffe et ne sachant pas si elle était à jamais rompue, il n'avait pas osé jurer mon innocence. Je pardonnai à John, je le renvoyai à Toulon, puis à Sospello, le chargeant d'aller souvent incognito surveiller vos démarches, afin de me rendre compte de tout. J'avais recouvré l'espérance, je la reperdis quand j'appris la maladie de Jennie. Je l'attribuai à un secret amour qui avait trop présumé de ses forces en s'immolant. Je me persuadai que, devinant cela, vous n'épouseriez jamais Frumence, et que précisément vous l'aimeriez toujours.

« Puis je pensai que, si vous perdiez Jennie, ne voulant pas appartenir à l'homme qu'elle avait aimé, vous vous trouveriez seule au monde, dans la misère et le désespoir. Je voulus être votre ami et votre soutien jusqu'au bout, dussé-je vous aimer sans espoir de retour.

« Je me rendis secrètement à Bellombre, me tenant prêt à tout événement. J'appelai Frumence, il vint me voir la nuit, à mi-chemin des Pommets. Je vis qu'il aimait Jennie, elle seule, et que, s'il était aimé de vous, il ne s'en doutait pas plus que par le passé.

« J'étais à Sospello quand j'appris que Jennie était sauvée et qu'elle épousait Frumence. Je me surpris espérant encore. J'allai à Toulon. Frumence vint m'y trouver, il me fit comprendre que vous m'aviez aimé réellement, que vous m'aimiez peut-être encore, mais que, vous croyant fille de M. de Valangis, vous ne surmonteriez jamais votre répugnance contre l'ancien amant de sa femme. Il vous avait vingt fois interrogée, il vous trouvait inébranlable, et si je ne pouvais pas me justifier, il exigeait que votre résignation et votre repos moral ne fussent plus troublés. Je ne pouvais pas nier le passé. Votre scrupule, exagéré selon moi, était pourtant respectable, puis j'étais aimé! aimé de cette âme exquise, altière, héroïque, indomptable dans les épreuves de la vie, et je me serais soumis à ne pas la posséder! J'aurais quitté la partie, j'aurais cherché l'oubli, plate ressource que la nature accorde aux faibles, la distraction, puéril refuge des lâches cœurs et des esprits usés! Non, non, cela m'était impossible. Je m'étais attaché à vos pas par devoir, par respect pour moi-même, par besoin de votre estime; je sentis que désormais je vous aimais avec une passion véritable, sans méfiance, sans jalousie, sans ombre aucune. Je ne vous avais pas comprise, mes soupçons vous avaient outragée; je vous devais une réparation immense, celle d'un amour sans bornes et d'un dévouement sans fin. Je jurai que vous seriez à moi; que fallait-il pour cela? Décou-

vrir le secret de votre naissance : tout était là. Je n'avais jamais cru que vous fussiez la fille de cet absurde faux marquis. Je vous l'avais dit, vous ne lui ressembliez en rien; mon instinct me trompe rarement. Je partis pour la Bretagne, résolu à retrouver la trace de votre ravisseur. Quelques indications se trouvèrent conformes à celles que Jennie avait eues. Je passai en Amérique. Je fouillai minutieusement toutes les archives mortuaires de Québec. Anseaume avait bien fini là, complétement fou, mais sans rien révéler. Je revins en Angleterre, décidé à regagner la confiance de lady Woodcliffe, afin qu'elle me communiquât les papiers que son mari pouvait avoir laissés, ce à quoi elle n'avait jamais voulu consentir. Quand j'arrivai, lady Woodcliffe venait d'expirer, et son fils remit entre mes mains tous ses papiers de famille.

« Vous savez ce que j'ai enfin découvert. Jennie s'est chargée de vous le dire. Édouard doit l'ignorer à jamais, et pour cela vous devez reprendre le nom que la loi vous confère et accepter la part légale de votre héritage. Soyez tranquille, elle sera très mince, insignifiante pour les enfans du marquis; mais par cet acte de soumission à l'usage vous ensevelirez a jamais le secret de votre mère. Voici les preuves de tout ce que j'ai dit à Jennie. Quand vous les aurez lues, nous les brûlerons ensemble. Je m'étais porté acquéreur de Bellombre avant même de savoir quels seraient les sentimens d'Édouard pour vous. Je ne voulais pas que Marius vînt trôner sur vos ruines. Et à présent, Lucienne, à présent que je n'ai plus rien à expier après trois ans d'efforts pour vous mériter, à présent que vous avez tant grandi dans le malheur et que je me suis tant purifié dans la souffrance, ne sommes-nous pas dignes l'un de l'autre, et s'il est vrai que vous m'aimiez encore, ne voulez-vous pas me le dire? »

ENVOI.

Mac-Allan, voilà ce que vous m'avez dit, et j'ai résisté à cette terrible épreuve! J'ai refusé de vous répondre. J'ai béni votre amitié, votre secours immense, votre bonté sans égale; mais si je vous ai aimé, — ce que je ne puis nier, — dois-je dire que je vous aime encore? Non, je ne le puis ni ne le dois, car je ne sais pas si mon âme est assez vierge de toute autre affection pour accepter votre confiance illimitée dans le passé. Le vôtre est rempli de passions dont je n'ai pas le droit d'être jalouse. Je le suis pourtant malgré moi, et en découvrant en moi ce besoin de souffrir, ce besoin de posséder votre cœur sans qu'il se souvienne de ce qui n'est pas moi, je me demande avec effroi si vous n'éprouverez pas la

même souffrance quand vous aurez lu dans le mien. Ai-je aimé Frumence? Je n'en sais rien. Je peux répondre de n'avoir pas aimé Marius; mais l'autre? Je ne l'aime pas, je ne le regrette pas. Je suis heureuse de son amitié, de son bonheur. Je me rappelle à peine et je peux à peine définir la nature des agitations que j'ai éprouvées : elles me semblent inouies, inexplicables, insensées, ridicules, ressenties par une personne qui n'existe plus, qui n'a jamais été moi; mais je vous connaissais, Mac-Allan, et je vous aimais déjà quand je vous comparais l'un à l'autre et quand l'idée du mariage de Jennie était à la fois mon désir bien arrêté et mon tourment involontaire. Est-ce de l'amitié de Jennie que j'étais jalouse? Mes sens ont-ils parlé à mon insu, ou mon imagination, ou mon cœur? Enfin suis-je l'être idéal dont la pureté vous enivre? Je n'ose dire oui, et pourtant il y a eu en moi tant de bon vouloir, tant de scrupules, tant d'aspirations vers le bien, tant de pudeurs craintives, tant de conscience effarouchée, tant de dureté envers moi, tant de luttes et tant de fiertés jalouses d'elles-mêmes, que si je disais : « Non, je ne suis pas digne de vous, » je me rabaisserais plus que je ne le mérite. Je vous ai demandé le temps de la réflexion, le temps de résumer ma vie presque jour par jour, mot pour mot, heure par heure. J'ai tout recherché, tout retrouvé, tout analysé, tout écrit : lisez! — Si vous sentez que vous devez éternellement souffrir de ma confession, que la pitié ne vous retienne pas! Je suis forte, je l'ai prouvé. Je ne suis pas malheureuse, je ne le serai jamais, car j'ai conquis l'estime de moi-même et la foi dans mon courage. Soyez donc libre et ne craignez pas ma souffrance, car vous me garderez votre amitié, et je sais, en signant ce manuscrit, que je la mérite devant Dieu et devant les hommes. LUCIENNE.

Aux Pommets, 1er mars 1828.

RÉPONSE.

Bellombre, 2 mars 1828.

Oui, j'ai bien souffert en lisant, et je souffrirai peut-être encore en me souvenant. Qu'importe? Le bonheur, c'est le ciel immense avec ses splendeurs et ses orages, et votre âme, c'est le soleil avec ses taches; mais c'est le soleil! Et moi, que suis-je? Rien qu'un pauvre oiseau battu par les tempêtes et ranimé par un rayon de vous. Lucienne, vous n'avez aimé que moi, voilà qui est dit, voilà ce qu'il faut toujours me dire à présent, et je le croirai, parce que je vous adore.

Je vais vous chercher ce soir, et je retournerai prendre votre place aux Pommets jusqu'au jour de notre mariage. Frumence

achèvera de me guérir l'esprit, lui qui ne sait et ne saura jamais rien. Douleur et transports! mon Dieu! mon Dieu! que je suis heureux! Lucienne, nous voyagerons, n'est-ce pas? Vous avez toujours rêvé les voyages, et moi je les ai toujours aimés. Vous vouliez voir Paris, et Londres, et l'Écosse, et l'Italie, et la Grèce, et la Suisse; nous verrons tout cela ensemble. Frumence et Jennie habiteront Bellombre avec le bon curé. Nous reviendrons quand vous voudrez... Pourtant!... laissez-moi passer quelques années seul avec vous. Je suis jaloux aussi de Jennie, de Jennie plus que de tout autre. Elle a plus de droits que moi. Laissez-moi en acquérir, laissez-moi me faire aimer si bien que je ne craigne plus personne. Oui, cela viendra, je le jure; je vous aimerai tant, et vous avez tant de justice! — Lucienne, ne me dites pas que je souffre, et si je souffre, n'en soyez pas effrayée. Cette épine m'empêchera de m'endormir dans les délices de mon bonheur. Elle me rappellera que je dois travailler sans cesse à le mériter, et que, pour être mari d'une femme comme vous, il faut être un homme accompli à toutes les heures de la vie. Pourquoi non? C'est le prix de la lutte qui enflamme la volonté et décuple l'énergie morale. Je suis dans la force de mon âge intellectuel, et, mûri par une trop précoce expérience, je n'ai peut-être jamais été jeune. Voici le moment de retremper ce cœur inquiet, toujours avide et jamais rassasié. Voici le moment de faire fleurir ma vie comme ces arbres dont la séve a dormi au printemps et s'éveille aux derniers jours de l'été. Les dernières roses de l'année, me disiez-vous une fois, je m'en souviens, sont les plus belles et les plus parfumées. Eh bien! mon amour portera ces roses et répandra ces parfums. Ma vie de travail, de talent, de succès, toutes mes vaines agitations, toute ma vaine gloire s'effacent devant la vie du cœur qui m'appelle. C'est pour vous seule, Lucienne, que je veux désormais exister, et le mariage, au lieu de m'apparaître comme la fin de mon activité, se revèle à moi comme le commencement de ma destinée véritable. O bonheur! rêve de la jeunesse!... non, tu n'es pas un rêve! L'homme mûr qui te porte encore immense dans son sein a le pouvoir immense de te posséder!

Allons, allons! me voilà tranquille! — Tranquille? Non, je suis ivre, mais ivre de foi, de force et de lumière! Insensé, tu te croyais jaloux du passé? Tu dormais; éveille-toi, efface ce songe, et que ce passé soit mort pour toi comme pour *elle!* Il s'agit bien de combattre un fantôme! Il s'agit d'être l'aube sereine et l'aurore embrasée qui dissipe toutes les ombres!

MAC-ALLAN.

GEORGE SAND.

GALILÉE

SA VIE ET SA MISSION SCIENTIFIQUE

D'APRÈS DES RECHERCHES NOUVELLES.

I.

Lorsque l'extrême lenteur d'un changement dans le ciel laisse les astronomes indécis sur son existence même et sur le sens dans lequel il a lieu, ils comparent deux observations éloignées, et si le doute subsiste, on peut affirmer avec certitude que l'élément mesuré, ne subissant aucune altération régulière et permanente, est invariable, ou que peu s'en faut.

Une telle méthode appliquée à l'histoire de l'esprit humain fournirait de graves motifs de tristesse et de découragement. L'ignorance et l'aveuglement des hommes sont de tous les temps. Toujours même intolérance, mêmes illusions téméraires, mêmes préoccupations opiniâtres;

Toujours mêmes acteurs et même comédie!

Trois siècles avant notre ère, un philosophe nommé Cléanthe demandait qu'on appelât Aristarque en justice comme blasphémateur pour avoir cru la terre en mouvement et osé faire du soleil le centre immuable de l'univers. Deux mille ans plus tard, la raison humaine est restée au même point; le vœu de Cléanthe se réalise, et Galilée à son tour est accusé de blasphème et d'impiété. Un tribunal redouté de tous condamne ses écrits, le contraint à un désaveu démenti par sa conscience, et, le jugeant indigne de la liberté dont il a abusé, il la lui ravit en partie et croit faire acte d'indulgence.

Mais ce n'est pas ainsi qu'il faut juger l'histoire. Les événemens sont peu de chose : l'impression qu'ils produisent révèle seule la conscience publique, et jamais peut-être sa généreuse aversion pour l'intolérance n'a éclaté plus fortement qu'autour du nom de Galilée. Le récit de ses malheurs, exagéré comme une pieuse légende, a affermi le triomphe des vérités pour lesquelles il a souffert; le scandale de sa condamnation troublera à jamais dans leur orgueil ceux qui voudraient encore opposer la force à la raison, et la juste sévérité de l'opinion en conserve le souvenir importun comme un éternel reproche qu'elle leur jette au front pour les confondre. Il faut tout dire : cette grande leçon n'a pas coûté de bien profondes tristesses, et la longue vie de Galilée, prise dans son ensemble, est une des plus douces et des plus enviables que raconte l'histoire de la science (1).

Galilée naquit à Pise le 15 février 1564; son père, Vincent Galilée, était un homme de grand mérite : il a laissé sur la comparaison de la musique ancienne avec la musique moderne un dialogue estimé des connaisseurs; sa fortune était modeste, et l'éducation de ses quatre enfans exigea de lourds sacrifices qu'il n'hésita pas à s'imposer. A l'âge de dix-neuf ans, Galilée était versé dans les lettres grecques et latines; fort habile dans la théorie comme dans la pratique de la musique, il s'était en outre exercé aux arts du dessin, et les artistes les plus célèbres estimaient assez la pureté de son goût pour recevoir et rechercher ses conseils. Galilée était, on le voit, comme son compatriote Léonard de Vinci, une de ces belles intelligences sur lesquelles la nature semble avoir répandu ses dons à main ouverte. De tels hommes peuvent librement choisir, aucune voie ne leur est imposée. Léonard, en dirigeant autrement les forces de son grand esprit, aurait pu demander la gloire à la science sans laisser peut-être un nom moins illustre, et Galilée, qui lui ressemble par la solidité du jugement comme par la grâce d'une imagination brillante et féconde, aurait pu, s'il l'avait voulu, devenir un grand artiste.

Vincent Galilée habitait Florence; désireux pour son fils d'une profession lucrative, il l'envoya faire ses études médicales à l'université de Pise. Accoutumé à exceller en tout, Galilée n'obtint pas d'abord les succès qu'il devait espérer : laissant sa curiosité errer d'objet en objet, il étudiait la philosophie plus assidûment que la médecine, mais les fausses subtilités de l'école ne pouvaient nour-

(1) Cette vie a souvent occupé les historiens de la science, et dans la *Revue* même du 1er juillet 1841 on trouve une étude sur Galilée; mais divers travaux publiés récemment sur ce sujet permettent d'y revenir en l'embrassant d'ensemble et en éclairant quelques points restés douteux.

rir le feu de son esprit; traversant les abstractions métaphysiques, il cherchait les idées sous les mots et brisait la chaîne des raisonnemens sophistiques et mal fondés, pour interroger curieusement l'expérience et ne céder qu'à elle seule. Ses maîtres au contraire, enveloppant leur intelligence dans la vague obscurité d'une doctrine qu'ils croyaient fixée à jamais, regardaient comme impossible d'inventer et de perfectionner. Aristote était pour eux un esprit divin et au-dessus de l'humanité, presque une idole; ils ne s'assuraient qu'en lui seul; ses écrits, toujours lus et toujours cités, renfermaient la perfection de la science et la plénitude des connaissances humaines. La complète intelligence de son texte était le but où l'on devait tendre et le moyen de se faire un grand nom. Sur les vaines hauteurs où ils se croyaient élevés, les esprits, plongés dans un repos qui semblait un sommeil, demeuraient indifférens aux sujets négligés par le maître, et nul n'osait résoudre ce qu'il n'avait pas tranché.

Galilée cependant, tourmenté déjà des grands secrets de la nature, élevait plus haut son esprit et rêvait de nouvelles conquêtes; révolté par la stérile tyrannie sous laquelle succombait la raison, il osait signaler irrespectueusement les incertitudes du péripatétisme et en attaquer hautement les chimères : sa libre et judicieuse critique était traitée de folle arrogance et semblait presque un sacrilége. Les péripatéticiens à outrance, se piquant de mépriser les objections, tenaient à honneur de n'y pas répondre; ils ne consentaient pas même toujours à les écouter, et le dédain outrageux des plus indulgens, regardant l'opposition du jeune philosophe comme le vain prétexte d'un écolier paresseux, ne voulait voir dans la vivacité de son esprit que la présomptueuse singularité d'un indocile ergoteur.

Lorsque Galilée revint à Florence, à l'âge de vingt-deux ans, le hasard le fit assister à une leçon de géométrie. Là enfin il entendit des vérités claires et précises, établies par des raisonnemens nets et intelligibles; comprenant alors que les mathématiques et non la logique enseignent l'art de raisonner, il s'y adonna avec une forte et exclusive application et fit de rapides progrès.

Vincent Galilée avait d'autres vues sur l'avenir de son fils; il essaya de lutter, mais il avait trop de science et de jugement pour méconnaître et pour combattre longtemps une vocation aussi prononcée, et lorsque le jeune Galilée, ayant découvert d'élégans théorèmes sur les centres de gravité, reçut des juges les plus célèbres des marques flatteuses d'estime et d'admiration, son père se rendit de bonne grâce et sans regret.

Dans ses premiers travaux, Galilée se montrait l'élève d'Archi-

mède. L'esprit du maître, dont il est pénétré, apparaît dans l'élégance ingénieuse avec laquelle il sait enlever au sophiste le plus subtil la possibilité d'une objection. Sa dissertation sur les centres de gravité suffit pour montrer les qualités d'invention et de jugement qui auraient pu, dans la voie des mathématiques pures, l'élever au rang des plus illustres. Dans ses recherches sur la balance hydrostatique, qui datent de la même époque, il montra comment Archimède a pu peser simplement et avec précision l'or dérobé par l'orfévre du roi Hiéron. La pratique cette fois est associée à la théorie, qui ne sert qu'à la diriger.

Très ami de la société, comme il le fut toujours, et très ardent au plaisir, Galilée fréquentait les jeunes gens de son âge : comme les plus distingués d'entre eux, il tournait spirituellement des vers en langue vulgaire. On possède de lui une invective bouffonne contre l'usage de porter des vêtemens. Sa muse, il faut l'avouer, joint l'exemple au précepte; plus grossière encore que gaie, elle ne laisse rien à deviner. Le sujet de cette plaisanterie, un peu trop prolongée, provoque par malheur un bien dangereux rapprochement : dans les premières strophes de *Namouna*, notre charmant Alfred de Musset s'est joué des mêmes difficultés avec moins de licence et beaucoup plus de grâce. Galilée en retournant le sujet en tous sens ne trouve pas un seul de ces accens qui, par un brillant contraste avec le reste de la pièce, s'élèvent à l'improviste vers les plus hautes régions et se gravent dans la mémoire; il ne s'écrie pas, comme Musset :

Tous les cœurs vraiment beaux laissent voir leur beauté.

C'est le corps seul qui l'occupe pendant trois cents vers.

La collection de ses œuvres contient en outre un plan de comédie et un sonnet à une dame cruelle dont l'indifférence à regarder brûler son cœur lui rappelle Néron contemplant l'incendie de Rome. Tout cela n'a nulle importance et ne prouve que le zèle impitoyable des éditeurs qui le publient.

Quoique déjà célèbre par ses premiers travaux, Galilée demanda, sans l'obtenir, une place de professeur à Florence; peu de temps après, on lui accorda la chaire de mathématiques à l'université de Pise. Secouant la poussière de l'école et condamnant tout d'abord le respect de la tradition comme un obstacle au progrès, du haut de sa chaire il éclata de toute sa force contre les impertinences scolastiques, et s'appuyant sur un guide qui ne trompe jamais, je veux dire l'expérience, il osa s'avancer hors des sentiers frayés en contestant à ses collègues, étonnés de tant d'audace, la vérité de leurs doctrines tout ensemble et le titre de disciples d'Aristote. « Aris-

tote, disait-il, nous a laissé les règles immuables du raisonnement, il a enseigné l'art de découvrir, d'argumenter, de tirer des prémisses des conséquences exactes. Celui qui suit avec une fructueuse curiosité la sage direction de ses méthodes ne se montre-t-il pas plus justement son disciple que ceux qui, s'arrêtant lorsqu'il faut marcher toujours, abusent de son glorieux nom pour imposer des erreurs et des illusions? »

Parmi les théories acceptées alors, et dont le jeune professeur sapait hardiment les fondemens, celle de la chute des corps est la plus importante et la plus célèbre. On a raconté bien souvent comment, en laissant tomber du haut de la tour de Pise des corps inégalement pesans, il démontra à tous ceux qui voulurent bien regarder que la vitesse acquise n'est pas proportionnelle au poids et qu'un corps deux fois plus lourd ne tombe pas deux fois plus vite; mais c'est là une vérité trop facile à constater pour qu'on puisse y attacher grande importance, et si les savans, sur la foi d'Aristote, s'accordaient obstinément à la nier, beaucoup d'ignorans avaient pu l'apercevoir. Galilée alla beaucoup plus loin et trouva dès cette époque les lois mathématiques de la chute des corps et les propriétés du mouvement uniformément accéléré. Il composa sur ce sujet un dialogue resté inédit jusqu'à ces dernières années et dans lequel on retrouve une ébauche très précise et très ferme des théories qu'il devait exposer cinquante ans plus tard dans le dernier et le plus parfait de ses ouvrages.

C'est à l'époque de son séjour à Pise qu'il faut également rapporter les premiers travaux de Galilée sur le pendule. Un jour qu'il assistait, peu attentif, il faut le croire, à une cérémonie religieuse dans la cathédrale, ses regards furent frappés par une lampe de bronze, chef-d'œuvre de Benvenuto Cellini, qui, suspendue à une longue corde, oscillait lentement devant l'autel. Peut-être, les yeux fixés sur ce métronome improvisé, mêla-t-il sa voix à celle des officians: la lampe s'arrêta peu à peu, et, attentif à ses derniers mouvemens, il reconnut qu'elle battait toujours la même mesure. La durée de l'oscillation est indépendante de l'amplitude. Galilée s'étonna de cette constante uniformité dont il entrevit aussitôt les belles et utiles conséquences. La première application à laquelle il songea fut inspirée par ses études de médecine. On tâtait depuis longtemps le pouls aux malades, et pour désigner le résultat de cet examen la langue médicale, Molière nous l'apprend, était même d'une grande richesse; mais on ne mesurait pas, faute d'instrumens convenables, la durée exacte d'une pulsation. Galilée songea à la comparer à celle des oscillations d'un pendule. Une disposition facile à imaginer permettait d'allonger ou de raccourcir le fil de suspension pour obtenir

l'accord désiré, et lorsqu'un malade avait la fièvre, au lieu de dire, comme aujourd'hui, son pouls bat cent quarante pulsations par minute, on disait : il marque six pouces trois lignes au pulsilogue. Plusieurs médecins célèbres s'empressèrent d'adopter cette idée, et quelques-uns lui firent même l'honneur de se l'approprier.

La théorie mathématique du mouvement était trop peu avancée pour conduire à la loi précise de l'oscillation. C'est à Huyghens qu'était réservé l'honneur de la découvrir en la rattachant aux principes de Galilée sur la chute des corps. L'illustre Italien se borna à montrer expérimentalement que la durée de l'oscillation croît comme la racine carrée de la longueur de la corde, et il en conclut la possibilité de mesurer la hauteur d'un édifice d'après le temps de l'oscillation d'une corde suspendue à la partie supérieure. L'importante application à l'horlogerie ne le préoccupa que plus tard et lorsque, vers la fin de sa vie, il y fut ramené par d'autres problèmes.

Les idées nouvelles de Galilée se répandaient peu à peu, et l'éclat de son enseignement semblait lui promettre une facile carrière dans l'université de Pise, lorsque le grand-duc Ferdinand de Médicis, qui appréciait son mérite, lui donna malheureusement une marque de confiance dont les suites devinrent fâcheuses. Jean de Médicis, fils naturel du duc, avait inventé une machine à draguer qu'il voulait employer au port de Livourne. Avant d'ordonner les dépenses nécessaires, Ferdinand consulta Galilée, qui déclara le projet impraticable. La machine ne fut pas construite, et la puissante inimitié du jeune prince poursuivit en toute occasion l'auteur du judicieux rapport. D'un autre côté, l'aveugle attachement des péripatéticiens à Aristote se tournait en aversion pour son contradicteur, et leur opposition, qui ne cessait de le représenter comme un ennemi de la science, lui suscitait avec un malin plaisir les continuelles difficultés d'une guerre sans trêve. Tant d'injustices lui rendirent le séjour de Pise insupportable, et il demanda la chaire de mathématiques de Padoue, qui, vacante depuis deux ans, lui fut aisément accordée. La lettre dans laquelle le doge de Venise informe l'université du choix qu'il vient de faire montre quelle était déjà la réputation de Galilée, âgé alors de vingt-huit ans. « Par la mort du professeur Moleti, dit-il, la chaire de mathématiques à l'université est vacante depuis longtemps. Connaissant toute l'importance de ces études et leur utilité pour les sciences principales, nous avons différé la nomination, faute d'un sujet suffisamment méritant. Aujourd'hui se présente le sieur Galilée, qui professe à Pise avec grand succès et est justement regardé comme le plus habile en ces matières. Nous l'avons chargé en conséquence de la chaire de mathé-

matiques pour quatre années avec les appointemens de cent quatre-vingts florins par an (1,800 fr. environ). »

Les succès du jeune professeur dépassèrent toutes les espérances. La salle habituelle fut bientôt trop petite; on dut la changer deux fois, et deux mille auditeurs firent retentir jusqu'à Venise sa réputation d'éloquence et de grand savoir. Son esprit aimable et gracieux le fit bientôt rechercher par les plus illustres patriciens, et c'est un honneur pour le sénat de l'avoir libéralement favorisé en toute circonstance. Son engagement de quatre années fut renouvelé, et ses appointemens furent successivement augmentés jusqu'à la somme de 1,000 florins, qui lui fut assurée pour toute sa vie. Plusieurs de ces augmentations étaient la récompense des découvertes utiles et excellentes par lesquelles son génie inventif marquait pour ainsi dire tous les pas de sa carrière; l'occasion de l'une d'elles fut cependant toute différente. Une jeune Vénitienne, dont il était éperdument amoureux, avait suivi Galilée à Padoue; leurs relations étaient publiques. Quoiqu'on ne se piquât pas alors d'une grande sévérité de mœurs, cette situation irrégulière fut dénoncée au sénat, qui ne crut pas, dit un auteur italien, devoir punir ce crime d'un nouveau genre, et voulant au contraire, dans sa sagesse, couvrir de confusion les envieux délateurs, il tourna en faveur de Galilée le fait allégué pour le perdre, et puisque, n'étant pas seul, il avait double dépense à faire, on doubla ses appointemens.

Malgré cet accroissement de revenu, le jeune professeur devait consacrer à des leçons particulières une grande partie de son temps. La mort de son père l'avait fait chef d'une famille nombreuse à laquelle il fallait venir en aide. Ses lettres, sans respirer une grande tendresse, montrent des sentimens généreux et désintéressés; il fait posément, et sans élan il est vrai, tout ce qui est utile et nécessaire. C'est ainsi, par exemple, qu'à l'occasion d'un mariage proposé pour Livie, la plus jeune de ses sœurs, il écrit à sa mère que pour le moment, obligé d'aider son frère Michel-Ange, qui vient d'obtenir un emploi en Pologne, il lui serait impossible de faire les dépenses voulues. Le parti semble d'ailleurs peu avantageux, et les ressources du futur ne permettraient pas de conduire une maison. « Cependant, ajoute-t-il, lorsque Michel-Ange aura envoyé de l'argent, si Livie veut encore affronter les misères du monde, nous pourrons nous occuper d'elle; d'ici là, je voudrais seulement qu'on la changeât de couvent. Il est meilleur pour elle d'attendre : on pourrait lui citer pour l'en convaincre des dames de la plus haute naissance et même des reines qui, pour se marier, ont attendu un âge double du sien. »

Lorsque Galilée arriva à Padoue, ses idées sur le système du

monde étaient entièrement formées. C'est à lui-même, sans nul doute, que se rapporte le récit suivant, placé dans la bouche de l'un des interlocuteurs de ses dialogues. « Lorsque, jeune encore, je finissais mon cours de philosophie, un étranger, nommé Christiano Urstino, fit à l'académie quelques leçons publiques sur le système de Copernic, dont il était partisan. L'affluence fut grande, mais je me dispensai d'aller entendre la défense d'une opinion que peu de personnes approuvaient, et qui me semblait complétement absurde. Urstino d'ailleurs eut peu de succès; ses auditeurs restaient incrédules et concluaient tous contre lui : un seul d'entre eux osa m'affirmer que sa théorie n'était nullement ridicule; mais, comme celui-là était précisément un homme de grand bon sens, je regrettai de n'avoir pas assisté aux leçons. Interrogeant alors les partisans de Copernic, j'appris que tous d'abord avaient été opposés à sa doctrine, et ne l'avaient adoptée que forcés par des argumens sans réplique. »

Galilée pensa alors qu'en ce point, comme en beaucoup d'autres, il valait mieux suivre le petit que le grand nombre, et cette inclination un peu vague, fortifiée par de continuelles méditations et par la lecture attentive du livre de Copernic, devint bientôt pour lui une inébranlable conviction. Une lettre à Képler, datée du 6 août 1597, montre ses opinions très arrêtées. Après avoir reçu le *Prodrome*, dans lequel sont réunis les plus forts argumens qui aient été donnés en faveur de Copernic, il lui écrit : « Je lirai votre livre d'autant plus volontiers que depuis longtemps déjà je suis partisan de Copernic. J'ai trouvé dans ses idées l'explication d'un grand nombre d'effets naturels qui autrement seraient inexplicables. J'ai écrit tout cela, mais je me garde de le publier; le sort de Copernic m'effraie, je l'avoue : il était digne d'une gloire immortelle, et on l'a mis au nombre des insensés. Je serais plus hardi s'il y avait beaucoup d'hommes tels que vous. » Toujours pressé du désir de propager la vraie doctrine, Képler répondit : « Ayez confiance, Galilée; peu de mathématiciens, j'en ai la certitude, refuseront de marcher avec nous. Si l'Italie met obstacle à vos publications, l'Allemagne peut-être vous offrira plus de liberté, et si vous ne voulez rien publier, communiquez-moi au moins particulièrement ce que vous aurez trouvé de favorable à Copernic. »

Galilée dans sa chaire jouissait d'ailleurs d'une grande liberté. Les réformateurs vénitiens applaudissaient à des hardiesses qui enrichissaient l'université en augmentant le nombre de ses élèves. Des princes et des grands seigneurs étaient attirés de toutes les parties de l'Italie et de l'Europe par la réputation croissante de l'illustre professeur, et pendant les vacances même Galilée était

mandé à Florence pour donner des leçons au jeune Cosme, fils du grand-duc de Toscane. Quoiqu'on prît alors, en Italie surtout, de grands soins pour les élever dans les lettres, ces nobles élèves, on le comprend, n'accordaient qu'une partie de leur temps à l'étude; ils voulaient beaucoup savoir en apprenant peu, et demandaient dans la science, comme le roi Ptolémée à Euclide, des routes royales et faciles. Galilée n'exigeait qu'un peu de confiance pour les conduire sans fatigue jusqu'aux applications utiles qui intéressaient leur curiosité. C'est, comme il le dit lui-même, pour de tels disciples qu'il inventa le compas de proportion, instrument oublié aujourd'hui, et qui, bien que fondé sur des principes tout différens, pourrait, d'après ses usages, être comparé à la règle à calcul. « Il permet, dit Galilée, d'éviter les longues études et d'enseigner en peu de jours ce que l'arithmétique et la géométrie ont de plus utile pour les travaux militaires ou civils; mais il faut, ajoute-t-il, un enseignement de vive voix. L'instrument est difficile à décrire, et les détails n'en peuvent être facilement saisis par ceux qui ne l'ont pas vu fonctionner. » Nous n'essaierons pas, on le comprend, de lutter contre cette difficulté, et d'expliquer par le seul discours une invention ingénieuse, mais éclipsée depuis par tant d'autres plus brillantes. Galilée cependant y a attaché de l'importance. C'est en la réclamant contre un obscur plagiaire qu'il montra pour la première fois sa verve de pamphlétaire et la vigueur de sa dialectique. Rien n'égale la véhémence de ses reproches et des flétrissures qu'il inflige à Balthasar Capra. Le public, surabondamment éclairé, prit parti pour Galilée, et le livre de Capra, devenu tristement célèbre, fut prohibé comme diffamatoire.

Parmi les sciences accessoires qu'enseignait Galilée figurait au premier rang l'art de la fortification et de la défense des places. Galilée composa sur ce sujet un traité complet qui, récemment publié, fait honneur à son esprit sagace et lucide. Il expose très nettement les principes de cette science naissante, tels qu'ils venaient d'être établis par les ingénieurs italiens pendant la seconde moitié du XVIe siècle. La forme bastionnée, les chemins couverts, les tenailles, les cavaliers ou retranchemens extérieurs, y sont décrits avec leurs défectuosités, il est vrai; mais les officiers sont surpris cependant de rencontrer chez Galilée, sur de telles questions, beaucoup plus de sens pratique que chez les autres prédécesseurs de Vauban.

L'invention du thermomètre date, comme celle du compas de proportion, des premières années de son séjour à Padoue. Quoique dans les œuvres imprimées de Galilée il ne soit pas question de cet instrument, on a établi très nettement ses droits de priorité. Le

thermomètre de Galilée se composait d'un tube de petit diamètre terminé par une boule grosse environ comme un œuf de poule. Après y avoir introduit de l'eau, on le retournait en le faisant plonger dans un vase plein d'eau lui-même, et de manière à laisser assez d'air dans le tube pour que le liquide s'y élevât de quelques pouces seulement. Contrairement à ce qui a lieu dans les instrumens actuels, l'air, en se dilatant, abaissait la colonne liquide. La pression barométrique et la tension variable de la vapeur d'eau troublaient, on le voit, l'instrument, qui, dépourvu de points fixes, ne pouvait donner d'indications comparables. Galilée en construisit un grand nombre, et son enseignement en répandit rapidement l'usage dans les habitudes de la vie commune.

Vers le milieu de l'année 1609, le bruit se répandit à Venise que certains instrumens fabriqués en Hollande permettaient d'apercevoir distinctement les objets éloignés. Un tel prodige, dont on ne divulguait pas le secret, trouvait beaucoup d'incrédules. Galilée, en s'appliquant à le reproduire, imagina la lunette qui porte son nom. L'art de travailler le verre était alors poussé à Venise plus loin qu'en aucun autre pays. Le précieux instrument fut bien vite offert à l'admiration du sénat et à l'empressement des particuliers. Une lunette, installée sur le sommet du campanile de Saint-Marc, causa une joie publique et universelle; les Vénitiens, ravis d'étonnement et d'admiration, ne se lassaient pas de chercher et de découvrir au loin des navires complétement invisibles aux yeux les plus perçans. Un tel secret semblait assurer la supériorité des flottes qui pourraient s'en servir, en leur permettant de surprendre à volonté un ennemi ou d'éviter son approche. Le sénat, juste appréciateur du service rendu à la république, doubla les appointemens de Galilée en lui en assurant la jouissance pendant sa vie entière.

L'invention n'était pas aussi nouvelle qu'on le croyait à Venise; on l'avait déjà faite et propagée en Hollande et en France, quoique avec moins d'art et de succès, mais à Galilée était réservé l'honneur de construire le premier des appareils d'une grande puissance et de les tourner vers le ciel pour en sonder les abîmes. Qui pourrait dire sa joie et son ravissement en présence de ce grand et nouveau spectacle, lorsque, les astres s'abaissant en quelque sorte pour lui révéler le secret de leur splendeur et de leur immensité, il vit les bornes de l'univers se reculer tout à coup en ouvrant à ses pensées comme à sa vue une carrière nouvelle et infinie! Isaïe avait dit : *Ecce enim ego creo novos cœlos et gaudebitis et exultabitis.* L'heureux Galilée voyait la prédiction réalisée à la lettre : Dieu avait créé pour lui de nouveaux cieux, et son âme nageait dans la joie. Dix mois après l'invention de la lunette, il commençait à faire im-

primer par livraisons successives le *Sidereus Nuntius* (*Courrier céleste*), essayant de choisir parmi les merveilles nouvelles qui s'offraient ensemble à sa vue celles dont il fallait hâter ou différer la révélation. Plus rapprochée et plus accessible à notre vue, la lune devait être le premier objet de son étude. La doctrine des péripatéticiens était alors incontestée : immortelle et inaltérable comme les autres corps célestes, la forme sphérique convenait seule, suivant leurs principes, à la perfection imaginaire de son essence; l'adversaire persévérant et quelque peu passionné d'Aristote vit avec autant de joie que d'admiration le globe de la lune couvert au contraire comme celui de la terre de montagnes et de vallées, qui, diversement éclairées par le soleil, manifestent par leurs ombres portées leur élévation ou leur profondeur. La lumière du soleil, après avoir doré les cimes élevées, se répand graduellement sur les plaines et jusqu'au fond des précipices qui les entourent. Dirigeant ensuite sa lunette vers les étoiles, il aperçut une multitude infinie d'astres brillans, qui, perdus dans les profondeurs du ciel, n'envoient à nos yeux que d'invisibles rayons. Ils devenaient distincts sans acquérir un diamètre appréciable. Celui des étoiles de première grandeur semble à peine augmenté. L'explication de ce fait, qui ne lui échappa point, est dans l'auréole qui les accompagne et les agrandit sans laisser voir de contours précis et de forme nettement définie. Les planètes au contraire, dont le diamètre apparent est sensible, semblent arrondies comme de petites lunes.

La voie lactée attira particulièrement l'attention de Galilée : au lieu d'un nuage sans forme distincte, formé par une vapeur lumineuse, il y montra l'agglomération irrégulière de groupes confus d'étoiles que le télescope rendait distinctes. Une telle démonstration contrariait la doctrine des astrologues, suivant laquelle ces nébuleuses obscurcissaient les intelligences soumises à leur influence, tandis que les petites étoiles signalées par Galilée ne pouvaient plus jouer aucun rôle; mais la plus brillante découverte annoncée par le *Sidereus Nuntius* est celle des satellites de Jupiter. Galilée les prit d'abord pour de petites étoiles auprès desquelles Jupiter était venu fortuitement se placer. Il reconnut bientôt que tantôt en avant, tantôt en arrière, ils ne quittaient pas la planète et tournaient incessamment autour d'elle. Ces petits astres étaient donc réellement de nouvelles planètes invisibles jusqu'alors à tous les yeux. Il leur donna le nom d'*astres de Médicis*, que le divin architecte semblait, dit-il, avoir dicté lui-même. La flatterie nous semble innocente, mais un peu forte; telle n'était pas l'opinion de Belisario Vinta, secrétaire et courtisan du grand-duc, qui trouva l'idée de Galilée généreuse et héroïque et tout à fait digne de son admirable génie.

Toutes ces nouveautés étonnaient les esprits, et la singularité de tels résultats renversait les règles de la tradition. A Padoue, elles étaient reçues avec applaudissement; la parole nette et pénétrante de l'illustre professeur captivait ses auditeurs et les entraînait; mais dans le reste de l'Italie de nombreux contradicteurs résistaient avec obstination, en opposant même, pour les nier ensemble, les découvertes les unes aux autres. Comme le télescope faisait apparaître des étoiles en tous les points du ciel, ce sont, disait-on, de fausses images, apparences douteuses ou tout à fait vaines, créées par l'instrument lui-même qui défigure le spectacle des cieux et nous le cache plutôt qu'il ne le montre. Un professeur de Bologne prétendait avoir aperçu trois soleils à la fois : il était aisé de répondre qu'aucune lunette ne montrait de satellites à Mars ou à Vénus, et que toutes s'accordaient à en faire voir autour de Jupiter. Dieu, lui disait-on encore, ne crée rien en vain, et l'univers, personne n'en doute, a été fait pour l'homme : or à quoi peuvent servir de telles planètes? Placées hors de la portée de notre vue et condamnées à l'inaction par leur petitesse, elles resteraient oisives et superflues. — C'est la faute de la nature, et non la mienne, répondait Galilée; pourquoi d'ailleurs leur refuser si hardiment un rôle dans la grande machine céleste? Rien n'est que ce qui doit être : combien les voyageurs ont-ils décrit d'humbles plantes dont l'utilité est inconnue et douteuse! Osera-t-on en conclure qu'elles n'existent pas?

L'un des contradicteurs les plus ardens de Galilée fut le Hongrois Horki, dont Képler, son ami et son maître, blâma sévèrement la présomptueuse hardiesse. Son ouvrage hautain et tranchant blessa vivement les amis de Galilée, et vraisemblablement l'illustre philosophe lui-même, qui, cédant néanmoins aux prières de Képler, consentit à n'y pas répondre. « Il n'est pas de votre dignité, écrivait Képler, de faire des frais d'impression pour réfuter un tel adversaire. Voulez-vous, ajoute-t-il, descendre dans la lice, dès que le premier venu a crié, comme sur les bancs de l'école : *Responde, responde! de suggestu descende!* »

Antoine Roffini, de Bologne, disciple et ami de Galilée, songeait à une réplique d'une autre nature. « Horki est bien heureux, écrit-il à Galilée, d'avoir reconnu quelques honnêtes gens qu'il avait vus avec moi, et d'avoir su leur profession. S'apercevant qu'ils le suivaient, il s'est enfui. » Nous n'avons pas la réponse de Galilée, et je n'ose prendre sur moi d'en deviner le sens. Tout métier doit nourrir son homme, et pour que les honnêtes gens dont parle Roffini vécussent du leur, il fallait qu'on n'eût pas alors sur l'intervention des argumens qu'ils administraient la même manière de voir qu'aujourd'hui.

Quelques péripatéticiens, en acceptant l'invention nouvelle, la revendiquaient pour leur maître. Aristote en effet a dit dans un de ses livres qu'un homme, au fond d'un puits de grande profondeur, peut voir les étoiles en plein jour : l'identité de ce puits avec le télescope leur semblait manifeste. D'autres, moins ingénieux, mais non moins dévoués au maître, refusaient de perdre leur temps à discuter des découvertes qu'ils regardaient comme autant de fables, et détournaient simplement les yeux, dédaignant de voir ce qu'ils n'avaient pas enseigné. Telle était la conclusion d'un pamphlet de Francesco Sizy, auquel Galilée ne répondit pas, se bornant à écrire en marge ces quatre vers de l'Arioste :

Soggiunce il duca : non sarebbe onesto
Che io volessi la ballaglia torre
Di quel che m'offerisco manifesto,
Quando vi piaccia, innanzi agli occhi porre (1).

Ce pauvre Sizy alla en France chercher d'autres sujets de controverse, et les choisit si malheureusement que le 19 juillet 1618 il fut pendu et brûlé en place de Grève pour ses erreurs philosophiques.

On opposait encore à Galilée des objections d'une autre nature : il n'existe que sept métaux, le chandelier du temple n'avait que sept branches, et la tête n'a que sept ouvertures; pourquoi y aurait-il plus de sept planètes? D'autres enfin lui disaient sérieusement : « Est-il croyable que des astres existent au ciel sans que Ptolémée et ses successeurs les aient connus? » Képler lui-même, préoccupé de ses idées sur l'harmonieux concert des mouvemens célestes, devait goûter difficilement les découvertes qui semblaient en troubler la majestueuse simplicité. Un seul regard dans une bonne lunette dissipa ses doutes. Toujours simple et droit et oubliant par un prompt changement toutes ses idées préconçues, il s'écria plein d'admiration, en empruntant les paroles attribuées à Julien mourant : *Vicisti, Galilæe!* Dans son enthousiasme, et sans se préoccuper des questions de propriété littéraire, Képler fit imprimer à Prague le *Sidereus Nuntius*, en y ajoutant une belle préface que Galilée reproduisit aussitôt. Képler se plaignit. « J'avais, écrit-il à Galilée, imprimé votre livre à mes frais, et voilà que l'éditeur de Florence envoie en Allemagne des exemplaires de son édition. J'avais pourtant un privilége. Si vous reconnaissez à Florence l'autorité de l'empereur, j'ai droit de me plaindre; » mais il ajoute

(1) « Il n'est pas nécessaire, répondit le duc, d'exposer au hasard d'une bataille une vérité que je puis, quand il vous plaira, mettre sous vos yeux. » *Orlando*, etc., canto v, st. 40.

aussitôt, comme pour marquer le ton de la réclamation : « Votre libraire de Florence devrait bien m'envoyer en dédommagement un bon verre convexe de douze pieds de foyer, car il est difficile de s'en procurer ici. »

Quoique le nombre des opposans diminuât peu à peu, Galilée redoutait toujours les critiques, et plus une découverte était importante, plus il hésitait à la publier. D'un autre côté, l'emploi de la lunette commençait à se répandre, et de nombreux rivaux pouvaient lui ravir les droits de priorité. Il concilia tout en exprimant ses résultats par des phrases très courtes dont les lettres transposées, qu'il livrait seules au public, devaient les cacher, tout en lui en assurant la possession. Deux grandes découvertes furent ainsi annoncées dans les lignes suivantes : *Smaismn milne poeta leumi bunc leuctavinas; hæc immatura a me jam frustra leguntur oy.* De telles énigmes sont impossibles à déchiffrer. Képler cependant essaya de le faire; la difficulté d'un problème était pour lui un attrait de plus. Il ne fut pas heureux; de la première ligne il fit sortir ce vers bizarre :

Salve umbistinum Martis geminata proles.

Et, content de sa pénétration, sans s'arrêter à chercher le sens du mot *umbistinum*, il en conclut que la découverte était relative à la planète Mars. En retournant les lettres de la seconde annonce, il en fit sortir aussi des lambeaux de phrases qui simulent un sens astronomique. L'une d'elles commençait ainsi : *Solem gyrari.* Il ne put pas continuer; mais cette fausse et incomplète divination est antérieure de plusieurs mois à la découverte des taches et de la rotation du soleil; elle semblerait bien remarquable, si l'on ignorait que Képler lui-même était arrivé par ses idées théoriques à croire à la rotation du soleil. La signification véritable des deux lignes de Galilée était :

Altissimum planetam tergeminum observavi.
Cynthiæ figuras æmulatur mater amorum.

La première signifie : « J'ai observé la plus haute planète, c'est-à-dire Saturne, et je l'ai trouvée triple; » — et la seconde : « Les formes de Vénus rivalisent avec celles de Diane, » c'est-à-dire : la planète Vénus a des phases comme la lune.

L'anneau de Saturne, on le sait aujourd'hui, se présente à nous sous des apparences très diverses. Galilée, pendant qu'il l'observa, crut à deux satellites situés de part et d'autre de la planète et qui disparaissaient quelquefois, comme si Saturne dévorait ses enfans. Il ne fit donc qu'entrevoir sans la comprendre cette étrange et

unique singularité dont il était réservé à Huyghens de pénétrer le mystère. L'observation des phases de Vénus frappa plus encore les astronomes : elles étaient la conséquence nécessaire du système de Copernic. Ses adversaires l'avaient remarqué et prenaient avantage de l'absence de ces phases. L'observation nouvelle renversait donc un de leurs forts. Galilée ne manqua pas de le constater, mais sans croire pour cela, avec quelques-uns de ses admirateurs, qu'il avait déraciné les derniers doutes et fermé la bouche aux contradicteurs. « Que mes observations, écrit-il à un ami, fournissent de belles conséquences! mais vous me faites rire en croyant qu'elles vont dissiper tous les nuages et faire cesser les discussions. La démonstration est depuis longtemps portée à la dernière évidence. Nos adversaires seraient persuadés s'ils pouvaient l'être; mais ils veulent se tromper eux-mêmes; leur obstination est aveugle et leur ignorance invincible. Les étoiles, descendant du ciel, proclameraient elles-mêmes la vérité sans les décider à la reconnaître. »

Les insinuations des envieux se mêlant aux clameurs des péripatéticiens ne pouvaient cependant obscurcir la gloire de Galilée et empêcher son nom de grandir; sa renommée remplissait l'Italie entière. Le grand-duc de Toscane, heureux d'en faire rejaillir l'éclat sur sa patrie, accueillit avec empressement les ouvertures de l'illustre astronome, qui désirait échanger la chaire de Padoue contre une position moins laborieuse. « Pendant *les meilleures années de ma vie*, écrivait Galilée à un ami, j'ai compté les heures du jour par celles du travail, dissipant sans cesse pour l'usage d'autrui ce que la nature et l'étude m'ont donné d'habileté et de science. » Trente ans plus tard, en songeant aux jours d'espérance, de travail et de douce sûreté écoulés dans une ville où, sans crainte et sans inquiétude, il avait contemplé tant de merveilles et proclamé tant de vérités illustres, « c'est à Padoue, écrivait-il, que j'ai passé *les meilleures années de ma vie!* » Sous les mêmes mots, quelle différence d'accent!

Galilée n'avait pas la prétention déraisonnable d'obtenir des appointemens du grand-duc sans lui rendre aucun service; sentant en lui une source toujours abondante d'inventions et de vérités nouvelles, il ne désirait pas le repos pour délasser son esprit, mais pour demander à des études plus continuelles et plus libres des inspirations plus hautes encore et des travaux plus achevés. « Le prince auquel je serai attaché ne regrettera pas, écrivait-il, sa libéralité; mes inventions lui appartiendront et pourront lui rendre de grands services. » Son ami Sagredo déplorait cependant sa résolution et en prévoyait les suites malheureuses. « Pour retourner, lui écrivait-il, dans votre patrie, vous quittez le lieu qui vous conve-

nait. Vous suivez un prince illustre plein de vertu et de grandes espérances; mais, commandant ici à ceux qui commandent aux autres, vous n'aviez à obéir qu'à vous seul. La cour est une mer orageuse où nul ne peut se flatter d'éviter toujours les écueils et les naufrages. » Galilée, négligeant ces sages avis, se rendit cependant à Florence. Au titre de mathématicien du grand-duc, Cosme de Médicis joignit, selon son désir, celui de philosophe. Les appointemens furent fixés à 1,000 écus (11,000 francs) par an, et deux années gracieusement payées d'avance lui permirent d'acquitter la dot promise à ses sœurs, et dont une partie, garantie par son frère Michel-Ange, restait encore due à ses beaux-frères.

II.

Galilée était connu depuis longtemps à la cour de Florence. Il s'y était rendu plusieurs fois pendant les vacances de l'université pour donner des leçons au jeune fils du duc. Les lettres écrites pendant son séjour à Padoue témoignent de ses relations continuelles et intimes avec l'entourage du prince. Quelques-unes sont relatives à l'achat d'une pierre d'aimant très singulière, dont les propriétés extraordinaires, très clairement décrites par Galilée, ont semblé difficiles à expliquer aux physiciens. Cette pierre, que le grand-duc paya 200 écus d'or, attirait le fer à distance et le repoussait de près. Galilée, qui pendant quatre jours a pu l'étudier attentivement, déclare qu'elle diffère de tous les autres aimans connus. La pierre a été malheureusement perdue, et du temps de Leibnitz, qui a déploré cette perte, on ignorait déjà ce qu'elle était devenue.

L'illustre astronome aimait l'éclat du monde et la société des grands; il se trouva fort heureux à Florence : l'intime familiarité du grand-duc et la profusion de ses grâces lui donnaient beaucoup de crédit à la cour, où chacun l'applaudissait et l'entourait de prévenances. Peu de jours après son arrivée, Cosme de Médicis lui offrait pour la belle saison celle de ses villas qui lui conviendrait le mieux. Malheureusement le gouvernement de Florence était loin d'avoir vis-à-vis de la cour de Rome la même indépendance que celui de Venise. Galilée devait l'apprendre par une triste expérience. Comme s'il prévoyait que les embarras viendraient de ce côté, un des premiers usages qu'il fit de sa liberté fut de se rendre à Rome, désireux d'y établir des amitiés utiles parmi les conseillers du saint-siége et de les faire adhérer à la vérité de ses découvertes. Il fut accueilli avec grande faveur. L'académie des Lyncei, fondée par le prince Cesi, s'empressa de lui ouvrir ses rangs; elle doit à son adjonction la plus belle part de sa gloire. Galilée accepta le titre de *lynceus*, dont

il s'est constamment paré depuis en l'inscrivant sur tous ses ouvrages, et vers la fin de sa vie, après avoir perdu la vue, il plaisantait tristement sur la fâcheuse destinée d'un lynx devenu aveugle.

Galilée vit le pape et fut bien reçu de lui. Il lui baisa les pieds, selon la coutume; mais le saint-père le fit relever immédiatement, et, par une faveur qui fut remarquée, ne souffrit pas qu'il dît une seule parole à genoux. Il laissa à Rome de nombreux amis, et les adversaires mêmes de ses idées ne songèrent nullement à le persécuter. Le cardinal del Monte écrivait au grand-duc : « Galilée a donné une grande satisfaction à ceux qui l'ont vu, et j'espère que lui-même est parti satisfait. Ses découvertes, appréciées par les hommes instruits et éminens de la ville, ont été trouvées aussi exactes que merveilleuses. L'ancienne Rome, reconnaissante de son rare mérite, lui aurait érigé une statue au Capitole. » Le temps de son séjour à Rome ne fut pas perdu pour la science; c'est là que pour la première fois, dans les jardins du cardinal Bandini, Galilée montra distinctement les taches du soleil. Déjà, l'année précédente, il les avait aperçues à Padoue; mais, combattu et dénigré sans cesse, il craignait la contradiction et renfermait en lui-même une vérité aussi nouvelle, tant qu'il n'en avait pas la démonstration plus que certaine. Une erreur lui eût été reprochée comme une impardonnable bévue. L'existence des taches était indubitable : il les apercevait aussi distinctement que de l'encre sur du papier blanc; c'était sur leur nature véritable et sur les lois de leur mouvement qu'il croyait devoir suspendre son jugement. Cette prudence permit au Hollandais Fabricius et au jésuite allemand Scheiner de le devancer l'un et l'autre dans la publication de la découverte que Galilée regarde, très à tort à ce qu'il semble, comme le plus grand secret qui soit dans l'ordre de la nature. Scheiner, sous le nom supposé d'Appelles, publia en 1611 des lettres adressées à Marc Velser d'Augsbourg, dans lesquelles il signale les taches du soleil; mais, ne pouvant admettre l'obscurité au sein même de la lumière, il les explique par la supposition inadmissible de planètes qui se projettent sur le disque du soleil en circulant au-dessous de lui. Fabricius, plus hardi, dans un ouvrage publié également en 1611, avait osé affirmer que les taches font partie de la substance du soleil, dont leur déplacement continuel et régulier prouve la rotation sur lui-même. C'est en 1613 seulement que Galilée, sans avoir lu Fabricius et pour rectifier les erreurs de Scheiner, écrivit à Marc Velser trois lettres successives dans lesquelles il fait connaître ses propres observations. Il relève avant tout le singulier raisonnement de Scheiner, qui, dans la pure et inaltérable substance du soleil, ne veut rien admettre de ténébreux. « Sa perfec-

tion, dit-il, excluant toute nature changeante, la lumière qui réside en lui comme dans sa source doit subsister dans son intégrité et son éclat, sans jamais souffrir de déclin. » Galilée se borne à prouver que les taches s'engendrent et se dissolvent continuellement comme les nuages au-dessus de nos têtes, et que ceux-ci, si la terre était lumineuse, pourraient arrêter les rayons et produire pour un observateur éloigné des apparences à peu près semblables. Fabricius, dans l'ouvrage publié en 1611 à Wittemberg, était arrivé aux mêmes conclusions. Il admet la rotation du soleil, dont le mouvement des taches est la preuve. L'importante découverte lui appartient donc sans contestation possible; mais Képler l'avait devinée, et Galilée, sans la publier, l'avait faite à la même époque, vraisemblablement même quelques mois plus tôt.

De retour à Florence et sans abandonner l'astronomie, Galilée s'occupa, à la demande du grand-duc, de la question, déjà traitée par Archimède, de l'équilibre des corps flottans. Dans l'ouvrage qu'il publia, la puissance de son génie se montre sous une face nouvelle. S'écartant complétement de la méthode expérimentale, il ne demande plus aux expériences la solidité et la consistance des principes, et c'est au nom d'une loi générale admise *à priori* qu'il démontre et qu'il prévoit au contraire les résultats nécessaires de l'expérience. Cette loi très heureusement se trouve vraie, et n'est autre que le célèbre principe des vitesses virtuelles. Galilée en avait deviné depuis longtemps l'énoncé et la portée. A Padoue déjà et dans l'arsenal de Venise, en présence de puissantes machines à l'aide desquelles la faiblesse produit les effets de la force, il avait compris que l'on peut transformer, mais non créer la puissance motrice, et qu'aucune invention ne réussit à tromper la nature. Dans un traité publié pour la première fois en français par le père Mersenne en 1632, il affirme formellement qu'un grand ouvrage exige nécessairement un grand travail, et qu'une petite force, quoi qu'on fasse, ne peut produire que de petits effets. Cette vérité fondamentale est exposée par lui en termes formels. Dans le traité des corps flottans, il invoque le même principe, et l'application ingénieuse qu'il en fait montre toute la géométrie de son esprit. Lagrange, deux cents ans plus tard, devait suivre les mêmes traces. Le principe de son immortel ouvrage sur la mécanique analytique est précisément celui de Galilée, auquel il ajoute de profonds et brillans développemens; mais ces méthodes, en rattachant tous les phénomènes à un principe éloigné, ne donnent, il faut l'avouer, que de vagues clartés sur les causes prochaines et sensibles. Aujourd'hui même que les progrès de la science ont rendu cette règle unique et universelle aussi solide qu'elle est haute et importante par les con-

séquences, elle ne donne cependant que des explications imparfaites, et démontre la nécessité des résultats sans en faire apercevoir la raison. Galilée a peut-être rencontré ces inconvéniens sans s'en rendre un compte bien exact. Il est probable au moins qu'en entrant plus avant dans l'analyse des forces qui sont en jeu et des pressions qu'elles produisent, il aurait enlevé à Toricelli la gloire d'inventer le baromètre. Il raconte en effet, dans un dialogue publié dix ans plus tard, qu'une pompe aspirante établie chez un de ses amis faisait facilement monter l'eau jusqu'à une certaine hauteur, mais que la colonne, ayant atteint trente-deux pieds environ, refusait absolument de s'élever plus haut. C'est à l'étude de ce fait, personne ne l'ignore, que l'on doit l'invention du baromètre. Malgré la pénétration de son esprit, Galilée, habitué à éliminer dans l'étude des fluides la considération des forces mises en jeu, a méconnu la véritable cause du phénomène. Il explique l'ascension de l'eau par l'*attraction du vide*, qui tire la colonne de bas en haut, et se trouve, suivant lui, mesurée par la hauteur, en sorte que pour différens liquides les colonnes seraient en raison inverse des densités; mais il abandonne bientôt ce sujet sans apercevoir la belle découverte à laquelle il a touché de si près.

Les tentatives de Galilée pour expliquer le phénomène des marées sont de la même époque. Il pensait que la rotation de notre globe produit, en agitant les flots de la mer, leur flux et leur reflux éternel, et leurs agitations si réglées ressemblent, suivant lui, aux oscillations de l'eau dans un vase continuellement en mouvement. Cette théorie ne résiste pas à un examen attentif et sérieux. Galilée la comptait cependant au nombre des preuves décisives du mouvement de la terre, et malgré l'habileté qu'il met à la défendre, on doit regretter qu'il lui ait accordé une place dans l'un de ses plus excellens écrits.

Il faut citer enfin, parmi les recherches qui l'occupaient pendant cette période, l'étude des mouvemens apparens de la lune. Quoiqu'elle nous présente toujours à peu près la même face, on peut observer, en y regardant de près, des variations et des oscillations importantes. C'est le phénomène de la *libration*, étudié depuis avec tant de soin et de succès par Hévelius et par Cassini; mais Galilée, qui l'a signalé le premier, en a méconnu la portée et la véritable nature. Le phénomène se réduit, suivant lui, à ce que les astronomes nomment un *effet de parallaxe*, et il est dû à notre position variable par rapport au centre de la terre. Suivant cette explication, la ligne droite qui joint le centre de la terre à celui de la lune perce toujours la surface de la lune au même point, en sorte que, pour un observateur placé au centre de la terre, il n'y aurait aucune oscil-

lation apparente. Lorsque la lune est au zénith, nous la voyons précisément comme cet observateur fictif; dans tout autre cas, elle se montre dans une direction différente, et ne tourne pas vers nous la même portion de sa surface. C'est là une explication réelle, mais insuffisante, et les travaux de Galilée n'en font pas apercevoir d'autre.

Partisan zélé de la doctrine de Copernic, Galilée la propageait incessamment par ses conversations et par sa correspondance. Les copies de ses lettres avaient circulé dans l'Italie entière et soulevé de puissans contradicteurs. « L'Écriture, disait-il, est toujours véritable, elle a toute autorité sur les questions de foi; mais sa profondeur mystérieuse est souvent impénétrable à notre faible esprit, et l'on a grand tort d'y chercher des leçons de physique, qui n'y sont pas, ou qu'on ne peut comprendre. Si la vérité se trouve dans les livres sacrés, elle n'y est pas claire pour tous, et il faut se servir, pour l'y apercevoir, de l'intelligence et de la raison que Dieu nous a données. L'Esprit saint les a dictés, et il est très vrai qu'il ne trompe jamais; mais lorsque nous interrogeons la nature, c'est lui aussi qui nous répond et nous enseigne. — Pourquoi d'ailleurs, disait encore Galilée à ses adversaires, refuser la discussion des faits? Si vous êtes les plus forts et les mieux fondés sur ces matières, quels avantages n'aurez-vous pas quand nous les étudierons ensemble! Les ouvrages de Dieu ne se démentent pas les uns les autres, les contrariétés ne sont qu'apparentes; il faut les concilier, car la science ne peut être un affaiblissement de la foi. »

Galilée lui-même prêche d'exemple; certain d'être victorieux, il suit ses adversaires sur le terrain où ils s'enferment, et résout toutes leurs objections. Le miracle même de Josué ne l'étonne pas, et il trouve moyen de le tourner à son avantage. « Le soleil, en s'arrêtant, aurait, dit-il, suivant le principe que l'on oppose, diminué et non augmenté la durée du jour. Quel est en effet le mouvement du soleil? C'est son déplacement annuel dans l'écliptique. La révolution qui fait succéder la nuit au jour est celle de la sphère étoilée qui entraîne, il est vrai, le soleil, mais ne lui appartient pas en propre. Arrêter le soleil, c'est donc l'empêcher de rétrograder dans l'écliptique sans suspendre pour cela son mouvement diurne, et, en obéissant à l'ordre de Josué, il aurait éclairé pendant quelques minutes de moins l'extermination des Amorrhéens. Il est écrit d'ailleurs que Josué arrêta le soleil au milieu du ciel; que doit-on entendre par là? Qu'il était au méridien? La quantité des travaux accomplis ne permet pas de le croire; on approchait de la nuit, le soleil était près de l'horizon. Si l'Écriture le place au milieu du monde, c'est pour confirmer le système de Copernic, dont elle nous donne ainsi une preuve nouvelle. » Tout cela est dit avec le sérieux

que la prudence commande; lorsque l'ironie apparaît, elle s'adresse aux contradicteurs, jamais aux écrits sacrés, et l'on n'y trouve à aucun degré l'accent qu'en souvenir de Voltaire nous sommes involontairement tentés d'y mettre. Galilée, sa correspondance le fait assez paraître, tenait peu pour sa part à la lettre de l'Écriture; mais, sans songer nullement à railler, il ne veut qu'acquérir le droit de propager librement sa doctrine.

Les théologiens cependant, loin de l'approuver, le poursuivaient du haut de leurs chaires d'une haine violente et aveugle. Un capucin, prêchant dans l'église de Sainte-Marie-Nouvelle à Florence, prit pour texte ces paroles de l'Évangile : *Viri galilæi, quid statis adspicientes in cœlum?* Et, tonnant contre les curiosités vaines et superflues et les subtiles inventions des mathématiciens, il s'éleva avec raillerie contre l'orgueilleuse confiance qu'elles nourrissent. Quoique le chef de l'ordre lui fît des excuses pour cette insulte publique et se déclarât honteux d'avoir à répondre de toutes les sottises écloses dans le cerveau de trente ou quarante mille moines, Galilée n'était pas tranquille; tout ce bruit présageait la tempête. Il croyait à une ligue organisée par des ennemis invisibles pour le décrier et lui nuire; dans l'espoir de connaître leurs forces et de pénétrer leurs machinations, pour en déjouer les trames secrètes, il se rendit à Rome une seconde fois.

Les sentimens des princes de l'église étaient loin de lui être favorables. La doctrine du mouvement de la terre, agitée dans les sacrés conseils, fut réprouvée solennellement et condamnée sans appel. Après avoir affermi ses convictions par le consentement unanime des théologiens les plus célèbres, Paul V décida, avec son autorité souveraine et infaillible, que l'opinion qui place le soleil au centre du monde est une erreur et une impiété. Soutenir que la terre n'est pas placée au centre du monde et qu'elle n'est pas immobile est aussi, suivant lui, une opinion fausse en elle-même et au moins erronée dans la foi. Une décision aussi formelle imposait silence aux contradicteurs; il n'était plus permis de douter, bien moins encore de discuter et d'examiner une erreur devenue sacrée et inviolable. Galilée cependant, considérant la vérité comme la cause commune de tous les honnêtes gens, essaya de faire rapporter une sentence aussi absurde que tranchante. L'ambassadeur de Toscane, Guicciardini, engageait prudemment le grand-duc à tempérer un zèle inutile et à hâter le départ de l'ardent astronome. « Le pape, disait-il, est notoirement ennemi de la pensée comme de la science, on lui fait sa cour en se montrant ignorant, et le moment est mal choisi pour proclamer une idée philosophique. » Mais Galilée ne voulait rien entendre. Sans choisir ses adversaires et

sans les craindre, il faisait dans les conversations et dans les cercles nombreux une propagande incessante et parfois efficace. Tout en réfutant avec patience les objections les plus ridicules, il regrettait, pour l'honneur de l'esprit humain, d'avoir à répondre sérieusement à toutes les extravagances qui retentissaient à ses oreilles. « Les animaux, lui disait-on gravement, ont des membres et des articulations pour se mouvoir; la terre, qui n'en a pas, ne peut se mouvoir comme eux. A chaque planète, on le sait, est attaché un ange spécialement chargé de la conduire; mais pour la terre, où pourrait habiter son conducteur? A la surface? On le verrait bien. Au centre? C'est la demeure des démons. La course fatigue les animaux; si la terre se déplaçait du rapide mouvement que l'on suppose, elle serait depuis longtemps fatiguée d'un si grand effort, et se reposerait. »

En écoutant ces objections incroyables et insensées, Galilée ne se contraignait pas toujours de rire et de faire rire aux dépens de ceux qui osaient les produire. Sa manière de discuter était des plus brillantes. Abondant d'abord dans le sens de ses adversaires, il les laissait exposer et développer leurs idées avec pleine confiance, en attendant, pour donner cours à ses argumens et à ses railleries. qu'ils lui eussent fourni une proie abondante. Il se faisait ainsi de puissans ennemis; le grand-duc, plein d'affection et de sollicitude pour lui, lui fit écrire par son secrétaire : « Son altesse pense qu'en restant plus longtemps à Rome vous pourriez y trouver de graves dégoûts; puisque vous êtes sorti de votre affaire avec honneur, il vous conseille de revenir à Florence le plus tôt possible, sans réveiller le chat qui dort. » En suivant ce sage conseil, Galilée se fit donner par le célèbre Bellarmin une attestation qui le déchargeait de toute responsabilité dans les questions agitées et souverainement résolues.

C'est peu de temps après son retour à Florence qu'il envoya au prince Cesi un microscope. La lettre d'envoi et celle qu'il reçut en réponse sont les seules traces de cette invention que cependant on ne lui conteste pas. Toujours attentif aux événemens du ciel, l'apparition simultanée de trois comètes ne pouvait manquer de le préoccuper. Très souffrant à cette époque et obligé de ménager ses forces, il ne put les observer régulièrement; mais ses amis, qui le tinrent minutieusement au courant de leurs apparences, recueillirent avec soin ses idées sur la nature du mystérieux phénomène. Le résumé de ces conversations, publié par Mario Guiducci, donna lieu à une polémique devenue célèbre. Des jésuites du collége romain, se trouvant implicitement attaqués par Guiducci, répondirent dans un long pamphlet, intitulé *la Bilancetta*, publié sous le pseudonyme

de Fossario Sarsi, et qui leur attira la vigoureuse réplique intitulée par Galilée *il Saggiatore*. *Il Saggiatore* contient des remarques d'un grand sens sur la physique et sur la méthode expérimentale. Les Italiens le considèrent en outre comme un modèle de bonne plaisanterie. C'est un ouvrage classique, et malgré la sécheresse du sujet de bons juges n'ont pas craint de le placer à côté des chefs-d'œuvre de Pascal et de Molière. Il me faudrait, pour les contredire, une connaissance plus profonde de la langue italienne. Je dois dire cependant qu'à une première lecture le *Saggiatore* paraît un peu long. Galilée, qui veut tout dire, manque souvent de vivacité et de précision, il balance trop longtemps le trait avant de le lancer; loin de resserrer sa pensée, il l'étend, la développe et refroidit ses plaisanteries en les prolongeant. Citons un exemple : Guiducci a fait remarquer que certaines étoiles invisibles à l'œil s'aperçoivent très nettement dans la lunette, et pour celles-là, dit-il, l'accroissement de dimension est infini : l'auteur de *la Bilancetta* critique ce langage. D'après les principes de Galilée, l'accroissement, dit-il, est le même pour tous les astres. Il doit donc être infini dans tous les cas, et l'extravagance manifeste de cette conclusion lui assure un triomphe facile. Galilée lui répond : « Lorsque Guiducci a parlé d'un accroissement infini, il n'a pas supposé qu'un lecteur pût se trouver assez pointilleux pour prendre l'expression à la lettre et l'attaquer là-dessus. Personne n'est étonné de cette façon de parler ni ne la trouve obscure, et l'on dit à chaque instant infini au lieu de très grand. Mais, je vous prie, seigneur Sarsi, si le sage se levait pour vous dire : Le nombre des sots est infini, que lui répondriez-vous? » Le trait est plus vif que délicat, et même à un jésuite Pascal eût peut-être hésité à le lancer. On peut affirmer au moins qu'il s'en serait tenu là, sans ajouter, comme Galilée, que, la terre étant limitée, le nombre de ses habitans l'est nécessairement et par conséquent celui des sots, quelque grande que l'on en veuille supposer la proportion.

Au moment où le *Saggiatore* était livré au public, le cardinal Barberini venait d'être appelé au trône pontifical sous le nom d'Urbain VIII. Il connaissait et aimait depuis longtemps Galilée, qui s'empressa de lui dédier son ouvrage et se rendit à Rome pour le féliciter de son avénement. Il obtint plusieurs audiences intimes dans lesquelles il fut très content du saint-père et le saint-père de lui. Son crédit et sa faveur furent remarqués et enviés. Urbain VIII lui fit force caresses, accorda une pension à son fils Vincent, en y joignant pour lui-même un grand nombre d'*agnus Dei*. Leurs entretiens roulèrent sur le mouvement de la terre; le saint-père daigna lui démontrer ses erreurs. Tout en gardant une attitude soumise

et respectueuse, Galilée opposa à ses raisonnemens des objections modestes dont Urbain VIII ne parut nullement blessé; le déclarant au contraire aussi savant que pieux, il lui conserva son affection et son estime. Lors de son départ, il écrivit au grand-duc : « C'est avec une affection paternelle que nous avons reçu notre cher fils Galilée. Sa gloire brille dans le ciel et sa réputation remplit la terre: au mérite des lettres il réunit le zèle d'une piété sincère. L'abondance de nos vœux l'accompagne dans sa patrie, où, rappelé par vous, il retourne aujourd'hui. »

Sans se préoccuper des empêchemens et des dangers, Galilée, toujours pressé du même zèle pour le véritable système du monde, travaillait sans relâche à l'éclaircir et à le prouver; d'irrésistibles argumens fermentaient dans sa pensée, et il souffrait impatiemment la loi du silence imposée par Paul V. Rassuré par l'amitié d'Urbain VIII, il osa pour la première fois, dans un ouvrage imprimé, traiter ces dangereuses questions, et publia ses dialogues sur le système de Copernic et de Ptolémée. La malicieuse finesse de sa préface est extrêmement habile, et l'on s'explique qu'elle ait pu tromper la prudence des censeurs inattentifs ou inintelligens qui approuvèrent le livre au nom de la cour de Rome. « On a, dit-il, promulgué à Rome, il y a quelques années, un édit salutaire, qui, pour obvier au scandale dangereux de notre siècle, a imposé silence aux partisans de l'opinion pythagoricienne du mouvement de la terre. Plusieurs personnes ont témérairement avancé que le décret est le résultat d'une passion mal informée et non d'un examen judicieux. On a prétendu que des théologiens ignorans des observations astronomiques ne devaient pas couper les ailes aux esprits spéculatifs. De telles plaintes ont excité mon zèle; pleinement instruit de cette prudente détermination, je veux rendre témoignage à la vérité. Lorsque la décision fut prise, j'étais à Rome, où je fus applaudi par les plus éminens prélats. Le décret ne parut pas sans que j'en fusse informé. Mon dessein, dans cet ouvrage, est de montrer aux nations étrangères que sur cette matière on en sait en Italie autant qu'il est possible d'en imaginer ailleurs. En réunissant mes spéculations sur le système de Copernic, je veux faire savoir qu'elles étaient toutes connues avant la condamnation et que l'on doit à cette contrée non-seulement des dogmes pour le salut de l'âme, mais encore des découvertes ingénieuses pour les délices de l'esprit. »

Quoique les dialogues de Galilée soient composés avec un grand art et que l'on y retrouve à chaque page la netteté tout ensemble et la grâce de son esprit, les progrès des lumières et de la raison en ont rendu, il faut l'avouer, la lecture un peu difficile et fatigante : Galilée n'omet rien et se complaît à tout dire. La cause est gagnée

depuis trop longtemps pour qu'un si long plaidoyer puisse intéresser encore, et souvent le lecteur trouve que pour appuyer autant il faut compter bien peu sur son intelligence. Les longueurs sont excusées, il est vrai, par le cadre même du livre; Galilée donne à ses dialogues le mouvement et la vie d'une conversation piquante et variée. Les demandes et les réflexions du péripatéticien Simplicio justifient les deux interlocuteurs Sagredo et Salviati, dont l'inaltérable patience accumule d'aussi minutieux détails. Mêlant les comparaisons les plus familières aux argumens les plus nets et à des raisons invincibles, redressant leurs vues ou les confirmant mutuellement, ils se mettent judicieusement d'accord sur toutes les questions débattues. De temps en temps ils se réunissent pour presser Simplicio avec une force irrésistible. Ils l'accablent gaîment et le poussent à bout, mais ne le convainquent pas. Lorsque enfin leur adversaire, immolé à la risée du lecteur, semble n'avoir plus aucun refuge, les deux philosophes n'osent cependant pas conclure. Le niais Simplicio, obstiné jusqu'au bout à fermer les yeux, admire plus que jamais Aristote et croit toujours la terre immobile. L'ouvrage finit comme il a commencé, par un acte de prudence. Et en réponse au dernier argument de Salviati : « Vos raisonnemens, dit Simplicio, sont les plus ingénieux du monde, mais je ne les crois ni vrais ni concluans. » Et songeant à une réflexion qu'il trouve très sage, faite autrefois devant lui par une personne éminente devant laquelle il faut s'incliner, « nous n'observons, dit-il, que des apparences : de quel droit prétendez-vous limiter la puissance de Dieu en assignant les voies par lesquelles il lui a plu de les produire? — Vous avez raison, répondent les deux autres, admirons ensemble la sagesse infinie qui a tout créé, et n'essayons pas d'en pénétrer les abîmes. »

C'est sur cette prudente réflexion que les trois amis se séparent, et l'auteur lui-même, sans rien assurer, ni rien nier, remet, comme il a eu le soin de le dire, la décision à de plus habiles. Toutefois un tel ménagement ne pouvait désarmer ses adversaires. Ces déguisemens ne peuvent cacher un mépris manifeste pour la théorie de Ptolémée, et l'ironie perce à chaque page du livre. Il y avait d'ailleurs témérité évidente à agiter des questions déjà jugées, et insolence inouie chez un laïque à reproduire des objections tranchées depuis longtemps avec une autorité infaillible. L'exposition détaillée et complaisante d'une doctrine frappée déjà par les foudres de Rome était un désordre qui nourrissait l'esprit d'indépendance. Les ennemis de Galilée firent retentir l'Italie de leurs murmures et de leurs accusations; théologiens et péripatéticiens s'élevaient à l'envi contre lui. Les premiers, appuyés sur la parole de Dieu, méprisaient

les difficultés fondées sur le simple raisonnement, et l'accablaient avec un zèle amer sous les foudres de l'Écriture. Il a été dit par exemple : Le ciel est en haut et la terre en bas. — Si la terre tournait dans un cercle qui embrasse Mercure, Vénus et le soleil, serait-elle réellement située en bas? — Lorsque Josué a défendu au soleil de se mouvoir vers Gabaon, Dieu, obéissant à sa voix, l'a arrêté au milieu du ciel; on ne peut ni l'ignorer ni l'oublier. — C'est donc le soleil qui se meut; arrête-t-on ce qui est immobile? Quand l'ombre rétrograda sur le cadran d'Achias, le soleil remonta de dix degrés; suivant les partisans de Copernic, la terre a rétrogradé et non le soleil; l'embarras d'une telle interprétation est manifeste. Isaïe, inspiré de Dieu, était pénétré de la sagesse à laquelle rien n'est caché; il savait la vérité. Que lui eût-il coûté de la dire nettement? Tous ces argumens, mêlés d'invectives et d'outrages, étaient puisés dans le livre dont *il faut observer et croire les paroles sous peine d'être maudit*. Imprimés de plus avec approbation de la cour de Rome, dont l'examinateur, qui les avait lus avec beaucoup d'attention et de plaisir, les déclarait solides et bien appuyés sur l'Écriture, ils paraissaient d'ailleurs sous la protection personnelle d'Urbain VIII. On voit en effet sur le frontispice de l'ouvrage qui les résume les trois abeilles des Barberini appuyer avec force leurs antennes sur le globe de la terre, et on lit au-dessus : *His fixa quiescit* (fixé par elles, il repose).

Galilée ne répondit rien. Il fut plus hardi vis-à-vis des péripatéticiens, qui lui opposaient l'autorité d'Aristote. La réfutation était facile, et leur ignorance, égale à leur emportement, semblait plus digne de mépris que d'une réponse sérieuse. On peut en juger par les annotations équitables, quoiqu'un peu vives, écrites de sa main en marge du traité du péripatéticien Rocco : *O elefante*, dit-il en s'adressant à l'auteur; puis il le nomme successivement *pezzo di bue, animalaccio, ignorantissimo, castrone, meschero, capo grosso, animale, balordone, ignorantissimo bue, capo durissimo, grandissimo bue, sopra gli ignoranti ignorantissimo, arcibue, bue*, tout cela pour lui-même bien entendu, et écrit à la main en marge de son exemplaire. Un tel livre serait tombé de lui-même; Galilée prit cependant la peine de le combattre; un peu ironique, mais courtois, il nomma cette fois l'auteur *mio dolce* et *mio bello*, et, s'il se laisse aller à montrer toute sa pensée, il en atténue l'expression. « Dieu veuille, dit-il, que l'obstination soit la seule cause de vos erreurs! On en peut guérir, tandis que la stupidité et la faiblesse sont incurables. »

Tout cela n'était pas fait pour calmer les oppositions furieuses soulevées de tous côtés par la publication de ses *Dialogues*. Menacé

par tant d'ennemis, Galilée avait pour refuge la protection du saint-père, dont la molle condescendance faisait murmurer tous les cardinaux. Se fiant par malheur sans réserve à son amitié, il prenait peu de soin de la ménager. Sa piquante raillerie suivait ses adversaires sur toutes les voies où ils s'égaraient, et, passant en revue toutes leurs mauvaises raisons sans en dédaigner aucune, il n'avait eu garde d'oublier celles que le pape lui avait opposées lors de son voyage à Rome. Les traits dirigés avec tant d'art contre le niais Simplicio tombaient donc en partie sur l'amour-propre chatouilleux du saint-père. Urbain VIII se crut méprisé; sa colère, irritée contre tant d'irrévérence, lui fit oublier qu'inaccessible aux injures, il devait les remettre et les pardonner. Personne ne le lui rappela, et, lâchant la bride à la fureur des ennemis de Galilée, il le poussa vers l'abîme.

III.

Galilée fut mandé à Rome; en vain le grand-duc fit-il représenter au saint-père que le livre dont on venait blâmer et inquiéter tout à coup l'auteur était publié depuis deux ans avec l'approbation expresse des censeurs romains, qui avaient corrigé le texte en divers endroits et exigé la suppression de plusieurs passages. A Florence en outre, un nouvel examen ecclésiastique avait précédé l'impression, qui offrait ainsi toute garantie. Galilée semblait donc devoir être hors d'atteinte; il proposait d'ailleurs de rendre compte de sa conduite et de ses écrits devant un envoyé du saint-siége, soumettant avec humilité au jugement de ses supérieurs tout ce qu'il avait dit, écrit ou enseigné, et renonçant à toute erreur dont il se serait rendu coupable, comme à toute opinion reconnue dangereuse ou suspecte. Les médecins alléguaient enfin sa santé languissante et presque désespérée. A l'âge de soixante-dix ans, dans son état de souffrance et de faiblesse, il ne pouvait entreprendre sans danger le voyage de Rome. Urbain VIII fut inexorable; Galilée dut partir au cœur de l'hiver. Une maladie contagieuse qui régnait alors en Toscane l'obligea à une quarantaine de vingt jours : il arriva le 19 février à Rome. Affectueusement reçu chez l'ambassadeur de Toscane, il y resta jusqu'au mois d'avril. Entouré de soins assidus, il était là parfaitement libre; mais il jugeait prudent de ne pas sortir, et plusieurs cardinaux dont il recevait les visites officieuses le confirmèrent dans cette idée. Il avait hâte d'en finir, et pressait ses amis de faire terminer son affaire : il reçut l'ordre de se rendre dans le palais de l'inquisition, où il resta dix-neuf jours, fort bien traité d'ailleurs, logé dans le propre appartement du fiscal, libre d'aller et de venir dans ce vaste palais, et faisant bonne chère, grâce

à la courtoisie de l'ambassadeur, qui chaque jour lui envoyait ses repas. On le renvoya bientôt à l'ambassade en lui défendant, sous peine d'excommunication, de rien révéler sur les interrogatoires. Sa santé était d'ailleurs fort bonne, meilleure même qu'auparavant. Pendant sept semaines, il n'entendit plus parler du saint-office; l'ambassadeur pressait le pape et les cardinaux, qui promettaient une solution prochaine. Trois jours avant la conclusion du procès, cet ambassadeur rend compte au grand-duc d'une importante entrevue qu'il vient d'avoir avec Urbain VIII. « J'ai de nouveau, dit-il, sollicité l'expédition de la cause de Galilée. Sa sainteté m'a appris que, dans le cours de la semaine prochaine, il sera mandé un matin au saint-office pour y entendre prononcer la décision ou la sentence. Sur cela, je suppliai sa sainteté de vouloir bien, en considération de son altesse sérénissime, notre souverain, mitiger la rigueur dont la sainte congrégation aurait cru devoir user dans cette affaire, pour laquelle son altesse avait déjà reçu d'elle tant de faveurs, dont elle lui témoignait personnellement sa reconnaissance. » Le pape répondit que l'on avait accordé toutes les facilités possibles. « Quant à la cause, ajoutait-il, on ne peut faire moins que de prohiber cette opinion, parce qu'elle est erronée et contraire aux saintes Écritures, qui ont été dictées par la bouche de Dieu même, *ex ore Dei*. »

Le lundi 20 juin, Galilée fut mandé au saint-office et s'y rendit le lendemain matin seulement; on le retint, et le mercredi 22, on le mena à l'église de la Minerve, par-devant les cardinaux et les prélats de la congrégation, pour lui lire la sentence et lui faire abjurer son opinion. La sentence porte la prohibition de son livre et sa propre condamnation à la prison du saint-office pendant un temps limité par le bon plaisir de sa sainteté. Il lui fallut en outre prononcer l'abjuration qu'on lui dicta. — « Moi, Galilée, dit-il à haute voix, dans la soixante-dixième année de mon âge, à genoux devant vos éminences, ayant devant mes yeux les saints Évangiles, que je touche de mes propres mains, j'abjure, je maudis et je déteste l'erreur et l'hérésie du mouvement de la terre. » On prétend qu'après avoir prononcé ces paroles, Galilée, poussé à bout, frappa la terre du pied en laissant éclater son impatience et son mépris dans une exclamation devenue célèbre : *e pur si muove*. Il le pensa sans aucun doute, mais il n'ignorait pas qu'il y a le temps de se taire et le temps de parler. Tant de franchise l'eût exposé à de grands périls, et le caractère de Galilée permet difficilement de croire à un tel élan. On ne trouve en lui ni cette noble vigueur que les épreuves fortifient, ni la généreuse ardeur que la menace excite et soutient. La crainte au contraire abattait les forces de son âme : il redoutait le martyre, le jugeait fort inutile à affronter, et ne s'en cachait pas.

C'est la pensée qui devant le tribunal a dirigé toute sa conduite. Humblement soumis en paroles, il avait affecté et promis en toute occasion une parfaite obéissance, et aucun de ses interrogatoires n'accuse le moindre dessein de résistance. Après avoir satisfait à l'*examen rigoureux* de ses juges, il n'y a nulle apparence que, par une dernière parole de raillerie, il ait osé les braver. Plusieurs biographes ont affirmé que ce rigoureux examen du saint-office n'était autre chose que la torture, et qu'on exerça sur Galilée les dernières rigueurs : cette supposition n'a pas de fondemens sérieux. Tout prouve au contraire que les tortures morales sont les seules dont il ait souffert, et en interdisant sévèrement le compte-rendu du procès on a voulu, comme l'a supposé avec beaucoup de vraisemblance M. Trouessard, cacher non la sévérité, mais l'indulgence. Le saint-office, qui avait pour mission de maîtriser les esprits par la crainte, ne pouvait renoncer à sa réputation d'inexorable rigueur. Si l'amitié vigilante du grand-duc de Toscane obtint que Galilée fût traité avec douceur, il était utile de laisser croire le contraire. Lorsque d'ailleurs, conformément aux habitudes qu'*il fallait bien suivre*, comme l'a dit récemment M. le préfet des archives secrètes du saint-siége, Galilée fut menacé de la torture s'il ne disait pas la vérité, « je ne tiens pas, répondit-il avec terreur, je n'ai pas tenu à cette opinion de Copernic depuis que l'on m'a signifié l'ordre de l'abandonner. Au surplus, je suis dans vos mains; faites de moi ce que vous voudrez : je suis ici pour faire ma soumission, je n'ai pas tenu à cette opinion depuis qu'elle a été condamnée. » Pourquoi aurait-on usé de violence envers celui qui, protestant contre toute idée de rébellion, se déclarait très haut l'enfant soumis et obéissant de l'église et fléchissait avec résignation devant le tribunal dont il n'implorait que la clémence? Malgré ces raisons décisives, je me sens troublé, je l'avoue, par un souvenir déjà ancien. Très jeune encore, je me trouvais à Rome avec l'aimable et savant M. Ampère. Plein de confiance alors dans le raisonnement, il m'arrivait souvent de lui démontrer que certaines choses devaient être ou avaient dû être de telle manière et non autrement; mais lui, par une seule phrase, renversait toute ma dialectique. « *Vous oubliez*, me disait-il, que *nous ne sommes pas dans le pays de la logique;* » vérification faite, il avait souvent raison, et comme ma confiance dans les démonstrations renaissait sans cesse, sa maxime devint bientôt entre nous d'un usage assez commun pour être réduite sans inconvénient à un seul mot, prononcé sur le ton de l'avertissement : — *la logique!*

Laissons donc de côté les raisonnemens et ne nous piquons pas d'invoquer la logique, qui ne peut rien prouver lorsqu'il s'agit de Rome. Répétons seulement qu'aucun document positif ou même

vraisemblable ne nous oblige à croire qu'on ait torturé Galilée. L'abjuration honteuse qu'on lui imposa fut son seul martyre; c'est le sentiment commun de tous ceux qui ont étudié et discuté les faits avec impartialité. La sentence ne fut pas exécutée dans sa dernière rigueur : Urbain VIII ne poussa pas la vengeance jusqu'à cette cruauté; le soleil s'était couché bien des fois sur sa colère. En voyant Galilée abattu et humilié, il se souvint qu'il avait été son ami, et il eut pitié de ses angoisses; au lieu d'une prison, il lui assigna pour résidence le palais de Piccolomini, archevêque de Sienne. Galilée resta cinq mois à Sienne. Vers les premiers jours de décembre, l'ambassadeur de Toscane, toujours ardent à le servir, obtint pour lui la permission de résider à sa maison de campagne d'Arcetri, près de Florence, sous la seule condition d'y recevoir peu de monde et de n'y pas tenir d'assemblée académique. Aidé et animé cependant dans sa retraite par l'amitié persévérante du duc Cosme et de son digne frère Léopold, entouré sans cesse de disciples studieux et dévoués, il reprit pour les perfectionner les grandes idées auxquelles l'avaient préparé les méditations de toute sa vie. Il avait depuis longtemps formé le projet d'utiliser l'observation des satellites de Jupiter pour la détermination des longitudes en mer. Tel était le but de tant d'études assidues et scrupuleuses qui lui révélaient enfin, il le croyait du moins, la loi de leur inconstance et de leurs irrégularités en lui permettant de prédire leurs fréquentes éclipses au moyen des lois immuables qui règlent leurs mouvemens. Il espérait, à l'aide de ces quatre petits corps, indiquer avec la dernière précision le moment d'une observation. Le roi d'Espagne et les états de Hollande avaient accueilli successivement ses propositions, et jusque dans l'extrémité de la vieillesse il s'occupa sans relâche d'apporter les améliorations suggérées par l'expérience des navigateurs les plus habiles et les plus pénétrans.

La détermination de l'heure exacte du lieu de l'observation étant un des élémens essentiels de l'observation, il fallait perfectionner l'horlogerie, encore très imparfaite : Galilée reprit donc les observations sur le pendule, et décrivit avec précision le mécanisme propre à entretenir le mouvement en le transmettant aux aiguilles sans en altérer l'uniformité. La question, longtemps discutée, est aujourd'hui complétement éclaircie, et l'on peut voir à Paris, au Conservatoire des Arts et Métiers, une horloge construite sur les indications données par Galilée à Viviani, et publiées par lui plusieurs années avant les travaux d'Huyghens sur le même sujet. Galilée se croyait toujours à la veille de résoudre définitivement et pratiquement le célèbre et important problème des longitudes : il s'en occupa sans relâche, et avec une confiance persévérante, jusqu'au jour où la perte de sa vue, arrêtant douloureusement ses ef-

forts, lui enleva à la fois toutes ses espérances et le fruit de tant de travaux.

Tout en poursuivant la solution du problème des longitudes, Galilée avait repris avec ardeur, comme un souvenir embelli de sa jeunesse, les travaux sur la pesanteur, qui à Pise, cinquante ans auparavant, avaient excité l'admiration de ses disciples. Il rédigea cinq *dialogues* sur *deux sciences nouvelles*, publiés pour la première fois à Leyde en 1638, trois ans avant sa mort. Le livre tient ce que promet le titre. Les deux premiers dialogues, relatifs à la résistance des matériaux, n'ont pas, il est vrai, toute la rigueur à laquelle ils semblent prétendre : plusieurs des résultats s'éloignent de la vérité, et l'expérience le lui aurait facilement démontré; mais dans les derniers dialogues, le raisonnement seul est invoqué, et le créateur de la physique expérimentale se montre un théoricien hardi et novateur. Les erreurs, inévitables dans de telles questions abordées pour la première fois, n'amoindrissent pas la grande importance de l'ensemble. Galilée a vu le premier que ces phénomènes si complexes sont soumis à des lois certaines et précises; il a ouvert et montré la voie, et c'est en suivant ses principes que l'on est parvenu à le corriger.

Le troisième et le quatrième dialogue sont relatifs au mouvement des corps pesans. Galilée y pose les véritables fondemens de la science du mouvement, et des juges illustres les ont considérés comme son œuvre capitale. Dans le dialogue sur le *mouvement* comme dans l'étude de la *résistance des matériaux* et dans le traité sur l'*équilibre des corps flottans*, l'expérience est rarement invoquée. Quoique dans l'esprit de Galilée elle domine tout et doive prononcer en dernier ressort, la théorie tout entière est construite sans elle. « Les lois de la nature sont, dit-il, les plus simples qu'il se puisse; il n'est pas possible de nager mieux que les poissons ou de voler mieux que les oiseaux. Élevons donc notre pensée jusqu'à la règle la plus parfaite et la plus simple : nous formerons la plus vraisemblable des hypothèses. Suivons-en curieusement les conséquences, que les mathématiques les transforment sans scrupule en théorèmes élégans : nous ne risquons rien. La géométrie a étudié déjà bien des courbes inconnues à la nature, et dont les propriétés ne sont pas moins admirables : c'est à elle seule aussi qu'appartiendront nos résultats, si l'expérience ne les confirme pas. » Cette bonne foi envers soi-même, qui subordonne tout à l'expérience, est le trait distinctif de la méthode de Galilée. Mais pourquoi, dira-t-on, suivre laborieusement les doctrines d'un principe encore douteux? La véritable philosophie naturelle ne demanderait-elle pas au contraire qu'on le vérifiât tout d'abord par l'étude directe de la nature? — Galilée a répondu, nous venons de le dire, à cette objection

qu'il prévoit en réclamant pour le physicien les droits accordés au géomètre de s'exercer sur les créations de son esprit sans exiger que la nature les lui présente elle-même. Cette réponse excuse sa méthode sans en faire comprendre toute la portée. La vérification directe d'un principe est, il faut le remarquer, presque toujours inaccessible à l'observation comme à l'expérience. Comment vérifier par exemple que la vitesse d'un corps pesant est proportionnelle au temps de la chute? Où prendre pour la mesurer à chaque instant cette abstraction que nous nommons vitesse, et qui n'a de réalité que dans la pensée? Il faut nécessairement transformer le principe, et dans la longue suite de ses conséquences en trouver enfin qui soient accessibles à l'observation. Quand Galilée a montré que cette loi de vitesse posée *à priori* exige que les espaces parcourus soient proportionnels au carré du temps, et que la même loi doit s'étendre à la chute sur un plan incliné, il lui reste à constater qu'un trajet quatre fois plus long est accompli en un temps double, et les raisonnemens ont transformé en épreuve décisive une épreuve qui, faite *à priori*, n'aurait fourni au contraire qu'un fait curieux, mais sans portée. Il en est de même du mouvement parabolique : un projectile dans l'air ne laisse pas de trace, et la détermination graphique de la courbe qu'il décrit serait difficile. Galilée ne s'en préoccupe nullement : ses raisonnemens, fondés sur des principes qui lui semblent plausibles, mais qu'il sait douteux, le conduisent à trouver que la trajectoire est parabolique et révèlent en même temps les lois précises suivant lesquelles elle est parcourue. Ces lois une fois posées, il en résulte de nombreuses conséquences, parmi lesquelles on en trouve certaines dont la vérification facile sert de démonstration tout aussi rigoureuse que l'impraticable relevé direct de la trajectoire. Juger les principes par la vérification expérimentale des conséquences les plus éloignées, telle est, on le voit, la méthode constante de Galilée et le fondement solide de la science moderne.

Parmi les jeunes gens qui, admis dans son intime familiarité, aidaient aux derniers travaux de Galilée en s'efforçant de lui tenir lieu des yeux qui lui manquaient, Viviani se distingue surtout par sa vive tendresse pour l'illustre vieillard. Il se glorifia toute sa vie d'avoir été le dernier disciple d'un si grand maître, et Galilée de son côté, rendant à la fois témoignage à son aimable caractère et à la distinction de son esprit, écrivait à un ami que les soins donnés à un tel élève étaient pour lui un plaisir sans fatigue. Une intimité de quatre années donne une grande valeur aux documens qu'il a été soigneux de recueillir et qu'il nous a transmis. « Galilée, dit-il, avait l'air enjoué, surtout dans sa vieillesse; d'une complexion naturellement très forte, il s'était affaibli par les travaux de l'esprit

et les fatigues du corps. La jouissance du grand air lui semblait le meilleur allégement des passions de l'âme et le meilleur préservatif de la santé. Aussi, depuis son retour de Padoue, il habita presque toujours loin des bruits de Florence. La ville lui paraissait en quelque sorte la prison des esprits spéculatifs, et il regardait la campagne, au contraire, comme le livre de la nature toujours ouvert à ceux qui aiment à le lire et à l'étudier. Aussi avait-il peu de livres, mais seulement les plus excellens. Son goût pour la solitude et le calme de la campagne ne l'empêchait pas de goûter le commerce de ses amis. Il aimait à se trouver à table avec eux et appréciait particulièrement l'excellence et la variété des vins de tous pays, dont il avait toujours une provision venant de la cave même du grand-duc. C'était lui-même qui taillait et liait les vignes avec un soin et une adresse plus qu'ordinaires; il se plaisait à l'agriculture et y voyait à la fois un passe-temps et une occasion de philosopher sur la végétation et la nutrition des plantes et les autres merveilles de la création. Ennemi de l'avarice, il dépensait largement pour faire des expériences, soulager des malheureux, recevoir et honorer les étrangers, et venir en aide à ceux qui excellaient dans un art ou une profession quelconque. Il les gardait dans sa propre maison jusqu'à ce qu'il eût assuré leur existence. J'y ai vu un grand nombre de jeunes gens, Allemands, Flamands et autres, sculpteurs, peintres, mathématiciens. » Je n'ajouterai qu'un mot à ce portrait si nettement tracé : lorsque Viviani a connu Galilée, l'illustre vieillard, accablé de douleurs et d'infirmités, avait conservé la sérénité de son esprit et l'affabilité de ses manières. Un caractère est bien fortement trempé lorsqu'il reste aimable et charmant malgré tant de motifs de tristesse et d'impatience.

En étudiant la vie et le caractère d'un grand homme du passé, j'ai quelquefois aperçu parmi nos contemporains quelque figure qui se rapprochait de la sienne, et lorsqu'une étude attentive, en multipliant les analogies, vient confirmer cette première vue en l'absence de documens complets et précis, il semble permis de l'accepter comme le guide le moins incertain que l'on puisse suivre pour compléter le portrait. C'est ainsi que, malgré la différence des sujets d'étude, la physionomie de Képler se rapproche pour moi de celle de l'illustre physicien anglais Faraday; mais, pour trouver une ressemblance à Galilée, j'ai besoin de me représenter Ampère gardant toute la profondeur et toute la solidité de son génie, et doué par surabondance de l'esprit lucide et brillant d'Arago.

J. Bertrand.

DE L'ENSEIGNEMENT

DES

ARTS DU DESSIN

Tous les arts du dessin, peinture, sculpture, architecture, sont depuis quelque temps chez nous dans un état de malaise et de crise que les plus optimistes ne peuvent contester. Sous quelque drapeau qu'on se range, qu'on soit du parti du dessin, qu'on soit du camp de la couleur, qu'on tienne pour l'idéal ou pour le réalisme, chacun, à sa manière, reconnaît et confesse que l'art en France décline et s'amoindrit. Coup sur coup, depuis quelques années, nous avons vu s'éteindre, presque tous avant l'heure, les hommes qui soutenaient le mieux, qui promettaient de soutenir encore l'honneur de notre école, et non-seulement il n'apparaît personne qui soit de taille à les faire oublier, mais l'envie même de les remplacer, l'ambition d'hériter d'eux, ne se manifestent nulle part. Est-ce faute de talent? Non, toute séve n'est pas morte; il nous naît encore des artistes, seulement ils sont d'un autre ordre que ceux que nous perdons. Cette jeunesse intelligente, habile, qui s'avance et qui bientôt aura tout envahi, ne croyez pas qu'elle aspire à de bien hautes destinées. Son but est des plus modestes; il lui faut le succès, le succès avant tout, n'importe par quel moyen. De l'éclat, peu d'études et beaucoup de profit, voilà son rêve, voilà comment elle use du talent quand par hasard Dieu le lui donne. Elle se résigne au terre-à-terre, disons mieux, elle en a le goût.

Aussi nous comprenons qu'en face de tels symptômes les hommes à qui chez nous l'état confie le soin de faire fleurir les arts se soient sérieusement émus, et que l'idée leur soit venue de modifier les

bases de notre enseignement. On s'en prend malgré soi au mode de culture quand la pépinière s'appauvrit.

Assurément, dans les arts du dessin, la bonne direction des études, les saines méthodes d'enseignement, sont les premières conditions du succès. On peut se demander pourtant si l'état général des esprits, l'activité plus ou moins grande des passions sociales, certains courans d'idées, certains développemens de la richesse dans telles ou telles mains, peut-être aussi le caractère plus ou moins généreux, plus ou moins élevé des institutions politiques, n'exercent pas souvent sur les créations de l'art une influence, sinon aussi directe, du moins presque aussi décisive que les procédés de culture et les systèmes d'enseignement. Quoi qu'il en soit, nous admettons, lorsque la source semble baisser et menace de tarir, qu'on la sonde et qu'on tente d'en changer le régime; mais si inquiet qu'on fût, si impatient de corriger le mal, était-ce en cachette, à huis clos, qu'il fallait chercher le remède? A quoi bon ce mystère? où était le danger d'attendre un peu, de consulter avant d'agir? Remanier de fond en comble ce grand système d'enseignement qui, sous des noms divers, mais au fond presque toujours le même, a traversé tant de régimes, assisté sans secousses à tant de catastrophes, et qui comptait déjà plus de deux siècles accomplis, n'était-ce pas une assez grosse affaire pour n'y mettre la main qu'après mûre réflexion? Sans doute il est des cas où le succès dépend d'un secret bien gardé, où sous peine d'échec, d'échec plein de périls, il faut saisir l'occasion, ne se fier qu'à soi, se contenter de sa propre sagesse; l'histoire est là pour nous le dire. S'ensuit-il qu'en toute circonstance et pour les moindres entreprises le secret et le silence soient les conditions du salut? Il y a presque de l'irrévérence à copier ainsi certains modèles sans à-propos et sans nécessité. C'est là, pour ne parler que de la forme, le vice radical de ce décret inopiné que *le Moniteur* du 15 novembre 1863 a si brusquement mis au jour. Fût-il irréprochable au fond, cette apparence de surprise, ce simulacre de coup d'état lui auraient enlevé tout crédit. Supposez au contraire qu'on l'eût annoncé d'avance, mis à l'étude et discuté, non pas même en public, mais entre soi, dans quelque commission choisie et présidée comme on l'aurait voulu, il n'en fallait pas davantage pour que tout prît un autre cours. Ce qu'il y a de bon dans le décret y fût resté, cela va sans dire, et les imperfections, les oublis, les inadvertances, les mesures impraticables auraient en partie disparu. La moindre discussion, même la plus amie et la plus complaisante, suffisait à rendre ce service.

Nous ne parlons là que des choses; à plus forte raison, vis-à-vis des personnes, le calcul était bon d'agir ouvertement. Que de justes

griefs, que d'irritations regrettables on évitait par là! Chose étrange, c'est par appréhension de ces griefs, de ces irritations, c'est pour se délivrer de discussions embarrassantes, pour éviter les questions personnelles, qu'on a conduit l'affaire en toute hâte et en secret, presque comme un complot; on croyait que le fait accompli couperait court à toute résistance, à toute réclamation. L'événement a prouvé le contraire. Évidemment il aurait mieux valu user de plus de courtoisie envers ceux qu'on voulait dépouiller : ils n'auraient pas crié plus fort, et, bruit pour bruit, en les avertissant, on aurait mis de son côté le bon droit et la bienséance.

Mais nous n'aurions rien fait! s'écrient les partisans de la mesure. Annoncer nos projets, c'était déchaîner la tempête. Nos adversaires avertis auraient remué ciel et terre, et devant ce conflit la main qui signe les décrets se serait prudemment abstenue. Il n'y avait donc pas de milieu, c'était à prendre ou à laisser; il fallait renoncer à tout ou procéder avec mystère. A quoi nous répondons que le plus sûr moyen, l'infaillible recette d'avoir pour soi l'opinion d'abord et par elle cette main qui signe les décrets, c'était de dire tout haut, d'annoncer franchement le projet de réformes, et, bien mieux, d'en saisir directement, publiquement ces adversaires qu'on redoutait si fort. Avec ménagement, mais avec fermeté, on les eût invités à exécuter de bon accord, dans l'intérêt des arts, ce qu'il y avait d'évidemment utile dans les innovations qu'on méditait, et alors de deux choses l'une, ou ils se seraient rendus de bonne grâce à cette mise en demeure, ce qui simplifiait tout, ou leur refus, à supposer qu'il fût possible, autorisait à tout, sans leur laisser un mot à dire.

Pourquoi donc n'avoir pas suivi une marche si naturelle? Pourquoi cette brusquerie qui fait notre étonnement? On nous en donne la raison; citons les termes officiels, les paroles de M. le ministre de la maison de l'empereur. « Si mon administration, a-t-il dit (1), n'a pas consulté l'Académie des Beaux-Arts lorsque l'étude dont ces réformes ont été l'objet m'a été présentée, *l'Académie ne doit s'en prendre qu'à elle-même.* »

Qu'est-ce à dire? L'illustre compagnie a donc tout récemment commis quelque imprudence, laissé lire clairement au fond de sa pensée, émis un vote, prononcé des paroles qui lui défendent d'accepter même une discussion touchant la moindre atteinte à ses prérogatives? Rassurez-vous; M. le ministre va vous dire ce qu'il entend par ces mots : *l'Académie ne doit s'en prendre qu'à elle-même.* Sachez qu'un certain jour, il y a trente-trois ans, un ministre de la

(1) Le 26 décembre 1863. Voyez le *Moniteur*.

monarchie, se proposant de donner, lui aussi, une impulsion nouvelle à nos arts du dessin, s'avisa de parler réforme à l'Institut. Demandez à ce ministre comment fut accueillie sa généreuse ouverture, quel refus péremptoire lui fut signifié! C'était le même corps, la même compagnie; il s'agissait, comme aujourd'hui, des règlemens de l'École des Beaux-Arts et de l'Académie de France à Rome. Que voulez-vous de plus? Pourquoi recommencer? L'épreuve est faite, l'Académie s'est prononcée : *elle ne doit plus s'en prendre qu'à elle-même.*

Ainsi rien n'est changé depuis trente-trois ans! L'Académie de 1831 et celle de 1864 sont une seule et même chose! Ce que l'une a refusé, l'autre ne peut l'admettre! Avoir consulté l'une, c'est savoir ce que l'autre va penser! Quelle identité prodigieuse! Si du moins, depuis un tiers de siècle, personne n'était mort dans cette classe de l'Institut, le miracle serait un peu moins grand; mais par malheur il n'en est pas ainsi. Savez-vous ce qui reste de cette Académie des Beaux-Arts de 1831? Cinq membres, pas un de plus. Et par qui ceux qui manquent sont-ils représentés? C'est ici la question principale. Notez que ce ministre, dont on vante à bon droit l'intelligente initiative, M. le comte de Montalivet, voulait mettre en présence l'esprit ancien et l'esprit moderne, et que dans la commission qu'il instituait, en appelant d'un côté les principaux membres de l'Académie, il lui donnait de l'autre, comme contradicteurs, les représentans les plus notables, les plus accrédités de la génération et des idées nouvelles. Or tous ces novateurs choisis par le ministre de 1831, que sont-ils devenus? Académiciens : l'intolérante compagnie, qui n'avait pas voulu conférer avec eux, les a tous appelés, tous élus tour à tour, un seul excepté, je crois; M. le ministre lui-même prend soin de nous le dire. Ils se sont assis sur ces bancs où naguère on fulminait contre eux; ils ont franchi le sanctuaire sans condition, sans amende honorable, n'acceptant avec l'esprit ancien d'autre accommodement que ce degré d'égards et de savoir-vivre qui pacifie les querelles sans altérer les convictions. L'action bienfaisante du temps, qui se glisse partout, pénètre donc aussi dans les académies! Et vous comptez pour rien de semblables recrues! Vous voulez que le corps qui s'en est enrichi soit aujourd'hui le même, exactement le même qu'il y a trente-trois ans! Vous croyez inutile de prendre son avis parce que d'avance, dites-vous, vous savez ce qu'il devra vous dire! Il y a là, n'en déplaise aux auteurs du décret, et quelles que soient leurs intentions, leur bonne foi parfaite, il y a là tout au moins erreur de date, anachronisme.

Oui, dans notre jeunesse, cette Académie des Beaux-Arts pouvait passer pour close, presque murée à nos idées les plus chères, à ce

libéralisme esthétique dont nous étions dès lors, dont nous sommes toujours les champions dévoués; nous la trouvions enchaînée à des partis-pris inflexibles; elle était à nos yeux tyrannique, oppressive, hors d'état de transiger sur rien; peut-être cédions-nous à quelques préventions; au fond, nous avions raison. Des faits, des faits publics le disaient hautement. C'était bien vraiment là l'Académie de cette époque : c'était son penchant habituel, son esprit dominant; mais aujourd'hui nous tomberions dans la routine à notre tour, si nous ne savions pas voir combien elle est changée. Non que, même aujourd'hui, il ne lui reste encore, comme à toute assemblée, certain fonds de son ancien esprit, et que livrée à elle-même elle ne pût quelquefois, surtout dans le choix des personnes, retourner à ses vieux penchans; mais en matière de goût vous ne trouvez plus trace de son intolérance : elle accepte et professe ces mêmes vérités qu'elle repoussait comme hérésies; elle entend, elle parle la langue de son temps; bien loin d'être exclusive, on pourrait presque dire qu'elle participe un peu de la mollesse générale des convictions d'aujourd'hui. Ainsi l'anachronisme est de toute évidence. On s'est mépris de deux façons, matériellement quant à la date, moralement quant aux personnes. On a cru qu'avant le décret l'Académie serait intraitable; on s'est imaginé qu'après elle serait souple, obéissante. Avant, rien n'était plus facile que de s'entendre avec elle : on avait dans ses rangs des auxiliaires certains, il ne fallait que vouloir; après, elle a prouvé qu'on la connaissait mal, et s'est acquis l'estime universelle en défendant avec mesure, et non sans énergie, sa dignité blessée.

N'insistons pas : si quelque chose en ce monde est prouvé, c'est qu'il y avait dix raisons pour une de consulter l'Académie, de ne rien promulguer, sans avoir pris, tout au moins, son avis, sauf même à ne pas le suivre : il n'est personne qui ne le sente, personne qui ne le dise, et même les auteurs du décret, s'ils n'en conviennent pas tout haut, en sont à coup sûr aujourd'hui aussi convaincus que nous. Ce point est hors de doute et sans contradiction possible.

Mais enfin, tout regrettable que soit le procédé, ce n'est après tout qu'une question de forme : si la mesure est bonne au fond, si le décret est conçu dans de saines idées, si les changemens qu'il consacre ont eu déjà d'heureux effets, s'ils en promettent plus encore, il faudra bien passer condamnation et laisser dire l'Académie. Mieux eût valu ne pas l'exclure : maintenant qu'on s'est passé d'elle, pourquoi récriminer? Acceptons le bien qu'on a fait, oublions ce qu'on aurait dû faire.

Nous ne demandons pas mieux : aussi bien l'intérêt du corps

académique n'est pas ce qui nous touche ici. Occupons-nous seulement du décret; ne parlons même pas des embarras que tout d'abord il a pu rencontrer. Ces troubles, ces moqueries, ces étourderies de jeunesse ne sont pas d'infaillibles arrêts. On a vu de sages mesures tout aussi mal débuter et plus tard conquérir la vraie faveur publique. Qu'on nous permette de le dire, si sur les bancs de notre école cet acte du pouvoir n'eût d'abord soulevé que de simples critiques, si ces jeunes esprits, troublés dans leurs plans d'étude, ne s'étaient cru le droit de réclamer d'un ton un peu trop véhément, nous aurions signalé plus tôt, dès le premier moment, dès l'apparition du décret, ce qu'il a, selon nous, de regrettable et de défectueux. Ne voulant pas souffler le feu, nous nous sommes gardé de mêler une voix discordante aux éloges et aux remercîmens que tant d'organes de la presse prodiguaient à ces nouveautés comme à une œuvre de délivrance et d'émancipation; mais aujourd'hui que le calme, sinon la soumission complète, est rentré dans l'école, tout scrupule doit cesser, et la critique peut reprendre ses droits. Nous allons donc dire notre avis franchement, sans complaisance et sans hostilité, aussi bien sur la question même de l'enseignement des arts du dessin que sur la solution qu'elle vient de recevoir; nous nous attacherons aux trois points principaux qui font la base du décret :

Le régime intérieur, la constitution de l'École des Beaux-Arts;
Le nouveau mode d'enseignement;
Les modifications introduites dans le système d'encouragement.

Il nous faudra chercher quel était avant le 13 novembre 1863 l'état de nos écoles de Paris et de Rome, ce qu'il importait de faire, les lacunes qu'on pouvait combler, les abus plus ou moins réels, les directions plus ou moins fausses qu'il y avait lieu de redresser; puis nous verrons ce qu'on a fait, et comment en dépassant le but, en mettant tout à neuf, on a tout compromis. Une réforme eût suffi, c'est une révolution qu'on a faite. Aussi, loin d'assurer le progrès qu'on prétendait servir, on court risque, au contraire, de rendre plus rapide la décadence qu'on voulait arrêter. Et maintenant quel remède? Suffira-t-il de retrancher quelques dispositions de détail? Non, l'expérience en est faite. On a eu beau, depuis six mois, corriger le décret et le recorriger, le modifier à la surface, en ajourner quelques parties, en supprimer quelques autres; on n'a rien changé, rien guéri. Le mal est plus profond. C'est le principe même, c'est l'esprit de l'organisation nouvelle qui en fait le vice et le danger.

I.

Cet esprit, quel est-il? Commençons par le dire, deux mots y suffiront.

Organiser de telle sorte l'enseignement des arts qu'avant tout il excite et développe chez les élèves l'originalité personnelle, telle est l'idée fondamentale, la raison d'être du décret. Lisez-le, consultez le rapport qui lui sert de préface, étudiez les réponses et les apologies de l'administration; partout vous trouverez cette même pensée, que l'originalité personnelle est chez nous en péril et qu'il faut lui porter secours. Le décret vient en aide à ces pauvres élèves qui ont vécu si longtemps sous le joug; il les arrache à la domination d'un pouvoir immobile, inflexible, ennemi de toute indépendance, sans égards pour les dispositions, les instincts, le sentiment individuel de chacun de ces jeunes gens, et abusant contre eux de l'appât des récompenses jusqu'à les faire passer « dans une sorte de filière » qui les façonnait tous sur un même patron. Enfin les voilà libres! l'ère de l'originalité commence! Tel est le signalé service que le décret, de bonne foi, croit rendre à l'art, à la jeunesse et au génie français.

Eh bien! nous allons voir à quelles conséquences ce système conduit, à quels périls il nous expose et ce que deviendrait l'honneur de notre école, s'il était longtemps triomphant.

Entendons-nous d'abord sur un point capital. Oui, vous avez raison, l'originalité dans les arts est le don souverain, la qualité suprême : sans originalité point d'artiste. Le savoir le plus consommé, les plus patiens efforts, la plus solide expérience, pâlissent devant la moindre flamme de véritable originalité. Mais ce trésor incomparable, ce n'est pas sur les bancs de l'école qu'on l'a jamais ni gagné ni perdu. Point de leçons qui vous le donnent si le ciel ne vous l'a départi, et quand vous l'aurez reçu, l'éducation la plus étroite et la plus exclusive ne saurait vous en dépouiller. Qui sait même si la lutte et la contradiction ne le fortifient pas, bien loin de l'amoindrir. Ainsi point de souci : la vraie, la grande originalité est ici hors de cause. N'en parlons pas, elle se défend d'elle-même, dès le berceau, pour ainsi dire, et son adolescence n'a que faire de votre protection. Plus tard, c'est autre chose. Lorsqu'elle aura franchi tous les obstacles, supporté les rigueurs, soutenu les épreuves de la discipline commune et qu'elle prendra son vol, s'il arrive que le public, mal éclairé peut-être, trop lent à l'apprécier, ne la soutienne qu'à demi, ou même pas du tout, il sera bon d'aller à elle, de ne pas la laisser languir dans sa fierté sur la terre étran-

gère ou sous quelque mansarde, de lui fournir prompte occasion de se manifester et de se faire comprendre; mais jusque-là, tant qu'elle est en croissance, tant qu'elle est à l'école, encore un coup, laissez-la faire, laissez-la se débattre et se frayer librement son chemin.

Puisqu'il en est ainsi, puisque l'originalité véritable échappe à votre tutelle et qu'il n'existe aucun moyen ni de la faire germer, ni de la faire grandir, ni même de la décourager, quelle est donc cette autre originalité dont le salut vous préoccupe, dont vous vous faites les patrons, et pour qui vous créez tout exprès un système d'enseignement nouveau? Il faut bien vous le dire, c'est la petite et trop souvent la fausse originalité : disposition d'un autre ordre, aussi fragile, aussi précaire que l'autre est saine et robuste; séduisante promesse, presque toujours trompeuse. Quand vous l'aurez bien caressée, bien protégée dans ce nouveau gymnase fondé en son honneur, quand elle aura grandi loin des doctrines monotones et des rudes études dont le contact l'effarouche, que vous donnera-t-elle en mettant tout au mieux? Quelques caprices spirituels, quelques gracieuses fantaisies, feux follets qui ne seront pas sans charme tant qu'elle aura quelque jeunesse; mais, le souffle bientôt venant à lui manquer, elle répétera jusqu'à son dernier jour les mêmes naïvetés, si c'est la candeur qu'elle affecte, les mêmes impertinences, si c'est l'audace qu'elle joue, si bien qu'à tous les yeux il sera clair enfin que sa candeur et son audace sont d'impuissantes maladresses et d'ignorantes présomptions.

Et c'est là ce qu'il faut cultiver à grands frais et propager comme en serre chaude! Mais à quoi bon? Cette originalité secondaire, la seule, répétons-le, dont il puisse être ici question, elle a son patron tout trouvé. Le public d'aujourd'hui lui bat des mains et lui ouvre sa bourse. Le fait n'est-il pas notoire? Le rapport officiel placé en tête du décret n'a-t-il pas soin de l'attester? « Le public, nous dit-il, n'ayant point de système, point de parti-pris, comprend tout et juge tout sans prévention, heureux quand il trouve un mérite quelconque sous les tentatives les plus audacieuses. » Cette impartiale indifférence mêlée d'amour pour la témérité, cette soif du nouveau, ce besoin de l'extraordinaire, cet engouement un peu crédule pour les dehors de l'originalité, n'est-ce pas, sans en médire et à quelques rares exceptions près, n'est-ce pas là notre goût du jour?

Que fait donc le décret? quelle position prend-il? Il se met hardiment à la remorque de la mode. Beau courage, à coup sûr, et grande utilité! Nous voudrions ne pas tomber dans une sorte de redite; mais comment faire? Ce même anachronisme dont tout à

l'heure l'Académie était l'occasion, le voilà qui reparaît à propos du public. Il y a trente ans (disons plutôt quarante), lorsque non-seulement l'Institut, mais tout le monde avait, en matière d'art, un parti-pris; lorsque personne, ou peu s'en faut, ne se piquait encore d'impartialité et ne jugeait sans prévention, sans esprit de système, une intervention du pouvoir en faveur de la liberté du goût, un acte protecteur donnant courage au sentiment individuel, pouvaient avoir, sinon très grand succès, du moins quelque opportunité; mais aujourd'hui à quoi bon et pourquoi? Le pléonasme est évident. C'est enfoncer la porte la mieux ouverte, souffler dans le sens du vent, pousser à une roue qui déjà va trop vite. Comprend-on qu'on s'amuse à bâtir une réforme sur une vieille idée, et qui n'est vieille après tout que parce que le besoin qu'elle exprime est déjà satisfait et plus que satisfait?

Ainsi l'esprit, le principe du décret, l'idée de patronner, par préférence et avant tout, l'originalité personnelle, c'est-à-dire d'enseigner ce qui ne s'enseigne pas, cette idée fausse et dangereuse en soi le devient d'autant plus qu'elle est moins opportune et qu'elle favorise outre mesure des penchans déjà surexcités, des penchans qu'il faudrait combattre, ou tout au moins régler et contenir.

II.

Mais que voulez-vous? dira-t-on. Demandez-vous qu'on restaure l'ancien état de choses purement et simplement? Vous en faites-vous le champion sans réserves? L'acceptez-vous tel qu'il était? En un mot, n'y avait-il rien à faire?

A juger de l'enseignement par l'état des études, c'est-à-dire par les résultats visibles du concours, nous dirons que dans ces derniers temps, sans qu'il y eût, tant s'en faut, sujet de se féliciter, rien cependant n'appelait la foudre sur notre école, rien n'exigeait que tout y fût changé. Dans les derniers concours, la peinture, il est vrai, avait peut-être dépassé le degré de faiblesse atteint déjà en d'autres temps; mais ses deux sœurs, la sculpture et l'architecture, s'étaient plutôt montrées avec quelque avantage. Nous l'avons dit, pour nous l'abaissement graduel de l'art, dont on s'alarme à si bon droit, n'est pas un fait purement scolaire : des causes générales et profondes contribuent pour une bonne part à cet affligeant résultat; mais nous ne prétendons pas que rien ne fût à reprendre dans notre enseignement. Depuis assez longtemps, un certain relâchement pouvait s'être introduit dans l'établissement principal, dans le centre de nos études, l'École impériale des Beaux-

Arts, et le jour était venu peut-être, sans toucher aux fondemens de ce vieil édifice, sans rien détruire et sans rien ébranler, d'y porter un peu de vie nouvelle, de l'ajuster à nos besoins.

Ainsi nous ne répondons pas que M. le surintendant des beaux-arts n'ait eu quelque raison de dire (dans la préface du décret) que certaines leçons, certains cours journaliers n'étaient pas toujours faits avec la même exactitude dans tous les mois de l'année, et que parfois le professeur, sobre de corrections, ne poussait pas très loin sa promenade à travers les bancs. Et comment en effet ces douze associés, chargés, chacun pour un douzième, de la tâche commune, s'en seraient-ils acquittés, les uns comme les autres, avec la même dose de dévouement et d'attention? Une fonction qu'on n'exerce qu'à si long intervalle et pour si peu de temps, peut-on la prendre en goût? peut-on s'y dévouer? Historiquement parlant, rien de plus simple à expliquer que ce professorat par douzièmes. Il naquit, comme on sait, avec l'Académie, dont les douze premiers fondateurs, les douze *anciens*, pour obtenir (1) le privilége de créer une corporation supérieure au corps de la maîtrise et à l'abri de ses persécutions, avaient accepté la charge à peu près gratuite d'enseigner la jeunesse, de poser le modèle et de faire la leçon. Pour rendre le fardeau plus léger, ils se l'étaient entre eux également réparti, et chacun avait fait son mois à tour de rôle. L'usage en persista tant que dura l'ancienne Académie; puis après la révolution, lorsque l'École sortit de ses ruines, séparée désormais de l'Académie nouvelle, qui renaissait de son côté comme classe de l'Institut, elle n'en reprit pas moins ses primitives habitudes, et l'enseignement collectif et fractionné fut rétabli sans objection. Assurément rien n'est plus respectable qu'une coutume aussi persévérante; mais peut-on faire au culte du passé un sacrifice indéfini? En principe, il est bon, surtout pour la jeunesse, de changer de maître quelquefois, de n'être pas toujours corrigé de la même façon, d'échapper à la tentation de trop aimer son guide et de le suivre de trop près, il est bon que de temps en temps on passe forcément sous une autre influence; mais douze fois par an, c'est évidemment trop. De si fréquentes mutations jettent dans les études un va-et-vient fâcheux : l'élève n'a pas le temps de connaître son maître, de bien comprendre ses conseils, d'en essayer l'application; le maître, de son côté, ne peut s'attacher à l'élève, s'assurer s'il en est compris et prendre à ses progrès un intérêt durable. Nous aurions donc voulu transiger avec la tradition, maintenir sans parcimonie ce large corps de professeurs qui a toujours constitué l'École,

(1) Par arrêt du conseil, sous la régence d'Anne d'Autriche (1648).

mais ne pas les charger tous les douze de professer le même cours. Ce cours, qui depuis deux cents ans a fait la vie, la force, la gloire de l'art français, le cours de dessin d'après l'antique et d'après le modèle vivant, nous l'aurions confié seulement à quatre professeurs, choisis et délégués par l'ensemble du corps et se succédant par quartier. Aux huit autres nous aurions demandé des cours spéciaux justement réclamés pour le complément des études, et par là nous aurions introduit dans le cours principal plus d'unité, une responsabilité plus directe, plus de suite, plus de régularité, sans toutefois renoncer au salutaire principe de la diversité d'enseignement.

Nous ne citons cet exemple que pour indiquer en passant dans quel esprit, dans quelle mesure, on pouvait innover à l'École des Beaux-Arts. Les plus innocentes réformes auraient suffi pour tout régénérer. Le programme était simple : modifier quelques attributions, élever les études, en élargir le cercle, leur imprimer une impulsion nouvelle, mais, avant tout, respecter le principe, la condition vitale, l'essence même de l'institution, c'est-à-dire son indépendance.

Ici, nous le savons, les auteurs du décret sont avec nous en profond désaccord. L'indépendance d'une école! Le mot est malsonnant pour eux. Une école a-t-elle donc besoin d'indépendance? Pourvu qu'un professeur soit libre de faire son cours, que lui faut-il de plus? Est-ce à lui de juger comment et dans quel sens sera dirigée l'école? Est-ce à lui de choisir, quand vient une vacance, le collègue qui lui convient le mieux? L'autorité dont il émane ne sait-elle pas mieux que lui et le choix qu'il faut faire et la voie qu'il faut suivre? Toute lumière ne vient-elle pas d'en haut? Des professeurs qui délibèrent, qui s'entendent entre eux, qui règlent leurs leçons, des professeurs qui se recrutent, quel scandale! quel exemple! quelle incroyable atteinte à la prérogative ministérielle! quelle dissonance dans nos institutions!

On reconnaît pourtant « qu'une règle acceptée de tous » permet une exception : les corps savans se recrutent eux-mêmes. Pourquoi? Probablement parce que les savans seuls savent pertinemment ce qui convient à la science, à ses progrès, à son honneur, et que l'administration même la plus habile et la plus éclairée est, de l'avis de tous et de son propre aveu, incompétente en ces matières. Or si un corps savant peut, sans troubler l'état, sans danger pour personne, conserver quelque indépendance, d'où vient qu'un *corps artiste* ne jouirait pas du même droit? L'art a-t-il donc moins de secrets, moins de mystères que la science? On nous répond qu'ici le principal, ce n'est pas l'art, mais la fonction publique, que l'ar-

tiste professeur est avant tout serviteur de l'état, et n'appartient, en cette qualité, qu'à la catégorie des simples fonctionnaires.

Soit. Ne cherchons pas à contester, prenons la théorie pour bonne. Deux droits sont en présence, le droit de l'art et le droit de l'état. Admettons qu'ils se contrarient; s'ensuit-il de toute nécessité qu'il faut que l'un des deux absorbe et confisque l'autre, et ne vaut-il pas mieux chercher quelque moyen de les mettre tous deux d'accord? Si par exemple on avait dit à l'École des Beaux-Arts : « Votre petite république nous cause quelque ombrage; nous voudrions savoir ce qui s'y passe, y faire pénétrer notre esprit. Nous allons vous donner un consul. L'indépendance, à proprement parler, en souffrira bien quelque peu; mais au fond vous n'y perdrez pas. Rien ne sera changé aux bases de l'école, aux garanties des professeurs : ils se réuniront, ils s'entendront sur leurs programmes, sur la direction de leurs cours; ils parleront, ils voteront comme autrefois; seulement ce président, ce recteur, peu importe le nom, introduira entre l'école et nous d'utiles et nouveaux rapports : nous saurons mieux ce que vous faites; vous entendrez parler de nous; il dirigera vos efforts, stimulera votre zèle : il vous soulagera de soins tout matériels, d'embarras de gestion qui vous fatiguent sans profit; en un mot, sans beaucoup vous gêner, il calmera nos inquiétudes, nos scrupules administratifs. » Ce que nous indiquons là, la primitive école, au XVIIe siècle, en usa et s'en trouva bien. Ce n'est autre chose, après tout, qu'une position presque analogue au patronage officieux que M. de Charmoy d'abord, puis M. Ratabon, exercèrent pendant quelque temps, au grand profit de la naissante compagnie. Aujourd'hui comme alors, cet élément de transaction ne pouvait-il suffire à tout pacifier?

Allons plus loin : le règlement maintenant abrogé, le règlement de 1819, avait établi dans l'école, mais seulement près d'une des sections, la section d'architecture, une commission qui prenait part, concurremment avec les professeurs, au jugement des concours. Ce jury, composé de vingt membres, de vingt architectes distingués, était nommé au scrutin par l'école, par l'assemblée des professeurs. Qui aurait empêché d'en élargir la base et d'en étendre les attributions? Ne pouvait-on d'abord, près de l'autre section, la section de peinture et de sculpture, instituer un semblable jury, et dans l'un et dans l'autre, soit qu'ils restassent séparés, soit qu'on les réunît, ne pouvait-on donner à l'administration le droit de nommer quelques membres investis de sa confiance et choisis parmi les artistes étrangers à l'école, ou même, en dehors des artistes, et comme le veut aujourd'hui le décret, dans une classe d'auxiliaires quelquefois incommode, mais bonne à consulter pourtant, les ama-

teurs, les lettrés? Déjà l'ancienne école en avait fait l'essai. A titre d'*associés libres* ou de *membres honoraires*, elle avait introduit des *amateurs* dans ses rangs, et souvent ces oisifs s'y étaient illustrés. Sans travailler comme les autres, il s'en fallait que dans la ruche ils fussent d'inutiles frelons.

On le voit donc, même en cherchant dans le passé, en ne fouillant que d'anciennes coutumes, on pouvait trouver du nouveau, et plus qu'il n'en fallait pour rajeunir l'école. Jamais institution d'aussi vieille origine n'aurait pu être mise en meilleure harmonie avec l'esprit et les besoins de notre temps. Pourvu qu'on eût la moindre envie de ne pas la détruire, on n'avait que le choix des moyens de la restaurer. Mais on ne voulait pas la faire vivre, la preuve en est écrite à chaque ligne du rapport, et par là nous n'incriminons ni capricieux motif étranger à l'intérêt de l'art, ni même excès de zèle, sollicitude exagérée pour ce principe que d'officieux amis appellent « l'unité de nos institutions. » Non, le seul vrai motif des rigueurs du décret, c'est la conviction personnelle de ceux dont il est l'ouvrage, conviction purement *esthétique*, mais exclusive et absolue. Ils n'ont pas voulu transiger, parce qu'une transaction n'eût fait que maintenir, même en le mitigeant, le régime de l'ancienne école, le recrutement du professorat par lui-même, et que tout corps qui se recrute ainsi, qui perpétue son existence par le droit de libre élection, perpétue en même temps son esprit, ses doctrines, fonde et transmet des traditions : or des traditions, des doctrines, dans l'opinion des auteurs du décret, ce n'est pas autre chose que l'esclavage de l'art.

Ils sont donc conséquens; nous le sommes aussi en regrettant profondément l'indépendance de l'école, car nous croyons que la vraie liberté pour nos arts du dessin, celle qui pourrait encore les relever, les affranchir, c'est le secours de ces prétendues chaînes qu'on se vante d'avoir brisées. Des traditions, des doctrines! le génie seul peut s'en passer, et encore avons-nous bien la preuve qu'à ses débuts surtout il n'en ait pas lui-même plus d'une fois besoin? Mais au-dessous de lui, dans les régions qui l'avoisinent et d'où sortent encore tant d'œuvres distinguées et parfois supérieures, croit-on que sans secours, sans règles, sans jalons, sans vérités acquises, sans exemples transmis, il en sortirait autre chose que de trompeuses fumées? La tradition, ce n'est pas la force du navire, ce n'en est pas la beauté, la grâce, la vitesse, c'est le lest nécessaire, sans lequel le talent s'aventure et se perd dans d'impuissantes navigations.

Il nous faut donc des traditions, il nous faut des doctrines; qui nous les donnera? L'état? Qu'est-ce que l'état en matière d'art? Un

mot, un être abstrait. L'état vivant, l'état réel, c'est l'administration. Or l'administration, même au temps où nous sommes, sait-elle, peut-elle dire ce qu'elle sera demain?

. . . . . Est-il aucun moment
Qui *la* puisse assurer d'un second seulement?

Elle est, dit-on, désormais à l'abri des caprices de la politique, des contre-coups parlementaires : n'y a-t-il donc pas d'autres orages qui troublent parfois son repos? Mobile par essence, ne l'est-elle pas surtout et par prédilection dans le département des beaux-arts? Combien de fois, depuis douze ans, n'avons-nous pas vu les musées, les théâtres, aller, venir et repasser de ministère en ministère, recevant un nouveau mot d'ordre de chaque Mécène nouveau? Croyez-vous, par exemple, qu'on eût, rue Bonaparte, fait table rase avec ce sans-façon, si tels de ces ministres que tour à tour nous avons vus administrer les arts étaient eux-mêmes encore debout? Tout n'est donc que hasard sur ce sol périlleux. Les seuls points fixes qui s'y trouvent, les seules doctrines qui s'y transmettent et qui survivent, il est vrai, à tous les ministères, c'est la pensée, l'esprit bureaucratique, manière constante et convenue de traiter les affaires, lente, honnête, compliquée, fidèle à certaines règles, à certains précédens. Hors de là, hors de ce barême, ne cherchez rien qui se perpétue, qui ressemble à une tradition. Aujourd'hui dans un sens, demain dans un autre, selon la main qui la conduit, l'administration ne donne que ce qu'elle a : tant vaut l'homme, tant vaut la chose. Et cette instabilité redouble si vous entrez dans les questions de goût.

Aussi, pour peu qu'elle ait quelque prudence, que fait l'administration quand il lui faut résoudre ces sortes de questions? Elle consulte, elle s'en rapporte à ceux dont c'est vraiment l'affaire, aux artistes si c'est d'eux qu'il s'agit, aux savans si la science est en jeu. Et parce qu'il est ici question d'enseigner la jeunesse, de l'initier aux secrets de l'art, parce que la persévérance, l'unité, la suite des idées, plus que jamais deviennent nécessaires, voilà qu'une administration, s'attribuant tout à coup ces aptitudes qui lui sont interdites, se persuadant qu'il est de son devoir de tout faire et de tout régler, repousse le concours d'un corps en possession depuis deux siècles de cet enseignement, et qui, par grand hasard, possédait justement ce qui lui manque, à elle, la vie du lendemain, la certitude de garder plus d'un jour ses convictions et son *credo;* la voilà qui se prend de jalousie contre ce corps, qui l'interdit, et qui transmet à d'autres, à qui lui plaît, le droit de continuer cette

mission séculaire! N'y a-t-il pas là comme un étrange oubli des devoirs et des justes limites de l'administration?

Il est vrai qu'on va nous répondre : « Ce corps que vous vantez, nous le trouvons caduc. Ses doctrines nous semblent étroites, ses traditions banales, ses leçons surannées, et nous ne pouvons pas souffrir, nous responsables envers le souverain, qu'un tel enseignement se prolonge de notre aveu. Nous ne sommes pas éternels, c'est vrai : demain peut-être on se passera de nous; mais tant qu'on nous laisse juges de la meilleure façon de conduire les beaux-arts, nous devons en conscience, sous notre responsabilité, détruire ce qui nous semble mauvais et fonder ce qui nous paraît bon. »

Rien de plus juste assurément; mais supposez un régisseur qui se croirait tenu, par la même logique, à couper les arbres de son maître, de vieux ombrages, selon lui, surannés, sauf à les remplacer par d'autres à son goût, mais plantés de la veille : si consciencieux que fût ce mandataire, le maître, à son réveil, aurait-il grand sujet de lui faire compliment? Les auteurs du décret ne pouvaient-ils trouver quelque moyen moins vif d'obéir à leur conscience, de garantir leur responsabilité? Puisqu'ils voulaient faire du nouveau, que ne fondaient-ils sans détruire, satisfaisant leur propre goût sans offenser celui des autres? Ils croient que d'un trait de plume on peut établir une école, lui donner des racines, lui faire porter des fruits; n'en pouvaient-ils tenter l'expérience ailleurs qu'à l'École des Beaux-Arts? S'ils avaient, par exemple, agrandi, transformé, cette autre école de dessin qui a déjà rendu plus d'un service, l'école du quartier latin, l'école populaire, la grande école communale de Paris; si d'emblée ils en avaient fait la seconde école de l'état, la comblant de largesses, lui donnant tout ensemble cette étendue, cette variété d'enseignemens, cette abondance de modèles, ces facilités de tout genre dont est déjà dotée, aux bords de la Tamise, la création récente de Kensington; si dans ce lieu, devenu leur œuvre, il nous avaient fait voir l'art tel qu'ils le comprennent, tel qu'il faut l'enseigner, l'art vraiment libre, l'art novateur, et si, portant défi à leur vieille adversaire laissée par eux dans l'ombre, abandonnée à son indépendance et à ses traditions, ils avaient établi entre les deux écoles des luttes, des concours, où les merveilles de l'enseignement nouveau auraient mis à néant les misères de l'ancien, nous n'aurions aujourd'hui que des éloges à leur donner.

La concurrence, voilà la guerre qu'il fallait déclarer, guerre loyale, en champ clos, qui ne tue pas les gens, mais qui les aiguillonne. Nous aurions applaudi à toute création d'une école nouvelle, même un peu téméraire; pourquoi? pour que l'ancienne en fût mieux stimulée. Chaque fois en effet qu'on l'a vue, dans les deux

derniers siècles, briller d'un plus vif éclat et produire en plus grande abondance ces talens variés et féconds, pleins de savoir au fond, bien que parfois de légère apparence, qui ont fait le charme de nos pères et la gloire de notre art français, c'est qu'elle avait au flanc une ennemie, une rivale plus ou moins incommode, tantôt cette maîtrise d'humeur mercantile et jalou e, tantôt son héritière, son enfant, cette académie de Saint-Luc, qui, après la mort de Lebrun, protégée tout à coup, puis par moment abandonnée, mais survivant toujours, accaparait en somme une assez bonne part dans l'enseignement de nos arts du dessin. — Point d'influences dangereuses quand elles sont ainsi disputées. Les doctrines les plus absolues n'ont jamais opprimé personne, lorsqu'en face d'elles d'autres doctrines se manifestent librement. Il n'y a de tyrannie que par le monopole. Or l'École des Beaux-Arts, nous le reconnaissons, était, depuis 1803, depuis sa reconstitution, seule maîtresse de notre enseignement, sans concurrence, sans contre-poids : nous-même, plus d'une fois nous avions signalé les dangereuses conséquences de cet isolement; mais peut-on se vanter d'avoir détruit un monopole lorsqu'en le détruisant on l'a du même coup remplacé par un autre? Comprend-on ceux qui prônent comme acte de libéralisme cette simple permutation d'une influence exclusive contre une autre qui l'est également? Monopole administratif ou monopole indépendant, nous demandons quelle est la différence?

Le nôtre est moins étroit, disent les auteurs du décret, il n'est pas absolu. Nous admettons tous les systèmes, nous sommes de tous les partis. On professe chez nous avec même faveur le pour, le contre, tout ce qu'on veut. Nous trouvons bon que « dans la même enceinte on prêche tour à tour l'imitation servile de la nature et la recherche d'un type idéal. » Quelle tolérance, quelle largeur d'esprit! Et vous n'admirez pas? vous n'êtes pas content? ce n'est pas là, pour vous, de la vraie liberté? — Non, franchement, c'est autre chose, c'est la tour de Babel.

Autant le choc naturel d'opinions contraires luttant par leurs propres forces, chacune sur son propre terrain, serait fortifiant et inspirateur, autant ce jeu factice de contradictions convenues est à la fois puéril et énervant. Vous troublez cette pauvre jeunesse : elle vous demande des leçons, vous lui donnez des doutes! elle sait à peine quelque chose, et vous la faites juge des questions les plus insolubles, ou tout au moins les plus complexes, qui se puissent poser. — Choisissez, jeunes gens : l'état veut vous guider, il est jaloux de vous instruire, mais ne vous prescrit, ne vous conseille rien; il se fait gloire de n'avoir pas d'avis. Tout est vrai, tout est faux : sortez de cette impasse. Optez, suivez votre penchant, con-

sultez vos inclinations, décidez de vos destinées. — N'y a-t-il pas là comme un reflet de ce malheureux système, la plaie de nos colléges, que le pouvoir mieux inspiré détruit peu à peu chaque jour? Pendant qu'on en délivre les lettres et les sciences, n'est-ce pas une heureuse idée que d'en rajuster les débris à l'usage des arts? Non, ce n'est pas ainsi qu'on aide la jeunesse. École contre école, à la bonne heure! Chacun croit à son maître, chacun a son drapeau. On marche, on se dévoue, on s'anime, on arrive, tandis que ce système de controverses organisées, ces luttes simulées, devant des maîtres impassibles, dans « une même enceinte, » ce n'est toujours qu'un monopole aggravé par l'indifférence.

Sortez de cette ornière; encouragez les véritables luttes, les luttes vivifiantes, mais sachez bien que sans l'indépendance ces luttes-là n'existent pas. Le seul moyen de rétablir chez nous les conflits d'autrefois était donc d'accepter, de savoir tolérer l'ancienne constitution, l'indépendance de l'École des Beaux-Arts, sauf à donner la même dot aux institutions rivales qu'on lui eût opposées.

L'indépendance, nous dit-on, la véritable indépendance, est celle qui suffit à ses propres besoins, telle qu'elle existe en Angleterre. Pour avoir des franchises et ne relever que d'elle-même, il faut qu'une école se fonde et se soutienne par des fonds librement recueillis. A-t-on bien calculé jusqu'où conduit cette réponse? Ainsi vous auriez laissé à l'École des Beaux-Arts ses anciennes franchises, si elle était subventionnée par des particuliers? Ainsi, pourvu qu'il ne paie rien, l'état peut sans danger tolérer que l'enseignement soit donné hors de lui, en toute liberté, par des hommes qu'il n'a pas choisis, sur des programmes qu'il n'a pas faits? Le péril ne commence donc qu'avec la subvention qu'il donne? Assurément nous souhaiterions que nos conditions de fortune, nos mœurs, nos habitudes permissent d'épargner à l'état toute onéreuse intervention dans ces sortes d'affaires : ce serait pour le mieux; mais quand le mieux n'est pas possible, le bien est-il donc défendu? Si nous ne marchons pas tout à fait sans lisières, est-ce un juste motif de nous mettre au maillot? Ne faut-il pas en France que le trésor public, presque en toute occasion, supplée à ce défaut d'initiative des fortunes privées? N'est-ce pas, jusqu'à nouvel ordre, le seul moyen de rétablir une certaine égalité entre nos voisins et nous, de nous faire jouir des avantages que par eux-mêmes ils se procurent, comme dans certains climats l'emploi de la terre chaude est une nécessité pour obtenir ce que dans d'autres la terre et le soleil donnent spontanément? Ce qui importe, c'est le but : que le moyen, à la rigueur, soit plus ou moins artificiel, le but n'en change pas pour cela de nature; il n'est ni moins utile, ni moins bon, ni moins

excellent. Si donc l'indépendance des écoles, de l'aveu de nos contradicteurs, est bonne, utile, salutaire en Angleterre, gardons-nous de la proscrire en France; tâchons bien au contraire de l'y acclimater, et en attendant que les particuliers se cotisent pour nous en faire jouir, ne décourageons pas l'état d'en faire provisoirement les frais. La question financière n'est ici qu'accessoire, et l'exemple de l'Angleterre qu'on veut nous opposer, bien loin de justifier le coup d'état du 13 novembre, n'en démontre que mieux encore la regrettable inopportunité.

En somme, pour en finir avec cette question de la constitution de l'école, on doit comprendre, nous l'espérons, pourquoi nous réclamons si fort un enseignement indépendant. Ce n'est de notre part ni vaine théorie ni prédilection platonique pour les formes de la liberté, encore moins plaisir mesquin de censurer : nous n'avons avec l'ancienne école et ses professeurs éconduits aucun lien d'amitié, par conséquent aucun motif d'épouser leur querelle; c'est une raison purement pratique qui nous fait parler aujourd'hui. Nous voulons un enseignement stable, constant, approfondi, traditionnel dans le bon sens du mot, un fond d'études sérieuses et désintéressées, à l'abri des caprices et des oscillations du goût : est-ce notre faute si le régime purement administratif tel qu'il vient d'être inauguré nous semble incompatible avec notre programme? Il nous faut une école non pas absolument maîtresse d'elle-même, se gouvernant en toute chose sans contrôle et à sa fantaisie : non, qu'elle soit dirigée et même administrée, tant qu'on voudra, dans toutes les parties du service qui ne touchent pas essentiellement à l'art; mais que la direction des études et le recrutement de l'école ne soient soumis de la part du pouvoir qu'à des sanctions sinon de pure forme, du moins assez tolérantes pour laisser subsister une vraie liberté. Il n'y a rien là dont se puisse inquiéter le pouvoir même le plus ombrageux, et l'administration, en abdiquant ainsi, aurait encore bien des moyens de pénétrer, s'il lui plaisait, dans le sanctuaire réservé; en tout cas, son influence sur l'école fût-elle en partie compromise, ses protégés, ses goûts n'y fussent-ils pas toujours admis, elle aurait au moins l'avantage d'échapper aux embarras inextricables du système qu'elle essaie aujourd'hui. Nous ignorons ce qui se passe depuis six mois rue Bonaparte; mais si quelqu'un venait nous dire que le désordre, la confusion inséparables d'un début s'y prolongent indéfiniment, que les professeurs isolés, sans moyens réguliers de communiquer entre eux et de diriger en commun les études, professent au hasard, au jour le jour, comme il plaît à Dieu, gouvernés, soi-disant, par un conseil consultatif qui n'a droit de rien décider et ne confère même pas avec eux, si bien qu'ils sont réduits sans cesse à

demander un mot d'ordre, qui se fait presque toujours attendre, et que parfois jusqu'au dernier moment ils ne savent pas même quelle composition, quel sujet de concours on va donner à leurs élèves; si quelqu'un, disons-nous, faisait un tel récit, nous aurions peine à n'y pas croire, tant il justifierait nos prévisions, et, s'il fallait encore interroger l'avenir, nous dirions hardiment que cette confusion, ce désordre, tant que subsistera la cause, ne feront que grandir et s'accroître toujours.

III.

A-t-on du moins, tout en bouleversant le régime intérieur de l'école, procédé avec quelque prudence à l'égard de l'enseignement? S'est-on donné le temps de consulter l'expérience, de faire des essais pratiques? Quelque chose est-il resté debout? — Non, il fallait d'un seul coup tout renverser, tout reconstruire, et le décret a mis à neuf aussi bien l'enseignement que le gouvernement de l'école, aussi bien les devoirs des élèves que les droits des professeurs.

Il est vrai que deux mois plus tard, dès le 16 janvier, malgré *le Moniteur* du 28 décembre et la note portant que *rien ne serait changé ni à l'esprit ni à la lettre du décret*, ce même *Moniteur* insérait, sans commentaire, un règlement rendu par M. le ministre de la maison de l'empereur, règlement dont tous les articles donnaient aux innovations de novembre les plus étranges démentis. Pour juger de la contradiction, il faut se rappeler que le préambule du décret, le rapport de M. le surintendant des beaux-arts, signalait comme une des routines les plus pernicieuses de l'ancien mode d'enseignement le système des *concours préparatoires*, c'est-à-dire la série d'épreuves que les élèves devaient successivement subir pour justifier de leur aptitude à concourir aux grands prix. Le rapport n'avait pas de termes assez dédaigneux pour caractériser ces exercices, obstacle principal, selon lui, au développement de l'originalité personnelle, ce but idéal du décret. Perte de temps, servilité d'esprit, banalité d'idées, toutes les plaies de l'art en un mot, ces malheureux concours préparatoires en avaient affligé l'école. Aussi dans l'énumération finale du rapport de M. le surintendant étaient inscrits ces mots : suppression des concours préparatoires. Eh bien! le règlement du 16 janvier ne se contente pas de rétablir dans la section de peinture et de sculpture la plupart des anciens exercices, et les médailles, les classes hiérarchiques, les brevets gradués qui en étaient la conséquence; il va plus loin : dans

la section d'architecture, il enchérit sur le vieux système, il accroît le nombre des épreuves, il rend la « filière » plus étroite, plus longue et plus compliquée.

D'où venait cette métamorphose? Que s'était-il passé? Quelle influence avait si promptement transformé les convictions de M. le ministre de la maison de l'empereur? S'était-il aperçu qu'on le menait un peu trop loin? que son décret n'était considéré par quelques-uns de ses conseillers que comme un premier pas vers l'absolu radicalisme, vers la liberté sans limites? qu'il s'était donné, lui, monarchique, des associés républicains, et qu'il avait, pour eux, sans le savoir, tiré les marrons du feu? Peu importe après tout quelle pensée fut la sienne; le règlement n'en parut pas moins, à la grande stupeur de ceux qui, prenant au sérieux et le décret et le rapport, comptaient sur la suppression des concours préparatoires, et de cette conquête assurée faisaient déjà la pierre d'attente de la grande réforme qu'ils rêvaient. Ceci n'est point une conjecture; tout à l'heure on verra que de publiques confidences mettent à jour tout le mystère, et comment dès le 16 janvier, dès ce premier pas rétrograde, avaient dû commencer les étranges discordes qui viennent d'éclater.

Pour nous, dans ce conflit, il semblerait que notre rôle fût d'applaudir à la résurrection, même partielle, de l'ancien mode d'enseignement, et nous aurions vraiment plaisir à prendre ainsi parti pour M. le ministre, à repousser les traits qu'on lui lance de son propre camp; mais nous jouons de malheur : sans méconnaître, à beaucoup près, l'utilité des luttes préparatoires et la nécessité d'entretenir l'émulation sur les bancs d'une école, nous ne sommes pas convaincu qu'il y ait grand avantage à rendre ces épreuves aussi multipliées et aussi absorbantes qu'elles l'étaient et qu'elles le sont encore à l'École des Beaux-Arts, surtout pour l'architecture. Il y a grande exagération sans doute dans les reproches que le 13 novembre on adressait à l'ancien règlement; l'exagération nous semble encore plus grande d'avoir, le 14 janvier, rétabli une à une toutes les dispositions qu'on avait condamnées et d'en avoir encore accru le nombre et les exigences. Assurément, quoi qu'on en dise, ce n'est pas perdre son temps que d'apprendre à soutenir avec succès ces épreuves graduées qui peu à peu façonnent un jeune homme à produire ce petit chef-d'œuvre, cet effort de patience et d'adresse, cette étonnante entreprise graphique qu'on appelle un grand prix de Rome; mais ce que ce jeune homme apprend ainsi, est-ce bien l'architecture? Nous sommes loin de dédaigner la sûreté du crayon, l'habileté de la main: seulement nous tenons en plus sérieuse estime la sûreté du jugement, l'habileté de l'esprit, l'instinct des pro-

portions, le sentiment des convenances. Sans nous associer aux adversaires de l'école, qui prétendent qu'on y néglige absolument ce côté intellectuel de l'art, nous voudrions qu'on s'en préoccupât avec plus de sollicitude encore, qu'on s'exerçât plutôt à faire des artistes qu'à préparer des lauréats, qu'une partie de ce temps qui se dépense à dessiner et à laver des projets fût employé à développer le sens pratique des élèves et même à leur ouvrir parfois les chantiers de l'état pour les mettre en présence des grands problèmes de leur art et aux prises avec ses difficultés. Nous voudrions que sans couper leurs ailes, sans enchaîner leur imagination, on leur apprît à ne jamais confondre le grand avec le chimérique, à se défendre, même sur le papier, des prodigalités folles, à savoir faire d'autres palais que des palais des *Mille et une nuits*, à tenir compte enfin en toute occasion des dimensions, des accidens, des nécessités du terrain et des données de la dépense, ces lois impérieuses de toute architecture, tout cela, bien entendu, sans jamais négliger, dans la limite du possible, la ligne, l'effet, le style, ces autres lois non moins impérieuses qu'il faut toujours tenir devant leurs yeux. Eh bien! répétons-le, n'est-ce pas jouer de malheur et nous donner gratuitement des apparences de chicane et des airs de contradiction? On fait table rase à l'école, on renouvelle l'enseignement tout entier, et la seule partie qu'on réintègre et qu'on restaure est précisément celle où nous aurions souhaité le plus de changemens!

Heureusement voici une chance meilleure : nous pouvons sans réserve donner approbation à la création de ce cours de gravure qui comble une lacune vraiment inexplicable, création d'autant plus nécessaire que ce bel art, dont la France a tant de droits d'être jalouse, est aujourd'hui trop compromis par la plus merveilleuse et la plus prosaïque de nos modernes inventions. Déjà plus d'une fois, dans d'instantes requêtes, l'Académie des Beaux-Arts avait sollicité cette innovation nécessaire; le mérite n'en est pas moins réel de l'avoir enfin accordée. Nous en dirons autant du choix du professeur : si incontestable que soit une supériorité, ne pas la méconnaître vaut un remercîment. Enfin, sans attacher à la nouvelle chaire d'histoire de l'art et d'esthétique le même caractère d'urgence et de nécessité qu'à ce cours de gravure, ne refusons pas d'y voir un heureux complément à l'enseignement de l'école. La prudence eût voulu qu'on n'y fît pas monter l'homme d'esprit et de rare mérite que d'impatiens auditeurs ont forcé d'en descendre. Il n'avait pas ce qu'il fallait pour inaugurer ce cours. Ses prédilections trop connues ne lui permettaient pas de professer avec autorité cette impartialité de goût qui est l'essence même d'un tel enseignement. Un choix tout différent eût été nécessaire. Au lieu d'un

novateur en titre, suspect de parti-pris, réduit à donner des gages contre ses propres opinions, c'était un classique qu'il fallait, un classique éprouvé, un franc ami du Parthénon, mais d'esprit assez large et de vues assez hautes pour se complaire aussi sous les souples arceaux de la Sainte-Chapelle et pour en révéler à ses disciples les mystérieuses beautés.

Ne nous arrêtons pas à ces détails, ce n'est là que la partie secondaire des innovations du décret. Les deux grandes réformes, les deux brèches ouvertes dans l'ancien mode d'enseignement, c'était d'une part la suppression des concours préparatoires, de l'autre la création d'un certain nombre d'ateliers remplaçant l'ancien cours de dessin. De ces deux sortes de nouveautés, la première, nous venons de le voir, a péri dès le port, et ce naufrage, les amis du décret l'appellent trahison. On a miné, disent-ils, leurs idées par la base! Le ministre, qui avait eu le courage de rompre avec l'Académie en corps, ne s'est pas assez défié des académiciens en détail! Il a poussé la longanimité jusqu'à leur donner place dans le conseil supérieur de l'école, et c'est là que ces académiciens ont sans bruit, traîtreusement, rongé la maille qui emporte tout l'ouvrage. Nous convenons que la surprise a dû n'être pas médiocre, et nous comprenons l'humeur de nos réformateurs déçus; mais il leur reste les ateliers, neuf ateliers, c'est quelque chose! Ils ne peuvent pas se plaindre, on n'a pas marchandé, et le budget de l'école en portera de lourdes traces. Si la dépense est bonne, nous demandons de bon cœur le bill d'indemnité. Par malheur le doute est permis. Que veut dire tout ce luxe? que faut-il s'en promettre? Qu'a-t-on fait? qu'a-t-on voulu faire? Cherchons à nous en rendre compte en nous hâtant le plus que nous pourrons.

On prétend que les ateliers particuliers, tels qu'en avaient ouvert à certaines époques nos sculpteurs et surtout nos peintres les plus en renom, sont aujourd'hui devenus impossibles. Est-ce vrai? Les obstacles matériels qu'on invoque sont-ils insurmontables? Nous le regretterions, car rien ne peut, selon nous, remplacer cette sorte d'enseignement. Aussi nous aurions voulu qu'avant d'en venir à l'expédient de créer des ateliers dans l'école elle-même, on eût sérieusement tenté tous les moyens d'en faire naître au dehors, et, par exemple, qu'on eût favorisé par des encouragemens, par des indemnités, la création de locaux convenables ou compensé le renchérissement des loyers. En fait de sacrifice, c'est à ceux-là surtout qu'il fallait consentir. Supposez que Flandrin, avant son fatal voyage, eût laissé voir cette tentation d'ouvrir un atelier qu'il semblait accueillir peu de temps avant sa mort, quel sacrifice ne fallait-il pas faire pour le déterminer? Non-seulement nous y aurions

gagné l'inappréciable chance de conserver peut-être cette précieuse vie: mais pour rendre à notre jeunesse quelque amour du vrai beau, pour rallumer le feu sacré, relever les courages, quel auxiliaire qu'un semblable atelier! Oublie-t-on ce que fut celui de M. Ingres à son premier retour de Rome, ce qu'en trois ou quatre ans cette école privée répandit dans notre monde artiste de vie, de flamme et de noble passion? Sans le brusque départ du maître, sans son exil volontaire, qui laissa trop tôt sans culture les germes qu'il avait semés, nous nous serions trouvés mieux armés, mieux pourvus de vaillans défenseurs au jour où l'invasion du goût faux et sceptique qui nous travaille maintenant devint plus menaçante. Qui sait? quelques années de plus, et un autre Flandrin naissait peut-être à sa parole. Des ateliers particuliers affiliés à l'école, gravitant autour d'elle, se distinguant les uns des autres par des caractères tranchés, par de franches diversités de tendance et de style, puis au centre l'école, maintenant au contraire avec constance et unité le respect de la ligne, le culte du dessin, voilà pour nous le type, l'idéal, la condition première de l'enseignement des arts dans ce pays.

Mais quoi! nous ne craignons donc pas de perpétuer cette étrange lacune que M. le surintendant des beaux-arts signale dans son rapport, et qu'il est si heureux de voir enfin comblée! Nous trouvons donc tout naturel que l'école, depuis deux cents ans, n'ait professé que le dessin, qu'elle ne fasse pas à la peinture, à l'art par excellence des modernes, l'honneur de l'enseigner chez elle! La peinture oubliée à l'École des Beaux-Arts, dans une école où les peintres sont en majorité, cela peut-il se comprendre?

L'oubli serait étrange en effet, si c'était un oubli, si, dès son origine, l'école n'avait été fondée sur ce principe qu'on croit inventer aujourd'hui, le respect du sentiment individuel, ou plutôt sur cette juste idée, que, tout en exigeant un certain fond de sérieuses études publiquement constatées, il faut être sur tout le reste éclectique et tolérant. L'école ne s'est jamais considérée comme suffisant par elle seule à l'enseignement de tous les arts du dessin: elle a toujours supposé qu'elle serait entourée d'un certain nombre d'ateliers où l'éducation de la jeunesse, dans les parties de l'art qui touchent de plus près au sentiment intime et au goût personnel, pourrait suivre son libre cours. Ainsi s'est opéré comme un partage d'attributions entre l'enseignement officiel, directement donné par l'état, ou, ce qui revenait au même, par la corporation qui le représentait, et l'enseignement particulier : à l'un ce qu'il y a dans l'art de plus fondamental, de plus immuable, de moins conventionnel, de plus susceptible de démonstration rigoureuse, c'est-

à-dire le dessin proprement dit; à l'autre ce qu'il y a de plus variable et de moins absolu, de plus insaisissable et de moins didactique. Si l'état ou ses représentans s'étaient une fois engagés à professer la couleur, où se seraient-ils arrêtés? A quelles lois, à quelles règles auraient-ils pu se rattacher? A moins de créer autant de cours qu'il y a d'interprétations possibles de la manifestation colorée des objets, l'enseignement restait au-dessous de sa tâche; il devenait forcément exclusif et mesquin. De là cette abstention prudente en matière de peinture et l'abandon complet de cette branche de l'art à l'enseignement particulier.

Ce n'était donc pas dédain, c'était en quelque sorte plutôt incompétence. Jamais l'école n'a tenu pour secondaire, subordonné, indigne de ses soins, cet art de peindre, ce grand mystère, qui, lui aussi, ne livre ses secrets qu'à des génies privilégiés : elle a cru seulement qu'un art tout de sentiment, qu'il faut deviner plutôt qu'apprendre, ce n'était à elle d'en révéler ni les difficultés, ni les ressources, ni les variétés infinies, qu'il y fallait l'exemple continu, les assidus conseils, l'intimité d'un maître, que c'était en un mot presque affaire de famille. L'état, à la rigueur, peut faire des dessinateurs; il faut pour former des peintres un intérieur, une famille, et la famille de l'artiste, c'est le libre atelier.

Les seuls cours de peinture admissibles à l'École des Beaux-Arts seraient des cours théoriques, des cours d'enseignement supérieur, n'apprenant aux élèves ni le maniement de la brosse, ni les autres pratiques du métier, mais dirigeant leur pensée sur de hautes questions d'histoire ou de science. Tel serait, par exemple, ce cours de peinture comparée, où tous les divers procédés dont se sont servis les grands maîtres, tous les secrets des illustres palettes, seraient mis en regard, cours que semblait promettre le rapport de M. le surintendant des beaux-arts et que le décret ne donne pas, faute probablement d'un professeur assez hardi pour se charger d'une telle entreprise. Ce ne serait pas non plus une chaire inutile que celle où seraient exposées, en vulgarisant la science au profit de l'art, toutes les découvertes de la physique et de la chimie moderne spécialement applicables à la peinture, et notamment les merveilleux secrets et des affinités et des répulsions des couleurs. Enfin on aimerait encore que la voix d'un professeur s'élevât dans cette école pour rappeler les principes et pour tracer l'histoire de ce grand art de la composition pittoresque, l'honneur constant, la gloire traditionnelle de nos maîtres français. Tous ces cours, notez bien, seraient sans vertu peut-être pour faire éclore des peintres, mais ils satisferaient d'utiles curiosités, répandraient des idées, élargiraient le cercle des études, ennobliraient l'école, et relèveraient à leurs pro-

pres yeux les élèves eux-mêmes : ce serait donc un luxe bien placé, un sacrifice profitable, tandis que ces ateliers qu'on vient d'improviser, nous prions qu'on nous dise ce qu'on peut en attendre. Il ne s'agit ici, bien entendu, que de l'institution; nous voulons oublier qu'elle a pour interprètes des hommes dont le talent nous a souvent charmé, et que nous professons pour quelques-uns d'entre eux la plus sincère estime personnelle. Ce qui d'abord nous indispose dans cette nouveauté, c'est qu'elle est comme une interdiction de tout essai du même genre entrepris par des particuliers. On regrette, dit-on, on déplore les difficultés que rencontrent la fondation et même le maintien des ateliers indépendans, et voilà qu'on ajoute à ces difficultés le plus grand des obstacles, la concurrence de l'état! Il est bien clair que désormais personne ne fera la folie de tenter par ses propres moyens ce que fait l'état avec l'argent de tous. Ainsi plus de libres ateliers, voilà le profit net du cadeau qu'on nous fait.

A-t-on du moins cherché à combiner de telle sorte ces ateliers artificiels qu'ils puissent représenter les diversités principales de l'art de peindre et simuler les contrastes naturels que la libre concurrence eût produits? Ont-ils chacun un caractère à part, une mission déterminée? Vous en pouvez juger. Sans assister aux leçons, sans interroger les élèves, comparez les œuvres des maîtres. Entre ces trois professeurs, il y a bien quelques différences, mais à quelques égards on pourrait s'y tromper. S'ils se distinguent, c'est par certains détails, la dimension des toiles, l'échelle des figures, la nature de la touche, en un mot par les procédés : le style chez tous les trois est à peu près le même. Aucun d'eux ne poursuit cette noble chimère qu'on nomme l'idéal, aucun d'eux n'a jamais élevé son pinceau jusqu'aux vérités saintes : ils ont un même but, que souvent ils atteignent, charmer le spectateur en consultant ses goûts, en les flattant parfois. Dès lors pourquoi trois ateliers? A quoi bon cette surabondance? Un seul aurait suffi, à supposer qu'un seul fût même nécessaire, et que, sans ce renfort, l'art de peindre fût chez nous menacé de s'éteindre. Hélas! il n'est que trop prospère! Si chez nos peintres, chaque année, l'intelligence, la pensée, l'expression, semblent faiblir de plus en plus, n'est-il pas vrai qu'ils ont la main de jour en jour plus exercée, plus hardie, plus habile, disons-le même, plus savante? N'êtes-vous pas stupéfait de rencontrer parfois dans les plus pauvres œuvres, dans les conceptions les plus plates, une souplesse, une ampleur, une dextérité de touche dont plus d'un maître serait jaloux? Ces progrès du métier, ils sont incontestables. Ajoutons qu'ils sont désolans, car ce n'est qu'aux dépens de l'art que le savoir-faire grandit ainsi : il se nourrit de sa

substance, comme ces rejetons parasites qui détournent la séve et font languir le tronc qui doit porter les fruits. Et c'est en ce moment, c'est devant ces victoires du métier, qu'on élève aux honneurs de l'enseignement officiel le matériel de l'art! Toujours même système, aider ce qui triomphe, ramer avec le flot!

Et le dessin, pendant ce temps, que devient-il? N'est-ce pas lui qu'il fallait secourir? car le dessin, c'est autre chose que le maniement du crayon et la représentation matérielle des formes et des corps, c'est la pensée, la conception, le sentiment, le caractère; c'est en un mot tout ce qui souffre et languit aujourd'hui. Aussi l'illustre maître, le doyen de l'École des Beaux-Arts, a pu dire, presque sans hyperbole, que le dessin était l'art tout entier. Il en est bien au moins le principe et la base, il en est l'âme en même temps. Si le dessin n'est pas le maître, comme l'âme est maîtresse du corps, si son autorité fléchit, s'il n'est pas obéi, respecté, vrai souverain, sans tyrannie, mais soumettant à ses justes lois tous les caprices, y compris ceux de la couleur, que devient l'art? — Il se matérialise, et bientôt il n'est plus.

Puisqu'on voulait un remède, c'était de ce côté qu'il le fallait chercher. Nous admettons qu'on eût dit à l'école : « Sans rien changer à ses anciennes bases, régénérez votre cours de dessin; faites la guerre à la routine tout en gardant vos saines traditions. Les plus excellentes choses s'altèrent à la rouille du temps. Vous avez peu à peu, soit dans la pose du modèle, soit dans l'interprétation des formes, subi des conventions ou contracté des habitudes dont vous devez garantir vos élèves. Faites-les dessiner, non dans l'esprit des maîtres académiques, mais sous l'inspiration des véritables maîtres et des plus grands parmi les grands. Rompez avec le lieu commun; exigez l'accent vrai, la ligne simple et juste, le trait individuel, le sentiment des types, et laissez dire vos adversaires, vous aurez le public pour vous. »

Croit-on que de tels conseils risquaient d'être mal reçus? Nous avons meilleure confiance. En tout cas, il fallait essayer et ne pas commencer par détruire. Maintenant c'est chose faite. Légalement il n'existe plus, ce cours de dessin *d'après le naturel* qu'inaugura Le Sueur voilà deux cent dix-sept années. Ni le décret du 13 novembre, ni le règlement du 14 janvier n'en disent un seul mot. On nous assure qu'en fait, probablement par tolérance, il vit encore, mais de quelle vie! Un professeur, un seul, en est chargé; peut-être quelques fidèles s'entêtent à le suivre; à quoi bon? Quelle est maintenant à l'école la raison d'être du dessin? Qu'a-t-on besoin du crayon? On dessine avec le pinceau. Le dessin est tombé à l'état d'accessoire, d'accessoire anonyme; il est absorbé, confondu dans

l'enseignement des ateliers à la suite de la peinture, de la sculpture et de l'architecture : le père passe après les enfans.

Laissons là ce monde renversé. Nous risquerions de ne jamais finir, si nous donnions trop libre cours aux regrets, aux tristesses que nous inspirent tous ces bouleversemens. Renonçons donc à demander compte de ces deux autres groupes d'ateliers, combinés aussi trois par trois, et dont, par goût de symétrie ou par crainte de faire des jaloux, on a doté l'architecture et la sculpture. Bien d'autres questions encore nous seraient suggérées, si nous suivions dans ses détails le nouveau mode d'enseignement; mais nous devons ménager le peu d'instans qui nous restent à entretenir nos lecteurs : nous en avons besoin pour aborder la dernière partie du décret, le couronnement de l'œuvre, les modifications introduites dans le système d'encouragemens et de récompenses pratiqué jusqu'ici.

IV.

Il ne s'agit que des grandes récompenses, de celles que connaît le public, et dont il aime à s'occuper, des prix qui conduisent à Rome. Quant aux encouragemens secondaires, décernés dans le cours de l'année et dans l'intérieur de l'école sous forme de médailles ou sous d'autres dénominations, nous n'avons point à en parler, puisqu'ils n'ont subi, comme on l'a vu plus haut, qu'une éclipse momentanée, et que, supprimés d'abord par le décret de novembre, ils ont été rétablis et même amplifiés par le règlement de janvier. Les grands prix au contraire, les prix de Rome, restent soumis plus que jamais au régime nouveau inauguré par le décret, et le premier essai pratique de ce régime vient même d'être fait tout récemment, non sans quelque embarras et quelque malencontre. Est-il besoin de rappeler les innovations principales de cette partie du décret? Qui ne les connaît? On en a tant parlé! C'est d'abord l'abaissement de l'âge des concurrens, puis le jugement des concours confié à de nouveaux juges, puis enfin quelques modifications dans la durée de la récompense, dans les obligations et dans les priviléges des lauréats.

Quelle est au fond la portée de tous ces changemens? Qu'a voulu faire le pouvoir? Le sait-il bien? Est-il l'ami sincère de cette institution que, depuis deux siècles bientôt, tous nos gouvernemens ont respectée, et que l'Europe nous envie, quoi qu'on dise, de ce grand séminaire des arts fondé dans la ville éternelle avec la munificence un peu fastueuse, cachet habituel des créations du grand règne? Veut-on la conserver, cette Académie de France à Rome? Est-ce

pour lui donner plus de vie, plus de séve, qu'on vient de la tailler, de l'émonder ainsi? Est-ce au contraire pour l'énerver, et ne lui a-t-on porté ce premier coup qu'avec la certitude qu'un second, puis un troisième, deviendraient nécessaires jusqu'à parfaite destruction de l'établissement tout entier? Il semble, en vérité, que la contagion du voisinage fasse participer notre école de Rome au sort de cette autre puissance, plus vénérable et plus auguste, qui occupe, elle aussi, une des sept collines : même ardeur pour la battre ouvertement en brèche, et pour la soutenir même sympathie pleine d'énigmes et de contradictions!

Une brochure récemment publiée (1), et dont, par allusion, nous avons déjà dit un mot à nos lecteurs, jette pourtant sur ce problème une lumière inattendue. L'auteur a voulu faire sa confession publique. Il tient à dire pourquoi il avait en novembre accepté le professorat, pourquoi trois mois plus tard il a dû s'en démettre. C'est qu'il s'imaginait qu'entre le pouvoir et lui l'accord était profond, et que l'administration n'entrait dans la voie révolutionnaire qu'avec la résolution de la suivre jusqu'au bout, que la dictature dans ses mains ne serait qu'une arme transitoire, un moyen de dissoudre le vieux pouvoir académique, et que, le but une fois atteint, la dictature devenue sans objet, une abdication solennelle ne se ferait pas attendre. Plus de gouvernement des beaux-arts, les « artistes laissés à leur indépendance en face du public, » tel était son espoir; il s'enrôlait à cette condition. C'est seulement le 16 janvier dernier que ses yeux se sont ouverts, lorsqu'a paru le règlement réactionnaire, lorsque l'esprit de transaction est revenu sur l'eau, lorsque les conquêtes qui venaient d'être faites ont été restituées une à une. Il a compris de ce jour-là que le régime administratif était pour ses idées un obstacle encore plus réel que l'influence académique, qu'il n'avait fait que perdre au change en acceptant une autre tyrannie. Dès lors il a quitté sa chaire, repris sa liberté, ses vieilles exigences, ses désirs sans limites, ses besoins de franchise. N'ayant plus rien à ménager, il nous dit nettement ce qu'il pense, notamment sur l'Académie de France à Rome. Pour lui, c'est une institution vermoulue, décrépite, en dehors de notre temps, et qui n'a plus sa raison d'être, une école « où les pensionnaires n'apprennent même pas l'italien. » En même temps c'est une forteresse qui menace la liberté de l'art et qu'il importe de démanteler. C'est enfin « la clé de voûte de la prison intellectuelle élevée par l'Académie. Tant qu'elle restera en place, l'édifice demeurera debout, et

(1) *Intervention de l'état dans l'enseignement des beaux-arts*, par M. E. Viollet-Leduc, 1864.

les réformes se briseront contre ses murailles, toutes lézardées qu'elles sont. » Le parti le plus sûr serait donc de raser la villa Medici; mais par condescendance on veut bien lui faire grâce, à la condition de l'affecter à un tout autre usage. Au lieu de la jeunesse, c'est la caducité qu'il y faut héberger. C'est là ce qui convient à Rome, cette ville « qui demeure debout comme pour être les invalides de tout ce qui a vécu par l'intelligence. » Ainsi un hôpital de vieux artistes cassés et surannés eux-mêmes, voilà tout ce qu'on peut faire de cette vieille institution.

Si ce programme était l'œuvre d'un écrivain sans crédit, le mieux serait de n'en rien dire; mais l'auteur, comme on sait, passe pour avoir pris une part importante à la préparation du décret de novembre : on peut donc lire dans ses aveux quel est au fond pour l'école de Rome le bon vouloir du décret. Que l'administration et son illustre chef, M. le maréchal ministre de la maison de l'empereur, ne s'en soient pas doutés, qu'ils n'aient ni souhaité ni voulu ce qu'ils ont laissé faire, peu importe; les mesures qu'ils ont prises n'en sont pas moins empreintes du même esprit que la brochure que nous venons d'analyser. Elles sapent à la base l'institution de Louis XIV et en préparent fatalement la chute. Ce n'était donc pas un cri d'alarme exagéré que jetait ici même, dès le 15 décembre, M. le secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts; il n'y mettait pas trop de zèle, l'intérêt de sa compagnie ne l'emportait pas trop loin, puisqu'il disait exactement, il y a dix mois, ce que l'ex-professeur d'esthétique confesse lui-même aujourd'hui.

Franchement nous trouverions, nous aussi, plus sincère et plus digne de fermer simplement la villa Medici, d'en faire un hôpital, un garde-meuble, un magasin, tout ce qu'on voudrait, plutôt qu'une école dépeuplée, déchue, à l'abandon. Cette façon de dire aux lauréats : « Allez à Rome, mais n'y restez pas trop; deux ans, c'est bien assez! » n'est-ce pas faire entendre qu'on a son parti-pris, qu'on ne maintient l'antique usage que pour sauver les apparences, pour ménager la transition, et que l'évacuation est au fond décidée? Deux ans, c'est bien assez, oui, pour rendre désert et bientôt inutile ce grand palais. De vingt-cinq à trente pensionnaires, vous tomberez à moins de dix. Comptez-vous sur la solitude pour motiver une clôture qu'aujourd'hui vous n'osez prononcer? Deux ans, si nous parlons des *touristes*, des curieux, à la bonne heure; c'est assez pour chercher, pour voir : pour étudier, quatre ans n'étaient pas trop. On pouvait même y ajouter cette cinquième année qu'on retranche aujourd'hui sous prétexte de mieux rétribuer les quatre autres : compensation parcimonieuse peu digne d'un grand état. Si du moins c'était au profit d'Athènes qu'on voulait faire à Rome cette si maigre

part, l'innovation pourrait se justifier. La Grèce, dans les questions du beau, a de vieux droits d'aînesse et de suprématie dès longtemps reconnus, et qui ont pris de nos jours, par d'éclatantes découvertes, un degré de plus d'évidence. Si donc on ne contrariait les traditions académiques qu'en imposant aux jeunes lauréats, dût leur stage romain en souffrir quelque peu, certain séjour en Grèce plus ou moins prolongé, si même on les laissait opter, vers la troisième année, entre la Grèce et l'Italie, nous ne songerions pas à nous plaindre; mais ce n'est pas ainsi que l'entend le décret : deux ans à Rome, et puis allez partout où bon vous semblera; lancez-vous sur l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique; allez, venez, courez, n'arrêtez nulle part; étudiez ou n'étudiez pas; cherchez le beau, le laid, contentez votre envie; tout vous sera permis, car avant tout respect à vos instincts, à vos inclinations : ainsi le veut le grand principe de l'originalité personnelle!

Voilà donc un point hors de doute : les dispositions du décret qui limitent à quatre années le temps de la pension et à deux ans le séjour à Rome sont des causes certaines d'affaiblissement pour l'école, de véritables brèches qui la menacent d'une ruine assurée et dans un temps nécessairement prochain.

En faut-il dire autant de la limite d'âge fixée à vingt-cinq ans? Notre avis sur ce point est moins affirmatif. N'est-ce pas en effet le signe à peu près constant, l'attribut presque nécessaire du véritable artiste, qu'une certaine précocité? Des vocations tardives et néanmoins heureuses, on peut en citer dans les lettres; en fut-il jamais dans les arts? Dès lors pourquoi laisser une marge inutile au talent qui saura s'en passer? N'est-ce pas donner à la médiocrité patiente des facilités regrettables? Nous serions donc tenté de croire, avec le décret, qu'on s'expose à perdre peu de chose, qu'on ne dégoûte du service que de pauvres soldats en n'éternisant pas le droit de concourir jusqu'à cet âge de trente ans qui marque un grand pas dans la vie, surtout dans la vie d'artiste, et semble la limite extrême entre le temps des études, des essais, des tâtonnemens préparatoires, et l'époque de la moisson. Si vous n'entrez qu'à trente ans à l'école, vous risquez bien d'en sortir écolier. Et cependant nous admettons pourtant qu'à l'égard de l'architecture la complication des études motive une exception : c'est l'avis à peu près unanime des hommes compétens. Et même, quand on regarde à quel âge nos peintres les plus illustres, nos plus habiles sculpteurs, ont obtenu le prix, combien, tout en restant en-deçà des vingt-cinq années, ils en ont approché de près, on se demande si le moindre accident, la moindre maladie ne risquait pas de les mettre hors concours, de les décourager peut-être à tout jamais. Décourager les

incapables, rien de mieux; mais il faut viser juste et ne pas prendre au piége ceux qu'on veut ménager. On se fait plus de tort à perdre par sa faute un homme de talent qu'à subir dix médiocrités. Aussi tout bien pesé, le parti le plus sage, malgré l'attrait des nombres ronds, serait peut-être de n'adopter ni vingt-cinq ans ni trente, et de chercher entre ces deux points extrêmes, presque à distance égale, la vraie, la juste limite d'âge. Quoi qu'il en soit, cette question est trop douteuse et prête à trop de controverses pour que la solution qu'adopte le décret indique un parti pris d'affaiblir sciemment le personnel de l'école et de nuire à son recrutement. C'est une expérience hasardeuse : le *statu quo* peut-être était moins périlleux, bien qu'il eût ses inconvéniens; mais après tout ce n'est pas là quelque chose d'aussi menaçant, d'aussi évidemment hostile au maintien de l'Académie de Rome que la combinaison qui supprime la meilleure part de ses recrues, les trois cinquièmes des pensionnaires.

Reste enfin l'innovation suprême, le coup de force du décret, la création de nouveaux juges substitués à l'Académie des Beaux-Arts dans son ancienne attribution et sa plus chère prérogative, la tutelle, la surveillance, le jugement des grands prix. C'est là peut-être de toutes les attaques à l'école de Rome la plus réelle et la plus redoutable. Ses adversaires ne s'y sont pas mépris. Ils ont senti quelle force se prêtaient l'une à l'autre ces deux académies de Rome et de Paris, et pour s'en délivrer, pour en avoir raison. pour les frapper en quelque sorte de stérilité, d'impuissance, ils n'ont pas cru pouvoir mieux faire que de les séparer.

Qu'est-ce en effet qu'une Académie des Beaux-Arts purement honorifique, sans autre attribution que de prêcher des théories, sans autre action sur la marche des arts que d'abstraites remontrances ou des conseils toujours inappliqués? Réduite au rôle de corps savant, notre quatrième classe de l'Institut n'a vraiment plus sa raison d'être. Voyez les autres classes, ses voisines, ses sœurs, compagnies purement littéraires ou savantes, dont les travaux sont tout intellectuels et à qui l'exercice abstrait de la pensée devrait à la rigueur suffire; ne se croiraient-elles pas isolées du public, étrangères au mouvement des esprits, sans vie, sans action réelle et presque sans utilité pratique, si de nombreux concours préparés et jugés par elles, ne donnaient des preuves incessantes de leur activité et l'exemple sensible de leurs doctrines, de leur enseignement? Cette participation à l'éducation supérieure des esprits est si évidemment la condition vitale de ces sortes de corps, que lorsqu'après le décret de novembre les membres de l'Académie des Beaux-Arts, exposant leurs griefs, se plaignaient d'être plus maltraités que tous

leurs confrères de l'Institut, et demandaient s'ils n'auraient pas comme eux le droit de juger des concours, les défenseurs officiels du décret et M. le ministre lui-même se crurent forcés de leur répondre : Rien de plus juste, on ne veut pas vous réduire à néant, et le gouvernement ne peut manquer de vous fournir un jour ou l'autre *les moyens de développer l'étude des arts et de récompenser les efforts individuels*, en d'autres termes de juger des concours et de décerner des prix. Nous n'examinons pas si la promesse était plus ou moins sérieuse; elle constate seulement l'évidente justesse de la réclamation. Mais en attendant qu'advient-il? L'Académie est comme dans le vide, sans contact avec le public, sans occasion d'influence, et peu à peu, si ce régime se prolonge, on la verra, malgré l'éclat de ses anciens services, malgré les restes d'auréole dont certains noms, certaines œuvres sembleront encore l'entourer, on la verra tomber à l'état que lui souhaite l'auteur de la brochure, vivant à peine, comptée pour rien.

Et d'un autre côté l'Académie de Rome, si ce n'est plus son ancienne patronne qui veille à ses destinées avec des soins, des sympathies, une constance, une régularité, nous pourrions presque dire avec un cœur de mère, si son recrutement, ses travaux, ses tendances sont livrés aux chances du hasard et comme abandonnés à de mobiles affections, pensez-vous qu'elle aussi puisse longtemps survivre? Nous admettons le bon vouloir de l'administration d'aujourd'hui, la clairvoyance du jury qu'elle nomme; mais demain tout peut être changé, disons mieux, tout doit l'être, car enfin il faut croire qu'on n'a pas fait une révolution pour ne s'attaquer qu'aux personnes et laisser subsister les choses, que chaque année on n'affectera pas de s'enfermer, comme on vient de le faire, dans la pure tradition, de simuler le *statu quo*, que dans le choix des programmes de prix on osera faire quelques frais d'audace et d'imagination! Il faudra bien un jour nous donner autre chose qu'*Ulysse bandant son arc* et *Homère au milieu des bergers;* il faudra que l'esprit novateur, que l'esprit du décret se décide à paraître, avoue ses préférences, confesse ses hérésies! Eh bien! ce jour venu, quand l'imprévu, l'irrégulier, la fantaisie, le dédain de la règle, l'oubli des grands exemples, tout le cortége obligé de « l'originalité personnelle, » deviendront lois au palais Medici, quand on verra ce noble asile, de plus en plus désert, n'être plus pour les arts qu'un abri matériel, et ses rares habitans ne se gouverner qu'à leur mode, sans contrôle et sans direction, il deviendra si clair que l'établissement lui-même est sorti de sa voie et ne peut plus rendre aucun service, ces mots : « académie de France à Rome » seront si évidemment vides de sens, que les meilleurs amis de l'institution

primitive se feront eux-mêmes un devoir d'en demander la suppression.

Ce que nous disons là, avant l'apparition de la brochure on l'aurait taxé de chimère. On nous aurait dit : « Ces dangers n'existent que dans votre esprit; personne ne veut détruire notre école de Rome; on veut la réformer, voilà tout. » Mais la brochure est là, explicite, sincère, sans réticences, sans faux-fuyans : or nous venons de voir quelle sorte de réforme elle se promet de pratiquer! Et l'auteur, notez bien, n'est pas un téméraire, l'enfant perdu de son parti, il en est un des chefs les plus habiles, les plus autorisés. Il veut la liberté des arts, il la veut, selon nous, hors des limites du possible, et s'en promet des résultats que nous croyons imaginaires; mais, ses idées étant données, les conséquences qu'il en tire sont logiquement inattaquables. Il pose nettement la question. Selon lui, il n'y a que deux systèmes, et non pas trois : le sien, la liberté complète, l'abstention absolue de toute autorité en matière d'art, et le système académique plus ou moins mitigé, corrigé, rajeuni. Quant au troisième, le système officiel, cette combinaison qu'on essaie aujourd'hui, le libéralisme en paroles et la dictature en action, il le déclare, non sans raison, le pire de tous et le plus dangereux. Il faut opter, dit-il, entre nous et l'Académie. Le décret de novembre a été fait de concert avec nous, sous notre inspiration; il a pour base nos idées : il faut que nos idées en sortent triomphantes, ou le décret n'a plus de sens. Point de milieu, la réforme telle que nous l'entendons, c'est-à-dire table rase, ou l'école de Rome sous la tutelle académique. Ce qu'il renie, ce qu'il repousse comme une cause incessante de tiraillemens, d'incertitudes, de défiance, et partant de stérilité pour les arts, c'est cette prétention de mêler et de fondre les principes novateurs du décret et les concessions rétrogrades qu'on s'est laissé surprendre, — amalgame impossible, selon lui, et d'où ne peut sortir qu'une situation plus triste et plus terne encore que celle dont le décret devait nous délivrer.

Devant ce manifeste d'un allié, d'un collaborateur, d'autres diront peut-être d'un transfuge, que va faire M. le ministre des beaux-arts? Nous ne supposons pas qu'il soit d'humeur à mettre bas les armes; nous le croyons peu disposé à rapporter, sur cette sommation, son règlement du 14 janvier, et ce n'est pas encore lui, ce nous semble, qui aura le courage détablir un hospice dans le palais du Monte-Pincio. Ces injonctions un peu superbes l'étonnent assurément, et nous aimons à croire que si l'auteur de la brochure avait, avant le 13 novembre, pris avec lui ces mêmes libertés et lui avait tenu un langage aussi clair, le célèbre décret n'aurait pas vu le jour. Cette aventure est celle de tout gouvernement qui se hasarde à ce

genre d'alliances. Niveleurs esthétiques, radicaux politiques, les uns comme les autres ne prètent rien pour rien; ils sont gens à compter sur les promesses qu'on leur fait, à croire aux gages qu'on leur donne, et quand ils s'imaginent qu'on n'a plus foi en leurs oracles, qu'on se lasse de leur compagnie, qu'on croit s'être trompé, qu'on écoute leurs adversaires, en un mot qu'on ne joue plus franc jeu, ils ont l'outrecuidance de faire volte-face et d'en dire tout haut la raison.

Ce divorce, après tout, n'est pas sans avantage. Il permet de prévoir, nous l'espérons du moins, le terme du conflit que déplorent tous les amis sincères de nos arts du dessin, et qui, au détriment des sérieuses études, a déjà trop duré. Comment croire en effet que le pouvoir, attaqué de la sorte, abandonné des idées et des hommes dont il avait emprunté le secours, persiste longtemps encore à rester isolé des alliés naturels qu'il a dans l'autre camp? Est-il donc si pénible de reconnaître qu'on a eu tort, surtout quand c'est au prix de concessions mutuelles que doit se rétablir la paix? car il est bon que l'Académie le sache et s'y attende : si le pouvoir revient à elle, il lui faudra de son côté faire plus d'un pas, quel que puisse être son bon droit. C'est le propre des révolutions que, même à l'heure où se réparent leurs fautes, quand on retranche ce qu'elles ont fait de trop, il faut encore laisser survivre une partie de ce qu'elles ont fait. Sous quelle forme, par quelle adjonction de personnes, par quel partage d'autorité, s'établira la transaction qui fondera cette paix appelée de nos vœux, et qui seule peut garantir à notre école un retour de prospérité? Nous l'ignorons, mais nous avons pleine assurance que l'état présent ne peut durer.

L. Vitet.

CÉSAR ET CICÉRON

II.

LE VAINQUEUR ET LES VAINCUS APRÈS PHARSALE.

La guerre civile interrompit les rapports que Cicéron avait entretenus avec César pendant la guerre des Gaules (1). Il hésita longtemps à s'y engager, et c'est après de longues indécisions que les remords de sa conscience, la crainte de l'opinion, et surtout l'exemple de ses amis le décidèrent enfin à partir pour le camp de Pompée. « Comme le bœuf suit le troupeau, disait-il, je vais retrouver les honnêtes gens; » mais il n'y allait qu'à contre-cœur et sans espérance. Après Pharsale, il ne crut pas qu'il fût possible de continuer la lutte : il le dit ouvertement dans un conseil des chefs républicains qui fut tenu à Dyrrachium, et il s'empressa de retourner à Brindes pour se mettre à la disposition du vainqueur.

Que de regrets ne dut-il pas éprouver alors, si sa pensée se reporta à quelques années en arrière et s'il se ressouvint des triomphes de son retour! Dans cette même ville, où on l'avait reçu avec tant de fêtes, il était contraint de débarquer furtivement, de cacher ses licteurs, d'éviter la foule et de ne sortir que de nuit. Il y passa onze mois, les plus tristes de sa vie, dans l'isolement et l'anxiété. Son cœur était déchiré de tous les côtés, et ses affaires domestiques ne lui causaient pas moins de chagrin que les événemens publics. Son absence avait achevé de déranger sa fortune. Au moment où elle

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre.

était le plus embarrassée, il avait eu l'imprudence de prêter ce qu'il avait d'argent à Pompée : le poignard du roi d'Égypte avait emporté à la fois la créance et le débiteur. Pendant qu'il essayait de se procurer quelques ressources en vendant ses meubles et sa vaisselle, il découvrit que sa femme s'entendait avec ses affranchis pour le dépouiller de ce qui lui restait; il apprit que son frère et son neveu, qui s'étaient rendus auprès de César, cherchaient à se justifier à ses dépens, et travaillaient à le perdre afin de se sauver; il revit Tullia, sa fille chérie, mais il la revit triste et malade, pleurant à la fois les infortunes de son père et les infidélités de son mari. A ces malheurs trop réels se joignent en même temps pour lui des malheurs imaginaires qui ne le font guère moins souffrir; il est tourmenté surtout par ses irrésolutions habituelles. A peine a-t-il mis le pied en Italie qu'il se repent déjà d'y être venu. Suivant son usage, son imagination inquiète met toujours les choses au pire, et il est ingénieux à trouver dans tout ce qui lui arrive quelque raison d'être mécontent. Il se désole lorsque Antoine veut le forcer à quitter l'Italie; quand on lui permet d'y rester, il se désole encore, parce que cette exception qu'on fait en sa faveur peut nuire à sa réputation. Si César néglige de lui écrire, il prend l'alarme; s'il reçoit une lettre de lui, quelque bienveillante qu'elle soit, il en pèse si bien tous les termes qu'il finit par y découvrir quelque motif de s'effrayer; l'amnistie, même la plus large et la plus complète, ne le rassure pas tout à fait. « Quand on pardonne si facilement, dit-il, c'est qu'on diffère sa vengeance. »

Enfin, après un séjour de près d'une année dans cette ville bruyante et empestée, il lui fut permis de quitter Brindes. Il revint dans ses belles maisons de campagne qu'il aimait tant et où il avait été si heureux; il retrouva ses livres, il reprit ses études interrompues, il put goûter de nouveau ces biens précieux dont on jouit sans y songer quand on les possède, et qu'on ne commence à apprécier que lorsqu'on les a un moment perdus, la sécurité et le repos. Rien n'égala jamais pour lui le charme de ces premiers jours passés tranquillement à Tusculum après tant d'orages, et de ce retour aux calmes plaisirs de l'esprit, pour lesquels il sentait bien alors qu'il était véritablement fait. « Sachez, écrivait-il à son ami Varron, que depuis mon retour je me suis réconcilié avec mes vieux amis, je veux dire avec mes livres. A la vérité, si je les fuyais, ce n'est pas que je fusse irrité contre eux, mais je ne pouvais les voir sans quelque confusion. Il me semblait qu'en m'engageant dans des affaires si agitées, avec des alliés douteux, je n'avais pas suivi assez fidèlement leurs préceptes. Ils me pardonnent, ils me rappellent à leur compagnie; ils me disent que vous avez été plus sage

que moi de ne point les quitter. A présent que je suis rentré en grâce avec eux, j'espère bien qu'il me sera plus facile de supporter les maux qui nous accablent et ceux dont nous sommes menacés. »

Sa conduite était désormais toute tracée. Il devait au grand parti qu'il avait servi et défendu de se tenir en dehors du gouvernement nouveau. Il lui fallait chercher dans la philosophie et les lettres un emploi utile de son activité, et se créer une retraite honorable loin des affaires publiques, dont il ne pouvait plus s'occuper avec honneur. Il l'avait bien compris lorsqu'il disait : « Conservons au moins une demi-liberté en sachant nous cacher et nous taire. » Se taire et se cacher, c'était bien le programme qui lui convenait le mieux, comme à tous ceux qui s'étaient soumis après Pharsale. On va voir comment il y fut fidèle.

I.

Il est bien difficile de se déshabituer tout d'un coup de la politique. Le maniement des affaires et l'exercice du pouvoir, même quand ils ne contentent pas tout à fait une âme, la désenchantent du reste, et la vie paraît vide à celui qui ne les a plus pour la remplir. C'est ce qui arriva à Cicéron. Il était certainement très sincère lorsqu'en quittant Brindes il s'engageait « à se cacher tout entier dans les lettres, » mais il avait promis plus qu'il ne pouvait tenir. Il se fatigua vite du repos, et les plaisirs de l'étude finirent par lui sembler un peu trop calmes; il prêta l'oreille avec plus de curiosité aux bruits du dehors, et, afin de les mieux entendre, il quitta Tusculum pour revenir à Rome. Là, il reprit insensiblement ses anciennes habitudes; il retourna au sénat; sa maison s'ouvrit de nouveau à tous ceux qui aimaient les lettres et les cultivaient; il se remit à fréquenter les amis qu'il avait dans le parti de César, et par leur intermédiaire il renoua ses relations avec César lui-même.

Ils se réconcilièrent facilement, malgré tous les motifs qu'ils avaient de s'en vouloir. Le goût des plaisirs de l'esprit qui les réunissait était plus fort chez eux que toutes les antipathies politiques. La première irritation passée, ils revinrent l'un vers l'autre avec cette aisance que donnent l'usage et la pratique du monde, oubliant ou paraissant oublier tous les dissentimens qui les avaient séparés. Cependant ces relations étaient devenues pour Cicéron plus délicates que jamais. Ce n'était plus seulement un protecteur qu'il retrouvait dans son ancien condisciple, c'était un maître. Il n'y avait plus, comme autrefois, entre eux de traité ou d'accord qui créât des obligations réciproques; il y avait un vainqueur à qui les droits de la guerre permettaient tout et un vaincu qui tenait la vie

de sa clémence. Ce qui ajoutait à la difficulté de la situation, c'est que plus le vainqueur avait le droit de se montrer exigeant, plus l'opinion publique commandait au vaincu d'être réservé. On pouvait supposer, à l'époque de la guerre des Gaules, que Cicéron défendait les projets de César par amitié ou par conviction; mais depuis qu'en se prononçant avec tant d'éclat pendant la guerre civile il avait montré qu'il désapprouvait sa cause, les complaisances qu'il pouvait avoir pour lui n'étaient plus que de basses flatteries et une manière honteuse de mériter son pardon. Déjà son brusque retour de Pharsale avait été fort blâmé. « On ne me pardonne pas de vivre, » disait-il. On pardonnait moins encore à Cicéron ses relations familières avec les amis de César. Les honnêtes gens murmuraient de le voir visiter si assidûment la maison de Balbus, aller dîner chez le voluptueux Eutrapelus en compagnie de Pansa ou d'Antoine et à côté de la comédienne Cythéris, prendre part aux fêtes somptueuses que donnait Dolabella avec l'argent des vaincus; de tous côtés, la malveillance avait les yeux ouverts sur ses faiblesses. Il lui fallait donc satisfaire à la fois tous les partis, ménager les vainqueurs et les vaincus dans l'intérêt de sa réputation ou de sa sûreté, vivre à côté du maître sans trop lui complaire, mais sans jamais le fâcher, et accommoder ensemble dans ces rapports périlleux ce qu'il devait à son honneur et ce qui était nécessaire à son repos. C'était une situation délicate, dont un homme ordinaire aurait eu peut-être quelque peine à se tirer, mais qui n'était pas au-dessus de la dextérité de Cicéron. Il avait, pour en sortir à son avantage, une qualité merveilleuse qui l'empêchait de paraître trop humble et trop bas, même quand il était contraint de flatter. Mme de Sévigné a dit quelque part : « L'esprit est une dignité. » Ce mot est vrai dans tous les sens; il n'y a rien qui aide davantage à traverser sans bassesse des temps difficiles. Quand un homme conserve son esprit devant un maître absolu, quand il ose plaisanter et sourire au milieu du silence et de l'effroi des autres, il témoigne par là que la grandeur de celui auquel il parle ne l'intimide pas, et qu'il se sent assez fort pour la soutenir. C'est encore une façon de le braver que de rester maître de soi en sa présence, et il me semble qu'un despote exigeant et ombrageux doit être presque aussi mécontent de ceux qui se permettent d'avoir de l'esprit devant lui que de ceux qu'il peut soupçonner d'avoir du cœur. Il y a donc au-dessous, mais à côté du courage de l'âme, qui inspire des résolutions énergiques, celui de l'esprit, qu'il ne faut pas dédaigner, car il est souvent le seul qui soit possible. Après la défaite des gens de cœur, les gens d'esprit ont leur tour, et ils rendent encore quelques services quand les autres n'ont plus le pouvoir de rien faire. Comme

ils sont déliés et souples, qu'ils savent relever vivement la tête après que la nécessité les a forcés de la plier, ils se soutiennent avec quelque honneur dans la ruine de leur parti. Leur raillerie, si discrète qu'elle soit, est une sorte de protestation contre le silence imposé à tout le monde, et elle empêche au moins qu'après avoir perdu la liberté d'agir on ne perde encore tout à fait celle de parler. L'esprit n'est donc pas une chose aussi futile qu'on affecte de le dire; il a sa grandeur aussi, et il peut se faire qu'après une grande catastrophe, quand tout est muet, abattu, découragé, il maintienne seul la dignité humaine en grand danger de périr.

Tel fut à peu près le rôle de Cicéron à cette époque, et il faut reconnaître que ce rôle ne manquait pas d'importance. Dans cette grande ville, soumise et muette, lui seul osait parler. Il avait commencé à le faire de bonne heure, et il était encore à Brindes, ignorant si on lui ferait grâce, qu'il effrayait déjà Atticus par la liberté de ses propos. L'impunité le rendit naturellement plus audacieux, et après qu'il fut de retour à Rome il ne prit presque plus d'autre précaution que de rendre ses railleries le plus agréables et le plus spirituelles qu'il le pouvait. César aimait l'esprit, même quand il s'exerçait à ses dépens. Au lieu de se fâcher des bons mots de Cicéron, il en faisait collection, et au plus fort de la guerre d'Espagne il donnait l'ordre à ses correspondans de les lui envoyer. Cicéron, qui le savait, parlait sans se gêner. Cette liberté, qui était alors si rare, attirait sur lui tous les yeux. Jamais il n'avait été plus entouré. Les amis de César le fréquentaient volontiers pour se donner, à l'exemple de leur chef, un air de libéralité et de tolérance. Comme il était, depuis la mort de Pompée et de Caton, le survivant le plus illustre du parti républicain, les partisans que conservait encore la république s'empressaient autour de lui. On venait donc le voir de tous les côtés, et tous les partis se rencontraient le matin dans son vestibule. « Je reçois en même temps, disait-il, la visite de beaucoup d'honnêtes gens qui sont tristes et celle de nos joyeux vainqueurs. »

Cet empressement avait sans doute de quoi le flatter, et rien ne devait lui faire plus de plaisir que d'avoir repris son importance. Remarquons cependant qu'en redevenant un grand personnage dont on recherchait l'amitié, dont on fréquentait la maison, il manquait déjà à la première partie du programme qu'il s'était tracé; la part qu'il prit, vers la même époque, au retour des exilés ne tarda pas à lui faire oublier l'autre. Il avait renoncé à se cacher pour répondre aux avances de César; nous allons voir comment il renonça à se taire pour le remercier de sa clémence.

On a bien raison d'admirer la clémence de César, et les éloges

qu'on en fait sont mérités. Au milieu des guerres sans pitié de l'ancien monde, c'est la première fois qu'on voit luire un rayon d'humanité. Aucun doute n'était encore entré dans l'âme d'un vainqueur sur l'étendue de ses droits; il les croyait sans limites et les exerçait sans scrupule. Qui songeait, avant César, à proclamer et à pratiquer le respect du vaincu? Il fut le premier qui annonça que sa vengeance ne survivrait pas à sa victoire et qu'il ne frapperait pas un ennemi désarmé. Ce qui ajoute à l'admiration que sa conduite inspire, c'est qu'il donna ce bel exemple de modération et de douceur dans une époque de violence, entre les proscriptions de Sylla et celles d'Octave, c'est qu'il fit grâce à ses ennemis au moment même où ses ennemis massacraient ses soldats prisonniers et brûlaient vivans ses matelots avec leurs navires. Cependant il ne faut rien exagérer, et l'histoire ne doit pas être un panégyrique. Sans prétendre diminuer la gloire de César, il est permis de se demander quel motif il avait de pardonner aux vaincus; il est juste de chercher de quelle façon et dans quelles limites s'exerça sa clémence.

Curion, un de ses meilleurs amis, disait un jour à Cicéron, dans une conversation intime, que César était cruel par tempérament, et qu'il n'avait épargné ses ennemis que pour conserver l'affection du peuple; mais le sceptique Curion était fort disposé à voir toujours les gens par leurs mauvais côtés : il a certainement calomnié son chef. La vérité est que César était clément à la fois par nature et par système, *pro natura et pro instituto;* c'est le continuateur de ses *Commentaires* qui le dit, et celui-là le connaissait bien. Or, si le cœur ne change pas, la politique peut changer avec les circonstances. Quand on est bon uniquement par nature, on l'est toujours; mais lorsqu'à cet instinct naturel qui porte à la clémence se joint la réflexion qui calcule le bon effet qu'elle produira et le profit qu'on en doit tirer, il peut arriver qu'on devienne moins clément dès qu'on a moins d'intérêt à l'être. Celui qui, par système, se faisait doux et humain pour attirer les gens à lui se résignera, par système aussi, à être cruel, s'il éprouve le besoin de les intimider. C'est ce qui est arrivé à César, et quand on étudie sa vie de près, on trouve que sa clémence a souffert plus d'une éclipse. Je ne crois pas qu'il ait commis aucunes cruautés sans motif et pour le plaisir de les commettre, comme faisaient tant de ses contemporains; mais il ne se les refusait pas non plus lorsqu'il y trouvait quelque avantage. Pendant qu'il était préteur en Espagne, il lui est arrivé de prendre d'assaut des villes qui demandaient à se rendre pour avoir un prétexte de les piller. En Gaule, il n'a jamais hésité à effrayer ses ennemis par des vengeances terribles; nous le voyons faire tran-

cher la tête à tout le sénat des Vénètes, vendre à la fois comme esclaves les quarante mille habitans de Genabum, couper le poing à tous ceux qui dans Uxellodunum avaient pris les armes contre lui. Et l'héroïque chef des Arvernes, ce Vercingétorix qui fut un adversaire si digne de lui, ne l'a-t-il pas tenu cinq ans entiers en prison, pour donner ensuite froidement l'ordre de l'égorger le jour de son triomphe? Même à l'époque des guerres civiles, et quand il combattait ses concitoyens, il se fatigua de pardonner. Lorsqu'il vit que son système de clémence ne désarmait pas ses ennemis, il y renonça, et leur obstination, qui le surprit, finit par le rendre cruel. A mesure que la lutte se prolonge, elle prend des deux côtés des couleurs plus sombres. Entre les républicains exaspérés par leurs défaites et le vainqueur furieux de leur résistance, la guerre devient sans merci. Après Thapsus, César donne l'exemple des supplices, et son armée, s'inspirant de sa colère, égorge les vaincus sous ses yeux. Il avait déclaré, en partant pour sa dernière expédition d'Espagne, que sa clémence était à bout, et que tous ceux qui ne poseraient pas les armes seraient mis à mort. Aussi la bataille de Munda fut-elle terrible. Dion raconte que les deux armées s'attaquèrent avec une rage silencieuse, et qu'au lieu des chants guerriers qui retentissent d'ordinaire, on n'entendait par momens que ces mots : « Frappe et tue. » Le combat fini, le massacre commença. Le fils aîné de Pompée, qui était parvenu à s'enfuir, fut traqué dans les forêts pendant plusieurs jours et tué sans miséricorde, comme les chefs vendéens dans nos guerres du Bocage.

Le plus beau moment de la clémence de César, c'est Pharsale. Il avait annoncé d'avance, lorsqu'il entra en Italie, qu'on ne verrait pas recommencer les proscriptions. « Je ne veux pas imiter Sylla, disait-il dans une lettre célèbre, et qui fut sans doute fort répandue. Inaugurons une nouvelle façon de vaincre, et cherchons notre sûreté dans la clémence et la douceur. » Il ne démentit pas d'abord ces belles paroles. Après la victoire, il donna l'ordre à ses soldats d'épargner leurs concitoyens, et sur le champ de bataille même il tendit la main à Brutus et à beaucoup d'autres. On a tort de penser toutefois qu'il y ait eu à ce moment une amnistie générale (1). Au contraire, un édit d'Antoine, qui gouvernait Rome en l'absence de César, défendit sévèrement à tous les pompéiens de revenir en Italie sans en avoir obtenu la permission. Cicéron et Lælius, qui n'étaient pas à craindre, furent seuls exceptés. Beaucoup d'autres rentrèrent ensuite, mais on ne les rappela qu'individuellement et par des décrets spéciaux. C'était le moyen pour César de tirer un

(1) L'amnistie générale, dont parle Suétone, n'eut lieu que beaucoup plus tard.

meilleur parti de sa clémence. D'ordinaire ces grâces qu'on accordait ainsi en détail n'étaient pas gratuites, et on les faisait presque toujours payer aux exilés d'une partie de leur fortune. Rarement aussi elles étaient complètes du premier coup; on leur permettait de revenir en Sicile, puis en Italie, avant de leur ouvrir tout à fait les portes de Rome. Ces degrés habilement ménagés, en multipliant le nombre des faveurs accordées par César, ne laissaient pas s'assoupir l'admiration publique. Chaque fois le chœur des flatteurs recommençait ses louanges, et l'on ne cessait pas de célébrer la générosité du vainqueur.

Il y avait donc, après Pharsale, un certain nombre d'exilés en Grèce et dans l'Asie qui attendaient avec impatience qu'on leur donnât la permission de revenir chez eux, et qui ne l'obtinrent pas tous. Les lettres de Cicéron nous rendent le service de nous en faire connaître quelques-uns. Ce sont des gens de toute condition et de toute fortune, des négocians et des fermiers de l'impôt aussi bien que des grands seigneurs. A côté d'un Marcellus, d'un Torquatus, d'un Domitius, il y a des personnages entièrement inconnus, comme Trebianus et Toranius, ce qui prouve que la vengeance de César ne s'arrêtait pas aux chefs du parti. On y rencontre aussi trois écrivains, et, ce qui est digne de remarque, c'est que ce sont peut-être les plus mal traités. L'un d'eux, T. Ampius, était un fougueux républicain qui ne montra pas dans l'exil autant de fermeté qu'on aurait cru. Il s'occupait à écrire une histoire des hommes illustres, et il paraît qu'il ne profitait pas assez pour son compte des beaux exemples qu'il y trouvait. Nous connaissons mieux les deux autres, qui ne se ressemblent guère : c'était l'Étrusque Cæcina, un négociant bel esprit, et le savant Nigidius Figulus. Nigidius, qu'on mettait à côté de Varron pour l'étendue de ses connaissances, et qui était, comme lui, à la fois philosophe, grammairien, astronome, physicien, rhéteur et jurisconsulte, avait surtout frappé ses contemporains par la profondeur de ses recherches théologiques. Comme on le voyait s'occuper beaucoup des doctrines des Chaldéens et des orphiques, il passait pour un grand magicien. On croyait qu'il prédisait l'avenir, et on le soupçonnait de ressusciter les morts. Tant d'occupations d'un genre si différent ne l'empêchaient pas de s'intéresser aux affaires de son pays. On ne pensait pas alors qu'un savant fût dispensé d'être un citoyen. Il brigua et obtint les dignités publiques; il fut préteur en des temps difficiles et se fit remarquer par son énergie. Quand César entra en Italie, Nigidius, fidèle à la maxime de son maître Pythagore, qui ordonne au sage de porter secours à la loi menacée, s'empressa de quitter ses livres, et il était au premier rang des combattans de Pharsale.

Cæcina avait paru d'abord aussi ferme que Nigidius, et il s'était fait remarquer comme lui par son ardeur républicaine. Non content de prendre les armes contre César, il l'avait encore insulté dans un pamphlet, au commencement de la guerre; mais il était aussi faible que violent, il ne put pas supporter l'exil. Cet homme léger et mondain avait besoin des plaisirs de Rome, et il se désolait d'en être privé. Pour obtenir sa grâce, il imagina d'écrire un nouvel ouvrage destiné à contredire l'ancien et à en effacer le mauvais effet. Il l'avait appelé ses *Plaintes*, et ce titre indique assez quel en était le caractère. Il y prodiguait sans mesure les éloges à César, et cependant il craignait toujours de n'en avoir pas dit assez. « Je frémis de tous mes membres, s'écriait-il, quand je me demande s'il en sera content. » Tant d'humiliations et de bassesse finirent par toucher le vainqueur, et tandis qu'il laissait impitoyablement mourir en exil l'énergique Nigidius, qui ne savait pas flatter, il permettait à Cæcina de se rapprocher de l'Italie et de s'établir en Sicile.

Cicéron s'était fait le consolateur de tous ces exilés, et il employait son crédit à rendre leur condition meilleure : il les servit tous avec le même dévouement, quoiqu'il y en eût parmi eux dont il avait à se plaindre; mais il ne se souvenait plus de leurs torts dès qu'il les voyait malheureux. Il mettait une habileté touchante, en leur écrivant, à accommoder son langage à leur situation ou à leurs sentimens, se souciant peu d'être d'accord avec lui-même, pourvu qu'il pût les consoler et leur être utile. Après avoir dit à ceux qui se lamentaient d'être éloignés de Rome qu'ils avaient tort de vouloir y revenir, et qu'il vaut mieux entendre seulement parler des malheurs de la république que de les voir de ses yeux, il écrivait tout le contraire à ceux qui supportaient trop courageusement l'exil, et qui ne voulaient pas, au grand désespoir de leur famille, demander leur rappel. Quand il rencontrait un empressement trop servile à prévenir et à provoquer les bontés de César, il n'hésitait pas à le blâmer, et, avec des ménagemens infinis, il rappelait au respect de lui-même le malheureux qui l'oubliait. S'il voyait au contraire qu'on fût disposé à commettre quelque héroïque imprudence et à tenter, sans profit pour personne, un coup d'éclat dangereux, il s'empressait de retenir cet élan de courage inutile et prêchait la prudence et la résignation. Pendant ce temps il n'épargnait pas ses peines. Il allait trouver les amis du maître, ou, s'il en était besoin, il essayait de voir le maître lui-même, quoiqu'il fût bien difficile d'aborder un homme sur lequel retombaient les affaires du monde entier. Il priait, il promettait, il fatiguait de ses supplications, et presque toujours il finissait par réussir, car César tenait à l'engager de plus en plus dans son parti par les faveurs

qu'il lui accordait. Une fois la grâce obtenue, il voulait être le premier à l'annoncer à l'exilé, qui l'attendait impatiemment; il le félicitait avec effusion et joignait à ses complimens quelques leçons de modération et de silence qu'il donnait volontiers aux autres, mais qu'il ne pratiquait pas toujours lui-même.

Parmi ces exilés, il n'y avait pas de personnage plus important que l'ancien consul Marcellus; il n'y en avait pas non plus que César eût autant de raison de haïr. Par une sorte de bravade cruelle, Marcellus avait fait battre de verges un habitant de Côme, pour montrer quel cas il faisait de la loi de César qui accordait à cette ville le droit de cité. Après Pharsale, il s'était retiré à Mitylène et ne songeait pas en revenir, quand ses parens et Cicéron se mirent en tête d'obtenir sa grâce. Pendant qu'ils faisaient les premières démarches, ils rencontrèrent un obstacle sur lequel ils n'avaient point compté: ils pensaient qu'ils n'auraient à supplier que César, et il leur fallut commencer par fléchir Marcellus. C'était un homme énergique que le mauvais succès de sa cause n'avait pas abattu, un véritable philosophe, qui s'était fort bien accommodé de l'exil, un républicain obstiné, qui ne voulait pas retourner à Rome pour la voir esclave. Il fallut toute une longue négociation avant qu'il consentît à permettre qu'on implorât pour lui le vainqueur; encore ne le permit-il que de fort mauvaise grâce. Lorsqu'on lit les lettres que Cicéron lui écrit à cette occasion, on admire beaucoup son habileté, mais on a quelque peine à comprendre les motifs de son insistance. On se demande avec surprise pourquoi il prend au retour de Marcellus beaucoup plus d'intérêt que Marcellus n'en prenait lui-même. Ils n'avaient jamais été très liés ensemble; Cicéron ne se gênait pas pour le blâmer de son obstination, et l'on sait que ces caractères raides et entiers ne lui convenaient pas. Il faut donc qu'il ait eu pour souhaiter si vivement que Marcellus revînt à Rome quelque motif plus fort que l'affection qu'il avait pour lui. Ce motif, qu'il ne dit pas et qu'on devine, c'est la peur que lui faisait l'opinion publique. Il savait bien qu'on lui reprochait de n'avoir pas assez fait pour sa cause, et lui-même s'accusait par momens de l'avoir abandonnée trop vite. Lorsque du milieu de Rome, où il passait si joyeusement son temps dans ces somptueux dîners que lui donnaient Hirtius et Dolabella, et où il allait, disait-il, pour égayer un peu sa servitude, il venait à songer à ces braves gens qui se faisaient tuer en Afrique et en Espagne, ou qui vivaient en exil dans quelque ville triste et ignorée de la Grèce, il s'en voulait de n'être pas avec eux, et la pensée de leurs souffrances troublait souvent ses plaisirs. Voilà pourquoi il travaillait avec tant d'ardeur à leur retour. Il lui importait de diminuer le nombre de ceux dont les misères formaient un

contraste fâcheux avec le bonheur dont il jouissait, ou qui, par leur fière attitude, paraissaient condamner sa soumission. Toutes les fois qu'un proscrit revenait à Rome, il lui semblait qu'il se délivrait lui-même d'un remords et qu'il échappait aux reproches des malveillans. Aussi, quand il eut obtenu, contre son attente, la grâce de Marcellus, sa joie ne connut-elle pas de bornes. Elle alla jusqu'à lui faire oublier la résolution qu'il avait prise de se taire, et à laquelle il avait été fidèle pendant deux ans. Il prit la parole dans le sénat pour remercier César, et prononça le célèbre discours qui nous est resté (1).

La réputation de ce discours a eu des fortunes très diverses. On l'a longtemps admiré sans réserve, et au siècle dernier le bon Rollin le regardait comme le modèle et le dernier terme de l'éloquence; mais cet enthousiasme a beaucoup diminué depuis qu'on est devenu moins sensible à l'art de louer délicatement les princes, et qu'on fait plus de cas d'une parole franche et libre que des flatteries les plus ingénieuses. Il est certain qu'on souhaiterait parfois dans ce discours un peu plus de dignité. On est surtout choqué de la façon dont les souvenirs délicats de la guerre civile y sont rappelés. Il fallait n'en rien dire ou en parler plus fièrement. Devait-on par exemple dissimuler les motifs que les républicains avaient de prendre les armes et réduire toute la lutte à un conflit d'ambition entre deux grands personnages? Était-ce bien le moment, après la défaite de Pompée, d'immoler Pompée à César, et d'affirmer avec cette assurance qu'il aurait moins bien usé de la victoire? Pour ne point juger trop sévèrement ces concessions que Cicéron se croit obligé de faire au parti victorieux, nous avons besoin de nous rappeler en quelles circonstances fut prononcé ce discours. C'était la première fois qu'il parlait en public depuis Pharsale. Dans ce sénat épuré par César et qu'il avait rempli de ses créatures, on n'avait pas encore entendu une voix libre. Les amis et les admirateurs du maître avaient seuls la parole, et quelque excès que nous trouvions dans les éloges que Cicéron lui donne, on peut être assuré que toutes ces flatteries durent sembler tièdes au prix de celles qu'on entendait tous les jours. Ajoutons que comme personne n'avait encore osé faire l'essai de la tolérance de César, on n'en connaissait pas exactement les limites. Or il est naturel que celui qui ne sait pas au juste où commence la témérité redoute toujours un peu d'être téméraire. Lorsqu'on ignore la mesure de la liberté permise,

(1) Il va sans dire que je crois à l'authenticité de ce discours : elle a été contestée pour des raisons qui me semblent futiles. Je répondrai plus loin à celles qui sont tirées du caractère même du discours, en montrant qu'il est moins bas et moins servile qu'on ne le prétend.

la crainte de la dépasser peut empêcher quelquefois de l'atteindre. D'ailleurs cet orateur qui parlait pour un exilé était lui-même un des vaincus. Il connaissait toute l'étendue des droits que conférait alors la victoire, et il n'essaie pas de la dissimuler. « Nous avons été défaits, dit-il à César, vous pouviez légitimement nous faire tous mourir. » Aujourd'hui les choses sont bien changées. L'humanité a diminué ces droits impitoyables, et le vaincu, qui le sait, ne s'abandonne pas aussi facilement lui-même : du moment qu'il ne court plus les mêmes dangers, il lui est facile d'avoir plus de courage: mais quand il se trouvait en présence d'un maître qui avait sur lui un pouvoir absolu, quand il savait qu'il ne tenait la liberté et la vie que d'un bienfait toujours révocable, sa parole ne pouvait plus avoir la même assurance, et il ne serait pas juste d'appeler timidité la réserve qu'imposait une situation si périlleuse. Il reste enfin une dernière manière plus simple et probablement plus vraie que les autres d'expliquer ces éloges un peu trop intempérans qu'on a reprochés à Cicéron, c'est de reconnaître qu'ils étaient sincères. Plus les droits du vainqueur étaient grands, plus il était beau d'y renoncer, et le mérite augmentait encore quand on y renonçait en faveur d'un homme qu'on avait des motifs légitimes de haïr. Aussi l'émotion fut-elle très grande parmi les sénateurs quand ils virent César pardonner à son ennemi personnel, et Cicéron la partagea. Ce qui prouve que toutes ces effusions de joie et de reconnaissance dont son discours est rempli ne sont pas seulement des mensonges oratoires, c'est qu'on les retrouve dans une lettre qu'il adresse à Sulpitius et qui n'était pas écrite pour le public. « Ce jour m'a paru si beau, lui dit-il en lui racontant cette mémorable séance du sénat. que j'ai cru voir la république renaître. » C'est aller bien loin, et rien ne ressemble moins au réveil de la république que cet acte arbitraire d'un maître faisant grâce à des gens qui n'étaient coupables que d'avoir bien servi leur pays. Cette violente hyperbole n'en est pas moins la preuve de l'émotion profonde et sincère que causait alors à Cicéron la clémence de César. On sait combien cette vive nature était ouverte aux impressions du moment. Il se laisse ordinairement saisir avec tant de force par l'admiration ou la haine qu'il est rare qu'il garde la mesure en les exprimant. C'est de là que sont venus, dans le discours pour Marcellus, quelques éloges hyperboliques et quelques excès de complimens dont il est aisé de se rendre compte, quoiqu'on aimât mieux ne pas les y rencontrer.

Une fois ces réserves faites, il ne reste plus qu'à admirer. Le discours de Cicéron ne contient pas seulement des flatteries, comme on le prétend, et ceux qui le lisent avec soin et sans prévention y trouvent autre chose. Après avoir remercié César de sa clémence,

il se permet de lui dire quelques vérités et de lui donner quelques conseils. Cette seconde partie, qui se cache un peu aujourd'hui sous les splendeurs de l'autre, est bien plus curieuse, quoique moins éclatante, et elle a dû produire en son temps plus d'effet. Bien qu'il ait refait son ouvrage avant de le publier, comme c'était son habitude, il a dû y conserver le mouvement de l'improvisation. S'il n'a pas trouvé du premier coup ces belles périodes, les plus sonores et les plus pompeuses de la langue latine, il est probable au moins qu'il n'a pas changé grand'chose à l'ordre des idées et à la suite du discours. On sent qu'il s'anime et s'échauffe peu à peu, et qu'à mesure qu'il avance il ose davantage. Le succès de sa belle parole, dont on était privé depuis si longtemps, les applaudissemens de ses amis, l'admiration et la surprise des sénateurs nouveaux qui ne l'avaient pas encore entendu, cette sorte d'ivresse qu'on éprouve soi-même à parler quand on s'aperçoit qu'on vous écoute, enfin le lieu même où il parle, ces murailles du sénat, auxquelles il fait allusion dans son discours, et qui gardaient le souvenir de tant de voix éloquentes et libres, tout lui redonne du cœur. Il oublie les précautions timides du début, et l'audace lui revient avec le succès. N'est-ce pas attaquer indirectement le pouvoir absolu que de dire : « Je souffre de voir que le destin de la république, qui doit être immortelle, dépende tout entier de la vie d'un homme qui doit mourir? » Et que penser de cette autre parole, plus vive encore, presque cruelle : « Vous avez beaucoup fait pour enlever l'admiration des hommes; vous n'avez pas fait assez pour mériter leurs éloges? » Que faut-il donc que César fasse pour que l'avenir puisse le louer autant qu'il l'admirera? Il faut qu'il change ce qui existe : « la république ne peut pas rester comme elle est. » Il ne s'explique pas, mais on devine ce qu'il veut. C'est la liberté qu'il souhaite, non pas cette liberté sans limite dont on avait joui jusqu'à Pharsale, mais une liberté réglée et modérée, compatible avec un pouvoir fort et victorieux, la seule que Rome pût alors supporter. Il est clair qu'en ce moment Cicéron ne croyait pas qu'il fût impossible d'arriver à une transaction entre César et la liberté. Un homme qui renonçait avec tant d'éclat à l'un des droits les moins contestés de la victoire ne pouvait-il pas être tenté de renoncer plus tard aux autres? Et quand on le voyait si clément et si généreux envers les particuliers, était-il défendu de croire qu'il pourrait bien faire un jour cette libéralité à sa patrie? Quelque faible que fût cette espérance, comme alors il n'y en avait pas d'autre, un honnête homme et un bon citoyen ne devaient pas la laisser perdre, et c'était leur devoir d'encourager César par tous les moyens à la réaliser. Ils n'étaient donc pas coupables de le louer avec effusion de ce qu'il

avait fait pour le pousser à faire plus encore, et il me semble que les éloges dont l'accable Cicéron, quand on songe au dessein qu'il avait en les lui donnant, perdent un peu cet air d'esclavage qu'on leur a reproché.

César écouta les complimens avec plaisir et les conseils sans colère. Il était trop heureux que Cicéron renonçât enfin à se taire pour songer à se fâcher de ce qu'il avait dit. Il lui importait que cet homme d'état sur lequel on avait les yeux rentrât de quelque façon dans la vie publique. Cette grande voix qui s'obstinait à rester muette semblait protester contre le gouvernement nouveau. En n'essayant même pas de le contredire, elle laissait croire qu'on n'avait pas la liberté de le faire et faisait paraître l'esclavage plus lourd. On était donc si content d'entendre encore la parole de Cicéron qu'on le laissait parler comme il voulait. Il s'en aperçut vite, et il en profita. A partir de ce moment, quand il parle en public, on sent qu'il est plus à son aise. Son ton se raffermit, et il s'embarrasse moins de complimens et d'éloges. C'est qu'avec le discours pour Marcellus il avait fait l'essai des libertés qu'il pouvait prendre. Le terrain une fois sondé, il était plus maître de ses pas et marchait avec assurance.

Telle fut la situation de Cicéron pendant la dictature de César; on voit bien qu'elle n'était pas aussi humble qu'on l'a prétendu, et que, dans un temps de despotisme, il a su rendre quelques services à la liberté. Ces services ont été généralement méconnus; je n'en suis pas surpris. Il en est un peu des hommes comme des œuvres d'art : quand on les voit à distance, on n'est frappé que des situations franches et des attitudes bien dessinées; les détails et les nuances échappent. On comprend bien ceux qui se livrent entièrement au vainqueur, comme Curion ou Antoine, ou ceux qui lui résistent sans repos, comme Labienus ou Caton. Quant à ces esprits ingénieux et flexibles qui fuient toute extrémité, qui vivent adroitement entre la soumission et la révolte, qui tournent les difficultés plus qu'ils ne les forcent, qui ne se refusent pas à payer de quelques flatteries le droit de dire quelques vérités, on est toujours tenté de leur être sévère. Comme on ne peut pas bien démêler leur attitude dans ce lointain d'où on les regarde, leurs moindres complaisances paraissent des lâchetés, et il semble qu'ils se prosternent quand ils ne font que saluer. Ce n'est qu'en se rapprochant d'eux, c'est-à-dire en étudiant les choses de plus près, qu'on arrive à leur rendre justice. Je crois que cette étude minutieuse n'est pas défavorable à Cicéron, et qu'il ne se trompait pas lorsqu'il disait plus tard en parlant de cette époque de sa vie : « Mon esclavage n'a pas été sans quelque honneur; *servivi cum aliqua dignitate.* »

II.

En rendant compte des rapports de Cicéron et de César après Pharsale, j'ai volontairement omis de parler de la lutte courtoise qu'ils se livrèrent à propos de Caton. C'est un incident si curieux qu'il m'a semblé mériter la peine d'être étudié à part, et pour mieux comprendre les sentimens que chacun des deux apporta à cette lutte, peut-être n'est-il pas inutile de commencer par bien connaître le personnage qui fut l'objet du débat (1).

On se fait généralement une idée assez juste de Caton, et ceux qui l'attaquent comme ceux qui l'admirent sont à peu près d'accord sur les traits principaux de son caractère. Ce n'était pas une de ces natures fuyantes et multiples, comme Cicéron, qu'il est si difficile de saisir. Au contraire personne ne fut jamais plus absolu, plus uniforme que lui, et il n'y a pas de figure dans l'histoire dont les qualités et les défauts soient aussi nettement marqués. Le seul danger pour ceux qui l'étudient, c'est d'être tentés d'exagérer encore ce relief vigoureux. Avec un peu de bonne volonté, il est facile de faire de cet opiniâtre un têtu, de cet homme franc et sincère un rustre et un brutal, c'est-à-dire d'avoir la charge et non le portrait de Caton. Pour éviter de tomber dans cet excès, il convient, avant de parler de lui, de relire une petite lettre qu'il adressait à Cicéron, proconsul en Cilicie. Ce billet est tout ce qui nous reste de Caton, et je serais surpris qu'il n'étonnât pas beaucoup ceux qui se sont fait de lui une idée préconçue. Il n'y a là ni rudesse ni brutalité, mais au contraire beaucoup de finesse et d'esprit. L'occasion était très délicate : il s'agissait de refuser à Cicéron une faveur qu'il souhaitait beaucoup obtenir. Il avait eu sur ses vieux jours la velléité d'être un victorieux, et il demandait au sénat de voter des actions de grâces aux dieux pour le succès de la campagne qu'il venait de faire. En général le sénat se montrait complaisant à ce caprice, Caton presque seul résista; mais il ne voulait pas non plus se brouiller avec Cicéron, et la lettre qu'il lui écrivit pour justifier son refus est un chef-d'œuvre d'habileté. Il lui prouve qu'en s'opposant à sa demande il entend mieux que lui les intérêts de sa gloire. S'il ne veut pas remercier les dieux des succès que Cicéron a obtenus, c'est qu'il croit que Cicéron ne les doit qu'à lui-même. Ne vaut-il pas mieux qu'on en reporte sur lui tout l'honneur que si on l'attribuait au hasard ou à la protection du ciel? Voilà certaine-

(1) Les lecteurs de la *Revue* n'auront pas oublié la façon dont M. Ampère a esquissé le caractère de Caton dans son étude sur *la Fin de la liberté à Rome* (1er avril 1864).

ment une façon fort aimable de refuser, et qui ne laissait pas même à Cicéron, tout mécontent qu'il était, le droit de se mettre en colère. Caton était donc un homme d'esprit à ses heures, quoiqu'au premier abord on ait quelque peine à le supposer. Son caractère s'était assoupli dans l'étude assidue qu'il avait faite des lettres grecques; il vivait au milieu d'un monde élégant, et, sans le vouloir, il en avait pris quelque chose. C'est ce que nous fait soupçonner cette lettre spirituelle, et il faut nous souvenir d'elle et avoir soin de la relire toutes les fois que nous serons tentés de nous le figurer comme un paysan malappris.

Il faut avouer cependant que d'ordinaire il était raide et obstiné, dur pour lui-même et sévère aux autres. C'était la pente de son humeur; il y ajouta par sa volonté. La nature n'est pas seule coupable de ces caractères entiers et absolus qu'on rencontre, et une certaine recherche d'originalité piquante, un peu de complaisance qu'on a pour soi-même font bien souvent qu'on aide la nature et qu'on l'accuse avec plus de vigueur. Caton était entraîné à ce défaut par le nom même qu'il portait. L'exemple de son illustre aïeul était toujours devant ses yeux, et son unique étude fut de lui ressembler sans tenir compte de la différence des temps et des hommes. En imitant, on exagère. Il y a toujours un peu d'effort et d'excès dans les vertus qu'on essaie de reproduire. On ne prend que les endroits les plus saillans de son modèle, et l'on néglige les autres, qui les tempèrent. C'est ce qui arriva à Caton, et Cicéron le blâme justement de n'avoir imité que les côtés rudes et durs de son grand-père. « Si vous laissiez prendre, lui dit-il, à l'austérité de votre sagesse quelques teintes de ses mœurs gaies et faciles, vos qualités en seraient plus agréables. » Il est certain qu'il y avait chez le vieux Caton une pointe de verve piquante, de gaîté rustique, de bonhomie railleuse que son petit-fils ne connaissait pas. Il ne prit de lui que la rudesse et l'obstination, qu'il poussa à l'extrême.

De tous les excès, le plus dangereux peut-être est l'excès du bien; c'est au moins celui dont il est le plus difficile de se corriger, car le coupable s'applaudit lui-même, et personne n'ose le reprendre. Ce fut le défaut de Caton en toute chose de ne pas connaître de mesure. A force de vouloir être ferme dans son opinion, il se rendait inflexible aux conseils de ses amis et aux leçons de l'expérience. La pratique de la vie, cette maîtresse impérieuse, pour parler comme Bossuet, n'avait pas de prise sur lui. Son énergie allait jusqu'à l'obstination, et son honnêteté avait quelquefois le tort d'être trop scrupuleuse. Ce furent ces délicatesses exagérées qui l'empêchèrent de réussir quand il brigua les fonctions publiques. Le peuple était fort exigeant pour ceux qui lui demandaient ses suffrages. Pen-

dant tout le reste de l'année, il se laissait mener et malmener; mais le jour des élections il savait qu'il était le maître, et se plaisait à le montrer. On ne parvenait pas à le gagner, si l'on ne flattait tous ses caprices. Cicéron s'est souvent moqué de ces malheureux et obligeans candidats (*natio officiosissima candidatorum*) qui vont le matin frapper à toutes les portes, qui passent leur temps en visites et en complimens, qui se font un devoir d'accompagner tous les généraux quand ils rentrent dans Rome ou qu'ils en sortent, qui forment le cortége de tous les orateurs influens, et qui sont forcés d'avoir des égards et des respects infinis pour tout le monde. Parmi les gens du peuple, desquels en définitive dépendait l'élection, les plus honnêtes voulaient être flattés, les autres exigeaient qu'on les achetât. Caton n'était pas homme à faire plus l'un que l'autre. Il ne voulait ni flatter ni mentir; encore moins consentait-il à payer. Quand on le pressait d'offrir ces repas et ces présens que depuis longtemps les candidats n'osaient plus refuser, il répondait brusquement : « Est-ce un trafic de plaisir que vous faites avec une jeunesse débauchée, ou le gouvernement du monde que vous demandez au peuple romain? » Et il ne cessait de répéter cette maxime « qu'il ne faut solliciter que par son mérite. » Dure parole! disait Cicéron, et qu'on n'était pas accoutumé à entendre dans un temps où toutes les dignités étaient à vendre. Elle déplut au peuple, qui profitait de cette vénalité, et Caton, qui s'obstinait à ne solliciter que par son mérite, fut presque toujours vaincu par ceux qui sollicitaient avec leur argent.

Les caractères de ce genre, honnêtes et absolus, se rencontrent, à des degrés différens, dans la vie privée comme dans la vie publique. A ce titre, ils sont du domaine de la comédie aussi bien que de l'histoire. Si je ne craignais de manquer à la gravité du personnage que j'étudie, je dirais que cette fière réponse que je viens de citer me fait involontairement songer à l'une des plus belles créations de notre théâtre. C'est un Caton aussi que Molière a voulu peindre dans *le Misanthrope*. A la vérité, il s'agit seulement de la fortune d'un particulier et non pas du gouvernement du monde, et il n'est plus question que d'un procès civil; mais à ce propos le Caton de la comédie parle tout à fait comme l'autre. Il ne veut pas non plus se plier aux usages qu'il n'approuve pas. Même au risque de perdre son procès, il ne visitera pas ses juges, et quand on lui dit :

Et qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite?

il répond aussi fièrement que Caton :

Qui je veux? La raison, mon bon droit, l'équité.

Quoi qu'on fasse, ces personnages inspirent toujours un grand respect. Le cœur manque lorsqu'on veut les blâmer, et cependant il faut avoir le courage de le faire. Ce n'est pas avec ces exagérations et ces partis-pris de rigueur que la probité, l'honneur, la liberté, toutes les nobles causes enfin, veulent être défendues. Elles ont assez de désavantages par elles-mêmes dans la lutte qu'elles livrent à la corruption et à la licence, sans qu'on les fasse plus déplaisantes encore par une raideur et une sévérité inutiles. Exagérer les scrupules, c'est désarmer la vertu. C'est bien assez qu'elle soit forcée d'être grave; pourquoi vouloir la rendre rebutante? Sans rien sacrifier des principes, il est des points sur lesquels elle doit savoir céder aux hommes pour les dominer. Ce qui prouve que ces gens qui se piquent de ne céder jamais ont tort, c'est qu'ils ne sont pas aussi intraitables qu'ils le supposent, et que, malgré leur résistance, ils finissent toujours par faire quelques concessions. Cet austère, ce rigoureux Alceste, il est du monde après tout, et du meilleur. Il vit à la cour, et on le reconnaît bien, je ne dis pas seulement à ses manières et à sa tournure, quoique je me figure l'*homme aux rubans verts* mis avec goût et élégance, mais à ces atténuations qu'il emploie, à ces faux-fuyans de politesse qui sont des mensonges aussi, et qu'il ne souffrirait pas chez Philinte. Avant d'éclater contre le grand seigneur au sonnet, il prend des formules adroites où la vérité ne se laisse qu'entrevoir.

> Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?
> — Je ne dis pas cela.

Ce *je ne dis pas cela*, qu'il répète si souvent, qu'est-ce autre chose, à le juger avec la rigueur du misanthrope, qu'une condescendance et une faiblesse coupables? Rousseau le reproche durement à Alceste, et je ne crois pas qu'Alceste, s'il reste fidèle à ses principes, trouve rien à répondre à Rousseau. Il ne serait pas difficile non plus de montrer dans Caton des démentis de ce genre. Ce rigoureux ennemi de la brigue, qui d'abord ne voulait rien faire pour le succès de ses candidatures, il finit par solliciter : il allait sur le Champ de Mars, comme tout le monde, serrer la main des citoyens et demander leur voix. « Eh quoi! lui disait ironiquement Cicéron, que ces contradictions mettaient en bonne humeur, est-ce à vous de venir me demander mon suffrage? N'est-ce pas moi plutôt qui dois remercier un homme de votre mérite qui veut bien braver les fatigues et les périls pour moi? » Il faisait plus, ce sévère ennemi du mensonge : il avait un de ces esclaves, appelés *nomenclateurs*, qui savaient le nom et la profession de tous les citoyens de Rome, et il s'en servait, comme les autres, pour faire croire aux pauvres

électeurs qu'il les connaissait. « N'est-ce pas abuser et tromper le public? » disait Cicéron, et Cicéron n'avait pas tort. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que ces concessions, qui compromettent la dignité et l'unité d'un caractère, ne servent de rien : on les fait généralement de mauvaise grâce et trop tard; elles n'effacent pas le souvenir des rudesses passées et ne gagnent plus personne. Malgré ses sollicitations tardives et l'aide de son nomenclateur, Caton n'arriva point au consulat, et Cicéron le blâme sévèrement des maladresses qui le firent échouer. Il pouvait sans douter se passer d'être consul; mais la république avait besoin qu'il le fût, et aux yeux de beaucoup de bons citoyens c'était presque l'abandonner et la trahir que de favoriser, par des raffinemens de scrupules et des exagérations d'honnêteté, le triomphe des plus méchans.

Encore comprend-on ces exagérations et ces excès chez un homme qui a l'intention de *fuir l'approche des humains*, comme Alceste: mais ils ne sont plus pardonnables quand on veut vivre avec eux, et encore moins quand on aspire à les gouverner. Le gouvernement des hommes est quelque chose de délicat et de difficile qui demande qu'on ne commence pas par rebuter ceux qu'on se propose de conduire. On doit assurément avoir l'intention de les rendre meilleurs, mais il faut commencer par les prendre comme ils sont. C'est la première loi de la politique de ne vouloir que ce qui est possible. Caton méconnut souvent cette loi. Il ne savait pas se plier à ces ménagemens sans lesquels on ne gouverne pas les peuples; il n'avait pas assez de souplesse dans le caractère ni ce degré d'intrigue honnête qui fait réussir dans les choses qu'on entreprend; il manquait de ce liant qui rapproche les ambitions opposées, qui calme les jalousies rivales, qui groupe des gens divisés d'humeurs, d'opinions, d'intérêts, autour d'un homme. Il ne pouvait être qu'une protestation éclatante contre les mœurs de son temps; il n'était pas un chef de parti. Osons le dire, malgré le respect que nous éprouvons pour lui, son âme était obstinée, parce que son esprit était étroit. Il ne voyait pas d'abord les points sur lesquels on doit se relâcher et ceux qu'il faut défendre jusqu'à la fin. Disciple des stoïciens, qui disaient que toutes les fautes sont égales, c'est-à-dire, suivant la plaisanterie de Cicéron, qu'il y a autant de mal à tuer un poulet sans nécessité qu'à étrangler son père, il avait appliqué cette étrange et dure théorie à la politique. Enfermé dans la légalité stricte, il en défendait les moindres vétilles avec un acharnement fâcheux. Son admiration pour le passé ne savait pas choisir. Il imitait les anciens costumes comme il suivait les vieilles maximes, et il affectait de ne pas porter de tunique sous sa toge, parce que Camille n'en avait pas. Son manque d'étendue dans

l'esprit, son zèle étroit et obstiné, furent plus d'une fois nuisible à la république. Plutarque lui reproche d'avoir jeté Pompée dans les bras de César en lui refusant quelques satisfactions de vanité sans importance. Cicéron le blâme d'avoir mécontenté les chevaliers, qu'il avait eu tant de peine à rapprocher du sénat. Sans doute les chevaliers faisaient des demandes déraisonnables, mais il devait tout leur accorder plutôt que de les laisser apporter à César l'appui de leurs immenses richesses. C'est à cette occasion que Cicéron disait de lui : « Il se croit dans la république de Platon et non dans la boue de Romulus, » et ce mot est resté comme celui qui caractérise le mieux cette politique maladroite qui, en exigeant trop des hommes, finit par n'en rien obtenir.

Le rôle naturel de Caton, c'était la résistance. Il ne s'entendait pas à discipliner et à conduire un parti; il était admirable quand il s'agissait de tenir tête à un adversaire. Il employait pour le vaincre une tactique qui lui a souvent réussi : quand il voyait qu'on allait prendre une décision qui lui semblait funeste, et qu'il fallait à tout prix empêcher le peuple de voter, il prenait la parole et ne la quittait plus. Plutarque dit qu'il pouvait parler tout un jour sans se fatiguer. Les murmures, les cris, les menaces, rien ne lui faisait peur. Quelquefois un licteur l'arrachait de la tribune; mais dès qu'il était libre, il y remontait. Un jour, le tribun Trebonius fut tellement impatienté de cette résistance qu'il le fit conduire en prison : Caton, sans se troubler, continua sa harangue en marchant, et la foule le suivit pour l'entendre. Il est à remarquer qu'il n'était pas véritablement impopulaire : le peuple, qui aime le courage, finissait par être dompté par ce sang-froid opiniâtre et cette invincible énergie. Il lui est arrivé de se déclarer quelquefois pour lui, contrairement à son intérêt et à ses préférences, et César, tout-puissant sur la populace, redoutait cependant les boutades de Caton.

Il n'en est pas moins vrai que, comme je l'ai déjà dit, Caton ne pouvait pas être un chef de parti, — et ce qui est plus triste, c'est que le parti pour lequel il combattait n'avait pas de chef. C'était une réunion de gens d'esprit et de grands personnages dont aucun n'avait les qualités nécessaires pour dominer les autres. Sans parler de Pompée, qui n'était qu'un allié douteux dont on se méfiait, parmi les autres, Scipion rebutait tout le monde par sa hauteur et ses cruautés; Appius Claudius n'était qu'un augure convaincu qui croyait aux poulets sacrés; Marcellus manquait de souplesse et d'aménité, et il reconnaît lui-même que presque personne ne l'aimait; Servius Sulpitius avait toutes les faiblesses d'un jurisconsulte pointilleux; enfin Cicéron et Caton péchaient par les excès opposés, et il aurait fallu les unir tous les deux ou les modifier l'un par l'autre

pour avoir un politique complet. Il n'y avait donc que des individualités brillantes, et point de chef, dans le parti républicain avant Pharsale, et même on peut dire que, comme ces amours-propres jaloux et ces vanités rivales s'étaient mal fondus ensemble, c'est à peine s'il y avait un parti.

La guerre civile, qui fut un écueil pour tant d'autres, qui mit à nu tant de petitesses et de lâchetés, fut au contraire ce qui révéla toute la bonté et toute la grandeur de Caton. Il se fit alors une sorte de crise dans son caractère. De même que dans certaines maladies l'approche des derniers momens donne plus d'élévation et de lucidité à l'esprit, de même il semble qu'à la menace de cette grande catastrophe qui allait engloutir les institutions libres de Rome, l'âme honnête de Caton se soit encore épurée, et que son intelligence ait puisé dans le sentiment des dangers publics une vue plus juste de la situation. Tandis que la peur rend les autres exagérés, il se corrige de ses exagérations ordinaires; en songeant aux périls que court la république, il devient tout d'un coup sage et modéré. Lui qui était toujours prêt à tenter des résistances inutiles, il conseille de céder à César, il veut qu'on lui accorde ce qu'il demande, il se résigne à toutes les concessions pour éviter la guerre civile. Quand elle éclate, il la subit avec tristesse, et il essaie par tous les moyens d'en diminuer les horreurs. Toutes les fois qu'on le consulte, il est du côté de la modération et de la douceur. Au milieu de ces jeunes gens, héros des sociétés polies de Rome, parmi ces beaux esprits lettrés et élégans, c'est le rude Caton qui défend la cause de l'humanité. Il fait décider, malgré les emportemens des pompéiens fougueux, qu'aucune ville ne sera pillée, qu'aucun citoyen ne sera tué en dehors du champ de bataille. Il semble que l'approche des calamités qu'il prévoit ait attendri ce cœur énergique. Le soir du combat de Dyrrhachium, tandis que tout le monde se réjouissait dans le camp de Pompée, Caton seul, en voyant les cadavres étendus de tant de Romains, Caton pleura : nobles larmes, dignes de celles que versa Scipion sur la ruine de Carthage, et dont l'antiquité a si souvent rappelé le souvenir! Sous la tente, à Pharsale, il blâmait sévèrement ceux qui ne parlaient que de massacrer et de proscrire, et qui se partageaient d'avance les maisons et les terres des vaincus. Il est vrai qu'après la défaite, lorsque la plupart de ces exagérés étaient aux genoux de César, Caton allait lui chercher partout des ennemis et ranimer la guerre civile aux extrémités du monde. Autant il voulait qu'on cédât avant la bataille, autant il était décidé à ne pas se soumettre quand il n'y avait plus d'espoir d'être libre. On connaît son héroïque résistance en Afrique, non-seulement contre César, mais contre les furieux du parti républi-

cain, toujours prêts à commettre quelque excès. On sait comment après Thapsus, quand il vit que tout était perdu, il ne voulut pas accepter le pardon du vainqueur et se tua à Utique.

Cette mort eut un immense retentissement dans tout le monde romain. Elle fit rougir ceux qui commençaient à s'accoutumer à l'esclavage; elle rendit une sorte d'élan aux républicains découragés et ranima l'opposition. De son vivant, Caton n'avait pas toujours rendu de bons services à son parti, il lui fut très utile après sa mort. La cause proscrite avait désormais son idéal et son martyr. Ce qui lui restait de partisans se réunit et s'abrita sous ce grand nom. A Rome surtout, dans cette grande ville inquiète et remuante, où tant de gens courbaient la tête sans se résigner, sa glorification devint le thème ordinaire des mécontens. « On se battit autour du corps de Caton, dit M. Mommsen, comme à Troie on s'était battu autour du cadavre de Patrocle. » Fabius Gallus, Brutus, Cicéron, et beaucoup d'autres sans doute que nous ne connaissons pas, écrivirent son éloge. Cicéron commença le sien à la demande de Brutus. Il fut d'abord rebuté par la difficulté du sujet : « c'est un ouvrage d'Archimède, disait-il; » mais en avançant il prit goût à son travail, et il l'acheva avec une sorte d'enthousiasme. Ce livre n'est pas arrivé jusqu'à nous; nous savons seulement que Cicéron y faisait une apologie complète et sans réserve de Caton : « il l'élève jusqu'aux cieux, » dit Tacite. Ils avaient été cependant plus d'une fois en désaccord, et il en parle sans beaucoup de ménagemens dans plusieurs endroits de sa correspondance; mais, comme il arrive, la mort raccommoda tout. D'ailleurs Cicéron qui se reprochait de n'avoir pas assez fait pour son parti, était heureux de trouver une occasion de lui payer sa dette. Son livre, que recommandaient à la fois le nom de l'auteur et celui du héros, eut un si grand succès que César en fut inquiet et mécontent. Il se garda bien cependant de laisser voir sa mauvaise humeur; au contraire il s'empressa d'écrire une lettre flatteuse à Cicéron pour le féliciter du talent qu'il avait déployé dans son ouvrage. « En le lisant, lui disait-il, je sens que je deviens plus éloquent. » Au lieu d'employer aucune mesure de rigueur, comme on pouvait le craindre, il pensa que la plume seule, suivant l'expression de Tacite, devait venger les attaques que la plume avait faites. Par son ordre, son lieutenant et son ami Hirtius adressa à Cicéron une longue lettre, qui fut publiée, et dans laquelle il discutait son livre. Plus tard, comme cette réponse ne fut pas jugée suffisante, César lui-même entra dans la lice, et, au milieu des soucis que lui causait la guerre d'Espagne, il composa l'*Anti-Caton*.

On a justement loué cette modération de César : elle n'est pas

commune chez les gens qui possèdent une autorité sans limites, et les Romains disaient avec raison qu'il est rare qu'on se contente d'*écrire* quand on peut *proscrire*. Ce qui ajoute au mérite de sa conduite généreuse, c'est qu'il détestait Caton. Il en parle toujours avec amertume dans ses *Commentaires*, et quoiqu'il ait coutume de rendre justice à ses ennemis, il ne manque pas une occasion de le décrier. N'a-t-il pas osé prétendre qu'en prenant les armes contre lui, Caton cédait à des rancunes personnelles et au désir de venger ses échecs électoraux, quand il savait bien que personne ne s'est plus généreusement oublié lui-même pour ne songer qu'à son pays! C'est qu'il y avait entre eux plus que des dissentimens politiques, il y avait des antipathies de caractère. Les défauts de Caton devaient être particulièrement désagréables à César, et ses vertus étaient de celles que non-seulement César ne chercha pas à acquérir, mais qu'il ne pouvait pas comprendre. Comment aurait-il été sensible à ce respect étroit de la légalité, à cet asservissement aux vieilles coutumes, lui qui trouvait un plaisir piquant à se moquer des anciens usages? Comment un prodigue, qui avait pris l'habitude de répandre sans compter l'argent de l'état et le sien, pouvait-il rendre justice à ces scrupules rigoureux que Caton se faisait dans le maniement des deniers publics, aux soins qu'il apportait à ses affaires privées, à cette ambition, étrange pour ce temps, de n'avoir pas plus de dettes que de biens? C'étaient là, je le répète, des qualités que César ne pouvait pas comprendre. Il était donc sincère et convaincu quand il les attaquait. Homme d'esprit et de plaisir, indifférent aux principes, sceptique sur les opinions, habitué à vivre au milieu d'un monde léger et poli, il était difficile que Caton lui semblât autre chose qu'un fanatique et qu'un brutal. Comme il n'y avait rien qu'il mît au-dessus de la distinction des sentimens et de la politesse des manières, un vice élégant lui convenait mieux qu'une vertu sauvage. Caton au contraire, quoiqu'il ne fût pas resté étranger à la culture des lettres et à l'esprit du monde, n'en était pas moins demeuré au fond un vieux Romain. Malgré leurs efforts, le monde et les lettres n'avaient pas pu déraciner tout à fait cette brusquerie ou, si l'on veut, cette brutalité de formes qu'il tenait de son tempérament et de sa race, et l'on en retrouve quelque chose jusque dans ses plus belles actions. Pour n'en citer qu'un exemple, Plutarque, dans l'admirable récit qu'il a fait de ses derniers momens, raconte que, comme un esclave refusait, par affection pour Caton, de lui donner son épée, il lui asséna un furieux coup de poing dont sa main fut ensanglantée. Aux yeux d'un délicat comme César, ce coup de poing révélait une nature vulgaire, et je crains bien qu'il ne l'ait empêché de comprendre la beauté de

cette mort. Le même contraste ou plutôt les mêmes antipathies se retrouvent dans toute leur conduite privée. Tandis que César avait pour maxime qu'il faut tout pardonner à ses amis, et qu'il poussait la complaisance jusqu'à fermer les yeux sur leurs trahisons, Caton était trop difficile et trop regardant pour les siens. Il n'hésita point à se brouiller, à Chypre, avec Munatius, le compagnon de toute sa vie, en lui témoignant une méfiance blessante. Dans son ménage, il était sans doute un modèle d'honneur et de fidélité; cependant il ne sut pas toujours conserver pour sa femme le respect et les égards qu'elle méritait. On sait comment il la céda sans façon à Hortensius, qui la lui demandait, pour la reprendre ensuite sans scrupule après la mort d'Hortensius. Que la conduite de César avec la sienne fut différente, quoiqu'il eût à se plaindre d'elle! Un homme avait été surpris la nuit dans sa maison, les tribunaux instruisaient l'affaire, il pouvait venger son outrage, il aima mieux l'oublier. Appelé comme témoin devant les juges, il déclara qu'il ne savait rien, sauvant ainsi son rival pour conserver la réputation de sa femme. Il ne la répudia que plus tard, quand le bruit de l'aventure se fut dissipé. C'était agir en homme du monde et qui sait vivre. Ici encore, entre Caton et lui, c'est le moins scrupuleux et au fond le moins honorable des deux, c'est le mari volage et libertin qui, par une certaine délicatesse naturelle, met l'avantage de son côté.

Ces contrastes de conduite, ces oppositions de caractère, me semblent expliquer mieux encore que tous les différends politiques la façon dont César traitait Caton dans son ouvrage. Les fragmens qui en restent et le témoignage de Plutarque prouvent qu'il l'attaquait avec une extrême violence, et qu'il essayait de le rendre à la fois ridicule et odieux. Il eut beau faire, et sa peine fut perdue. On continua, malgré lui, de lire et d'admirer le livre de Cicéron. Il avait encore tant de vogue au temps d'Auguste que l'empereur, qu'importunaient ces gloires républicaines, crut devoir en composer une réfutation nouvelle; mais il ne fut pas plus heureux que son oncle, et la réputation de Caton survécut aux outrages d'Auguste comme à ceux de César. Elle grandit encore sous ses successeurs. A l'époque de Néron, quand le despotisme était le plus lourd, Thraséas écrivit de nouveau son histoire, Sénèque le cite à chaque page de ses livres, et jusqu'à la fin il fut l'orgueil et le modèle des honnêtes gens qui, dans l'abaissement général des caractères, conservaient quelque sentiment d'honneur et de dignité. Ils étudiaient encore plus sa mort que sa vie, car on avait surtout besoin alors d'apprendre à mourir, et quand cette triste nécessité se présentait, c'était son exemple qu'on se mettait devant les yeux et son nom

qu'on avait à la bouche. C'est assurément une grande gloire que d'avoir soutenu et consolé tant de nobles cœurs dans ces cruelles épreuves, et je crois que Caton n'en aurait pas souhaité d'autre.

III.

La conséquence à tirer de la conduite de César après Pharsale et de ses rapports avec Cicéron, c'est qu'à ce moment il voulait se rapprocher du parti républicain. Il lui était difficile de faire autrement. Tant qu'il s'était agi de renverser la république, il avait accepté l'appui de tout le monde, et les plus méchans étaient venus à lui de préférence. « Quand un homme était perdu de dettes et manquait de tout, dit Cicéron, s'il était prouvé de plus qu'il fût un scélérat capable de tout oser, César en faisait son ami; » mais tous ces gens sans scrupules et sans principes, excellens pour renverser un pouvoir établi, ne valent rien pour établir un pouvoir nouveau. Il était impossible que le gouvernement de César inspirât quelque confiance tant qu'on ne verrait pas auprès du maître, et à côté de ces gens de coup de main qu'on avait appris à craindre, quelques personnages honorables qu'on eût l'habitude de respecter. Or les personnages de ce genre se trouvaient surtout parmi les vaincus. Il faut ajouter que ce n'était pas la pensée de César qu'un parti seul profitât de sa victoire. Il avait une autre ambition que de travailler, comme Marius ou Sylla, au triomphe d'une faction : il voulait fonder un gouvernement nouveau, et il appelait des hommes d'opinion différente à l'aider dans son entreprise. On a prétendu qu'il avait cherché à réconcilier les partis, et on lui en a fait de grands complimens. L'éloge n'est pas tout à fait juste : il ne les réconciliait pas, il les annihilait. Dans le régime monarchique qu'il voulait établir, les anciens partis de la république n'avaient pas de place. Il s'était adroitement servi des discussions du peuple et du sénat pour les dominer tous les deux. Le premier résultat de sa victoire fut de les mettre à l'écart l'un et l'autre, et l'on peut dire qu'après Pharsale, à l'exception de César lui-même, il n'y avait plus que des vaincus. C'est ce qui explique qu'une fois victorieux il se soit servi indifféremment des partisans du sénat comme des démocrates. Cette égalité qu'il mettait entre eux était naturelle, puisqu'ils étaient tous devenus également et sans distinction ses sujets. Il savait bien seulement qu'en acceptant les services d'anciens républicains il n'aurait pas des instrumens toujours dociles, qu'il serait forcé de leur accorder une certaine indépendance d'action et de parole, de conserver, au moins pour les dehors, quelque apparence de république. Cela même pourtant ne lui faisait pas trop de peine. Il n'avait pas

pour la liberté ces répugnances invincibles des princes qui, étant nés sur un trône absolu, n'en connaissent le nom que pour la redouter et la maudire. Il avait vécu vingt-cinq ans avec elle, il en avait pris l'habitude, il en connaissait l'importance. Aussi ne chercha-t-il pas à la détruire entièrement. Il ne fit pas taire, comme il le pouvait, les voix éloquentes qui regrettaient le passé; il n'imposa même pas silence à cette opposition taquine qui essayait de répondre par des railleries à ses victoires. Il laissa critiquer quelques actes de son administration et souffrit qu'on lui donnât des conseils. Ce grand esprit savait bien qu'on énerve un pays quand on rend les citoyens indifférens à leurs affaires et qu'on leur fait perdre le goût de s'en occuper. Il ne croyait pas que sur l'obéissance inerte et silencieuse on pût rien établir de solide, et dans le gouvernement qu'il fondait il tenait à conserver quelque vie publique. C'est Cicéron qui nous l'apprend dans un passage curieux de sa correspondance. « Nous jouissons ici d'un calme profond, écrit-il à un de ses amis; j'aimerais mieux pourtant un peu d'agitation honnête et salutaire, » et il ajoute : « Je vois que César est de mon avis. »

Toutes ces raisons le déterminèrent à faire un pas de plus dans cette voie de générosité et de clémence où il était entré depuis Pharsale. Il avait pardonné à la plupart de ceux qui avaient porté les armes contre lui; il en appela plusieurs à partager son pouvoir. Au moment même où il rappelait la plupart des exilés, il nomma Cassius son lieutenant; il donna à Brutus le gouvernement de la Gaule cisalpine et à Sulpitius celui de la Grèce. Nous avons déjà parlé des deux premiers (1); il importe, pour mieux apprécier la politique de César, de faire rapidement connaître le troisième, et de chercher comment il s'était rendu digne des bienfaits du vainqueur et de quelle façon il en profita.

Servius Sulpitius appartenait à une famille importante de Rome, et c'était le jurisconsulte le plus célèbre de son temps. Cicéron lui donne ce grand éloge, qu'il fit entrer le premier la philosophie dans le droit, c'est-à-dire qu'il relia entre elles toutes ces règles minutieuses et toutes ces formules précises dont se composait cette science par des vues d'ensemble et des principes généraux. Aussi n'hésite-t-il pas à le mettre bien au-dessus de ses devanciers, et surtout de cette grande famille des Scævola dans laquelle il semble que la jurisprudence romaine se fût jusque-là incarnée. Il y avait cependant entre eux et Sulpitius une différence qu'il importe de remarquer : les Scævola ont donné à Rome des jurisconsultes, des augures, des pontifes, c'est-à-dire qu'ils ont excellé dans les arts qui sont amis

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre 1863.

du calme et de la paix: mais c'étaient aussi des citoyens très actifs, des politiques résolus, de vaillans soldats qui défendaient courageusement leur pays contre les factieux et contre l'étranger. Ils se montrèrent, dans leur vie occupée, capables de toutes les affaires et à la hauteur de toutes les situations. Scævola l'augure, quand Cicéron l'a connu, était encore, malgré son âge, un vieillard vigoureux, qui se levait au petit jour pour répondre à ses cliens de la campagne. Il arrivait le premier à la curie, et il avait toujours sur lui quelque livre qu'il lisait pour ne pas rester désœuvré en attendant ses collègues; mais le jour où Saturninus menaça le repos public, ce savant qui aimait tant l'étude, ce vieillard infirme qui se soutenait à peine et ne pouvait se servir que d'un bras, arma ce bras d'un javelot et marcha en tête du peuple à l'assaut du Capitole. Scævola le pontife n'était pas seulement un habile jurisconsulte, c'était aussi un administrateur intègre dont l'Asie n'oublia jamais le souvenir. Quand les publicains attaquèrent son questeur Rutilius Rufus, coupable d'avoir voulu les empêcher de ruiner la province, il le défendit avec une éloquence admirable et une vigueur qu'aucune menace ne put ébranler. Il refusa de quitter Rome au moment des premières proscriptions, et d'abandonner ses cliens et ses affaires, quoiqu'il sût le sort qui l'attendait. Blessé aux funérailles de Marius, il fut achevé, quelques jours plus tard, près du temple de Vesta. Du reste, ces hommes-là n'étaient pas une exception à Rome. Dans les beaux temps de la république, le citoyen complet devait être à la fois agriculteur, soldat, administrateur, financier, avocat et même jurisconsulte. Il n'y avait pas de spécialités alors, et d'un vieux Romain nous serions forcés de faire aujourd'hui quatre ou cinq personnages différens; mais à l'époque où nous sommes parvenus, ce faisceau d'aptitudes diverses qu'on exigeait d'un seul homme se brise : chacun se cantonne dans une science spéciale, et l'on commence à distinguer les hommes d'étude des hommes d'action. Était-ce que les caractères perdaient leur trempe énergique, ou faut-il croire seulement que depuis qu'on connaissait et qu'on pratiquait les chefs-d'œuvre de la Grèce, chaque science étant devenue plus compliquée, le fardeau de toutes réunies ne fût plus possible à porter? Quoi qu'il en soit, si Sulpitius était au-dessus des Scævola comme jurisconsulte, il était loin d'avoir leur fermeté comme citoyen. Préteur ou consul, ce ne fut jamais qu'un homme d'étude et de cabinet. Dans les circonstances qui demandent de la résolution, toutes les fois qu'il faut se décider et agir, il est mal à son aise. On sent que cet esprit honnête et doux n'était pas fait pour être le premier magistrat d'une république en révolution. La manie qu'il avait de jouer toujours son rôle de con-

ciliateur et d'arbitre dans cette époque de violence finissait par prêter à rire. Cicéron lui-même, quoiqu'il fût son ami, se moque un peu de lui, quand il nous montre ce grand pacificateur partant avec son petit secrétaire, après avoir repassé toutes ses rubriques de juriste, pour s'entremettre entre les partis au moment où les partis ne demandent qu'à se détruire.

César avait toujours pensé que Sulpitius n'était pas d'un caractère à lui opposer une grande résistance, et il avait travaillé de bonne heure à se l'attacher. Il commença par se faire un allié dans sa maison, et un allié puissant. On disait beaucoup dans Rome que le bon Sulpitius se laissait mener par sa femme Postumia : Cicéron, qui aime à redire les méchans bruits, nous le laisse plusieurs fois entendre. Or Postumia n'avait pas la réputation d'être sans reproches, et Suétone place son nom dans la liste de celles qui furent aimées de César. Elle se trouve là en très nombreuse compagnie; mais ce volage, qui passait si vite d'une maîtresse à l'autre, avait ce privilége singulier, que toutes les femmes qu'il délaissait n'en restaient pas moins ses amies dévouées. Elles lui pardonnaient ses infidélités, elles continuaient à s'associer à tous ses succès, elles mettaient au service de sa politique ces prodigieuses ressources de finesse et d'obstination qu'une femme qui aime est seule capable de trouver. C'est sans doute Postumia qui décida Sulpitius à travailler pour César pendant tout le temps qu'il fut consul, et à s'opposer aux emportemens de son collègue Marcellus, qui voulait qu'on nommât un autre gouverneur des Gaules. Cependant, malgré toutes ses faiblesses, Sulpitius n'en était pas moins un républicain sincère, et quand la guerre eut éclaté, il se déclara contre César et quitta l'Italie. Après la défaite, il se soumit comme les autres, et il avait repris ses occupations ordinaires quand César l'alla chercher dans sa retraite pour lui donner la Grèce à gouverner.

Il était certainement impossible de trouver un gouvernement qui lui convînt mieux. Le séjour d'Athènes, de tout temps agréable aux riches Romains, devait l'être plus encore en ce moment, où cette ville servait d'asile à tant d'illustres exilés. En même temps que Sulpitius avait le plaisir d'entendre les rhéteurs et les philosophes les plus célèbres du monde, il pouvait causer de Rome et de la république avec de grands personnages comme Marcellus et Torquatus, et satisfaire ainsi tous ses goûts à la fois. Il n'y avait rien qui dût plaire davantage à ce savant et à ce lettré, dont le hasard avait fait un homme d'état, que l'exercice d'un pouvoir étendu, mais sans péril, mêlé aux jouissances les plus délicates de l'esprit, dans un des pays les plus beaux et les plus grands du monde. César l'avait donc servi à souhait en l'envoyant par devoir dans cette ville où

les Romains allaient ordinairement par plaisir. Nous ne voyons pas cependant que Sulpitius ait été sensible à ces avantages. A peine arrivé en Grèce, il est mécontent d'y être venu, et il lui tarde d'en sortir. Évidemment ce n'était pas le pays qui lui déplaisait, il ne se serait pas trouvé mieux ailleurs; mais il regrettait la république. Après l'avoir si timidement défendue, il ne pouvait se consoler de sa chute, et il se reprochait de servir celui qui l'avait renversée. Ces sentimens éclatent dans une lettre qu'il écrit de Grèce à Cicéron. « La fortune, lui dit-il, nous a enlevé les biens qui devaient nous être les plus précieux, nous avons perdu l'honneur, la dignité, la patrie... Au temps où nous vivons, ceux-là sont les plus heureux, qui sont morts. »

Quand un homme timide et modéré comme Sulpitius osait parler ainsi, que ne devaient pas dire et penser les autres! On le devine lorsqu'on voit de quelle sorte Cicéron écrit à la plupart d'entre eux. Quoiqu'il s'adresse à des fonctionnaires du gouvernement nouveau, il ne prend pas la peine de dissimuler ses opinions; il exprime librement ses regrets, parce qu'il sait bien qu'on les partage. Il parle à Servilius Isauricus, proconsul d'Asie, comme à un homme que le pouvoir absolu d'un seul ne satisfait pas et qui souhaite qu'on y mette quelques limites. Il dit à Cornificius, gouverneur d'Afrique, que les affaires vont mal à Rome, et qu'il s'y passe bien des choses dont il serait blessé. « Je sais ce que vous pensez de la fortune des honnêtes gens et des malheurs de la république, » écrit-il à Furfanius, proconsul de Sicile, en lui recommandant un exilé. Ces personnages pourtant avaient accepté de César des fonctions importantes : ils partageaient son pouvoir, ils passaient pour ses amis; mais tous les bienfaits qu'ils avaient reçus de lui ne les avaient pas entièrement attachés à sa cause. Ils faisaient leurs réserves en le servant, et ne se livraient qu'à moitié. D'où pouvaient venir ces résistances que rencontrait le gouvernement nouveau parmi des gens qui avaient accepté d'abord d'en faire partie? Elles tenaient à divers motifs qu'il est facile de signaler. Le premier, le plus important peut-être, c'est que ce gouvernement, même en les comblant d'honneurs, ne pouvait pas leur rendre ce que l'ancienne république leur aurait donné. Avec l'établissement de la monarchie, une révolution importante s'accomplit dans toutes les charges publiques : les magistrats devinrent des fonctionnaires. Autrefois les élus du suffrage populaire avaient le droit d'agir comme ils voulaient dans la sphère de leurs fonctions. Une initiative féconde animait à tous les degrés cette hiérarchie de dignités républicaines. Depuis l'édile jusqu'au consul, tous étaient souverains chez eux. Ils ne pouvaient plus l'être sous un gouvernement absolu. Au lieu d'administrer pour leur compte,

ils n'étaient plus, pour ainsi dire, que des canaux par lesquels la volonté d'un seul homme circulait jusqu'aux extrémités du monde. Assurément la sécurité publique gagna beaucoup à voir disparaître ces conflits de pouvoirs qui la troublaient sans cesse, et ce fut un grand bienfait pour les provinces qu'on enlevât la toute-puissance à leurs avides gouverneurs. Néanmoins, si les administrés profitaient de ces réformes, il était naturel que les administrateurs en fussent très mécontens. Du moment qu'ils n'étaient plus chargés que d'appliquer les ordres d'un autre, l'importance de leurs fonctions diminuait, et cette autorité souveraine, absolue, qu'ils sentaient toujours sur leur tête, finissait par peser aux plus résignés. Si les ambitieux se plaignaient de l'amoindrissement de leur pouvoir, les honnêtes gens ne s'accoutumaient pas aussi facilement qu'ils le croyaient à la perte de la liberté. A mesure qu'on s'éloignait davantage de Pharsale, leurs regrets devenaient plus vifs. Ils commençaient à revenir de la surprise de la défaite, ils se remettaient peu à peu de l'épouvante qu'elle leur avait causée. Dans les premiers momens qui suivent ces grandes catastrophes où l'on a pensé périr, on se livre tout entier au plaisir de vivre, mais ce plaisir est un de ceux auxquels on s'habitue le plus vite, et il est si naturel de l'éprouver qu'on finit bientôt par ne plus le ressentir. Tous ces gens effrayés qui, le lendemain de Pharsale, ne souhaitaient que le repos, quand on le leur eut donné, souhaitèrent autre chose. Tant qu'on n'était pas certain de vivre; on ne s'inquiétait pas de savoir si on vivrait libre; une fois la vie assurée, le désir de la liberté revint dans tous les cœurs, et ceux qui servaient César l'éprouvèrent comme les autres. César, on le sait, avait donné à ce désir quelques satisfactions, mais elles ne suffirent pas longtemps. Il est aussi difficile de s'arrêter sur la pente de la liberté que sur celle de l'arbitraire. Une faveur qu'on accorde en fait souhaiter une autre, et l'on songe moins à jouir de ce qu'on a obtenu qu'à regretter ce qui manque. C'est ainsi que Cicéron, qui avait accueilli avec des transports de joie la clémence de César et qui saluait le retour de Marcellus comme une sorte de restauration de la république, changea bientôt de sentiment et de langage. A mesure qu'on avance dans sa correspondance, il devient plus aigre et plus frondeur. Lui qui avait si sévèrement condamné ceux qui « après avoir désarmé leurs bras ne désarmaient pas leur cœur, » il avait le cœur rempli des plus amers ressentimens. Il disait à tout propos que tout était perdu, qu'il rougissait d'être esclave, qu'il avait honte de vivre. Il attaquait de ses railleries impitoyables les mesures les plus utiles et les actes les plus justes. Il se moquait de la réforme du calendrier, et il affectait de paraître scandalisé de l'agrandissement de Rome.

Il alla plus loin encore. Le jour où le sénat fit placer la statue de César à côté de celles des anciens rois, il ne put s'empêcher de faire une allusion cruelle à la façon dont le premier de ces rois avait péri. « Je suis bien aise, dit-il, de voir César si près de Romulus! » Et cependant il y avait un an à peine que, dans le discours pour Marcellus, il le conjurait, au nom de la patrie, de veiller sur ses jours, et qu'il lui disait avec effusion : « Votre sûreté fait la nôtre! »

César n'avait donc autour de lui que des mécontens. Les républicains modérés, sur lesquels il comptait pour l'aider dans son œuvre, ne pouvaient pas se résigner à la perte de la république. Les exilés qu'il avait rappelés à Rome, plus humiliés que reconnaissans de sa clémence, n'abjuraient pas leurs ressentimens. Ses propres généraux, qu'il comblait de richesses et d'honneurs, sans pouvoir assouvir leur cupidité, accusaient son ingratitude ou même complotaient sa mort. Le peuple enfin, dont il était l'idole, et qui lui avait si complaisamment accordé toutes ses demandes, le peuple lui-même commençait à s'éloigner de lui; il n'accueillait plus ses victoires avec les mêmes applaudissemens qu'autrefois, et il semblait avoir peur de l'avoir fait trop grand. Quand on porta sa statue à côté des rois, la foule, qui la vit passer, resta muette, et nous savons que la nouvelle de ce silence inaccoutumé, répandue par les courriers des rois et des peuples alliés dans tous les pays du monde, fit croire partout qu'une révolution était proche. Dans les provinces de l'Orient, où se cachaient les derniers soldats de Pompée, le feu des guerres civiles, plus assoupi qu'éteint, se ranimait à tout moment, et ces alertes perpétuelles, sans amener de dangers sérieux, empêchaient la paix publique de s'affermir. A Rome, on lisait avec fureur les beaux ouvrages où Cicéron célébrait les gloires de la république; on s'arrachait les pamphlets anonymes, qui n'avaient jamais été plus violens ni plus nombreux. Comme il arrive à la veille des grandes crises, tout le monde était mécontent du présent, inquiet de l'avenir et préparé à l'imprévu. On sait de quelle façon tragique se dénoua cette situation tendue. Le coup de poignard de Brutus n'était pas tout à fait, comme on l'a dit, un accident et un hasard; ce fut le malaise général des esprits qui amena et qui explique un si terrible dénoûment. Les conjurés n'étaient guère plus de soixante, mais ils avaient Rome entière pour complice (1). Toutes ces inquiétudes et ces rancunes, ces regrets amers du passé, ces désappointemens d'ambition, ces convoitises trompées, ces haines ouvertes ou secrètes, ces passions mauvaises ou généreuses, dont

(1) « Tous les honnêtes gens, dit Cicéron, autant qu'ils l'ont pu, ont tué César. Les moyens ont manqué aux uns, la résolution aux autres, l'occasion à plusieurs; la volonté n'a manqué à personne. »

les cœurs étaient pleins, armèrent leurs bras, et les ides de mars ne furent que l'explosion sanglante de tant de colères amassées.

Ainsi les événemens trompèrent tous les projets de César. Il ne trouva pas sa sûreté dans sa clémence, comme il le pensait; il échoua dans cette œuvre de conciliation qu'il avait tentée aux applaudissemens du monde; il ne parvint pas à désarmer les partis. Cette gloire était réservée à un homme qui n'avait ni l'étendue de son génie ni la générosité de son caractère, à l'habile et cruel Octave. Ce n'est pas la seule fois que l'histoire nous donne le triste et humiliant spectacle de voir les personnages ordinaires réussir où les plus grands avaient échoué; mais dans les entreprises de ce genre le succès dépend surtout des circonstances, et il faut reconnaître qu'elles favorisèrent singulièrement Auguste. Tacite nous apprend la cause principale de son heureuse fortune, lorsqu'il dit, en parlant de l'établissement de l'empire : « Il n'y avait presque plus personne alors qui eût vu la république. » Au contraire les gens sur lesquels César prétendait régner l'avaient tous connue. Beaucoup la maudissaient, quand elle troublait par ses agitations et ses orages le repos de leur vie; presque tous la regrettèrent dès qu'ils l'eurent perdue. Il y a dans l'usage et l'exercice de la liberté, malgré les périls auxquels elle expose, un charme et un attrait souverains qui ne peuvent pas s'oublier lorsqu'on les a connus. C'est contre ce souvenir obstiné que vint se briser le génie de César; mais après la bataille d'Actium les gens qui avaient assisté aux grandes scènes de la liberté et qui avaient vu la république n'existaient plus. Une guerre civile de vingt ans, la plus meurtrière de toutes celles qui ont jamais dépeuplé le monde, les avait presque tous dévorés. La génération nouvelle ne remontait pas plus loin que César. Les premiers bruits qu'elle avait entendus étaient les acclamations qui saluaient le vainqueur de Pharsale, de Thapsus et de Munda; le premier spectacle qui avait frappé ses yeux était celui des proscriptions. Elle avait grandi parmi les pillages et les massacres. Pendant vingt ans, elle avait tremblé tous les jours pour ses biens ou pour sa vie. Elle avait soif de sécurité; elle était prête à tout sacrifier au repos. Rien ne l'attirait vers le passé, comme les contemporains de César. Au contraire tous les souvenirs qu'elle en avait gardés ne faisaient que l'attacher davantage au régime sous lequel elle vivait, et quand par hasard elle tournait les yeux en arrière, elle y trouvait beaucoup de sujets d'épouvante sans aucun sujet de regret. C'est seulement à ces conditions que le pouvoir absolu devait être le tranquille héritier de la république.

GASTON BOISSIER.

LES

ENFANS ASSISTÉS

EN FRANCE

RÉFORMES DU RÉGIME DES ENFANS TROUVÉS DANS LES DÉPARTEMENS ET A PARIS.

I. *Documens sur le régime des enfans trouvés* (lettres patentes, édits, lois, etc., de 1198 à 1850); Imprimerie nationale 1850. — II. Comptes des recettes et dépenses de l'assistance publique à Paris, 1852-1863. — III. Rapports sur le service des enfans trouvés dans le département de la Seine, 1852-1863. — IV. Rapport sur l'enquête générale de 1860 dans tous les départemens; Imprimerie impériale 1862.

Les questions politiques ou sociales ont leur fortune, quelquefois rapide et brillante, le plus souvent lente et modeste. Soulevées par l'initiative d'un homme ou d'un parti, elles peuvent avoir l'heureuse chance d'être saisies par le gouvernement, qui applique alors à les résoudre toutes les forces de son organisation; néanmoins, pour que la puissance de l'état arrive à produire un résultat favorable, il est encore essentiel que l'opinion ait parlé, et parfois celle-ci se perd en des discussions théoriques, en des polémiques ardentes, en des luttes qu'on dirait stériles. Viennent alors les jours de découragement et de lassitude. Qu'on ne s'inquiète pas trop pourtant: ces temps d'arrêt où la marche des idées semble suspendue sont bien souvent ceux où elle tend à se régulariser, à s'affermir. La pratique redresse discrètement les erreurs de la théorie, concilie les doctrines opposées, et le succès couronne de longs efforts à l'heure même où ils paraissaient le plus inutiles.

S'il est une question à laquelle ces remarques soient applicables, c'est assurément celle de l'assistance publique; aucune n'a servi de thème plus complaisant aux défenseurs à outrance de l'action gouvernementale exclusive ou de l'indépendance absolue non-seulement des localités, départemens et communes, mais encore des associations libres et même des individus. La charité officielle, la charité religieuse et laïque, ont tour à tour prévalu dans les doctrines, dans les livres et jusque dans les lois. Aujourd'hui nous ne dirons pas que nulle question ne donne lieu à moins d'efforts pratiques, c'est le contraire qui est vrai; mais aucune n'alimente moins la discussion de chaque jour. Il faut même reconnaître que le mot charité sonne mal à beaucoup d'oreilles délicates, et que le mode d'assistance est en voie de se transformer. Au lieu du secours passivement reçu et généreusement donné, on cherche à établir entre les riches et les nécessiteux une sorte de coopération fraternelle et ce qu'on pourrait appeler la commandite du travail. C'est par l'organisation rationnelle du *crédit populaire* qu'on voudrait résoudre le problème, non de l'extinction, mais de l'adoucissement de la misère. Cette transformation de la question religieuse et philosophique de l'assistance en une question financière n'est pas un des moins curieux symptômes de l'esprit moderne; elle caractérise bien, par la condamnation prononcée contre l'aumône en général et par l'appel fait à l'énergie personnelle, le besoin du *rehaussement de l'individu*, si vif et si altier dans notre population. C'est sur ce mâle sentiment de la dignité humaine que repose le culte jaloux qu'elle professe pour l'égalité civile : c'est encore sur lui qu'il faut compter pour obtenir toutes les conditions de la liberté et de l'égalité politique. A cet égard, les conquêtes récentes que l'esprit libéral a faites sur le terrain des intérêts économiques, industriels et commerciaux, où domine la force matérielle, sont un sûr garant que le même esprit ne tardera pas à reconquérir tout ce qu'il a perdu dans le domaine de la politique et les sphères élevées de l'intelligence.

Du vaste sujet de l'assistance publique nous ne voulons aujourd'hui détacher qu'un chapitre, celui qui s'adresse à l'enfance et qui s'occupe spécialement de ces êtres abandonnés qui seraient voués à une mort certaine, s'ils n'étaient recueillis par la vigilance du pouvoir social ou par les soins pieux de la charité privée. Un intérêt particulier s'attache à ce sujet. Le service des enfans trouvés a passé, lui surtout, par des phases très diverses de faveur publique et de découragement; il a été tantôt inscrit dans les dépenses du pays comme un bienfait ou le prix d'un glorieux devoir, tantôt discuté comme une charge accablante et dissimulé comme une honte; il a subi la tyrannie des systèmes les plus contraires; il est spéciale-

ment propre à faire ressortir l'utilité de l'accord entre l'état, les pouvoirs locaux et l'initiative particulière. Si, quand il s'agit de questions d'*état civil*, le gouvernement ne doit pas abdiquer sa prépondérance, l'action des autorités départementales et communales ne peut mieux s'exercer qu'en matière d'assistance, et sur ce terrain les partisans de la décentralisation administrative ont particulièrement beau jeu. Enfin la bienfaisance religieuse ou laïque a provoqué de nombreuses améliorations dans le service des enfans trouvés, qui lui est à peu près confié entièrement, sous la simple surveillance de l'autorité centrale. C'est donc là une question sortie de l'épreuve de la polémique, et entrée heureusement dans une ère nouvelle où il importe de la suivre (1). Peu de personnes le savent : aujourd'hui l'enfant trouvé n'existe plus; celui que l'on appelait autrefois de ce triste nom, qui soulevait à ce titre tant de préjugés populaires ou fournissait matière à tant de déclamations, a fait place à l'enfant *assisté*, devenu l'égal de tous les fils de notre libérale patrie. Comment cette transformation s'est-elle opérée? Par quelles dispositions successives de la législation, à défaut de lois, par quelles mesures administratives, par quels moyens pratiques, en un mot, ces êtres destinés à la mort en naissant ont-ils vécu et conquis le même rang de citoyen, les mêmes aptitudes sociales que leurs frères? C'est ce qu'on essaiera de montrer ici par des faits assez concluans pour établir, contrairement aux assertions de quelques esprits chagrins, la supériorité morale du temps où nous vivons sur celui qui l'a précédé.

I. — LES ENFANS TROUVÉS EN FRANCE.

Le plus ancien document qui rappelle les mesures prises pour recueillir les enfans abandonnés remonte au XIIe siècle. La bulle d'Innocent III, en faveur de l'ordre du Saint-Esprit, qui avait ouvert l'hôpital de Montpellier et d'autres maisons destinées à recevoir les enfans exposés, est de 1198. Le comte Guy de Montpellier, fondateur de l'ordre, avait bâti, en même temps que l'hôpital de Mont-

(1) Une coopération personnelle au projet de législation sur les enfans trouvés préparé par l'honorable M. Dufaure, alors ministre de l'intérieur, nous a permis depuis longtemps de noter les progrès d'une réforme que diverses mesures partielles ont peu à peu réalisée. Ces progrès ont été mis dans tout leur jour par le rapport publié à la suite de l'enquête faite en 1860 dans les départemens de l'empire sur le service des enfans trouvés, pour répondre au désir du sénat, justement préoccupé de l'état de désuétude où était tombée la législation de 1811, encore officiellement en vigueur. Cette enquête nous offre une occasion toute naturelle de rappeler l'attention du lecteur sur un sujet qui avait déjà inspiré ici même, dans la *Revue* du 15 janvier et 15 mars 1846, des pages éloquentes à M. Esquiros, mais qui depuis a pu être étudié sous plus d'un aspect nouveau.

pellier, celui du Saint-Esprit à Rome, où l'on voit déjà paraître le *tour* tel qu'il s'est conservé jusqu'à présent. « Au dehors de cet hôpital, il y a un tour avec un petit matelas dedans pour recevoir les enfans exposés. On peut hardiment les mettre en plein jour, car il est défendu sous de très graves peines, et même des punitions corporelles, de s'informer qui sont ceux qui les apportent ni de les suivre. »

Paris ne posséda qu'en 1362 un hôpital du Saint-Esprit. « Il se trouva, dit Jacques du Breul dans les *Antiquités de Paris*, que les années 1360, 1361 et 1362, à cause des guerres qui étaient en France, le peuple fut réduit en grande nécessité et misère, si que grand nombre d'enfans orphelins de père et de mère demeuraient à Paris, gissans en rue sans aucune retraite. De quoi émues, plusieurs bonnes personnes retirèrent en divers endroits quantité d'iceux, l'Hôtel-Dieu n'ayant aucun moyen de les recevoir... Plusieurs notables personnes, le 7 février 1362, allèrent vers Jean de Meulan, evêque quatre-vingt-huitième de Paris, auquel firent entendre la nécessité et misère de ces pauvres enfans qui périssaient de famine et de froidure, et celles des pauvres filles violées de nuit. Pour à quoi obvier ledit sieur évêque leur donna permission d'ériger une confrérie du Saint-Esprit aux fins de bâtir un hôpital. » Charles V, alors dauphin et régent de France pendant la captivité du roi Jean, confirma l'ordonnance de l'évêque. Il faut remarquer que l'hôpital du Saint-Esprit n'était destiné qu'aux enfans légitimes, comme le démontrent des lettres patentes de Charles VII et de Charles IX, et c'est aussi pour recueillir les enfans légitimes de parens morts à l'hôpital que le roi François Ier fonda en 1536 à Paris l'hôpital des Enfans-Rouges. Quant aux enfans trouvés proprement dits, à ceux dont l'origine était inconnue et qui étaient délaissés sur la voie publique, le pouvoir royal se bornait à exhorter les sujets à la charité envers ces enfans. « Si on les avait admis dans les maisons du Saint-Esprit, il pourrait advenir qu'il y en aurait grande quantité, et moult gens s'abandonneraient à pécher. » Tout se bornait à quêter dans les églises ou dans les rues en criant : « Faites bien à ces pauvres enfans trouvés. » Comme le produit de ces quêtes était très insuffisant, l'arrêt du 13 août 1452 ordonna que les seigneurs haut-justiciers se chargeraient des enfans trouvés sur leur territoire, et cette disposition se trouvait encore la seule en vigueur à la révolution de 1789.

A côté, il est vrai, des devoirs imposés aux seigneurs, mais dont ils ne pouvaient guère s'acquitter dans toute leur étendue, la charité religieuse, secondée par la munificence royale ou municipale, s'efforçait de pourvoir aux besoins de ces enfans, dont « il périssait

neuf sur dix. » Ainsi les règlemens de l'hôpital général de la Pitié et de l'Hôtel-Dieu de Lyon ne témoignent pas seulement de l'adoption d'orphelins enfans légitimes; ils mentionnent dès 1667 les communautés de bâtards et de bâtardes à côté de celles des *petits passans* et des *petites passantes* (enfans légitimes abandonnés). A Paris, et c'est sur Paris que Lyon avait pris modèle, l'organisation d'un régime d'adoption pour les enfans trouvés avec le concours de l'autorité publique date de saint Vincent de Paul.

Jusqu'au règne de Louis XIV, les préoccupations officielles se sont donc portées uniquement sur les enfans légitimes délaissés par suite de la mort ou de la disparition de leurs parens; les enfans bâtards, comme on disait alors, ne sont l'objet que d'une pitié en quelque sorte secondaire. A partir du XVIIe siècle, au contraire, tous les actes de l'autorité publique concentrent les soins principaux autour de l'enfant dont la naissance est irrégulière ou inconnue; tandis que l'état se charge exclusivement de lui, ou que la province et plus tard le département concourent avec l'état à cette dépense, toutes recommandations sont faites pour écarter autant que possible l'enfant légitime, et l'on dit de lui ce qu'au temps de Charles V on disait au sujet des bâtards : il s'en présenterait trop grande quantité. Néanmoins le sentiment de la justice va se développant, et notre société a les entrailles plus maternelles. Elle a réalisé un dernier progrès. Sans distinction d'origine, elle ne voit que l'abandon, et, dans la limite de ses forces, adopte également l'enfant légitime et l'enfant naturel.

Pour saisir le sens des modifications introduites dans cette matière et pour apprécier les améliorations réalisées, il est donc essentiel de spécifier les catégories d'enfans qui ont été successivement et qui doivent être aujourd'hui l'objet de secours : 1° l'enfant trouvé, celui qui est exposé sur la voie publique et dont l'origine est ignorée; 2° l'enfant abandonné, celui qui a été délaissé volontairement ou non par des parens légitimes ou non; 3° l'orphelin que ni parens ni amis n'ont pu recueillir; 4° enfin l'enfant pauvre dont la charité officielle assiste les parens dans les soins de la nourriture et de l'habillement.

Les seigneurs haut-justiciers devaient, a-t-on dit, depuis l'arrêt de 1452, se charger des enfans trouvés sur leur territoire. La mortalité qui les frappait à peu près tous, et qu'attestent les écrits contemporains, ne montre que trop combien ce devoir était mis en oubli. A Paris, le porche de l'église Notre-Dame était un lieu habituel d'exposition, et il y avait rue Saint-Landry une sorte de refuge où les enfans étaient déposés; mais ceux-là mêmes devenaient la plupart du temps pour les nourrices auxquelles ils étaient con-

fiés un simple objet de spéculation. On les vendait 20 sous à des misérables qui s'en servaient pour exciter la pitié des passans. L'excès du mal devait provoquer le remède. Une de ces âmes qu'emplit la pure charité chrétienne, saint Vincent de Paul, rentrant dans Paris, trouve sous les murs de la ville un mendiant occupé à déformer les membres d'un enfant; il s'empare de la victime, assemble la foule, court à la rue Saint-Landry, prend douze de ces pauvres créatures et déclare qu'il les adopte. Telle est, dans son humble grandeur, l'œuvre à son origine. Désormais le sort des enfans trouvés va éveiller la sollicitude privée et publique d'une manière suivie et régulière. A la Maison de la Couche, située rue Neuve-Notre-Dame, qui existait à la fin du règne de Louis XIII, au refuge de la rue Saint-Landry, près de Saint-Victor, auquel Vincent de Paul arracha ses douze premiers fils d'adoption, fut substitué l'hospice des Enfans-Trouvés, créé à l'aide de la charité particulière et de la munificence royale. Ce nouvel établissement, uni à l'Hôpital-Général et pourvu d'une dotation suffisante, fut construit rue du Faubourg-Saint-Antoine; les actes d'acquisition sont datés du 23 mars 1688 et du 14 février 1692. A côté du nouvel hospice des Enfans-Trouvés subsista quelque temps encore celui des Enfans-Rouges ou Orphelins, fondé par François Ier; ils furent réunis en 1772, et les biens et les charges devinrent communs. Les provinces suivirent l'exemple de Paris, et tandis que dans la capitale le nombre des enfans recueillis s'élevait déjà en 1770 à près de 7,000, les calculs de M. Necker, en 1784, le portaient pour toute la France à 40,000. Aussi la progression constante des abandons lui faisait-elle dire « que de tous les établissemens dus à l'esprit d'humanité, les maisons destinées à servir d'asile aux enfans abandonnés étaient ceux dont l'utilité était le plus mêlée d'inconvéniens. »

Le 10 décembre 1790, l'assemblée nationale supprima pour les seigneurs, avec les droits de justice, l'obligation de nourrir les enfans trouvés; elle en reporta la charge à l'état, et, sur le rapport du duc de La Rochefoucauld-Liancourt, vota un projet de décret qui ordonnait aux officiers municipaux de pourvoir à la nourriture des enfans abandonnés. L'assemblée croyait, il est vrai, ne pas leur imposer une lourde charge. Elle avait supposé que les enfans deviendraient les fils d'adoption de la charité privée. Elle décrétait la *bienfaisance* comme la convention décréta plus tard la *victoire*. Un titre spécial de la loi était consacré à l'organisation d'une mesure qui devait « introduire un nouveau commerce de bienfaisance entre les hommes, à savoir l'adoption des enfans trouvés par des citoyens généreux. » La constitution de 1791 posa le principe d'un établissement général pour l'éducation des enfans trouvés, et la loi du

28 juin 1793 lui donna les plus larges applications. Non-seulement l'état, qui concédait à tous les pauvres un droit aux secours de la nation, prit à sa charge les enfans abandonnés, nommés tour à tour *orphelins* ou *enfans naturels de la patrie*, mais il inaugura le système d'indemnités aux filles-mères, qui commença par donner lieu à tant d'abus, et qui néanmoins, soixante ans plus tard, devait être appliqué de nouveau avec des avantages incontestables. Malheureusement il ne suffit pas de promulguer de généreuses mesures, il faut encore, pour les appliquer, des ressources qui manquaient au gouvernement de la république. Aussi de 1791 à 1799 le service des enfans trouvés passa, comme tout ce qui intéressait la bienfaisance publique, par les plus rudes épreuves. Chaque année, des lois sont votées pour accorder les subsides dus par l'état en échange des biens confisqués aux établissemens hospitaliers, mais chaque année aussi on dénonce la nécessité urgente de parer à l'arriéré, ce qui accuse l'impossibilité où l'on s'est trouvé d'assurer le service courant.

L'arrêté consulaire de 1801, les lois de 1802, de 1805, enfin le décret impérial de 1811, rendirent aux hospices une partie de leurs propriétés, créèrent des ressources spéciales pour les enfans trouvés, et inaugurèrent un système qui demeura en vigueur pendant de longues années. Aujourd'hui encore il subsiste nominalement, quoique par le fait l'administration l'ait à peu près transformé. L'article du décret de 1811 confie à la charité publique : 1° les enfans trouvés, 2° les enfans abandonnés, 3° les orphelins pauvres. C'est la première fois que les enfans se trouvent classés en trois catégories distinctes. Ils doivent être envoyés en nourrice aussitôt que possible; ils reçoivent une layette et restent en sevrage jusqu'à l'âge de six ans. A six ans, on les met en pension chez un cultivateur ou chez des artisans. A douze ans, si l'état n'en a pas disposé, ils sont placés en apprentissage. L'hospice désigné pour recevoir les enfans trouvés reprend ceux qui ne peuvent se placer ou se maintenir en nourrice, en pension ou en apprentissage. Il y a au plus dans chaque arrondissement un hospice où les enfans trouvés peuvent être admis, et cette admission se fait au moyen d'un tour. Quant à la répartition de la dépense, l'hospice fournira les layettes du premier âge, et soldera les dépenses intérieures relatives à la nourriture et à l'éducation des enfans qui y resteront. Les mois de nourrice et de pension hors de l'hospice seront acquittés par l'état d'abord jusqu'à concurrence d'une somme de 4 millions, par les hospices ensuite sur leurs revenus, enfin par les communes (1).

(1) Dans la pensée de l'empereur Napoléon, comme dans celle de Louis XIV, alors

Les lois de finances de 1817 et de 1819 modifièrent le décret de 1811 en ce sens qu'elles firent peser sur les départemens la charge qui incombait à l'état : le paiement des mois de nourrice et de pension fut compris dans les dépenses obligatoires départementales; les communes durent en supporter une partie dans une mesure fixée par le vote des conseils-généraux : à elles seules en outre revenait le soin des enfans légitimes abandonnés. Les obligations imposées aux hospices, le nombre de ces établissemens, ainsi que le système des tours, ne varièrent point jusqu'en 1834. Quelle avait été pendant cette période la progression dans le nombre des enfans trouvés et le chiffre des dépenses? Necker estimait en 1784 qu'il y avait en France 40,000 enfans trouvés. M. de Montalivet, en 1810, les porte à 70,558, et suppose que les dépenses, non compris les dépenses intérieures à la charge des hospices seuls, s'élèvent à 6,717,000 fr., dont les départemens sur leurs budgets, les villes sur leurs octrois, les hospices sur leurs revenus, peuvent acquitter près d'un tiers. En 1837, M. de Gasparin, dans un rapport au roi qui présente déjà le germe de toutes les améliorations réalisées de nos jours, démontre que le nombre des enfans trouvés s'élevait, pour l'année 1833, à 130,000. Il devenait urgent de remédier à un tel état de choses, alors surtout que dans beaucoup de départemens les ressources ordinaires ne suffisaient plus au paiement des dépenses obligatoires, parmi lesquelles le service des enfans trouvés et celui des aliénés occupaient une si large place. Sans doute on pouvait accuser de ces progrès alarmans le relâchement des mœurs; mais dans les mesures prises par l'administration et dans le régime suivi depuis 1811 n'y avait-il point aussi à signaler quelque cause du mal dont les conséquences se faisaient si vivement sentir? Le ministre en rejetait la responsabilité sur le nombre des hospices, la facilité des admissions, enfin sur le système du tour, et il rappelait les efforts qu'il avait déjà faits pour y obvier. Les hospices dépositaires depuis 1811 avaient offert 301 asiles aux enfans abandonnés : n'était-ce pas trop, alors surtout que les administrations hospitalières assimilaient les orphelins et les enfans des familles indigentes aux enfans trouvés proprement dits, imposant ainsi aux départemens, par une facilité contraire à la loi, quoique conforme à l'équité, une charge qui devait être laissée exclusivement aux communes, mais que celles-ci ne pouvaient supporter? Dès 1833, et grâce à la création du service des inspections des établissemens de bienfaisance, on obtenait en

qu'il dotait l'hospice de Paris, ces fils adoptifs de l'état devaient se vouer à sa défense : l'armée et la marine y recruteraient de nombreux volontaires; mais à toutes les époques, la statistique a montré que la grande majorité des enfans trouvés étaient impropres au service militaire.

quatre années la fermeture de 71 dépôts, tandis que de 1811 à 1833 30 seulement avaient été reconnus inutiles. Le nombre des tours ouverts de 1811 à 1833 était de 247, dont 236 remontaient à l'année 1811; aussi de 1834 à 1837 les conseils-généraux de trente départemens en avaient-ils déjà supprimé 67. L'inspection venait enfin de s'étendre dans vingt-trois autres départemens pour assurer l'exécution d'une mesure destinée à faire cesser la confusion qui existait entre les enfans trouvés et les enfans légitimes pauvres. Comme beaucoup de mères abusaient de la facilité des administrations charitables, et, se présentant comme nourrices, obtenaient qu'on leur confiât leurs propres enfans momentanément abandonnés, les inspecteurs avaient fait procéder au déplacement des enfans, dans l'espoir qu'un grand nombre d'entre eux seraient conservés par celles qui en prenaient soin. Cette spéculation sur l'attachement de pauvres familles à l'orphelin dont elles ont reçu la charge rappelle la naïve confiance de l'assemblée de 1790; mais tandis que celle-ci supposait vainement qu'il suffirait de vanter les mérites de l'adoption pour la faire pratiquer, le déplacement ordonné en 1833, nécessaire peut-être au point de vue financier, mettait habilement aux prises une affection déjà enracinée et un intérêt qui, grâce à Dieu, ne fut pas le plus fort. Dans trente et un départemens, de 1834 à 1837, sur 36,493 enfans soumis au déplacement, 16,339 furent retirés par leurs mères ou gardés par leurs nourrices. L'économie annuelle réalisée par ce moyen et par la suppression des tours était évaluée à 400,000 francs.

Sans aborder théoriquement la question du tour, mais en constatant que la statistique ne démontrait pas qu'il y eût plus d'expositions ou d'infanticides là où les tours avaient été supprimés, M. de Gasparin attribuait donc à la législation de 1811 la multiplicité des abandons, et déclarait que le défaut de surveillance dans la réception et le classement des enfans recueillis grevait les finances des départemens d'une charge intolérable. Puisque les bénéfices résultant de la vérification faite par les inspecteurs et des mesures qu'ils avaient fait adopter étaient incontestables, il fallait donc procéder peu à peu à la diminution des dépôts, à la fermeture des tours inutiles, à la surveillance des tours eux-mêmes partout où cet usage pouvait s'établir, c'est-à-dire à une sorte de constatation de l'origine des enfans déposés. Enfin, comme on ne pouvait renouveler fréquemment le déplacement des enfans mis en nourrice et en pension, le ministre proposait de remplacer par un bon système de secours accordés à domicile à la mère le secours dispendieux donné à l'hospice aux enfans. Sans retomber dans les erreurs de la législation de l'an II, une sage application de ce système devait offrir de

grands avantages pour les enfans, pour les familles et pour les départemens. Les sages idées exprimées dans le rapport de 1837 ont lentement, mais définitivement prévalu. Sous le long ministère de M. le comte Duchatel, le service des enfans trouvés reçut de nombreuses améliorations; les soins furent plus généreusement donnés, la surveillance fut plus active. L'administration des hospices de la ville de Paris adopta même et fit sanctionner par le ministre en 1846 un règlement qui doit servir de modèle en cette matière. Il est vrai que ce règlement ne fut exécuté que six ans plus tard. Dans l'intervalle, une révolution avait eu lieu : le goût des discussions théoriques, des systèmes généraux, avait remplacé la poursuite des améliorations pratiques. C'est dans ces circonstances que M. Dufaure nomma une commission pour préparer un projet de loi sur le régime général applicable aux enfans trouvés. Cette commission se prononça pour la fermeture radicale des tours, dont, un an après, la commission chargée par l'assemblée constituante de 1848 de préparer la loi de l'assistance publique demanda au contraire le rétablissement. En 1853, un nouveau projet de loi fut soumis au corps législatif, puis retiré par le gouvernement. Trois ans plus tard, le sénat, sur la proposition de deux de ses membres, demanda le retour pur et simple au décret impérial de 1811. En définitive, pour éclairer cette question dans tous ses détails, le gouvernement ordonna dans les quatre-vingt-neuf départemens une enquête dont les résultats ont été consignés dans un excellent rapport où le conseil d'état pourra trouver tous les élémens d'un nouveau projet de loi. Depuis deux ans, la question est restée en suspens. Faut-il le regretter, et le service des enfans trouvés donne-t-il lieu à des abus tels qu'ils ne puissent être redressés que par une de ces mesures générales qu'on appelle une loi, que notre goût pour la réglementation impose si souvent aux pouvoirs publics, et que notre sens pratique abroge plus souvent encore?

Il y a seize ans déjà, dans les discussions soulevées à ce sujet, on avait soutenu qu'en dehors des garanties générales exigées par les lois civiles et de police l'assistance des enfans trouvés est surtout une œuvre de bienfaisance particulière pour laquelle une grande latitude devrait être laissée aux pouvoirs locaux eux-mêmes. Le tour, cette création de l'esprit chrétien, qui, pour ne point pactiser avec la violation des devoirs du mariage et de la maternité, ignore le mal afin de ne pas reculer devant le devoir de secourir la misère, le tour avait produit de grands abus. Devait-on néanmoins le supprimer brusquement, en vertu d'une loi absolue, au risque de heurter des convictions respectables et de blesser le sentiment public dans les localités où les mœurs repoussent l'enfant naturel

comme un coupable, et ne laisseraient à la fille séduite que la ressource de l'infanticide ou de l'abandon? N'était-il pas préférable, sans faire de la fermeture du tour une prescription de la loi, d'y introduire des modifications successives, de l'entourer d'une surveillance plus ou moins rigoureuse, afin de conserver dans le plus grand nombre de cas possible un état civil tel quel aux victimes du délaissement? Les conseils de département, également intéressés à défendre la prospérité de leurs finances et à respecter les sentimens des populations, sauraient bien, disait-on, maintenir les tours créés par la législation de 1811, s'il était nécessaire, ou en diminuer le nombre, ainsi que celui des hospices dépositaires, ou enfin organiser une surveillance du tour confiée à des religieuses, à des commissions civiles, même à des préposés de police.

De même la mesure des secours aux mères pauvres présentait, à côté d'avantages sérieux, des dangers tels qu'il semblait difficile d'en faire l'objet d'une prescription uniforme et générale. Fallait-il donner un droit au secours à toutes les mères pauvres, — aux mères d'enfans naturels, comme la loi de l'an II, qui avait créé pour la fille-mère un privilége immoral et ruineux, — aux mères d'enfans légitimes elles-mêmes? Inscrire une telle obligation dans une loi, c'eût été établir une véritable taxe des pauvres. N'était-ce point pour se prémunir contre les excès d'une générosité impraticable que, par une distinction plus utile à l'équilibre des finances départementales que conforme à la justice, l'administration s'était longtemps occupée des seuls enfans trouvés, en laissant les orphelins pauvres à la charge exclusive des communes? Si la morale et l'équité voulaient que le secours aux mères pauvres mariées ou non fût rétabli et répandu, la prudence défendait de le présenter dans une loi comme une obligation sociale. Les conseils-généraux, les administrations municipales pouvaient seuls déterminer exactement la nature et l'étendue des subventions volontaires et variables qu'ils destineraient au soulagement de ces misères. Pour ces raisons et pour d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer, les mesures administratives semblaient préférables aux prescriptions législatives. Les faits ont confirmé cette appréciation, et les dérogations au décret de 1811, appliquées avec persévérance par l'administration, mais variant suivant les besoins et les ressources des localités, ont produit les meilleurs résultats. L'enquête publiée en 1860 le démontre avec évidence. D'après cette enquête, le nombre des enfans à la charge des hospices, c'est-à-dire âgés de un à douze ans, dépassait en 1833 130,000; en 1859, il est retombé à 76,520. La différence serait énorme, si l'on ne faisait remarquer que dans ces dernières années la distribution de secours aux mères pauvres a

beaucoup réduit à elle seule le chiffre des enfans trouvés. Sur ce nombre de 76,520 enfans des deux sexes, 3,395 étaient conservés dans les hospices, 72,368 placés à la campagne, 757 confiés à des colonies agricoles. 39,008 seulement sur le total étaient des enfans trouvés proprement dits, sans filiation constatée; 29,771 étaient des enfans abandonnés, mais reconnus; 7,741 orphelins complétaient le chiffre des élèves des hospices.

Dans la comparaison du chiffre de ces enfans avec la population, les départemens du Rhône, de la Seine, des Bouches-du-Rhône et de la Gironde offrent la proportion la plus forte; on y compte un enfant sur 110, 125, 171 et 261 habitans. La Lozère, la Vienne et les Landes viennent ensuite. L'Ille-et-Vilaine, le 86e sur la liste, n'a qu'un enfant assisté sur 3,520 habitans; la Seine-Inférieure occupe le 40e rang, la Loire-Inférieure le 51e, le Nord le 83e. Que de réflexions ce tableau ne ferait-il pas naître! Aux premiers rangs, les extrêmes se touchent, les départemens les plus riches sont à côté des plus pauvres. Aux derniers rangs, des centres d'agglomération industrielle, Lille et les villes ouvrières du Nord, n'offrent pas de points de comparaison moins satisfaisans que la catholique Bretagne elle-même. En somme, la diminution considérable du nombre des élèves des hospices de 1833 à 1859 est le résultat de la suppression des tours, de la surveillance apportée à l'admission et des secours accordés aux mères pauvres.

Le décret de 1811 avait limité à un par arrondissement le nombre maximum des hospices dépositaires. Il s'en ouvrit jusqu'à 335. Aujourd'hui, et malgré l'annexion des trois nouveaux départemens, le total n'en est plus que de 175. Cette diminution coïncide avec la diminution même du nombre des enfans secourus, et surtout avec une meilleure disposition du service. Les hospices les moins riches, les moins utiles, ont été tour à tour supprimés, au grand bénéfice des finances départementales. Moins nombreux, ils peuvent être mieux surveillés, les admissions y sont plus régulières, les soins donnés à l'entretien et à l'éducation des enfans plus complets et mieux rémunérés. Le nombre actuel de 175 hospices dépositaires pour 89 départemens ne pourrait guère être abaissé : il importe en effet que l'hospice, qui remplace la famille, qui envoie les enfans à la campagne, les nourrit de un à douze ans, et ensuite les patronne jusqu'à vingt et un, n'ait point à exercer son action dans un rayon trop étendu. Tous les hospices dépositaires n'avaient point admis le système du tour, et surtout du tour libre, c'est-à-dire de celui où le dépôt des enfans n'était l'objet d'aucune surveillance. En vertu du décret de 1811, 251 tours avaient été ouverts tout d'abord, et 18 rétablis après une première suppression. Par suite des mesures

adoptées depuis 1833 pour obvier à l'accroissement du nombre des enfans trouvés, le principe de la surveillance des tours se propagea de plus en plus, et les administrations départementales en fermèrent le plus grand nombre. Lors de l'enquête de 1860, il n'en subsistait plus que 25, dont 12 seulement exempts de toute surveillance. Les départemens de l'ouest, ceux où le sentiment religieux est le plus développé, possédaient seuls 8 tours libres: les 4 autres étaient ouverts à Laon, Soissons, Mézières et Marseille. Depuis l'enquête, 26 tours ont disparu; il n'en reste plus aujourd'hui que 5, à Marseille, Évreux, Brest, Paris et Rouen; encore ceux d'Évreux et de Rouen n'ont-ils été maintenus qu'à titre provisoire, et celui de Paris même est-il surveillé. L'admission dans un tour de cette espèce ne peut se faire sans que l'on satisfasse à certaines formalités servant à établir la provenance de l'enfant et l'identité de la personne qui en fait le dépôt. Ainsi, sans que la loi ait prononcé à cet égard ni substitué au tour un mode d'admission contre lequel de graves objections pourraient être faites, on peut dire que le tour, c'est-à-dire l'instrument le plus actif de la multiplicité des abandons, a disparu, et la statistique démontre que ni les avortemens ni les infanticides n'ont augmenté dans les lieux où il a été supprimé.

Aujourd'hui les hospices dépositaires reçoivent les enfans sur l'arrêté seul du préfet, s'il s'agit d'enfans abandonnés et d'orphelins pauvres. Pour les enfans trouvés proprement dits, une commission de l'hospice, soit directement, soit par l'intermédiaire d'un délégué ou même d'une religieuse, les reçoit d'ordinaire pendant le jour seulement. La présentation d'un enfant doit être accompagnée d'un extrait de la déclaration faite après sa naissance et d'indications sur la demeure et l'état de la mère. La réception provisoire a toujours lieu : elle devient définitive après délibération de la commission et arrêté du préfet. Ce mode de réception, qui n'impose aucun retard préjudiciable à l'enfant, donne toutes les garanties possibles à la constatation ou à la recherche de la filiation; il n'a contre lui que les abus que peuvent commettre trop facilement les intermédiaires, c'est-à-dire en général les sages-femmes par qui les dépôts sont faits aux hospices; ces abus sont toutefois bien moins à craindre que lorsque le tour libre leur était ouvert.

La diminution des dépenses a dû suivre la diminution du nombre des enfans recueillis. En 1858, les dépenses intérieures des hospices et les dépenses extérieures pour les frais de nourrices, de garde et de trousseaux ne dépassaient pas 9,300,000 fr. Il est vrai qu'il convient d'ajouter à cette somme 850,000 fr. environ, distribués en secours aux mères pauvres de 12,560 enfans. Le rapport fait après

l'enquête de 1860 rapproche ces chiffres de ceux de l'année 1828, où les mêmes dépenses atteignaient 9,794,000 fr., mais s'appliquaient à 112,730 enfans, tandis qu'en 1858 80,894 enfans seulement ont été assistés. Il n'est pas besoin de faire ressortir tout ce que la comparaison de ces chiffres constate d'améliorations obtenues dans le sort de chacun de ces enfans. Augmentation des mois de nourrice, layettes et vêtemens plus complets, tarifs plus élevés accordés aux familles nourricières, trousseaux plus souvent renouvelés, sommes payées pour l'instruction, le culte et l'apprentissage, subventions aux colonies agricoles, tout est contenu dans cet ensemble de dépenses appliquées à 80,000 enfans au lieu de l'être à 113,000. En 1828, la dépense moyenne à l'hospice et hors de l'hospice représentait 86 francs 88 centimes par enfant, et en 1858 114 francs 74 centimes. Ce second résultat ne doit pas sembler moins satisfaisant que celui de la diminution du nombre des enfans. Il en est un troisième plus précieux encore, l'abaissement de la mortalité parmi les enfans assistés.

Ce n'est qu'à dater de la restauration qu'on possède des renseignemens exacts sur la mortalité des enfans. De 1815 à 1817, elle avait été à Paris de 75 pour 100. Vingt ans plus tard, M. de Gasparin la portait pour toute la France à 58,80 pour 100; mais à ces deux époques on n'avait point distingué dans les calculs la mortalité des enfans dans la première année de leur admission à l'hospice de la mortalité des enfans de un à douze ans. Pour cette dernière catégorie, tandis qu'elle était, de 1815 à 1825, de 14,51 pour 100, elle est tombée, de 1846 à 1855, à 10,05 pour 100. Quant aux enfans de la première année reçus dans les hospices, la mortalité était en 1850 de 56,99 sur 100. Les circonstances de l'abandon ou du dépôt, la nécessité fréquente de l'allaitement artificiel, l'agglomération à l'hospice, expliquent ce développement de la mortalité parmi les enfans de la première année. Un seul remède efficace a été trouvé, celui du secours aux mères. Dès que ce mode d'assistance a été employé, les plus heureux effets ont été produits, et l'enquête a établi que partout où le secours avait été accordé, c'est-à-dire dans 71 départemens en 1858, la mortalité pour les enfans de moins d'un an conservés par leurs mères ne dépassait pas 29 pour 100. Cette mesure, recommandée en 1840 par le ministre de l'intérieur, ne fut tout d'abord adoptée que par 7 départemens; en 1848, 53 y avaient donné leur adhésion; elle est à peu près généralement appliquée aujourd'hui, mais elle varie quant à la durée et à la quotité des sommes accordées. En général, elle ne s'étend guère au-delà de la quatrième année : en 1858, l'enquête a établi que le taux moyen des secours mensuels était de 7 fr. 26 cent. pour la première an-

née, de 6 fr. 38 cent. pour la seconde, de 5 fr. 77 cent. et de 5 francs 09 centimes pour la troisième et la quatrième. Si l'on considère que les enfans adoptés par les hospices restent à leur charge au moins jusqu'à douze ans, on verra tout ce que la distribution des secours aux mères a procuré d'économies. La commission chargée de l'enquête de 1860 a donc pu à tous les points de vue signaler les avantages d'un système qui, maintenu à l'état de mesure facultative et locale, appliqué avec discernement et prudence, amène toujours la reconnaissance de l'enfant par la mère (le secours n'est accordé que dans ce cas), souvent le mariage du père et de la mère, diminue les crimes de l'infanticide et de l'abandon, exonère les établissemens hospitaliers, et sur 100 enfans en sauve 30, puisque sur 100 enfans déposés à l'hospice il en serait mort 59 dans la première année, tandis que, gardés par leurs mères, 29 seulement succombent.

Depuis la distribution de secours aux mères pauvres, on ne peut plus conserver aux enfans objets de la sollicitude publique la dénomination d'enfans trouvés ou abandonnés. En les appelant enfans assistés, en confondant sous un seul nom qui ne rappelle rien qu'une grande vertu sociale, toutes les catégories d'enfans dont la charité prend soin, on a réellement accompli un grand progrès. L'hospice des enfans assistés n'est plus cet abîme où le sort de l'enfant se perdait avec le souvenir de la honte maternelle; c'est un lieu de dépôt où la famille sans ressources confie un être fragile à des mains pieuses et bienfaisantes avec la certitude qu'il lui reviendra élevé dans des conditions égales à celles de tous les autres enfans. En améliorant le sort de l'enfant pauvre, on a, dans beaucoup de cas, et c'est un bien immense, relevé aussi le moral de la mère. Le secours à domicile lui a rendu les soins de la maternité plus faciles; quand elle veut s'en exonérer, la déclaration de la naissance lui donne la certitude qu'elle retrouvera son enfant après une séparation quelquefois forcée. Elle se sent moins coupable en le confiant à l'hospice qu'en l'exposant dans le tour.

L'Angleterre n'a jamais eu de catégorie distincte d'enfans trouvés. Les abandonnés, les exposés, les orphelins sont à la charge des paroisses et profitent des bénéfices de la taxe commune à tous les pauvres; mais combien les soins locaux distribués de cette manière avec les maisons de travail et la prison pour corollaires sont loin du régime français, grâce auquel chacun des enfans assistés est recueilli dans une famille qui l'élève avec satisfaction et avec profit sous la surveillance de l'état, en fait un de ses membres, et par l'éducation communale assimile son sort à celui de tous les enfans d'une localité où son origine reste souvent inconnue! Cette con-

fusion des enfans assistés dans la grande masse de la population constitue pour eux un avantage inappréciable. Il n'est pas douteux qu'avec l'entière égalité civile qui prédomine en France, un grand nombre de ces fils de la charité publique ne parvienne à des situations bonnes, quelques-uns même à des situations élevées. L'ignorance où l'on est généralement de semblables exemples prouve mieux que toute autre allégation que la société a su leur faire une vie commune en tout semblable à celle de leurs frères. Il serait peut-être curieux de connaître quelles destinées exceptionnelles des enfans déshérités à leur naissance ont su se créer par leurs efforts; mais la statistique, qui a pu établir que les enfans des hospices n'avaient pas fourni plus de victimes au vice, à la débauche et au crime que les enfans des autres classes du peuple, a gardé le silence, et avec raison, sur la bonne place qu'ils ont su conquérir. Il n'est permis à personne de le rompre.

Sans contester que le service des enfans assistés ne puisse être encore amélioré sous beaucoup de rapports, il est donc juste de signaler le bien réalisé depuis quelques années, et qui est dû surtout à une sage défiance de tout esprit de système. C'est sur le point du territoire où le service des enfans trouvés exigeait le plus d'efforts, c'est à Paris même que le bien s'est produit dans les plus grandes proportions. Quelques détails sur cette partie de la tâche confiée dans le département de la Seine à l'administration de l'assistance publique compléteront ce qui vient d'être dit sur le service des enfans trouvés dans notre pays.

II. — LES ENFANS ASSISTÉS A PARIS.

Dans le tronçon de la rue d'Enfer qui subsiste au-delà de l'Observatoire, on aperçoit à droite, dans le mur d'un bâtiment, un trou fermé d'un volet en planches large de quelques centimètres. C'est le tour, aujourd'hui arrêté par un crochet intérieur, et qui ne reçoit de dépôt qu'après pourparlers préalables avec le concierge de la maison et un préposé spécial de la police. Ainsi surveillé, le tour ne peut plus servir que la nuit, après la clôture du bureau d'admission, et depuis plusieurs années on n'y a pas fait un seul dépôt, tant le bureau d'admission lui-même, avec ses règles de discrète et prudente facilité, sait satisfaire à tous les besoins.

Installé en 1795 dans l'institution de l'Oratoire, l'hospice des Enfans-Trouvés présente sur la rue d'Enfer un bâtiment d'un étage qui contient le logement du concierge, le tour, le bureau d'admission et le cabinet du directeur. Une large cour sépare ce bâtiment de l'ancienne habitation des pères de l'Oratoire, dont les divers

étages sont maintenant occupés par les réfectoires, les cuisines, les infirmeries, le laboratoire et les dortoirs des nourrices de passage. L'église ferme la cour du côté droit. La nef a été coupée à diverses hauteurs : au rez-de-chaussée est la chapelle, au premier étage la crèche, et au-dessus se trouvent les dortoirs des nourrices à demeure dans l'hospice. Le côté gauche de la cour est occupé par un corps de logis à un seul étage destiné à la lingerie et aux appartemens du directeur. Au-delà de ces constructions s'étend un vaste jardin renfermant une buanderie, une vacherie, et à droite et à gauche deux grands bâtimens nouveaux qu'habitent les garçons et les filles renvoyés à l'hospice par les nourriciers et par les colonies où ils avaient été placés. Salles d'étude, d'apprentissage, réfectoires et dortoirs, tout y a été disposé sur une proportion et dans des conditions d'isolement que ne présentent malheureusement pas au même degré les infirmeries. L'on regrette en effet d'y voir les enfans atteints de maladies contagieuses confondus avec les autres. Les infirmeries sont en outre situées au même étage que les salles d'asile réservées aux enfans qui viennent d'être recueillis et n'ont pu encore être placés définitivement, et elles se trouvent dans une dangereuse proximité des salles affectées aux nourrices de passage ou sédentaires et de la crèche elle-même. Sans doute il est bon d'avoir réservé aux filles et aux garçons de différens âges, à ces élèves rendus à l'hospice dans des conditions de moralité souvent douteuse, des corps de logis tout à fait distincts, si vastes même qu'une partie en reste inoccupée; mais ne serait-il pas aussi urgent de consacrer aux infirmeries un local complétement séparé des autres bâtimens? En dépit de tous les soins et de la propreté minutieuse qui règne dans les salles des malades, des miasmes funestes s'en dégagent et peuvent pénétrer facilement à travers les corridors jusqu'aux chambres occupées par les enfans sains et les nourrices. Les maladies des enfans sont, on le sait, éminemment contagieuses, celles de la peau et des yeux principalement. Nulle précaution ne peut donc suppléer à une séparation dont la nécessité est si évidente.

Si les infirmeries donnent lieu à quelques critiques, il n'en est pas de même de la *crèche*. On a plus d'une fois décrit l'aspect de cette vaste salle, établie dans toute l'étendue de l'ancienne église et superposée à la chapelle. Une centaine de berceaux, cachés par des rideaux d'une blancheur éclatante, en garnit les murs. Devant une large cheminée, où flambe un feu toujours allumé, des filles de service lavent, changent, habillent les enfans qui viennent d'être reçus, et qui attendent dans la crèche leur admission définitive ou leur départ pour la campagne; mais ce qui, à l'égal de l'ordre et de

la propreté qui règnent dans la crèche, frappe l'attention du visiteur, c'est le silence absolu que gardent non-seulement les femmes actives, donnant leurs soins à ce grand nombre d'enfans, mais ces pauvres créatures elles-mêmes, incapables de vivre encore autrement que par la sensation, et muettes aussi, comme pour obéir dès lors à une discipline rigoureuse. A peine un cri s'élève-t-il par intervalles, à peine un vagissement sort-il de ces berceaux fermés, qu'on pourrait croire vides. Vous supposez du moins que les petits êtres qui les occupent dorment tous d'un profond sommeil; vous levez les rideaux, et vous apercevez souvent les yeux grands ouverts des enfans. Chacun d'eux reçoit comme un automate la nourriture qui lui est donnée avec une rapidité machinale. Les plus grands de ces enfans qui viennent d'être admis après l'abandon, et qu'on introduit dans la crèche pour y être lavés et habillés, dévorent leurs cris et leurs larmes : ils regardent avec une tristesse navrante les lieux inconnus et les visages étrangers qui les entourent.

Les enfans reçus à l'hospice y arrivent par trois voies différentes, par l'hospice de la Maternité et les hôpitaux, par les commissaires de police de Paris, par la réception directe. L'enfant né dans un hôpital est admis après le décès de la mère, ou sur sa déclaration qu'elle ne veut pas le conserver. Le règlement de 1845, appliqué depuis 1852, a fixé pour Paris les conditions de l'admission des femmes enceintes dans les hôpitaux. Toute femme enceinte qui se présente à l'hôpital donne son nom et indique son domicile. Si elle n'est pas du département de la Seine, on la renvoie à moins de nécessité urgente et de maladie. Après l'accouchement, si elle allaite son enfant et l'emporte, on lui donne des secours et une demi-layette, ou si elle ne peut le nourrir, on offre de le placer en nourrice par l'intermédiaire de la direction. Enfin, quand elle déclare vouloir l'abandonner, l'enfant est porté à l'hospice de la rue d'Enfer. Il n'y a pas longtemps encore, on imposait à ces femmes l'obligation d'allaiter leurs enfans jusqu'à la sortie de la Maternité. Cette prescription n'est plus en vigueur depuis 1857.

Les enfans envoyés par les commissaires de police sont ceux qui ont été trouvés sur la voie publique, ceux qui sont abandonnés par leur famille ou qui demeurent orphelins sans que nul parent ou ami veuille en prendre soin, enfin tous ceux qui sont présentés par une personne requérant à quelque titre que ce soit l'intervention du commissaire de police. C'est aussi par cet intermédiaire que sont adressés à l'hospice ceux qui forment la catégorie des déposés, c'est-à-dire les enfans de tout âge dont les parens sont retenus temporairement dans les prisons ou dans les hôpitaux, et dont personne ne consent à se charger.

Quand on s'adresse directement à l'hospice, la personne qui amène l'enfant est introduite dans le bureau d'admission où l'on consigne ses réponses à une série de questions sur le nom, le lieu de la naissance de l'enfant abandonné, sur les parens qui l'abandonnent. L'enfant est toujours reçu à titre provisoire et immédiatement porté à la crèche ou conduit à la salle d'asile, suivant son âge. Le directeur envoie aussitôt tous les renseignemens obtenus à l'administration centrale de l'assistance publique, qui prononce sur la réception définitive et fait connaître sa décision dans le plus bref délai. Pendant l'intervalle, la police a le temps de rechercher les causes d'un abandon qui semblerait fait dans des circonstances exceptionnelles. On peut s'assurer ainsi que l'enfant ne doit pas être renvoyé à un autre hospice, auquel il appartiendrait naturellement par son origine. Le bureau d'admission fonctionne de six heures du matin à minuit. Le tour reste accessible pendant la nuit; mais pour le faire ouvrir il faut sonner à la porte de l'établissement. Aussitôt un agent se présente et demande à la personne qui réclame l'accès du tour des renseignemens sur son identité. Depuis deux ans, le tour ne s'est pas ouvert. En général, les indications données au bureau paraissent sincères: les enfans sont la plupart du temps le fruit d'unions illicites, et la misère plus encore que l'inconduite en détermine l'abandon. Les demandes faites lors de l'admission n'ont point un caractère d'investigation bien stricte. L'acte de naissance, qui doit mentionner le nom de la mère, ne l'oblige pas à reconnaître l'enfant : il faut qu'un acte spécial signé de sa main vienne confirmer ou rectifier l'acte de naissanee. La reconnaissance est conseillée pour l'admission définitive, mais non exigée, comme lorsqu'il s'agit d'accorder des secours aux mères pauvres qui gardent leurs enfans.

Si ce mode d'admission donne lieu encore à quelques reproches, on doit constater que, grâce surtout à la facilité de connaître pendant de longues années le sort de chacun des enfans reçus à l'hospice, il est bien fait pour diminuer le nombre des infanticides ou des expositions. Il suffit de passer quelques heures à l'entrée de la maison de la rue d'Enfer, dans le vestibule qui précède le bureau de réception, pour se convaincre que la plupart des mères qui apportent leurs enfans ne s'y présentent plus avec cette impudeur effrontée qui est un dernier outrage au devoir méconnu, ou avec cette douleur qui proteste contre l'impuissance de la charité sociale. Elles ont plutôt l'air de se résigner à une séparation momentanée et de confier leur enfant à la bienfaisance sociale, avec l'espoir fondé de le reprendre plus tard. Le vrai caractère de cet acte est en général un dépôt, non un abandon, et c'est avec justice qu'on a substitué

sur le frontispice de la maison même, à l'ancienne dénomination d'*enfans trouvés*, celle d'hospice des *enfans assistés*.

Après la réception définitive, l'enfant confié à la crèche reçoit un numéro gravé sur un collier qui ne le quittera plus, et il est remis à une nourrice qui l'emmène chez elle et le gardera probablement plusieurs années. Il y a deux espèces de nourrices à l'hospice des enfans assistés : des filles mères qui y résident et donnent leur lait aux enfans de la crèche avant leur départ pour la campagne, changeant presque tous les jours de nourrissons, et des femmes mariées venues tout exprès à Paris pour emmener chez elles des enfans. Les premières appartiennent d'ordinaire aux départemens du nord et de l'ouest, les secondes au Berry et à la Bourgogne. Celles-ci, plus âgées, moins belles, font partie d'une classe supérieure par les sentimens aux nourrices même qui se placent dans les familles aisées : ce sont des mères qui ne veulent point quitter leurs maris et leur ménage, et qui aiment mieux, comme nourrices, ne gagner que 15 ou 10 francs par mois que de laisser derrière elles, pour des profits plus considérables reçus dans les familles riches, un foyer vide et abandonné. Une partie du personnel de l'hospice mérite aussi d'arrêter l'attention. A côté des filles de Saint-Vincent-de-Paul se distinguent par leur bonne tenue les simples filles de service. De faibles gages, des soins rebutans et souvent dangereux, une réclusion presque absolue, telles sont les conditions qui sont faites à des femmes jeunes et actives; elles n'en ont pas moins une conduite irréprochable. Ces jeunes filles viennent de la Bretagne; elles se considèrent et on les traite presque comme des novices.

Outre les nouveau-nés, d'autres enfans sont élevés et instruits dans la maison de la rue d'Enfer : ce sont d'abord ceux qui reviennent de la campagne pour cause de maladie ou pour toute autre raison, puis les enfans remis en dépôt par des parens retenus dans les hôpitaux ou les prisons, enfin ceux que leur famille a redemandés, et qui attendent qu'on les rende. Cette dernière catégorie est assez nombreuse : en 1861, près de 500 enfans furent redemandés par leurs parens; mais on comprend de quelles précautions la restitution doit être entourée quand il s'agit par exemple de remettre à des mères souvent peu respectables des filles nubiles comme quelques-unes de celles qui travaillent dans les classes.

Le mouvement de la population à l'hospice a été de 3,768 en 1861, de 3,799 en 1860, de 4,002 en 1859. Le nombre des enfans trouvés proprement dits tend de plus en plus à décroître : l'année 1860 n'en a fourni que 142 contre 3,322 enfans abandonnés et 335 orphelins. Sur ce nombre, 3,187 ont été envoyés à la cam-

pagne, et le chiffre des enfans de un à douze ans que l'hospice y entretenait s'élevait en tout à 13,822. Au-delà de douze ans, on ne paie plus de pension; mais jusqu'à vingt et un ans les enfans sont toujours placés sous la tutelle de l'administration. En 1860, le chiffre total de ces pupilles de douze à vingt et un ans était de 21,806, nécessitant une dépense de 2,573,301 francs. Il était de 22,507 dix ans auparavant, avec une dépense de 1,929,473 francs. Le nombre des enfans a donc diminué, mais les dépenses se sont accrues; elles s'accroissent toujours, car dans le budget de 1862 le crédit alloué par la préfecture de la Seine atteint 2 millions, et les dépenses propres à l'administration de l'assistance publique dépassent 700,000 francs. Les améliorations en effet ne s'arrêtent point, et, dans chacun de ses rapports au conseil-général, le préfet de la Seine a signalé la charge croissante que le service des enfans trouvés impose au budget du département. Celui-ci et l'administration de l'assistance publique pour la ville de Paris se partagent, bien que dans une proportion très inégale, les dépenses des enfans assistés. L'assistance publique acquitte tous les frais intérieurs de l'hospice, lesquels n'atteignent pas 300,000 francs; elle paie les layettes et vêtures des enfans placés à la campagne, les pensions des élèves infirmes, et l'inspection des pupilles âgés de douze à vingt et un ans. Ces diverses dépenses dépassent aujourd'hui 700,000 francs; il y a dix ans, elles ne s'élevaient pas à plus de 500,000 francs. Le département de la Seine solde toutes les dépenses extérieures, les frais de voyage et de transport des enfans, les mois de nourrice, pensions, frais funéraires, les secours destinés à prévenir l'abandon, les frais d'instruction, d'inspection et de maladie; enfin il octroie des indemnités et des récompenses, dont le chiffre est en général de 50 francs, aux nourriciers qui gardent les enfans chez eux au moment de l'apprentissage. L'ensemble de ces dépenses, qui atteint aujourd'hui 2 millions, n'était en 1851 que de 1,420,000 francs. Le service de l'inspection a été organisé de façon que des sous-inspecteurs visitent les enfans au moins une fois par trimestre. Ces inspecteurs rédigent un bulletin individuel sur chacun d'eux. Des médecins les voient une première fois à l'arrivée des nourrices à leur domicile, une seconde fois quinze jours après, et, sans compter les cas de maladie pour lesquels ils sont appelés spécialement, au moins une fois tous les trois mois. On paie aux médecins un abonnement fixe pour les médicamens en dehors de ceux que l'administration fournit elle-même, comme étant d'un prix trop élevé. L'instruction est donnée gratuitement aux enfans dans les communes où ils sont placés; mais, comme les nourriciers pourraient arguer du faible taux des mois de

pension pour faire travailler à leur profit les enfans au lieu de les envoyer à l'école, on donne une indemnité à ceux qui les y laissent aller avec le plus d'assiduité. L'ensemble de ces indemnités atteint 84,000 francs. Sur le nombre des enfans en âge de fréquenter les écoles, plus de 87 pour 100 reçoivent annuellement le bienfait de l'instruction. L'enseignement religieux leur est aussi distribué avec soin, et l'administration décerne des récompenses à ceux de ses pupilles que les inspecteurs lui désignent comme les plus méritans. Si quelques-uns annoncent des dispositions exceptionnelles, elle fait les sacrifices nécessaires pour leur assurer une position honorable.

A douze ans, les enfans sortent pour ainsi dire de pension; ils entrent en apprentissage. Ceux qui s'en chargent à ce moment reçoivent une indemnité de 50 francs; mais l'inspection suit les apprentis dans cette nouvelle situation. Elle intervient dans les cas peu nombreux où les nourriciers ne les conservent pas, elle règle le mode et les conditions de l'apprentissage; elle stipule l'époque et la quotité des salaires qu'ils peuvent gagner; enfin elle place les sommes qu'ils possèdent à ce titre. En 1861, le nombre des livrets de caisse d'épargne s'élevait à 5,015, pour une somme de 205,000 francs. Dans ce nombre d'enfans confiés aux soins de l'assistance publique, il se rencontre nécessairement de mauvaises natures et des êtres vicieux. Pour ceux-là, depuis longtemps on a eu recours aux colonies pénitentaires. Depuis 1850, bien des essais ont été tentés qui n'ont pas tous réussi. Des enfans ont été placés successivement dans les colonies de Montagny et de Blanzy dans le département de Saône-et-Loire, de Varaignes dans la Dordogne, aux Bradières dans la Vienne, dans les ouvroirs de Vaugirard et de Conflans, dans l'établissement de Bethléem à Reims, enfin dans les colonies pénitentiaires de Bouffarick et de Ben-Akeroun en Algérie. Peu à peu l'administration a retiré ses pupilles de toutes ces maisons; elle n'en confie plus maintenant qu'à M. l'abbé Halluin, qui dirige l'établissement professionnel d'Arras. Les enfans tout à fait vicieux sont renvoyés à l'hospice de la rue d'Enfer, où ils sont sévèrement gardés jusqu'à ce qu'on puisse les placer convenablement.

Les infirmités physiques enfin sont, comme les infirmités morales, l'objet de soins spéciaux. Un chapitre du budget, qui atteint 30,000 francs par an, est relatif aux pensions payées pour les élèves infirmes hors de l'hospice. La maison reprend et garde ceux qui ne peuvent rendre aucun service dans les familles où ils seraient placés, et qui y subiraient un sort trop misérable. Dans une visite rue d'Enfer, nous avons vu une grande jeune fille entièrement paralysée, chez qui la vie ne se manifestait que par le regard : elle était

revenue depuis peu dans l'établissement, et l'expression de la reconnaissance qu'on lisait dans ses yeux confirmait bien l'assertion du directeur, qu'elle serait morte partout ailleurs qu'à l'hospice, où des soins attentifs semblaient chaque jour la rappeler à la vie. La proportion des infirmes dans la population des enfans assistés est considérable; la moyenne est de 530 sur 13,500, et les maladies scrofuleuses y dominent principalement. Il y a quelques années, on envoyait aux eaux de Pougues, dans la Nièvre, les scrofuleux guérissables. Cent lits avaient été aussi créés pour eux à Forges. Depuis 1861, l'administration de l'assistance publique a installé sur la plage de Berck, près de Montreuil-sur-Mer, un hôpital provisoire construit en bois, couvert en ardoises, qui a coûté 125,000 francs, et qui reçoit des malades même pendant l'hiver. Cependant, de toutes les améliorations introduites dans le service des enfans assistés à Paris, la distribution des secours aux mères pauvres a réalisé les plus incontestables bienfaits. C'est en 1852 que cette mesure a été adoptée, et dans les cinq mois qui l'ont suivie le total des enfans trouvés a présenté une diminution de 19 pour 100 sur les cinq mois correspondans de 1851. Dans ce laps de temps, 5,490 femmes avaient été assistées, dont 2,947 accouchées chez elles. Celles qui conservaient leurs enfans recevaient un premier secours; pour celles qui les faisaient placer en nourrice par les soins de la direction centrale des nourrices, l'administration garantissait le paiement des dix premiers mois : elle exigeait en retour la reconnaissance de l'enfant par sa mère. Malheureusement, avec des secours aussi exigus, l'abandon, un moment suspendu, avait souvent lieu plus tard. Les femmes secourues et visitées disparaissaient, abandonnant leurs enfans, qui retombaient alors à la charge de l'hospice; quelques-uns de ceux qui avaient été placés par ses soins en nourrice lui revenaient ainsi au bout de dix mois. C'est pour remédier à ces fâcheux abus qu'une instruction ministérielle a permis d'accorder des secours pendant trois ans ou plus, selon les cas, aux mères des enfans naturels reconnus, ainsi qu'aux enfans légitimes dont l'abandon serait imminent. En 1861, ont participé à ces secours 6,966 enfans, dont 1,248 légitimes, 3,123 enfans naturels reconnus et même 2,595 non reconnus, car l'administration a prévu le cas où l'accouchement trop récent empêcherait la mère de procéder à l'acte de reconnaissance. Que cette mesure, dont l'application se fera sur une proportion de plus en plus grande, ait pour conséquence de diminuer le nombre des abandons et des infanticides, qu'elle soit favorable à la vie des enfans, dont la mortalité pendant la première année est moindre chez leurs mères qu'à l'hospice, enfin que les secours, même prolongés pendant trois ans et plus, consti-

tuent une charge moins onéreuse pour l'assistance que les soins continués pendant douze ans aux enfans abandonnés, ce sont là des résultats incontestables auxquels on ne peut qu'applaudir; mais n'y a-t-il pas lieu de craindre que l'extension des secours ne ramène aux excès de la législation de 1792, et que l'assimilation des enfans légitimes aux enfans naturels ne constitue en fait un droit des pauvres dont la moralité et les finances publiques devraient s'alarmer comme d'un funeste précédent? Jusqu'ici, rien n'est venu justifier de semblables appréhensions, et la modicité comme les conditions restrictives du secours n'ont pas ôté à la mesure dont il s'agit le caractère qui fait qu'on n'y a recours qu'en cas d'absolue nécessité.

Sans doute le service des enfans assistés peut à Paris même, comme dans tout le reste de l'empire, recevoir encore d'utiles améliorations. Dans l'enquête de 1860, on a en effet réclamé la répartition des dépenses intérieures entre tous les hospices, l'édiction d'une pénalité contre les auteurs des expositions abusives, la délégation plus complète à l'inspecteur en rapports directs avec les enfans de la tutelle confiée aux commissions administratives des hospices. A part ces points, dont l'utilité ne semble pas également démontrée et sur lesquels la loi seule pourrait être appelée à prononcer, tous les autres progrès désirables consisteraient en une distribution plus abondante de secours en raison du renchérissement des objets nécessaires à la vie. A Paris du moins, il n'y a pas lieu d'accuser la parcimonie de l'administration hospitalière et de l'autorité départementale : l'accroissement des allocations, la sollicitude avec laquelle chaque rapport du directeur de l'assistance publique signale les améliorations à réaliser, ne peuvent laisser aucun doute sur le sort des enfans assistés. Le régime qui leur est fait à Paris mérite donc réellement d'être présenté comme le meilleur et doit être proposé comme un modèle. Le tour lui-même, dont l'avantage a été surtout invoqué théoriquement, subsiste pour certains cas exceptionnels, et, bien qu'il soit surveillé, si des mercenaires y déposaient un enfant et s'éloignaient aussitôt, l'administration respecterait toujours la volonté qui les ferait agir. A Paris enfin, et c'est ce qu'il faut louer sans restriction, tous ces progrès successifs se sont opérés administrativement, sans parti pris ni système préconçu. Les améliorations ont été le fruit de l'expérience de chaque jour; elles se sont faites avec discrétion, et on pourrait le dire avec mystère, dans un sujet qui ne comporte pas le grand jour, ou qui ne pourrait être mis en pleine lumière sans offenser des consciences délicates et blesser des sentimens respectables.

Un simple rapprochement résume tous les progrès : en 1640, Vincent de Paul, réunissant les dames de l'Œuvre des Enfans que

présidait Mlle Legras, nièce du garde des sceaux de Marillac, déclarait que toutes les ressources de l'institution ne dépassaient pas 1,200 livres de rente. Le département de la Seine y consacre aujourd'hui plus de 2 millions 1/2, et les autres départemens 7 ou 8. Sur 10 enfans abandonnés, 9 mouraient il y a deux siècles. Dans la première année qui suit l'admission, la mortalité à l'hospice n'est plus que de 50 pour 100, et pour les enfans conservés par leurs mères, moyennant un secours, elle descend à 29; de un à douze ans, elle ne frappe plus qu'un enfant sur 10. Du temps de saint Vincent de Paul, l'enfant coûtait 30 livres par an, en 1792 75 fr., et 86 de 1824 à 1833; en 1858, la moyenne des dépenses pour tout l'empire était déjà de 114 fr. 74 cent. Cet accroissement de dépenses par enfant coïncide avec une diminution dans le nombre des enfans assistés et avec une augmentation du revenu des établissemens hospitaliers. La masse de ces revenus en 1789 était évaluée à 28 millions. En 1815, un rapport de M. Laîné la porte à 33 millions, y compris 9 millions d'allocations communales sur les octrois. En 1858, elle s'élève à 73,700,000 fr. La prospérité toujours croissante des établissemens hospitaliers, qui peut être invoquée contre les détracteurs de la société moderne, a permis de diminuer les allocations départementales et communales en ce qui regarde particulièrement le service des enfans trouvés, sauf, il est vrai, dans le département de la Seine, où les sacrifices vont en augmentant. Il y a deux siècles enfin, les enfans confiés à des nourrices mercenaires étaient vendus par elles au prix courant de 20 sous par tête. Aujourd'hui il est vrai cet abominable trafic n'est pas encore entièrement aboli, et la *location* des petits enfans sert toujours à exciter la pitié des passans, puisque chacun de nous a pu remarquer, à quelque porte d'église ou dans quelque coin de rue, les mêmes femmes, pendant un certain nombre d'années, portant constamment dans leurs bras un enfant nouveau-né qui ne peut être le leur; mais à part cet abus, dont la police ne saurait, à ce qu'il semble, empêcher le renouvellement, tous les enfans, on peut le dire, sont recueillis, et après leur adoption ils reçoivent des soins toujours égaux et quelquefois supérieurs à ceux qu'ils trouveraient dans leurs familles au point de vue de l'hygiène, de l'instruction et de la moralité. Dans cette population moyenne de 135,000 pupilles de un à vingt ans, sur lesquels l'assistance publique exerce sa tutelle pour toute la France, la mort, l'ignorance et le vice ne recrutent pas plus de victimes que dans le reste de la population. Enfin, une fois devenus majeurs, en possession d'eux-mêmes, ces fils adoptifs de la charité publique se maintiennent dans la société au même niveau que ceux dont l'enfance a reçu les soins de la famille. Que d'efforts, que de sacrifices,

que de vertus patientes surtout n'a-t-on pas dû déployer pour obtenir un semblable résultat! Les préjugés fâcheux, l'indifférence, le zèle outré d'une fausse philanthropie, les scrupules religieux, les embarras financiers, les difficultés légales, les hésitations administratives, il a fallu tout vaincre successivement, et chaque progrès a été le fruit du temps et de l'expérience. Aujourd'hui le service des enfans assistés, tel qu'il se pratique en France et en particulier à Paris, ne semble plus guère réclamer que des améliorations de détail. Le silence même qui se fait autour de cette question justifie la grandeur des résultats. Il y en a peu qui aient autant occupé l'opinion à certaines époques, qui aient excité de plus vives controverses. C'est là un des thèmes que l'on a le plus exploités contre les iniquités sociales et l'impuissance de la charité. Désormais, tout en continuant de rechercher les mesures les plus propres à prévenir l'abandon des enfans, personne ne croit qu'on y puisse obvier absolument et que l'assistance devienne inutile; soustraite enfin aux discussions théoriques, au mouvement des systèmes, cette assistance se distribue discrètement, efficacement, par l'action combinée de la puissance civile et de la charité religieuse unies dans de communs efforts. C'est la même voie qu'il faut suivre pour le soulagement de toutes les autres misères sociales, et la longue et coûteuse expérience dont on vient de retracer les vicissitudes sert d'enseignement pour l'avenir. La science du bien, si l'on peut employer cette expression, s'étend ainsi de plus en plus, à mesure que reculent les horizons du domaine où elle s'exerce : pour lui assurer le concours de tous les hommes de bonne volonté, il est bon de signaler, à côté des devoirs plus grands à remplir, les heureux résultats déjà obtenus; il est juste surtout de louer, comme l'effort le plus méritoire, celui qui se poursuit sans bruit, sans relâche, se renouvelle chaque jour, et se contente de ces résultats obscurs et lents qui ne provoquent ni les applaudissemens des partis, ni les murmures flatteurs de la popularité.

BAILLEUX DE MARISY.

TERTULLIEN

ET

LE MONTANISME

I. *Antignosticus, Geist des Tertullianus und Einleitung in dessen Schriften* (*l'Antignostique, Esprit de Tertullien et Introduction à ses écrits*), par A. Neander, 2e édition. — II. *Herzog's Theologische Real-Encyclopædie* (*Encyclopédie théologique* dirigée par M. Herzog), article *Tertullianus* par le dr Philippe Schaff; Gotha 1862.

Parmi les disciplines, d'aspect effrayant pour les profanes, que l'ancienne théologie avait inscrites sur son programme ordinaire, se trouvait la *patristique*, c'est-à-dire un certain genre d'études roulant sur les pères de l'église, leur biographie, leurs écrits et l'usage qu'il en fallait faire. Rien n'égalait en aridité cette branche de la science religieuse. Le factice, le convenu voilaient entièrement les côtés pittoresques de cette littérature pleine de vie et de passion, que le point de vue traditionnel changeait en une sorte de pétrification solennelle et grandiose, mais monotone et suintant l'ennui par toutes ses fissures. La controverse seule (et quelle controverse!) avait le courage de s'attaquer à ces blocs massifs et d'en extraire les pierres convenables aux édifices respectivement chers aux différens controversistes. Catholiques et protestans en effet, orthodoxes et sociniens, se figurant tous l'église des premiers siècles identique à l'église moderne de leur préférence, ne doutaient pas de trouver chez les pères la pleine confirmation de leurs vues particulières, et comme au fond chacun y trouvait quelque chose à son gré, chacun aussi se faisait illusion sur les élémens réfractaires qu'il rencontrait dans ses fouilles. Il en résulta une guerre de textes

qui se brisèrent l'un contre l'autre en menue poussière, sous laquelle s'ensevelirent enfin de rares combattans exténués, qui moururent sans laisser de successeurs.

La patristique cependant devait revivre, mais sous d'autres formes et au souffle d'un esprit nouveau. La critique moderne, semblable à ce hardi pèlerin du conte arabe qui, sourd aux insultes et aux menaces des sombres *djinns*, marche sans se détourner à la conquête des trésors promis à son courage, voit, à mesure qu'elle avance, la vie revenir dans ces blocs énormes qu'on eût dits condamnés pour toujours à l'immobilité de la mort. Ce sont de nouveau des hommes qui respirent, qui parlent, qui vivent. Une seule chose a fait ce miracle, l'indépendance vis-à-vis des traditions dogmatiques, cette indépendance vraie qui n'est ni l'adoration, ni la haine, qui aime ces traditions sans s'y asservir et les critique sans les dénigrer, car on n'est vraiment indépendant ni de ce qu'on adore, ni de ce qu'on déteste. A sa suite, le sens historique est venu, et avec lui une nouvelle manière d'envisager les hommes et les choses d'autrefois, j'entends par là le besoin de les considérer dans leur originalité, dans leur vie propre, non plus comme des abstractions plus ou moins façonnées à notre image, et d'en saisir les élémens caractéristiques en faisant ressortir ce qui les distingue de nos idées et de nos sentimens modernes. C'est l'Allemagne qui nous a donné l'exemple ici comme sur tant d'autres domaines de la science religieuse. Tertullien, l'une des figures les plus originales du panthéon ecclésiastique, peut nous servir de spécimen intéressant, donnant une idée de cette patristique renouvelée par les méthodes récentes (1). Sa vie, ses œuvres, ses tendances personnelles, sa théologie particulière, ses ardentes sympathies pour ce curieux mouvement montaniste du second siècle, qui, lui aussi, s'éclaire d'un jour tout nouveau à la lueur des dernières recherches, tels sont les objets dont nous allons parler.

I.

Quintus Septimius Florens Tertullianus naquit à Carthage vers l'an 160 de notre ère. Son père, un centurion romain au service du proconsul d'Afrique, lui fit donner une instruction soignée. On le voit, dans ses écrits, dont la liste est longue, faire preuve, sinon d'une critique judicieuse, du moins de connaissances nombreuses pour le temps en histoire, en jurisprudence, en philosophie et en

(1) Les travaux auxquels nous faisons allusion, et qui nous ont servi dans cette étude, sont un ouvrage du vénérable Neander et un bon article de la colossale *Encyclopédie théologique*, dont M. le professeur Herzog dirige la publication depuis une dizaine d'années avec des alternatives de réussite et d'insuccès.

sciences naturelles. Comme tous les jeunes gens qui aspiraient alors à se distinguer dans les carrières libérales, il apprit le grec et en vint à le posséder au point de pouvoir écrire dans cette langue plusieurs ouvrages qui malheureusement ne nous sont point parvenus. Son père le destinait à entrer dans l'administration impériale, et son étude de prédilection fut d'abord celle du droit romain. Sa réputation comme jurisconsulte était encore très grande au temps d'Eusèbe de Césarée (IVe siècle), et même on a parfois voulu reconnaître en lui ce Tertyllus ou Tertullianus auquel sont attribués quelques fragmens conservés dans les *Pandectes*. Ce qui est plus certain, c'est que bien des passages obscurs du droit romain trouvent dans ses écrits leur explication, et que dans son style, dans ses raisonnemens favoris, dans toute sa manière de comprendre et de discuter les choses religieuses, on discerne à chaque instant les défauts et les qualités de l'ancien avocat.

Ses parens étaient païens. Lui-même partagea jusqu'à son âge mûr leur préférence pour la croyance antique et leur dédain du christianisme; *hæc et nos risimus*, « et moi aussi j'ai ri de tout cela, » dit-il dans son *Apologie*, adressée à ses anciens coreligionnaires. Quelques aveux, échappés dans la chaleur des controverses ultérieures, nous donnent même lieu d'ajouter que sa jeunesse se ressentit des mœurs relâchées, alors si générales au sein des familles que l'Évangile n'avait pas encore touchées de sa vertu régénératrice. Les calculs les plus plausibles placent la date de sa conversion entre sa trentième et sa quarantième année. Du reste, Tertullien est encore du nombre de ces écrivains chrétiens des temps primitifs dont les ouvrages furent nombreux, très répandus, très influens, dont le rôle fut très considérable, sans que l'histoire ni même la tradition aient conservé sur eux de ces données biographiques et chronologiques dont on pourrait se servir pour constituer avec quelque précision le récit de leur vie. On doit se contenter pour eux des conjectures que l'on peut induire de leurs ouvrages mêmes, et quand on a fixé la date de la conversion de Tertullien au christianisme aux environs de l'an 190, celle de son opposition déclarée à l'église catholique-épiscopale vers l'an 200 et celle de sa mort vers l'an 230, on a dit tout ce qu'il est possible d'affirmer avec quelque sécurité. Le consciencieux Neander a même jugé plus prudent de s'abstenir de toute chronologie précise dans le livre qu'il lui a consacré.

En revanche, il est peu d'écrivains dont il soit plus facile de retracer la physionomie morale d'après ce que leurs ouvrages révèlent de leur caractère et de leur génie individuel. Ainsi l'on peut affirmer que son passage au christianisme fut déterminé par l'ascendant qu'exerça sur son esprit mécontent des hommes, des choses

et surtout de lui-même, le spectacle de la sainteté chrétienne aux prises avec les persécutions et les séductions du vieux paganisme. Tertullien est, après l'apôtre Paul et avant son compatriote Augustin, dans la grande lignée des penseurs chrétiens pour qui la délivrance du péché et de ses conséquences est l'essence même du bienfait apporté au monde par l'Évangile, et dont par conséquent la théologie tout entière est dominée par ce point de vue où la conscience bourrelée d'angoisses parle aisément plus haut que la froide raison et souvent même que le cœur.

C'était une nature impétueuse et ardente que celle de ce Romain d'Afrique, chez qui l'esprit positif et dominateur de sa race se mêlait au génie sombre et violent qui semble indigène sur la vieille terre punique. Ce ne fut pas le christianisme doux et miséricordieux, celui de la mansuétude infinie et de l'activité joyeuse et confiante, qui l'attira. Ce ne fut pas non plus ce christianisme spéculatif, philosophie non moins que religion, qui avait déjà de son temps son type canonique dans le quatrième évangile et allait avoir sa théologie dans la savante Alexandrie. Ce fut le christianisme de l'austérité surhumaine, de la guerre acharnée au monde et à l'erreur, de la haine inextinguible contre les ennemis du règne de Dieu. Sous ce rapport, Tertullien est un homme de l'Ancien Testament plutôt que du Nouveau. C'est là aussi ce qui fit sa puissance au sein d'une société décrépite, énervée, dont la civilisation, presque uniquement extérieure, ne servait plus qu'à farder le servilisme et la hideuse corruption. Quand on compare les mâles accens de Tertullien au langage froid et compassé qui s'étale chez les rhéteurs et les panégyristes de la même époque, on comprend qu'il faut à l'éloquence non moins qu'à la poésie des indignations sincères. Une âme fortement trempée devait dans ce temps-là facilement devenir chrétienne. L'église rompait seule la monotonie désespérante de la vie qu'on menait sous le régime impérial. Seule elle pouvait attirer les esprits vigoureux, incapables de supporter la servitude continue et de se contenter des jouissances vulgaires de la sensualité. Et puis elle était alors vraiment militante. Elle avait beau se faire pacifique et soumise dans le domaine politique, elle n'en était pas moins une protestation sourde, chaque jour grandissante, contre la société, dont elle ne pouvait faire autrement que de miner les maximes, et dont, par sa seule existence, elle condamnait les souillures et les hontes. La grande éloquence, celle qui vit de passions et de convictions généreuses, devait donc être chrétienne, et ce n'est pas faire tort à la sincérité de Tertullien, c'est uniquement démêler un des motifs secrets, ignorés probablement de lui-même, qui le décidèrent à se faire chrétien, que de dire qu'en lui le génie oratoire s'unit aux besoins de la conscience pour lui inspirer le désir d'entrer dans l'église.

En effet, s'il était possible de résumer une âme humaine dans une définition comme une substance chimique, nous dirions que Tertullien fut un théologien-orateur. Dans ses luttes continuelles avec ses adversaires païens, hérétiques et catholiques, on le voit toujours préoccupé, non sans doute du point de vue qui se prêterait le mieux au développement oratoire, — ce serait d'un rhéteur plutôt que d'un théologien, — mais de la manière dont il faut présenter ce qu'il croit être la vérité pour qu'elle subjugue plus aisément son auditoire ou son lecteur. C'est oratoirement qu'il conçoit et qu'il raisonne les choses religieuses. Il discute, si j'ose ainsi dire, à l'emporte-pièce, cherchant à vaincre son adversaire plus qu'à le réfuter logiquement. Il va même jusqu'à affecter une certaine incorrection de langage, évidemment volontaire sous sa plume. Il aime les tournures imprévues qui déconcertent, les expressions triviales qui portent coup. Il ne craint ni les provincialismes de son pays natal, ni les expressions de carrefour, débris de la vieille latinité, qu'il a ramassées dans les rues et dans les bouges de Rome; mais il sait bien que cette rudesse archaïque plaît à ses lecteurs blasés, et elle est d'ailleurs en harmonie avec le tour austère, plébéien, de son esprit. On l'a désigné, non sans raison, comme le plus éloquent des pères latins. Il est de fait qu'il atteint souvent au sublime. Rappelons seulement sa foudroyante apostrophe aux païens de son temps (1). Ceux-ci, comme font tous les partisans des vieilles croyances attaquées par une religion nouvelle, reprochaient aux chrétiens la *nouveauté* de leur apparition dans l'histoire, et se vantaient de leur imposante majorité, sans s'apercevoir toujours de la diminution continue de cette majorité dont ils étaient si fiers. « Oui, nous sommes d'hier, *hesterni sumus*, riposte le fougueux apologiste, et déjà nous remplissons vos cités, vos îles, vos châteaux, vos municipes, vos marchés, vos camps, vos tribus, vos curies, le palais, le sénat, le Forum : nous ne vous avons laissé que vos temples! » En somme, l'*Apologie* de Tertullien est un chef-d'œuvre oratoire, et, toute réserve faite sur la valeur des raisonnemens souvent étranges qu'on y rencontre, on peut mesurer sa puissance à ce seul fait, qu'elle fixa pour bien des siècles les conditions essentielles du genre. Citons encore ce spécimen d'un talent qui cherche à frapper en orateur tout en raisonnant en théologien. Il veut prouver (2) que la mort est toujours un mal redoutable, qu'il est insensé de parler d'une mort douce, puisque, survenant au milieu des scènes les plus riantes, elle détruit alors la félicité que l'on savourait. « La mort, dit-il, est toujours violente. Voyez sur ce na-

(1) *Apologeticus*, 37.
(2) *De Anima*, 52.

vire ces passagers qui ont laissé derrière eux les rochers de l'Eubée : pas de tourbillon à combattre, pas de flots qui les secouent, la brise est caressante, la traversée va finir, l'équipage est en fête... Un choc soudain survient, et les voilà qui sombrent avec toute leur sécurité, *cum tota securitate decidunt.* » Je serais même tenté d'attribuer à ce goût pour l'effet oratoire certains passages qui dénoteraient au premier moment une grande humilité chrétienne et qui contrastent singulièrement avec ses allures si hautaines et si impérieuses, ou plutôt je dirais qu'ici encore la conscience du chrétien et le goût de l'orateur trouvent également leur compte. Il sait bien que le prédicateur ne risque jamais rien en s'accusant lui-même du défaut qu'il reproche aux autres. C'est ainsi qu'en commençant son traité *sur la Patience* il avoue qu'il en va parler comme un malade parle de la santé. Nous avons déjà mentionné certaines confessions relatives aux péchés de sa jeunesse. Quand il termine son allocution *sur le Baptême*, il demande seulement aux catéchumènes de se souvenir de lui dans leurs prières : *tantum oro ut, cum petitis, etiam Tertulliani peccatoris memineritis.*

Mais ne vous fiez pas trop à ces accens d'humilité superlative. Qu'un adversaire seulement se montre, et aussitôt le démon de la dispute s'empare de ce pénitent contrit. Il devient âpre, insolent, ferrailleur; c'est un soldat qui ne songe qu'à se battre, et qui oublie, tout en se battant, qu'il faut aussi respecter son ennemi. Dialecticien subtil et rusé, il excelle dans l'art de ridiculiser son adversaire. L'injure, le sarcasme, une effronterie d'affirmation dans les momens de faiblesse qui frise et atteint même de temps en temps la mauvaise foi, voilà ses armes de prédilection. Il rappelle à chaque instant la dureté de Calvin, la verve injurieuse de Luther, mais sans avoir la dignité magistrale du premier, ni la charmante bonhomie du second. Il n'hésite pas à forger des mots risibles pour en décorer les objets de sa malveillance passionnée. Il faut qu'Hercule reçoive le nom de *Scytalosagittipalliger*, portant peau, flèche et massue. La terminologie gnostique lui fournit à chaque instant matière à des plaisanteries dans lesquelles on voit qu'il se délecte. Représentez-vous un Joseph de Maistre plaisantant avec le vocabulaire hégélien. C'est lui qui est le vrai père du fameux paradoxe *je crois, parce que c'est absurde, credo quia ineptum,* si souvent attribué à Augustin, boutade de controversiste embarrassé et colérique, dont on a eu le tort de faire un principe sérieux, ce à quoi le véritable auteur n'a pas songé un moment. Les catholiques trouvent-ils exagérés les jeûnes des montanistes, « c'est tout naturel, s'écrie-t-il en s'adressant à un catholique; ton dieu, c'est ton ventre; ton temple, c'est ton gosier; ton prêtre, c'est le cuisi-

nier, et *ructus prophetia* (1). » Il faut ici, sans nul doute, tenir compte de l'époque. Le respect des adversaires est une vertu chrétienne, mais en réalité une vertu moderne quant à l'application. Pourtant, au point de vue de son temps lui-même, Tertullien réalise l'idéal de l'intolérance théologique. Ni Cyprien ni les alexandrins ne tombent dans de pareils excès de plume. Le sens foncièrement intolérant de Tertullien se révèle clairement dans son interprétation d'un psaume où il ne craint pas de mettre dans la bouche même de Jésus une prière demandant à Dieu l'extermination de ses ennemis. Je n'oublie pas que dans ses œuvres on trouve aussi sur les droits sacrés de la conscience religieuse, sur la liberté des cultes, sur l'illégitimité de la violence en matière de foi, des déclarations qui satisferaient pleinement le libéralisme moderne le plus avancé. C'est de lui cette belle parole : *non est religionis cogere religionem*, il n'est pas religieux de forcer la religion. Mais quoi! Tertullien était dans la minorité, persécuté, et à quel principe peuvent en appeler de nos jours, en Chine ou au Japon, les missionnaires imbus des idées ultramontaines, si ce n'est à ce principe de liberté qu'ils s'empressent de renier si complétement dès qu'ils sont les maîtres? Le libéralisme n'est réel et sûr de lui-même que lorsqu'il est proclamé et mis en pratique par ceux qui ont pour eux le nombre et la force. Pour ma part, je ne mets pas en doute que, si Tertullien eût vécu quelques siècles plus tard, obéissant aux mêmes tendances, partant des mêmes principes, il eût été persécuteur sans le moindre scrupule, et qu'il eût tiré toutes les conséquences possibles du *compelle intrare*. « Les hérétiques, dit-il quelque part, il faut les contraindre et non les attirer; l'endurcissement, il faut le vaincre et non le persuader. » Dira-t-on que je calomnie Tertullien en insistant plus que de raison sur quelques sorties échappées dans le feu des controverses? Qu'on lise un morceau écrit à tête reposée, et où son caractère vindicatif et haineux ne se révèle pas moins dans toute son intolérance. Ce morceau termine le traité *De Spectaculis*, dans lequel il exhortait les chrétiens à s'abstenir de ces représentations théâtrales où si souvent alors l'obscénité donnait la main à la cruauté. Les raisons qu'il allègue ne sont pas toutes de la même force; mais ce qui dépasse toute idée, c'est le dédommagement qu'il promet aux fidèles ayant su s'abstenir de ces plaisirs coupables.

« D'autres spectacles nous sont réservés. Nous en jouirons dans ce jour

(1) Ailleurs, à propos des secondes noces, qu'il juge profondément immorales, surtout en vue de la fin prochaine du monde, à laquelle il croit fermement, il demande ironiquement si les fruits qui conviennent aux derniers temps seraient par hasard *ubera fluitantia, et uteros nauseantes, et infantes pipiantes.*

suprême du jugement où tout ce vieux et nouveau monde sera consumé du même feu. Quel spectacle grandiose! Comme j'admirerai! comme je rirai! comme je me réjouirai! comme je sauterai de joie en voyant tant et de si grands rois, que l'on nous disait reçus dans le ciel, gémir au fond des ténèbres, en compagnie de Jupiter et de leurs témoins! Et puis ces magistrats, persécuteurs du nom du Seigneur, qui se liquéfieront dans des flammes plus cruelles que celles qu'ils ont infligées aux chrétiens! Et ces sages, ces philosophes, qui rougiront dans une même fournaise avec leurs disciples, auxquels ils persuadaient que Dieu était indifférent à tout, ou bien que l'âme n'existait pas, ou bien qu'elle ne revenait pas dans un corps terrestre! Et ces poètes qui palpiteront de peur, non pas devant Rhadamanthe ou Minos, mais devant le tribunal inattendu de Jésus-Christ! C'est alors surtout qu'il faudra entendre les tragédiens : ils seront bien plus tragiques dans l'expression de leurs propres tourmens; c'est alors qu'il sera facile d'apprécier l'agilité des histrions se démenant dans les flammes, alors qu'il faudra voir le conducteur de chars tout cramoisi sur la route ardente et contempler les athlètes se débattant, non dans le gymnase, mais dans le feu! A moins pourtant que je ne me lasse de regarder ces gens-là, et qu'il me plaise mieux de tourner les regards vers un spectacle qui ne puisse pas me fatiguer, celui que m'offriront les assassins du Seigneur. Le voici, leur dirai-je, le voici, le fils de l'ouvrier et de la mercenaire, le destructeur du sabbat et le démoniaque! Le voici, celui que Judas vous a vendu, que vous avez bâtonné et souffleté, souillé de vos crachats, abreuvé de fiel et de vinaigre! Voici celui que ses disciples ont enlevé en secret pour que l'on crût à sa résurrection, ou que le jardinier a ôté, de peur que l'affluence des allans et venans ne fît du tort à ses laitues (1)! Et toi (continue-t-il en revenant à son lecteur), pour voir de pareilles choses, pour goûter de tels plaisirs, de quel préteur ou consul, ou questeur, ou pontife, attends-tu les libéralités? Et pourtant nous possédons déjà en quelque sorte ces joies futures que notre foi nous permet de nous représenter en esprit. Que seront ces choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, qui ne sont point montées au cœur de l'homme? Certes elles seront plus agréables que tous les cirques, tous les amphithéâtres, tous les stades! »

Après ce ricanement de démon, après ce rêve d'inquisiteur enragé, tout le monde avouera qu'il n'aurait pas fallu mettre à l'épreuve la tolérance d'un homme tel que Tertullien. S'il en avait eu le pouvoir, il aurait eu bien de la peine à ne pas se procurer, en torturant les mal-pensans, un avant-goût des célestes béatitudes. Tout ce qu'on peut dire à sa décharge, et la même observation doit s'appliquer à plusieurs de ceux à qui l'on a pu reprocher de démentir par leur intolérance politique ou religieuse les principes de liberté qu'ils avaient eux-mêmes proclamés, c'est qu'aux époques de grandes révolutions l'homme devient aisément dur pour les autres, comme les autres le sont pour lui. Tertullien vécut dans

(1) Telle était donc l'explication que les Juifs donnaient alors du fait que le tombeau de Jésus fut trouvé vide au matin du troisième jour après la crucifixion.

un temps de persécutions tyranniques, souvent atroces. Dans de pareils temps, on apprend à faire peu de cas de la douleur pour soi-même, d'autre part on risque de n'en pas tenir grand compte pour autrui; mais du reste on peut voir que chez lui l'intolérance s'alliait très naturellement à l'ensemble de ses vues théologiques. Ainsi nous devons signaler sa profonde antipathie pour toute hérésie. Le caractère remuant, inquiet, des hérésies contemporaines, l'exaspérait. Leur amour des problèmes métaphysiques, posés bien plus que résolus par le christianisme, lui était odieux, et Neander a bien défini sa tendance en lui donnant le surnom d'*antignosticus*. Seulement cette définition aurait besoin d'être élargie. Le Romain, amateur de la règle et de la discipline, ne pouvait souffrir ces sectes qui, disait-il, ne savaient que détruire et n'avaient que le schisme pour unité. En même temps son goût prononcé pour les sévérités ascétiques l'amenait à ne voir qu'une immoralité latente ou avouée dans les maximes de prudence ou de tolérance pour les coutumes païennes que les diverses écoles gnostiques propageaient autour de lui. Tertullien reproche amèrement aux païens les persécutions qu'ils faisaient subir aux chrétiens. Je crois qu'il eût été bien désappointé, si les païens, le prenant au mot, eussent mis fin à toute mesure hostile à la nouvelle religion. Subir la persécution, c'était à ses yeux un des élémens de la vie même du chrétien. Il fallait non-seulement endurer le martyre, mais encore ne pas le fuir quand on l'aurait pu sans renier sa foi. On ne peut qu'admirer le talent d'ergoteur qu'il déploie pour se soustraire à l'application que l'on faisait, contre cette soif immodérée du martyre, d'un passage de l'Évangile où Jésus recommande à ses disciples persécutés dans une ville de se retirer dans une autre.

Il en résulte que Tertullien, après avoir rompu avec les traditions de son enfance, parce que le paganisme avait révolté en lui le sens moral, devint dans l'église chrétienne un catholique ardent, un partisan déterminé de la tradition reçue contre l'esprit novateur ou critique des partis religieux qui refusaient d'en reconnaître l'autorité. C'est Tertullien qui, le premier, a tracé, dans un livre intitulé *De la Prescription des hérétiques*, la théorie de la soumission absolue à la tradition ecclésiastique antérieurement à toute investigation et à toute discussion. Ni la raison, ni l'Écriture, selon lui, ne doivent être alléguées contre l'hérésie. On n'arrive à rien par là. Il faut tout simplement refuser le débat avec elle en lui opposant le fait qu'elle est la dernière venue, et que la doctrine catholique a pour elle la prescription de l'antériorité. Voilà un vrai raisonnement d'avocat transporté dans la théologie. Que si on lui demande comment le simple fidèle peut s'assurer de l'antiquité plus grande de la doctrine catholique, Tertullien répond qu'il lui suffit de savoir si

la société chrétienne dont il est membre est en communion avec quelqu'une de ces illustres églises dont la fondation remonte aux temps apostoliques, et qui, toujours d'accord sur l'objet de la foi, l'ont transmis régulièrement, et par une succession continue, à leurs membres actuels. Ce sera, par exemple, Antioche ou Éphèse en Orient, Corinthe en Grèce, Rome en Occident. On peut voir par là quelles ténèbres recouvraient dès la fin du IIe siècle les origines réelles de l'église chrétienne. Tertullien n'a pas même souvenance des luttes intestines, des déchiremens profonds de la période apostolique, et ne songe pas un moment que la simple application de sa théorie ecclésiastique à la personne de saint Paul ferait de ce grand apôtre le premier des hérésiarques.

Cet effroi de tout mouvement intellectuel indépendant nous explique pourquoi Tertullien fait partie de ces auteurs chrétiens des premiers siècles qui enveloppèrent la littérature et la philosophie dans la condamnation prononcée sur la religion païenne. On sait qu'au contraire les pères grecs en général, et surtout les docteurs d'Alexandrie, reconnurent que le Verbe divin avait disséminé les germes de l'éternelle vérité chez les poètes et les philosophes, frayant ainsi la voie à l'Évangile par leur intermédiaire chez les Grecs comme chez les Hébreux par le ministère des prophètes. Cette belle et grande idée n'est nullement du goût de Tertullien. Pour lui, la philosophie n'est qu'une misérable singerie de la vérité, comme ces parcelles de vérité religieuse qu'on peut discerner au sein des traditions et des cérémonies païennes. Pour mieux séduire les hommes, le diable a mêlé quelque peu de choses bonnes et vraies dans l'amas d'erreurs et de corruptions dont il a rempli l'esprit humain. Il ne faut pas s'interdire l'étude des lettres païennes, parce que c'est seulement par elles que l'on apprend à bien connaître et à bien combattre l'idolâtrie; mais voilà tout, et, quant aux philosophes, ils ont fait sciemment ce que la multitude a fait sans le savoir sous l'inspiration du démon. Le philosophe n'est qu'un « animal glorieux, » *gloriæ animal*, « interpolateur de l'erreur, » c'est-à-dire glissant dans l'amas de faussetés qu'il enseigne quelques bribes de vérités dérobées aux prophètes de l'Ancien Testament. Socrate lui-même, « bien qu'animé d'un certain souffle de vérité, » n'échappe pas à la condamnation générale. Le seul philosophe pour lequel Tertullien se sente une certaine sympathie, c'est Sénèque, *Seneca sæpe noster*, sans doute à cause de sa rigidité stoïcienne; mais il ne pardonne pas à Platon sa mielleuse faconde, *mella facundiæ*. Nous avons vu plus haut quelle joie il se promettait de savourer dans les cieux quand il verrait les poètes et les philosophes griller éternellement en compagnie des histrions, des persécuteurs et des juifs incrédules. C'est qu'aussi ces malheureux

philosophes ont l'air d'être venus tout exprès pour fournir à l'hérésie ses approvisionnemens. Ce sont vraiment les « patriarches des hérétiques. » Ce sont eux qui leur ont communiqué le mal de la recherche, cette inquiétude malsaine qui trouble l'intelligence et la pousse sans cesse à se poser de nouvelles questions. « Hérétiques et philosophes ressassent les mêmes sujets, s'embarrassent dans les mêmes détours. D'où vient le mal, et pourquoi? Et d'où vient l'homme, et comment?... Misérable Aristote, toi qui leur as institué cette dialectique artificieuse à construire et rusée à détruire, aux sentences étroites, aux conjectures pénibles, aux argumentations laborieuses, désagréable à elle-même, soulevant toutes les questions de peur d'en résoudre une seule!... Tant pis pour ceux qui ont produit un christianisme stoïcien, platonicien ou dialectique! Nous n'avons plus besoin de curiosité après Jésus-Christ, ni d'investigation après l'Évangile (1). »

Pourtant, s'il eût ressenti moins d'antipathie contre le platonisme, Tertullien aurait pu se défaire du matérialisme passablement grossier qui donne à sa théologie une couleur si étrange. On a souvent voulu laver sa mémoire du reproche que nous lui adressons ici. Ses admirateurs, et il en a eu de tout temps, ont soutenu que, lorsqu'il attribuait par exemple un corps à Dieu lui-même, c'était seulement dans le sens où nous dirions aussi qu'il y a une substance divine constituant l'Être divin. — Que de fois, disait-on, Tertullien ne proclame-t-il pas que Dieu est esprit et invisible aux yeux de la chair! — L'objection serait plus spécieuse, si Tertullien lui-même ne l'avait pas prévenue. L'esprit pour lui n'est pas autre chose qu'une sorte de corps très subtil. Il n'y a d'incorporel que ce qui n'existe pas, dit-il catégoriquement. Si nous ne voyons pas le corps de Dieu, c'est que nos sens actuels ne sont pas assez fins pour cela. Si l'eau est l'élément du baptême, c'est qu'au commencement l'esprit de Dieu, porté sur les eaux, leur a communiqué la sainteté de son essence. Si Jean-Baptiste, après avoir proclamé la mission divine de Jésus, a plus tard douté de lui, c'est que la portion d'esprit divin qui lui avait été accordée pour l'accomplissement de son ministère prophétique s'est retirée de lui une fois ce ministère achevé, parce que toute la substance de l'esprit divin a dû se ramasser dans la personne du Christ. En vertu de la même tendance, Tertullien se représente la vie future sous la forme la plus charnelle : c'est la résurrection du corps actuel, moins les infirmités qui ont pu l'affliger dans cette vie, qui en est la condition indispensable, et si l'on demande à quoi pourront servir des organes désormais inutiles, Tertullien a réponse à tout : la bouche et la

(1) *De Præscript.*, 7.

langue serviront toujours à parler et à célébrer les louanges de Dieu; les dents couronneront le rire éternel; les organes de la digestion et de la génération ne seront plus à charge : déjà sur la terre les ascètes ont réussi à se délivrer presque entièrement de ce joug. Les damnés brûleront éternellement sans être jamais consumés, car il sait que le feu qui les tourmentera est doué de la merveilleuse propriété de rétablir ce qu'il dévore. Les volcans ne nous montrent-ils pas que cela n'a rien que de très possible? *Montes uruntur et durant; quid nocentes et Dei hostes!* Joies et peines corporelles, Tertullien n'admet pas qu'il puisse y en avoir d'autres. La négation de la résurrection de la chair est à ses yeux la plus pernicieuse des hérésies. « Sans elle, dit-il, toute rémunération future s'évapore dans des notions vagues qui ôtent à la religion toute sa vertu sur nos cœurs. » Qu'on ne vienne pas lui parler des misères nécessairement inhérentes à notre nature charnelle : cette guenille-là lui est chère.

Comment donc se fait-il qu'un théologien aussi effrayé de tout ce qui peut s'appeler individualisme et spiritualisme, qu'un catholique aussi soumis à l'autorité de la tradition ecclésiastique de son temps ait fini par tomber dans l'hérésie et soit mort brouillé avec l'église? C'est là un problème dont la difficulté a souvent désespéré les commentateurs de Tertullien. On sait, et d'ailleurs ses écrits en font foi, qu'il se déclara ouvertement montaniste malgré la réprobation croissante dont l'hérésie phrygienne était l'objet de la part du corps épiscopal, et en particulier de ces grandes églises apostoliques dont il opposait si volontiers aux autres sectes la doctrine concordante et continue. Nous reviendrons plus en détail sur cet étrange mouvement religieux, qui faillit emporter toute l'église du IIe siècle dans la voie d'une réaction à outrance : pour le moment, qu'il nous suffise de dire en deux mots qu'il fut essentiellement une tentative désespérée de restaurer et même de renforcer l'ancienne discipline chétienne en vue de la fin prochaine du monde. Ce fut un long *revival* de saints des derniers jours. L'adhésion de Tertullien au montanisme fut d'autant plus grave qu'elle valut à ce mouvement, plus remarquable jusqu'alors par la ferveur que par la valeur individuelle de ses partisans, un représentant éminent et un défenseur d'une rare puissance. Jérôme prétend que ce fut pendant son séjour à Rome, et lorsqu'il était déjà presbytre de l'église, c'est-à-dire revêtu des fonctions du saint ministère, que les mauvais procédés du clergé romain le poussèrent dans le schisme; mais Jérôme avait ses raisons à lui pour insinuer l'idée que le clergé de Rome s'était montré plus d'une fois jaloux, persécuteur même, des hommes doués d'un talent supérieur, et avec Neander nous croyons plutôt que le

montanisme de Tertullien fut le résultat naturel de ses tendances personnelles. Ce qui le prouve, c'est que, d'un bout à l'autre de ses écrits, on peut discerner les principes et les dispositions qui devaient faire de lui un montaniste. Un de ses commentateurs a dit avec beaucoup de justesse que, si Tertullien n'a pas toujours été *montanista*, il a toujours été *montanizans*. Ce fut son goût prononcé pour l'ascétisme le plus rigide et son besoin d'autorité immédiate, coupant court à toute inquiétude d'esprit, qui d'avance le porta à bien accueillir ce mouvement montaniste, dont les effets furent d'une si grande importance pour la constitution de l'église au IIIe siècle. Le montanisme en effet prétendit réformer l'église du IIe siècle en ramenant la discipline à sa sévérité première, en dépassant même les anciennes prescriptions, et à l'autorité encore mal assise des évêques et des traditions épiscopales il opposa les oracles immédiatement inspirés d'en haut à ses prophètes et à ses prophétesses. C'était venir au-devant de tout ce qui avait fait de Tertullien un chrétien et un catholique. Aussi ne faut-il attacher qu'une médiocre valeur aux recherches ayant pour but de déterminer quels sont, parmi les nombreux écrits de Tertullien, ceux qui appartiennent à sa période catholique et ceux qui furent écrits depuis son passage au montanisme. Si plusieurs d'entre eux peuvent être rapportés avec certitude à l'une ou à l'autre période, il en est d'autres qui sont déjà montanistes par l'esprit, le point de vue, les doctrines, et qui pourtant pourraient fort bien avoir été écrits avant sa rupture avec l'église (1).

Ce qui toutefois pourrait donner quelque consistance à l'assertion de Jérôme, c'est que la tendance montaniste, d'abord favorisée à Rome sous l'épiscopat d'Éleuthère (171-192), se vit complétement refoulée sous ses successeurs. Nous savons pertinemment aujourd'hui qu'à la fin du IIe siècle un grand relâchement disciplinaire et

(1) Voici toutefois une liste de ses ouvrages basée, autant que faire se peut, sur les deux phases de sa vie religieuse. 1° Appartiennent à la période catholique les traités *De la Prière, Du Baptême, A sa femme, Aux Martyrs, De la Patience, De la Prescription des hérétiques* (la fin de ce traité n'est pas de lui). — 2° Les livres *De l'Apologie, Aux Nations, Du Témoignage de l'âme, Du Pallium, Contre Hermogène, Contre les Valentiniens, A Scapula, Des Spectacles, De l'Idolâtrie, De la Parure des femmes,* n'autorisent pas un classement bien certain, et peut-être le plus probable serait-il qu'ils ont été composés dans les années de transition, lorsque Tertullien laissait percer de plus en plus ses tendances montanistes sans avoir encore brisé avec l'église. — Enfin 3° les *Cinq livres contre Marcion,* les traités *De l'Ame, De la Chair du Christ, De la Résurrection de la chair, Contre Praxéas, le Scorpiaque* ou *Antidote contre les gnostiques, De la Couronne militaire, Du Voile obligatoire pour les vierges, De l'Exhortation à la chasteté, De la Fuite dans la persécution, De la Monogamie, Du Jeûne, De la Pudeur,* appartiennent visiblement à la période du montanisme déclaré. On est assez généralement d'accord aujourd'hui qu'on a attribué à tort à Tertullien les traités *De la Pénitence* et *Contre les Juifs.*

moral s'était introduit dans la communauté chrétienne de Rome. Les évêques romains Zéphyrin et Calliste prêtèrent les mains à une foule d'indulgences, et révoltèrent par là les partisans de l'ancienne rigidité. C'est même sur cette politique, plus habile qu'austère, que fut basée l'omnipotence épiscopale aux dépens de l'ancien républicanisme presbytéral. Il est donc naturel d'admettre que Tertullien, témoin très scandalisé de ce relâchement, finit par se séparer d'un épiscopat qui cherchait à le régulariser bien plus qu'à le combattre.

On a prétendu qu'à la fin de sa vie il était rentré dans le sein de l'église catholique. Cette supposition ne s'appuie sur rien. Elle est au contraire démentie par l'irritation croissante dont ses écrits montanistes font preuve, et par l'existence, prolongée jusqu'au ve siècle, de communautés *tertullianistes* qui s'obstinèrent longtemps à vivre à côté de la grande église. Il ne paraît pourtant pas que Tertullien ait lui-même organisé ces communautés; tout porte plutôt à croire que, tant qu'il vécut, le montanisme eut la haute main dans l'église chrétienne d'Afrique, sans faire positivement schisme. Ce fut seulement lorsque le montanisme eut disparu, là comme ailleurs, sous l'action de causes générales et irrésistibles, que les admirateurs de Tertullien purent songer à former des sociétés reproduisant mieux son idéal d'église chrétienne que ne pouvait le faire l'église épiscopale. En tout cas, leur formation est incompatible avec l'idée que Tertullien ait abjuré son montanisme avant de mourir.

II.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent n'expliquerait pas l'immense réputation ni la haute influence de Tertullien, le plus grand nom, sans contredit, de l'église latine jusqu'à Augustin. Comment un écrivain brouillé finalement avec l'église, et dont la biographie pourrait se résumer en ceci, qu'il mit une fougueuse éloquence au service d'une théologie étroite et d'un rigorisme absurde, aurait-il été l'un des auteurs les plus consultés et les plus appréciés par les pères, celui dont Cyprien se faisait apporter les œuvres, dans les momens où il était embarrassé, en disant à l'un de ses disciples préposé à ses manuscrits : *Da magistrum*, celui dont encore aujourd'hui les théologiens orthodoxes de toutes les communions cherchent à atténuer autant que possible les erreurs et les défauts, pour ne pas perdre le droit de le citer à l'appui de leurs propres thèses? Sans doute il faut tenir compte ici de la pénurie en fait de penseurs et d'écrivains qui, pendant les premiers siècles, distingue tristement l'église occidentale comparée à l'église d'Orient; puis il faut savoir que le crime d'hérésie n'était pas alors aussi clair,

surtout pas encore aussi blâmé qu'il le fut plus tard, après la constitution définitive de l'orthodoxie catholique. En Afrique surtout, on lui pardonna d'autant plus aisément son montanisme que cette province fut, jusqu'aux invasions, fort disposée à regimber contre les décisions de l'autorité *ultra-marine* (c'est ainsi qu'elle désignait l'autorité du siége romain); mais ce qui explique surtout le grand ascendant de Tertullien, c'est qu'il fut le premier, et en Occident longtemps le seul, qui eût élaboré pour l'enseignement chrétien traditionnel un système compacte, logiquement disposé, assez profond pour attirer tous ceux qui aimaient à raisonner leurs croyances, assez populaire pour n'effrayer aucune intelligence. En d'autres termes, ce fut lui qui donna à l'Occident sa première grande théologie.

C'est ici l'un des exemples frappans de la facilité avec laquelle l'orthodoxie d'un temps donné croit se retrouver dans celle d'une époque antérieure. Tertullien, par la puissance de sa pensée théologique, est sans doute l'un des fondateurs de l'orthodoxie chrétienne, et pourtant son système n'est orthodoxe à aucun de nos points de vue modernes. Sa théologie est dans le grand courant qui mène de l'indécision dogmatique des premiers temps de l'église à la constitution officielle et détaillée du dogme chrétien tel qu'il fut défini par les grands conciles du IVe au VIIe siècle. Elle contribua même très fortement à lui imprimer la direction qui demeura prépondérante; cependant elle est remplie d'assertions émises en toute sécurité, et qui plus tard eussent fait de celui qui les exprime un affreux hérétique. On voit clairement, en lisant Tertullien, que le dogme de l'église est encore dans son *devenir*, comme on dit aujourd'hui; mais ajoutons, en continuant d'user du même vocabulaire, que Tertullien marque un des *momens* les plus saillans de ce développement séculaire dont le dogme catholique fut l'épanouissement.

Et d'abord quels furent les principes dirigeans de sa théologie? Tout ennemi qu'il fût des philosophes, Tertullien fit comme tous les penseurs : il philosopha, c'est-à-dire que, non content de saisir les choses telles qu'elles se présentent à la surface et en masse confuse, il voulut en chercher l'essence, la loi et l'unité. A son horreur pour les subtilités métaphysiqnes correspondait en lui un goût prononcé pour ce qui est simple, primitif, sorti tout frais éclos, si l'on peut ainsi dire, du sein de la nature ou des mains de Dieu. « Tout ce qui naît est de Dieu; tout ce qui est fabriqué ou artificiel (*quod fingitur*) est du diable. » — « La nature est notre première école à tous : ce qui est contre nature est monstrueux. » Ce goût du primitif et du simple se retrouve partout dans ses écrits et sur tous les sujets, aussi bien dans les livres qu'il oppose aux spéculations bi-

zarres du gnosticisme que dans son idée favorite que la doctrine la plus ancienne est nécessairement la plus vraie, aussi bien dans l'éloquent appel qu'il fait au christianisme naturel de l'âme humaine (*anima naturaliter christiana*) que dans ses furieux anathèmes contre la parure des jeunes filles et des femmes. « Si Dieu, dit-il, avait voulu qu'elles portassent des vêtemens de couleur brillante, n'aurait-il pas pu ordonner aux moutons de produire des laines écarlates ou bleu d'azur? »

A ce principe de simplicité Tertullien en joint un autre qui doit le mener de la révélation primitive de Dieu dans toute conscience humaine à la révélation bien autrement complexe que contiennent les livres saints et la tradition chrétienne. Ce second principe est celui de la *continuité* des choses. C'est le point où le génie de Tertullien devient vraiment spéculatif et conforme, sous bien des rapports, à l'idée-mère de notre philosophie moderne. « Rien de brusque, rien de subit n'est de Dieu, dit-il aux marcionites, parce que rien n'apparaît qui n'ait été prédisposé par Dieu. » Cette continuité est régulière, symétrique, elle est la loi immanente des choses, et comme Tertullien croit vivre à la fin des temps, il définit l'essence de cette loi en disant qu'en tout la fin est identique au commencement, quels que soient les écarts intermédiaires du développement parcouru. Les choses dévient donc graduellement de leur simplicité première, mais gravitent ensuite vers leur reconstitution. Ce développement s'accélère au commencement et à la fin. — Il ne faut donc pas s'étonner, dit-il, si dans les derniers temps les révélations et les événemens majeurs se succèdent coup sur coup. Le temps est comme une grande circonférence où les points qui s'écartaient le plus d'une des extrémités du diamètre semblent ensuite se précipiter pour rejoindre l'autre. Donc, pour connaître la vérité, il faut partir de la nature primitive et suivre la ligne courbe, mais continue, qui mène peu à peu du commencement à une fin qui lui soit identique. Jésus-Christ est le premier et le dernier, l'*alpha* et l'*oméga*, parce qu'il rétablira bientôt l'humanité et le reste de la création dans l'état supposé par la perfection édénesque. Et comme les écritures saintes des Hébreux, les plus anciennes de toutes, croit-il, mènent sans interruption du premier homme aux derniers temps, éclaircissant, développant, amenant à maturité les germes contenus dans l'âme, ce sont elles, ainsi que les toutes récentes manifestations de l'Esprit saint dans l'église chrétienne, qu'il faut prendre pour guide dans la recherche de la vérité.

Tout ceci ne manque certainement ni d'originalité, ni de profondeur. Seulement on aura pu remarquer le *salto mortale* de cette théorie lorsqu'elle passe inopinément de la nature simple et primitive aux livres de l'Ancien Testament. Le manque absolu de cri-

tique se fait sentir ici comme partout chez Tertullien, toujours prêt à croire à l'antiquité incomparable des livres qui lui plaisent, admettant même l'authenticité d'une apocalypse composée sous le nom d'Énoch, le patriarche anté-diluvien. Il aurait dû se dire aussi qu'il y avait un cercle vicieux dans le raisonnement sur lequel il fondait *à priori* la supériorité des livres saints sur les enseignemens du paganisme. Évidemment les mystagogues d'Isis ou de telle autre divinité orientale affirmaient aussi l'antiquité sans rivale de leurs révélations; mais Tertullien n'eût pas consenti à les comparer un seul moment avec les écritures juives, pas même à titre provisoire et hypothétique. Il était évident à ses yeux que toute doctrine païenne n'était qu'un enseignement forgé par le démon, et l'évhémérisme, cette méthode qui ramenait les divinités mythiques à de simples personnages divinisés après leur mort par l'imagination populaire, lui suffisait, comme à la plupart de ses contemporains, pour expliquer l'origine des croyances païennes. Il sait, par exemple, que Moïse a vécu quatre-vingt-dix ans environ avant Saturne.

Après la nature, l'Écriture. Celle-ci est littéralement, d'un bout à l'autre, inspirée de Dieu, de telle sorte que tout en elle doit être pesé, jusqu'à ses indications les plus vagues, jusqu'à son silence même; mais il ne faut pas s'attendre à trouver chez Tertullien des principes fixes d'interprétation. Tantôt il énonce des règles fort sensées, tout à fait d'accord avec ce que nous entendons aujourd'hui par l'exégèse grammaticale-historique; tantôt il donne libre carrière à sa subtilité et à sa passion de controversiste sans se préoccuper aucunement du sens réel des textes qu'il allègue; tantôt il se livre sans mesure et sans goût aux interprétations allégoriques les plus arbitraires. Ne va-t-il pas jusqu'à voir une préfiguration de la croix dans le passage d'Ézéchiel (IX, 4) où le prophète reçoit l'ordre de marquer d'un *thau* ou *t* hébreu le front des justes protestant contre les abominations qui souillent Jérusalem? Ne connaissant pas les formes arrondies de la lettre hébraïque, il ne mit pas en doute que le signe indiqué par ce texte d'Ézéchiel ne fût notre T grec et latin, qui en effet ressemble à une croix.

Il faut toutefois se souvenir que pour lui l'Écriture n'était pas la dernière instance à laquelle on dût en appeler. L'incohérence et l'arbitraire de ses interprétations tenaient en grande partie à ce qu'il subordonnait d'avance les enseignemens scripturaires à la tradition catholique de son temps, laquelle était condensée, dans son entourage, en une *règle de foi* (*regula fidei*) où l'on peut déjà reconnaître les linéamens de ce qui fut plus tard admis dans l'église chrétienne sous le titre de *symbole des Apôtres* ou *credo*. C'est surtout contre le gnosticisme que le premier catholicisme avait dirigé cette règle de foi où l'on affirmait l'unité du Dieu créateur,

ainsi que la réalité de la naissance, de la crucifixion et de la résurrection du Christ. L'omission de tout article relatif à la rédemption et aux rapports de l'Évangile avec la loi prouve combien, à la fin du IIe siècle, la doctrine particulière de Paul était tombée dans l'oubli. Aussi, pour Tertullien, fort peu enclin par tempérament à la miséricorde, ne trouvant jamais Dieu trop exigeant ni trop sévère, le christianisme n'est-il autre chose qu'une loi plus stricte, plus difficile à observer que l'ancienne (1). Les passages abondent dans ses écrits où ce point de vue est exposé avec une insistance qui ne laisse aucun doute sur sa pensée. On comprend dès lors pourquoi il attache tant d'importance à la discipline ecclésiastique. Et comme tous ces principes nous le montrent sur la grande route qui mène droit au montanisme, nous ne serons plus surpris de le voir si enthousiaste pour un mouvement qui enchérissait encore sur la discipline de l'église, et si pieusement docile aux oracles des illuminés des deux sexes qui passaient alors pour les derniers prophètes. Ils furent pour lui l'anneau suprême de cette chaîne continue des révélations divines qui allait des premiers aux derniers jours du monde. C'est l'unité de croissance d'un seul et même être. La nature, dit-il, c'est l'état embryonnaire; la loi et les prophètes, c'est l'enfance; l'Évangile est l'effervescence de la jeunesse (*efferbuit in juventutem*); le Paraclet ou le Saint-Esprit, communiqué aux saints des derniers jours, donne la maturité.

III.

On peut maintenant résumer la théologie proprement dite de Tertullien. La tradition catholique de son temps affirme l'unité du Dieu créateur contre le polythéisme païen et contre le gnosticisme, qui scinde les deux idées de Dieu et de créateur pour expliquer l'origine du mal. En même temps elle est toujours plus unanime à reconnaître un Verbe divin, instrument ou coopérateur dans l'œuvre de la création, s'étant manifesté aux hommes à diverses reprises, mais tout spécialement et d'une manière excellente en Jésus-Christ. Il s'en faut encore de beaucoup pourtant que la doctrine de l'église soit fixée sous ce dernier rapport. Il en est, par exemple, qui ne voient dans le Verbe divin qu'un mode, une manière d'être de la Divinité, non pas une personne, et telle est encore la liberté qui règne sur ce point rigoureusement défini plus tard, que Praxéas, presbytre

(1) Tertullien comprend si peu saint Paul qu'il s'imagine que cet apôtre soumit son enseignement aux douze autres et s'entendit avec eux sur la *règle de foi* (*Adv. Marc.* IV, 2). Quelque peu embarrassé par l'altercation qui s'éleva à Antioche entre Pierre et Paul, il se tire d'affaire en disant qu'en cette circonstance Paul s'exprima *ferventer adhuc, ut neophytus.*

d'Asie, représentant de l'opinion modaliste, put être fort bien accueilli par l'évêque et le clergé de Rome. Même on peut voir que la thèse de la *monarchie divine*, ce que nous appellerions aujourd'hui l'unitarisme, est en très grande faveur auprès de la multitude chrétienne.

C'est ici que Tertullien prend position. Il a défendu vigoureusement contre Hermogène la doctrine de la création et repoussé avec énergie toute idée d'une matière informe, préexistante, dont plusieurs pères platoniciens de cette époque n'étaient pas éloignés. Il explique le mal par l'existence et l'activité du diable, sans se demander si ce n'est pas reculer la difficulté au lieu de la résoudre. Rien de bien saillant dans tout cela; mais pour la première fois le mot de *trinité* apparaît dans l'église occidentale. Tertullien en effet croit en une trinité divine bien différente de la trinité de l'orthodoxie ultérieure. Le mot est lancé toutefois, et l'idée fera son chemin. Ce qui le sépare foncièrement du dogme devenu plus tard officiel, c'est qu'il n'admet pas la personnalité éternelle du Fils. Antérieurement à la création, qui a un commencement déterminé, Dieu était seul avec lui-même, *ipse sibi et mundus et locus et omnia*, mais il avait de toute éternité en lui-même sa pensée ou sa raison. Cette raison n'avait pas encore toutefois d'existence personnelle et distincte, et Tertullien a pu dire impunément en tout autant de termes ce qui fut, cent ans après lui, si fortement condamné dans l'arianisme : il fut un temps où Dieu était sans le Fils. Quand donc le Fils est-il sorti de la substance divine avec la conscience et la volonté distinctes qui font la personne? Tertullien le sait. Ce fut au moment même de la création, et le premier mot que Dieu prononça, *fiat lux*, accompagna ou plutôt fut l'émission du Verbe hors de son sein, car le Verbe est la vraie lumière, de laquelle provient la lumière sensible : une fois émis, il a été le serviteur de Dieu dans la création. C'est à lui que le Père parle quand il dit : Faisons l'homme à notre image; c'est à lui qu'il faut attribuer les interventions divines dont il est parlé dans l'Ancien Testament; c'est lui qui a inspiré ou visité les patriarches et les prophètes. Cette période, préparatoire pour les hommes, l'était aussi pour le Verbe, car il s'habituait ainsi à vivre sur la terre avec les hommes. Rien d'imprévu ni de brusque dans cette théologie. Voilà aussi pourquoi les philosophes et les gnostiques ont tort de se scandaliser des passages où l'Ancien Testament attribue à Dieu des actions ou des passions indignes de sa perfection absolue : c'est au dieu inférieur, au dieu de second ordre que tout cela doit être rapporté. De même, quand les livres saints disent de certains hommes privilégiés qu'ils ont vu Dieu, c'est du Dieu-Verbe et non de Dieu le Père qu'il peut être question. L'œil humain a pu voir le Verbe et

ne pourrait voir le Père, absolument comme il peut supporter la vue des rayons du soleil, mais non celle de l'astre lui-même.

Le Fils est donc bien une personne, mais cette personne est une extension, une projection du Père. Tertullien, encore si loin de l'orthodoxie ultérieure quand il insiste, comme il le fait à chaque instant, sur l'infériorité du Fils et sa génération dans le temps, jette cependant les fondemens de cette orthodoxie en enseignant, d'accord avec la théorie que nous venons d'exposer, que le Fils est de la même substance que le Père, lumière de lumière, rayon du soleil. Voilà ce qui suffit, selon lui, pour maintenir l'unité du Père et du Fils, qui d'ailleurs sont en constant et parfait accord de volonté et de sentiment, car Tertullien explique tout à fait comme l'unitarisme moderne la parole du Christ contenue dans le quatrième évangile : *le Père et moi sommes un.*

Arrive maintenant la question de l'incarnation. La tradition de l'église avait adopté généralement déjà la doctrine de la conception miraculeuse du Christ dans le sein d'une vierge. Tertullien accepte cette idée traditionnelle, née dans un milieu où l'on ne pensait pas encore à une préexistence personnelle de l'être ainsi conçu. Il l'accepte parce qu'elle est traditionnelle, et échoue dans ses tentatives pour la rattacher logiquement à son système. On voit que, sur le chapitre de l'incarnation, la pensée de Tertullien ne se meut pas à l'aise. La preuve en est qu'il se montre plus tolérant là qu'ailleurs. A la rigueur, il accorderait même aux païens le droit de ne voir en Jésus-Christ qu'un homme, si seulement ils reconnaissaient qu'il est le révélateur de la vraie religion. Tantôt il parle comme s'il ne voyait dans l'homme-Jésus qu'une forme humaine sous laquelle se cachait le Verbe, tantôt il semble lui accorder aussi une âme humaine; encore ici pourtant sa théologie reste vague, et la seule chose qu'il maintienne avec fermeté contre le docétisme gnostique, c'est la réalité matérielle du corps et des souffrances de Jésus.

Avec l'émission du Verbe, la série des projections divines n'est pas encore terminée. Il y a eu dualité dans la substance divine tant que cela a été suffisant pour la révélation que Dieu voulait donner aux hommes. Or, depuis que Jésus a quitté la terre, il s'est *assis* à la droite de Dieu, c'est-à-dire qu'il n'intervient plus activement dans l'humanité. Cette fonction est désormais dévolue au Saint-Esprit, qui est sorti de la substance divine commune au Père et au Fils, et qui, inspirant dans l'extase les apôtres et les prophètes des derniers jours, est la source des révélations suprêmes. C'est de lui qu'émane cette *nouvelle prophétie* montaniste à laquelle Tertullien tient si fort, et qu'il a eu l'art de rattacher à toute une théodicée fondée sur la nature et l'histoire sainte. La justification du montanisme sort ainsi des entrailles mêmes de la Divinité.

En résumé, l'idée que le Fils et le Saint-Esprit (sur la personnalité duquel, ajoutons-le, Tertullien reste dans le vague) ont procédé du Père, seul éternel, dans un moment donné de la durée, celle que tous deux sont inférieurs sous bien des rapports à la perfection absolue possédée par le Père seul, celle encore que l'unité de cette trinité divine est seulement l'unité de la substance et de la volonté communes, non pas une unité numérique, ces idées creusent un abîme infranchissable entre la croyance de Tertullien et celle de l'orthodoxie catholique; mais le fait même qu'il enseigne une trinité, qu'il affirme la consubstantialité des trois membres dont elle se compose, qu'il défend énergiquement ce double point de vue contre les objections de l'unitarisme, encore si puissant au second siècle, nous explique comment, en dépit de toutes ses hérésies trinitaires, qui du reste ne purent être que bien plus tard stigmatisées comme telles, Tertullien doit être considéré comme l'un des pères du dogme catholique. Sur la base posée par lui, peu soucieuse d'en réviser les élémens hétérogènes, mais obéissant à cet impérieux besoin, que dès les premiers jours ressentit l'église, d'exalter le plus possible la personne incomparable de son fondateur, la logique de la chrétienté devait un jour arriver à l'égalité, à l'existence coéternelle et à l'unité numérique des trois personnes de la Trinité.

Quant à l'anthropologie de Tertullien, elle offre le même mélange d'idées que le dogme officiel condamnera plus tard avec la dernière sévérité et de principes d'où il sortira lui-même complétement épanoui. Nous avons déjà signalé le matérialisme de ses vues sur l'âme. On peut voir, dans ses écrits relatifs à ce sujet, qu'il avait été très influencé par les théories sensualistes des médecins célèbres de son temps. De plus, une sœur montaniste en état d'extase avait vu positivement des âmes humaines; ces âmes paraissaient tangibles, molles au toucher, transparentes, de couleur bleu céleste, et d'une forme toute semblable à celle de nos corps. Tertullien prend au sérieux cette rêvasserie, et pour lui l'âme n'est autre chose qu'une substance fluide, volatile, injectée par Dieu dans les conduits et méandres du corps, dont par conséquent elle a pris la forme. Elle est donc, elle aussi, d'essence divine, un vrai souffle de Dieu. C'est là, selon lui, cet homme intérieur dont parle l'apôtre, et voilà pourquoi la métempsycose est absurde, car comment voudrait-on que l'âme humaine pût s'étendre assez pour remplir un éléphant ou se resserrer de manière à tenir dans un moucheron (1)? Son immortalité provient de ce qu'elle ne peut se dissoudre, sa substance étant simple et par conséquent indécomposable. Elle possède

(1) *De Anima*, 32.

déjà l'image de Dieu en vertu de son origine et de ses facultés supérieures; mais elle doit faire usage de ces facultés pour s'élever à la ressemblance avec Dieu. Tertullien insiste beaucoup sur cette distinction, fort juste au fond, entre l'image virtuelle, imparfaite, et la ressemblance complète. Enfin, avec tous les écrivains catholiques de sa période, il maintient énergiquement le libre arbitre, nié par les gnostiques.

Et pourtant Tertullien, nous allons le voir, est le précurseur d'Augustin, comme tout à l'heure nous pouvions dire qu'il était celui d'Athanase. Sur ce terrain matérialiste où il se complaisait relativement à l'origine de l'âme, il n'était guère embarrassé pour se prononcer sur les rapports de cette âme avec l'organisme corporel. L'âme, selon lui, n'était ni préexistante au corps, ni créée après lui, et, matérialisme à part, il a parfaitement établi que le fœtus vit de sa vie personnelle ou du moins distincte dès le moment de la conception, et qu'un corps sans âme n'est pas autre chose qu'un corps sans vie. Pour lui, le corps et l'âme sont conçus en vertu du même acte générateur, et il entre là-dessus en des détails que nous devons accepter dans le même esprit qu'il les donne (*natura veneranda*, dit-il, *non erubescenda*), mais en réalité plus subtils que concluans. L'âme et la chair croissent ensemble, ont ensemble leur puberté, leur maturité, et ne se séparent pour un temps qu'à la mort. L'âme se prépare à celle-ci dans le sommeil de chaque jour, auquel elle ne participe pas. Elle exerce alors ses membres, n'ayant plus à sa disposition ceux du corps. C'est dans cet état surtout que l'esprit de Dieu se communique le mieux à elle. Ici nous voyons apparaître dans la théologie de Tertullien et, par elle, dans l'église le dogme du péché originel, pour ainsi dire inconnu avant lui, et qui resta si longtemps étranger à l'église grecque.

Il ne suffit pas d'avoir stipulé la réalité du libre arbitre pour expliquer l'homme moral, ou plutôt c'est alors que surgit la grande difficulté qui a toujours défié les efforts des penseurs partis du principe de la liberté d'indifférence : comment donc se fait-il que le mal moral soit universel au point qu'aucun homme ne saurait s'en dire exempt? On peut trouver contradictoire ou insuffisant le dogme ecclésiastique aspirant à rendre compte de ce phénomène trop évident; mais cela n'absout nullement les nombreuses écoles de philosophie qui ont volontairement ignoré ce problème, ou qui même ne se sont pas doutées de son existence. Le temps n'est plus où l'on s'imaginait l'avoir résolu en imputant le mal moral individuel à une mauvaise organisation sociale. Tertullien, le moraliste rigide, en a compris la gravité, et l'explication qu'il en donne se résume en ceci, que la substance de l'âme humaine a été altérée chez Adam par la malice du diable, et qu'ainsi notre premier père n'a pu nous

léguer qu'une âme détériorée, de même que des parens malsains donnent le jour à des enfans malsains comme eux. Ses idées sur la propagation des âmes lui rendaient cette explication toute naturelle : le péché est un virus héréditaire, voilà comment on pourrait la résumer. Ajoutons qu'il n'a aucune idée d'une corruption totale de la nature humaine. Il a bien soin de maintenir que si l'âme, cette lumière de Dieu, peut être obscurcie, parce qu'elle n'est pas Dieu lui-même, elle ne saurait être éteinte, parce qu'elle est de Dieu. Il n'entend pas non plus parler d'une imputation du péché originel comme celle qu'enseigna plus tard l'augustinisme et qui passa dans le dogme de l'église, comme si nous étions coupables aux yeux de Dieu de l'état vicié dans lequel nous naissons. Pour lui, l'enfant est un être innocent dont l'on peut sans péril aucun ajourner le baptême, parce qu'il n'a rien à craindre encore de la divine justice; mais il n'en est pas moins vrai que son *traducianisme*, comme s'appela sa doctrine de la propagation des âmes et du péché par la génération, fraie la voie à son illustre compatriote Augustin, et il est à noter que ces vues mélancoliques sur la nature humaine et sa misère morale, si contraires à l'optimisme qui distingua longtemps la théologie non moins que la mythologie grecques, ont trouvé leurs plus célèbres représentans sur cette terre d'Afrique où le vieil esprit punique, avec son goût pour les cultes sombres et les religions tragiques, n'était peut-être pas aussi éteint qu'on l'eût pensé.

On se serait attendu dès lors à trouver chez Tertullien une doctrine de la rédemption en harmonie avec sa conception de la chute. Il n'en est rien. Sauf quelques phrases isolées dans ses écrits, empruntées au vocabulaire de l'église, qui continuait de se servir d'expressions pauliniennes sans en bien voir la portée, on ne découvre rien qui ressemble à un dogme sur ce que Jésus a fait comme sauveur. Ce n'est guère que comme révélateur et législateur que le Christ apparaît dans sa doctrine, et même les termes d'expiation, de sacrifice, de victime propitiatoire, etc., qui depuis acquirent un sens si déterminé dans la théologie augustinienne, sont employés par lui dans un sens qu'on devrait dire tout pélagien. De la misère morale provenant de la chute, Tertullien conclut seulement la nécessité des œuvres et des exercices ascétiques. C'est qu'au fond pour lui le rédempteur, c'est moins le Fils que l'Esprit, ce *spiritus* divin qui vient encore tous les jours communiquer avec l'âme humaine, sa sœur d'origine, pour la restaurer, la guérir, lui inspirer la vérité et le courage de supporter les expiations rigoureuses dont elle a besoin pour se purifier. Encore ici nous voyons paraître le montanisme comme le *terminus ad quem* des idées théologiques de Tertullien. C'est donc ce curieux mouvement de la seconde moitié du second siècle qu'il nous faut décrire en achevant cette étude.

IV.

Jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, le montanisme passait pour une de ces apparitions excentriques, bizarres, qui sont à l'histoire de l'église ce que les productions du genre grotesque sont à une littérature. On n'y voyait qu'une secte d'illuminés superstitieux, fanatiques, ayant réussi à fonder quelques conventicules en Asie et en Afrique, mais qui n'avaient pas tardé à rentrer dans un oubli mérité. La secte avait, il est vrai, continué de végéter jusqu'au VIe siècle; mais elle n'en avait pas moins complétement disparu, ne laissant que le souvenir d'une aberration accidentelle du sentiment chrétien, née on ne savait pourquoi, morte on ne savait comment. Le savant auteur de la première grande histoire du dogme que notre siècle ait vue paraître, un Münscher lui-même, ne soupçonne pas l'importance historique du montanisme : il se borne à en signaler les extravagances et passe outre. Malgré la divergence très notable de leurs points de vue, c'est aux travaux approfondis de Gieseler, de Baumgarten-Crusius, de Neander, et plus récemment encore aux recherches de deux élèves éminens de l'école de Tubingue, MM. Schwegler et Ritschl, que nous devons une appréciation tout autrement fondée de ce ferment montaniste qui remua l'église du second siècle bien plus universellement qu'on ne l'avait cru avant eux, et qui contribua tant à donner à la chrétienté du siècle suivant sa physionomie particulière.

Vers l'an 150, au fond de l'Asie-Mineure, en Phrygie, vivait un chrétien extatique du nom de Montanus, qui prétendait que le Paraclet ou le Saint-Esprit lui dictait des révélations ayant pour but de donner à l'église la perfection et la maturité qui lui manquaient encore. La Phrygie, on le sait, a été la terre classique de Cybèle et d'Athys, dont le culte rivalisait avec les bacchanales et les dépassait même par ces rites orgiastiques, convulsifs, que des corybantes mutilés accomplissaient au milieu de populations livrées tout entières à l'ivresse de la grande mère-nature. On a dit, et cela est fort possible, que Montanus avait fait partie lui-même de cette corporation sacerdotale. Ce qui est certain, c'est que son christianisme était aussi fervent qu'austère; d'autre part, il revêtait des formes étranges, pour ainsi dire cataleptiques, et qui seraient du ressort de la physiologie non moins que de la psychologie religieuse. Dans ces extases, il perdait tout libre arbitre, toute volonté propre, toute connaissance du monde extérieur, et devenait l'instrument passif de l'esprit qui l'agitait intérieurement. Ceux qui ne comprenaient pas cette absorption de la personnalité humaine ainsi envahie par l'esprit divin l'accusaient bien à tort de vouloir se faire

passer pour le Saint-Esprit lui-même, et cette niaise accusation a été bien longtemps acceptée par des historiens sérieux. La réalité est seulement que, dans ses heures de ravissement, l'esprit parlait par sa bouche à la première personne. « Je suis le Seigneur Dieu tout-puissant descendu dans un homme, » dit-il dans un de ses premiers oracles rapporté par Épiphane. Comme il est facile de s'y attendre, des femmes ne tardèrent pas à s'éprendre de cette religion nerveuse. Deux d'entre elles surtout, Maximilla et Priscilla, remplirent l'Asie-Mineure de leurs extases et de leurs prédications exaltées. Nous avons, tracé de la main de Tertullien lui-même, le portrait d'une de ces prophétesses, dont la ressemblance avec nos somnambules extra-lucides est frappante. « Il est une sœur parmi nous, dit-il (1), à qui le don de révélation a été accordé. C'est en extase, pendant les solennités dominicales, qu'elle subit la puissance de l'esprit révélateur. Elle converse avec les anges, quelquefois même avec le Seigneur; elle voit, elle entend les choses sacrées, quelquefois elle devine les pensées secrètes (*corda dignoscit*) et suggère des remèdes à ceux qui les désirent. » Du reste, les prophétesses, parmi les montanistes, semblent avoir été plus nombreuses que les prophètes. Cela est en rapport avec la nature physiologique de ces mouvemens où l'extase joue un si grand rôle. Ce fut sans doute dans le besoin confusément senti de légitimer auprès des chrétiens ce phénomène quelque peu suspect que plusieurs prophétesses déclarèrent avoir reconnu dans leurs visions le Christ qui s'avançait vers elles, vêtu d'habits de femme.

Ainsi se forma un parti religieux qui se vanta de posséder exclusivement le Saint-Esprit, d'annoncer les révélations suprêmes, de vivre avec l'austérité requise par l'approche imminente de la fin du monde, et qui se décerna à lui-même le nom de *pneumatiques* ou *spirituels*, tandis qu'il réservait à la majorité de l'église le nom dédaigneux de *psychiques* ou *sensuels* (2). Les *nouveaux prophètes* n'aspiraient pas à changer positivement la doctrine traditionnelle de l'église, mais ils prêchaient la nécessité d'un ascétisme très rigoureux. Ils prescrivaient des assemblées religieuses plus fréquentes, de nouveaux jeûnes, des *xérophagies* ou jeûnes durant toute la semaine, à l'exception du samedi et du dimanche, et pendant lesquels on devait s'abstenir de tout aliment qui ne fût pas sec. Ils réprouvaient les secondes noces comme un adultère déguisé, attribuaient un mérite extraordinaire à la virginité et au martyre, faisaient un devoir de rechercher plutôt que d'éviter la persécution, abhorraient enfin tout ce qui rappelait le monde et ses joies, l'art, la parure,

(1) *De Anima*, 9.

(2) La ψυχή chez les Grecs désignait l'âme sensuelle ou animale, distincte du νοῦς ou πνεῦμα, l'âme rationnelle et morale.

les fêtes, les sciences mêmes. A les entendre, tout péché mortel excluait à jamais un homme de l'église, et leur liste de péchés mortels était loin d'être courte. Ils insistaient principalement sur la proximité de la fin du monde et du retour glorieux du Christ. Une grande exaltation, une manière de vivre sombre, farouche, une sorte de piété maladive et chagrine les distinguaient au milieu des autres chrétiens. Leur prétention de renouveler les dons extraordinaires des temps apostoliques et de les posséder seuls en faisait une sorte d'aristocratie dédaigneuse et désagréable. Aussi voit-on se dessiner contre eux une opposition toujours croissante, et qui, forte de l'appui du pouvoir épiscopal, les rejeta insensiblement hors de l'église, qu'ils prétendaient réformer; mais ce ne fut pas l'affaire d'un jour. Le montanisme se répandit comme un levain dans toute la chrétienté : vers 180, l'église de Rome fut sur le point de se déclarer pour lui. Nous savons quel prestige il exerça en Afrique. Des preuves non équivoques de la fermentation qu'il suscita en Grèce et dans tout l'Orient ont été rassemblées, et vers 177 la lettre écrite par la communauté chrétienne de Lyon à ses sœurs d'Asie pour leur raconter la terrible persécution qui avait sévi contre les chrétiens de cette ville, cette lettre atteste que le montanisme dominait parmi eux, non pas comme hérésie, mais comme tendance et sous ses formes caractéristiques. Entre autres étrangers à la ville faisant partie de l'église, la lettre signale un médecin du nom d'Alexandre, *Phrygien de naissance, ayant quelque part au don apostolique*, et nous pourrions relever bien d'autres traits du même genre.

Tout cela montre qu'on se trompa lourdement tant qu'on ne vit dans un pareil mouvement qu'un parasite d'origine païenne greffé accidentellement sur l'arbre de l'église par un ancien prêtre de Cybèle. En admettant que la secte pouvait naître plus tôt et se répandre plus vite en Phrygie qu'ailleurs, on ne s'expliquerait pas encore par là les affinités qu'elle trouva dans les esprits en Gaule, à Rome et en Afrique. S'en tenir là, comme Neander le faisait encore dans la première édition de son histoire, attribuer le montanisme au hasard qui fit d'un ancien corybante un chef de secte, c'est tomber dans cette détestable méthode historique d'après laquelle la réforme en Allemagne n'a d'autre origine que le désappointement d'un petit moine, et en Angleterre d'autre cause que les beaux yeux d'Anna Boleyn. Ne voir dans le montanisme, avec d'autres historiens, qu'une opposition ardente, déclarée soit à la gnose, soit à l'unitarisme, c'est prendre quelques faits de détail pour des faits essentiels. Ce fut un vrai progrès dans la juste appréciation du montanisme que l'étude approfondie qui lui fut consacrée par M. Schwegler dans une monographie spéciale. Il vit et démontra parfaitement qu'au fond le montanisme était un mouvement es-

sentiellement réactionnaire, cherchant à maintenir ou à ramener le passé bien plus qu'à innover. Seulement, trop épris de sa thèse favorite, d'après laquelle le christianisme du Ier siècle n'aurait été qu'un judaïsme à peine modifié, il épuisa son talent et son savoir en stériles efforts pour démontrer que le montanisme était uniquement le judéo-christianisme primitif jetant un dernier éclat et se raidissant contre une mort inévitable. M. Ritschl lui fit observer avec beaucoup de justesse que tous les phénomènes montanistes dans lesquels il croyait voir des signes de judaïsme, extases prophétiques, visions révélatrices, don des langues, femmes prophétesses, etc., avaient été communs, dans les premiers temps, à tous les partis chrétiens, à celui de Paul comme aux autres, et que, même au IIe siècle, on pouvait les signaler moins fréquens, moins intenses à la vérité, mais subsistant encore au sein des églises catholiques. Ce qui, selon le savant professeur de Bonn, caractérisait essentiellement le montanisme, c'était sa lutte avec l'épiscopat. Il aurait été la crise d'où le pouvoir épiscopal sortit finalement victorieux de toute compétition individuelle des membres de la communauté. Ici M. Ritschl prenait un peu l'effet le plus saillant pour la cause première. Il est très vrai que ce fut l'épiscopat qui tua le montanisme et qui profita le plus de sa disparition; mais la tendance se forma, l'agitation se produisit en dehors des préoccupations hiérarchiques, et nous ne voyons pas que Tertullien ait combattu l'épiscopat en principe, malgré les violentes attaques qu'il dirigea contre certains évêques.

En somme, le montanisme est une réaction disciplinaire, rigoriste, attirant, concentrant, exagérant les vieilles formes et les vieilles coutumes dont l'église tendait toujours plus à se dépouiller. Tertullien l'a réellement défini dans ces mots : *Paracletus restitutor potius quam institutor*. S'il innove, comme toute réaction, c'est parce qu'il sent que des mesures nouvelles sont nécessaires pour parer aux abus que les anciennes n'avaient pas réussi à prévenir. Les deux grandes causes de cette réaction et de son prestige momentané sont d'abord l'accroissement de l'église en nombre et en superficie, puis la décadence graduelle des idées millénaires, qui avaient tenu tant de place dans les préoccupations de la première chrétienté.

Si nous nous reportons au premier siècle de l'église, nous nous voyons en face de communautés encore peu nombreuses, disséminées à de grands intervalles dans l'immense empire, et qui, dans leur ferveur de néophytes, ne comprennent pas du tout les enseignemens du divin maître sur le sel de la terre, le grain de sénevé, le levain devant pénétrer toute la pâte par son action lente et cachée. Une idée surtout empruntée aux calculs apocalyptiques de la

synagogue, une idée qui renferme une grande vérité sous sa lettre inacceptable, les absorbe et les exalte. Cette idée, c'est que le monde où vivent ces communautés va finir. Le retour glorieux et redoutable du Christ va surprendre l'immense majorité des hommes dans leurs idolâtries et leurs corruptions, et réjouir seulement la minime fraction qui a le bonheur de le connaître. Le pouvoir impérial est ou indifférent ou abhorré, surtout abhorré, car il persécute les fidèles et maintient l'idolâtrie de son bras de fer. Rome, c'est Babylone la prostituée; l'antechrist, on le connaît, on prononce tout bas son nom, ou bien on se le communique en caractères hébreux qui forment un chiffre mystérieux. Il était assis naguère sur le trône des césars et s'appelait Néron. Qu'importent désormais les arts, les sciences, le commerce, l'industrie? Ce qui importe, c'est de se recueillir, de se serrer les uns contre les autres, de mettre à profit le peu de jours que la patience divine accorde encore au monde pour se préparer exclusivement au royaume millénaire qui va venir.

Conçoit-on la ferveur ascétique et militante qu'une telle attente devait inspirer? Sans doute l'élite de la première église s'élève au-dessus des étroitesses d'un pareil point de vue. Paul, avec autant de bon sens que de piété vraie, renvoie au travail paisible et régulier les exaltés de Thessalonique, qui se croyaient autorisés à vivre sans rien faire aux dépens de la communauté, sous prétexte que d'un jour à l'autre le Seigneur allait revenir. Jacques, avec son esprit tout pratique, tout moral, rappelle à ses lecteurs le caractère éminemment actif et bienfaisant d'une religion pure. L'évangile de Jean, le doux et pieux traité connu sous le nom d'*Épître à Diognète*, réagissent aussi contre cette exaltation dangereuse et inféconde; mais la masse chrétienne n'est pas encore accessible à ce christianisme spiritualiste. Elle ne comprend pas Paul et même le maudit. L'évangile de Jean n'apparaît, ou, dans la supposition de l'authenticité de ce livre, ne se répand que fort tard. Sous l'influence excitante des apocalypses, bien autrement populaires, le renoncement à toute joie devient un plaisir; le contre-pied de tout ce que fait un monde réprouvé paraît naturel : le chrétien s'imagine qu'il se doit à lui-même d'être extraordinaire au dehors comme au dedans. Le célibat volontaire, le jeûne, l'extase, la prophétie délirante, la vision, etc., deviennent de plus en plus, non pas les seules manifestations, mais les plus fréquentes, les plus désirées de la piété chrétienne. Il y a un sens profond dans ce passage des Actes des Apôtres, applicable toutes les fois qu'un esprit nouveau souffle sur le monde, où nous lisons que les témoins de la première effusion du Saint-Esprit sur les disciples s'imaginèrent qu'ils étaient pleins de vin doux.

A la longue, cette ferveur millénaire devait diminuer. Les années s'écoulaient, les générations se succédaient, et le Seigneur ne revenait pas. On ne renonçait point encore cependant à croire que son retour était proche. Quand une telle croyance a pénétré à ce point une société religieuse, quand elle a été si longtemps l'angle visuel sous lequel on s'est habitué à contempler l'avenir, ce n'est que lentement, très lentement, qu'elle diminue d'abord en puissance pour laisser place enfin à de tout autres perspectives. La seconde épître attribuée à Pierre nous transporte au moment précis où le doute commençait à se glisser dans l'église. Il y a de la prudence dans son observation que mille ans sont au Seigneur comme un jour; pourtant l'auteur lui-même de l'épître croit encore que son retour ne se fera pas longtemps attendre.

Au milieu de tout cela, l'église grandissait, et en grandissant elle se réconciliait tout doucement avec le monde, et même avec ce qui avait résumé d'abord pour elle les pompes et les idolâtries de Satan, le pouvoir impérial. Elle prenait son parti de vivre côte à côte avec lui, réclamant hardiment sa place au soleil au nom du droit commun, s'apercevant qu'elle devenait peu à peu une puissance avec laquelle l'empire ferait mieux de traiter que de lutter. Nous avons de ce changement des esprits un indice bien remarquable dans le fragment qu'Eusèbe nous a conservé de l'apologie adressée par l'évêque de Sardes, Méliton, à l'empereur Antonin. « La *philosophie chrétienne*, dit l'adroit évêque, est née en même temps que l'empire; ses progrès sont parallèles à ceux de la puissance romaine, et si un moment la bonne harmonie a été troublée sous un Néron ou un Domitien, la faute en fut à quelques calomniateurs qui avaient surpris la bonne foi de ces princes, et leurs *pieux successeurs*, mieux informés, ont rendu la paix à l'église. » Et cela s'écrivait en toutes lettres plus de cent ans avant Constantin! Ne voit-on pas que l'épiscopat s'essaie déjà aux belles manières et qu'il saura vite parler le langage de la cour quand le fils de Constance Chlore lui en ouvrira les portes à deux battans?

Au fond, tout cela eût été peu grave, si cet agrandissement continu de l'église et cette diminution graduelle des rêveries millénaires se fussent opérés sans dommage pour la piété et la moralité chrétiennes. Malheureusement la multitude croissante des prosélytes remplissait les cadres de l'église de recrues qui n'étaient pas toujours du meilleur choix. Déjà nombre de chrétiens vivaient à peu de chose près comme les païens et ne tenaient à l'église que par des liens tout extérieurs. Il y avait des chrétiens, des serviteurs même de l'église, fabricans d'idoles et d'objets propres au culte païen. Quand la persécution sévissait, quelques-uns seulement restaient fermes, la grande majorité se résignait à une apostasie hypo-

crite avec une déplorable facilité. Des presbytres, des évêques même donnaient l'exemple de cette lâcheté honteuse. Les écrits de Tertullien abondent en faits de ce genre. S'il faut l'en croire, le martyre lui-même n'était pas toujours pur et savait parfois se faire très bien payer sa mise en scène. On peut admettre chez lui plus d'une exagération de puritain; mais en somme ces allégations fâcheuses pour les premiers chrétiens trouvent leur confirmation ailleurs. On a décidément abusé de l'église primitive et de sa pureté immaculée. La lettre de Pline à Trajan (1) nous en dit assez quand elle raconte avec quelle facilité le proconsul obtint d'un grand nombre de chrétiens qu'ils sacrifiassent de nouveau aux idoles et aux images de l'empereur en maudissant le Christ. A peine quelques mesures de rigueur avaient-elles été édictées, que les temples déserts s'étaient remplis et que les solennités païennes interrompues avaient été reprises.

On s'habituait donc à l'idée de vivre avec un monde qui n'avait pas l'air de vouloir finir aussitôt qu'on l'aurait cru. En même temps que l'église s'humanisait d'un côté et se relâchait de l'autre, on voyait diminuer et même disparaître en bien des endroits ces formes violentes, excentriques, de la piété chrétienne primitive, et qui, acceptées, en un sens naturelles au moment de la surexcitation tumultueuse des premiers jours, ne pouvaient plus que dégénérer en abus ou en spectacles ridicules maintenant que le torrent de l'esprit chrétien tendait à régulariser son cours et à l'élargir. Ici encore le mal marchait de pair avec le bien. Si la piété chrétienne devenait plus digne, plus sérieuse, plus maîtresse d'elle-même, plus apte à commander le respect, à se concilier les sympathies des non-chrétiens, on pouvait regretter qu'elle perdît en même temps sa ferveur enthousiaste, sa chaleur communicative, sa puissante mysticité. A la poésie succédait la prose.

Voilà la situation qui a engendré le montanisme. Il a voulu réagir contre la mondanité de l'église, et, prédécesseur en cela des irwingiens de nos jours, il a prétendu reproduire les *charismes* ou les dons extraordinaires de l'esprit qui semblaient avoir été le monopole de l'église apostolique. Ainsi s'explique le résumé qu'au ve siècle Épiphane donne avec beaucoup de justesse des prétentions montanistes : « Il faut que, nous aussi, nous recevions les charismes, et la sainte église de Dieu doit les recevoir aussi. » L'importance historique du montanisme, c'est qu'il clôt par son apparition la forme primitive de la piété chrétienne, et consacre par sa disparition la prépondérance définitive de celle qui prévalut longtemps depuis lors. Outre Tertullien, le montanisme africain peut se vanter d'avoir fourni

(1) *Plini Epist.*, XCVI.

deux saintes au calendrier catholique, les deux sœurs Perpétue et Félicité. L'auteur des *actes* de leur martyre, morceau fort curieux, à peu près contemporain, reproduit par Ruinart dans ses *Acta martyrum*, n'a pas eu d'autre but, comme il le dit lui-même, que de démontrer par son récit combien se trompaient ceux qui prétendaient que l'église du IIIe siècle était moins riche que celle du Ier en dons miraculeux du Saint-Esprit. Son principal objet est de raconter les visions révélatrices et les extases de ses héroïnes pendant les jours qui précédèrent leur supplice. On y retrouve ce ton de tristesse et de mélancolie, cet amour de la souffrance qui caractérise la plupart des prophéties montanistes. « L'esprit m'a révélé, dit Perpétue, que je ne devais chercher dans le baptême rien d'autre que la souffrance de la chair. » Maximilla, en état d'extase, se désole d'être repoussée par les chrétiens comme un loup du milieu des brebis. « Je ne suis pas loup, dit-elle en gémissant; je suis parole, esprit et puissance. » Bien longtemps après, et lorsque le montanisme n'était plus qu'une secte insignifiante, Épiphane rapporte que, dans les assemblées montanistes, on voyait apparaître régulièrement sept jeunes filles qui se mettaient devant les fidèles à prophétiser en se lamentant sur la vie humaine (1).

C'est ainsi que par sa rigidité, son puritanisme chagrin, sa prétention à l'inspiration prophétique absolue, le montanisme exerça sur Tertullien un prestige dont il ne put ni ne voulut se défendre. Comme du reste le montanisme, en sa qualité de parti réactionnaire, abondait dans les erreurs plus encore que dans les beaux côtés du passé qu'il voulait faire revivre, et par conséquent était ardemment millénaire, le sens matérialiste de Tertullien se trouvait à l'aise dans cette tendance, qui dépeignait la vie et l'économie futures sous les traits les plus grossiers. « Ils sont chair, et ils haïssent la chair, » s'écriait désolée une voyante montaniste dont les auditeurs doutaient de la résurrection future du corps actuel et des descriptions de l'avenir qu'elle rattachait à cette croyance. Quant à Tertullien, nous savons de reste qu'aucune description de ce genre n'était capable de le faire reculer. Les passages de ses écrits dénotant sa ferme croyance qu'il vit dans les derniers jours du monde

(1) La moquerie populaire, s'attaquant à ce puritanisme et à ces lamentations sempiternelles, leur décerna en Asie les sobriquets de *peaux-sèches* (*ascotrygètes*) et de *doigts-dans-le-nez* (*passalorrhunchites*), par allusion sans doute à leurs prières nasillardes. C'est à cette aversion contre tout ce qui pourrait plaire aux yeux et à l'âme dans la vie actuelle qu'il faut attribuer l'opinion de Tertullien sur les traits physiques de Jésus, qu'il prétend avoir été fort laids (*). Pour affirmer cette idée, qui nous répugne et que dément une étude attentive des faits évangéliques, il ne s'appuie sur aucun renseignement historique ni traditionnel. Il allègue seulement des preuves de cette force : « on n'aurait pas craché sur un beau visage! »

(*) *De Carne Christi*, 9.

sont innombrables. Tous les calculs apocalyptiques, toutes les élucubrations rabbiniques sont pour lui les bienvenues. Il s'attend par exemple à de grands bouleversemens, à d'épouvantables calamités (*acerbitates horrendæ*), au milieu desquels l'empire romain s'effondrera tout entier. Pendant ce cataclysme suprême, les chrétiens fidèles seront mis à l'abri dans un lieu de refuge qui leur sera ouvert par la bonté divine. Il se tait sur la personne de l'antechrist. Est-ce prudence? Il y a lieu de le croire, car certainement il avait aussi son idée sur ce point important des prévisions millénaires. Avec le retour du Christ commencera donc le règne de mille ans, pendant lesquels les élus habiteront une ville divinement construite, la Jérusalem céleste, qui descendra des cieux, où, en attendant, elle est tenue en réserve. Cette ville, Ézéchiel et Jean l'ont vue et décrite, les prophètes montanistes aussi. Tout récemment encore, des témoins dignes de foi l'ont aperçue, durant quarante jours consécutifs, qui se dessinait sur l'azur du ciel (1). Toutefois les saints n'y entreront pas tous en même temps, mais les uns plus tôt, les autres plus tard, selon leurs mérites. Les mille ans écoulés, le monde actuel sera complétement détruit; la résurrection universelle, le jugement dernier auront lieu, la chair des élus revêtira la substance angélique assurant l'immortalité, de telle sorte que ce sera bien notre chair actuelle qui jouira de l'éternité. Le sort réservé aux damnés ne le prouve-t-il pas? Que signifieraient leurs pleurs et leurs grincemens, s'ils devaient être dépourvus d'yeux et de dents? Jamais, dans ses nombreux écrits, Tertullien ne fait la moindre allusion à l'espoir d'un rétablissement ou d'un pardon final accordé aux réprouvés. Pourtant à Alexandrie, et presque de son temps, toute une école de théologie devait s'emparer de cette bienfaisante espérance pour en faire une de ses doctrines les plus positives; mais jamais pareille idée ne semble avoir lui dans le sombre cerveau du docteur africain.

Tout porte à croire qu'après l'Asie-Mineure ce fut en Afrique, et grâce surtout à Tertullien, que le montanisme rencontra le plus de sympathies. Bien des choses donnent même lieu de supposer qu'il y domina la situation ecclésiastique, et que si Tertullien se sépara de l'église catholique en général, il ne fit pas schisme, à proprement parler, avec son église provinciale. Cependant, là comme ailleurs, les mêmes causes qui devaient reléguer le montanisme au nombre des excentricités religieuses firent sentir leur puissance, et déjà au temps de Cyprien (246-258) on n'en entend plus parler. Le point central et populaire du débat fut de savoir à quelles conditions et par qui le chrétien devenu indigne de la communion ecclésiastique,

(1) *Adv. Marc.*, III, 24.

soit par ses mauvaises mœurs, soit par son apostasie, pouvait être réintégré dans le corps du Christ, car si les docteurs distinguaient encore fortement entre le pardon de l'église et celui de Dieu, la masse des fidèles se souciait peu de cette distinction, ou plutôt n'osait compter sur celui-ci qu'à la condition d'être munie de celui-là. L'épiscopat prétendit qu'il avait le pouvoir d'accorder ou de refuser cette réintégration, et, comme il usait libéralement de ce pouvoir, il eut pour lui les opinions sans doute, mais aussi les désirs de la majorité. Le montanisme contesta ce droit aux évêques et voulut qu'il fût réservé à ses illuminés, qui seuls, disaient-ils, pouvaient discerner la sincérité des repentirs, mais qui refusaient impitoyablement la réintégration dans l'église à tous ceux qui avaient commis un péché mortel, de peur d'encourager les autres à les imiter (1). Cependant tous les évêques ne furent pas hostiles au montanisme. Il y en eut qui, soit conscience, soit pression de l'opinion locale, se montrèrent peu disposés à s'arroger le pouvoir illimité des clés, et même l'évêque de Rome Éleuthère inclina fort à reconnaître la validité des prophéties montanistes. Ce fut alors que le parti épiscopal d'Asie-Mineure députa à Rome un fondé de pouvoir, nommé Praxéas, contre lequel Tertullien dirigea l'un de ses plus violens traités, et qui paraît n'avoir guère eu de peine à faire revenir le siége romain sur une décision dont le mouvement montaniste en Orient eût tiré grand profit. La crise atteignit son maximum sous l'évêque de Rome Zéphyrin (200-218), auquel on attribue généralement cet édit indulgent contre lequel Tertullien déchaîne sa fougueuse colère dans son livre *De Pudicitia*. Pour la première fois dans l'histoire de l'église, l'évêque romain reçut les titres de *souverain pontife*, d'*évêque des évêques*, on conçoit dans quel sens ironique et amer. L'édit épiscopal proclamait la réintégration après pénitence des chrétiens coupables d'adultère et de fornication. « *Absit, absit!* s'écrie indigné le presbytre de Carthage, tu souilles par un tel édit les oreilles de l'église vierge! Le Seigneur a bien pu appeler le temple terrestre de Dieu une caverne de voleurs; jamais il ne l'eût désigné comme un repaire de fornicateurs et d'adultères! » Tout le reste est à l'avenant. Cela n'empêcha pas Calliste, successeur de Zéphyrin, de couronner le système en revendiquant pour l'évêque le droit de pardonner tous les péchés. La *gloriosissima multitudo* des *psychiques* applaudit et se laissa pardonner.

L'histoire ecclésiastique énumère un nombre considérable d'évê-

(1) Nous trouvons dans Tertullien (*De Prædic.*, 19) la liste des péchés considérés alors comme mortels : l'homicide, l'idolâtrie, la fraude, le blasphème, l'adultère, la fornication ou toute autre violation du temple de Dieu, c'est-à-dire toute impureté profanant le corps du baptisé, qui, par le baptême, est devenu comme un habitacle du Saint-Esprit.

ques et d'écrivains qui combattirent le montanisme : Apollinaris à Hiérapolis, Sérapion à Antioche, Clément à Alexandrie, Denys à Corinthe, Caïus à Rome, où la réaction disciplinaire avait trouvé un défenseur fort estimé du nom de Proculus. Tous ces ouvrages sont perdus, mais le nombre et les lieux de publication des écrits de ce genre attestent que nous n'avons rien exagéré en insistant sur l'intensité et la force d'expansion du montanisme au IIe siècle. En Asie-Mineure, son pays d'origine, il se réveilla une fois encore vers 235 : la Cappadoce vit apparaître une prophétesse dans le genre de Priscilla et de Maximilla, disant qu'elle se rendait en hâte à Jérusalem (sans doute pour être témoin du retour imminent du Seigneur), et ne craignant pas, malgré son sexe, d'administrer les sacremens. Elle allait nu-pieds à travers les montagnes couvertes de neige, et ne paraissait pas en souffrir. Cette recrudescence du montanisme en amena la répudiation absolue. Jusque-là, on avait reconnu la validité du baptême conféré dans les réunions montanistes; depuis lors, on le déclara nul et de nul effet. Depuis lors aussi, on n'entend plus parler du montanisme, bien qu'il continue à végéter obscurément en Phrygie et dans quelques autres lieux.

Le montanisme devait périr. A part même ses formes violentes et souvent grotesques, dont il se serait peut-être dépouillé à la longue, il devait succomber comme toutes les tendances, si sincères, si ferventes, si légitimes même en un sens qu'on les suppose, qui ont le malheur de se mettre en travers de l'esprit et des besoins de toute une époque. Il eût été sans doute à désirer que l'église eût vaincu le montanisme par d'autres moyens que ceux qui lui réussirent alors, et surtout par une intelligence plus élevée de la vraie moralité et de ses conditions. On souffre de voir l'ancienne démocratie chrétienne, si vivante, si libre, si favorable aux individualités par son organisation presbytérale et républicaine, abdiquer, par faiblesse morale, entre les mains d'une oligarchie épiscopale qui ne saura pas elle-même maintenir la liberté dans son propre sein; mais il faut bien avouer que l'église avait autre chose à faire que d'écouter les rogatons des sœurs prophétesses : elle se devait à elle-même de se débarrasser des institutions et des formes qui l'eussent condamnée pour jamais à l'impuissance. L'église montaniste eût-elle jamais forcé l'empire à s'incliner respectueusement devant elle? Assurément non. Quant à Tertullien, il semble que le montanisme l'enveloppe de son linceul, éteignant ce génie si ardent dans ses étroitesses superstitieuses. On ne sait rien ni des dernières années, ni de la mort de ce lutteur mélancolique et fiévreux : on peut seulement affirmer qu'il finit avec la réaction à laquelle il s'était voué tout entier.

ALBERT RÉVILLE.

THÉODORE II

ET

LE NOUVEL EMPIRE D'ABYSSINIE

I.

LA JEUNESSE ET L'AVÉNEMENT DE THÉODORE.

I.

Depuis l'aventureux voyage de Bruce, des notions plus nettes sur l'Abyssinie ont remplacé chez nous les fables séculaires qui faisaient de l'empire des *négus* (1) quelque chose d'aussi inconnu et d'aussi mystérieux que le Monomotapa. Ce résultat est principalement dû à quelques relations, à quelques livres accueillis en France, en Angleterre, en Allemagne, avec une faveur généralement méritée. Ce mouvement de publicité a toutefois subi un temps d'arrêt depuis douze ou quinze ans, chose regrettable, car c'est précisément dans cette période que l'Abyssinie a fait le premier essai sérieux de sa reconstitution politique et sociale. Cet essai doit d'autant moins passer inaperçu que c'est peut-être le seul effort de ce genre qu'un peuple en décadence ait tenté en prenant pour modèle, non la civilisation moderne de l'Europe, mais la civilisation qu'il avait su atteindre autrefois. Quelle que soit l'issue finale de cette tentative hardie, il n'est peut-être pas sans intérêt d'en connaître les phases et surtout d'étudier l'homme étrange qui y préside, et dont le nom depuis deux ans commence à nous devenir familier.

(1) Ce mot de la langue amharique, qui peut se traduire par *roi des rois*, désigne principalement le souverain d'Abyssinie.

Le voyageur qui longe la côte africaine de la Mer-Rouge et qui n'a eu sous les yeux, depuis Suez, que des dunes ou de petites montagnes fauves, décousues, monotones d'aspect, voit, en approchant de l'îlot madréporique de Massaoua, se profiler à l'horizon une sorte de longue et haute muraille que dominent, comme des vigies, trois ou quatre cimes ordinairement perdues dans les nuages. C'est la rampe la plus avancée d'un immense plateau de deux cents lieues de large sur une longueur encore mal déterminée, et ce plateau, qui surplombe le littoral d'une hauteur moyenne de 2,300 mètres, est toute l'Abyssinie. Jamais état n'eut ses limites tracées d'une main plus inflexible par la nature. Ce plateau, qui a la température moyenne de l'Europe centrale, et où à peine un vingtième du sol demeure sans culture, est composé de terres arables pouvant lutter de fécondité avec celles de la Flandre ou de l'Ukraine, sillonnées par deux fleuves et deux cents rivières ou ruisseaux permanens dont les eaux, habilement aménagées, entretiennent partout la végétation et la vie. Au pied des montagnes, une plaine jaune, nue, pierreuse et ondulée, semée de gommiers et autres arbres épineux, prolonge jusqu'à la mer ses sables et ses lits de torrens desséchés, où quelques milliers de nomades cherchent d'indigentes pâtures et des eaux souvent saumâtres. L'air brûlant qu'on y respire est funeste aux Abyssins, qui y trouvent le redoutable *nefas*, la fièvre mortelle des basses terres : aussi ne paraissent-ils y avoir formé depuis des siècles aucun établissement durable. Il est vrai que la même cause physique qui leur défend les conquêtes au Soudan les a toujours garantis contre leurs voisins musulmans du Nil ou de la Mer-Rouge.

La race abyssine n'est pas plus africaine que le pays qu'elle habite. Par les traits du visage, par l'esprit, par les qualités et les défauts, par la perfectibilité surtout, ce peuple se rattache aux races caucasiques, et de plus près, à coup sûr, que les Hindous ou les Persans. Il y a là une série de mystères que je me contente de signaler aux amateurs sérieux des problèmes ethnologiques. Tout est obscur d'ailleurs dans les origines de cette nation, que des préoccupations religieuses ont amenée à se donner de parti-pris une provenance hébraïque que l'histoire critique n'accepte pas. Le premier foyer de la civilisation indigène fut Axum, dans la province du Tigré, nom qui s'étendit peu à peu à toute l'Abyssinie, à l'orient du fleuve Takazzé. L'établissement du christianisme, les rapports avec les Grecs d'Alexandrie, avec l'empire romain lui-même, la conquête de l'Arabie-Heureuse, datent de cette brillante période des rois axumites, encore puissans à l'époque des croisades. La translation de la capitale à Gondar marqua un peu plus tard la décadence des Tigréens et la suprématie prise par les Amharas, race forte, dure et belliqueuse, qui paraît être venue du sud, des environs de l'équa-

teur, en s'assimilant le culte, les mœurs, la civilisation et en partie la langue du peuple subjugué. Aujourd'hui les souvenirs de cette conquête sont heureusement effacés, grâce à la nécessité où s'est trouvé le peuple abyssin de se concentrer vigoureusement pour résister aux grands états musulmans qui l'attaquaient à l'est et au couchant, et aux masses de Gallas sauvages et païens qui le débordaient au midi.

L'Abyssinie se divise en une trentaine de provinces qui portent d'ordinaire dans les documens officiels le titre pompeux de royaumes, titre périmé de fait depuis près de quinze siècles. Celles dont le nom revient le plus souvent dans les livres et les récits des voyageurs sont, à partir de la Mer-Rouge, le Hamazène, l'Agamé, le Chiré, beaux districts plantureux habités par des populations pacifiques et laborieuses; le Semen, que les Allemands appellent les Alpes de l'Afrique, et qui mérite ce nom par ses sommets neigeux de près de 4,800 mètres d'altitude; le Dembea, plaine grasse et populeuse, baignée par un beau lac de deux cents milles de tour, et où la géologie peut voir un cratère volcanique immense; le Beghemder, le Godjam, le Damot, le Choa, fertiles et riantes régions où les rivalités provinciales entretiennent un foyer permanent de guerres civiles; le Lasta et le Kouara, contrées montagneuses, pittoresques, peuplées de paysans pauvres et fiers qu'un bon sens sceptique a préservés des agitations stériles de leurs voisins. Tout cela forme un ensemble d'environ quatre millions cinq cent mille habitans, répartis dans près de six mille villages.

Le gouvernement normal est une monarchie héréditaire, tempérée par une oligarchie féodale, qui trouve elle-même sa limite dans la forte et libérale organisation dont jouissent les communes, grâce à leurs nombreux paysans-gentilshommes (*balagoult*, gens à fief). C'est tout à fait le mécanisme politique de la Hongrie et de la Pologne jusqu'à des temps encore peu éloignés de nous, et de la Russie jusqu'au tsar Boris Ier, qui a établi le servage. De tiers-état, l'Abyssinie n'en a jamais eu. Les marchands (*neggadé*) forment une classe qui ne connaît d'autre solidarité que celle du commerce, qui vit en dehors des affaires publiques et habite un petit nombre de villes telles que Gondar, cité en ruine de 10,000 âmes au plus, centre des études et de la théologie; Adoua, sa rivale, ville moderne et commerçante, capitale du Tigré, à cinq lieues d'Axum, qui n'est plus qu'un vaste monastère; Koarata, ravissante petite ville qui domine une pointe avancée du lac Tána; Ankober, Madhera-Mariam, Derita, Emfras, peuplées d'à peine quatre mille âmes chacune. Citons aussi, à titre de curiosité, la ville d'Azazo, près de Gondar, bâtie autour d'un monastère fameux et habitée par une aristocratie de marchands lettrés qui mènent de front les affaires et la théologie.

Quant au clergé, il ne forme point en Abyssinie un corps politique distinct. La constitution, qui lui donne de grandes immunités dans l'intérieur de l'église, l'assimile, hors de là, aux moindres citoyens. Il est moral, studieux et relativement honorable, quoi que l'on en ait pu dire avec Bruce et depuis. L'armée ne forme point non plus une classe séparée ni une force permanente : tout *balagoult* doit le service militaire en proportion de l'importance de son fief, comme nos feudataires du moyen âge, et pour un temps déterminé. Il n'y en a pas moins dans l'empire des *négus* une population flottante de 60 à 80,000 hommes qui fait son métier de la guerre; mais cette masse n'agit pas plus sur la politique générale que ne le faisaient jadis chez nous les reîtres ou les lansquenets. On peut donc dire en définitive qu'en Abyssinie la classe dirigeante est en temps régulier la classe rurale, représentée par plus de quatre-vingt mille paysans nobles, et à certaines époques de révolutions par l'aristocratie coalisée, qui enlève le pouvoir par un coup de main presque toujours éphémère.

Les voyageurs français qui ont visité l'Abyssinie durant ces trente dernières années, depuis MM. Combes et Tamisier jusqu'à MM. d'Abbadie, l'ont vue arrivée, après des convulsions qui ont rempli un siècle, à une situation identique sous plus d'un rapport à celle d'où la France sortit, il y a onze cents ans, par la main puissante des rois carolingiens. Une dynastie de princes sans pouvoir, entourés d'hommages dérisoires et ballottés par tous les caprices d'une oligarchie demi-féodale, demi-prétorienne, — la guerre civile en permanence, l'église seule debout, mais déjà envahie par la barbarie et l'esprit de violence, voilà ce qui succède en France aux fils de Clovis, en Abyssinie aux David, aux Claudius, aux Fasilidès. Les annales de l'ancienne Abyssinie ont souvent occupé les voyageurs et les historiens; mais toujours on a négligé d'étudier le côté intime de cette monarchie, entée sur une ancienne civilisation qui nous semble aujourd'hui barbare. Moitié césars, moitié pontifes, avec leur couronne ornée d'un triple rang de diamans et surmontée d'une mitre qui portait une croix, les vieux négus vivaient sous la tente, sans résidence fixe et par conséquent sans vraie capitale, entourés d'une armée toujours prête à défendre l'intégrité d'un trop vaste empire. Le nom de *Prêtre-Jean*, donné aux négus par les premiers Européens qui les virent durant les croisades, rend assez bien ce caractère étrange et semi-fabuleux qui exerça plus d'une fois l'imagination de nos pères. L'empereur qui le premier, il y a trois siècles, substitua à cette sorte de chevalerie errante une maladroite imitation des royautés de l'Occident, prépara sans le savoir l'abâtardissement de sa race et la désaffection d'un peuple amoureux de la guerre. Toutefois la famille impériale eût pu conserver longtemps

son prestige, fondé sur les traditions nationales et religieuses du pays, si l'un des derniers négus n'avait eu la fatale idée de s'entourer de mercenaires étrangers que les grands vassaux ligués expulsèrent après une lutte sanglante. Dans cette lutte, la féodalité apprit à connaître sa force. Son chef le plus hardi, ce *ras* Mikaël dont Bruce nous a raconté tout au long la dramatique histoire, ne recula pas devant le régicide. Ce crime, bientôt vengé par une coalition de ses rivaux qui lui enleva le pouvoir et la liberté, servit cependant de leçon à ses vainqueurs, qui n'eurent plus d'autre tactique que d'isoler le souverain de la nation, de le parquer dans une oisiveté partagée entre le plaisir et des études frivoles. Ils réussirent ainsi, en deux ou trois générations, à créer une lignée de rois fainéans qui existe encore, presque adorée par le clergé, méprisée par la noblesse, dédaignée par les chefs belliqueux, qui s'arrachent le pouvoir et ne lui font même pas l'honneur de la croire dangereuse. Un voyageur qui passait par Gondar il y a vingt-cinq ans trouva l'empereur légitime d'Abyssinie réduit à fabriquer des pelisses pour vivre. Un autre Européen, traversant depuis un des faubourgs ruinés qui rampent le long du palais désert des négus, rencontre un jeune garçon d'une douzaine d'années, pauvrement vêtu, mais fier jusque dans sa pauvreté. Il lui demande son nom. « Mon nom de baptême, dit l'enfant, est Ouelda-Salassié (fils de la Trinité), je suis *négus nagast* (roi des rois). » C'était encore un rejeton de cette dynastie de princes légitimes abyssins frappés depuis longtemps d'une irrémédiable déchéance morale.

Deux ou trois hommes avaient tenté, dans ces derniers temps, de reconstituer le pouvoir unitaire, qui seul pouvait sauver le malheureux peuple abyssin. Vers 1830, on avait vu surgir dans les provinces orientales un certain Sobhogadis, devenu de fait roi du Tigré et réalisant le type du prince accompli tel que l'aime et le comprend l'esprit indigène, brave, pieux, libéral et imprévoyant. Aussi, quand une coalition sauvage l'accabla à la journée de Mai-Islamaï en février 1831, sa mort héroïque fut l'occasion d'un deuil général. « Ah! dit une chanson restée populaire, seront-ils bénis, ceux qui auront mangé d'un blé arrosé d'un pareil sang? » Dans les luttes qui suivirent la mort de Sobhogadis, les violens cédèrent peu à peu la place aux habiles, et parmi ces derniers se fit remarquer le fameux Oubié, depuis longtemps connu en Europe par les récits des voyageurs, qu'il choyait et exploitait de son mieux, bien qu'il leur portât une haine profonde. La vie d'Oubié est un roman décousu qui commence à sa naissance même. C'était l'enfant d'un caprice de *dedjaz* Haïlo (1), jeune prince qu'une pluie d'orage avait surpris à la chasse

(1) Les titres *dedjaz* (duc), *ras* (connétable) se placent sans article devant le nom du titulaire, comme le *lord* des Anglais et le *don* des Espagnols.

et forcé de passer quelques heures dans la maison d'une belle veuve de Djanamora. La famille de *dedjaz* Haïlo ressemblait assez à celle de Richard Cœur de Lion, « où la destinée condamnait les pères à haïr leurs fils, et les fils leurs pères. » Le bâtard Oubié, renié par son père, réussit à la mort de celui-ci à évincer ses frères, écarta ses oncles, battit l'un après l'autre ou fit tomber dans des guet-apens cyniquement tendus les chefs brillans et écervelés de la féodalité indigène. Vers 1840, il exerçait de fait l'autorité royale depuis les environs de Massaoua jusqu'aux portes de Gondar. Il ne restait plus en face de lui que deux hommes, le *ras* ou connétable Ali, maître de Gondar et des provinces centrales, et *dedjaz* Gocho, grand baron à peu près inattaquable au fond des montagnes du Godjam. Oubié avait sur ces deux hommes une supériorité manifeste : il avait un but, celui de se substituer à la dynastie abâtardie qui s'éteignait dans les vastes salles désertes du palais de Gondar, et de renouer la chaîne des négus belliqueux et dominateurs, qui n'étaient plus depuis trois siècles qu'un souvenir ironique pour le présent. Il s'était donc assuré, pour l'indispensable formalité du couronnement, le concours intéressé de l'*abouna*, chef de l'église nationale, et, fort de cet appui, il alla présenter la bataille à *ras* Ali devant sa propre résidence de Devra-Tabor.

Cette bataille, livrée en 1841, pourrait passer pour une comédie, si le sang humain n'y avait coulé. Le *ras*, voyant dès la première charge sa cavalerie enfoncée, se sauva au galop et ne fut retrouvé que quinze jours plus tard, caché au fond d'un couvent dans les montagnes du Lasta. Trois de ses généraux, croyant tout perdu, se rendirent pour déposer les armes à la tente d'Oubié, qui était ivre-mort. Ils profitèrent de son état pour le garrotter et l'emmener, ainsi que l'*abouna*. Ras Ali, à qui le coup de main des trois généraux rendait la victoire, montra dans cette occasion la générosité indolente qui faisait le fond de son caractère. Aimant mieux avoir affaire à un vassal qui lui promettait reconnaissance et fidélité que d'avoir à combattre successivement les grands barons qui se disputaient à coups de lance les états d'Oubié, il rendit à celui-ci une liberté dont il fit l'usage qu'on pouvait prévoir. Après avoir divisé, dupé et battu successivement les barons, le bâtard, plus fort que jamais, rouvrit la campagne contre ras Ali (1847). Cette campagne se réduisit à une série de marches dans les alpes du Semen, au milieu d'un froid rigoureux qui contribua beaucoup à la rendre inoffensive; elle ne fut marquée que par des combats d'un intérêt secondaire, où se distingua un jeune chef de bandes appelé Kassa, héritier d'un grand nom, mais dans lequel les deux partis étaient loin de deviner l'homme destiné à restaurer l'empire d'Éthiopie sur les ruines sanglantes de la féodalité.

Kassa Kuaranya, aujourd'hui Théodore II, est né vers 1818 à Cherghié, chef-lieu de la province montagneuse de Kuara, gouvernée par son père et son oncle, les *dedjaz* Haïlo-Mariam et Konfou. Haïlo-Mariam était d'une noble origine; quant à la mère de Kassa, une rumeur fort douteuse, accréditée par la vanité de son fils depuis qu'il est sur le trône, tendrait à la faire descendre de la famille impériale légitime, celle que l'histoire indigène rattache à Salomon par Menilek, fils de la belle Makada, reine de Saba. L'histoire n'a rien conservé de particulier sur Haïlo-Mariam; Konfou au contraire était le chef le plus brillant de ces frontières occidentales d'Abyssinie, ouvertes aux incursions égyptiennes. C'est lui qui enleva aux musulmans la province de Gallabat, et tailla en pièces en 1838, à la bataille d'Abou-Qualambo, les réguliers égyptiens de Méhémet-Ali. Les poètes indigènes ont célébré cette bataille dans un chant qui commence ainsi :

« Le sabre de Konfou était noir, et voilà qu'il a pris la couleur des bonnets (rouges) des Turcs... »

Aussi, quand mourut Konfou, sa sœur composa un chant funèbre qui est encore populaire dans toute l'Abyssinie :

Ye tallako amora kenfou (1) *tessabara...*
Elles sont brisées, les ailes du grand aigle
Qui planait de Metamma à Sennaar...

La mort de Haïlo-Mariam suivit de près celle de Konfou. D'avides collatéraux mirent la main sur son héritage; sa veuve, dépouillée et sans appui, se vit réduite à vendre une plante médicinale, le *kousso*, dans les rues de Gondar, et le jeune Kassa fut envoyé au couvent de Tchanker, près du lac Tána, avec la perspective d'être un jour un des trop nombreux lettrés ou *debteras* d'Abyssinie. Cet asile faillit lui être funeste : le dedjaz Maro, un des grands vassaux qui se disputaient l'empire, tomba, après une défaite, sur le couvent de Tchanker, l'inonda de sang, et se vengea lâchement sur des enfans de l'humiliation que lui avaient fait subir les pères. Kassa échappa au massacre et chercha un refuge, à la faveur de la nuit, dans la famille de son oncle.

Les trois fils de Konfou ne surent, leur père mort, que se disputer son héritage à coups de lance jusqu'à l'arrivée du puissant dedjaz Gocho, prince du Godjam, qui les mit d'accord en conquérant la province pour son propre compte. Kassa, qui avait pris parti pour l'aîné des fils de Konfou, se réfugia dans la contrée sauvage et reculée de Sarago, chez un paysan qui lui donna l'hospitalité pendant

(1) Il y a là un jeu de mots sur *kenfou* (ailes) et *Konfou*, nom du héros. Le goût arabe en ce genre s'est transmis aux Abyssins.

plus d'un mois. Au sortir de sa retraite, nous le voyons à la tête d'une poignée de routiers, coupant la route de Gallabat en compagnie d'un autre bandit. Il se montrait déjà supérieur aux aventuriers vulgaires parmi lesquels il vivait, et une tentative qu'il fit pour établir parmi eux une certaine discipline donna lieu à une conspiration que le jeune Kassa, averti par quelques fidèles, réprima sévèrement.

Ennuyé de cette existence peu digne de lui et fortifié par l'adjonction de quelques-unes de ces bandes dont la guerre civile avait rempli l'Abyssinie, Kassa songea dès lors à se créer une situation politique, et résolut de disputer la province de Dembea à Menène, la mère de ce ras Ali dont on a déjà parlé. Menène est une figure remarquable dans l'histoire contemporaine de l'Afrique. Fille d'un grand seigneur musulman du pays galla, elle avait épousé par ambition le négus régnant, et ne lui avait pas été, paraît-il, plus fidèle que ne sont en général les grandes dames abyssines. Elle commandait elle-même ses troupes, gouvernait avec vigueur son fief du Dembea, et n'était pas trop impopulaire, car, bien que très orgueilleuse, elle n'était pas cruelle. Ce qui semble lui avoir beaucoup pesé, c'est la pensée qu'elle et son fils ras Ali n'étaient que des parvenus au milieu de l'Abyssinie royaliste, formaliste et chrétienne. Elle s'entourait volontiers de prêtres et de lettrés, et ras Ali fondait et dotait force églises; mais on ne croyait guère à leur orthodoxie, ce qui contribua beaucoup à leur ruine. Avertie de la levée de boucliers du fils de Haïlo, Menène n'envoya d'abord contre Kassa qu'une petite armée qui se débanda au premier choc. Prise ainsi à l'improviste, Menène ne trouva rien de mieux à faire que d'offrir au vainqueur la province de Dembea sous sa suzeraineté et la main de sa petite-fille Tzoobèdje. Kassa n'hésita point à accepter l'une et l'autre.

Il était alors très jeune, aventureux et fanatique. Il ne suivit donc que sa pente naturelle en entreprenant une campagne contre les Égyptiens, qui, à la faveur des troubles du Kuara, avaient reconquis le Gallabat. Il fit une première razzia contre la capitale de cette dernière province, Metamma, où se tient un marché hebdomadaire très fréquenté; il attaqua la place précisément un jour de marché, et se retira gorgé de butin. Cet heureux coup de main attira autour de lui tous les jeunes vagabonds de Gondar qui pouvaient tenir une lance et un bouclier, et, suivi de cette foule plus embarrassante qu'utile, il vint se heurter, au bord de la rivière Rahad, à deux compagnies de bonne infanterie égyptienne bien retranchées dans une *zériba* ou enclos d'épines et commandées par un certain Saleh-Bey, gros officier assez nul, qui eut le bon sens de s'effacer derrière un simple capitaine nommé Elias-Effendi, expérimenté et modeste, qui

sauva tout. Les Abyssins arrivèrent comme un tourbillon; mais, arrêtés net par la haie, ils durent mettre pied à terre et essayer d'enlever les épines pendant que le feu des Égyptiens les balayait à bout portant. A cette fusillade se joignaient les décharges de deux pièces de campagne, d'autant plus redoutées des Abyssins qu'ils ne connaissaient guère le canon. Cependant leur solidité sous cette mitraille d'une régularité meurtrière, leurs cris de guerre, ébranlaient un peu les soldats turcs, qui eussent volontiers molli sans l'exemple de leurs officiers. Kassa, de sa tente ouverte, assistait à cette boucherie, quand un boulet turc vint briser l'épaule d'un de ses parens à ses côtés et couper le poteau de la tente, qui tomba sur lui. Kassa fit alors cesser un massacre inutile et se retira, abandonnant des centaines de morts sur la place, et laissant l'ennemi émerveillé de la sauvage bravoure de ses soldats. « Ils venaient à la bouche de nos canons, m'a conté plus tard Saleh-Bey, comme les moustiques à la bougie. »

Humilié, blessé lui-même d'une balle, Kassa fit en quelques heures une marche de cinquante milles, et rencontra sur la frontière un lazariste italien, le père Biancheri, en quête de prosélytes. Dans le désordre de son esprit, il lui adressa cette question à brûle-pourpoint : « Êtes-vous l'ami ou l'ennemi de notre père l'*abouna?* — Je suis l'ami de tous les chrétiens, » répondit évasivement le prêtre. Alors Kassa lui avoua son désastre et lui dit : « Ces Turcs ne sont pas plus braves que nous, mais ils ont la discipline des *Francs*. Vous qui êtes *Franc*, voulez-vous l'enseigner à mes hommes? — Je ne suis pas soldat, répondit M. Biancheri embarrassé, je ne suis qu'un pauvre voyageur pour Jésus-Christ. » Et là-dessus ils se quittèrent.

Dans sa retraite, Kassa fit venir un de ces *azmari*, histrions qui exercent la médecine en Abyssinie, pour extraire la balle logée dans sa blessure. L'*azmari* refusa de rien tenter avant d'avoir une vache grasse et un *gombo* d'hydromel. Le blessé, dénué de tout pour le moment, les fit demander à Menène. La vindicative princesse, ravie et profitant de la déconvenue de son ancien vainqueur, lui envoya seulement un quartier de bœuf, en ajoutant qu'une vache entière était un trop beau présent pour un homme comme lui. Kassa dissimula sa colère; mais à peine sa blessure fut-elle guérie qu'il remontait à cheval, et, suivi de ses fidèles, il prit la route de Gondar, décidé à châtier Menène. Les troupes de la suzeraine, qui essayèrent de l'arrêter à Tchako, furent complétement battues, et parmi les prisonniers se trouva dedjaz Ounderad, chef arrogant qui avait promis d'amener à Menène, mort ou vif, le fils de la marchande de *kousso*.

Les chefs prisonniers furent invités au banquet qui fut donné,

suivant l'usage, après le combat. Parmi eux se trouvait Ounderad, qui était loin, on le comprendra, d'être rassuré sur les suites du festin, surtout quand il se vit devant une table nue, et qu'on lui mit en main un *berillé* (1) rempli d'une liqueur noirâtre, tandis que les officiers de Kassa mangeaient avec un appétit bruyant et puisaient la gaîté dans des flacons d'excellent hydromel. Kassa, qui présidait à la fête, se tourna vers les vaincus et leur dit avec courtoisie : « Mes amis, je ne suis, comme vous l'avez dit, que le fils d'une pauvre marchande de kousso, et cela m'a fait souvenir que ma mère n'a rien vendu encore aujourd'hui; j'ai pensé que vous ne me refuseriez pas de faire honneur à sa marchandise, et si elle n'est pas plus appétissante, recevez-en mes excuses. » Et il les força, tout tremblans et heureux d'en être quittes à si bon compte, de boire à pleins flacons l'abominable purgatif.

Cette affaire fut suivie d'un nouvel engagement où Menène combattit en personne, et, blessée d'un coup de lance, tomba au pouvoir de Kassa. Ras Ali assiégeait alors, au cœur de l'hiver, la montagne qui servait de forteresse à Oubié; il quitta le siége et vint lui-même demander au jeune vainqueur la paix qu'il avait refusée à Menène et aux instances d'un diplomate très retors du pays, Amara Konfou. Kassa consentit à traiter, garda Gondar, relâcha Menène, et, selon l'usage national, donna sa propre mère comme garantie de sa bonne foi. Kassa était alors dans une situation de demi-rebelle qu'il ne pouvait soutenir qu'à force d'audace. En sa qualité de maître de la capitale et de ras, le jeune chef ne craignit pas d'exiger le tribut du puissant prince Gocho, dedjaz et presque roi de tout le pays qu'entoure le fleuve Abaï dans sa vaste spirale supérieure. Gocho, brave, libéral, ami des Européens, était le type le plus vrai du *mokonnen*, du gentilhomme abyssin, sans plus de prévoyance et d'esprit de suite que tous ses pairs. Surpris et exaspéré de cette insolence, il réunit une bonne armée, demanda à ras Ali l'investiture des conquêtes qu'il allait faire, arriva sur le Dembea, et réussit à balayer la petite armée de Kassa, qui se sauva dans les basses terres (*kolla*) de sa province natale, où il vécut toute une année de racines et de fruits sauvages, pendant que le vainqueur s'installait à Gondar (1852). Ce qui fut le plus sensible à Kassa, ce fut d'apprendre que Gocho avait trouvé et vidé des silos qu'il avait remplis de sa denrée favorite, le *chimbera* ou pois d'Abyssinie. Pourtant dès le mois d'octobre de la même année il avait repris la campagne à la tête d'une petite armée qu'il avait disciplinée au moyen de fusiliers égyptiens prisonniers ou déserteurs à la suite

(1) Flacon abyssin de forme antique.

de l'expédition du Gallabat. Il vint hardiment présenter la bataille à la puissante armée de Gocho près de Djenda, à la pointe nord-ouest du lac Tána, et fut culbuté à la première charge. Ses hommes furent pris ou foulés aux pieds de la cavalerie; lui-même se sauva, avec une quinzaine de fidèles, dans un champ de maïs, où il les embusqua, juste au moment où Gocho arrivait sur lui au galop et criait aux siens dans l'emportement de la victoire : « Prenez-moi ce *kollenya*, ce vagabond des basses terres! » A peine Gocho avait-il parlé qu'il tomba raide mort : le *kollenya*, excellent tireur, lui avait brisé le front d'une balle. Sortant de son embuscade, il courut au cadavre, lui enleva son pourpoint ensanglanté, et le montrant aux cavaliers éperdus : « Votre maître est mort, leur cria-t-il, et vous, que prétendez-vous faire?... » Les gens de Gocho avaient eu l'avantage jusqu'à ce moment; mais la mort de leur chef les démoralisa, comme il arrive toujours en Orient : la plupart posèrent les armes, d'autres résistèrent, et en se faisant écraser ajoutèrent à la gloire du vainqueur.

Alarmé d'un pareil succès, ras Ali lança contre Kassa le meilleur de ses généraux, Aligaz Faras, renforcé d'auxiliaires qu'Oubié, déjà inquiet pour lui-même, s'était décidé à lui envoyer sous les ordres de deux *fit-aurari* ou généraux d'avant-garde. Le sort leur fut aussi contraire qu'à Gocho : ils furent complétement battus, et Faras fut tué. Ras Ali envahit alors lui-même le Dembea. On se trouva en présence à Aichal. L'armée de ras Ali était la plus belle; mais la confiance lui manquait. Le chef, assez brave de sa personne, s'était aliéné l'esprit de ses troupes par son entourage de lettrés et d'astrologues. Quand la charge fut sonnée, les soldats dirent ironiquement : « Que les *debteras* (lettrés) passent au premier rang! » Ils firent cependant leur devoir, ainsi que ras Ali; mais Kassa avait dit à ses fusiliers : « Tirez sur les pourpoints de soie! » c'est-à-dire sur le groupe doré d'officiers qui entourait le ras. Aussi l'état-major se dispersa aux premières décharges, et la déroute fut complète. Kassa poursuivit le vaincu jusqu'au-delà du Nil-Bleu, et remporta sur ras Ali une seconde victoire, cette fois décisive. « C'est Dieu qui me frappe, dit le ras avec résignation, et non Kassa. » Il se réfugia dans le *ghedem* ou lieu d'asile de Madhera-Mariam, et de là gagna la province montagneuse du Lasta, qui était son pays natal, renonçant, provisoirement du moins, à la lutte et au pouvoir.

Malgré ces victoires, le pays au-delà du Nil n'était pas soumis. Il tenait encore en armes sous Beurrou Gocho, fils de Gocho, jeune paladin brave, hautain, fanatique et violent. Dans la dernière lutte de ras Ali, Beurrou lui avait offert de venir combattre à ses côtés contre le meurtrier de son père; mais à un conseil de guerre qui fut tenu chez le ras, quelques chefs, froissés de l'orgueil de Beurrou, s'écrié-

rent : « Est-ce qu'il se croit l'homme indispensable? N'y a-t-il pas d'autres braves que lui? » Ras Ali eut la faiblesse de les écouter, et déclina une offre qui l'eût peut-être sauvé. En effet, une grande partie du prestige de Kassa tenait à sa bravoure personnelle, et c'est un avantage que pouvait alors lui disputer Beurrou. Le jeune chef, irrité, se retira sur son rocher inaccessible (*amba*) de Djibela, et attendit l'attaque, qui n'était pas difficile à prévoir pour qui connaissait le nouveau vainqueur. Celui-ci en effet ne tarda point à se montrer. Beurrou, changeant tout à coup de tactique, quitta l'*amba*, dont il laissa la garde à sa femme, et descendit dans la plaine pour commencer une guerre d'escarmouches dont Kassa avec raison ne s'inquiéta pas un moment. Il cerna l'*amba*, et fit amener au pied de la forteresse le frère de la châtelaine, en avertissant celle-ci que la vie de ce frère dépendait de sa soumission. Kassa connaissait parfaitement les idées de son pays, et savait que les affections conjugales y pâlissent devant les liens du sang : la dame d'ailleurs avait été précédemment enlevée à un mari qu'elle aimait et mariée de force à Beurrou. Elle livra Djibela en stipulant pour toute condition qu'elle ne serait pas rendue à Beurrou et ne le reverrait de sa vie. Après avoir saccagé Djibela et le pays environnant, Kassa se mit à la poursuite de son ennemi, l'atteignit et lui présenta la bataille; mais les soldats de Beurrou posèrent les armes, et leur chef, découragé, en fit autant. Ici se place une scène bizarre qu'on pourrait croire imitée de celle du roi Jean et du Prince-Noir, si Kassa avait été un érudit. Il invita Beurrou à souper avec lui, le traitant avec une courtoisie respectueuse, l'appelant *mon seigneur* (*ienêta*), lui offrant à boire de ses propres mains. Le rêve fut court, et le réveil brusque : à la fin du repas, Beurrou fut mis aux fers et envoyé à la prison d'état de Sar-Amba (1854).

Toute l'Abyssinie centrale était conquise. Il ne restait plus debout, en face de l'heureux fils de Haïlo-Mariam, que le vieil Oubié dans sa vice-royauté du Tigré, et c'était mal connaître Kassa que de supposer qu'il s'arrêterait à mi-chemin. Songeait-il dès cette époque à la mission divine qu'il s'est attribuée plus tard et qui a été le mobile de tous ses actes pendant les meilleures années de son règne? Je ne sais; en tout cas, il n'en parlait encore à personne. Avec le rusé vice-roi, la lutte allait entrer dans une voie de négociations et de perfidies diplomatiques pour l'intelligence desquelles il faut reprendre ce récit de plus loin et de plus haut.

II.

On sait que le peuple abyssin professe, depuis plus de quatorze siècles, un rit catholique oriental où l'interruption des rapports avec

le reste de la chrétienté a laissé pénétrer force superstitions, coptes et judaïques, qui ont trompé bien des voyageurs sur le vrai caractère de cette religion. L'invasion de l'Égypte par les musulmans, en faisant de l'église d'Alexandrie (dont celle d'Abyssinie relevait hiérarchiquement) une église opprimée, dépravée et barbare, eut l'influence la plus désastreuse sur le Haut-Nil. L'*abouna*, chef religieux de l'Abyssinie, devant canoniquement recevoir l'investiture du patriarche alexandrin, et le grand régulateur de l'église abyssine au XIIe siècle, saint Thekla Haïmanot, ayant décidé que l'*abouna* serait toujours un étranger, — probablement pour éviter le népotisme des grandes familles féodales, — il en résulta une situation facile à prévoir. Le clergé abyssin, généralement docte, curieux d'études théologiques, qui aurait inventé la scolastique, si elle n'avait pas existé, se trouva subordonné à des moines ignorans et hautains sortis des tristes couvens coptes où l'on façonnait encore, il y a cinquante ans, des eunuques pour les harems musulmans. Les principautés danubiennes ont eu pendant cent cinquante ans leurs phanariotes politiques; l'Abyssinie eut, sept siècles durant, ses phanariotes religieux, tout aussi dangereux pour le moins, car ils stérilisèrent complétement le progrès intellectuel, qui était encore possible aux bords du Nil, notamment dans la théologie, le droit, l'histoire nationale. Les Portugais, qui sauvèrent la monarchie éthiopienne au XVIe siècle, amenèrent à leur suite les jésuites, qui perdirent, à force d'orgueil, de maladresses et de folies sanglantes, la plus belle partie qu'on puisse imaginer. La nation s'insurgea contre eux et contre le roi imbécile et féroce qu'ils avaient formé de toutes pièces pour cimenter leur tyrannie, et c'est à ce souvenir, resté en horreur aux Abyssins, qu'il faut attribuer leur défiance contre les Européens, surtout contre les missionnaires qui les ont visités depuis trente-cinq ans.

Le protestantisme avait pris les devans vers 1830 et envoyé à Gondar le révérend Samuel Gobat, missionnaire suisse, appelé depuis à l'évêché de Jérusalem. Il m'en coûte de parler sévèrement d'un homme dont les bonnes intentions et la moralité personnelle sont à l'abri de tout soupçon; mais jamais voyageur n'a vu l'Abyssinie à travers un jour plus faux que M. Gobat. Il était dévoué et capable, mais vaniteux et crédule, c'est-à-dire l'homme le moins fait pour agir sur le peuple le plus fourbe et le plus *byzantin* qui soit en Orient. Il parcourut trois ans le pays, prêchant, discutant avec les *debteras* et les prêtres, qui pour quelques verres de *tedj* (hydromel) lui faisaient toutes les concessions possibles, et l'accablaient d'éloges hyperboliques qu'il a enregistrés dans son journal avec une incroyable naïveté. Il quitta le pays, persuadé qu'il avait semé dans un excellent terrain, et la propagande protestante émer-

veillée envoya au Tigré des frères moraves qui étaient, comme le sont en général les missionnaires, des gens personnellement honorables, mais des sectaires maladroits. Les moraves crurent faire de l'audace apostolique en déclarant une guerre brutale et grossière à toutes les traditions bonnes ou mauvaises du culte abyssin. Ainsi un jour d'abstinence solennelle ils tuèrent une vache dont ils distribuèrent gratuitement la chair à tout venant, regardant comme un grand triomphe d'avoir amené quelques pauvres gens à sacrifier à leur gourmandise leurs scrupules de conscience. Leurs violences de langage à l'égard du culte de la Vierge et des saints, surtout un propos cynique sur la Vierge, les rendirent odieux aux Tigréens, et Oubié, le champion officiel du culte national, fit une chose très populaire en les expulsant d'Abyssinie.

La propagande de Rome n'avait pas attendu ce dernier moment pour tenter l'envoi d'une mission en Abyssinie. Dès 1838, elle y avait lancé un capucin, homme jovial, souple, hardi, instruit d'ailleurs et capable de lutter d'arguties avec les *debteras* les plus quintessenciés; mais la mission ne fut constituée que vers 1840, à l'arrivée de l'évêque catholique romain d'Abyssinie, Mgr de Jacobis, d'une famille patricienne de Naples, l'un des hommes les plus éminens de nos missions contemporaines. Mgr de Jacobis apportait en Abyssinie une nature militante, une énergie invincible, une piété indulgente et conciliatrice, des mœurs inattaquables. Sa charité éclairée allait des chrétiens aux musulmans, encore plus fanatiques dans ce pays qu'ailleurs : aujourd'hui même ceux-ci ne parlent d'*abouna Yakoub* (Mgr de Jacobis) qu'en lui donnant l'épithète de *kedous*, le saint. Le vieux cheikh d'Embirami, sorte de marabout qui exerce une véritable royauté dans un rayon de plus de cinquante lieues autour de Massaoua, répondait à ses disciples, qui lui reprochaient d'aller à pied malgré son grand âge : « Comment! *kedous* Yakoub, qui est plus près de Dieu que moi, plus grand que moi, qui est né dans le luxe, va à pied de Massaoua au pays des Bogos, et moi je ne daignerais pas faire une heure de chemin sans ma mule! » Oubié, devant qui tout le Tigré tremblait, descendait humblement de cheval quand il passait devant la porte de Mgr de Jacobis.

Cet apôtre n'avait qu'un défaut : il croyait beaucoup plus à l'efficacité des manœuvres diplomatiques qu'à celle de l'enseignement évangélique en matière de propagande. Il débuta en Abyssinie par une faute grave : il voulut tourner des situations qu'il eût peut-être été plus digne de trancher. Le siége patriarcal était vacant. Oubié, qui songeait à se faire couronner négus, annonça qu'il allait faire les frais d'une ambassade chargée d'aller demander à Alexandrie un nouvel *abouna*, un jeune Copte de Minié du nom de Salama; mais il

était en mauvais termes avec l'Égypte, et ne savait qui envoyer avec quelque chance de succès. Il s'ouvrit alors à Mgr de Jacobis et le pria d'aller lui-même, — lui nommé *abouna* par Rome, — chercher son rival. Mgr de Jacobis accepta sans hésiter cette étrange proposition. Il s'était dit que, quelque parti qu'il prît, le nouvel *abouna* n'en arriverait pas moins, et qu'il valait mieux gagner sa sympathie, ou du moins sa neutralité, que de s'en faire un ennemi.

Salama, patriarche actuel d'Éthiopie, est un des spécimens les plus tristes du clergé copte. Orgueilleux, violent, avide, brouillon, il partage son temps entre l'usure, l'intrigue et le commerce. Et quel commerce! Il fait la traite des esclaves, enlève les vases sacrés des églises et les expédie par ballots en Égypte; un de ces envois fut saisi et séquestré, il y a environ dix ans, à Djeddah par le consul de France, M. Rochet d'Héricourt. Les mœurs de Salama sont si décriées qu'un jour son confesseur, le père Joseph, révéla en pleine place publique, à Gondar, sa dernière confession, et apprit aux fidèles que le patriarche avait neuf maîtresses, dont deux nonnes. Son ignorance est proverbiale, et les *memhirs* (professeurs de théologie) lui soumettent malicieusement des questions insolubles pour lui, et dont il se tire en excommuniant les questionneurs. Depuis que règne Théodore II, Salama a dix fois conspiré contre lui. Les jugemens les plus divers ont cours sur sa foi religieuse : la plupart le croient protestant parce qu'il était au Caire élève de l'école protestante de M. Lieder, et que le consulat britannique du Caire n'a pas été étranger à sa désignation. Cet homme, qui ne croit qu'à l'argent et au plaisir grossier, est le promoteur le plus fanatique des persécutions religieuses. Ainsi, à peine installé à Gondar et ne pouvant lutter d'influence avec la mission catholique, il recourut à Oubié pour la faire expulser. Oubié, qui n'usait de violence qu'à contre-cœur, se vit forcé d'éloigner Mgr de Jacobis; mais il lui permit de prendre une bonne position sur la frontière, dans les villages catholiques de Halaï, Ali-tiéna et la province de Zenadeglé.

On comprend maintenant pourquoi en 1854 Kassa sommait Oubié de lui payer tribut et de lui envoyer l'*abouna*. C'étaient deux signes de soumission spirituelle et temporelle qu'un homme aussi puissant qu'Oubié ne pouvait accorder du premier coup. Il y avait vingt-deux ans qu'il exerçait l'autorité royale dans un pays grand comme le royaume actuel de Pologne, et qu'il commandait à ces Tigréens qui se regardent avec raison comme la branche aînée du peuple abyssin, les populations du centre et du sud, les Amharas, n'étant à leurs yeux que des barbares belliqueux qui avaient réussi. Leur succès, je dois le constater en passant, a beaucoup tenu à leur esprit, plus solide et plus mûr que celui des Tigréens; ceux-ci, spirituels, aimables, insoucians, anarchiques, sont en quelque sorte

les Irlandais des bords du Nil. Le rusé vieillard qui avait conquis le Tigré à l'aide de ses montagnards amharas du Semen se trouvait à son tour en face d'un Amhara plus jeune, plus entraînant que lui, et qui, chose capitale, croyait à « son étoile. » Le vice-roi biaisa; il envoya de l'argent à Kassa, puis, comme négociateurs, son fils Goangoul et son général (*belatta*) Kokobié. On signa un traité provisoire, et durant les pourparlers Kassa n'eut point de peine à deviner dans le *belatta* un de ces hommes « habiles » qui pullulent autour des trônes croulans. Ils complotèrent ensemble l'acte de perfidie qui ne tarda point à s'accomplir. Sur ces entrefaites, l'*abouna* vint d'Adoua, capitale du Tigré, à Gondar. Kassa n'attendait que ce moment pour prendre une attitude plus décidée encore : il posa sa candidature au trône des négus, et appelait à Gondar les députés de la noblesse armée, des églises, des villes et villages, sous la présidence de l'*abouna*, pour se prononcer entre Oubié et lui.

Les chances de cette lutte suprême entre Kassa et Oubié étaient assez inégales. Le premier avait le prestige de la jeunesse, de la victoire, de la parole, trois choses puissantes partout, irrésistibles dans la chevaleresque et parleuse Abyssinie. Il est vrai qu'on avait le droit de se défier de l'aptitude de ce sabreur dans les arts de la paix, tandis qu'Oubié avait assuré au Tigré vingt années de calme sous un gouvernement dur, rapace, mais régulier et protecteur du paysan et du marchand. La balance fut un moment aux mains de l'*abouna*, et il était aisé de voir qu'il la ferait pencher non vers un jeune parvenu qu'il commençait à craindre, mais vers Oubié, qu'il avait toujours dominé. Dans cette conjoncture, on apprit l'arrivée à Gondar de Mgr de Jacobis, que sa mésaventure avec l'*abouna* n'avait pas corrigé de sa tendance à faire intervenir les manœuvres politiques dans les choses de religion. Cette fois cependant il put entrevoir un instant la réalisation de ses espérances. Kassa, qui avait jugé nettement la situation, se rapprocha de l'évêque italien, et lui promit, s'il était élu, de le reconnaître comme *abouna* de l'église d'Abyssinie. Kassa était trop attaché au rite national pour être de bonne foi dans cette avance; mais Mgr de Jacobis pouvait d'autant mieux s'y tromper, qu'au point de vue de la constitution de l'église abyssine l'évêque romain était au moins aussi légal que l'évêque alexandrin. Salama, en apprenant cette nouvelle, commença par excommunier Kassa et tous ses adhérens, puis il réfléchit que Kassa était avant tout un ambitieux qui ne reculerait pas devant une révolution religieuse pour arriver à l'empire, et prêterait un appui fidèle à un évêque italien qui lui aurait valu un trône. Il ne se faisait illusion ni sur le respect inspiré au peuple abyssin par les vertus de Mgr de Jacobis, ni sur le mépris profond où il était lui-même tombé : il n'avait d'espoir que dans le pouvoir militaire; il fallait

donc s'en ménager le concours. Il prit son parti sur l'heure, et fit promettre à Kassa d'assurer son élection à la condition que son premier acte comme négus serait le renvoi de Mgr de Jacobis et de ses coadjuteurs. Le pacte fut conclu. Quelques jours après, l'assemblée de Gondar proclamait dedjaz Kassa *négus nagast z'Aithiopiya*, roi des rois d'Éthiopie, et Mgr de Jacobis était conduit sous escorte à la frontière avec tous les égards dus à sa personne et à son caractère.

Vendu et mystifié, Oubié, comme on devait s'y attendre, n'accepta point sa défaite et en appela bientôt à l'épée. Il lui restait une armée fidèle, commandée par son fils Chetou, qu'il n'aimait guère, qu'il humiliait même toutes les fois qu'il le pouvait, probablement parce qu'il voyait en lui un jeune fou dont les caprices belliqueux pouvaient compromettre l'avenir de son œuvre. Chetou avait formé deux escadrons d'élite, dont l'un portait le *lemde* (1) blanc, l'autre le noir, et qui avaient conquis au feu une réputation qu'ils tenaient à conserver. Militairement, Oubié restait donc aussi fort que Kassa; mais ce dernier avait pour lui le cours des événemens qui, en politique, porte un homme au pouvoir irrésistiblement et presque sans effort. Oubié n'avait, pendant plus de vingt ans de règne, déployé aucune de ces qualités qui assurent à un prince, dans un temps de crise, des dévouemens affectueux et enthousiastes. Il avait semé la duplicité, le parjure, la terreur vulgaire et sans grandeur; il allait récolter la désertion et la trahison cynique. Le vice-roi du Tigré venait de rentrer dans le Semen quand son rival le rejoignit, après une marche fatigante, en vue de la plaine de Dereskié, où se développaient sur une longue étendue les lignes de l'armée tigréenne. Kassa ordonna immédiatement l'attaque. Ses troupes répondirent par un murmure général de mécontentement, et le négus se troubla un instant; mais il comprit bien vite que toute hésitation pouvait compromettre une victoire qui lui semblait assurée. Il se mit à parcourir le front de son armée, la harangua en paroles brèves et énergiques, lui rappela ses victoires passées, parla de l'ennemi avec dédain. « Est-ce donc ce vieillard tout perclus, dit-il, qui vous barrera le chemin? Craignez-vous ces fusils chargés de poudre et de haillons? Ces rochers et ces précipices arrêtent-ils votre courage? Suivez-moi, et, si Dieu le permet, ce n'est plus Kassa que je m'appellerai demain! »

La première charge des Amharas fut vigoureusement reçue par les fusiliers d'Oubié, qui firent de larges brèches dans leurs rangs. En même temps le brave Chetou, suivi de ses escadrons noirs et blancs, attaquait avec furie, et Oubié lui-même, malgré ses infirmi-

(1) Sorte d'écharpe en peau de mouton.

tés, donnait à ses soldats un exemple d'audace inattendu. La journée resta longtemps indécise; mais Chetou tomba grièvement blessé, Oubié eut la jambe traversée d'un coup de lance de la main de Kassa lui-même, et son général Kokobié, avec son corps d'armée, passait à l'ennemi ou restait neutre (le fait n'a pas été bien éclairci). La victoire fut complète : Oubié tomba aux mains du vainqueur. Chetou, oublié sur le champ de bataille, se traîna dans les cavernes qui surplombent les belles vallées de la Menna, et y mourut des suites de sa blessure. Lorsque Kokobié vint réclamer la récompense de sa trahison, il en trouva une qu'il n'attendait pas. « Je me méfie du serviteur qui vend son maître, » dit froidement le négus, et Kokobié, mis aux fers, fut jeté dans les prisons de Tchelga, où il est encore.

La bataille de Dereskié est du 5 février 1855. Le surlendemain, le vainqueur se faisait couronner en grande pompe, aux applaudissemens de l'armée et du clergé, dans cette même église de Dereskié que le vaincu de la veille avait, en vue de son propre couronnement, fait bâtir et orner sous la direction d'un Européen établi en Abyssinie, un naturaliste assez connu en France, le docteur Schimper. Cette dérision du sort ne dut pas être une des moindres douleurs d'Oubié. Kassa prit le nom de Théodoros, porté avant lui par un négus qui n'avait pas régné sans gloire vers le XIIe siècle. Ce nom était comme le programme de son règne. Une tradition universellement connue en Abyssinie, citée par presque tous les voyageurs depuis Bruce, dit qu'un négus du nom de Théodore doit rétablir l'empire éthiopique dans son ancienne splendeur, détruire l'islamisme et enlever Jérusalem au croissant : espérance obstinée et touchante, avec laquelle un peuple écrasé de souffrances essaie d'échapper à ses déceptions du présent! Le nouveau négus ramassait ce nom dans les légendes nationales et affirmait avec une audace communicative qu'il était l'homme des prophéties. Il est certain qu'en 1855 toute l'Abyssinie le crut, si elle n'a plus aujourd'hui la même foi. Quant à lui, était-il alors vraiment convaincu? Question délicate, à laquelle, même après l'avoir personnellement connu, je ne sais trop que répondre. Je crois cependant qu'il était sincère, et cela pour beaucoup de raisons trop longues à développer. Cette confiance lui inspira d'étranges ambitions : c'est alors qu'il proposa au tsar, « son frère de Moscou, » de combiner une marche sur Jérusalem et de se partager le monde musulman; mais elle lui a, dans un ordre plus pratique, fait faire de grandes choses dont a profité l'Abyssinie.

Il restait à en finir avec les débris du parti qui venait de succomber. La prise du plateau d'Amba-Hai termina la soumission du Semen. Sur ce sommet, de près de 3,550 mètres d'altitude, Oubié

avait ses trésors, 40,000 talaris, beaucoup d'or et d'argent en lingots, sept mille fusils, sous la garde d'un de ses fils. Le vainqueur fit amener devant la forteresse Oubié chargé de chaînes, et fit dire au jeune prince que la vie de son père dépendait de sa soumission. Cette mesure peu chevaleresque eut l'effet attendu, et la place capitula. A Amba-Hai ou dans une citadelle voisine était enfermé depuis dix-sept ans le vaillant Sobhogadis-Kassa, fils du prince de même nom tué en 1831 dans le combat de Maï-Islamaï, et victime lui-même d'une insigne trahison d'Oubié. Il courait le risque de ne faire que changer de chaînes, lorsque sa fille, princesse fort jeune et d'une remarquable beauté, alla trouver hardiment le nouveau négus et lui demanda la liberté de son père. Sa piété filiale, mieux encore, sa beauté, firent une favorable impression sur le jeune vainqueur, qui délivra Sobhogadis et prit pour favorite la gracieuse suppliante. La conquête du Tigré était finie : le négus donna cette vice-royauté importante à Balgada-Aræa, brillant soldat, sans capacité administrative, et, désormais assez fort pour tout oser, il mit Oubié aux fers.

Théodore mûrissait alors un projet cher au patriotisme abyssin, celui d'ouvrir une croisade contre les Turcs maîtres des basses terres qui avaient jadis appartenu à l'Abyssinie. Les troubles du sud ne lui laissèrent pas le temps d'agir. Il y a dans le nœud de montagnes qui sépare le Choa du gros de l'empire un peuple musulman de race étrangère, les Ouollos, colonie avancée de cette puissante race galla qui bat depuis trois siècles, comme une mer mugissante, les frontières de l'Éthiopie, qu'elle a déjà dévorée à moitié. Fédération de chefs indépendans dont les plus puissans étaient alors Oarkèt, princesse de Worra, et Adara-Billé, seigneur de Tehuladéré, les Ouollos avaient soulevé chez les chrétiens abyssins des colères légitimes : ils étaient en quelque sorte les reîtres de l'Afrique, prêtant au plus offrant leur redoutable cavalerie, et ajoutant à l'horreur des guerres civiles l'âpreté de leur haine fanatique contre les chrétiens. Théodore II, qui avait eu affaire à ces féroces mercenaires, s'était juré de les mettre hors d'état d'ensanglanter désormais les provinces chrétiennes, et ils eurent l'imprudence de le provoquer au moment même de son plus éclatant triomphe. Il apprit que les Ouollos, conduits par la princesse Oarkèt, avaient franchi les rampes abruptes du fleuve Bachilo et ravagé les provinces chrétiennes, principalement les églises. Théodore marcha sur eux. Oarkèt recula, et le négus, prenant pour base d'opérations la rive gauche du Bachilo, se mit en mesure de conquérir le pays entier des Ouollos. Ceux-ci, commandés par Adara-Billé, présentèrent bravement la bataille au négus, et furent taillés en pièces; leur chef resta sur la place, et les prisonniers furent mutilés sans pitié. Les survivans renoncèrent à la

lutte en rase campagne et se retirèrent dans les montagnes, laissant le vainqueur saccager le plat pays et enlever des milliers de captifs qu'il distribuait à ses soldats. Le négus choisit ensuite pour quartier d'hiver la place de Magdala, imprenable pour les Abyssins, sur la rive gauche du Bachilo : il en fit à la fois son arsenal et sa principale prison d'état, il y entassa des milliers de fusils qui, grâce à un long séjour et à un aménagement défectueux, sont aujourd'hui à peu près hors de service.

Théodore, quoique vainqueur, avait perdu la plus grande partie de son armée, et renonça provisoirement à ses vues sur les Ouollos. Un projet plus important l'occupait d'ailleurs tout entier. Les récits de notre compatriote Rochet d'Héricourt et du major Harris nous ont fait connaître ce royaume de Choa, fondé il y a un siècle et demi par un chef heureux qui profita de la faiblesse du gouvernement des négus pour démembrer l'empire et former une dynastie sur l'extrême frontière du sud-est. La politique militaire de Théodore II exigeait le retour à la monarchie de ce rameau détaché par les révolutions, et la circonstance était favorable. La mort avait frappé Sahlé-Salassié, prince habile, bien qu'il ne fût pas tout à fait le Salomon africain dont parlent les plus récens voyageurs. Son fils Melekot était loin de posséder son intelligence politique, ou plutôt cette bonhomie rusée qui cachait une énergie à laquelle les grands vassaux se gardaient bien de se heurter. Théodore marcha de Magdala sur Ankober, capitale du Choa, et Melekot vint au-devant de lui avec une armée nombreuse et aguerrie. La nuit qui précéda la bataille, Melekot mourut subitement. On eût pu faire bien des conjectures étranges sur cette mort opportune; mais ce qui prouve que Théodore était à l'abri d'un soupçon d'empoisonnement, c'est que ce soupçon n'a jamais été exprimé dans un pays aussi méfiant que l'Abyssinie. Les nobles, consternés, se réunirent en conseil. Ils tenaient surtout à l'autonomie de leur petit état, et décidèrent qu'ils combattraient à tout prix, et que, pour prévenir l'impression fâcheuse de cet événement sur le moral du soldat, on aviserait à le cacher. Le lendemain matin en effet, les Choas marchèrent vaillamment à l'ennemi, précédés d'une litière fermée qui était censée abriter le roi souffrant; ils se battirent admirablement, mais finirent par être écrasés. Théodore profita de la victoire avec une rapidité à laquelle les Abyssins n'étaient pas habitués : il escalada la formidable position d'Ankober, bâtie au sommet d'un pain de sucre où les chamois ne monteraient pas sans peine, annexa le royaume à son empire, mit un petit nombre de chefs influens aux fers, eut l'adresse de ne pas froisser les nobles secondaires, auxquels il laissa leurs charges et leurs commandemens, annula les traités conclus par Sahlé-Salassié avec la France et l'Angleterre, et dirigea triom-

phalement sur Devra-Tabor les canons anglais et français trouvés à Ankober. Il n'était pas encore parti, quand il reçut la nouvelle que la faction de Beurrou s'agitait au Godjam. Il y accourut comme la foudre et fit couler des flots de sang. Une femme fut brûlée vive par le seul motif qu'elle était mère ou épouse de l'un des chefs insurgés. Du reste, ces exécutions ne déracinèrent pas l'esprit d'indépendance locale qui régnait dans ces provinces éloignées. Un an après le départ de Théodore, Tedla-Gualu, le jeune chef à qui il avait confié le Godjam, se déclarait indépendant et refusait le tribut.

A ce moment même (juillet 1855), une autre insurrection plus sérieuse était partie du Tigré, où la famille d'Oubié avait encore bien des partisans. Les jeunes fils d'Oubié, n'osant pas risquer la vie de leur père prisonnier en se soulevant d'une manière ouverte, avaient jeté les yeux sur un ancien compagnon d'armes de Théodore, retiré, depuis la bataille de Dereskié, dans les montagnes du Semen, — Agau Négousié (1). Proclamé négus, Négousié fit l'irrésolu et résista quelque temps : il fallut une demi-violence pour le mettre sur l'*alga*, en d'autres termes sur le trône. Ce pas décisif fait, il fallait agir et rallier ou écraser les chefs voisins indécis. Négousié marcha contre eux, les battit et entra solennellement à Gondar, où il fut reçu (août 1855) par les *debteras* (lettrés), déjà fort inquiets des velléités réformatrices de Théodore II. Il marcha de là sur le Tigré, où le parti théodoriste s'était fortifié sous la direction du vice-roi Balgada-Aræa. Le frère de ce dernier périt près d'Haouzène, dans une bataille sanglante où Négousié fut à la fois vainqueur et blessé. Toutes les provinces voisines acclamèrent aussitôt le prétendant. La révolte était partout victorieuse, et c'est alors cependant qu'elle subit un temps d'arrêt. Les regards restaient désormais tournés vers Gondar, où Théodore venait de rentrer, et interrogeaient avidement le mystère qui enveloppait encore la politique du nouveau règne.

III.

Les premiers actes du négus Théodore II furent empreints d'un sens pratique et d'une modération qui contrastent singulièrement avec sa conduite présente. Pourtant, si, au moment même où les cloches de Dereskié annonçaient son avénement au trône des David et des Fasilidès, il eût jeté un regard en arrière et songé au temps si récent de sa proscription et de ses misères, on eût pu comprendre que la tête alors lui eût tourné. Jamais pourtant il ne l'eut plus saine qu'à cette heure critique, et le programme qu'il suivit pendant quatre années justifie bien l'engouement dont il fut d'abord l'objet de la part de quelques Européens. Son idée était fort simple :

(1) *Agau*, nom du pays natal de Négousié.

il voulait régénérer l'Abyssinie et tirer de son antique civilisation les élémens mêmes de sa renaissance. Cette idée, au fond chimérique, avait de grandes séductions pour l'immense orgueil national des Abyssins, et n'exposait pas le négus à rencontrer ces résistances qui ont forcé le tsar Pierre et le sultan Mahmoud à inaugurer leurs réformes dans le sang.

L'Abyssinie en effet, dans sa plus grande décadence, offre aux yeux du voyageur non prévenu les assises principales d'un ordre social assez avancé. La féodalité y existe, mais elle n'y est pas plus puissante qu'en Angleterre; les institutions sont très démocratiques, les rouages administratifs simples, la législation est celle du code Justinien, avec quelques modifications nécessitées par l'esprit abyssin, la propriété bien définie, les droits individuels garantis par le droit d'appel à l'empereur, la famille entourée de sécurités, le commerce protégé, les vengeances politiques et les violences de la guerre neutralisées par l'inviolabilité des nombreux *ghedem* (lieux d'asile). La loi est bonne et féconde en soi : c'est la faute de la barbarie amenée par une anarchie sans fin, si la noblesse est batailleuse et pillarde, l'église cupide, la justice vénale, le mariage annulé par l'exemple contagieux de l'aristocratie, le droit d'asile et celui des caravanes parfois violés. Il ne fallait, selon le vainqueur de Dereskié, que revenir à l'ancien code royal (*tarika nagast*), et l'appliquer avec une vigueur impitoyable.

La réforme judiciaire, la réforme religieuse, se partagèrent dans les premiers temps du règne la sollicitude de Théodore. Le principal besoin de l'Abyssinie était la sécurité des routes et en général des campagnes, parcourues de tous côtés par des bandes pillardes. Une proclamation royale, datée du camp de l'Ambadjara, près de Gondar (août 1855), ordonnait « que chacun retournât à la profession de ses pères, le marchand à sa boutique, le paysan à la charrue. » L'édit fut exécuté avec une rigueur draconienne, et on vit des choses impossibles ailleurs qu'en Abyssinie. Les gens de Tisbha, bandits incorrigibles, dont le village occupe un contre-fort de la montagne d'Ifag, vinrent au camp de Théodore armés jusqu'aux dents, et demandèrent au négus la confirmation de leur droit, reconnu par David le Grand, d'exercer la profession de leurs pères. « Quelle est cette profession? demanda le négus sans défiance. — Voleurs de grande route, répondirent-ils insolemment. — Écoutez bien, dit Théodore surpris et se contenant, votre profession est périlleuse, et l'agriculture vaut mieux. Descendez dans la plaine et cultivez-la : c'est la plus belle terre de l'empire, le Lamghé. Je vous donnerai moi-même des bœufs et des charrues. » Ils furent inébranlables. Le négus finit par dire oui et les congédia. Comme ils s'en retournaient, fiers d'avoir, à ce qu'ils croyaient, intimidé le souverain, ils furent rejoints

en route par un escadron de cavalerie dont le chef dut leur prouver clairement que si David le Grand les avait autorisés par une charte à vivre des grandes routes, il y avait un décret d'un roi encore plus grand, le saint roi Lalibela, qui autorisait la gendarmerie à sabrer les voleurs. Aussi n'en resta-t-il guère, et je ne fus, pour ma part, nullement inquiété quand je vins séjourner à Tisbha en janvier et en mai 1863.

Le corps judiciaire était fort dépravé. Il y avait à Gondar une sorte de cour suprême, celle des douze *likaouent* (1), conservatrice du code, et qui balançait l'autorité impériale. On en citait des traits de vénalité cynique comme celui du *lik* Asgo, qui, ayant accepté d'un plaideur un pot de miel et de son adversaire une mule, puis ayant favorisé ce dernier, répondit aux plaintes de l'autre : « Que veux-tu, mon ami? ton pot a été cassé par une mule d'un coup de pied! » Le négus eut l'art de ne point violer la loi envers ces audacieux prévaricateurs et d'obtenir d'eux-mêmes leur abdication. Dans une affaire où il était personnellement intéressé, il réunit les *likaouent* et leur exposa le débat en leur demandant ce que décidait le code. « Sire, répondirent les juges embarrassés, le code, c'est votre majesté. » Il les prit au mot, supprima leur juridiction, tout en leur laissant un titre honorifique et viager, et se substitua à eux comme cour d'appel pour tout l'empire. Vu l'esprit de chicane du peuple abyssin, il y avait de quoi effrayer tout autre homme que ce travailleur infatigable. J'ai pu juger moi-même de cette activité de Théodore, attestée par d'autres voyageurs. Après une veille très prolongée, le négus prenait trois ou quatre heures de repos, qu'interrompaient, dès deux heures du matin, les nombreux plaideurs qui venaient prendre rang en prononçant le cri qui tient lieu du *haro* des Normands : *Djan-ho, djan-ho, djan-hoï!* (majesté! majesté!). Les plaidoiries commençaient presque aussitôt et ne finissaient parfois qu'à dix heures. Un carré composé d'officiers, de soldats, de plaideurs attendant leur tour, formait l'audience. Cette justice rustique et expéditive a été l'un des principaux moyens de popularité du négus : elle était sévère dans les grandes choses, joviale dans les petites. Un jour un paysan plaidait contre le *tchèka* (maire) de son village, qui l'avait appelé *donkoro* (imbécile), injure prévue dans le code. « Tu paieras l'amende, dit le négus au maire. Il ne doit pas y avoir d'imbéciles dans mes états. » Un autre jour, on lui amène un soldat qui avait assassiné deux marchands sur la route. « Pourquoi les as-tu tués? demande le négus. — J'avais faim. — Mais ne pouvais-tu au moins leur prendre seulement le nécessaire et épargner leur vie? — Si je ne les avais tués, dit naïvement le sol-

(1) Pluriel de *lik*, juge.

dat, ils auraient défendu leur bien. » L'empereur, exaspéré de ce cynisme ingénu, lui fait couper les deux mains, les lui fait servir dans un plat, et lui dit : « Ah ! tu avais faim? Eh bien ! mange ! »

Ce système draconien eut des résultats immédiats. Les routes, sans cesse ensanglantées jusque-là par le brigandage et la guerre civile, devinrent aussi sûres que celles de France ou d'Allemagne. Un habitant de Djenda me disait l'an dernier que ce village ne comptait pas avant Théodore II un seul jour de marché qui ne fût suivi de quelque assassinat : sous le nouveau règne, pas un seul meurtre n'avait été signalé dans le bourg ou la banlieue. Il faut lire les voyages faits en Abyssinie de 1830 à 1845 pour apprécier le bienfait d'une sécurité si rapidement obtenue et la vigueur de la main qui l'imposa : moi-même je me souviens de m'être dix fois attardé en pleine campagne, à nuit close, à 4 et 6 kilomètres de ma résidence, en compagnie d'un seul serviteur sans armes comme moi, et jamais l'idée ne m'est venue à l'esprit que je pouvais courir l'ombre d'un danger. Certes en territoire égyptien je n'eusse pas été aussi tranquille.

Ce n'était pas seulement la voie publique qui réclamait l'établissement de l'ordre; la société n'en avait pas moins besoin. Une féodalité sans frein avait, malgré les lois, à peu près supprimé le mariage; il était devenu de bon ton de remplacer le mariage religieux par un lien civil rompu au premier caprice. Tous les grands barons avaient, à côté de l'*oizoro* légale, de la matrone entourée d'un respect menteur, fière, indolente et délaissée, un état-major de jolies servantes au minois éveillé, partageant leur amour peu farouche entre le maître tout-puissant et les beaux garçons qui encombraient les antichambres. C'était à peu près le harem, moins le nom. Impuissant à remonter un pareil courant, le négus fit au moins quelque bien, d'abord en payant d'exemple, puis en rendant un décret qui obligeait tous les officiers et soldats à ne garder qu'une seule femme.

L'œuvre la plus périlleuse à tenter, c'était la réforme religieuse. Les amis des classifications absolues n'ont pas hésité à déclarer l'église abyssine hérétique et eutychienne. La vérité est que le christianisme abyssin est le catholicisme, mais un catholicisme barbare; l'eutychianisme n'est là qu'une opinion, discutable comme tant d'autres et nullement officielle, et l'Abyssinie n'est séparée de l'église romaine que par des questions insignifiantes dont Rome est la première à faire bon marché. Les Abyssins avaient reçu le christianisme, au IVe siècle, de l'église d'Alexandrie, à laquelle ils étaient restés étroitement unis. Pour resserrer encore davantage cette union, la constitution ecclésiastique promulguée au XIIe siècle par le fameux saint Thekla Haïmanot avait décrété que l'*abouna* ou arche-

vêque d'Abyssinie serait toujours un étranger, un Copte désigné par le patriarche d'Alexandrie. La même constitution donnait à l'église les deux tiers du territoire national, propriété énorme et oppressive qui s'augmenta encore des dons nombreux des négus et des plus pieux *balagoult* (nobles, gens à fief). Tous les abus de la mainmorte pesaient sur les paysans tenanciers de l'église, devenue avare et rapace, et n'étaient pas compensés par l'inviolabilité dont jouissaient en temps de guerre ces terres privilégiées. Le négus porta sur cette constitution sacrée la main de fer d'un niveleur victorieux : à la suite d'une violente philippique contre les vices du clergé, il déclara la mainmorte une iniquité et un péril national, et fit passer toutes les terres de l'église dans le domaine de la couronne, en assurant un revenu aux desservans, en laissant aux abbayes assez de terres pour nourrir leurs habitans, et à l'*abouna* quelques belles propriétés, comme Addi-Aboun, près d'Adoua, dans le Tigré, et de Djenda, dans le Dembea. Le peuple vit cette réforme avec assez de faveur; mais dans toutes les conspirations et les révoltes postérieures Théodore II trouva, sans trop s'en étonner, la main mystérieuse de l'*abouna* et du corps nombreux dont il était le chef.

Le propre de l'absolutisme est d'aimer la politique de bascule. A l'*abouna*, qu'il dépouillait et qu'il craignait encore, Théodore avait accordé, un peu à contre-cœur, la proscription des catholiques romains. Il avait personnellement de la sympathie pour Mgr de Jacobis; mais il professe en matière de culte l'opinion de Louis XIV, qu'un état bien gouverné ne doit avoir qu'une seule religion, celle du souverain. A peine Mgr de Jacobis avait-il été reconduit à la frontière qu'un fort parti de cavalerie s'était rué sur le paisible village d'Alitiéna, voisin d'Halaï, lieu de retraite de l'évêque italien; il voulait saccager l'église et expulser les prêtres : les paysans défendirent leurs pasteurs au prix de leur sang, car il y eut un mort et des blessés. Toutes ces rigueurs impolitiques inauguraient tristement le nouveau règne, et des correspondances religieuses empreintes d'une irritation poussée souvent jusqu'à l'injustice signalaient à l'Europe comme un second Dioclétien le restaurateur de l'Éthiopie. J'ai assez connu le négus pour être persuadé qu'il n'écoutait guère que la raison d'état, et que le fanatisme n'était pour rien dans ces violences. Il sentit cependant le tort qu'elles pouvaient faire à sa renommée en Europe, et pour y parer il adressa aux consuls de France et d'Angleterre à Massaoua une lettre où il présentait les mesures prises contre les missionnaires comme le châtiment de leurs intrigues politiques, qu'il avait, on l'a vu, provoquées et exploitées le premier. Il déclarait d'ailleurs que, pour prouver qu'il n'avait pas été mû par une haine aveugle contre les Européens, il était prêt

à combler de présens et de concessions de terre ceux qui voudraient bien venir initier les Abyssins à l'agriculture et aux arts manuels.

Il est facile de voir, à travers tant d'actes si contradictoires au point de vue moral, la trace d'une pensée unique, qui ne manquait ni de logique ni de grandeur. « L'empire a dépéri, disait le négus, parce que les souverains légitimes ont cessé de gouverner avec un bras fort, un cerveau intelligent, un cœur pieux. Dieu a retiré sa faveur à la lignée de Salomon; il a donné la force aux barbares, aux Turcs, qui nous ont pris le Sennaar et Massaoua, aux Gallas, qui nous ont repoussés jusqu'à l'Abaï; mais, comme il ne veut pas que son peuple périsse, il m'a tiré de la poussière et m'a commandé de restaurer le pouvoir impérial tel qu'il était au temps du négus Kaleb et des glorieux empereurs qui conquirent l'Yémen, et de revendiquer enfin partout contre les musulmans les anciennes limites de l'Abyssinie. *Mon empire va jusqu'à la mer...* » Ce dernier mot était grave, car il annonçait l'intention de réclamer par l'épée le littoral sauvage et presque désert arraché au XVIe siècle par la Porte à la faiblesse insouciante du *roi des rois*. Les gouverneurs de Massaoua ne sont pas encore rassurés aujourd'hui sur les intentions définitives de leur redoutable voisin, trop intelligent pour ne pas sentir qu'il faut à un grand état un port maritime, sous peine de dépendre, dans ses besoins les plus élémentaires, des états plus favorisés. La Porte, qui ne tire de Massaoua aucun avantage politique ou financier, comprend très bien qu'elle possède la clé de l'Abyssinie, et, trop faible pour en profiter comme elle l'eût pu tenter sous Sélim le Grand, elle se donne le plaisir puéril et malfaisant d'affaiblir un grand état chrétien en veillant rigoureusement à ce qu'il ne reçoive par là ni armes ni munitions de guerre. Reste à savoir ce que deviendra cette vieille prohibition le jour où il plaira au négus, mieux inspiré, de répondre franchement aux avances de l'Europe et de lui demander les armes perfectionnées qu'il cherche si coûteusement à imiter chez lui.

Ses prétentions sur le Sennaar et la Nubie sont très discutables, et s'expliquent par un malentendu qu'entretient la pédante courtisanerie des Européens qui l'environnent. Les Abyssins, en adoptant le christianisme, ont tenu à se rattacher à quelqu'un des peuples cités dans l'Ancien Testament, et, comme leur Bible a été traduite des Septante, ils y ont pris sans façon le nom d'Éthiopiens, qu'ils ont appliqué à leurs ancêtres. Au titre de rois d'Axum, qui paraît avoir été le premier titre connu de leurs souverains, s'est substitué, on ne sait quand, celui de *roi des rois d'Éthiopie*. Je n'ai pas besoin de rappeler ici que l'Éthiopie des Grecs et des Romains était, dans sa plus vague extension, toute l'Afrique orientale moins

l'Égypte, et, dans son sens restreint et précis, la Nubie à partir de Syène. On sait aujourd'hui où régnaient les deux reines Candace et où s'élevait Méroé. Théodore II, peu familiarisé avec ces subtilités d'érudition, savait seulement qu'il était empereur d'Éthiopie, et qu'au temps de David et de Salomon, — l'idéal des temps historiques à ses yeux, — l'Éthiopie s'étendait jusqu'au tropique : aussi dès son avénement annonça-t-il l'intention de reprendre aux Égyptiens toute la Nubie jusqu'au-delà de Dongola, tout en remettant l'exécution de ce dessein à une époque plus favorable.

Je n'ai pas encore parlé de deux hommes qui ont eu sur le négus Théodore une grande influence, que quelques écrivains ont même exagérée. C'étaient deux Anglais, MM. James Bell et Walter Metcalfe Plowden. Ce dernier avait été nommé consul d'Angleterre à Gondar, et avait conclu en 1849 un traité de commerce avec ras Ali. Il avait de bonne heure deviné les hautes destinées de Kassa et s'était attaché à lui, le suivant partout, vivant en partie de ses libéralités, sans invoquer jamais son titre officiel de consul, car l'ombrageuse méfiance des Abyssins ne le lui eût pas permis. « Nous ne voulons pas, disait en 1856 un chef abyssin au consul de France de Massaoua, laisser les consuls étrangers se créer comme des états séparés dans notre empire. Nous avons bien reçu M. Plowden voyageur : on a dit qu'il est consul; mais, s'il avait invoqué les priviléges de son titre (ajoutait ce chef avec la jactance particulière à sa nation), il n'eût pas vécu vingt-quatre heures (1). »

M. Bell était un ancien volontaire de la marine anglaise, attiré en Abyssinie par l'amour de l'inconnu, retenu auprès du futur empereur par une sympathie qui était devenue une espèce de culte. Longtemps avant la bataille de Dereskié, il s'était attaché à sa fortune, bonne ou mauvaise, veillant sur lui comme un dogue fidèle, couchant en travers de sa porte, et cette sympathie passionnée lui était largement rendue. Le négus écoutait volontiers ses conseils désintéressés et sincères, parfois hardis, et se faisait expliquer par lui l'histoire, la force comparée, la politique et la situation présente des états européens. On jugera par un seul fait de l'ascendant sans égal que M. Bell possédait sur cet homme étrange. Un jour qu'il avait demandé justice à son royal ami de je ne sais quel grief et n'avait rien obtenu, il se souvint du vieil usage féodal qui permet au gentilhomme abyssin, lorsqu'il est à cheval et sous les armes, de parler au souverain avec la franchise la plus absolue. Aussitôt il prend sa lance et son bouclier, monte à cheval, s'en va trouver le négus assis au milieu de tous ses chefs à la porte de sa tente, et lui re-

(1) La juridiction et les immunités exceptionnelles dont jouissent les consulats en font aux yeux des Abyssins comme de petites souverainetés, et l'établissement de ces agences en Abyssinie équivaudrait, selon eux, à un démembrement de l'empire.

proche vertement ses caprices, sa tyrannie, son ingratitude. Théodore se tait; le soir, les deux amis soupent ensemble comme d'habitude, le négus sort un instant, il rentre portant sur le cou une grosse pierre et s'incline devant M. Bell. D'après la loi du pays, tout offensé a droit à cette réparation de la part de l'offenseur, quelle que soit la différence des rangs, et le négus, restaurateur des vieux usages, n'avait garde de s'y soustraire. M. Bell, surpris et confondu, se précipita vers lui, lui prit la pierre des mains et le pria avec une brusquerie respectueuse de ne pas oublier à l'avenir son rang de souverain. Il est bon d'ajouter que l'Anglais traité par Théodore avec tant d'égards avait le titre de *likamankuas*, c'est-à-dire qu'il était l'un des quatre officiers qui portent aux jours de bataille le même costume que le négus, pour dérouter les ennemis acharnés à le tuer : grade périlleux, purement honorifique (il ne rapporte ni traitement ni fiefs) et extrêmement recherché d'un peuple monarchique et chevaleresque. M. Bell était l'introducteur de tous les Européens auprès de son prince. Son obligeance n'avait pas de limite et ne connaissait aucune nationalité. Il entretint toujours Théodore dans des sentimens de sympathie pour la France qui étaient naturels chez le négus.

La faveur dont jouissaient ces deux Anglais parut sans doute à M. Gobat, le missionnaire suisse, devenu plus tard évêque de Jérusalem, une excellente occasion de reprendre ses projets sur l'Abyssinie. Une sorte de séminaire avait été fondé à Bâle sous son patronage, dans un ancien couvent appelé Saint-Crischona. On y formait pour les missions étrangères, principalement celles d'Afrique, de jeunes ouvriers de la Suisse et de la Souabe à qui on donnait une éducation théologique très sommaire. Le principe de Saint-Crischona et en général de la propagande protestante peut se résumer ainsi : le meilleur moyen de donner à un peuple encore barbare une haute idée du christianisme européen est de lui faire apprécier avant tout les bienfaits de notre civilisation en les lui faisant partager. Il faut donc commencer non par des prédicateurs, mais par des *éducateurs professionnels*. Ce principe est bon et pratique en soi, mais l'application à Saint-Crischona en était défectueuse. En général, le monde mesure le zèle des apôtres de tout genre aux sacrifices qu'ils font à leur foi, et se méfie de ceux qui gagnent de l'argent tout en s'occupant de l'âme de leur prochain. La direction de Saint-Crischona avait décidé que douze stations, dont chacune porterait le nom d'un apôtre, seraient échelonnées sur la route de Jérusalem à Gondar. Le plan de cette *via sacra* était fort beau, mais dispendieux, presque impraticable. Onze stations sur douze étaient en pays musulman, et quiconque a vu l'Orient connaît l'impossibilité de faire une seule conversion sé-

rieuse dans l'Afrique islamite. A cette objection, on répondait que ces onze premières stations n'avaient aucun but de prosélytisme, et devaient être seulement des stations commerciales pour les approvisionnemens de la mission d'Abyssinie. Soit; mais était-il bien dans l'intention des souscripteurs de l'œuvre que leurs deniers servissent à soutenir des spéculations privées étrangères à leurs intérêts religieux, puisque ces approvisionnemens pouvaient se faire à meilleur marché au moyen d'un agent de confiance envoyé quatre fois l'an à Khartoum ou à Massaoua?

C'est en 1856 que ces tentatives de propagande religieuse se signalèrent par un commencement d'application. M. Martin Flad arriva de Bâle en Abyssinie; il était suivi d'une dizaine de compatriotes qui sont restés avec lui jusqu'à ce jour, et qui s'installèrent les uns à Djenda, les autres à Darna, dans la province de Dembea, et la plupart sur la colline de Gafat, à une heure de Devra-Tabor. Ils furent très bien reçus par le négus, qui tenait à faire oublier l'expulsion récente des lazaristes; mais lorsqu'ils demandèrent le droit de prêcher leurs doctrines, Théodore II leur fit vite comprendre qu'il ne tolérerait aucune discussion de dogme, et leur permit seulement de faire de vagues prédications de morale générale. Par exception, M. Flad et quelques autres furent autorisés par le négus à tenter la conversion des Falachas (juifs abyssins), qu'il n'aimait point, et des prisonniers gallas que la guerre des Ouollo avait répandus dans le pays. Devant une pareille décision, il n'y avait qu'un parti à prendre : suivre le précepte de saint Paul et porter l'Évangile à quelque peuple plus disposé à l'accueillr: mais ce n'était pas le compte du révérend missionnaire Gobat, et, sous le prétexte commode qu'il convenait d'attendre un coup de la grâce, on resta. Il fallut bientôt satisfaire à d'étranges fantaisies du négus. Ayant lu dans la Bible que David allait à la guerre monté sur un char, Théodore commanda à *ses Européens* de lui en faire un, leur laissant toute latitude pour la forme. Aussi ne lui fit-on pas un char antique sur le modèle des peintures étrusques, mais une manière de chariot peint en vert que les Abyssins prenaient pour une machine de guerre mystérieuse. Cet engin fut porté à bras au camp, car on avait oublié de construire des routes pour le faire circuler. Il fut mis hors de service au bout de quelques jours, et les débris du char impérial ornent à présent l'arsenal de Magdala. Le négus, sans trop s'inquiéter du résultat de ce premier essai, ordonna aux missionnaires de lui fabriquer un mortier et des obus. Ceux-ci déclarèrent d'abord qu'ils n'avaient jamais appris à en faire. Ce fut alors la répétition, moins tragique, de la scène du dey d'Alger et des forçats si plaisamment racontée par M. Raffenel dans son *Voyage au Sénégal*. Les récalcitrans ne furent pas décapités, mais simplement mis aux arrêts, leurs serviteurs jetés dans

les fers, et pour ne pas mourir de faim ils déclarèrent qu'ils allaient essayer. Deux d'entre eux étaient un peu mécaniciens : un déserteur polonais, autrefois artilleur, leur fabriqua un moule, et l'empereur vint en personne à Gafat assister au premier essai, qui réussit, c'est-à-dire que l'obus partit et éclata en l'air. Le négus rentra chez lui très agité, sans prononcer une parole, et fit à ses fondeurs-apôtres une première distribution de subsides avec une libéralité qui attestait l'impression produite sur son esprit.

IV.

De graves événemens vinrent bientôt l'arracher à ces préoccupations secondaires. Les campagnes dirigées en 1855 par le négus, d'abord contre les Ouollos, puis contre le Tigré et le prétendant Négousié, avaient ému l'opinion au Soudan et même en Égypte. Saïd-Pacha, qui faisait précisément alors son voyage triomphal du Soudan, eut un moment, paraît-il, la velléité d'envahir l'Abyssinie et de se mesurer contre le nouvel empereur. Les prétextes ne manquaient pas. Les Égyptiens avaient gardé quelque sympathie pour Oubié, voisin pacifique à qui succédait un gouvernement plus inquiet et moins traitable; de plus Théodore avait peut-être lancé quelqu'une de ces bravades dont il abuse. Enfin on craignait (et l'événement a justifié ces craintes) des persécutions contre les musulmans abyssins. Néanmoins une agression égyptienne dans les circonstances où l'on se trouvait alors eût été une violence gratuite, et l'Europe n'eût pu la voir s'accomplir de sang-froid. Les consuls-généraux d'Alexandrie posèrent nettement leur *veto*. Le pacha dépité déclara que le Soudan n'avait pour lui d'importance que comme porte ouverte sur l'Abyssinie, et que, puisqu'il n'était pas libre d'y entrer, il désorganiserait le Soudan. Il tint parole. La capitale fondée par Méhémet-Ali au confluent des deux Nils n'est plus qu'un nid de négriers en faillite. Saïd dut se borner à envoyer en ambassade au négus le chef spirituel des chrétiens d'Égypte, *abouna* Daoud (David), afin d'obtenir quelques garanties de paix à la frontière et de sécurité pour les musulmans de l'intérieur.

David arriva à Devra-Tabor en décembre 1856. La première entrevue fut moins qu'amicale. Le négus, avec cette défiance fébrile qui est le trait le plus saillant de son caractère, ne put s'imaginer qu'un prélat chrétien vînt à lui sous le patronage d'un prince musulman, et s'imagina que c'était un mahométan déguisé en patriarche. Il lui demanda sèchement si c'était le dévouement à la cause chrétienne ou l'obéissance à Saïd-Pacha qui l'avait amené en Abyssinie. La conduite de l'*abouna* autorisait assez la supposition de Théodore. David faisait ouvertement, même en Abyssinie, la traite des esclaves

gallas. Il ne comprit pas du premier coup à quel esprit hautain et absolu il avait affaire, et crut devoir traiter Théodore comme ses prédécesseurs traitaient les rois fainéans de Gondar. Il alla si loin que le négus, sans rien dire, tira un pistolet de sa ceinture et l'arma, puis, ajustant le patriarche terrifié : « Mon père, lui dit-il avec calme, bénissez-moi! » David tomba à genoux, et d'une main tremblante octroya la bénédiction demandée. Cette leçon ne le corrigea point : un autre jour, il parlait d'excommunication, mesure grave, car une révolution pouvait en résulter. Le négus pria alors le chef de son église, Salama, de le relever de l'excommunication, et l'*abouna*, comprenant parfaitement le sens impératif de cette prière, s'empressa d'y déférer. Théodore avait assigné à chacun des deux prélats, non loin de son pavillon, une *zériba* ou enclos d'épines où ils étaient à peu près aux arrêts, bien qu'entourés de soins et de respects obséquieux. David, sur le seuil de sa porte, étendit un bras menaçant vers le pavillon du négus et prononça l'excommunication canonique, à laquelle Salama, posté au milieu de sa zériba, répondit par un *veto* non moins légal. Le patriarche alors, se tournant vers son suffragant, lui déclara fièrement qu'il était son supérieur, et que nul ne pouvait délier ce qu'il avait lié. « Tu es mon supérieur à Alexandrie, répliqua Salama; mais en Abyssinie tu n'es rien, et je suis tout! — Prêtre rebelle, dit David, je t'excommunie avec ton maître! — Et moi, je t'excommunie aussi, dit l'*abouna*, et mon excommunication est seule valable. » Bref, pendant deux jours, la formule redoutée volait d'une *zériba* à l'autre, au grand scandale des soldats, qui ne savaient plus auquel croire de ces deux arbitres infaillibles de la foi. Le négus n'était pas fâché de donner à ses soldats cette leçon pratique de scepticisme et de ruiner dans leur esprit un pouvoir qu'il redoutait dans l'avenir. Il fit cesser le scandale quand il jugea qu'il avait assez duré. Le patriarche David retourna au Caire sans avoir pu rien obtenir. Par représailles, il fit saisir illégalement tout ce que les Abyssins possédaient à Jérusalem, c'est-à-dire le couvent fondé par les anciens rois éthiopiens pour les pèlerins de cette nation allant en Terre-Sainte. Le couvent et les biens qui en dépendaient furent vendus à l'évêque russe de Jérusalem pour 60,000 dollars, qui entrèrent dans la caisse du patriarche. Les moines abyssins réclamèrent; le pacha de Jérusalem, gagné, dit-on, par un bakchich donné à propos, les fit mettre aux fers et consacra la spoliation, que le négus n'a jamais pardonnée aux Coptes ni à leurs patrons musulmans.

Pendant ces négociations infructueuses avec l'Égypte, la révolte du Tigré prenait subitement l'importance d'une question diplomatique, et entrait dans une phase nouvelle. Du fond de sa retraite de Halaï, Mgr de Jacobis attendait patiemment l'occasion de porter

un coup sérieux à un pouvoir persécuteur qu'il n'avait, on le sait, jamais reconnu. L'affaire du Tigré lui parut vigoureusement engagée, et il n'hésita pas à y entrer en lui donnant une direction politique et religieuse qui lui manquait encore. Pour sonder le terrain, il envoya à Négousié un agent obscur chargé de lui demander, maintenant qu'il possédait la totalité des anciens domaines d'Oubié, la liberté religieuse qu'Oubié avait spontanément accordée aux catholiques. Cette ouverture, qui n'avait rien de compromettant, fut bien accueillie du jeune prétendant, qui comprit sans peine le parti qu'il pouvait en tirer; il répondit par les assurances les plus bienveillantes, mais ne s'engagea pas non plus au-delà de ce qui était nécessaire, et invita Mgr de Jacobis à rester encore quelque temps à Massaoua, sous prétexte que l'entrée en Abyssinie pendant les pluies pouvait compromettre sa santé.

Peu après, M. Chauvin-Belliard, agent consulaire de France à Massaoua et tout dévoué aux projets de Mgr de Jacobis, vint visiter Négousié à Diksan, près de la frontière, et fit le premier pas qui engagea la politique française dans les affaires de l'Abyssinie. Le gouvernement français, confiant dans l'unanimité des rapports que lui adressaient ses agens directs ou indirects dans la Mer-Rouge, reconnut Négousié, qui se hâta d'envoyer à Paris deux ambassadeurs indigènes, escortés d'un capucin piémontais et porteurs d'un acte de cession à la France des îles de Desset et Ouda, voisines de Massaoua, ainsi que du port de Zoula, l'ancienne et célèbre Adulis des Ptolémées. Mgr de Jacobis poussait cette affaire avec une ardeur passionnée que n'approuvaient pas ses supérieurs, désireux d'éviter le reproche d'ingérence des missionnaires dans la politique. L'ambassade fut bien reçue à Paris. Le gouvernement français, n'ayant que des informations d'une exactitude contestable, adopta une ligne de conduite qui a été injustement critiquée plus tard, et qui était alors la seule possible. Il reconnut Théodore II roi de l'Abyssinie centrale, Négousié roi du Tigré, et, tout en ouvrant des relations avec le second, resta en termes courtois avec le négus, qui jugea bon, sans prendre le change, de ne point s'aliéner la France.

Le succès diplomatique de Négousié avait besoin d'être appuyé d'une vigoureuse action militaire. Les provinces au nord du Mareb étaient encore au pouvoir de dedjaz Haïlo, général théodoriste. Celui-ci s'y croyait bien à l'abri d'une attaque de la part du prétendant, séparé de lui par deux provinces et la rude vallée du Mareb; mais il avait compté sans un de ces coups de foudre stratégiques inconnus en Abyssinie avant Théodore II, et que Négousié sut heureusement imiter. Le prétendant arriva en un jour (septembre 1858) de Diksan au cœur du Seraoué, par une marche de quinze heures à travers un pays sauvage et prodigieusement accidenté : il écrasa

Haïlo dans un seul combat près de Sahzega, lui tua son fils Tesfa-Zion, jeune chef populaire qui donnait de brillantes espérances, et le chassa lui-même dans les *voina dega* (plateaux moyens) des Bogos; puis il soumit le Seraoué, le Hamazène et le Demblas, provinces septentrionales du Tigré, sans coup férir. Les belliqueux habitans de la *kolla* ou terres basses de Kouayn essayèrent de lui résister : retranchés sur une montagne inaccessible de front, ils défiaient l'envahisseur et battaient leur *nagarit* (tambour de guerre) jusqu'au moment où un corps d'élite, tournant la position, les surprit et en fit un massacre terrible.

Ces victoires du prétendant ne prenaient pas le négus au dépourvu. Son principal agent au Tigré lui écrivait d'arriver au plus vite, et lui donnait la nouvelle (absurde, mais qui mit toute l'Abyssinie et le Soudan même dans une vive inquiétude) que douze mille Français avaient débarqué à Massaoua. Théodore II fut sans doute mieux informé par ses agens de Massaoua, car, s'il avait cru à l'arrivée d'un seul bataillon français, il se serait bien gardé de risquer un combat; mais il connaissait le vrai caractère des relations de la France avec son rival, et comme pour jeter un défi à l'Europe et à la civilisation, il révoqua son décret contre l'esclavage, rouvrant ainsi cette plaie qui déshonore encore l'empire abyssin; puis il se rendit en hâte dans le Tigré. Négousié voulait l'attendre et livrer bataille: mais, entraîné par les généraux tigréens, qui, malgré leur bravoure incontestable, redoutaient en Théodore II l'heureux soldat qui s'était lui-même déclaré l'homme providentiel, il quitta son camp de Haouzène, passa le Mareb, et prit position à Addi-Mongonti, au nord du Seraoué, point avantageux pour la défense aussi bien que pour la fuite en cas de malheur. Théodore le suivit à distance, évitant de le serrer de trop près, et prouvant, par cette circonspection tout à fait en dehors de ses habitudes, la haute idée qu'il avait de l'habileté de son ennemi.

Ce fut dans ces malencontreuses circonstances (1859) qu'arriva à Massaoua M. de Russel, officier distingué de la marine française, chargé de se mettre en rapport avec Négousié et de régulariser l'acquisition de Desset. Sa mission produisit une vive sensation, comme il arrive en Orient dans toute occurrence où le nom de la France est prononcé. Le bruit déjà répandu que douze mille Français avaient débarqué à Massaoua exalta au plus haut point l'espoir des Tigréens. Une vieille tradition, populaire parmi eux, assure « que les Francs doivent venir conquérir l'Éthiopie, qu'ils entreront par le Hamazène et camperont dans la plaine d'Ad-Iohannis. » Cette légende venait d'être tirée de l'oubli par une religieuse venue du Godjam dans le Hamazène, où elle s'était fait un grand renom de sainteté, et qui annonçait publiquement « que le nouveau maître

de l'Abyssinie allait arriver par la Mer-Rouge. » Grand fut le désappointement lorsqu'on vit l'envoyé français, suivi de six marins seulement, arriver à Halaï, où il s'arrêta, et où, mal entouré et mal informé, il perdit de longs jours à des formalités d'étiquette et donna le temps aux théodoristes de s'organiser. Les milices de la province belliqueuse du Kollagouzay cernèrent Halaï, sans toutefois recourir à la violence. Il y eut des scènes tumultueuses à Halaï parmi les Tigréens, qui se crurent trahis; le drapeau français fut foulé aux pieds. M. de Russel et ses hommes montrèrent beaucoup de résolution et de présence d'esprit; mais, entourés d'ennemis, ils durent céder, et, descendant de nuit les ravins de Taranta, ils regagnèrent Massaoua (février 1860). Négousié, perdant alors tout espoir de se mettre en relations avec l'agent français, fit une retraite désespérée qui démoralisa ses troupes plus qu'une bataille perdue. A trente lieues à l'ouest d'Adoua, derrière le plateau uni et découvert du Tigré, commence un fouillis de basses collines couvertes de forêts vierges que l'homme abandonne aux léopards, aux éléphans et aux lions. C'est la *Mazaga*, sorte de Sologne africaine où règnent des fièvres mortelles, frontière vague que les nègres Barea franchissent parfois pour surprendre et saccager quelque village abyssin, mais où les Abyssins se gardent bien de les poursuivre, quoique ce pays dépende nominalement de l'empire. Ce fut vers ces vallées maudites que Négousié se réfugia en suivant la rive droite du petit fleuve Mareb, route rocheuse, boisée, favorable à la guerre défensive. Son rival, décidé à lui couper la retraite, laissa Axum et le Tigré à sa droite, et descendit vers le Mareb par le plateau d'Addi-Abo, excellente position qui commande à la fois le Mareb et le Takazzé; mais quand il arriva dans les basses terres, l'ennemi était passé, et avait déjà pris une forte position au sein des Alpes éthiopiques; le négus, qui hésitait à hasarder une bataille et à exposer ses troupes à périr dans ces terres aux miasmes meurtriers, dut se borner à le suivre à une journée de distance, et enfin se vit obligé de se retirer.

Le négus rentra menaçant et sombre à Gondar. Il venait d'apprendre que le consul anglais, M. Plowden, avait été assassiné par les soldats d'un chef insurgé nommé Garet. Quelques armes qui furent découvertes chez des gens suspects lui fournirent un prétexte pour épouvanter la ville par de sanglantes exécutions, puis il marcha sur le Woggara à la poursuite de Garet, qui, sentant l'infériorité de ses forces, descendit jusqu'au petit plateau de Tchober. Là, pris de vertige, Garet résolut de risquer une sorte de duel : ayant reconnu de loin le négus qui s'approchait suivi d'un groupe d'officiers, il se lança au galop contre Théodore. Arrivé à demi-

portée, il épaula rapidement son fusil, visa le négus et tira. Théodore s'effaça et en fut quitte pour une légère blessure à l'épaule. En ce moment, le *likamankuas* Bell, voyant son maître en danger, fit quelques pas pour le couvrir, ajusta Garet et le renversa raide mort; mais presque aussitôt Bell tombait le flanc traversé d'un coup de lance. Les gens de Garet consternés posèrent les armes, et le négus les emmena prisonniers à son camp de Dobarik, dans les hautes terres. Là sa fureur comprimée éclata et se manifesta par une effroyable boucherie. Les prisonniers, au nombre de 1,700, furent mis en pièces, et leurs cadavres laissés sans sépulture dans la plaine de ce nom, que j'ai trouvée, près de trois ans plus tard, encore couverte de crânes blanchis.

Le moment d'une lutte décisive avec le prétendant Négousié approchait cependant, et Théodore s'y préparait avec une activité taciturne et sombre qui contrastait avec l'indécision et le décousu de toutes les opérations de Négousié. Celui-ci, depuis le départ de M. de Russel, se sentait perdu; on l'avait entendu dire : « Je succombe par le fait de mes amis autant que de mes ennemis. » Le quartier-général des Tigréens, sorte de camp volant entre Adoua et l'Haouzène, était devenu un théâtre d'intrigues et de rivalités bruyantes; un certain nombre d'aventuriers français y étaient venus, attirés par le bruit qui s'était fait en Europe autour du nom de Négousié. Le commerce était mort, et les paysans n'osaient plus fréquenter les marchés, périodiquement ravagés par les bandes de Négousié. Toute l'année 1860 se passa néanmoins sans hostilités sérieuses. Le négus semblait encore douter du succès et vouloir traiter avec ses deux ennemis les plus redoutables, Négousié, le prétendant du Tigré, et Tedla-Gualu, le chef de l'insurrection du Godjam. Il leur fit proposer de leur laisser en fief les deux provinces qu'ils occupaient à la condition qu'ils le reconnussent et payassent tribut. Ce qui devait en effet lui tenir le plus à cœur, c'était la reconnaissance de son titre royal : Négousié, vice-roi à peu près indépendant du Tigré, mais renonçant à se faire appeler négus d'Éthiopie, n'eût guère été plus en état de lui porter ombrage que tout autre grand vassal retranché dans son inexpugnable montagne. Négousié répondit qu'il avait accordé avec serment divers fiefs à des chefs qu'il nomma, et que l'honneur lui défendait de revenir sur sa parole; Tedla répondit de même, en ajoutant le persiflage au refus.

En janvier 1861, Théodore II se mit enfin en campagne et marcha vers les montagnes du Tembèn, où campait Négousié. Les intrigues du négus, mêlées de promesses et de menaces, avaient déjà dissous sa malheureuse armée. La nuit qui suivit l'arrivée de l'empereur devant le camp tigréen, on entendit avec épouvante un héraut, monté sur une colline voisine et invisible dans les ténèbres, faire la procla-

mation suivante : « Voici ce que dit *djan-hoï*. Je pardonne à tous ceux qui quitteront cette nuit le camp de Négousié, et je leur assigne trois *ghedem* (lieux d'asile), savoir : l'église d'Axum, celle d'Adoua et mon propre camp. Quant à ceux que je trouverai demain sous les armes, qu'ils ne s'attendent point à merci! » Au matin, Négousié n'avait plus autour de lui que ses fidèles Agaus et un petit nombre de Tigréens : la plupart des soldats s'étaient dispersés pour regagner leurs villages, les chefs les plus compromis s'étaient retirés dans les deux églises d'Axum et d'Adoua. Le malheureux réunit, en versant des pleurs de rage, ses derniers défenseurs, fit avec eux une trouée dans l'armée ennemie, puis se jeta dans les montagnes avec une vingtaine de cavaliers. Poursuivi avec vigueur, perdant chaque jour quelques hommes tués ou en fuite, il finit par rencontrer des paysans qui le reconnurent à une dent brisée et l'amenèrent à Théodore II, ainsi que son frère Tesama. Devant son vainqueur, le prétendant montra, dit-on, peu de dignité. Théodore, de son côté, semblait disposé à la clémence : il dit aux deux frères qu'il leur laisserait leurs fiefs, s'ils voulaient lui payer tribut, et leur fit servir à souper. Les deux captifs s'endormirent pleins d'espoir; mais le lendemain le vent avait tourné : le négus ordonna de leur couper la main droite et le pied gauche, et par un raffinement de barbarie défendit de leur donner un verre d'eau pour apaiser la soif brûlante qui suit toujours cette affreuse opération. Tesama succomba le jour même; la robuste constitution de Négousié le soutint plus longtemps, et l'on pense qu'il aurait guéri, si le négus avait permis de lui donner les soins qu'on refuse rarement aux suppliciés. Le troisième jour, il réclama lui-même un coup de lance qui mit un terme à ses intolérables tortures.

Ainsi finit le seul homme qui ait sérieusement mis en péril l'édifice politique inauguré par Théodore II. Sa mort, — que suivit de près celle de ses principaux généraux, suppliciés à Axum malgré l'inviolabilité du lieu d'asile et la parole donnée, — fut imputée à la négligence de la France, et a servi contre elle à bien des accusations : on a pu voir si elles étaient fondées. Quant au vainqueur, le degré d'infatuation auquel il arriva donne la mesure des inquiétudes que l'intervention française lui avait inspirées. Lorsqu'il entra à Axum après le supplice du vaincu, et qu'il reçut la tremblante députation du clergé axumite, il prononça un discours où l'on remarque ces paroles, les plus folles peut-être que jamais homme ait osé proférer : « J'ai fait un pacte avec Dieu. Il a promis de ne pas descendre sur terre pour me frapper, et j'ai promis de ne pas monter au ciel pour le combattre. »

GUILLAUME LEJEAN.

(*La seconde partie à un prochain n°.*)

LE

LENDEMAIN DE LA VICTOIRE

EN POLOGNE

Que fera-t-on de la Pologne? par M. Schedo-Ferroti; 1 vol. in-8°, Berlin 1864.

Qui dirait aujourd'hui, à voir cette grise et lourde placidité de l'atmosphère, qu'il y a une année à peine, il y a quelques mois encore, l'Europe du nord était toute sillonnée des éclairs de la lutte, qu'une nation armée pour son droit échauffait et illuminait l'Occident de son héroïsme, défiant une domination meurtrière, que non loin de là un petit peuple probe, sensé, libéral, plus grand par le cœur que par les ressources, avait à se défendre contre deux puissances coalisées pour le démembrer? Le temps est passé de ces spectacles importuns sur lesquels le rideau est tombé devant une opinion distraite, presque inattentive et fatiguée d'émotions inutiles. La diplomatie, sans compter la force, nous a fait ces loisirs, et nous goûtons toutes les sérénités de la paix! M. de Bismark, le grand meneur, que Catherine II eût pour le coup appelé le *cocher* de l'Europe, se donne du repos et vient de se tremper dans les eaux tonifiantes de la mer de Gascogne; l'empereur Alexandre de Russie vient d'aller paisiblement respirer pendant quelques jours les brises salubres de notre Méditerranée. Le prince Gortchakof est sur les chemins de Suisse ou d'Allemagne, à Lausanne ou à Berlin. Les politiques, si affairés hier, voyagent dans la sécurité de leur récente victoire. Tout est donc bien fini de ce côté, nous sommes tranquilles, et si quelque nouveau coup de vent doit remuer l'Europe, il viendra d'ail-

leurs, de l'Orient ou du Midi, de l'Italie peut-être, de cette turbulente et incorrigible Italie; de longtemps il ne viendra du Nord. Le Nord est pacifié, *apaisé*, à la façon dont ce brave Kilinski du temps de Kosciusko raconte dans ses mémoires qu'il *apaisait* les Cosaques. La paix du Danemark, elle se fait en ce moment à Vienne, en tête-à-tête, à l'abri de l'indiscrète curiosité de l'Europe, entre diplomates délégués au protocole, c'est-à-dire aux funérailles. La paix polonaise, elle se fait tous les jours entre la Vistule et le Dniéper, dans l'obscurité de répressions qui frappent à coups pressés et sourds, qui ne se sont pas même ralenties un instant pendant le voyage de l'empereur Alexandre II à Nice. Ce ne sont plus nos affaires, à nous peuples et gouvernemens de l'Occident. Et cependant du sein même de cette tranquillisante défaite des indépendances nationales, auxquelles l'opinion, un moment dévoyée, a eu le tort de s'intéresser, il s'élève une question qu'agite un publiciste russe, M. Schedo-Ferroti, qui semble passionner et diviser les esprits à Moscou et à Saint-Pétersbourg : *que fera-t-on de la Pologne?* Sans aller si loin et sans disposer de l'avenir, M. Schedo-Ferroti aurait pu mieux dire encore : que fait-on de la Pologne? C'est le problème du lendemain des victoires de la force, le terrible problème pour les vainqueurs aussi bien que pour les vaincus.

Il est vrai, tout est fini; du moins la partie extérieure et émouvante du drame est achevée. Il n'y a plus de ces duels sanglans et retentissans entre toute une armée accourant du fond de l'empire du tsar et ces bandes de volontaires jaillissant pour ainsi dire du sol par le tout-puissant ressort du patriotisme, menés au combat par un gouvernement invisible. Il n'y a plus de dialogue diplomatique savamment conduit entre l'Europe et la Russie. Il ne s'agit plus d'indépendance ni même d'autonomie à retrouver ou à conserver et de traités à invoquer. Les traités sont restés sur le champ de bataille; l'Europe les y laisse, et la Russie les tourne très parfaitement en dérision. Ce qui reste aujourd'hui, c'est cette reprise de possession systématiquement implacable de tout un pays qui, à travers les mailles serrées d'une domination ennemie, était arrivé à se reconquérir lui-même, à avoir un gouvernement, une armée, une organisation, et qui retombe sous le joug avec l'espoir de moins, avec les représailles violentes de plus. En un mot, au moment présent, la situation de la Pologne est tout entière dans ce fait du passage de la période militante sous un pouvoir volontairement accepté, silencieusement obéi, à la renaissance d'une autocratie vengeresse qui cherche sa sécurité dans la violence des répressions, qui s'évertue à faire sortir tout un ordre nouveau de la dissolution de l'organisme national. Ce n'est point d'hier, à vrai dire, que l'insurrection polonaise est arrivée à son terme. Elle a fini réellement le jour où il a été solennellement constaté que l'Europe ne voulait ou ne pouvait rien faire pour elle, pas même reconnaître son droit. Réduite à ses propres forces, elle ne pouvait plus durer le jour où l'établissement de l'état de siége en Galicie

lui fermait la dernière issue, la dernière communication avec l'Occident. Elle est vaincue dans le royaume par l'exécution de cinq cents patriotes, sans compter vingt mille morts du champ de bataille, par la déportation de vingt-cinq mille personnes, par le départ forcé de dix mille exilés, qui forment la troisième émigration depuis trente ans. Et cependant, même quand on la croyait déjà morte, elle gardait encore une ombre d'existence. Elle vivait par son gouvernement, qui, restant à son poste jusqu'au bout, avait échappé à tout, même aux arrestations en masse. Il n'y a pas bien longtemps, il y a deux mois à peine que les cinq derniers chefs de ce pouvoir mystérieux ont péri sur le gibet à Varsovie, victimes d'une constance héroïque jusque dans la défaite et dans la dispersion.

On a bien nié l'existence de cet étrange gouvernement. Il était impossible, disait-on; ce ne pouvait être qu'une fiction dramatique inventée à dessein et propagée par des imaginations complices ou amies du merveilleux. Tous ces ordres si ponctuellement exécutés venaient du dehors. C'était de Paris ou de Londres ou de quelque ville d'Allemagne que partait l'impulsion, au dire des autorités russes et de tous ceux qui parlaient pour elles. Et pourtant à la fin il se trouve que c'est la Russie elle-même qui a confessé l'existence de ce gouvernement, qui en a décrit à peu près exactement le mécanisme, les péripéties intimes, les révolutions, car même dans l'ombre où il était tenu de se cacher, il a eu ses modifications, ses révolutions, nées tantôt de la disparition de quelques-uns de ses membres, tantôt de quelque choc invisible d'influences. Il avait son organisation, ses services, ses agens; il se servait presque régulièrement de la poste, des chemins de fer, et, c'est la Russie qui l'avoue, il arrivait même souvent que ses ordres « devançaient les mesures du gouvernement légitime. » Jusqu'au mois d'octobre 1863, le gouvernement national polonais était un conseil composé de quelques personnes. A cette époque, qui coïncide, si l'on s'en souvient, avec l'échec définitif de l'intervention diplomatique, il se transformait et se concentrait dans un chef supérieur. Ce n'est qu'au mois de février 1864 que l'organisation nationale était sérieusement atteinte par les arrestations en masse, et c'est bien plus récemment, il n'y a que peu de mois, que les autorités russes parvenaient enfin à mettre la main sur les cinq membres survivans de ce gouvernement mystérieux, demeurés à leur poste comme les dernières sentinelles de la défense nationale, comme les dernières personnifications de ce mouvement expirant. C'était Romuald Trangutt, Raphaël Krajewski, Joseph Toczyski, Roman Zulinski et Jean Jezioranski.

Qu'étaient auparavant ces cinq hommes qui se sont trouvés un jour être les chefs d'une insurrection, et qui, entre bien d'autres, ont eu le tragique privilége de livrer leurs noms du haut du gibet comme la dernière expression d'un gouvernement anonyme? Ils étaient certainement peu connus. Un seul avait été officier supérieur dans l'armée russe, et ce qui est à remar-

quer, c'est qu'aucun d'eux n'était réellement du parti exalté. Raphaël Krajewski était un jeune architecte né dans le palatinat de Plock. Il avait été de bonne heure condamné au travail par la modicité de sa fortune, et par la mort de son père il était resté le protecteur d'une famille nombreuse, notamment de quatre frères, l'un aujourd'hui déporté, l'autre mort sur le champ de bataille, un troisième exilé. C'était un homme d'une vie pure, presque austère dans un temps de mœurs faciles, d'une intelligence supérieure, d'une modestie aimable, qui inspirait une sympathie mêlée de respect. Il avait voulu d'abord partir comme volontaire et avait été retenu par quelques amis, qui, sachant ce qu'il valait, le croyaient propre à rendre de plus éminens services sans quitter Varsovie. Il n'était point entré toutefois dès l'origine dans l'organisation nationale; il n'y entra activement que plus tard, lorsque le gouvernement se transforma. C'est lui qui restait chargé de l'administration intérieure aux heures les plus difficiles, au moment où les bandes commençaient à se dissoudre, où les armes étaient saisies à toutes les frontières, où les persécutions russes reprenaient une vigueur nouvelle, et où un espionnage acharné serrait de près le gouvernement. Krajewski ne faiblit pas un instant, gardant le courage pour faire face à tout dans cette cruelle extrémité où l'espoir n'était plus permis, et il refusa jusqu'au bout de quitter son poste.

Jean Jezioranski avait été employé dans l'inspection des tabacs avant l'insurrection, et il était, selon l'acte d'accusation, « commissaire des communications. » Joseph Toczyski avait été, à la suite des mouvemens de 1846, envoyé en Sibérie, où il était resté dix ans, et d'où il n'était revenu qu'en 1858. Doué d'un caractère viril trempé dans les souffrances, d'une conception prompte, d'un esprit avide d'instruction, il avait acquis des connaissances étendues en économie politique. A son retour de Sibérie, il était entré dans l'administration de la Société Agricole, puis dans l'administration des routes. Modéré d'ailleurs comme tous les Sibériens, il n'était entré que vers la fin dans le gouvernement national comme directeur des finances. Toczyski avait une haute stature et un visage pâle prompt à s'animer dans la discussion.

Roman Zulinski était un jeune professeur de mathématiques au premier lycée de Varsovie. Il avait fait ses études à l'université de Moscou. Il joignait à une science réelle un caractère qui le faisait aimer de ses élèves comme de ses collègues, un rare bon sens, une activité infatigable. C'était un de ces hommes qui se trouvent dans toutes les entreprises utiles; il avait aidé à l'organisation des écoles du dimanche, des écoles du soir. On ne le trouvait jamais froid. Ils étaient six frères dans cette famille, sans compter Roman. Un a été tué dans un combat, deux sont en Sibérie, deux en prison, un en exil; le septième a eu la mort du gibet comme membre du gouvernement national, — et la malheureuse mère de cette légion de victimes est encore vivante! Roman Zulinski était une sorte de secrétaire

d'état chargé des rapports entre le chef du gouvernement et les différentes sections.

Quant à Romuald Trangutt, c'était le chef de ce gouvernement anonyme de la Pologne, au moins dans la dernière période. Comme son vaillant et infortuné compagnon Sierakowski, il avait servi dans l'armée russe; il avait pris part, avec le grade de lieutenant-colonel, à la défense de Sébastopol, et après la guerre de Crimée il s'était retiré en Lithuanie, où il était né, où il épousait à son retour une petite-fille du grand patriote polonais Thadée Kosciusko. L'insurrection l'avait surpris tout occupé d'agriculture et l'avait trouvé aussitôt prêt à combattre. Trangutt avait à se mouvoir dans un pays difficile, presque sous le feu de la forteresse de Brzesc, gardée par une garnison considérable. Manœuvrant habilement avec une bande de deux cents hommes, en ayant d'un côté pour appui la Volhynie et de l'autre les marais de Pinsk, il ne se laissait pas facilement atteindre et tenait vigoureusement tête aux Russes qui s'aventuraient jusqu'à lui sans savoir au juste à quel ennemi ils avaient affaire. A la fin, serré de toutes parts, il s'était décidé à diviser sa bande en petits détachemens, et il était passé lui-même dans le royaume avec vingt hommes. Il venait de faire une campagne pleine de fatigues, il avait livré en quelques mois sept combats, et notamment à Kolodno il avait battu trois compagnies avec moins de cent hommes; mais il était épuisé en arrivant dans le royaume : pour le moment, il était hors d'état de tenir la campagne. Une fois reposé, il avait gagné Varsovie, où il pouvait espérer que ses connaissances militaires ne seraient point inutiles, et c'est alors, à la suite des changemens du mois d'octobre 1863, que Romuald Trangutt devenait le chef du gouvernement national, l'âme de cette défense suprême et désespérée. Il ne pouvait faire revivre une guerre désormais impossible; avec le peu de ressources qui lui restaient, il soutenait du moins cette lutte obscure et douloureuse, animé, quant à lui, d'une foi et d'un dévouement sans bornes. C'était un homme d'une moralité sévère et d'un sentiment religieux très profond. Tous les jours, quand il était dans son camp, il récitait une prière, et on sentait qu'il portait une âme sérieuse dans la lutte. Il avait le visage allongé, des yeux perçans, quoique cachés sous des lunettes, les cheveux ras et des traits qui lui donnaient une physionomie expressive et saisissante.

Un moment de faiblesse d'un des agens du gouvernement livra Trangutt, sans qu'on sût encore qui il était, et lorsqu'il parut devant la commission d'enquête, un colonel russe le reconnut aussitôt pour avoir servi avec lui. Trangutt ne put dès lors taire plus longtemps son nom; mais rien ne put lui arracher un mot, un indice de nature à compromettre une seule des personnes qui avaient eu des rapports avec lui. Ces cinq hommes d'ailleurs, Romuald Trangutt, Krajewski, Jezioranski, Toczyski, Zulinski, n'étaient pas les seuls accusés et condamnés en ce moment comme complices ou auxiliaires de l'organisation nationale. Parmi tous ceux sur lesquels s'a-

battait d'un seul coup la justice russe, il y avait même des femmes, notamment celle chez qui demeurait Trangutt; les femmes étaient envoyées aux travaux forcés dans les fabriques ou en Sibérie. Dix autres condamnés à mort obtenaient par faveur les mines ou la forteresse. Seuls, les cinq membres du gouvernement national ne trouvèrent pas grâce, et furent pendus. C'était le 5 août dernier. Les uns moururent avec un calme stoïque. Zulinski marcha au supplice avec une gaie sérénité et passa même la corde autour de son cou. Resté le dernier, Romuald Trangutt promenait un regard triste sur ses compagnons. Se souvenant de son titre et de son privilége de soldat, il demanda à être fusillé; on le lui refusa comme on l'avait refusé à Siérakowski; on lui répondit en s'emparant de lui et en le hissant jusqu'au gibet. Une dernière fois il salua la foule, et son corps se balança dans l'espace. C'était, dans un dernier épisode, comme une image saisissante de la fin du gouvernement national et de l'insurrection polonaise elle-même.

Le gouvernement national polonais a fini peut-être comme il devait finir, ou du moins comme il ne pouvait guère manquer de finir, par cette tragédie des cinq victimes pendues sur les glacis de la citadelle de Varsovie. D'ailleurs, s'il existait encore de nom, comme la suprême et opiniâtre expression d'une lutte expirante, il n'existait plus de fait, en ce sens qu'il ne pouvait plus rien au sein d'un pays désorganisé par la guerre et par la répression. La réalité aujourd'hui en Pologne, je le disais, c'est en face et sur les débris de ce gouvernement national achevant de mourir la renaissance complète et sans limite de la domination russe se manifestant par les exécutions, les déportations et les expropriations. La réalité, c'est la *paix* dans le royaume comme à Wilna et à la façon de Mouraviev, qui instituait, il n'y a pas longtemps encore, un service religieux « pour la commémoration annuelle de la délivrance de la Lithuanie du joug polonais en 1863, » délivrance glorieusement accomplie, comme de raison, par lui Mouraviev! La réalité enfin, c'est la recrudescence de l'autocratie militaire, disposant souverainement de la vie, des biens et des mœurs d'un peuple. Ce serait cependant, à quelques égards, une erreur de croire que l'omnipotence militaire est tout, ou même qu'elle est l'élément prépondérant aujourd'hui en Pologne. Le gouvernement militaire joue assurément un grand rôle, il a la supériorité de la force et des procédés sommaires, il est l'instrument irrésistible; mais il n'est pas tout, et même, sous certains rapports, il n'est que secondaire.

Il se forme effectivement aujourd'hui en Pologne un ordre nouveau, il s'élève une politique nouvelle dont l'autorité militaire est l'exécutrice, mais dont elle n'est pas l'inspiratrice et dont elle n'a pas essentiellement la direction. Dans la Lithuanie, Mouraviev a le privilége d'être tout à la fois l'exécuteur et le législateur, et au besoin le pontife; il fonde des services religieux et des couvens en même temps qu'il bouleverse l'économie

sociale du pays, qu'il supprime un village ou qu'il chasse une population entière vers la Sibérie. Dans cette partie de la Pologne que le droit de 1815 a appelée et que, par un euphémisme, le gouvernement russe continue à appeler « le royaume, » c'est autre chose : il y a un lieutenant de l'empereur, un *namiestnik,* des généraux, des officiers qui dépendent de lui, et tout à côté il y a un pouvoir assez difficile peut-être à définir, qui prend le nom de comité constituant, et qui en réalité est une sorte de comité de salut public investi de pouvoirs dictatoriaux, se ramifiant dans une multitude de commissions exécutives chargées d'appliquer dans les provinces la politique nouvelle. Le but est l'assimilation complète de la Pologne à la Russie par la transformation violente ou la désorganisation de tout un état social. En un mot, on peut dire que le royaume est livré pour le moment, comme un champ d'expérience, à un parti qui se décore du nom de parti national russe, et qui. ne pouvant encore réaliser complétement ses théories dans l'empire, s'est jeté sur la Pologne pour y réaliser ses idées et y promulguer ses lois sous l'apparence d'un faux et envahissant patriotisme, à l'abri d'une omnipotence militaire raffermie par une récente victoire. C'est cette pensée d'absorption violente, d'assimilation meurtrière, que représente le comité constituant de Varsovie, et qu'il propose comme le remède souverain contre toute possibilité d'une insurrection nouvelle. J'ajouterai que c'est là, par malheur, la pensée du parti qui se représente aujourd'hui le plus bruyamment en Russie comme libéral et progressiste, qui ne voit le libéralisme et le progrès que dans le nivellement général et absolu, dans la haine de toute supériorité morale et sociale, dans une centralisation vigoureuse, dans l'omnipotence de l'état se chargeant lui-même de tout faire, de tout réformer, au moyen d'une bureaucratie éclairée.

Le comité, tout-puissant aujourd'hui à Varsovie, se compose d'ailleurs d'élémens divers, de nuances diverses de cet étrange libéralisme. Il y a les doctrinaires de ce radicalisme autocratique, progressistes égalitaires, partisans des réformes faites d'en haut, au besoin par des moyens révolutionnaires, et il y a aussi des représentans de ce parti qui s'appelle en Russie *slavophile,* de ce parti aux aspirations vagues et indécises qui voit le plus haut idéal de société dans l'organisation rurale primitive de la Russie, dans la commune moscovite. Le chef principal et l'homme d'action de la première de ces opinions dans le comité qui a entrepris de réorganiser ou de désorganiser la Pologne est M. Milutine, le frère du ministre de la guerre de Saint-Pétersbourg, celui dont on a parlé plus d'une fois comme du futur ministre de l'intérieur de l'empire. C'est le type du libéral, du réformateur à la Pierre le Grand par voie d'autorité et de coup d'état, du théoricien d'une vaste démocratie surplombée d'un tsar. Ce n'est point assurément un homme vulgaire. M. Milutine est une intelligence expérimentée et hardie, avec des dehors doux et affables. Sous un extérieur séduisant, il cache des

passions fortes, un esprit absolu qui n'admet pas de transaction, et la présomption un peu orgueilleuse de l'homme convaincu de son infaillibilité. Il a joué un rôle important, il y a quelques années, dans le comité formé pour la rédaction des lois réglant l'émancipation des paysans dans l'empire. Il ne put faire prévaloir toutes ses vues, fort hostiles à la noblesse; il n'a point cependant renoncé à ces idées ni à l'espoir de les réaliser quelque jour en Russie, et en attendant il saisit l'occasion de les appliquer à la société polonaise, qu'on lui a livrée en lui donnant tout pouvoir. Il semble professer une sorte de haine systématique de sectaire et de Russe contre les classes supérieures et moyennes de cette malheureuse société, et on l'a entendu dire un jour, à ce qu'on assure, en parlant de l'aristocratie et de la bourgeoisie polonaises : « C'est une vermine qu'il faut détruire par tous les moyens possibles. » C'est malheureusement dans cet esprit qu'il opère, partagé aujourd'hui entre Varsovie, où il donne l'impulsion au comité directeur créé il y a quelque temps, et Pétersbourg, où il est l'âme, l'autorité en ce moment prépondérante du comité pour les affaires de Pologne.

A côté de M. Milutine, M. Soloviev n'est que le pâle reflet des mêmes opinions et des mêmes tendances. M. Soloviev était déjà avec M. Milutine dans le comité pour l'émancipation des paysans de l'empire, et il l'a accompagné dans sa nouvelle carrière; il est son lieutenant et le supplée en son absence. Un autre membre du comité, M. Samarine, est un *slavophile*, homme honnête d'ailleurs et assez indépendant, mais poussant ses doctrines jusqu'au fanatisme. Le prince Tcherkaskoy, aujourd'hui ministre de l'intérieur dans le royaume, est aussi un *slavophile,* mais qui depuis son entrée dans la politique active s'est rapproché beaucoup de M. Milutine, avec qui il s'est lié étroitement, et dont il sert les vues : grand libéral d'ailleurs, à ce qu'il assure, et qui commence par imposer à tous les employés du royaume la langue russe. Il y a dans le comité un personnage qui n'est pas le moins curieux : c'est M. Kochelef, ancien fermier-général des eaux-de-vie, très riche propriétaire foncier et l'un des principaux chefs des *slavophiles,* patron de ce parti pour ainsi dire. M. Kochelef n'est pas sans vanité, et il tient à figurer comme un protecteur des lettres et des sciences. Il n'est pas sans avoir lu quelques livres d'économie politique, et il se considère volontiers comme un homme d'état économiste et financier. C'est sous son patronage que se publiait un recueil slavophile sous le titre de *Beseda* (*Causerie*). Il n'existe plus, il a été remplacé par un autre journal. Se tenant pour un grand réformateur surtout en fait de finances, M. Kochelef, qui n'a pas besoin de hautes fonctions, est allé en Pologne par pur dévouement, et c'est aussi uniquement par zèle de libéralisme qu'il bouleverse tout le système d'impôts du royaume pour appliquer ses théories.

Ainsi d'un côté un certain radicalisme autocratique et révolutionnaire dont le mobile principal est la haine contre les classes supérieures de la nation polonaise, de l'autre l'idéal vaguement socialiste et communiste

de l'organisation rurale moscovite, c'est là la double essence morale et politique du comité constituant de Varsovie. C'est là l'esprit de la législation nouvelle dont M. Milutine est l'inspirateur prépondérant, l'actif promoteur, et qu'il a entrepris de réaliser en Pologne, non sans de violentes effractions et d'étranges bouleversemens. C'est de cette source notamment que procèdent les ukases du 2 mars 1864 sur l'organisation communale et l'émancipation des paysans dans le royaume, ukases à l'occasion desquels justement était créé le comité actuellement tout-puissant à Varsovie. Je ne veux point refaire l'œuvre de mon savant ami M. Léonce de Lavergne et retracer après lui l'ensemble de cette grande et menaçante transformation économique, ou pour mieux dire, sociale. Il suffit de fixer les traits saillans de cette législation du 2 mars, dont l'économie essentielle consiste à substituer les paysans aux anciens maîtres dans la possession des terres par voie d'expropriation, à déposséder les classes éclairées de toute influence locale en faisant en quelque sorte des fonctions électives dans les communes le privilége de la classe populaire, et à laisser assez de vague, assez d'indécision et d'obscurités pour que l'autorité russe reste l'unique arbitre des rapports que crée cet ordre nouveau. En un mot, c'est un moyen d'attaque à main armée contre la constitution territoriale de la société polonaise, par la dépendance sans sécurité où tombent les classes supérieures et éclairées, aussi bien que par les excitations redoutables communiquées à des passions populaires qu'on cherche à enflammer en leur représentant comme ennemi tout ce qui a rang ou fortune, et comme unique ami le tsar protecteur et magnanime.

De nouveaux ukases du 11 septembre dernier ne font que développer la même pensée en s'attaquant cette fois à la constitution morale, intellectuelle et religieuse de cette infortunée société. Il ne s'agit plus ici de la propriété et de la condition du peuple des campagnes, toutes choses déjà reglées; il s'agit de poursuivre, de compléter l'œuvre des *transformations radicales* du 2 mars par « l'amélioration du système de l'instruction publique dans le royaume, » et l'amélioration consiste naturellement à affaiblir le caractère national que pouvait garder encore l'éducation, à dépouiller les classes éclairées, le clergé, de tout droit d'immixtion dans l'enseignement. La surveillance de l'instruction primaire est confiée aux assemblées communales, où il n'entre désormais que de pauvres paysans qui ne savent pas lire, et qui auront à présenter des candidats pour les fonctions d'instituteurs. C'est l'assemblée communale qui décidera si le curé doit enseigner la religion, les prières et l'histoire sainte. Du reste les instituteurs laïques sont généreusement dispensés de tout certificat d'aptitude scolaire, et les congrégations et ordres religieux sont soigneusement exclus des fonctions de l'enseignement. Un trait curieux et caractéristique de cette législation nouvelle sur l'instruction publique, c'est le rôle protecteur que prend le gouvernement russe vis-à-vis de toutes

les nationalités distinctes dont il peuple à plaisir le royaume. Mazoviens, Samogitiens, Grecs-Unis, Allemands, Israélites, deviennent ses cliens. Il poursuit son travail de décomposition jusque dans l'école pour faire tout simplement prévaloir, en cas de partage entre enfans de nationalités diverses, l'emploi de la langue russe, et la pensée visible, c'est d'attaquer de front, *par tous les moyens possibles,* selon le mot de M. Milutine, la vraie et sérieuse nationalité. C'est là la dernière arme préparée par les *régénérateurs* de la société polonaise et mise dans les mains du comité constituant, devenu une puissance dans le royaume.

Le comité de Varsovie, disais-je, avait été primitivement institué en apparence avec la mission spéciale de surveiller l'application des ukases du 2 mars sur la propriété et la condition des paysans. En réalité, il a fini par étendre son action dans toutes les sphères et par s'emparer de tout, de la direction des cultes comme de l'instruction publique, des finances comme de l'administration. Armé de pouvoirs dictatoriaux, et n'ayant pour auxiliaires que des Russes, il poursuit son œuvre législative et sociale. Ce n'est pas tout cependant d'inscrire dans un décret autocratique la transformation radicale de toute une société, la création d'un ordre nouveau. Cette législation réformatrice, il faut l'appliquer, il faut la suivre dans le détail de ses réalisations multiples, et c'est ici que commencent les contradictions, la confusion, l'anarchie capricieuse et violente. Le comité qui siége à Varsovie a la direction suprême de l'œuvre; mais il ne peut tout faire, et il se complète par une multitude de commissions provinciales disséminées dans le royaume. Ces commissions, où l'élément militaire prédomine sans doute, où il préside et exécute, et où il y a en même temps des fonctionnaires de toute sorte accourus de tous les côtés de la Russie, des jeunes gens à peine sortis des écoles, des douaniers, des gens de police, jusqu'à un employé venu de Kiakhta, de la frontière de la Chine, — ces commissions, dis-je, usent de toute la liberté que leur donne l'état de siége; elles exercent dans toute sa plénitude le droit d'interprétation à l'égard des ukases dont elles sont chargées de surveiller l'exécution, et conformément à leurs instructions secrètes elles interprètent toujours dans le sens de la politique dont elles sont les mandataires. L'ukase du 2 mars, par exemple, en décrétant que les bâtimens qui se trouvent dans les villages, en dehors des limites de l'exploitation directe du propriétaire, appartiendront aux paysans qui les occupent, n'a entendu évidemment que les maisons d'habitation. On a appliqué le principe aux distilleries, aux moulins, à tous les établissemens industriels, dont les employés et les domestiques sont devenus les propriétaires. L'ukase, en réservant aux paysans un certain droit d'usufruit et de pâture, n'a pas jugé sans doute que ce droit fût sans limites; or il y a un district où les paysans se sont plaints que le propriétaire avait trop de moutons, qu'il nuisait ainsi à leur droit de pâture pour leurs propres troupeaux, et l'autorité russe est intervenue pour contrain-

dre le propriétaire à réduire le nombre de ses moutons. Quand il s'agit de l'élection des maires, si les paysans, un peu laissés à eux-mêmes, choisissent les anciens propriétaires, ces élections sont annulées; il faut choisir un paysan! La façon dont se font ces élections n'est point du reste la chose la moins curieuse de cet étrange régime.

Je voudrais peindre une de ces scènes en traits assez fidèles pour ne pas manquer à la vérité, et pourtant assez peu transparens pour qu'on ne puisse y mettre un nom dans le pays. C'est dans un district du royaume. Un jour, un colonel russe arrive avec un détachement. Ce n'est pas un petit personnage : il a droit de vie et de mort, il est l'arbitre suprême dans toutes les affaires politiques et civiles, il a seul le droit de donner des passeports. Dès son arrivée, le colonel manda devant lui le propriétaire, qui avait le malheur de porter la barbe, et, faisant un geste brusque, il lui dit : « Dans cinq minutes, vous vous présenterez devant moi sans barbe. » Toute réflexion faite, le colonel fit grâce à la barbe moyennant une amende de 1,000 roubles, et en fin de compte il fit même comprendre au propriétaire que, s'il voulait rester renfermé chez lui pendant le séjour du détachement au village, l'affaire n'aurait aucune suite. Pourquoi venait donc cet officier russe? Il venait tout simplement pour procéder à l'élection du maire, et il voulait opérer en toute liberté. L'élection commença en effet au milieu des libations et des danses des paysans rassemblés, et le colonel se mêlait à la foule, criant, buvant et dansant comme elle. Le maire fut bientôt nommé. Le nouvel élu, paysan de quelque bon sens, fit bien l'observation qu'il ne savait ni lire ni écrire : on lui répondit en promettant de lui donner un secrétaire; puis l'officier russe, s'adressant au nouveau maire et aux autres paysans, leur tint à peu près ce langage : « Vois-tu, toi et tous les paysans, moi et toute l'armée, et sa majesté l'empereur, nous sommes tous égaux. Tous les *noirs,* prêtres, seigneurs, bourgeois, ce sont des coquins qui sont inutiles sur cette terre. Ils ne veulent que vous perdre et nous perdre tous avec sa majesté. Ils veulent faire revenir la corvée, que nous avons abolie, et voilà pourquoi ils se battent depuis plus d'un an. Ils veulent reconquérir le pouvoir de maire que nous leur avons repris. Maintenant c'est toi qui es seigneur, c'est à toi qu'on doit baiser les pieds pour obtenir quoi que ce soit. Le propriétaire est maintenant ton inférieur, et souviens-toi que s'il agit mal, tu as l'obligation de le lier et de l'amener devant moi... » Les paysans, inquiets et étonnés, entouraient et pressaient de questions cet étrange messager de la politique impériale. Celui-ci se fatigua bientôt, et recommença à boire et à danser. Un prêtre se présenta en ce moment, et il l'accabla de toutes les injures, l'appelant coquin, voleur, rebelle. La journée se passa ainsi, puis le colonel partit. Il faut tout dire et ne point noircir plus que de raison les officiers russes. Peu de jours après, le propriétaire revit le colonel au siége de son commandement, et il trouva en lui un homme poli et prévenant qui ne paraissait plus même se souvenir de

la scène du village. La comédie était jouée, l'élection était faite. C'est là cependant l'œuvre qu'un de ces réformateurs de la Pologne caractérisait récemment en écrivant à la *Gazette de Moscou :* « Nous ne sommes pas des employés, nous sommes des *missionnaires;* nous faisons de la propagande. Il y a quelque chose de *mystique* dans notre tâche. »

Ce n'est pas cependant sans rencontrer parfois des difficultés réelles que procède ce comité de Varsovie, qui accomplit une œuvre *mystique,* au dire de ceux qui le servent, et chose curieuse, c'est l'autorité militaire elle-même qui, malgré ses déchaînemens et ses excès, devient dans une certaine mesure un pouvoir préservateur, une sorte de sauvegarde. Il y a peu de temps, M. Milutine, dans son impatience d'assimilation, a voulu mettre la main sur la société de crédit foncier, dans laquelle il croyait trouver un dernier obstacle, et qui est effectivement la dernière institution nationale encore debout en Pologne. Pour lui, c'était un témoin importun, un contrôle, un corps doué d'indépendance, un point résistant. Il voulut briser le crédit foncier, et crut trouver un prétexte en l'accusant d'avoir fait des prêts exagérés aux propriétaires pour favoriser l'insurrection. Au fait, M. Milutine avait peut-être l'intention de s'emparer du fonds de réserve du crédit foncier et de s'en servir pour l'indemnité qui doit être hypothétiquement payée aux propriétaires. M. Milutine se croyait déjà près de réussir lorsqu'il s'est trouvé en présence d'une résistance imprévue de la part du lieutenant de l'empereur, du comte de Berg lui-même, grand propriétaire en Pologne, et d'ailleurs fort peu favorable au système de réformes du comité de Varsovie, dont il ne supporte l'action rivale qu'avec impatience. Le comte de Berg a arrêté M. Milutine dans son entreprise, et comme des accusations avaient été répandues sur les opérations du crédit foncier, il a nommé une commission d'enquête ; seulement, dans cette commission, il a placé deux des généraux les moins compromis dans les récentes violences commises en Pologne, et qui ont un renom d'honnêteté, le général Gecewicz et le général Oppermann. Le comte de Berg, comme pour mieux manifester sa pensée, s'est même hâté de faire publier dans le journal officiel les premiers résultats de l'enquête, entièrement favorables au crédit foncier. Ce n'est pas la première fois du reste que cet antagonisme de pouvoirs éclate depuis la fin de l'insurrection. Il se manifeste sourdement par intervalles à Varsovie, il a retenti à Pétersbourg, où le comte de Berg a fait entendre plus d'une plainte. Il ne diminue pas les souffrances de la Pologne, il les aggrave peut-être au contraire; mais en rendant plus sensible le double poids sous lequel plient les vaincus, il atteste aussi l'embarras des vainqueurs.

Au fond, cet antagonisme, qui se révèle par instans sur le théâtre même de la plus douloureuse des expérimentations contemporaines, n'est que l'image des contradictions intimes et profondes de l'opinion en Russie à l'égard de la Pologne. Il est bien certain en effet que ce régime, violem-

ment inauguré par M. Milutine dans le royaume, et qui n'est autre après tout que le système de Mouraviev à Wilna, répugne à bien des Russes éclairés. Dans le feu même de la lutte, l'an dernier, le prince Suvarov, gouverneur de Pétersbourg, refusait son nom aux bruyantes manifestations organisées en faveur du *pacificateur* de la Lithuanie. Le ministre de l'instruction publique, M. Golovnine, passe pour être dans le camp des modérés. Le prince Orlof, représentant du tsar à Bruxelles, n'a jamais caché, dit-on, sa répugnance pour la politique suivie dans les affaires polonaises. Les uns et les autres s'inquiètent de toutes ces passions qu'on soulève, de ces procédés qu'on emploie, de toutes ces armes qui peuvent un jour ou l'autre se retourner contre la Russie elle-même. C'est à ce mouvement d'opinion que répond le livre de M. Schedo-Ferroti, qui ne demande en définitive qu'une Pologne selon les traités, autonome, administrée par les Polonais; mais en même temps il y a cette opinion ardente, inflexible, qui soutient Mouraviev à Wilna, M. Milutine dans le royaume, qui veut une Pologne complétement russifiée, qui presse le gouvernement en le sommant de se hâter, de ne pas laisser fuir l'occasion favorable, et qui pèse sur lui parce qu'elle a été l'an dernier une partie de sa force en face de l'Europe. C'est cette opinion prétendue nationale dont M. Katkof, dans la *Gazette de Moscou*, se fait chaque jour l'organe aussi habile que subtilement implacable, et qui reste évidemment jusqu'ici maîtresse du terrain.

N'est-ce pas, direz-vous, le bon moment où une entrevue comme celle de Nice peut venir en aide aux conseils d'humanité et de prévoyance? Ce serait trop de naïveté d'attacher une si grande vertu à une entrevue impériale qui semble d'ailleurs avoir été un peu péniblement nouée. La preuve que l'empereur Alexandre n'avait rien à dire à Nice, c'est qu'il ne l'a pas dit avant d'y arriver, c'est qu'il a cru pouvoir venir en France avec le triste cortége des répressions sanglantes et ininterrompues, c'est que la Pologne reste aujourd'hui ce qu'elle était hier, la grande et héroïque victime. Situation poignante d'un pays que la force cerne dans son isolement lointain sans pouvoir l'étouffer, et à qui tout manque périodiquement, tout, hormis cette étincelle intérieure que les malheurs ne font que raviver! Un jour, il y a trente-trois ans, pendant l'insurrection de cette époque, les Polonais, dans un élan désespéré, s'écriaient : « La France est trop loin, et Dieu est trop haut! » Il est vrai, encore une fois, la France a été trop loin; mais Dieu ne peut être trop haut, parce que c'est la justice et l'humanité qui élèvent leur protestation contre une politique meurtrière à la fois pour ceux qui la pratiquent et pour ceux qui en souffrent, pour les vaincus et pour les vainqueurs d'un jour.

CH. DE MAZADE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 octobre 1864.

La convention du 15 septembre donne lieu depuis un mois à une controverse qui dès le premier moment a été ridicule parce qu'elle était oiseuse, et qui est devenue profondément ennuyeuse à force d'être prolongée. L'erreur, le vice, l'absurdité de cette polémique, c'est de porter sur la pronostication des conséquences futures de la fameuse convention. On se bat dans les brouillards de l'avenir, autour de ces choses hypothétiques que dans le jargon politique de notre époque nous appelons des éventualités. Une certaine portion de la presse veut établir d'avance que la convention du 15 septembre assure la pérennité du pouvoir temporel de la papauté; d'autres journaux s'évertuent à démontrer que l'Italie n'abdique par la convention aucune de ses aspirations vers Rome, et grâce à cet arrangement s'achemine rapidement au contraire vers la réalisation de ses vœux. Nous n'éprouvons aucun goût à nous mêler à une telle querelle, nous laissons au temps le soin de faire lui-même ses affaires; quand le présent nous apporte un fait aussi considérable que la cessation de l'intervention française à Rome, nous ne sommes point tentés d'empiéter sur l'avenir. Il est étrange que le texte même de la convention et le commentaire significatif dont l'ont entouré les dépêches de M. Drouyn de Lhuys à M. de Sartiges et à M. de Malaret ne soient point pour certains esprits une suffisante pâture.

Nous nous en tenons, quant à nous, à ce qui est dans la convention, et cela nous paraît assez gros. Dans deux ans, le pouvoir temporel du pape ne sera plus soutenu par une force armée française; le gouvernement français prend cet engagement, et il se coupe pour ainsi dire toute retraite en l'appuyant, avec une franchise dont nous n'avions point prévu la hardiesse, sur l'incompatibilité des principes qui président au gouvernement de la France moderne et au gouvernement temporel des papes. Voilà un fait acquis, fait clair et décisif. En retirant ses troupes de Rome au nom du prin-

cipe de non-intervention, la France obtient de l'Italie la promesse qu'elle ne portera ou ne laissera porter atteinte à l'existence du pouvoir temporel par aucune violence extérieure. Voilà un second fait très net et très positif : pas plus d'intervention armée à Rome de la part de l'Italie que de la part de tout autre état, et de la France elle-même. Une situation toute nouvelle est ainsi préparée à l'existence du pouvoir temporel de la papauté. Il fallait pourvoir aux conditions matérielles de cette situation. On l'a tenté en stipulant que les finances italiennes supporteraient la part de la dette romaine afférente aux provinces qui se sont détachées du saint-siége pour s'annexer à l'Italie, et que la cour de Rome, par ce transfert de la plus grande partie de sa dette, pourrait entretenir un corps de troupes suffisant pour maintenir son autorité dans les provinces qui lui restent. Voilà le troisième fait consacré par la convention. Toute la polémique conjecturale qui vient de se dérouler devant nous s'est agitée en dehors de ces trois faits. La convention n'enchaîne la responsabilité et la liberté d'action future de la France et de l'Italie qu'à l'accomplissement, en ce qui regarde chacune d'elles, de ce triple engagement. La réserve exprimée sur ce point dans la dépêche de M. Nigra du 15 septembre va de soi, aussi bien pour la France que pour l'Italie. La France n'a pas pu exiger de l'Italie qu'elle s'engageât à assurer l'existence du pouvoir temporel en dehors des moyens prévus par la convention, et elle n'a pas davantage contracté d'obligation semblable pour elle-même. Toutes conjectures sur ce qui pourra arriver à Rome lorsque les troupes françaises en seront sorties, et quand le nouvel ordre de choses y sera établi, sont donc, au point de vue pratique, arbitraires et intempestives. Chacun, suivant l'idée qu'il a de la vitalité intrinsèque du pouvoir temporel, demeure libre de croire au maintien ou à la chute de ce pouvoir dans les conditions nouvelles où il sera placé. Il est naturel que les Italiens et les partisans de la séparation des pouvoirs espèrent que cette expérience profitera à leurs idées et à leurs intérêts; il est permis aux partisans du pouvoir temporel d'avoir foi dans sa conservation miraculeuse. Dans tous les cas, les uns et les autres sont dès à présent ramenés à un même point de départ : advienne que pourra, il n'y aura plus à Rome d'intervention étr angère. La papauté est mise à l'abri de toute agression extérieure; mais pour ce qui concerne son autorité intérieure, elle est ramenée, puisqu'elle veut être un pouvoir temporel, aux conditions ordinaires et au sort terrestre des pouvoirs temporels. Elle n'a plus pour durer qu'à compter sur elle-même. La France se retirant, elle est laissée en tête-à-tête avec ses sujets et avec l'Italie; c'est à elle de se créer, si elle le veut et si elle le peut, dans ce tête-à-tête les conditions d'une nouvelle destinée. Les obligations du 15 septembre remplies, ni la France ni l'Italie n'ont à répondre des transformations ou de la durée de la puissance temporelle des papes.

Telle est la signification immédiate des arrangemens de septembre, et cette signification est à la fois trop nette et trop vaste pour qu'il ne soit

pas puéril de chercher à l'atténuer ou à la grossir par d'inutiles commentaires. Ces arrangemens ne peuvent donner lieu qu'à un seul ordre de conjectures présentant un intérêt pratique et prochain. La seule stipulation sur laquelle un doute sérieux plane encore est celle qui dépend du refus ou de l'acceptation de la cour de Rome. Or, si c'est un refus, les responsabilités de l'Italie et de la France à l'endroit de Rome seront par le fait même et sur-le-champ singulièrement réduites. Nous voulons parler de la partie financière de l'arrangement, de celle qui, en transférant à l'Italie la portion la plus considérable de la dette romaine, offrirait à la cour de Rome une ressource naturelle pour l'entretien d'une force militaire suffisante. Le pape acceptera-t-il ou refusera-t-il cet arrangement financier? Voilà la question qui deviendra la plus intéressante lorsque la convention aura été votée à Turin. Certes nous croyons que le pape ferait un grand pas vers l'Italie, s'il ne repoussait point la combinaison du transfert des rentes; mais nous ne dissimulerons point que nous ne comptons guère sur l'acceptation. Supposons que le pape refuse les ressources financières qui lui sont offertes, nous le demandons à ceux qui s'efforcent d'interpréter la convention du 15 septembre dans le sens le plus restrictif contre l'Italie: croient-ils que la France sera arrêtée par cet obstacle dans l'exécution de la convention? Dans l'hypothèse que nous évoquons, et qui, nous le craignons bien, ne tardera point à être une réalité, la cour de Rome aborderait le nouvel ordre de choses qui se prépare sous des conditions bien plus défavorables que celles qui lui ont été ménagées. Manquant de moyens financiers, il lui serait difficile, impossible peut-être, d'organiser une force militaire suffisante. La France cependant, personne ne le contestera, n'en sera pas moins tenue, quelque risque que le pouvoir temporel puisse courir par l'effet du refus du saint-père, d'opérer au jour dit l'évacuation de Rome. Et si, après notre départ, la cour de Rome, faute de troupes suffisantes, était impuissante à maintenir l'ordre intérieur, si alors se présentaient des difficultés et des circonstances que la convention n'a point voulu prévoir et qui seraient la conséquence de la gêne financière que la convention a voulu prévenir, n'est-il pas naturel de supposer que la France et l'Italie seraient obligées de prendre des arrangemens nouveaux? On voit ainsi que la seule hypothèse conjecturale, pratique et prochaine, à laquelle la convention puisse donner lieu mène à des conclusions contraires à celles des adversaires de l'Italie.

L'effet direct et pratique de la convention est donc d'une importance si considérable qu'il y a une sorte d'enfantillage à se quereller d'avance sur les conséquences extrêmes qu'en peut faire sortir une interprétation contradictoire. A quoi servirait d'exiger du gouvernement italien et du gouvernement français qu'ils s'engageassent dès à présent, en dehors du texte de la convention, sur celles de ces conséquences extrêmes qui peuvent être les plus contraires à leur politique antérieure? Si les gouvernemens français et italien se fussent ainsi poussés l'un l'autre à bout, comme

on le fait dans la polémique à laquelle nous faisons allusion, il est évident qu'ils n'eussent jamais signé la convention. Demandez en ce moment au gouvernement italien de déclarer qu'il désavoue l'ordre du jour de M. de Cavour et qu'il renonce absolument à la fusion de Rome et de l'Italie sur le principe de l'église libre dans l'état libre; demandez au gouvernement français, qui a tant fait et tant parlé pour la conservation du pouvoir temporel, de déclarer qu'il ne croit plus à la durée de ce pouvoir, et qu'il en accepte dès à présent la déchéance irrévocable : qu'arrivera-t-il? Vous mettrez face à face deux situations fausses, et vous détruirez du coup la convention. L'acte diplomatique du 15 septembre n'a imposé ni à la France ni à l'Italie le désaveu de leur politique antérieure et le renoncement à leurs espérances futures. Il n'a fait que définir certaines obligations; au-delà de la limite de ces obligations, les appréciations, les traditions, les vœux, de même que la combinaison des circonstances futures et le tour des événemens, demeurent libres. Nous ne sommes donc pas surpris que l'Italie, par l'organe de M. Nigra, tienne à honneur de rattacher les actes du 15 septembre aux négociations intimes et sérieuses engagées dès 1861 entre M. de Cavour et la France; nous ne sommes point étonnés non plus que M. Drouyn de Lhuys, en annonçant au saint-siége le retrait de nos troupes, et sans ignorer qu'il abandonne ainsi le pouvoir temporel du pape aux chances auxquelles sont soumis tous les pouvoirs temporels de ce monde (qui n'ont à pourvoir que par leurs propres ressources à leur conservation intérieure), se refuse à prononcer prophétiquement la déchéance de la cour de Rome. Seuls, les adversaires de la convention et les partisans de l'occupation de Rome par nos troupes ont intérêt à vouloir déduire dès à présent ce qu'on pourrait appeler la philosophie de la convention du 15 septembre.

A vrai dire, c'est le parti qui a le plus de raisons d'avoir foi dans les profits que lui rapportera la cessation de l'occupation de Rome par la France qui est aussi le plus intéressé à se montrer discret dans l'interprétation des derniers arrangemens. Persuadés que la nouvelle combinaison sera bien plus avantageuse à l'Italie qu'à la politique professée jusqu'à présent par la cour de Rome, nous verrions avec peine le parlement et le ministère italiens s'égarer dans les controverses conjecturales où la presse française a consumé tant de vaines et irritantes paroles. Il serait habile, spirituel et digne de la part des chambres italiennes de contenir dans des limites pratiques et d'abréger la discussion de la convention. Les Italiens sauront montrer en cette circonstance la sagacité et le tact politique dont ils ont donné tant de preuves. L'émotion causée par le projet de translation de la capitale s'est bien calmée à Turin même. La commission chargée d'examiner la convention est unanimement favorable; elle est présidée par M. Boncompagni, un ancien ami de M. de Cavour, un des hommes politiques du Piémont qui, par le conseil et la parole, ont depuis 1859 le plus utilement concouru à la bonne direction des affaires italiennes, un de ceux qui sont

le plus capables d'indiquer la nouvelle route qui s'ouvre à l'Italie. Nous l'avons dit, et il faudra longtemps encore le répéter, le grand avantage de la convention est de donner une direction nette et pratique à la politique intérieure de l'Italie. Ce n'était pas avec la déclaration parlementaire qui proclamait Rome capitale, en ajoutant que la question romaine ne devrait être résolue que par les moyens moraux et avec le concours de la France, que la politique intérieure de l'Italie pouvait avoir de la consistance, de la solidité et de la force. Cette déclaration emphatique, qui n'était suivie d'aucun effet, pesait au contraire sur le pays comme une démonstration d'impuissance. Rome capitale était une devise qui accusait le gouvernement et le parti modéré d'inertie et qui ne prêtait une certaine force qu'au parti d'action. Rome capitale armait Garibaldi à Aspromonte, et contraignait le gouvernement italien à exercer des répressions douloureuses. L'emploi « des moyens moraux » était impossible tant que les Français demeuraient à Rome : aucune idée de transaction et de conciliation ne pouvait s'échanger entre l'Italie et la cour de Rome à travers une ceinture de baïonnettes étrangères. Le projet de concert avec la France était devenu lettre morte depuis la fin de M. de Cavour. L'Italie était condamnée à une immobilité ruineuse. Les choses sont aujourd'hui complétement changées. L'accord avec la France est enfin accompli, et commence à produire des œuvres vives. La France conclut avec l'Italie un pacte qui équivaut à la garantie implicite de l'unité italienne. La France prend date pour quitter Rome. La voie est ouverte aux moyens moraux par lesquels peut se résoudre le conflit de l'Italie et de la papauté. La politique intérieure de l'Italie aura désormais l'un de ces deux alimens : ou elle pourra travailler à se réconcilier avec la papauté, ou bien, si l'opiniâtreté de la cour de Rome est invincible, l'Italie recueillera avec certitude le bénéfice des fautes de cette cour. Dans tous les cas, la position de Rome est changée au sein de l'Italie; elle va cesser d'y représenter cette offense, cette menace au sentiment de l'indépendance nationale qui s'appelle l'intervention étrangère. Enfin l'union intime de la France et de l'Italie, fondée sur de nouveaux gages, protége l'Italie contre la ruine financière. Du même coup elle permet à l'Italie de réaliser des économies considérables, d'arriver à l'équilibre financier et de relever son crédit. Comment devant de telles perspectives aucun des hommes politiques de l'Italie, aucun de ceux qui ont marqué dans l'œuvre de la libération nationale pourrait-il hésiter à donner à la convention une approbation sincère, entière, confiante et reconnaissante?

C'est aller au plus pressé que d'apprécier la convention du 15 septembre au point de vue italien, puisque c'est au sein du parlement italien que la convention traverse en ce moment sa première épreuve. Nous ne sommes point de ceux qui méconnaissent la grandeur des intérêts français qui sont en jeu dans le nouvel ordre de relations créé désormais entre la France et la cour de Rome. Nous ne sommes surtout point de ceux qui verraient sans regret que ces grands intérêts fussent dérobés chez nous à l'épreuve d'une

large et libre discussion. Nous l'avons toujours dit, depuis 1859 la question qui se débat entre l'Italie et Rome est française au premier chef; c'est la question des rapports du spirituel et du temporel, des droits politiques et des droits religieux de la conscience. La France est le seul grand pays de l'Europe qui ait résolu cette question conformément aux principes modernes. Nous l'avons résolue en principe en 1789 par la séparation du spirituel et du temporel, par la constitution de l'état absolument laïque délivré de toute attache avec aucun dogme religieux. Nous ne l'avons résolue qu'en principe, car dans la pratique, le développement des institutions libérales ayant été chez nous constamment entravé, nous avons conservé une législation contradictoire, et il nous reste beaucoup à faire encore pour établir les rapports de l'état et des églises sur la base naturelle et juste du droit commun et de la liberté de conscience. L'ébranlement du pouvoir temporel de la papauté est donc, à nos yeux, pour la France une grande occasion de poursuivre chez elle l'application des principes posés en 1789. Certes, si cela eût dépendu de nous, nous n'eussions pas mieux demandé que de voir ces hautes et décisives questions abordées dans la presse et dans les chambres à la française, c'est-à-dire dans la région même des principes, avec cette sincérité logique qui est un des beaux caractères du génie national. Nous ne cachons point le regret que nous éprouvons à voir la solution partielle et tâtonnante de ces questions s'engager dans les faits, par des voies détournées, sous le couvert des expédiens d'une politique variable; mais, n'étant point les auteurs des faits, nous ne sommes point responsables de la façon dont ils se présentent. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de réserver les droits de la libre discussion, c'est d'exprimer le regret que nos assemblées publiques, moins favorisées que celles de l'Italie, ne puissent exercer aucune influence sur des actes aussi importans que ceux du 15 septembre. Après cela, il est naturel que nous prenions aisément notre parti des faits qui nous paraissent devoir aider au succès des principes que nous défendons.

Nous échappons donc aux vifs reproches que M. de Falloux adresse à une portion de la presse française dans un récent écrit sur la convention du 15 septembre. Nous avons lu avec une curiosité empressée la brochure de M. de Falloux. Nous avons été fâchés de n'y trouver que des récriminations éloquentes, mais stériles. M. de Falloux ne se méprend nullement sur la portée des arrangemens du 15 septembre : il y voit le commencement d'une crise inévitable pour le pouvoir temporel; chose curieuse cependant, sur la question pratique, sur celle qui intéresse le présent et l'avenir, sur la politique que la cour de Rome doit adopter, l'écrivain catholique se tait systématiquement. « En examinant la convention du 15 septembre, dit-il, je ne me permettrai pas de rien préjuger au point de vue de Rome. Le souverain pontife délibère à cette heure et passe alternativement de son oratoire à la chambre de son conseil; ses enfans n'ont d'autre marque de

dévouement à lui offrir que d'attendre, de respecter et de servir ses résolutions, quelles qu'elles soient.» Situation singulière : ce pouvoir temporel, auquel on n'hésite pas à prêter pendant quinze ans les soldats de la France, on se fait scrupule de lui donner une exhortation, un conseil! On lui transporte l'infaillibilité du pouvoir spirituel; on lui accorde une obéissance aveugle et passive! M. de Falloux ne s'aperçoit-il pas qu'une façon pareille de traiter le pouvoir temporel recommande mal les protestations qu'il élève contre la convention du 15 septembre au nom d'un libéralisme inconséquent qui ne sait que fermer les lèvres et s'incliner devant les résolutions de Rome?

S'interdisant toute appréciation des résolutions que la cour de Rome est appelée à prendre, M. de Falloux se borne à répéter de vaines critiques des faits accomplis en Italie depuis 1859, à blâmer les motifs sur lesquels le gouvernement français appuie la convention, et à déplorer l'évacuation de Rome par nos troupes. Nous ne dirons point que toutes les critiques de M. de Falloux manquent de trait et d'à-propos. Aux reproches qu'on fait au pape de n'avoir accompli aucune des réformes qui lui ont été conseillées, M. de Falloux répond par de piquantes représailles. « Quoi! vous vous plaignez de vos conseils méconnus! mais le plus puissant de tous, le conseil de l'exemple, pourquoi donc ne l'avez-vous pas donné? Est-ce que faire briller la liberté en France ne fut pas toujours le meilleur moyen de la faire rayonner en Europe? Quoi! Pie IX... est un rétrograde, relaps, incorrigible, et vous, vous parlez au nom d'un gouvernement qui a pour régime une double sanction populaire, qui commande l'armée la plus vaillante, qui dirige la centralisation la plus précise et la plus rapide, et qui cependant ne se croit pas encore en mesure de donner à Paris un conseil municipal librement élu, de renoncer à la loi de sûreté générale, de relâcher les liens de la presse, de rendre aux députés le droit d'initiative, de diminuer la pression officielle sur les élections, etc.! » La riposte, à coup sûr, est de bonne guerre; il est bon que du côté clérical aussi bien que du côté libéral on rappelle au gouvernement que la logique et la consistance de sa politique en Italie lui commandent d'aviser au progrès de nos institutions intérieures.

Toutes ces épigrammes, qui portent souvent juste, ne réussissent point cependant à cacher la stérilité de la conclusion de M. de Falloux, qui se réduit à ce regret : il fallait laisser à Rome indéfiniment la main armée du gouvernement français! — Une politique qui aboutit à un si triste refrain est-elle vraiment une politique? M. de Falloux parle souvent du sentiment de l'honneur; en vérité, on ne comprend pas l'idée que M. de Falloux et ses amis se font de l'honneur de la cour de Rome. Est-il donc si honorable de prétendre que l'on ne peut vivre sans l'appui incessant de l'étranger? est-il si honorable d'invoquer à perpétuité la protection armée d'un gouvernement qu'on raille avec tant d'entrain? On se méprend sur l'honneur du saint-siége, comme on se méprend sur les conditions prétendues de son

indépendance. On veut, pour que le pape soit indépendant, qu'il soit gardé à Rome par une armée étrangère! On répète comme un oracle profond le lieu-commun attribué à Napoléon : « il ne faut pas que le pape soit à Paris, à Vienne ou à Madrid; » mais croit-on que si l'on eût dit à Napoléon que le pape serait gardé à Rome par des Français, des Autrichiens ou des Espagnols, il eût vu là cette garantie d'indépendance qu'il demandait ce jour-là pour la papauté? Si en 1849 les Autrichiens nous avaient gagnés de vitesse et nous avaient devancés à Rome, si depuis quinze ans ils entretenaient dans la ville éternelle un corps de quinze ou vingt mille hommes, quel est en France le catholique qui regarderait une telle situation comme normale, qui en demanderait la prolongation? Nous faisons au patriotisme de M. de Falloux l'honneur de croire qu'il ne serait point ce catholique-là. Pourquoi donc vouloir charger la France d'une tâche qu'on eût trouvée odieuse et honteuse, si on l'eût vue remplie par un autre peuple? M. de Falloux regrette les malentendus qui divisent en France les partis libéraux. Le plus grand et le pire des malentendus qui séparent de la démocratie libérale ceux des catholiques qui voudraient être libéraux naît justement de la protection armée prêtée par la France au pouvoir temporel, et c'est M. de Falloux qui voudrait perpétuer ce démenti donné aux principes élémentaires du libéralisme et le malentendu funeste qui en est la conséquence! Les catholiques éclairés, dont M. de Falloux est l'organe, sont d'ailleurs par trop pessimistes, ils manquent de confiance; on serait tenté de leur dire qu'ils sont des hommes de peu de foi. Pourquoi s'opiniâtrent-ils à penser qu'entre la papauté et l'Italie voulant vivre d'une vie nationale indépendante toute réconciliation est impossible? Pourquoi, au lieu de rechercher de bonne foi et avec confiance ce qui pourrait unir l'Italie et la papauté, s'obstinent-ils à envenimer les préjugés qui les divisent? Si l'inexorable force des choses oblige la papauté à se dépouiller d'attributions politiques qui ne sont point inhérentes à son essence religieuse, pourquoi, s'érigeant en prophètes de malheur, renoncent-ils à croire que l'église pourra conserver son indépendance, et la conscience religieuse sa liberté? M. de Falloux nous prend nous-mêmes à partie. Nous avons exprimé depuis longtemps la conviction que la fin du pouvoir temporel mettrait un terme à ces garanties prétendues d'indépendance que le catholicisme avait cru trouver en France dans les concordats, qu'alors les consciences catholiques seraient forcées de chercher des garanties plus nobles et mieux assurées dans les libertés politiques de droit commun, que la cause des revendications libérales dans notre pays recevrait ainsi une force morale et un mobile d'action qui lui ont manqué jusqu'à ce jour. Certes nous n'avons jamais imaginé que cette transition pût s'accomplir sans lutte; mais la lutte, c'est la liberté même, et les libertés que l'on garde sont celles que l'on a laborieusement conquises, non celles que l'on a reçues avec indifférence comme l'octroi d'un pouvoir bénévole. M. de Falloux nous conteste cette espérance; il est le médecin tant pis du catholicisme

aussi bien que de la liberté. Nous ne sommes peut-être pas étonnés d'avoir meilleure opinion que M. de Falloux de l'avenir de la liberté dans notre pays; mais nous sommes surpris d'espérer mieux que lui de la vitalité des croyances religieuses et du succès avec lequel elles doivent traverser les transformations sociales et politiques de notre siècle.

Au surplus, le fait de la cessation de notre occupation de Rome rendra aux catholiques un premier service en déplaçant pour eux le champ de la controverse, en leur retirant le thème usé des récriminations et des redites, en les obligeant à penser moins au passé et à songer davantage à l'avenir. Devant les horizons qu'ouvre en ce moment la crise du pouvoir temporel, les questions courantes paraissent bien pâles. Il en est cependant qui tiennent pour ainsi dire à la vie quotidienne des sociétés, et qui se présentent avec un tel caractère d'urgence qu'on ne saurait les négliger impunément. La crise commerciale et financière qui sévit en ce moment dans le monde appartient aux questions de cet ordre. Il semble que les affaires saines et régulières aient eu moins à souffrir en France qu'en d'autres pays de ce mal passager. En France, la crise est peut-être moins commerciale que financière. On avait chez nous spéculé bien moins qu'en Angleterre sur les marchandises de grande consommation, telles que le coton et le sucre, qui ont subi depuis deux mois une dépréciation énorme. En revanche, une fâcheuse tendance, une tendance malheureusement invétérée, compromet en France la bonne direction des affaires : nous voulons parler de l'ardeur irréfléchie avec laquelle on engage les capitaux en des emplois ou des entreprises qui les immobilisent. Il doit y avoir entre les capitaux consacrés à la production industrielle, aux échanges commerciaux, capitaux destinés à se renouveler sans cesse et à rester disponibles, et les capitaux consacrés à l'immobilisation et qui ne se recomposent que lentement par les intérêts annuels, une juste proportion à garder. Quand cet équilibre est rompu, quand on s'adonne sans modération aux entreprises qui immobilisent le capital, quand on détourne vers ce courant une portion des capitaux destinés à soutenir le roulement naturel de la production et des marchandises, on entre dans une situation économique critique, où tout accident peut devenir un mal grave. Il est évident qu'on s'est trop abandonné en France à cet entraînement. Le marché français est depuis quelque temps assailli par d'énormes emprunts étrangers; il fait face à l'intérieur à la construction de chemins de fer, aux entreprises des sociétés immobilières, aux travaux publics exécutés par nos départemens et par nos villes: il contribue presque exclusivement à la construction des voies ferrées dans plusieurs pays. La première conséquence d'un pareil emploi des capitaux, celle à laquelle nous assistons, est un renchérissement extrême du capital et du crédit. Si l'on ne se calme pas, si l'on ne se modère pas, si l'on ne s'arrête pas un peu dans cette voie, il faut s'attendre à une série de crises intermittentes.

Dans cette situation, la seule institution dont la conduite ait mérité

d'être louée est la Banque de France. Jamais cette institution n'a été gouvernée avec plus de sagesse et d'habileté qu'au milieu des circonstances difficiles que nous avons traversées depuis un an. La Banque de France a donné cette année des exemples qui auraient dû être suivis. Elle s'est fait ainsi une situation qui est de nature à inspirer toute sécurité, et une banque rend un éminent service aux intérêts financiers et commerciaux du pays quand elle se ménage une telle situation. La Banque a conservé un encaisse suffisant, elle a restreint la circulation de ses billets, elle a diminué considérablement les avances qu'elle fait sur les titres et valeurs qui représentent du capital fixe, elle offre d'abondantes ressources aux opérations commerciales qui se meuvent avec les capitaux de roulement. Nous le répétons, cet exemple devrait servir d'enseignement non-seulement au commerce, mais aux administrations qui dépensent en travaux publics des capitaux considérables. Dans ces circonstances, nous ne sommes pas peu surpris du bruit qui se fait depuis quelque temps autour d'un projet nouveau de grands travaux publics qui ne devrait pas absorber moins de 500 millions. L'honorable ministre des travaux publics, M. Béhic, dit un mot de ce projet pendant la session des conseils-généraux. Nous ne craignîmes pas, bien que la crise n'eût point éclaté alors, de déclarer qu'un tel projet n'était guère conforme aux circonstances. Aujourd'hui, quoique les difficultés de la situation financière soient loin d'être surmontées, on parle encore de ce plan de travaux publics : certains journaux indiquent même confusément les combinaisons financières à l'aide desquelles on le mettrait à exécution. Personne assurément n'est contraire à l'exécution de travaux profitables au pays; mais encore faut-il garder une certaine mesure entre les divers emplois nécessaires ou utiles des ressources publiques, et faudrait-il apporter une certaine discrétion dans le choix du moment. On étonnerait bien aujourd'hui celui à qui l'on viendrait dire que ce qui est oublié, négligé, omis en France, ce sont les travaux publics! La France, avec les 200 millions annuels qu'elle leur alloue sur ses budgets, avec les 400 millions de travaux qu'exécutent ses compagnies de chemins de fer, avec les millions que ses maires et ses préfets prodiguent à l'embellissement des villes, a bien plutôt l'air d'un particulier qui aurait confié l'administration de sa fortune à des maçons. L'obstacle à un projet de travaux publics qui serait exagéré dans la conception et intempestif dans la réalisation se rencontrera dans la question financière. Évidemment on ne songera point à réduire l'armée pour augmenter l'allocation budgétaire des travaux publics; on n'accroîtra point les impôts à cette intention. Reste l'emprunt : les combinaisons vagues indiquées par les journaux sembleraient se rapporter à une sorte d'émission d'obligations ou à la création d'une caisse des grands travaux publics analogue à la caisse des travaux de la ville de Paris. Une émission d'obligations amortissables, on a vu par l'expérience des obligations trentenaires que c'était le mode d'emprunt le plus onéreux pour l'état. Le précédent de la caisse des travaux de la ville de

Paris n'est point conforme à l'œuvre qu'on voudrait entreprendre. La ville de Paris fait dans ses travaux une opération commerciale : elle acquiert des terrains et les met en valeur pour les revendre. La caisse des travaux est une dette flottante destinée à couvrir momentanément une différence entre le prix de revient des terrains acquis par la ville et le prix de vente auquel elle espère les écouler. On avait à l'origine estimé qu'une vingtaine de millions suffirait pour couvrir cette différence, et aujourd'hui les bons émis par la caisse des travaux atteignent 100 millions, ce qui annonce, pour le dire en passant, que la ville de Paris est beaucoup plus prompte à acquérir des terrains qu'à en revendre, et qu'il serait sage à elle de songer à une liquidation partielle de l'énorme stock qu'elle a accumulé entre ses mains. La caisse des grands travaux publics ne serait donc semblable en rien à la ville de Paris. Si elle émettait des bons à courte échéance, elle ferait une concurrence fâcheuse aux bons du trésor; si elle émettait des obligations amortissables, elle nuirait à la rente française : défavorablement accueillie sur le marché financier, elle viendrait ajouter une lourde complication à une situation déjà travaillée par bien des difficultés.

On sait que les voyages des souverains n'ont pas le don d'exciter notre curiosité et de nous donner à penser. Le voyage que l'empereur Alexandre vient d'accomplir à Nice, en traversant l'est de la France, ne nous suggère donc aucune réflexion politique. On a bien le droit d'appliquer au tsar le mot du vieux doge à Louis XIV. Ce qui a dû l'étonner le plus dans notre France, toute pénétrée de sympathie pour la Pologne, c'est de s'y trouver. Il paraît que l'on ne s'attendait pas d'abord à cette visite de l'empereur Alexandre, que le public français regarde comme un acte empreint d'une certaine hardiesse, surtout s'il ne procure à la Pologne aucun adoucissement. Les politiques du Nord ont l'air de terminer cette année, qui pour eux a été laborieuse, par ces excursions capricieuses que les Anglais affairés appellent des *trips*. Tandis que le tsar allait à Nice, le grand homme de cette année, l'heureux M. de Bismark, revenait de Biarritz. Le pauvre M. de Rechberg accomplit, lui, un plus fâcheux voyage; il quitte le ministère parce qu'il avait, dit-on, le tort de trop inféoder la politique autrichienne à la politique prussienne. Son dernier acte aura été de signer le traité de paix du Danemark. Les choses vont donc reprendre en Allemagne leur marche accoutumée. La liaison de passade de l'Autriche et de la Prusse est finie. L'Autriche, qui réunit son *Reichsrath*, annonce l'intention de s'occuper de ses affaires intérieures, de bien vivre avec tout le monde et de reprendre en Allemagne le patronage des états secondaires. M. de Bismark, en passant à Paris, ne s'est pas fait faute de dire que la Prusse n'a jamais contracté l'obligation de garantir la Vénétie à l'Autriche. L'empereur Alexandre en doit avoir dit autant à l'empereur Napoléon III. Le Nord a quitté la scène; c'est maintenant l'Italie qui l'occupe.

Quelques amis fidèles rendaient, il y a peu de jours, les derniers devoirs à l'un des collaborateurs les plus assidus et les plus méritans de la

Revue, M. P. Scudo. C'est dans la *Revue des Deux Mondes* que M. Scudo a rempli une carrière d'écrivain que les amis de l'art musical n'oublieront point. Nous ne parlerons pas du talent de M. Scudo; artiste sincère, connaisseur érudit et délicat, amateur passionné, M. Scudo a pu porter quelquefois dans sa critique une vivacité qui n'a pas dû laisser chez de véritables artistes de durables ressentimens. Curieux tempérament, dans un temps comme le nôtre, que celui d'un homme rapportant tout à l'art, la religion, la philosophie, la politique, ses amitiés et ses haines, si l'on pouvait donner ce nom cruel à des dissidences esthétiques! La vie de M. Scudo a ressemblé par momens à un pèlerinage à la façon de Wilhelm Meister. Né à Venise, élevé à Vienne, vaguant en Allemagne, professeur dans l'école de Choron, un accident de voyage lui fit trouver à Vendôme, chez une honorable famille éprise de littérature et d'art, une amitié hospitalière et constante qui a été le soutien discret et l'honneur de sa vie. Ce sont ses hôtes de Vendôme qui ont soigné pieusement M. Scudo dans la maladie qui l'a frappé d'une mort prématurée. E. FORCADE.

REVUE DRAMATIQUE.

Il faut s'attendre aux contrastes quand on cherche à suivre dans son ensemble le théâtre contemporain. D'une comédie telle que *le Marquis de Villemer,* nourrie de hautes idées, de sentimens nobles ou charmans exprimés dans une langue pure et poétique, il faut quelquefois passer brusquement à ces pièces de genre d'un caractère mixte, qu'enfante aujourd'hui dans le désordre la littérature dramatique issue des diverses tentatives radicales essayées depuis 1825. Si de pareilles pièces n'ont qu'une fortune éphémère, les belles comédies, en revanche, ne passent point du jour au lendemain. La scène qui a eu le bonheur de s'en emparer les retient, de l'aveu du public, aussi longtemps qu'il lui est possible, et c'est ainsi que *le Marquis de Villemer,* qui a obtenu l'année dernière un succès si brillant à l'Odéon, y reparaît encore cette année dans tout son éclat. C'est le propre des œuvres excellentes de se prêter sur la scène à différentes interprétations également heureuses et d'occuper encore la critique à ce point de vue, alors qu'elle croit avoir épuisé tous les éloges. George Sand avait trouvé dès l'abord et a encore rencontré depuis pour traduire sa pensée dramatique deux artistes d'une intelligence et d'un mérite éprouvés. Berton avait donné au personnage du duc d'Aleria une aisance, une rondeur, une gaîté de bon aloi. Brindeau, en qui s'incarne depuis la reprise de la pièce le type du viveur de bonne race, a compris et rendu le rôle avec non moins de finesse et d'originalité. Son talent y a saisi des nuances différentes et tout aussi vraies : il accuse un peu moins peut-être la franche désinvolture des façons et du caractère du gentilhomme dissipé; mais il nous semble qu'il accentue davantage les autres côtés, qu'il donne une certaine expression voilée de mélancolie aux réveils d'âme et de sentiment du pécheur, et, pour notre part, le duc d'Aleria nous serait volontiers plus sympathique

avec ces teintes légèrement fondues et adoucies. Quant au marquis de Villemer, c'est une figure qui nous revient, elle aussi, transformée sans être amoindrie. Ribes, l'ardent artiste mort à la tâche, n'a pas emporté avec lui le secret de cette passion tour à tour haletante, contenue et sombre, qui fait du marquis de Villemer une des conceptions les plus attachantes de notre roman et de notre théâtre. Laroche, qui a repris le rôle, s'en acquitte à merveille. Son geste est assurément moins fébrile, il y a parfois dans son regard un peu trop de calme et de sécurité; mais sa voix, moins défaillante que celle de Ribes, sait trouver des accens non moins amers et douloureux.

Les nouvelles pièces, les menus succès du moment sont bien loin d'offrir en soi les mêmes ressources d'interprétation et le même fonds d'idées fécondes. En premier lieu se présente une comédie en trois actes, *Un Ménage en ville,* que M. Barrière vient de donner au Gymnase. M. Barrière est un des représentans principaux de ce genre mélangé qui a emprunté au romantisme l'imagination, à l'école réactionnaire venue ensuite la logique et le bon sens bourgeois, au réalisme enfin la crudité des peintures et surtout l'exclusive préoccupation du détail des mœurs contemporaines. M. Barrière est de ceux qui semblent parfois deviner les conditions complexes du drame nouveau, mais qui, ne pouvant réussir à trouver l'ensemble et le plan symétrique de l'édifice, cessent vite d'en prendre souci. Quand cet auteur, il y a huit ans, a produit *les Faux Bonshommes,* on a crié un instant à la résurrection de la vraie comédie. Cet enthousiasme était un peu brusque et irréfléchi. Ce n'est pas que M. Barrière n'eût apporté rien de nouveau et d'original à la scène : des applaudissemens aussi énergiques et moins mérités ont salué depuis des dramaturges dont l'invention et le talent sont plus contestables; mais à propos des *Faux Bonshommes* on s'était, je crois, abusé sur la perspective; on jugeait mal, sinon des mérites particuliers de l'œuvre, du moins de ses dimensions. M. Barrière, par ses qualités comme par ses défauts, avait pu tourner facilement la tête à certains juges superficiels, qui regardent surtout le dehors et s'en tiennent aux choses de détail; il ne s'est point emparé de ceux qui apprécient en thèse absolue, qui ont le sentiment de l'art avec des élans vers l'avenir, et qui ont suivi d'un œil attentif le mouvement de la scène française depuis trente années. Comme le propre de M. Barrière est de réussir assez bien dans l'exécution des détails, dans les petites scènes, et que son dialogue a de soudains épanouissemens remplis de charme et d'imprévu, il n'en fallait pas davantage pour qu'il séduisît de prime abord les intelligences accessibles à ces appâts; mais qu'on examine avec attention, au point de vue de l'art, sa manière et ses procédés : n'est-on pas forcé de convenir que ses comédies en général ne sont point des œuvres soutenues, homogènes et bien cimentées, que l'auteur sait construire habilement, au moyen de pièces rapportées, des mosaïques plus ou moins heureuses, mais qu'il s'est arrêté, comme bien d'autres, pour cueillir à droite et à gauche quelques fleurs douteuses, au milieu de ce grand chemin qui seul conduit un artiste au but?

Certes la peinture de ce qu'on appelle le *réalisme,* c'est-à-dire des types fugitifs du jour et des drôleries contemporaines dans toute leur exactitude matérielle, présente de grandes séductions et surtout de grandes facilités

à un dramaturge. On a là devant soi tant de ressources toutes prêtes, tant d'élemens comiques d'avance goûtés et applaudis par le public, et qu'on peut d'ailleurs saisir et traiter d'une main preste, sans effort d'imagination, *la mode,* puisqu'il faut l'appeler par son nom, jouit à présent d'une telle vogue sur notre théâtre, que plus d'un esprit d'ailleurs capable de voir plus haut et plus loin n'a pu résister au plaisir de tourner exclusivement son observation de ce côté, et une fois emprisonné dans ce cercle, a pris un tel goût aux petits succès que l'on y moissonne, qu'il a oublié d'en sortir.

Si nous insistons sur ce point, c'est que l'on retrouve la même recherche exagérée du détail purement matériel dans la nouvelle pièce de M. Barrière, dont le sujet peut être indiqué en quelques mots. Deux jeunes couples vivent en paix sous l'œil paternel d'un vieil oncle célibataire, excellent homme. Cette paix toutefois est mal assise; l'un des jeunes maris, Marcel, entretient clandestinement un ménage en ville, c'est-à-dire une ancienne maîtresse dont il a un enfant, et à laquelle, par faiblesse, il a cru devoir cacher son mariage. Le beau-frère de Marcel, un avocat homme de sens, l'engage à trancher net cette situation intolérable. Celui-ci n'en a pas la force, et pour comble d'embarras, à la suite d'une série de malentendus et de fausses démarches, c'est l'avocat si bon conseiller qui passe pour avoir la liaison criminelle. De là des péripéties tour à tour bizarres et dramatiques au terme desquelles la maîtresse et l'enfant sont rejetés sur le compte et les bras de l'oncle célibataire, qui, fort en peine d'une position aussi ridicule qu'incommode, se dévoue néanmoins pour ramener la paix dans le ménage de sa chère nièce. La donnée, on le voit, n'est pas très neuve, et le dénoûment laisse à désirer. M. Barrière, à force d'esprit, de saillies, et en accumulant les uns sur les autres ces petits épisodes où il excelle, est parvenu, avec le concours d'artistes habiles, à exciter le rire du public et à couvrir bien des longueurs, des invraisemblances et des vulgarités; mais pour un homme qui se pique d'écrire de vraies comédies, cette œuvre est loin d'être réussie. S'il y montre, suivant sa coutume, des éclairs véritables de sensibilité, en revanche comme le mauvais goût et parfois la déclamation entachent la forme et le fond! Quelle responsabilité ici encore assume la *mode!* N'est-ce point le désir de lui sacrifier qui dicte à M. Barrière ces tournures de phrases hybrides, ces expressions dont le souvenir seul fait frémir? Est-ce donc au Gymnase qu'il faut aller désormais pour entendre parler un tel langage? Ajoutons que M. Barrière a le tort d'épuiser pour ainsi dire jusqu'à la moelle certaines situations qui demanderaient à être maniées d'une main plus discrète. Au demeurant, bien que sa nouvelle pièce mérite par quelques côtés le succès d'hilarité qu'elle a obtenu, voici ce que nous dirons à l'auteur : en écrivant *Un Ménage en ville,* vous avez écrit une œuvre drôle, c'est le mot qui convient ici; or une œuvre drôle est-elle faite pour vous satisfaire, vous et le théâtre qui la joue? C'était aussi une œuvre drôle que cette comédie, *un Mari qui lance sa femme,* représentée, il y a quelques mois, sur la même scène; mais quel rapport y avait-il entre l'art et cette pièce? Est-il bon, est-il salutaire que l'étude des petites réalités se développe ainsi aux dépens de la saine pensée et de l'exécution vigoureuse de l'ensemble? On répète volontiers que nos écrivains, et nos romanciers en particulier, dédaignent désormais

de penser et aussi d'écrire en français : quelle force de vérité n'acquiert pas un pareil reproche, surtout dans son second terme, quand on l'applique à nos faiseurs de drames et de vaudevilles! Il est trop facile d'avoir de l'esprit, ou plutôt de *faire* de l'esprit, pour employer une des expressions que consacre un certain langage, avec les termes bizarres d'un vocabulaire adultéré sans vergogne; mais être spirituel avec ce limpide esprit gaulois qui se respecte assez dans son expression pour n'avoir point recours aux parures fausses et de mauvais goût, cela est chose moins aisée. La gaîté doit avoir toujours, qu'on nous passe le mot, une mise propre et soignée. La raillerie française particulièrement a eu à toutes les époques la réputation de parler un langage net, précis et châtié; par quel funeste courant a-t-elle donc passé dans ces derniers temps pour être ainsi devenue trouble et bourbeuse? Que M. Barrière réfléchisse aux sources où il va puiser ses plaisanteries et ses bons mots, et son esprit sera édifié sur ce point!

Avec *les Pommes du voisin,* la pièce que M. Sardou vient de donner au théâtre du Palais-Royal, et dont le sujet est emprunté à un roman bien connu de Charles de Bernard, nous retombons dans le rire fou et étourdissant. L'esprit de M. Sardou, nous l'avons déjà dit ici, n'a jamais connu la tempérance, et je ne sais pas de pêle-mêle égal à celui de ses comédies. Parmi les jeunes dramaturges de ce temps-ci, l'auteur des *Pommes du voisin* nous semble celui qui reflète le mieux les allures troubles et indécises de la scène française contemporaine. C'est peut-être qu'il connaît mieux que personne le public auquel il s'adresse; il sait que pour ce public le théâtre n'a plus aucun caractère sérieux et littéraire, que les spectateurs sont blasés, et que la satiété pourrait bien être le vrai mot de la situation. La littérature dramatique en effet n'est-elle pas devenue, ainsi que le roman, la pâture quotidienne de l'intelligence pour la masse du public actuel? Il a devant lui tant de théâtres, de pièces et de faiseurs, que tout cela, drames, vaudevilles, machines féeriques et comédies, tourbillonne sous ses yeux et dans sa cervelle en une confusion et en un chaos incroyables. Je m'imagine quelle étrange idée un spectateur pris dans la foule de ces bourgeois ou de ces ouvriers illettrés, grands amateurs de théâtre, peut se faire de l'art dramatique en vogue aujourd'hui, de ses visées, de son rôle et de son essence. Je suppose qu'il a vu un jour un drame à grand spectacle ou à grand renfort de sentimens et de situations exagérés, et qu'il assiste le lendemain à une de ces comédies de la nouvelle école où un rire fiévreux, convulsif, fait pendant à ces émotions factices ou heurtées que le drame lui a procurées : quelle impression lui reste-t-il de cet ensemble tumultueux? Emporte-t-il des pièces du Gymnase, du Vaudeville ou des Variétés une idée plus nette que celle qu'il a retirée des pièces mélodramatiques de la Gaîté ou de l'Ambigu? Non, il doit avoir la conscience instinctive que l'une et l'autre littérature flotte dans le vague et à l'aventure, et que les œuvres qu'on représente sont pour la plupart mal venues et trop vite écloses. Pour la comédie et le vaudeville, il est manifeste qu'il a raison. On sent, par exemple, que notre vaudeville tend de plus en plus à s'élever et à s'agrandir; il prend des airs de comédie, et, comme première transformation, le couplet en a disparu. Ce n'est pas nous qui nous

en plaindrons. Il était commode, à coup sûr, de pouvoir terminer dans le chant léger d'une musique ailée le trait final d'une situation ou d'un sentiment; mais ce procédé bâtard n'était pas sérieusement viable. Le dialogue qui a besoin des violons ne saurait être un bon dialogue, et les violons, d'un autre côté, auront toujours mauvaise grâce à venir jeter leur vocalise importune au travers d'une scène bien conduite. Mais le genre complexe actuel, qui n'est plus l'ancien vaudeville, n'est pas encore la nouvelle comédie : il faudra peut-être bien des essais et des tâtonnemens pour en ordonner tous les élémens dans une heureuse harmonie et arriver au rajeunissement auquel on aspire. Des combinaisons singulières, une débauche d'imagination ou de gaîté factice ne sauraient donner la note vraie de l'esprit français. Nous ne sommes pas un peuple d'imagination, il nous faut prendre notre parti sur ce point, et cependant nous avons eu une littérature dramatique et surtout un théâtre comique plus vivace que la plupart des autres peuples de l'Europe moderne. Nous avons montré dans ce domaine littéraire un esprit de suite et de recherche presque merveilleux. Notre génie national, rebelle par nature aux rêveries que fixe le livre, s'est attaché obstinément aux conceptions qui passent sur la scène. Nous avons en un mot, — et ces tâtonnemens, ces essais opiniâtres, quoique malheureux, que nous renouvelons encore chaque jour, confirment notre assertion, — l'amour et le sens des choses scéniques; le cadre dramatique nous convient, à n'en pas douter. Et ce n'est pas la poésie en elle-même que notre nation poursuit là, c'est la vérité, et particulièrement la vérité qui revêt la forme de la satire. On peut retrouver condensée dans notre théâtre moderne toute la verve de nos vieux contes, de nos fabliaux, de nos épigrammes, de nos poèmes malins; la nature s'est toujours effacée pour nous devant l'homme : à celui-ci tout cède la place, et il apparaît seul en relief. Quel a été l'objet des peintures de ces écoles différentes qui ont tour à tour en ce siècle-ci pris possession de notre scène? N'est-ce pas l'homme et la société? Et malgré toutes les transformations et le martelage laborieux que subit à présent l'art dramatique, l'idée fondamentale demeure la même, la différence vraiment essentielle est celle-ci, qu'au lieu de peindre, comme Molière et Racine, les types permanens ou les ridicules éternels de l'humanité, les dramaturges contemporains, tels que MM. Barrière, Sardou et les autres, se prennent de préférence aux types passagers et aux traits éphémères de la société dans laquelle ils vivent. Qui sait? cette sorte de quarantaine dans le monde des faits particuliers et secondaires n'est peut-être qu'un apprentissage momentané à la suite duquel l'art dramatique renouvelé arrivera aux grands horizons et aux grandes idées. Disons cependant, pour être juste, que parmi les esprits de notre temps il en est un qui paraît plus maître que les autres de ses conceptions et de sa forme, qui cherche plus haut et plus patiemment son idéal et en enferme l'expression dans un cadre à la fois plus large et moins vulgaire; nous entendons parler de M. Émile Augier, dont le Théâtre-Français vient de représenter une nouvelle pièce, *Maître Guérin*, que le public a bien accueillie et à l'examen de laquelle il faudra revenir prochainement. JULES GOURDAULT.

V. DE MARS.

RÉCITS

DE L'HISTOIRE ROMAINE

AUX IVe ET Ve SIÈCLES

II.

JÉROME, DAMASE ET LE COUVENT DE L'AVENTIN

Histoire du pontificat de Damase. — Concile de Rome. — Travaux de Jérôme; sa révision du Nouveau Testament et des Psaumes. — Projet de réforme du clergé. — Jérôme dirige l'église domestique. — Sa lettre à Eustochium. — Mort de Blésille. — Amitié de Jérôme et de Paula. — Jérôme quitte Rome.

I.

Le pape Damase, monté depuis seize ans au siége épiscopal de Rome, et qui en avait près de soixante-dix-sept à l'époque où nous avons conduit notre récit (1), offrait un des vivans et plus lamentables exemples de l'esprit de désordre et d'ambition fiévreuse dont cette église était travaillée : son avénement avait été signalé par des massacres, et lui-même ne menait, à la tête de son clergé, qu'une vie tourmentée, rendue misérable par les calomnies, les persécutions et le schisme.

Il était Espagnol d'origine, né à Rome d'un père ecclésiastique attaché à l'église de Saint-Laurent comme secrétaire d'abord, puis comme lecteur, diacre et enfin prêtre. Damase avait grandi sous

(1) Voyez la première partie de cette étude dans la *Revue* du 1er septembre 1864.

son aile; il avait reçu de lui ou près de lui la première connaissance des lettres, en même temps que les premiers degrés du sacerdoce : l'église de Saint-Laurent avait été sa patrie et son berceau. A l'époque où il n'était encore que diacre, Rome se trouva partagée entre deux évêques catholiques, le pape Libère, que l'empereur arien Constance avait relégué en Syrie, et Félix, qu'il fit instituer à sa place. Damase, après avoir accompagné l'évêque exilé pendant une partie de la route, revint à Rome, où il soutint d'abord fidèlement sa cause; mais il finit par se rallier à Félix avec la majeure partie du clergé, quand on désespéra de revoir jamais Libère, qui était vieux et infirme. De telles variations au reste n'étaient pas rares en ces temps de troubles ecclésiastiques toutes les fois que la hiérarchie seule y était intéressée, et non le dogme.

Élevé à la prêtrise, Damase prit rang parmi les membres les plus importans de l'église romaine. On vantait son instruction dans les sciences sacrées et même profanes, ce qui s'appelait confisquer les vases de l'Égypte au profit du temple de Dieu; il écrivait des lettres estimées dans ce style un peu subtil et prétentieux mis à la mode par Symmaque; enfin il était poète. Son caractère affable et bienveillant le faisait rechercher du monde, non moins que la distinction de son esprit, et ses liaisons avec quelques matrones donnèrent lieu à des bruits médisans qu'il démentit avec indignation. Ces bruits semblaient étouffés depuis longtemps, lorsqu'en 366, et quand il était déjà dans sa soixante-deuxième année, le siége de saint Pierre devint vacant par la disparition de Félix et la mort de Libère : Damase se présenta pour l'occuper.

Il avait pour lui la saine partie du clergé, qui n'était pas précisément, alors comme toujours, la plus active et la plus habile. Une faction de diacres ambitieux, grossie de quelques prêtres jaloux, lui opposa un des leurs nommé Ursicinus ou plutôt Ursinus : c'était en quelque sorte le parti des diacres contre les prêtres; c'était aussi le parti des *purs*, attendu que beaucoup d'entre eux, ayant refusé de se rallier à Félix pendant l'exil de Libère, faisaient sonner bien haut leur martyre, quoiqu'ils eussent vécu fort paisiblement à Rome. Ursin, candidat de ce parti à la papauté, était un homme entreprenant, alerte, passé maître en fait de brigues et de complots, assez mal famé pour ses mœurs. Chef d'une petite armée de diacres qui lui ressemblaient et battaient le pavé de Rome pour lui, soit dans les riches quartiers du patriciat, soit autour des échoppes de la plèbe, il se recruta force électeurs et agens parmi les cochers du cirque, les mimes, et jusque dans cette classe immonde des « mangeurs de saucisses et de trognons de choux » qui avaient, comme nous l'avons dit, leur domicile de jour et de nuit sur les

gradins des amphithéâtres. Que cette tourbe fût catholique ou arienne, chrétienne ou polythéiste, c'était le moindre souci des amis d'Ursin : le zèle égalisait les religions, et l'argent provoquait le zèle. Préparée d'abord dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, l'élection fut renvoyée, par les magistrats sans doute, dans celle de Saint-Laurent, changement favorable à Damase, qui devait trouver, dans ce quartier de Rome où il avait passé sa vie, ses partisans les plus nombreux et les plus fidèles. Néanmoins, au moment des votes, les suffrages se trouvèrent divisés presque par égale part, tant la cabale d'Ursin avait été puissante. Damase, qui réunissait bien réellement la majorité des voix, fut proclamé, mais les ursiniens protestèrent : on en vint aux mains, on se battit dans l'église, on se battit hors de l'église, et le lieu saint, pris et repris, fut inondé de sang. Damase, maître du champ de bataille comme de l'élection, fut ordonné par l'évêque d'Ostie, à qui appartenait le privilége traditionnel de consacrer les évêques de Rome.

Cette déplorable scène se passa dans les premières semaines du mois d'octobre 366. Ursin était battu, mais non vaincu; il en appela aux électeurs, dénonça la nomination de Damase comme nulle et doublement viciée par l'irrégularité des opérations électorales et par l'indignité du personnage, et de son autorité privée convoqua le peuple à une seconde élection. Ses amis et lui la préparèrent en toute diligence. Tandis que des agens éhontés parcouraient les quartiers infâmes de Rome, soulevant les passions et achetant les suffrages, d'autres, plus indignes encore, frappaient à la porte des palais pour y semer l'outrage et la calomnie contre le nouvel évêque. Alors fut reprise et amplifiée l'accusation, depuis longtemps démentie, d'un adultère commis par Damase dans sa jeunesse. Les diacres Amantius et Lupus se faisaient les colporteurs de ces diffamations. Ursin leur donna pour acolytes deux personnages dont l'histoire est bien obligée de parler, puisqu'ils s'y sont fait une place par l'infamie, et que d'ailleurs leur immixtion dans un débat d'élection épiscopale est un trait assez curieux des mœurs du temps. L'un était un juif espagnol nommé Isaac, converti au christianisme, puis relaps, qui, suivant le langage d'un concile qui le condamna, avait profané par sa rechute les mystères sacrés. Ce misérable affichait des prétentions à la théologie, et on lui attribua un assez mauvais livre sur le Saint-Esprit, écrit à l'époque de sa conversion. Ennemi personnel de Damase, qui était originaire d'Espagne comme lui, et peut-être avait censuré son ouvrage, Isaac prétendait avoir en sa possession les preuves de cet adultère imputé au prêtre de Saint-Laurent; mais, sommé plus tard de les produire devant les juges, il se reconnut lui-même pour un imposteur. L'autre était un eunuque appelé

Paschasius, d'une vie impure, fourbe, avare, perfide comme ses pareils, et qui osa porter jusqu'à l'empereur Gratien, à titre de mémoire explicatif, un libelle plein d'obscénités qui lui valut d'être chassé de la présence du prince et exilé. Ces trames étaient bien ourdies, et il fallut du temps pour les rompre; en attendant, Ursin profitait de l'imposture et créait des ennemis à son rival.

A l'opposite de l'église de Saint-Laurent, dans le quartier du mont Esquilin, le plus oriental de Rome, et non loin du marché de Livie, se trouvait une vieille basilique, construite jadis par Sicinius, et appelée de son nom Sicinine. Libère, avec l'autorisation des magistrats, s'en était emparé et l'avait consacrée aux usages du culte chrétien, ce qui fait qu'on l'appelait aussi la basilique de Libère : elle servait fréquemment de lieu de réunion pour les délibérations ecclésiastiques. C'est là qu'Ursin convoqua, le 25 octobre 366, au lever du soleil, l'assemblée de ses partisans pour faire déclarer nulle l'élection de Damase et procéder à la sienne. Cette basilique longeait la grande voie qui conduisait à Tibur. Comme on avait besoin d'un évêque pour la cérémonie projetée, on était allé chercher celui qui résidait dans cette ville, Paulus, homme d'une simplicité agreste et d'une ignorance sans égale, car il ne savait ni ce que prescrivaient les canons pour une ordination épiscopale, ni ce que voulait la tradition particulière de l'église de Rome. Amené vers Ursin pour être son consécrateur, il fut en quelque sorte gardé à vue jusqu'au moment où on ferait appel à son ministère.

Dès l'aube du jour, une masse de peuple dans laquelle on remarquait beaucoup de femmes et d'enfans s'était portée sur la basilique Sicinine, où la délibération commença au milieu du plus grand tumulte. On cassa comme illégale l'élection précédente, et probablement aussi on prononça l'indignité personnelle de l'élu : l'élection d'Ursin, qui vint ensuite, ne rencontra, comme on le pense bien, aucune difficulté. On en était là quand un bruit formidable retentit hors des portes : c'étaient les partisans de Damase, qui, informés de ce qui se passait, accouraient pour dissoudre l'assemblée. Ils étaient armés de haches, d'épées et de bâtons, et des soldats, envoyés par le préfet de la ville pour dissiper un rassemblement qui menaçait la paix publique, s'étaient joints à eux et leur prêtaient main-forte. A l'approche de cette troupe marchant en bon ordre, les ursiniens s'étaient repliés sur la basilique, où ils se barricadèrent en dedans, les autres entreprirent d'enfoncer les portes à coups de hache et de levier; mais la défense fut si vigoureuse qu'aucun des partisans de Damase ne parvint à forcer l'entrée. Trompés dans leur attente, les assiégeans grimpèrent sur le toit, qu'ils se mirent à démolir, faisant pleuvoir à l'intérieur une grêle de poutres et de

tuiles, à laquelle répondit du fond de la basilique un affreux concert de cris d'angoisse, de vociférations et de blasphèmes. Les soldats pendant ce temps-là, et pour ne pas rester oisifs, déchargeaient sur ces malheureux leurs flèches et leurs javelots par les brèches des murs ou les fissures des portes. Ce fut un siége en règle, et pour le terminer convenablement on mit le feu à l'édifice. Près d'être étouffés ou brûlés, les assiégés ouvrirent enfin leurs portes, culbutèrent la ligne ennemie dans une sortie impétueuse et gagnèrent les rues de la ville. Quand le vainqueur entra, la basilique était remplie de blessés et de morts : le sang y coulait par ruisseaux; on en retira, les uns disent cent trente-sept, les autres cent soixante cadavres. Ursin, pendant la bataille, s'était esquivé par un passage secret, et, retiré dans un coin obscur qui ne dépendait pas de l'église, il reçut furtivement la consécration des mains de l'évêque Paulus, son prisonnier.

Cette guerre soudaine en pleine paix, ce feu mis à un quartier de Rome, éveillèrent la ville en sursaut; tout le monde fut debout. La populace s'agitait déjà, excitée par l'appât du pillage. Le préfet de la ville Juventius appela les troupes urbaines de leurs cantonnemens; mais, soit qu'il fût obligé de céder à l'émeute, soit plutôt qu'il voulût éviter une trop grande effusion de sang, il fit retraite hors des murs et se tint en observation dans un faubourg. Le préfet de l'annone Maximinus, qui s'était attiré la haine du peuple dans l'exercice de ses distributions de vivres, jugea opportun d'en faire autant, et la ville se trouva livrée à elle-même au milieu d'une révolution. La partie honnête et pacifique de la population romaine, et Damase à sa tête probablement, intervinrent pour calmer les esprits; peu à peu les choses reprirent leur physionomie habituelle, et les préfets rentrèrent dans la ville. Les schismatiques cependant avaient occupé la plupart des basiliques, et Ursin allait de l'une à l'autre, ordonnant en masse des diacres et des prêtres pour se composer un clergé nombreux et redoutable : Juventius les en fit débusquer successivement par ses soldats. Chassés de la ville, les ursiniens se retranchèrent dans les cimetières et les églises de la banlieue, où ils entraînèrent à leur suite une foule égarée : il fallut les en expulser de vive force, et la basilique de Sainte-Agnès-hors-des-Murs subit un sanglant assaut. Quand la banlieue eut été balayée de ces bandes fanatiques, elles se répandirent dans toute l'Italie, où plus d'un évêque se rangea du côté du schisme. Cependant le préfet de l'annone, chargé de faire une enquête juridique sur les derniers événemens, la dirigeait avec la dureté de caractère qui lui avait valu l'animadversion des hautes classes de la population non moins que la haine des dernières. Né en Pannonie de souche bar-

bare, et fils d'un simple employé des contributions à l'office présidial, Maximinus s'était élevé du rang d'avocat médiocre et obscur aux fonctions administratives les plus importantes par un semblant d'impartiale sévérité qui n'était au fond que brutalité et inintelligence. Il ne mettait dans ses arrêts ni pondération ni mesure, et la justice n'était pour lui qu'une guerre de torture, de geôle ou de bannissement, faite à des coupables, vrais ou présumés, et non un moyen de réprimer ou de prévenir le crime. Des prêtres furent mis à la question, d'autres bannis en des lieux éloignés, le plus grand nombre exclu du séjour de Rome. Ursin et les siens crièrent au martyre plus haut que jamais, et l'odieux de ces mesures excessives retomba sur Damase, qui ne les avait point provoquées.

Le trouble fut bientôt dans tout l'Occident. Rome conserva un noyau de schismatiques opiniâtres qu'aucune persuasion, aucune menace ne réussit à détruire; en Italie, les évêques de Parme et de Pouzzoles se retirèrent outrageusement de la communion de Damase, et Ursin, promenant avec lui Isaac et Paschasius, alla demander de diocèse en diocèse un concile pour le juger, et assourdit l'empereur Valentinien de ses plaintes. Cet empereur, incertain de ce qu'il devait croire, ou plutôt fatigué de toutes ces tracasseries, laissa Ursin rentrer dans Rome, où il reprit avec plus d'audace sa guerre de diffamation et de calomnie. Se portant hautement l'accusateur de Damase, il chercha à paralyser entre les mains du chef de l'église romaine la juridiction très étendue que des lois récentes lui conféraient : c'était un moyen de lasser l'église elle-même. « J'ai accusé Damase devant l'empereur, disait-il, je l'ai accusé devant les évêques, je demande qu'il soit jugé par un concile : or un accusé ne peut être juge, ses arrêts sont à l'avance frappés de nullité. Damase ne peut donc connaître d'aucune cause ecclésiastique; la justice du siége de saint Pierre est suspendue. » Ces déclarations n'étaient pas sans influence sur les esprits : les affaires languirent, et Valentinien, révoquant sa première décision, fut obligé de bannir de Rome Ursin et ses diacres une seconde fois; il retint Ursin prisonnier à Cologne.

La situation de Damase au milieu de tout cela était intolérable : il réclamait lui-même des juges; il en demandait aux évêques, il en demandait à l'empereur, qui, espérant voir le schisme s'éteindre de lui-même et sans plus de scandale, différait de jour en jour l'examen d'une question qui pouvait le raviver. Le malheureux pape n'avait plus de recours que près d'un concile. Il y en eut un à Rome, en 378, pour des matières de foi, et l'on y vit ce vieillard, humiliant ses cheveux blancs devant ses frères, les supplier avec larmes de scruter sa conduite depuis sa première jeunesse, de le confronter

avec ses accusateurs, et de l'absoudre formellement ou de le condamner. Convaincus de son innocence et craignant même d'attenter à sa dignité en admettant l'accusation, les pères lui refusèrent la satisfaction qu'il désirait. En 380, Damase revint à la charge devant le concile d'Aquilée, et en 381 devant une troisième assemblée, qu'on appelait le concile d'Italie. Cédant enfin aux instances d'un prêtre accusé qui voulait, avant de mourir, être justifié à la face de l'église et du monde, les pères du concile d'Italie nommèrent une commission d'évêques pour entendre les accusateurs et les forcer de produire leurs preuves. Par suite du rapport de cette commission, l'assemblée dégrada solennellement les diacres Concors et Callistus, qui avaient soutenu l'accusation; elle demanda à l'empereur qu'ils fussent punis des peines portées par la loi contre la calomnie, qu'Isaac et Paschasius reçussent le châtiment dû au faux témoignage, et qu'Ursinus enfin fût condamné à un exil perpétuel. Gratien (c'était lui qui gouvernait alors) obtempéra sur tous les points aux demandes du concile, qui déposa en outre ou suspendit les évêques italiens qui avaient trempé dans le schisme.

Telle était la lamentable histoire du pontificat de Damase. Jérôme avait assisté aux troubles de son avénement, lorsqu'il étudiait à Rome en 366 : il retrouvait maintenant ce même pape, qui l'avait baptisé, accablé de chagrins plus encore que d'années, et obtenant à peine une tardive justice après seize ans de persécution. Ce spectacle dut le toucher profondément. Trop de sympathie secrète existait entre la victime des vices du clergé romain ou du moins d'une partie de ce clergé et celui qui voulait en être le réformateur, pour qu'il ne résultât pas de leur rapprochement une affection sincère. Jérôme en effet aima Damase de l'amour respectueux d'un fils : il le vénérait, et nous affirme que jamais homme n'avait eu une vie plus pure et plus sainte. Déjà Damase avait tenté pour son compte, et en s'appuyant sur le pouvoir civil, cette même réforme de l'église qu'il allait entreprendre avec Jérôme, en s'appuyant sur le pouvoir de la persuasion. En 370, il avait provoqué de l'empereur Valentinien Ier la loi célèbre dont j'ai parlé au commencement de ces récits, qui excluait les ecclésiastiques et les moines du droit de rien recevoir des femmes et des vieillards à titre de donation ou legs, loi que l'empereur lui adresse à lui-même, contre l'usage, en l'invitant à la faire lire dans toutes les églises de Rome. Ce sage rescrit, qu'un second vint compléter en 372, avait pour but de réprimer l'amour effréné de l'argent, vraie source des désordres de cette église; mais on l'éludait impunément au moyen de fictions devant lesquelles la justice humaine était forcée de s'arrêter. Il fallait donc que la répression des actes eût lieu par la réforme des

mœurs, et que celle-ci se fît par le clergé lui-même : l'œuvre était difficile; mais le solitaire de Chalcide avait foi dans les idées monastiques, il avait foi surtout dans son désir du bien, dans son désintéressement et dans son génie. Approuvé par un évêque aussi éminent que Damase, il crut tout facile. Par lui se forma, au sein de l'église de Rome, ce qu'on pourrait appeler un parti de la réforme morale dans lequel entrèrent plusieurs prêtres et des moines en plus petit nombre; toutefois Jérôme s'aperçut bientôt que pour agir efficacement il devait prendre son point d'appui parmi les fidèles, mais hors de l'église.

II.

Cependant les évêques occidentaux, appelés à Rome pour l'ouverture du concile annoncé comme œcuménique, ne se réunissaient que lentement, et quand la session fut ouverte, ils semblèrent en prolonger les préliminaires avec une lenteur calculée. L'abstention des Orientaux déjouait tous les projets, et les regards se tournaient vers Constantinople, où un concile rival venait de terminer sa session, sans que ses résolutions fussent encore connues autrement que par de vagues rumeurs. Ce premier contre-temps fut suivi d'un second. L'archevêque de Milan, Ambroise, à qui appartenait l'idée du présent synode, et sur qui l'on comptait pour le diriger, tomba malade en arrivant à Rome, et l'assemblée se trouvait dans un véritable embarras, quand Damase lui présenta Jérôme pour remplir les fonctions de secrétaire. Ce fut un grand honneur pour ce moine à peine débarqué d'Orient, et dont beaucoup d'évêques occidentaux savaient à peine le nom; ce n'était pas une moins lourde charge, comme il ne tarda pas à le sentir.

Pour bien faire comprendre ce qui va se passer à Rome, il faut que nous ramenions aussi nos lecteurs vers Constantinople, en renouant le fil de ces récits où nous l'avons précédemment brisé, c'est-à-dire au moment où la lettre synodique des évêques d'Italie, invitant les Orientaux à se rendre à Rome pour y régler, entre autres affaires, celles de l'église orientale, avait provoqué de si vives susceptibilités dans cette partie de l'empire. Prévoyant dès lors ce qui allait arriver, les évêques italiens recoururent à Théodose lui-même pour empêcher qu'un second concile se réunît dans sa ville impériale, et obtenir au contraire que par son autorité les évêques orientaux fussent contraints de se rendre à celui de Rome; ils lui écrivirent dans ce sens une lettre dont Ambroise fut, à ce qu'on croit, le rédacteur. Ils y exposaient nettement au très religieux césar, comme on l'appelait, les raisons qui rendaient indispensable, pour la paix

de la chrétienté, la tenue d'une assemblée œcuménique en Occident, et non pas en Orient, indiquant en outre les points de discipline ecclésiastique dont il était convenable que cette assemblée s'occupât.

Le premier regardait Maxime et le prétendu schisme de Constantinople. — Maxime, disaient les Occidentaux, était venu s'expliquer devant les évêques d'Italie, qui avaient examiné sa cause et reconnu son droit au siége de la métropole orientale. Les objections faites contre son élection et son ordination avaient été résolues à la satisfaction de tous. Ainsi Maxime avait eu pour lui l'acclamation unanime du peuple de Byzance, et si son ordination s'était accomplie dans un lieu privé, c'est que les ariens, maîtres de toutes les églises de Constantinople, l'avaient chassé violemment de celle où il avait tenté de pénétrer. D'ailleurs Pierre d'Alexandrie, de vénérable mémoire (il venait de mourir à Rome), avait garanti la légitimité de son élection; Nectaire, récemment intronisé, n'était donc qu'un usurpateur. La lettre ajoutait que Grégoire de Nazianze n'avait pu siéger canoniquement à Constantinople, étant en ce moment même possesseur d'un autre siége, que Nectaire n'était pas baptisé au jour de son élection, et conséquemment n'avait pu être nommé qu'en violation des règles canoniques; pour ces raisons, le seul évêque légitime de Constantinople avait été et était encore Maxime. La conclusion était qu'il fallait l'introniser au plus tôt; c'est à quoi le concile de Rome devait pourvoir.

Les évêques italiens élevaient en second lieu la même réclamation au sujet de Paulin, seul évêque catholique d'Antioche par suite de la mort de Mélétius : Flavien n'était qu'un faux évêque, un intrus, un parjure, qui détenait ce siége contrairement aux engagemens de son protecteur et aux siens.

La troisième question concernait le siége épiscopal de Jérusalem, ballotté depuis vingt-cinq ans d'un possesseur à l'autre. Cyrille l'avait occupé d'abord, puis, envoyé en exil par Constance, il avait laissé malgré lui son troupeau à l'abandon. Un certain Hilarius s'en était emparé et l'administrait, non sans opposition de la part des fidèles, quand Cyrille revint et le chassa. Hilarius en appela au tribunal de l'église romaine, ce qui était aux yeux des Occidentaux une forte présomption de son droit. Les évêques italiens demandaient donc dans leur lettre à Théodose le rétablissement d'Hilarius et la déposition de Cyrille. On reprochait d'ailleurs à ce dernier un caractère despotique et dominateur, une insubordination scandaleuse vis-à-vis de son ancien métropolitain de Césarée, qui pourtant était arien, et de plus les intrigues au moyen desquelles, à la mort de ce métropolitain, il avait porté son neveu sur le même

siége de Césarée, de telle sorte qu'il tenait entre ses mains les deux grands évêchés de la Palestine. On l'accusait encore de faire argent des biens de son église. Il avait vendu à son profit, disait-on, un voile broché d'or destiné à couvrir les catéchumènes pendant le baptême par immersion, voile qui provenait des libéralités du grand Constantin. D'acheteur en acheteur, le vêtement sacré était devenu la propriété d'un pantomime, qui s'en servait dans ses représentations grotesques : tels étaient les dires des ennemis de Cyrille, accueillis trop facilement en Occident.

Enfin le siége d'Alexandrie était le sujet de la quatrième réclamation. Pierre, l'ami des Occidentaux, étant mort à Rome, son frère Timothée s'était présenté au suffrage des Alexandrins pour le remplacer : il avait été élu; mais son concurrent avait également réussi dans une contre-élection. Laquelle des deux serait ratifiée par les évêques orientaux? A qui allait appartenir le premier siége de l'Égypte? Les Occidentaux demandaient que ce fût à Timothée, leur ami et le frère d'un homme qui avait été en communion constante avec eux, et ils désiraient que pour cette raison les difficultés électorales fussent discutées et jugées à Rome.

Ainsi donc la prétention de l'église romaine n'allait pas à moins qu'à régler le sort des quatre grands siéges métropolitains de l'Orient, Constantinople, Antioche, Jérusalem, Alexandrie, et elle citait ces églises à son tribunal comme ses justiciables. Comprenant ce qu'une telle prétention pouvait avoir de blessant pour ceux qui en étaient l'objet, les évêques d'Italie cherchaient à l'adoucir dans la forme. « Ce qu'ils réclamaient, disaient-ils avec une feinte modestie, ce n'était pas la prérogative du jugement, mais une simple part à des décisions qui intéressaient la chrétienté tout entière. » Ces questions de discipline n'étaient pas les seules que les évêques indiquaient dans leur lettre comme une sorte de programme du concile; ils en ajoutaient d'autres qui touchaient au dogme, par exemple celle de l'hérésie des apollinaristes; pourtant il n'échappait à personne que ce n'était pas l'examen de ces dernières qui avait motivé la convocation d'un concile œcuménique à Rome.

Cette lettre n'eut point, il s'en fallait bien, l'approbation de Théodose; mais il n'y répondit que plus tard, et pour le moment, loin d'empêcher la réunion d'un concile à Constantinople, il la hâta de tout son pouvoir, Dès le mois de juin 382, l'assemblée put commencer ses délibérations : presque tout l'Orient s'y trouvait représenté. Cependant Grégoire de Nazianze, retiré en Cappadoce, dans sa terre d'Arianze, dont il avait fait une solitude monastique, manquait à l'appel, et la gloire attachée à son nom, ainsi que la célébrité de ses dernières luttes, rendait plus visible une absence qu'on pouvait

mal interpréter en Occident. En répondant à la lettre synodique qui le convoquait, Grégoire s'était excusé : sur une nouvelle invitation, il s'excusa derechef, prétextant les soins qu'exigeait l'affaiblissement de sa santé. Inquiet de ce refus mal déguisé, le concile réclama l'intervention de l'empereur, et Grégoire eut à se défendre contre deux lettres très pressantes des préfets de Thrace et de Cappadoce, et contre un rescrit de Théodose lui-même : il fut inébranlable. « Pour dire toute la vérité, écrivait-il confidentiellement à un ami, je ne vais pas à Constantinople parce que je n'aime pas les assemblées d'évêques. Je n'en ai jamais vu aucune avoir bonne et heureuse fin, et le bien qu'elles se proposent de faire est dépassé de beaucoup par le mal qu'elles laissent après elles. On ne voit là que contentions opiniâtres, guerres de vanités, ardeurs de domination. Il est plus facile d'y pécher soi-même en jugeant les autres que de guérir les pervers ou de réprimer les orgueilleux. »

Le temps pressait, on oublia Grégoire de Nazianze, et le concile passa à l'examen des affaires. Sa tactique, approuvée par l'empereur, fut de couper court aux demandes des Occidentaux en décidant à l'avance, d'une façon solennelle, irrévocable, toutes les questions de discipline dont ceux-ci évoquaient la connaissance. Les pères orientaux y mirent une précipitation manifeste, car au mois de septembre leurs délibérations étaient achevées, toutes les difficultés résolues, et au mois de décembre, lorsque la session du concile de Rome ne faisait que s'ouvrir, trois évêques arrivèrent de Constantinople avec une lettre émanée du concile lui-même, et contenant le résumé de ses décisions. Ils en apportaient une autre de Théodose en réponse au placet des évêques d'Italie. Le ton du rescrit impérial était dur et arrogant, tandis que l'épître synodique, cauteleusement rédigée, ne laissait entrevoir qu'à travers la modération des formes un fonds d'ironie et de défi plus outrageant encore que l'injure. Le temps a épargné ce curieux document, un des plus précieux que nous possédions sur l'histoire ecclésiastique aux IVe et Ve siècles.

Les pères orientaux y débutent par de feintes excuses au sujet de leur abstention : l'épître envoyée d'Italie leur étant parvenue tard, le temps avait manqué aux évêques pour se concerter, à de si grandes distances, sur toute la surface de l'Orient; puis c'était un bien long voyage pendant lequel il leur aurait fallu laisser leurs églises à l'abandon. Cette idée seule les en eût détournés. Quel sort en effet que celui des églises orientales! Elles avaient depuis vingt ans subi la lapidation de saint Étienne : Dieu avait daigné faire d'elles, dans sa miséricorde, ce qu'il fait de ses élus, un objet d'épreuve et de pitié. Les édifices sacrés étaient en ruine, les catholiques disper-

sés, la foi ébranlée; les évêques, presque tous confesseurs ou martyrs dans la persécution arienne, pouvaient montrer sur leurs membres la trace du fer et du fouet, et ceux que le bourreau avait épargnés rapportaient de l'exil des infirmités souvent incurables. Voilà ce que le monde entier savait, et il n'était guère à croire que le bruit de tant de souffrances ne fût pas arrivé aux Occidentaux au milieu de la paix si complète dont ils jouissaient depuis Constantin. Proposer aux évêques d'Orient d'entreprendre en de telles circonstances un pèlerinage si lointain, qu'était-ce donc, sinon leur commander un regret? Ils ne pouvaient en effet que répéter au fond de leur cœur avec l'Esprit saint : « Qui nous donnera les ailes de la colombe pour aller reposer à côté de nos frères? »

Après ce préambule, qui contenait la glorification de la chrétienté orientale comparée à celle d'Occident, restée exempte, ou à peu près, des persécutions ariennes, les pères de Byzance abordaient les questions posées comme programme au futur concile œcuménique de Rome. Et d'abord, pour prouver l'esprit de paix et de charité qui les animait, ils avaient résolu, disaient-ils, d'envoyer à ce concile trois d'entre eux, Cyriacus, Eusèbe et Priscien, chargés de présenter leurs excuses et de faire connaître leurs résolutions. La lettre synodique n'ajoutait pas que ces ambassadeurs avaient été choisis parmi les plus minces prélats d'outre-mer : Cyriacus était évêque d'Idace en Cilicie, Priscien, de Sébaste en Palestine, et on ignore si Eusèbe venait de Chalcide ou de la ville d'Olbia, en Isaurie.

Quant au règlement des quatre siéges métropolitains qui avaient excité si vivement la sollicitude des évêques d'Italie, le concile de Constantinople se bornait à notifier ses décisions au concile de Rome, déclinant toute explication à ce sujet, et se contentant d'affirmer ironiquement que le choix des titulaires méritait le respect de l'église et la congratulation des évêques d'Occident; or ces titulaires, à l'exception d'un seul, étaient précisément ceux que la lettre à Théodose avait signalés comme illégitimes et indignes.

« Nous avons, disaient les pères orientaux, institué pour évêque de la très illustre église de Constantinople le très saint et très révéré Nectaire, d'un accord unanime, en présence du très religieux empereur Théodose, et conformément aux suffrages du clergé et de toute la ville.

« Il a été également pourvu par nous aux besoins de l'église d'Antioche, cette ville antique et vraiment apostolique, où le nom de chrétien a été adopté pour la première fois. Le très saint et très révéré Flavien ayant été élu et ordonné évêque par le concours unanime de la ville, de son clergé et des prélats du diocèse d'Orient, nous avons, d'une commune voix aussi, ratifié son ordination. »

En ce qui concernait l'église de Jérusalem, « cette mère de toutes les églises, » le concile maintenait à sa tête « le très vénérable Cyrille, son évêque légitime, confesseur courageux de la foi catholique, exercé dans les combats contre la perfidie arienne, banni et emprisonné en divers lieux. »

Timothée avait été confirmé par le concile dans la possession du siége d'Alexandrie; mais l'épître synodique n'en disait rien, de peur que les Occidentaux n'y vissent une conséquence de leurs observations ou même un simple désir de leur plaire. Cette brève et dédaigneuse notification se terminait par un avertissement d'une aigreur blessante, quoique méritée peut-être. Le concile invitait les évêques d'Occident à se défaire de toute partialité pour les personnes dans leur jugement sur le règlement des affaires, et à ne songer qu'au bien de l'église, la crainte de Dieu aidant ainsi que la charité spirituelle. « Si tout le monde se conformait à cette règle salutaire, ajoutaient les pères orientaux, le corps de l'église deviendrait comme celui du Christ lui-même, qui est entier pour chacun de nous. »

Telle était en analyse la lettre du concile d'Orient; celle de l'empereur s'expliquait plus rudement et plus nettement sur les prétentions occidentales. Théodose y disait sans détour aux évêques italiens que la demande qu'ils lui avaient faite d'obliger les Orientaux de se rendre à Rome pour y discuter leurs affaires manquait de raison, et que les Orientaux avaient tout droit de s'en offenser. Ce qu'on aurait décidé en l'absence des parties laisserait d'ailleurs ouverture à des recours qui rendraient les querelles interminables. Le droit de chaque église à se réglementer et à choisir ses chefs était écrit dans les canons; le nier ou le contester était créer un danger public. A propos de l'église de Constantinople, l'empereur reprochait sans ménagement aux Occidentaux « de s'être laissé duper par Maxime, qui ne leur avait débité que des impostures; il les exhortait à montrer à l'avenir moins de crédulité pour les mensonges colportés chez eux, et moins de rancune contre leurs frères d'Orient. »

La lecture de ces deux pièces dut produire dans le concile de Rome l'effet de la foudre. Il n'avait plus de raison d'être : la mission que s'étaient attribuée si orgueilleusement les Occidentaux se trouvait terminée avant d'avoir commencé; les questions à juger étaient tranchées à l'avance, les droits contestés reconnus; enfin les hommes dénoncés comme indignes passaient au contraire à l'état de saints et vénérables personnages, couverts par les suffrages de tout l'Orient. Les Occidentaux étaient joués, et de plus ils avaient irrité l'empereur Théodose en censurant l'élection de Nectaire, sa créature : le très religieux auguste, personnellement blessé, avait

jeté son épée impériale dans la balance du côté de l'Orient. Descendu de ses hautaines prétentions, et d'assemblée œcuménique devenu simple assemblée de prélats latins, sans compétence hors du domaine occidental, le concile se tut et passa outre. Pourtant il n'abandonna point Paulin, qui était venu en personne se soumettre à la juridiction romaine : un décret synodique le confirma dans la possession du siége d'Antioche et excommunia Flavien : c'était le moins qu'on pût faire.

Débusqué des questions de discipline, le concile se rejeta avec ardeur sur celles qui concernaient le dogme. Il s'en présentait une assez grave : les disciples d'Apollinaris, exclus en 375 de la communion romaine par le pape Damase, avaient appelé de sa sentence au concile, et venaient s'y défendre par la bouche de quelques-uns de leurs docteurs les plus en renom. C'étaient des hommes subtils, exercés aux ruses de la parole, familiers avec les textes de l'Écriture, et habiles à les plier aux besoins de la controverse. Ils espéraient avoir bon marché des Occidentaux, dont la science et le talent de discussion étaient de médiocre estime en Orient; mais ils avaient compté sans Jérôme et surtout sans l'évêque Épiphane, qui avait fait le voyage de Salamine à Rome tout autant pour les combattre que pour défendre Paulin, son ami. Ce personnage devant occuper dans la suite de nos récits une place importante, nous nous arrêterons un moment ici pour dire ce qu'il était, et comment il avait acquis une autorité prépondérante dans l'exégèse des dogmes chrétiens.

Sorti d'une famille de Juifs convertis, assez riche en patrimoine, Épiphane était né dans la province romaine de Palestine, au village de Besandouc, non loin d'Hébron, l'antique domicile des patriarches. L'aiguillon de la vie solitaire s'était fait sentir à lui dès l'enfance, et il s'y était précipité avec la ferveur innée d'un essénien. Hilarion dans les montagnes de Judée, Pambon dans les plaines salées de Nitrie, furent ses premiers maîtres : il courut avec une sainte curiosité tous les déserts de l'Orient; puis, rentré dans son pays, il vendit son patrimoine pour construire un monastère qu'il dirigea lui-même pendant trente ans. Son dévouement généreux aux idées monastiques dépassait malheureusement l'étendue de sa fortune, et tout son bien se trouvait dissipé quand les habitans de Chypre vinrent l'enlever aux moines d'Hébron pour le faire évêque de Salamine, leur métropole, ville très opulente à cause de son commerce. Épiphane agit avec les revenus de son église comme il avait fait avec son patrimoine : il les dépensa en fondations pieuses dont l'île fut bientôt couverte. A cette passion de la vie cénobitique le nouvel évêque en joignait une autre, celle de la science : soit dans ses voyages, soit

dans sa retraite, il avait appris à fond quatre langues, l'hébreu, le syriaque, l'égyptien et le grec, et il parlait passablement le latin, ce qui l'avait fait surnommer *Pentaglôttos*, c'est-à-dire le docteur *aux cinq langues*.

La simple étude des idiomes n'était pourtant pas son objet; il en avait un plus élevé, celui de rechercher dans tous les pays de l'Orient les altérations qu'avait pu subir le christianisme ou même le judaïsme. Par les voyages et par les livres, il avait appris à connaître toutes les hérésies; il savait en discerner l'origine et les dérivations; il les classait, il les suivait dans leurs moindres rameaux, comme des *stemmes* généalogiques. Il y avait peu d'hérésiarques contemporains avec lesquels il n'eût disputé, peu de sectes clandestines dont il n'eût sondé le mystère et dévoilé les pratiques; mais à ce métier il avait couru plus d'un danger, lui-même nous l'avoue. Tombé un jour, et lorsqu'il était fort jeune, au milieu d'une secte gnostique qui professait une égale horreur de la continence et du mariage, il eut peine à se sauver des mains des femmes qui avaient entrepris sa conversion. Les travaux d'Épiphane lui méritèrent dans les églises orientales les titres de nouvel apôtre et de nouveau Jean, héraut du Seigneur, et, pour se rendre digne de ces grands titres, lui-même se constitua la sentinelle vigilante, infatigable, de l'enseignement chrétien, depuis les bornes du Pont-Euxin jusqu'à celles de la Libye.

Avec tant de science, l'évêque de Salamine avait la simplicité d'un enfant : il se laissait aisément tromper, et plus aisément encore il était la dupe de ses propres rêves. Habitué à subtiliser, à distinguer, à chercher une intention sous chaque mot, il avait fini par voir des hérésies partout. Ses contemporains lui reprochèrent d'avoir créé plus d'une fois par ses illusions, comme un chasseur en défaut qui suit un gibier imaginaire, des erreurs qui prenaient corps par sa réfutation même, et qu'il fallait combattre ensuite sérieusement. En dehors de ces excès de zèle théologique, Épiphane était bon, charitable, honnête, mais d'une humeur facile à irriter. On le respectait dans tout l'Orient, et on lui pardonnait ses défauts en considération de sa parfaite bonne foi. Il avait publié, quand il vint en Occident, la plupart de ses livres, et le plus important de tous, assez bizarrement intitulé *Panarium*, c'est-à-dire *le coffret aux médicamens*, ouvrage immense, mais d'un savoir indigeste, dans lequel l'auteur n'avait pas décrit moins de cent hérésies, dont vingt antérieures à l'avénement du Christ et quatre-vingts postérieures à l'Évangile.

En face d'un pareil athlète, assisté de Jérôme au besoin, les apollinaristes n'eurent pas beau jeu. Poussés de retraite en retraite, ils

capitulèrent enfin, et on discuta les conditions sous lesquelles ils pouvaient rentrer au sein de l'église romaine. L'usage voulait qu'en pareil cas les conditions fussent exprimées dans un symbole de foi ou formulaire que les vaincus signaient et prêtaient serment d'observer. La rédaction en fut confiée au secrétaire du concile, et la discussion de son formulaire donna lieu à un incident resté doublement fameux comme exemple des fraudes théologiques, et comme preuve de la haine acharnée dont quelques hommes poursuivirent Jérôme.

Le symbole proposé, conforme en ce point à ceux qui nous sont venus de l'église primitive, contenait les principaux articles de la foi catholique développés dans le sens des idées que le concile voulait faire prévaloir. A l'article de l'incarnation, et parmi les qualifications appliquées au sauveur du monde, le rédacteur employait celle d'*homme du Seigneur*, *Dominicus homo*. Les apollinaristes se récrièrent à cette expression, qui ne se trouvait, disaient-ils, dans aucun docteur faisant autorité. Jérôme répondit qu'Athanase, l'oracle du concile de Nicée, s'en était servi dans un de ses livres, et qu'il avait ce livre; les apollinaristes en réclamèrent la production, et quand ils l'eurent entre les mains, ils demandèrent du temps pour le lire et se concerter ensuite. Quelques jours après, ils le rendirent, et, la question ayant été remise en délibération, le livre fut une seconde fois produit. On l'examina, et on reconnut que les mots *homme du Seigneur*, *Anthrôpos kyriacos*, s'y trouvaient bien, mais en surcharge sur des mots grattés. Il y eut à cette vue un cri général dans le concile. Était-ce une falsification ou une simple correction? Qui avait fait disparaître les premiers mots et tracé les seconds? Étaient-ce les apollinaristes, ou Jérôme, ou le scribe de qui émanait l'exemplaire? Les hérétiques semblaient accuser Jérôme, tandis que la majorité du concile entrevoyait dans cet acte une de leurs fraudes pour traîner en longueur leur soumission, déprécier un formulaire qu'ils n'acceptaient qu'à regret, et affaiblir l'autorité d'un homme qui avait contribué à les vaincre. Il n'y avait d'ailleurs aucune surprise de doctrine dans cette expression, employée quelquefois en Occident et en Orient, et par Apollinaris lui-même, ainsi qu'il était notoire. Quelle apparence que Jérôme, secrétaire d'un concile, eût osé commettre une falsification que la représentation d'un autre exemplaire du même livre suffisait à dévoiler? Il y aurait eu de sa part plus qu'une imposture, il y aurait eu véritable folie, surtout si l'on songe que les mots incriminés n'avaient rien d'étrange, rien de nouveau, et que, s'ils n'étaient pas précisément canoniques, ils n'étaient pas non plus contraires à la foi de Nicée. L'incident tomba donc sous la conviction générale qu'il n'y avait pas

autre chose au fond de tout cela qu'un mensonge d'hérésiarques aux abois.

Dix ans après, et quand cette scène était complétement oubliée, les ennemis de Jérôme en réveillèrent le souvenir pour l'accuser. Ce fut Rufin qui se chargea de faire connaître au monde dans un libelle que le compagnon de sa jeunesse, celui qui lui avait voué pendant trente ans une affection de frère, n'était qu'un faussaire infâme. Sans toutefois nommer Jérôme, il raconta l'anecdote avec des enjolivemens qui en dénaturaient odieusement le caractère. Jérôme, alors retiré à Bethléem, bondit de fureur à cette lecture, puis il se calma et se contenta de verser sur le calomniateur quelques lignes d'un mépris bien mérité. « Ami très cher, lui disait-il dans sa réponse au libelle, quand tu auras à composer des traités ecclésiastiques où la sainteté de nos dogmes et le salut de nos âmes seront intéressés, abstiens-toi, je t'en supplie, d'y mêler des rêveries fantastiques, ou de ces fables absurdes qui ne semblent des vérités qu'après dîner. Tu cours plus d'un risque à ce métier; d'abord on peut te dire que ce que tu donnes pour vrai est un mensonge fabriqué à plaisir, puis on peut ajouter que ton imagination, rivale de celle des Philistion, des Marcellus, des Lentulus et autres mimographes célèbres, sait inventer des coups de théâtre qui conviennent mieux à un bateleur qu'à un prêtre. »

Au printemps, Épiphane et Paulin se mirent en route pour regagner leurs foyers en prenant par la Macédoine, où ils séjournèrent quelque temps près de l'évêque de Thessalonique. Jérôme ne quitta point Rome, et Damase se l'attacha définitivement comme secrétaire de la chancellerie pontificale, chargé de dresser les confessions de foi, de dicter les épîtres ecclésiastiques et de répondre aux consultations des conciles d'Orient et d'Occident. Quelques lettres qui nous restent de l'évêque romain témoignent de sa vive affection et de sa grande estime pour Jérôme; il le traitait avec une familiarité paternelle, le consultant sur ses propres lectures, étudiant ses ouvrages, et lui proposant soit de vive voix soit par lettre des questions sur les difficultés des Écritures. Son admiration pour quelques-uns de ses livres allait à ce point qu'il voulut les copier de sa main. Damase l'aiguillonnait sans cesse à écrire, « ne voulant pas, disait-il, le laisser s'endormir sur l'œuvre des autres. » Dans leurs mutuels épanchemens, Jérôme étalait aux yeux du vieillard émerveillé ces trésors de l'interprétation symbolique qu'il rapportait d'Orient, et auxquels sa féconde imagination savait ajouter de nouvelles richesses.

Le plus important des ouvrages qu'il entreprit alors sur l'ordre de son protecteur fut la traduction des livres du Nouveau Testament

et la révision des Évangiles. Les originaux de ces livres, écrits en grec, avaient donné lieu à plusieurs traductions latines dont on se servait en Occident, traductions souvent fautives et qui présentaient entre elles de telles différences que, suivant le mot de Jérôme, on y pouvait compter presque autant de versions que d'exemplaires. Les Évangiles y avaient été fréquemment intervertis et confondus, dans l'intention probable de les développer ou de les compléter les uns par les autres, de façon que chaque église, chaque fidèle même avait pour ainsi dire son évangile à lui. Un tel désordre, si grave en matière de foi, avait inspiré à Damase l'idée d'une nouvelle traduction soigneusement élaborée sur les meilleurs textes grecs et présentée à l'adoption de toutes les églises de langue latine; mais qui charger en Occident d'un pareil travail? L'arrivée de Jérôme lui offrait cette occasion inespérée. Familier avec les textes usités en Orient, l'ancien disciple de Grégoire de Nazianze révisa les traductions vulgaires sur l'original des quatre évangélistes, remit chaque partie à sa place, corrigea les non-sens ou les fautes, laissant le reste comme il était, et adressa le tout au pape Damase, avec l'addition de six canons ou tables de concordance qu'il tira d'Ammonius d'Alexandrie et d'Eusèbe de Césarée. Ce ne fut pas, à proprement parler, une œuvre d'érudition spéculative, mais un travail pratique fait pour l'utilité de l'église, où la pureté du texte sacré était rétablie, sans que des habitudes séculaires fussent choquées ou trop brusquement rompues dans les choses indifférentes. De cette recension achevée en 383 est sortie la version actuelle qui porte dans l'église latine le nom de Vulgate.

Les contemporains ne l'acceptèrent pas sans critique d'un côté, sans une vive défense de l'autre. La critique reprochait à l'auteur (et l'inspirateur partageait avec lui ce blâme) de mépriser l'autorité des anciens, de rejeter ce que tout le monde avait admis, d'oser enfin corriger jusqu'aux paroles de Jésus-Christ telles qu'elles avaient passé traditionnellement dans la vénération des fidèles depuis l'origine du christianisme. Ces objections, que peut soulever toute innovation, n'arrêtèrent pas les gens sensés. Ils applaudirent à l'idée de Damase et acceptèrent le travail de Jérôme. Augustin, dans un bon mouvement d'impartiale justice, en rendait grâce à Dieu. « L'ouvrage est bon, écrivait-il, on reconnaît que le grec y est suivi pas à pas. S'il s'est glissé quelques fautes çà et là, il est vraiment déraisonnable de ne les pas pardonner, vu l'utilité de l'entreprise et le mérite incomparable de l'exécution. »

Après le Nouveau Testament, Damase voulut avoir de la même main le psautier de David, d'un usage si fréquent dans l'église. La traduction dont on se servait en Occident avait été faite sur le texte

grec des Septante; mais beaucoup d'éditions des Septante étaient incorrectes, et un grand nombre de fautes s'étaient glissées en outre dans l'interprétation latine. Jérôme, pour son œuvre de révision, adopta l'édition la plus pure, qu'on trouvait dans les hexaples d'Origène, et que les églises de Palestine avaient conservée. Il prit soin dans ce travail, comme dans le premier, de ne pas changer les choses qui n'altéraient point le sens, quoiqu'elles ne fussent pas tout à fait conformes au grec, afin de ménager des habitudes invétérées. Il ne fit pas difficulté non plus de s'écarter de la reproduction littérale du grec toutes les fois qu'en respectant l'idée il pouvait laisser au latin ses tours propres, et ne pas donner pour une traduction un jargon inintelligible et barbare. Quelquefois aussi il quittait le grec pour suivre le sens de l'hébreu. C'est lui-même qui nous expose ainsi le système et le but de son travail. Néanmoins la recension ne fit point disparaître la version vulgaire, qui prévalut dans l'usage de l'église, et qui, malgré sa rudesse et ses fréquens barbarismes, est empreinte d'une grandeur imposante qu'eût amoindrie peut-être une diction plus polie et plus correctement latine.

Ces travaux et les controverses qu'ils suscitèrent mirent le nom de Jérôme dans toutes les bouches. Il continuait d'ailleurs de jouir près de Damase d'une faveur qui lui valut quelques amis et beaucoup d'ennemis. Comme la voix publique le désignait pour le successeur de ce pape et le seul prêtre qui fût digne du siége de Rome, il eut une cour, des complaisans, des flatteurs tout prêts à le trahir; mais le clergé romain se trouva instinctivement ligué contre lui. Jérôme ne soutint peut-être pas sa fortune avec assez de modération; il aimait le pouvoir, il avait plaisir à la lutte, et le succès l'enivrait. Celui qu'il obtint bientôt dans la société laïque mit le comble à sa renommée, mais aussi à l'animosité de ses envieux.

III.

Les contemporains ne nous ont point laissé le portrait de Jérôme; mais il n'est pas impossible de le reconstruire à l'aide de ses ouvrages et surtout de ses lettres, en rapprochant ce qu'il y dit de lui-même de ce qu'il paraît estimer et nous vante dans l'extérieur des autres, comme l'enseigne du vrai chrétien. Ainsi nous pouvons nous le figurer maigre de visage et naturellement pâle, quoique cette pâleur eût dû être grandement altérée par le soleil d'Asie; sa chevelure devait être courte et plate, son corps frêle, sa santé, dont il se plaint sans cesse, affaiblie par les excessives austérités qu'il s'était imposées à Chalcide. Un sayon de drap brun, recouvert d'une tunique grecque pareillement de couleur foncée, composait son costume in-

variable, dont la simplicité décente contrastait d'un côté avec les vêtemens de soie et l'élégante recherche des prêtres romains, de l'autre avec la saleté habituelle des gens qui traînaient l'habit monastique dans les rues de Rome. En face d'un clergé livré avec passion aux délicatesses de la table, il gardait, non sans quelque affectation pourtant, les observances rigides des monastères de Syrie, ne parlant qu'avec dédaïn de ces moines occidentaux qui ne savaient pas jeûner; mais sa rigidité n'était inflexible que pour lui-même. Elle se changeait en indulgence pour les autres, quand il le fallait, particulièrement pour les femmes, chez lesquelles il condamnait les pratiques d'abstinence trop dures ou trop prolongées.

Sa parole était animée et abondante, et ses écrits polémiques, dictés pour la plupart au courant de la plume des tachygraphes qui avaient peine à le suivre, nous représentent assez fidèlement sa conversation pleine de saillies spirituelles ou mordantes, d'allusions littéraires, de citations de textes sacrés et profanes. La lutte semblait être son élément. Doué d'un merveilleux génie pour saisir le ridicule et en manier l'arme, il était le plus terrible des adversaires : on le comparait au vieux satirique Lucilius, dont il avait l'ironie et l'élan, parfois aussi le cours bourbeux (1), et cette comparaison ne lui déplaisait pas. Son style, suivant le goût de l'époque, était mêlé de tours et de locutions archaïques auxquels il joignait comme chrétien les grécismes de l'Évangile ou les hébraïsmes de l'Ancien Testament, et de ce mélange sortait je ne sais quelle éloquence étrange et rude, mais imposante par sa grandeur, j'allais dire par son immensité, qui étonne l'esprit et fait taire la critique. C'est sous ce point de vue qu'Érasme, cet érudit si délicat, osait mettre Jérôme au-dessus de Cicéron. Nul écrivain d'ailleurs n'a mieux saisi les vices de son temps : il les analyse et les poursuit tour à tour avec l'observation fine de Théophraste, l'ardente indignation de Juvénal et le comique de Plaute. Son caractère sans doute, et je l'ai déjà remarqué, était ombrageux, irritable, impérieux jusque dans l'affection; mais un mot de tendresse l'apaisait au milieu de ses plus vives colères. La légende de sa vie, écrite au moyen âge, raconte qu'un jour, au désert de Chalcide, il vit entrer dans sa cellule, l'œil en feu, la gueule béante, un grand lion blessé traînant une de ses pattes que suivait une trace de sang. Jérôme s'en approche, le caresse, étanche sa plaie, et le terrible animal se dévoue à lui comme un esclave : on croirait que dans ce lion légendaire l'écrivain a voulu nous peindre Jérôme lui-même.

Logé chez Marcella, au mont Aventin, le Dalmate se trouva rap-

(1) Cum flueret lutulentus... (Horace.)

proché de cette société de matrones chrétiennes, qu'il avait vue se former au temps de sa jeunesse, et qui pouvait lui fournir maintenant un point d'appui pour ses projets de réforme. Il en connaissait personnellement quelques-unes, toutes le connaissaient par ses lettres, et il fut bientôt l'âme du petit couvent patricien. Ce monde gracieux et éclairé lui plaisait; on le lui reprocha souvent. « Jérôme, disait-on, s'occupe plus volontiers de l'instruction des femmes que de celle des hommes. — Si les hommes m'interrogeaient sur l'Écriture, je n'aurais pas à parler aux femmes, » répondait-il à ses détracteurs. Marcella fut une de celles qui profitèrent le plus de ces savantes et pieuses relations. « Tout le temps que je restai à Rome, nous dit-il, elle ne me vit jamais sans me faire quelque question sur un point d'histoire ou de dogme, ne se contentant pas, comme les pythagoriciens, de la première réponse venue, et ne se laissant pas tellement imposer par l'autorité qu'elle se rendît sans examen. Souvent même mon rôle changeait en face d'elle, et de maître je redevenais disciple. » Le savoir de Marcella était tellement sérieux que les prêtres ne rougissaient pas de la consulter quelquefois sur des questions d'exégèse obscures ou douteuses. Albine, sa mère, la suivait de loin dans ce goût pour les études sacrées; les autres membres du conventicule s'en rapprochaient davantage. C'était en somme une savante congrégation de femmes du monde qui pouvaient inspirer de la jalousie et presque de la crainte à plus d'un docteur de Rome.

L'*église domestique*, comme Jérôme aimait à l'appeler, avait subi la destinée des choses de ce monde; elle avait gagné et perdu, mais ses accroissemens dépassaient de beaucoup ses pertes. Elle s'était d'ailleurs développée au dehors par la fondation d'établissemens subordonnés, recrutés dans les rangs inférieurs de la population romaine, couvens de vierges ou de veuves, maisons de nouveaux convertis, hommes et femmes, hospices de malades que l'association de l'Aventin protégeait ou dirigeait, sans s'y mêler plus qu'il ne convenait à la condition de ses membres. Tout n'était cependant pas or dans la mine, ni bon grain dans la moisson, et de temps à autre Satan prenait son crible et réclamait pour lui l'ivraie. Plus d'une jeune fille, infidèle à sa vocation, quittait le voile des vierges pour rentrer dans le monde, et même au sein de l'église domestique la fantaisie de se remarier prenait parfois aux veuves, quand elles étaient jeunes et jolies. Il n'y eut pas jusqu'à Furia, la fière descendante de Camille, qui ne méditât une de ces désertions que les amies n'apprenaient qu'avec douleur; mais pour le moment Furia en était encore aux scrupules. En revanche, la congrégation avait conquis la jeune Eustokhie, fille de Paula, dont je parlerai bientôt

avec détail, et Principia, enfant adoptive de Marcella, que le sort réservait à fermer les yeux de sa bienfaitrice au milieu du sac de Rome. Elle eut à pleurer l'année suivante la mort d'une de ses veuves les plus respectées, Léa, qui avait fondé de ses deniers, dans l'intérieur de la ville, une maison de refuge pour les catéchumènes. Enfin l'église domestique voyait toujours avec orgueil la digne matrone Asella partager avec la fondatrice les soins de sa direction. Moins instruite et moins brillante que Marcella, mais plus grave de maintien et plus âgée, elle était considérée par toute la communauté comme une véritable mère. Jérôme ne lui parlait qu'avec les formules du respect filial, tandis qu'il appelait Marcella sa sœur. Une anecdote fera juger de l'estime dont on entourait cette âme simple et candide. On racontait qu'un peu avant la naissance d'Asella, et lorsque sa mère ressentait les premiers symptômes de l'accouchement, son père l'avait vue en rêve mettre au monde, au lieu d'un enfant, une fiole du plus pur cristal remplie de lumière : dans ce songe bizarre, les amis d'Asella se plaisaient à trouver une prophétie.

Des hommes, en petit nombre, mais distingués tous par la naissance ou le savoir, se groupaient autour du cénacle patricien. — C'était d'abord Pammachius, cousin de Marcella, condisciple de Jérôme dans les écoles de Rome, son ancien émule, aujourd'hui son admirateur et son ami. Comme l'amour se mêle toujours un peu à la dévotion, Pammachius s'était épris de la seconde fille de Paula, Pauline, qu'il épousa quelque temps après, et menait alors de front les affaires de la piété et celles de son mariage. — Venaient ensuite Oceanus, Marcellin et Domnion, tous trois non moins que lui attachés de cœur à Jérôme. Oceanus et Marcellin joignirent plus tard une seconde amitié à celle-ci, l'amitié d'Augustin, devenu célèbre, et ils furent assez honnêtes et assez habiles pour les conserver toutes deux, sans offusquer ni l'un ni l'autre de ces amis, qui furent bientôt des rivaux. Oceanus, homme savant fort recherché dans le monde, accompagna plus tard Fabiola à Bethléem, quand Jérôme s'y fut retiré, et honora d'un souvenir fidèle cette femme, à qui de grandes qualités faisaient pardonner ses travers. — Flavius Marcellinus, tribun et notaire impérial, était chrétien rigide autant que magistrat conciliant : un trait de sa vie le peint pertinemment sous ces deux aspects. Délégué en 410 par l'empereur Honorius pour présider à Carthage la grande conférence entre les catholiques et les donatistes, il se vit saluer ainsi par ces turbulens adversaires de l'église : « Quel malheur! voici l'union qui nous arrive! » Et en effet l'union se fit. — Domnion était prêtre et d'un âge avancé. Aimable, généreux, instruit, il avait toujours sa maison ouverte aux étrangers, comme

sa bourse ouverte aux pauvres : on l'appelait à cause de ses vertus hospitalières le Loth de son temps. Ces quatre hommes, pour ne parler que d'eux, se montrèrent les constans amis, les conseillers et souvent les consolateurs de Jérôme au milieu des tribulations que ne lui ménagea point « Babylone avec son roi Satan : » c'est ainsi que souvent il désignait Rome. « Il y a bien des vieillards et des juges d'Israël, disait-il, que le roi de Babylone tourne et retourne dans sa fournaise; mais je sais aussi qu'il s'y trouve plus d'une Suzanne qui, par l'éclat de sa pudicité, tresse une couronne à son époux. Quant à moi, je tressaille de joie d'y avoir rencontré, avec Daniel, Ananias, Azarias et Misaël. » C'étaient les quatre amis que je viens de nommer.

Le nom de Mélanie intervenait à chaque instant dans les entretiens de l'église domestique, et parce que presque tous les fidèles de l'Aventin l'avaient connue, et parce que la plupart de ces familles étaient alliées à la sienne. Le récit de ses lointains pèlerinages, où elle déployait un rare courage avec une libéralité plus rare encore, avait fait oublier sa faute; d'ailleurs son fils Publicola, grandi sous la tutelle du préteur de la ville, était devenu homme, et, sans rancune contre la religion qui l'avait privé de sa mère, il allait épouser une femme chrétienne. On s'extasiait donc sans arrière-pensée sur les aventures de Mélanie, dont plus d'une pieuse matrone enviait le sort. Inspiré par une vieille affection pour la noble Romaine, Jérôme la proclamait une sainte, une autre Thècle, comparant ses mérites à ceux de la fille spirituelle de saint Paul : c'est en ces termes enthousiastes qu'il avait parlé de cette femme étrange dans sa chronique publiée à Constantinople.

La vie de Mélanie effectivement n'avait été, depuis son départ furtif de Rome, qu'une longue suite de fatigues, d'héroïques dévouemens, de traits d'audace à peine croyables. Débarquée en Égypte à la veille d'une persécution ordonnée par Valens contre les catholiques, elle y avait pris part en vaillante chrétienne. Rufin, qui était allé la rejoindre après avoir quitté Aquilée, et s'était fait son compagnon de pèlerinage, l'avait conduite dans les monastères de Nitrie et de la Thébaïde, que Mélanie avait parcourus, conversant avec les plus fameux solitaires, et laissant dans chaque cellule les marques d'une générosité presque royale. Ses immenses revenus, que son intendant lui faisait passer outre-mer, ne suffirent pas longtemps à ses charités, et de temps à autre elle faisait mettre en vente quelque lambeau de son patrimoine : c'est ainsi qu'on avait de ses nouvelles en Occident. Vers l'année 365, l'empereur Valens, mécontent des solitaires d'Égypte, qui ne voulaient pas adopter ses formulaires ariens, envoya des soldats dans le désert pour en ex-

pulser ceux qui s'opiniâtreraient à rester catholiques. La plupart le firent, et, chassés de leurs pauvres demeures à grands coups d'épée, ils se dispersèrent dans les parties les moins accessibles de ces grandes solitudes au risque d'y mourir de faim; mais l'ingénieuse charité des fidèles parvenait à les y retrouver : on leur faisait porter des vivres en cachette, et Mélanie dépensa pour cette sainte entreprise des sommes énormes. Les auteurs de sa vie nous disent qu'elle nourrit jusqu'à cinq mille personnes pendant trois jours. L'indignation des catholiques était au comble, de même que le fanatisme du parti arien, et des troubles populaires agitèrent la ville d'Alexandrie. Arrêtée dans une émeute, Mélanie fut conduite devant le préfet, qui la relâcha.

Cependant les plus qualifiés parmi les solitaires de Nitrie et les plus fermes aussi dans leur foi avaient été mis aux fers, et comme leur présence en Égypte encourageait la résistance, l'empereur ordonna qu'ils fussent transférés à Dio-Césarée, en Palestine, où se trouvaient déjà plusieurs évêques exilés. Au nombre des solitaires ou des prêtres qui allaient être ainsi transportés figuraient deux hommes bien connus en Occident, cet Ammonius et cet Isidore qu'on avait vus à Rome, vers le temps où commencent nos récits, accompagnant l'évêque Athanase dans sa fuite, et visitant en hôtes et en amis la maison d'Albine. Mélanie, durant ses courses à travers l'Égypte, avait été l'objet de leur sollicitude ainsi que des prévenances d'Athanase, mort depuis quelques années. Ils étaient vieux maintenant, du moins Ammonius, et décidés l'un et l'autre à mourir pour la foi consubstantialiste. Isidore, grand-hospitalier d'Alexandrie sous Athanase, venait d'être dépouillé de sa charge; Ammonius, redevenu moine et abbé de Nitrie, montrait en signe de gloire monastique la place d'une oreille qu'il s'était coupée autrefois pour échapper au danger d'être évêque. Menacé de se voir ordonner de force par ses supérieurs ecclésiastiques, tant on faisait cas de ses vertus, il s'était infligé volontairement cette mutilation, qui, d'après les canons, le rendait impropre au suprême sacerdoce.

Quand la troupe des captifs partit, Mélanie ne voulut abandonner ni les deux saints personnages ni leurs compagnons de martyre, et courut elle-même les attendre à Dio-Césarée. Installée obscurément dans un coin de l'ancienne ville d'Hérode Antipas, aujourd'hui métropole de la Galilée romaine, elle pourvoyait à la nourriture de ses chers prisonniers, s'introduisant chaque jour dans leur prison sous le déguisement d'une esclave. Ses fréquentes visites et les sommes considérables qu'elle distribuait éveillèrent l'attention des officiers de la geôle, qui la dénoncèrent au gouverneur comme un agent des ennemis du prince, en état de révolte contre ses ordres.

Elle fut jetée à son tour dans un cachot, et on fit main basse sur son argent. La courageuse femme ne faiblit pas. Du fond de sa prison, elle adressa au magistrat une lettre qui était conçue à peu près en ces termes : « Prends bien garde, clarissime gouverneur, de te laisser abuser, et c'est ce qu'on court risque de faire quand on juge de la réalité par l'apparence. Tu me prends pour une pauvre femme, parce que mes habits sont ceux d'une esclave; mais je puis, s'il me plaît, revêtir ceux d'une matrone. Servante du Christ devant l'église, je reprends mon rang devant les hommes. Sache donc que je suis noble et patricienne. » Elle détaillait alors complaisamment sa généalogie et celle de son mari, remplies toutes deux de consuls, de préfets du prétoire, de préfets de Rome, et elle ajoutait : « J'ai voulu, homme très illustre, te faire passer cet avis charitable afin que tu apprécies par toi-même si les menaces peuvent m'effrayer, et si tu n'aurais pas plus tard à te repentir d'avoir touché à ma personne ou à mon bien. »

Le gouverneur profita de l'avis : la famille de Mélanie était puissante et connue dans tout le monde romain. Déjà alarmé de ce qu'il avait fait, non-seulement il ordonna qu'elle fût rendue à la liberté, mais il la combla d'honneurs et voulut qu'on fermât l'œil sur ses visites aux prisonniers. La fière Romaine triomphait. « Vous voyez qu'un grand nom sert à quelque chose, disait-elle en riant à ses amis; on le lance comme un épervier ou un chien sur l'animal qui veut vous nuire, et c'est à celui-là de se défendre. » Pour le moment, en 383, Mélanie était sous la main de Rufin, qui avait fixé près d'elle son domicile à Jérusalem. Avec la volonté froide et patiente qui distinguait le prêtre d'Aquilée, il avait su enchaîner les élans passionnés et trop souvent irréfléchis qui gâtaient ses grandes qualités. Ils fondèrent ensemble dans la cité sainte deux couvens, l'un d'hommes et l'autre de femmes, où Jérôme plus tard les retrouva. Celui de Rufin était situé sur le mont des Oliviers, du côté de la ville, et fut bientôt peuplé de moines. La communauté de l'Aventin applaudissait à ces succès, et Jérôme tout le premier : il ne se doutait pas que ce couvent des Oliviers serait un jour une citadelle redoutable dressée contre ses plus chers amis et contre lui-même.

Hors de l'église domestique comme au dedans, l'attention se portait alors particulièrement sur la famille de Paula, à qui la destinée réservait le premier rôle dans les aventures religieuses de Rome. J'ai dit dans ces récits mêmes quels étaient l'immense fortune et le rang de cette maison, qui remontait d'un côté aux Scipions et aux Gracques, de l'autre aux rois demi-fabuleux de Sparte et de Mycènes. Veuve à trente-cinq ans du Grec Toxotius, mort récemment, Paula

en portait le deuil dans son cœur plus encore que sur ses vêtemens; sa douleur fut si violente un instant qu'on put craindre pour sa vie. De ce mariage étaient nés six enfans, dont cinq restaient : trois filles mariées ou en âge de l'être, Blésille, Pauline et Eustokhie, une adolescente, Rufina, et un jeune garçon nommé Toxotius, comme son père. A une grande exaltation de sentimens et d'idées se joignaient chez Paula une délicatesse de corps et une mollesse d'habitudes qu'on pouvait dire excessives. Grecque autant que Romaine et élevée au sein d'une opulence qui n'avait point d'égale en Occident, elle avait mené depuis son enfance une vie tout asiatique, presque toujours étendue, et ne marchant qu'appuyée ou plutôt portée sur les bras de ses eunuques. L'exaltation de ses sentimens l'avait garantie des dangers et aussi des propos du monde, quoiqu'elle y fût fort répandue et qu'elle tînt aux relations de société comme à toutes les convenances de son rang : aucune Romaine de ce temps et de cette condition n'avait une réputation plus intacte. Son esprit, plus juste et gracieux que vif, laissait échapper parfois des saillies assez malicieuses; mais c'était surtout dans la tendresse et la dignité de l'âme qu'elle puisait sa distinction morale. Toutefois cette femme qu'on eût jugée faible, et qui pliait volontiers sous le joug de l'amitié, retrouvait une force invincible pour résister à la tyrannie ou aux calculs intéressés de ses proches. Son instruction était étendue et solide; elle parlait le grec comme un des idiomes de sa famille et savait l'hébreu assez bien pour lire dans l'original et chanter les psaumes de David, ce qui était l'occupation favorite des chrétiens de ce temps.

Trois de ses filles, comme je l'ai dit, faisaient partie de l'église domestique, Blésille, Pauline et Eustokhie. Tout entière aux soins de son prochain mariage avec Pammachius, on peut le croire du moins, Pauline ne jouait qu'un rôle très secondaire dans les affaires religieuses de sa famille, et pour le moment nous ne nous occuperons que de ses sœurs, en commençant par la seconde.

Eustokhie, à laquelle, pour plus de correction, nous restituerons son nom grec d'*Eustokhion* (*Eustochium* dans l'orthographe latine), semblait avoir puisé dans ce nom, qui signifiait *raison* et *règle*, la trempe de son caractère et la conduite de sa vie. A peine âgée de seize ans, elle était un modèle de volonté calme et réfléchie, de constance et au besoin d'opiniâtreté dans ses résolutions. Ce que Paula faisait par impétuosité de sentiment ou par instinct était chez Eustochium la conséquence d'un raisonnement ou l'accomplissement d'un devoir; l'éducation avait d'ailleurs développé comme à plaisir les germes de stoïcisme chrétien innés dans le cœur de cette jeune fille. Confiée tout enfant à Marcella, qui l'avait élevée près d'elle, et

dans sa chambre même, elle y avait respiré une atmosphère sereine et paisible qui ne régnait pas toujours dans l'appartement de Paula. Une aventure qui fit alors grand bruit dans cette société patricienne mi-chrétienne et mi-polythéiste nous la peindra tout entière.

Elle avait annoncé de bonne heure l'intention de ne se point marier et de prendre, sous la direction de Marcella, l'habit des vierges; c'était le premier exemple de ce genre qu'eût donné une fille de son rang : aussi refusa-t-on d'y croire jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'adolescence. La vocation persistant, le monde poussa de grands cris, la parenté s'émut, on blâma la mère, on réprimanda la fille, on essaya près d'elle les caresses et les menaces; mais l'arrêt était irrévocable, Eustochium le voulait. Elle avait une tante, sœur de son père, nommée Prétextata, païenne zélée et femme d'un homme qui l'était encore plus, Hymétius, vicaire de Rome sous Julien, puis relégué dans une île de la côte de Dalmatie pour avoir fait une consultation magique sur la tête de l'empereur chrétien Valentinien Ier, et enfin rentré de l'exil après la mort de ce prince. Ces deux fanatiques voyaient dans le projet de leur nièce une honte pour leur nom, et presque un sacrilége dont ils seraient comptables à leurs dieux, s'ils ne parvenaient à l'empêcher. Ayant échoué dans les avertissemens et les prières, ils recoururent à une arme qu'ils supposaient plus efficace sur l'esprit d'une jeune fille qui n'avait point vu le monde, à la coquetterie féminine. Un petit complot est monté, et, d'accord avec d'autres païens, ils invitent Eustochium à venir chez eux. Elle arrive en effet, mais à son entrée dans l'appartement de Prétextata des femmes apostées la saisissent, lui enlèvent ses habits de laine, déploient ses longs cheveux qu'elles tressent et frisent à la mode la plus nouvelle, lui peignent les yeux, la bouche et le cou, la couvrent de bijoux et lui font revêtir des vêtemens de soie magnifiques. On ne manqua pas sans doute de la conduire de miroir en miroir pour lui faire admirer sa beauté, et probablement encore il n'y eut qu'un cri d'admiration de la part de Prétextata et de ses amis. Eustochium obéit à tout, écouta tout avec son calme habituel, et quand l'heure fut venue de rentrer chez Marcella, elle reprit sa robe de bure et partit. On comprend quelle inquiétude éprouvait en cet instant l'église domestique; mais elle eut bientôt lieu de se rassurer, rien ne changea dans les pratiques d'Eustochium; son ardeur pour la vie monastique ne parut aucunement altérée : le fard n'avait pas été jusqu'à son cœur.

Moins de dissemblance existait entre Paula et sa fille aînée Blésille, comme elle faible de corps et présentant, comme elle, un mélange de défaillances d'âme et d'exaltation; mais, tandis que chez la première l'activité de la vie se concentrait au dedans par la

dévotion et l'amour, chez l'autre elle s'éparpillait au dehors en vaines agitations et en plaisirs. Veuve après sept mois d'un mariage qui n'avait pas été sans soucis et ayant à peine vingt ans, Blésille rejetait avec obstination toute idée de se remarier, au moins pour le moment. Ce n'était pas, comme chez sa sœur, désir de retraite et goût des pratiques ascétiques, bien au contraire : elle voulait vivre pour elle-même et oublier son mariage plutôt que pleurer son mari. Le temps qui s'écoulait entre une première et une seconde union était pour les jeunes veuves romaines une époque pleine de dangers qu'elles ne traversaient que sous les traits de la médisance et de l'envie, mais qu'elles ne cherchaient point à abréger. Elles jouissaient du veuvage, c'est le mot d'un contemporain. Aussi l'état de veuve mondaine était-il un objet d'observations et de critiques de la part des moralistes, surtout des moralistes chrétiens. Ils y distinguaient quatre périodes qui avaient chacune son cachet particulier. La première était celle du deuil. Dès que le défunt était clos et scellé au fond du monument, la veuve, selon eux, courait à son miroir pour étudier quels fards et quelle nature de pierreries convenaient le mieux à la douleur. Peu à peu les teintes foncées disparaissaient: la soie venait, les tresses d'or, les perles : c'était la seconde période; mais le désespoir reparaissait par intervalle sous des formes tellement affectées, qu'on pouvait lire la joie à travers les larmes. La troisième période était celle des plaisirs bruyans, que rien ne déguisait plus; la quatrième, celle des secondes noces. Décidée à prendre un nouveau mari, la veuve ne le prenait pas pour obéir comme la première fois, mais pour commander : l'indépendance lui était devenue chère; ce qu'elle voulait, ce n'était plus un maître, mais un sujet. Aussi la voyait-on souvent choisir un homme sans fortune pour le dominer plus complétement, lui imposer tous ses caprices, lui mettre un bandeau sur les yeux quand il lui plaisait, sauf à le chasser de chez elle, comme un esclave, s'il osait non se révolter contre ses déréglemens, mais ouvrir seulement la bouche pour se plaindre. — Jérôme, à qui nous devons cette peinture, a soin de nous rassurer sur le compte de Blésille : elle était légère, ardente au plaisir, amoureuse de la toilette, elle vivait devant son miroir; mais sa conduite n'avait jamais donné lieu à aucun scandale, c'est le rigide censeur qui l'affirme.

Au plus fort de ces dissipations, on vit sa santé s'altérer, une fièvre qu'aucun remède ne put dompter la consumait sans relâche comme un feu intérieur. Au bout d'un mois, ses forces étaient épuisées, et les médecins pronostiquaient sa fin prochaine. Il se passa alors une chose que son biographe laisse enveloppée d'une incertitude mystérieuse; il paraît néanmoins qu'une nuit, pendant

qu'elle veillait, pensant aux erreurs de sa vie, elle crut voir Jésus s'approcher de son lit, lui toucher la main, et lui dire, comme autrefois à Lazare : « Lève-toi et sors ! » Et il lui sembla aussi que, se levant en sursaut et marchant, elle était allée se placer à table auprès du Sauveur. Ce qui est certain, c'est qu'une crise salutaire s'opéra en elle durant cette nuit, que ses forces revinrent, et que bientôt elle put se lever. Blésille se crut guérie miraculeusement, et ses amis le crurent comme elle. Désireuse de consacrer désormais sa vie au Dieu qui l'avait retirée de la mort, et voulant sortir aussi « du sépulcre du siècle, où elle gisait depuis si longtemps sous le linceul des richesses et des plaisirs» (c'était le langage chrétien du temps), elle renonça au monde pour prendre la vie religieuse : elle changea d'habits, de façon de vivre, d'entourage. Jérôme nous la représente ramassant avec une amère volupté ce qu'elle possédait de robes, de bijoux, de tissus de soie brochés d'or, et en faisant un paquet qu'elle vendit au profit des pauvres. Sa conversion, comme on l'appelait, fut un grand événement, qui mit sa famille en courroux, étonna fort les gens du monde et remplit de joie les fidèles de l'église domestique. Jérôme entonna le cantique d'allégresse, qu'il mêla peut-être un peu trop d'attaques et de défis à la parenté païenne ou mondaine de la convertie. Il le fit dans une lettre à Marcella qui courut bientôt toutes les maisons de Rome, et servit d'édification aux uns, de cause ou de prétexte de récrimination aux autres.

« Il vient de se passer, disait-il, une chose qui offusque étrangement le monde : Blésille a pris un vêtement de couleur sombre! Quel scandale! Comme si Jean-Baptiste le précurseur, proclamé par Jésus lui-même le plus grand d'entre les enfans des femmes, avait scandalisé l'univers en portant un habit de poil de chameau et une ceinture de peau de mouton! Blésille rejette de sa table les mets succulens et recherchés : c'est un autre scandale! Comme si le précurseur ne s'était pas nourri de sauterelles!... Ah! les femmes qui scandalisent les chrétiens, moi je les signalerai : ce sont celles qui se barbouillent de rouge et de noir les joues et les yeux, celles dont les faces de plâtre, trop blanches pour des faces humaines, nous font penser aux idoles, celles qui ne peuvent pas verser une larme sans qu'elle creuse un sillon sur leurs joues, celles à qui le nombre des années ne peut enseigner qu'elles vieillissent, qui se construisent une tête avec les cheveux des autres et se fourbissent une tardive jeunesse par-dessus leurs rides, celles enfin qui se comportent en petites filles timides devant le troupeau de leurs petits-fils : voilà les femmes qui nous scandalisent, nous chrétiens, et voici celles que nous vénérons.

« Notre chère veuve autrefois ne quittait pas son miroir, cherchant tout le jour ce qui lui manquait pour plaire; maintenant elle répète avec confiance ces mots de l'apôtre : « Relevant la face vers le Seigneur pour contempler sa lumière, nous sommes transformés en son image, de gloire en

gloire, par l'esprit de Dieu. » Autrefois une armée de servantes n'était occupée qu'à disposer ses cheveux; sa tête innocente était torturée sous l'étreinte des bandeaux et la boucle des mitres : elle sait maintenant qu'un voile suffit. Autrefois elle accusait de dureté jusqu'à la mollesse des plumes, et à peine pouvait-elle dormir sur des lits hauts comme des maisons : elle couche à présent près de terre, et, la première levée pour prier, donnant aux autres de sa voix argentine le ton de l'*Alleluia*, elle est la première à louer son Dieu. Ses genoux délicats pressent la terre nue, et des larmes abondantes lavent sur ses joues ce qui restait des anciens fards. Les vêtemens de soie éclatans ont fait place sur elle à une simple tunique de couleur rousse; des brodequins communs succèdent aux chaussures dorées, dont le prix sert à nourrir les pauvres, et, au lieu d'une ceinture plaquée d'or et de pierres précieuses, un simple cordon de laine pure serre sa robe sans la couper. Que si quelque scorpion, quelque serpent à la voix mielleuse, veut lui persuader de retourner au fruit défendu, elle l'écrase d'un anathème comme de son talon, et lui crie, pendant qu'il se débat mourant dans la poussière : « Arrière, Satan! »

Les parens de Blésille et de Paula ne se méprirent pas sur cette dernière allusion, et n'attendirent que le moment de se venger. Les gens du monde, tièdes chrétiens ou païens, ne virent aussi dans la lettre de Jérôme qu'une critique publique de leur vie. Quant à lui, devenu le père de la convertie, en esprit et en charité, comme il s'exprime lui-même, il s'attacha à former son intelligence aussi bien que son âme. Blésille et Eustochium étaient « ses apprenties. » Il lut le livre de l'Ecclésiaste avec la première pour la confirmer dans le mépris des vanités terrestres. Blésille possédait, comme toutes les femmes de sa famille, beaucoup d'instruction et une rare facilité pour les langues. Quand elle parlait grec, on doutait qu'elle fût Romaine, et quand elle prononçait le latin, on eût vainement cherché dans sa parole la trace d'un accent qui ne fût pas le plus pur accent du Latium. A ces deux langues, elle voulut joindre l'hébreu, et en peu de semaines elle parvint à lire et à comprendre passablement les psaumes. Ce fut une grande joie pour tous quand on la vit unir son chant à celui de sa mère et de sa sœur dans les mélodies du roi-prophète, sous les lambris de l'église domestique. Ainsi la communauté faisait des conquêtes illustres, et l'esprit de réforme, introduit au sein de familles puissantes, commençait à se flatter d'une victoire prochaine : un orage subit vint ébranler toutes ces espérances et troubler la sérénité de Jérôme.

IV.

Les idées monastiques, partout où elles s'implantaient, amenaient avec elles le débat de deux questions qui étaient dans leur essence

même, savoir : la question de prééminence entre la vie solitaire et la vie pratique du siècle et celle du célibat religieux, ou, suivant la formule chrétienne, de la virginité opposée au mariage. Délicate en tout pays du monde, cette dernière question l'était particulièrement à Rome, où les mœurs traditionnelles glorifiaient le mariage, où la fécondité des femmes avait passé jadis à l'état de vertu publique, où les lois enfin punissaient comme un délit social le célibat des hommes. Ces lois, il est vrai, avaient perdu leur force sous les empereurs chrétiens, mais l'esprit qui les avait dictées n'était pas éteint dans la ville aux sept collines : il vivait au foyer des maisons patriciennes, avec ce qui restait des institutions de la famille et du respect des ancêtres. Le monachisme, qui s'appuyait sur le célibat, devait donc trouver pour son premier et plus ardent adversaire à Rome la classe patricienne ; il rencontrait ensuite le clergé, qui, en partie marié, en partie livré au désordre des femmes sous-introduites, était disposé à prêter main-forte aux vieux Quirites, pour repousser des principes qui le gênaient.

On devait donc s'attendre qu'un jour ou l'autre un débat sérieux éclaterait devant le public, car les esprits s'animaient des deux parts, et d'un camp à l'autre on se jetait, suivant l'usage, des accusations et des injures. Au reste, la question du célibat intéressant tout le monde, tout le monde s'en mêla, les femmes comme les hommes, les païens comme les chrétiens, les laïques comme les prêtres et les moines. Ce fut bientôt un sujet habituel de discussion jusque dans les carrefours, où des controversistes en plein vent traitaient ces difficiles matières avec une franchise de termes et une hardiesse d'analyse devant lesquelles reculeraient notre langue et nos mœurs. Deux hommes se signalèrent entre tous dans cette guerre aux idées monastiques par la virulence et le caractère de leurs attaques contre le célibat : l'un était laïque et se nommait Helvidius; l'autre, appelé Jovinien, était un moine renégat d'un des couvens de Rome. Helvidius venait de publier un livre que préconisaient avec fracas les ennemis des moines et les adversaires de Jérôme; Jovinien en préparait un autre qui ne parut que plus tard, et en attendant il remplissait la ville de ses prédications et de ses disputes théologiques.

Fort ignorant dans la science sacrée, et ramassant à droite et à gauche chez les hérétiques de fausses traditions ou des interprétations de textes repoussées par l'église, non moins ignorant dans les lettres profanes, et écrivain barbare malgré ses prétentions à singer Symmaque, Helvidius, avec assez d'audace, portait la hache à la racine de l'arbre. Pour combattre les mérites de la virginité, il niait celle de Marie, au moins depuis la naissance du Sauveur. Armé

de certains passages des Évangiles et de l'apôtre Paul, il prétendait que la mère de Jésus, après l'avoir mis au monde, avait eu de Joseph, son mari, quatre fils et un plus grand nombre de filles. Le sens qu'il attachait à ces textes avait été condamné par l'église dès les premiers temps du christianisme : Helvidius le reprenait sans nouvelle démonstration, et, partant de là comme d'un fait reconnu vrai, il raisonnait de la manière suivante : si la virginité était un mérite devant Dieu, Marie l'aurait gardée jusqu'à sa mort, et de ce qu'elle ne l'a pas gardée, il résulte que non-seulement le célibat et la viduité perpétuelle ne sont pas un mérite aux yeux de Dieu, mais tout au contraire un démérite, puisque l'observation du célibat, qui viole d'ailleurs la loi de nature, n'est pas moins contraire à l'esprit du Nouveau Testament qu'aux préceptes formels de l'Ancien. La conclusion était sans doute qu'il fallait dissoudre les congrégations de moines et de moinesses et forcer les filles à se marier. Il y avait dans tout ce livre un ton si audacieux, la science en était si misérable, le style si incorrect, que Jérôme d'abord ne le jugea pas dangereux; cependant, comme il faisait rire les païens et réjouissait secrètement les ariens, qui voyaient dans le rabaissement de la mère du Christ un amoindrissement à sa divinité, il céda aux prières de ses amis et prit la plume pour répondre.

L'ancien moine Jovinien semblait s'être donné systématiquement la tâche de contraster avec lui-même. Longtemps on l'avait vu courir les rues de Rome, pieds nus dans la plus froide saison, la chevelure hérissée et sale, à peine couvert d'un sayon en guenilles, les joues livides et caves, et tellement exténué par les jeûnes qu'il tombait d'inanition au coin des rues. Il était alors le modèle des austérités excessives. Tout à coup son teint refleurit; il devint gras et dispos, ne porta plus que des habits élégans, abattit son énorme crinière, se fit peigner, friser, parfumer, et se nourrit abondamment des meilleurs mets, car il possédait un riche patrimoine. On le vit aussi hanter assidûment les maisons des dames. Ce changement de vie répondait à un changement de doctrine. Jovinien avait découvert que le mérite des actions humaines est dans l'intention vis-à-vis de Dieu, et que le reste est indifférent, qu'ainsi on pouvait manger de la viande de telle espèce et en telle quantité qu'on voulait, pourvu qu'on rendît grâce à Dieu, qui avait créé les animaux pour la nourriture de l'homme. Le même raisonnement s'appliquait à des questions plus délicates, et par exemple il mettait le mariage de pair avec la virginité : les mérites, disait-il, étaient égaux en tout, si les intentions étaient bonnes. Il accusait en revanche les partisans de l'abstinence et du célibat d'être des impies, de vrais manichéens, qui condamnaient Dieu dans les biens de ce monde,

comme si la création eût été l'œuvre d'un mauvais esprit. Cette doctrine convenait fort à une grande partie du clergé romain, dont elle approuvait et sanctifiait en quelque sorte les déréglemens; par malheur pour Jovinien, il y mêla des propositions qu'aucun catholique ne pouvait accepter. Ainsi le moine apostat soutenait l'égalité des fautes comme terme corrélatif à l'égalité des mérites, principe stoïcien introduit jadis dans le christianisme par Montanus et anathématisé par l'église. Il professait en outre l'impeccabilité de l'homme régénéré par le baptême, prétendant que le chrétien, né à une vie nouvelle et innocente, ne pouvait plus pécher par sa propre volonté, mais seulement par les suggestions du démon, doctrine perverse qui détruisait la responsabilité morale dans les actes humains.

L'énormité de ces dernières propositions effraya le clergé et le retint sur la pente où Jovinien l'entraînait; toutefois le reste de sa doctrine eut un effet immédiat sur les ecclésiastiques des derniers rangs et parmi les femmes affiliées à l'église. Plus d'une diaconesse en prit texte pour se raffermir dans des habitudes contre lesquelles s'élevaient justement tant d'évêques et de conciles. Des vierges, désertant leurs couvens, se jetèrent à corps perdu dans le monde pour s'y marier ou faire pis; la plupart, il est vrai, étaient vieilles et laides, si nous en croyons Jérôme, et elles ne rencontrèrent pas ce qu'elles cherchaient. Il nous signale parmi les ecclésiastiques zélateurs ardens de Jovinien un moine encore jeune, bien frisé, bien parfumé, chaussé à l'étroit, drapé comme un mime, qui venait l'apostropher sur les places et ouvrir avec lui des discussions dans lesquelles il était censé le battre, puis courait raconter dans les maisons patriciennes les triomphes de son éloquence. « A qui en veut ce joli petit moine avec sa troupe de clercs aux cheveux bouclés? écrivait-il à un de ses amis. Pourquoi revient-il toujours à la charge pour se retirer couvert de mes crachats? Qu'a-t-il donc pour aller me déchirer entre les fuseaux et les corbeilles des jeunes filles, et dénigrer la chasteté jusque dans la chambre à coucher des femmes? »

La réponse au livre d'Helvidius parut en l'année 383, probablement vers le milieu, et causa un grand émoi par des raisons que j'exposerai tout à l'heure. Quant à l'interprétation des passages empruntés aux évangélistes et à saint Paul, Jérôme, avec sa double connaissance des mœurs juives et des textes hébraïques, démontre victorieusement comment, au sein d'une même famille, les titres de frère et sœur étaient appliqués, dans le langage habituel des Juifs, aux collatéraux les plus proches, et à ce propos il fournit de curieux détails sur les diverses Maries qui figurent dans l'Évangile comme les fidèles compagnes du Christ durant sa passion, et qu'Hel-

vidius se plaisait à confondre. Il tire aussi un merveilleux parti de cette scène sublime du Calvaire, où Jésus, voyant du haut de la croix sa mère « abandonnée et veuve de lui, » la confie au disciple bien-aimé par ces touchantes paroles : « Femme, voilà votre fils! » — « Puis, ajoute l'évangéliste, il dit au disciple : « Voilà votre mère! » et depuis cette heure-là le disciple la prit chez lui. » — Tout cela se comprendrait-il si Jésus avait eu les frères et les sœurs que lui prête Helvidius? Mais bientôt Jérôme s'anime; il s'étonne, il rougit d'avoir à donner de telles explications à des chrétiens. « Écoute, dit-il à son adversaire de ce ton d'ironie qu'affectionnait sa polémique, écoute, toi qui ne sais rien et qui parles de tout, je veux pourtant t'apprendre quelque chose. Il y eut autrefois à Éphèse un homme amoureux de la gloire; cet homme un jour saisit une torche allumée et incendia le temple de Diane. Comme personne ne l'avait aperçu, il courut sur la place publique, armé de son flambeau encore fumant, et se mit à crier : « C'est moi qui l'ai fait! » Les magistrats surpris l'interrogent; ils lui demandent la raison de ce sacrilége, et cet homme leur répond : « Ne pouvant me distinguer par le bien, j'ai voulu me faire connaître par le mal. » — Toi, Helvidius, tu es mille fois plus coupable qu'Érostrate, car tu as approché la flamme du temple où s'est formé le corps de ton Dieu; tu as profané le sanctuaire du Saint-Esprit! » C'est ainsi que Jérôme illuminait par des éclairs d'éloquence les plus obscures discussions de l'exégèse et du dogme.

Cette partie de la réponse ne pouvait soulever aucune critique, mais on attendait à la question du mariage le réformateur rigide, l'importateur passionné des idées cénobitiques. Jérôme l'aborda de front, comme il faisait toujours de tout. Suivant lui, le mariage était de l'ancienne loi, la virginité de la nouvelle. L'ancienne loi, qui avait dit : « Croissez et multipliez; » qui promettait à Abraham une descendance plus nombreuse que les étoiles du ciel et les sables de la mer, qui enfin lançait cet anathème par la bouche d'un prophète : « Malheur à la femme stérile, parce qu'elle ne laissera pas de postérité dans Israël! » l'ancienne loi tendait au progrès matériel du peuple de Dieu, la nouvelle tend à son progrès spirituel. C'est la nouvelle qui a dit par la bouche de l'apôtre, vase d'élection : « Celui qui n'est pas marié pense aux choses de Dieu; celui qui est marié pense à sa femme et aux choses qui sont du monde. La femme non mariée et la vierge pensent aux choses qui sont de Dieu, afin d'être saintes de corps et saintes d'esprit. » La distinction établie par ces paroles entre la femme et la vierge est nette et bien tranchée : chez la vierge, le sexe s'efface, elle en perd jusqu'au nom. Son nom est celui-ci : « sainte de corps et sainte d'esprit, » sainte

d'esprit assurément, car qu'importerait que le corps fût pur, si le cœur était souillé?

Il développait ainsi cette doctrine :

« Oui, celle qui est mariée pense aux choses du monde, elle veut plaire à son mari; celle qui ne l'est pas veut plaire à Dieu. Croit-on en vérité que ce soit la même chose pour une chrétienne de dompter son corps par le jeûne, de s'humilier jour et nuit dans la prière aux pieds de Dieu, ou de se fabriquer un visage en attendant un homme, de s'étudier à une démarche molle, à des attitudes voluptueuses, d'affecter des airs caressans? La première fait tout pour paraître moins belle et voiler des grâces qu'elle méprise, voilà son fard; la seconde se fait peindre devant un miroir, et au mépris de son créateur elle veut être plus belle que Dieu ne l'a voulu. Telles sont les conséquences du mariage. Puis ce sont des enfans qui crient, une famille qui tapage, des marmots qui vous barbouillent de baisers et se pendent à votre cou, au risque de vous étrangler.

« Ce sont aussi des dépenses sans fin. On passe son temps à faire des comptes, et il faut avoir la bourse toujours ouverte. Je vois ici la troupe des cuisiniers qui, le vêtement retroussé comme des soldats en campagne, hachent et pétrissent les viandes; là-bas, c'est le camp des fileuses où l'on babille à vous assourdir les oreilles. Tout à coup on annonce l'arrivée de l'époux suivi de ses amis. La femme alors parcourt, comme une hirondelle, tous les recoins de la maison; elle examine si le lit est bien fait, si le pavé est proprement balayé, si les coupes du festin sont ornées de fleurs, si le dîner s'apprête... Répondez-moi, je vous prie, qu'y a-t-il dans tout cela qui soit une pensée à Dieu? Et ces maisons-là seraient heureuses! Non, non! la crainte de Dieu est absente là où le tambour bat, où la flûte siffle, où la lyre fredonne, où la cymbale éclate. Le parasite met sa gloire à braver l'honnêteté pour divertir celui qui le convie. Les victimes publiques de la débauche ont aussi leur place dans les festins : elles y apparaissent presque nues, sous des vêtemens qui n'en sont pas, et s'étalent honteusement à des regards impudiques. Quel parti prendra la malheureuse épouse au milieu de ces orgies? Elle n'en a que deux à choisir : se complaire dans une pareille vie et y périr, ou bien s'en offenser et mettre la discorde dans son ménage. Après la guerre intestine viendra le divorce. Et s'il existe une maison exempte de ces désordres (oiseau bien rare en vérité), restent toujours les soucis d'une administration domestique, l'éducation des enfans, les relations du mari, la correction des esclaves... Oh! quel bon moyen de penser aux choses de Dieu! »

Jérôme ajoutait ces paroles : « Les nécessités de l'ancienne loi ont passé, et d'autres temps sont venus, dont l'Écriture a pu dire : « Malheur à celles qui enfanteront et allaiteront dans ce jour-là! » Ainsi le veut la succession des choses. La forêt croît pour être coupée, le champ est semé pour qu'on le moissonne; le monde est plein, et la terre ne nous contient plus. Chaque jour, la guerre nous décime, les maladies nous enlèvent par milliers, les naufrages nous

engloutissent, et nous nous querellerions encore pour des frontières! Les élus, dans ces sombres jours, sont ceux qui suivent l'Agneau et qui paraîtront devant lui sans avoir souillé la blancheur de leur vêtement : ce sont ceux qui seront restés vierges. » Il y avait dans ces paroles une sinistre prophétie qui se lisait d'ailleurs au front de cette société maladive : la fin prochaine des anciennes conditions où le monde avait vécu jusqu'alors; mais quels remèdes proposait-on pour retarder le dénoûment!

Cette satire de la vie conjugale excita contre Jérôme beaucoup de clameurs : il eut beau expliquer qu'il n'attaquait point l'institution en elle-même, mais qu'il était libre de préférer le célibat comme plus conforme à la perfection évangélique; on le tint pour un adversaire déclaré du mariage. Sa réponse à Jovinien, qui n'était sans doute qu'un reflet de ses discussions orales, ne contribua pas à faire tomber l'accusation. « On m'impute à crime d'avoir dénigré le mariage, y disait-il, je ne le dénigre pas, je l'approuve, parce que saint Paul l'a approuvé. Je l'approuve surtout parce que c'est de lui que viennent les vierges, et que sans mariage il n'y aurait pas de célibat. » Cette défense ironique causa plus d'émotion qu'une attaque directe; ses amis s'alarmèrent de l'orage qui s'amoncelait de plus en plus; ils supplièrent Jérôme de se rétracter, et Pammachius insistait, à son insu peut-être, par la pensée de Pauline : Jérôme crut les satisfaire en protestant de ses bonnes intentions conformes aux Écritures, mais il ne renia point sa doctrine.

S'il pensait ainsi des premières noces, comment traitait-il les secondes? C'est ce qu'on verra dans l'extrait suivant d'une lettre qu'il adressait un peu plus tard à Furia au sujet du second mariage que projetait cette infidèle amie des pieuses veuves de l'Aventin, et sur lequel elle le consultait en lui déduisant ses raisons :

« Les jeunes veuves que tourmente l'idée d'un second mariage et qui, après avoir essayé du Christ, méditent un timide retour vers Satan, vous tiennent cauteleusement ce langage : « Mon pauvre petit patrimoine périt tous les jours, l'héritage de mes ancêtres se dissipe, mon esclave m'a parlé insolemment, ma servante se rit de mes ordres. Qui comparaîtra pour moi devant les magistrats? Qui s'occupera de payer la contribution de mes terres? J'ai de petits enfans : qui les instruira? Qui élèvera les esclaves nés dans ma maison? »

« Voilà ce qu'elles disent, et elles nous donnent précisément pour motifs d'un second mariage ce qui devrait les en détourner. Une mère qui se remarie apporte à ses enfans non pas un nourricier, mais un ennemi, non pas un père, mais un tyran. Entraînées par le caprice du plaisir, elles oublient le fruit de leur sein : l'épouse d'hier essuie ses larmes, l'épouse d'aujourd'hui se pare et s'attife au milieu de ses petits enfans, ignorans de leur misère. Que me parles-tu de l'insolence de tes valets pour justifier ton

mariage? Allons donc, sois franche : on se marie pour prendre un mari, et quand ce n'est pas l'amour qui vous y pousse, on se prostitue pour avoir du bien. Le but du mariage est de donner naissance à des enfans : ou tu en as, ou tu n'en as pas de ton premier mari; si tu en as, le but est rempli; si tu n'en as pas, il y a grande raison de croire que tu n'en peux pas avoir : pourquoi donc dans ce cas ne pas préférer la chasteté à un espoir incertain?...

« Fais-toi donc un contrat de mariage pour que bientôt le nouveau mari t'oblige à faire ton testament! Tu n'as pas d'enfans, et il veut ton bien. Le voilà qui simule une maladie grave et te lègue tout ce qu'il possède, à la condition que tu en fasses autant; mais il revit, et tu meurs. Si, ayant des enfans du premier mariage, tu en as aussi du second, voilà la guerre dans ton logis, où se livre un combat domestique sans paix ni trêve. Ceux que tu as mis au monde, tu ne pourras les aimer librement, également. Le second mari enviera les caresses que tu fais aux fils du premier; il détestera le mort, et si tu ne hais pas les enfans, il te reprochera d'aimer toujours le père. Au contraire, si c'est lui qui a des enfans d'une première femme, oh! tu peux être la plus douce des mères, te voilà condamnée à n'être jamais qu'une marâtre. Les comédies, les pantomimes, tous les lieux communs de la rhétorique et de la satire vont fondre sur toi. Ton beau-fils est languissant? il a mal à la tête? Te voilà perdue, tu l'as empoisonné. Refuse-lui de la nourriture pendant qu'il est malade, on criera que tu veux le faire mourir de faim; si tu lui en donnes, c'est bien pis. Explique-moi, Furia, quelle compensation un second mariage peut apporter à tant de maux. »

L'effet produit par la réponse à Helvidius et la lettre à Marcella sur la conversion de Blésille était encore dans toute sa force, quand Jérôme fit paraître le plus célèbre et le plus agressif de ses ouvrages polémiques, la fameuse lettre à Eustochium sur la garde de la virginité. C'était un traité destiné à confirmer cette pieuse fille dans le choix qu'elle avait fait du célibat religieux, en lui présentant sous des couleurs saisissantes les dangers et les vices du siècle, soit dans le monde ecclésiastique, soit dans le monde laïque; c'était surtout un cadre où il voulait peindre d'après nature les adversaires de sa personne, de ses idées ou de l'église domestique que la haine essayait déjà de confondre avec lui. Tous ont leur place dans cette galerie : faux prêtres, faux moines, fausses vierges, fausses dévotes, hypocrites du monde, hypocrites du clergé, et leurs portraits sont tracés avec une vérité, une verve et souvent un comique qui n'avaient pas été dépassés avant lui. On pourrait à l'aide de ces tableaux reconstituer toute la haute société romaine au IVe siècle, principalement dans les rangs chrétiens. Ce fut un grand acte de courage, mais peut-être aussi d'imprudence, quelque justification qu'il puisse trouver dans la violence même des attaques. Jérôme disait dans son langage plein d'allusions bibliques « que la chau-

dière mystérieuse vue par Jérémie du côté de l'aquilon (chaudière des persécutions du monde contre les saints) commençait à chauffer contre lui : » c'était vrai; mais la lettre à Eustochium la fit bouillir à gros bouillons et plus qu'il n'aurait voulu peut-être.

« Chère Eustochium, lui dit-il, ma fille, ma dame, ma compagne, ma sœur, ma fille par ton âge, ma dame par ton mérite, ma compagne par notre commune profession de servir Dieu, ma sœur par les liens de la charité,...

« Fuis ces vierges qui sous l'enseigne de leur sainte profession attirent à leur suite, par des regards dérobés, un essaim de jeunes gens : elles méritent d'entendre à leurs oreilles ces paroles du prophète : « Vous avez le front d'une femme débauchée, et vous ne savez pas ce que c'est que rougir. » N'avoir sur ses habits que quelque petit filet de pourpre, se coiffer négligemment afin de laisser pendre ses cheveux, porter des chaussures communes, des manches courtes et serrées, une écharpe couleur d'hyacinthe qui voltige sur les épaules au gré du vent, affecter la nonchalance et la mollesse dans sa démarche, voilà en quoi consiste toute leur virginité. Qu'elles aient leurs admirateurs et s'attirent tant qu'il leur plaira les louanges de certaines gens, afin que sous le nom de vierges elles mettent à plus haut prix leur innocence! Nous ne cherchons pas l'estime de tout ce monde, et nous nous consolons de ne pas l'avoir.

« Il y a aussi des vierges qui en ont pris le costume et l'état par répugnance prétendue pour la servitude du mariage : elles ont tort; mieux vaut se marier que brûler, l'apôtre l'a dit. Ces vierges et les veuves qui leur ressemblent circulent, oisives et curieuses, dans les maisons des matrones. Sans pudeur au front, sans retenue aux lèvres, elles laissent loin derrière elles les parasites de comédie; chasse-les de ta présence comme des pestiférées, car le poète comique a raison : « les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs. » Celles-là n'ont souci que de leur corps; elles répètent perpétuellement aux femmes : « Ma petite chatte (1), usez donc de ce qui est à vous, et vivez tant que vous avez encore à vivre. Est-ce pour vos enfans que vous gardez tout cela? » Ces vierges-là sont adonnées au vin, et l'ivrognerie est encore le moindre de leurs vices; elles ne savent que faire, conseiller, insinuer le mal...

« Je ne saurais dire sans rougir, tant la chose est criminelle et honteuse, si vraie qu'elle soit pourtant, comment s'est introduite dans l'église la peste des Agapètes (2), d'où est venu cet étrange nom d'épouse sans mariage, ce nouveau genre de concubines, ou, pour parler plus nettement encore, cette classe de prostituées d'un seul homme. Elles cohabitent avec des clercs, et n'ont à deux qu'une seule maison, une seule chambre à cou-

(1) *Mi catella* (ma petite chienne). Hier., ep. 18.

(2) J'ai déjà parlé de ces vierges ou sœurs agapètes, qu'on appelait en Occident *sous-introduites*, dans un de mes récits du ve siècle à propos des réformes de saint Jean Chrysostome. Jérôme les qualifie ici de pestes, et en effet elles n'étaient pas un moindre fléau en Occident qu'en Orient, où elles bravaient également les lois civiles et celles de l'église. — Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1861.

cher, souvent même un seul lit, et si nous y trouvons à redire, on nous accuse d'être soupçonneux. Le frère ecclésiastique se sépare de sa sœur, qui fait vœu de virginité; la sœur vierge dédaigne son frère, qui vit dans le célibat, et cherche ailleurs un autre frère. Ils jouent ce jeu sciemment, et, feignant de suivre la même vocation, ils vont demander à des étrangers ce qu'ils appellent « les consolations spirituelles. » C'est de ces gens-là que Salomon a dit avec mépris : « Un homme attachera-t-il sur son sein un tison enflammé sans consumer ses vêtemens? Marchera-t-il sur des charbons ardens sans que la plante de ses pieds en soit brûlée?... »

. . . . . .

« Je ne veux pas non plus pour toi, chère Eustochium, trop de fréquentations avec les matrones; je ne veux pas que tu visites trop assidûment les maisons des nobles; je ne veux pas enfin que tu voies trop souvent ce que tu as méprisé, quand tu as choisi d'être vierge. Laisse-là ces femmes de hauts fonctionnaires, qui ne cherchent que des courtisans de leur dignité. L'épouse de l'empereur voit s'humilier à ses pieds toutes les ambitions de ce monde : toi, sache garder aussi la dignité de ton époux, qui n'est pas un homme, mais un Dieu. Cet orgueil honorable, conserve-le, toi qui as renoncé à l'autre. — Laisse donc de côté ces matrones qu'enfle l'autorité de leurs maris, qu'entourent des troupes d'eunuques, et qui ne se montrent que sous des vêtemens tissus d'or; mais fuis avec plus de soin encore celles qui restent veuves plutôt par goût du monde que par inclination pieuse. L'habit chez elles est changé, non la vanité et le luxe. A les voir étendues dans une riche litière, escortées d'eunuques et de valets, le teint rosé, la joue lisse et rebondie, on ne soupçonnerait pas qu'elles ont perdu, on dirait qu'elles cherchent un mari. Leurs maisons regorgent de flatteurs, leur table est un gala perpétuel. Les clercs eux-mêmes, qui devraient les instruire et leur imposer par la dignité du caractère, sont les premiers à leur faire la cour; ils les baisent au visage, et quand ils étendent la main vers elles, ce n'est pas pour leur donner la bénédiction, mais pour recevoir le salaire de leurs honteuses complaisances. Fières de voir des prêtres s'abaisser ainsi devant elles, ces femmes se gonflent d'orgueil, et parce que la liberté du veuvage leur convient mieux que l'obéissance sous un mari, on les appelle chastes et nonnes (1); puis après des dîners, qui ne leur laissent pas toujours leur raison, elles s'imaginent voir apparaître en songe les apôtres...

. . . . . .

« Évite, chère Eustochium, l'orgueil de l'humilité. Ayant renoncé à plaire en vêtemens dorés, ne cherche pas à le faire en haillons; n'imite pas certaines femmes qui, dans l'assemblée des frères et des sœurs, choisissent avec affectation l'escabeau le plus bas comme le plus convenable à leur indignité. Ne parle pas d'un ton de voix faible et languissant pour donner à entendre que les jeûnes t'ont exténuée, et ne t'appuie pas sur les épaules

(1) « Castæ vocantur et nonnæ. » Hieronym., epist. 18. Le mot *nonna*, qui signifie *mère*, était dès lors employé comme terme de respect pour les femmes; il était le corrélatif de *papa*, titre donné aux prêtres d'un rang supérieur et qui est devenu en Occident le titre exclusif du pontife romain.

de tes voisines, comme si tu allais défaillir. Oui, j'en connais bon nombre qui se composent un visage pour faire croire aux hommes qu'elles jeûnent. Aperçoivent-elles quelqu'un, elles gémissent, elles baissent la vue, elles se cachent la face, découvrant à peine un œil pour se conduire. Une robe d'un brun sale, une ceinture de cuir, des mains et des pieds malpropres, voilà leur affiche; mais l'estomac, qu'on ne voit pas, est gorgé de viandes. A ces femmes hypocrites nous chanterons avec le prophète : « Dieu dispersera les ossemens de ceux qui mettent leur profit dans le mensonge. » Il y en a au contraire qui renient leur sexe, et, rougissant de ce qu'elles sont nées femmes, s'habillent comme des hommes, se coupent les cheveux comme des hommes, et, marchant effrontément, étalent à tout venant leurs faces d'eunuques. D'autres enfin se revêtent, en petites filles, d'étoffes de poil de chèvre et de grossiers cuculles : innocentes personnes qui, désirant peut-être revenir vers l'enfance, ne font que rivaliser de grâce avec les hibous et les chouettes. »

A ces esquisses prises sur des femmes attachées aux églises comme diaconesses, veuves ou vierges, il en ajoute qu'il prend parmi les femmes du monde. Il nous peint la femme savante qui récite ou chante des vers à tout propos, la prétentieuse qui mange la moitié des syllabes pour se donner un air enfantin, la charitable orgueilleuse et violente, qui distribue elle-même ses aumônes à la porte des églises, en tête d'une armée d'eunuques, et frappe au visage une pauvresse qui lui a tendu deux fois la main. Ces calques sont évidemment saisis sur le vif, et on devait sans peine y pouvoir attacher des noms.

Jérôme passe ensuite à la critique des hommes, « de peur qu'on ne l'accuse de ne s'occuper que des femmes. » Et d'abord il s'adresse aux moines hypocrites et débauchés.

. . . . . .

« O Eustochium, s'écrie-t-il, fuis comme un fléau ceux que tu verras porter une chaîne de fer, une longue crinière de femme, malgré la défense de l'apôtre, un mauvais manteau noir, et marcher pieds nus par toute saison. Cet attirail-là est celui du diable! C'est sous cette livrée que naguère Antimus et Sophronius ont fait gémir Rome par leurs scandales. Les hommes de cette espèce se glissent dans les maisons des nobles, abusent les femmes chargées de péchés, et n'ont nul souci du bien et de la vérité, qui ne sont pour eux que de vains mots. Ces faux moines sont tristes et moroses, en apparence du moins; mais si leurs jeûnes sont rigoureux pendant le jour, ils s'en dédommagent pendant la nuit, et mangent à s'étouffer du soir jusqu'au matin, afin de mieux jeûner ensuite.

« Je dois le dire, quelque rougeur qui me monte au front, il y a des gens qui n'aspirent au diaconat et à la prêtrise que pour être admis librement près des femmes. Chez ces prêtres et ces diacres-là, la grande sollicitude est d'avoir des vêtemens bien parfumés, un pied bien contenu qui ne danse pas dans le soulier, une chevelure bouclée avec le fer, des doigts étince-

lans de pierreries. Ils marchent sur la pointe du pied, de peur que l'humidité ne les salisse, et on aperçoit à peine la trace de leurs pas. Sont-ce de nouveaux mariés qui passent? sont-ce des prêtres? Voilà ce qu'on se demande quand on les rencontre. Ces hommes savent le nom, le domicile, les habitudes, l'humeur de toutes les matrones : c'est pour eux l'étude la plus importante, et je veux, chère Eustochium, t'esquisser ici à grands traits la journée de l'un d'entre eux, prince dans l'art dont je te parle, afin que par le maître tu reconnaisses plus aisément les disciples.

« Notre homme se lève avec le soleil; il règle l'ordre de ses visites, étudie les chemins les plus courts, et ce vieillard importun arrive souvent au lit des personnes qu'il visite quand elles dorment encore. Aperçoit-il quelque coussin élégant, quelque nappe délicatement ouvrée, quelque joli meuble d'usage domestique, il le loue, il le contemple, il le tourne et retourne dans ses doigts, et se plaint de n'en point posséder un pareil, qui lui ferait grand bien. Il l'arrache alors plutôt qu'il ne l'obtient, car quelle femme ne craindrait pas d'offenser le porteur de nouvelles, la trompette de tous les bruits de la ville? Cet ecclésiastique n'a pas de plus grande ennemie que la continence, d'adversaire plus déclaré que le jeûne. Il dépiste un repas au fumet des viandes, et comme il a une passion pour le salmis de petites grues, on lui en a donné le surnom. Sa barbe est longue et épaisse, son regard effronté, sa bouche toujours ouverte à l'injure. Quelque part qu'on aille, on est sûr de l'y rencontrer; il est toujours le premier en face de vous. S'agit-il de nouvelles, il les sait toutes, les débite avec une assurance imperturbable, et renchérit sur ce que vous apportez, vous et les autres. Les chevaux qui le voiturent aux quatre coins de Rome pour l'exercice de cet honnête métier sont beaux et d'une vigueur à toute épreuve; il lui en faut de tels, et encore les change-t-il souvent : on jurerait qu'il est le frère germain de ce roi de Thrace si connu dans la fable par la férocité de ses coursiers. »

Nous terminerons nos citations par le passage suivant d'une lettre que Jérôme écrivait vers le même temps à un moine de Marseille nommé Rusticus, passage qui complète ceux que nous venons de transcrire sur les mœurs d'une partie du clergé romain :

« Les prêtres des idoles, les mimes, les cochers du cirque, les prostituées peuvent recevoir librement des héritages et des donations, et il a fallu qu'une loi exclût de ce droit les ecclésiastiques et les moines. Qui a fait cette loi? Les empereurs persécuteurs du Christ? Non, les empereurs chrétiens. Ah! je ne m'en plains pas; je ne me plains pas de la loi, je gémis de ce que nous l'avons méritée. Un fer chaud est bon dans une plaie, le mal est d'en avoir besoin. Certes la sévérité prévoyante de la loi devait être une garantie, et pourtant notre avarice n'en est point refrénée. Nous nous rions d'elle en recourant aux fidéi-commis, et si, dans un certain degré, nous montrons du respect pour les rescrits du prince, puisque nous nous bornons à les éluder, nous n'en montrons aucun pour la loi de Jésus-Christ, puisque nous foulons aux pieds l'Évangile. L'évêque doit pourvoir aux nécessités des pauvres, c'est là sa gloire; mais quand le prêtre s'approprie

la richesse des autres pour l'appliquer à son profit, il commet une infamie. En voici un qui est né dans la dernière indigence, qui a été élevé sous le chaume d'un paysan, qui pouvait à peine avec du millet et du pain noir apaiser les rugissemens de son ventre, et ce même homme aujourd'hui fait le dégoûté; il dédaigne la fleur de farine et le miel. Devenu expert en gourmandise, il connaît les espèces, les noms de tous les poissons; il vous dira sur quel rivage ces huîtres ont été pêchées; il distingue à la saveur de la chair de quelle contrée provient un oiseau; il ne fait cas que des mets rares et souvent pernicieux. — L'esclavage de cet autre n'est pas dans la gueule, sans être pour cela moins honteux; sa manie est de pourchasser les vieillards et les femmes sans enfans. Il assiége leur lit quand ils sont malades; il touche sans dégoût leurs plaies purulentes, il leur donne à boire, et l'infirmière n'est pas plus humble et plus servile que lui dans l'assistance qu'il leur rend. Quand le médecin entre, il tremble; il demande d'une voix mal assurée comment va le malade, si on espère le sauver, s'il se rétablira bientôt. Quelque espoir reste-t-il, la fin de la maladie est-elle annoncée, le prêtre s'esquive avec un amer regret : il maudit entre ses dents cet éternel vieillard qui dépassera les jours de Mathusalem. »

C'étaient là des tableaux vivans dans lesquels chacun pouvait se voir ou reconnaître son voisin; aussi les colères ne cherchèrent plus à dissimuler, et leur explosion fut terrible. La lettre à Eustochium fut mise en pièces; le sens, les moindres mots, perfidement torturés, donnèrent lieu à des imputations de toute sorte. Tandis que les polythéistes traitaient Jérôme de fourbe et de séducteur qui jetait la discorde dans les familles, des prêtres l'accusèrent d'intelligence avec les païens pour rendre le christianisme odieux par le dénigrement de ses ministres. Il lui était échappé de dire, en exaltant la virginité, qu'une vierge, épouse de Jésus, était la belle-fille de Dieu : on cria au blasphème. Il s'était servi dans ces matières délicates de certaines expressions énergiques qu'admettait d'ailleurs la langue latine : on cria à l'indécence et presque à l'obscénité, et Rufin se fit plus tard l'écho de ces calomnies misérables. Jérôme, transporté d'indignation, voulait répondre et prendre ses ennemis corps à corps, et qu'eût-il donc fait alors? Ses amis l'arrêtèrent. « Marcella, dit-il, eût voulu mettre sa main sur ma bouche pour m'empêcher de parler. — Quoi! lui reprochait-il doucement, il ne me sera pas permis de dire ce que les autres ne rougissent pas de faire! » Ce qui l'irritait par-dessus tout, c'était de voir des gens obscurs, auxquels il n'avait jamais pensé, tempêter plus fort que tout le monde, et se prétendre diffamés dans ses portraits, et cela pour se mettre eux-mêmes en scène comme des martyrs. De ce nombre était un certain Onasus de Ségeste, avocat riche, mais ignare et d'une laideur repoussante. « Que me veut donc cet homme? écrivait Jérôme à Marcella. Je ne puis parler d'aucun vice, d'au-

cune sottise, d'aucune difformité, qu'il ne les prenne pour lui. Il est éloquent, comme on sait : je parle d'un sot, et il se plaint! Je parle d'un prêtre débauché : il est laïque, et il se plaint! Je parle d'un moine qui mendie et dérobe : il est riche, et il se plaint! Je parle enfin d'un homme ridicule par la forme hideuse de son nez : il se croit beau, et il se plaint! Je ne pourrai plus rire de rien au monde, ni des larves, ni des hiboux, ni des monstres du Nil : j'offenserais Onasus de Ségeste! »

L'approbation de Damase dans cette lutte lui donnait du courage, et il aimait à couvrir ses doctrines d'une si haute garantie près des vrais chrétiens; mais il éprouvait parfois une appréhension involontaire en songeant à son cher troupeau de l'Aventin, qui pouvait ressentir quelque jour le contre-coup de ses propres misères. On retrouve dans une de ses lettres la trace de cette douce et fraternelle préoccupation. « Adieu, dit-il à une de ses pieuses correspondantes, je salue avec toi Blésille, Eustochium, la vierge Félicienne, tout le chœur des autres vierges, et votre église domestique, pour qui je tremble, alors même que je n'aperçois pour elle aucun danger. »

V.

Les cris de triomphe sur la guérison de Blésille étaient prématurés : Blésille n'était point guérie, et l'effort suprême qui avait suspendu pour quelque temps le cours de la maladie acheva d'épuiser ses forces. Quatre mois après, on la vit retomber dans sa première langueur, et la fièvre la saisit de nouveau. Sa marche redevint chancelante; sa tête tremblante, déjà couverte de la pâleur de la mort, avait peine à se soulever, et ses mains cherchaient encore l'Évangile ou quelque livre des prophètes, quand déjà ses yeux ne pouvaient plus lire. Elle rentra dans son lit pour n'en plus sortir; l'arrêt cette fois était irrévocable. Blésille vit apparaître la mort sans regret ni frayeur; son éclair de foi extatique avait illuminé pour elle les sombres abords du tombeau. Près de rendre l'âme, elle dit à ses proches rangés en cercle autour de son lit : « Priez le Seigneur Jésus qu'il me pardonne, parce que je n'ai pu accomplir ce que j'avais résolu. »

Quand on lui eut fermé les yeux, ses parens s'emparèrent de son corps qu'ils firent ensevelir, comme il convenait à une personne de sa qualité, et un voile broché d'or fut étendu sur son cercueil : contraste frappant entre ces funèbres splendeurs et l'humilité à laquelle elle avait voulu consacrer sa vie. On lui célébra des obsèques magnifiques, où toute la ville de Rome se porta, par intérêt

pour un sort si malheureux non moins que par curiosité. Ce qu'il y avait de plus illustre dans le patriciat précédait le cercueil, une foule immense l'escortait ou l'attendait au passage. Un incident douloureux vint interrompre tout à coup l'ordre de la cérémonie. Paula, qui, d'après l'usage romain, accompagnait les restes de sa fille vers le monument de ses ancêtres, donnait les signes d'un véritable égarement. Tantôt elle poussait des cris plaintifs, tantôt elle s'arrêtait étouffée par les sanglots et hors d'état de se soutenir; elle s'évanouit enfin, et on fut obligé de la remporter chez elle comme morte. Cette vue émut profondément le peuple qui commença de s'agiter. « Voyez-vous cette mère? disaient les uns : elle se lamente de ce que sa fille, qu'on a tuée à force de jeûnes, ne lui a pas donné de petits-fils par un second mariage. Ne chassera-t-on pas de la ville la race exécrable des moines? Ne les lapidera-t-on pas? Ne les jettera-t-on pas dans le Tibre? » — « Ils ont séduit cette matrone misérable, disaient les autres; ils l'ont forcée à se faire moinesse (1), et une preuve qu'elle ne le voulait pas, c'est qu'elle pleure ses enfans, comme jamais païenne n'a pleuré les siens. » Jérôme était là, et l'on peut croire que ses amis le firent prudemment esquiver : sa vie était en péril, si la populace l'eût reconnu.

Les jours qui suivirent ne furent pas meilleurs pour Paula; elle poussait sans discontinuer des cris qu'on eût pris pour des hurlemens. En vain promenait-elle alternativement le signe de la croix sur sa bouche et sur sa poitrine comme pour éteindre un foyer caché qui la dévorait, le désespoir restait le maître, et son calme, quand elle en éprouvait, n'était qu'une faiblesse voisine de la mort. Elle refusa absolument toute nourriture pendant plusieurs jours. Ses proches insistaient pour la voir, elle les écartait; Jérôme seul avait accès près d'elle, parce qu'il avait apprécié et aimé sa fille. Cependant à peine l'écoutait-elle; sa vue renouvelait ses douleurs de mère plutôt qu'elle ne les adoucissait. Dans cette situation désespérante, il imagina de lui écrire une lettre où serait résumé tout ce qu'un chrétien peut offrir de consolations à une mère chrétienne, tâche douloureuse pour lui-même; en effet n'avait-il pas été le père spirituel de cette infortunée dont il tentait de combattre le souvenir?

Ce n'était pas la première fois qu'en semblables malheurs des hommes d'un grand génie avaient essayé d'opposer aux instincts emportés de la nature les armes de la philosophie et de l'expérience. Cicéron l'avait fait pour lui-même après la mort de sa fille Tullia; mais dans son livre, qui ne nous est point resté, l'orateur

(1) « Matronam miserabilem seduxerunt, quæ quam *monacha* esse noluerit, hinc probatur, quod... » Hier. epist. 22.

illustre, éprouvé par les calamités de la vie publique, convaincu par son propre exemple de la mutabilité des choses de la terre, pouvait trouver des argumens à son usage, qui n'auraient point touché le cœur d'une mère. Sénèque fit davantage en composant pour Marcia, fille de Cremutius Cordus, cette héroïque victime des tyrans, et mère d'un fils enlevé par une mort naturelle, une épître *consolatoire* que l'on compte parmi ses chefs-d'œuvre. Stoïcien comme Marcia et comme son père, il a presque une religion à la disposition de son âme, pour y puiser des paroles de soulagement et des forces. Sans se borner à d'impuissantes considérations sur l'ordre fatal de la nature et à des similitudes qui ne convainquent jamais, il représente à la fille de Cremutius Cordus, en un magnifique tableau, ce grand Romain accueillant son petit-fils dans la patrie des âmes justes et lui faisant contempler à ses côtés le spectacle merveilleux de l'univers, jusqu'à ce que l'ensemble des êtres rentré au sein de Dieu en ressorte de nouveau, pour vivre et mourir encore, à travers des transformations infinies. Mais comme cette religion, imposante devant la pensée, est peu accessible aux tendresses du cœur! Comme ce Dieu des stoïciens, impersonnel, impassible, insaisissable à l'imagination, est un consolateur timide et froid! On est tenté de plaindre les mères païennes, à qui la plus sublime des philosophies ne fournissait pas de remèdes plus énergiques contre les tentations du désespoir. Bien autres étaient ceux que le christianisme offrait à Jérôme, et dont il se servit avec une habileté de cœur égale à son éloquence.

Il commence par rappeler à Paula tout ce qu'il y avait de distinctions dans sa fille, cette jeune femme de vingt ans « qui avait levé avec une foi si fervente l'étendard du crucifié; » il énumère avec complaisance et la finesse gracieuse de son esprit, et l'étendue de son intelligence, et la sûreté de sa mémoire, sa piété enfin et les touchans détails de sa mort; puis, s'arrêtant tout à coup :

« ..... Que fais-je ici? s'écrie-t-il; je veux arrêter les larmes d'une mère, et voilà que je pleure! Oui, je confesse ma douleur, ce livre sera écrit avec mes larmes. Eh quoi donc! Jésus n'a-t-il pas pleuré Lazare parce qu'il l'aimait? Celui-là n'est pas un bon consolateur qui étouffe ses propres gémissemens, qui ne sait pas pleurer et parler à la fois, et dont les entrailles ne ressentent pas les douleurs qu'il veut soulager. Oui, Paula, j'en atteste Jésus, dont ta Blésille suit la trace, mêlée au chœur des saintes veuves; j'en prends à témoin les anges dont elle est maintenant la compagne; oui, père de cette fille par l'esprit et son nourricier par la charité, je souffre tous les tourmens que tu souffres, et je me prends parfois à dire : « Périsse le jour où je suis né! » Crois-tu que je ne sente pas moi-même bouillonner parfois dans mon âme les flots de la révolte, que je ne me demande pas pourquoi des vieillards impies jouissent des biens du siècle, tandis que la jeunesse

innocente, l'enfance sans péché, sont moissonnées dans leur fleur, pourquoi des enfans à la mamelle sont voués aux démons, pourquoi la lèpre, pourquoi les convulsions fatales de l'épilepsie, tandis que des impies, des adultères, des homicides, des sacriléges, vivent sous nos yeux, brillans de santé, et blasphèment Dieu?... Ces pensées m'assaillent, mais je les repousse avec terreur, car les jugemens du Seigneur sont un abîme sans fond, et je m'écrie en frémissant : « Trésor de la sagesse et de la science de Dieu, que celui-là est insensé qui veut connaître tes voies et scruter tes jugemens!...» Je m'incline donc devant des volontés que j'adore, et si je verse des larmes, ce n'est pas que je pleure celle qui nous a quittés, je pleure sur nous, qui l'avons perdue...

« Prends garde, Paula, que le Sauveur ne te dise : « De quoi t'irrites-tu? De ce que ta fille est devenue mienne? Tu t'indignes de mon jugement; tes larmes rebelles protestent contre moi et font injure à ton Dieu d'avoir voulu la posséder! Tu sais ce que je pense de toi et de ceux qui te restent. Tu te refuses de la nourriture non par amour du jeûne, mais de la douleur. Cette abstinence-là, je la désavoue; ces jeûnes-là, je les renie, ils sont mes ennemis. Je ne reçois pas dans mon sein une âme qui, malgré moi, s'est séparée de son corps. Laisse ces martyres insensés à une orgueilleuse philosophie, laisse-les aux Zénon, aux Cléombrote, aux Caton : mon esprit ne descend que sur l'humble et le pacifique, et non sur celui qui se révolte. Tu m'as promis obéissance; lorsque, revêtant l'habit religieux, tu t'es séparée des autres matrones, tu as laissé là avec les vêtemens du monde ses sentimens et ses idées. Pleurer comme tu fais, te désoler ainsi n'appartient qu'aux robes de soie. Mon apôtre l'a dit en mon nom : « Ne vous attristez pas comme des gentils sur ceux d'entre vous qui dorment du dernier sommeil; » si tu croyais ta fille vivante, tu ne regretterais pas qu'elle eût rejoint une meilleure patrie... »

Il montre ensuite assez doucement qu'elle doit supporter cette mort avec résignation; mais peu à peu sa parole devient plus sévère, et l'autorité du prêtre éclate dans tout ce qu'elle a d'impérieux et d'inflexible. Il faut que Paula cesse de pleurer : son affliction excessive met son salut en péril, scandalise les infidèles, déshonore l'église et la profession monastique, qu'elle a voulu embrasser. Cette affliction sans mesure est un artifice du démon, qui, ne pouvant plus rien contre la fille victorieuse et triomphante, tourne sa rage contre la mère : il tâche d'arracher son âme à Jésus-Christ par une faute qui semble se justifier par sa cause même; il cherche à rendre orpheline et délaissée cette douce vierge Eustochium, dont l'âge et la naissante piété ont besoin de l'appui maternel. — « T'imagines-tu, Paula, que ces cris de haine des païens n'aient pas causé autant de tristesse au Christ que de joie à Satan? Oui, c'est Satan qui, dans son ardent désir d'avoir ton âme, te présente l'appât d'une pieuse douleur. Il fait perpétuellement passer sous tes yeux l'image de ta fille, pour tuer la mère de celle qui l'a vaincu, et envahir la solitude de la sœur orpheline. Je ne dis pas cela pour t'effrayer, et

Dieu m'est témoin que je parle comme si j'étais debout devant son tribunal : écoute-moi donc. Ces larmes qui n'ont point de mesure, qui te conduisent au seuil de la mort, eh bien! elles sont détestables, elles sont pleines de sacrilége, plus pleines encore d'incrédulité. Tu pousses des cris perçans, comme si des flambeaux te brûlaient vivante. Tu es homicide de toi-même autant qu'il est en toi; mais à ces cris le clément Jésus accourt et te dit : « Pourquoi pleures-tu? La jeune fille n'est pas morte, elle dort. » Tu te roules désespérée sur le sépulcre de ta fille, mais l'ange est là qui te gourmande et dit : « Ne cherche pas un vivant parmi les morts! »

Revenue à la vie par les soins de Jérôme, Paula s'attacha à lui d'une affection de sœur. Ainsi commença près d'un cercueil cette sainte et inaltérable amitié qui brava la méchanceté des hommes et le temps, que l'église a pour ainsi dire consacrée dans la plus haute glorification qu'elle accorde à ses enfans, et qui témoigne encore de sa durée, après quinze siècles, par l'union de deux sépulcres.

Un second malheur suivit de près celui-ci. Blésille était morte au mois de novembre de l'année 384; le 11 décembre, ce fut le tour de Damase. Jérôme perdait en lui un protecteur et un père, la réforme un partisan réservé, mais sûr. Siricius, qui le remplaça après un intervalle de près d'un mois, sortait du clergé de Rome, qu'il voulut se concilier, quoiqu'il n'en partageât pas les défauts; il lui sacrifia Jérôme, à qui il retira la charge de secrétaire de la chancellerie pontificale. A ce prix sans doute il obtint du corps ecclésiastique un concours zélé pour repousser Ursin, qui tentait une nouvelle compétition par les moyens à son usage. Quand on vit Jérôme frappé, les lâches même relevèrent la tête : ce fut à qui l'insulterait, et ceux qui au temps de sa faveur avaient plié le plus bas sous son caractère parfois hautain se vengèrent du passé par l'exagération de leurs outrages. On était parvenu à mettre contre lui la populace; il ne pouvait plus paraître dans les rues sans entendre crier : « Au Grec! à l'imposteur! au moine! » Paula, indignée de ces persécutions et prenant Rome en dégoût, parla d'aller à Jérusalem; mais aussitôt sa parenté redoubla de colère et de plaintes : on la déclara folle, et quelques-uns, attribuant cette résolution aux conseils de son ami, répandirent dans le public des bruits odieux sur leur liaison.

Une fois le signal donné par les parens mêmes de Paula, il n'y eut pas de crime qu'on ne leur imputât à tous deux. Le sénat des pharisiens, pour employer le langage de Jérôme, tendit la main au sénat des idolâtres, afin de les mieux écraser. Révoltée de tant d'injustice et sûre de sa conscience, Paula brava ces indignes clameurs, et son projet de départ, jusqu'alors incertain, fut irrévocablement arrêté. Un de leurs ennemis poussa même l'audace jusqu'à affirmer publiquement de vive voix ou dans un libelle (on ne sait pas bien

lequel des deux) les diffamations qui se chuchotaient à voix basse. Jérôme le traîna devant les juges, pour qu'il produisît ses preuves ou subît la peine portée par la loi contre les calomniateurs. Mis à la question, le misérable renia ce qu'il avait dit ou écrit, et rendit pleine justice à ses victimes. Toutefois le désaveu public de l'imposteur ne fit pas tomber l'imposture, qui continua de circuler, et que beaucoup de gens, indifférens ou jaloux, persistèrent à considérer comme un fait attesté. Jérôme sentit qu'il n'y avait plus là une simple question de vérité ou de mensonge, mais un parti-pris, une conjuration formée pour le perdre, lui et ses amis, ou le forcer de quitter Rome. Seul, il aurait lutté sans hésitation, car son caractère n'était pas de ceux qui reculent devant l'attaque; mais il avait à ménager des femmes et l'église domestique, qui pouvait crouler sous sa chute : il résolut de partir.

Sept mois environ s'étaient écoulés depuis la mort de Damase, quand, résolu de secouer la poussière de ses pieds contre la « Babylone romaine, la courtisane empourprée de l'Apocalypse, » il dit adieu au troupeau fidèle du mont Aventin. On était alors au mois d'août, saison des vents étésiens, dont la direction favorise les navigateurs qui vont d'Occident en Orient. Arrivé à Rome dans l'automne de 382, il y avait passé un peu moins de trois ans. Un prêtre romain nommé Vincentius, plusieurs moines ses partisans et son frère Paulinien, qu'il avait appelé près de lui du vivant du pape Damase, voulurent le suivre en Syrie, où il retournait, et lorsqu'il sortit de la ville, une troupe d'amis et de réformateurs sincères, qui pleuraient la tentative abandonnée, l'accompagna jusqu'au port du Tibre, où il devait s'embarquer. Au moment de monter sur le navire, et pendant les derniers préparatifs, il se retira à l'écart pour se recueillir, et se mit à fondre en larmes. Prenant enfin une plume, il traça pour sa chère église domestique une lettre d'adieux qu'il adressa à la grave matrone Asella, qui par son âge et son caractère imposait le respect à la haine elle-même.

« Chère dame Asella (1), lui écrit-il, si j'avais à te remercier ici, mon embarras serait grand, car Dieu seul peut récompenser dignement ta sainte âme de tout le bien qu'elle m'a fait. Quant à moi, j'en suis indigne, et je n'ai jamais eu le droit d'espérer ou même de souhaiter que tu m'accordasses en Jésus-Christ une si large part d'affection. Quoique certaines gens me croient un scélérat noyé dans tous les vices, et que ce soit encore peu pour mes péchés, tu as voulu juger d'après ton cœur quels étaient les bons et les méchans : je t'en remercie. Il est toujours dangereux, comme dit l'Écriture, « de condamner le serviteur d'autrui, » et celui qui par malice transforme le bien en mal ne mérite guère d'être pardonné. Nous le verrons un

(1) *Mi domina Asella.* Hier. Épist. 28.

jour devant le juge suprême, quand la flamme vengeresse en châtiera plus d'un, et nous serons là tous deux pour les plaindre.

« Quoi! je suis un homme infâme, un fourbe qui prend toutes les formes, un imposteur qui séduit les âmes avec l'art de Satan! Ce qu'on croirait à peine d'un coupable convaincu, est-il meilleur, est-il plus sûr de le croire d'un innocent, ou plutôt de feindre de le croire? Ces gens-là me baisaient la main en public, et me mordaient en secret avec une dent de vipère; ils s'apitoyaient sur moi du bout des lèvres, et ils avaient la joie au cœur; mais le Seigneur les voyait et se riait d'eux, les réservant à comparaître avec moi, son misérable serviteur, au dernier jugement. L'un calomniait ma démarche et mon rire, l'autre cherchait dans les traits de mon visage un motif d'accusation, à tel autre la simplicité de mes manières était suspecte, et j'ai vécu trois ans au milieu de pareils hommes!

« Oui, tu le sais, je me suis trouvé bien des fois au milieu des vierges, environné de leur troupe nombreuse; j'ai expliqué à plusieurs les livres divins du mieux que j'ai pu. L'étude crée l'assiduité, l'assiduité la familiarité, la familiarité une mutuelle confiance. Qu'elles disent si elles ont jamais eu de moi d'autre idée que celle qu'on doit avoir d'un chrétien. N'ai-je pas repoussé tous les cadeaux, grands ou petits? Jamais l'or de qui que ce soit a-t-il sonné dans ma main? Est-il sorti de ma bouche un mot douteux, de mon œil un regard qui pût paraître hardi? Jamais, et nul n'ose l'avancer. Ce qu'on m'objecte, c'est mon sexe, et l'objection apparaît subitement lorsque Paula veut partir pour Jérusalem. Soit; on a cru un mensonge : que ne croit-on aussi le désaveu du mensonge? Le même homme a affirmé et nié. Il m'imputait de faux crimes, et c'était bien; maintenant il me proclame innocent, et ce qu'un homme confesse au milieu des tourmens est bien plus la vérité que ce qui lui échappe au milieu des rires du monde; mais on aime croire à l'imposture, et l'on trouve tant de plaisir à l'entendre qu'on la fabriquerait soi-même au besoin.

« Avant que je connusse la maison de Paula, cette sainte veuve, il n'y avait qu'un cri pour moi dans toute la ville. Tout le monde, presque sans exception, me proclamait digne du sacerdoce suprême. Damase, d'heureuse mémoire, était pour ainsi dire ma propre parole; j'étais saint, j'étais humble, j'étais éloquent! Je ne suis plus rien de tout cela. Eh quoi donc! m'a-t-on jamais vu pénétrer sous le toit d'une femme dont la conduite fût reprochable? Est-ce le goût des robes de soie, des parures éclatantes, des figures fardées, est-ce l'ambition de l'or, qui me guidaient dans mes visites aux maisons des femmes? Ah! les seules matrones romaines capables d'émouvoir mon âme étaient celles que je voyais s'humilier et pleurer, dont les chansons étaient des psaumes, les conversations l'Évangile, les délices la continence, la vie un long jeûne. Oui, celle-là seule a su me plaire que je n'ai jamais vue manger, et du moment que, pour le mérite de sa pureté, je me suis mis à la vénérer, à la rechercher, à l'adopter comme mienne, de ce moment toutes mes vertus se sont évanouies!

« O envie, qui te mords toi-même la première! Habileté de Satan, qui s'attaque toujours aux choses saintes! Aucunes Romaines n'ont fourni plus de fables à la ville que Paula et Mélanie, qui, foulant aux pieds leur for-

tune et abandonnant leur famille, ont levé la croix du Seigneur comme un étendard pour les âmes pieuses. Si elles couraient à Baïa avec la foule des gens élégans, si elles se couvraient de parfums, si elles confondaient dans le même culte la Divinité et la richesse, la liberté et le plaisir, oh! ce seraient de grandes et saintes dames; mais, dit-on, elles veulent plaire sous le sac et la cendre, elles veulent descendre en enfer comblées de mortifications et de jeûnes, comme si elles ne pouvaient pas se damner avec les autres, en s'attirant par une vie mondaine l'estime et les applaudissemens des hommes. Si c'étaient des païens ou des Juifs qui condamnassent la vie qu'elles mènent, elles auraient du moins la consolation de ne pas plaire à ceux à qui le Christ déplaît; mais, ô honte! ce sont des chrétiens, ou des gens qu'on nomme ainsi, qui, négligeant le soin de leur maison et oubliant la poutre qu'ils ont dans l'œil, cherchent une paille dans l'œil d'autrui. Ils déchirent cruellement chez les autres les saints propos de la conscience, comme si c'était un remède à la leur, comme s'il fallait pour leur justification que rien ne fût bon sur cette terre, et qu'il n'y eût au monde que des gens diffamés, des pécheurs dignes de damnation.

« J'écris ces lignes à la hâte, Asella, chère dame, tandis que le vaisseau déploie ses voiles. Je les écris entre les sanglots et les larmes, rendant grâce à mon Dieu d'avoir été trouvé digne de l'aversion du monde. Prie pour que je retourne de Babylone à Jérusalem, que j'échappe à la domination de Nabuchodonosor pour tomber sous celle de Jésus, fils de Josedec, qu'Esdras vienne enfin et me ramène dans ma patrie. Insensé qui voulais chanter le cantique du Seigneur sur la terre étrangère, qui désertais la montagne de Sinaï pour implorer les secours de l'Égypte, qui avais oublié à ce point les avertissemens de l'Évangile, que je ne savais plus que le voyageur sorti de Jérusalem tombe sous la main des voleurs, qui le dépouillent et le tuent! On peut m'appeler malfaiteur : esclave de la foi, j'accepte cette injure comme un titre. On peut m'appeler magicien, c'est ainsi que les Juifs appelèrent mon Dieu; séducteur, c'est le nom que reçut l'apôtre. Puissé-je n'être jamais exposé qu'aux tentations qui viennent des hommes! Et qu'ai-je donc souffert, après tout, pour un soldat de la croix? L'infamie d'un faux crime m'a été imputée; mais je sais que ce ne sont point les jugemens d'ici-bas qui ouvrent ou ferment la porte des cieux.

« Salue Paula et Eustochium, miennes en Christ, que le monde le veuille ou non. Salue Albine ma mère, Marcella ma sœur, Marcelline, Félicité, et dis-leur que nous nous trouverons un jour réunis devant le tribunal de Dieu, et que là chacun dévoilera à tous les yeux les replis les plus secrets de son cœur. Souviens-toi de moi, exemple illustre de pureté, et que tes prières apaisent à mon approche les flots tumultueux de la mer! »

Le navire cingla vers Rhegium et prit terre aux rochers de Scylla. Doublant ensuite le cap Malée et côtoyant les Cyclades, il déposa Jérôme dans l'île de Chypre, au port de Salamine, où l'évêque Épiphane le reçut. Quelques semaines après, il était à Antioche.

AMÉDÉE THIERRY.

L'ESTANCIA

DE SANTA-ROSA

SCÈNES ET SOUVENIRS DU DÉSERT ARGENTIN.

Les provinces unies du Rio de la Plata offrent aujourd'hui le spectacle émouvant d'une société civilisée encore aux prises avec une société barbare dont la résistance acharnée se prolonge dans les vastes solitudes bordées par les Cordillères, où on l'a refoulée. En prenant possession, il y a trois cents ans environ, de ce beau pays, les Espagnols ne purent lui donner ce qu'ils n'avaient pas eux-mêmes, une organisation saine et vigoureuse, des lois positives, des institutions susceptibles de développement et de progrès. L'antique appareil de législation castillane transplantée dans le Nouveau-Monde ne servit qu'à immobiliser des usages absurdes et qu'à favoriser des routines qui facilitaient la tyrannie des vice-rois. Leur administration, se traînant d'un pas boiteux dans l'ancienne ornière tracée par la mère-patrie, n'y prépara aucun élément de prospérité et de vie pour les générations futures. L'Espagne se contenta de faire élever des palais pour ses gouverneurs, d'entretenir une armée qui tînt les Indiens en respect et d'introduire l'esclavage des noirs : c'était impatroniser le pouvoir arbitraire, la guerre permanente, la désorganisation du travail. Tandis que, sous l'influence austère et pratique du génie anglo-saxon, l'Amérique du Nord se recueillait d'avance pour la lutte glorieuse qui devait assurer son indépendance, les vice-royautés espagnoles du continent méridional, accablées sous des pouvoirs oppressifs et manquant de tout caractère

individuel, n'eurent que la force de pousser le cri de liberté, sans être en état de conquérir les avantages de la vie libre. Cependant quelques hommes de cœur et d'énergie, parmi lesquels se place don Estanislao Lopez, celui qu'on nomme encore dans le pays le *grand général Lopez*, se mirent à la tête d'un mouvement organisateur et progressif, et ils luttèrent, au péril de leur vie, contre le parti rétrograde, astucieux et barbare, dont le représentant le plus tristement célèbre a été le dictateur Rosas.

Voilà quarante ans que dure ce duel : grâce aux marches et aux contre-marches de hordes indisciplinées qui se harcèlent sans relâche, une terre dont la charrue pourrait féconder merveilleusement les sillons se trouve frappée presque partout de stérilité et de mort. Au foyer domestique, dans les salons, dans les champs, au pied des autels, on retrouve le choc implacable des deux élémens en lutte. Dans les villes où a pénétré le commerce étranger, la barbarie primitive bat décidément en retraite devant la civilisation industrielle, que des ingénieurs infatigables lancent avec leurs engins à la conquête pacifique de l'élément indigène. Celui-ci se montre bien encore çà et là dans ces marais dormans qui s'étalent en pleine rue à la porte des somptueux palais, et où chevaux et mulets enfoncent jusqu'au poitrail; il se montre dans ces cadavres d'animaux oubliés sur la voie publique, et que dévorent des vautours rapaces, dans ces débats électoraux où l'on assaisonne volontiers ses argumens de coups de couteau; il se montre enfin dans mille détails de la vie domestique, où un luxe parfois excessif se marie à des coutumes de la plus étrange sauvagerie. Partout néanmoins apparaissent des signes visibles d'un état nouveau. Le clergé même, secouant l'amas des superstitions naïves et des rites puérils, encourage le progrès à sa manière; le prêtre affecte les dehors de l'homme du monde : il se pique de libéralisme, lit les sermons du père Lacordaire, chante des airs d'opéra, va aux courses de chevaux, aux combats de coqs, et transforme la sacristie en salon.

Il est manifeste que, dans les grands centres de commerce et d'industrie, le progrès n'a pas d'autre antagoniste que la nonchalante indifférence des races créoles, tandis que dans les provinces du centre, à mesure que l'on se rapproche des déserts du Chaco, la civilisation se heurte contre l'élément indien, personnifié d'une manière sombre et insaisissable tantôt dans l'homme de la tribu, dans le fils du désert, tantôt dans le centaure moderne, armé de sa lance et de sa fronde, dans le *gaucho*, qui, vivant au milieu des vastes pampas, loin de tout rayonnement intelligent, a le culte de l'immobilité. Ce n'est pas qu'il ait abdiqué toutes les austères vertus castillanes : il est esclave de sa parole, hospitalier, généreux; mais

le sang qui coule dans ses veines, c'est le sang de ses aïeux, les fiers Andalous, qui ont repoussé et tué le négoce avec les Juifs, l'industrie et l'agriculture avec les Maures, et qui, à force de détruire, de brûler et de ravager, n'ont abouti qu'à un résultat, la transformation des mosquées arabes en églises catholiques. Entre ces races libres et les propriétaires des immenses troupeaux installés dans les pampas existe une bizarre solidarité d'instincts, d'habitudes et de passions tour à tour féroces et généreuses. Ils s'entendent d'ailleurs admirablement pour repousser la civilisation, qu'ils considèrent comme une atteinte à leur liberté. L'abolition de l'esclavage, en enlevant au *gaucho* les bras qui travaillaient la terre, l'a forcé à se faire lui-même cultivateur, *sembrador*; mais dans l'exercice de ses fonctions agricoles il se contente de labourer ou plutôt d'effleurer à peine le sol avec une branche d'arbre formant un coude aigu et terminé par une pointe de fer. Un fagot d'épines traîné par une lanière de cuir lui sert de herse. Chez lui, toutes choses sont à l'avenant. Il mettra volontiers mille piastres au caparaçon de son cheval, il ne pensera pas à se procurer une bonne charrue, une faucheuse, ou l'un de ces engins utiles, venus de l'ancien monde, qui ne lui inspirent que dédain et méfiance. Dans son intérieur, sa femme et ses filles portent de traînantes robes de soie et des colliers de perles fines, les diamans, les émeraudes brillent à leurs mains et à leurs oreilles, parfois même le luxe va jusqu'à remplacer par le disgracieux chapeau parisien l'élégante mantille andalouse; mais cette invasion des modes européennes constitue en général la plus réelle conquête de l'esprit civilisateur, le *gaucho* ne voit guère plus loin. Dans la vie isolée des *estancias*, ou fermes de bétail, l'élément indien, représenté par les prisonniers de guerre, produit peu de bons résultats. Trop de discordes, de haines, de représailles, ont creusé entre ces deux races, qui se disputent le même sol, un abîme que rien ne saurait combler. Pour l'habitant primitif, l'Espagnol est toujours l'usurpateur, l'homme violent qui l'a rejeté dans les vastes déserts de l'extrême nord, lui dérobant des centaines de lieues de ces immenses *llanos* dont il se croyait le roi absolu. Ni les bienfaits, ni les bons procédés, ni les fortes habitudes de la vie commune ne peuvent effacer du cœur de l'Indien l'amer souvenir de cette dépossession. A toutes ces complications de races, de position, de luttes entre l'ancien et le nouvel état de choses, s'ajoutent les discussions politiques, et les Indiens, flattés tour à tour par les partis qui les recherchaient comme auxiliaires, ont gardé la conscience et le ressentiment d'avoir été dupes en plus d'une rencontre.

A travers cette cohue et cette confusion, le colon européen ne fait pas trop mal son chemin. Les *gauchos* le regardent avec une sorte d'indifférence et lui témoignent même quelque bienveillance,

pourvu qu'il ne cherche pas à les convertir aux idées nouvelles. Au fond, les Indiens le craignent et le ménagent dans leurs courses pillardes, car il est pour eux l'homme *buen tirador*, c'est-à-dire habile à manier les armes à feu, et comme tel il leur inspire un certain respect. Enfin, au-dessus de ce chaos, plane comme un vautour le chevalier d'industrie moderne, personnage multiple et changeant, possédant l'art de se rendre indispensable à certaines gens, leur créant des besoins que lui seul peut satisfaire, leur suggérant des idées dont lui seul comprend les conséquences. Quant au mérite discret et modeste, il ne réussit guère dans ces régions lointaines, où l'outrecuidance fleurit et prospère, grâce au désordre d'une société désorganisée. L'étude de mœurs qu'on va lire n'est pas une fiction; aussi ne finit-elle pas comme un roman, quoiqu'elle en ait parfois les allures. Les personnages sont pris ici sur le vif; ce sont des souvenirs, des faits réels, que l'on a groupés dans un épisode caractéristique de la vie hispano-américaine.

I.

Il y a quelques années, vivait à Londres un Anglais nommé sir Henri Williams. Dévoré de bonne heure d'un ennui profond et tourmenté par un éternel besoin de mouvement, il avait parcouru l'Europe dans tous les sens, porté ses pas vers le Levant, visité Tunis, l'Égypte, la Palestine, sans réussir à secouer le *spleen* qui le minait; sa tristesse s'était même accrue de ses déceptions. Un jour qu'il confiait son chagrin à un de ses amis, lieutenant de frégate de la marine royale, celui-ci lui dit : « Je connais un pays qui peut-être vous procurerait des distractions assez fortes et assez nouvelles pour chasser votre mélancolie; on y trouve la vie primitive avec toutes ses privations et tous ses dangers, mais aussi avec toute sa grandeur mélancolique et sa majesté sauvage. Partez pour le Brésil, longez la côte de l'Amérique jusqu'à l'embouchure du Rio de la Plata, remontez ce fleuve immense pendant une centaine de lieues, et enfoncez-vous dans les *pampas* qui s'étendent à perte de vue des bords du Parana jusqu'au pied des Cordillères. Je vous réponds que vous y goûterez sans ennui la vraie barbarie, avec ses plus pures saveurs de virginité. »

Quelques jours après, sir Henri, impatient de tenter l'épreuve, s'embarquait, et en trente-trois jours de navigation il arrivait devant l'embouchure d'un fleuve immense de près de cent lieues de large, et, le franchissant là où d'une rive à l'autre il a encore quarante lieues, il entrait dans la vaste rade de Buenos-Ayres. Les personnes auxquelles sir Henri avait été adressé lui conseillèrent, pour mieux satisfaire ses goûts d'aventures, de ne pas remonter

le fleuve sur les grands *steamers* du Paraguay, mais de choisir plutôt les goëlettes gênoises qui font la navigation du fleuve. Il monta donc à bord d'un petit bâtiment à voiles, la *Joven-Baldomera,* capitaine don Gaëtano Peretti. Il y trouva un équipage composé de ces braves marins italiens qui quittent leur belle patrie pour venir gagner, par dix ou quinze années de rude labeur sur le continent américain, le droit de se reposer dans leurs vieux jours : excellentes gens, gais comme des enfans, sobres, probes, courageux, et qu'on s'attache facilement par une parole bienveillante ou par une marque de sympathie.

La *Joven-Baldomera,* jolie goëlette peinte à neuf, propre et coquette, se balançait gracieusement sur ses ancres. Elle était en grande rade quand sir Henri y aborda vers trois heures de l'après-midi. Don Gaëtano le reçut sur le pont, et installa son mince bagage dans l'unique cabine du navire. On arrangea près du grand mât une petite cuisine où frissonnait, dans une casserole de cuivre fort propre, la *carbonada*, mélange de bœuf et de mouton cuit au riz, aux tomates et aux épices. Des quartiers de viande séchée à l'air étaient suspendus à la proue. Du côté de la poupe, dans une sorte d'armoire, don Gaëtano fit voir à sir Henri des dames-jeannes de vin carlon, des oranges, des pâtes de Gênes, des raisins secs et des noix de Mendoza, de beaux légumes et des pommes de Montevideo, des poivrons rouges comme du corail, des tomates, des olives, et ces mille petites herbes odoriférantes qui aromatisent la cuisine des gens du midi. Le temps était parfaitement calme. Le Rio de la Plata, immense comme la mer, confondait ses lignes avec celles de l'horizon. Don Gaëtano attendait le vent, qui dans ces parages s'élève d'ordinaire vers le soir, pour appareiller et tâcher d'arriver à l'une des quatre embouchures du Parana. Vers cinq heures, la brise se leva en effet, mais avec une telle violence que le capitaine jugea prudent de ne point partir. Le fleuve, labouré par un vent de sud-ouest, se gonflait en vagues énormes qui déferlaient avec furie contre des îlots dont les contours se distinguaient encore à l'horizon. La goëlette chassait sur ses ancres et semblait au milieu de la tourmente comme une feuille d'arbre devenue le jouet de l'ouragan; mais avec ses mâts calés, ses voiles carguées, son capitaine l'œil au guet et ses hommes d'équipage prêts à la manœuvre, la *Joven-Baldomera* était loin de faire une mauvaise figure. Cependant l'orage ne s'apaisait pas. Quoique le soleil ne fût pas couché, de vastes ténèbres enveloppaient le Rio de la Plata; un seul point du ciel demeuré clair répandait une lueur blafarde qui permettait de voir les objets comme à travers un voile grisâtre. Les parois du ciel ressemblaient à une muraille de fonte qu'une fournaise cachée eût crevassée de place en place pour en faire jaillir des ruisseaux de

flammes. Le bruit du vent, le roulement incessant du tonnerre, le clapotement sourd des vagues, formaient une de ces harmonies sauvages et grandioses comme la nature seule en sait composer. De temps à autre, l'on distinguait entre les vagues et le ciel quelques points blancs balancés, soulevés, tour à tour cachés et visibles : c'étaient de petites embarcations qui, surprises par l'orage, tentaient, comme de pauvres oiseaux effarouchés, de regagner le port ou de se réfugier dans quelque anse entre les îles. Le capitaine Peretti les montra du doigt à sir Henri. — Par un temps comme celui-ci, dit-il, et avec un vent de sud-ouest, le voisinage de la côte est dangereux; mieux vaut rester au large. Nous avons trois bonnes ancres, et quoique nous chassions un peu, je ne crois pas que nous courions le moindre danger.

Tout à coup le vent s'apaisa pour quelques secondes. Les vagues bouillonnaient sans s'élever, frémissant sous une pression invisible; un éclair aussi large que le fleuve enveloppa toute la scène d'une lumière bleuâtre, des craquemens épouvantables se firent entendre, et la foudre, pareille à des cascades de feu précipitées de la voûte du ciel, tomba sur cinq ou six points à la fois. Presque au même instant un vent très fort balaya les nuages et les emporta au loin avec une sorte de furie; l'azur du firmament reparut pur et brillant, et, sans qu'il y eût d'arc-en-ciel, l'horizon, les îles, la goëlette, apparurent comme baignés dans les couleurs du prisme. Ce magique changement à vue, phénomène qui n'est point rare dans ces parages, émerveilla sir Henri.

Une heure après, la *Joven-Baldomera* levait l'ancre, et, toutes voiles dehors, glissait gracieusement sur les flots apaisés. A la nuit, le vent tomba, et l'on s'arrêta près d'une île, à l'embouchure du Parana de la Palma. La lune se leva sereine, transformant l'immense fleuve en un miroir argenté, où les splendeurs du firmament se reflétaient avec un doux éclat. Les hommes de l'équipage, enveloppés dans leurs manteaux, dormaient sur le pont du navire. Sir Henri descendit dans le canot, accompagné du capitaine don Gaëtano. Ils se mirent à côtoyer les bords charmans d'une petite rivière qui traversait l'île. Le silence était solennel : on n'entendait au loin que le bruit cadencé des avirons qui entr'ouvraient la nappe d'eau lumineuse et limpide. Sir Henri, passionné pour les fleurs, en vit de magnifiques, et, faisant approcher le canot de la terre, il s'apprêtait à recueillir une ample moisson. — Avez-vous votre *revolver?* lui demanda Gaëtano.

— Oui, mais pourquoi cette question? craignez-vous les pirates de rivière? dit en souriant sir Henri.

— Non pas, mais les jaguars. La nuit, et surtout par des temps clairs comme celui-ci, ils guettent dans les fourrés les grandes do-

rades du Parana que la lumière attire à fleur d'eau, et qui viennent déposer leurs œufs dans les herbes flottantes du bord.

Don Gaëtano avait à peine fini de parler qu'un grand corps noir, passant comme une ombre épaisse par-dessus la tête des promeneurs, donna une secousse terrible au canot, et fendit l'onde à quelques pas d'eux. — Tirez! s'écria Gaëtano.

Sir Henri visa avec adresse et sang-froid. Un rugissement rauque et strident tout à la fois se fit entendre. L'animal blessé au poumon teignait l'eau tout autour de lui, et tournoyait dans les convulsions de l'agonie. On voyait surnager tantôt sa large poitrine blanche, tantôt son magnifique pelage jaune marqué de taches noires. Ses yeux, qui avaient lui comme deux charbons ardens, s'éteignaient peu à peu. — Vite, vite! tâchons de le maintenir sur l'eau avant qu'il ne s'enfonce, dit Gaëtano, et, prenant un *lasso*, il le lança avec l'adresse d'un *gaucho* au jaguar expirant, puis, faisant approcher la barque du bord, il l'amarra, et, sautant à terre, amena le *lasso*. — Deux hommes ne suffiraient pas, dit-il, pour soulever cet énorme animal; notre canot aurait chaviré sous nos efforts; nous allons traîner le jaguar à terre, et demain, avant le lever du soleil, j'enverrai quelques-uns de mes matelots pour enlever la fourrure.

Cet incident, qui avait troublé pour quelques instans le silence et la solennité de cette belle nuit, enchanta l'aventureux sir Henri, et lui parut inaugurer heureusement son voyage en pays primitif. La navigation se fit de la manière la plus agréable. Lorsque le vent était bon, on en profitait pour voguer; puis, au détour de quelque île charmante, on jetait l'ancre, en attendant le moment favorable pour mettre à la voile. Le voyageur ne pouvait se lasser d'admirer ce fleuve immense qui se déroulait comme une mer sans bords et se confondait avec l'horizon. Les îles près desquelles on stationnait offraient à sir Henri l'agrément de la promenade, de la pêche, de la chasse. Il avait le goût des collections, et bientôt le pont de la goëlette fut transformé en une espèce de musée. On n'y voyait qu'animaux empaillés, oiseaux et oisillons suspendus à des ficelles, papillons et scarabées embrochés et fixés au mât par de fortes épingles. Don Gaëtano avait ordre d'emballer soigneusement tout ce butin, et, de retour à Buenos-Ayres, de le remettre au consul, qui devait l'expédier en Angleterre.

Quinze jours se passèrent ainsi. Enfin la goëlette jeta l'ancre en face du Rosario, principal marché de la confédération et la ville la plus importante de la province de Santa-Fé. Là, sir Henri prit congé de don Gaëtano et de son équipage. Le consul, son compatriote, à qui il expliqua ses idées de voyage et son désir de s'initier à la vie sauvage du *campo* ou désert argentin, lui donna une lettre de recom-

mandation pour don Estevan Gonzalès de Santa-Rosa, dont il avait entendu vanter l'hospitalité, et qui passait pour un des plus riches *estancieros* du pays.

II.

L'*estancia* de Santa-Rosa, qui avait pour seigneur et maître don Estevan Gonzalès, passait, et avec raison, pour l'une des plus belles du *campo*. Construite au temps des vice-rois, elle se distinguait par sa solidité et ses vastes proportions. Le principal corps de logis était de ce style oriental que les Andalous ont emprunté aux Maures, et qu'ils ont transporté, sans aucune altération, dans la province de Santa-Fé. Les chambres de la maison étaient disposées autour d'une cour carrée ou *patio* dont le centre était occupé par une citerne surmontée d'un puits qu'ornait une arcade mauresque en fer ouvragé. Une magnifique *veranda* garnie de vigne donnait une ombre fraîche et délicieuse au large trottoir sur lequel s'ouvraient les portes des appartemens principaux. Dans chaque angle du *patio* se dressait une énorme amphore en terre rouge, appelée *tinacone*, et destinée à rafraîchir l'eau pendant les chaleurs de l'été. Après cette première cour, il en venait une seconde, puis une troisième. Des groupes d'orangers et de palmiers, entremêlés de citronniers et de lauriers-roses, en occupaient le milieu et les côtés. Au fond, dans un coin, se trouvaient les dépendances de la maison, cuisine, chambres de domestique, etc. L'*estancia* de Santa-Rosa étant isolée, on l'avait bâtie de manière à pouvoir résister à une attaque. Ses très rares fenêtres à l'extérieur étaient garnies de solides barreaux de fer. Les murs des cours, très élevés, épais, construits en pisé, avaient un revêtement de briques. Au-dessus de la porte d'entrée, une chambre unique, nommée *altillo*, ayant la forme d'un cube en maçonnerie, offrait un *mirador* ou balcon, d'où le regard s'étendait fort loin. Le toit plat de l'*altillo* formait terrasse. En temps de troubles, on y établissait un canon : ce n'était, à vrai dire, qu'un vieux tuyau de poêle monté entre deux roues de charrette; mais cette inoffensive machine avait de loin un aspect formidable, et son profil menaçant, qui se détachait sur l'azur inaltérable du ciel, avait écarté plus d'une fois les maraudeurs peu curieux de la mitraille. Don Estevan se piquait, du reste, d'être un homme à précautions. Il étalait avec orgueil dans sa chambre quelques antiques carabines espagnoles, à crosses d'ébène incrustées d'argent, que ses ancêtres avaient apportées d'Andalousie; c'étaient, il est vrai, de lourds et incommodes engins, tout au plus propres à la parade. Les *péons*, qui les contemplaient avec la répugnance

instinctive des gens du pays pour les armes à feu, ne se fiaient, eux, qu'à leurs couteaux et à leurs *lassos*, et, la fronde à la main, ils se sentaient suffisamment protégés contre toute attaque indigène.

Au côté nord de la seconde cour s'élevait une petite chapelle dédiée à sainte Rose, dans laquelle un *padre*, missionnaire franciscain, venait un jour chaque mois dire la messe. C'était un ancien édifice en briques que le temps avait bruni. Un portail, entre deux pilastres, était surmonté d'une architrave au-dessus de laquelle une sorte d'enfoncement dans le mur abritait la statue de sainte Rose de Lima, patronne de l'Amérique du Sud. Cette statue, faite au Pérou, était de bois, peinte à l'huile et chargée d'ornemens dorés. Sa couronne de roses, fleurs qui ne manquent jamais dans ces beaux climats, était renouvelée chaque jour par les soins des femmes de l'*estancia*. Au-dessus de la statue s'élevait une petite tourelle surmontée d'une coupole où pendait une cloche, à laquelle la pluie et le soleil avaient donné une belle teinte de vert-de-gris. A l'extérieur, l'*estancia* était entourée de plusieurs *corrals*, enceintes circulaires faites de pieux très serrés, et où l'on enferme le soir le bétail auquel on tient particulièrement, comme les chevaux de prix, les bœufs d'attelage, les vaches laitières avec leurs veaux. Un *corral* plus petit contenait les chèvres et les moutons, un autre les mulets, désagréables compagnons qu'il faut laisser seuls. Auprès, et à l'ombre de quelques arbres gigantesques nommés *ombùs*, on voyait plusieurs petits *ranchos* de briques sèches et de paille, où logeait le personnel très nombreux de l'*estancia*. Une maisonnette plus grande et plus jolie que les autres servait de demeure à Demetrio, le *majordomo* ou chef de l'escouade des *capatas*, chargés des soins du bétail : ceux-ci ont à leur tour sous leurs ordres les *péons*, qui sont, à proprement parler, les bergers, armés et à cheval, gardant les troupeaux, souvent à plusieurs lieues de distance, et menant l'existence nomade des peuples pasteurs de la Bible.

On racontait dans le pays d'étranges choses sur l'*estancia* de Santa-Rosa : don Estevan l'avait héritée de ses oncles, deux célibataires âgés que les troubles politiques du temps de Rosas avaient forcés à s'exiler. Ils étaient restés près de dix ans dans la province de Corrientes. Comme ils s'apprêtaient à revenir chez eux, ils moururent tous les deux, l'un d'apoplexie, l'autre d'une rapide maladie. Don Estevan, fils de leur sœur, était leur unique héritier. Il avait entendu dire à sa mère que, fort riches et possesseurs de sommes considérables en or et en argent, les deux oncles les avaient enterrées au moment de partir. Une massive argenterie, des joyaux de famille, avaient été joints à l'argent monnayé; mais les deux vieillards n'avaient confié leur secret à personne, et ils l'avaient emporté

avec eux dans la tombe. Don Estevan fit faire toutes les recherches imaginables; elles furent infructueuses. La légende des trésors cachés de Santa-Rosa occupait souvent l'imagination des gens du pays. Plus d'un berger passa la nuit à creuser la terre dans quelque endroit isolé, toujours dans l'espoir de découvrir ces richesses tant convoitées, et plus d'une bonne femme récita des neuvaines à cette intention. Il est à remarquer que les peuples pauvres, nomades, contemplatifs, paresseux, sont tous plus ou moins préoccupés de l'idée de découvrir des trésors, manière commode de se procurer les richesses que les peuples actifs et industrieux trouvent dans les inventions de leur génie et dans les forces de leurs bras. Quant à don Estevan, riche d'ailleurs et sur la voie de le devenir toujours davantage, il avait complétement renoncé à découvrir l'héritage de ses oncles. Il avait même défendu à ses gens d'en parler. Cependant il arrivait que les petits bergers qui jouaient aux cartes et ne possédaient jamais le sou disaient quelquefois entre eux : « Que n'avons-nous les trésors de Santa-Rosa! » Un jour une femme indienne, nommée Carmen, qui faisait partie du domestique de l'*estancia*, entendit cette exclamation et voulut savoir ce qu'elle signifiait. Elle écouta dans un silence sévère et recueilli, puis se frappa le front, comme pour y faire entrer à jamais le récit qu'elle venait d'entendre. Voici dans quelles circonstances cette Indienne avait été introduite chez don Estevan.

Quinze années avant le jour où nous place cette histoire, par une chaude soirée de l'été sud-américain, qui correspond à nos mois de décembre et de janvier, une grande agitation régnait dans l'*estancia* de Santa-Rosa. Doña Isabel Valdivia, femme de don Estevan Gonzalès, allait être mère. La vieille mulâtresse Eusebia, autrefois nourrice de doña Isabel et qui était demeurée à l'*estancia*, avait eu recours pour soulager sa jeune maîtresse à tous les remèdes en usage dans le pays. Elle avait arraché à chaque angle du toit de jonc d'un bâtiment de la cour quatre poignées de chaume, répondant aux quatre points cardinaux, et elle les avait brûlées en faisant le signe de la croix. Elle avait posé sur la tête de la patiente un chapeau emprunté à l'un des *péons* de l'*estancia*, baptisé sous l'invocation de saint Jean Népomucène, procédé infaillible pour se bien faire venir de ce saint dans la situation critique où se trouvait doña Isabel. Eusebia n'avait rien oublié : détachant d'une image de saint Raimond, habillé en moine, le cordon de l'ordre de Saint-François qui entourait la petite statue, elle l'avait fixé autour de la taille de la pauvre malade; puis, appelant quatre négresses des plus robustes, elle leur avait enjoint d'envelopper doña Isabel dans une vaste couverture et d'imprimer au hamac une oscillation des plus prononcées. Grâce à toutes ces belles recettes, et un peu aussi la

nature aidant, vinrent au monde deux charmantes petites filles. Selon l'usage, Eusebia leur passa immédiatement dans les oreilles une aiguille enfilée d'un brin de soie rouge, et y fit glisser un petit anneau d'or. Un berceau garni de toisons d'agneaux d'une blancheur éblouissante attendait les deux enfans. Avant de les y déposer, Eusebia se tourna vers doña Isabel. Elle fut saisie de l'étrange pâleur répandue sur les beaux traits de la jeune mère; néanmoins, sans laisser voir ses appréhensions, elle s'approcha d'elle, et lui demanda quels noms il fallait donner à ces deux petites. Doña Isabel releva la tête avec effort : — *Mercedes y Dolores*, dit-elle d'une voix éteinte. Elle suivit encore des yeux Eusebia, qui figurait sur le front des enfans le signe de la croix avec l'eau bénite, et les baptisait au nom de la très sainte Trinité; puis, tout à fait épuisée par cet effort, elle retomba sur ses oreillers. Eusebia s'élança vers elle et la prit dans ses bras. La jeune femme pencha la tête comme une plante délicate sur laquelle passe un souffle d'orage, et expira... « Elle est morte, elle est morte! » s'écria Eusebia, et, se laissant aller à sa douleur avec cette violence qui caractérise les races métisses, elle remplit l'air de cris déchirans. Les quatre négresses, assises par terre auprès d'elle, hurlaient d'une manière lugubre. « Elle est morte! répétait Eusebia, et pas de nourrice pour ces créatures! » Tout à coup elle prêta l'oreille. Le bruit sourd du galop de plusieurs chevaux se fit entendre, puis expira à la porte de l'*estancia*. Eusebia se redressa. « C'est don Estevan, s'écria-t-elle, je reconnais le hennissement de *Corazon*. » Presque au même instant, un homme jeune encore, d'une physionomie noble et sévère, et portant avec une dignité mêlée de gracieuse élégance le costume des *gauchos*, entra dans la chambre. D'un regard il comprit tout. Il se découvrit, s'agenouilla auprès du lit de doña Isabel, baisa ses mains glacées; puis, se relevant et trempant ses doigts dans le bénitier, il fit sur la dépouille de la jeune mère le signe de la croix. Sa douleur était terrible, mais concentrée, muette, pleine d'une sombre résignation.

Eusebia n'osait plus parler. Néanmoins, épiant le moment où don Estevan relevait les yeux, elle lui montra du doigt le petit berceau blanc couvert. « Elles dorment, dit-elle. — Deux! » s'écria don Estevan, et, soulevant le rideau, il contempla avec une tendresse recueillie les deux petites têtes aux cheveux soyeux qui reposaient sur le même oreiller. — Baptisées? dit-il d'une voix mal assurée.

— *Si, señor*, Mercedes et Dolores.

— Miséricorde et douleur! c'est bien cela, dit-il lentement, et il retourna s'agenouiller auprès du lit de doña Isabel. Les négresses l'avaient revêtue de blanc et l'avaient ornée une dernière fois de camélias et de jasmins du Cap. A travers les reflets mouvans des cierges, le front jeune et paisible de doña Isabel paraissait celui

d'un ange endormi. Don Estevan suivait des yeux ces funèbres apprêts. Les petites filles se mirent à pleurer.

— *Santa Maria!* s'écria Eusebia, voilà ces enfans qui pleurent, et nous n'avons point de nourrice!

Don Estevan se frappa le front. — J'en connais une, dit-il; je vais la chercher.

Il reparut un instant après avec une femme indienne d'une stature colossale : elle avait le teint bronzé, les dents éblouissantes; ses cheveux tombaient droit comme des crins, ses mains et ses pieds étaient petits. Ses traits auraient été assez beaux sans une expression de fixité dure et sauvage qui les déparait. Une couverture de laine était entortillée autour d'elle en guise de jupe. Une sorte de châle enroulé à son cou et formant un sac du côté du dos soutenait un enfant de six à huit mois, dont la tête endormie reposait sur son épaule. Un autre enfant de deux à trois ans se cramponnait à sa robe. A l'entrée de la chambre, elle s'arrêta. Elle regarda curieusement la vaste pièce au sol couvert de nattes, le plafond traversé par des poutres sculptées, les fauteuils antiques de cuir de Cordoue, les tableaux religieux de l'ancienne école espagnole qui ornaient les murs blancs; puis, quand ses yeux se furent reportés sur la fraîche dépouille de doña Isabel, une sorte de stupeur morne se répandit sur ses traits.

— Avancez, Carmen, lui dit don Estevan.

L'Indienne fit quelques pas, et, s'agenouillant avec le respect que les fils du désert ont pour la mort, elle resta recueillie, murmurant dans une langue inconnue quelques paroles brèves, gutturales, semblables à un chant plaintif.

En se relevant, elle aperçut les deux petites filles, qu'Eusebia venait de prendre dans leur berceau. Les traits durs de Carmen s'éclairèrent d'un beau sourire. — Bijoux de mon âme! s'écria-t-elle en mauvais espagnol, qu'elles sont jolies! Puis-je les nourrir?

Eusebia mit les deux petites filles sur ses genoux, et celles-ci, bientôt apaisées et endormies, furent replacés dans leur petit lit.

Cependant les deux enfans de Carmen, deux charmans petits garçons, considéraient d'un air ébahi les objets qui les entouraient. Don Estevan, absorbé dans sa douleur, n'avait point fait attention à eux. Eusebia les regardait avec l'espèce de dédain que les mulâtres ont pour les Indiens. Elle était bonne néanmoins, et, rappelant tout son courage pour quitter la chambre où reposait du dernier sommeil celle qu'elle avait aimée comme sa fille, elle fit signe à Carmen de la suivre vers les dépendances de l'*estancia*. Arrivée là, elle installa la nourrice dans un petit *rancho* ou bâtiment de terre recouvert de paille; puis elle lui donna un cuir de cheval pour elle, des toisons d'agneaux pour ses enfans, et prit à la cuisine un plat

de viande sèche appelée *charque* et une grande terrine de *masamora* (maïs cuit au lait). Elle posa le tout devant Carmen, et se hâta de retourner là où son cœur l'appelait.

Elle trouva don Estevan en contemplation devant les petites filles. — Quelle grâce de Dieu, *señor*, dit-elle, que cette femme qui nous arrive si à propos pour nourrir nos enfans!

— Il est vrai, Eusebia. J'étais à Santa-Fé lorsqu'on y amena les prisonniers de guerre, et le général Echague, avec qui je suis très lié, m'a fait cadeau de cette femme et de ses fils.

— *Caramba* (1)! *señor*, quel beau don il vous a fait là, quoique, à vrai dire, cette femme me fasse peur!

— N'importe, Eusebia, il faut la traiter doucement, afin qu'elle donne volontiers son lait aux petites. Elle ne paraît pas avoir plus d'une vingtaine d'années; elle est forte, bien portante : si on lui témoigne des égards, elle prendra de l'attachement pour nous et ne pensera plus à retourner au désert. Elle est Indienne abipone, et son mari, qui a été tué dans la dernière guerre, était cacique.

Ces renseignemens ne détruisirent pas les préventions instinctives qu'inspiraient à Eusebia tous les Indiens en général et Carmen en particulier; mais dans l'intérêt des enfans de doña Isabel elle résolut de se faire violence et de vaincre sa répulsion pour la nourrice.

« L'homme est poudre, et il retournera en poudre. » Ces paroles se réalisèrent le lendemain pour doña Isabel. Pendant la nuit, un *péon* était allé commander un cercueil à Coronda, petite ville voisine de l'*estancia*. On l'envoya au matin. Il était de bois de caroubier, recouvert de velours noir et doublé de satin blanc. On y déposa la jeune femme, et elle fut rendue à la terre. Sur la croix qui marqua sa tombe en attendant un élégant mausolée se lisaient ces simples paroles : « Doña Isabel Valdivia de Gonzalès, dix-sept ans. *De Profundis.* »

Comme Eusebia l'avait promis à don Estevan, elle témoigna quelque bienveillance à Carmen. Celle-ci resta telle qu'on l'avait vue tout d'abord, fière, sauvage, silencieuse, n'ayant de douceur dans la voix et dans le regard que pour les deux petites filles, dont l'heureuse nature de ces climats favorisait la rapide croissance. Gonzalès avait fait baptiser Carmen ainsi que ses deux fils, José et Manuel, qui étaient les plus beaux enfans que l'on pût voir. L'Indienne semblait avoir perdu toute pensée de retour au désert. Elle profita néanmoins de quelques absences de don Estevan pour disparaître de l'*estancia*. La première fois, Eusebia, ne la voyant pas au crépuscule, avait envoyé à sa recherche tous les serviteurs

(1) Exclamation d'admiration, d'étonnement, de surprise, d'impatience, selon l'inflexion donnée à la voix.

de la maison. Les *péons* s'étaient élancés au galop dans toutes les directions, avaient exploré tous les endroits qui auraient pu servir de refuge ou de cachette, et étaient revenus deux jours après sans Carmen. José et Manuel, interrogés, n'avaient point parlé. Ni caresses ni menaces n'avaient pu vaincre l'impassibilité des deux enfans, qui ne savaient rien ou étaient résolus au silence. A l'aube du troisième jour, un *capataz* qui passait devant le *rancho* de Carmen, dont la porte était ouverte, vit l'Indienne paisiblement endormie sur sa natte. Il en avertit Eusebia, qui interrogea sévèrement la nourrice à son réveil; mais celle-ci fut impénétrable. On avait remarqué qu'un joli et rapide alezan avait disparu en même temps qu'elle. Les vêtemens déchirés de l'Indienne, sa figure et ses mains égratignées témoignaient d'une course à travers les fourrés. Tous ces indices, commentés devant elle, ne lui arrachèrent aucun aveu. Peu à peu, comme on vit qu'après ces absences Carmen revenait fidèlement à la maison, on cessa de prendre souci de ses singulières équipées.

Don Estevan, qui avait les habitudes grandes et généreuses des Espagnols d'antique race, traitait au mieux la veuve du cacique et ses enfans. Il avait envoyé ceux-ci à l'école de Coronda, où ils apprirent en peu de temps tout ce que savait le digne magister,— lire, écrire et compter. Soignés et même élégans dans leur mise, ils accompagnaient partout don Estevan, et révélaient l'un et l'autre, José surtout, une nature expansive et reconnaissante. Carmen au contraire était toujours triste et hautaine : l'Indienne semblait tacitement désapprouver l'espèce d'intimité affectueuse mêlée de respect qui unissait José et Manuel à don Estevan, et quant à Eusebia, qui n'avait jamais beaucoup aimé les fils de Carmen, elle trahissait par des airs dédaigneux et des mots à double entente son hostilité sourde contre leur mère. Le seul trait d'union qui rapprochât tant bien que mal tous ces élémens opposés, c'était Mercedes et Dolores, que la vieille mulâtresse s'était habituée à considérer comme des êtres d'une nature supérieure. Pareilles aux lianes fleuries qui croissent autour des cactus à longues pointes et des mimosas épineux, elles enveloppaient d'un réseau de grâces affectueuses et d'innocentes câlineries Eusebia et Carmen. Eusebia subissait complétement le charme ; Carmen, plus indépendante, se tenait toujours sur la réserve, recevant les caresses sans les rendre, et dans ses jours de mauvaise humeur regardant Mercedes et Dolores de l'air d'une tigresse forcée d'allaiter deux agneaux. Ces éclairs de haine concentrée n'échappaient point à l'œil observateur d'Eusebia, qui se promettait d'être sur ses gardes. Don Estevan, lui, s'inquiétait peu de ces animosités féminines; il savait qu'Eusebia, sous le despotisme un peu maussade de ses allures, cachait une fidélité et un dé-

vouement éprouvés. Pour toutes les choses du ménage, elle avait en réalité la haute main. Quand les *péons* venaient à la cuisine chercher leur ration de viande et de riz, et qu'ils apercevaient de loin, au fond de la troisième cour, la haute taille un peu voûtée d'Eusebia, son visage brun et sévère encadré dans les plis du *pañuelo rebozo*, ils hâtaient le pas machinalement; ils oubliaient de complimenter, comme à l'ordinaire, d'un ton narquois la cuisinière Ramona, négresse des plus crépues, sur la beauté de ses longs cheveux ou sur la blancheur de son teint. Les gais propos et les lazzis s'arrêtaient court, et chacun n'avait qu'un souci : c'était de se mettre le plus tôt possible hors des regards de l'*intrépide vieille femme*.

Dans la vie simple et monotone du désert, les jours passent rapides comme la flèche des Indiens. Quinze années s'étaient écoulées : Mercedes et Dolores étaient devenues les plus jolies filles du pays. Elles tenaient de leur mère des cheveux et des yeux d'un noir de jais, des traits fins, des dents éblouissantes, et ce teint d'un blanc mat à reflets dorés particulier aux Andalouses. Elles portaient admirablement la tête, et leurs attitudes étaient pleines de grâce et d'élégance. Toutes les deux aussi, elles avaient un esprit doux et conciliant, une tendresse pleine de soumission et de respect pour leur père, et en fait de foi religieuse cette résignation profonde que l'islamisme des Maures semble avoir léguée au génie des races espagnoles. Leurs occupations étaient celles des personnes riches du pays. Enfans, elles avaient appris de leur père à écrire et à compter. Eusebia leur avait enseigné, outre la lecture et leur chapelet (*rezar*), l'art de faire à l'aiguille ces charmantes dentelles, véritables merveilles d'adresse et de patience où excellent les femmes créoles. Elles étaient passionnées pour les fleurs et les oiseaux. Devant leurs fenêtres, des caissons en maçonnerie, de petites barriques, des vases de faïence contenaient toute sorte de plantes cultivées avec un grand soin; la rose de Banks pourpre, l'odorant jasmin du Chili s'enroulaient autour des piliers de bois de la véranda. Elles y avaient attaché des branches d'arbres prises dans la forêt et chargées d'orchidées odorantes. José et Manuel, qui connaissaient leur goût favori, ne faisaient pas une course au dehors sans leur rapporter quelque jolie plante ou quelque nouveau prisonnier au brillant plumage destiné à la grande cage de bambous qu'ils avaient fabriquée eux-mêmes. Un jour, ils revinrent avec deux petites gazelles des pampas aux yeux noirs bordés de longs cils, aux jambes si fines qu'elles semblaient presque hors d'état de supporter le poids de leur corps. Ces charmantes créatures avaient été prises à leur mère avant le sevrage. Mercedes et Dolores leur donnèrent à manger du pain et du lait jusqu'au jour où

elles purent se nourrir d'herbes. Les pauvres petites bêtes s'attachèrent à elles; elles les suivaient partout comme de jeunes chiens. Lorsque les deux sœurs brodaient sous la véranda, entourées de fleurs, les gazelles à leurs pieds, des lianes flottantes au-dessus de leurs têtes, il eût été difficile à un artiste ou à un poète de rêver un plus ravissant tableau.

Mercedes étant venue au monde la première, on l'appelait *la major*, l'aînée; elle était un peu plus grande que sa sœur. Cette différence de taille était la seule qui les fît reconnaître, car du reste leur ressemblance était parfaite. Mercedes avait aussi plus d'initiative et de résolution; elle gouvernait en réalité Dolores, dont l'obéissance était instinctive et cordiale, tant sa sœur mettait de douceur et de grâce insinuante à se saisir de son âme et de sa pensée.

Lorsqu'elles parurent pour la première fois au bal du gouverneur à Santa-Fé, elles firent grande sensation, même dans ce pays où la beauté n'est point rare. Vêtues de taffetas rose, leurs cheveux ornés de jasmins du Cap et de belles perles qui avaient appartenu à leur mère doña Isabel, elles étaient charmantes. Quelques jours après, don Estevan reçut plusieurs propositions de mariage pour ses filles. Il les déclina, prétextant leur extrême jeunesse; mais un ou deux mois après arrivèrent à l'*estancia* de Santa-Rosa deux jeunes gens, fils d'un Catalan ami de don Estevan. C'étaient, comme les Catalans le sont d'ordinaire, de beaux hommes, aux yeux bleu foncé, au teint coloré, aux cheveux châtains. Eusebia les déclara *buen mozos* (de jolis garçons), et don Estevan les traita avec une considération marquée. Les deux sœurs parurent leur accorder peu d'attention. Pendant leur séjour à l'*estancia*, ils donnèrent cependant lieu à une scène assez significative pour attirer les regards de Mercedes, plus observatrice que Dolores.

Un jour, don Estevan se trouvait avec ses hôtes dans la seconde cour, parlant d'une course qu'il projetait de faire avec eux jusqu'à une petite ferme qu'il possédait non loin de l'habitation. José et Manuel étaient occupés à seller pour eux-mêmes les beaux chevaux richement caparaçonnés qu'ils tenaient de don Estevan. Celui-ci se tourna vers eux. — Préparez, dit-il, des chevaux pour ces *caballeros* et pour moi.

José le regarda d'un air sombre et hautain; puis, appelant un petit *péon* qui se roulait dans la poussière comme un poulain : — Cipriano, dit-il, va dire au *corral* que l'on amène ici deux chevaux pour ces étrangers, et fais venir aussi Corazon pour que je lui passe la bride de don Estevan.

Le maître de l'*estancia*, préoccupé, ne remarqua pas l'incident, qui n'échappa point à sa fille aînée. S'adressant de nouveau à José : — Vous nous accompagnerez, dit-il.

José lança un regard perçant à son jeune frère.

— Excusez-nous, *señor*, répliqua-t-il; on marque les animaux à Romero, nous avons promis d'y être.

Et, sautant en selle tous les deux, ils disparurent en un instant.

III.

Cependant sir Henri Williams était en route pour l'*estancia* de Santa-Rosa. Du Rosario à Santa-Fé, une diligence, lourde machine nommée *galera*, cahotait à mort chaque semaine les cinq ou six malheureux qui ne craignaient pas de se confier à ce mode de locomotion. Sir Henri préféra voyager seul, à cheval, avec un guide, un *vaquiano*, nommé Pastor Quiroga, que le consul lui procura. C'était un grand garçon brun, à l'air mélancolique et quelque peu féroce. Il portait une veste de drap bleu foncé, de larges pantalons blancs brodés, une *chilipa*, ou pièce d'étoffe enroulée autour des reins et formant haut-de-chausses. Sa ceinture de cuir ciselé était garnie de boutons formés de pièces de monnaie et d'un coutelas passé au côté du dos. Son *poncho*, manteau du pays, était relevé sur une épaule. Fièrement campé sur ses hanches et doué de cette élégance propre aux *gauchos*, le *vaquiano* faisait très bonne figure. Il promit au consul de soigner à merveille *el señor Inglese*. Celui-ci paya la moitié du prix demandé; l'autre moitié devait rester jusqu'au retour entre les mains du représentant de sa majesté britannique. Pour compléter ses arrangemens, sir Henri acheta un *recado* ou selle du pays, équipement de cheval composé de dix-huit pièces, couvertures, carrés d'étoffes de laine tissées et brodées, tapis de cuir de Cordova, fourrure à longs poils nommée *pelone*, le tout surmonté de deux petits bâts qui servent d'oreillers au voyageur, pendant que tapis de cuir, couvertures et le reste, étendus à terre, forment un matelas assez passable. Sir Henri joignit au *recado* un *lasso* et des *bolas*, armes dont il comptait apprendre à se servir. Ses fontes contenaient en outre deux excellens revolvers.

Le *vaquiano* craignait les armes à feu, comme tout fils du pays. Il avait son couteau, son *lasso*, sa fronde, et avec cela, disait-il, il pouvait aller jusqu'au bout du monde. Il est vrai qu'il était de ces géographes qui placent l'Europe à côté de la république orientale de l'Uruguay, et les États-Unis de l'Amérique du Nord un peu au-dessus. Il demanda à sir Henri s'il voulait acheter une troupe de chevaux qu'il revendrait ensuite, ou voyager avec les relais de la poste aux lettres, *correo*, qui a ses stations sur la route du Rosario à Santa-Fé. Sir Henri se décida pour ce dernier arrangement, le moins compliqué, et l'on partit.

A une petite distance du Rosario, les *quintas* (les maisons de

campagne) devenaient déjà rares, et le désert dans toute sa solennité s'étendait à perte de vue. Çà et là se dressait un *ombù* gigantesque, des buissons d'énormes cactus, d'aloès agaves, de juccas entremêlés d'artichauts sauvages, de mimosas, de caroubiers. De temps à autre, une raie verdâtre à l'horizon dessinait une de ces forêts qui dans le pays servent invariablement de lisière aux fleuves. Des lagunes, dont les eaux tranquilles reflétaient l'azur du ciel, brillaient çà et là dans l'herbe déjà un peu jaunie par les premières chaleurs de l'été. Les grands terriers des *viscachos* ou chiens des prairies s'élevaient comme de petits monticules couverts d'une herbe fine et percés de trous réguliers. D'immenses troupeaux paissaient dans les pampas. Les *péons* qui les gardaient à cheval, la pique à la main, le teint bronzé par le vent du désert, avaient un air sauvage et mélancolique.

Après trois ou quatre heures de galop, on arriva au premier relais de poste. Ces relais ne sont d'ordinaire que de misérables *ranchos* de terre et de roseau, avec un *galpon* (toit) soutenu par des piquets et un *corral* pour les animaux. Les voyageurs ne doivent pas s'attendre à y trouver le moindre comfort. Il faut se procurer soi-même vivre et couvert, et camper poétiquement à la belle étoile.

En mettant pied à terre, Pastor aperçut un petit garçon de sept à huit ans, qui, les jambes en l'air et la figure dans le sable, pirouettait comme un jeune singe.

— Y a-t-il quelqu'un à la maison, *muchacho?* demanda-t-il à l'enfant.

— Personne, *señor*.

Pastor se tourna vers sir Henri. — Il en est presque toujours ainsi dans ces relais, dit-il; il faut que chacun se serve à sa guise. Descendez de cheval, *señor*, et reposez-vous un peu pendant que je vais m'occuper du nécessaire.

Cela dit, Pastor cessa d'interroger le *muchacho*, qui, fier et superbe, ne lui aurait du reste plus répondu. Il remonta à cheval, avisa dans l'éloignement un troupeau de moutons, se lança à toute bride de ce côté, et, après avoir marchandé un agneau au berger, revint avec l'animal; en un instant, celui-ci fut tué, dépecé, coupé par quartiers. Pastor raviva un reste de feu qui languissait sous le *galpon* en y jetant quelques brassées d'épines sèches arrachées à une clôture. Lorsque le bois fut brûlé, il embrocha les quartiers d'agneau à deux petites baguettes de fer qui traînaient dans un coin, tira de sa poche un peu de sel, et après les en avoir saupoudrés, il fixa les baguettes au-dessus du feu. Sir Henri regardait curieusement tous ces apprêts. La porte du *rancho* était fermée, le *corral* vide. — Pendant que le mouton va rôtir, dit Pastor, il faut aller chercher des chevaux. J'en vois qui paissent là-bas.

Il remonta à cheval, et sir Henri l'aperçut, rapide comme le vent, faisant tournoyer le *lasso* au-dessus de sa tête, et le lançant avec l'adresse qui caractérise les *gauchos*. Il ramena bientôt deux des meilleurs chevaux.

L'odeur du mouton rôti tira le petit garçon de sa léthargie entrecoupée de gambades taciturnes. Il se leva et vint s'asseoir près du brasier. — Ah! ah! dit Pastor, quand il s'agit de manger, le *muchacho* prend des jambes! *Caramba!* si tu veux du mouton, je veux de l'eau, moi; va vite en chercher.

L'enfant prit une amphore de terre rouge posée dans un coin près de la porte, se drapa dans son *poncho* en guenilles avec une dignité toute castillane et s'achemina vers un *arroyo* dont les eaux bleues miroitaient dans le *campo* à quelque distance. Il revint bientôt, portant le *cantaro* sur l'épaule avec la grâce d'une statuette antique. On s'assit par terre pour manger. Sir Henri tira de sa poche un étui en vermeil qui contenait fourchette et couteau; mais il eut quelque honte d'avoir montré ces ustensiles lorsqu'il vit Quiroga et le petit garçon détacher du mouton rôti des tranches très longues et très minces, en prendre l'extrémité entre leurs dents incomparables et couper à mesure avec le couteau le morceau qu'ils voulaient manger. Le mouton fut dévoré en un clin d'œil avec une dextérité et une propreté parfaites, et l'on se remit en route.

Le désert devenait de plus en plus sauvage. De grandes autruches grises couraient çà et là. Des troupeaux de daims et de biches cheminaient au petit pas, ou fuyaient rapides comme le vent en faisant onduler les hautes herbes. Au bord des lagunes et des *arroyos*, des sarcelles, des poules d'eau, des ibis, de gracieux cygnes blancs au collier noir, se promenaient gravement ou se baignaient dans les eaux tranquilles. Un peu avant le coucher du soleil, on arriva au bord du Calcaraña, large et profonde rivière. Les *péons* d'une *estancia* voisine étaient occupés à la faire passer à quatre ou cinq mille bœufs. C'était un aspect étrange que celui de cette multitude d'animaux de toute nuance que ces bergers à cheval tâchaient de pousser vers le gué ou *paso*. Lorsqu'un groupe de bœufs et de génisses était arrivé sur l'extrême bord, les *picadores* armés de leurs lances les aiguillonnaient pour les forcer à entrer dans la rivière, et les récalcitrans donnaient à leurs conducteurs l'occasion de développer une adresse et une élégance de poses vraiment merveilleuses. Tantôt, s'éloignant de quelques centaines de pas, les *picadores*, la lance en arrêt, venaient fondre sur les bœufs pour les contraindre à prendre leur course du côté du fleuve; tantôt, poursuivant quelque fuyard qui disparaissait dans les pampas, ils l'obligeaient par une série de voltes exécutées avec une prestesse inouie à reprendre la direction du Calcaraña. Dans la rivière même,

la lutte recommençait : avant et après le *paso*, le fond du fleuve présentait beaucoup de ces trous profonds en forme d'entonnoirs appelés *posos* et où s'engloutit le meilleur nageur. Lorsqu'un des bœufs se dirigeait vers un de ces endroits dangereux, indiqué par un bouillonnement à la surface du courant, quelques bergers campés dans une sorte de pirogue placée en travers de la rivière barraient de leur mieux le passage à l'aide de longs bambous.

Sir Henri prenait tant de plaisir à ces joutes bizarres, qu'il fut tout surpris de voir le soleil, qu'il croyait encore bien haut sur l'horizon, disparaître subitement dans un océan de pourpre et d'or dont l'éclat baigna un instant tout le désert d'une teinte rose émaillée de lueurs vives et de rayons fuyans d'une beauté incomparable. La nuit arriva par une brusque transition, comme si une main invisible eût fait tout à coup glisser un rideau sur les splendeurs du ciel. Bientôt l'obscurité fut profonde; on n'alla plus qu'au pas dans la crainte de tomber dans les trous des *viscachos*. Vers dix heures du soir, Quiroga, qui depuis quelque temps gardait le silence, arrêta court son cheval. — Je crois, *señor*, dit-il, que nous sommes égarés. Depuis que nous marchons, nous devrions être au relais; nous l'aurons laissé peut-être à notre gauche. Je vais mettre pied à terre, et goûter l'herbe pour savoir où nous sommes.

Pastor fit ainsi qu'il disait et broya un peu de gazon entre les dents. Au bout d'un moment : — Je pense, dit-il, que nous sommes sur un terrain cultivé par des Européens et non loin d'une lagune, car, bien que l'herbe ait le goût de celle qui croît sur les sillons de blé ou de maïs, elle est aussi un peu salée, comme celle qui avoisine l'eau. En tout cas, nous sommes près d'une habitation.

Pastor, on le voit, était connaisseur. On se remit à chevaucher avec précaution. Au bout d'un instant, une masse confuse se dressa dans l'obscurité, et les aboiemens de plusieurs chiens se firent entendre. Une lumière se montra dans l'éloignement comme une étoile errante. — *Amigo!* cria Pastor, sommes-nous bien loin du *correo?*

— A plusieurs lieues, *señor*, répondit une voix.

La lumière s'approcha, et les voyageurs se trouvèrent en face du maître de l'habitation : c'était un Basque français dans la vigueur de l'âge. Il portait un habit européen de toile grise, un pistolet à la ceinture et une carabine en bandoulière. Il éleva la lanterne qu'il tenait à la main, en dirigea les rayons tour à tour vers sir Henri et vers Quiroga; puis, rassuré par cet examen, il proposa aux deux cavaliers de passer le reste de la nuit chez lui. — L'obscurité est si grande, dit-il, que d'autres voyageurs encore se sont égarés; vous trouverez à la maison nombreuse compagnie.

Tout en parlant, il guidait sir Henri et le *vaquiano* à travers une

allée d'arbres que la nuit avait dérobée à leurs regards. Chemin faisant, il leur apprit qu'il était Martin Valduque, cultivateur et propriétaire du terrain où ils se trouvaient. On arriva bientôt à un enclos solidement fermé de pieux de quatre à cinq pieds de haut; plusieurs *ranchos* y formaient un groupe laissant un carré vide au milieu. Une lanterne suspendue au pilier d'un *galpon* éclairait une petite réunion de gens qui parlaient avec animation. Sous une avance du toit qui abritait une cuisine, Mme Martin Valduque, pittoresquement coiffée du mouchoir rouge des femmes basques, tirait du four des tourtes et des galettes d'odeur fort appétissante, et distribuait du café que deux jeunes garçons, ses fils, apportaient aux voyageurs. Valduque s'excusa auprès de ses hôtes sur l'impossibilité où il était de les loger tous, et proposa à ceux qui craignaient le campement sous la voûte du ciel un abri dans une des maisonnettes dont l'habitation se composait; mais on préféra unanimement rester au milieu de la cour. On y alluma un bon feu, afin de se préserver de l'air humide de la nuit, et toute la compagnie s'assit à l'entour. Martin Valduque souhaita le bonsoir aux voyageurs et se retira dans le *rancho* où il demeurait.

Sir Henri s'était installé un peu à l'écart, afin de mieux jouir du spectacle original qu'il avait sous les yeux. Il remarqua d'abord un homme jeune encore, très noir, d'une stature colossale, admirablement proportionné et plein d'élégance dans sa taille; il était *sambo* de race, c'est-à-dire de sang nègre et indien. Il portait le costume des *gauchos*, et se drapait avec une dignité royale dans un magnifique *poncho* bleu foncé, à raies pourpres mélangées de dessins bizarres noir et blanc. Appuyé sur sa lance, dans l'attitude d'un repos martial, ce personnage aurait pu servir de modèle à Phidias. Pastor, qui le connaissait, le désigna à sir Henri comme le major Denys, Indien *manso* (soumis), commandant en chef la cavalerie des Indiens auxiliaires.

A côté de lui était assis un jeune homme blond, blanc et rose comme une femme. Il portait un élégant habit de coupe parisienne, un gilet blanc, une cravate de satin, des gants glacés et un lorgnon. Ce petit monsieur bavard était un Allemand, commis dans une grande maison de banque du Rosario et voyageant pour les affaires de son patron. Il donna lui-même tous ces détails à sir Henri, en ajoutant mille doléances sur le détestable trajet qu'il venait de faire. — Ah! monsieur! s'écria-t-il, quelle contrée de sauvages! On y meurt de faim au milieu de l'abondance! C'est le pays des troupeaux, et l'on n'y trouve pas de viande, le pays des vaches, et l'on manque de lait, le pays des poules, et l'on n'y voit point d'œufs, le pays des raisins, et jamais on n'y fait de vin. Diable de pays! Aussi, continua-t-il avec volubilité, cette terre n'est-elle abordable

que pour les gens à grandes affaires comme mes patrons, MM. Picaro, Schelm et compagnie, du Rosario. Nous venons, par exemple, de conduire à bien une entreprise magnifique. Mes patrons sont les banquiers du gouvernement national, et ils ont été chargés par celui-ci d'acheter des navires à vapeur qu'on armera en guerre pour l'escadre du Parana. Je suis allé à Rio-de-Janeiro, j'ai fait l'acquisition de quatre *steamers* chargés autrefois du service de la baie; j'ai pris soin qu'ils fussent repeints à neuf; j'ai ajouté à la poupe des sculptures à grand effet, une sirène dorée grimaçant au nez du public d'un air agréable, un grand aigle aux ailes déployées, un soleil entouré de rayons flamboyans, et puis des noms sonores, retentissans : *el Vencedor*, *el Conquistador*, *el Peleador*, *el* 25 *de Maïo*. Ces petits vapeurs ainsi badigeonnés pouvaient valoir chacun de trente à quarante mille francs; nous les avons vendus au gouvernement vingt-cinq, trente, quarante mille piastres.

Sir Henri se récria. — Hé! monsieur, continua l'Allemand, qui, se voyant écouté, devenait de plus en plus communicatif, le gouvernement, la politique, c'est ici le terrain vraiment productif. Ceux qui, pareils à Valduque, piochent et labourent sont des imbéciles; mais vous comprenez qu'il faut savoir s'y prendre. Par exemple, vous suscitez une idée, le chemin de fer du Rosario à Cordoba! Quelques jolies dames (dans ce pays c'est un élément de succès qu'il ne faut pas dédaigner) parlent de votre plan dans les salons. Vous rédigez un mémoire présenté au ministre de la guerre. Dans ce pays, comme partout ailleurs, les différens ministères se détestent et vivent dans un perpétuel conflit. Le ministre de la guerre n'a pas de fonds de reste; il demande à grands cris des armemens, de l'artillerie, etc. Vous vous tournez alors du côté du ministre des travaux publics, auquel, si vous n'aviez pas connu le terrain à l'avance, vous vous seriez d'abord adressé. Le ministre vous donne audience; vous vous étendez longuement sur le refus de son collègue; vous assaisonnez votre récit de quelques détails qui irritent l'amour-propre du ministre à qui vous parlez. Il faut, dites-vous, ordonner des travaux préliminaires, arpentage, sondage, etc., avant de chercher des actionnaires et des capitaux pour cette grande entreprise. Le ministre est ébranlé. « A combien montera le coût total? — A dix mille piastres, excellence. — Monsieur, dira-t-il en vous regardant fixement, cela reviendra à vingt mille piastres, et je les ferai porter au budget; vous m'avez compris? » Quelques semaines après, vous présentez le compte volumineux d'un arpenteur qui n'a peut-être pas quitté son cabinet, mais qui est censé avoir passé tout ce temps entre Rosario et Cordoba. L'addition des frais porte vingt mille piastres : le trésor vous les paie; vous en remettez dix mille à son excellence, et... le tour est fait.

Une ombre de mépris passa sur la physionomie ordinairement calme de sir Henri. Son interlocuteur s'en aperçut. — Vous vous indignez, milord, dit-il en souriant d'un air fin; vous croyez peut-être les gens de ce pays-ci plus mauvais qu'en Europe. C'est un tort : les hommes sont partout les mêmes; malheureusement le théâtre est quelquefois petit, et l'œil plonge dans les coulisses.

Sur cette belle péroraison, le petit monsieur tira de sa poche des cigares, en offrit à sir Henri, en prit un pour lui-même, et, l'ajustant à un bout d'ambre, il l'alluma avec une esquille enflammée. La nuit s'écoula rapidement au milieu de ces causeries. L'aube, envahissant peu à peu les ténèbres du ciel, finit par les en chasser tout à fait. Un fleuve d'or sembla inonder l'orient, et le soleil se leva du sein de cet océan de lumière avec une incomparable majesté. Sur la surface du désert, quelques légères vapeurs que le jour naissant traversait de ses rayons dorés flottaient encore à l'horizon. Une abondante rosée baignait toutes les plantes et leur donnait pour quelques instans, sous cet ardent climat, l'aspect et la fraîcheur qu'ont les végétaux des zones tempérées. Les anémones rouges, les beaux lis blancs, la verveine lilas, couvraient de leurs fleurs des espaces entiers, et donnaient au terrain du *campo* les teintes les plus variées et les plus belles.

Debout près du *corral*, sir Henri contemplait ce spectacle pendant que Pastor sellait les chevaux. Peu à peu les hôtes de Martin Valduque quittèrent l'*estancia*. Sir Henri reprit seul son chemin avec Pastor Quiroga. Les relais étaient tous à peu près aussi déserts et aussi dénués que celui qu'on connaît déjà, et sans l'industrie du *vaquiano* sir Henri aurait réellement souffert de la faim. Vers le milieu de la seconde journée, la solitude du *campo* devint moins absolue. De temps à autre, on passait devant une *chacra*, petite ferme entourée de cultures. C'était du maïs, du froment, du tabac, du coton, la canne à sucre chinoise, la pomme de terre, la patate, l'arachide, des champs de pastèques et de melons. Tout près des maisons s'élevaient de charmantes petites forêts d'orangers magnifiques et de pêchers touffus au milieu desquelles croissaient quelques beaux palmiers. Les *chacras* cultivées par des Européens se faisaient remarquer par l'ordre et la symétrie de leurs cultures, chose que les *gauchos* dédaignent ou ignorent.

De loin en loin, un grincement en quelque sorte mélodieux annonçait l'arrivée d'une haute charrette à immenses roues pleines en bois tournant avec l'essieu. Six ou huit bœufs tiraient ce véhicule primitif, dont l'attelage était aiguillonné par un jeune garçon armé d'une longue pique. Souvent ces charrettes, dont les côtés sont formés de bambous attachés par des lanières de cuir, ne contenaient que du bois et du charbon; souvent aussi elles servaient de moyen

de transport à toute une famille, se rendant à la petite ville de Coronda, dont l'église blanche se détachait sur l'azur éclatant du ciel. Ces familles de mulâtres ou de créoles se distinguaient toutes par l'élégance des poses, la beauté plastique des bras, des mains et des pieds, le port noble de la tête et des épaules. Quelquefois, sur le devant de la charrette, des jeunes filles d'une grande maigreur, mais d'une grâce parfaite, leur *pañuelo rebozo* entourant le bel ovale de leur visage, les bras relevés dans l'attitude de cariatides, soutenaient ainsi des amphores en terre rouge ou des paniers de lianes remplis de fruits et de fleurs, offrandes pieuses destinées aux prêtres et aux autels. Des *gauchos* élégamment vêtus, aux montures richement caparaçonnées de plaques d'argent ciselées, passaient au petit trot ou à l'amble, allure naturelle à quelques chevaux du pays. Sir Henri fut frappé du sérieux plein de dignité de ces physionomies et de l'air de distinction propre à tous ces types de nuances si variées.

Vers le soir, on arriva à Coronda. Cette ville a pour port un lac majestueux, relié au Parana par un bras ou *boca*. Pastor conduisit sir Henri à la *fonda italiana*. C'était une maison construite en briques rouges avec une cour ombragée d'une vigne magnifique. Sur le devant de l'établissement, il y avait un petit magasin appelé *almacen* où l'on vendait des souliers, des oranges, du genièvre, de la bière anglaise, des mors, des brides, du pain créole, des étoffes de coton, de la cassonade du Brésil, des pêches sèches de Mendoza, etc. Toutes ces marchandises entassées pêle-mêle faisaient l'effet le plus pittoresque. La dame du magasin était une mulâtresse crépue aux yeux d'un noir de jais, au teint olivâtre. Le cigare à la bouche, un marmot à califourchon sur la hanche et deux ou trois autres accrochés à ses jupes, elle servait de la *caña* (eau-de-vie de canne à sucre) à trois ou quatre *gauchos*, qui, assis sur le comptoir, les jambes pendantes, jouaient aux cartes avec la passion qu'ils apportent à tous les jeux.

La *fonda* fit regretter à sir Henri les arrangemens du *campo*. Il dut se contenter pour son dîner d'une *sopa* (macaroni cuit à l'huile): le *puchero*, sorte de pot-au-feu, avait été servi à des voyageurs venus un peu plus tôt, et le cuisinier, grand garçon mulâtre qui tenait sous le bras son coq de combat, déclara que pour rien au monde il ne rallumerait ses fourneaux ce soir-là, attendu qu'il y avait déjà longtemps qu'il devrait être au *reñidero* (arène des combats de coqs). Le voyant si décidé, sir Henri le suivit, pensant qu'à défaut de souper il aurait un spectacle. L'arène du combat de coqs était une rotonde formée de pieux espacés qui soutenaient un toit de bambou. Tout autour une sorte de véranda abritait les spectateurs. Au moment où sir Henri s'en approchait, il vit descendre de cheval un person-

nage sans habit de dessus et portant un gilet vert d'où sortaient des manches de percale rose; un petit col de satin noir brodé en perles bleues entourait son col. Il tenait d'une main la bride, de l'autre son coq de combat. C'était le curé du lieu, grand amateur de ces sortes de spectacles, comme la plupart de ses confrères. Autour du *reñidero*, hommes, moines, prêtres, gamins, se pressaient à l'envi. Les coqs étaient armés d'éperons de fer très aigus, rattachés à leurs pattes par des bandelettes de drap. Lorsque deux combattans s'annonçaient comme également vaillans, des paris s'engageaient en faveur de l'un ou de l'autre. C'étaient des cris, des huées, des applaudissemens frénétiques. L'indolence créole, si complète en toute autre chose, semblait recevoir ici le seul coup de fouet qui la pût réveiller. Sir Henri, qui, bien qu'Anglais, détestait de semblables récréations, s'éloigna vite avec Pastor de ce champ de bataille tumultueux, et retourna à la *fonda*.

Le lendemain, de très grand matin, le *vaquiano* l'éveilla. — Je crains un orage, dit-il; mettons-nous en route sans tarder. Je me suis fait indiquer le chemin de l'*estancia* de Santa-Rosa; nous y arriverons, je l'espère, au milieu du jour.

Un vent embrasé, pareil à la vapeur qui s'échappe d'un four, semblait sécher les plantes et jaunir les arbres sous son haleine brûlante. Une sorte de brume rousse enveloppait le désert. De loin en loin, des troupeaux de bœufs, de chevaux, de génisses, baissant la tête, inquiets et haletans, se dirigeaient vers ces lignes verdâtres de l'horizon qui indiquent les forêts. Pastor les montra à sir Henri. — Ils sentent l'orage, dit-il, et ils cherchent un abri. — Les chevaux des deux voyageurs, oppressés, alanguis, ne marchaient plus qu'avec peine. Sir Henri lui-même se sentait mal à l'aise, un cercle de fer lui serrait le front, et un poids énorme accablait sa poitrine. Pastor, impassible, consultait le soleil pour s'orienter dans ces solitudes où il s'engageait pour la première fois. De gros iguanes semblables à de petits caïmans sortaient paresseusement de leurs trous, des serpens vert-de-gris, d'autres jaunes à dessins noirs, se traînaient dans l'herbe. Quiroga les fit remarquer à sir Henri. — Encore un signe précurseur d'orage! dit-il. — Des nuées de perruches vertes, de charmantes petites colombes appelées *palomitas de la Virgen*, des colibris couleur d'émeraude et de rubis, voletaient d'un air anxieux, s'abattaient sur les buissons, puis, se relevant, s'oubliaient jusqu'à se poser sur le dos de quelque bœuf qui, les naseaux dans le sable, semblait décidé à mourir sur place plutôt que de faire un mouvement. Par moment, les plages sablonneuses des lagunes et des cours d'eau, labourées par le vent, se soulevaient en nuages de poussière à travers lesquels le soleil n'apparaissait plus que comme un disque rougeâtre. Pastor commen-

çait à être inquiet. Les chevaux refusaient d'avancer et luttaient péniblement contre l'asphyxie. Si loin que portât la vue, aucune habitation ne se montrait dans le *campo*. — Il faut gagner la forêt, dit le *vaquiano* à sir Henri, et y attendre la fin de l'ouragan. S'il se termine par un *aguacero* (trombe d'eau), nous serons toujours moins exposés sous les arbres que dans le *campo*, et le vent nous maltraitera moins.

Ainsi firent les deux voyageurs. Ils atteignirent bientôt la lisière d'un bois de caroubiers où ils mirent pied à terre. Une herbe fraîche et fine entourait les arbres, et de larges graminées couvraient le sol. Les chevaux, débridés et attachés au *lasso*, paissaient de leur mieux. Le *vaquiano* s'éloigna de quelques pas, huma l'air, allant et venant avec une anxiété visible. Sir Henri s'en aperçut. — Qu'y a-t-il, Pastor?

— Il y a, répliqua celui-ci, que nous ne devons pas être bien loin des Indiens, et, *caramba*, je ne me soucie guère de ce voisinage.

Sir Henri, ne voyant tout autour de lui que des arbres et de l'herbe, se demandait si Quiroga ne rêvait pas tout éveillé; mais le guide, lui montrant dans le gazon de petits trous ronds, distans de quelques pas les uns des autres. — Ceci, dit-il, est la marque des piquets à l'aide desquels les Indiens étendent et sèchent les peaux d'animaux qu'ils tuent à la chasse. L'herbe en a encore l'odeur; ne la sentez-vous pas?... Et voyez, *señor*, continua le *vaquiano* en faisant quelques pas de plus, voici les traces d'un feu; ils avaient une femme avec eux : je vois sur la cendre l'empreinte d'un très petit pied et quelques touffes de poil de loutre provenant d'un *kiapi* (1). *Caramba!* pourvu que ces gaillards-là soient déjà loin, et n'aient pas l'idée de rebrousser chemin!

— Eh bien! nous nous défendrons.

— Ah! *señor*, on voit bien que vous ne connaissez pas les Indiens; ils sont pires que les Maures, et tant qu'il y en aura dans ce pays-ci, personne ne pourra y vivre en paix.

Quiroga parlait encore, lorsqu'un léger bruit se fit derrière sir Henri. Il se retourna et aperçut une femme de trente-six à trente-huit ans, de haute taille, au visage bronzé. Ses traits réguliers avaient une expression dure et chagrine. Quelques mèches argentées brillaient au milieu de l'épaisse chevelure noire qui lui tombait sur le cou. Elle était vêtue avec soin. Sa chemise de percale blanche, brodée aux manches et aux épaules, était à demi couverte par un châle à raies brillantes; une jupe de perse anglaise descendait jus-

(1) Manteau porté par les *chinas*, nom que les créoles donnent aux femmes des Indiens.

que sur ses pieds. Son apparition avait eu quelque chose de si inattendu que sir Henri en tressaillit malgré lui. Le *vaquiano* la regardait avec une défiance sombre et hautaine. — Femme, dit-il, sommes-nous encore loin de l'*estancia* de don Estevan Gonzalès? Ce *caballero* y est attendu, et la crainte de l'ouragan nous a fait prendre le chemin de la forêt.

— Je m'appelle Carmen, veuve du cacique Arraya, dit l'Indienne avec une sorte de dignité triste, et comme j'appartiens à don Estevan, il me sera facile de vous guider jusqu'à sa demeure... Seulement, ajouta-t-elle, je dois m'éloigner un instant pour chercher mon cheval, qui est au pâturage un peu à l'écart.

— Non pas, s'écria Quiroga, qui semblait craindre quelque manœuvre perfide. Mon cheval est solide, tu monteras en croupe derrière moi, et de cette manière nous ne perdrons pas de temps. Si ton cheval a été élevé à l'*estancia*, il retrouvera de lui-même sa *querencia* (1).

Carmen hésitait, et paraissait examiner avec une attention recueillie la physionomie du *vaquiano* et celle de sir Henri. Au bout d'un moment, elle se décida. — Eh bien! en route! dit-elle en sautant avec dextérité sur le cheval de Pastor, et, dédaignant de se tenir à la ceinture de son compagnon, elle donna à Quiroga les indications les plus minutieuses pour sortir de la forêt. Sir Henri suivait au pas, les arbres étant bas et rapprochés. Le chemin que Carmen leur faisait prendre ressemblait à un labyrinthe, et le *vaquiano*, qui n'accordait qu'une médiocre confiance à la veuve du cacique Arraya, semblait fort peu rassuré.

Depuis quelques instans, le tonnerre roulait avec une force extraordinaire, et le sol tremblait sous les pas des voyageurs. Au sortir de la forêt, une vaste plaine, entrecoupée de rares bouquets d'arbres, s'étendait à perte de vue. Carmen désigna à l'horizon un point blanc, visible seulement pour des yeux de *gauchos* ou d'Indiens. — C'est là Santa-Rosa, dit-elle; mais pour y arriver en venant de Coronda, vous avez fait un détour immense. Vous pouviez l'atteindre en deux fois moins de temps.

Cela dit, elle sauta légèrement à bas du cheval, et, sans saluer les deux voyageurs, elle rentra dans le fourré. — Sorcière, va! murmura Quiroga en pressant l'allure de son cheval. Savons-nous si elle n'est pas allée chercher ceux qui doivent nous poursuivre?

Quelques momens après, l'*aguacero* se déclara dans toute sa violence : c'étaient de prodigieuses nappes d'eau qui tombaient de la voûte du ciel comme autant de cataractes. A quelques pas devant soi, l'on ne voyait plus rien. Les chevaux, l'oreille basse, la tête en

(1) Lieu de naissance et d'habitude.

avant, s'étaient arrêtés, et attendaient avec une résignation passive le moment où ils pourraient continuer leur route. Pastor, inquiet de la brusque disparition de Carmen, regardait en arrière à chaque pas, cherchant à s'assurer, à travers le voile épais de la nuit, si personne ne les poursuivait. Cela dura près d'une heure. Le *campo* n'était plus qu'une vaste plaine liquide, au milieu de laquelle les arbres et les buissons s'élevaient comme autant d'îlots. Les lagunes, les petites rivières, gonflées subitement, épanchaient leur trop-plein sur le sol déjà inondé. Cependant, comme la pluie commençait à diminuer de violence et que les chevaux avaient pu reprendre le petit trot, au bout de deux heures environ les voyageurs arrivèrent tant bien que mal au terme de leur course et frappèrent à la porte de l'*estancia* de Santa-Rosa.

Pendant la durée de l'*aguacero*, Carmen était restée blottie sous un buisson touffu. Dès que l'orage se fut apaisé, elle alla chercher son cheval, qui s'était aussi réfugié dans la forêt, et elle se remit à cheminer avec précaution. Les bosquets serrés et bas l'obligèrent à descendre de sa monture. Du milieu de cette végétation, qui n'atteignait guère à plus de dix ou douze pieds, s'élançaient des arbres gigantesques, immenses, formant un second dôme de verdure moins épais que le premier, mais d'un aspect sombre et majestueux. De magnifiques palmiers, dont le tronc s'élevait encore plus haut, balançaient au souffle du vent leurs panaches de rameaux fins et déliés. De temps à autre, le bruit des pas de Carmen, qui froissait l'herbe et cassait les branches en passant, faisait fuir une gazelle effarouchée ou quelque oiseau de couleur brillante qui s'envolait dans les airs en poussant des cris aigus, auxquels mille cris stridens répondaient ainsi qu'un écho, puis tout rentrait dans le silence.

La nuit tombait lorsque la veuve du cacique Arraya atteignit un carrefour circulaire où la végétation était plus rare. Une petite lagune, ordinairement à sec en été, mais que l'*aguacero* venait de remplir, occupait le milieu de ce rond-point. Carmen, s'arrêtant, attacha par le *lasso* son cheval à un buisson, et, fatiguée de sa longue course, s'assit sur l'herbe. Au firmament, d'un azur sombre, scintillaient de splendides étoiles. Dans les roseaux qui entouraient le petit lac, des milliers de mouches à feu tourbillonnaient comme autant de vivantes étincelles. Quelquefois elles s'engageaient par grands essaims dans les profondeurs de la forêt, qui apparaissait pour un moment comme inondée d'une pluie de feu; puis, se réunissant de nouveau en colonnes serrées, elles portaient sur un autre point de la clairière les gerbes mouvantes de l'incendie phosphorescent. Carmen accordait peu d'attention à ce spectacle : les coudes sur ses genoux, le visage dans ses mains, elle demeurait perdue dans une sombre rêverie. Tout à coup elle releva la tête pour écou-

ter. Un Européen n'eût entendu que les rumeurs confuses de la forêt, les plaintes du vent et le bruit particulier que font en s'entrechoquant les rameaux flexibles et sonores des palmiers : Carmen, elle, avait démêlé un son distinct au milieu de ces notes basses et peu accentuées. Elle entr'ouvrit les lèvres, et, se frappant la bouche d'une manière bizarre, elle imita le cri d'un oiseau de nuit; un autre cri lui répondit, et quelques minutes plus tard un homme parut devant elle. Carmen s'avança vers lui. — Voici longtemps que je t'attends, lui dit-elle. Ce lieu ne m'est pas connu: c'est la première fois que je m'y rends, et j'ignore pourquoi tu m'as donné rendez-vous ici plutôt qu'aux bords de l'*arroyo del Casero* (rivière de la Fauvette).

— J'avais mes raisons, répondit sentencieusement l'interlocuteur de Carmen.

C'était un vieillard de haute taille; ses cheveux blancs tombaient de chaque côté de sa figure bronzée; ses yeux noirs, encore pleins de feu, brillaient sous ses sourcils grisonnans : comme tous les Indiens de pur sang, il n'avait ni barbe ni moustaches. Cet homme était le *brujo* ou devin de la tribu à laquelle Carmen appartenait. Comme tous ses confrères, il cumulait les fonctions d'oracle, de prêtre et de médecin. En cette dernière qualité, il portait à la ceinture un petit sac de cuir qui contenait le bagage obligé d'un médecin du désert, une lancette formée d'une arête de poisson aiguë et coupante, un petit couteau à lame très affilée et quelques poignées d'herbes sèches, lesquelles, mâchées par le *brujo*, s'appliquent sur les plaies et les blessures. Son cheval, qui marchait derrière lui, était couvert d'un tapis de selle orné de touffes de plumes d'autruche. Il avait en outre une bride et des étriers d'argent, qui provenaient sans doute de quelque pillage. Le *brujo*, appuyé sur sa lance, arme inséparable des Indiens, regarda un instant la veuve du cacique Arraya, puis, la prenant par la main, il la conduisit au pied d'un palmier à double tête (1) qui dominait les arbres voisins, et lui ordonna de se mettre à genoux. Carmen obéit docilement. Le *brujo* ajouta : — C'est ici que nous l'avons mis après l'avoir sauvé des mains des Espagnols.

Carmen poussa un cri douloureux.

— Ici! s'écria-t-elle, ici, et je ne le savais pas! Pourquoi me l'avoir caché?

— Parce que le moment de parler n'était pas venu, reprit le devin. Arraya, notre plus grand chef, repose sous ce palmier, que le *saint* (Dieu) nous a donné comme quelque chose de rare et de

(1) Le palmier à double tête est révéré par les Indiens comme un don particulier du *grand saint* (Dieu).

précieux. Ici même nos chefs vont venir pour jurer de venger sa mort.

Carmen ne l'entendait pas. Prosternée sur cette place qu'on venait de lui désigner comme le tombeau de son mari, elle semblait complétement absorbée par les souvenirs du passé. Bientôt quelques hommes, sortant des sombres profondeurs de la forêt, parurent dans la clairière. C'étaient les quatre caciques principaux de la tribu de Carmen, Zuriquin, Bonifacio, Pépé et Cristoval. Ils portaient, comme le *brujo*, des vêtemens de couleurs vives, et sur la tête des coiffures extraordinaires. C'étaient des bonnets formés de têtes de léopard, la mâchoire tournée en l'air sur le front, les oreilles ressortant de chaque côté, et des casques de forme antique recouverts de la fourrure de l'*aguarazù*, espèce de loup jaune à crinière noire, dont les touffes hérissées couvraient le haut de ces bizarres ornemens. Leurs physionomies étaient dures, sombres, mélancoliques, leurs attitudes graves et dignes. Arrêtés à quelque distance du *brujo*, les Indiens semblaient attendre une invitation de sa part pour avancer tout à fait; celui-ci leur fit signe d'approcher, et, s'adressant àl a veuve du cacique Arraya, le plus âgé des chefs prit la parole.

— Écoute, Carmen, dit-il, voici quatorze ans que notre cacique général, ton mari, est mort. Tu as deux fils, et le *brujo* nous assure que tu les élèves pour qu'ils soient chefs un jour et succèdent à leur père. A la prochaine lune décroissante, nous partirons pour la province de Cordoba, où nous ferons une grande invasion; nous reviendrons avec du bétail, des captifs, des joyaux, du butin de toute sorte... Amène tes fils.

En entendant ce discours, Carmen semblait irrésolue. — Mes fils, dit-elle enfin, ne me suivraient pas. Ils se sont attachés à don Estevan, et ne pensent plus au désert. Tous les jours de ma vie, le chagrin me ronge en songeant qu'ici ils seraient chefs, libres, heureux, et que je ne puis pas les décider à rentrer dans notre tribu; mais il y a un moyen, enlevez-les. Une fois parmi vous, ils y resteront, j'en suis sûre.

Les caciques réfléchissaient. — Sortent-ils souvent seuls?

— Jamais. Ils accompagnent toujours don Estevan ou Demetrio, le majordome.

— Alors il faudrait attaquer l'*estancia?* Et don Estevan a des armes à feu?

— Oui, dit Carmen. Et puis, pour don Estevan et ses filles, il faut que vous me juriez de ne leur faire aucun mal.

Les Indiens ne répondirent pas à cette dernière parole; Carmen insista. — Jurez-moi, dit-elle encore, que vous les respecterez, car don Estevan a été un père pour moi et mes fils.

— Nous ne pouvons rien promettre, reprit Zuriquin. Si nous devons attaquer l'*estancia* et qu'un combat en résulte, sait-on ce qui peut arriver?

Carmen était en proie à une vive anxiété. L'un des caciques continua sans y prendre garde. — Tu veux que nous enlevions tes fils... *Caramba!* ce n'est pas une petite besogne que tu nous proposes. Et pour cela que nous donneras-tu?

Carmen tressaillit. — Je vous donnerai, dit-elle, assez d'or pour que chacun de vous ait des étriers, des brides, des licous, des bandes de poitrail en argent ciselé, et en outre des piastres de reste pour acheter autant de *bebida blanca* (eau-de-vie) que vous en voudrez.

Les caciques se mirent à rire. — Tu nous tiens donc pour des *sonsos* (nigauds)? s'écrièrent-ils. Où prendrais-tu toutes ces richesses?

— C'est mon affaire, dit Carmen avec une sorte de dignité offensée. Si vous ne voulez pas, n'en parlons plus.

Les chefs hésitaient. — Nous conviendrions, reprit l'un d'eux, que la veille du jour où l'attaque aurait lieu, tu nous apporterais ici même l'argent promis.

— Et quel gage me donnerez-vous? dit Carmen, à son tour méfiante.

— Nous t'amènerons nos fils comme otages, et à la nuit tu les conduiras dans quelque *rancho* dépendant de l'*estancia*.

L'Indienne réfléchit un instant. — Écoutez, dit-elle; dans quinze jours, don Estevan doit s'absenter avec ses filles : le moment sera favorable.

— C'est convenu, reprirent les caciques.

Pendant cet entretien, le devin avait allumé quelques petites bougies qu'il avait tirées de son sac. Il les avait disposées sur la place désignée à Carmen comme étant la tombe d'Arraya. Les caciques s'en approchèrent, et, abaissant la pointe de leurs lances vers la terre où reposait leur chef, ils renouvelèrent le serment de venger sa mort. La lune s'était levée. Dans le petit lac comme dans un miroir paisible se reflétait l'ombre noire du palmier à deux têtes. Les chefs et le devin s'étaient retirés. Carmen resta seule, agenouillée près du tertre funèbre, le front dans ses deux mains, sur lesquelles retombaient les touffes de son épaisse chevelure. Des larmes coulaient silencieusement sur ses joues bronzées, et l'expression ordinairement dure et sombre de ses traits, maintenant éclairés par la lumière bleuâtre qui tombait de la voûte du ciel, avait pris un caractère inaccoutumé de souffrance douce et résignée.

Lorsque la marche de la lune dans le firmament l'avertit de l'ap-

proche de l'aube, elle se releva, reprit le chemin qu'on l'avait vue suivre au commencement de la nuit, et avant que l'aurore eût paru, elle s'était glissée sans bruit dans l'intérieur du petit *rancho* où elle demeurait à l'*estancia* de Santa-Rosa.

IV.

Deux jours avant l'arrivée de sir Henri à l'*estancia*, don Estevan et ses filles avaient eu ensemble un grave entretien. Le *correo* avait apporté du Rosario un petit paquet contenant deux écrins : c'étaient des boucles d'oreilles de perles et d'émeraudes et des épingles assorties pour retenir les voiles. Don Estevan prit les écrins, lut avec attention la lettre qui accompagnait ces joyaux, et rejoignit aussitôt ses filles, qui étaient dans leur jardin. Ce jardin était clos de murs comme tous ceux du pays; mais on avait déguisé la tristesse de ces murailles sous mille plantes sarmenteuses qui transformaient la terre et les briques en une paroi émaillée pleine de grâce et de fraîcheur. Là croissaient le chèvrefeuille au parfum pénétrant, la passiflora avec ses belles corolles étoilées d'un lilas tendre jaspé de blanc, des convolvulus ponceaux au feuillage délicat comme une plume, des clématites blanches et roses, des cobéas violets à reflets pourpres, des glycines à grappes de fleurs d'un bleu pâle, des asclépias aux étoiles nacrées, la rose de Banks d'un rouge sombre, le jasmin du Chili et cent autres lianes charmantes. Le milieu du jardin était occupé par un grand oranger-myrte dont l'ombrage abritait des buissons de jasmins du Cap et de camélias. Aux angles étaient des bosquets touffus, où soir et matin de brillans colibris venaient pomper le suc parfumé des fleurs. Leur bourdonnement affairé et joyeux se mêlait aux gaies chansons des *caseros* (fauvettes) dont les cages, suspendues aux branches des citronniers et des lauriers-roses, semblaient devoir rendre la captivité supportable à leurs hôtes.

Mercedes et Dolores, vêtues de mousseline blanche, assises sous un berceau, étaient occupées à broder pour leur père un riche tapis de selle où des fils d'or et d'argent, mêlés à des soies de toutes couleurs, traçaient des arabesques bizarres d'un goût oriental. Mercedes, le visage appuyé sur sa main délicate, regardait Dolores assortissant des écheveaux de nuances diverses.

Sur le seuil du jardin, don Estevan s'arrêta un instant, et à la vue de ces visages sourians et paisibles, de ces fleurs, de ces oiseaux, de ces ouvrages de broderie, tableau achevé d'une vie de jeune fille libre de tout souci, il sentit comme un trait aigu qui lui perçait le cœur. Son éducation ne l'avait pas conduit à approfondir ses impressions. Il les saisissait pour ainsi dire à la sur-

face, les subissant au jour le jour, sans retour dans le passé, sans élan vers l'avenir. C'était avec cette patience digne et ferme qui caractérise les Espagnols qu'il avait supporté les grandes épreuves de sa vie, l'exil de sa famille, sa ruine momentanée, les persécutions politiques, la mort de sa femme; mais depuis quinze ans qu'il s'était retiré dans ses terres, Mercedes et Dolores étaient devenues, à son insu, sa pensée et sa joie de tous les instans. L'idée de vivre sans elles ne s'était jamais présentée à lui bien nettement. Il sentait pourtant que son âge avancé lui faisait un devoir de leur assurer un établissement et des protecteurs, et il avait dans cette pensée porté ses regards sur les fils de son ami, les jeunes créoles catalans qui avaient passé quelques jours à l'*estancia*.

Au moment de s'ouvrir de son projet à Mercedes et à Dolores, un profond soupir s'échappa malgré lui de son cœur oppressé. Les deux sœurs levèrent les yeux : Est-ce vous, *tatita* (1)? dirent-elles.

— Oui, mes enfans; j'ai une nouvelle à vous communiquer, répondit-il en montrant la lettre et les écrins.

Les jeunes filles le firent asseoir à côté d'elles, et don Estevan, ouvrant les boîtes, en tira les joyaux. — Oh! dirent-elles, que c'est ravissant, que c'est magnifique! C'est vous, *tatita*, qui nous donnez ces belles choses?

— Non, mes colombes, répondit le père avec effort, c'est mon vieil ami don Aniceto Cabral du Rosario qui vous les offre.

A ce nom, un nuage passa sur le front de Mercedes. Dolores, d'une nature plus enfantine, continuait d'admirer. — Oui, reprit Gonzalès, voici la lettre qu'il m'envoie et que je vais vous lire.

Il la lut en effet avec cette circonspection un peu lente, un peu emphatique, des gens pour qui la lecture, celle des choses manuscrites surtout, est une rare affaire. C'était une demande en mariage pour Mercedes et Dolores, que don Aniceto Cabral y Acosta adressait à don Estevan, au nom de ses fils, Caraciolo et Ézéchiel. La lettre lue, don Estevan la replia gravement et regarda les deux sœurs. Mercedes, la joue dans sa main, écoutait avec recueillement; Dolores effeuillait une rose d'un air distrait. Personne ne disait mot. Don Estevan s'arma de courage. — Eh bien? demanda-t-il.

Mercedes tressaillit, comme si elle fût sortie d'un songe. Une faible rougeur colora son teint, et fixant sur son père des yeux brillans et humides : — Je ne sais pas ce que pense Dolores, dit-elle; quant à moi, je n'éprouve aucune envie de me marier : j'aurais déjà voulu vous le dire, mon père, et je suis bien aise de saisir cette occasion...

(1) *Tatita, mamita,* expression affectueuse et familière pour père et mère.

— Moi, s'écria Dolores presque en pleurant, quitter Mercedes! vous quitter, *tatita!* Y pensez-vous? Non, non, dit-elle, Mercedes a raison. — Et, refermant vivement les écrins, elle ajouta : Rendez ces joyaux à votre vieil ami, et informez-le de notre résolution.

Le visage de Gonzalès exprima l'étonnement. — Quoi! reprit-il, ce refus est-il définitif? Réfléchissez-y, mes enfans : les fils de mon ami Cabral sont des jeunes gens bien élevés, riches et intelligens, en un mot des *caballeros* achevés. Que pouvez-vous désirer de plus?

Ce que Mercedes désirait de plus, elle eût peut-être été elle-même embarrassée de le dire : à cette énumération d'avantages et de qualités par lesquels don Estevan recommandait les fils de son ami, elle sentait vaguement qu'une chose manquait, la principale, la seule nécessaire, cette sympathie mutuelle et irrésistible qui attire deux cœurs l'un vers l'autre; mais, élevée au désert et peu accoutumée à l'analyse de ses sentimens, elle n'obéissait qu'à l'instinct de sa noble et franche nature. Elle ne fit donc que répéter à son père ce qu'elle avait déjà dit, mais d'une voix si ferme et avec un accent si sérieux et si digne, que don Estevan comprit l'inutilité de toute discussion. Une fois rentré dans sa chambre, il réfléchit à l'attitude de ses filles, à l'indifférence de Dolores et au refus décidé de Mercedes, et il prit le parti d'écrire à don Aniceto que les deux sœurs étaient jeunes, timides et irrésolues, qu'elles n'osaient encore se prononcer sur cette grave question du mariage, que du reste elles ne connaissaient que peu encore Caraciolo et Ézéchiel, et que le plus sage pour ceux-ci était de renouveler leur visite à l'*estancia*. Il finissait en priant don Aniceto d'accompagner lui-même ses fils lors de cette seconde entrevue, afin qu'il pût lui dire de sa propre bouche combien il serait heureux d'allier sa famille à la sienne.

Cette lettre ne devait partir que quelques jours après; cependant, une fois qu'elle fut écrite, don Estevan se sentit plus calme. Cette espèce de sursis à un événement qu'il désirait et redoutait tout ensemble lui rendit momentanément sa sérénité, et ce fut avec une bienveillance dégagée de tout souci qu'il alla le lendemain même à la rencontre de sir Henri. C'était, comme nous le savons, au milieu d'une pluie diluvienne que celui-ci, accompagné de Pastor Quiroga, était venu frapper à la porte de l'*estancia* de Santa-Rosa.

Un bon feu, des vêtemens secs, une chambre spacieuse et convenablement meublée, du café et du vin, furent mis aussitôt à sa disposition. Pastor, que le majordome Demetrio fut chargé d'héberger, reçut les mêmes soins, et lorsqu'il se fut réconforté, il se rendit à la cuisine, où il dit obséquieusement à Eusebia que le *señor Inglese* qu'il venait d'amener, étant *gringo* (1), ne pouvait vivre

(1) Surnom donné aux étrangers européens.

sans manger, et qu'il l'en avertissait pour sa gouverne. Eusebia répondit qu'elle savait bien comment il faut traiter les *gringos*, que ce n'était pas la première fois qu'elle en recevait, et que d'ailleurs chez don Estevan son maître personne n'avait jamais eu faim. A l'appui de son dire, elle montra au *vaquiano* de formidables rations de *puchero*, des *asados* (rôtis de bœuf ou de mouton), et ce qu'on appelle dans le pays du nom de *pastel*, c'est-à-dire un étrange amalgame de poisson, d'œufs durs, d'olives salées, de poulets, de tomates et de courges confites au sucre, d'huile, de piment, d'oignons, d'herbes odoriférantes, le tout enveloppé dans une pâte douce recouverte d'une couche de caramel. Ce mets, auquel sir Henri eut beaucoup de peine à s'accoutumer, n'en est pas moins un des plats les plus recherchés au *campo*.

Don Estevan déploya envers sir Henri toute la courtoisie imaginable. Dès le lendemain même de son arrivée, il fit venir du *campo* douze de ses meilleurs chevaux et pria son hôte de faire un choix. Ces animaux furent mis au *corral* sous la garde de deux *péons* qui durent rester dans le voisinage de la maison à la disposition *del señor Inglese*. José et Manuel lui furent présentés comme deux jeunes gens élevés par don Estevan et chargés d'aider leur père adoptif à faire à sir Henri les honneurs du pays. L'Anglais admira beaucoup les deux frères, José surtout, dont les traits grecs, la belle stature, l'air distingué, les cheveux soyeux, la barbe et les moustaches épaisses trahissaient le sang créole espagnol mêlé au sang indien. En reconnaissant dans leur mère l'Indienne qu'il avait rencontrée dans la forêt, sir Henri ne put s'empêcher de faire part à don Estevan des remarques de son guide Pastor Quiroga, un *rastreador* (1) habile, sur le campement des Indiens dans le bois de Takourou. Gonzalès haussa les épaules. — Je me doute bien, répliqua-t-il, que Carmen est restée en relations avec sa tribu; ses absences, toujours mystérieuses, me l'ont fait croire. Voilà quinze ans néanmoins qu'elle vit avec nous, revenant toujours fidèlement au logis, et jamais ceux de sa race ne nous ont fait tort. L'*estancia* de Santa-Rosa a toujours été plus épargnée que les autres par les voleurs de bétail.

En peu de jours, sir Henri avait fait connaissance avec tous les habitans de l'*estancia*. Il avait été surtout frappé de l'intelligence de José, de la dignité de son caractère, ainsi que des mouvemens généreux de son cœur, et, pressentant les luttes amères que le contraste de ses sentimens et de sa position ferait naître en lui, il se sentait attiré par cette nature franche, aimable, courageuse, dont

(1) Homme qui reconnaît les traces.

le développement dans le sens de la vie civilisée était surveillé par Carmen avec une sombre méfiance. Un jour qu'elle avait surpris José tenant un livre qui était un don de sir Henri, elle l'avait vivement apostrophé, lui rappelant qu'il était fils de chef indien, et que par conséquent il n'avait rien à faire avec les livres, bons tout au plus pour les créoles ou pour les *gringos*. José sourit tristement. — *Mamita* Carmen, dit-il, dans ma position, je dois oublier que je suis né fils de chef, et vous faites tout pour me le rappeler!... D'ailleurs, continua-t-il, don Estevan nous a élevés avec la tendresse d'un père, et grâce à lui rien ne nous a jamais manqué.

Carmen allait riposter, lorsque la voix stridente d'Eusebia, qui réclamait l'aide de l'Indienne pour cueillir des oranges, vint interrompre l'entretien et délivrer José des obsessions maternelles; mais cette lutte recommençait à tout propos, et sir Henri se fut bientôt rendu odieux à Carmen par son insistance à cultiver dans José ces mêmes goûts et ces mêmes penchans qu'elle blâmait si fort. Manuel, de deux ans plus jeune et d'ailleurs plus indolent et moins résolu, répondait mieux aux exigences de sa mère; mais, partagé entre son frère et Carmen, il subissait tour à tour l'empire de l'un et de l'autre.

Mercedes et Dolores avaient accueilli sir Henri avec une politesse charmante et avec cet indéfinissable mélange de grâce et de fierté qui caractérise la race andalouse. Au retour de ses courses avec José, sir Henri trouvait dans sa chambre les fleurs les plus rares, les fruits les plus exquis. Le tapis de selle de son *recado* avait été remplacé par un carré long de drap bleu à fleurons d'or retenu par une sangle pareille, et que les habiles mains des deux sœurs avaient brodé à son intention. Ayant loué un jour le chant des *caseros*, il en trouva deux au matin dans une cage suspendue à la véranda sur laquelle s'ouvrait sa chambre, et le soir il s'aperçut que deux petits hôtes emplumés manquaient à la prison de verdure et de fleurs que Mercedes et Dolores leur avaient faite dans leur jardin.

Sir Henri, de son côté, avait voué tout d'abord aux deux sœurs une sorte d'affection paternelle mêlée de cette admiration respectueuse et chevaleresque qu'inspire à tout homme bien élevé la beauté parfaite et innocente. En leur présence, il évitait avec soin dans son langage tout ce qui aurait pu être pour elles une révélation, même indirecte, de ces sentimens étudiés et faux qui sont le fruit des civilisations poussées à l'extrême. Il sentait que ces deux magnifiques fleurs du désert devaient rester dans leur atmosphère naturelle. Un jour cependant il fut amené à son insu à en dire plus qu'il n'aurait voulu. Sir Henri dessinait beaucoup, et à l'*estancia* son talent d'artiste, révélé surtout par un album de dessins mauresques

rapportés d'Espagne, passait pour une sorte de don merveilleux. Les deux sœurs ne se lassaient pas de le voir transformer instantanément une page blanche en un croquis représentant la véranda, la citerne, le groupe d'orangers et de palmiers du *patio*, Ramona remplissant au puits son amphore, ou Eusebia filant sur le seuil de sa chambre... Pour elles, ce changement à vue était presque de la magie, et elles demandaient comme une grâce la faveur de feuilleter les albums du voyageur anglais. Celui de l'Alhambra surtout, où elles ne voyaient qu'églises et chapelles, leur plut infiniment. Sir Henri ayant écrit au bas d'un de ces dessins quelques mots tirés du *Dernier des Abencerrages*, Mercedes en demanda la traduction. L'Anglais conta aussitôt, sans omettre aucun de ses gracieux détails, l'admirable histoire de doña Blanca et du Maure Hassan. José et Manuel, debout contre les piliers de la véranda, écoutaient de toutes leurs oreilles. — Ainsi, dit Mercedes avec une gravité recueillie, doña Blanca a refusé de jamais se marier, parce qu'elle ne pouvait pas épouser celui qu'elle aimait?

— Oui, *señorita*.

— Je pense qu'elle a bien fait.

Sir Henri détourna l'entretien, craignant d'être allé trop loin. Il eut d'autant plus de regrets d'avoir conté cette histoire que, deux ou trois jours après, comme il apprenait à Mercedes à faire des greffes de roses, il vit arriver en bondissant dans le jardin les deux petites biches, joyeuses et empressées comme des enfans captifs à qui l'on rend la liberté. Elles se précipitèrent aux pieds de la jeune fille, qui jeta un cri de surprise. Chacune d'elles portait à son cou mince et gracieux un charmant collier de cuir tressé, orné de rosettes d'argent ciselé que sir Henri reconnut pour celles de la bride de José. Une rougeur fugitive colora le visage de Mercedes, et un léger tremblement agita ses mains. Néanmoins elle se contint, et, appelant Dolores, elle la pria de reconduire les deux biches dans leur petit salon de travail. Sir Henri remarqua cet incident, et ne put se défendre, en pensant à l'avenir de la jeune fille, d'un vague sentiment d'inquiétude et de tristesse.

La lettre de don Estevan Gonzalès était partie depuis plusieurs jours, et il comptait recevoir d'un moment à l'autre la visite de son vieil ami et de ses deux fils. En attendant, pour distraire sir Henri, il organisa dans le *campo* des courses, des chasses, des parties de pêche. Comme il conduisait son hôte à l'un de ses *postes* (nom que l'on donne au stationnement du bétail sur un point désigné), don Estevan se plut à faire briller l'adresse de ses *péons* dans l'emploi du *lasso*. — *Señor*, dit-il à sir Henri en lui montrant un jeune cheval qui fuyait, rapide comme le vent, à travers les *llanos*, à quelle jambe voulez-vous qu'on *boule* ce *potrillo* (poulain)?

— A celle de devant à droite, répondit sir Henri avec un sourire d'incrédulité.

L'ordre fut transmis à un *péon* à cheval qui s'élança sur les traces du fugitif, et, jetant son *lasso* avec une adresse merveilleuse, l'atteignit à la jambe désignée. Ce jeu, renouvelé pour toutes les parties de l'animal, le cou, la tête, les jarrets, de gauche, de droite, en avant, en arrière, prouva à sir Henri que le hasard n'était pour rien dans l'heureux succès de ces exercices, mais que ce résultat était dû à la rapidité des mouvemens combinée avec la justesse du coup d'œil.

José et Manuel déployaient dans ces jeux toute la somme d'adresse et de souplesse que le sang indien ajoute au sang créole. Les journées s'écoulaient donc pour sir Henri avec une rapidité merveilleuse. Souvent le soir les *péons* exécutaient la danse de la *kilicon*, pendant que Manuel et Demetrio jouaient de la guitare en vrais enragés, accompagnés d'une sorte de tambourin formé d'une vieille barrique recouverte d'une peau, et de castagnettes que deux petits garçons faisaient claquer en cadence. Quelques danseurs se rangeaient en cercle, se tenant par la main; puis deux *péons* apportaient au milieu des danseurs un *tercio*, un de ces ballots de cuir où l'on expédie la *yerba* du Paraguay. Ces ballots, toujours extrêmement remplis, conservent en séchant une forme rebondie pareille à celle d'un caisson dont le couvercle est soulevé d'un seul côté. La danse commence, d'abord grave et lente; les danseurs se contentent de faire à pas cadencés le tour du *tercio;* bientôt celui-ci s'agite, la ronde devient plus rapide, les guitares et les castagnettes pressent les mouvemens des danseurs; puis tout à coup le *tercio* reçoit une vigoureuse secousse, un petit garçon en sort d'un bond, passe et repasse toujours en cabriolant par-dessus les mains des danseurs, d'un bond rentre dans le *tercio* et en ressort de nouveau. Enfin, après avoir conquis l'admiration générale par son agilité, il est emporté en triomphe.

Souvent sir Henri sortait seul, à pied, le fusil sur l'épaule. A peine à un quart de lieue de Santa-Rosa, il voyait les perdrix et les gélinottes fuir devant lui, et il apercevait non loin de là, dans les hautes herbes, les têtes des daims et des biches qui le regardaient avec une curiosité méfiante. Il revenait chargé des trophées de sa chasse, qu'Eusebia apprêtait de son mieux. Quelquefois aussi ses promenades avaient pour but d'enrichir un magnifique herbier rapporté des rives du Jourdain et qui se complétait au bord du Rio-Parana. Une après-midi, le voyageur anglais était en course d'exploration quand il se souvint d'avoir vu près de la forêt une plante qui manquait à sa collection, et il se dirigea de ce côté. De fleur en fleur et de buisson en buisson, il gagna la lisière d'un bois qu'il crut recon-

naître pour celui où Carmen lui était apparue si étrangement pour la première fois, à lui et au *vaquiano*. Un peu avant les premiers arbres, un immense terrier de *viscachos* élevait ses monticules d'argile jaunâtre couronnés par des touffes d'herbes épaisses. Le soleil était encore haut sur l'horizon et la chaleur étouffante. Sir Henri avisa derrière un gros arbre une place recouverte d'un fin gazon, et s'y étendit pour se reposer quelques instans; peu à peu le sommeil le gagna, et il s'endormit profondément. Lorsqu'il se réveilla, la nuit était venue; mais le firmament était si bleu, et les rayons stellaires si éclatans, qu'on distinguait à peu près tous les objets. Sir Henri se disposait à se lever, lorsqu'il entendit très près de lui la voix de Carmen et celle de José. Ils étaient à côté du terrier, et sir Henri ne perdait pas une de leurs paroles.

— *Mamita* Carmen, disait José d'une voix presque suppliante, je vous en prie, ne cachez pas cela à don Estevan, allez lui tout révéler.

— Moi? s'écriait Carmen presque avec colère, et pourquoi?

— Parce que garder les choses qui ne nous appartiennent pas, c'est voler.

— Voler? répliqua Carmen avec un rire strident. Tu appelles cela voler! Les Espagnols ne nous ont-ils pas tout enlevé, terrain, chevaux et bétail? Ne nous ont-ils pas constamment repoussés vers le nord, dans le Grand-Chaco? Et quand nous reprenons ce qui était à nous primitivement, on nous traite de voleurs!

— Mais enfin, ma mère, reprit José, est-ce vous qui avez amassé ces richesses? Les avez-vous acquises par votre travail? Quel droit y avez-vous? Aucun, ce me semble, et en retour de toutes les bontés que don Estevan a eues pour nous depuis quinze ans, vous voudriez le frustrer de son bien! Non, non, *mamita*, reprit-il d'une voix plus douce, vous ne ferez pas cela. Vous irez vous-même dire à don Estevan que vous pouvez lui indiquer la place des trésors de Santa-Rosa.

Il y eut un silence; Carmen ne répondait pas. — *Mamita*, reprit José, vous ne m'avez pas dit comment vous avez découvert la cachette des oncles de don Estevan?

Carmen répondit avec humeur et d'une voix saccadée : — Une nuit, je revenais du bois, il faisait très clair, je vis un *viscacho* qui creusait son terrier et rejetait la terre au dehors; quelque chose brillait au milieu de l'argile : je me baissai, je vis une piastre, puis deux, puis une once d'or. Le lendemain, je revins ici avec une bêche, et là, au milieu du terrier, où l'herbe est un peu jaunie et le sol remué, je découvris un grand coffre de fer et plusieurs *tercios* solidement recousus.

— Et vous n'avez rien dit? s'écria José.

— J'avais mes raisons pour me taire, répondit Carmen d'un ton sec.

— Je vous en supplie, ma mère, reprit José d'une voix ferme et caressante tout à la fois, ne m'obligez pas d'aller pour vous chez don Estevan...

Ici les deux interlocuteurs s'éloignèrent, et sir Henri n'entendit plus qu'un murmure confus de voix, où le nom de Gonzalès revenait souvent. Lorsqu'il pensa que José et Carmen s'étaient éloignés, il reprit le chemin de Santa-Rosa, curieux de voir quelles seraient les suites de cette étrange histoire.

Le lendemain matin d'assez bonne heure, José frappait à sa porte. — Avez-vous vu mon frère, *señor?* demanda-t-il avec inquiétude. Il n'a pas partagé ma chambre cette nuit, et *mamita* Carmen n'est pas non plus à l'*estancia*. Je viens du *corral*, ajouta-t-il; Palomo et Corazon, deux des meilleurs chevaux, manquent... Je ne sais que penser de tout cela, je crains un malheur, *señor*. Voudriez-vous m'accompagner chez don Estevan? J'ai quelque chose d'important à lui révéler.

Sir Henri le suivit avec empressement. Don Estevan venait de se lever; il prenait du *mâté* dans une courge brune montée en argent, et aspirait l'infusion de la *yerba* par le tuyau appelé *bombilla* avec toute la gravité nonchalante que les gens du pays apportent à cette opération. Mercedes, assise à côté d'un *brasero* en terre rouge sur lequel était posée une petite bouilloire en argent, préparait le breuvage national. Dolores, sous la véranda, s'occupait du déjeuner des gazelles et des oiseaux. Arrivé en présence de don Estevan, José lui fit le récit de ce qui s'était passé la veille entre lui et Carmen. Don Estevan écoutait avec une attention solennelle. Mercedes se tournait de temps en temps vers José, et sir Henri crut démêler dans son regard une sorte d'admiration émue et fière tout à la fois.

Dans l'après-midi, don Estevan, José, sir Henri, Mercedes et Dolores, Demetrio le *majordomo* et quelques *capataz* se rendirent au terrier des *viscachos*. En creusant à l'endroit indiqué, on trouva bientôt le grand coffre de fer et de lourds *tercios* que l'on chargea sur une charrette. Le coffre contenait toute l'argenterie dont se composait autrefois le ménage d'une maison riche dans la confédération argentine, savoir : une chaudière et des marmites en argent pour la cuisine, des plats, des assiettes, des gobelets, des cruches à eau, des aiguières de même métal, ainsi que des chandeliers, candélabres, lampes, etc. Un ancien surtout de table représentait un paon, dont la queue, s'ouvrant comme un éventail, était incrustée de lapis, de topazes et d'améthystes. Il y avait aussi une petite

chapelle d'un pied de haut à peu près, toute en or ouvragé, avec *Nuestra Señora* et le *Niño* (la Madone et l'enfant Jésus) en ivoire revêtu d'or. La couronne de la Vierge était en diamans, et à ses pieds brillait un jardinet de petites plantes en filigrane d'or dont les fleurs étaient de perles et de calcédoines.

Toutes ces richesses se trouvaient dans le grand coffre de fer. José jeta un regard inquiet sur les *tercios;* ils paraissaient intacts : un seul, dont l'humidité du terrain avait fendu le cuir, avait laissé échapper quelques piastres, celles que le *viscacho* avait poussées au dehors en travaillant à son terrier. Le soupçon qui avait traversé un instant l'esprit du jeune homme en pensant au mystère que Carmen avait fait de sa découverte tomba lorsqu'il se fut assuré que bien peu de chose en réalité paraissait manquer à ces richesses si longtemps enfouies. Il ne savait pas que la veille du jour où il avait surpris Carmen creusant dans le terrier, celle-ci en avait retiré déjà un sac plein d'onces d'or et l'avait caché dans la clairière du bois de Takourou. C'était plus qu'il n'en fallait pour contenter la cupidité des caciques et les décider à l'attaque prochaine de l'*estancia* de Santa-Rosa.

V.

Au moment où la charrette qui portait les trésors, entourée de don Estevan et de sa famille, s'arrêtait à la porte de l'*estancia*, d'autres personnes y arrivaient. C'étaient don Aniceto Cabral et ses fils. A leur vue, Mercedes devint très pâle, Dolores sourit et rougit, et un nuage sombre passa sur le front de José. Sir Henri perça d'un coup d'œil le mystère qui enveloppait toute cette scène. Les deux Cabral s'inclinèrent respectueusement devant les jeunes filles, tandis que don Aniceto leur baisait la main. Gonzalès, après les premiers complimens de bienvenue, raconta brièvement à son ami la découverte qu'il venait de faire des trésors déjà légendaires de Santa-Rosa, et comme il rendait témoignage au loyal dévouement de José, il se retourna pour le présenter à don Aniceto; mais le jeune homme avait disparu.

Le soir de ce même jour, don Estevan l'appela dans sa chambre, et lui remettant un pli cacheté : — Grâce à toi, dit-il, je suis rentré en possession de la fortune de mes oncles, mais j'ai décidé que tu en aurais ta part. Ceci, dit-il en montrant le papier, est une donation en bonne forme que je te fais de mon *estancia* du Romero. Elle est parfaitement située, riche en bons pâturages, en eau, en ombrages, et possède déjà de cinq à six mille têtes de bétail. L'ha-

bitation est en bon état; pendant cinq années encore, je me charge de payer *péons* et *capataz;* d'ici à dix ou quinze ans, tu seras un des plus riches *estancieros* du pays.

José, surpris, immobile, ne disait mot. Enfin il se jeta aux pieds de don Estevan, et prit sa main, qu'il baisa. — *Señor!* mon père! s'écria-t-il d'une voix étouffée, gardez vos richesses, et laissez-moi auprès de vous!

Don Estevan fut touché. — Mon enfant, répondit-il, en te donnant Romero, je ne prétends pas t'y exiler, d'autant moins, ajouta-t-il avec un sourire triste, que d'ici à peu de temps je serai probablement seul à Santa-Rosa.

Cette allusion, que José comprit, et qui lui traversa le cœur comme une lame aiguë, acheva de l'accabler. Il appuya son front couvert d'une sueur glacée sur la main de don Estevan.

— Merci, merci, *señor!* dit-il avec effort, que Dieu vous rende tous vos bienfaits! Et il s'élança hors de la chambre.

Don Estevan le rappela. — José, dit-il, sans l'arrivée de don Aniceto, nous serions déjà partis pour Santa-Fé, où le gouverneur donne un bal. Nous pensons nous mettre en route demain de grand matin pour éviter la chaleur; viendras-tu avec nous?

— Non, *señor*, répondit José, qui se sentait un grand besoin de solitude. Demetrio a son frère malade à Coronda; il veut aller le voir, et m'a prié de le remplacer.

Gonzalès parut contrarié. — J'aurais voulu te présenter au gouverneur, dit-il. Enfin ce sera pour une autre occasion.

La soirée se passa tranquillement. Les *caballeros*, réunis dans le grand salon de l'*estancia*, parlaient chevaux et politique. Sur la table de marbre blanc qui occupait le milieu de la pièce, Eusebia avait posé un *saumador*, une cassolette d'argent dans laquelle brûlait un petit bâton de résine odorante du Pérou, appelée *pastilla*. Les portes donnant sur le *patio* étaient ouvertes. A travers le nuage parfumé qui remplissait la salle, sir Henri pouvait observer, sous la véranda opposée, les deux sœurs dans leur petit salon ou *aposento*. L'*aposento* était éclairé par une lampe de verre de couleur suspendue au plafond. Mercedes et Dolores, en vue de la fête du gouverneur, avaient essayé leurs robes de bal, qui étaient de satin blanc recouvert d'un nuage de crêpe de la même couleur. Mercedes avait arrangé la coiffure qu'elle pensait mettre le lendemain : c'était une magnifique torsade de perles fines qui, enroulée dans ses épaisses tresses noires et lustrées, formait comme un diadème au-dessus de son front. Elle essayait de disposer de même la riche chevelure de Dolores, assise devant elle sur une chaise basse. Mercedes, penchée sur sa sœur, avait un air triste et

accablé qui contrastait avec ces apprêts de fête. Dans l'ombre des piliers de la véranda, sir Henri crut apercevoir José debout, la tête inclinée, les yeux fixés sur Mercedes, dont il suivait tous les mouvemens avec une sorte d'extase mélancolique, triste comme un adieu.

Dans le salon, don Estevan racontait à son ami comment son cheval Corazon lui avait sauvé la vie en temps de révolution, franchissant toujours au galop, en une seule nuit, les quarante-cinq lieues qui séparent le Rosario de Santa-Fé. — De tels chevaux sont rares, ajouta-t-il; cependant j'en possède un aujourd'hui qui ne le céderait pas à Corazon.

Il parlait encore, lorsqu'un hennissement prolongé retentit près de l'*estancia*. Tout le monde prêta l'oreille; un second hennissement se fit entendre; José traversa rapidement la cour. — C'est Palomo, s'écria don Estevan: je reconnais sa voix.

Il courut vers la porte d'entrée, tous le suivirent. Palomo s'était abattu près du seuil. Il paraissait hors d'haleine et comme effrayé. Eusebia, un flambeau à la main, l'examinait en tous sens. Don Estevan, dont Palomo était le cheval favori, ne comprenait pas ce qui lui était arrivé; il lui parlait, le caressait; l'animal ne se relevait pas. En lui passant la main autour du col, il sentit quelque chose de dur attaché à sa crinière. C'était un morceau d'écorce d'arbre sur lequel on avait écrit avec la pointe d'un couteau : *Cuida, Santa-Rosa!* (prends garde, Santa-Rosa!) On se regarda. — C'est un avertissement donné par un ami inconnu, dit sir Henri, je pense qu'il est prudent de veiller et de prendre quelques mesures de défense.

Les *capataz* et les *péons*, réunis près de la porte, avaient un air effaré; les servantes, accourues aussi, se mirent à pousser des cris de terreur. Don Estevan paraissait calme, mais indécis, José en proie à un désespoir sombre et contenu; les Cabral faisaient bonne contenance. Tous s'adressèrent à sir Henri. — Señor, conseillez-nous, dites, qu'y a-t-il à faire?

Sir Henri commença par reléguer sans façon les mulâtres et négresses au fond de la troisième cour, en leur ordonnant sévèrement de se taire; puis, réunissant toutes les armes de la maison, il les chargea avec soin, et montra à deux petits *péons* à faire des cartouches. Il était minuit à peu près; il alla vers la porte, l'ouvrit et appuya simplement le loquet. L'antique et lourde voiture qui devait conduire don Estevan et sa famille au bal, et qu'on avait à cet effet tirée de la remise, fut traînée en travers de l'huis. Entre les roues, sir Henri fit placer de vieilles barriques que l'on remplit de terre, de débris de maçonnerie et autres déblais. Les prépara-

tifs achevés, sir Henri disposa son monde derrière la barricade improvisée; les fenêtres et les volets furent soigneusement fermés, les lumières éteintes, sauf celle de la chapelle. Il monta alors sur la terrasse en se baissant à la hauteur du mur d'appui, et consulta l'horizon. La lune s'était levée; sa clarté bleue, lumineuse, transparente, permettait de voir au loin. La plaine paraissait solitaire et silencieuse.

Une demi-heure se passa ainsi. Enfin sir Henri crut distinguer quelques points noirs se mouvant dans les lignes vaporeuses du *campo*, puis très rapidement les points grandirent, se rapprochèrent; il reconnut des chevaux, des hommes, des lances.... Il n'y avait plus de doute, c'étaient les Indiens!... Il pouvait être alors deux heures du matin. A la lueur sereine et transparente que la voûte du ciel répandait sur la terre, sir Henri put voir les fils du désert montés sur leurs maigres et rapides chevaux, aux crinières hérissées de fragmens d'os qui les frappent à mesure qu'ils marchent et accélèrent tous leurs mouvemens. Ils étaient une trentaine environ. Armés de leurs lances et de leurs *bolas*, ils avaient cet aspect sinistre et féroce des hordes indisciplinées. Arrivés à une portée de fusil de l'*estancia*, ils s'arrêtèrent et se consultèrent un moment. Quelques-uns d'entre eux mirent pied à terre et ouvrirent doucement les portes des *ranchos* dépendans de Santa-Rosa : les trouvant vides, ils se récrièrent; mais une voix que sir Henri crut avoir déjà entendue leur représenta qu'il n'y avait là rien d'étonnant, le maître étant absent. Ces mêmes hommes firent le tour de l'habitation, qui paraissait ensevelie dans l'ombre et le silence. Enfin, toutes ces reconnaissances accomplies, sir Henri les vit s'avancer vers l'entrée principale.

En ce moment, une figure se détacha des rangs et se porta un peu en avant. Il sembla bien à sir Henri que c'était Carmen, et pourtant cette supposition lui paraissait si odieuse qu'il s'efforçait de la repousser. Il descendit alors de la terrasse et rentra dans la cour, où sa petite armée était en bon ordre, chacun à son poste: il prit le sien à côté de José, dont l'accablement le frappa. Sir Henri devait commander le feu. Le silence était solennel. On n'entendait au dehors que le bruit sourd des pas des chevaux des Indiens qui marchaient sur le gazon. Enfin ils ébranlèrent la porte, qui, n'étant qu'appuyée, tomba avec fracas, et au même instant ils se précipitèrent en tumulte dans l'allée, ne se rendant pas compte du genre d'obstacle qui barrait l'entrée de la cour. Sir Henri leva la main; c'était le signal convenu pour tirer. Une décharge bien nourrie et presque à bout portant amena le désordre dans la troupe des assaillans : deux ou trois d'entre eux, atteints gravement, tombèrent

de leurs montures; quelques chevaux s'abattirent. Les Indiens emportèrent leurs blessés, et, furieux, désespérés, hurlant comme des démons, revinrent sur la barricade, qu'ils tentèrent de franchir. Profitant du moment où ils se repliaient, sir Henri avait fait recharger les carabines; lui-même armait son *revolver*, s'apprêtant à tirer, lorsque José lui mit la main sur le bras. — Ma mère!... dit-il avec un accent déchirant.

Sir Henri en effet aperçut cette fois nettement Carmen, qui, une pique à la main, semblable à une panthère blessée, s'efforçait d'escalader le sommet de la barricade. Elle allait l'atteindre et se trouver face à face avec son fils, lorsque celui-ci poussa un faible cri et s'affaissa sur lui-même. Un javelot lancé par une main invisible avait pénétré jusqu'à son cœur. Sir Henri l'emporta dans ses bras et le déposa sur le seuil de la chapelle de Santa-Rosa, où Mercedes et Dolores s'étaient réfugiées comme dans un asile inviolable.

José s'affaiblissait rapidement. Sir Henri appela Mercedes. — Venez vite, lui dit-il.

La jeune fille, encore revêtue de ses habits de fête que dans sa terreur elle n'avait point songé à ôter, s'avança sous la porte de la chapelle. A la vue de José expirant, elle ne poussa pas un cri; mais, s'agenouillant silencieusement auprès de lui, elle prit sa main, qu'elle serra dans la sienne. Les yeux du mourant se portaient alternativement de Mercedes au groupe des combattans, où les Cabral se défendaient avec courage et sang-froid. Mercedes comprit cette prière anxieuse, et s'inclinant vers le jeune homme : — José, dit-elle d'une voix basse, mais ferme, je n'appartiendrai jamais qu'à Dieu...

Une expression d'heureuse sérénité fit place à l'agitation qui avait contracté les traits du mourant. Ses lèvres remuèrent comme s'il voulait parler; mais il ne put articuler aucun son, et Mercedes vit un paisible, un dernier sourire illuminer son visage... Elle ôta son châle de soie blanche et l'étendit sur le corps inanimé du jeune homme; puis, rentrant dans la chapelle et s'agenouillant devant l'antique crucifix qui ornait l'autel, elle resta immobile et comme absorbée dans une douloureuse méditation. La lampe de la chapelle éclairait en plein son beau visage, au-dessus duquel brillait encore le diadème de perles dont elle s'était parée quelques heures auparavant. Dolores pleurait doucement dans un angle reculé; mais sa sœur ne semblait pas la voir. Sir Henri n'osait lui parler, et, le cœur serré, il retourna vers la barricade.

Les Indiens, découragés par la manière dont ils avaient été reçus, épouvantés par l'effet meurtrier des armes à feu, qu'ils redoutent si fort, avaient fini par s'éloigner. Sir Henri était d'avis de les pour-

suivre; mais don Estevan s'y opposa. — En rase campagne, dit-il, ou dans les bois, ils pourraient encore avoir l'avantage sur nous... Du reste, notre victoire est complète, et je vous assure qu'ils ne reviendront pas de si tôt.

Don Estevan, absorbé par les péripéties de la défense, n'avait pas vu tomber José. En apprenant sa mort, des larmes coulèrent abondamment sur ses joues ridées. Il sentait instinctivement que cette fin tragique et prématurée jetterait une ombre triste sur le reste de son existence. La douleur de Mercedes, profonde et contenue comme l'avait été son affection, mais où l'on pouvait pressentir le deuil d'une vie entière, fut pour don Estevan toute une révélation. Cependant, respectant le voile de pieuse sérénité et de douce tristesse dans lequel sa fille enveloppait sa peine silencieuse, il ne lui parla jamais de José.

Bientôt sir Henri reçut une lettre qui le rappelait à Londres. Ce fut avec une vraie douleur qu'il se sépara de ses amis de Santa-Rosa, auprès desquels il avait oublié, du moins pour un temps, sa mélancolie, et dont il avait partagé les peines et les joies.

Don Estevan Gonzalès lui écrivit quelques mois après son départ. Il lui disait qu'on ne savait pas ce qu'étaient devenus Carmen et Manuel. On ne doutait pas que ce ne fût ce dernier qui, entraîné par sa mère et regrettant peut-être sa faiblesse, avait renvoyé Palomo à l'*estancia* avec le mot d'avertissement qui les avait sauvés; mais, chose étrange, ni les Indiens soumis, ni ceux du Chaco, ne pouvaient donner des nouvelles de Carmen et de son fils. L'avis d'Eusebia était que le démon les avait emportés en punition de leur ingratitude. Sur la fin tragique de José, les opinions différaient aussi. Quelques-uns pensaient que les caciques, redoutant au fond l'ascendant d'un chef jeune, instruit, intelligent, avaient profité du tumulte de l'attaque pour le frapper traîtreusement. D'autres croyaient que José, placé dans la plus cruelle des alternatives, s'était lui-même donné la mort. Don Estevan ajoutait que Mercedes lui avait formellement exprimé son intention de rester auprès de lui, et que Dolores déclarait ne jamais vouloir quitter sa sœur.

Dix ans après les événemens que nous venons de raconter, un ami que sir Henri avait dans la marine royale stationnait sur la frégate de guerre de sa majesté l'*Oberon* dans les eaux du Rio-Parana. Un jour, il retrouva dans son portefeuille une lettre à laquelle il ne pensait plus, et que sir Henri lui avait donnée pour d'anciens amis du désert. L'officier prit à l'instant sa résolution; il demanda des chevaux et un guide, et partit pour Santa-Rosa. Il y arriva au soleil couchant. A la porte de l'habitation, il trouva un vieillard aveugle, assis dans un fauteuil entre deux personnes

encore jeunes et d'une remarquable beauté : elles portaient l'habit de religieuses *professes*, ayant prononcé tous les vœux, sauf celui de clôture, ce qui permet aux *professes* de rester dans leurs familles. Sur le devant de leurs robes de mérinos blanc descendait une large bande de taffetas noir formant une croix sur la poitrine. Une guimpe de batiste plissée entourait l'ovale parfait de leurs visages, et un long voile de mousseline blanche recouvert de crêpe noir encadrant leur front descendait jusqu'à l'ourlet de leurs robes longues et traînantes. Ce costume sévère, mais non dénué de grâce et de poésie, donnait à la beauté encore splendide des deux sœurs un charme de plus.

L'étranger fut accueilli comme sir Henri l'avait été jadis. Don Estevan lui faisait mille questions sur son ami d'autrefois, et souriait en pensant qu'il n'avait pas oublié Santa-Rosa et ses habitans. Au désert, les habitudes ne changent guère. L'officier de marine retrouva les choses exactement comme sir Henri les lui avait dépeintes : les fleurs, les oiseaux, les broderies, le jardin, Eusebia de dix ans plus vieille, il est vrai, et ressemblant assez à une momie ambulante, mais encore pleine d'activité et d'initiative; les gazelles seules manquaient, et l'officier en allait demander des nouvelles lorsque, passant devant la chapelle dont la porte était ouverte, il y entra, et vit déposé sur la première marche de l'autel un petit collier de cuir tressé garni de rosettes d'argent ciselé. Ce souvenir, que Mercedes avait déposé dans un asile inviolable comme la fidélité de son affection, lui rappela ce que sir Henri lui avait raconté, et il se tut, sachant que, dans la vie des femmes surtout, les souvenirs qui les occupent le plus sont ceux dont elles parlent le moins, et dont il ne faut jamais leur parler. Néanmoins il ne pouvait s'empêcher de déplorer la vie solitaire des deux sœurs, et un jour qu'il y faisait allusion devant elles, Mercedes répondit simplement : — J'ai eu très jeune une cruelle épreuve à supporter; j'ai bien souffert, je souffre encore. Je suis heureuse néanmoins de nourrir ma douleur dans l'isolement. Le ciel m'a fait cette destinée : pourquoi aurais-je une autre volonté que celle de Dieu?

Mme Lina Beck.

MAURICE DE SAXE

VI.

LE SOUVERAIN DE CHAMBORD.

I.

Le traité d'Aix-la-Chapelle venait d'être signé le 18 octobre 1748. Louis XV, impatient de conclure la paix, s'était hâté de restituer toutes les conquêtes du maréchal de Saxe. On a vu ce qu'en pensait Maurice dans sa lettre à M. de Maurepas (1); ce cri de douleur et de honte fut bientôt répété par des milliers de bouches. La colère publique éclatait sous les formes les plus étranges. Le vocabulaire des injures de la rue s'était enrichi d'un terme nouveau qui effaçait tous les autres; quand on avait dit : « bête comme la paix, » c'était le dernier degré de l'outrage. A la cour et à la ville, les épigrammes pleuvaient de tous côtés. *Celui qui ne voulait rien prendre,* disait un de ces rimeurs anonymes,

> Prit deux étrangers pour tout prendre,
> Prit un étranger pour tout rendre,
> Prit le prétendant pour le vendre.

Les deux étrangers qui avaient tout pris, c'était le comte de Saxe et son ami le comte de Lœwendal; l'étranger qui rendait tout, c'était le marquis de Saint-Séverin, diplomate italien passé au service

(1) Livraison du 15 octobre. On trouvera les autres parties de cette étude dans la *Revue* du 1er mai, du 1er juin, du 1er juillet, du 1er août 1864.

de la France, « un traître d'Italien, » dit le marquis d'Argenson, qui était né sujet de Marie-Thérèse et avait toute sorte d'intérêts à ménager l'Autriche. A ces contradictions, les unes singulières, les autres vraiment honteuses, ajoutez le plus douloureux des contrastes; le prétendant Charles-Édouard, celui dont on avait exalté l'héroïque ambition, celui à qui le gouvernement de Louis XV avait prêté deux fois les vaisseaux de la France, était arrêté à l'Opéra, garrotté comme un malfaiteur, jeté dans le donjon de Vincennes et de là hors des frontières. Certes il fallait que le roi eût bien peur de voir la paix lui échapper pour subir de telles conditions. Décidément, si Maurice de Saxe n'est qu'un homme de guerre, ses beaux jours sont passés. Il a beau écrire avec amertume : « Ceux qui ont fait la paix s'en repentiront avant deux mois; » la paix est faite, et l'épuisement du pays semble éloigner pour longtemps la reprise des hostilités. Que va devenir le vainqueur de Fontenoy? Le grand capitaine a terminé sa tâche; nous allons voir reparaître le voluptueux et le rêveur. Pour tromper l'activité qui le dévore, et que ne régit aucun principe supérieur, il ne lui restera plus qu'une espèce de souveraineté féodale dans sa capitainerie de Chambord. N'est-ce pas là une des plus étranges apparitions du XVIIIe siècle?

« J'ai vu, écrivait en 1577 un ambassadeur du conseil des dix qui venait de visiter Chambord, j'ai vu dans ma vie plusieurs constructions magnifiques, jamais aucune plus belle ni plus riche... L'intérieur du parc dans lequel le château est situé est rempli de forêts, de lacs, de ruisseaux, de pâturages, de lieux de chasse, et au milieu s'élève ce bel édifice avec ses créneaux dorés, ses ailes couvertes de plomb, ses pavillons, ses terrasses, ses galeries, ainsi que nos poètes romanciers décrivent le séjour de Morgane ou d'Alcine... Nous partîmes de là émerveillés, ébahis ou plutôt confondus (1). » On pourrait former tout un livre en réunissant les tableaux que les écrivains les plus divers ont tracés du château de Chambord, depuis le vieil architecte français Ducerceau, qui en admire « le regard merveilleusement superbe, » jusqu'au poétique auteur de *Cinq-Mars*, qui en a si bien décrit les dômes bleus, les élégans minarets, les terrasses dominant les bois, toutes les féeries dérobées aux pays du soleil par quelque génie de l'Orient. Le prince de Puckler-Muskau dans ses *Récits de Voyage*, Chateaubriand dans sa *Vie de Rancé*, ont ajouté de nouveaux traits à cette peinture et rivalisé par la hardiesse du coloris avec la hardiesse de l'édifice. Il semble pourtant, même après de tels artistes, qu'il reste encore bien des choses à mettre en relief, tant est riche et variée, comme dit naï-

(1) L'auteur de cette description est Jérôme Lippomano. — Voyez *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. II, p. 360-362.

vement Ducerceau, « la multitude de la besogne qui y est (1). » M. Michelet, dans une page concise et forte, nous y montre le caractère même du prince qui l'a construite et la transformation des anciennes mœurs. Ce n'est plus le vieux château-fort, « serré et étranglé comme un soldat dans sa cuirasse; » ce n'est plus le donjon inhospitalier du moyen âge : c'est une merveilleuse abbaye de Thélème comme celle que Rabelais a bâtie en son *Pantagruel* avec le crayon d'un Primatice et le pinceau d'un Paul Véronèse. « Au dehors, l'unité, l'harmonie solennelle des tours, avec leurs clochetons et cheminées en minarets orientaux, sous un majestueux donjon central; au dedans, la diversité, toutes les circulations faciles, et les réunions, et les *à parte*, toutes les libertés du plaisir. »

C'est là que Maurice de Saxe allait régner à sa manière. Le somptueux édifice, il faut le reconnaître, n'avait jamais reçu un pareil hôte. De tous les contrastes que présente l'histoire du château de Chambord, celui-là est le plus singulier. Les élégances discrètes, les facilités mystérieuses n'étaient guère à l'usage du Saxon qui entrait botté à la cour, et qui, par système autant que par goût, fréquentait sans vergogne les compagnies suspectes. « Le comte de Saxe, a dit le baron Grimm, aimait la mauvaise compagnie en femmes, et même en hommes, par choix et par hauteur. Il ne se serait pas trouvé déplacé sur un trône, et avec une âme de cette trempe on ne se trouve bien ni dans les antichambres de Versailles ni dans les soupers de Paris, où l'égalité préside (2). » Ce jugement est vrai malgré l'exagération des paroles, et l'on comprend dès lors que les « libertés du plaisir » ne lui fussent point nécessaires. Le château qui avait abrité tour à tour les galanteries de François Ier, les intrigues de Catherine de Médicis, les tristesses de Louis XIII, les fêtes voluptueuses de Louis XIV, l'existence religieuse et bourgeoise de Stanislas Leczinski, allait donc, par un nouveau contraste, servir de théâtre à l'ambition inquiète, aux plaisirs violens d'un homme de guerre tombé dans l'inaction.

Son premier acte est une pétition au roi pour obtenir le rang et les honneurs dont jouissent les princes de maison souveraine établis dans le royaume. En voici le texte :

« Le comte Maurice de Saxe, maréchal-général des camps et armées du roi, représente très humblement à sa majesté qu'il a l'honneur d'être fils d'un grand roi, chef d'une des plus illustres maisons souveraines de l'Europe, et qu'il a eu celui d'être légitimement élu duc de Courlande. S'il est vrai que la force et la violence le privent de la possession de cette souve-

(1) L'ouvrage de Ducerceau, *Des plus excellens bâtimens de France*, a été publié à Paris en 1556 avec une *épître dédicatoire* à Catherine de Médicis.

(2) *Correspondance littéraire adressée à un souverain d'Allemagne, depuis 1770 jusqu'en 1782*, t. II, p. 234.

raineté, il n'est pas moins certain qu'elles ne peuvent détruire un titre fondé sur le vœu unanime d'une nation libre. Aussi toutes les cours de l'Europe, à l'exception de celle de Vienne, ne font aucune difficulté de déférer au comte Maurice de Saxe le traitement de prince, que celles de Pologne, de Saxe, et plusieurs autres d'Allemagne et du Nord ont toujours accordé à sa naissance, indépendamment de son élévation à la dignité de duc souverain de Courlande. Le comte Maurice de Saxe ne demande pas que sa majesté le reconnaisse duc de Courlande; cette justice qui lui serait rendue pourrait avoir des inconvéniens par rapport aux intérêts politiques de l'état, qu'il préférera toujours à tout ce qui lui est personnel; mais s'il a eu le bonheur de servir utilement sa majesté, ainsi qu'elle a daigné l'en assurer en des termes trop flatteurs et trop glorieux pour lui pour qu'il ose les répéter, il croit pouvoir espérer de sa bonté qu'elle voudra bien lui accorder le traitement, rang et honneurs dont jouissent les princes de maison souveraine établis dans le royaume. Cette distinction doit être d'autant moins enviée au comte Maurice de Saxe qu'il a l'honneur d'être oncle de Mme la dauphine. »

Cette pétition, trouvée dans les papiers du maréchal, a-t-elle été remise à Louis XV? est-elle devenue l'objet d'une délibération? L'histoire n'en dit rien. Une chose certaine toutefois, c'est que Maurice s'attribuera lui-même ce qu'on voudra peut-être lui refuser. Toute occasion lui sera bonne pour marquer son rang à part et ne point se confondre avec les sujets du roi de France. Candidat perpétuel aux souverainetés vacantes, il affirmera sans cesse par ses demandes comme par ses songes le droit qu'il revendique. Il essaiera de mettre en action les *rêveries* qu'il rédigeait seize années auparavant sous l'inspiration de la fièvre. Non certes, ce n'est pas un voluptueux à la façon de François Ier ou de Louis XIV qui va s'établir en ce féerique Chambord, c'est un soldat possédé de la fureur de régner. A peine a-t-il mis la main sur la merveille du XVIe siècle, il y fait bâtir des casernes et des haras; le palais de Diane de Poitiers, purifié par la bonne reine de Pologne, doit loger un millier de houlans. On entendra le piaffement des chevaux, le son des clairons, la voix des sentinelles sur les remparts, sauvages harmonies qui répondront aux tumultueuses pensées du maître. Qu'il prenne garde alors aux mauvais conseils de l'ambition déçue; l'oisiveté est funeste à ces natures de feu, et le noble Maurice pourra être entraîné à des actes peu dignes de la générosité de son cœur. Passe encore, s'il ne s'expose qu'au ridicule. Oui, des passions sans frein qui tantôt feront rire à ses dépens, tantôt le pousseront à des violences odieuses, — des rêves grandioses et bizarres qui tourmenteront son génie sans emploi, voilà ce qui va remplir pendant deux ans les loisirs forcés du souverain de Chambord.

Au commencement de l'année 1748, pendant qu'il méditait encore sa brillante expédition de Maëstricht, Maurice, qui allait sou-

vent de Chambord à Paris, avait remarqué à l'Opéra une jeune débutante, Mlle Verrières. Son vrai nom était Marie Rinteau. Elle vivait sagement avec sa mère et sa sœur, occupée de se perfectionner dans son art. On sait que chanteuses ou tragédiennes ne résistaient guère au disciple d'Adrienne Lecouvreur; une seule, nous le verrons, refusa une place dans ce sérail, et Maurice s'en vengea d'une cruelle façon. Marie Rinteau, livrée peut-être par sa famille (1), ajouta sans peine un nom de plus à la liste déjà si longue des victoires du maréchal. Peu de temps après, elle donna le jour à une fille, qui fut baptisée, le 19 octobre 1748, à l'église Saint-Gervais et Saint-Protais de Paris, sous le nom de Marie-Aurore. Il y avait à cette époque d'étranges irrégularités dans la manière de constater l'état civil; les registres paroissiaux du moins n'offraient pas toutes les garanties d'exactitude. L'acte de baptême de Marie-Aurore la désigne comme fille de Jean-Baptiste de La Rivière, bourgeois de Paris, et de Marie Rinteau, sa femme. Marie Rinteau n'ayant jamais été mariée, ce La Rivière, s'il a existé, ne pouvait être qu'un prête-nom. Dix-huit ans plus tard, Marie-Aurore, étant sur le point d'épouser le comte de Horn, fils naturel de Louis XV, eut le désir de faire rectifier cet acte et de reprendre le nom de son père. L'affaire fut portée devant le parlement. Le parrain et la marraine de la jeune fille, Antoine-Alexandre Colbert, marquis de Sourdis (2), et Mlle Geneviève Rinteau, n'eurent point de peine à rétablir les faits, attestés encore par d'autres témoins; la cour, sur la plaidoirie de Me Thétion et les conclusions conformes de M. Joly de Fleury, avocat-général, décida par arrêt du 4 juin 1766 que l'acte baptistaire du 19 octobre 1748 serait rectifié en ces termes : « Marie-Aurore, fille naturelle de Maurice, comte de Saxe, maréchal-général des camps et armées de France, et de Marie Rinteau. » A partir de ce moment, Marie-Aurore s'appela Aurore de Saxe.

Est-il besoin de rappeler qu'Aurore de Saxe, mariée d'abord au comte de Horn, lieutenant du roi dans la province de Schelestadt,

(1) Le marquis d'Argenson parle d'un certain Verrières, à qui le maréchal de Saxe aurait procuré l'occasion de faire des profits illégitimes dans son gouvernement de Belgique, et il donne trop clairement à entendre quelle espèce de services le maréchal récompensait de la sorte. — Voyez *Journal et Mémoires du marquis d'Argenson*, édition Rathery, t. V, p. 280; Paris 1863.

(2) Un des aides-de-camp, un des amis de Maurice, cité souvent dans sa correspondance. Lorsque le comte de Clermont eut pris les châteaux de Namur au mois de septembre 1746, le maréchal, en félicitant le vainqueur, lui exprima le désir que Sourdis fût chargé de porter au roi la nouvelle de ce beau fait d'armes. C'était un honneur des plus enviés et un gage certain d'avancement. « Vous voilà comblé de gloire, monseigneur, écrivait Maurice de Saxe... Je vous envoie Sourdis, pour qui j'ai de l'amitié; si vous pouvez l'envoyer avec les drapeaux, vous m'obligerez infiniment. » Voyez *Lettres et Mémoires du maréchal de Saxe*, t. III, p. 229; Paris 1794.

puis à M. Dupin de Francueil, un des plus charmans esprits de l'ancienne société française, n'est autre que la grand'mère de l'écrivain illustre à qui les lettres françaises doivent tout un monde de poétiques figures? L'auteur d'*Indiana* et de *Jean de la Roche*, de *Valentine* et du *Marquis de Villemer*, le romancier de génie qui s'est tant de fois renouvelé depuis trente ans, l'inventeur infatigable qui a mis en scène des inspirations si diverses, passions enflammées, théories hasardeuses, vertus généreuses et noblement humaines, n'eût pas été renié par son arrière grand-père. A ce fonds d'ardeur et de cordialité, le héros eût reconnu sa race.

Il suffit d'indiquer ce rapprochement sans insister davantage. George Sand a marqué elle-même les liens qui la rattachent à son illustre aïeul, et elle suivait en cela l'exemple de son père, Maurice Du Pin, qui, sous les drapeaux de la république, à côté de La Tour d'Auvergne, premier grenadier de France, invoqua plus d'une fois l'héroïque souvenir du maréchal de Saxe (1). Un écrivain physiologiste, comme nous en possédons aujourd'hui, trouverait sans doute l'occasion excellente pour montrer ce que les descendans de Maurice de Saxe doivent à la fatalité du sang; pour nous, qui croyons avant tout à la liberté humaine, nous qui pensons que chacun est l'artisan de sa destinée et responsable des dons qu'il a reçus, nous aimons mieux nous en tenir à une indication rapide. Dans ce rapprochement que notre récit nous impose, nous ne prétendons pas, à Dieu ne plaise! juger en passant le grand écrivain qui a su communiquer à la France du XIXe siècle, tour à tour surprise et ravie, les émotions les plus diverses. Le sujet de notre étude est simplement Maurice de Saxe, et nous y retournons en toute liberté, sans nulle préoccupation étrangère (2).

(1) Voyez les touchantes lettres de M. Du Pin citées par George Sand dans l'ouvrage qu'elle a intitulé *Histoire de ma Vie*.

(2) Mme Sand ignore sans doute que sa grand'mère, l'aimable et digne Aurore de Saxe, avait voulu la placer dès sa naissance sous le patronage de sa royale famille. Aurore avait elle-même quelque chose de la haute aristocratie germanique; sa petite-fille nous la dépeint « blanche, blonde, grave, calme et digne dans ses manières, une véritable Saxonne de noble race, aux grands airs pleins d'aisance et de bonté protectrice. » (*Histoire de ma Vie*, par George Sand, quatrième série, page 201.) Or, en 1807, son fils Maurice Du Pin avait été nommé par l'électeur de Saxe chevalier de l'ordre de Saint-Henri; mais il n'avait pas encore reçu les insignes de cette dignité quand un affreux accident l'emporta dans la fleur des années. On sait que le brave officier, récemment arrivé de la guerre d'Espagne et heureux de goûter en famille un repos chèrement acheté, mourut d'une chute de cheval, aux environs de Nohant, le 17 septembre 1808. L'année suivante, le roi de Saxe Frédéric-Auguste Ier étant venu passer quelques semaines à Paris, Mme Aurore Du Pin lui adressa cette lettre :

« Sire,

« Depuis votre arrivée à Paris, j'ai tenté et épuisé tous les moyens d'obtenir de votre majesté une faveur que j'espérais ne m'être pas refusée. Vous eûtes la bonté, il y a dix-huit mois, d'admettre

Nous disions tout à l'heure que les voluptés de Maurice de Saxe l'avaient exposé au ridicule; l'histoire de Mlle Verrières en est une preuve. On a vu que Maurice, sans reconnaître officiellement sa fille, lui avait donné pour parrain son ami, le marquis de Sourdis, et avait préparé ainsi les témoignages qui devaient consacrer un jour la vérité des faits. Il avait pourvu en outre, et d'une main libérale, à l'entretien de la mère et de la fille. Il y avait là une reconnaissance avouée, bien que non revêtue encore du caractère légal. Or, quelques mois après la naissance d'Aurore de Saxe, pendant le printemps de l'année 1749, Maurice étant allé à Berlin rendre visite à Frédéric le Grand, Marie Rinteau eut l'idée de ménager une surprise au maréchal. Elle était *dame de l'Opéra*, comme on disait, et sans doute un peu confondue dans la foule. Persuadée, je le suppose, que son avenir n'était pas de ce côté-là, l'ambition lui vint de paraître à la Comédie-Française. S'élever au rang d'une Gaussin, d'un Adrienne Lecouvreur, quel bonheur pour elle! Ce n'eût pas été seulement une joie d'artiste; la pauvre fille sentait bien qu'elle était déjà oubliée de son amant, et, quoique traitée par lui avec convenance, elle ne pouvait se résigner à cet abandon. Qui sait si le maréchal ne serait pas ramené auprès d'elle par quelque succès de théâtre? Il aimait avec passion la tragédie française, soit qu'il prît naturellement plaisir à l'expression des royales infortunes, soit que le souvenir d'Adrienne le rendît particulièrement sensible aux charmes d'une voix mélodieuse et touchante. Il fallait l'attaquer par son faible; c'était à *Zaïre*, à *Iphigénie*, de rendre un peu de vie et de flamme à la timide colombe. Il y avait alors à Paris un jeune poète fort en vue, très occupé de théâtre, de déclamation tragique, et en relations suivies avec le monde des acteurs. C'était Marmontel, disciple de Voltaire, ami de Mlle Clairon, auteur de deux tragédies, *Denys le tyran* et *Aristomène*, qui ve-

au nombre des chevaliers de Saint-Henri mon fils Maurice Du Pin, petit-fils du maréchal de Saxe, aide-de-camp du roi de Naples. Son service, son absence et l'affreux malheur qui me l'a enlevé ont empêché qu'il ne reçût sa croix des mains de M. le baron de Senft, votre ministre à Paris. Mon fils n'a laissé qu'une fille unique à qui je désire conserver la mémoire de cette faveur; je veux en orner son écusson, en décorer le tombeau de mon enfant. Je n'ai aucune preuve à montrer, aucun droit apparent de son admission dans cet ordre; une permission, un mot écrit par le ministre de votre majesté est la grâce que je sollicite. Les bontés constantes dont la maison de Saxe m'a honorée depuis ma naissance m'ont donné la confiance, sire, de vous importuner de mes vœux actuels. Je n'ose manifester celui de me présenter devant votre majesté.

« J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, de votre majesté la très humble et très
« obéissante servante,

« Aurore DU PIN, fille du maréchal de Saxe. »

La fille unique à qui l'on désirait transmettre ce souvenir quasi royal, et qui balbutiait encore à cette date, devait porter un jour le nom de George Sand. Cette lettre, qui prouve les rapports d'Aurore de Saxe avec la royale maison de son père, s'est conservée aux archives de Dresde. Elle a été publiée par M. de Weber dans le précieux recueil intitulé *Aus vier Jahrhunderten;* Leipzig 1858, 2 vol. in-8°.

naient d'être accueillies avec des transports d'admiration assez difficiles à expliquer aujourd'hui. Un jour, une ancienne cantatrice de l'Opéra-Comique, Mme Durancy, dont Marmontel avait tenu l'enfant sur les fonts baptismaux, lui proposa d'enseigner la déclamation à une jeune femme de sa connaissance. « Mon compère, voulez-vous que je vous donne une jeune et jolie actrice à former? Elle aspire à débuter dans le tragique, et elle vaut la peine que vous lui donniez des leçons. C'est Mlle Verrières, l'une des protégées du maréchal de Saxe. Elle est votre voisine; elle est sage, elle vit fort décemment avec sa mère et avec sa sœur. Le maréchal, comme vous savez, est allé voir le roi de Prusse, et nous voulons, à son retour, lui donner le plaisir de voir sa pupille au théâtre jouant *Zaïre* et *Iphigénie* mieux que Mlle Gaussin. Si vous voulez vous charger de l'instruire, demain je vous installerai; nous dînerons chez elle ensemble. » A ce nom du maréchal de Saxe, le jeune poète dut dresser les oreilles. Quelques mois auparavant, une autre *protégée* du vainqueur de Fontenoy, la fantasque, la folle Mlle Navarre, était venue se jeter au cou du jeune poète, et bon gré, mal gré, par les violences comme par les prestiges de la passion, l'avait précipité dans le tourbillon de sa vie. N'y avait-il pas quelque péril pour lui à se rapprocher du maréchal de Saxe? N'allait-il pas éveiller des colères qui n'avaient pas encore eu l'occasion d'éclater? Laissons répondre Marmontel lui-même dans ces *Mémoires*, trop peu connus, qui peignent si bien la société du XVIIIe siècle.

« Mon aventure avec Mlle Navarre ne m'avait point aliéné le maréchal de Saxe; il m'avait même témoigné de la bienveillance, et avant qu'*Aristomène* fût mis au théâtre, il m'avait fait prier d'aller lui en faire la lecture. Cette lecture tête à tête l'avait intéressé; le rôle d'Aristomène l'avait ému. Il trouva celui de Léonide théâtral. « Mais, corbleu! me dit-il, c'est une fort mauvaise tête que cette femme-là! Je n'en voudrais pas pour rien. » Ce fut là sa seule critique. Du reste, il fut content, et me le témoigna avec cette franchise noble et cavalière qui sentait en lui son héros. Je fus donc enchanté d'avoir une occasion de faire quelque chose qui lui fût agréable, et très innocemment, mais très imprudemment, j'acceptai la proposition.

« La protégée du maréchal était l'une de ses maîtresses. Elle lui avait été donnée à l'âge de dix-sept ans. Il en avait eu une fille reconnue et mariée depuis sous le nom d'Aurore de Saxe. Il lui avait fait, à la naissance de cette enfant, une rente de 100 louis; il lui donnait de plus, par an, 500 louis pour sa dépense. Il l'aimait de bonne amitié; mais, quant à ses plaisirs, elle n'y était plus admise. La douceur, l'ingénuité, la timidité de son caractère n'avaient plus rien d'assez piquant pour lui. On sait qu'avec beaucoup de noblesse et de fierté dans l'âme, le maréchal de Saxe avait les mœurs grivoises. Par goût autant que par système, il voulait de la joie dans ses armées, disant que les Français n'allaient jamais si bien que lorsqu'on les menait gaîment, et que ce qu'ils craignaient le plus à la guerre, c'était

l'ennui. Il avait toujours dans son camp un opéra-comique. C'était à ce spectacle qu'il donnait l'ordre des batailles, et ces jours-là, entre les deux pièces, la principale actrice annonçait ainsi : « Messieurs, demain relâche au théâtre, à cause de la bataille que donnera M. le maréchal; après-demain, *le Coq du Village, les Amours grivois...* »

« Deux actrices de ce théâtre, Chantilly et Beaumenard, étaient ses maîtresses favorites, et leur rivalité, leur jalousie, leurs caprices, lui donnaient, disaient-il, *plus de tourmens que les hussards de la reine de Hongrie*. J'ai lu ces mots dans une de ses lettres. C'était pour elles que Mlle Navarre avait été négligée. Il trouvait en elle trop de hauteur, et pas assez de complaisance et d'abandon. Mlle Verrières, avec infiniment moins d'artifice, n'avait pas même l'ambition de le disputer à ses rivales; elle semblait se reposer sur sa beauté du soin de plaire, sans y contribuer d'ailleurs que par l'égalité d'un caractère aimable et par son indolence à se laisser aimer.

« Les premières scènes que nous répétâmes ensemble furent celles de Zaïre avec Orosmane. Sa figure, sa voix, la sensibilité de son regard, son air de candeur et de modestie, s'accordaient parfaitement avec son rôle, et dans le mien je ne mis que trop de véhémence et de chaleur. Dès notre seconde leçon, ces mots : *Zaïre, vous pleurez!* furent l'écueil de ma sagesse.

« La docilité de mon écolière me rendit assidu. Cette assiduité fut malignement expliquée. Le maréchal, qui était alors en Prusse, instruit de notre intelligence, en prit une colère peu digne d'un aussi grand homme. Les 50 louis que Mlle Verrières touchait par mois lui furent supprimés, et il annonça que de sa vie il ne reverrait ni la mère ni son enfant. Il tint parole, et ce ne fut qu'après sa mort, et un peu par mon entremise, qu'Aurore fut reconnue et élevée dans un couvent comme fille de ce héros. »

Quand le maréchal fut de retour à Paris, sa colère éclata de plus belle. A la ville, à la cour, il allait contant ses griefs à qui voulait l'entendre; il en parla au roi lui-même. « Ce petit insolent de poète! » disait-il, et là-dessus c'étaient des plaintes vraiment risibles, suivies de menaces qui pouvaient tourner au tragique. Marmontel a beau dire, à propos des protégées du maréchal : « Je n'avais que celles qu'il abandonnait; » cette excuse si humble ne désarmait pas la fureur de Maurice, et le poète voyait déjà le moment où il allait être obligé de croiser le fer avec le vainqueur de Lawfeld. Tel est sans doute le sens de ces paroles : « J'étais dans des transes d'autant plus cruelles que j'étais résolu, au péril de ma vie, de me venger de lui s'il m'eût fait insulter. » Lœwendal, Sourdis, Flavacourt, les amis les plus intimes de Maurice, eurent toutes les peines du monde à calmer cette fureur bavarde, qui égayait la cour à ses dépens.

Lorsque les *Mémoires* de Marmontel furent publiés en 1804, cinq ans après la mort de l'auteur, Aurore de Saxe, si digne, si pure, ressentit le plus vif chagrin de ces révélations indiscrètes. Outre les aventures que nous venons de rappeler, on y voyait que la trop sen-

sible Zaïre, obligée de quitter son maître de déclamation, avait été recueillie par le prince de Turenne. Le prince lui-même avait traité l'affaire directement avec Marmontel. De cette union nouvelle naquit plus tard un fils qui devint l'abbé de Beaumont. Or, tandis que les indiscrétions posthumes de l'ami de Voltaire désolaient Aurore de Saxe, son frère l'abbé en prenait plus facilement son parti. « Beaumont assure que cela ne mérite pas le chagrin que tu t'en fais. » C'est M. Maurice Du Pin, le fils d'Aurore de Saxe, qui console sa mère en ces termes, et après avoir rappelé que le mal est sans remède, qu'on ne pourrait acheter l'édition, que les exemplaires vendus n'en auraient que plus de valeur, et qu'il en paraîtrait bientôt de nouvelles éditions conformes à la première, car la liberté d'écrire, grâce à 89, est désormais à l'abri des lettres de cachet, il ajoute ces cordiales paroles : « Je comprends bien que tu souffres d'entendre parler si légèrement de ta mère; mais en quoi cela peut-il atteindre ta vie, qui a toujours été si austère, et ta réputation, qui est si pure? Pour mon compte, cela ne me fâche guère qu'on sache dans le public ce qu'on savait déjà de reste dans le monde sur ma grand'-mère maternelle. C'était, je le vois par les *Mémoires* en question, une aimable femme, douce, sans intrigue, sans ambition, très sage et de bonne vie, eu égard à sa position. Il en a été d'elle comme de bien d'autres. Les circonstances ont fait ses fautes, et son naturel les a fait accepter en la rendant aimable et bonne. Voilà l'impression qui me reste de ces pages dont tu te tourmentes tant, et sois certaine que le public ne sera pas plus sévère que moi. » Rien de plus juste. Ce n'est pas seulement un petit-fils qui parle, c'est un homme de sens. Parmi les plus nobles familles de notre société régénérée, y en a-t-il beaucoup aujourd'hui qui n'aient pas besoin d'invoquer les mêmes excuses? Il n'en est pas moins vrai que le vainqueur de Fontenoy, battu par Marmontel et mettant toute la cour dans la confidence de sa mésaventure, ressemble à un personnage de comédie.

A côté de cette fâcheuse histoire, en voici une autre qui n'est pas seulement ridicule. Nous avons parlé de cette gentille *fée*, Justine Duronceray, qui jouait l'opéra-comique dans les camps du maréchal de Saxe, et qui, à la veille de Raucoux, annonçant la bataille du lendemain, entonnait d'avance le chant de victoire. L'année même où Maurice était supplanté par Marmontel auprès de Mlle Verrières, Justine Duronceray, devenue Mme Favart, était persécutée de mille manières par le maréchal de Saxe, obligée de fuir Paris, poursuivie, arrêtée, emprisonnée dans un couvent. Vingt-trois ans plus tard, le baron Grimm, apprenant la mort de l'actrice célèbre qui dans plusieurs de ses rôles avait « tourné la tête à tout Paris, » racontait à ses correspondans d'Allemagne les prétendues

aventures de Mme Favart avec le maréchal de Saxe. Suivant ce récit, Justine Duronceray ou plutôt Mlle de Chantilli (car c'était là son nom de théâtre), après s'être « donnée pour de l'argent au héros de la France, au vainqueur de Fontenoy et de Lawfeld, le plus bel homme de son temps, » aurait fini par être désolée de la passion du maréchal, « parce que la tête lui tournait d'un garçon pâtissier mal bâti appelé Favart, qui s'était échappé de la boutique de son maître pour faire des chansons et des opéras-comiques. » Grimm raconte ensuite fort gravement, ou pour mieux dire avec une secrète indignation, le tort causé au maréchal par le garçon pâtissier. Pendant le siége de Maëstricht, c'est toujours Grimm qui parle, et on verra tout à l'heure quelle confiance il mérite, Favart enlève Justine et s'enfuit avec elle. Assurément il est fâcheux qu'un homme tel que Maurice de Saxe ait perdu la tête pour une telle aventure. — Grimm nous a prévenus que « cette partie du roman de Mme Favart prêterait beaucoup à des réflexions morales, » et voici la moralité de l'histoire qui se prépare. — Oui certes il est fâcheux de voir Maurice éperdu, échevelé, « pour avoir été délaissé par une courtisane, lui à qui jamais l'opération la plus importante n'avait fait perdre une heure de sommeil; » mais enfin qu'y a-t-il surtout à blâmer ici? Le mauvais goût de Justine et l'insolence de Favart! C'est pour cela que Grimm les traite si dédaigneusement, appelant celle-ci *une petite créature*, et celui-là *un garçon pâtissier*. Il termine son récit par ces mots : « Le grand Maurice, irrité d'une résistance qu'il n'avait jamais éprouvée nulle part, eut la faiblesse de demander une lettre de cachet pour enlever à un mari sa femme,... et, chose remarquable, cette lettre de cachet fut accordée et exécutée. Les deux époux plièrent sous le joug de la nécessité (1). » Après quoi viennent les imputations les plus graves, les plus calomnieuses, et surtout la honteuse histoire qui, répétée pendant un siècle, semble encore attachée au nom de cette charmante et noble femme : c'est Mme Favart qui l'année suivante aurait causé la mort de Maurice de Saxe.

A ce récit d'un homme qui, par vanité aristocratique, se porte le défenseur de Maurice à tort et à travers, opposons simplement le verdict prononcé par l'arrière-petite-fille du héros. « Mme Favart, dit excellemment George Sand, est un gros péché dans sa vie, un péché que Dieu seul a pu lui pardonner, quoi qu'en ait dit Grimm dans sa *Correspondance*. Les efforts de cet écrivain pour flétrir la victime et réhabiliter le coupable sont une action presque aussi mauvaise que l'action elle-même. »

(1) Voyez *Correspondance littéraire adressée à un souverain d'Allemagne depuis 1770 jusqu'en 1782*, par le baron de Grimm et par Diderot; Paris 1812, t. II, p. 230-234.

Aujourd'hui en effet nous savons la vérité tout entière, et pour qui se donne la peine de contrôler les témoignages il ne reste plus rien des assertions du chroniqueur. Mme Favart a été victime deux fois, victime des violences de Maurice et des mensonges de Grimm. Justine Duronceray avait épousé Favart le 10 décembre 1745, et c'est seulement vers le milieu de l'année suivante que Favart, devenu chef d'une troupe de comédiens, fut chargé par le maréchal de lui monter un théâtre à Bruxelles. Le maréchal le traitait avec bonté, comme un auxiliaire de ses plans de campagne. N'était-ce pas lui qui avait mission d'entretenir la gaîté du soldat? Favart s'y appliquait en conscience, et quand il parlait des victoires du maréchal, il disait *nous*. A Raucoux, sur le champ de bataille, il écrivait à sa mère : « Victoire! grande victoire! tout est renfermé dans ces derniers mots. Je suis un des premiers qui écrive. L'action continue encore à notre avantage. Nous achevons de vaincre, je dis plus, nous achevons de détruire. Pardonnez-moi si je dis *nous;* à force de fréquenter les héros, j'en prends le langage. Montrez ma lettre à tous nos amis, ils ont le cœur français... » Et lui aussi, et Justine aussi, dans cette campagne théâtrale qui avait ses périls, ils étaient soutenus par un vif sentiment de l'honneur national. Que Maurice ait été amorcé dès les premiers jours par l'entrain, par la grâce mutine de la comédienne, il n'y a pas lieu d'en être fort étonné. On voit pourtant qu'il avait peur de se laisser prendre, comme s'il avait deviné sous cette gentillesse la fermeté d'une honnête femme. « Mademoiselle, lui écrit-il, vous êtes une enchanteresse plus dangereuse que feu Mme Armide... Je me suis vu au moment de succomber aussi, moi dont l'art funeste est d'effrayer l'univers. Qu'aurait dit le roi de France et de Navarre, si, au lieu du flambeau de sa vengeance, il m'avait trouvé une guirlande à la main? Malgré le danger auquel vous m'avez exposé, je ne puis vous savoir mauvais gré de mon erreur; elle est charmante! » Timides propos de galanterie, car Maurice, en terminant, s'excuse de « ce reste d'ivresse, » et ne demande à la jeune femme qu'un pur sentiment d'amitié. Bientôt cependant la timidité disparaît; Maurice est devenu un Lovelace et n'écoute plus que son délire. Mme Favart, effrayée des obsessions du maréchal, a quitté le théâtre du camp pendant la campagne de 1747, et s'est réfugiée à Bruxelles auprès de la duchesse de Chevreuse. Les intérêts de sa santé lui avaient fourni une occasion qu'elle s'était empressée de saisir. Le maréchal menace de la faire ramener au camp par des grenadiers. Rien de plus touchant que les lettres de Favart à celle qu'il nomme son *cher petit bouffe*. « Je crains peu pour moi les menaces, lui écrit-il; mais je ne me pardonnerais pas de t'avoir amenée dans ce pays pour t'exposer à la tyrannie. Nous sommes ici fort mal, je ne suis pas encore logé,

et j'ai couché sur la paille, à la belle étoile, depuis que je t'ai quittée. Si l'on te pressait de partir, implore le secours de Mme la duchesse de Chevreuse; elle pense trop juste pour te refuser sa protection dans un point aussi essentiel, et les bontés dont elle nous a honorés en sont une preuve certaine. » Malgré la protection de la duchesse, Mme Favart se sentait encore trop près du maréchal; au lieu de retourner à l'armée, elle se rendit à Paris et y vécut fort retirée. Sur ces entrefaites, les propriétaires du théâtre de Bruxelles que Maurice avait occupé lui-même pour sa troupe d'acteurs, et dont il avait fixé le prix à 150 ducats par an, réclament à Favart une somme de 26,000 francs pour le loyer de leur salle.

Comment ne pas voir ici la main du gouverneur des Flandres? Cette femme qui lui a résisté dans l'éclat de ses succès sera vaincue sans doute par la misère; il faut ruiner ce ménage trop uni, et que cet honneur dont ils sont si fiers périsse dans leur désastre! Voilà donc Favart poursuivi devant les tribunaux de Belgique; ses adversaires obtiennent un décret de prise de corps contre lui et une saisie des effets de son magasin. Il fuit après avoir assuré le sort de ses camarades. Il va trouver le maréchal à Paris, à Chambord, car tout cela se passe en 1749, au moment où nous sommes occupés à rendre nos conquêtes et où le vainqueur de Fontenoy vient de quitter le gouvernement des Flandres; mais le gouverneur de la veille est encore assez puissant aujourd'hui pour faire respecter son drapeau. S'il n'est pas complice de l'iniquité dont Favart est victime, il doit se sentir atteint du même coup. Que n'agit-il? que ne parle-t-il? Favart invoque son témoignage, et Maurice s'en tient à de vaines promesses pendant que le malheureux est pourchassé de tous côtés par les limiers de la police. Hélas! on devine trop bien la tactique de son ennemi : séparer le mari et la femme, éloigner Favart et réduire Justine au désespoir, voilà son plan de campagne. Le comte Almaviva, dans le *Figaro* de Beaumarchais, veut faire du mari de Suzanne un courrier d'ambassade pour l'envoyer sur les grands chemins; il imite Maurice de Saxe, qui propose à Favart « un emploi honnête » dans la capitale du roi de Pologne en même temps qu'il offre à Justine une sorte de pension pour subvenir à ses embarras du moment. Justine s'en passera bien, ses talens lui suffisent. Le 5 août 1749, elle débute à la Comédie-Italienne avec un succès d'enthousiasme. Bientôt cependant, ne pouvant se résigner à vivre loin de celui qu'elle aime, et qui souffre à cause d'elle, l'imprudente se sauve de Paris au moment où la comédie allait donner des représentations à Fontainebleau, et va rejoindre son mari caché dans Lunéville (7 octobre). Le lendemain, elle est arrêtée par deux exempts qui l'ont suivie, et conduite sous bonne garde aux

Grands-Andelys, dans un couvent d'ursulines. Nul affront ne lui est épargné. On conteste son mariage avec Favart, et son propre père, M. Duronceray, semble diriger la poursuite. Nous savons aujourd'hui, par un rapport de l'exempt de police, que le lâche vieillard, amené à Paris du fond de sa province, joua son rôle pour de l'argent dans cette intrigue, intrigue si odieuse, que Mme Favart ne songe même à en accuser ni son père ni le comte de Saxe. Elle doute, elle hésite; d'où peut venir une pareille attaque? — Si M. Duronceray en est l'auteur, c'est que le vieillard est fou, et nos pièces le prouveront; si des ennemis cachés nous persécutent, invoquons l'ancienne amitié du maréchal. — Tel est le résumé des lettres qu'elle adresse du fond du couvent des ursulines à son mari, à sa belle-mère. Le *petit bouffe* sait se défendre. Quelle vivacité! quelle décision! C'est le ton du commandement aux heures où le péril commun exige une manœuvre rapide et sûre. « Ne perdez pas un instant, écrit-elle; envoyez tous nos papiers chez le ministre, M. d'Argenson, et surtout le consentement de mon père, signé de sa main; c'est le curé de Saint-Pierre-aux-Bœufs qui l'a. Réunis nos témoins et mène-les avec toi chez le ministre. Si c'est mon père qui nous persécute ainsi, la vérité éclatera, et l'on nous rendra bientôt justice. Si ce sont quelques ennemis qui veulent nous faire de la peine, ils auront beau faire; ils pourront peut-être par leur crédit nous séparer pour la vie, mais ils ne pourront jamais nous empêcher de nous aimer et rompre le lien sacré et respectable qui lie nos cœurs. » Et huit jours après, revenant encore à la charge : « N'épargne rien pour justifier notre mariage auprès du ministre... Il ne faut pas manquer d'écrire à M. le maréchal de Saxe... Il nous a rendu trop de services pour qu'il refuse de nous en rendre dans cette occasion. Quand on verra nos papiers, j'espère que l'on ne doutera plus que mon père ne soit fou. »

Touchante confiance de la victime! Au moment où Mme Favart écrivait ces deux lettres, Maurice lui adressait une longue épître où il donnait clairement à entendre que tous ses malheurs venaient de sa fidélité à son mari. « Je n'ai point entendu parler de Favart... Il doit être bien flatté de voir que vous lui sacrifiez fortune, agrément, gloire, enfin tout ce qui eût fait le bonheur de votre existence, pour le suivre dans un genre de vie que la seule nécessité fait embrasser. Je souhaite qu'il vous en dédommage et que vous ne sentiez jamais le sacrifice que vous lui faites... Vous n'avez point voulu faire mon bonheur et le vôtre; peut-être ferez-vous votre malheur et celui de Favart. Je ne le souhaite pas, mais je le crains. Adieu. » Cette dernière tentative n'ayant pas mieux réussi que les autres, la captive eut à subir bientôt de nouvelles rigueurs; on la transporta des Andelys à Angers. Elle écrivait des Grands-Andelys : « Je suis

dans un bon couvent où l'on a toutes les attentions imaginables pour moi. » Elle écrit d'Angers un mois plus tard : « On m'a mise dans un couvent de force... Ne dites à qui que ce soit que je vous ai écrit. Feignez de ne pas savoir où je suis. Ne cherchez point à m'écrire, cela ne pourrait jamais me parvenir. Je crois que l'on craint que je ne dise que ce sont *d'autres que mon père* qui m'ont fait mettre ici, et on me changerait encore de couvent pour me mettre je ne sais où, peut-être à mille lieues... » *D'autres que son père!* la pauvre femme avait enfin compris d'où venait la persécution. Son mari l'apprenait aussi de son côté. A ce moment-là même, Favart, toujours poursuivi, toujours obligé de se cacher, et qui, réfugié chez un curé de campagne, n'avait trouvé d'autre asile que la cave de son hôte, disait à un de ses correspondans : « La plupart de mes amis m'ont abandonné. Il n'y a que l'infamie qui s'offre à me tirer du précipice. J'y resterai... Mes malheurs me sont chers. »

Nous aurions encore bien des choses à dire, si nous avions la prétention de donner l'histoire complète de ce douloureux épisode. Il faudrait tenir compte d'un document dont personne jusqu'ici n'a fait usage, et qui semble renfermer la conclusion du drame. C'est une brochure portant ce titre : *Manuscrit trouvé à la Bastille le mardi 14 juillet* 1789 (1). Elle renferme un rapport de l'exempt Meusnier sur l'arrestation et l'emprisonnement de Mme Favart, six lettres du maréchal à la captive, et quatre réponses de celle-ci au maréchal. Le rapport de l'exempt est daté du 23 mars 1750; la correspondance de Maurice de Saxe avec la courageuse Justine appartient aux mois de novembre et de décembre 1749. En lisant ces pages encore toutes palpitantes, on s'aperçoit bien vite que la pauvre femme, épuisée par la lutte, est devenue folle de douleur. Qui aurait le courage de tourner contre elle les cris qui lui échappent? Il y a des instans où elle s'abaisse jusqu'à flatter son ennemi. N'abusez pas d'une parole imprudente que dément tout aussitôt la page voisine. Il est manifeste qu'elle est en proie au délire. La gazelle se débat sous les griffes du lion, et le lion a beau faire patte de velours, il n'est pas fâché qu'on sente sa griffe. Voilà donc où la sensualité peut conduire les plus généreuses natures! Maurice écrit à Mme Favart, pendant que la pauvre femme sous les verrous

(1) C'est le titre général inscrit à la première page. Le second titre est formulé ainsi : *Manuscrit trouvé à la Bastille, concernant deux lettres de cachet lâchées contre Mlle de Chantilli et M. Favart par le maréchal de Saxe.* 1789. — Nous devons l'indication de cette curieuse pièce à l'éditeur des *Mémoires du marquis d'Argenson*, le docte et obligeant M. Rathery. Le manuscrit de la Bastille contient sans doute quelques textes qui peuvent sembler au premier abord un peu embarrassans pour les défenseurs de Mme Favart; mais nous croyons comme M. Rathery qu'une lecture attentive de ces pièces en explique tous les points obscurs, et que le manuscrit de la Bastille, après avoir compromis un instant la malheureuse femme, la réhabilite plus complétement.

de son couvent sent sa raison se troubler : « Vous dites que vous souffrez, je le crois. Vous dites que j'ai des griffes et qu'il n'est pas aisé de s'en tirer, je le crois encore; mais je ne vous ai jamais fait que patte de velours, et ces griffes ne vous feront jamais de mal, si vous ne vous en faites pas vous-même. » Après cela, que la victime ait succombé, que l'exempt Meusnier ait dit la vérité en affirmant que Mme Favart, depuis le mois de février 1750, se trouvait aux Piples, *sous les yeux de la Mouret, femme du concierge de Chambord*, cela ne change rien à nos conclusions. L'histoire est plus affligeante, la moralité est la même. Il y a une chose qui domine tout ici, c'est la résistance de la pauvre femme, résistance faite au nom du devoir, au nom de l'honneur, et qui n'a cessé (si l'on met les choses au pire) que le jour où, la raison se voilant, la liberté morale a disparu.

On ne s'étonnera pas sans doute que nous ayons insisté sur cet épisode. Ce n'est pas ici un panégyrique, c'est une histoire. Il y a des devoirs de justice que l'historien ne saurait écarter. Quand une créature humaine a injustement souffert pendant sa vie, il ne faut pas permettre qu'elle soit calomniée après sa mort, et combien de lecteurs encore ne connaissent Favart et sa femme que par la correspondance de Grimm! Maurice de Saxe, dans l'ivresse de sa passion, était capable de faire souffrir une femme et de la perdre; une fois dégrisé, il honorait sa victime, et j'ose affirmer que, s'il eût connu les pages de Grimm, cette défense, en renouvelant ses remords, eussent soulevé son cœur d'indignation (1). Il y a d'ailleurs autre chose dans cette aventure que l'aimable personne dont l'histoire vient de nous occuper. On parle souvent de la corruption des mœurs publiques au XVIIIe siècle, parce que l'on s'occupe seulement des classes qui étaient le plus en vue, de celles que le désœuvrement, joint à une culture raffinée, devait nécessairement pervertir; on ne songe pas à la bourgeoisie, au tiers-état, à cette séve de la France qui devait s'épanouir avec tant de vigueur au soleil de 89. Ces existences laborieuses renfermaient des trésors d'honnêteté. Une quarantaine d'années après la période où nous a conduits cette étude, un des soldats de la révolution, grand ami des girondins et leur compagnon sur l'échafaud, l'abbé Fauchet, qui eut parfois d'admirables éclairs au milieu de ses divagations mystiques, signalait éloquemment ce cœur de la nation où vivaient toujours, malgré tout, l'instinct religieux et le sentiment moral. « Vous croyez la religion ébranlée, s'écriait-il, parce qu'une petite et bruyante multitude de génies sans frein et d'hommes sans mœurs

(1) La lettre de Grimm ne fut écrite qu'en 1772, à l'occasion de la mort de Mme Favart

s'accorde pour la blasphémer. Détrompez-vous; la masse nationale ne peut jamais être impie. C'est contre nature. C'est comme si on voulait se persuader, lorsque dans les maisons riches les Crassus se livrent à la gloutonnerie, et que dans les pauvres tavernes la canaille s'abandonne à l'ivresse, que toute la nation se gorge et s'enivre. Non! il n'y a que les deux extrémités qui soient en ferveur de débauche, tout le corps de la nation est dans la sagesse; les innombrables familles des gens de bien vivent sobrement dans leurs foyers, et ont horreur ou pitié des orgies de l'opulence et de la misère. Écrivains imprudens! si vous veniez à persuader en effet que sous ce nom sacré de liberté publique, c'est la religion, c'est la vertu, c'est le premier des biens de l'humanité, la morale éternelle, que l'on veut livrer à tous les attentats de la licence, ah! c'est alors que tous les honnêtes gens, c'est-à-dire toute la France, entendez-vous? se soulèverait avec une indignation divine... » Ces paroles peuvent causer quelque surprise quand on se rappelle qu'elles ont retenti dans un club de 93; elles nous étonneraient moins, si nous connaissions mieux l'histoire de la bourgeoisie française au XVIIIe siècle. La lutte de Favart et de sa femme contre Maurice de Saxe est un des mille épisodes de cette histoire. Assurément ces deux champions de l'honneur bourgeois étaient un peu bohémiens par état, et plus exposés que beaucoup d'autres aux influences pernicieuses. Que de sentimens graves pourtant au milieu de leurs occupations joyeuses! quel instinct des choses pures! quel respect des devoirs et des émotions de la famille (1)!

Quant à Maurice de Saxe, qui nous a fourni à ses dépens l'occasion de ces remarques morales sur la société du XVIIIe siècle, c'est lui surtout qui prouve combien l'oisiveté est chose funeste. Cette nature impétueuse, qui ne sait se gouverner elle-même, a besoin de sentir le frein des événemens; il lui faut l'action pour montrer ce qu'elle vaut. Qu'est devenu l'homme de Prague et de Fontenoy, le vainqueur animé de sentimens si doux, le général si dévoué au soldat? Je ne vois plus ici qu'un galant ridicule ou un despote cruel (2).

(1) Qu'il nous soit permis de citer ici une des lettres familières de Mme Favart; elle nous introduira naïvement dans l'intimité de l'honnête et gracieux ménage. C'est un billet daté du 4 mai 1764 et adressé à son jeune fils : « Courage, cher petit Favart, courage! Je t'embrasse mille fois, mon cœur est content. Si tu sais penser comme je le crois, il te sera bien doux, en continuant de bien travailler, de faire le bonheur et de prolonger les jours de ton ami, de ta tendre amie, maman et papa. Songe bien à ta première communion! c'est l'action la plus sérieuse de la vie de l'honnête homme. Songes-y bien, mon cher fils! Adieu, je suis ta bonne petite maman. »

(2) Contradiction de la nature humaine! mélange des sentimens les plus opposés chez le même personnage! C'est peut-être à la même époque, c'est bien certainement aux deux dernières années de sa vie que se rapporte la lettre suivante où se manifeste avec naïveté un respect de la foi conjugale bien rare au XVIIIe siècle dans les classes

Suivons-le plutôt à Chambord, au moment où toute sorte de projets font fermenter encore son imagination; le rêveur d'aventures royales vaut mieux que le débauché.

II.

La guerre à peine finie, Maurice chercha aussitôt sur quel point du globe il pourrait déployer sa force et courir les hasards. Non pas qu'il ait sérieusement pensé, comme le craignait Louis XV, à prendre du service dans une autre monarchie de l'Europe. La paix générale semblait établie pour longtemps, et à supposer qu'elle dût être troublée de nouveau, quel pays convenait mieux que la France au maréchal-général des camps et armées du roi après tant de victoires qui attachaient son nom à nos drapeaux? Ce qu'il voulait, c'était un trône à fonder quelque part. Il appelait donc les occasions, il épiait la fortune, et si l'ardeur de sa fantaisie ne savait où se prendre, il ne manquait pas de gens pour lui suggérer des projets. Nos possessions d'outre-mer occupaient alors beaucoup d'esprits entreprenans. Je lis dans les *Mémoires politiques et militaires*, rédigés par l'abbé Millot, d'après les notes du maréchal de Noailles, que, précisément à cette date, l'ardent maréchal, très frappé de l'état précaire de nos colonies et de tous les intérêts qui s'y rattachent, présenta deux rapports sur ce sujet à M. Rouillé, nouveau ministre de la marine. Le duc de Noailles dévoilait d'abord les secrets desseins des Anglais sur nos établissemens d'Amérique. De graves indices ne lui laissaient aucun doute à cet égard; il était convaincu, et la suite des choses n'a que trop justifié ses prévisions, que l'Angleterre n'attendait qu'une occasion favorable, qu'elle chercherait même à la faire naître, « pour envahir nos colonies, détruire notre commerce et nous mettre hors d'état d'avoir jamais une marine convenable, telle que la France l'a eue dans les belles

supérieures. On pressait Maurice d'épouser une noble personne dont il adorait la beauté, le mérite, et qu'il appelait *divine:* il aima mieux renoncer à elle que de lui offrir un cœur trop peu sûr de tenir ses engagemens. Cette lettre, dont l'original appartient à M. Anquez, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis, ajoute un trait de plus à la physionomie du comte de Saxe. La lettre sur la *divine Ourchülla* fait honneur à la loyauté de Maurice. En voici le texte :

« Je pars demain pour Chambord, madame, et serai privé pendant quelques jours du bonheur de vous voir. J'ai trouvé la lettre que vous écrivez selon mes sentimens, mais je vous avouerai que j'envisage toujours un pareil engagement avec frayeur. Si la destinée nous rejoint, à quoi je ne vois point d'apparence, et que je revoie la personne en question, peut-être me déterminerai-je. Je n'ai point trouvé d'âme plus digne d'un attachement éternel que celle de la divine Ourchülla, mais vous savez combien j'aime ma liberté, et, vous l'avouerai-je? je suis même un peu libertin. Je suis trop honnête homme pour tromper, et je ne suis pas assez sûr de moi-même pour promettre ce que je ne suis pas sûr de tenir, et Ourchülla mérite d'être aimée uniquement.

« Adieu, madame, un monde importun m'obsède. »

années du dernier règne. » Commerce, marine, colonies, autant de questions pour lesquelles il conseillait la sollicitude la plus active. Le commerce n'avait besoin que d'une protection vigilante; la marine ne pouvait se rétablir que peu à peu, on n'improvise pas des escadres, et dût-on reconstituer nos forces navales plus vite qu'il ne l'espérait, il serait prudent de ne pas donner l'éveil aux ennemis par une activité impatiente. « Mais l'état des colonies, ajoute l'auteur du *Mémoire*, exige le remède le plus prompt et le plus efficace. Il ne s'agit que d'y envoyer des troupes, des officiers, quelques ingénieurs, de l'artillerie, de la poudre, des vivres. Officiers et soldats doivent être bien choisis; on doit leur faire envisager des récompenses proportionnées, en leur promettant des établissemens conformes à leur état. C'est ainsi que s'est formée la colonie du Canada, et de son extraction militaire vient en partie le courage de ses habitans... Des recrues prises au hasard ne conviennent point; envoyer des régimens entiers serait une démarche hasardeuse et qui aurait trop d'éclat. Les troupes qu'on destinerait à cet usage n'obéiraient qu'à regret et se regarderaient comme exilées de leur patrie. » Il faut que ces colons militaires aillent en Amérique avec joie, il faut que chacun d'eux ait l'espoir d'y faire fortune. « Pour remplir cette vue, on propose de tirer de chaque compagnie de l'infanterie française quelques soldats de bonne volonté, d'en former des compagnies indépendantes, de mettre à leur tête des officiers réformés, les plus propres à de pareilles commissions. Il y en a beaucoup de pauvres qui ne savent que devenir et qui se trouveront peut-être forcés de chercher fortune dans les pays étrangers : autant de sujets utiles perdus pour la France. »

Changez les proportions des personnages; au lieu d'officiers réformés, mettez ici un maréchal-général réduit à l'inaction, ces paroles pourront s'appliquer à Maurice. Lui aussi, à son point de vue, il est pauvre, puisqu'il a toujours rêvé une couronne, et qu'il doit se résigner à sa *souveraineté* de Chambord. Aussi les faiseurs de projets sont-ils sûrs d'être bien accueillis quand ils viennent lui offrir ce que le duc de Noailles voulait faire proposer aux vétérans de bonne volonté, aux officiers privés de leur emploi, l'occasion de chercher aventure dans le Nouveau-Monde. Le marquis d'Argenson nous apprend dans son journal qu'au mois de juin 1748 certains diplomates s'étaient mis en tête d'exhumer les vieilles prétentions de Maurice sur le duché de Courlande, et d'obtenir de la Russie son élection définitive. On y aurait vu l'avantage de rendre libre une grande position militaire et de satisfaire les ennemis du maréchal. Le premier de tous était le prince de Conti, dont l'ambition fiévreuse n'avait plus de bornes. Les conseillers officieux qui firent briller aux regards de Maurice une royauté à conquérir dans l'île

de Madagascar obéissaient peut-être à des inspirations semblables; en tout cas, ils frappèrent plus juste en ouvrant à ce chercheur de couronnes le mystérieux domaine de l'inconnu. Soit que Maurice n'eût plus aucun espoir du côté de la Courlande, soit qu'un projet réchauffé lui parût insipide, on ne voit pas qu'il se soit prêté aux intrigues dénoncées avec colère par le marquis d'Argenson. Quant à cette idée singulière de fonder une sorte d'empire à Madagascar, dès qu'elle lui fut suggérée, son imagination l'accueillit avec feu.

Il y avait déjà un certain nombre d'années que l'île de Madagascar était le point de mire des ambitions les plus aventureuses. Trente-cinq ans avant l'époque où Maurice conçut le projet de coloniser ce pays, deux personnages qui ne lui ressemblaient point, le marquis de Langallerie et le comte de Linange, s'étaient parés du titre de *rois de Madagascar;* mais je me garderais bien de rappeler leurs noms suspects à propos du glorieux nom de Maurice de Saxe, s'il ne fallait indiquer au moins quelle fièvre d'entreprises agitait la société du XVIIIe siècle. Les folles tentatives de ces deux hommes, oubliées aujourd'hui, avaient fait assez de bruit sous la régence. Maurice n'avait pu les ignorer, puisque nous en devons les principaux détails aux diplomates saxons (1). Ces fourberies d'ailleurs recouvraient un fonds de vérité; il y avait au sud-est de l'Afrique un pays plein de richesses naturelles, de richesses abandonnées, car ce n'était qu'un repaire de flibustiers attendant des colons et un maître. Comment s'étonner que l'ancien prétendant au duché de Courlande ait eu l'ambition de réaliser sérieusement dans cette grande île ce qui n'avait été pour Langallerie et Linange qu'une occasion de rêveries saugrenues et de rapines effrontées? Le marquis d'Argenson nous le dit expressément à la date de novembre 1748 : « Le maréchal de Saxe a demandé au roi *le don et la souveraineté de l'île de Madagascar* pour la faire habiter par des familles allemandes qu'il sait pauvres et qui iraient bien s'y établir; mais il demandait trop d'avances et surtout des vaisseaux de la compagnie des Indes. » D'Argenson ajoute : « Il s'est réduit à l'île de Tabago, en Amérique, dont nous ne faisons plus d'usage, et on la lui accorde comme souveraineté dépendante et tributaire de notre couronne. » Qu'est-ce que l'île de Tabago? Une des petites Antilles, qui avait appartenu tour à tour aux Espagnols, aux Anglais, aux Hollandais, et qui était tombée alors entre nos mains. Elle était presque inhabitée. Maurice vit là une colonie d'autant plus intéressante

(1) Dans la seconde série de son recueil intitulé *aus vier Jahrhunderten*, M. de Weber a cité, d'après les dépêches d'un ministre saxon, le traité conclu entre le marquis de Langallerie et Osman-Aga, ambassadeur turc en Hollande. Le marquis de Langallerie s'y donne, entre autres titres extravagans, celui-ci : *généralissime de la théocratie du verbe incarné.*

à ses yeux qu'elle lui créait, comme le dit d'Argenson, une sorte de souveraineté. Voilà bien un trait fondamental et persistant de cette physionomie singulière; il faut absolument un sceptre au bâtard du roi Auguste. Fils, frère, oncle de roi, et séparé du trône par cette *barre* fatale qui l'arrête, il est perpétuellement obsédé par des tentations irritantes. S'il a renoncé sans peine à Madagascar, c'est que l'imagination est contenue chez lui par l'esprit le plus pratique; mais représentez-vous l'ardeur de sa passion quand il interroge l'étendue, le climat, les ressources de son île. Son île! elle est petite, tant mieux; c'est commencer sagement, qui trop embrasse mal étreint. Quel climat d'ailleurs! quelles richesses après que des mains industrieuses auront coupé ces bois et défriché ces plaines! Le souverain qui tirera de cette possession tout ce qu'elle peut fournir sera bientôt redoutable à ses voisins. Il l'a dit lui-même en ses *Rêveries*, les petites armées sont préférables aux grandes; on les tient dans la main, et d'un mouvement rapide on les porte où l'on veut. Il en sera de même pour le roi des colons. Celui qui débute avec un îlot, s'il est intelligent et actif, pourquoi ne finirait-il pas avec un archipel? Mais pendant que Maurice de Saxe s'apprête à prendre possession de son île, l'Angleterre et la Hollande, informées par les bruits de la cour, élèvent des réclamations. La France, qui a restitué toutes ses conquêtes aux signataires du traité d'Aix-la-Chapelle, s'obstinera-t-elle à garder un rocher des Antilles? Non, certes; l'intérêt est trop mince pour qu'on s'expose à irriter des puissances jalouses, et voilà le vainqueur de Fontenoy obligé de tourner ses regards ailleurs. C'est alors qu'il songe à la Corse, où un gentilhomme westphalien, douze années auparavant, avait si promptement gagné une couronne et si promptement l'avait perdue. Son projet de rassembler tous les Juifs européens et de les transporter dans les terres vierges d'Amérique pour en faire une nation indépendante doit aussi se rattacher à cette époque. Nous ne voyons pas, il est vrai, que ces entreprises aient laissé aucune trace écrite, la tradition seule en a conservé le souvenir. M. le baron d'Espagnac, M. d'Alençon, d'autres contemporains encore, l'éditeur des *Rêveries*, l'éditeur des *Lettres et Mémoires* du maréchal de Saxe, sont d'accord pour attester ces fantaisies grandioses; les papiers de Maurice, les dépêches des ministres saxons à Paris, le *Journal* du marquis d'Argenson n'en disent pas un mot. Est-ce une raison pour les traiter de fables, comme le fait M. de Weber? Je ne le pense pas. On n'invente point de telles choses. Il est tout naturel au contraire de se figurer Maurice irrité par le destin et lâchant la bride à son imagination impatiente. Après cela, que l'homme d'action, l'esprit net et positif ait fait taire le rêveur, je le crois sans peine. Voilà pourquoi ces chimères ont disparu sans laisser d'autres

vestiges qu'une tradition sans preuves. Voltaire, dans le *Siècle de Louis XIV*, raconte qu'en 1706, après nos défaites en Flandre et en Espagne, au moment où la situation du petit-fils de Louis XIV paraissait désespérée, « le maréchal de Vauban, le premier des ingénieurs, le meilleur des citoyens, homme toujours occupé de projets, les uns utiles, les autres peu praticables et tous singuliers, proposa à la cour de France d'envoyer Philippe V régner en Amérique. » Il ajoute que ce prince y consentit et qu'on délibéra sur ce projet à Versailles. Les papiers de Vauban, compulsés aujourd'hui par des mains habiles, ne renferment pourtant aucune trace de cette délibération. Les desseins de Maurice sur la Corse et sur les Juifs ressemblent à ce programme de Vauban; ce sont de ces visions ardentes que produit la fièvre du désespoir. On en parle, on s'y complaît un instant, puis la réalité les écarte. Elles servent pourtant à peindre les âmes qui les ont enfantées; ni Vauban, ni Maurice, chacun dans son ordre, ne nous seraient complétement connus, si on effaçait de leur histoire ces conceptions extraordinaires.

Ainsi empire des fils d'Israël sur le sol du Nouveau-Monde, gouvernement de la Corse, royauté de Tabago ou de Madagascar, autant de visions disparues. Que lui reste-t-il pour tromper, s'il se peut, l'activité inquiète de son génie? Chambord, et cet appareil de souveraineté féodale que lui permet le roi. Précisément à l'époque où tous les projets que nous venons de rappeler s'évanouissent comme des fantômes, son régiment de houlans va faire sa rentrée en France. Le maréchal a voulu que sa petite armée restât jusqu'au dernier jour sur le terrain conquis par ses victoires; elle se retire enfin, puisqu'il le faut, et va prendre ses quartiers d'hiver à Chambord. Avant de la diriger vers ses domaines, Maurice veut la montrer au roi et aux Parisiens. Il a obtenu l'autorisation de passer en revue ses troupes dans la plaine de Passy; la cour y viendra, la ville y enverra des milliers de spectateurs : ne sera-ce pas une manière de proclamer la position particulière qui lui est faite? Préoccupation opiniâtre, et qui reparaît sous toutes les formes! Ce fut une sorte d'événement que cette revue des houlans du maréchal de Saxe. L'avocat Barbier, le duc de Luynes, le marquis d'Argenson, le comte Loss, Marmontel, tous les auteurs de journaux ou de mémoires en ont fait la description dans leurs annales. Ces costumes étrangers, ces longues lances, ces casques garnis de turbans, ces bottes à la hongroise, ces petits chevaux aux rapides allures, frappaient d'étonnement les Parisiens; mais, tandis que les bourgeois n'y voyaient qu'un objet de curiosité, la noblesse et l'armée murmuraient. Les gardes-françaises, chargés de maintenir l'ordre et d'occuper les avenues, se demandaient s'ils étaient aux ordres des houlans. Les plus grands seigneurs remarquaient avec amertume le privilége

énorme accordé au maréchal : quoi! les princes du sang n'avaient pas le droit d'entretenir des régimens à eux dans leurs gouvernemens, et le comte de Saxe allait être gardé à Chambord par six brigades étrangères! « Autre sujet de jalousie, écrit Barbier; ce régiment, qui, je crois, est plus curieux qu'utile, doit coûter cher au roi, d'autant que les houlans ont été annoncés comme étant sur le pied de gentilshommes. On dit que le roi donne directement la paie à M. le maréchal de Saxe, qui se charge, lui, de leur décompte et de les monter, sur quoi il n'est pas douteux qu'il gagne considérablement, et cela suffit pour faire crier. » Ces cris de la cour plaisaient à Maurice autant et plus que l'étonnement des bourgeois. Si le fils du roi de Pologne n'a point d'états à gouverner, au moins ne sera-t-il pas confondu en France avec ses orgueilleux rivaux les princes du sang.

Les houlans sont à Chambord; le château ressemble à une place forte, et le service de la garnison est entretenu sur le pied de guerre. A l'entrée se dressent les canons pris sur l'ennemi; des drapeaux anglais, autrichiens, hollandais, trophées des jours glorieux, sont suspendus à l'intérieur. Aussitôt que Maurice paraît, les tambours battent aux champs. Les rois seuls, sur la terre de France, ont le droit d'avoir des sentinelles à la porte de leur appartement; Maurice parviendra, non sans ruse, à se faire attribuer cette prérogative royale. Il y a des jours à Versailles où des particuliers obtiennent l'honneur de contempler de près les festins du monarque; Maurice, qui a ses jours de *grand couvert*, se donnera aussi le luxe d'une galerie de spectateurs émerveillés, et les habitans de Blois solliciteront le privilége de circuler autour de sa table splendide. Ainsi, aucun signe de sa dignité ne lui manque : il avait déjà une cour et une armée, voici le peuple qui entre en scène. On raconte à ce sujet toute espèce d'anecdotes, car la tradition locale a conservé ou inventé plus d'une histoire qui se rapporte aux prétentions royales du héros. A quoi bon les transcrire une fois de plus? Il suffit sans doute de résumer en quelques traits le caractère dominant du personnage que j'ai appelé *le souverain de Chambord*. Certes, si l'on considère le fond des choses, c'est un spectacle singulier que cette fantaisie impétueuse environnée de barrières où elle se brise. N'importe, l'auteur des *Rêveries* avait assez d'imagination pour compléter l'ébauche de royauté que lui fournissait l'étiquette de Chambord. A voir ce train, ces honneurs, ces canons qui le saluaient, ces escadrons galopant autour de sa voiture, ces populations empressées sur ses pas, il y eut certainement plus d'une heure d'ivresse où il put se faire illusion et se dire : Je suis roi!

Il pouvait tenir encore le même langage quand il exerçait à sa façon ses priviléges de haute et basse justice sur les *sujets* de son

domaine. Est-il vrai qu'il se soit attribué le droit de mort, le droit de grâce, c'est-à-dire les prérogatives les plus redoutables du souverain pouvoir? La légende a beau affirmer que les houlans étaient pendus pour la moindre infraction à la discipline, elle a beau nous signaler un arbre qui servait aux exécutions et que la foudre frappa au mois de mai 1820 comme pour purifier la royale demeure souillée par ces souvenirs, il est difficile de se représenter le héros de Fontenoy peuplant le parc de Chambord des hideuses images que Louis XI étalait si volontiers dans le bois de Plessis-lez-Tours. Un voyageur, étonné de certains récits terribles que le nom du maréchal de Saxe rappelle encore aux gens du pays, a voulu remonter à l'origine des faits si évidemment travestis par l'imagination populaire. Qu'a-t-il trouvé? Une simple plaisanterie infligée à un impertinent qui aurait pu s'attirer une leçon plus dure. Un jeune homme de Blois, admis dans la salle du festin un jour de grand couvert, avait parié avec un ami qu'il ferait baisser les yeux au vainqueur de Lawfeld. Il se pose hardiment en face de Maurice et tient ses regards attachés sur lui. Cette hardiesse, disons-le en passant, attestait une singulière confiance dans la bonté du héros. Maurice rencontre une première fois ce regard fixe et détourne la vue. A la seconde fois, il s'étonne, et un instant après, quand il n'a plus de doute sur l'intention du personnage : « Qu'on aille me chercher, dit-il, le capitaine Babasch. » C'était une vieille moustache rousse comme on n'en voyait alors que chez les houlans, un bouledogue de Dalmatie qui se serait fait mettre en pièces pour son maître, et dont la vue seule inspirait la terreur. Le capitaine accourt : « Ouvre cette croisée, lui dit le maréchal, prends cet insolent que tu vois en face de moi, en habit gris et en veste écarlate, et jette-le dans les fossés du château. » A ces mots, on le devine, l'étourdi prend son élan, traverse la salle, les vestibules, les cours, les ponts-levis, et arrive tout tremblant aux portes de Blois, pendant que les convives riaient encore dans le salon de Chambord. Il n'est pas probable que le capitaine dalmate ait jamais jeté d'autre victime que celle-là dans les fossés du château, et si quelque houlan a été condamné à mort par le maréchal, c'est que la justice l'avait voulu.

Avec les *grands couverts*, il y avait aussi les représentations dramatiques; le palais de Chambord avait son théâtre comme tous les palais des souverains. Aucun luxe royal ne devait plaire davantage au héros si souvent couronné par les reines d'Opéra. C'est lui-même qui avait transformé le second étage du donjon en salle de spectacle; quand Louis XIV réservait pour Chambord la première représentation du *Bourgeois gentilhomme*, Molière et ses camarades y étaient moins bien installés que ne le furent un siècle plus tard les comédiens ordinaires de Maurice. Chaque hôte illustre impri-

mait ainsi tour à tour une image de sa vie dans le château des Valois : la bonne reine de Pologne, cachant sa royauté perdue, n'y avait laissé qu'un oratoire; Maurice, affichant la royauté qu'il rêve, y construit des casernes et un théâtre. Son balcon, j'allais dire son trône, faisait face aux acteurs, comme la place destinée au roi dans les salles de Versailles ou de Fontainebleau. C'est là qu'il recevait ses invités. On y venait de fort loin. La noblesse des provinces, d'anciens compagnons de guerre du maréchal, souvent même les plus hauts personnages de Versailles enviaient l'honneur d'une invitation à ces fêtes. Un jour, Mme de Pompadour en personne vint rendre visite au souverain de Chambord pour assister à ses soirées théâtrales. Pompadour et Maurice de Saxe! singulière rencontre où se peint toute une époque : ici, la femme élégante et corrompue à qui un roi fainéant avait abandonné le gouvernement d'un grand peuple; là, le génie de l'action et de l'aventure cherchant, sans la trouver, une tâche digne de lui, et jouant au souverain pour tromper sa vaillante impatience.

Ce n'est pourtant pas une souveraineté de parade qu'a rêvée le maître de Chambord, c'est la souveraineté effective, celle qui donne le droit et le moyen d'agir. De là le dégoût qui le ressaisit sans cesse au milieu de son activité tumultueuse. En vain a-t-il entrepris des travaux qu'il poursuit avec fougue, le lion étouffe dans sa cage magnifique. Quelques heures de galop, et Maurice touche à l'extrémité de son domaine. Un château, un village, une vingtaine de fermes, voilà donc le royaume de ce victorieux qui voudrait dévorer l'espace! Chasse à courre, revues, manœuvres, rien ne peut dompter son ardeur. A quoi bon ces stériles mouvemens? Il s'ennuie. Le 9 juin 1749, il se dirige vers la Saxe; le 20, il arrive à Dresde, et le comte de Bruhl s'empresse de le faire inviter à la diète du pays, qui s'ouvrait le surlendemain. L'invitation du roi, son frère, était conçue en ces termes : « A très haut, très illustre seigneur, notre cher et fidèle Maurice, comte de Saxe, de Tautenbourg et de Frauenpriessnitz. » Le roi de Pologne avait-il la pensée de ramener le vainqueur de Fontenoy dans son pays natal? On ne sait. Toujours est-ce une chose singulière de voir ce Saxon naturalisé en France siéger à Dresde dans la chambre des seigneurs. Trois semaines après, il part pour Berlin et arrive le 15 juillet à Sans-Souci, où Frédéric le Grand lui fait l'accueil le plus affectueux. Frédéric ne pouvait se lasser d'entendre celui qu'il considérait comme son maître; avide de détails, interrogeant sans cesse, il prolongeait l'entretien fort avant dans la nuit, au risque de fatiguer le héros, qui aimait à vivre au grand air et à se coucher de bonne heure. Frédéric s'en excuse après le départ de son hôte : « J'aurais désiré, mon cher maréchal, vous faire passer le temps plus agréablement.

Je vous avoue que j'ai préféré les intérêts de ma curiosité et la passion de m'instruire aux attentions que j'aurais dû avoir pour votre personne et pour votre santé. Je vous fais mes excuses de vous avoir tenu si longtemps assis et de vous avoir fait veiller au-delà de votre coutume. J'ignorais que cela pût vous incommoder. Je suis si bon allié de la France que, bien loin de vouloir ruiner la santé de ses héros, je voudrais leur prolonger la vie. » En invoquant pour excuse sa passion de s'instruire, Frédéric n'adressait pas à Maurice un compliment banal, car il écrivait à Voltaire au sujet de la visite du comte de Saxe : « J'ai vu ici le héros de la France, ce Saxon, ce Turenne du siècle de Louis XV. Je me suis instruit par ses discours, non pas dans la langue française, mais dans l'art de la guerre. Ce maréchal pourrait être le professeur de tous les généraux de l'Europe. »

Revenu à Dresde après cette rapide excursion, Maurice y passe encore quelques semaines et retourne en France au mois d'août. Le voilà de nouveau à Chambord, maniant et remaniant son domaine, bâtissant un hospice, agrandissant ses casernes, mettant ses équipages sur un pied royal. Il avait quatre cents chevaux dans ses écuries. Ses réceptions étaient de plus en plus magnifiques. Son théâtre, qui lui avait coûté six cent mille livres, avait été inauguré par les comédiens de la cour. Il y avait ordinairement deux tables au château, l'une de quatre-vingts couverts, l'autre de soixante. Des personnages considérables venaient passer des semaines auprès de lui. Nous détacherons ici une page des *Souvenirs du marquis de Valfons.*

«En 1749, je passai quelque temps à Chambord chez le maréchal de Saxe. Il me logea dans la chambre de Marie de Médicis, et pendant quatre jours de suite ce grand homme eut la complaisance de venir se mettre dans un fauteuil à mon chevet, tandis que j'étais dans mon lit, et de me rappeler tout le détail de ses campagnes avec la charmante simplicité qui caractérise plus particulièrement les héros.

« Le château dont le roi avait donné la jouissance au maréchal était une résidence digne de cet hôte illustre. Il y menait un train de prince, avec plus de cent mille écus qu'il tirait de ses grades ou de ses régimens. Il y avait établi une caserne de cavalerie, un haras et une ménagerie. Son activité d'esprit et de corps avait besoin d'une occupation continuelle et d'exercices variés. Aussi, tout en combinant de vastes projets et même des entreprises chimériques, il se livrait sans cesse à des divertissemens énergiques, chassant à courre, surveillant ses travaux, où il mettait quelquefois la main, et par-dessus tout faisant manœuvrer son régiment, que, par une faveur particulière, le roi lui avait donné en garnison, et qu'il entretenait sur le pied de guerre avec tous les détails du service d'une place forte. Les canons et les drapeaux pris sur les ennemis, et qui décoraient les portes,

complétaient l'illusion. Il y avait aussi très souvent la comédie et des concerts sur l'eau ou dans les appartemens.

« Le chancelier titulaire, Maupeou, me faisait également l'honneur de s'asseoir à mon chevet dès sept heures du matin sans vouloir me permettre de quitter mon lit. Nous étions logés porte à porte dans le même corridor, et en sortant de chez lui il venait s'entretenir avec moi. Il resta quatre jours à Chambord; il y avait peu de monde, et nous promenâmes beaucoup ensemble dans le parc et les potagers. Sa conversation était pleine de traits curieux et d'anecdotes intéressantes.

« Le maréchal n'avait alors que cinquante-trois ans, et malgré les cruelles souffrances que je lui avais vu souvent endurer avec un courage héroïque, la vigueur de son tempérament le maintenait vaillant et infatigable. A le voir ainsi robuste et actif, heureux de vivre et plein de conceptions généreuses, personne n'eût pu le croire si proche de sa fin... »

Ce sont là les jours paisibles de Chambord; il y avait des saisons plus bruyantes. Maurice lui-même, se souvenant de son ancien métier de chroniqueur, a laissé, non pas le récit, mais le programme de certaines fêtes destinées à la princesse de Sens. La lettre qui renferme ces détails, lettre conservée aux archives de Dresde, est la dernière qu'il ait écrite à son frère, l'électeur de Saxe et roi de Pologne, Frédéric-Auguste III. Il convient de la reproduire ici tout entière. On y verra autre chose qu'un document sur les réceptions de Chambord; c'est un croquis assez vif des existences souveraines au XVIIIe siècle. Si l'auteur se peint une fois de plus dans le pêle-mêle de ses récits, il nous fait connaître en même temps les préoccupations fort diverses du roi son frère et les commissions bizarres dont un maréchal de France pouvait être chargé à Paris au nom d'un roi de Pologne. La dauphine Marie-Josèphe venait d'accoucher d'une fille; Frédéric-Auguste III, qui attend avec impatience des nouvelles de l'accouchée, n'est pas moins impatient d'apprendre si telle et telle danseuse, envoyées par lui à Paris pour se perfectionner dans leur art, ont mis à profit les leçons de l'Opéra. Maurice doit un rapport au roi de Pologne sur ces deux événemens. Émotions de famille, renseignemens de coulisse, tout cela se mêle le plus naturellement du monde dans le message du maréchal comme dans la pensée du souverain.

« Versailles, le 5 septembre 1750.

« Sire,

« N'ayant pu avoir l'avantage d'écrire à votre majesté par le premier courrier de M. le comte de Loss, j'ai attendu le neuvième jour des couches de Mme la dauphine, terme après lequel il n'y a plus rien à craindre pour sa personne (1). Elle a été en danger le quatrième; mais, grâce à Dieu,

(1) L'accouchement de la dauphine avait eu lieu le 26 août 1750. La princesse à

tout s'est rétabli le lendemain, et elle se porte à souhait. Sa douceur, sa constance, et le courage qu'elle a fait paraître pendant un travail assez pénible, lui ont attiré la tendresse du roi et de toute la cour. Le roi lui a constamment tenu la main pendant le travail, et l'on peut dire qu'elle est accouchée entre ses bras. Aussi en suait-il à grosses gouttes. Il faisait fort chaud ce jour-là, et la quantité de monde qu'il y avait dans son appartement faisait que l'on y fondait. J'ai obtenu du roi et de la reine qu'il plût à sa majesté de lever toutes les entrées pendant neuf jours, ce qui a été un grand soulagement à Mme la dauphine, mais qui a fait crier tout le monde, parce que cela est contre l'étiquette et n'a jamais été pratiqué. Ma principale raison a été le danger qu'il y a d'approcher une femme en couches avec des odeurs, et tout le monde en a ici, peu ou beaucoup; les habits en sont imprégnés et les sentent toujours, quoiqu'ils disent qu'ils n'en mettent point. Enfin, Dieu merci, la voilà bien portante, et en train de donner une postérité nombreuse à la France.

« J'ai vu danser la petite Rivière une fois à la Comédie-Française à Paris; elle y est applaudie à toute outrance. Votre majesté la trouvera changée en bien au-delà de ce qu'elle peut en attendre pour le peu de temps qu'elle a été ici; mais elle s'est fort appliquée, et Maltoire est le meilleur maître qu'il y ait sans contredit. Si votre majesté la laissait encore ici pendant l'hiver, elle aurait une danseuse parfaite; mais la mère n'est pas en état de soutenir cette dépense, et il faudrait que votre majesté y sacrifiât quelque cents ducats. Pour Mlle Favier, je ne sais ce qu'elle fait; sa mère est une folle qui gâte ce que Maltoire corrige; il n'en est pas content d'ailleurs, elle ne travaille pas avec ardeur et a perdu du temps. Je ne les ai vues qu'une fois et ai lavé la tête à la mère...

« Mlle de Sens vient passer une partie de l'automne chez moi, à Chambord, avec une *trôlée* (1) de femmes de la cour. Je leur donnerai des chasses dans les toiles (2), la comédie et le bal tout le jour, et pour cet effet j'ai arrêté la troupe des comédiens qui est des voyages de la cour à Compiègne, à qui je ferai manger force biches et sangliers. Je compte que ces dames s'amuseront fort bien; j'ai un corps d'officiers très bien choisi, de jolie figure, jeunes et reclus comme des moines dans le château de Chambord. On irait plus loin pour trouver cela, et l'on commence déjà à en médire; mais elles viendront ici, quoi que l'on en puisse dire. Votre majesté trouvera peut-être que je fais un métier conforme à la vie que j'ai menée; c'est le sort des vieux charretiers d'aimer encore à entendre claquer le fouet. A tout pécheur soit fait miséricorde! Si j'en fais un de procurer des plaisirs à mon prochain, mon intention n'est pas qu'ils soient criminels, et ce que j'en dis n'est que pour amuser un moment votre majesté. Toutes ces dames sont sages; elles aiment à rire, et j'espère que c'est tout... Recevez avec votre bonté ordinaire, sire, les assurances de ma soumission et du

laquelle Marie-Josèphe donna le jour, et qui reçut le nom de Zéphirine, mourut tout enfant, âgée de cinq ans et six jours, le 1er septembre 1755.

(1) Le maréchal fabrique ce mot d'après le verbe inusité, mais très français, *trôler*, mener avec soi.

(2) Des chasses aux filets.

profond respect avec lequel je serai toute ma vie, sire, de votre majesté, le très humble et très soumis serviteur et sujet (1),

« MAURICE DE SAXE. »

On voit que *le vieux charretier aime encore à entendre claquer le fouet.* Cet escadron d'amazones, ces jolis officiers reclus comme des moines, voilà une rencontre pleine de promesses et qui le met d'avance en gaîté. Il a beau s'excuser auprès du roi son frère, dont les mœurs sont plus graves malgré ses préoccupations chorégraphiques : il est difficile de le contredire quand il dénonce lui-même le métier qu'il fait là, ce *métier conforme à la vie qu'il a menée.*

III.

Telles furent les dernières occupations de l'homme qui avait accompli tant de grandes choses et remué tant de projets audacieux. Trois semaines après la missive qu'on vient de lire, le comte de Brühl écrivait à Maurice de la part du roi de Pologne : « En considération de votre bon témoignage, sa majesté permet à la petite Rivière de rester non-seulement cet hiver, mais encore tout l'été prochain en France pour se perfectionner. » Ainsi les affaires d'une danseuse, les fêtes préparées pour la princesse de Sens et sa galante escorte, voilà les dernières pensées que renferme la correspondance du vainqueur de Fontenoy! Sur la fin de cet automne réservé aux voluptueux galas, Maurice était emporté par la fièvre après quelques jours de souffrance.

Cette mort presque subite a donné lieu à des bruits bien opposés. Une explication trop naturelle se présentait d'abord à l'esprit. Maurice, quelle que fût la vigueur de son tempérament, ne pouvait résister longtemps à une vie meurtrière; à force de défier la nature, il avait attiré sur lui les coups de la Némésis. Une rumeur d'un autre genre éclata immédiatement à Chambord et se répandit jusqu'à Paris. On lit dans le *journal* du marquis d'Argenson, à la date du 3 décembre 1750, c'est-à-dire trois jours seulement après la mort de Maurice : « Le bruit est dans le peuple que le maréchal de Saxe a été tué dans la forêt de Chambord et y a reçu des coups d'épée, ce qui n'est point vrai; il est mort d'une fluxion de poitrine négligée d'abord, puis devenue incurable. » Le marquis d'Argenson a-t-il bien le droit d'employer un langage aussi affirmatif? Deux ans et demi auparavant, le 4 mars 1748, le comte de Coigny ayant été tué en duel sur la route de Ver-

(1) Maurice oublie assez souvent qu'il a reçu des *lettres de naturalité* chez nous, et qu'il est le sujet du roi de France.

sailles par le prince de Dombes, fils aîné du duc du Maine, tous les chroniqueurs de cour affirmèrent qu'il était mort d'un accident de voiture. C'est ce que raconte le marquis d'Argenson aussi bien que le duc de Luynes, et tous les deux fournissent des détails qui ne semblent permettre aucun doute; le comte de Coigny, au moment de la secousse, a eu le cou pris dans le cordon de la glace, qui l'a étranglé. Or le public ne tarda pas à raconter la chose autrement, et il se trouva que le public avait raison. Malgré les assertions contraires des annalistes de Versailles, c'était bien un coup d'épée qui avait mis fin aux jours du comte de Coigny, le favori de Louis XV. Pourquoi le marquis d'Argenson n'aurait-il pas été trompé sur le duel du comte de Saxe comme il l'a été sur le duel du comte de Coigny? Pourquoi la voix publique n'aurait-elle pas dit la vérité en 1750 comme elle l'a dite en 1748? On comprend que le récit de pareils événemens dût être arrangé à plaisir par les intéressés. Il faut tenir compte, je le sais, de l'imagination de la foule et de son goût pour les explications singulières, pour les légendes dramatiques; je crois cependant que la version populaire ne saurait être dédaignée quand la rumeur éclate immédiatement et qu'elle persiste encore après une longue suite d'années. Or, dans cette circonstance, il y a autre chose qu'une vague rumeur; il y a un témoin, et c'est le confident du témoin qui a parlé. Le récit de ce confident, qui se rapporte si bien aux notes récemment publiées du marquis d'Argenson, remonte environ à une quarantaine d'années. Un écrivain qui a laissé des souvenirs dans la presse légitimiste sous la restauration et au commencement du règne de Louis-Philippe, ayant visité Chambord à l'occasion d'un livre qu'il préparait sur l'apanage du duc de Bordeaux, recueillit ces curieuses paroles d'un vieux valet de chambre du maréchal de Saxe, nommé Moret. La scène racontée par le vieillard se passe dans les derniers jours de novembre 1750 :

« Vers huit heures du matin, une chaise de poste, précédée d'un courrier sans couleurs, entra dans le parc de Chambord par la porte de Muides. Elle s'arrêta au bout de l'avenue du parterre. Il en descendit deux personnes. Le courrier se rendit au château, chargé d'une lettre pour le maréchal, qui était encore couché. Monseigneur, après avoir lu cette lettre, s'habilla à la hâte, fit prévenir son aide-de-camp, et, suivi de son valet de chambre, il descendit par l'escalier dérobé de son appartement, sortit par les fossés du château et marcha à la rencontre des deux étrangers. Le père Desfins (1) les vit mettre l'épée à la main, et bientôt après les deux inconnus remontèrent en voiture, et le maréchal, soutenu par son aide-de-

(1) « Vieux fermier du parc, dont la famille y est établie depuis plus de deux cents ans, et dont les petits-fils vivent encore. »

camp, revint au château et se remit au lit. Le bruit courut qu'il venait d'être blessé par le prince de Conti, mais on ordonna le plus grand secret à tous les gens du service. On expédia un courrier à Fontainebleau, où se trouvait la cour, et le roi envoya aussitôt dans une de ses voitures son médecin, M. de Sénac, qui arriva quelques heures avant la mort. »

L'écrivain ajoute que ce récit, malgré sa vraisemblance, lui fit l'effet d'un conte du pays sous l'influence duquel Moret était resté; la principale raison qui l'empêcha d'y croire, c'est que Moret n'avait pas été lui-même témoin du combat, et que son camarade, le vieux Desfins, avait toujours gardé sur ce point un silence absolu. Il en avait pourtant parlé à Moret, à moins que Moret n'ait tout inventé. Le silence absolu du témoin ne serait-il pas une présomption en faveur de la fidélité du récit que nous venons de transcrire? On comprend que le brave homme, après avoir révélé une fois ce qu'il avait vu, se soit condamné ensuite à un mutisme impénétrable; mais son silence parlait encore : en ne disant pas *non*, il disait *oui*. L'auteur du livre sur *Chambord*, loin de cacher son incrédulité à l'ancien valet de chambre, essaya de le contredire en lui rappelant que la mort du maréchal avait toujours été attribuée aux suites d'un refroidissement survenu près de l'étang. — *Non, non*, répondit le vieillard en secouant la tête, *ils ont dit dans le temps que c'était un frisson, mais je suis sûr, moi, que le frisson dont est mort M. le maréchal était au bout de l'épée du prince de Conti.* — Plusieurs paysans tinrent des propos semblables au voyageur (1), et aujourd'hui même sur divers points des contrées environnantes, cette tradition existe encore. Ainsi se serait tragiquement dénouée, si le fait est vrai, la lutte commencée sur les champs de bataille de Belgique entre le prince de Conti et le vainqueur de Fontenoy. Il n'est pas inutile de rappeler ici que le marquis d'Argenson, ayant à caractériser l'ambition fiévreuse, l'esprit irascible et brouillon du prince de Conti, lui attribue sans métaphore « un peu de folie, comme il y en a dans toute cette branche de la maison royale (2). »

Quoi qu'il en soit, attaqué d'une fluxion de poitrine, conduit au tombeau par des excès de toute sorte, ou bien frappé en pleine poitrine par l'épée du prince de Conti, Maurice de Saxe était déjà mou-

(1) Voyez *Chambord*, par J.-T. Merle; 1 vol. in-18, Paris 1832, p. 77-79. — Tant que le récit du vieux valet de chambre n'était attesté que par M. Merle, homme d'esprit, mais critique un peu léger, on pouvait ne pas y attacher beaucoup d'importance; ce document acquiert une tout autre valeur depuis la publication du *Journal du marquis d'Argenson*. Tout en contestant le fait du duel, le marquis constate la rumeur populaire, et il n'est pas indifférent de voir cette rumeur, signalée en 1750, persister encore en 1820.

(2) *Journal et mémoires du marquis d'Argenson*, t. VI, p. 160, Paris 1864.

rant quand son médecin Sénac, mandé secrètement et malgré ses ordres, arriva auprès de lui. Tous les remèdes furent inutiles; la fièvre le dévorait. Son ami, le maréchal de Lœwendal, accouru auprès de lui, le pressait d'embrasser la religion catholique. C'était un étrange directeur que le comte de Lœwendal, brave soldat, habile général, le prince des *condottieri* de son siècle, mais d'autant plus attaché aux formes religieuses qu'il était plus indifférent au fond des choses. Il avait servi tour à tour le Danemark, l'Autriche, la Pologne, la Russie, avant de chercher fortune en France sous les auspices du comte de Saxe, et partout il avait conformé ses pratiques à la religion d'état. Lœwendal eût été musulman à Constantinople comme son contemporain Bonneval. En 1736, au moment de quitter la Saxe pour la Russie, il avait enlevé la comtesse Branicka, laissant à Varsovie sa femme et ses enfans, dont il ne prit plus le moindre souci jusqu'à son dernier jour (1). Tel était le convertisseur qui assista Maurice à son lit de mort, l'engageant à se faire catholique par dévouement au roi (2). Il s'agit bien des formes, à l'heure où il faut toucher la conscience! La conscience de Maurice ne s'éveilla point en face du terrible passage. Sa mort ne fut ni d'un chrétien ni d'un philosophe; âme toute pleine de rêveries, mais de rêveries limitées aux choses d'ici-bas, il vit s'évanouir un jour les images qui avaient charmé sa fièvre, et tomba dans le sommeil éternel. On raconte que, dans un de ses momens lucides, il se tourna vers Sénac et lui dit : « Docteur, la vie n'est qu'un songe. Le mien a été beau, mais il est court. » Ce furent ses *novissima*

(1) *Leben und Thaten sowohl des Grafens von Lœwendal als der beiden herzoge von Noailles und Richelieu allesammt Marschalle von Frankreich*; 1 vol., Leipzig 1749. — Voyez p. 26-27.

(2) Nous devons encore à l'obligeance de M. Anquez la communication d'une lettre où il est parlé de cette visite du maréchal de Lœwendal à son ami mourant. M. de Lœwendal avait écrit de Chambord au marquis d'Argenson pour lui donner des nouvelles de l'illustre malade; d'Argenson lui avait répondu, mais cette réponse n'avait pu arriver directement au destinataire, et Mme de Lœwendal, qui reçoit la missive, demande au marquis s'il est urgent de la faire tenir à son mari. Voici le billet du marquis d'Argenson :

« Bellevue, 1er décembre 1750.

« Ma lettre à M. le maréchal n'est autre chose, ma chère commère, qu'une réponse à une des lettres qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire pendant la maladie du pauvre maréchal de Saxe. Ainsi il suffira qu'il la reçoive à son retour de La Ferté, où il a bien fait d'aller passer quelques jours pour tâcher de se dénoircir l'imagination du triste spectacle dont il a été le témoin. Je voudrais bien, je vous assure, avoir des choses à lui mander qui pussent le distraire de sa douleur et qui lui fussent une preuve de mon attachement et de mon amitié...

« Marquis D'ARGENSON. »

Les lettres écrites de Chambord par le maréchal de Lœwendal, ces lettres relatives à un spectacle dont il avait besoin de se *dénoircir l'imagination*, éclaireraient sans doute, si on les possédait, la mystérieuse question du duel.

verba. Le 30 novembre 1750, entre six et sept heures du matin, il expirait.

Un songe, et rien de plus! Pas un regard sur la vie à venir, pas une pensée du compte à rendre, pas un mot des craintes salutaires ou des sublimes espérances de l'éternité. A quoi bon des facultés si énergiques pour les abandonner au néant? Mme de Pompadour a écrit dans une de ses lettres : « Le pauvre Saxe est mort dans son lit comme une vieille femme, et, tel que M. de Catinat, ne croyant rien, et peut-être n'espérant rien (1). » Il est impossible pourtant que chez un Catinat l'incrédulité religieuse ne fût pas une négation réfléchie, une révolte de la pensée, un désespoir taciturne. Le désespoir est encore un acte de la vie morale; mais que dire de cette insouciance absolue? Trois années auparavant, le maître de Maurice, le chef qui avait protégé ses débuts, le général illustre qui lui répétait souvent : « Mon enfant, il faut craindre Dieu! » s'éteignait à Vérone, plein d'années, plein de gloire, emportant toute une moisson d'œuvres viriles, et l'on trouvait dans ses papiers ces touchantes paroles : « Je ne songe plus qu'à m'en aller sous terre en homme d'honneur et avec bonne conscience, louant continuellement le Seigneur de m'avoir conduit si bénignement pendant ma longue vie, *per medios casus, per tot discrimina rerum* (2). » Quel contraste entre l'élève et le maître, entre le comte de Saxe et le comte de Schulenbourg! Il ne faut donc pas dire que le temps où nous vivons est responsable de nos destinées; nous sommes libres, et le XVIIIe siècle, malgré la corruption générale, peut montrer encore plus d'une austère figure qui ne commande pas seulement l'admiration, mais le respect.

Il y a pourtant bien des choses qui plaident en faveur de Maurice de Saxe et qui doivent atténuer la rigueur de notre jugement : n'oublions pas ses grandes qualités; sachons-lui gré d'être resté généreux malgré l'absence de ces principes supérieurs sans lesquels l'homme retombe si aisément au-dessous de lui-même. Honorons en lui cette humanité instinctive qui a suppléé souvent dans son âme aux inspirations de la conscience morale. La France l'a pleuré. Je ne parle pas seulement des honneurs magnifiques rendus au vainqueur de Fontenoy, de Raucoux, de Lawfeld, à l'homme qui en Alsace et en Belgique, du Rhin à l'Océan, a été si longtemps le rempart de notre pays contre l'invasion étrangère. Je ne parle pas non plus des hommages sans nombre adressés à sa mémoire. Que le lugubre canon de Chambord, tiré de quart d'heure en quart d'heure

(1) *Lettres de madame la marquise de Pompadour*, Londres 1772, t. III, p. 81.

(2) *Leben und Denkwürdigkeiten Johann Mathias, Reichsgrafen von der Schulenburg*, 2 vol., Leipzig, 1834. Voyez t. II, p. 295.

pendant trente jours de suite, ait retenti jusqu'aux extrémités de la France; que les courtisans ennemis de Maurice aient été obligés de feindre la tristesse en présence de ce grand deuil; que le roi en ait ressenti la douleur la plus vive (1), et qu'il ait compris surtout l'étendue de sa perte au milieu des désastres de la guerre de sept ans; que le héros ait été chanté par Voltaire et Frédéric le Grand; qu'un statuaire habile ait été chargé de lui élever un monument dans l'église métropole des protestans d'Alsace, et que l'inauguration de ce monument ait attiré de France et d'Allemagne une foule immense vingt-sept ans encore après sa mort (2), ce n'est pas là ce que je veux rappeler ici. Je dirai avant toute chose; il fut pleuré du peuple et du soldat, car il aimait les plus humbles de ses compagnons d'armes, il ménageait leur vie tout leur en préparant des heures de gloire, il était bon et juste, il avait des élans de sensibilité vraiment humaine à la veille des sacrifices qu'impose la guerre. Le matin de la journée de Raucoux, pendant que tout dormait encore sous les tentes, parcourant des yeux ces plaines tranquilles où se jouaient les premières lueurs de l'aube, et songeant à tant de braves gens qui allaient y trouver la mort, il ouvrit son cœur à Sénac, lui cita quelques vers de Racine appropriés à la situation et ne put retenir ses larmes. Une autre fois, un général de cour lui conseillant l'attaque d'un poste, attaque inutile peut-être, mais où

(1) Les archives de Saxe possèdent la lettre autographe adressée par Louis XV à Frédéric-Auguste III, roi de Pologne, le jour même de la mort de Maurice. En voici le texte publié par M. de Weber; nous rectifions seulement l'ortographe :

« Monsieur mon frère, la perte que je viens de faire du maréchal de Saxe me pénètre de la plus vive douleur. Son attachement pour ma personne me la fait sentir encore plus vivement. Je n'oublierai jamais les services importans qu'il m'a rendus. Ses qualités supérieures le rendaient bien digne du sang dont il sortait. Je partage bien sincèrement avec votre majesté les regrets qu'un si triste événement à tous égards lui causera, en l'assurant de toute l'amitié avec laquelle je suis, monsieur mon frère, de votre majesté, le bon frère,

« Louis. »

« Versailles, ce 30 novembre 1750. »

(2) La dépouille mortelle du maréchal était partie de Chambord le 7 janvier 1751 avec une escorte de cent dragons; le 7 février, le cortége funèbre fit son entrée dans Strasbourg. Le corps fut transporté immédiatement à l'église Saint-Thomas et déposé dans un caveau d'attente. Deux oraisons funèbres furent prononcées en allemand, l'une par le pasteur Lorenz, l'autre par M. Froereisen, président du consistoire. Le même jour, un service funèbre était célébré à Paris pour le comte de Saxe dans la chapelle de la légation suédoise, et le pasteur Baer y glorifiait en termes fort inattendus non-seulement les victoires du maréchal, mais les triomphes de sa foi chrétienne. Quant au célèbre mausolée dû au ciseau de Pigalle, il ne fut terminé qu'en 1776; l'inauguration eut lieu en grande pompe le 20 août 1777. La princesse Christine de Saxe, abbesse de Remiremont, écrivait le 23 à Dresde : « La cérémonie a attiré plus de six mille étrangers logés aux auberges et chez les bourgeois, sans compter ceux qui logeaient chez leurs parens et amis. Enfin, — seulement princes et princesses de Bade, Hesse, etc., et nous, — nous étions ce jour-là quinze à dîner chez le maréchal de Contades. »

il y avait peu de risques à courir, puisqu'elle coûterait au plus une douzaine de soldats : « Passe encore, dit-il vivement, si c'était douze lieutenans-généraux. » Et il tourna le dos à ce donneur d'avis qui faisait si bon marché du sang de la France.

Voilà de nobles fibres assurément; pourquoi ce cœur héroïque et bon n'était-il pas dirigé par des pensées plus hautes? Quand on étudie un de ces êtres robustes à qui Dieu a fait don de facultés puissantes, on voudrait découvrir en eux l'idéal de l'homme, et on souffre de les trouver si incomplets. Il faut alors, par manière de consolation, oublier un instant leurs faiblesses et concentrer nos regards sur les grandes parties de leur nature. Les anciens panégyristes faisaient quelque chose de cela, mais sans art, sans philosophie, et ils défiguraient la réalité du caractère individuel en poursuivant l'idéal du genre humain. La critique nouvelle nous interdit à jamais de telles erreurs. Je voudrais que la réalité fût peinte avec franchise, sans que l'idéal fût sacrifié; je voudrais que, le héros une fois connu avec son fardeau de misères, on pût le relever aux yeux de tous en faisant luire un rayon sur la partie excellente de son être, et que ce fut là une richesse de plus dans le patrimoine de l'humanité; je voudrais enfin que sa vertu spéciale, détachée, isolée, éclairée d'une flamme, pût inspirer des existences plus pures, des destinées plus complètes et meilleures. Appliquant alors ces idées au personnage dont j'ai essayé de raconter impartialement la vie, je dirais : Demandons à l'avenir de notre pays des génies aussi ardens, aussi actifs, aussi amoureux de la gloire, mais ardens pour autre chose que la guerre, actifs dans le bien sous toutes ses formes, amoureux de cette gloire qui élève l'homme vers Dieu. Et puisqu'il est question d'un illustre auteur de *rêveries*, je n'hésiterais pas à étendre mon vœu, et j'ajouterais : Puisse chacun de nous, à son rang, dans son ordre, en vue de l'œuvre que lui a confiée la Providence, puisse chacun de nous déployer l'ardeur qui demeurera le signe distinctif de Maurice de Saxe à travers les âges, cette ardeur si bien décrite par sa petite-fille, quand elle nous le montre, d'après le pastel de Latour, « avec sa cuirasse éblouissante, avec sa belle et bonne figure, qui semble toujours dire : En avant, tambour battant, mèche allumée! »

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LES FINANCES

ET LA LIBERTÉ POLITIQUE

LES BUDGETS DE L'ANGLETERRE ET DE LA FRANCE.

On a souvent comparé les institutions politiques de notre pays avec celles de l'Angleterre, et suivant que la comparaison se fait d'un côté ou de l'autre du détroit, on arrive à des conclusions différentes. Si c'est un écrivain français qui parle, il cherche à démontrer qu'à part la liberté politique, qui est sans doute moindre chez nous qu'en Angleterre, l'ensemble de notre organisation sociale vaut mieux que celle de nos voisins, que la marche de nos services administratifs est meilleure et plus rapide, que la justice est mieux rendue, moins coûteuse, et qu'enfin nous possédons à un degré supérieur à l'Angleterre un des avantages que nous apprécions le plus, qui est l'égalité. Pour peu que cet écrivain soit attaché au régime actuel, il vous démontrera même que nous avons autant de liberté politique que l'Angleterre, que notre base est infiniment plus libérale, puisqu'elle repose sur le suffrage universel, tandis que nos voisins en sont encore à ce suffrage restreint condamné par la démocratie moderne, sans qu'il y ait grande chance de les y voir renoncer de si tôt malgré les discours de quelques radicaux et l'appui inattendu de M. Gladstone.

Je n'ai pas l'intention de me mêler à ce débat, d'entrer dans le détail de l'organisation politique des deux pays, pour chercher quelle est la meilleure; je veux seulement, par un côté essentiellement pratique, accessible à tous les esprits et intéressant tout le monde, étudier quelle est l'organisation qui a produit les résultats les plus

efficaces en matière de finances. Je sais bien qu'il y a des gens qui s'inquiètent peu des finances, et qui prétendent que, si l'état est riche, il doit dépenser beaucoup, parce que, disent-ils, ses dépenses profitent à tout le monde, et qu'il est naturel que les dépenses d'un gouvernement soient en rapport avec la richesse publique. Cette théorie était surtout fort à la mode en 1852, alors que notre budget n'avait pas atteint les proportions énormes qu'il a aujourd'hui; mais depuis que nous sommes en face d'un chiffre de 2 milliards 200 millions, qui a été le règlement de nos derniers budgets, en y comprenant toutes les dépenses qu'il a plu à une comptabilité nouvelle de diviser, on commence à réfléchir, et le système de la progression nécessaire des dépenses est abandonné. On voudrait maintenant des économies, toutes les commissions du budget en demandent, et le développement de la richesse publique n'est plus invoqué que comme une circonstance atténuante pour cette progression des dépenses.

Malheureusement, s'il est admis en France maintenant par tout le monde qu'il faut des économies, il est parfaitement reconnu aussi qu'on ne peut pas arriver à en faire, et que les plus belles promesses, les plus sérieux engagemens, — et Dieu sait s'il y en a eu depuis quelques années! — restent stériles. Eh bien! on pourrait démontrer que, par ce côté-là du moins, les institutions politiques de l'Angleterre ont un avantage sur les nôtres, puisque, grâce à leur influence, les économies que nous ne pouvons pas réaliser chez nous, on les réalise en Angleterre chaque année, et sur l'échelle la plus large.

I.

Tous ceux qui suivent avec intérêt l'étude des questions financières se rappellent encore l'enthousiasme (le mot n'est pas trop fort) avec lequel fut accueilli le dernier budget présenté par le chancelier de l'échiquier, M. Gladstone, pour l'année 1864 et 1865, et cela presque au moment où notre situation financière était l'objet des critiques les plus sérieuses de la part d'orateurs tels que MM. Thiers et Berryer. C'est qu'en effet la différence était grande : M. Gladstone venait dire que le budget de 1863-64, évalué en dépenses à 68,283,000 liv. sterl., n'avait atteint que 67,056,000 liv. sterling, réalisant ainsi une économie de 1 million 1/4 de liv. sterl. sur les prévisions, tandis que le budget des recettes s'était élevé à 70,208,000 liv. sterl. avec un excédant de 3,152,000 liv., soit près de 80 millions. Chez nous au contraire, il avait fallu ajouter aux évaluations primitives de ce même budget de 1863 222 millions de crédits supplémentaires, et, malgré les ressources extraordi-

naires de diverses natures qui lui ont été appliquées, il ne se soldera pas en équilibre. On accuse un déficit probable de 43 millions.

M. Gladstone, faisant un retour plus complet vers le passé, démontrait encore que le budget des dépenses, qui en 1860-61, par suite de divers besoins extraordinaires, tels que les fortifications, etc., avait atteint son chiffre maximum (72 millions 1/2 de livres sterling), avait depuis été réduit d'année en année à 70,838,000 livres sterling pour 1861-62, à 69,302,000 livres sterling pour 1862-63, à 67,056,000 livres sterling pour 1863-64. Et le budget de 1864-65 qu'il présentait était encore de 166,000 livres sterling inférieur au précédent. Ces réductions, se combinant avec la plus-value des impôts qui résulte du progrès de la richesse publique, avaient rendu possible depuis cette époque une diminution de taxes de 6,668,000 livres sterling ou près de 167 millions de francs, sans y comprendre une nouvelle réduction de 2,747,000 livres sterling qu'il proposait pour l'année actuelle : en tout 9,415,000 livres sterling ou 235 millions de francs.

Chez nous, les résultats ont été en sens inverse. Le budget de 1860 a été réglé à 2 milliards 084 millions, celui de 1861 à 2 milliards 171 millions, et celui de 1862 à 2 milliards 250 millions. Celui de 1863 n'est pas réglé encore; mais, si nous récapitulons tous les crédits extraordinaires qui ont été votés, il ne sera guère inférieur à 2 milliards 300 millions. Celui de 1864, de l'exercice actuel, est en prévision de 55 millions supérieur à celui de 1863. Enfin le dernier présenté, celui de 1865, accuse encore 22 millions d'augmentation sur le précédent. Ainsi, pendant que la progression des recettes, jointe à la diminution des dépenses, permettait en Angleterre d'opérer en quatre ans un dégrèvement de 235 millions, chez nous l'augmentation constante des dépenses absorbait non-seulement la plus-value des impôts produite par le développement de la richesse publique, elle aboutissait encore à la création de 74 millions d'impôts nouveaux en 1863, balance faite des dégrèvemens et recettes nouvelles qui eurent lieu en 1860 par suite du traité de commerce, et malgré tout cela nous courons toujours après l'équilibre du budget sans pouvoir l'atteindre.

En 1851-52, le budget anglais a été en dépenses de 50,291,000 liv. sterl.; il est aujourd'hui, après douze ans, de 67 millions de livres sterling. Et si on en retranche 4,692,000 livres sterling, somme à laquelle M. Gladstone évalue pour 1864 les frais de perception de l'impôt qui ne figurent au budget général que depuis 1857, on voit que la différence entre les deux époques est d'environ 12 millions de livres sterling ou 300 millions de francs. Ainsi 12 millions de livres sterling ou 300 millions de francs, voilà le bilan de l'augmentation du budget en Angleterre depuis douze ans, dans une période qui a

été traversée par la guerre de Crimée, par l'insurrection de l'Inde, et qui a eu à faire face aux grandes dépenses des fortifications. Non-seulement, on le sait, cette augmentation de dépenses n'a donné lieu à aucune charge nouvelle, à aucune augmentation de taxe, mais elle a coïncidé avec l'allégement le plus considérable qu'ait jamais pu espérer aucun peuple. En France, nous sommes partis en 1852 d'un budget de 1,442 millions pour arriver en 1863 à un budget qui atteindra 2 milliards 300 millions, avec une augmentation de 850 millions. On comprend que des résultats si différens aient été de nature à frapper les esprits, et évidemment les Anglais avaient l'œil sur notre situation financière lorsqu'ils accueillaient avec tant d'enthousiasme le dernier budget de M. Gladstone : ils faisaient une comparaison qui n'était pas à notre avantage.

Il y a encore dans le dernier exposé financier de M. Gladstone un point qui fournit une comparaison des plus défavorables pour nous. En 1815, après leur grande lutte contre l'empire, les Anglais avaient une dette publique de 861 millions de liv. sterl., en francs de 21 milliards 525 millions, absorbant en intérêts 31,646,000 liv. sterl., en francs 791 millions. De 1815 à 1853, à la veille de la guerre de Crimée, cette dette a été réduite en capital de 92 millions de livres sterling ou de 2 milliards 300 millions, et en intérêts de 5 millions 1/2 de livres sterling. Les besoins de la guerre de Crimée l'ont fait remonter un moment à 805 millions en 1856; mais elle a été réduite depuis de 16 millions 1/2 de livres sterling, grâce toujours à des excédans de recettes, ce qui est le seul véritable amortissement. Chez nous, en 1814, la dette active appartenant à des tiers, déduction faite de celle qui appartient à l'amortissement, était en intérêts de 63 millions, et en capital de 1 milliard 300 millions; elle est aujourd'hui en intérêts de 340 millions (1), et en capital nominal de plus de 11 milliards. Si nous y ajoutons, comme cela est juste, les rentes qui appartiennent à l'amortissement et les intérêts de la dette flottante, nous arrivons à un chiffre d'arrérages de 582 millions, représentant un capital de plus de 14 milliards, et dans ce chiffre ne sont pas comprises les diverses dotations, qui figurent au budget de 1865 pour 45 millions 1/2, et qui constituent bien encore une des charges de la dette publique, puisqu'elles sont permanentes, et que c'est toujours à la bourse des contribuables qu'il faut s'adresser pour les payer. Enfin l'ensemble de ce qui figure au chapitre *dette publique et dotations* s'élève en France au budget de 1865 à 698,623,719 francs. En Angleterre, les charges correspondantes se sont élevées en 1863 à 702,891,450 francs.

Nous voilà donc, avec un point de départ si différent en 1815,

(1) Rapport de M. O'Quin sur le budget de 1865.

assez rapprochés des Anglais. Si maintenant on décompose le tableau de la progression de notre dette, on reconnaît qu'elle s'est plus particulièrement élevée, d'abord en 1815, pour liquider les désastres de la guerre, puis de 1852 au moment actuel. L'augmentation en rentes actives dans cette dernière période est, d'après le rapport de M. O'Quin, de 131 millions de rente, représentant en capital 4 milliards 366 millions, et si l'on y joint l'augmentation de l'amortissement, celle des dotations et la création de diverses pensions qui n'existaient pas auparavant, le chiffre de l'augmentation totale figurant au chapitre annuel de la dette publique est de 214 millions.

Je sais qu'il y a des financiers qui ne considèrent pas le chiffre de l'amortissement comme faisant partie de la dette publique. C'est une erreur, à mon sens, car ce chiffre, aussi bien que celui des arrérages appartenant à des tiers, est une charge permanente qui pèse sur les contribuables, sans qu'ils puissent s'y soustraire, même par un vote législatif. On a beau dire que, si les fonds de l'amortissement sont employés à des dépenses nécessaires, à couvrir par exemple l'insuffisance du budget, les contribuables sont exonérés d'autant, qu'ils ont cela de moins à payer. L'objection n'est pas suffisante, car si on emploie à payer des dépenses administratives ce qui devrait être employé à diminuer la dette de l'état, le but n'est pas atteint, le créancier perd la garantie que l'amortissement a voulu lui donner, et le contribuable n'a pas le prix des sacrifices qu'il s'est imposés en ajoutant 1 pour 100 d'amortissement aux intérêts de la dette pour en opérer le rachat successif; par conséquent tous les droits sont lésés. Si maintenant on emploie ces fonds à des travaux extraordinaires, c'est-à-dire à des travaux productifs qui augmentent la richesse publique, je reconnais que l'emploi peut être bon, aussi efficace, à certains points de vue, que le rachat de la dette publique, parce qu'il augmente les ressources qui y sont affectées; mais le chiffre de la dette inscrite au budget n'en reste pas moins le même, et lorsqu'on veut le connaître tout entier, il faut y comprendre le fonds de l'amortissement. Ceci dit sur l'amortissement, qui pourrait également s'appliquer à la dotation, il faut revenir à la comparaison de nos finances avec celles de l'Angleterre.

En Angleterre, depuis 1842, on s'est guidé, pour les finances de l'état, sur les mêmes principes qui ont servi de base à la liberté commerciale. De même qu'en abaissant ou en supprimant les tarifs de douane on a créé le stimulant de la concurrence étrangère pour obliger l'industriel à produire à meilleur marché et à chercher ses bénéfices dans l'augmentation de ses débouchés, résultat qui en effet n'a pas tardé à être obtenu, de même, pour les finances de l'état, les abaissemens des droits de douane et autres qui pesaient

sur les matières premières et sur les objets de grande consommation ont imprimé un tel essor à la consommation et par suite au progrès de la richesse publique, que les revenus indirects arrivent aujourd'hui au chiffre qu'ils avaient atteint en 1842, au moment où commençait la fameuse réforme de Robert Peel, et cependant la diminution de droits de toute nature qui a eu lieu depuis cette époque peut être évaluée à près de 500 millions de francs.

Rien n'est plus curieux à étudier pour un financier et pour un économiste qu'un pareil résultat; il prouve que ce n'est pas toujours en augmentant les impôts qu'on arrive à leur faire produire davantage. Ainsi voilà un pays qui en vingt ans a réduit les impôts de près de 500 millions de francs, et qui regagne cette même somme par la plus-value de la richesse publique. Supposons qu'il s'arrête quelques années dans la voie du dégrèvement où il est entré avec tant de résolution, et bientôt il aura regagné beaucoup plus qu'il n'a perdu; mais il ne s'arrêtera pas : il a trouvé la voie si féconde qu'au moment même où pour des besoins extraordinaires, comme les fortifications, il était obligé de recourir à son expédient financier par excellence, c'est-à-dire l'élévation de l'*income tax*, il cherchait dans d'autres dégrèvemens le moyen de compenser cette augmentation afin de ne pas arrêter le progrès de la richesse publique. Et M. Gladstone nous apprend, dans son dernier exposé, que sur les 6,668,000 livres sterling de dégrèvemens opérés par lui depuis 1860, indépendamment de ceux qui ont été votés pour l'année courante, 5 millions ont déjà été regagnés par la plus-value de la richesse publique.

Chez nous, hélas! les procédés ne sont pas les mêmes, ni les résultats non plus. Réduire les impôts pour arriver à leur faire produire davantage, c'est semer pour moissonner; mais pour semer il faut avoir des avances, des excédans disponibles. Or depuis longtemps nous n'avons plus d'avances; tous nos budgets se soldent en déficit, et nous sommes toujours pressés de chercher des ressources extraordinaires que nous demandons généralement à l'emprunt, car l'emprunt, lorsqu'on a du crédit, c'est ce qu'il y a de plus facile à réaliser, ce qui pèse le moins sur le temps présent, dont se préoccupent surtout les gouvernemens nécessiteux. Depuis douze ans, nous avons emprunté sous diverses formes environ 3 milliards et demi; mais ces emprunts ont augmenté la dette publique, et comme les dépenses n'ont pas diminué, qu'elles ont continué à s'élever au contraire dans une proportion plus forte que la plus-value des impôts indirects, qui cependant a été considérable, il a bien fallu, lorsqu'on a voulu faire une tentative sérieuse d'équilibre, augmenter les impôts. On les a donc augmentés, comme je l'ai dit, de 74 millions en 1862, sans que cette augmentation ait produit le résultat qu'on attendait. Déjà

même en 1864, pour les trois premiers trimestres, les recettes sont de beaucoup au-dessous des réalisations de 1863, comme si les sources de la richesse se tarissaient. Elles ne se tarissent pas assurément, mais elles n'augmentent pas comme elles augmenteraient, si elles étaient favorisées par un meilleur système financier. Au lieu d'agir comme en Angleterre et d'exciter le progrès de la richesse publique par des dégrèvemens successifs, nous l'entravons par des augmentations d'impôts qui malheureusement naissent de nos embarras financiers. Une richesse nouvelle vient-elle à se créer, comme celle qui s'est produite avec les valeurs mobilières, immédiatement nous la frappons d'un impôt, comme si nous étions jaloux de son progrès et désireux de l'arrêter dans son essor. Cet impôt, qui devait rapporter 9 millions et plus, en rapporte à peine 6, et il fait certainement à l'état un tort plus considérable, car il porte une atteinte grave à la formation des sociétés par actions, qui sont aujourd'hui un des modes du progrès industriel et commercial. Si je voulais faire l'examen détaillé de la plupart de nos taxes, j'en trouverais d'autres aussi maladroitement établies et dont l'effet certain est d'entraver la richesse publique, quand ce ne serait, dans le droit d'enregistrement, que la partie qui s'applique aux mutations de propriété : c'est un impôt qu'on ne se fait pas scrupule d'augmenter lorsqu'on a besoin d'argent; il porte aujourd'hui en dehors de son assiette primitive 2 décimes supplémentaires. C'est pourtant un impôt qui aurait besoin d'être ménagé plus qu'un autre, car s'il est assez élevé pour gêner les transactions, la prospérité publique en souffre, et le fisc lui-même ne reçoit pas tout ce qu'il recevrait avec un droit plus modéré, qui laisserait aux transactions leur libre développement. Pourquoi dans les deux pays des résultats si différens? Serait-ce que nous sommes plus riches que l'Angleterre, et que nous avons moins besoin de nous préoccuper de nos dépenses, ou que notre budget est moins élevé que le sien? — Pas le moins du monde. — La France est riche assurément; mais sa richesse ne peut être comparée à celle de l'Angleterre, et quant aux budgets des deux pays, celui de l'Angleterre n'atteint pas 1 milliard 700 millions, tandis que le nôtre dépasse 2 milliards, même en n'y comprenant pas les dépenses départementales et communales, qui ne figurent pas non plus au budget anglais. — Serait-ce enfin que ces économies qui nous seraient si utiles, plus utiles qu'à nos voisins, nous manquons d'ardeur pour les demander?

Il a pu en être ainsi, je le répète, quelque temps après le rétablissement de l'empire, lorsqu'on n'avait pas senti encore l'inconvénient des déficits accumulés et de l'augmentation progressive des dépenses; mais depuis quelques années il n'est pas un rapport de nos commissions du budget qui ne fasse entendre en faveur de

économies les vœux les plus ardens. En 1857, M. Alfred Leroux, rapporteur du budget, après avoir rappelé les engagemens qui avaient été pris par les ministres de mettre fin aux crédits supplémentaires, cause de tous les déficits, après avoir rappelé encore l'opinion du conseil d'état dans le même sens et les vœux exprimés par les diverses commissions législatives, concluait ainsi : « Comment se fait-il que d'une communauté de vœux et de volontés si positives résultent jusqu'ici des effets si contraires? » En 1859, M. Devinck exprimait sans plus de succès les mêmes doléances. « Les crédits supplémentaires, disait-il, ne sont plus soumis à aucune restriction, ils sont complétement indéfinis, » et, montrant que parmi les crédits il en était qu'on aurait pu prévoir et d'autres qu'on aurait pu ajourner, il ajoutait : « La commission est unanime pour appeler l'attention du gouvernement sur la législation des crédits supplémentaires et sur l'utilité de rétablir la nomenclature des services votés. » Il n'y eut pas jusqu'à la cour des comptes elle-même qui ne s'émût de la situation et qui ne signalât l'abus des viremens, notamment sur les crédits affectés à la dette publique en faveur du service général du ministère des finances et autres de même nature. Enfin au mois de novembre 1861 parut le fameux mémoire où M. Fould, le nouveau ministre des finances, représentait la situation financière sous les couleurs les plus sombres; on lisait dans ce mémoire que « de 1852 à 1860 on avait ouvert pour 2 milliards 400 millions de crédits supplémentaires et extraordinaires, emprunté sous diverses formes 2 milliards 500 millions, et que malgré cela les découverts étaient encore de près d'un milliard, » et il concluait « en appelant l'attention de l'empereur sur cette situation, qui préoccupait les esprits. » La conséquence du mémoire fut le sénatus-consulte du mois de décembre 1861; ce sénatus-consulte avait pour but de mettre fin à l'ouverture des crédits supplémentaires par décret; il fut décidé que désormais, lorsqu'il y aurait lieu à l'ouverture de l'un de ces crédits, il faudrait l'intervention du corps législatif, et en attendant, dans l'intervalle des sessions, pour laisser au gouvernement les moyens de parer à certaines éventualités, on maintint le système du virement par grande section, et on fut d'accord pour doter largement à cet effet les différens services.

Cette mesure, considérée en elle-même, était assurément très louable, elle était inspirée par les meilleures intentions; on espérait qu'en demandant préalablement la sanction législative pour toutes les dépenses extraordinaires, on mettrait un frein à l'entraînement qui pousse vers ces dépenses. Il en eût été ainsi en effet, si le sénatus-consulte avait pu enchaîner la politique comme il enchaînait les finances; mais il n'enchaînait pas la politique, et dès lors il fut im-

puissant. Dès la première année de la mise en vigueur du sénatus-consulte, dès 1862, il y eut pour 231 millions de crédits extraordinaires et supplémentaires d'ouverts (1) : ils le furent, il est vrai, sous forme de budget rectificatif ou complémentaire, par le vote du pouvoir législatif; mais ils n'en grevèrent pas moins les finances publiques, ils n'en furent pas moins la cause d'un nouveau déficit. En 1862, le déficit a été de 35 millions, si on ne tient pas compte de pareille somme que, par un expédient financier, à propos des modifications survenues dans les époques de paiement de la dette publique, on a reportée d'une année sur l'autre, — de 70 millions, si on tient compte de cette somme. En 1863, les crédits supplémentaires ont encore été de 222 millions (2), et le déficit paraît devoir être de 43 millions, tout cela malgré les ressources extraordinaires de toute nature dont on a fait usage dans ces deux exercices, telles que l'indemnité de la Chine pour 20 millions, le versement de l'Espagne au trésor français pour 25 millions, le reliquat de l'emprunt de 1859 et des consolidations de la dotation de l'armée pour 44 millions, etc., malgré une augmentation d'impôt considérable qui a profité au budget de 1862 pour 38 millions, et à celui de 1863 pour la somme entière, c'est-à-dire pour 74 millions.

Il faut même ajouter que non-seulement le sénatus-consulte du 21 décembre 1861 n'a pas arrêté la progression des dépenses, mais qu'on n'a pas toujours tenu compte de ses prescriptions rigoureuses. M. Segris, dans son rapport sur le budget rectificatif de 1862, nous apprend que 38 millions de dépenses extraordinaires ont été engagés cette même année sans aucune intervention législative, fait reconnu par les commissaires du gouvernement. Le même fait s'est produit encore en 1863 pour une somme plus considérable. M. Larrabure, dans son remarquable rapport sur les crédits supplémentaires, le constate ainsi après avoir rappelé ce qui s'était passé l'année précédente : « Messieurs, dit-il, votre commission des crédits supplémentaires de 1863 s'est trouvée aujourd'hui dans une position identique, en face des mêmes demandes et des mêmes faits accomplis; elle a exprimé son regret qu'on ait rendu impuissantes les précautions édictées par le sénatus-consulte. Par le projet de loi actuel, on sollicite 93 millions de nouveaux crédits pour 1863; on les sollicite à la fin de l'année, quand les dépenses qu'ils sont destinés à couvrir sont évidemment, sinon consommées, au moins engagées. Le corps législatif n'a plus son libre arbitre pour examiner, et par suite pour accorder ou refuser. Les garanties qui formaient notre droit sont suspendues. » M. Larrabure ajoute que les com-

(1) Rapport de M. O'Quin pour le budget de 1865, page 16.
(2) Même rapport, page 16.

missaires du gouvernement auxquels ces regrets ont été manifestés n'ont pas hésité à reconnaître cette nouvelle inobservation des règles établies par le décret du 31 mai 1862, s'excusant seulement sur la force des choses et sur les nécessités d'une expédition lointaine, comme celle du Mexique. Enfin les deux derniers rapporteurs du budget, M. Busson pour 1864, M. O'Quin pour 1865, malgré leur optimisme sur certains points, ne sont pas moins explicites pour demander l'équilibre du budget et la modération des dépenses. « Il importe, dit M. Busson (1), de modérer, de contenir les dépenses moins immédiatement productives, de leur accorder sans doute tout ce qui est nécessaire, autrement ce serait compromettre la vie et le mouvement du pays lui-même, mais de ne pas aller au-delà, en un mot de réaliser le principe d'économie que l'empereur inscrivait si nettement en tête de la réforme de notre système financier. » Quant à M. O'Quin, rapporteur du budget de 1865, il rappelle aussi les vœux exprimés par diverses commissions en faveur des économies, l'inconvénient des crédits extraordinaires, et il ajoute : « Les finances d'un pays sont d'autant mieux conduites que son budget, établi sur une appréciation plus exacte de ses besoins, subit moins de perturbations sous l'influence des circonstances exceptionnelles. »

Peut-être le budget de 1865 sera-t-il plus heureux que les précédens et subira-t-il moins de ces perturbations; mais jusqu'à ce moment, et même depuis le sénatus-consulte de la fin de 1861, les perturbations ont été telles, il y a toujours eu une si grande différence entre les prévisions et la réalité, qu'aucun budget ou presque aucun n'est parvenu à se maintenir en équilibre. « L'équilibre du budget, a dit M. Dupin, voilà ce qu'on recherche, ce qu'on nous promet toujours, et ce que l'on n'atteint jamais; tous les budgets sont présentés et votés avec un excédant de recettes, et tous se soldent en déficit. » Ainsi ce ne sont ni les vœux, ni les avertissemens, ni même les tentatives de réforme financière qui ont manqué; le pays a manifesté par tous ses organes réguliers qu'il voulait des économies, qu'il en sentait le besoin le plus urgent, qu'il était du devoir du gouvernement d'en réaliser, et cependant vœux et avertissemens, tentatives de réforme, tout a échoué; les dépenses ont continué d'augmenter d'année en année, comme si rien n'avait été dit, comme si rien n'avait été fait pour l'empêcher.

Pourquoi ce qui a réussi en Angleterre n'a-t-il pas réussi chez nous? Voilà une question qu'on est amené tout naturellement à se poser, et on ne peut y répondre qu'en déclarant qu'il y a chez nous un obstacle qui domine tout, et cet obstacle, c'est la politique.

(1) Rapport de la commission du budget de 1864, page 5.

II.

« Le vote de l'impôt et le contrôle des dépenses de l'état, dit M. O'Quin dans son rapport pour le budget de 1865, sont dans un pays libre les attributions essentielles de ses représentans. » Cela est vrai; mais pour que ce contrôle soit efficace, il faut que les représentans aient la même action sur la politique, car c'est la politique qui engage les dépenses, et, une fois engagées, le corps législatifs n'a plus, comme dans l'affaire du Mexique, qu'à les ratifier; il ne peut plus les refuser.

Est-ce à dire que, pour modifier cet état de choses, nous voulions nous en prendre à la constitution et en demander la réforme, comme ce serait peut-être notre droit, puisqu'après tout cette constitution, et c'est là son grand mérite, a été déclarée perfectible et que l'empereur de son initiative privée l'a déjà modifiée plusieurs fois? Non, nous voulons dégager la question de ce terrain délicat, et nous placer là où nous serons plus à l'aise pour faire entendre nos observations. Eh bien! dans le cercle même tracé par la constitution de notre pays, que nous respectons, nous croyons sincèrement qu'il serait possible de donner plus de pouvoir au corps législatif. Les constitutions politiques, quelles qu'elles soient, ont toujours plus ou moins de jeu suivant la main qui les applique, et, si on examine la façon dont la nôtre est appliquée en ce qui concerne les élections au corps législatif par le fait des candidatures officielles, et en ce qui concerne la presse surveillée et avertie, lorsqu'il lui échappe une expression qui peut déplaire au gouvernement, on reconnaîtra facilement que notre constitution, qui ne dit rien de la manière de diriger les élections et de surveiller la presse, qui proclame au contraire l'indépendance du corps électoral et la liberté de la pensée, que cette constitution, dis-je, n'a pas tout le jeu qu'elle pourrait avoir, et c'est ce défaut de jeu qui, à part quelques autres réformes qui, nous l'espérons, viendront à leur temps, fait la différence essentielle du contrôle qui existe en Angleterre et en France. En Angleterre, le corps législatif vote, comme en France, toutes les dépenses du budget, et le gouvernement est obligé, comme en France, de se renfermer dans les crédits qui lui sont ouverts, sans pouvoir en sortir autrement que par des procédés de virement et par un vote spécial des chambres. Ces précautions suffisent

Cependant, en Angleterre comme chez nous, le pouvoir exécutif a le droit d'engager à lui seul la plus grosse de toutes les dépenses, c'est-à-dire le droit de faire la guerre. Pourquoi n'en use-t-il jamais? Pourquoi, avant d'en user, appelle-t-il l'opinion publique par la voie du parlement et de la presse à se prononcer, non-seule-

ment sur les dépenses auxquelles l'usage de son droit pourrait donner lieu, mais sur l'usage même de ce droit? Parce qu'en Angleterre la constitution a eu beau placer entre les mains du souverain le droit de faire la guerre, on n'admet pas que pour un intérêt aussi capital, où peuvent être en jeu les destinées d'un pays, on puisse se trouver tout à coup en présence de faits accomplis, n'ayant plus qu'à les ratifier par des votes de subsides et à en attendre les conséquences. Lorsque la couronne use de son droit de faire la guerre, sans avoir au préalable consulté l'opinion publique, c'est qu'il y a urgence, c'est que l'honneur du pays se trouve subitement engagé, comme dans l'affaire du *Trent*, et que d'ailleurs il ne peut pas y avoir de doute sur l'adhésion de cette opinion. En dehors de ces cas tout à fait exceptionnels, le gouvernement ne fait rien sans avoir consulté le pays, et il n'est pas désarmé pour cela, car si l'opinion l'arrête dans les cas douteux, incertains, lorsque l'intérêt national n'est pas bien démontré, elle lui donne, lorsque cet intérêt est manifeste, une force et une impulsion que rien ne peut remplacer. Qu'on se rappelle ce qui s'est passé lors de la guerre de Crimée. La nation anglaise est la nation pacifique par excellence; non-seulement elle l'est par les instincts conservateurs qui la dirigent, elle l'est encore par les intérêts matériels qu'elle doit protéger, et qui se trouvent toujours mal des conflits belliqueux, sur quelque point qu'ils éclatent. Cependant, lorsqu'elle a pu soupçonner l'ambition de l'empereur Nicolas à travers la mission du prince Menchikof, comme il s'agissait là pour elle d'un grave intérêt, celui de ne pas laisser la Russie aller à Constantinople, elle n'a pas hésité un instant à courir les chances de la guerre, et si dans cette guerre, que nous avons faite en commun, elle n'a pas brillé autant que nous par l'entraînement et l'abnégation de ses soldats, elle a donné au monde un autre exemple, une autre preuve de patriotisme et de dévouement qui a bien sa valeur, et qui mériterait d'être imité plus souvent. Pendant les deux ans qu'a duré la guerre de Crimée, elle a supporté chaque année 400 millions d'impôts extraordinaires, et plus tard, en 1860, lorsqu'à tort ou à raison il lui est venu des inquiétudes sur l'état de défense de ses côtes et sur l'étendue de ses forces maritimes, nous l'avons vue encore consentir, avec une spontanéité admirable, à s'imposer momentanément des sacrifices énormes pour assurer sa sécurité et son indépendance : porter par exemple à 10 deniers par livre le poids de l'*income tax*, déjà si impopulaire, charger de taxes additionnelles le sucre et le thé, c'est-à-dire suspendre momentanément les réformes de Robert Peel, auxquelles l'Angleterre tient tant ; elle a supporté ces sacrifices sans hésiter, et elle en aurait supporté bien d'autres, si elle les avait crus nécessaires. A coup

sûr, un gouvernement qui trouve un tel appui, un tel concours dans l'opinion, n'est pas un gouvernement désarmé par le contrôle; il ne le serait, je le répète, que s'il voulait agir dans un sens contraire aux intérêts de la nation, comme il l'a été, par exemple, à propos de l'insurrection de Pologne. Le gouvernement, sollicité à une action commune avec la France et l'Autriche contre la Russie, obéissant d'ailleurs à ses sympathies naturelles pour ce noble et malheureux pays, avait cru devoir s'engager dans une action diplomatique au-delà peut-être de ce que commandait la prudence. Il arriva un jour, après la réponse du prince Gortchakof, où, pour être conséquent avec ces préliminaires, il eût fallu passer des paroles aux actes; l'opinion publique alors s'est prononcée, dans le parlement et dans la presse, pour empêcher qu'on allât plus loin; il en aurait été de même, selon toute apparence, si le gouvernement avait voulu faire plus qu'il n'a fait pour le Danemark. La cause du Danemark était sympathique en Angleterre, le gouvernement avait pris, dans des négociations diplomatiques, la défense du droit public et du traité de 1852, il l'avait fait peut-être d'une façon qui n'a pas toujours été habile; mais pour aller au-delà, pour venger l'amour-propre blessé d'un ministère, il aurait fallu plus que l'initiative du gouvernement, il aurait fallu le concours de l'opinion publique, et les débats du parlement anglais nous ont appris qu'on ne l'aurait pas obtenu, car dans cette affaire, comme dans celle de Pologne, l'intérêt anglais ne paraissait pas assez engagé pour que la nation voulût courir le risque d'une guerre qui pouvait devenir générale. En Angleterre, c'est la nation qui a le dernier mot sur la politique, comme elle l'a sur les finances, et c'est là ce qui rend les économies si faciles.

Est-ce à dire que ce contrôle si sévère paralyse les forces du pays? Pas le moins du monde. Personne ne contestera que l'Angleterre ne soit à l'intérieur une nation des plus prospères. Chaque année, son industrie et son commerce prennent une expansion nouvelle, chaque année son bien-être grandit, et avec lui le niveau intellectuel et moral du pays. Quant à son influence au dehors, elle n'est pas plus contestable : elle peut bien à certains momens subir des éclipses lorsque, comme dans l'affaire du Danemark, on voit l'Angleterre négocier, menacer même sans aboutir; mais qu'il s'agisse d'intérêts essentiels, aussitôt cette influence apparaît dans toute sa force, elle est même quelquefois un peu brutale, un peu irritante pour les intérêts opposés, témoin ce qui s'est passé en Orient à propos de la question de l'isthme de Suez, où l'égoïsme anglais n'a pas craint de se mettre en travers d'une œuvre utile au progrès de la civilisation.

N'est-ce pas au contraire un prodige de la science politique que le fait d'une nation qui a pour principe de ne pas faire la guerre, qui ne la fait en effet que dans les cas extrêmes, et qui cependant est respectée, plus respectée souvent que telle autre nation qui n'a pas les mêmes principes et ne fournit pas les mêmes exemples? C'est qu'il y a dans ce monde une autre force que celle du canon : il y a la force sympathique qui s'attache aux institutions libérales, c'est celle-là qui fait l'influence de l'Angleterre, car l'Angleterre est depuis longtemps le seul pays qui porte fièrement le drapeau des idées libérales, et qui soit réellement gouverné par l'opinion publique.

III.

Pour montrer ce que peut en finances la liberté politique, j'ai pris mes points de comparaison en Angleterre, parce que c'est là qu'ils sont le plus saillans. J'aurais pu les prendre ailleurs. J'aurais pu citer l'exemple de la Belgique, qui, de 1852 à 1862, a augmenté son budget d'un septième seulement, de 121 millions à 144, et sa dette publique d'un quinzième, tandis que nous avons augmenté l'un de près d'un tiers, et l'autre de près de la moitié, — l'exemple des Pays-Bas, qui ont en 1862 un budget de 86 millions de florins contre un budget de 70 millions de florins en 1852 et une dette de 36 millions de florins en 1852, réduite à 30 millions en 1862; mais ces états, n'ayant pas l'importance de la France, n'ont pas les mêmes devoirs à remplir au dehors et au dedans, et on pourrait objecter que la comparaison pèche par la base. J'aurais pu encore, dans notre propre pays, tirer argument de ce qui a eu lieu sous les gouvernemens antérieurs, montrer que sous la restauration par exemple, sous le gouvernement de juillet, où la liberté politique jouait un plus grand rôle qu'aujourd'hui, ni le budget ni la dette n'ont augmenté dans une proportion semblable à celle qu'on a pu constater depuis douze ans. La restauration trouve une dette de 63 millions de rente 3 pour 100, 150 millions de créances arriérées et 90 millions de créances courantes, et elle laisse une dette inscrite de 163 millions après avoir liquidé tous les frais de l'invasion et l'indemnité des émigrés. En quinze ans, son budget s'était élevé du chiffre de 735 millions (1815) à 986, budget préparé pour 1831. Le gouvernement de 1830, dans ses dix-huit ans, fait monter la dette de 163 millions à 186, et passe d'un budget de 986 millions à un budget de 1 milliard 543 millions (1846), en y comprenant pour 169 millions de dépenses extraordinaires en travaux publics; il n'y en a que pour 104 millions dans le budget de cette année (1).

(1) Je ne parle pas du budget de 1847, qu'on a pris à tort pour point de comparaison

Je n'insiste pas sur ces précédens, parce que je veux éviter tout ce qui pourrait ressembler à la discussion d'un homme de parti qui se plaît à opposer les divers gouvernemens de son pays les uns aux autres. Tous les gouvernemens en France ont fait des fautes, et si les uns ont été plus ménagers que les autres des deniers publics, ils ont eu d'autres défauts qui avaient leur gravité, puisqu'ils les ont conduits à leur perte; par conséquent ce n'est pas dans les gouvernemens passés que j'irai chercher un idéal à opposer au gouvernement actuel. D'ailleurs il faut tenir compte de la différence des temps, du progrès de la richesse publique, de l'élévation du prix de toutes choses, qui font que les exigences budgétaires aujourd'hui sont bien différentes de ce qu'elles devaient être autrefois. On ne peut pas faire les mêmes objections en ce qui concerne l'Angleterre, puisque c'est une grande puissance comme nous, qu'elle a été contemporaine des mêmes faits, qu'elle a eu à subir les mêmes exigences, et qu'elle a en outre des intérêts plus considérables que les nôtres à défendre au dehors. Par conséquent, si l'Angleterre, malgré sa richesse, juge à propos de veiller avec soin à l'économie dans ses dépenses pour obtenir des diminutions de taxes, il n'y a pas de motif pour que nous agissions autrement et qu'on nous fasse payer en proportion de notre richesse, plus même que dans cette proportion, puisque la plus-value des impôts indirects ne suffit pas, et qu'il faut encore y ajouter des impôts nouveaux.

Je prends encore ma comparaison en Angleterre, parce qu'on nous dit sans cesse que pour nos intérêts essentiels, notamment pour nos finances, nous avons les mêmes garanties que nos voisins, que chez nous, comme chez eux, c'est le corps législatif qui vote le budget et sanctionne toutes les dépenses. Il est facile de montrer que sous cette ressemblance apparente il y a une différence essentielle qui tient à la politique et qui agit sur les finances. Chez nous en effet, le corps législatif vote comme en Angleterre les dépenses ordinaires et extraordinaires; mais il n'a pas, comme en Angleterre, d'action sérieuse sur la politique qui les engage, car je n'appelle pas une action sérieuse cette revue plus théorique que pratique de la politique générale qui a lieu une fois l'an, à propos de l'adresse, lorsque les faits sont accomplis ou qu'ils ne sont pas nés encore. Nous en avons fait l'épreuve à propos de l'expédition du Mexique. Je ne veux certes pas médire de cette expédition : il se peut qu'elle porte tous les fruits qu'on nous a promis et qu'elle nous dédommage de tous les sacrifices que nous avons faits; mais on reconnaîtra facilement qu'au début elle n'a pas été populaire, que

des finances du règne précédent. Cette année, ayant eu, à cause de la disette, des dépenses extraordinaires à supporter, ne peut être considérée comme une année normale.

nous avons été engagés au-delà de ce que nous aurions voulu, et que si le corps législatif avait été appelé à donner son opinion lorsque la question était encore entière, il y aurait mis peut-être une certaine réserve. Tout au contraire il a été appelé à en connaître lorsque la question était déjà engagée, qu'elle avait absorbé déjà un grand nombre de millions, et qu'il en fallait beaucoup d'autres pour la continuer. Tous ces millions, il les a votés, comme il devait le faire, car, une fois le drapeau français engagé, le patriotisme commandait de ne pas l'abandonner. Non-seulement il a voté les millions, mais il a donné deux fois un bill d'indemnité au gouvernement pour avoir, malgré le sénatus-consulte de 1861, engagé des dépenses sans l'adhésion du corps législatif. La politique a passé par-dessus toutes les barrières mises à l'ouverture des crédits supplémentaires. Le même fait se serait-il produit en Angleterre? Évidemment non. Dès le premier jour, aussitôt qu'il aurait été question d'une expédition pouvant engager d'une façon si incertaine les finances et l'honneur du pays, la presse, le parlement auraient arrêté le pouvoir exécutif, ou plutôt la pensée de cette expédition ne serait pas même venue, comme l'a prouvé du reste la part que les Anglais y ont prise.

Si on me dit que l'expédition du Mexique est un accident tout à fait exceptionnel, qu'aussitôt finie on rentrera dans une ère de sagesse et de prudence où toutes les garanties en matière de finances auront leur efficacité, je répondrai que ce serait bien mal connaître l'esprit français que de croire qu'il pourra échapper aux nécessités d'une politique guerroyante, si on ne lui donne pas la liberté. Il n'y a que la liberté qui puisse assez occuper notre pays pour qu'on n'ait pas besoin de lui chercher d'autre diversion. L'Europe est aujourd'hui fort agitée, fort troublée; on ne voit pas comment elle pourra échapper à une conflagration générale : eh bien! dans notre humble opinion, elle se calmerait demain comme par enchantement, si les institutions politiques de la France devenaient plus libérales, et on serait étonné de la force conservatrice qui existe dans la liberté. Quel est le sentiment de l'Europe aujourd'hui? Pourquoi s'agite-t-elle et se trouble-t-elle? Pourquoi, quelque part qu'on aille, tous les yeux sont-ils tournés vers la France, toutes les oreilles tendues aux bruits qui en viennent? Pourquoi? Parce qu'on sent qu'il y a là une action politique qui dépend du souverain à peu près tout seul.

Nous admettons que l'empereur a un grand sentiment de l'intérêt français, qu'il veut répondre aux vœux de la nation; mais le peut-il toujours avec le système actuel? Ce qu'il y a de plus difficile pour les souverains, lorsqu'ils ne sont pas éclairés par une presse libre, c'est de connaître la vérité; généralement elle ne leur est pas dite par les conseillers qui les entourent, et si par hasard elle

leur arrive, s'échappant du sein de la nation par une fissure quelconque, on leur dit que c'est une impression factice, l'œuvre de quelque parti, et que la vérité, c'est ce que le souverain désire.

On nous dira sans doute qu'il y a eu en Europe des gouvernemens où le souverain avait plus de pouvoir encore que n'en a celui qui est aujourd'hui sur le trône de France, et que cela n'a pas empêché l'Europe d'avoir quarante années de paix. Cela est vrai; mais la situation était très différente : ces gouvernemens, quelque considérables qu'ils fussent, n'avaient pas deux fois en cinq ans montré leurs armées victorieuses sur les grands champs de bataille de l'Europe, et ils n'avaient pas cette force d'expansion et de sympathie qui s'attache à tout ce qui vient de la France. Or aujourd'hui, après les précédens de la guerre de Crimée et d'Italie, quand on voit un souverain comme l'empereur des Français commander à une armée la plus belle du monde et régner sur un peuple qui s'éprend facilement de la gloire, quel que soit le prix auquel il l'achète, et qu'on sait que ce souverain peut seul de son autorité privée faire la guerre, on ne se sent pas suffisamment rassuré.

C'est là une situation grave, tout le monde le comprend; tout le monde comprend qu'il y a des positions qui demandent plus que la responsabilité d'un seul homme. Plus cet homme est grand, plus il est fort, et plus il a besoin de contrôle pour ne pas céder aux tentations qui naissent de sa grandeur et de sa force. Si ce sentiment-là existe en France, où, après tout, la force de l'empereur et les moyens qu'il a de la déployer à tout instant peuvent flatter l'amour-propre national, qu'on juge de ce qu'il peut être en Europe, où l'on n'est pas obligé d'envisager les choses au même point de vue : en Europe, ce sentiment produit l'agitation que nous voyons, il encourage les espérances des uns, fait naître les inquiétudes des autres, il tient en haleine les aspirations des nationalités, et c'est lui qui nous fait vivre dans cette appréhension perpétuelle de la guerre dont nous ne pouvons pas nous débarrasser. Depuis 1859, il n'y a pas eu une année où vers le printemps les bruits de guerre ne se soient accrédités avec plus ou moins de force : elle n'a pas éclaté jusqu'à ce jour, elle a pu être conjurée par la force conservatrice et pacifique de l'Europe, mais pourra-t-elle toujours être conjurée? Chaque année, les nuages grossissent, et en attendant, les affaires languissent, les finances s'épuisent; on dépense en armemens des sommes fabuleuses qui assureraient la prospérité des états, si elles étaient autrement employées. Une statistique nous montrait dernièrement que l'Europe a sur pied, pour sa défense personnelle, 3,815,000 hommes, et qu'elle dépense annuellement à les entretenir 3 milliards 221 millions. Nous ne prétendons pas qu'avec une politique différente on pourrait faire l'économie de toutes ces

dépenses, les nations auront toujours besoin de soldats; supposons que l'économie soit seulement de moitié : c'est près de 2 millions d'hommes qui retournent à l'agriculture et à l'industrie, et qui trouvent pour féconder leur travail près de 2 milliards économisés sur leur entretien.

En France, depuis 1852, nous avons emprunté 3 milliards 1/2, et si nous y ajoutons ce que nous ont donné les ressources extraordinaires absorbées par chaque budget, avec les supplémens que nous avons tirés de la progression des revenus indirects, nous atteindrons certainement un chiffre de 6 milliards au-delà de ce que nous aurions dépensé, si nous avions pu nous en tenir au chiffre du budget de 1852, à ce chiffre d'environ 1 milliard 500 millions que M. Thiers considérait comme le budget normal de la France. Or voit-on ce qu'on aurait pu faire avec ces 6 milliards, si, au lieu de les employer aux dépenses improductives de l'état, on les eût laissés à l'industrie et au commerce? Un honorable député, M. Jules Simon, a fait pendant la dernière session l'énumération des divers moyens qui se présentent pour venir en aide à la classe ouvrière et combattre cet affreux paupérisme que chacun de nous a sous les yeux comme un cauchemar. Il indiquait parmi ces moyens quelques modifications à introduire dans la loi sur les coalitions, un plus grand développement à donner à l'idée d'association, une instruction élémentaire plus répandue et quelques améliorations dans les logemens, puis il ajoutait que c'étaient là de petits moyens. En effet, ce sont de petits moyens; mais il y en avait un grand dont il ne parlait pas, et qui méritait pourtant son attention : c'était l'économie dans les dépenses publiques. Supposons, comme je le disais tout à l'heure, que l'état, au lieu d'avoir absorbé 6 milliards en dehors des limites du budget de 1852, les eût laissés à l'industrie et au commerce, supposons même, pour faire la part d'un certain accroissement légitime dans les dépenses, qu'il n'en eût laissé que 5; 5 milliards employés utilement dans l'industrie rapporteraient au moins 10 pour 100, soit 500 millions, c'est-à-dire plus qu'il n'est dépensé chaque année pour ces immenses travaux publics qui ont porté si haut la prospérité du pays. Supposons ces 500 millions répandus en profits et en salaires, et s'accumulant chaque année avec la simple progression arithmétique; il y aurait eu là un puissant levier, sinon pour extirper le paupérisme, au moins pour le diminuer sensiblement. L'Angleterre, depuis trois ans, par suite de la guerre d'Amérique, subit une crise dans la plus considérable de ses industries, celle du coton. Il semblait qu'elle ne pût pas rester debout, si cette industrie, qui produit plusieurs milliards par an et fait vivre quatre millions d'hommes, était atteinte; elle a été atteinte des plus gravement, et nous avons vu pendant plusieurs mois des

centaines de mille d'ouvriers travaillant à peine deux jours par semaine, au point qu'il a fallu leur venir en aide et que de nombreux millions ont été versés à cet effet par la charité publique. Eh bien! malgré cette crise des plus graves, malgré les souscriptions qui ont diminué les ressources disponibles de chacun, la prospérité de l'Angleterre est assise sur de telles bases qu'elle n'a pas cessé de s'accroître et de donner des excédans de recettes, comme l'a démontré M. Gladstone lors de la présentation de son dernier budget. Cette crise a été beaucoup moindre en France à cause du peu d'importance relative de notre industrie cotonnière à côté de celle de l'Angleterre, et les secours fournis par divers moyens pour venir en aide aux ouvriers sans travail n'ont pas dépassé une douzaine de millions; cependant nous n'oserions pas affirmer que le progrès de la richesse publique n'en a pas été atteint, et ce qui tendrait à prouver qu'il l'a été, c'est la diminution relative des revenus indirects. Ces revenus déjà en 1863 n'ont pas atteint les prévisions qu'on avait établies pour 1864. Croit-on que si nous avions eu à notre disposition les 500 millions de revenu de plus dont je parlais tout à l'heure, la crise n'aurait pas été plus facilement traversée?

La France est très riche assurément, ses ressources grandissent chaque année; cependant il importe de ne pas se faire d'illusions sur le fonds de cette richesse. Celle qui s'est surtout développée depuis un certain nombre d'années, et qui joue aujourd'hui dans les phénomènes économiques des nations un rôle qu'elle ne jouait pas autrefois, c'est la richesse mobilière. Or cette richesse est très sensible : si à certains momens, douée comme elle l'est d'une grande élasticité, elle peut se développer énormément, à certains autres, placée sous une mauvaise influence, elle peut s'arrêter tout à coup et même diminuer. Nous avons vu ce qu'elle est devenue en 1848 : les revenus indirects, qui avaient été de plus de 800 millions en 1847, sont descendus tout à coup l'année suivante à près de 650. Supposez une guerre générale, le cas n'est pas absolument impossible, surtout si on laisse les nuages s'amonceler ainsi de plus en plus sur nos têtes, supposez une guerre générale où le commerce soit atteint, immédiatement les revenus indirects diminuent, et la diminution sera en raison de la progression, c'est-à-dire que ces revenus baisseront non pas de 150 millions, comme en 1848, mais peut-être de 3 à 400 millions, laissant un déficit de pareille somme dans notre budget, et peut-être d'une somme supérieure, car dans ces momens calamiteux les besoins augmentent en même temps que les ressources diminuent; comment fera-t-on pour répondre à ces besoins et couvrir les déficits? Pourra-t-on toujours faire appel au crédit?

Le ministre des finances, M. Fould, nous a dit, dans le fameux

mémoire qui a précédé le sénatus-consulte du 23 décembre 1861, à propos d'une situation qui n'a fait que s'aggraver depuis : « Ce serait se faire d'étranges illusions que de compter indéfiniment sur le développement du crédit national. » On n'a déjà que trop fait usage du crédit : ce qui le prouve, c'est le taux de la rente, qui, en pleine paix et avec l'accroissement de richesse dont j'ai parlé, est à 65, à des cours qu'on n'avait pas vus depuis longtemps. Je sais bien tout ce qu'on peut dire pour expliquer l'infériorité du cours de la rente : on peut dire qu'elle n'est pas seule à faire appel au crédit sur le marché, que 3 ou 400 millions d'obligations de chemins de fer garanties par l'état s'y placent concurremment avec elle chaque année, que de plus on voit à tout instant se produire de nouvelles compagnies financières ou industrielles, étrangères ou françaises, qui offrent des conditions plus ou moins brillantes aux capitaux disponibles, sans compter les emprunts incessans des états obérés et les emplois de toute nature qui ont lieu dans l'industrie et le commerce. Que tout cela fasse à la rente une concurrence très redoutable, je ne le conteste pas. Je maintiens pourtant que, sans l'usage trop fréquent qu'on a fait du crédit pour la rente française elle-même depuis quelques années, et dernièrement encore jusqu'à concurrence de 315 millions, elle serait à un cours supérieur à 65. La rente a une notoriété qu'aucune autre valeur ne possède au même degré; elle s'est démocratisée grâce aux souscriptions publiques, et trouve aujourd'hui accès jusque dans les plus petites bourses; elle est de plus le placement obligatoire des établissemens publics, des fonds dotaux et autres; sa situation reste privilégiée malgré les concurrences, et si elle n'est pas au-delà de 65, c'est qu'en voyant les déficits s'accumuler d'année en année, sans autre moyen de les couvrir que l'emprunt, on se sent perpétuellement sous le coup d'une nouvelle émission de rentes, surtout au milieu des appréhensions de guerre qui pèsent constamment sur l'Europe, et alors la rente suit la loi économique de toute marchandise qui est très offerte : elle baisse de prix.

On raconte qu'un homme d'état d'aujourd'hui aurait dit dernièrement : « Qu'on nous assure la paix et qu'on retire le décret du 24 novembre, et je garantis que la rente sera avant peu à 80 francs. » Si ce mot singulier a été dit, il accuse une connaissance bien insuffisante, bien peu sûre, de la situation réelle du pays. Le retour au pouvoir absolu pur et simple, tel qu'il était avant le décret du 24 novembre, est incompatible avec la paix, et si par exception, pendant un court espace de temps, on avait cette paix, c'est-à-dire si l'Europe n'était matériellement pas troublée, on aurait, comme aujourd'hui, beaucoup plus qu'aujourd'hui, l'inquiétude qu'elle le fût, et ce serait la même chose pour les affaires et pour le crédit.

Le crédit et les affaires ont non-seulement besoin de la paix du jour, ils ont besoin aussi de celle du lendemain, de la garantie que cette paix qu'ils possèdent, et à la faveur de laquelle s'accomplit tout le mouvement commercial et industriel d'une nation, ne leur sera pas ravie du jour au lendemain, comme elle peut l'être quand on est en face d'un pouvoir sans contrôle.

Nous ne sommes pas dans le secret de la pensée qui a fait accorder le décret du 24 novembre; mais il nous sera permis de supposer qu'elle a eu deux mobiles : le premier d'élargir les bases de notre constitution et de donner au pays plus de contrôle qu'il n'en avait sur ses affaires, le second de montrer à l'Europe, après les alarmes qu'avait tout à coup suscitées la guerre d'Italie, que le souverain qui se laissait ainsi contrôler ne pouvait pas nourrir des desseins hostiles contre la paix de l'Europe. A ce dernier point de vue pourtant, le décret n'a pas produit tout l'effet qu'on en attendait, l'inquiétude n'a pas entièrement cessé. Pourquoi? C'est que le décret du 24 novembre n'était pas suffisant. Ce décret a donné au corps législatif le droit d'exprimer chaque année son opinion sur la politique générale à l'occasion de l'adresse; mais quel intérêt pratique, je le répète, peut avoir une discussion qui a lieu sur des actes qui sont ou passés ou à venir et jamais présens? quel contrôle peut-elle exercer pour en prévenir les effets? Le moindre droit d'interpellation accordé en temps utile, lorsqu'une question vient à naître et que l'opinion en est préoccupée, serait beaucoup plus efficace. Veut-on que le crédit se relève, que la rente soit à des cours plus en rapport avec le niveau de la richesse publique, que cette richesse elle-même ait tout l'essor qu'elle doit avoir, il faut non pas retirer le décret du 24 novembre et promettre la paix, ce qui serait contradictoire, mais le compléter par deux corollaires indispensables qui sont premièrement l'indépendance absolue du suffrage universel, en second lieu un régime légal donné à la presse.

Je ne veux rien dire contre les honorables membres qui siégent au corps législatif : élus en vertu de la candidature officielle ou non, ils ont tous également à cœur les intérêts de leur pays et la sincérité de leur mandat; mais il faut reconnaître que pour les uns le devoir est plus difficile que pour les autres. Ceux qui ont été nommés en vertu de la candidature officielle ne peuvent pas oublier qu'en général cette canditature a été leur premier titre auprès des électeurs et que beaucoup auraient échoué sans elle; ils se rappellent de plus ce qui s'est passé aux dernières élections : quelques députés dans le cours de la législature précédente avaient cru devoir, sur certains projets de loi, se séparer de la politique du gouvernement; ils n'ont plus été candidats officiels, ils ont même été combattus

par le gouvernement, et à quelques exceptions près, hélas! ils ont tous succombé.

Avec un précédent comme celui-là, voyez quelle est la situation du député élu en vertu de la candidature officielle. Si, obéissant aux inspirations de sa conscience, il vote dans certains cas contre le gouvernement, il court le risque de perdre la candidature officielle, et partant de ne plus être réélu; si, au contraire, il vote avec le gouvernement, il est suspect de complaisance, alors même qu'il peut avoir agi dans toute l'indépendance de sa conviction. C'est là une situation très grave et qui est en contradiction avec l'esprit même de la constitution. En effet, du moment que la constitution appelle un corps législatif, qu'elle lui donne mission de contrôler les actes du gouvernement, c'est qu'elle suppose apparemment que le gouvernement a besoin de contrôle, et ce contrôle peut-il être suffisant lorsque c'est le contrôlé lui-même qui présente le contrôlant, et qui le présente de telle façon, avec de tels moyens d'action, que la présentation équivaut presque toujours à la nomination? Il est par trop évident qu'une chambre dont la majorité est ainsi élue ne peut pas avoir la même influence que celle qui serait l'expression du choix spontané des électeurs.

Maintenant au point de vue des garanties dont un pays a besoin, il y a quelque chose encore de plus grave que la candidature officielle : c'est le régime actuel de la presse. Non-seulement il n'existe de journaux que ceux que le gouvernement autorise, ce qui dans une société assise sur le principe de l'égalité est déjà une assez grave anomalie, mais ceux qui existent, il peut demain les suspendre, les supprimer, sans autre forme de procès qu'un arrêté ministériel pour la suspension et un décret au *Moniteur* pour la suppression; l'avertissement préalable n'est pas même nécessaire. Si on le donne comme nous le voyons donner, hélas! trop souvent, c'est pour prévenir le journal qui en est l'objet que la voie qu'il suit est une voie de perdition, et qu'il ait à en changer, s'il veut conserver son existence. Qu'en résulte-t-il? Que le gouvernement est à peu près le maître d'imprimer à la presse la direction qui lui convient, et qu'il peut, par son influence à certains momens, faire croire à un mouvement d'opinion différent de celui qui existe en réalité; nous ne disons pas qu'il use de ce pouvoir, mais il le possède, et cela est de trop pour le contrôle que l'opinion publique devrait exercer sur ses actes, cela est de trop aussi pour l'effet produit en Europe. Nous lisons le *Times* ou tout autre journal étranger; si ce n'est pas un journal officiel, nous n'avons pas l'idée d'y voir l'opinion du gouvernement du pays auquel le journal appartient. En France au contraire, tout ce qui se publie en fait de journaux porte

plus ou moins le cachet de la pensée du gouvernement; comme il peut tout empêcher et tout prévenir, on le rend à tort ou à raison responsable de tout ce qui se dit, et si un journal accrédité pousse à la guerre, se fait le champion de telle ou telle idée de nationalité, l'Europe immédiatement prend l'alarme, comme si elle y voyait la pensée secrète du gouvernement français. Nous ne la rassurerons complétement à cet égard, elle ne confondra plus l'opinion du gouvernement avec les idées exprimées par tel ou tel journal, que lorsque tout le monde aura le droit d'en publier un et que la presse sera soumise à un régime légal; qu'on accorde cela, et je réponds que la situation changera du tout au tout, et que tous les fantômes de guerre, si ce sont des fantômes, qui agitent en ce moment l'Europe ne tarderont pas à se dissiper; je réponds aussi que nous ne tarderons pas davantage à en ressentir les effets au point de vue de la gestion de nos finances.

Si j'avais besoin d'un exemple encore pour montrer à quel point la liberté est efficace pour assurer une bonne administration des finances, je le trouverais en Autriche. L'Autriche, après la guerre d'Italie et même déjà auparavant, avait une situation financière déplorable; elle ne trouvait pas à emprunter au dehors aux conditions les plus onéreuses; son 5 pour 100 métallique était coté à 39 et 40 à Francfort au commencement de 1860, et elle perdait de 35 à 40 pour 100 sur le change. Je ne veux pas dire qu'elle soit aujourd'hui dans une situation bien brillante, elle figure encore parmi les états très obérés, la guerre d'Italie et d'autres antécédens lui ont laissé un arriéré difficile à liquider; mais enfin, depuis qu'elle est entrée dans la voie constitutionnelle et libérale, son crédit se relève, et sa situation s'est améliorée sensiblement. Le 5 pour 100 métallique se cote à Francfort de 59 à 60, et le change ne perd plus que 15 ou 16 pour 100. Ce sont là des résultats significatifs, j'en pourrais indiquer d'autres; mais à l'époque où nous sommes, avec le degré de civilisation qui existe en Europe, avec les intérêts de toute nature qu'il y a partout à protéger, la liberté se présente avec de tels avantages qu'elle triomphera un jour ou l'autre, et qu'elle est appelée même à résoudre ces fameuses questions de nationalités qui nous agitent si fort aujourd'hui. En effet, l'usage du canon devient inutile lorsqu'on a la liberté pour plaider sa cause, non-seulement devant un parlement constitué régulièrement, mais devant ce tribunal suprême qu'on appelle l'opinion publique, et qui finit toujours par donner raison au droit, quoi qu'on fasse. Est-ce que dans la libre Angleterre l'Irlande peut se dire opprimée, lorsqu'elle a la presse à sa disposition, et que, depuis l'émancipation des catholiques, elle a trente-deux membres à la chambre des lords et cent à la chambre des communes pour y défendre ses droits et

ses intérêts? La Hongrie n'a pas voulu se rallier encore au système libéral de l'Autriche; mais sa cause a cessé de nous intéresser et de nous émouvoir depuis que nous savons qu'il y a un parlement libre à Vienne, et que la Hongrie pourrait y envoyer, si elle le voulait, quatre-vingts de ses membres. On n'opprime pas une minorité aussi forte, et il ne dépendrait que d'elle d'obliger la majorité à compter avec ses intérêts.

Il n'est pas jusqu'aux Polonais qui ne trouvassent la meilleure solution de tous leurs griefs dans la liberté. Supposons pour un moment que demain, abdiquant son ancienne formule gouvernementale, la Russie veuille faire l'essai d'un parlement libre et d'une certaine liberté de la presse et qu'elle appelle les Polonais à jouir de ces prérogatives nouvelles, toute tentative d'insurrection n'aurait plus de raison d'être, car la Pologne obtiendrait par son admission dans le parlement, par la liberté, beaucoup plus peut-être qu'elle n'obtiendra jamais par les armes.

La guerre des nationalités se comprend lorsque le despotisme met obstacle à la revendication des droits les plus légitimes; alors certaines parties d'une nation peuvent être traitées en vaincues et se dire opprimées. Tel a été le sort de l'Irlande, de la Hongrie, tel est encore le sort de la Pologne; mais avec la liberté le cri des nationalités ne se comprend plus, il est même un anachronisme absurde, en ce sens que le développement actuel de la civilisation tend sinon à unifier toutes les races, au moins à faire disparaître tout ce qu'il y a en elles de trop dissemblable. « Les haines de peuple à peuple, ce qu'on appelle les nationalités, a dit un des derniers ministres anglais, un philosophe, sir George-Cornewall Lewis, sont une des formes de la folie humaine. » On comprend que les peuples libres soient en suspicion à l'égard des gouvernemens absolus et réciproquement, parce qu'il y a là des intérêts tout à fait différens et que ces intérêts peuvent être en conflit; mais qu'au sein d'une même nation certaines parties de cette nation, sous le prétexte qu'elles ont une tradition différente et qu'elles parlent une langue qui n'est pas la même, se déclarent opprimées et veuillent former des groupes séparés lorsqu'elles ont la liberté pour se défendre, cela ne se comprend pas, cela se comprend d'autant moins qu'il vaut mieux pour elles faire partie d'un gouvernement fort qui saura les faire respecter que d'un gouvernement faible, comme le serait chacun de ces groupes où l'on serait toujours exposé à la conquête.

Il y a lieu d'espérer que plus on y réfléchira, plus on sera frappé de ces vérités, plus on sentira qu'on est dans une fausse voie, et qu'il n'y a que la liberté pour résoudre toutes les questions qui embarrassent aujourd'hui l'Europe, qu'il n'y a qu'elle surtout pour

ramener l'ordre dans les finances. Quant à nous, si nous voulons réaliser enfin cet idéal que nous poursuivons toujours sans l'atteindre, l'équilibre dans le budget, il nous faut le demander, non pas à des réformes de détail, à des précautions minutieuses qui seraient prises contre les entraînemens du pouvoir, mais à la grande et unique réforme qui soit efficace, à la réforme libérale. Pourquoi le gouvernement actuel hésiterait-il, et que craint-il? Il a le nom le plus populaire qui soit dans l'histoire de notre pays, une action sur les masses comme jamais aucun gouvernement n'en a eu, il a de plus à son profit cette force conservatrice que donne l'expérience d'un passé tout récent, et dans lequel peu d'entre nous aimeraient à retomber. Le souvenir de ce passé le préservera longtemps contre de trop grandes exigences de l'opinion publique; mais en même temps, il ne faut pas l'oublier, ce passé a quatorze ans de date. Depuis, la France a vu que si on lui donnait le repos à l'intérieur, la tranquillité des rues, comme on l'a dit souvent, le péril était au dehors, que chaque année nous étions menacés plus ou moins d'une guerre générale, que des défiances nombreuses s'étaient formées autour de nous, et que ces défiances ne cesseraient que lorsque le gouvernement ne disposerait plus de la même force; on a vu de plus que nos finances n'avaient pas été conduites avec toute l'économie désirable, que nous avions dépensé beaucoup au-delà de ce que nous aurions dû dépenser, et que si nous avions aujourd'hui les 5 ou 6 milliards dont on a parlé plus haut, beaucoup des problèmes qui nous agitent, des questions qui restent sans solution faute d'argent, seraient résolus. Ce qui est plus grave encore, on a vu que dans un grand pays comme la France, lorsque la liberté n'occupe pas la place qu'elle doit occuper dans les institutions politiques, c'est le soleil qui manque, la vie qui s'éteint, la vie intellectuelle, bien entendu. — Qu'on soit sincère et qu'on examine les produits intellectuels qui sont venus au jour depuis douze ans, qu'on les compare à ceux qui ont pris naissance dans les périodes précédentes, et qu'on nous dise où est l'avantage; nous n'étonnerons personne en déclarant que les plus beaux rayons qui éclairent encore notre horizon intellectuel sont des reflets de ces époques précédentes. Il y a donc à tous les points de vue un danger sérieux à s'immobiliser dans la situation actuelle et à ne pas faire un pas en avant, lorsque ce pas en avant est sollicité de toute façon, lorsqu'il est nécessaire pour calmer les défiances du dehors, les inquiétudes du dedans, pour mettre de l'ordre dans nos finances, et par-dessus tout pour redonner la vie intellectuelle à un grand peuple.

VICTOR BONNET.

LES

GÉNÉRATIONS SPONTANÉES

A côté des animaux et des végétaux de grande taille, qui nous sont bien connus, se cache un monde entier de créatures exiguës qui nous est demeuré fermé jusqu'au moment où le microscope a été découvert et qui se révèle peu à peu à mesure que cet instrument gagne en puissance. Ces êtres sont classés les uns parmi les champignons, dont ils ont tous les caractères, les autres parmi les animaux à cause de leurs mouvemens et de leur mode de nutrition : on les nomme infusoires parce qu'ils habitent les infusions. Il y en a enfin qui offrent des propriétés communes aux animaux et aux végétaux et se tiennent à la limite des deux règnes entre lesquels ils établissent une sorte de continuité.

On a cru d'abord qu'ils étaient organisés très simplement; mais en les observant avec de plus forts grossissemens, on a reconnu qu'ils possèdent des viscères compliqués. En les nourrissant avec des substances colorées, on a rendu visibles leurs estomacs, qui sont nombreux, et suivi le mouvement des alimens tout le long du canal intestinal. Les plus gros ont des organes de reproduction très volumineux et très féconds, d'autres, qui sont à la limite entre le visible et l'invisible, en paraissent dépourvus, et l'on ne sait comment ils se reproduisent; mais, quand l'observation devient impossible, l'imagination cherche à la remplacer. En découvrant des êtres complets venus sans cause apparente, sans qu'on ait suivi leur généalogie ou assisté à leur naissance, on a cru qu'ils n'avaient ni père ni mère, et qu'ils étaient spontanément éclos au milieu de la pourriture des matières organiques. Telle est l'origine de cette hypothèse fameuse des générations spontanées, imaginée comme toutes les au-

tres hypothèses pour combler une lacune dans notre savoir, vieille comme le monde, reculant toujours, mais renaissant sans cesse, car aussitôt que l'observation reconnaît la fécondation sexuelle chez des espèces qu'on en croyait privées, elle découvre en même temps d'autres créatures plus petites avec lesquelles il faut recommencer. Quand les adversaires ont épuisé leurs argumens, la question sommeille, mais c'est toujours pour se réveiller avec passion lorsque de nouveaux faits raniment l'antique querelle. Nous assistons depuis 1860 à l'une de ces recrudescences dont je vais faire ici l'histoire, sans parler de celles qui l'ont précédée. Mon rôle va se réduire à classer et à présenter les pièces du procès aux lecteurs de la *Revue*, qui, bien informés, jugeront suivant leurs impressions.

I.

Tous les êtres supérieurs, sans exception, reçoivent la vie de parens auxquels ils sont semblables, et ils n'ont aucun autre mode de génération. Les infusoires les plus petits ou les végétaux les plus rudimentaires sont les seuls dont l'origine paraisse quelquefois mystérieuse; nous n'aurons donc à nous occuper que de ceux-ci, qui sont heureusement peu nombreux, et pour l'intelligence de ce qui va suivre il nous suffira d'en donner une courte énumération. Nous rencontrons d'abord la famille des infusoires ciliés, qui vivent dans les eaux stagnantes. Ils doivent ce nom à des poils mobiles alignés comme des cils sur la surface de leur corps, qu'ils agitent avec rapidité, et qui, semblables à des rames nombreuses, impriment à l'animal, avec une remarquable aisance et une grande variété d'allures, tous les mouvemens qu'il a besoin d'exécuter. Ce sont des animaux d'assez grande taille, pouvant atteindre un dixième de millimètre. On connaît avec assez de précision les détails de leur organisation; on sait qu'ils ont plusieurs estomacs, un foie et un volumineux organe de reproduction. C'est parmi eux que nous trouverons les kolpodes, infusoires carnassiers, voraces, très vifs et très communs, dont la forme caractéristique rappelle celle du haricot, et sur lesquels nous reviendrons.

Les monades, que nous rencontrerons plus souvent encore, sont beaucoup plus petites. Il en faudrait deux mille, rangées à la file, pour couvrir un millimètre. Le plus souvent elles apparaissent comme des points agiles. Elles sont mal connues, parce que leur petitesse dissimule les organismes intérieurs; les plus grosses seules ont pu être observées. Elles ressemblent à un gland ovoïde, fendu à la pointe, — c'est la bouche, — et armé d'un fléau ou trompe, organe à double nom et à double fin, servant à saisir la nourriture et à frapper l'eau par un rapide mouvement de vibration qui fait

marcher l'animal comme l'hélice un vaisseau. Le corps est recouvert de glandes d'abord très petites qui grossissent peu à peu, se détachent ensuite et deviennent de jeunes êtres semblables à leur mère. La monade est vorace, sans cesse remuée, et ne se tient au repos que si elle est repue.

En descendant encore dans l'échelle animale, on arrive à la famille des vibrioniens. Les individus qui la composent sont réduits à des filamens très minces, séparés en articles nombreux et soudés bout à bout. Ce sont des chapelets qui de temps en temps s'égrènent; mais les tronçons vivent, se multiplient en s'allongeant pour se diviser de nouveau comme celui d'où ils dérivent. On conçoit toute la fécondité et la commodité d'un pareil mode de reproduction, le seul connu, mais qui pourrait bien n'être pas la seule ressource des vibrioniens. Sans tête ni queue, n'ayant aucune dissymétrie aux deux bouts, privés de tout organe apparent, ce sont les plus simples des êtres, et pourtant la nature leur a confié une des fonctions les plus nécessaires à l'équilibre du monde. On peut aussi bien les considérer comme des végétaux que comme des animaux. Cependant ils sont doués d'un mouvement propre, et d'après la manière dont ils l'exécutent, on les classe en trois genres qui peuplent les infusions et qu'il sera toujours facile de distinguer. Les *bacteries* paraissent raides et se balancent tout d'une pièce; les *vibrions* sont flexibles et doués du mouvement vermiforme; enfin les *spirilles* ressemblent à des tire-bouchons et cheminent en spirales comme une vis dans son écrou.

Le règne végétal ne nous fournira guère que des champignons microscopiques appartenant aux familles des mucédinées, des torulacées et des mucors, dont les caractères essentiels sont en tout comparables à ceux du champignon de couche. On sait que celui-ci est une plante souterraine, qui vit à l'obscurité dans les assises du fumier, où elle forme un feutrage serré de filamens blancs que les agriculteurs nomment *blanc de champignon* et les botanistes *mycelium*. Ce blanc est doué d'une vitalité surprenante : on peut le sécher, le chauffer jusqu'à 100 degrés, le conserver pendant des années, et lui rendre aussitôt la vie en le remettant dans les circonstances de température, d'humidité et d'amendement où il avait pris naissance. Quand il est mûr, il développe rapidement, quelquefois en une nuit, une excroissance extérieure comestible qui constitue tout le champignon pour le vulgaire, et qui n'est pour le botaniste que l'organe de la fructification. Cette excroissance porte en effet les germes, c'est-à-dire les *spores*, graines légères et déliées qui se détachent, que l'air emporte, et qui vont engendrer ailleurs de nouvelles couches souterraines de mycelium et de nouveaux développemens aériens. Bien connue pour le champignon de couche, cette évolution se

retrouve avec une fécondité au moins égale chez les mucédinées microscopiques que nous allons observer. Qu'on abandonne, par exemple, un morceau de pain à l'air humide, bientôt un mycelium qu'on pourra semer va se cacher et ramper dans le tissu du pain, puis il poussera des tiges extérieures. A l'œil nu et dans le langage vulgaire, c'est la moisissure du pain; au microscope, ce sont des troncs d'arbre épanouis en rameaux, et sur ces rameaux des chapelets de spores qui se détachent et s'envolent à la maturité. Dans le langage savant, c'est le *penicillium glaucum*, champignon tout aussi connu et classé avec autant de précision que l'agaric comestible, champignon qu'on sème dans des couches de fromage de Roquefort où il se montre en forêts persillées, caractère et mérite spécial de ce comestible estimé. Le *blanc*, qui envahit quelquefois les feuilles des arbres fruitiers, l'*oïdium*, dont on connaît les ravages, sont des champignons de la même famille et cousins de ceux qui ont causé la maladie des pommes de terre. Extrêmement faciles à semer, se multipliant à l'infini, résistant à tout remède, ils s'attaquent à tous les êtres : au blé sous le nom de rouille, au seigle qu'ils ergotent, aux larves enfouies, aux guêpes vivantes, aux vers à soie, etc. Chacun d'eux choisit la station qui lui convient le mieux, parce qu'il y trouve sa nourriture spéciale, et le plus souvent reçoit un nom qui en dérive.

A un degré plus bas encore dans le règne végétal, nous allons rencontrer d'autres êtres plus mystérieux à cause de la mission qui leur est réservée, et que l'on a nommés *fermens*. Le plus étudié et le mieux connu de ces fermens est la levûre. A l'œil nu, c'est une bouillie jaunâtre, sorte de lie qui se forme pendant la fabrication de la bière. Quand avec la pointe d'une aiguille on en dépose une petite parcelle dans une liqueur contenant beaucoup de sucre, un peu de matières azotées et phosphatées, elle se multiplie comme ferait une plante dans un terrain fertile. C'est une plante en effet, encore un champignon (1), qui dans le microscope se présente en amas de globules arrondis sans détails intérieurs. Quand on observe l'un d'eux, on voit bientôt naître à la surface un bourgeon qui grandit jusqu'à devenir semblable au globule primitif, jusqu'à se reproduire comme lui. C'est ainsi que commence et se continue de proche en proche, par gemmation, la multiplication de cette lie vivante. Or pendant tout le temps de son existence cette plante accomplit un des plus merveilleux phénomènes qu'il ait été donné aux chimistes d'observer : elle détruit le sucre en séparant les deux substances dont il est composé, l'acide carbonique, qui s'échappe

(1) *Torula cerevisiæ.*

en bouillonnant, et l'alcool, qui reste dans la liqueur. C'est comme cela que se fait la bière, par une action chimique spéciale exclusivement due à l'exercice de la vie d'un être microscopique, et qui est pour lui une fonction aussi nécessaire que l'est pour nous la respiration : enlevez-lui le sucre, et il périt, comme nous périssons nous-même aussitôt qu'on nous prive d'air respirable. Ce ferment n'est pas le seul que l'on connaisse; tous les jours la chimie découvre de nouvelles espèces analogues, et reconnaît qu'on doit à chacune d'elles des actions chimiques spéciales qui transforment par fermentation une masse énorme de substances naturelles. Ces êtres jouent leur rôle dans la vie du globe, parce que le nombre des individus est immense, et qu'ils se multiplient au-delà de toute conception aussitôt que se rencontrent les conditions où ils peuvent accomplir la mission particulière à laquelle ils sont prédestinés.

Le lecteur sait maintenant tout ce qu'il faut savoir de ces êtres microscopiques dont la nature a été si prodigue et dont l'étude s'impose à nous à cause des services qu'ils nous rendent et des maux qu'ils nous apportent. La question de leur génération est loin d'être une question de pure curiosité, et la solution nous importe beaucoup, puisque nous devons apprendre ou à les multiplier ou à les détruire. Il faut d'abord décrire les principales circonstances où ces êtres microscopiques apparaissent.

On fait macérer dans de l'eau pure les feuilles ou les tiges d'une plante quelconque, une poignée de foin par exemple, ou bien les organes d'un animal, quel qu'il soit. On peut employer aussi de l'urine fraîche, du lait, du sang, en général une solution dans l'eau de quelque matière tirée d'un être vivant. Après l'avoir soigneusement filtrée, on l'introduit dans un vase que l'on peut couvrir et même boucher, mais en ayant soin de laisser de l'air en contact avec la surface liquide. Cela fait, on abandonne l'expérience à elle-même et l'on attend. Au bout de deux jours, quand la température est suffisante, la surface est recouverte d'un léger voile qui s'épaissit avec le temps et se transforme en une fausse membrane. Cette membrane est peuplée de bacteries, de vibrions, de spirilles; elle fourmille de monades et de kolpodes; elle sert de sol à tout un monde extérieur de végétaux mucédinés. Toutes les solutions ne sont point aptes à produire la totalité de ces êtres; ils semblent choisir l'habitation qui leur convient. La circonstance la plus remarquable est qu'on voit apparaître dans les liqueurs les fermens qui peuvent les transformer. C'est ainsi que la levure apparaît toutes les fois qu'il y a du sucre et des matières azotées et phosphatées, que le mycoderme du vinaigre s'établit sur le vin pour le transformer en acide acétique, et qu'en général chaque espèce vient se présenter à point

nommé toutes les fois qu'elle peut exercer l'industrie spéciale pour laquelle elle est créée. Ces expériences ont été variées de toutes les manières possibles : les résultats ont toujours été constans, et l'on peut les résumer par l'énoncé suivant. Toute matière ayant eu vie, maintenue humide, au contact de l'*air commun*, à une température suffisante de 15 à 25 degrés, se peuple *naturellement*, à l'intérieur et à l'extérieur, d'infusoires ou de mucédinées dont l'espèce varie avec la matière observée, et sans qu'on sache *à priori* comment ces êtres ont pris naissance.

Dans toute discussion, c'est un point fort important que les adversaires soient d'accord sur les faits fondamentaux. Cette condition est réalisée dans le cas qui va nous occuper. La loi que nous avons exprimée est incontestable, et personne ne songe à la contester; mais, si tous les physiologistes s'inclinent devant l'autorité de ces phénomènes, ils se séparent aussitôt qu'ils veulent en donner l'explication. Quelques-uns raisonnent à peu près de la manière suivante. — Quand on enlève une portion quelconque à un végétal ou à un animal, elle cesse de vivre; alors ses élémens organiques, que M. Claude Bernard décrivait ici dernièrement avec tant d'autorité et de succès (1), redeviennent libres, et la part de vie qu'ils possédaient s'affranchit de la solidarité qui les liait à l'ensemble d'où on les a tirés. De collective, elle devient alors individuelle; elle s'emploie à animer des vibrions, des infusoires ciliés ou des champignons, et ces êtres, qui prennent naissance par la décomposition d'une vie antérieure, vivent séparément, si les circonstances les favorisent. — Cette idée était admise par Buffon; elle est conforme à l'opinion que récemment M. Fremy énonçait au sein de l'Académie des Sciences; elle revient à dire que la vie sous une certaine forme peut se continuer sous une autre, et l'on exprime heureusement cette transformation d'une existence en plusieurs autres par le mot d'*hétérogénie*. Ceux qui acceptent ces idées ne supposent donc point, comme on le croit généralement, que la vie puisse naître de rien; ils se défendent avec raison d'une telle opinion qui serait inadmissible; ils supposent simplement comme possible la fragmentation d'une vie qui s'éteint en d'autres existences qui commencent, et qui en seraient la monnaie. Il faut bien avouer qu'une semblable théorie n'a rien de contraire à la saine philosophie.

Plus confians dans la généralité des lois de la nature, d'autres physiologistes proposent une explication différente. Les petits êtres microscopiques, disent-ils, comme les êtres supérieurs, reçoivent la vie d'ascendans auxquels ils ressemblent et la transmettent sans y rien changer à des individus qui leur succèdent. Si nous ne dé-

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

couvrons pas leurs organes générateurs, et si nous n'assistons pas à leur naissance, c'est que par leur petitesse et leur mobilité ils échappent à notre observation: mais ils sont tellement féconds, et leurs germes tellement vivaces et nombreux, qu'ils se répandent et s'accumulent en tous les lieux de l'espace. Quand se réunissent en un endroit donné les circonstances qui conviennent au développement et à la nourriture de certaines espèces, leurs germes, qui ne font jamais défaut, sont là, prêts à pousser, à vivre, à fructifier. On a résumé cette seconde opinion par le mot de *panspermie*, qui exprime la diffusion de toutes les semences, en tout lieu et dans toute chose. La panspermie n'est pas moins raisonnable que l'hétérogénie. L'une et l'autre opinion respectent au même degré les principes religieux, parce qu'elles n'ont rien de commun avec eux, et les données de la philosophie, qui ne peut prétendre à découvrir la solution exacte de ce grand problème; c'est devant un tribunal plus sûr, celui de l'expérience, que la question a été portée.

Il faut bien avouer que les deux théories ne s'y présentent pas avec les mêmes chances de succès. Cela tient à une différence caractéristique entre les méthodes qu'elles doivent adopter pour s'affirmer, différence que l'on va concevoir. L'hétérogénie consiste en une négation; elle ne peut invoquer que des épreuves négatives. Il faut qu'elle prouve : premièrement qu'*il n'y a point de germes*, ni dans l'atmosphère, ni dans les liqueurs putrescibles, en second lieu qu'en tuant dans l'air et dans les matières organiques les germes qu'on pourrait y supposer, on *ne détruit pas* la fécondité spontanée des solutions putrescibles. Or il suffirait qu'un expérimentateur fût maladroit pour ne réussir ni à trouver ni à tuer les germes, s'il y en a, et pour qu'il se crût en droit de conclure qu'il n'y en a pas. Cela étant, les panspermistes auront toujours la ressource de dire à leurs adversaires: Vous ne savez ni découvrir ni tuer les germes, parce que vous n'êtes point assez habiles. Et les hétérogénistes, qui sembleraient avoir tort, même s'ils avaient raison, sont réduits à des argumentations, terrain peu solide, et à des négations, rôle ingrat que réprouve la prudence, mais qui n'a pas effrayé cependant des hommes éminens et profondément convaincus. Parmi eux, nous voyons en France, au premier rang par l'âge, par la réputation, comme par le talent, M. Pouchet, membre correspondant de l'Institut, directeur du Muséum de Rouen, auteur de travaux remarquables, remarqués et nombreux sur la micrographie. A côté de lui se tiennent MM. Joly et Musset, professeurs à la faculté de Toulouse. On se rappelle que M. Joly est venu cette année même exposer à Paris, dans une éloquente leçon, devant un auditoire charmé, la doctrine de l'hétérogénie. Accueilli tout d'abord avec une curiosité sympathique, il eut ensuite le bonheur d'ébranler quelques convic-

tions et de reporter à Toulouse les adhésions ardentes d'une partie de la presse scientifique.

La tâche des panspermistes paraît plus laborieuse; elle est incomparablement plus nette. Ils doivent démontrer qu'il y a des germes dans l'air, sur tous les corps qui y ont séjourné, dans toutes les solutions qu'on y a laissées, dans chaque pays, en tout lieu, partout et toujours. On exigera d'eux qu'ils montrent ces germes, qu'ils les sèment et qu'ils recueillent une moisson composée d'êtres semblables à ceux qui ont fourni la graine. Il faut enfin, pour compléter la démonstration, qu'ils puissent, en supprimant tous les germes, frapper de stérilité les solutions spontanément putrescibles. S'ils parviennent à remplir ce programme, il faudra bien se soumettre à la brutale autorité d'une démonstration irrévocable. On va voir bientôt jusqu'à quel degré de précision cette tâche a été accomplie. Dès l'abord, elle fut entreprise par M. Pasteur. Un maître autorisé, M. Coste, est venu lui apporter ensuite le secours de son talent. Nous pourrions compter également MM. Milne Edwards et Chevreul, et il serait facile d'augmenter la liste des savans qui ont adopté cette seconde opinion. En résumé, les faits étaient admis sans contestation, la question bien posée, les dissentimens nettement formulés. Dans les deux camps se rencontraient des talens élevés, une conscience égale, un même respect pour les personnes et, sans exclure la vivacité, une même courtoisie dans la lutte. C'est dans ces conditions que la bataille s'engagea devant un public intéressé et curieux.

II.

Le premier coup fut tiré par M. Pasteur au mois de février 1860. Voici comment. L'atmosphère n'est jamais pure, elle est toujours salie par une multitude de corpuscules exigus que la résistance de l'air empêche de tomber et qui se déplacent dans tous les sens, au moindre souffle. On en trouve immédiatement la preuve en introduisant un rayon de soleil dans une chambre obscure. Éclairées vivement sur le passage de la lumière, les poussières deviennent visibles; elles sont innombrables, toujours en mouvement, et pénètrent partout. S'il y a des germes dans l'atmosphère, il est certain qu'ils font partie de ce monde flottant, et qu'on les recueillerait en filtrant l'air à travers des obstacles assez enchevêtrés et assez multipliés pour arrêter et conserver les spores elles-mêmes. Pour exécuter ce projet, M. Pasteur faisait passer plusieurs mètres cubes d'air à travers un tube étroit où il avait préalablement introduit une longue bourre d'amiante ou de ouate, ou mieux encore de poudre-coton. Après l'expérience, la bourre était manifestement

noircie; il était évident que la plus grande partie, je ne dis pas la totalité, des corpuscules flottans s'y était déposée. On la mit digérer dans un mélange d'alcool et d'éther qui a la propriété de dissoudre le coton-poudre; les poussières tombèrent au fond du vase, où elles furent recueillies, et M. Pasteur put les étudier au microscope. Il reconnut aussitôt qu'au milieu de fragmens grossiers et de grains de fécule se trouvaient un grand nombre de corps organisés arrondis qui, par le volume et l'aspect général, semblaient identiques aux spores des mucédinées ou aux œufs des infusoires, corps déjà reconnus et signalés par divers micrographes dans la poussière qui se dépose naturellement sur les surfaces polies exposées à l'air.

Bientôt M. Pouchet fit des recherches analogues par un procédé différent. L'instrument qu'il a inventé, et nommé aéroscope, se compose essentiellement d'un tube à pointe fine par laquelle on fait passer sous forme de jet l'air qu'on veut étudier. Reçu sur une plaque de verre enduite de matière visqueuse, ce jet dépose un petit tas d'ordures qu'on peut immédiatement porter sous le microscope. Or avec cet instrument M. Pouchet a recueilli beaucoup de fragmens de charbon, des débris inorganiques, des plumes, des poils de diverse couleur, des grains d'amidon, toutes choses sans importance, mais rien ou presque rien de ce qu'il cherchait, c'est-à-dire les spores ou les œufs des champignons ou des infusoires. Il a exécuté ses expériences en diverses contrées. « Il a, — c'est M. Joly qui parle, — examiné les poussières qui pénètrent dans les cavités respiratoires de l'homme et des animaux, celles que les siècles ont accumulées dans nos cathédrales gothiques, celles qui flottent dans l'air de nos salles de spectacle, de nos amphithéâtres, de nos hôpitaux. Il a traversé les mers, il a gravi les plus hautes montagnes; son pied a foulé le cratère du Vésuve et de l'Etna; il a pénétré dans les tombeaux des pharaons; il a étudié leurs crânes poudreux et noircis par le temps... » Comment se fait-il que les recherches de M. Pouchet aient été si constamment négatives, et celles de M. Pasteur, qui n'est pas allé si loin, toujours fructueuses? Je ne m'en étonne en aucune façon : le succès de l'un tient à son procédé d'investigation, qui est suffisant, l'insuccès de l'autre à son aéroscope, qui ne vaut rien. Un expérimentateur habile, le docteur Sales-Girons, a imaginé de répandre dans l'air, pour les faire respirer aux malades, des poussières impalpables d'eau minérale, et, voulant démontrer qu'elles pénètrent dans les ramifications profondes des bronches, il a essayé de les faire circuler dans des tubes de verre mouillés offrant des courbures brusques, de façon que le jet d'air chargé de ces poussières frappait à chaque courbure sur une paroi de verre, comme il le fait dans l'aéroscope de M. Pouchet. Or le docteur Sales-Girons a constaté que les grosses pous-

sières étaient arrêtées et recueillies par cet obstacle, tandis que les plus exiguës continuaient leur chemin sans s'y déposer. De même l'aéroscope recueillait toutes les grosses masses qui flottent dans l'atmosphère, celles qui ont été complaisamment décrites par M. Pouchet; mais il laissait passer les spores et les œufs, qui sont beaucoup plus petits. Voilà pourquoi M. Pouchet ne les a jamais rencontrés, tandis que M. Pasteur les recueillait, les voyait, les montrait : comment l'aurait-il fait, s'ils n'eussent pas existé?

Mais on peut opposer à M. Pouchet mieux que des critiques; on peut lui opposer les récentes et remarquables études du docteur Lemaire et du professeur Gratiolet. Ces habiles expérimentateurs viennent de tenter avec succès la première analyse physiologique sérieuse de l'atmosphère. Ils puisent de l'air à un endroit quelconque qu'ils choisissent à volonté au moyen d'un instrument qu'on nomme aspirateur, et ils le font lentement passer par un tube très fin, en toutes petites bulles, à travers un peu d'eau où il se lave et où il abandonne les corps flottans, grossiers ou exigus, qu'il contenait. A cette méthode, dont l'efficacité et la simplicité sont évidentes, MM. Lemaire et Gratiolet ajoutent la suivante, plus ingénieuse encore, et qui est à la portée des moins habiles. Elle consiste à placer dans l'air, à l'endroit qu'on veut analyser, un vase fermé, rempli de glace, reposant dans une assiette propre. Le froid condense autour du vase l'humidité de l'air; une abondante rosée tombe dans l'assiette, entraînant avec elle les poussières atmosphériques qui venaient toucher le vase refroidi. Or aucune des expériences ainsi faites ne s'est trouvée stérile. Dans tous les lieux analysés, on a fait une abondante récolte de spores et de germes d'infusoires. On en a trouvé dans les farines de toute espèce, dans les fécules, dans les alimens conservés, et jusque dans les médicamens pharmaceutiques. Depuis cinq ans, les hétérogénistes envoyaient à leurs adversaires ce défi, qu'ils croyaient victorieux : « Montrez-nous les germes de l'atmosphère. » Il est présumable qu'ils vont y renoncer.

Ainsi, on ne peut plus en douter, il y a des germes partout. On va maintenant essayer de prouver que toutes les fois qu'on les enlève ou qu'on les tue, on détruit en même temps la fertilité des infusions. Il y avait déjà sur ce point des expériences concluantes de Schultze et de Schwann. Mon dessein n'est pas de remonter si haut; je me contenterai de dire comment M. Pasteur les a répétées et améliorées. Il verse dans plusieurs ballons pareils une égale quantité d'une même solution putrescible qu'il fait bouillir pendant quinze minutes. Cette ébullition produit un double effet : de détruire en les cuisant les germes qui se trouvaient dans le liquide ou dans les ballons, et de balayer par le courant de vapeur tout l'air intérieur. Pendant le refroidissement, on laisse rentrer dans les uns le gaz

ordinaire de l'atmosphère, qui ramène et les germes et la fécondation dite spontanée, dans les autres un air qui a traversé un tube chauffé au rouge et où les germes se brûlent. Ces derniers ballons restent invariablement stériles : ayant supprimé les germes, on a détruit toute vie ultérieure.

Après avoir reconnu dans les poussières flottantes la présence de corps organisés arrondis qui lui semblaient être des spores et des œufs, et prouvé qu'en les brûlant on rend l'air stérile, M. Pasteur n'avait plus qu'une chose à faire, à démontrer que ce sont en réalité des germes féconds. Pour cela, il fallait les semer; voici comment il s'y prit. Ayant préparé, comme nous venons de le dire, une infusion inféconde en la faisant bouillir et en la gardant dans un vase fermé au contact d'un air qui avait été brûlé, il y fit tomber, par un procédé que nous ne décrirons pas, un petit tube qui renfermait une bourre d'amiante. Suivant les cas, la solution demeurait stérile ou devenait féconde : toujours stérile quand la bourre avait été chauffée au rouge et ne contenait pas de germes, toujours féconde quand on y avait préalablement fait filtrer de l'air et qu'elle avait recueilli à travers ses filamens les corps arrondis dont nous avons parlé. Comme dans les cas où l'on opère au contact de l'air atmosphérique ordinaire, les générations naissantes apparaissaient au bout de vingt-quatre ou trente heures; elles se composaient des mêmes espèces, et, circonstance importante, elles naissaient dans le tube, sur l'amiante, aux points mêmes où les germes étaient placés. On tenait ainsi le nœud de la question. Des germes avaient été recueillis, on les avait semés, et comme ceux qui flottent dans l'atmosphère, ils avaient germé.

Je viens d'exposer tels qu'il les a produits les expériences et les raisonnemens de M. Pasteur. Historien désintéressé, je dois maintenant y répondre au nom de M. Pouchet. Commençons par une expérience importante. M. Pouchet refait la dernière épreuve par laquelle M. Pasteur avait semé les germes, avec cette différence qu'au lieu de tubes contenant de l'amiante, il laisse tomber dans le ballon stérile du foin, une feuille, ou en général une substance putrescible, qu'il a eu soin de chauffer pendant une heure et demie à 150 degrés; il ajoute en note : on peut chauffer jusqu'à 200 degrés, si l'on veut. — J'aurais mieux aimé que ce dernier chiffre fût affirmé dans le texte. — Or M. Pouchet voit apparaître après un temps quelquefois très long des mucédinées, des vibrions et des bacteries, jamais d'infusoires ciliés. Il explique ce résultat en disant que s'il y avait des germes dans la matière putrescible, ils auraient dû être décomposés par la température énorme qu'ils ont supportée, et que la fécondité de la solution ne peut dans ce cas être expliquée que par l'hétérogénie. Ce raisonnement serait en effet inattaquable,

s'il était démontré que des infusoires ne peuvent supporter de très grandes variations de température sans perdre la vie; mais on va voir qu'il n'en est pas ainsi.

M. Chevreul a montré autrefois et rappelait dernièrement que le blanc d'œuf, chauffé à 100 degrés, se cuit aussitôt, et qu'alors il devient insoluble dans l'eau, mais que si au contraire on commence par sécher ce blanc d'œuf à froid et qu'on le chauffe ensuite à 100 degrés pendant une heure et demie, il ne se coagule point, ne se cuit pas, et peut, quand il est refroidi, se redissoudre et reprendre les propriétés qu'il avait à l'état frais. Or le blanc d'œuf, c'est de l'albumine, qui se rencontre dans le tissu des animaux et dans leurs œufs; il est donc évident que, si on chauffe ces œufs jusqu'à 100 degrés pendant qu'ils sont humides, ils seront cuits avec l'albumine qu'ils contiennent et par conséquent rendus inféconds, tandis que, si on les sèche d'abord pour les chauffer ensuite, ils ne seront point coagulés, et on ne voit aucune raison pour que la fécondité en soit détruite. Des observations justifient pleinement ce raisonnement. Spallanzani a trouvé sur les toits, sous les tuiles, des animaux nommés rotifères qu'on peut chauffer à 100 degrés, s'ils sont secs, et qui ressuscitent quand on les replonge dans l'eau. M. Doyère a fait depuis les mêmes observations sur les tardigrades, et il est avéré que ces êtres peuvent supporter sans mourir la température de 100 degrés, pourvu qu'ils soient secs. Il n'est donc pas impossible que des spores de mucédinées ou des œufs de vibrioniens résistent à 150. C'est une question de tolérance spécifique. J'avouerai en outre que la difficulté me paraîtrait aussi grande pour l'hétérogénie que pour la panspermie. L'hétérogénie suppose en effet que la vie des substances organiques se transmet à des êtres microscopiques. J'aurais autant de répugnance à croire que la vie résiste à 200 degrés dans ces conditions que j'ai peine à admettre sa conservation à cette température dans des œufs ou dans des semences définies.

Mais les hétérogénistes vont plus loin; ils disent à leur adversaire : Vous avez introduit sur une dissolution bouillie de l'air que vous aviez calciné, et vous avez supprimé les générations; soit. En opérant ainsi, vous avez certainement brûlé les germes qui auraient pu se trouver dans l'air; mais êtes-vous sûr de n'avoir pas détruit en même temps quelque qualité vivifiante de l'air, quelque principe inconnu qui serait la cause efficace des générations spontanées, une espèce d'air séminal non analysé et inanalysable? Vous ne le savez pas, et il suffit que cette hypothèse soit possible pour que votre expérience ne soit pas une démonstration. En second lieu, vous semez de l'amiante avec les corpuscules atmosphériques, et vous dites : Ce sont ces corpuscules qui ont germé. Qu'en savez-vous? Cette amiante n'a-t-elle pas en outre recueilli ce principe vital de l'air

dont je viens de parler? n'est-ce pas lui qui a semé la vie? Et il suffit encore que cette hypothèse soit possible pour que votre dernière expérience ne soit pas une démonstration. Nous n'admettrons vos conclusions que si vous nous montrez les mêmes résultats en renonçant à l'emploi du feu, des acides et de toutes les substances qui peuvent altérer les propriétés physiologiques de l'air.

A ces objections, qui ne manquent ni de force ni d'habileté, les panspermistes répondent par de nouvelles expériences. Revenons à celles de MM. Lemaire et Gratiolet. On se rappelle qu'elles consistent à puiser l'air à l'endroit qu'on veut analyser, à recueillir les germes qu'il contient dans un peu d'eau, et à examiner ce liquide au microscope. Elles ont été commencées en Sologne, dans une localité très malsaine, au-dessus d'un étang, près d'un village où régnent les fièvres paludéennes, et à qui sa mauvaise réputation a mérité le surnom caractéristique de *tremble-vif*. L'eau qu'on recueillit avait l'odeur de marais; elle ne contenait aucun être vivant, mais on y voyait des myriades de spores sphériques, arrondis ou fusiformes, des cellules pâles et des corps demi-transparens ovoïdes. Au bout de quinze heures, un grand nombre de ces germes étant éclos, on trouvait dans une seule goutte plus de deux cents bacteries; après quarante-huit heures, les vibrions et les spirilles fourmillaient, et au troisième jour les monades, dont l'incubation paraît plus longue, se remuaient dans tous les sens. Pendant que cette population se développait peu à peu, les germes d'où elle sortait disparaissaient nécessairement. Il ne peut plus être question ici de génération spontanée, car on opère avec de l'eau pure, qui ne produit jamais d'infusoires. Comme elle ne peut pas les nourrir, ils en sont réduits à se dévorer mutuellement. Les bacteries sont sacrifiées tout d'abord, les vibrions et les spirilles disparaissent à leur tour, après quoi les monades se mangent entre elles. Au bout de quinze jours, les plus grosses survivent seules, comme les plus grands brochets dans un étang. Cela fait, l'eau est redevenue pure et peut se garder indéfiniment sans se repeupler. C'est donc bien à l'air qu'elle avait emprunté ses germes. Supposez qu'on y eût ajouté un peu de matière organique, les infusoires y auraient trouvé l'abondance, se seraient multipliés tant qu'ils auraient trouvé à manger, et auraient fraternellement vécu sans se nuire. Après cette étude dans une localité malsaine, on se transporta au centre d'une contrée célèbre par sa salubrité, à Romainville, à 90 mètres au-dessus de la Seine, au milieu des champs cultivés : on y trouva les mêmes germes, on y vit naître les mêmes infusoires; mais, étant moins nombreux, ils avaient disparu en trois jours. Entre ces deux extrêmes se classent les diverses localités d'après l'abondance de leurs germes aériens; le Jardin des Plantes est intermédiaire entre

la Sologne et Romainville, malheureusement plus loin de Romainville que de la Sologne. Après l'atmosphère de différens pays, on en vint à analyser celle qui avait séjourné ou passé auprès des macérations peuplées d'infusoires. Un sirop en pleine fermentation et rempli de levûre laissait échapper des spores de ce végétal que l'air entraînait avec lui dans ses mouvemens, et en lavant un courant d'air qui avait circulé au-dessus d'une macération de viande corrompue, on recueillit et on fit éclore dans l'eau des germes qui reproduisaient tous les infusoires vivant dans la macération.

A ces exemples remarquables j'ajouterai encore l'observation suivante, la plus curieuse de toutes. Une affreuse maladie qui s'attaque au cuir chevelu, le favus, la teigne, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est produite par un champignon microscopique, l'*achorion shœnleinii*. Elle a été étudiée avec soin par M. Bazin, médecin de l'hôpital Saint-Louis, qui admettait depuis longtemps la possibilité de sa transmission par l'air, et qui se joignit à M. Lemaire pour le démontrer. On fit venir un jeune malade de seize ans qui n'avait jamais été soigné et qui était entièrement envahi; on le plaça dans un courant d'air, on mit à quelque distance un vase refroidissant, et on recueillit l'eau de condensation : elle était pleine de spores vivans d'achorion entraînés par l'air.

Il est bien difficile de se soustraire aux conclusions qui découlent d'observations aussi nettes, surtout quand on les rapproche de quelques autres expériences que l'on doit encore à M. Pasteur, et dont il me reste à parler. M. Pasteur prépare un grand nombre de ballons dont les cols étirés à la lampe en un long tube étroit sont plusieurs fois recourbés sur eux-mêmes, et se terminent enfin par une fine ouverture. Il y introduit soit de l'eau sucrée albumineuse, soit de l'urine, soit du lait qu'il fait bouillir pendant quelques minutes, et il abandonne les ballons dans un lieu tranquille sans les fermer. L'ébullition a détruit tous les germes humectés qui existaient dans les liquides; l'air qui rentre au premier moment n'en contient pas de vivans parce qu'il est chaud, et celui qui viendra ensuite, à cause de la lenteur de ses mouvemens, déposera dans les sinuosités du col les poussières flottantes, qui n'arriveront que difficilement jusqu'au liquide; mais cet air se renouvellera constamment à cause des variations de température et de pression, et la solution se trouvera bientôt en contact avec de l'air atmosphérique auquel on n'aura fait subir aucune autre préparation que de le dépouiller de ses poussières. Suivant l'hétérogénie, tous les ballons devront être féconds; suivant la panspermie, un grand nombre resteront stériles : l'expérience donne raison à la panspermie.

J'arrive enfin à une dernière épreuve, la plus simple de toutes, et celle qui répond le mieux aux objections de l'hétérogénie. M. Pas-

teur renonce aux longs cols tortueux; il conserve les mêmes ballons terminés par une pointe effilée et les mêmes liquides qu'il fait bouillir pendant longtemps. Quand le jet de vapeur a balayé tout l'air que contenait le vase, il le ferme en fondant la pointe au chalumeau. Le ballon restant privé d'air après le refroidissement, les liquides s'y conservent indéfiniment sans moisissure, sans infusoires, sans altération d'aucune sorte. A un moment donné, on ouvre le ballon dans l'air en cassant la pointe avec des pinces passées au feu; aussitôt après on le referme en la fondant de nouveau, et l'on a, pendant le peu de temps que le vase était ouvert, puisé dans l'atmosphère et enfermé au contact de la liqueur putrescible un volume d'air limité avec tout ce qu'il contenait, avec toutes ses propriétés connues ou inconnues. Si vous êtes hétérogéniste, vous trouverez réunies dans cette préparation toutes les conditions qui déterminent les générations spontanées, et vous prédirez que chaque liquide se peuplera de toutes les espèces qui s'y développent quand il est abandonné à l'air libre. Si vous êtes panspermiste, vous raisonnerez ainsi. — En introduisant l'air dans le ballon, j'introduis en même temps les germes qu'il contenait; mais il est certain qu'un volume aussi petit ne renfermera pas à la fois des spores et des œufs de tous les infusoires et de toutes les mucédinées connus, et comme ceux qu'il contient appartiennent à des espèces variées, il y aura nécessairement de grandes différences dans les résultats, si je répète plusieurs fois l'expérience. Aujourd'hui j'introduirai quelques spores de penicillium glaucum, et demain ce champignon aura poussé à la surface du liquide. Dans un second ballon, l'air pourra apporter des œufs de kolpodes qui éclôront plus tard. Une autre fois des bacteries remplaceront les kolpodes, et en général la même solution se peuplera d'êtres différens et variés dans divers ballons. Il pourra même arriver que sur un grand nombre il y ait quelques prises d'air dépourvues de germes, et dans ce cas elles resteront indéfiniment stériles, quoique toutes les conditions réclamées par l'hétérogénie soient réalisées. Cette stérilité devra se rencontrer assez souvent dans les caves et les lieux où l'air est calme, — pendant l'hiver, où la vie sommeille, — après la pluie, quand les germes ont été précipités. Elle sera plus rare en été, après une longue sécheresse et dans les lieux où l'air est très peuplé, comme la Sologne. — Telles sont les conséquences naturelles des principes de la panspermie. Cette fois encore l'expérience lui donne raison en confirmant avec une rigueur mathématique le raisonnement que nous venons de développer.

Que répond l'hétérogénie? « Avec ces procédés, l'on peut faire d'excellentes conserves d'Appert, mais on ne fait pas des expériences physiologiques dignes de ce nom. » M. Joly a de l'esprit,

nous le savions; mais une plaisanterie n'est pas un argument. Revenons à M. Pasteur et à la plus concluante des observations qu'il ait faites. M. Pasteur disposa à la fois dans une seule opération, avec une même dissolution, soixante ballons fermés et vides, identiques entre eux, qu'il divisa au hasard en trois séries de vingt ballons chacune. Il les emporta toutes les trois pour les ouvrir ensuite dans trois endroits qu'il avait choisis à l'avance : la première série dans la plaine qui s'étend en France au pied du Jura, la deuxième sur le plus haut plateau de cette chaîne, la troisième enfin sur le Montanvert, au milieu de la Mer de Glace, au pied des neiges du Mont-Blanc. Il est évident que le nombre des germes contenus dans l'air en ces trois localités devait diminuer quand l'élévation augmentait, à mesure qu'on s'éloignait des prairies, des champs et des eaux où ces germes naissent. En effet, huit ballons furent fécondés dans la plaine; il n'y en eut plus que cinq au haut du Jura, et sur les vingt qu'on ouvrit au Montanvert, un seul développa des mucédinées. On voit que l'air commun ne développe pas toujours la vie dans les solutions, et quand on le fractionne en petits volumes séparés, les uns sont fécondans, les autres ne le sont point. Ils devraient l'être toujours, si l'hétérogénie était vraie.

Ici se place dans l'histoire que nous faisons de ces mémorables débats un épisode qu'il nous est impossible de taire, parce qu'il porte avec lui son enseignement. MM. Joly, Musset et Pouchet avaient transporté au sommet des Pyrénées des ballons préparés comme ceux de M. Pasteur. Les ayant ouverts pour les remplir d'air à la Rencluse et à la Maladetta, ils avaient vu naître des organismes dans chacun d'eux. Ces résultats, opposés à ceux qu'avait obtenus M. Pasteur, mais conformes aux prévisions de l'hétérogénie, établissaient une dissidence de fait entre les observateurs qui se combattaient depuis si longtemps. Tout le monde vit poindre l'espérance de terminer la querelle par une expérience décisive. M. Pasteur saisit avec habileté une si heureuse occasion, et l'on s'accorda pour demander des juges à l'Académie, qui nomma une commission choisie parmi les physiologistes et les chimistes. La question était admirablement posée. « J'affirme, disait M. Pasteur, qu'en tout lieu il est possible de prélever au milieu de l'atmosphère un volume d'air déterminé qui ne contienne ni œuf ni spore, et ne produise aucune génération dans les solutions putrescibles. » De son côté, M. Joly écrivait : « Si un seul de nos matras demeure inaltéré, nous avouerons loyalement notre défaite. » Enfin M. Pouchet, plus explicite encore, ajoutait : « J'atteste que, sur quelque lieu où je prendrai un décimètre cube d'air, dès que je mettrai celui-ci en contact avec un liquide fermentescible renfermé dans un matras hermétiquement clos, constamment celui-ci se remplira d'organismes vi-

vans. » Chacun, s'engageant ainsi avec une certaine solennité, semblait s'être fermé toute issue. Ceci se passait au mois de janvier 1864. Cependant, quelque temps après, les hétérogénistes, qui sans doute avaient voulu préparer leurs armes, demandèrent que l'épreuve fût reculée jusqu'à l'époque des chaleurs. M. Pasteur, qui était prêt en tout temps et fort désireux d'en finir, consentit avec quelque regret, mais enfin consentit à ce délai, et ce fut seulement le 15 juin que la commission et les champions purent se réunir; mais alors survint un malentendu sur lequel on n'avait pas compté. La commission, qui se rappelait l'origine du débat, voulait le restreindre à la seule expérience qui l'avait provoqué et qui devait le finir, puisque la contestation portait sur un fait. Les hétérogénistes ne l'admettaient pas ainsi, et entendaient répéter à cette occasion la longue série de leurs expériences. C'était vouloir reprendre l'éternelle discussion et rendre le jugement aussi long que l'avait été la dispute. La commission persistant, ils crurent pouvoir se retirer. Il est peut-être malheureux que la commission ait tenu à ce programme au point de laisser échapper cette occasion unique d'une solution qu'on attendait d'elle; mais ce qui est bien certain, c'est que les hétérogénistes, de quelque façon qu'ils aient coloré leur retraite, se sont eux-mêmes condamnés. S'ils avaient été sûrs du fait, — qu'ils s'étaient solennellement engagés à prouver sous peine de s'avouer vaincus, — ils auraient tenu à le montrer, car c'était le triomphe de leur doctrine : on ne se laisse condamner par défaut que dans les causes dont on se défie.

III.

Lorsque des discussions qui intéressent à un si haut degré la philosophie des sciences s'imposent à l'attention publique, il semble que ce soit un devoir pour les maîtres d'apporter dans la balance le poids de leur autorité. Aussi est-ce sans surprise, mais avec une sorte de reconnaissance, que l'on a vu M. Coste, le célèbre embryogéniste, revendiquer le droit de redresser des interprétations qu'il croit erronées. Dès les premiers mots, on a vu qu'il allait transporter la question sur un nouveau terrain, et la rajeunir en la tirant des expériences générales et des raisonnemens philosophiques pour la ramener à l'observation patiente de chaque espèce microscopique au moment où elle naît, se développe et se multiplie, sauf à généraliser ensuite les faits particuliers. M. Coste a donc pris un exemple; il a choisi les kolpodes, animaux assez gros, faciles à observer et à suivre. On en trouve à coup sûr dans chaque goutte d'une macération de foin. Chacun peut les y observer, en étudier les allures et les mœurs avec un microscope acheté 5 fr. chez les opticiens de la rue

Chapon. Les kolpodes, à l'aide de leurs cils vibratiles, se meuvent en tous les sens avec vélocité, s'évitent ou se rencontrent, paraissent en quête continuelle, et souvent se réunissent en troupeaux serrés sur des masses de monades ou de vibrioniens qu'ils dévorent. Quand ils sont bien nourris et bien gros, on les voit s'arrêter, tourner sur eux-mêmes, sécréter, aux dépens de leur propre substance, une membrane sphérique qui les enveloppe, les enferme, et où ils se casent dans une immobilité complète, comme une chrysalide dans son cocon. Dans ce *kyste,* on voit bientôt apparaître des séparations de plus en plus accentuées qui divisent la masse en quatre, huit et même douze chambres, habitées chacune par un petit kolpode qui peu à peu se met à tourner, et bientôt toute la nichée s'échappe un à un par un trou qu'ils font dans l'enveloppe. On les voit grossir ensuite, et, quelques heures après, recommencer, chacun pour son compte, l'évolution à laquelle ils doivent leur naissance commune. Ce procédé de reproduction se nomme l'enkystement de multiplication. Les kolpodes ont encore à leur disposition une autre méthode que M. Gerbe vient de découvrir sous les yeux mêmes de M. Coste, et qu'il a bien voulu me faire observer avec lui. Deux kolpodes vieillis, provenant de nombreuses sous-divisions successives, maigris et transparens, se recherchent, se joignent par la face ventrale, se réunissent peu à peu et se collent en un seul. En cet état, ils se font un kyste commun, — kyste de copulation, — et gardent pendant quelque temps une immobilité absolue, pendant laquelle on voit des changemens progressifs intérieurs. Finalement quatre corps arrondis, quatre œufs, s'échappent de l'enveloppe. Les parens ont disparu, mais les œufs prennent peu à peu la forme de petits kolpodes qui succèdent au père et à la mère. Ehrenberg, qui fait autorité dans ces matières, parle d'un troisième mode de génération. Il a surpris et figuré un kolpode émettant une multitude d'œufs extrêmement petits. On voit avec quel luxe de procédés divers également féconds la nature a pourvu à la multiplication de ces singuliers animaux; elle ne s'en est pas encore contentée, car elle y joint la faculté de perdre la vie quand ils se dessèchent, et de la reprendre quand on les humecte. M. Balbiani avait observé en 1857 une goutte d'eau déposée sur une lame de verre et où se trouvaient des kolpodes vivans. L'eau s'évaporant, chacun d'eux s'était enkysté et endormi dans son enveloppe. Or, la plaque ayant été de nouveau mouillée en 1864, on a vu chaque kolpode sortir de sa coque et reprendre sans hésitation ses fonctions vitales, interrompues par sept années de sommeil. C'est l'histoire de la belle au bois dormant dans son château. Ainsi les kolpodes vivent dans les mares, s'enkystent quand elles se dessèchent, et revivent aussitôt que l'eau revient. Sur les feuilles, dans les prairies, à chaque pli de rocher ou

de terrain, ils vivent et se multiplient toutes les fois qu'il pleut, et ils s'échappent en poussière endormie quand il fait beau, afin d'aller porter en tous lieux les semences fécondes de leur espèce.

Il nous reste à dire comment les kolpodes apparaissent, et comment M. Coste explique leur genèse prétendue spontanée. Il secoue sur une feuille de papier une poignée de foin; il recueille la fine poussière qui s'en détache, la met dans l'eau et l'observe aussitôt. Il y reconnaît à l'instant des kystes de kolpode, qu'il ne quitte pas des yeux, et il ne tarde pas à les voir se réveiller, se mouvoir et se reproduire. Il y avait donc sur le foin, puisqu'on les découvre au milieu de la poussière qui en tombe, des kystes de kolpode, tout formés, séchés et conservés. Ils revivent aussitôt qu'on les mouille, c'est une faculté qu'on vient de constater; mais ils ne se forment pas : c'est un réveil, non une naissance, un retour à la vie active après léthargie, ce n'est pas une génération spontanée. L'expérience est la même quand, au lieu de secouer les poussières, on fait macérer le foin dans l'eau. Les kystes restés sur les feuilles se remettent à nager, et voilà comment les observateurs inattentifs croient que les kolpodes dont ils n'ont pas vu les kystes ont été spontanément engendrés par la macération. On peut filtrer la liqueur sans rien changer aux résultats : les filtres, même superposés, livrent passage, M. Coste l'a constaté, aux kolpodes, à leurs œufs, aux bacteries, aux vibrions et aux monades. Si peu qu'il en passe d'ailleurs, ils se multiplient rapidement, parce qu'ils trouvent une abondante nourriture dans l'infusion, et comme cette population a besoin de respirer l'air, elle arrive à la surface, où elle forme bientôt une pellicule qui s'épaissit de jour en jour, un monde, un véritable lit d'infusoires, une table commune où les monades dévorent les bacteries, et où les kolpodes mangent les monades.

M. Pouchet interprète ces faits, qu'il a fort bien décrits, d'une manière toute différente. Il soutient que les kolpodes ne peuvent passer à travers les filtres, parce qu'ils sont plus gros que les pores du papier ne sont larges, ce qui est vrai; mais ce raisonnement ne détruit pas le fait que M. Coste affirme, et qu'il explique en disant que les kolpodes gélatineux et mous s'amincissent et s'allongent pour franchir les pertuis. M. Pouchet admet que dans la liqueur filtrée il n'y a rien, ni œufs, ni spores, ni organes d'aucune sorte, mais qu'à la surface, au contact de l'air, la vie s'organise peu à peu, qu'il s'y forme une membrane *proligère*, que celle-ci engendre des œufs spontanés d'où sortent successivement les vibrions, les monades et les kolpodes. Il n'en donne à la vérité aucune preuve décisive, c'est une simple interprétation qu'il propose, et qu'il préfère à celle de M. Coste; mais M. Coste tient à la sienne.

Après avoir exposé les faits, je devrais peut-être, à titre de ren-

seignemens, faire connaître au public les opinions des savans. Je me bornerai à reproduire celle de l'un des secrétaires de l'Académie des Sciences, — la plus haute autorité derrière laquelle on puisse s'abriter, — parce que M. Flourens a résumé ses idées dans la forme nette et concise d'un verdict motivé : « Tant que mon opinion n'était pas formée, je n'avais rien à dire. — Aujourd'hui elle est formée, et je la dis. — Les expériences de M. Pasteur sont décisives. — Pour avoir des animalcules, que faut-il, si la génération spontanée est réelle? De l'air et des liqueurs putrescibles. Or M. Pasteur met ensemble de l'air et des liqueurs putrescibles, et il ne se fait rien. — La génération spontanée n'est donc pas. Ce n'est pas comprendre la question que de douter encore. »

Le lecteur connaît maintenant les pièces importantes de ce grand procès, il n'a plus qu'à le juger. Quant à moi, il me reste une dernière tâche, c'est de montrer le rôle que jouent dans la nature ces êtres chétifs, si peu connus, nos ennemis redoutables ou nos ouvriers laborieux, nos bourreaux ou nos bienfaiteurs.

Tous les êtres, depuis le moment de leur naissance jusqu'à l'heure de leur mort, accomplissent sans interruption un travail chimique déterminé. C'est ainsi que les animaux prennent l'oxygène à l'air pour brûler une partie de leur substance, ou que les végétaux décomposent l'acide carbonique, dont ils gardent le charbon, en rendant l'oxygène à l'atmosphère. La même loi s'applique aux êtres microscopiques, avec cette différence que chaque espèce semble destinée à accomplir une action chimique qui lui est propre. Nous avons vu par exemple que la levûre de bière transforme le sucre en alcool et en acide carbonique : elle ne peut vivre qu'à la condition de remplir cette mission; elle meurt quand le sucre lui manque. Or le règne végétal ne produit jamais d'alcool; mais il crée des masses considérables de sucre dans tous les fruits, dans les tiges, les racines et quelquefois dans les feuilles de quelques plantes. Après la mort du végétal, ces sucres, en dissolution dans l'eau, sont immédiatement envahis par la levûre de bière, qui s'y développe naturellement, qui s'y multiplie et qui les transforme en liqueurs fermentées. C'est ainsi que se font le vin, le cidre, la bière et toutes les boissons fermentées qui s'imposent à l'homme de tous les temps et de tous les pays. A son tour, l'alcool mêlé d'eau devient le réceptacle de vibrions d'une espèce particulière qui s'étalent à la surface, où ils forment une membrane. Ceux-ci ont une propriété toute différente; ils absorbent avec une grande énergie l'oxygène de l'air, le transportent sur la liqueur et brûlent partiellement l'alcool, qui se transforme en vinaigre, et enfin, si on laisse le vinaigre à l'air, il ne tarde pas à être habité par le mycoderme du vin, qui continue

la même action, brûle le vinaigre et en fait de l'acide carbonique et de l'eau. C'est un vibrion qui fait cailler le lait et donne le fromage; ce sont des animaux du même ordre qui décomposent à la longue par fermentation presque toutes les substances animales ou végétales, et comme le nombre de ces petits êtres est innombrable, le petit travail de chacun se multiplie à l'infini, et l'action définitive de ce monde invisible est un des grands ressorts du monde : il mérite qu'on le suive.

Nous lui devons nos boissons fermentées, l'eau-de-vie, le rhum, le kirsch, le genièvre et tous leurs analogues. Nous lui devons l'alcool, qui est aujourd'hui la base de tant d'industries diverses. Nous lui devons encore le vinaigre, le fromage, le levain et par suite le pain, sans compter un grand nombre de substances moins connues. Chaque vase où une colonie de ces êtres s'établit est une fabrique de produits chimiques, une ruche qui travaille pour l'homme, et dont l'homme surveille et dirige l'industrie collective sans la comprendre. Ce rôle ne s'arrête pas là; le monde invisible préside à toutes les décompositions. Nous venons de voir comment il transforme par des étapes successives le sucre en alcool, l'alcool en vinaigre, enfin le vinaigre en eau et en acide carbonique. Ce qu'il fait pour le sucre, il le répète pour toutes les matières organiques. Après la mort, le cadavre de tout animal est livré aux mucédinées qui peuplent sa surface et à des infusoires spéciaux qui vivent sans avoir besoin d'oxygène et se développent à l'intérieur. Ils s'attaquent au sang, à la chair, à tous les liquides de l'économie, à tous les organes. Quand l'œuvre d'une espèce est accomplie, une autre lui succède; la décomposition se continue, et finalement la matière qui avait formé le corps pendant la vie se transforme en eau, en acide carbonique, en ammoniaque; elle est rendue tout entière à la nature minérale : la vie a complété la mort. Si ce monde invisible n'existait pas, les matières animales ou végétales ne se décomposeraient que lentement, et la terre porterait à sa surface, pendant de longues périodes d'années, les restes indécomposés de toutes les générations qui l'ont peuplée. Cette mission des êtres invisibles est bienfaisante et nécessaire. Quelquefois cependant elle se tourne contre le monde apparent : des mucédinées envahissent le raisin, le blé, la pomme de terre, et alors surviennent les grandes calamités publiques; quelquefois aussi elles s'attaquent aux animaux, comme la muscardine aux vers à soie, et probablement aussi quelques espèces frappent l'homme de ces maladies terribles et contagieuses qui dévastent le monde sous le nom de choléra ou de peste. L'attention des savans est dirigée dans cette voie, et l'on peut espérer, par un travail dont il me reste à parler, qu'elle ne s'y portera pas en vain.

Le docteur Davaine consacre depuis quelques années tous ses

soins à l'étude d'une maladie charbonneuse terrible, le *sang de rate*, qui se développe spontanément chez les moutons, qu'elle tue infailliblement. Le sang de ces animaux, examiné au microscope, fut trouvé rempli d'animalcules voisins des bacteries et qu'on a nommés bacteridies. Quand on l'injecte dans le tissu d'un autre animal, on y transporte ces êtres, qui s'y multiplient, et la mort est certaine. La maladie se transmet également, si on fait avaler à un lapin soit le sang, soit un organe d'un animal atteint du sang de rate. On peut sécher le sang infecté, le conserver indéfiniment sans lui enlever les germes des infusoires qu'il contient, et toutes les fois qu'on l'injecte ou qu'on le donne en aliment, on transmet la maladie. Cette étude faite, et les symptômes du sang de rate le rapprochant d'un autre mal terrible qu'on nomme le charbon, on fut conduit à chercher s'il n'existait pas entre les deux affections une connexion plus étroite. Le charbon commence par une pustule maligne de couleur noirâtre, entourée d'un anneau vésiculeux qu'il faut se hâter de cautériser, si l'on veut éviter un empoisonnement général. Or le 14 avril de cette année le docteur Raimbert eut l'occasion de traiter une pustule maligne et charbonneuse survenue chez un charretier dans une ferme où les moutons avaient le sang de rate. Il enleva la pustule, la sécha aussitôt, et la fit tenir au docteur Davaine, qui l'examina au microscope : c'était un feutrage exclusivement composé de bacteridies. Il en fit manger une partie à des lapins qui prirent le sang de rate, qui succombèrent, dont le sang était envahi par les bacteridies et qui communiquèrent le charbon. Voilà donc une maladie transmise des moutons à l'homme, apparaissant chez celui-ci par une pustule, laquelle à son tour peut transporter à tous les animaux le virus particulier qu'elle contient. Et quel est ce virus? Un composé d'infusoires d'une espèce spéciale et venimeuse. La moindre quantité suffit pour tuer, parce qu'elle suffit à semer et à multiplier l'espèce : la maladie est transmise par inoculation, parce que les animalcules passent du sujet atteint à l'individu inoculé; la maladie se propage par l'air, parce que les germes s'envolent et se sèment, peut-être aussi, comme on le prétend, par des piqûres de mouches, parce que celles-ci auraient été les intermédiaires de la transmission des bacteridies. Telle est l'explication, non moins simple que certaine, des effets d'un virus particulier. L'avenir dira bientôt s'il est possible d'étendre à tous les cas analogues une aussi féconde théorie; mais dès aujourd'hui on comprend les espérances des physiologistes, on prévoit leur succès : peut-être va-t-on connaître, éviter et guérir les fléaux contagieux.

J. Jamin.

SANDRA BELLONI

PREMIÈRE PARTIE (1).

I.

Beaucoup de nos lecteurs connaissent sans aucun doute quelqu'une de ces jolies villas, entourées d'ombre et de fleurs, qu'on rencontre de tous côtés, dans un rayon de quinze à vingt milles, autour de la capitale des trois royaumes. Et si l'on n'a pas franchi le détroit, il est encore facile de se figurer ce que ces villas peuvent être en songeant à celles qui peuplent l'ancien parc de Montretout ou les environs de Ville-d'Avray. On voudra donc bien se représenter une de ces élégantes et coûteuses résidences, voisine d'un grand bois communal, telle qu'on la voyait par une belle soirée de mai, au moment où s'ouvrit la porte vitrée donnant sur le parc, alors baigné des clartés de la lune. Trois jeunes personnes en sortirent,

(1) Le roman auquel nous empruntons les élémens de cette étude, — *Emilia in England* (3 vol., London, Chapman and Hall), — est le plus récent ouvrage de M. George Meredith, auteur de quelques récits que le public anglais a déjà remarqués, *Evan Harrington, the Ordeal of Richard Feverel, the Shaving of Shagpat.* Il y a chez M. Meredith une originalité vraie, une verve spirituelle, une indépendance d'allures qui permettent de remplacer à son égard la critique par une de ces *réductions* particulièrement propres à faire connaître certaines œuvres de la littérature anglaise. Dans son roman d'*Emilia*, l'auteur groupe autour d'un type étranger, fidèle et naïf portrait, un certain nombre de figures indigènes qui lui fournissent d'heureux contrastes et, comme disent les peintres, des *repoussoirs* énergiques. C'est une composition *sui generis*, dont la saveur piquante et la désinvolture philosophique nous ont parfois rappelé un des maîtres de la fiction moderne, que nous tenons à honneur d'avoir eu pour ami, Henri Beyle, l'auteur des nouvelles italiennes qui ont figuré avec tant d'éclat parmi les premiers travaux de la *Revue*. C'est sous son invocation que nous plaçons un travail auquel, nous aimons du moins à le croire, son suffrage n'eût pas manqué.

chacune au bras d'un *gentleman* à peu près de son âge. Derrière les trois couples qui prenaient gaîment leur essor dans la direction du bois ténébreux, deux autres représentans du sexe fort marchaient isolés. Le premier, d'une maturité grisonnante, avait roulé autour de son cou un collier de fourrure et relevé autour de ses oreilles le collet d'un épais paletot. Le second, beaucoup plus jeune, portait lestement sur l'oreille un de ces bérets plats maintenus par une mentonnière élastique qui trahissent le militaire en petite tenue. Ses fines moustaches, sa taille svelte et serrée, ses longues jambes nerveuses au bas desquelles tintait l'éperon sonore, ne permettaient guère de méconnaître en lui l'officier de cavalerie déguisé en simple bourgeois.

Un excellent motif avait dispensé ce joli garçon de disputer aux trois autres le bras d'une des beautés rieuses qu'ils escortaient ensemble : il était le frère de celles ci et profitait amplement du sans-gêne absolu qui compte parmi les priviléges d'une parenté si proche. Quant à son acolyte, — l'homme au collier d'ourson, — en sa qualité d'étranger et de millionnaire désabusé, il n'avait suivi qu'en maugréant la bande joyeuse, très disposée à s'égayer de ses doléances en sourdine.

Peut-être ne faut-il pas aller plus avant sans mettre des noms au bas de toutes ces figures; peut-être aussi devons-nous révéler, sous peine de la voir très mal interprétée, le secret de cette expédition nocturne. Sachez-le donc, les trois belles promeneuses qui viennent de franchir le seuil de cette belle villa, nommée Brookfield, sont les filles d'un riche négociant de la Cité, Samuel Bolton Pole, qu'un veuvage précoce a livré à leur implacable domination. Arabella est l'aînée, Cornelia vient ensuite; Adela, récemment sortie d'un pensionnat à la mode, est séparée des deux autres par un laps de quelques années. Wilfrid, leur frère, blessé dans l'Inde, a profité d'un congé de convalescence pour rentrer provisoirement sous le toit paternel. Les trois autres cavaliers ne nous arrêteront guère. L'un est Tracy Runningbrook, célébrité naissante, grand poète en herbe, qui peut-être ne fleurira jamais. Arabella s'est emparée de lui en vertu du droit d'aînesse, et regrette déjà de s'être laissé attirer, comme tant d'autres phalènes féminins, par les rayons de l'astre futur; elle le regrette parce que sa sœur Cornelia semble prendre grand plaisir aux propos galans de M. Sumner, jeune débutant au barreau, mis en relief par une ou deux causes célèbres. Quant à Edward Buxley, le partner de la sœur cadette, il n'existe pour miss Arabella qu'à l'état de souvenir. Ce jeune homme, fils d'un opulent *alderman*, avait paru prétendre à sa main jusqu'au moment où M. Pole, cédant à regret aux persécutions de ses filles, retira de ses affaires le capital très considérable qu'il allait consacrer à l'acquisition im-

productive de Brookfield. Dès lors, — et sans que nous cherchions à établir une corrélation directe entre ces deux faits, — les assiduités d'Edward se ralentirent, et Arabella se persuada très vite qu'elle les avait découragées de propos délibéré. Ce malentendu, qui faisait le compte de l'un et de l'autre, n'avait jamais été bien tiré au clair, et le fils de l'*alderman*, redevenu le familier d'une maison après tout fort agréable, s'y livrait sans trop de scrupule, vis-à-vis d'une pensionnaire inexpérimentée, aux plaisirs d'une *courtship* qui n'avait rien de compromettant.

Reste M. Périclès, l'homme frileux. C'était un Grec, ainsi que son nom l'indique assez, un de ces Grecs que l'instinct commercial a groupés autour de la Bourse de Londres, et qui savent y faire concurrence aux Israélites les plus retors. Celui-ci, après avoir jeté fort vite les bases d'une belle fortune, n'avait pas cru devoir absorber sa vie tout entière dans le culte de Mammon, si stérile en pures jouissances. Doué d'une vraie passion pour les beaux-arts, pour la musique surtout, et plus spécialement pour celle qui parle le mieux aux sens, alliée qu'elle est aux pompes et aux prestiges de l'art dramatique, il avait, comme dilettante, une renommée européenne. Pas un directeur d'opéra ne méconnaissait son autorité critique et ne doutait de son *flair*. Les plus fameux *tenori* s'enorgueillissaient de s'entendre tutoyer familièrement par un juge de cette valeur, et la fierté des *prime donne* se prêtait à ce qu'il les appelât toutes par leur petit nom. M. Périclès était resté cependant le principal commanditaire et l'associé anonyme de la grande maison Pole et compagnie, l'inspirateur secret de ses plus audacieuses spéculations, le critique parfois incommode des incertitudes, des timidités à contretemps qui les faisaient avorter.

Quoi qu'on en puisse penser, cette position spéciale n'était pour rien dans les promesses flatteuses au moyen desquelles les trois filles de son associé cherchaient à l'attirer, à le retenir auprès d'elles. Son origine exotique, son opulence vagabonde, ses instincts de connaisseur, l'espèce de célébrité qu'il leur devait, le leur recommandaient comme une addition notable au personnel de leurs réunions. Elles avaient eu d'ailleurs à l'y fixer de haute lutte, car de redoutables rivales, les *misses* Tinley de Bloxholme, — aspirant, elles aussi, à la suprématie de leur petit monde, — n'eussent pas mieux demandé que d'enlever aux dames de Brookfield cette espèce de Crésus oriental et musical; mais on dansait trop chez les Tinley, on n'y chantait pas assez, et Périclès, après un temps d'hésitation, s'était définitivement décidé en faveur de celui des deux cercles où Beethoven et Mozart avaient la palme sur la valse et la polka.

Cette tendance spéciale de la société formée sous les auspices

du trio féminin qui gouvernait la maison du riche négociant expliquera suffisamment l'émotion qu'y avait produite un incident assez étrange en lui-même. Miss Adela, se promenant un soir aux limites du parc, avait entendu s'élever dans les profondeurs de la forêt, dont la séparait un simple saut-de-loup, un chant d'une douceur et d'une puissance tout à fait exceptionnelles. Edward Buxley, — honni soit qui mal y pense, — se trouvant par hasard dans les mêmes parages, le même soir et à la même heure, confirmait le récit d'Adela. La voix mystérieuse était, selon lui, un soprano magnifique, manquant peut-être de quelque culture, mais servi par un instinct musical de premier ordre. Fallait-il en croire un juge si peu compétent? Tel ne fut point l'avis de M. Périclès, tout naturellement porté à n'avoir de confiance que dans ses propres appréciations. Il n'accueillit donc la nouvelle qu'avec une dédaigneuse indifférence. Les dames de Brookfield tout d'abord en furent choquées; puis il vint à l'esprit de l'une d'elles que cet incroyable sang-froid pouvait bien cacher un projet de mystification. — Nul doute, disait Cornelia, que cette voix si rare ne soit une découverte de notre ami. C'est pour la mettre en relief qu'il nous la présente avec toutes ces précautions romanesques. Feignons à notre tour de le prendre au mot, acceptons notre rôle dans l'espèce de comédie qu'il organise à notre intention, et remettons à des temps meilleurs le soin de lui prouver que nous n'avons jamais été dupes de sa ruse.

Cela dit, on avait organisé une véritable battue pour prendre comme au filet le rossignol inconnu, et on avait prié M. Périclès, avec une insistance quelque peu railleuse, de se joindre à cette expédition particulièrement digne de lui. Le Grec s'était débattu longtemps, accréditant par ses résistances mêmes, qui semblaient jouées, l'hypothèse de miss Cornelia. Et maintenant ils marchaient à la même découverte, quelque peu méfians les uns des autres, — car Périclès avait aussi ses arrière-pensées, — et fort en garde contre les piéges vers lesquels on les attirait, pour ainsi dire, à l'appeau.

Notre Grec, qui trébuchait presque à chaque pas sur quelque tronçon d'arbre abattu, et qui défendait à grand'peine son visage contre l'atteinte des branches invisibles, continuait, chemin faisant, de protester et de pester. — Comment croire, disait-il, qu'une voix de quelque valeur va se compromettre en plein air par un froid pareil? En tout cas, elle appartiendrait à un être idiot, et les idiots, quoi qu'on en puisse dire, ne sauraient si bien chanter. — Ce discours triomphant venait d'arracher un grand éclat de rire à nos joyeux promeneurs, et ils foulaient de plus belle tantôt les fougères sèches, tantôt les mousses élastiques, quand Périclès lui-même les

arrêta court par un geste impérieux. — Chut! s'était-il écrié, tournant la tête et l'oreille tendue au vent... La halte se fit aussitôt. Un silence de mort succéda aux rires et aux propos bruyans de cette belle jeunesse. La voix alors, qui venait de s'élever dans un massif lointain, arriva jusqu'au groupe attentif, planant sur la brise des nuits, douce et veloutée comme un de ces rais de lune qui argentaient la tige des bouleaux et la cime des chênes. Un frémissement de harpe accompagnait cet organe puissant, qui lançait aux échos un vieil air italien empreint d'une grâce austère et d'un charme pénétrant. « Stradella! » dit simplement Périclès, lorsque la dernière note, ayant cessé de vibrer, laissa respirer l'auditoire. Ce mot fut prononcé avec tant de conviction, avec un étonnement si vrai, une émotion si naturelle, que le soupçon n'était plus possible. — Maintenant, ajouta-t-il après une pause, maintenant ce n'est pas tout. Il s'agit de retrouver cette femme! — Et soudain, oubliant ses précautions, laissant glisser de ses épaules la fourrure qui les abritait, franchissant d'un pas agile les halliers et les ronces, il se mit à courir du côté d'où partait la voix. Ses compagnons le suivirent comme emportés par son impétueux élan.

Une sorte de monticule arrivant à mi-hauteur des sapins les moins élevés se dressait au milieu d'une assez vaste clairière. Une vieille femme, soupçonnée de sorcellerie, s'y était naguère installée au mépris de l'autorité locale, et on y voyait encore quelques pans des murailles en pierres sèches qui lui avaient servi de remparts, quelques arbustes redevenus sauvages après avoir décoré son misérable jardinet. Sur ce tertre désolé, tout contre un pin de taille naine auquel une de ses branches fièrement projetée en avant donnait un faux air de cèdre, la cantatrice était assise. Un prélude que ses doigts errans sur la harpe venaient d'esquisser au moment même attira irrésistiblement autour d'elle, avec une hâte quelque peu incivile, les curieux qui s'étaient permis de la poursuivre. Rangés en demi-cercle et distinguant à peine dans l'obscurité la blancheur de son bras, l'éclat indécis de la harpe dorée, ils ne pouvaient lire sur sa physionomie aucun indice du ressentiment que leur *intrusion* autorisait de reste. En tout cas, ils ne l'intimidaient guère, car elle aborda immédiatement, et sans que leur présence parût la gêner le moins du monde, un second morceau tout différent du premier.

Ce n'était plus un de ces chants que sculptait en quelque sorte la vieille école italienne. A la fois vague et passionné, laissant entrevoir quelques éclairs de génie à travers l'expression nuageuse d'une mélancolie poussée jusqu'à l'angoisse, on ne pouvait y trouver que l'intention, le projet, l'esquisse indécise d'une belle œuvre. A certain passage, la voix de la chanteuse sembla se ramasser sur

elle-même comme le lion qui prend son élan, et on entendit tout à coup jaillir de son gosier une note inattendue, victorieuse, qui remua ses auditeurs jusqu'au fond de l'âme, et leur arracha un murmure d'admiration.

A ce premier transport succéda un grand embarras. Il s'agissait en effet de justifier une démarche tout à fait irrégulière, une indiscrétion flagrante, un crime de lèse-étiquette. Ce fut encore M. Périclès qui s'en chargea, et qui, le chapeau à la main, pria la chanteuse de vouloir bien lui pardonner, ainsi qu'à ses jeunes amis, une inconvenance dont elle avait le droit de se formaliser. Les trois *misses* attendaient avec une certaine anxiété la réponse de la mystérieuse cantatrice. Leur surprise ne fut pas médiocre lorsque la jeune fille, — qu'elles reconnurent pour telle à son débit inégal et précipité, — répondit tout simplement : — Restez, restez, monsieur,... vous et les vôtres; tant mieux si je vous fais plaisir! — Phrases tout à fait inusitées en pareille circonstance dans la grammaire mondaine de ces belles dames.

— Je sens, reprit l'inconnue, je sens que je chante mieux quand on m'écoute.

— Ah! sans doute, insinua Cornelia, qui se piquait de recherche sentimentale et professait l'amour des nuances raffinées, il y a là comme un courant de sympathies mutuelles, une réfraction...

— Peut-être bien,... interrompit la jeune fille avec un honnête sourire, peut-être bien; mais ce qui est certain, c'est que j'aime à être écoutée.

La culture manquait évidemment à cette âme naïve. On cessa donc de subtiliser, et tout bonnement on la pria de chanter encore, ce qu'elle fit de la meilleure grâce du monde, sans se faire valoir autrement que par la verve et l'entrain avec lequel fut exécuté un troisième air, où quelques notes d'une tristesse poignante rompaient çà et là, de la façon la plus bizarre, une série de joyeuses et brillantes fioritures.

— Voyons, dit M. Périclès, qui s'était plusieurs fois frappé le front d'un air perplexe, daignerez-vous m'apprendre d'où cela peut être tiré? Je reconnais bien un morceau de facture italienne,... pas de doute à cet égard; mais d'où vient-il? Il y a çà et là des choses admirables. Où l'avez-vous pris? Je ne puis le deviner.

— Ce morceau est de moi, répondit tranquillement l'inconnue.

— Pardon, chère demoiselle, nous nous entendons bien, n'est-ce pas?... Je parle de la musique.

— Eh bien! cette musique, je l'ai composée.

— *Brava*, mademoiselle!... Pourrait-on demander *bis?*

Les *misses* Pole se joignirent à cette requête, qui trouva très bon accueil. La petite personne semblait vraiment ravie de « leur faire

plaisir. » De leur côté, sentant qu'elles s'étaient humiliées au-delà du nécessaire, elles n'en étaient que plus disposées à se montrer gracieusement protectrices. Quel joli mystère n'entrevoyaient-elles pas dans cette rencontre inouie! Le mystère par malheur dura peu.

— Je ne demanderais pas mieux que de chanter pour vous jusqu'à demain matin, dit l'inconnue, qu'elles sollicitaient encore; mais les gens de la ferme ne retarderont certainement pas leur souper en mon honneur, et, si je laisse passer l'heure, il faudra me coucher à jeun.

— Vous avez beaucoup de chemin à faire? hasarda la plus jeune des trois *misses*.

— Il y a, d'ici chez le fermier Wilson, vingt bonnes minutes à travers bois.

— Et vous venez tous les soirs?

— Tous les soirs, quand il ne pleut pas.

— C'est une affaire d'inspiration,... reprit Cornelia; la solitude...

— Je n'ai vraiment pas le choix, interrompit la chanteuse. La bonne dame de la ferme est un peu malade, et toute une journée de musique lui fatigue la tête, à ce qu'elle dit... Il faut donc que je vienne ici, sous peine de ne pas faire une note pendant la soirée.

— Accordez-moi que ce site un peu sauvage éveille en vous des impressions...

La naïve enfant ouvrait de grands yeux en face de cette phraséologie énigmatique. — Mon Dieu, mademoiselle, cet endroit est moins exposé au serein... Je commence à m'y trouver assez commodément...

L'imposante Cornelia recula d'un pas, légèrement mortifiée. La lune, qui montait dans le ciel et dont les rayons obliques vinrent éclairer en cet instant l'inconnue, occupée à remettre sa harpe dans le fourreau, la montrait fort simplement ajustée, avec un chapeau hors de mode et des bottines dont l'une était lacée de travers, ce que les trois châtelaines remarquèrent du même coup d'œil.

Wilfrid Pole, qui la vit en passe de charger sa harpe sur ses épaules, s'élança, le galant cornette, pour lui disputer ce fardeau. Elle le remercia d'un sourire fort avenant.

— Vous êtes trop bon, disait-elle, je ne pourrais la porter; aussi ai-je amené Jim... Jim! Jim!... où êtes-vous?

Un jeune paysan aux larges épaules se montra tout à coup derrière un buisson à l'ombre duquel il était resté couché jusque-là.— Tenez, prenez ceci avec précaution, continua l'inconnue; garez-vous des branches, n'allez pas trébucher, et... Mais au fait, votre air,... vous n'avez pas eu *votre* air, reprit-elle, s'interrompant. Et avec un regard d'intelligence jeté vers son nouvel auditoire : — C'est l'air de Jim, un air qu'il aime et qu'il a bien voulu m'apprendre.

Sur quoi, défaisant à moitié l'enveloppe de la harpe, elle exécuta gaîment une espèce de *reel* vulgaire qui faisait alors les délices des tavernes, et dont Jim s'était épris tout particulièrement.

Les *gentlemen* trouvèrent charmante la condescendance dont elle faisait preuve, et plus charmantes encore les variations originales qu'elle brodait sur ce thème insignifiant. Les dames ne rompirent le silence qu'au moment des adieux, et pour demander à l'inconnue si elles n'auraient pas le plaisir de l'entendre encore.

— Tant que vous voudrez, reprit-elle simplement.

Mais on put noter un certain embarras dans le salut qu'elle adressa aux quatre jeunes gens pour prendre congé d'eux.

— Bonne nuit, miss! lui cria M. Périclès lorsqu'elle s'éloignait déjà.

Elle se retourna pour lui répondre, et la dernière révérence qu'il reçut d'elle à vingt pas n'était déjà plus si gauche.

L'enthousiasme avec lequel les trois sœurs auraient voulu parler d'une rencontre si poétique se trouva quelque peu gêné par certains détails d'une prose incontestable. La bottine mal lacée et ce *finale* dédié à M. Jim contrariaient, refroidissaient évidemment leur admiration.

— A-t-elle conscience de son talent, ou n'est-ce qu'une faculté brute, un simple don de nature? demandait à M. Sumner l'imposante Cornelia.

— Conscience ou non, lui répondit Wilfrid, qui marchait à côté de sa sœur, si j'avais eu sous la main une douzaine de bouquets, je les lui aurais jetés sans balancer.

M. Périclès, emmitouflé dans sa peau d'ourson, paraissait livré aux réflexions les plus abstruses. — Oui, ma foi, s'écria-t-il enfin, levant le doigt comme pour indiquer un parti bien décisif... Je vais faire un coup de tête... Je la place dans un conservatoire pendant deux ou trois ans,... et quand elle aura terminé son éducation musicale, il y aura du bruit à la Scala... Non, c'est à Paris que nous la ferons entendre tout d'abord... Non, à Londres... Londres en aura l'étrenne... Oui certes, fallût-il prendre la direction d'un théâtre, fallût-il acheter un journal, fallût-il dépenser un million et plus!...

Je ne sais pourquoi cette apostrophe déplut à Wilfrid; mais jamais il n'avait trouvé plus désagréable la voix rude et l'accent étranger de l'opulent *dilettante*.

II.

Le lendemain dimanche, au grand désespoir de M. Périclès, on n'entendait de toutes parts à Brookfield que réminiscences musi-

cales. Chacun fredonnait de souvenir les airs entendus la veille. Il se trouva que Wilfrid seul avait retenu correctement le début du chant inédit dont l'inconnue avait revendiqué l'invention. Chacun le complimenta sur son excellente mémoire, dont Adela ne parut pas autrement étonnée. — Je l'ai toujours vu, disait-elle, se souvenir aisément de ce qui l'intéressait.

Le bon M. Pole, dont l'attention était éveillée par ce bruit inaccoutumé, proposa de faire inviter l'inconnue, et M. Périclès se chargea spontanément de la commission. Wilfrid, lui, se garda bien de souffler mot. On put seulement s'étonner de l'empressement inusité avec lequel il proposa d'accompagner ses sœurs quand elles partirent pour le service dominical. Au retour, elles narguèrent M. Périclès, qui s'était ironiquement refusé à ce qu'il appelait effrontément « la corvée religieuse... »

— Vous y avez perdu, lui dit Arabella.

— Un sermon peut-être?

— En effet, et d'abord un excellent sermon, mais de plus...

— De plus?...

— Une excellente musique. Le nouvel organiste s'est surpassé.

— Qui est-il? l'avez-vous vu?

— Les organistes sont invisibles, ne le savez-vous donc pas?

— Est-ce un homme enfin? est-ce une femme?

— Un rideau nous le dérobait; comment voulez-vous que je le devine?

— Et vous n'êtes pas plus curieuse de savoir à quoi vous en tenir sur un artiste de talent? s'écria Périclès en haussant les épaules.

Wilfrid, qui reparut seulement à l'heure du *lunch*, laissa négligemment tomber ces mots : — A propos, en sortant de l'église, j'ai retrouvé la jeune personne que nous avons entendue hier au soir.

— Elle va donc à l'église? s'écrièrent les trois sœurs tout d'une voix, et leur étonnement prouvait assez qu'elles l'avaient de prime abord classée parmi les païennes.

— Elle y va si bien, répondit Wilfrid, qu'elle tenait l'orgue.

— C'était elle?... Eh bien! comment l'avez-vous trouvée? Est-elle présentable?

— Je n'ai guère d'opinion là-dessus... Elle m'a paru assez bien. Son costume, sa manière d'être sont modestes.... Au surplus, si vous voulez en savoir plus long, adressez-vous à miss Laura Tinley... Elles causaient ensemble quand je m'en suis revenu...

Ici, pour un cornette de dragons, M. Wilfrid Pole manifestait une rare perspicacité diplomatique. Il venait de lancer un argument décisif. La grande prétention des dames de Brookfield était de constituer un salon modèle, où des notabilités de tout ordre attireraient un nombre toujours croissant de riches badauds. Tel était aussi l'*objec-*

tif des dames de Bloxholme, la villa des Tinley. De là une rivalité secrète qui se portait parfois à de bizarres extrémités. On se disputait, on s'arrachait les célébrités, les « phénomènes; » la musicienne tombée des nues en promettait un des plus piquans, des plus imprévus qui se pussent rencontrer : allait-il être escamoté au passage par les Tinley? A peine cette réflexion faite, toute incertitude cessa pour les trois sœurs. Il fallait, sans perdre de temps, gagner une marche sur l'ennemi. L'invitation fut décidée en principe. On consulta pour la forme les *gentlemen* présens, sauf M. Périclès, à qui l'on réservait le plaisir d'une surprise, et, comme ils approuvaient à l'unanimité, toute difficulté parut levée.

— Pourtant, remarqua miss Cornelia, nous ne savons pas encore comment elle s'appelle.

— Belloni,... miss Belloni, dit aussitôt Wilfrid.

— Vous êtes sûr?... Comment l'avez-vous appris?

— Elle l'a dit ainsi à Laura Tinley.

Cinq minutes après, les trois sœurs s'acheminaient à pied vers le domicile du fermier Wilson, et le lendemain même miss Belloni, installée à Brookfield, passait à l'étamine critique de ses trois nouvelles amies, qui, après vingt-quatre heures d'épreuve, la déclarèrent « une personne comme tout le monde, une créature sans idées, sans instruction réelle et d'un appétit sauvage. » Sur la foi de Tracy Runningbrook, le poète, qui la trouvait « amusante, » elles en vinrent à prendre en bonne part certaines excentricités dont elles se fussent aisément formalisées sans cette indulgente approbation, et se décidèrent à rire de bien des allures qui auraient pu les choquer. M. Périclès, d'un autre côté, continuant à vanter miss Belloni comme une musicienne hors ligne, elles crurent pouvoir sonner de la trompette et convier à une soirée — dont la jeune virtuose serait à la fois le prétexte et l'ornement principal — le ban et l'arrière-ban de leurs connaissances. Lady Gosstree elle-même, la grande dame du district, dont la curiosité avait été habilement stimulée, promit d'assister à cette réunion.

Adela provisoirement s'était donné pour mission de « faire jaser » la jeune inconnue : on eût voulu savoir quelque chose de ses parens et de son passé; mais les questions les plus détournées, les plus délicates investigations, la trouvaient cuirassée d'une impénétrable réserve. Le plus curieux de ce tournoi féminin, c'est qu'Adela, repoussée avec perte dans toutes ses tentatives d'enquête indirecte, se prit d'une vive affection pour l'énigme vivante dont elle ne pouvait obtenir le mot. Le moindre témoignage d'amitié suscitait chez la nouvelle venue une reconnaissance si vraie, ses grands yeux noirs répondaient si bien à un regard sympathique!... En toute autre circonstance, elle gardait un sérieux impassible, sui-

vant son chemin sans demander conseil à personne, s'accommodant de chacun et de toute chose, comme une personne absorbée en ses pensées, et dont une voix secrète occupe l'oreille.

En attendant l'exhibition qu'on allait faire d'elle, les leçons de tenue et d'étiquette ne lui manquèrent certainement pas; elle les écoutait avec une certaine déférence, mais ne paraissait pas pouvoir comprendre en quoi consistaient ces « limites » qu'on lui signalait entre certaines personnes et certaines autres, et que celles-ci devaient invariablement respecter, tandis que celles-là pouvaient les franchir impunément. Adela, dans le feu d'une leçon destinée à lui faire apprécier cette distinction subtile, imagina un beau jour de rehausser par une légère caresse un compliment adressé à l'intéressante virtuose. Celle-ci prit à peine garde au compliment, mais la caresse trouva tout aussitôt le chemin de son cœur; elle y répondit par une chaude étreinte et un baiser fougueux dont s'alarma la susceptibilité aristocratique de miss Adela, fort étonnée de cet empressement plébéien et très prompte à s'y dérober.

Le grand soir venu, on installa le « prodige » dans un coin du salon, après s'être assuré qu'il n'avait besoin de rien, et que son indigne appétit ne le conduirait pas à quelque manifestation inconvenante. Wilfrid vint charitablement lui tenir compagnie jusqu'au moment où M. Périclès se plaça, tiers incommode, derrière le fauteuil de sa future protégée. Puis arriva Tracy Runningbrook, dont les gestes animés, la flamboyante chevelure et les yeux gris contrastaient singulièrement avec les cheveux de jais, le regard calme et noir, l'impassibilité monumentale de son interlocutrice. — Qui est-elle? Comment la nommez-vous? lui demandait-on tout bas à chaque instant, et il répondait invariablement par quelque échappatoire bouffonne, par quelque défaite absurde, à ces questions fatigantes. Enfin parut lady Gosstree. — Où est votre rossignol? demandait sa seigneurie à haute voix. — Où est ce prodige? reprit avec affectation Laura Tinley. Arabella, qui les accueillait, se garda bien de répondre à l'une ou à l'autre; mais l'interpellation de miss Tinley lui fit faire un léger retour sur la pieuse fraude que Wilfrid avait employée naguère. En attendant qu'elle pût s'en expliquer avec lui, elle installa derrière le piano tour à tour trois ou quatre innocentes victimes, sacrifiées à la mise en relief de la cantatrice annoncée. Pendant qu'elles massacraient à l'envi quelques sonates magistrales, miss Belloni et Périclès échangeaient des regards à fendre l'âme, dont Wilfrid s'étonnait *in petto*, ne comprenant rien à ces intelligences si subitement nouées entre eux.

Ainsi qu'il était convenu, miss Belloni vint chanter ensuite, par manière de prélude et sans recommandation particulière, un de ces petits airs napolitains dont l'originalité naïve est d'un effet presque

infaillible. On ne sut pas, faute de programme, reconnaître la grande artiste promise, et lady Gosstree, tout en s'éventant, laissa échapper à grand'peine un : « c'est gentil, cela! » qui fit tressaillir d'effroi les trois ordonnatrices du concert. Elles se repentaient d'avoir invité sa seigneurie, qui véritablement se souciait de musique aussi médiocrement que possible. Après une délibération rapide, à voix basse, par-dessus le piano, miss Arabella se préparait à exécuter un *quartetto* de Mendelssohn; mais un génie malin contrecarrait ce soir-là tous ses plans. Le violon ne pouvait trouver l'accord, et la chanterelle se rompit. M. Pole, consterné de cet accident, oublia les prescriptions impérieuses qui lui interdisaient de prendre tout haut la parole, ses filles se méfiant un peu de la syntaxe paternelle. Il n'y avait pas de temps à perdre pour parer au désastre qui menaçait. Arabella fit signe à miss Belloni, qui vint aussitôt s'installer près de sa harpe, et dont le merveilleux contralto domina immédiatement toutes les voix. Le silence s'établit, puis, à mesure que se développait ce magnifique organe, on entendit naître un murmure d'heureux présage et des applaudissemens contenus qui ne demandaient qu'à éclater.

Wilfrid sentait palpiter son cœur. Personne dans l'auditoire n'était plus inquiet, plus disposé à se montrer sévère; toutefois ces notes brillantes le tenaient captif. Était-ce bien là « ce talent brut » dont ses sœurs affectaient de parler si légèrement? Mais au plus beau moment il vit le regard de la chanteuse dirigé du côté de Périclès, dont elle semblait solliciter l'approbation. Le terrible connaisseur haussa les épaules. Aussitôt une vive angoisse rapprocha les noirs sourcils de miss Belloni; ses doigts se crispèrent sur la harpe, et ses paupières semblèrent vibrer comme les cordes sonores : nouveau regard vers Périclès, dont les yeux blancs levés au ciel semblaient intercéder les puissances d'en haut et leur demander grâce pour une imprudente sur le point de faire naufrage. La voix de la jeune fille perdit immédiatement le ressort, les vibrations qu'elle avait eus jusque-là. Quand elle voulut, en désespoir de cause, lancer cette note triomphante dont l'effet avait paru si merveilleux à ses auditeurs de la forêt, son gosier contracté refusa de la laisser jaillir; la note vacilla, on eût dit qu'une invisible main étranglait la pauvre cantatrice, qui se leva aussitôt, les yeux baissés, pour s'enfuir. — *Fiasco*, mon enfant! lui cria Périclès, implacable dans sa franchise. Maints applaudissemens protestèrent contre cet arrêt cruel, mais ils ne pouvaient tromper miss Belloni, encore moins la consoler de sa défaite : elle croyait moins à ces bravos sans loyauté qu'à la brutale apostrophe de l'inflexible juge, et sortit pour ne pas se mettre à pleurer devant tout le monde.

Wilfrid l'avait suivie des yeux, et quelques minutes après se

glissa sur ses traces. Au détour d'une allée, il l'aperçut debout à côté d'un laurier de Portugal. M. Périclès était auprès d'elle. Le jeune officier les allait rejoindre quand le bruit d'un sanglot l'arrêta court.

— Vous êtes cruel, disait miss Belloni.

— Je ne suis que sincère, et vous le savez de reste.

— Ils trouvaient tous que je chantais bien.

— Et après?... Pensez-vous qu'ils eussent raison?...

Wilfrid, qui se fût immédiatement retiré, s'il eût pensé que les deux interlocuteurs traitaient de matières confidentielles, se sentit dès lors encouragé à prêter l'oreille.

— Vous vous y connaissez mieux que ces gens-là, je le sais fort bien, reprit la jeune fille; mais vous-même vous m'avez applaudie.

— Un effet de lune, ma chère enfant... Peut-être ne pouvez-vous chanter qu'en plein air.

— Au surplus croyez-vous que j'aie besoin de leurs éloges?... Pourvu que je leur fasse plaisir, c'est l'essentiel.

— En ce cas, un orgue des rues vous suffirait. Inutile de perfectionner votre chant... Tenez, mon enfant, allons au fond des choses. Vous avez une belle voix... sauvage... La culture vous manque, et ces *bravos* à contre-sens vous égarent... Vous descendez au grand galop la mauvaise pente... Quand vous visez à l'effet, vous lâchez à toute bride vos notes aiguës,... et vous détonnez, ma petite,... vous détonnez...

Ici M. Périclès jugea bon de renforcer son argument par une abominable imitation de la note condamnée. Miss Belloni se mit à pleurer comme s'il l'eût mordue.

— Que faire alors? reprit-elle d'un air découragé.

— Cela dépend. Où logez-vous à Londres?

Point de réponse.

— Comptez-vous y retourner bientôt?

— Pas encore...

— Ah! vous n'avez pas assez chanté au clair de la lune?

— Ces dames sont si bonnes. Je suis si heureuse auprès d'elles... Quand je les aurai quittées...

— Eh bien?

— Eh bien! poursuivit la jeune Italienne, j'attendrai qu'il ne me reste plus d'argent.

— En avez-vous pour longtemps?

Miss Belloni ne parut pas autrement effarouchée de cette question à brûle-pourpoint. Elle calcula sur ses doigts avant de répondre.

— Il me reste, dit-elle ensuite naïvement, quatre livres et dix-neuf shillings.

— Et ceci mangé, vous retournez chez le vieux Belloni?

— Chez mon père... Il le faut bien.

— Pas le moins du monde, riposta aussitôt Périclès, et penché à l'oreille de la jeune fille, il y laissa tomber quelques paroles qui lui arrachèrent une exclamation joyeuse. Wilfrid battit aussitôt en retraite, honteux d'avoir été sur le point de surprendre, sans le vouloir, un secret dont il ne démêlait pas bien la portée. Dix minutes après, il entendit la « chanson de la forêt » exécutée par miss Belloni d'une façon triomphante. La glace était rompue. On applaudissait à outrance et de bonne foi. — Décidément, disait lady Gosstree, cette petite est bonne à écouter.

— Meilleure encore à connaître, ajouta Tracy le poète. C'est un artiste de naissance; mais je crains bien qu'on ne me la perde...

— Besogne dont vous vous chargeriez tout seul très volontiers! interrompit lady Gosstree en lui donnant un léger coup d'éventail par manière d'adieu... Allons, allons, mauvais sujet, amenez-nous ces dames à dîner, et n'oubliez pas votre protégée!.. Nous tâcherons de la présenter à quelques personnes en état de la servir.

C'était la première invitation de la grande dame à ses jeunes voisines. Arabella, tout à fait radieuse, se remerciait intérieurement d'avoir distingué, nonobstant ses dehors passablement bizarres, le jeune poète méconnu chez les Tinley, et qu'elle leur avait enlevé en un tour de main. Par contre-coup, miss Laura Tinley était navrée de remords. Comment n'avait-elle pas su à temps que Tracy appartenait, par sa mère du moins, à la caste sacro-sainte? Ni l'une ni l'autre, bien entendu, ne faisait remonter l'invitation à qui de droit, c'est-à-dire à miss Belloni. Celle-ci, en attendant, ne pouvait plus quitter Brookfield. Cornelia lui donnait des leçons de tenue, Wilfrid des leçons d'équitation. Le troisième jour après la soirée, on apporta une grande caisse adressée à miss Emilia Belloni; déballage fait, il se trouva qu'elle renfermait une harpe toute neuve, ouvrage d'un facteur excellent.

— Il ignore donc, remarqua simplement l'aimable virtuose, que j'ai un autre nom de baptême?

— Quel est cet *il?* demanda aussitôt miss Adela. Comment savez-vous si ce cadeau ne vous vient pas d'une dame?

— Allons donc, c'est M. Périclès qui l'envoie...

Et tandis qu'elle passait machinalement ses mains sur les cordes, Emilia se prit à soupirer. Les trois *misses* de Brookfield ne purent s'empêcher de l'interroger des yeux. Wilfrid vint à rentrer en ce moment. — Tenez, lui dit Emilia en montrant la harpe, dont les cordes vibraient encore, voilà ce que je vaux pour M. Périclès.

— Rien que cela! répliqua-t-il avec une nuance de galanterie; mais il se garda bien de rien ajouter.

En somme, il était passablement assidu près de miss Belloni; c'était avec lui qu'elle allait cueillir des bouquets de fleurs sauvages. Il lui apprenait le nom des arbres et celui des oiseaux. Ses trois sœurs, dont il accueillait en riant de très bon cœur les remarques épigrammatiques au sujet de la jeune Italienne, ne voyaient dans celle-ci qu'un simple jouet dont le cornette amusait ses loisirs. Comment se figurer un garçon si gai, si franc, si ouvert, égaré dans un labyrinthe sentimental, un jeune homme si répandu, si bien venu des dames en sa qualité de héros, épris d'une petite bohémienne? Aussi l'avaient-elles chargé de pénétrer adroitement les secrets qu'Emilia leur dissimulait si bien, de savoir quels étaient ses parens, comment elle avait vécu jusqu'alors, par quels incidens elle avait été amenée chez le fermier Wilson. Il avait accepté cette mission, et peut-être sans arrière-pensée; mais il se trouvait ainsi devant une véritable énigme, qui, nous ne pouvons nous le dissimuler, le préoccupait de plus en plus. Cette enfant, qui répandait tant d'émotion autour d'elle, semblait n'en éprouver aucune; elle acceptait, elle rendait une poignée de main avec le sans-gêne d'un franc collégien. Ses doigts, retenus dans ceux du jeune homme, y restaient aussi longtemps qu'il le voulait, mais complétement inertes et muets; une parole à voix basse, une phrase murmurée à son oreille, n'étaient pour elle qu'un souffle de brise. Aucun enthousiasme apparent pour cet art qui pouvait lui donner gloire et fortune. Un sujet, un seul, avait le don de l'intéresser. Elle ne parlait jamais de l'Italie sans une certaine ferveur. — M. Périclès m'a promis de m'y conduire... Je ne devrais peut-être pas vous le dire, car il m'a demandé le secret;... mais c'est au conservatoire de Milan qu'il prétend me placer.

— N'aimeriez-vous pas mieux y aller avec moi? hasarda Wilfrid.

— Mais non, reprit-elle, secouant la tête... Vous ne vous connaissez pas en musique autant que lui. Êtes-vous d'ailleurs aussi riche? Savez-vous que je lui coûterai beaucoup, rien que pour me faire servir à part? Mais quand je reviendrai, vous aurez plaisir à m'entendre. Écoutez un peu! écoutez cet oiseau : n'est-ce pas un rossignol?... Que de pensées ce chant réveille en nous! ajouta-t-elle après une pause.

Wilfrid en ce moment se sentit envahi par une curiosité ardente. Il ne voulait rien ignorer de ce qui concernait cet être mystérieux; il avait soif de ce passé qui se dérobait, insaisissable, aux questions de ses sœurs. — Allons, lui dit-il, l'attirant vers un banc du jardin, racontez-moi tout ce qui vous est arrivé avant qu'un heureux hasard m'ait placé sur votre chemin... Je ne suis pas indiscret, n'est-il pas vrai?

— Tout ce que vous voudrez savoir, je vous le dirai, répondit Emilia aussi naturellement que possible... C'est de moi qu'il faut vous parler?

— De vous, et de vous seule, et sans rien omettre... Vous permettez? ajouta-t-il, lui montrant un *panatellas* qu'il allait allumer.

— Je voudrais, répondit en souriant Emilia, pouvoir vous offrir quelques cigares italiens, comme ceux que fumait mon père.— Puis, penchée sur un rosier et se redressant ensuite pour accompagner du regard quelques légers nuages qui couraient sur le ciel : Comme je suis bien ici! s'écria-t-elle. C'est à peine si de temps à autre j'y regrette ma chère Italie! Mon père, dit-elle par manière de début, mon père est un des hommes les plus remarquables qu'on puisse rencontrer ici-bas.

Wilfrid dressa immédiatement l'oreille. Il eut une vision rapide où les couronnes de comte, les chapeaux de cardinal, les blasons princiers étincelèrent tout à coup.

— Croiriez-vous, reprit la belle enfant avec une certaine solennité, qu'il est le propre neveu d'Andronizetti?

— Ah bah! Vraiment? Et duquel? demanda Wilfrid, enveloppé d'un nuage de fumée.

— Du compositeur, cela va sans le dire,... l'auteur d'*il Maledetto*. Je descends de la même race que ce grand homme,... puissé-je lui faire honneur!... Mais n'en dites rien, au moins jusqu'au moment où je me serai rendue digne qu'on le sache... Par exemple je suis à demi Anglaise, et je n'y puis rien... Ma mère est de ce pays-ci... N'importe, mon cœur est italien... Il bat chaque fois que je songe à l'Italie... Ce nom même a pour moi un charme... Je lui trouve la même douceur qu'au chant du rossignol... Revenons à mon père : il avait fait je ne sais quelle entreprise contre les Autrichiens... Quinze jours entiers, il lui fallut se cacher dans les rizières pour échapper à ces uniformes blancs que j'ai en horreur... Il y serait mort sans une bonne, une loyale femme, comme nous en avons beaucoup. Elle lui portait du pain de maïs et un peu de viande, parfois même une bouteille de vin. J'ai vu mon père pleurer à ce souvenir, surtout quand l'odeur du *gin* planait autour de lui. Elle risquait, la pauvre créature, d'être battue de verges. Ma mère n'aime pas, même à présent, qu'il lui parle de cette femme, qui s'appelait Alessandra, et dont on m'a donné le nom, — Emilia-Alessandra Belloni, — Sandra plus fréquemment et par abréviation. Aussi mon père ne se hasarde à parler d'elle que quand il n'a pas la tête bien à lui. C'est une mauvaise habitude qu'il a contractée de boire quelquefois un peu trop. Je me rappelle un temps où j'aimais à le voir en cet état. Je m'asseyais au piano pour mettre en musique ses étranges divagations. Un soir, je l'exaltai si bien par mon improvisation,

qu'il prit sa perruque, la jeta au feu, et sortit de chez nous en criant : *Vive l'Italie!* On le prit pour un fou et on l'arrêta. Ce fut le commencement de nos malheurs. Il n'a jamais pardonné à l'Angleterre. Savez-vous ce que je me suis figuré? C'est que j'étais en quelque sorte possédée par la musique, une espèce de démon qui, le soir dont je parle, sortit de moi pour entrer en lui... Qu'en pensez-vous?

De ce jour-là, mon père ne voulut plus travailler pour vivre. Mon piano fut vendu, et jusqu'au moment où j'en vins à aimer ma harpe, je fus aussi malheureuse qu'on peut l'être; puis, notre détresse augmentant toujours, je dis à ma mère que je voulais gagner de l'argent en donnant des leçons. Il m'était impossible de tenir plus longtemps aux lamentations de cette pauvre mère, qui pleurait si faux, si faux!... Nous achetâmes une plaque de cuivre que le fils de notre propriétaire cloua pour rien sur la porte, et je demandai à la sainte Vierge qu'elle voulût bien m'envoyer des élèves. Mon père vit la plaque et tomba aussitôt dans un de ses accès. Encore une perruque perdue! Il nous en coûtait cher toutes les fois qu'il s'emportait ainsi... Par bonheur il se remit au travail, et les choses allaient de mieux en mieux, car on trouve rarement un violoniste comme mon père... Mais un beau jour arrivent des nouvelles d'Italie, d'anciens camarades, de vieux amis, fusillés par les Autrichiens!... Il lut cela dans le journal, et je crus tout d'abord qu'il ne prenait pas la chose trop à cœur. Il m'avait attirée sur ses genoux, et me demanda de lui relire ces affreux détails. Je pleurais de colère, et il me calmait; puis il se leva et se mit à se promener de long en large pendant que ma mère plaçait le souper sur table. Tout à coup je le vis prendre son violon; il le posa sur la nappe et se mit à le contempler : il le reprit quelques instans après, l'appuya sous son menton, et de l'archet, avec une sorte de tendresse, il effleura une dernière fois ces cordes chéries; puis l'archet tourbillonna loin de lui, le flambeau renversé s'éteignit. Dans les ténèbres où nous demeurâmes plongés, j'entendis un éclat vibrant,... le violon était brisé... Je m'élançai trop tard pour empêcher ce meurtre, le meurtre d'un esprit familier... Pendant toute une semaine, engourdi dans son coin, ce pauvre père semblait un centenaire paralytique. La misère revenait à grands pas. J'en revins à mon idée de gagner de l'argent en donnant des leçons. La plaque reparut sur notre porte, et j'eus bientôt deux élèves, dont une dame âgée qui voulait se remarier, et qui, après m'avoir fait chanter chez elle, tandis que son prétendu montait la garde sous le balcon, lui demandait (j'en ris encore quand j'y pense) : « Comment avez-vous trouvé ma voix? »

Je gagnais jusqu'à deux livres et dix shillings par semaine, — assez d'argent pour me payer des leçons, des leçons horriblement

chères, des leçons de dix shillings... Il est vrai que nous étions, mes parens et moi, au régime exclusif des pommes de terre. J'avais pour professeur un Allemand, — pas un Autrichien par exemple, oh! non, j'en suis bien certaine. Il était quelquefois bien sévère pour moi; parfois aussi, posant sa main sur ma tête, il me forçait à le regarder, et me disait des choses étranges, qui me faisaient rentrer toute rouge... J'essayais de composer : il le trouva mauvais et déchira la première feuille que j'eus l'impertinence de lui soumettre; mais il baissa peu à peu le prix de ses leçons, et me donnait bien plus de temps qu'à celles de ses écolières qui payaient le plus cher. Je lui dois d'avoir connu un grand génie, — Allemand encore celui-là, — et qui, sans être précisément Autrichien, n'en a pas moins fait à Vienne la plus grande partie de sa carrière. Il me dominait, il m'a privée de sommeil pendant bien des nuits; il me faisait trouver ridicules mes pauvres compositions... Je ne sais, en vérité, pourquoi Dieu a départi de tels dons à un homme qui a mangé le pain de l'Autriche... Mon père finit par remarquer mes fréquentes absences et par s'enquérir de ces éternelles pommes de terre qui constituaient tous nos repas. Ma mère, à qui j'avais dicté sa réponse, lui dit que j'avais besoin de prendre l'air, et il se plaignit d'avoir affaire à deux paresseuses; il se promit aussi de me surveiller.

Je traversais régulièrement le parc pour aller donner des leçons à une dame qui, voulant retenir son mari chez elle, avait imaginé de lui chanter tous les soirs quelque chose. Pauvre homme! je priais Dieu régulièrement de le rendre sourd... Un jour, je fus abordée par un *gentleman* qui, me montrant un mouchoir tombé, disait-il, derrière moi, me demanda si ce mouchoir m'appartenait. Le mien se retrouva dans ma poche. L'inconnu n'en persistait pas moins à soutenir que j'avais dû laisser tomber celui qu'il me restituait ainsi. Il fallut lui décliner mon nom, — Emilia Alessandra Belloni, — pour le convaincre que les initiales brodées au coin du mouchoir perdu n'étaient nullement les miennes. Il y avait un A., un F. et un G; beau mouchoir d'ailleurs et de la plus fine batiste. Vainement protestai-je qu'il ne m'avait jamais appartenu. Le *gentleman* insistait toujours, et prétendait l'avoir vu glisser de ma poche. Impossible à lui de le garder, et par conséquent je devais le prendre. Bon gré, mal gré, il fallut en passer par là. A l'extrémité du parc, cet obstiné personnage cessa de m'accompagner...

— Et vous l'y retrouvâtes le lendemain!... s'écria Wilfrid.

Emilia tourna vers lui un visage où se peignait le plus vif étonnement. — Comment le savez-vous? lui demanda-t-elle ensuite... Qui peut vous l'avoir raconté?

— Personne, répondit-il; mais les choses se passent généralement ainsi.

— Eh bien! oui,... je le rencontrai à la même place, reprit-elle avec lenteur et en comprimant une curiosité manifeste. Je crus d'abord qu'il avait retrouvé le propriétaire du mouchoir, mais il ne m'en parla seulement pas; nous causâmes comme la veille. Il me dit qu'il était dans l'armée. Je lui parlai de mon père et de mon chant. Il avait un goût prononcé pour la musique, et je lui fis promettre d'entendre mon père et moi. Il prit ma main, qu'il voulait examiner, disait-il, et jugea que mes doigts devaient être excellens pour le piano. Il ne m'apprenait rien, comme vous pensez. Mon avenir lui semblait assuré. Il me laissa espérer qu'il pourrait nous donner de temps à autre une loge d'opéra. Je me sentais presque folle de joie en songeant que le ciel m'envoyait un pareil ami. Je voulus lui chanter quelque chose dans le parc même... Ses yeux s'animèrent et s'embellirent. Je suis sûre qu'il était aux anges.

— Quel âge aviez-vous donc? demanda Wilfrid.

— J'achevais ma seizième année. Aujourd'hui, vous le comprenez bien, je sais mieux chanter; mais j'avais déjà toute ma voix, et il était homme à ne pas s'y tromper. Peu à peu quelques personnes s'assemblèrent autour de nous sans que je m'en fusse trop doutée. Il s'en aperçut, lui, et m'emmenant à la hâte, il me fit promettre que nous nous retrouverions dans un endroit où nous serions moins dérangés. Je devais aller dîner avec lui à Richmond, où il amènerait pour m'entendre quelques-uns de ses amis...

— Continuez, reprit Wilfrid avec une certaine vivacité.

Un gros soupir inaugura la suite du récit. — Croiriez-vous, recommença Emilia, que je l'ai revu seulement une fois?... La maussade journée! Il pleuvait à verse... C'était un samedi, je ne pouvais croire qu'il se trouvât au rendez-vous. Il y était cependant et vint à moi le sourire aux lèvres... J'aime ces physionomies avenantes, la sienne me faisait songer à l'Italie... Je me le figurais sous un grand ciel chaud, parmi ces vignes, ces oliviers, ces mûriers, dont on me parlait sans cesse. Je lui aurais sauté au cou bien volontiers.

— Vous en êtes-vous passé la fantaisie? demanda le cornette d'une voix étranglée.

— Oh! non, répondit-elle sérieusement; mais je lui laissai voir tout le plaisir qu'il me ferait en me menant à la campagne... La campagne, c'est presque l'Italie... Il me promit qu'un jour nous irions ensemble à Florence et à Naples, si toutefois cela m'était agréable... C'était à s'agenouiller devant lui... Par malheur, aucun de ses amis n'avait pu venir... Mais nous allions partir comme si de

rien n'était, dîner ensemble, monter en bateau, cueillir des fleurs... Je pourrais me croire à Venise, en gondole, et c'est précisément à Venise que je veux aller dès que je serai mariée, pour me promener en gondole avec celui qui sera mon mari...

— C'est bon, c'est bon!... Continuez, je vous prie, interrompit encore Wilfrid, sans trop laisser voir le trouble que ce récit lui causait.

— Cette fois je pris son bras, et, ce qui ne m'était jamais arrivé, je me sentis intimidée. Aussi se moqua-t-il bien de moi, et ma peur s'en alla très vite. Ce fut alors qu'il me dit ses noms : Auguste-Frédéric,... et puis un autre qui commençait par un G; mais celui-là, je ne me le rappelle plus. Je n'ai jamais bien retenu que les noms de baptême... Il servait dans la cavalerie, tout justement comme vous... Un capitaine, je crois... Vous devez être tous très bons dans cette arme-là. Est-ce que je me trompe?

— Bons comme on ne l'est pas, murmura le cornette avec un enthousiasme passablement ironique... Mais, ajouta-t-il, un A, un F, un G,... voilà bien, ce me semble, les initiales du mouchoir?...

— A, F, G?... Vraiment oui,... ce sont elles!... Le mouchoir était donc à lui? s'écria miss Belloni, toute surprise de la découverte.

— Vous y êtes, je crois, répliqua Wilfrid... Il l'avait sans doute laissé tomber la veille au soir, et le ramassa, mais sans le reconnaître, au moment où vous passiez...

— Impossible! dit Emilia; puis, avec une résignation toute féminine, elle sembla renoncer à chercher le mot de cette insoluble énigme. — J'étais donc, reprit-elle, sous le parapluie de ce *gentleman*, et nous arrivions au pont jeté entre le parc et les jardins, quand mon père se montra tout à coup devant nous. Il me prit la main, et je crus un instant que c'était pour me la serrer à l'anglaise; mais non, il m'attira violemment à lui et apostropha mon cavalier avec une extrême véhémence... Sans lui répondre un mot, le *gentleman* m'adressa un salut, me priant de prendre son parapluie; mais mon père... Sainte madone! que pensez-vous qu'il fit?... De ses poches, gonflées outre mesure, il tirait d'énormes pommes de terre,... vraiment elles étaient magnifiques,... et les lançait avec mille injures au digne *gentleman*, qu'il atteignit plusieurs fois... Je ne pus m'empêcher de courir à celui-ci pour lui faire toutes mes excuses, et comme je pleurais, il tâchait de me consoler, ramassant les pommes de terre dans la boue pour me les rendre après les avoir essuyées. — Soyez tranquille, me disait-il, ce n'est pas la première fois que je vois le feu...

Quand nous fûmes rentrés, je voulus donner à ma mère les pommes de terre que j'avais sauvées de la bagarre, et en les retirant de mes poches j'y trouvai,... m'en croirez-vous?... une bourse, une belle bourse verte que l'honnête *gentleman* y avait glissée, j'en

suis certaine, en même temps que les pommes de terre... Je me hâtai de l'ouvrir; elle renfermait dix livres en *bank-notes*, cinq souverains d'or et quelque menue monnaie en argent... Il y en avait, je crois, pour quatre shillings. Nous convînmes que nous ne dirions rien de cette bonne aventure, et que ce serait là notre réserve pour les mauvais jours... En attendant, j'éprouvais le besoin d'exprimer ma reconnaissance pour notre bienfaiteur inconnu. Ce chant que vous admirâtes si fort, le premier soir où je vous ai vu, c'est pour lui que je l'ai composé... J'en ai pris les paroles dans un journal des rues, mais elles ne traduisent pas ma pensée. Ce chant signifie tout autre chose. C'est le *gentleman* qui parle, et voici ce qu'il dit: « J'ai combattu pour l'Italie... Je suis un héros anglais, et c'est pour plaire à une enfant de l'Italie que j'ai voulu affranchir ce pays; mais je suis blessé, je suis prisonnier. Fusillez-moi si vous voulez, vils Autrichiens! Vos balles ne m'empêcheront ni d'entendre sa voix chérie, ni de penser à celle que j'aime!... » Mon Dieu, mon Dieu! reprit Emilia, s'apostrophant elle-même, comme je rends mal ces belles idées!... Que vous dirai-je maintenant? continua-t-elle quand elle eut repris possession d'elle-même; nous vivions mieux, nous avions moins souvent faim... Mon père, un soir, ramena un *gentleman* israélite très bien mis et couvert de bijoux... Je chantai devant lui, et il fallait entendre ses complimens!... Mais, alors même qu'il me louait le plus, il m'était souverainement désagréable à cause de ses mains qu'il me passait à chaque instant sur les épaules. Il voulait me faire chanter dans un concert : il s'agissait d'une espèce de café; mon père n'y consentit point. Je le regrettai, car devant le public notre visiteur ne se serait pas permis ces familiarités déplaisantes.

— Pourriez-vous me donner l'adresse de ce mécréant? demanda le cornette, sourdement irrité.

— On ne me l'a jamais apprise. Il prête de l'argent... Est-ce que vous en auriez besoin?... Vos sœurs disaient l'autre jour... Vous savez au reste que vous pouvez disposer de tout ce que j'ai.

Cette offre candide et loyale faillit arracher des larmes à l'honnête Wilfrid. Il prit la main de la jeune fille et la serra vivement. Emilia tout aussitôt posa ses lèvres sur la main de Wilfrid, pour le coup tout à fait abasourdi.

— Je me décidai, continua-t-elle, à instruire mon père de ces étranges façons du *gentleman* juif. Il me prit sur ses genoux et voulut m'expliquer ce qui en était; mais ma mère intervint, et, m'envoyant au lit, coupa court à notre conversation. Il fallut donc supporter ces ennuyeuses caresses... Mes rêves en étaient comme étouffés, ma voix s'en allait... Pour faire plaisir à mon père, je m'efforçais néanmoins de bien accueillir son hôte; mais je pleurais

souvent à côté de ma harpe muette, et parfois il me prenait des colères où, les griffes en avant comme une bête fauve, j'avais envie de déchirer ce qui m'entourait.

A notre grande surprise, nous découvrîmes, ma mère et moi, que mon père avait de l'argent... Un jour, il rapporta un violon tout neuf. « Je suis Orphée, disait-il; je vais me remettre à jouer... » Les dîners changèrent d'aspect. Je lui sautai au cou dans mon ravissement. « Ceci est un cadeau de Sandra, » nous dit-il en nous montrant le violon. Le surlendemain, tout me fut expliqué... Dites-moi, vous, est-ce qu'on marie les filles à dix-sept ans?

En posant brusquement cette question à Wilfrid, elle avait une physionomie indignée qui la lui fit trouver tout à fait belle.

— Mariée!... Ma mère m'avait expliqué ce que c'est. On ne s'appartient plus; on est esclave, on est aux travaux forcés... Il n'est plus permis de rêver... A dix-sept ans, n'est-ce pas un meurtre?... Plus tard, je ne dis pas, mais si tôt... Et pourtant l'Israélite offrait de m'emmener en Italie, de me faire gagner beaucoup d'argent... Je vivrais, disait-il, comme une princesse... Mais j'éprouvais pour ce Juif une horreur invincible. J'appris cependant que mon père lui avait emprunté de l'argent... Le violon aussi venait-il de ce personnage?... On devait le reprendre à mon père, on devait mettre mon père en prison, si je me refusais à cette horrible union... J'allai me jeter en pleurant dans les bras de ma mère, et cette pauvre femme, qui ne pouvait voir verser des larmes sans éclater aussi, sachant combien sa voix me faisait mal, demeura muette comme un poisson.

La tristesse me gagnait. J'allais autrefois, pour me rasséréner, devant les magasins de gravures où sont exposées des vues d'Italie; mais depuis cette rencontre je ne les regardais plus sans que m'apparût la figure grimaçante et barbue de cet enfant d'Israël qui voulait m'avoir pour femme... Plus de chant d'ailleurs. La musique n'existait plus pour moi... Ma vieille écolière, qui allait enfin épouser son jeune prétendu, — celui-là même qui lui trouvait une voix si fraîche et la complimentait de ses progrès, — ma vieille écolière cessa ses leçons, et ajouta une livre sterling aux trois qu'elle me devait. Je reçus d'elle en outre quelques chiffons et quelques paires de gants. Avec tout cela, je m'en revins auprès de ma mère et me fis donner par elle, sur le contenu de la bourse verte, cinq autres livres sterling... Sans savoir où j'irais, je comprenais qu'il fallait m'éloigner à tout prix. Ma mère pleurait, mais n'osait me résister... Je prenais au besoin les grands airs paternels, et je me faisais obéir. Ce jour-là, je la traitai comme une esclave, mais je me gardai bien de la laisser venir plus loin que la porte du logis... Elle avait fait mes paquets, emballé ma harpe, et le reste... Je l'embrassai, pénétrée de tendresse, et courus au chemin de fer... On me demandait

où je voulais aller, on me nommait tour à tour une foule d'endroits que je ne connaissais point. Je fermai les yeux, et, après avoir demandé mentalement les conseils d'en haut, je choisis Hillford. A peine en wagon, je sentis la musique inonder tout mon être. En face de moi était le fermier Wilson, qui fut très prévenant et s'enquit de mes projets... Mes projets? Je n'en avais point... J'avais soif de marcher sur l'herbe et de me coucher au pied des arbres... En descendant du train, il me proposa de le suivre, et je le suivis. C'est chez lui que vos sœurs m'ont trouvée, c'est ainsi que je suis arrivée chez vous. — J'avais eu raison, vous le voyez bien, de demander conseil au bon Dieu...

Arrivé au terme de ce long récit, Wilfrid se trouva un grand poids de moins sur le cœur. Il s'était cru amoureux ou sur le point de le devenir. Maintenant il n'éprouvait plus pour la jeune étrangère qu'un profond sentiment de pitié. L'histoire des pommes de terre l'avait désenchanté tout particulièrement. Revenu auprès de ses sœurs, il substitua au récit d'Emilia un roman comique dont elles s'égayèrent fort, sans se douter de cette innocente mystification.

III.

Le nouvel organiste de Hillford, — celui-là même que miss Belloni avait remplacé, nous l'avons dit, un certain dimanche, — fut présenté par elle à M. Pole et aux trois dames de Brookfield, qui, prévenues d'avance, auraient tout fait pour écarter d'elles un fonctionnaire public de cet ordre, mais qui, prises à l'improviste, ne purent lui refuser un accueil étudié, presque dédaigneux. M. Pole au contraire se prit de goût immédiatement pour ce jeune artiste, qui joignait, par un privilége assez rare, les manières les plus parfaites de l'homme du monde à la déférence complaisante d'un pauvre diable réduit à gagner sa vie. Nonobstant la résistance muette de ses trois tyrans en jupon, il l'invita plusieurs fois de suite à dîner, et M. Purcell-Barrett, — tel était le nom du personnage, — eut bientôt regagné dans l'esprit des trois *misses* le rang qui était dû à la distinction de son esprit, à la dignité de son attitude. Sa mise était simple, mais irréprochable. Son passé, sur lequel planait toujours un certain mystère, semblait l'avoir mis en relation avec de fort grands personnages dont il parlait à l'occasion, et sans affectation aucune, sur un ton de familiarité surprenant. L'orgueilleuse Cornelia fut la première à soupçonner qu'il y avait tout un roman sous ce contraste d'une éducation évidemment aristocratique et d'un rôle social aussi subalterne. M. Barrett, de son côté, goûtait l'ingénieuse subtilité de la fière *miss*, ses curiosités en tout genre, son intrépidité d'analyse, la variété de ses connaissances, l'origina-

lité de ses appréciations. Leurs tournois d'esprit, chaque jour plus fréquens, ménageaient à Cornelia plus d'une victoire dont elle semblait faire fi, mais qui définitivement flattaient son amour-propre, d'autant plus que, sur certains points, rencontrant une résistance obstinée et triomphante, il lui fallait bien reconnaître la suprématie virile de son antagoniste. Ce dernier, en somme, devint le commensal de la maison. Emilia et lui semblaient être de la famille. Avec des protégés pareils, — un *gentleman* de race et une artiste de génie, — les dames de Brookfield se sentaient plus haut dans leur propre estime et plus voisines de ces régions presque inaccessibles où elles brûlaient de prendre pied. Leur père demeurait en dehors de ces visées ambitieuses. Il aimait Emilia pour elle-même, pour cette divine simplicité qui le laissait toujours à son aise. — Allons, disait parfois ce brave homme au sortir de table, allons, mon enfant, un baiser, une chanson! — Et jamais la chanson, ni le baiser ne manquaient à l'appel.

Quelquefois cependant la petite Sandra n'était pas si accommodante. Un jour entre autres, elle tint tête aux assauts réitérés de ses trois amies, sur une question très délicate, avec une obstination remarquable. Voici ce dont il s'agissait. On sait combien se multiplient depuis quelques années ces associations qu'on appelle « coopératives, » ces clubs d'ouvriers qui tendent à faire prévaloir en Angleterre la puissance collective des masses sur l'action isolée de l'individu. Dans le district de Hillford, deux de ces sociétés s'étaient formées en rivalité l'une de l'autre. Les « jaunes et bleus, » — c'est-à-dire les membres du *Junction club* d'Ipley et d'Hillford, — tambours en tête et accompagnés d'un orchestre enragé, firent irruption un beau matin chez M. Pole. En toute autre occasion, l'honorable négociant eût invoqué les lois contre cette invasion de son domicile et de ses pelouses indignement maltraitées; mais il y avait dans cette manifestation populaire quelque chose qui réveillait en lui le sentiment seigneurial et caressait une secrète faiblesse naturelle à tout bon Anglais. D'autant plus froid en apparence qu'il se sentait au fond plus flatté, il accueillit avec une condescendance majestueuse, mais cordiale, l'hommage bruyant que lui apportait au sortir du cabaret cet échantillon du prolétariat britannique. Il s'inscrivit comme « membre honoraire » du club, et l'ampleur de sa cotisation provoqua des *hourrahs* enthousiastes. A ce moment sortit des rangs un grand garçon fort intimidé, que ses camarades poussaient, encourageaient de leur mieux. Ce n'était rien moins que l'honnête Jim, chargé par eux d'une requête passablement audacieuse, et dont il ne se serait jamais tiré sans le prévenant et gracieux accueil d'Emilia. Il venait lui rappeler qu'un soir, à la ferme de Wilson, elle avait promis de chanter devant le club, lors

de sa première réunion, et cette réunion devait se tenir le soir même. Ceci balbutié, Jim ne savait guère comment conclure. Emilia lui vint généreusement en aide. — C'est vrai, mon brave Jim, lui dit-elle; j'ai promis et m'en souviens parfaitement... Je tiendrai ma parole. — Ici des clameurs assourdissantes éclatèrent sur toute la ligne, et Jim rentra dans les rangs aussi joyeux qu'étonné de sa facile victoire. D'autres clubistes, doués d'une éloquence plus sûre d'elle-même, se chargèrent de remercier la jeune cantatrice en lui faisant remarquer avec soin qu'il s'agissait des « jaunes et bleus, » non des autres, bleus tout simplement, — du *Junction-Club* d'Ipley et d'Hillford, non de celui que les habitans de ce dernier district composaient exclusivement. Leur salle provisoire étant dressée sur le communal d'Ipley, il fallait bien se garder de toute méprise; bref, mille recommandations mêlées à leurs témoignages de reconnaissance, et qu'Emilia écoutait d'une oreille assez distraite, car elle voyait poindre un nuage sur le front des dames de Brookfield.

Une explication devenait imminente; mais elle fut ajournée par un nouvel incident qui compliquait singulièrement l'état des choses. Les représentans du *Junction-Club* étaient à peine sortis du parc depuis dix minutes, quand la société rivale y fit son apparition tambour battant, enseignes déployées, à la grande consternation de M. Pole. Si riche qu'il fût, il avait trop bien fait les choses pour les recommencer à dix minutes d'intervalle, ce qu'il expliqua aux nouveau-venus avec la plus entière franchise, en leur témoignant le regret que sa religion et ses guinées eussent été surprises. Devant une bonne foi si évidente, Hillford n'avait aucune plainte raisonnable à former, et ses délégués acceptèrent leur désappointement avec une louable sérénité; mais, tout en faisant bonne mine à mauvais jeu, ils n'en conservaient pas moins à leurs heureux devanciers une rancune qui devait, sous la toute-puissante influence de la bière, prendre des proportions épiques et un caractère périlleux.

Miss Belloni, après le départ des clubistes d'Hillford, restait face à face avec ses terribles amies, et, par un phénomène moins rare qu'on ne pense, elle les effrayait pour le moins autant qu'elle avait peur d'elles. En vertu d'un accord tacite qui existait de longue date entre les trois sœurs, et qui leur faisait se « prêter la main » en toute circonstance, sans avoir besoin de se « donner le mot, » Adela ouvrit le feu par une allusion délicate à l'adresse avec laquelle Emilia s'était débarrassée de ces ridicules importunités.

— On ne se débarrasse pas d'une promesse, on la tient, répondit tranquillement l'objet de cette habile insinuation. Je dois bien quelque chose à mon pauvre Jim : tous les soirs il portait ma harpe, et je n'ai jamais pu lui faire accepter le moindre salaire.

— A la bonne heure; mais vous ne songez sans doute pas à vous produire devant un pareil public, à chanter pour ces gens-là?

— Je suis tenue par ma parole de leur faire ce plaisir.

— Un engagement préalable vous en dispense, dit alors la fière Cornelia, venant en aide à sa sœur... C'est aujourd'hui que nous dînons et que vous chantez chez lady Gosstree.

— Vous avez raison, et je tiendrai aussi cette promesse-là... Seulement, lorsque j'en serai quitte, j'irai faire entendre à ces bonnes gens un peu de véritable musique. Je ne puis, sans les prendre en pitié, songer à celle dont ils se régalent... Pauvre Jim! il est si fier quand je chante pour lui.

— Pour lui, je ne dis pas, reprit Cornelia, qui aimait à faire pénétrer au fond de cette intelligence ténébreuse quelques notions de savoir-vivre et de philosophie mondaine. Faites-le venir ici tant que vous voudrez, le soir, après son travail : enivrez-le d'harmonie, si c'est là ce qui vous tient au cœur; mais nous ne pouvons, nous, vos amis, tolérer que vous ravaliez votre personne et dégradiez votre talent en exposant l'une et l'autre dans un lieu public, parmi des fumeurs de tabac et des buveurs de bière. Vous ne pouvez passer des salons de lady Gosstree aux tréteaux d'un club de village. On n'enfreint pas impunément les lois de la société, quand on aspire comme vous à s'y faire une position éminente.

M. Barrett, présent à l'entretien, semblait prêter une oreille attentive à cette harangue si catégorique, et sa physionomie exprimait une admiration sans mélange. Le fait est qu'il n'avait jamais vu Cornelia si belle, et qu'habitué à sa froideur *polaire* (un calembour de famille qui avait cours parmi les *misses* Pole), il s'émerveillait de la trouver si passionnée, si éloquente. Jamais il ne lui avait vu tant d'éclat dans le regard, tant d'incarnat sur les joues. Emilia, troublée par cette vigoureuse sortie, ressemblait à un enfant que l'on gronde en quelque langue étrangère.

— Si j'y vais, balbutia-t-elle enfin, vous ferai-je quelque tort?

— A nous?... répliqua Cornelia. Ce n'est pas à *nous*, c'est à *vous* que nous songeons.

Ces mots suffirent pour rasséréner Emilia. Prenant la main de son amie, elle y posa un baiser joyeux.

— Ah! tant mieux, dit-elle ensuite... Je vous remercie de cette bonne parole. Tranquillisez-vous donc tout à fait... Il est bien vrai que j'ai promis, mais il l'est également que j'aurai grand plaisir à tenir ma promesse.

M. Barrett, à ces mots, s'écarta la tête basse, et les trois sœurs, par un seul et même mouvement de retraite, abandonnèrent l'aveugle enfant aux salutaires méditations qu'elles lui avaient suggérées. Les craintes qu'elle leur inspirait s'effacèrent pourtant peu

à peu devant la préoccupation joyeuse de ce premier début dans un monde nouveau pour elles. Le soin même qu'elles mettaient à dissimuler leur joie en trahissait l'intensité secrète. Quand l'heure vint de partir pour le château de lady Gosstree, tout était oublié. Adela, un peu plus expansive que ses sœurs, s'extasiait en route sur la sérénité du ciel, la beauté du paysage, et poussa les choses jusqu'à se prendre d'enthousiasme pour les affreux petits marmots qui galopaient en criant derrière la calèche. L'accueil de lady Gosstree fut pour toutes les trois un sujet d'étude; elles admirèrent son aisance familière, sa bonne grâce habilement nuancée, et les soins attentifs qu'elle donnait à toute chose sans avoir l'air de songer à rien. Prenant Emilia par la main et la présentant à un des convives : — Merthyr, lui dit-elle, je vous fais l'honneur de vous confier spécialement cette jeune personne. — M. Merthyr Powys, ce tuteur improvisé, âgé d'environ trente-cinq ans, originaire du pays de Galles, avait beaucoup voyagé, surtout en Italie, où son rôle n'était pas toujours resté celui d'un simple touriste. On lui attribuait une part active dans les mouvemens qui de temps à autre présageaient sur cette terre de prédilection le réveil de la liberté. Sa gravité, son aplomb parfait, l'habitude qu'il avait de tenir le dé de la conversation, le désignaient entre tous comme le protecteur naturel de la naïve enfant commise à ses soins. Un capitaine de hussards, très beau et point trop entiché de sa personne, fut le partner d'Adela, qui se promit bien de lui faire expier sa bonne mine jusqu'au moment où il aurait su racheter, à force de bonne grâce et d'égards, ce tort à coup sûr involontaire. Arabella échut à un insignifiant comparse qu'elle voua sur-le-champ à l'oubli le plus dédaigneux; mais Cornelia, tout autrement partagée, eut l'insigne honneur d'être conduite à sa place par le représentant parlementaire de Hillford, sir Twickenham Pryme, un statisticien de premier ordre, qui se souvenait d'avoir eu déjà *deux* fois le bonheur de la rencontrer, et de causer, sinon de dîner avec elle. Il n'avait pas non plus oublié le sujet de leur dernier entretien, et le lui rappela gracieusement en ces termes : — Neuf fois sur dix, mademoiselle, — et les dix-neuf vingtièmes de la chambre sont là pour le prouver, — on ne parle au peuple du haut des *hustings* que pour exciter ses passions et mettre en jeu ses plus grossiers appétits... C'était votre avis, et j'incline à penser que vous aviez raison...

Wilfrid fut le cavalier désigné de lady Charlotte Chillingworth, de Stornley, la neuvième fille d'un pauvre marquis ruiné depuis longtemps par des folies de jeunesse commises à Paris en très illustre compagnie. L'armée, la marine, le clergé, s'étaient partagé, dans de justes proportions, les huit aînées : lady Charlotte restait seule à marier. Elle avait vingt-neuf ans, de grands yeux bleus

transparens, des lèvres fines et fermes, des joues qui semblaient tendre à s'évider, un tour de visage où les angles inférieurs s'accusaient déjà plus qu'il n'eût fallu, un beau teint d'ailleurs, et soit en marche, soit au repos, une grâce impérieuse. N'oublions par son principal attrait, un rire argentin, frais et jeune, qui faisait songer au babil d'une source vive. Wilfrid s'était rencontré avec elle dans mainte partie de chasse, et les sujets d'entretien ne leur manquaient point.

M. Merthyr Powys captivait l'attention d'Emilia, sa jeune voisine, en lui parlant de l'Italie avec un enthousiasme sincère. — Pourquoi donc l'avez-vous quittée? lui demanda-t-elle.

— Je vais vous le dire, répliqua-t-il en souriant. Selon les lois de nature, mon corps ne devrait projeter qu'une ombre, et cette ombre est noire. Or j'en traînais toujours une demi-douzaine autour de moi, et ces ombres étaient blanches. Franchement ceci m'a dégoûté du pays.

— Je comprends... Vous parlez des Autrichiens?... Sans nul doute, ils vous font horreur.

— Pas le moins du monde.

— Et vous dites que vous aimez les Italiens?

— Pourquoi non?... Eux-mêmes m'ont appris à les aimer et à ne pas haïr leurs ennemis... De toutes les races d'hommes, la moins vindicative est celle de vos compatriotes.

— Voilà un paradoxe bien conditionné, murmura lady Charlotte de manière à être entendue.

— Vous ne paraissez pas folle des Italiens? lui dit Wilfrid avec une certaine curiosité.

— J'espère n'être folle de rien, repartit la fière lady... S'il fallait marquer une préférence, la mienne, je crois, serait acquise aux Autrichiens... Ceux que j'ai vus m'ont toujours paru de bonne compagnie... Et comme ils montent bien à cheval!

— Laissons-les dire, et prouvons-leur que nous savons pardonner, reprit M. Powys; les longues rancunes sont étrangères aux nations douées du génie des arts... Le joug une fois brisé, la haine qu'il inspirait fait place à leurs instincts d'humanité.

— Avez-vous une opinion à émettre là-dessus? demanda Cornelia, se tournant vers son voisin.

— La question est complexe, répondit sir Twickenham Pryme avec une certaine solennité... On a calculé que, sous une latitude méridionale, vingt-cinq meurtres par mois étaient une bonne moyenne pour une population de quatre-vingt-dix mille âmes...

La suite de ce raisonnement fut perdue pour M. Powys, qui l'écoutait avec une attention polie. Emilia, fort agitée, venait de lui prendre le bras. — Le nom de ce *gentleman?* lui demandait-elle

avec une espèce d'anxiété en lui désignant le beau capitaine de hussards assis auprès de miss Adela.

— D'abord, mon enfant, veuillez regarder de *mon* côté... Vous connaissez donc ce monsieur?... Eh bien! c'est le capitaine Gambier.

— Justement, j'en étais sûre, reprit Emilia sans prendre garde que le capitaine mettait une certaine obstination à ne lui montrer que son profil.

— On affirme, disait cependant lady Charlotte à Wilfrid, on affirme que monsieur votre père veut acheter Besworth... Encouragez-le dans cette bonne pensée... J'ai une passion pour cette belle résidence... Elle offre pour la chasse et la pêche toute sorte de facilités. La maison a bon air; puis seize lits à donner, ce qui n'est pas un mince avantage, quand on trouve trop coûteuse la vie de Londres et lorsqu'on veut cependant avoir à qui parler...

Tandis qu'elle professait ainsi l'économie domestique, les yeux de lady Charlotte lançaient d'assez vifs éclairs. Elle traitait évidemment une question de son goût. Wilfrid l'écoutait avec un singulier mélange de sentimens contradictoires. Sans lui plaire beaucoup, et même en lui déplaisant parfois, elle le captivait plus qu'il ne se l'avouait à lui-même, ayant ce qui manquait le plus à ce jeune homme encore sans idées arrêtées, un ferme vouloir, des conceptions nettes, une expérience consommée. En théorie, Wilfrid ne rencontrait jamais une femme assez blanche, assez immaculée, assez idéale à son gré. Son imagination n'étreignait que des nuages prêts à se dissoudre au moindre contact; mais la nature finit toujours par reprendre ses droits et par réclamer impérieusement ce qui lui manque. Les maximes pratiques de lady Charlotte fortifiaient, mûrissaient ce jeune enthousiaste que de trop subtiles aspirations menaient jusqu'aux limites de l'impossible et du néant. Il se prit à rougir de plaisir quand au sortir de table, dans le jardin où il l'avait suivie, elle lui dit tout à coup : — Je me rappelle avoir vu votre nom dans le récit de ce combat de cavalerie livré sur le Dewan... Si je ne me trompe, vous tuâtes corps à corps un des chefs ennemis. C'est un fait d'armes, car ils manient bien le sabre, à ce qu'on dit... En Europe, la cavalerie ne donne presque jamais... il est rare qu'on ait de ces bonnes aubaines... Une charge, ce doit être gai... On fait son devoir, on dompte une résistance énergique, on verse le sang en toute sûreté de conscience, et probablement avec un certain plaisir... Mais ce qui vaut mieux encore, c'est d'avoir affaire à un vaillant, de l'attaquer seul à seul, homme contre homme, et de le battre... Quand on a fait cela, on a gagné l'accolade, on est chevalier.

Wilfrid s'abandonnait avec une espèce de volupté à ces flatteries

sans fadeur, quand il fut désagréablement tiré de son extase par la vue d'Emilia, qui, donnant la main au capitaine Gambier, longeait une plate-bande de rhododendrons. Quelle étrange familiarité! A supposer même qu'ils se connussent, pourquoi cet abandon, cette intimité affichée?

Le dialogue du capitaine et d'Emilia ne dura guère.

— Vous me demandez, disait-il, pourquoi je n'ai pas regardé de votre côté... Ne valait-il pas mieux attendre que nous fussions à même de causer librement?

— Vous allez donc à présent me consacrer toute votre soirée?

— Oh! non, mais je m'arrangerai pour revenir d'ici à huit jours, et nous trouverons bien moyen de nous voir.

— Vous partez aujourd'hui?

— Ce soir même.

— Et moi qui comptais sur vous!... Imaginez qu'à dix heures moins un quart il faudra m'en aller seule trouver de braves gens qui ont ma promesse formelle... Mes amis prétendent que j'ai tort. Aucun ne voudrait m'accompagner... Et cependant j'ai promis de chanter. Vous qui ne m'avez jamais entendue, pourquoi ne pas venir avec moi?... Vous ne vous en repentiriez pas, je vous assure.

Tout ceci demandait explication; mais quand le capitaine fut informé de ce qui se passait, voyant sa bizarre petite amie bien décidée à ne pas se départir de son projet, il promit de l'emmener dans la voiture qui devait le conduire à la station.

— Vous me faites manquer un rendez-vous, lui dit-il par manière de parenthèse.

— A la bonne heure, mais vous m'entendrez chanter, répondit Emilia, certaine de l'indemniser largement.

Venant ensuite à rencontrer Wilfrid après que le capitaine l'eut quittée pour rejoindre Adela : — Vous savez, lui dit-elle; c'est le *gentleman* dont je vous ai parlé. C'est le capitaine Gambier.

— Que dit-elle? demanda lady Charlotte quand elle se fut éloignée.

— Je ne sais trop, répartit son interlocuteur, quelque peu embarrassé... Ils se sont rencontrés quelque part... Gambier a été fort bon pour elle... Seulement elle ne se rappelait plus son nom.

— Tenez, reprit lady Charlotte, qui voyait dans une allée le capitaine et miss Adela Pole causer vivement au bras l'un de l'autre, pour peu que vous vous intéressiez à cette jeune personne, gardez-la de ces bontés suspectes. Préservez-la des lâchetés de vos pareils. Elle n'a pas de frère, n'est-ce pas? Raison de plus pour veiller sur elle...

Quand Emilia eut chanté — peut-être un peu moins bien qu'à son ordinaire, — la bonne lady Gosstree lui fit place entre elle et

M. Powys. La conversation devint générale. On parla du mystérieux organiste, Purcell Barrett, et M. Powys, qui connaissait à fond son almanach nobiliaire, se rappela un certain sir Justinian Barrett marié à une miss Purcell qui l'avait quitté pour suivre à l'étranger un professeur de musique. Au moment où il évoquait ce souvenir, qui pouvait conduire à des découvertes intéressantes, Adela se leva soudain.

— Où donc est Emilia? demanda-t-elle.

— Je tenais sa main tout à l'heure encore, s'écria lady Gosstree, évidemment très surprise.

— Elle était ici, ajouta miss Arabella, quand le capitaine Gambier a quitté le salon.

— Je crois que je devine, reprit Adela, racontant à mots pressés l'histoire des clubs rivaux.

Les trois sœurs, humiliées au dernier point du coup de tête commis par la jeune artiste qu'elles chaperonnaient, commençaient à se troubler, et leurs voix, jusque-là sagement contenues, s'élevaient au diapason le plus bourgeois. Lady Gosstree et M. Powys, par leur calme imperturbable, ramenèrent la conversation à une allure moins vive. — Si cette enfant est allée où vous croyez, disait la première, il faut tout bonnement qu'on l'aille querir.

— Personne, ajouta le second, n'aura l'idée de lui manquer.

Lady Charlotte, dont la clairvoyance ne se démentait guère, arrêta court Wilfrid au milieu d'une sorte de madrigal. — Ces choses-là ne se débitent qu'en français, lui dit-elle... Mais vous ne savez pas ce qui arrive?... Votre fillette aux yeux noirs vient d'être enlevée. Elle a quitté le salon cinq minutes après que le capitaine Gambier en était sorti.

Wilfrid ne fit pour ainsi dire qu'un bond jusqu'au fauteuil de lady Gosstree. — Voulez-vous, lui dit-elle, partir tout de suite? Voulez-vous qu'on vous selle un cheval?... Il ne faut pourtant pas que cette petite coure ainsi les champs toute seule.

Balbutiant quelques remerciemens, et refusant le cheval qu'on lui offrait, notre jeune cornette, cinq minutes après, courait, sous un ciel assez inclément, dans la direction d'Ipley,... sans être tout à fait certain d'y trouver l'objet de ses recherches.

IV.

Sur la route où Wilfrid s'était élancé à grands pas, et voyageant dans la même direction que lui, une vingtaine de gaillards robustes, — l'élite des boxeurs, coureurs, lutteurs et buveurs d'Hillford, — s'étaient mis en marche avec le projet bien arrêté de donner un

petit concert aux gens d'Ipley. Pas le moindre fiel au fond de leurs âmes; une simple facétie, par laquelle ils comptaient se dédommager de la mystification dont leur club avait été victime. Il est vrai que le concert (un tambour, un trombone, un cor, un fifre et deux sifflets) pouvait au besoin se transformer en charivari. Ce charivari venant à blesser les oreilles des clubistes d'Ipley, ceux-ci seraient peut-être tentés de se fâcher. S'ils se fâchaient, quelques horions s'échangeraient très probablement; mais doit-on répondre de toutes les conséquences produites par un acte en lui-même complétement inoffensif? Le casuiste le plus sévère ne saurait à bon droit résoudre par l'affirmative une pareille question.

Wilfrid, rencontrant cette expédition pacifique, arrêtée pour le moment à la porte d'un cabaret, s'assura facilement qu'elle avait dû faire déjà plusieurs haltes du même genre. Il n'en demanda pas moins au chef de la troupe, — bien connu par ses exploits au *cricket*, — la route la plus directe pour se rendre à Ipley.

— C'est là justement que nous allons, lui fut-il répondu avec une certaine hésitation. Pourquoi ne pas vous joindre à nous?

— Je n'ai pas de temps à perdre, répliqua le jeune homme avec un peu d'impatience.

— Nous sommes aussi pressés que vous, reprit avec une merveilleuse assurance son interlocuteur, qui absorbait lentement le contenu d'un pot d'*ale*... Du reste, vous me paraissez un *gentleman*, et je suis sûr qu'une fois là-bas vous n'avertirez personne de la surprise que nous préparons... Prenez donc à droite; c'est le plus court...

Wilfrid ne se le fit pas répéter, et partit d'un bon pas, aiguillonné par la jalousie autant pour le moins que par l'inquiétude. Arrivé bientôt devant l'espèce de théâtre forain que la lune lui montra sur une place mal éclairée d'ailleurs, il s'arrêta, l'oreille tendue. — Dieu soit loué! dit-il ensuite. Elle est là!... — L'accent qu'il avait donné à ces mots aurait suffi pour le trahir, si quelqu'un les eût entendus.

Emilia chantait effectivement sous cette tente de coutil, et beaucoup mieux, nous devons en convenir, que dans le salon de lady Gosstree; ses yeux étincelaient, l'inspiration rayonnait sur son beau front. Le capitaine Gambier, placé derrière elle, semblait aussi fier de ses fonctions qu'un chambellan peut l'être au lever de la reine. Les membres du club, hommes et femmes, assis à de longues tables, écoutaient en silence. Quelques-uns avaient la bouche béante, d'autres les yeux à moitié clos. De temps en temps un ronflement en sourdine, échappé à quelque dormeur malavisé, appelait une répression charitable, un coup de coude amical. Sauf ces accidens

passagers, le recueillement de l'auditoire était exemplaire et provenait d'une reconnaissance bien sentie pour la jeune cantatrice. Wilfrid, debout sur le seuil de la tente, était le seul des spectateurs qui se laissât aller à des inspirations de mauvais aloi. Douloureusement affecté, il substituait une ironie cynique à l'expression naturelle de ses sentimens. — Elle ne sait donc pas, se disait-il, à quel point elle est ridicule!... Puis, malgré lui, dompté par la beauté de cette voix, la puissance de ce chant, il admirait et s'indignait que des perles de ce prix fussent jetées en pure perte à de pareilles brutes.

Miss Belloni comprenait d'instinct que ses auditeurs, pour la plupart incapables de la suivre dans les hautes régions où elle planait, l'applaudissaient de confiance et sans trop de satisfaction réelle, plutôt pour la remercier qu'autrement. La physionomie du fermier Wilson, qui dissimulait de temps en temps derrière sa pipe un bâillement furtif, aurait suffi, à défaut d'autres symptômes, pour l'avertir qu'une petite chansonnette remplacerait avantageusement ses grands airs de *bravoure*, comme on les appelle si bien. Elle en savait une qui avait fait pâmer d'aise les gens de la ferme. Les paroles seules ne se retrouvaient plus dans sa mémoire. Familièrement interpellé par elle, le bon fermier se hâta de mettre en réquisition tous les recueils de ballades qu'on put se procurer dans le village. La chanson retrouvée, Emilia revint s'asseoir auprès de sa harpe et tendit le livre au capitaine Gambier, chargé de le tenir ouvert devant elle. Elle lui jetait en même temps un regard d'intelligence qui fit tressaillir Wilfrid, et dès les premiers accords, en effet, l'assistance, enlevée à sa torpeur, salua l'air familier des clameurs les plus enthousiastes. Celui-là, ils le connaissaient, ils le comprenaient, ils l'aimaient, et ils trouvaient merveilleux qu'une cantatrice éminente voulût bien l'interpréter pour leur complaire. Aussi le succès ne fit pas doute un seul instant. L'air populaire fut *bissé* avec enthousiasme, et nonobstant les remontrances de Gambier, Emilia, charmée de cette allégresse, se préparait à recommencer le premier couplet, quand un affreux tumulte éclata tout à coup à l'extérieur de la tente... Les gens de Hillford étaient arrivés.

Ipley tout entier se leva comme un seul homme. Les membres du club ouvraient de grands yeux. S'ils fussent sortis en riant au-devant de l'ennemi, un pot de bière dans chaque main, que serait-il arrivé? Rien de tragique bien certainement, mais les têtes se montèrent en un clin d'œil. La tente s'emplit de rugissemens au milieu desquels se perdit la voix d'Emilia. Wilfrid s'élança vers elle pour la protéger.

— Ma harpe! s'était-elle écriée avec angoisse.

Autour d'elle, appréciant l'imminence du danger, les deux jeunes

officiers dressaient une barricade de chaises et de bancs entassés à la hâte.

— Venez! lui disait Wilfrid, quittons au plus vite cette ménagerie.

— Jamais, répondit-elle en frappant du pied, jamais je ne leur livrerai ma harpe.

— Je vous en donnerai une autre, lui répétait-il à travers le tumulte.

— Je veux sauver *celle-ci*... Que dirait-il si je l'abandonnais?

Comprenant qu'elle faisait allusion à celui de qui elle tenait ce magnifique présent : — Mais c'est moi,... moi, vous dis-je, qui vous l'ai envoyée... Je puis donc la remplacer... Allons, croyez-moi, venez!...

— C'était vous!... s'écria la jeune fille en le regardant.

On eût dit que, tout à coup transportée à cent lieues de là, elle ne voyait, n'entendait plus rien de ce qui se passait autour d'elle.

Ce qui se passait pourtant, le voici : les assiégeans avaient pénétré dans la place; la première ligne de barricades élevée pour mettre les femmes à l'abri venait d'être abattue. Jim et le fermier Wilson, celui-ci par de bonnes paroles, l'autre par de vigoureuses bourrades, essayaient vainement de mettre le holà : les hommes d'Hillford, champions aguerris, avançaient toujours. L'un d'eux détacha un coup de poing qui par malheur atteignit la harpe. Plusieurs cordes cassèrent à la fois avec une dissonance plaintive. Les nerfs de Wilfrid, agacés déjà, ne tinrent pas à cette nouvelle épreuve, et quand il vit le même drôle prêt à frapper de nouveau le fragile instrument qu'Emilia tenait pressé sur sa poitrine, il saisit un bâton qui était à sa portée, et d'un seul revers bien assené coucha par terre l'insolent agresseur. Un murmure menaçant annonça que les gens de Hillford avaient vu tomber un des leurs et se proposaient de le venger. Wilfrid, désormais aux premiers rangs de la mêlée, s'y trouvait à côté de l'honnête Jim, lequel échangeait avec un des boxeurs ennemis des atteintes bien portées et bien parées. L'antagoniste de Jim, sans cesser de le regarder entre deux yeux, et trompant par ce stratagème la vigilance de Wilfrid, détacha rapidement à ce dernier un *bout à l'anglaise* (1) en plein visage. Le coup en lui-même était assez rude, mais ses conséquences probables avaient aux yeux de Wilfrid une tout autre gravité. Il était de ceux qu'on exaspère en les défigurant. Aussi, complétement hors de lui et frappant de tous côtés avec une implacable adresse, — secondé d'ailleurs par le capitaine Gambier, qui, tout en maudissant cette scène absurde, s'escrimait du bâton mieux que pas un

(1) Les boxeurs appellent ainsi un coup porté d'ordinaire directement au visage.

autre, — il fit un grand vide autour d'Emilia. Ceci lui permit de gagner l'entrée de la tente, où les gens de Hillford avaient pénétré jusqu'au dernier. — Venez maintenant, il n'est que temps, dit-il à sa jeune compagne en l'arrachant à cette scène tumultueuse. — Il n'était que temps en effet, car, à peine étaient-ils sortis, la tente s'effondra tout à coup sur la tête des combattans : ingénieux stratagème inventé par les anciens d'Ipley, qui s'étaient un à un faufilés hors de la lice, et grâce auquel les hommes de Hillford, pris comme autant de cerfs, tombèrent l'un après l'autre dans les mains de l'ennemi qui les attendait au sortir des toiles, capteurs et captifs riant d'ailleurs à qui mieux mieux. Les colères de cabaret sont sujettes à ces prompts retours.

L'irritation de Wilfrid n'était cependant pas tout à fait apaisée quand il se retrouva seul avec Emilia sur la lande récemment mouillée par l'orage. Une fois sorti du village, il avait lâché sa main. Elle le suivait tête baissée avec une physionomie contrite.

— Vous allez avoir les pieds mouillés, lui dit-il enfin... Je suis fâché de vous ramener ainsi... Mais comment êtes-vous venue?

— Je n'en sais plus rien, répondit-elle.

— Pas à pied, sans doute?

— Je l'ai oublié, vous dis-je.

— Et votre harpe, qui l'a portée?

— Pauvre harpe!...

Un sanglot acheva la phrase.

— On la remplacera, reprit Wilfrid, qui voulait calmer ces regrets... Peut-être n'est-elle pas si malade après tout.

— Elle est morte... Le troisième coup l'a tuée, et jamais je n'en aimerai une autre comme j'aimais celle-là... A présent que je l'ai perdue, si vous saviez quel remords elle me laisse. Je n'ai jamais su en tirer parti... Quelle misérable musique pour un si bel instrument! Et c'est le second que je vois périr ainsi!... ajouta-t-elle avec une componction qui émerveillait Wilfrid.

Selon lui, elle avait bien d'autres reproches à se faire. Il hasarda comme épreuve le nom de Gambier, dont il venait de remarquer l'absence. — Pourquoi, disait-il, votre écuyer nous a-t-il faussé compagnie?

Emilia ne parut pas prendre garde à cette question, et continua de marcher en silence.

— Elle ne pense donc qu'à sa harpe? se disait Wilfrid. Voyons, continua-t-il tout haut, je ne veux pas vous laisser tant de chagrin. Vous vous arrêterez au cottage que nous voyons là-bas, et je retournerai chercher ce qui vous tient à cœur... Peut-être ne sera-t-il pas impossible de réparer...

— Entendons-nous bien, interrompit Emilia, qui leva tout à coup

les yeux... Ce n'est pas la harpe que je pleure... Et si vous retournez là-bas, je vous accompagnerai très certainement...

— Oh! pour cela, non... C'est assez de vous être montrée une fois à pareille fête... Mais alors pourquoi pleurez-vous encore?

— Je vous répondrai si vous insistez... Ne parlons plus de la harpe... Ne songez point à me quitter... Asseyons-nous un moment ici... Mettez-vous là...

Elle lui montrait à côté d'elle, sur un bloc de bois abrité par une aubépine en fleur, une place vide. La pluie avait complétement cessé. La terre rafraîchie exhalait mille parfums. Emilia parlait d'une voix vibrante. Qu'y avait-il donc de changé en elle? Wilfrid n'aurait pu le dire; mais les battemens précipités de son cœur attestaient le pressentiment d'une métamorphose à laquelle d'ailleurs il ne comprenait rien.

— Enfin, recommença-t-il, vous ne pleurez pas ainsi sans quelque motif?

— Que vous êtes brave! s'écria Emilia d'une voix posée. — Ce fut toute sa réponse; mais ses joues se couvrirent d'une rougeur subite, comme si ces paroles, très simples en elles-mêmes, eussent révélé tous les secrets de son âme.

— Est-ce que vous me croyez lâche? reprit-elle tout à coup, fort à propos pour le tirer d'embarras. Je ne le suis point... J'attendais tête baissée l'issue du combat. Que pouvait faire de plus une pauvre fille comme moi?... Mais jamais je ne vous aurais abandonné, sachez-le bien!... Nous ne pouvons que nous dire, nous autres femmes : Arrive que pourra, je mourrai à ses côtés.

— Quel beau dévouement perdu! s'écria Wilfrid, affectant de plaisanter. Comment avez-vous pu prendre au sérieux une rixe aussi insignifiante? C'est le pain quotidien de ces gens-là. Ils ne s'amusent pas autrement.

Mais, il avait beau dire, Emilia restait imperturbable dans son enthousiasme.

— Au reste, ajouta-t-il, la place d'une jeune fille n'est pas au sein de pareilles réunions.

— La mienne, si j'avais à la choisir, serait toujours auprès de...

Elle s'arrêta court au moment de prononcer le mot décisif. Sa voix avait pris une gravité singulière. Wilfrid porta machinalement la main à son visage meurtri. Se pouvait-il, grands dieux! que la ridicule bagarre d'où il sortait aboutît à une scène d'amour? Et cependant il n'y avait pas à se tromper sur le sens des paroles qu'il venait d'entendre. Il feignit malgré tout de ne les avoir saisies qu'imparfaitement, et, prenant le ton d'une camaraderie familière :

— Si c'est de moi que vous parlez, continua-t-il, comment arriverons-nous à ne nous plus quitter jamais?

— C'est ce que je me demande, répondit-elle avec une naïveté adorable.

Sous quelle forme plus délicate un aveu pareil pouvait-il être fait? La vanité de Wilfrid était en plein épanouissement. Rentrant à dessein dans l'ornière des causeries quotidiennes : — Après tout, dit-il, les honneurs du triomphe devraient être partagés; le capitaine Gambier combattait dans nos rangs.

— Je ne l'ai point vu, répondit simplement Emilia.

— Vous avez peut-être froid? reprit Wilfrid, qui cherchait toute sorte de diversions, et la question avait ceci de bizarre qu'il tenait déjà une des mains de la jeune fille. Elle lui tendit l'autre sans balancer. Il ne pouvait à coup sûr refuser de la prendre, et, une fois maître de toutes les deux, il était difficile qu'il ne se trouvât pas fort rapproché d'elle. Et lorsque, sur quelques mots qu'il laissa tomber dans son oreille, elle leva vers lui son front candide avec un regard innocemment et loyalement passionné, il était plus difficile encore qu'un premier baiser ne fût pas échangé entre les deux jeunes gens. Sur l'aubépine fleurie planait la lune comme une rose blanche entrouverte au souffle du vent des nuits.

Chose étrange à dire, ce fut Wilfrid qui eut peur. Ce fut lui qui retira le premier ses lèvres ardentes, usurpant ainsi, sans trop s'en rendre compte, le rôle dévolu à la femme. Il cherchait, éperdu, à conjurer les périls de la situation, et, faute de mieux, — peut-être aussi pour donner une saveur de plus aux satisfactions de son orgueil, — il accablait Emilia de questions jalouses. Pourquoi ce départ furtif? Pourquoi s'éclipser ainsi avec le capitaine Gambier? Que lui avait-elle dit, une fois en voiture avec lui? L'entretenait-elle de cette reconnaissance qu'elle lui avait gardée si longtemps? Que répondait-il? Lui avait-il proposé, comme autrefois, de la conduire en Italie? Emilia répondait avec effort à ces interpellations réitérées. Elle se souvenait à peine; sa mémoire, ses lèvres semblaient également engourdies. Adjurée de répondre à la dernière question, la plus décisive de toutes : — Oui, dit-elle avec sérénité à la grande stupéfaction de Wilfrid, il est du même avis que moi sur les écoles d'Italie... Il voudrait que je lui dusse mon éducation musicale... Ce serait là un vrai bonheur pour lui, me disait-il, et pour ma part je n'en doute pas.

Wilfrid cependant jetait des regards farouches à la haie qui leur faisait face. — Voyons donc! a-t-il fixé le jour de votre départ? demanda-t-il ironiquement et ne prévoyant guère une réponse affirmative.

Contre toute attente, un oui bien timide, à peine articulé, tomba des lèvres de la jeune Italienne.

— Et vous avez promis de partir?

— J'ai promis.

Question et réponse s'étaient suivies comme se suivent au jeu d'escrime deux coups de fleuret vivement portés. Wilfrid fut debout en une seconde.

— L'odeur de cet arbre me fait mal! dit-il en jetant un regard de colère à l'aubépine qui les abritait. Emilia, se levant à son tour, cueillit tranquillement une des fleurs et la cacha dans son sein. Ils se remirent à marcher en silence sur de longs sentiers en pente, au bord des prairies vaguement éclairées par la lune, qui courait de nuage en nuage. Arrivés à la marge d'un ruisseau sur lequel une planche était jetée : — Quand partez-vous pour l'Italie? demanda Wilfrid. Puis, après une pause, voyant qu'Emilia, pour toute réponse, le regardait avec un indicible étonnement, il ajouta, honteux de ce qu'il allait dire, mais s'obstinant à être brutal pour elle, et par une sorte de pressentiment que sa brutalité même fournirait à l'irritation qui le dévorait le calmant dont il avait besoin : — Avec le capitaine Gambier, cela va de soi...

Emilia, dont il venait de prendre la main pour lui faire traverser le pont vacillant, lui répondit avec un sourire : — Désormais je ne vous quitterai plus.

— N'est-ce pas? s'écria-t-il l'entourant de ses bras, vaincu par elle, orgueilleux de la savoir à lui. Elle lui apparaissait en ce moment supérieure aux plus fières *ladies*, et tout en avançant du côté de Brookfield, il avait présens à la pensée cette main qu'elle lui avait tendue, ce regard loyal, ce serment venu du cœur et qu'il devinait inviolable; mais la froide raison, compagne importune, murmurait encore à ses côtés. Emilia au contraire, aimée d'un héros qui venait de combattre pour elle, élevée jusqu'à lui comme par le contact d'une baguette magique, ravie de trouver tant de tendresse unie à tant de bravoure, s'enivrait des perspectives ouvertes devant elle. Que n'accompliraient-ils pas, lui avec son épée, elle avec sa harpe! Dans chacune de ces minutes rapides, des heures de rêve trouvaient place, de même que, parmi ces lambeaux de ciel découpés par les nuages errans, se dessinaient les vastes cités italiennes avec leurs longs portiques et leurs innombrables statues. Au fond du tableau apparaissait Venise, la fille des mers; sur le Grand-Canal, une gondole où Emilia se voyait assise, soutenant sur ses genoux la tête du héros pâle encore de ses glorieuses blessures. — Pourvu que je sache lui plaire! dit-elle en achevant tout haut je ne sais quel propos intérieur.

— Quoi? comment? que voulez-vous dire? demanda coup sur coup Wilfrid, toujours fidèle aux habitudes un peu prosaïques de son pays natal. Emilia, tombant de ses nuages, ne savait trop que

répondre. — Je chantais, dit-elle, et vous m'écoutiez... Oh! quelle musique! quel heureux temps!

— Eh bien! reprit-il, essayez, chantez encore!...

Brookfield venait d'apparaître devant eux au détour d'une colline, et le jeune amoureux évoquait la fascination du chant pour se dérober au sentiment de la réalité. Emilia, s'arrêtant aussitôt, voulut obéir à son nouveau maître; mais elle avait trop présumé de ses forces et ne s'était pas assez méfiée de l'émotion puissante qui l'assiégeait. Les notes qu'elle appelait restèrent captives au fond de sa gorge contractée. Après un second effort également inutile : — Je ne saurais, dit-elle. Et craignant que Wilfrid ne se fâchât, elle lui prit la main pour conjurer ses reproches. Cette fois cependant il avait compris. La vie venait de laisser tomber devant lui un des voiles qui nous en dérobent les mystères. Dans les sons étouffés de cette voix mourante, il reconnaissait le cri suprême de la passion portée à son paroxysme, — flatterie exquise, révélation unique qui peupla tout à coup d'astres et d'étoiles le cerveau du beau sous-lieutenant, peu habitué à ces sortes d'illuminations.

Ils arrivaient par bonheur en ce moment au pied de la villa et pouvaient voir, encore éclairées, les fenêtres derrière lesquelles les trois sœurs attendaient le retour de leur étourdie.

— Est-ce que je l'aime bien décidément? se demanda Wilfrid, sur le point de sonner la cloche d'appel. Et l'espèce d'angoisse qu'il éprouvait en songeant qu'ils allaient être séparés pendant quelques heures lui parut une preuve qu'effectivement il était fort épris d'elle.

— A demain! lui dit-il tout bas quand il eut sonné.

— Je descendrai dès qu'il fera jour, lui répondit-elle au moment où la porte allait s'ouvrir.

Or le lendemain, avant le jour, Wilfrid était parti de Brookfield. Emilia, réveillée de bonne heure, avait entendu ouvrir et refermer la principale porte, sans s'inquiéter de ce bruit, qu'elle attribuait aux gens de la maison. Les trois sœurs, réduites comme elle aux conjectures, lui dirent que l'absence de Wilfrid serait probablement un peu longue, car il avait emporté des malles mieux garnies que d'habitude.

E.-D. Forgues.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

PANGLOSS

I.

Je ne suis pas de ceux à qui les choses neuves
Font l'effet du fruit vert sur un nerf agacé,
Qui sur le temps présent pleurent comme des fleuves,
Et, fouillant les tombeaux pour y chercher des preuves,
Étaient de vieux débris leur temple crevassé :
C'est du vilain présent qu'est fait le beau passé.

II.

Le présent a du bon néanmoins, et je l'aime.
Est-ce par indolence ou curiosité?
Mais pour ne le pas voir avec sévérité
J'ai cent bonnes raisons, toutes d'un poids extrême :
Être, — au moins je le crois, — vaut mieux qu'avoir été;
J'ai cent bonnes raisons, et voici la centième.

III.

Je ne suis pas de ceux qui ne voient rien venir,
Dont éternellement l'âme étroite et malsaine
Rumine un vieux regret et vit d'un souvenir,
Et, s'il faut parler franc, j'échangerais sans peine
Tout notre fier passé contre un fier avenir,
Et dix siècles d'honneur contre huit jours de haine.

IV.

Urnes du bon vieux temps, obstinés détracteurs
De nos travaux obscurs et de nos âges ternes,
O vous qui des bons rois et des vieux serviteurs,
Des antiques vertus, antiques balivernes,
Bric-à-brac des anciens, assommez les modernes,
Comme vous seriez fous, si vous n'étiez menteurs!

V.

Nobles ankylosés et bourgeois en délire,
Qui, marchant à rebours, vivez la tête en bas,
Poètes confians qui chantez sur la lyre
Ces hauts faits qu'avec soin vous vous gardez de lire,
Et vous, sots qui d'instinct leur emboîtez le pas,
Je vous plains, pauvres gens, et vous pardonne, hélas!

VI.

Dieu le veut, souvenir, que ton prisme colore
Chaque objet qui s'éloigne et nous fuit tour à tour,
Que les larmes de mère et les baisers d'amour,
Alors qu'ils ne sont plus, nous soient plus doux encore;
Dieu le veut! Quel moment serait, dans un beau jour,
Plus beau que le couchant, s'il n'était pas d'aurore?

VII.

Autre temps, autre but, partant autres moyens.
Tartufes éplorés, apaisez vos alarmes.
Chaque âge eut, sachez-le, son mobile et ses armes.
C'est d'abord la vertu, — dans des temps très anciens,
Puis la foi, puis l'honneur, en qui l'on vit des charmes...
— Et maintenant, monsieur? — C'est là que je vous tiens.

VIII.

— Mais ce toujours plus tiède amour de la patrie?
— D'accord, mais quels progrès a faits l'artillerie!
— Et cette universelle et navrante torpeur?
— Mais l'électricité, mon cher! n'ayez pas peur.
— Et ce luxe enragé? — C'est vrai, mais la vapeur!
— Et la corruption? — C'est vrai, mais l'industrie!

IX.

Les machines, voilà! Ne parlons plus des vieux,
Ensevelissons-les dans un oubli pieux.
Les machines, monsieur, c'est là qu'est notre gloire;
Les machines un jour écriront notre histoire.
Inutile d'agir, inutile de croire :
Les machines, c'est tout, — et tout est pour le mieux.

X.

Ah! quand l'enivrement des amours éternelles
Accouplait l'âme ardente avec la vérité,
Quand le premier rayon de l'immortalité
Étoilait du mourant les douteuses prunelles,
Alors qu'Athène et Sparte, ainsi que deux mamelles,
Allaitaient de leur sang la jeune liberté;

XI.

Quand l'ivresse du bien avait sa jalousie,
Que le juste exilé s'éloignait radieux,
Que la charité seule avec la poésie
Filait du héros mort le linceul glorieux;
Quand des mains de Platon découlait l'ambroisie
Que les dieux d'autrefois versaient pour d'autres dieux;

XII.

Quand l'éclair de l'épée était une lumière
Dont Rome illuminait la nuit des nations,
Et que le peuple, même en ses rébellions,
Au mur de la patrie était comme le lierre,
Quand les Brutus clouaient leurs cœurs à cette pierre,
Quand la louve de bronze enfantait des lions;

XIII.

Ah! quand Jésus naissait comme l'aube se lève,
Lorsque, sublime et seul, le céleste émigré
Allait par ce pays lointain, doux et doré,
Petit comme un berceau, mais grand comme le rêve,
Et, semant l'avenir, fondait l'œuvre ignoré
Commencé par le verbe, achevé par le glaive;

XIV.

Quand le pâle martyr en mourant triomphait,
Quand la foi s'éprouvait par le fer et la flamme,
Qu'au vieux monde goulu livrant la chair infâme,
L'idée en souriant tendait la gorge au fait,
Et qu'au soleil du cirque immense et stupéfait
Tombaient extasiés les insurgés de l'âme,

XV.

Certes ce n'était pas alors comme chez nous
Un sang rare et stagnant qui rougissait les veines;
L'histoire était robuste, et qui lui prend le pouls
Le sent bien qu'à travers les amours et les haines
Qui, dans ces durs cerveaux, poussaient comme des chênes,
Le cœur des nations battait à plus grands coups.

XVI.

Certe, et sur quelques points ils valaient bien les nôtres,
Ces jours de foi, d'espoir, de lutte et de combats.
Autres étaient les temps, ces hommes étaient autres.
Avec l'humanité Dieu ne marchandait pas,
Et l'on ne verrait plus ici comme là-bas
Des siècles de héros et des peuples d'apôtres.

XVII.

Mais quoi! ce même Dieu qui d'un doigt souverain
Implantait la foi vive en leur âme profonde
Les pétrit tout exprès dans le marbre et l'airain,
Ces maçons du destin, pour nous bâtir un monde,
Et quand ce monde fut, — éternel et serein, —
Il rentra dans la nuit comme un astre dans l'onde.

XVIII.

Allez! n'essayez pas d'imiter nos aïeux
Dans l'erreur ou le sang de quelque parodie;
Ils ont fait l'épopée et clos la tragédie.
Pour jouer notre calme et simple comédie,
Nous n'avons pas besoin d'acteurs géans comme eux...
Quand je vous le disais, que tout est pour le mieux!

XIX.

O rire inextinguible aimé des dieux d'Homère!
O rire immense et fou! formidable grelot
Qu'agite en se raillant notre humaine misère!
Rire haut et puissant, si puissant et si haut
Qu'on ne peut distinguer, tant sa note est amère,
Si vraiment c'est un rire ou si c'est un sanglot!

XX.

Voyez-vous à Paris ceux de Sparte et d'Athènes,
Les foudres d'Agora cuisant à nos feux doux,
Et la sonnette grêle endiguant Démosthènes?
Les voyez-vous passer, les figures hautaines
De tous ces vieux Romains, et vous figurez-vous,
Sauf Auguste ou César, ce qu'ils feraient chez nous?

XXI.

D'y songer seulement la gaîté vous enivre.
Pour moi, le brouet noir fait mon ravissement,
Et qui peut supposer, même pour un moment,
Qu'un Épaminondas à nous prenne ou délivre
N'importe quoi... Pékin, et n'ait pas seulement
Non pas de quoi mourir, mais même de quoi vivre?

XXII.

Voyez-vous la Phryné devant le tribunal?
(Derrière on ne dit pas). Quant à Platon, j'espère
Qu'on l'autoriserait à fonder un journal,
Sauf... Je tremblerais fort pour Brutus fils ou père :
Le jury n'est pas doux, et les deux font la paire,
Et puis les avocats parfois plaident si mal!

XXIII.

Seuls, vous vous reverriez en vos lugubres fêtes,
Martyrs, car votre foi s'appelle liberté.
(Je ne vous compte pas, crétins livrés aux bêtes);
Par exemple, il faudrait avertir les prophètes
Des lois sur la folie et la mendicité,
Sous peine de conflit avec l'autorité.

XXIV.

Non, le farouche honneur, non, la vertu sauvage
Sont les armes de fer et d'airain d'un autre âge;
Rien qu'à les soulever, le nôtre s'est blessé
Avec ces lourds engins dont il n'a pas l'usage...
Ah! révolutions, laissez, raide et glacé,
Sur le tombeau des temps dormir le vieux passé!

XXV.

Et quant à l'avenir, cet éternel peut-être,
Ce hochet solennel enflé d'ombre et de vent,
Que le siècle qui meurt lègue au siècle suivant,
Cette Isis que jamais nul ne pourra connaître,
Fermons sur l'infini cette oblique fenêtre
Par où l'âme s'échappe et buissonne en rêvant.

XXVI.

A-t-elle assez vécu, cette vieille utopie?
A-t-il assez duré, ce travail d'Ixion?
Que nous faut-il encor de désillusion
Pour savoir que l'espoir est une chose impie!
O Dieu! pour l'affliger de cette passion,
Qu'a fait l'humanité? qu'est-ce donc qu'elle expie?

XXVII.

Guérira-t-il enfin ce mal de l'avenir
Qui depuis six mille ans l'agite et la tourmente?
Ce qu'elle s'est promis, qui pourra le tenir?
Ithaque de l'azur fugitive et charmante!
L'époux est toujours là qui cherche et se lamente.
Quand finit son voyage, hélas! s'il doit finir?

XXVIII.

Être indéfinissable et douteux, âme humaine,
Où volent tes désirs inconnus et flottans?
Où vas-tu? d'où viens-tu? que veux-tu? qui te mène?
Qui donc es-tu d'abord? Réponds, si tu m'entends,
Voyageur éperdu de l'espace et du temps
Qui va dans l'infini comme sur ton domaine.

XXIX.

Qui donc appelles-tu de ce gémissement?
Sur qui pleures-tu donc ces larmes éternelles?
Es-tu blessé, ramier? Qui t'a coupé les ailes?
Tes premières amours, dis, étaient donc bien belles!
Il était donc bien beau, dis, l'infidèle amant
Que, sans le voir jamais, tu suis incessamment!

XXX.

Messaline céleste et jamais assouvie!
Claude, ton vieil époux, le corps, ton lourd seigneur,
Que depuis si longtemps tu traînes par la vie,
Enfin désabusé, las de t'avoir suivie,
Refuse d'avancer et devient raisonneur...
Ève grecque, ô Psyché! qu'as-tu fait du bonheur?

XXXI.

Tu le tenais pourtant, s'il faut qu'on vous en croie,
Rêveurs! tu le tenais, mais ne pouvant le voir,
L'aube de l'inconnu faisait pâlir ta joie,
Le jour de ton bonheur n'alla pas jusqu'au soir;
Le réel te lassait, tu rejetas la proie
Pour l'ombre de son ombre, et préféras l'espoir.

XXXII.

Oh! combien en sont morts, et de combien de bouches
Le blasphème en grondant s'est-il pas exhalé!
Et combien, sur le marbre implacable et voilé,
Se sont brisé les dents en leurs baisers farouches,
Hélas! et pour si peu qu'on a vus sur leurs couches
S'endormir doucement dans leur rêve étoilé!

XXXIII.

Mais aujourd'hui, parbleu! que ce mont ridicule
Est accouché d'un rat, son enfant biscornu,
Le Doute, — espoir encor, — l'appétit d'inconnu,
Ont pris fin, Dieu merci! Qu'il avance ou recule,
Le monde est fait pour vivre, et vivons! Par Hercule!
Sans y même être allé, j'en suis bien revenu.

XXXIV.

Plus de brumeuse erreur! c'est assez de mystère!
Le dernier Faust est mort de son rêve rentré,
Pressant contre un cœur vide un néant adoré;
Voyant qu'après le bois vient le charbon de terre,
Saint Laurent s'est levé, puis dans un grand *voltaire*
Il est allé s'étendre et dort comme un curé.

XXXV.

Oui, magistrat honnête et confit en bien dire,
Oui, la société, les mœurs et la maison,
Oui, la base immortelle, oui, le sombre horizon
(Allez, ce n'est pas moi qui veux vous contredire),
Oui, le but ténébreux de fauteurs en délire...
Monsieur le magistrat, vous avez bien raison.

XXXVI.

Le présent, voyez-vous, est le mot de la chose;
Le présent *à plein bust, guorgias et point manchot,*
Bien bullé, de morisque, enfreluché, grimault,
Crouste levé, niéblé, quinault et bouche close,
A beaux affiquets d'or, à beaux flocquars de rose...
Le présent, voyez-vous, de la chose est le mot.

XXXVII.

Et vous dont l'âme obscure est pareille à la voûte
Où l'ombre opaque et sourde est vierge de clartés
Et d'où des pleurs rhythmés découlent goutte à goutte;
Utopistes chagrins, mécontens brevetés,
Dites-les donc enfin, vos regrets entêtés!
De quoi vous plaignez-vous? Allons, parlez, j'écoute.

XXXVIII.

. . . . . .
. . . . . .

XXXIX.

Oh! oh! mais il n'importe, et cela n'est pas fort!
Tout votre monument vaut une pichenette.

Vous ne combinez pas, et voilà votre tort,
La cause avec l'effet, le but avec l'effort.
Que diable! ayez au moins la vision plus nette,
Ou cessez de vous plaindre ou prenez ma lorgnette!

XL.

« Ai-je l'âme trop bonne ou les yeux trop clémens?
Mais je ne vois partout que des hommes charmans,
Qu'aucun instinct n'émeut, qu'aucun transport n'enivre,
Doucement adonnés à ce qu'ils nomment vivre,
Résignés et dodus, tranquilles et fleuris,
Ayant peur du silence, ayant horreur des cris,
Bornant modestement leur modeste voyage
A l'est par le plaisir, par un beau mariage
A l'ouest, et là-bas, mais tout là-bas au nord,
Par une bien obscure et bien paisible mort;
A tous vents du dehors fermant porte et fenêtre,
Érigeant sagement en vertu leur bien-être;
Dans leur petit esprit dont ils sont fort coquets,
Si friands de scandale et de petits caquets
Qu'ils font d'un grand pays une petite ville;
Rendant au dieu Succès un culte un peu servile,
Mais redoutant le neuf comme un coup de bâton;
Sentant pour un passé qu'ils trouvent de bon ton
Une secrète ardeur qui fondrait bien leur glace,
Si pour reculer même on ne changeait de place;
De préjugés d'ailleurs non plus que sur la main;
Se souciant d'hier autant que de demain;
Dans les larges couloirs d'un aimable cynisme,
Ayant commodément logé leur égoïsme;
Tenant que tout est bien dont on n'a pas de mal;
Portant au labarum : « Cela m'est bien égal; »
Vivant entre eux du reste en bonne intelligence,
Grâce au mépris commun sous couleur d'indulgence,
Sans grandes passions et sans grands sentimens,
Sans fiel et sans orgueil, enfin charmans, charmans!

« Charmans en vérité! Mais aussi quelle vie!
Qu'ont-ils à regretter? qui peut leur faire envie?
Eux, penser! à quoi bon? Agir! vous plaisantez!
N'ont-ils pas pour cela des agens patentés,
Des instituts pour eux savans et pour eux graves,
Pour eux des remplaçans payés pour être braves,

De tous leurs intérêts des gens chargés pour eux,
— Des spirituels même, et même assez nombreux, —
Tous messieurs, s'il vous plaît, portant des uniformes,
Ayant prêté serment, reconnus dans les formes,
Tant que pour ne pas croire à leur habileté
Il faudrait être au moins atteint de cécité,
Et pour s'entremêler, fût-ce à sa propre affaire,
Être bien indiscret ou n'avoir rien à faire. »

XLI.

L'esquisse est-elle exacte et selon vos désirs?
Ce crayon rend-il bien notre béatitude?
Reconnaissez-vous bien nos goûts et nos plaisirs,
Et cet oubli d'autrui, notre plus douce étude,
Et cet oubli de soi qu'on appelle habitude?
O Mélibée, un dieu nous a fait ces loisirs!

XLII.

Laissons les hommes forts dire qu'à notre taille
On nous ajuste un monde et répéter en chœur :
Que dans nos passions, que l'on rogne et l'on taille,
Ils voient les tristes ifs de ce triste Versaille,
Qu'enfin les lourds ciseaux de l'intérêt vainqueur
Ont mutilé l'amour, virilité du cœur.

XLIII.

Laissons les remplacer, ces Catons d'un autre âge,
La gloire par l'estime et l'adroit par le sage,
Et la morale aussi par la moralité,
Eux qui s'en vont criant à la stérilité,
Et pensent follement qu'indomptable et sauvage
L'esprit n'engendre pas hors de la liberté.

XLIV.

Le présent seul est vrai, le reste n'est que cendre.
Le présent! mais c'est l'or du guerrier d'Alexandre.
Donc prenons ce qui peut en tenir dans nos bras,
Remercions ceux qui, lourds de nos embarras,
Jusques à s'en charger veulent bien condescendre,
Et tâchons d'être heureux pour n'être pas ingrats!

ÉDOUARD PAILLERON.

THÉATRE CONTEMPORAIN

MAITRE GUÉRIN,

COMÉDIE EN CINQ ACTES DE M. ÉMILE AUGIER.

Une comédie de M. Émile Augier est toujours un heureux événement pour le public. S'il arrive parfois à M. Augier de s'égarer dans son art, c'est toujours avec talent, avec vigueur, avec un effort sincère pour peindre le monde et la vie comme il les voit et les comprend. Ses énergiques satires peuvent parfois porter à faux ou dépasser le but; mais combien les erreurs mêmes ont plus d'intérêt, combien surtout elles sont plus honorables pour l'écrivain que cette exploitation trop banale de la vertu et que cette fausse sensibilité qui peuvent assurément ménager de grands succès au théâtre, mais des succès auxquels l'art n'a rien à voir! On peut écouter parfois M. Émile Augier avec quelque impatience, jamais sans plaisir, et sa langue, si ferme, si nette et si incisive, ajoute toujours un grand charme à la sincérité hardie de ses conceptions. Il représente mieux que personne aujourd'hui sur la scène la franchise et l'audace de l'esprit français, et nous sommes de ceux qui ne savent pas résister à cet attrait, même dans une œuvre qui ne serait pas à l'abri de tout reproche; mais le seul reproche que mérite la nouvelle comédie de M. Émile Augier, ce n'est guère que l'embarras qu'on éprouve lorsqu'on essaie de se la rappeler avec exactitude pour en rendre un compte fidèle au public. Si nous fermons les yeux avec l'intention de revoir par l'esprit l'action qui s'est déroulée devant nous et d'en saisir l'ensemble, notre imagination ne sait trop où se prendre, ou plutôt elle se prend à tout et ne sait où s'arrêter.

Pourquoi nous faire quitter si vite cette demeure dangereuse et charmante dans laquelle la plus froide et la plus ambitieuse des coquettes tend

habilement ses filets? M. Lecoutellier y est tombé le premier et en est mort, on croit voir son cadavre flotter au bout de cette toile perfide; il y a laissé une grande fortune : qui veut se charger maintenant d'y apporter un grand nom? Le colonel Guérin s'engage lourdement à son tour dans ce brillant réseau; il s'y empêtre à plaisir, et s'il s'en tire, c'est qu'on l'en chasse et qu'on ne daigne pas y garder une proie si vulgaire. Enfin le sémillant Arthur vole autour du piége, sans cesser un instant de le voir, mais brûlant de s'y laisser prendre et fasciné par l'insensibilité même d'un cœur digne du sien.

Mais la maison de Mme Lecoutellier n'est point le centre de l'action, ce n'est pas autour d'elle que tout doit se mouvoir, ce n'est pas elle qui doit rester la première dans notre souvenir. La coquetterie de Mme Lecoutellier, ses intrigues, son procès, son mariage, qui se noue et se dénoue sans cesse, ne sont que des épisodes : l'intérêt principal est ailleurs. Où est-il donc? Le trouverons-nous dans le château de l'inventeur, dominé par une idée unique qui le rend aveugle sur tout le reste? Sa fortune est perdue, et il l'ignore; la piété de sa fille lui cache sa ruine, tandis que lui-même, à l'insu de sa fille, il achève leur commun désastre et vend jusqu'au toit qui couvre encore leur tête. De son côté, cette fille admirable a sacrifié à son père plus que sa fortune personnelle; pour mieux assurer le repos de cet esprit malade, elle feint d'avoir des sentimens vulgaires, et dont son âme délicate est incapable; elle affecte l'habileté, la vigilance, la dureté d'un homme d'affaires; elle défend avec âpreté la fortune qu'elle n'a plus, de peur d'avouer qu'elle l'a jetée dans le gouffre creusé par son père. Ce pieux stratagème lui coûte bien cher. L'homme qui l'aimait, et qu'elle aimait elle-même, voit avec déplaisir ces qualités industrieuses et sévères, si peu convenables à une femme; en lui paraissant trop habile, elle a cessé de lui sembler digne d'amour. Il s'éloigne d'elle, et va bientôt porter son cœur ailleurs. Elle accepte encore ce dernier sacrifice; on dirait même qu'elle en savoure l'amertume, quand un cri involontaire, arraché enfin par une douleur trop vive, la trahit aux yeux de cet infidèle : il la voit alors telle qu'elle est et l'aime cent fois davantage après cette sainte ruse et cette longue épreuve, héroïquement supportée. En même temps les machinations qui menaçaient le dernier débris de la fortune paternelle s'écroulent sur la tête de celui qui les combinait, et le bonheur rentre dans cette maison, d'où le génie et la vertu semblaient l'avoir exilé pour toujours. Voilà encore une action complète en elle-même, capable de se suffire, pleine de situations fortes et touchantes, et pourtant ce n'est point là qu'est le nœud de la pièce; elle ne tourne pas autour de l'inventeur, et il est juste qu'elle ne reçoive point de lui son nom.

Est-ce donc maître Guérin qui est le premier de tous ces personnages, le moteur des événemens, le grand ressort de cette ingénieuse machine? C'est lui, après tout, qui convoite le château de Valtaneuse, qui l'achète à

réméré sous un prête-nom, qui veut s'en servir pour réduire Mme Lecoutellier à épouser son fils et pour attacher ainsi à sa propre fortune une femme dont l'adresse et l'ambition peuvent le mener lui-même à tout. Faut-il voir la véritable action de la pièce dans la campagne de maître Guérin contre le château de Valtaneuse, et l'échec mérité de cette ténébreuse entreprise est-il le dénoûment destiné à rester dans notre mémoire? Certes la maison dans laquelle maître Guérin, entouré de sa femme et de son fils, étale son hypocrisie, sa convoitise, sa brutalité despotique, jusqu'à ce que, joué et abandonné par tout le monde, il tombe à son tour sous le joug de sa servante et d'un usurier, peut servir de centre à l'action et attirer principalement l'intérêt; mais, malgré tous nos efforts, nous ne pouvons être tout entiers à maître Guérin : nous avons déjà laissé trop de notre cœur dans la coquette demeure de Mme Lecoutellier et dans le mélancolique château de M. Desroncerets.

En un mot, on peut trop aisément reconnaître et compter dans l'œuvre de M. Augier une charmante comédie que Mme Lecoutellier et ses amoureux nous donnent, un beau drame sur la piété filiale aux prises avec une folie généreuse, et une tragi-comédie dont maître Guérin est tour à tour le héros et la victime. Le château de Valtaneuse, que la fille de l'inventeur veut garder, que la coquette veut loyalement acheter et que maître Guérin veut détourner à moitié prix, forme le lien de ces trois actions diverses et les fait à peu près marcher ensemble; mais ce lien n'est pas assez fort pour dissimuler le défaut d'unité de l'œuvre nouvelle et pour éviter que l'intérêt n'en soit affaibli par cela même qu'il est trop dispersé. Ce n'est point par pédantisme, M. Augier a trop d'esprit pour le croire, que nous adressons ce reproche tout classique à une comédie si vivante d'ailleurs et pleine d'incontestables beautés. Les règles du théâtre importent peu en elles-mêmes, et si on les viole avec succès, on est bien vite absous et récompensé de cette heureuse audace; mais lorsqu'une règle de l'art dramatique, au lieu d'avoir été inventée par le caprice des hommes, est vraiment sortie de la nature des choses, on ne peut la méconnaître sans en être aussitôt puni par le résultat même de cette négligence, et la règle oubliée se rappelle, en même temps qu'elle se justifie, par l'événement. Certes je ne crois pas qu'il y eût dans la salle, le jour de la première représentation de *Maître Guérin,* une seule personne qui se souciât de voir respecter la règle de l'unité d'action ou aucune des autres règles dont s'embarrassaient si consciencieusement nos pères : si du moins quelqu'un songeait à tout cela, pour ma part je n'y songeais guère, et pourvu qu'on me plût, peu m'importait le chemin qu'on prendrait pour me plaire. Et pourtant, lorsque j'essayai plus tard de me demander pourquoi de temps à autre mon attention avait langui, pourquoi surtout j'éprouvais tant de peine à mettre la main sur le nœud de la pièce et à m'y retrouver, je ne tardai guère à me rappeler en souriant le classique adage :

Qu'en un lieu, qu'en un jour un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli,

et je sentis que c'était l'oubli de cette vieille maxime qui avait diminué quelque peu pour moi l'attrait de cette œuvre charmante et rendu un peu confuse l'impression qu'elle m'avait laissée. Non pas que l'unité de lieu et de temps soit fort nécessaire, et qu'on ne puisse violer impunément cette partie de la règle, pourvu que l'unité d'action, qui en est le fond, soit respectée. L'unité de lieu et l'unité de temps ne sont en effet que les symboles visibles, et souvent gênans, de l'unité d'action, les moyens matériels de s'y astreindre : si l'on peut se passer de ces étroites barrières sans que l'unité d'action s'échappe, on a raison de les renverser, et les pédans seuls peuvent s'en plaindre; mais si l'unité d'action elle-même se dissout et périt dans cette liberté trop grande, c'est la nature de l'esprit humain qui proteste, parce qu'il est incapable de s'attacher fortement à plusieurs choses à la fois, et qu'au milieu d'un trop grand nombre d'objets ayant des titres égaux à son attention, il reste ébloui et indécis, non sans fatigue. Il faut donc que l'auteur dramatique ait, comme le peintre, le courage de faire des sacrifices, de laisser plus d'une chose dans l'ombre et plus d'un personnage dans la foule; il faut qu'il évite presque à l'égal de la pauvreté l'excès des richesses.

Puisque nous sommes ainsi ramené à l'examen de ces vieilles et vénérables lois de l'art dramatique, nous ajouterons une raison de plus pour éviter le défaut d'unité au théâtre, c'est que c'est un défaut évitable, et que l'art dramatique, même dans les mains du génie, est assujetti à certains défauts nécessaires qui suffisent à sa charge, et qu'il faut se garder d'accroître. Le temple de Melpomène et de Thalie, comme l'appelaient nos pères, a certaines servitudes auxquelles le plus habile des architectes ne saurait le soustraire, parce qu'elles tiennent à la nature même de l'art dramatique et aux conditions dans lesquelles il se déploie. La plus visible de ces infirmités inévitables, celle qui est le plus pénible pour un esprit bien fait, et qui ne le laisse jamais jouir pleinement des beaux effets de la scène, c'est une certaine exagération dans les sentimens et dans les actions des personnages les mieux tracés et les plus voisins de la nature, exagération nécessaire, puisqu'il faut en si peu de temps et avec si peu de mots les faire parfaitement connaître au spectateur. Qu'on lise par exemple l'admirable portrait que La Bruyère a tracé de l'hypocrite sous le nom d'Onuphre; avec quel plaisir il énumère toutes les actions invraisemblables que Tartuffe a commises au théâtre, et qu'Onuphre se garde bien de commettre dans la vie! La Bruyère remporte ainsi sur Molière une facile victoire; mais s'il eût été condamné lui-même à faire marcher Onuphre sur la scène, à nous le faire connaître en deux heures par ses actions et par ses discours, à l'élever et à le renverser en deux heures, ne l'eût-il pas fait parler et agir

comme l'immortel hypocrite qui doit porter, avec le misanthrope, le grand nom de Molière à la postérité la plus lointaine? Oui, Tartuffe exagère les dehors de l'hypocrisie, et surtout il en précipite les allures. Oui, il a tort de parler de sa haire et de sa discipline, au lieu de faire deviner qu'il a une haire et une discipline, comme Célimène a tort d'écrire aux gens qu'elle les aime, au lieu de le leur laisser à tous entendre; mais le peu de temps qui est donné sur la scène à ces êtres redoutables pour se découvrir, pour nous effrayer et pour se perdre, leur défend tous ces ménagemens et tous ces détours. Il faut qu'infidèles par un point à leur vraie nature, ils nous livrent en quelques momens le dernier mot de leur cœur, cette funeste énigme qui dans le monde remplit leur vie entière et n'a pas même toujours le temps de se dévoiler. Cette invraisemblance est acceptée au théâtre, aussi bien que celle de la lumière remplaçant le soleil ou des toiles peintes remplaçant la nature, et il faut bien l'accepter, puisqu'elle est inséparable d'un des plaisirs les plus vifs que l'homme civilisé puisse goûter. Mais lorsqu'un grand art doit se résigner à un inconvénient si sensible, il faut du moins l'affranchir de tous les défauts évitables, tels que le défaut d'unité et d'intérêt dans l'action. Et, nous souvenant de la belle maxime qu'on appliquait jadis à la fortune, nous dirions volontiers qu'on ne doit rien laisser à l'imperfection de l'art dramatique de ce qu'on peut lui ôter par conseil et par prévoyance.

Nous en avons fini heureusement avec la seule critique à laquelle la charmante comédie de M. Émile Augier puisse donner prise, et ce trop grand nombre de faits et de personnages laissés sur le premier plan, qui est un défaut au point de vue de l'action, devient au contraire une source d'intérêt et un juste sujet d'éloge, si l'on veut considérer cette œuvre au point de vue des caractères. Tous les personnages de cette comédie ont une physionomie animée, naturelle, intéressante, et sont aussi rapprochés de la vérité dans leur conduite et dans leur langage que le permet cette imperfection du théâtre dont nous parlions tout à l'heure. M. Émile Augier leur a communiqué à tous, ou à presque tous, ce don si rare de la vie et du mouvement qu'il possède à un si haut degré et qu'il répand à flots dans ses œuvres, même les moins irréprochables et les moins achevées.

Mme Lecoutellier n'est pas seulement une coquette, et en effet la coquette d'autrefois, avide de plaire pour le seul plaisir de plaire, n'est guère dans nos mœurs et n'est pas de nos jours si facile à rencontrer. Notre siècle agité et besoigneux laisse peu de loisirs, même à une Célimène; il la surcharge de toute sorte d'intérêts et d'affaires. Mme Lecoutellier veut avant tout garder sa fortune et conquérir un titre, deux soins vulgaires auxquels la maîtresse d'Alceste, tranquille de ce côté et marchant sur les nues, n'avait pas besoin de songer; mais Mme Lecoutellier, en quête d'un nom et d'une fortune, est coquette chemin faisant et met sa coquetterie au service de son ambition. C'est une âme intéressée en même temps que

légère, et ce double caractère est soutenu avec l'art le plus habile jusqu'au bout de l'ouvrage. C'est la femme avide de titres et d'argent qui s'écrie avec terreur : Il est ruiné! quand on lui annonce en termes couverts un grand malheur à propos de son mari ; c'est encore elle qui vient, avec une audace presque cynique, réclamer la main du colonel Guérin et presser son mariage lorsqu'elle sait, seule encore, qu'elle a perdu son procès, et que ce mariage, dédaigné par elle, est devenu une bonne affaire. Mais c'est la coquette, la vraie coquette, qui au premier acte se sent d'abord attirée vers le colonel Guérin, parce que « on n'en fait pas tout ce qu'on veut, » qui un peu plus tard, résolue à s'en défaire, le reçoit hardiment comme un étranger et l'étourdit de paroles banales sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche et de revenir sur un passé qui ne doit plus compter; c'est bien la coquette encore qui, ramenée vers lui par la nécessité et cherchant des raisons pour l'épouser, s'écrie : « Francine l'aime! » dernier poids qui emporte la balance. Le trait de ce caractère dont je suis tenté de savoir le plus de gré à M. Augier, le trait qui achève Mme Lecoutellier et qui la rend vivante, c'est son inclination pour Arthur, dont l'égoïsme déclaré, dont le sang-froid, la rouerie, l'amusent et l'attirent. L'imagination tient lieu de cœur aux coquettes, et ce sont précisément ces qualités ou plutôt ces défauts, portés de bonne grâce, qui sont capables d'éveiller dans l'imagination d'une coquette cette curiosité sympathique à laquelle, de guerre lasse, elle finit elle-même par donner le nom d'amour. La jolie comédie de mœurs commencée chez Mme Lecoutellier dès son premier dialogue avec Arthur se termine pour le mieux chez maître Guérin, lorsqu'au dernier acte on voit s'en aller, bras dessus, bras dessous, ces deux charmans et odieux personnages. Les voilà mariés, ou plutôt mieux que mariés, puisque Mme Lecoutellier tient à rester veuve, dernier mot bien hardi, mais après tout heureux de ce rôle spirituel, si bien mené et si ingénieusement conçu.

L'invention qui achève la ruine de M. Desroncerets est bien choisie, si l'auteur y a seulement cherché un thème à des réflexions philosophiques et politiques, dignes d'ailleurs de l'assentiment général; le choix est plus discutable au point de vue de la vraisemblance, car ce genre de travaux n'explique nullement de telles dépenses et un tel désastre. Quoi qu'il en soit, le caractère de l'inventeur malheureux et noblement incorrigible est tracé avec une vivante énergie. Cette confiance presque aveugle dans le succès, et en même temps ce besoin d'être soutenu par la confiance d'autrui et de rencontrer au moins une âme fidèle dont la foi solide encourage et console, ce mépris du temps et de l'argent, cette certitude de faire face à tout, ce sincère dédain pour les revers et cette pleine assurance qu'ils seront tous réparés d'un seul coup, en un seul jour, voilà en effet les traits véritables de l'inventeur, ou pour mieux dire de tout homme qui, se trouvant en lutte avec les épreuves de la vie, s'est attaché à une idée et a

mis dans la force de son esprit toute son espérance. La jeune fille si héroïquement dévouée à ce vieillard est une des meilleures créations de M. Augier, et c'est merveille que de voir ce poète si vif, si ouvert, si prime-sautier, exceller dans la peinture et dans le développement d'un caractère contenu, résolu, presque impénétrable, tel que celui de Francine. Il y a peu de scènes plus touchantes au théâtre que le moment où Francine, vaincue enfin par la honte de paraître bassement intéressée aux yeux de celui qu'elle aime, livre son secret et lâche les rênes à son cœur. L'élan de cette nature généreuse jusque-là enchaînée, cette glace qui éclate et qui fond, ce feu qui part sous la neige, ce fier mouvement d'une âme trop humiliée qui se redresse et vient reprendre sa part des deux vrais biens de la vie, l'estime et l'amour de ceux qu'on aime, font un grand et infaillible effet sur les spectateurs les moins capables de céder aux illusions de la scène. Tel a souri de l'émotion à laquelle il avait cédé le premier soir qui n'a pu s'y exposer de nouveau sans être une seconde fois surpris et sans rendre de nouveau les armes à l'art victorieux du poète.

De même que Mme Lecoutellier et Arthur ne pouvaient manquer de s'entendre, il était inévitable que Francine et Mme Guérin eussent une profonde sympathie l'une pour l'autre. La tendre admiration de Mme Guérin pour Francine est une des beautés de la scène émouvante dont nous parlions tout à l'heure, et lorsque Mme Guérin s'écrie : « Ah! chère créature qui acceptiez les mauvais jugemens sans rien dire! voilà un cœur de femme! » on éprouve un plaisir élevé à voir ces deux belles âmes s'unir et se confondre. C'est un des effets les plus délicats de l'art de M. Augier que d'avoir compris cette sympathie si naturelle, et que d'en avoir tiré un si heureux parti sur la scène. Nous savons que le caractère de Mme Guérin a donné prise à bien des critiques. On l'a trouvé généralement trop mou, trop effacé, trop humilié surtout, devant l'ascendant de son indigne maître et seigneur. L'asservissement de Mme Guérin est peut-être poussé un peu trop loin dans le détail, et devient parfois pour le spectateur une cause de souffrance; mais en principe il est excellent d'avoir donné une telle femme à maître Guérin, de l'avoir montré chez lui au naturel dans son rôle de tyran domestique qui veut être non-seulement obéi, mais admiré. Les momens ne manquent pas d'ailleurs dans lesquels le caractère de Mme Guérin se relève; elle excite l'admiration lorsqu'elle offre à Mme Lecoutellier d'aller vivre à la campagne afin de ne pas être un obstacle au mariage de son fils avec une si grande dame, et plus encore, lorsqu'elle ajoute avec une délicatesse si touchante : « Ne lui parlez pas de l'engagement que j'ai pris. Comme cela, il ne se doutera pas... Enfin il pourra toujours vous aimer autant. » L'héroïsme de l'amour maternel chez Mme Guérin, l'héroïsme de l'amour filial chez Francine, voilà les deux rayons de soleil de cette comédie, qui avait besoin d'être ennoblie par quelque endroit, puisqu'elle nous montre de préférence les tristes côtés du cœur humain.

Nous voilà enfin en face de la bête de proie vulgaire et terrible en même temps qui a donné son nom à l'œuvre nouvelle. Maître Guérin a voulu d'abord de l'argent, et l'argent une fois venu, il veut être un personnage. Il poursuit donc sa guerre contre tout ce qui lui a fait obstacle, toujours en règle avec la loi, bien plus avec les apparences, et soigneux, comme il le dit d'une façon si comique et si vraie, d'assurer en toute circonstance les derrières de son honneur. Il fait si bien que ceux qu'il dupe le remercient, et que ceux qu'il dépouille croient lui devoir de la reconnaissance. Il parle de la vertu comme Prud'homme, cite volontiers Horace à tort et à travers, et en même temps il trafique avec les usuriers, il a des prête-noms, des hommes de paille, qu'il met en avant pour les bonnes affaires. Il est atteint de la manie du temps, il ne lui déplairait pas de faire souche de noblesse; mais, avant tout, il songe à lui-même, il veut la croix d'abord, puis la députation, comme une espèce de décoration plus brillante et comme un échelon qui peut le porter plus haut. Il traite sa femme en esclave jusqu'au moment tardif où, appuyée sur son fils, elle se révolte et devient à ses yeux une Xantippe qu'il voit sans trop de regret quitter le domicile conjugal. Il a traité ce fils presque aussi mal, avec une jalousie involontaire contre sa jeunesse, ses succès, son avenir; il ne l'en opprime et ne l'en rabaisse que mieux jusqu'au moment où, par une inexplicable faiblesse, peu digne d'une œuvre aussi sérieuse, il s'effraie de le voir en uniforme et reste interdit devant lui. Sauf cette courte distraction du poète, quelle unité dans ce caractère! quelle vigueur dans tous les détails de ce personnage! comme il respire, comme il marche, comme il anime la scène! Il est odieux, vulgaire, injuste, envieux, tyrannique, fourbe, il fait presque mal à voir, et l'on ne peut en détacher ses yeux! C'est qu'il a le plus grand des attraits, le plus précieux et le plus vif de tous sur le théâtre, l'attrait de la vérité. Et cette vérité si complète, si vivante, ce n'est pas au poète seul qu'en revient tout le mérite, l'acteur y a sa part. Tout le monde joue bien dans cette pièce, M. Geffroy, M. Delaunay, Mlle Nathalie, si humble et si touchante dans le rôle de Mme Guérin, Mlle Favart, fière et passionnée quand il le faut dans le beau rôle qui lui est échu, Mlle Plessy enfin, coquette achevée et toujours spirituelle; mais si tout le monde tient bien sa place dans la pièce de M. Augier, M. Got y tient certainement la première place. Il communique à son rôle, et par suite à l'action, l'illusion de la vie; on oublie, en l'écoutant, qu'il s'agit d'une fiction, et que le Guérin qu'on a sous les yeux n'est pas un de ceux qui courent le monde.

En effet, ils courent le monde, ou, pour mieux dire, ils le conquièrent, ils l'exploitent, ils le découpent, ils le vendent, et c'est bien à eux qu'il appartient. Ce n'est que dans la comédie de M. Augier qu'on leur arrache leur proie au dernier moment et par des moyens si faciles. Dans la vie, leur proie leur reste, et ils la dévorent jusqu'à ce que, selon la belle parole de Pascal, ils s'en soûlent et en meurent. Les Arthur et les Guérin, l'intri-

gant comme il faut et l'intrigant vulgaire, se disputent l'empire, ou plutôt se le partagent comme un large domaine où chacun peut prendre carrière. C'est un trait heureux de M. Augier (si irréprochable d'ailleurs dans les quelques mots de politique que contient sa pièce) que d'avoir suspendu la députation entre Arthur, qui la possède, et Guérin, qui va la prendre, s'il est « agréé par le ministère. » C'est grand dommage que de choisir; pourquoi ne seraient-ils pas agréés tous les deux? Cela aussi fait partie de leur butin.

Mais cette prospérité générale et soutenue des Arthur et des Guérin est-elle sans compensation pour ceux qu'ils dépouillent? Suffit-il de se faire son lot à son gré dans les biens de ce monde pour en avoir la meilleure part? Nullement; le bonheur n'est pas dans la chose même qu'on possède, mais dans les impressions que cette possession nous donne, dans les sentimens qu'on en reçoit ou qu'on en tire. Qui décide pourtant de la nature et de la valeur de ces sentimens, si ce n'est notre âme elle-même, qui se taille ainsi un bonheur à sa mesure, d'autant plus profond et d'autant plus vif qu'elle est elle-même plus haute et plus délicate? C'est dans la différence de ces impressions et du bonheur qui en découle que tout est remis à sa place, et que la justice secrète qui préside au mouvement de ce monde reprend ses droits. Qu'importe que maître Guérin ait conquis Valtaneuse? Il s'épuisera pour l'agrandir, se querellera avec ses voisins, se forgera mille labeurs et mille peines; y fera-t-il une seule de ces douces promenades dans lesquelles le bon Desroncerets se perdait si volontiers, faisant l'aumône aux mendians et berçant ses généreuses chimères? Arthur emmène la belle Cécile que le colonel a violemment aimée; soit, éprouvera-t-il près d'elle un seul des transports qui ont agité pour elle cette âme loyale et tendre? Voilà l'ordre des biens véritables, il est réglé pour chacun selon ce que chacun est capable de sentir, et à ce point de vue combien les Arthur et les Guérin sont misérables! Si l'on s'en tient aux apparences, ils volent tout le monde; si l'on y regarde de plus près, ce sont eux qui sont volés.

PREVOST-PARADOL.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre 1864.

Les origines, la première phase de la convention du 15 septembre, n'ont point été heureuses. La venue au jour d'un acte diplomatique a rarement suscité autant d'anxiétés et de confusion. Accueillie d'abord par les émotions et les tristes scènes dont Turin a été le théâtre, entraînant la chute d'un ministère, servant de prétexte à un débat aussi passionné qu'oiseux à propos des conséquences hypothétiques que chacun lui attribue, il ne lui manquait plus que de devenir un sujet de contestation publique entre les diplomates mêmes qui l'ont conclue. Quand, il y a quinze jours, nous signalions l'inopportunité et le danger des controverses engagées dans les journaux sur la portée éloignée de la convention du 15 septembre, quand nous soutenions qu'il était imprudent et déraisonnable de torturer la convention en la commentant à outrance dans les sens les plus contraires, quand nous engagions la presse et l'opinion publique à s'en tenir aux termes mêmes et aux dispositions positives déjà si importantes de l'arrangement conclu entre la France et l'Italie, nous ne nous doutions pas que le péril des interprétations hypothétiques dût si tôt apparaître, nous n'avions pas prévu que des explications nouvelles sur le sens de la convention dussent être échangées entre les ministres des deux pays, nous nous étions attendus moins encore à la publicité qui a été donnée à ces explications. Il faut bien compter l'éclat des dernières dépêches parmi les incidens malencontreux qui ont marqué l'entrée de la convention du 15 septembre dans le monde.

Il n'est point dans notre rôle à nous, qui voulons ramener la convention du 15 septembre à la signification directe qui découle de ses dispositions formelles, de grossir les difficultés qu'ont révélées les dernières dépêches de MM. Drouyn de Lhuys, Nigra et La Marmora. Nous ne pouvons cependant nous abstenir de faire remarquer en passant ce qu'il y a d'étrange et d'insolite dans l'incident qu'on a cru devoir faire connaître au public. Il y a d'abord une question de forme à laquelle on nous pardonnera de nous

arrêter : nous voulons parler de cette conférence ouverte entre le ministre de France et le ministre d'Italie, en présence et pour ainsi dire sous l'arbitrage de l'empereur. Nous sera-t-il permis de dire que le fait d'une réunion ainsi composée et d'un débat engagé entre de tels personnages a excité en nous une surprise extrême? Voilà, suivant nous, un fait qui découvre étrangement la couronne. — Beau scrupule, répondra-t-on, et qui sied bien à des parlementaires impénitens! — On nous récusera comme hérétiques. Il nous semble cependant qu'il n'est point nécessaire d'être entiché de formes parlementaires pour comprendre ce qu'il peut y avoir de délicat dans cette façon de traiter les affaires. Quoi! un ministre français et un ministre étranger comparaîtront à titre égal devant le chef du pouvoir exécutif, discuteront devant lui des intérêts qui, dans les conseils de la France, ne peuvent et ne doivent être appréciés qu'au point de vue français, et le chef du pouvoir sera exposé à donner peut-être raison au ministre étranger et tort à son propre ministre! Qui ne voit qu'en une telle rencontre, surtout si la publicité vient s'y ajouter, toutes les positions risquent d'être faussées et compromises? A quelque point de vue constitutionnel que l'on se veuille placer, il est impossible de voir sans étonnement, dans une grande transaction politique, cette comparution d'un ministre français et d'un ministre étranger devant le chef de l'état. Les intérêts français impliqués dans une question internationale ne peuvent être discutés qu'entre Français dans la région où se prennent les résolutions gouvernementales. Il nous semble que la dignité même du ministre étranger et du pays qu'il représente veut également qu'il en soit ainsi. En nous permettant cette critique générale, nous ne croyons point donner une importance puérile aux questions de forme. Si l'on admet que la nature de nos relations avec l'Italie puisse autoriser à faire exception à la règle générale, si l'on suppose que nous avons le droit de traiter nos affaires avec l'Italie sans tant de réserve, et pour ainsi dire en famille, on ne comprend pas davantage la nécessité de cette haute médiation de l'empereur entre M. Drouyn de Lhuys et M. Nigra, on ne comprend pas cette dépêche télégraphique envoyée à Turin avec l'approbation impériale. N'aurait-on pas pu s'entendre par les voies ordinaires, dussent-elles être moins rapides? Fallait-il gagner du temps à tout prix? Le feu était-il donc à la maison?

Cette hâte, cette précipitation, ont été également pour le public une cause de surprise. La publication du rapport adressé le 15 septembre par M. Nigra à son gouvernement mettait-elle en danger la politique française et dénaturait-elle le rôle de cette politique dans la convention? Quand on voit où ont abouti les dernières explications, on ne peut plus attacher au premier rapport de M. Nigra une portée aussi perturbatrice. On a reproché à ce rapport de n'avoir point complétement rendu la physionomie de la négociation qui s'est terminée par la convention du 15 septembre. On a eu raison à un certain point de vue. Il est clair que le ministre ita-

lien n'a raconté la négociation qu'au point de vue de son pays; ce n'était point à lui de l'apprécier au point de vue français, il devait penser que notre ministre des affaires étrangères saurait bien remplir la tâche qui le concernait. Et en effet, de l'aveu de tous, M. Drouyn de Lhuys s'est acquitté d'une façon très significative de cette tâche dans ses dépêches à M. de Sartiges et à M. de Malaret. Il y a plusieurs raisons qui devaient rendre la physionomie de la négociation différente pour M. Nigra et pour M. Drouyn de Lhuys. De ces raisons, la principale, suivant nous, c'est que M. Nigra et M. Drouyn de Lhuys ne pouvaient pas prendre à la même date l'origine de la négociation. Mêlé activement aux transactions communes à la France et à l'Italie depuis une époque éloignée, antérieure même à l'année 1859, M. Nigra ne pouvait voir dans la convention du 15 septembre que le développement logique de la politique commencée par M. de Cavour. M. Drouyn de Lhuys ne pouvait aller si loin dans le passé : il est naturel qu'il ne remonte pas au-delà de sa rentrée au ministère, et qu'il choisisse son point de départ dans les faits qui se sont produits depuis qu'il a repris la direction de notre diplomatie. M. Nigra ne pouvait oublier que, peu de mois avant la mort de M. de Cavour, un arrangement semblable à celui qui vient d'être conclu avait été à la veille d'aboutir; c'est par ses mains qu'avait passé la négociation de ce projet, qui peut-être, sans la mort de M. de Cavour, serait depuis longtemps réalisé. L'Italie actuelle est en grande partie l'œuvre de Cavour : était-il possible que M. Nigra négligeât, pour recommander à ses compatriotes la convention du 15 septembre, de leur apprendre qu'un arrangement analogue avait été la dernière pensée de cet homme éminent? Que cette révélation ait dû paraître intempestive à notre ministre des affaires étrangères, il n'y a rien là non plus de surprenant : on comprend que M. Drouyn de Lhuys ne veuille point que quelqu'un vienne lui dire qu'il a couvé sans s'en douter un œuf de M. de Cavour; M. Drouyn de Lhuys est donc parfaitement dans son droit quand il fait remarquer les différences importantes qui distinguent la convention du 15 septembre 1864 du projet de 1861.

Que les points de vue de M. Nigra et de M. Drouyn de Lhuys ne se confondent pas, cela va de soi; mais, cela ne changeant rien aux obligations positives contractées par la France et par l'Italie, à quoi bon accuser des divergences de point de vue et souligner avec une humeur défiante quelques-unes des obligations contractées? Il ne suffit pas que l'Italie n'attaque pas le territoire pontifical, il faut qu'elle n'ébranle pas le pouvoir du pape par des manœuvres souterraines; pourquoi aggraver par une hypothèse blessante une obligation positive franchement souscrite? Vous ne voulez pas que Florence soit considérée comme une étape vers Rome, un grand nombre d'hommes d'état italiens ne le veulent pas plus que vous; mais à quoi sert une déclaration pareille, quand l'Italie, pour obtenir le bénéfice que lui promet la convention, change sa capitale et promet de ne point attaquer Rome? Ce bénéfice, quel est-il? C'est l'évacuation de Rome par

nos troupes. Or aucune des réserves récemment posées, et qui ne s'appliquent qu'à une époque où nous ne serons plus à Rome, ne nous dispense de remplir l'engagement que nous avons pris de retirer nos troupes dans deux ans. Le grand acte de la convention du 15 septembre est là tout entier, et il est impossible de l'obscurcir par des contestations qui ne portent que sur des objets indéfinis, éventuels et vagues. S'il était vrai que le pouvoir temporel ne pût subsister que par l'appui de l'intervention étrangère, en prenant la résolution de quitter Rome le gouvernement français aurait bien pris son parti de la chute du pouvoir temporel. Si le pape ne veut pas s'entendre avec l'Italie sur la question de la dette, s'il ne veut pas organiser la force militaire prévue par la convention, s'il ne veut pas se donner les moyens de défense et de conservation nécessaires à tous les gouvernemens, nous n'en retirerons pas moins nos troupes de Rome, quelles que puissent être pour la papauté temporelle les conséquences de notre départ. Voilà, selon nous, les suites de la convention qui devraient exciter l'anxiété des esprits. Qu'on y prenne garde, le premier péril auquel le pouvoir temporel sera exposé, c'est nous qui allons le lui faire courir en lui retirant notre protection militaire. La controverse diplomatique à laquelle la convention pouvait donner lieu, après une réponse de M. Drouyn de Lhuys à la dernière note du général La Marmora, sera terminée; la convention sera dans peu de jours sanctionnée par le vote du parlement italien; dans quelques mois, la capitale de l'Italie sera transférée à Florence. Il n'y aura plus alors à discuter sur des choses aussi vaporeuses que des aspirations nationales s'appuyant sur les forces de la civilisation et du progrès. Il faudra que la France avise, pour ce qui la concerne, à l'application de la convention; il faudra qu'elle se prépare à l'évacuation progressive de Rome; il faudra qu'elle interroge d'une façon pressante la cour de Rome sur ses intentions et sur ses projets; il faudra qu'elle sache si la cour de Rome accepte ou refuse la transaction financière qui lui est proposée; il faudra qu'elle sache comment le pape entend pourvoir à l'organisation d'une force protectrice de l'ordre dans ses états. Voilà une série de questions positives et de difficultés pratiques qui vont s'ouvrir et qui devraient dès à présent provoquer le travail d'une prévoyance sérieuse. C'est quand nous songeons à la partie de la convention qui concerne la France et la papauté que nous sommes plus portés à déplorer l'inopportunité et l'inutilité de la controverse diplomatique à laquelle nous venons d'assister. Qu'a voulu faire la France en signant la convention du 15 septembre? Elle a voulu évidemment donner à l'Italie un secours moral. Nous aurions désiré que ce secours, pour garder toute son efficacité, fût généreux jusqu'au bout, et ne se laissât point piquer et offusquer par des susceptibilités de paroles; nous le désirions surtout en songeant aux difficultés auxquelles nous nous heurterons nous-mêmes quand nous arriverons à l'exécution de la partie de la convention qui nous concerne.

Nous voudrions espérer que l'incident diplomatique dont nous venons de parler sera le dernier effet de la *jettatura* qui a frappé d'abord la convention du 15 septembre. La discussion du parlement italien a commencé une réaction de chances meilleures. La convention est décidément populaire en Italie; la translation de la capitale, au lieu d'y être considérée comme la condition onéreuse de l'évacuation de Rome par la France, y est regardée par la majorité comme un avantage. Trois discours importans ont été prononcés jusqu'à présent : les discours de M. Boncompagni, de M. Visconti-Venosta et du général La Marmora. M. Boncompagni est un de ces Piémontais intelligens qui furent les collaborateurs actifs de Cavour. Le sacrifice de Turin lui est douloureux sans doute; mais il se résigne volontiers à ce sacrifice en songeant au profit que l'unité italienne retirera de l'exécution loyale de la convention. M. Boncompagni est un des Italiens qui ont le plus de foi dans une réconciliation possible de l'église avec l'Italie, un de ceux qui sont le plus capables de faire réussir un jour cette œuvre de pacification politique et religieuse. M. Visconti-Venosta, qui était le ministre des affaires étrangères du dernier cabinet, a exposé avec un rare talent la politique au nom de laquelle il a eu l'honneur de signer la convention. Son discours a été si complet et a produit sur la chambre une impression si heureuse, que les membres du dernier cabinet n'ont plus rien à ajouter à cette apologie éloquente de leur politique, et que les plus importans, MM. Peruzzi et Minghetti, ont renoncé à prendre la parole. Le discours loyal et patriotique du général La Marmora a dignement complété la remarquable dépêche par laquelle ce ministre a répondu aux observations de M. Drouyn de Lhuys. Le général promet au nom du gouvernement italien l'exécution sincère du traité, et il croit qu'après cela on n'a point à demander compte à son pays de la nature de ses aspirations et de la confiance qu'il garde dans l'avenir. Le général n'approuvait pas la convention dans le principe, mais il voit les intérêts et l'honneur de son pays engagés, et il se dévoue, par une sorte d'esprit de discipline patriotique, à l'accomplissement d'une œuvre qui n'est pas la sienne. Peu habitué aux réserves parlementaires, il n'a nulle crainte de découvrir l'empereur Napoléon III et d'exprimer l'espoir que l'intérêt que l'empereur porte à la cause italienne la servira dans la solution de la question de Rome et de la question de Venise. Cet appel confiant adressé au gouvernement français ne serait qu'un calcul habile de la part de tout autre homme politique; de la part du général La Marmora, c'est un aveu plein de franchise dont il est difficile de n'être pas touché. Il serait à souhaiter que les discours décisifs de M. Boncompagni, de M. Visconti-Venosta et du président du conseil empêchassent le parlement de perdre trop de temps dans une discussion inutilement prolongée. La convention donne un grand ébranlement à la politique italienne; mais, pour que cet ébranlement soit profitable, il faut qu'il ramène promptement le parlement italien à la considération de la politique intérieure, et surtout de la politique financière. Le point le plus diffi-

cile de la politique intérieure est maintenant la question financière. Jusqu'à présent, le nouveau royaume italien a été dans une situation si incertaine et si mal définie, que la question financière était en quelque sorte abandonnée au hasard. Un pays formé d'annexions si diverses et si récentes, qui ne savait pas quand et où il s'arrêterait, qui ignorait si l'état de l'Europe ne lui imposerait pas au premier moment de nouvelles entreprises, ne pouvait avoir coordonné ses ressources et avoir proportionné régulièrement ses dépenses et ses revenus. La convention du 15 septembre, en limitant le rôle politique actuel du nouveau royaume, met l'Italie en demeure et en mesure de faire ses comptes et de les bien régler. Les illusions sont écartées, l'expérience des premiers tâtonnemens dans la région encore inconnue des finances ne peut plus se recommencer ; il ne faut pas que l'Italie se laisse aller à la dérive, à l'écueil de la hideuse banqueroute. Le désordre financier mènerait vite à la dissolution politique et, nous le répétons, la convention du 15 septembre doit marquer la date d'une organisation rationnelle des dépenses et des revenus de l'Italie. Le nouveau ministre des finances, M. Sella, nous paraît avoir abordé cette question vitale avec une intelligente et courageuse énergie. M. Sella n'a pas craint de montrer le mal tel qu'il est. Il a inspiré aux esprits un effroi salutaire en les mettant en face d'un déficit de 300 millions. Contre un pareil état de choses, les expédiens de trésorerie ne sont qu'un leurre trompeur, les emprunts cessent d'être une ressource, car ils seraient bientôt impossibles. Il faut agir avant tout sur les dépenses et les ressources régulières, restreindre les unes par des économies radicales, accroître les autres par d'indispensables augmentations d'impôts. Ce n'est qu'après avoir diminué les dépenses et assuré l'accroissement des produits de l'impôt que l'on peut de nouveau s'adresser au crédit pour faire face aux besoins extraordinaires d'une période de transition. C'est ce que M. Sella a compris; il nous serait difficile d'apprécier les mesures qu'il propose. Il en est de dures, telles que l'anticipation de l'impôt foncier; mais il ne faut pas blâmer M. Sella de cette dureté, qui donne à l'Italie un avertissement sévère. Nous croyons que l'Italie aura encore besoin et avant peu de recourir au crédit, mais nous approuvons M. Sella d'exciter son pays à faire par lui-même un grand effort d'économie et de taxation avant d'émettre un nouvel emprunt. Le premier besoin de l'Italie en ce moment serait bien plus, suivant nous, d'avoir à sa tête un grand ministre des finances qu'un grand général ou un grand diplomate.

C'est lorsque l'Italie se sera constituée financièrement, lorsqu'elle aura consolidé l'ordre intérieur et affermi sa liberté d'action extérieure par l'organisation régulière de ses ressources, qu'elle pourra réaliser le brillant horoscope que lord Russell tirait d'elle l'autre jour en s'adressant à l'université d'Aberdeen, dont il est le lord-recteur. Le comte Russell a une nature d'esprit que l'on pourrait appeler historique, nature d'esprit rare parmi les hommes d'état anglais. En s'occupant du présent, lord Russell

cherche à saisir la chaîne par laquelle il se relie au passé. En assistant aux événemens qui s'accomplissent en Italie, lord Russell croit voir la fin de cette longue période d'abaissement pour la péninsule, période ouverte par la politique et les entreprises de Charles-Quint. Ce point de vue, justifié par l'histoire, encourage les espérances des amis de l'Italie. Cette Italie morcelée et dépouillée d'autonomie qui s'est affranchie sous nos yeux, avec la domination autrichienne et ses petites dynasties étrangères, était bien en effet l'œuvre de Charles-Quint, et peut-on croire encore que ce vieux système, une fois renversé, se puisse jamais relever? C'est du reste une chose curieuse que l'aplomb qu'ont retrouvé les ministres anglais malgré les échecs qu'a si récemment subis leur politique étrangère. Il y a en Angleterre, dans l'intervalle des sessions, une continuation de vie politique que les ministres eux-mêmes se plaisent à entretenir. Inaugurations de monumens publics, expositions d'art ou d'industrie, fêtes universitaires, invitations de chambres du commerce, banquets du lord-maire, tout leur est une occasion de prendre la parole et de dire leur avis sur les événemens et les questions du jour. Les membres du cabinet anglais ne se sont point fait faute cette année de mettre ainsi leurs vacances à profit, et, à voir le ton de leurs discours, il ne paraît pas que la triste campagne du Danemark ait altéré leur bonne humeur. Naguère M. Gladstone faisait une promenade triomphale dans le Lancashire. Il y abordait toutes ces grandes questions où se complaisent la générosité de son esprit et la verve de son talent. Il y traçait le programme d'une politique nouvelle, de plus en plus animée de sympathie pour les intérêts sociaux et les progrès politiques des classes populaires. Lord Palmerston s'est prodigué : il a inauguré nous ne savons combien de chemins de fer; il a parlé en l'honneur de sir George Lewis, cet homme d'état équitable et sensé qu'on considérait en Angleterre comme destiné à être un jour premier ministre, qui a été frappé d'une mort prématurée, et à qui ses électeurs ont récemment élevé une statue. Les chefs de l'opposition ont été plus sobres de paroles. M. Disraeli a prononcé devant un auditoire de fermiers des discours d'agriculteur; lord Stanley, cet esprit exact et curieux, d'une impartialité si courageuse, a adressé à ses électeurs un de ces discours où se montre la solidité de la pensée bien plus que la recherche du langage. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait une académie chez nos voisins pour que les hommes d'état y cultivent les lettres avec amour : M. Disraeli, le *leader* des conservateurs dans les communes, imprimait au commencement de cette année, en le dédiant à lord Stanley, un curieux poème à peu près inédit, *the Revolutionary Epic;* le chef du parti conservateur, lord Derby, va nous donner une traduction d'Homère en vers. Il y a quelque chose de curieusement bucolique dans cette idée des deux chefs d'un grand parti anglais publiant dans la même année chacun son poème. Pour achever le tableau, il faudrait parler de ces imitations des grands poètes italiens que M. Gladstone écrit à ses momens perdus, si par une réserve raffinée l'illustre chancelier

de l'échiquier ne se bornait point à faire part à un cercle d'amis de ces productions élégantes. En faisant allusion à ces distractions poétiques ou littéraires des hommes d'état de l'Angleterre, comment pourrait-on passer sous silence les honneurs que ces hommes viennent de rendre à un des plus illustres et des plus aimés de nos compatriotes, à M. Berryer, présenté au barreau anglais par lord Brougham? Un pareil hommage rendu au plus éloquent de nos avocats est un de ces événemens heureux où se révèlent les grandes qualités par lesquelles, quoi qu'on en dise, la France et l'Angleterre sont dignes de se comprendre et de s'unir. C'est dans le vieux *hall* de Middle-Temple, dans la salle antique où ont été jouées les pièces de Shakspeare, que les avocats et les principaux magistrats de l'Angleterre ont reçu et fêté M. Berryer. En lisant le récit de ce banquet mémorable et les discours qui y ont été prononcés, un regret que nous exprimions ici récemment revenait à notre pensée. En Angleterre, la grande magistrature sort du barreau; elle en est le couronnement naturel : de là cette confraternité persistante entre les lords-justices, les barons, le chancelier et les avocats, dont on retrouve souvent dans les procès anglais de nobles et touchans témoignages. Chez nous, en dépit de leurs affinités naturelles, la magistrature et le barreau sont deux carrières distinctes. Quel digne chef de la magistrature française, quel chancelier eût été M. Berryer! Ce regret rêveur ne devait point être déplacé l'autre soir dans le *hall* de Middle-Temple ou au banquet du lord-maire, lorsque lord Palmerston, avec une délicatesse et une justesse de touche vraiment admirables, traçait un portrait si vrai du caractère politique de M. Berryer; mais en ce moment c'étaient d'autres regrets qui agitaient l'âme de notre grand orateur : il ne pensait qu'à son pays, et l'émotion entrecoupait sa voix vibrante lorsqu'il voyait et décrivait en si beaux termes les nobles fruits que la liberté, chez nous encore si peu féconde, a produits en Angleterre. Enfin, parmi les associations d'idées auxquelles donnaient lieu ces scènes imposantes, comment omettre la pensée de l'âge des hôtes principaux de ces fêtes? L'infatigable Brougham, le vif Palmerston, sont des octogénaires; M. Berryer lui-même n'est séparé d'eux que de peu d'années. Qui n'admirerait le miracle de ces vertes vieillesses? Toute la jeunesse de notre siècle s'est-elle donc réfugiée dans l'âme de ces magnifiques vieillards? Serait-ce donc que la politique et l'éloquence réservent à leurs favoris le don de Jouvence?

Un des sujets les plus familiers à l'éloquence de nos orateurs chrétiens est l'art mystérieux avec lequel la puissance divine sait faire sortir le bien du mal. La guerre civile d'Amérique semble nous préparer une surprise de ce genre. De l'acharnement de la lutte semble devoir sortir l'abolition prochaine de l'esclavage. Les hommes du sud avaient brisé l'union, non pas seulement par la crainte que l'abolition de l'esclavage ne leur fût imposée, mais pour se soustraire à la volonté de la majorité, qui entendait empêcher l'extension de l'esclavage dans les nouveaux territoires. Les sécessionistes,

prévoyant que l'extension de l'esclavage ne serait plus possible, et que « l'institution sociale » serait à jamais renfermée dans les états où elle existait déjà, aimèrent mieux rompre l'Union que de renoncer à l'espoir de fonder de nouveaux états à esclaves. On se souvient d'un autre côté que M. Lincoln et son gouvernement ne songeaient point, au commencement de la guerre, à supprimer l'esclavage. M. Lincoln, par un scrupule de modération dont les fanatiques d'aucun parti ne lui tinrent compte, ne se proposait d'autre objet que le maintien de la constitution, c'est-à-dire le rétablissement de l'Union. En rentrant dans l'Union, les états confédérés auraient pu maintenir l'esclavage. Les abolitionistes ardens faisaient un crime à M. Lincoln de cette modération politique : des hommes tels que M. Wendel Philip ne la lui ont pas encore pardonnée.

Ainsi l'abolition de l'esclavage n'était dans les projets d'aucun des deux gouvernemens en guerre; elle a fait son chemin toute seule, aidée par la force invincible des choses. Le gouvernement de M. Lincoln recourut, après deux années de lutte, à l'émancipation des esclaves, non point en se fondant sur des raisons de principe, mais en alléguant le droit et les nécessités de la guerre. Il décréta l'émancipation pour susciter une diversion au cœur du pays ennemi et plus encore pour chercher parmi les noirs des recrues nécessaires à l'armée du nord. Après cette émancipation présentée comme un expédient, si les états du sud eussent voulu revenir à l'Union, il est douteux que l'abolition de l'esclavage se fût accomplie; la guerre cessant, l'expédient eût été probablement abandonné. C'est l'obstination aveugle du sud qui aura rendu l'abolition inévitable. Aujourd'hui les confédérés eux-mêmes, épuisés de ressources, parlent d'armer les noirs et d'affranchir ceux qu'ils enrôleront dans leurs troupes. Comme il arrive toujours dans les luttes à outrance, la passion devient plus forte que l'intérêt : on a voulu d'abord quitter l'Union pour sauvegarder un intérêt; on aime mieux aujourd'hui sacrifier cet intérêt que de rentrer dans l'Union. On ne saurait trop admirer ici les effets de l'aveuglement humain, et cette force de la justice qui contraint les hommes à déjouer eux-mêmes les iniques desseins qu'ils avaient conçus. On peut désormais prédire avec certitude que l'abolition de l'esclavage sortira de l'effort impie que les *politicians* du sud, ne voulant pas endurer de perdre le pouvoir pour la première fois depuis quarante ans, ont tenté pour conserver l'esclavage et détruire cette grande Union américaine qu'ils avaient si longtemps gouvernée. A en juger par la délibération des gouverneurs des états confédérés, qui proposent à M. Jefferson Davis l'enrôlement des noirs, il n'est pas question encore d'une émancipation complète. Il ne s'agit que d'un expédient de guerre : les blancs manquant, et l'expérience ayant montré dans les armées du nord que les noirs étaient capables de faire un bon service militaire, on propose de recruter des soldats parmi les noirs et d'affranchir ceux que l'on armera. On ne dit rien encore des autres; mais l'émancipation complète est la conséquence forcée de l'affranchissement

individuel dont on parle, et même, si la mesure générale de l'émancipation ne précède pas l'enrôlement des noirs, comment pourra-t-on faire croire aux enrôlés qu'ils sont réellement affranchis? On a contesté jusqu'à présent la prépondérance du nord, on a nié les victoires de l'Union. Y a-t-il une preuve plus assurée de cette prépondérance que l'expédient désespéré auquel les hommes du sud veulent recourir : quelle plus belle victoire pouvait obtenir l'Union que de contraindre ses ennemis à se faire eux-mêmes les artisans de l'émancipation! A côté de ce fait, les récens événemens de la guerre américaine ne présentent plus qu'un intérêt médiocre. Il semble que l'élection présidentielle ne sera précédée d'aucun fait de guerre important. Le gouvernement américain prépare une grande expédition maritime et militaire contre un port de la Caroline du nord, Wilmington, refuge des corsaires confédérés. Une reconnaissance générale des armées du Potomac et du James, dirigée par le général Grant contre les abords de Richmond, n'a point été poussée à fond : elle n'avait probablement d'autre objet que de contraindre Lee à garder avec lui toutes ses troupes et de l'empêcher d'envoyer des détachemens au sud et dans l'ouest. L'élection présidentielle, dont nous ne tarderons point à connaître le résultat décisif, tient en suspens les opérations militaires.

Il y a peu de chose à dire de notre politique intérieure. Nos chambres ne seront pas, dit-on, convoquées avant le mois de février. On emploiera le temps qui nous sépare de la session à deviser des modestes progrès parlementaires auxquels tendent des aspirations politiques qui sont aussi très modérées. On se demandera par exemple s'il est probable que les ministres soient bientôt appelés à prendre part aux discussions des chambres. Dans cet ordre de supputations et de conjectures, la chronique est si indigente que des correspondans de journaux étrangers s'amusent à annoncer la conversion de M. de Persigny au libéralisme : M. de Persigny deviendrait partisan de la coopération des ministres aux travaux législatifs. Au libéralisme futur de M. de Persigny, nous préférons certaines mesures sages adoptées sans bruit par M. Boudet. La direction de la presse au ministère de l'intérieur est supprimée. C'est un bon symptôme pour les journaux : l'intermédiaire d'un directeur ne peut leur être favorable; il vaut mieux pour leur dignité et leur liberté qu'ils soient en contact direct avec la responsabilité ministérielle.

E. FORCADE.

LA CRISE DES PARTIS ET LE NOUVEAU MINISTÈRE EN ESPAGNE.

L'Espagne est aujourd'hui en travail d'une idée qui la dirige, d'un parti qui se recompose sous un drapeau de libéralisme sensé, d'un pouvoir qui, par son action, par ses exemples, par son impulsion, remette un peu d'ordre dans une vie publique passablement incohérente depuis quelque temps. Le ministère du général Narvaez sera-t-il décidément ce pouvoir s'appuyant sur un parti éclairé par l'expérience, et marchant résolûment à la réalisation d'un vrai régime de liberté constitutionnelle? Il se com-

pose évidemment d'hommes distingués et capables, qui ont l'intelligence d'un rôle réparateur dans une situation nouvelle. Le président du conseil, et avec lui le ministre des finances, M. Barzanallana, aussi bien que M. Llorente et M. Gonzalez Bravo, sentent manifestement que leur vie ministérielle est à ce prix, qu'ils ont besoin de faire quelque chose de nouveau et de sérieux, qu'ils ont surtout à éviter d'aller s'embourber une fois de plus dans la réaction, et c'est sous cette inspiration qu'ils ont mis dans leurs premiers actes un libéralisme qui est une promesse, qui a quelque peu déconcerté leurs adversaires; mais le ministère réussira-t-il définitivement à se dégager avec une force suffisante de cette énervante confusion où sont tombés les partis, et à s'élever au-dessus de ce tourbillon de prétentions et d'intérêts personnels qui embarrassent toujours la politique de l'Espagne, qui en font trop souvent un frivole et désastreux imbroglio? C'est là le problème qui a encore son inconnue, et qui, avant de se débattre dans les chambres, va se poser dans les élections d'ici à peu de jours. En attendant, tout se remue et s'agite à Madrid en vue de ces élections prochaines, dont le résultat, assez facile à prévoir dès ce moment, peut offrir un point d'appui au gouvernement, sans être par lui-même une solution. Le ministère triomphera donc certainement, et son succès sera même d'autant plus significatif qu'il y a réellement dans toute cette agitation électorale d'aujourd'hui un degré de liberté qu'on n'avait pas vu depuis longtemps au-delà des Pyrénées. Ce n'est là pourtant encore qu'un élément du problème. La vraie question est dans la politique à suivre, dans la manière de liquider en quelque sorte la situation épineuse et surchargée que les combinaisons décousues de ces dernières années ont léguée au pouvoir actuel.

La difficulté, le danger pour le ministère du général Narvaez n'est point dans l'hostilité d'un parti constitué, d'une force d'opinion organisée. Il y a longtemps que cette force compacte d'opinion n'existe plus en Espagne, que les partis sont en pleine décomposition, et les progressistes tout les premiers en sont à se débattre dans une incohérence dont ils viennent de donner une représentation nouvelle. Le parti progressiste espagnol, à vrai dire, joue un singulier rôle. Il a formé récemment à Madrid un comité central chargé de délibérer sur le système de conduite qu'il avait à suivre dans les circonstances actuelles, en présence du nouveau ministère. Il y avait dans ce conseil suprême des hommes comme M. Olozaga, le général Prim, M. Madoz, sans compter une multitude de délégués des provinces. Et à quoi est arrivé le comité central? Il a fini par enfanter un manifeste solennel où il déclare que les progressistes n'ont qu'à s'abstenir dans les élections. Le parti progressiste a depuis quelque temps la passion dangereuse de l'abstention. S'abstenir l'an dernier dans les élections précédentes, cela pouvait ressembler à une protestation à demi justifiée contre un acte de politique méticuleuse qui avait à peu près supprimé le droit de réunion; mais aujourd'hui, lorsque la presse vient de retrouver la parole,

lorsque le droit de réunion vient d'être reconnu, lorsque les instructions ministérielles laissent le champ libre aux opinions, cela ne ressemble-t-il pas à une abdication? Et ne voilà-t-il pas une étrange politique qui consiste à attendre en *se croisant les bras,* selon le langage du manifeste? La vérité est que cette abstention, votée à l'unanimité, cache des dissensions profondes, et que le parti progressiste est plus que jamais divisé en deux fractions, dont l'une continue à se ranger ostensiblement sous la bannière du duc de la Victoire, tandis que l'autre, ayant pour chef M. Olozaga ou le général Prim, — c'est une question de préséance à vider, — va se perdre dans le jeune parti démocratique qui tend à se former au-delà des Pyrénées. On pourrait dire que ces divisions se compliquent d'une antipathie personnelle des plus vives entre le duc de la Victoire et M. Olozaga. Des médiateurs de bonne volonté ont essayé plus d'une fois de réconcilier les deux ennemis, et même récemment M. Olozaga en personne a fait tout exprès le voyage de Logroño, où le vieux duc est retiré. M. Olozaga en a été pour ses avances et pour son voyage; le duc de la Victoire n'a voulu rien entendre, il a fermé sa maison à l'ennemi intime, il a décliné la présidence du comité de Madrid, et s'il s'est rallié en définitive à l'abstention, ce n'est pas sans faire des réserves pour le *trône constitutionnel,* dont les jeunes démocrates auxquels s'unit M. Olozaga paraissent faire bon marché, sans compter que le vieux duc n'avait pas beaucoup de peine à se rallier à un rôle qui est si bien dans ses habitudes, qu'il reprend invariablement toutes les fois qu'il n'est pas au pouvoir. Voilà où en est le parti progressiste au moment où se rouvre devant lui une carrière élargie par une politique plus libérale. Il attend *les bras croisés, la conscience tranquille,* et surtout fort homogène, comme on voit!

Malheureusement le parti conservateur, que représente en somme le nouveau ministère, n'est pas beaucoup moins divisé. La décomposition de l'ancien parti modéré a donné naissance à une multitude de fractions diverses dont l'une, la plus intelligente, sinon la plus nombreuse, a pour porte-drapeau dans la presse le journal le *Contemporaneo*, et a ses représentans dans le ministère. C'est la fraction qui s'efforce depuis quelques années de rajeunir le parti conservateur par un sentiment plus large des nécessités contemporaines, qui a plaidé plus d'une fois pour que l'Espagne reconnût l'Italie, qui voudrait éviter les diversions extérieures et lointaines devenues la plaie des finances, et tourner toutes les forces, toutes les préoccupations du pays vers le développement des institutions et des resources intérieures. Le libéralisme est son mot d'ordre, et son moyen pratique est la franche et large application du régime constitutionnel, qui en réalité n'a guère été qu'une fiction jusqu'ici. A l'extrémité opposée s'est formée une autre fraction bien différente, celle des *néo-catholiques,* dont M. Nocedal s'est improvisé le chef, et qui a pour organe dans la presse le *Pensamiento español.* La politique des *néo-catholiques* est tout simplement une réaction déclarée, la réaction dans les relations extérieures

aussi bien que dans le système de gouvernement intérieur. Cette fraction a fort peu d'action sur la masse du pays, mais elle a des ramifications dans le haut et le bas clergé qui lui prête sa force. D'autres, et en assez grand nombre peut-être, modérés de traditions, de goûts et d'habitudes, ne veulent pas de cette réaction outrée des *néo-catholiques;* mais ils craignent fort aussi ceux qui ont l'air de prendre des allures de libéralisme; ils ont peur des nouveautés, de la reconnaissance de l'Italie, de l'extension des libertés intérieures, ils sont un peu en froideur vis-à-vis du ministère, qu'ils accusent tout bas de compromettre l'intégrité des opinions conservatrices. Leur idéal, ce serait de s'asseoir tranquillement dans la victoire que vient de remporter leur parti, de recommencer le passé autant que possible, de gouverner comme ont gouverné autrefois les modérés. Nous ne parlons pas de *l'union libérale,* qui a été un peu désarçonnée dans ces derniers temps, et qui, après avoir paru un moment vouloir s'abstenir, reste dans la lutte pour se défendre, pour conquérir quelques places au congrès.

C'est dans ces conditions où tout se mêle, où les questions personnelles jouent assurément un grand rôle, où toutes les influences se livrent des combats invisibles, c'est dans ces conditions que le ministère se trouve placé, poussé en avant par les uns, retenu par les autres, soupçonné de témérité s'il veut marcher dans le seul sens où il puisse trouver la force et la vie, accusé d'inertie s'il ne fait rien, et ayant en définitive à régler tout un héritage confus de difficultés politiques et financières, à redresser toute une situation. Les embarras du premier moment, on les conçoit; il faut pourtant que le ministère se décide, s'il veut échapper à cette atmosphère d'intrigue où périssent si souvent les administrations espagnoles. Rallier les esprits à une direction intelligente et nette, raffermir l'autorité de la loi, rassurer les instincts progressifs, donner l'exemple d'un gouvernement conservateur sachant être libéral et en imposer au besoin à tous les retardataires que traînent après eux les partis modérés, c'est là l'œuvre du nouveau cabinet, et les premières, les plus graves difficultés qu'il a rencontrées ne sont peut-être pas encore dans les hommes, elles sont surtout dans les choses elles-mêmes, notamment dans les finances. Ce n'est pas tout d'être au pouvoir, il faut vivre matériellement, il faut suffire d'abord aux besoins de tous les jours, et le ministre le moins embarrassé n'est point à coup sûr le ministre des finances. Le fait est que le prédécesseur de M. Barzanallana, M. Salaverria, qui a conduit les finances espagnoles pendant cinq ans, sous la présidence du général O'Donnell, et pendant la dernière année sous la présidence de M. Mon, a si bien manœuvré qu'il a laissé à ceux qui lui succèdent des charges immenses et des ressources problématiques ou compromises pour y faire face. C'est toute une situation à revoir, à liquider et à replacer dans des conditions normales. Si M. Barzanallana se tourne vers l'extérieur, il trouve les principales bourses de l'Europe fermées aux valeurs espagnoles par suite des procédés de M. Salaverria à l'égard des dé-

tenteurs de la dette passive et des coupons anglais; s'il se tourne vers l'intérieur, il trouve un budget affligé d'un déficit de cinq cents millions de réaux, et de plus quelque chose comme une somme de dix-neuf cents millions de réaux due par le trésor à la caisse des dépôts et consignations. Il y a peu de jours, M. Barzanallana rassemblait les principaux capitalistes de Madrid porteurs de ces créances, et il s'est efforcé de leur persuader dans une pensée patriotique, pour soulager le trésor, d'échanger leurs titres contre des obligations hypothécaires des biens nationaux; mais comme ces obligations étaient à longue échéance, qu'elles ne rapportaient d'ailleurs qu'un médiocre intérêt en comparaison de ce que rapporte l'argent à Madrid et même partout, le ministre des finances ne pouvait compter sur un grand succès. Il a donc été obligé de s'assurer les ressources premières du moment par d'autres opérations, par des emprunts. Seulement ce n'est là qu'un préliminaire. M. Barzanallana est un esprit habile et intelligent qui a pris son rôle au sérieux. Sa pensée paraît être de procéder à une liquidation véritable, d'attendre les chambres, d'exposer nettement, courageusement devant elles la situation financière réelle de l'Espagne, et, cette situation une fois constatée, de procéder, avec le concours du parlement, à une série de mesures destinées à élever le crédit de l'Espagne en lui rouvrant les bourses européennes, à créer au trésor des ressources permanentes par la réforme des impôts. En un mot, c'est toute une réorganisation financière et économique qui est projetée.

C'est là certes une pensée hardie, prévoyante et digne de réussir, mais dont la réalisation n'est possible, on le comprend, que si la politique lui vient en aide, si le nouveau gouvernement, par un large système de libéralisme, rallie toutes les forces vitales du pays, s'il fonde l'ordre sur la satisfaction de tous les instincts légitimes et de tous les intérêts. C'est toujours l'histoire de la bonne politique aidant à faire de bonnes finances. Comment M. Salaverria a-t-il conduit les finances espagnoles à l'état d'embarras où elles sont aujourd'hui? C'est qu'à côté de lui il n'y avait point une bonne politique, c'est qu'on s'engageait étourdiment dans toute sorte d'aventures, comme celle de Saint-Domingue, auxquelles il a fallu suffire, et quand les ressources régulières ont manqué, on a dû recourir aux expédiens. Le terrain a manqué réellement sous les pieds du ministère O'Donnell, dont M. Salaverria était le grand financier; ses successeurs ont été impuissans à relever cette situation, et ce sont toutes ces impuissances, toutes ces déperditions des ressources du pays, qui ont conduit au cabinet nouveau, auquel vient s'imposer naturellement une œuvre tout à la fois politique et financière. Comment le ministère Narvaez arriverait-il à réaliser cette œuvre, sur laquelle il paraît fonder son avenir, s'il se laissait atteindre par les antagonismes vulgaires, s'il reculait devant les nécessités les plus évidentes du temps, s'il hésitait encore à reconnaître l'Italie ou s'il allait surtout s'engager dans de nouvelles aventures, au Pérou ou ailleurs? La première question pour lui et pour le pays est à l'intérieur. Avant

de songer à se répandre au dehors, il faut que l'Espagne s'établisse solidement au dedans, et elle ne peut le faire qu'en complétant ses institutions, en acclimatant la liberté dans ses mœurs comme dans ses lois, en réformant son système d'impôts, en réglant sa situation financière, en affermissant son crédit par le respect de ses engagemens, en achevant ses travaux publics, en ouvrant des voies nouvelles à son industrie et à son commerce. Certes l'Espagne a le droit d'aspirer à reprendre en Europe la place qu'elle y a occupée dans d'autres temps; cette place lui reviendra tout naturellement quand elle aura repris en quelque sorte la possession d'elle-même, et de nos jours une nation ne peut arriver à cet heureux équilibre que quand elle est sagement et libéralement gouvernée avec le concours et l'appui de l'opinion. Ainsi gouvernée, l'Espagne peut assurément aspirer à une grandeur nouvelle qu'elle n'a point connue depuis longtemps. Une occasion singulièrement favorable s'offre aujourd'hui au général Narvaez, secondé par des hommes comme M. Barzanallana, M. Llorente, M. Gonzalez Bravo, d'arborer cette politique. Rien ne lui fait obstacle, s'il sait être hardi, et c'est même son intérêt d'entrer résolûment dans cette voie, car c'est par là seulement qu'il a la chance de durer et de vivre. C'est ainsi qu'il peut changer l'abstention actuelle des progressistes en une véritable déroute, donner au parti qui le secondera une cohésion et un ascendant nouveaux et mettre la monarchie constitutionnelle hors de tout péril.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LA MÉTALLURGIE ET LES NOUVEAUX MÉTAUX.

Les publications sur la métallurgie se sont multipliées depuis quelques années aussi bien en France qu'en Allemagne et en Angleterre. Il y a là un sujet de réflexion, non-seulement pour le public spécial qu'intéressent les progrès de la science des métaux, mais pour ceux qui cherchent dans ces progrès mêmes une indication sur les tendances et sur les besoins particuliers des sociétés modernes. Quelques mots sur le sujet traité dans ces publications, et principalement sur les dernières découvertes de la métallurgie, montreront en effet combien cette histoire touche de près à l'histoire de l'humanité. Il n'est pas besoin de longs développemens par exemple pour préciser en quoi l'âge d'airain et l'âge de fer furent supérieurs aux âges qui les avaient précédés, et sur lesquels des recherches patiemment poursuivies apportent chaque jour, sinon des données complètes, au moins de précieuses indications. Depuis le jour où Tubalcaïn, le grand forgeron de la Bible, trouva le secret de fondre et de forger l'airain et le fer, les métaux n'ont pas cessé de jouer dans la civilisation des peuples un rôle dont l'importance ne peut échapper à personne. L'*âge de pierre*, qui mar-

que l'origine du monde avant même l'*âge d'or* et l'*âge d'argent*, avait laissé les populations primitives du globe dans un état demi-sauvage. Ce qui reste des *habitations lacustres* découvertes depuis peu dans les lacs de la Suisse et jusque sur les bords du lac du Bourget, en Savoie, nous donne une idée fort médiocre de l'industrie de nos premiers pères. Ce que M. Boucher de Perthes a découvert en armes, outils, objets de tout genre de cette époque anté-historique, place à peu près nos aïeux au niveau de ces sauvages de l'Océanie, nos contemporains, demeurés fidèles aux traditions de l'âge de pierre. Si nous avons fait depuis les premiers temps un tel chemin dans les voies de la civilisation, c'est surtout, comme l'indique un livre récent (1), grâce à l'invention des métaux utiles. Les anciens avaient compris cette vérité, car ils attribuaient, on le sait, une origine divine aux premiers métallurgistes.

L'or, que les rivières roulent en paillettes, l'argent, qui existe aussi à l'état natif en cristaux, en filamens déliés, furent sans nul doute les premiers métaux qui se révélèrent aux hommes. L'argent s'isole au reste de certains minerais très répandus, comme la galène ou sulfure de plomb argentifère, par la *scorification* ou la *coupellation*, deux opérations très simples et que les premiers métallurgistes durent découvrir sans aucun effort dès qu'ils connurent le feu. Après les métaux précieux vinrent les métaux utiles, sans lesquels le monde n'eût pas fait de sérieux progrès. Le cuivre fut d'abord découvert, puis le fer, comme nous l'apprennent Homère, Hésiode et Lucrèce. Le cuivre l'emporta même toujours sur le fer pendant toute l'antiquité.

L'or, l'argent, le cuivre, l'étain, le fer, composent avec le mercure et le plomb, qui dut être découvert en même temps que l'argent, les sept métaux connus des anciens. Plus tard, les Arabes, voyant le plomb se réduire en argent à la fusion sur la coupelle et le vermillon natif produire, par la sublimation, le mercure liquide ou vif-argent, eurent l'idée de la transmutation des métaux, et l'alchimie fut créée. Partout alors on travaille au *grand-œuvre*, et pendant plus de dix siècles on se livre avec ardeur à la recherche de l'absolu. La science théorique est détournée de sa voie naturelle. Heureusement la pratique de la métallurgie, conservée avec une sorte de mystérieuse religion dans les ateliers, transmise de père en fils comme un secret, ne fit pas fausse route. Le point d'action fut seulement déplacé, et au fond des forêts de l'Allemagne le flambeau de l'art continua de brûler. C'est dans ces laborieuses officines que la méthode de coupellation fut de nouveau pratiquée sur une grande échelle, comme chez les anciens. On sait que cette opération consiste à séparer le plomb de l'argent par voie de fusion et d'oxydation. C'est là aussi que fut inventée la *liquation*, par laquelle on isole le cuivre du plomb, en se fondant sur la différence des points de fusion de ces deux métaux. Enfin c'est dans les usines

(1) *Du Mineur, son rôle et son influence sur les progrès de la civilisation*, par M. J. Fournet, professeur à la faculté des sciences de Lyon.

allemandes qu'a été pour la première fois appliqué aux minerais d'argent ce traitement particulier qui mérite d'aller de pair avec le procédé d'amalgamation découvert par les Espagnols. Peut-être faut-il faire aussi hommage aux Allemands de la méthode d'inquartation, par laquelle on sépare l'or de l'argent. La préparation mécanique et l'enrichissement des minerais par le lavage sont dus aussi à l'Allemagne, et ce pays est resté encore aujourd'hui classique dans l'art d'exploiter les mines et de fondre les minerais. Quant au travail des alchimistes, il devait forcément produire fort peu de résultats pour l'avancement de la métallurgie. Au milieu du XVIIIe siècle cependant, la chimie naissait de l'alchimie, comme l'astronomie et la physique étaient sorties de la magie et de l'astrologie. Une série de nouveaux métaux jusque-là soupçonnés plutôt qu'isolés par les chercheurs, l'antimoine, le nickel, le cobalt, le bismuth, l'arsenic, le zinc, était découverte et classée. En même temps les Espagnols trouvaient le platine (*platina*, petit argent) dans les placers de l'Amérique.

A notre siècle appartenait l'honneur de coordonner les pratiques de la métallurgie avec les enseignemens des sciences théoriques qui lui viennent en aide, la physique et la chimie. Depuis lors, la production des métaux a suivi une voie ascendante; l'aluminium, le magnésium ont même été séparés de leurs combinaisons; des propriétés merveilleuses que jusque-là on avait été loin de leur supposer, comme l'inaltérabilité dans l'aluminium, le pouvoir éclairant dans le magnésium, ont été découvertes, et un jour la science fera sans doute de ces deux métaux les plus étonnantes applications. Mais que dire de ces autres corps métalliques qu'on n'aurait pas même imaginé de rechercher, et dont l'analyse du soleil est venue miraculeusement nous révéler l'existence il y a trois ans : le thallium, le rubidium, le cœsium? On ne s'est point contenté de les découvrir parmi les substances dont est composé l'astre lumineux qui nous réchauffe; on s'est mis à les rechercher dans les minéraux qui forment la croûte du globe. On les y a retrouvés, on les a isolés à l'état métallique, et qui sait l'emploi qui est réservé à ces nouveaux corps? Le problème est de tous les instans, il intéresse chacun de nous. « Il s'agit d'appliquer à l'industrie les richesses qui dorment entre les feuillets de l'écorce terrestre et qui tous les jours, grâce aux progrès de la physique et de la chimie, nous révèlent des particularités nouvelles et des élémens de bien-être, des sources de puissance infinie pour l'avenir des sociétés humaines (1). »

Le XIXe siècle s'est engagé résolûment dans cette voie. Les modestes chercheurs n'alimentent plus en vain leurs fourneaux. Déjà le *manteau* du laboratoire a dévoilé plus d'un secret, et la métallurgie a reçu plus d'une bonne inspiration de sa sœur cadette, la chimie. Les pratiques de l'art se sont aussi perfectionnées, les traditions se sont transmises sans mystère, non plus seulement dans la même usine de maître à maître, et, comme au-

(1) George Sand, *Voyage dans le cristal*.

trefois, du père au fils, mais de peuple à peuple. La France, l'Allemagne, l'Angleterre, les trois pays métallurgiques par excellence, ont lutté d'émulation, et n'ont pas tardé à être suivies par la Belgique, la Suède et la Norvége, l'Espagne, l'Italie, la Prusse, la Russie et l'Autriche, toutes contrées minéralogiques également remarquables à des points de vue divers. Sauf en quelques cas particuliers, on a tenu à honneur de faire connaître publiquement les détails de procédés auparavant tenus secrets. De nouvelles découvertes, dans lesquelles s'est distinguée surtout l'Angleterre, qui occupe aujourd'hui la place jadis réservée à l'Allemagne, ont étendu le domaine de l'art. La fusion du carbure de fer dans le haut-fourneau, qui a créé à la fonte des emplois si divers, la cémentation ou aciération du fer forgé, le pattinsonnage, procédé curieux et de date récente, par lequel on enrichit considérablement la teneur en argent des plombs qui ne pourraient passer à la coupelle, toutes ces grandes inventions métallurgiques sont dues à des Anglais. Le pattinsonage, la plus ingénieuse de ces découvertes (1), a permis d'utiliser les plombs les plus *pauvres,* c'est-à-dire tenant à peine quelques grammes d'argent. L'Anglais Pattinson, qui a donné son nom à ce procédé, dont il est l'inventeur, a bien mérité à la fois de son pays et de l'Espagne. Dans cette dernière contrée, les mines de plomb et d'argent voisines de Carthagène ont vu se réveiller les splendeurs de leur passé, alors que les Phéniciens et après eux les Carthaginois avaient un comptoir à Gadir, la moderne Cadix.

En même temps qu'on perfectionnait partout les procédés métallurgiques, qu'on en inventait de nouveaux, la pratique s'est vulgarisée. Les fonderies, les forges, les ateliers, ont été partout libéralement ouverts aux élèves des écoles des mines, aux ingénieurs praticiens, aux savans, aux hommes du monde désireux de s'instruire et de voir, et si quelque chose est resté la propriété d'un établissement, c'est ce qu'on nomme si bien, en termes de métier, le *tour de main* de l'ouvrier. Pour mettre le comble à cette publicité libérale, la France, l'Allemagne, l'Angleterre même, après quelques hésitations bien concevables dans un pays où l'individualité est si prononcée, se sont comme à l'envi distinguées par des travaux où l'on s'est plu à décrire tous les procédés, même les plus délicats.

Il est constaté que la valeur annuelle des métaux bruts extraits en Europe seulement s'élève à plus d'un milliard de francs. La valeur du charbon minéral produit par toutes les houillères et employé en partie à la

(1) La méthode du pattinsonage est fondée sur ce phénomène curieux qu'un bain de plomb argentifère fondu agité avec une cuiller se sépare en deux parties, l'une mousseuse, cristalline, qui retient une grande partie de l'argent et tombe au fond de la chaudière, l'autre qui reste liquide et s'appauvrit de plus en plus en argent. On comprend que de cette manière la concentration du précieux métal dans le plomb finisse par arriver au degré voulu, si l'on fait remonter les plombs enrichis de chaudière en chaudière, et si l'on fait suivre aux plombs appauvris une marche inverse, en renouvelant à chaque fois le même traitement, la même séparation du bain en deux parties, l'une liquide, l'autre solide.

fusion des minerais atteint presque un chiffre pareil. Ajoutons que la Californie depuis quinze ans et l'Australie depuis douze versent annuellement, et à elles deux, plus d'un demi-milliard d'or sur le monde, et qu'enfin la quantité d'argent tirée de l'Amérique espagnole, bien qu'ayant décru depuis le commencement de ce siècle à cause de la mauvaise exploitation des mines, est encore de plus de 150 millions chaque année (1). Ce simple aperçu montre le rôle important que jouent les métaux dans notre société moderne et celui qu'ils ont joué en tout temps, non-seulement comme signes représentatifs des valeurs, mais encore comme marchandises et élémens d'échanges. Si l'Angleterre est aujourd'hui si puissante, c'est qu'elle jouit sur presque tout le globe du monopole de la production et de la vente de la plupart des métaux, le fer, le cuivre, le plomb et l'étain. Ceux qu'elle ne produit pas, elle les achète : c'est sur Londres et sur Liverpool qu'on dirige les barres d'argent et les lingots d'or de tous les points de l'Amérique, c'est vers Swansea que les minerais de cuivre du Chili, de l'Australie, de Cuba, de l'Afrique, du monde entier, sont expédiés pour être fondus et raffinés. On sait au reste que la Grande-Bretagne produit à elle seule plus de 60 pour 100 de tout le combustible minéral extrait sur le globe. Or sans la houille il n'y a pas de calorique, partant pas de métallurgie possible.

Quels nouveaux procédés la métallurgie mettra-t-elle maintenant en œuvre? Les temps de l'âge de fer semblent revenus. Aujourd'hui le fer, — et sous ce nom nous comprenons aussi la fonte et l'acier, — le fer est partout. C'est lui qui concourt à la défense des nations, car il compose l'armure du soldat et les terribles engins de la guerre; mais c'est lui aussi qui ouvre la terre, soit par le pic du mineur, soit par la bêche et la charrue, pour en faire sortir toutes les richesses qu'elle nous réserve. C'est le fer qui forme ces voies nouvelles sur lesquelles roulent nos locomotives; lui seul est le ressort et l'âme de nos ateliers; il a même remplacé le bois pour la charpente des édifices. Aussi est-ce vers la fabrication du fer, de la fonte et de l'acier que tendent aujourd'hui les travaux de tous les praticiens. Déjà des résultats surprenans ont été obtenus en Allemagne par Krupp, dont on a pu admirer les gigantesques spécimens à l'exposition de Londres de 1862, et en Angleterre par Bessemer, qui trônait également dans le palais de Kensington. Les progrès de la sidérurgie, l'emploi de plus en plus répandu du fer et de l'acier, sont un des faits les plus notables que nous permettent de constater les diverses publications relatives aux sciences métallurgiques en 1864. C'est là un des traits caractéristiques de notre époque, et qui méritera d'occuper longtemps encore les praticiens et les savans.

L. SIMONIN.

(1) *Traité de Métallurgie*, par le dr J. Percy, professeur à l'école des mines de Londres, traduit par MM. Petitgand et Ronna. Les chiffres que nous avons cités sont officiels et tirés d'une remarquable introduction des traducteurs.

V. DE MARS.

LA

SCIENCE DES RELIGIONS

SA MÉTHODE ET SES LIMITES.

I.

CONDITIONS ET PRINCIPES DE LA SCIENCE.

Le siècle présent ne s'achèvera pas sans avoir vu s'établir dans son unité une science dont les élémens sont encore dispersés, science que les siècles précédens n'ont pas connue, qui n'est pas même définie, et que, pour la première fois peut-être, nous nommons la science des religions. Les travaux qui la préparent se multiplient depuis un quart de siècle dans une proportion croissante : l'Allemagne n'est pas le seul pays qui les produise; l'Angleterre et la France apportent aussi chaque année quelque pierre à l'édifice, et si les savans de ces deux grands pays produisent sur ces matières des œuvres moins nombreuses que ceux de l'Allemagne, ils ont en général sur ces derniers l'avantage de la prudence dans les interprétations, de la rigueur dans les méthodes et de la clarté dans les déductions. Comme la science des religions, sans faire partie de l'histoire, s'appuie souvent sur des faits historiques, une de ses premières conditions est de n'admettre les faits que s'ils ont été discutés et soumis à toutes les exigences de la critique. D'un autre côté, comme elle dépasse de beaucoup les limites de l'histoire, elle touche à des sciences nouvelles qui en sont encore à leurs commencemens, et dont elle ne peut accepter les données sans contrôle et sur la foi de

savans. Parmi celles-ci, la philologie comparée occupe la première place : par elle, on remonte dans le passé fort au-delà des plus anciens monumens écrits, on peut reconnaître les notions religieuses qui dans ces temps reculés furent le bien commun de toute une race d'hommes, et ce que les peuples issus de cette race y ont ajouté plus tard; mais la philologie comparée existe à peine comme science, il n'y a pas un livre où elle soit exposée selon sa méthode et dans ses développemens essentiels. Quand on la transporte dans des sujets religieux, par exemple dans la mythologie, on est exposé au double péril d'y apporter de faux principes et de les mal appliquer. La philosophie, qui n'est pas une science particulière, mais qui domine toute recherche théorique, intervient aussi pour sa part dans la science des religions. Les systèmes métaphysiques ne changent rien sans doute aux faits et modifient à peine les inductions qu'on en tire; mais la science des religions n'est pas simplement une réunion de faits : comme la philosophie de l'histoire, elle est une théorie, et, suivant les systèmes philosophiques que vous aurez adoptés, vous construirez de façons différentes la partie interprétative de la science. Un homme appartenant à une école sensualiste ne verra dans le dieu des modernes qu'une illusion, dans les dieux d'autrefois que des jeux d'esprit, des figures poétiques, ou des mots personnifiés; un philosophe spiritualiste y verra tout autre chose.

Enfin on n'abordera pas l'étude dont il s'agit avec des dispositions semblables, si l'on y apporte les idées d'un homme de science désireux de connaître la vérité en général, ou si l'habitude de vivre dans un certain ordre de croyances nous fait désirer d'en trouver dans la science la confirmation. Un chrétien fervent se scandalisera, si l'on vient lui dire au nom de la science que les dieux du paganisme n'étaient pas des conceptions fausses, lui qui les a toujours appelés des faux dieux. Tel philosophe aussi ne comprendra pas que l'on admette la divinité du Christ. Et cependant il est certain que les dieux ont été adorés par des peuples qui à bien des égards nous égalaient en civilisation; d'une autre part, il y a, même pour le philosophe incrédule, une manière très simple de comprendre et d'admettre la divinité de Jésus. Toute science, celle des religions plus que les autres, veut un esprit libre et dégagé d'idées préconçues : comme elle s'adresse aussi bien au brahmane dans l'Inde et au bouddhiste à Siam ou en Chine qu'au chrétien en Europe, il est de toute nécessité que chacun garde sa foi dans son cœur, et permette à son intelligence de suivre les voies que la raison lui ouvre, et qui ne sont ni moins sûres, ni moins obligatoires que celles de la foi. La science des religions n'a rien de commun

avec la polémique : les hommes qui depuis plus d'un demi-siècle en élaborent les élémens ne sont les ennemis d'aucune religion particulière et n'attaquent aucun culte; ils ont droit à la même tolérance. Notre siècle d'ailleurs doit trop aux sciences pour souffrir à l'égard de l'une d'elles les anathèmes dont la géologie fut l'objet il y a quelques années : cette science, comme les autres, s'enseigne aujourd'hui dans les écoles ecclésiastiques, elle s'enseigne dans les écoles brahmaniques de l'Inde. Un jour viendra où celle des religions y aura sa place à son tour et n'y paraîtra pas moins utile, ni moins belle que la science des révolutions du globe. Les guerres stériles ne sont plus de mise : une attaque dirigée contre les forces irrésistibles de la vérité tourne toujours à la confusion de celui qui la tente.

Je voudrais essayer de déterminer la nature et les conditions générales de la science des religions, d'en fixer les limites, d'en tracer le plan et d'en exposer les principaux résultats obtenus jusqu'à ce jour. C'est sur la méthode, sur les principes de cette science, que l'attention doit se porter d'abord.

I.

On peut déterminer *à priori* les élémens essentiels de toute religion : cette méthode fut suivie presque seule par l'éclectisme moderne, quand il avait encore la hardiesse d'une école naissante qui se croit maîtresse de l'avenir. On fut conduit à une doctrine que l'on nomma la *religion naturelle;* cette doctrine fut admise par presque tous les disciples de l'école, et dans un temps de lutte opposée par eux à ce qu'on appelait alors les *religions positives*. Nous n'avons pas à examiner en ce moment la valeur de cette théorie; mais les faits ont prouvé qu'elle n'a jamais pu descendre jusqu'à la pratique ni devenir une réalité : la religion naturelle n'est pas sortie des livres et de l'enseignement, et, comme on admet en principe qu'elle est essentiellement individuelle et que chacun se la fait à soi-même selon sa propre philosophie, il est impossible de dire si elle a exercé sur la conduite des personnes une influence quelconque. Les clergés européens, qui ont combattu cette doctrine comme insuffisante et hors d'état de remplacer l'institution sacrée, étaient, selon nous, plus que les philosophes dans la réalité de la vie; nous voyons aujourd'hui par les résultats atteints que la religion naturelle n'a presque plus de défenseurs. Le temps où nous vivons jouit, au fond, d'une liberté d'agir moins inquiétée qu'autrefois et d'une indépendance scientifique fort étendue : comme on ne se croit pas obligé d'attaquer la religion et le culte, et que les prêtres et les pasteurs, dégagés de la lutte, laissent généralement en

repos la conscience et la conduite de chacun, les philosophes n'ont plus à élever en regard des autels ce fantôme de la religion naturelle.

A la faveur du calme qui a suivi la guerre de la philosophie et de l'église, on a pu s'apercevoir que, si la lutte contre un clergé trop puissant est un devoir dans une société qui veut maintenir son équilibre, le dogme et le culte sont hors de cause : on a vu des contrées où la religion est florissante et où le clergé n'est rien, et d'autres où le clergé domine la société et le prince, sans que la foi y ait plus d'empire sur les âmes. Une fois faite la distinction du sacerdoce et de la religion, on n'était pas loin de la science, car on a pu, depuis cette époque, laisser à l'état, intéressé tout le premier à garder son indépendance, le soin de la défendre. Ainsi, retirés d'un combat qui n'est plus le leur, les philosophes et les historiens se trouvent naturellement ramenés vers la théorie. Or l'esprit scientifique est aujourd'hui la grande force à laquelle obéit la société : il y règne partout; les mathématiques étaient venues les premières; les phénomènes du monde physique ont été étudiés à leur tour; le monde moral est enfin devenu un objet de science. On entrevoit le lien qui unit toutes ces études et l'on commence à comprendre que la philosophie ne peut plus prétendre à l'isolement, que ni la métaphysique, ni la science de Dieu, ni la psychologie, où l'éclectisme se retirait naguère comme dans un fort, ne se suffisent à elles-mêmes, qu'il n'y a plus aujourd'hui des sciences séparées, mais diverses parties d'une même chose que l'on peut appeler la science.

J'ai dû présenter en raccourci ce tableau du mouvement de l'esprit dans ces dernières années, pour faire comprendre comment la science des religions arrive à son tour, la place qu'elle occupe parmi les autre sciences et la méthode qu'elle doit suivre. Parmi les faits dont l'ensemble constitue le monde moral, ceux qui sont du domaine de la religion ne sont ni les moins nombreux, ni les moins considérables. Il y a des peuples chez qui la religion n'est presque rien : ce ne sont pas, à vrai dire, les plus intelligens; mais il en est d'autres chez qui l'institution religieuse n'a pas moins d'importance que l'institution civile ou politique. Chez quelques-uns, la philosophie ne s'est jamais entièrement séparée de la religion et n'en a pas moins jeté le plus vif éclat; chez certains peuples, les faits religieux dominent tous les autres et semblent les absorber entièrement. La lecture des livres indiens et l'histoire, qui commence à s'éclaircir, de la propagation des idées indiennes prouvent que ni la philosophie antique, ni les lettres grecques, ni les croyances anciennes ou modernes ne peuvent être suffisamment comprises, si l'on ne remonte vers l'ancien Orient. Or l'Inde est la contrée religieuse par excellence : on n'y peut pas séparer la litté-

rature des rites sacrés, ni la philosophie des dogmes religieux. On est donc forcé d'en venir à l'étude des cultes et des dogmes indiens, et quand on remonte à leur origine, on s'aperçoit que là est la source la plus reculée de ce qui depuis lors a été cru, enseigné ou seulement conçu dans le monde occidental. Ce sont les études indiennes qui ont engendré dans ces dernières années la science des religions, et c'est sur elles que longtemps encore elle continuera d'être fondée.

La science nouvelle qui nous occupe n'a rien de commun avec la doctrine éclectique de la religion naturelle; elle n'est pas une doctrine, elle domine toutes les doctrines. Les procédés *à priori* n'entrent pour rien dans sa méthode; elle est une science de faits. Les lois qu'elle expose, c'est sur l'observation et l'analyse qu'elle les fonde; c'est par une interprétation des faits, quelquefois hardie, mais toujours prudente, qu'elle les découvre. Ces faits sont de nature diverse. Si l'on envisage les religions modernes, qui procèdent de conceptions métaphysiques souvent très élevées, c'est au plus profond de l'intelligence humaine que plusieurs de ces faits se sont accomplis et s'accomplissent encore : jamais par exemple un homme qui n'est pas métaphysicien ne pourra faire la science des dogmes chrétiens. S'il s'agit au contraire des anciennes religions de notre race, comme elles ont réellement le caractère *naturaliste* qu'on a depuis longtemps reconnu en elles, les faits du monde physique occuperont dans la science une place considérable. De plus les faits appartiennent souvent à l'histoire religieuse : alors ils ne sont pas permanens; ils varient comme les croyances, comme les connaissances et comme les institutions humaines, et cela dans des proportions diverses. Il y a par exemple des rites fondamentaux, tels que la prière, qui changent à peine à travers les siècles. Il en est d'autres qui, nés d'un besoin local ou d'une tendance particulière, disparaissent à un moment donné de l'histoire, ou se retrouvent plus tard, modifiés et transformés. D'autres rites, après avoir fait partie essentielle d'un culte, s'en sont peu à peu séparés, et ont continué de vivre isolément dans les traditions et les usages populaires : on sait quel parti les frères Grimm ont su tirer des traditions recueillies par eux dans une partie de l'Allemagne et la lumière que la connaissance de l'Inde a déjà répandue sur elles. De tels faits, très nombreux dans toutes les contrées de la terre, sont, pour la science des religions, pareils à ces blocs de pierre que les géologues nomment erratiques, et qui, par leur situation au milieu de terrains d'une autre nature, attestent un ancien état de choses dont ils sont quelquefois les uniques témoins. Aucun des faits qui se rattachent à l'idée religieuse n'est négligé par la science; elle les apprécie, mais elle les constate et elle en tient compte; ceux

dont le souvenir nous vient d'un passé lointain peuvent avoir plus de valeur réelle que des faits contemporains qui tiennent le monde en suspens. « Les pages les plus anciennes et les plus altérées de la tradition, dit avec raison M. Max Müller, nous sont quelquefois plus chères que les documens les plus explicites de l'histoire moderne. » Tel est le fond solide sur lequel repose la science des religions. Comme on le voit, elle ne le cède point en valeur aux autres sciences d'observation; elle occupe, par sa méthode, une place marquée près de l'histoire et de la philologie comparée, touchant d'un autre côté à la philosophie.

Le nombre des religions qui ont existé ou qui existent encore parmi les hommes est plus grand qu'on ne l'imagine. L'habitude de vivre dans une société où il ne s'en rencontre que deux ou trois fait qu'on ne se préoccupe point des autres. Cependant, quelque peu de valeur qu'aient les religions des peuplades barbares de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie, elles doivent entrer comme termes de comparaison dans la science, et servir au moins à la définition générale. Ces religions locales sont nombreuses. Si dans les pays civilisés où se sont développés de grands systèmes religieux on comptait les hérésies, les schismes et les sectes qui les divisent, le nombre total serait fortement accru. Il augmenterait encore si l'on remontait dans le passé, et que l'on constatât toutes les formes qu'ont successivement reçues ces dogmes et ces cultes. Et ce ne serait pas tout encore, puisque, arrivés au terme de l'histoire, nous verrions s'étendre devant nous ce long passé de l'humanité primitive, dont on ne peut fixer la durée, et pendant lequel un grand nombre d'ébauches religieuses ont été nécessairement tentées.

L'énumération des faits religieux ne peut donc pas être complète, et, selon toute vraisemblance, elle ne le sera jamais. La science ne s'en fait pas moins : n'est-ce pas là en effet la condition nécessaire de toutes les sciences d'observation? La physique, la chimie et l'histoire naturelle, l'astronomie, qui dépasse toutes les autres en rigueur et en certitude, ont-elles moins de valeur parce qu'elles n'ont pas épuisé tous les phénomènes qui les concernent? Leurs classifications s'opèrent cependant; les lois générales qu'elles découvrent s'affirment, se formulent, et les faits nouveaux ne font qu'en rectifier, en étendre ou en confirmer l'expression. Dans la nature, il y a des corps dont la quantité est très petite et le rôle très borné; il y a de même dans l'humanité des religions locales dont l'influence est bornée. Ces corps n'obéissent pas moins aux lois générales dont la physique et la chimie constatent la réalité; ces religions aussi rentrent dans les définitions générales et dans les formules de la science. En effet, les classifications des phénomènes, les groupes où on les réu-

nit, ne sont que des cadres logiques où viennent se ranger tour à tour les objets à mesure qu'on les étudie. Comme la nature ne procède point au hasard et ne connaît pas les lois d'exception, il faut tout un ordre nouveau de phénomènes pour augmenter d'un seul le nombre des cadres. C'est ainsi que la végétation de l'Australie, malgré l'étendue de son territoire, n'a introduit dans la botanique qu'un petit nombre de genres nouveaux, et n'a rien changé aux degrés supérieurs de la classification ni aux lois auparavant établies.

Il est donc possible (et ce travail est aujourd'hui fort avancé) de diviser en groupes les religions anciennes ou modernes et de présumer que le nombre de ces groupes ne s'augmentera plus. On peut ensuite réunir ces groupes en catégories plus étendues et moins nombreuses, en appliquant à cet ordre de faits les méthodes ordinaires de l'histoire naturelle et des autres sciences d'observation. Ce travail préliminaire étant terminé, on procède à l'étude pour ainsi dire physiologique des religions, et l'on remarque alors, comme dans la botanique, que les religions réunies dans un même groupe se ressemblent entre elles par leur organisation, par leurs principes constitutifs, par leurs effets généraux, et le plus souvent par le milieu où elles se sont développées. Ces simples observations répandent à elles seules déjà une vive lumière sur l'histoire. Enfin la comparaison, s'étendant, finit par embrasser toutes les religions connues; dès lors il devient possible de déterminer leurs élémens essentiels, de suivre leurs développemens dans le passé, de les ramener à des formes de plus en plus anciennes et d'approcher par degrés de leur origine.

Nous sommes loin, comme on le voit, des théories religieuses *à priori* de nos dernières écoles philosophiques. Ces systèmes paraissent bien chancelans, lorsqu'on considère la base immense sur laquelle la science des religions se fonde aujourd'hui. En effet, la première loi générale que cette science reconnaît renverse d'un seul coup la doctrine de la religion naturelle, ainsi que les essais tentés de nos jours, et même dans l'antiquité, pour créer une religion philosophique. Cette loi, qui est confirmée par toutes les observations et qui les résume, s'énonce ainsi : toute religion renferme deux élémens, le *dieu* et le *rite;* toute école qui ne reconnaît pas formellement la réalité d'un dieu est hors d'état de fonder une religion; toute tentative de fonder une religion sans rite, c'est-à-dire sans culte, est illusoire et impossible. Il existe aujourd'hui une grande religion, qui n'a guère moins d'adhérens que le christianisme et qui semble être sans dieu : c'est le bouddhisme; mais ceux qui prennent le bouddhisme pour une école athée ou pour une philosophie matérialiste oublient que le panthéisme est le fond de cette religion comme de celle des brahmanes; ni dans l'une ni dans l'autre

Dieu ne peut être représenté par une formule, ni adoré dans son unité absolue; c'est dans ses formes secondaires qu'il est accessible à l'homme, c'est par elles qu'il intervient dans le culte. Le bouddhisme reconnaît les mêmes formes suprêmes de la Divinité que le brahmanisme, et il honore dans Çâkyamuni, son fondateur, celui de tous les hommes qui s'est le plus rapproché de la Divinité par sa science et par sa vertu.

Il est à remarquer que plus on descend vers les religions grossières et infimes, plus le dieu est facile à concevoir, et que plus on monte vers les religions idéales, moins il est saisissable à la pensée. Le bouddhisme est aussi élevé parmi les religions orientales que le christianisme parmi celles de l'Occident; si le dieu des bouddhistes semble nous échapper, celui des chrétiens, quand on vient à analyser sa nature, est aussi presque insaisissable. Les docteurs chrétiens sont unanimes à déclarer que leur Dieu est caché et incompréhensible, qu'il est plein de mystères, qu'il est l'objet de la foi et non pas de la raison. Les dieux grecs et latins parlaient à l'imagination; ils avaient un corps comme le nôtre, quoique plus grand et plus beau; ils avaient nos passions, ils raisonnaient comme nous, et, comme nous aussi, se trompaient dans leurs raisonnemens; enfin ils avaient pris naissance et quelquefois même ils mouraient. Pour les bien concevoir, il suffisait d'avoir observé les hommes et d'être artiste. Descendez plus bas et jusqu'au dernier degré : une poupée, un morceau de bois, un caillou, voilà le dieu de plus d'une peuplade barbare aujourd'hui même; cet objet dont un chimiste peut me dire les élémens, qui n'a pas même la vie matérielle, c'est pourtant bien un dieu, c'est lui qui fait que ces hommes de race infime ont réellement une religion; il en forme à lui seul la moitié, c'est à lui que se rapportent les dogmes tels quels qui la constituent.

Ainsi la science constate que, si la croyance en un dieu est un des deux élémens trouvés par elle dans toute religion, il n'importe pas, pour qu'une religion se forme et dure, que l'on ait de ce dieu une idée très haute. On voit même que dans les religions les plus belles, chez les brahmanes, les bouddhistes et les chrétiens, un grand nombre d'hommes se font de Dieu une idée assez basse, sans que pour cela on croie devoir les exclure de l'assemblée des fidèles. Au contraire une idée de Dieu plus haute que celle des fidèles peut retrancher un homme de leur assemblée et le mettre à leur égard dans une sorte d'hostilité. Il est donc bien certain que la conception du dieu est essentiellement et primitivement individuelle; elle est en proportion de l'intelligence naturelle de chacun et de l'instruction qu'il a acquise. Il n'est pas probable qu'elle puisse s'élever au même niveau chez tous les hommes, et cependant la psychologie affirme que la raison, c'est-à-dire au fond l'idée de Dieu, est le ca-

ractère distinctif de l'homme, et qu'elle est identique en nous tous. Seulement la science des religions, qui ne procède pas comme la psychologie, constate des différences dans l'usage que les hommes font de leur raison et dans le degré de clarté auquel la notion de Dieu parvient en chacun d'eux. L'un conçoit l'être absolu et métaphysique, sans couleur, sans forme, sans attributs définis; un autre ne peut concevoir Dieu que revêtu d'une figure saisissable à l'imagination; un troisième ne concevra rien au-delà de la réalité tangible et présente.

La notion individuelle de Dieu serait le principe de la religion naturelle, si celle-ci était possible; mais, comme les hommes vivent en société et n'ont jamais pu ni voulu vivre isolés, l'idée de Dieu, telle qu'elle est dans l'esprit de chaque homme, ne tarde pas à être mise au jour sous la forme qu'il croit la mieux adaptée à sa pensée et la plus propre à être comprise. Ni l'histoire ni l'observation des faits actuels ne signalent une société d'hommes où les choses se soient passées autrement. La philologie comparée, qui remonte beaucoup plus haut que l'histoire dans le passé de l'humanité, prouve que la notion de Dieu se trouve représentée dans le langage le plus ancien par des termes communs et compris de tout le monde, longtemps même avant d'être exprimée par des noms propres. Si je prononce les noms de Neptune, de Jupiter, de Junon, un homme de nos jours n'ayant point reçu une éducation classique entendra des sons qui n'apporteront à son esprit aucune idée. Les Romains étaient certainement aussi ignorans que lui du sens de ces mots; mais c'étaient des noms réveillant dans leur mémoire le souvenir de certaines figures divines représentées dans les temples, et auxquelles ils rattachaient certaines pensées religieuses; en un mot, c'étaient pour eux des personnes divines, et ces mots étaient des noms propres. Quand on remonte plus haut dans le passé et jusqu'aux hymnes du Vêda, les noms des dieux deviennent des termes communs et souvent même des adjectifs exprimant une idée que tout le monde pouvait avoir. Il est donc certain qu'à cette époque reculée les notions individuelles de Dieu avaient été mises en commun ou qu'elles l'étaient encore. Dans des temps plus modernes et même de nos jours, ne voyons-nous pas la notion de Dieu s'éclairer et s'épurer dans les esprits par la transmission, c'est-à-dire par la discussion et par l'enseignement? J'ajoute que c'est aussi par ce moyen qu'elle se fixe en quelque sorte et revêt une forme et une expression déterminée dans une société d'hommes : la première question et la première réponse du catéchisme catholique en sont la preuve, puisque la formule qu'on y trouve est destinée à donner à tous les fidèles une notion commune et immuable de Dieu.

Adopter en commun une notion de Dieu et en posséder une for-

mule durable, c'est poser les premières assises d'un édifice religieux; mais, de ce moment même, cette notion a cessé d'être individuelle, cette formule fait partie de la langue : l'une et l'autre sont le bien de tous, et personne n'en peut revendiquer la création ni la propriété. Selon M. Max Müller, les religions ont appartenu d'abord à des familles et à des sociétés d'hommes extrêmement restreintes. Il faut ajouter pourtant qu'une notion nouvelle ou perfectionnée de Dieu se répand vite dans une société tout entière, et devient aussitôt l'objet des réflexions des hommes faits appartenant à une même génération. Il est certain que les hymnes du Vêda sont attribués à des familles où la transmission de la doctrine sacrée s'opérait du père aux fils sans l'intermédiaire d'aucun corps sacerdotal; mais on rencontre aussi dans beaucoup de ces hymnes des formules identiques, bien qu'ils soient attribués à des familles différentes contemporaines les unes des autres, et habitant des points très éloignés dans l'Heptapotamie indienne. Selon toute vraisemblance, ces formules, qui ont presque toujours trait à quelque vertu divine, faisaient déjà partie de la religion commune, ainsi que le dieu auquel on les adressait; il y avait donc eu un accord formel ou tacite entre ces prêtres-poètes ou entre leurs ancêtres, accord à la suite duquel ces formules avaient été généralement adoptées.

Quoi qu'il en soit, l'expression mise en commun est évidemment la première forme du dogme, et celui-ci commence à se fixer lorsque les hommes qui l'ont admise reconnaissent qu'elle répond à toute l'idée qu'ils se font de la Divinité. Il n'y a dans les Évangiles et dans les autres livres canoniques qu'un très petit nombre d'expressions métaphysiques relatives à la nature divine; au contraire les livres des pères de l'église en contiennent un grand nombre. Parmi elles, plusieurs sont restées dans leurs écrits, comme énonçant des opinions individuelles; d'autres sont entrées dans le domaine commun et pour ainsi dire dans le corps de la métaphysique chrétienne. Si l'on rapproche les deux époques extrêmes du christianisme, celle des Évangiles et la nôtre, la brièveté du dogme dans le premier cas et son grand développement dans le second frappent l'esprit le moins prévenu. Par conséquent on est conduit à chercher dans l'histoire les anneaux intermédiaires qui forment cette longue chaîne de dix-huit cents ans, c'est-à-dire les époques successives où l'idée chrétienne a reçu quelque éclaircissement nouveau. On reconnaît alors que c'est dans les prédications, dans les livres, dans les correspondances privées, dans les réunions des conciles, que ces progrès se sont accomplis. Dans les deux premiers cas, l'idée personnelle de l'orateur ou de l'écrivain a passé dans le dogme quand elle s'est trouvée conforme aux principes déjà reçus, ou bien elle a donné lieu à une hérésie quand cet accord n'a pu s'établir. Dans les con-

ciles, la discussion, formée d'opinions individuelles se combattant et se contrôlant les unes les autres, a fait naître des formules qui pouvaient en apparence n'être l'œuvre d'aucun des docteurs, mais qui en réalité s'élaboraient par le travail personnel de chacun d'eux.

Comme on peut suivre pas à pas le développement de la métaphysique chrétienne au moyen de documens authentiques formant une série continue, j'ai choisi cet exemple pour montrer quels élémens entrent dans la formation d'un dogme. Je n'ai pas à examiner si dans telle religion, à l'exclusion de toutes les autres, les opinions individuelles des docteurs leur étaient inspirées par un esprit divin : la science ne peut aborder ces questions, qui appartiennent uniquement à la théologie, et que chaque religion peut résoudre à sa manière et dans la mesure où elles la concernent. On voit aussi plusieurs religions dont l'origine première est rapportée à un certain fondateur : tels sont, en remontant les siècles, l'islamisme fondé par Mahomet, le christianisme fondé par Jésus, le bouddhisme fondé par Çâkyamuni. Il n'y a pas de raison de contester que l'idée première de ces religions ait été apportée par eux : ce sont là des faits que la science admet et qu'elle étudie; mais l'humanité pure et simple du Bouddha, le caractère inspiré de Mahomet, la divinité de Jésus, sont des choses absolument étrangères à la science et des questions qu'aucun principe rationnel ne peut résoudre. C'est se faire de la science la plus fausse idée que de la croire hostile à la divinité de Jésus-Christ; elle n'a point d'armes qu'elle puisse opposer à cette doctrine; c'est là un article de foi, et non un fait scientifiquement discutable. Pour ma part, je n'approuve pas les prédicateurs ni les écrivains qui s'efforcent de démontrer par des argumens humains la divinité du Christ : si leurs raisonnemens sont bons, la foi perd tout son mérite, car on ne peut être loué d'admettre un théorème démontré; s'ils sont mauvais, ils compromettent la religion en ébranlant la foi dans les esprits. Ajoutez que toutes ces prétendues démonstrations de la divinité du Christ pourraient s'appliquer à d'autres personnages, par exemple au bouddha Çâkyamuni, qui cependant n'a jamais été considéré comme un dieu et n'a jamais reçu un sacrifice d'adoration (*yajna*), mais seulement un honneur commémoratif (*pûja*). Si la science était obligée de discuter avec les croyans la divinité de Jésus, il faudrait bien qu'elle discutât aussi celle de tout autre personnage divin, sous peine de n'être qu'une théologie particulière. Elle n'examine donc pas si l'un d'entre eux est appelé dieu à plus juste titre que tous les autres; son rôle se borne à constater que chaque religion a son dieu, à exposer, selon les faits, l'idée que s'en font les fidèles de chaque croyance, et à suivre la marche de cette idée dans l'histoire.

La conception du dieu, par cela seule qu'elle est personnelle et

intime, ne constitue pas une religion. Si elle ne sort pas de la pensée, elle y demeure confondue avec la foule des faits intellectuels. Si elle n'en sort que par la parole, le plus grand effet qu'elle puisse produire est d'engendrer la théodicée, qui est une portion de la philosophie, c'est-à-dire une science. Au contraire, quelque grossière que soit l'idée qu'un homme se fait de son dieu, chaque fois que sa pensée s'y arrête, il sent naître en son âme un mouvement de la sensibilité qui ne se confond avec aucun autre. Ce sentiment, analysé avec tant de justesse par Spinoza, est double et se rapporte tout ensemble à l'idée qu'on a d'une puissance étrangère et surnaturelle et à celle de notre propre infériorité. Selon qu'on attribue à cette puissance la vertu de faire du bien ou celle de faire du mal, le sentiment qu'on éprouve à son égard est l'adoration ou la crainte. Et comme les hommes attribuent toujours à leur dieu l'intelligence, leur adoration et leur crainte se transforment aussitôt en prière. La science n'a pas rencontré jusqu'ici une seule religion où la prière ne soit présentée comme un acte religieux essentiel.

Cependant la prière est un acte intérieur de la pensée qui peut se passer des formules du langage : les saints et les personnes les plus ferventes pensent même que nul langage humain ne répond au sentiment qu'elles éprouvent. Si toute la religion se bornait à ces ardeurs secrètes de l'âme, le culte serait inutile et n'eût jamais pu s'établir parmi les hommes; mais le même besoin naturel et irrésistible qui pousse un homme à communiquer aux autres l'idée qu'il a de Dieu et à établir avec eux un échange de notions religieuses, le pousse aussi à leur exprimer les sentimens qu'il éprouve, et par conséquent à énoncer tout haut sa prière. L'homme isolé prierait seul et pourrait se faire à lui-même une religion solitaire qui ressemblerait à la religion naturelle des philosophes. Or on ne voit pas qu'il en soit ainsi, car les ermites, qui se rencontrent dans presque toutes les religions et qui ont abondé dans certains lieux et à certaines époques, ne sont que des membres détachés d'une société religieuse dont ils apportent les formules et les rites dans leur solitude. Il y a donc ici deux séries de faits naturels, deux lois, que la science retrouve dans toutes les religions : d'une part, la notion divine est individuelle, puis elle est mise en commun et engendre les formules du dogme; de l'autre, l'idée suscite un sentiment religieux individuel d'où naît la prière, puis la prière est mise en commun et engendre le rite.

Si le sentiment était assez fort pour faire exécuter à un homme des actes extérieurs d'une signification religieuse, il est clair que ces actes constitueraient un culte. Nous voyons en effet dans l'histoire certains fondateurs de religion créer en quelque sorte des rites nouveaux dans des instans où leur pensée s'exalte et veut une ex-

pression puissante. La plupart de ceux qui ont fondé, non des religions, mais des ordres pieux, ne faisaient pas autrement, et, le sentiment qui les animait persistant toujours, leur intelligence s'appliquait à combiner un ensemble de rites embrassant tous les actes de la vie. Il est aisé de voir que c'est par la communication d'un sentiment religieux exalté que ces ordres se fondent et durent, et qu'ainsi les rites qui en constituent les règles ont été personnels et propres aux fondateurs avant d'être suivis par les disciples. Ce qui se dit des règles monastiques peut se dire avec la même raison des rites généraux d'un culte, car les nécessités de la vie matérielle, politique, civile, et la force irrésistible qui pousse les hommes à se reproduire et par conséquent à se créer des familles et à les faire durer, sont cause que les rites sacrés ne peuvent occuper qu'une petite portion de leur temps, et qu'ainsi les ascètes et les saints formeront toujours la minorité parmi les hommes. Ceux qui créent un rite capable d'être adopté par toute une société et de passer dans le culte public sont donc moins des hommes d'un sentiment exalté que des personnages d'une intelligence supérieure en qui vient se concentrer un besoin religieux universellement éprouvé. Quand les disciples développent la pensée du maître et les rites dont il est le premier initiateur, s'ils leur font dans la vie une trop large part, les hommes la diminuent chacun selon ses besoins; on est forcé dès lors de distinguer les cérémonies obligatoires de celles qui ne le sont pas. Quand la vie des hommes se complique et ne leur laisse plus pour vaquer au culte que le peu d'instans qu'ils ont pour se livrer au repos, on voit les rites obligatoires eux-mêmes peu à peu abandonnés par les hommes. Les femmes ont plus de loisir; elles ont aussi plus de dévotion, quoique l'idée qu'elles se font de Dieu soit généralement inférieure à celle que s'en font les hommes; mais quand les nécessités de la vie courante les ont atteintes à leur tour, on les voit, elles aussi, se retirer du culte public, et les rites, qui avaient paru d'abord la partie principale de la vie, semblent n'avoir plus de raison d'être. La pratique des rites redevient individuelle, comme elle l'était à son origine, mais dans des conditions nouvelles : quand le nombre de ceux qui les suivaient s'est réduit à rien, la religion a péri, tant il est vrai que le rite en était un élément essentiel!

La question de l'origine et de la nature des rites partage aujourd'hui les savans. Le dissentiment provient de la diversité des doctrines philosophiques. Ceux qui penchent vers les systèmes matérialistes renouvellent, sous des formes plus spécieuses, les doctrines épicuriennes de Lucrèce : ils rapportent à des illusions de l'esprit et à une sorte de sentiment poétique la création des rites, comme celle des dogmes. La philologie comparée apporte à cette

interprétation des armes nouvelles, et semble lui rendre l'autorité que la réfutation des systèmes épicuriens lui avait ôtée. Il est certain que, quand la notion de Dieu donne naissance à un culte, elle subit une sorte de transformation poétique sans laquelle les rites ne se produiraient point. L'Être absolu, invariable, immuable, sans figure, impalpable, insaisissable à l'imagination, peut difficilement être adoré ou prié : on ne voit pas trop en quoi un rite, c'est-à-dire, après tout, une action humaine, peut intéresser un être de cette nature; mais aussitôt qu'il est conçu comme providence, c'est-à-dire comme exerçant dans le monde sa propre activité, un rapprochement a lieu entre lui et les hommes : il devient en quelque sorte accessible, la prière et les actes pieux peuvent cesser de lui être indifférens. Je suppose qu'une société d'hommes n'ait pas de son dieu une notion métaphysique très élevée, et que l'idée de providence ne se présente pas à l'esprit comme celle d'une puissance agissant par des lois générales et inflexibles : pour ces hommes, la prière ne peut pas être autre chose qu'une rogation, et le rite est un hommage qui paie le prix d'une faveur et en prépare de nouvelles. Telle est la religion du Vêda. Dans une religion conçue de la sorte, le dieu, sa loi, son action, le sentiment religieux, la prière et le culte, tout revêt des couleurs humaines que le langage est parfaitement apte à reproduire. Le philologue, qui ne remonte pas à l'origine de l'idée et qui n'en considère que l'expression, peut aisément se faire illusion à lui-même et croire que le dieu n'est qu'un terme poétique pris à la lettre et une métaphore réalisée. *Vishnu* est un mot qui signifie *pénétrant*, et qui peut s'appliquer au soleil, dont les rayons pénètrent toutes choses; dès lors on est conduit à penser qu'avant d'être conçu comme un dieu, Vishnu a été simplement le soleil. Jupiter devient l'époux de Léda, et a d'elle Hélène : or Jupiter n'est autre que le ciel visible (Ζεύς, en sanscrit *dyaus*); Léda, c'est la Nuit, qui cache toutes choses; la fille brillante du Ciel et de la Nuit, que peut-elle être, sinon la Lune, que l'on nomme en grec Sélénè? Hélène, fille de Jupiter et de Léda, a donc été simplement la lune, avant de passer pour la plus belle femme de son temps et pour la cause de la grande guerre de Troie.

Telle est la méthode d'interprétation qu'on applique aujourd'hui aux rites et aux dogmes, et dont il faut dire à ce point de vue quelques mots. Le point est plus délicat qu'il ne le semble au premier aspect. Si les disciples de l'école philologique veulent dire que l'identité du nom propre d'un dieu avec un nom commun ou avec un adjectif suffit à expliquer l'origine de ce dieu et son introduction dans le dogme, je n'hésite pas à déclarer que c'est là une doctrine fausse et funeste, car elle réduit la science des religions à une simple application de la philosophie matérialiste. Si

Vishnu n'est rien que le soleil radieux, si Jupiter n'est rien que le ciel, je ne vois dans ces êtres divins que des faits matériels revêtus d'expressions poétiques, et dans leurs légendes que le développement naturel de ces faits. Une fois engagé dans cette voie des interprétations philologiques, on admet nécessairement que toute conception d'un personnage divin peut se réduire à des élémens linguistiques, c'est-à-dire à des métaphores. On en vient à dire, avec M. Max Müller, que « les dieux sont des noms sans êtres, » ce qui est l'expression la plus nette des doctrines nihilistes appliquées à l'étude des religions.

On devrait cependant réfléchir que le véritable problème ne consiste pas à retrouver dans une langue plus ou moins ancienne la signification radicale du nom d'un dieu. S'en tenir là, c'est ne voir que la superficie des choses, car il restera encore à savoir comment les hommes ont pu opérer cette transformation d'un mot en un dieu, quelle est la force mystérieuse qui, dans des temps reculés, les a poussés à franchir ce passage. Vous dites que d'un mot ils ont fait un dieu : suffit-il d'affirmer le fait pour que le fait soit expliqué? En vertu de quoi ont-ils pu faire ce changement? Il n'est pas aujourd'hui un philosophe connaissant la psychologie, ayant analysé et classé ses idées, qui ne puisse résoudre ce second problème. Tous répondront que pour changer en dieu une notion sensible il faut avoir d'abord l'idée de Dieu, qu'il est impossible de concevoir comme une puissance un phénomène naturel, si grand qu'il soit, quand on n'a pas l'idée de force, et qu'ainsi les hommes ont dû concevoir les dieux avant de leur donner des noms. Une fois le dieu conçu, le prêtre ou le poète pouvait-il faire autrement que d'emprunter à la langue usuelle les termes communs qu'elle leur offrait, et qui s'adaptaient le mieux à leur pensée? Et de plus, quand la notion qu'ils s'étaient faite les premiers de cet être divin venait à être comprise par les hommes de leur langue, n'était-il pas naturel que le terme adopté par eux perdît peu à peu sa signification commune et finît par devenir le nom propre du dieu?

Les philologues doivent observer que le faux principe qui tend à prévaloir parmi eux n'attaque pas seulement les anciennes religions, d'où il fait disparaître totalement la Divinité, mais qu'il est aussi bien applicable aux religions modernes, au Père, au Fils, au Saint-Esprit, aux noms mêmes de Christ et de Jésus, qu'il transforme en des métaphores, avec cette seule différence que l'objet métamorphosé est moins matériel, et fait le plus souvent partie des choses de l'âme. Enfin le principe des interprétations philologiques peut s'appliquer à un grand nombre de catégories de termes, à ceux qui expriment des notions philosophiques comme à d'autres. Le nom de *Dieu* tire son origine du latin *deus*, qui est le sanscrit *dêva*. Ce der-

nier vient de la racine *div*, qui veut dire *briller*, et qui s'applique soit à l'éclat des objets éclairés, soit à celui de la lumière et du ciel resplendissant, de telle sorte que les hommes pourraient n'avoir en réalité que l'idée de lumière pendant qu'ils croient posséder la notion de Dieu. Ces conséquences, qui conviennent au matérialisme, sont en contradiction formelle avec toute la métaphysique et avec la psychologie la plus simple. Les philologues ne doivent pas oublier que, si un principe faux engendre parfois des conséquences vraies, jamais d'un principe vrai on ne peut tirer des conséquences fausses. Il ne faut donc pas donner aux interprétations philologiques une aussi grande portée, ni leur demander l'origine des dogmes ou des rites : elles sont hors d'état de la faire connaître. En y réfléchissant, on se convainc que l'idée de Dieu naît avant qu'on ne l'exprime, et que si elle n'existait pas dans l'esprit, jamais d'un nom commun ou d'un adjectif on n'aurait pu faire le nom propre d'une divinité. Aussi bien Vishnu n'est ni le soleil ni ses rayons; Agni n'est pas le feu matériel qui brûle malgré l'identité de leurs noms; Neptune n'est ni la mer ni l'eau douce. Il n'y a pas, à ma connaissance, un seul texte, ni dans Homère, ni dans le Vêda, qui impose à ces noms la signification étroite qu'on leur suppose. Vishnu est une force vivante qui se manifeste dans le soleil aux rayons pénétrans; Agni est une puissance universelle, intelligente et libre, dont les feux de toute nature ne sont que des signes visibles, qui réside aussi dans les corps organisés qu'elle échauffe, et jusque dans la pensée qu'elle vivifie. Il n'est pas un lecteur attentif du Vêda qui ne le sache, et qui, s'il est sincère, ne reconnaisse la spiritualité de cette doctrine. Quant à Neptune, bien loin d'être l'eau, personnifiée par un abus du langage, il est, comme son nom grec de Poseidôn (Ποσειδάων) l'indique, la puissance qui donne les eaux, par conséquent un être supérieur à la nature, une conception métaphysique, un dieu.

Si telle est la vraie nature d'un dieu dans une religion, il est évident que les expressions qui le désignent ne sont plus seulement métaphoriques, et que les rites institués en son honneur ont une valeur significative et symbolique. Un être surnaturel est atteint par l'esprit avant de l'être par la voix de la prière et par l'acte matériel et extérieur du culte. Plus l'acte religieux diffère par sa nature de l'union spirituelle du dieu et de son adorateur, plus cet acte est symbolique : ainsi la flamme du cierge sur l'autel chrétien est plus symbolique que l'hymne chantée dans l'église, l'hymne est plus symbolique que la prière mentale résidant au cœur de chaque adorateur. C'est ce que les Indiens avaient parfaitement compris et ce dont doit toujours tenir compte celui qui fait l'histoire d'une religion. Nous ne devons pas, sous prétexte de philosophie, transfor-

mer les faits au gré de nos systèmes; mais nos systèmes doivent être la conclusion de l'étude sincère et de l'intelligence des faits. Si l'on y apporte une doctrine philosophique qui ne puisse expliquer les faits sans les dénaturer, on doit renoncer à cette doctrine et en adopter une autre qui les interprète sans y rien changer. Or il est aisé de voir qu'une doctrine spiritualiste peut seule rendre compte de la nature des dieux et des rites sacrés.

Quand on fait l'histoire d'une religion, on doit suivre dans leur développement la notion du dieu et le rite, les deux élémens qui la constituent. Le tableau des rapports de cette religion avec la société où elle est née, de la multiplication de ses sectateurs, des persécutions qu'ils ont endurées, de celles qu'ils ont fait subir à d'autres, de ses défaites et de ses triomphes, ne forme que la partie la plus extérieure de cette histoire. La véritable histoire d'une religion est celle de ses rites et de ses dogmes. Or voici la loi très simple à laquelle ils obéissent: leur marche est parallèle; mais le dogme précède toujours le rite, comme l'idée précède le sentiment et comme le sentiment précède l'acte extérieur. Les hymnes du Rig-Vêda sont unanimes à désigner par leur nom certains personnages des temps anciens comme fondateurs ou comme réformateurs des rites sacrés. Quant à la conception des dieux, c'est-à-dire à la métaphysique religieuse, les poètes védiques s'en déclarent eux-mêmes et individuellement les auteurs, et ils font des efforts personnels pour y apporter quelque nouvelle lumière. L'histoire du développement des rites indiens et de la métaphysique des brahmanes sera, quand on pourra la suivre, une des parties les plus intéressantes de l'histoire universelle: celle du judaïsme ne l'est pas moins, surtout quand on arrive aux grandes révolutions qu'il a subies, suscitées ou engendrées, pour donner naissance au christianisme et plus tard à l'islamisme; mais l'histoire des dogmes et des cultes chrétiens l'emporte sur toutes les autres, parce qu'elle abonde en documens pour toutes les époques et qu'elle présente des péripéties sans nombre. Comme d'ailleurs le christianisme est la religion dominante de l'Occident, nous ne devons pas être surpris que son histoire séduise tant d'esprits distingués de nos jours.

Le parallélisme des dogmes et des rites est la loi fondamentale de toute histoire religieuse. Par conséquent l'inégal développement des dogmes entraîne la séparation des rites. Si une race d'hommes se divise en deux branches, et que celles-ci, soit par l'éloignement des contrées où elles se fixent, soit par toute autre cause, se civilisent indépendamment l'une de l'autre, l'idée de Dieu, qui leur était commune avant la séparation, peut s'épurer ou s'étendre de façons fort différentes lorsqu'elles vivent isolées. Ce qui arrive alors

est facile à prévoir et se trouve confirmé par toute l'histoire. Le fond commun et primitif des croyances persiste, ainsi que les rites fondamentaux qui en étaient la manifestation; mais les développemens nouveaux du dogme introduisent chez un peuple des rites qui ne se trouvent pas chez l'autre, et il arrive, au bout d'un certain temps, que deux religions distinctes se trouvent constituées. C'est ainsi que dans l'Inde et la Perse des dogmes et des rites nationaux, entés sur un même tronc primitif, ont donné naissance à deux religions différentes, celle des brahmanes et celle des mages. Par une scission analogue, mais avec des caractères particuliers, l'idée chrétienne, se séparant du judaïsme, a produit un culte différent de celui des Hébreux, et qui néanmoins reconnaît la Bible pour un de ses fondemens.

La séparation des systèmes religieux ne brise pas seulement la communauté humaine; elle peut mettre ses parties en état d'hostilité réciproque : ainsi la religion, qui procède à son origine d'un besoin d'unité dans les croyances et dans les actes pieux, se tourne en une cause de haine, de violences et de guerres. La Perse ancienne ne s'est pas seulement séparée du tronc commun de la race âryenne, comme l'ont fait de leur côté les peuples indiens; mais, quand elle s'est plus tard rencontrée avec ces derniers, elle ne les a plus reconnus pour ses frères : elle n'a vu en eux que les adorateurs des *dêvas*, c'est-à-dire de dieux qu'elle ne connaissait plus et qui étaient devenus pour elle les ennemis d'Ormuzd, son dieu suprême. De leur côté, par un travail propre à la race indienne, les brahmanes avaient dépassé de bonne heure l'antique théorie des *asuras* ou principes de vie, et, tandis que les hommes supérieurs de la caste sacerdotale approfondissaient la notion panthéistique de Dieu, les idées et les rites populaires tournaient de plus en plus au polythéisme. Il en résulta qu'après un certain temps les deux religions parurent être le contre-pied l'une de l'autre, et les peuples qui les professaient furent ennemis. Dans des temps plus modernes, un seul point de doctrine, entendu en Orient d'une certaine manière et d'une autre en Occident, a dans le christianisme séparé les Grecs des Latins et suscité entre eux une hostilité qui n'est pas près de finir. Telle est aussi l'histoire des hérésies dans toutes les religions ayant un dogme établi. On ne peut pas se dissimuler que la religion a toujours produit ces deux effets, d'unir les hommes, puis de les diviser. Et nous voyons aujourd'hui que les efforts de la civilisation occidentale, qui a pour mobile le besoin d'union entre les peuples, sont surtout empêchés par l'antagonisme des religions, soit en Orient, soit en Occident. Est-ce à dire que la civilisation moderne soit elle-même ennemie des religions? Non; mais elle a besoin d'a-

paiser les luttes, et elle n'y peut réussir que par l'unification des dogmes et des cultes.

La science trouve les religions dans l'état de séparation; elle se propose d'en reconstituer théoriquement l'unité primitive. Plusieurs d'entre elles ont totalement disparu et n'ont laissé de traces que dans les livres et les monumens du culte ou de l'art, ou dans ces traditions populaires dont nous avons parlé. D'autres subsistent encore, après avoir subi des transformations plus ou moins profondes et reçu des développemens locaux et successifs. La science a nécessairement pour point de départ l'état présent des croyances et des cultes chez les différens peuples. Lorsque, les ayant classés, elle commence à en faire l'histoire, il est aisé de voir qu'elle ne peut avancer qu'en remontant et en restituant à chaque époque ce qui lui appartient, soit dans le développement des dogmes, soit dans la transformation des cultes. Les récits de l'histoire prennent les peuples le plus près possible de leur origine et affirment souvent dans les premières pages des faits qui ne sont nullement établis : presque toutes les histoires commencent par un roman. Ce serait une faute insigne de commencer de la sorte l'histoire d'une religion. En remontant de l'état actuel à ceux qui l'ont précédé, on procède en quelque sorte par voie de réduction, comme font les chimistes et les physiciens. Les parties les plus récentes du culte et les dernières formules du dogme disparaissent les premières; plus on avance, plus l'un et l'autre se simplifient; la légende du dieu, s'il en a une, se réduit peu à peu à ses élémens les plus anciens; on se trouve à la fin en présence d'une notion de Dieu rudimentaire et d'un rite à peine ébauché. Chemin faisant, on a trouvé dans les faits eux-mêmes l'explication des développemens locaux d'une religion et des ruptures qui ont pu se produire dans son sein; on a constaté les influences venues du dehors qui l'ont successivement modifiée, soit par un mélange direct, soit par une sorte de réaction et de lutte contre des idées et des usages qui ne pouvaient être acceptés. Ainsi marche la science des religions, elle ne fait un pas en avant qu'après avoir assuré celui qu'elle vient de faire; mais, si l'on descendait le cours des temps, il faudrait ou établir d'abord une théorie spéculative et présenter l'esprit humain comme une table rase sur laquelle on ferait apparaître tour à tour les diverses religions, ou commencer par un acte de foi en une révélation primitive et connue. Dans le second cas, il est vrai, on se place en dehors des conditions de la science; dans le premier cas, on construit l'histoire *à priori*, ce qui est contraire à la science.

Je sais bien qu'aujourd'hui les recherches des savans portent sur toutes les parties de l'histoire des religions; mais la science n'en est pas à ses débuts : les cadres généraux sont tracés, les faits prin-

cipaux y ont déjà pris leur place, et les études spéciales ont pour but de combler les vides qu'ils laissent encore entre eux. Toutefois il faut bien reconnaître que les affirmations des savans sont souvent hasardées, soit parce que l'horizon restreint où ils s'enferment les empêche de voir l'ensemble des faits, soit parce que l'esprit est plus prompt à affirmer quand il découvre que quand il apprend. Après tout, les sciences d'observation n'avancent qu'à ce prix : des erreurs entachent presque toutes les découvertes; c'est par la discussion et par des recherches nouvelles qu'elles atteignent la clarté scientifique. Le grand travail qui en ce moment se fait en France et en Allemagne sur les Évangiles a déjà donné lieu à des controverses et à des rectifications mutuelles entre les savans; mais peu à peu les faits s'établissent, et la suite s'en recompose selon l'ordre où ils se sont accomplis.

Depuis trente ans, nous voyons se reconstituer l'histoire d'une grande civilisation qui semblait n'avoir pas eu d'histoire. L'Inde paraissait échapper pour toujours à toute chronologie; mais les indianistes ont suivi la méthode des géologues : ne pouvant fixer des dates, ils se sont contentés de reconnaître d'abord les grandes périodes de la littérature et de la civilisation indienne. Les cadres étant formés, nous voyons les livres, les faits, les idées, venir s'y ranger tour à tour, et, par des synchronismes prudemment établis, les grands faits de l'histoire de l'Inde commencent à prendre place dans l'histoire générale de l'humanité. Si l'on avait tenté cette restitution en commençant par le Vêda, vraisemblablement la science eût longtemps encore marché au hasard; mais le bouddhisme, qui est la dernière forme des religions indiennes, a été le premier étudié scientifiquement. Les grandes dates en ont été reconnues avec une approximation suffisante, et elles ont servi de point de départ pour remonter le courant brahmanique; enfin le Vêda a été découvert, et c'est sur lui que les études portent en ce moment. Or le Vêda est la forme la plus antique des religions indiennes et celle qui nous les montre le plus près de leur berceau. Une suite de hasards heureux a fait connaître aux savans européens les livres sacrés de l'Orient dans l'ordre le plus favorable à l'étude. Les livres brahmaniques, où la religion indienne apparaît dans toute sa plénitude, ont été connus les premiers; ceux du bouddhisme l'ont été plus tard et ont donné les premières dates historiques; enfin les hymnes du Vêda avec leurs commentaires sont venus dévoiler la source de ce grand fleuve, dont on connaissait le cours principal et les dérivations. L'apparition du Vêda en Europe a produit dans les études indiennes le même effet que produirait la découverte du Pentateuque, si l'on ne connaissait encore que les autres livres de la Bible et ceux des chrétiens.

II.

Ces exemples suffisent pour montrer la marche que suit dans sa partie historique la science des religions; mais les savans doivent renoncer à l'espoir d'atteindre historiquement à l'origine des dogmes et des cultes. Laissons de côté, si l'on veut, les pratiques grossières de beaucoup de peuplades barbares; admettons que ces pratiques n'ont pas d'histoire et qu'elles sont telles aujourd'hui qu'elles étaient à leur origine. Le classement des grandes civilisations met au premier plan, parmi les anciens peuples, les Chinois, les Égyptiens, les Sémites et les races âryennes d'Europe et d'Asie. Eh bien! il n'en est pas un seul dont la science puisse dire qu'elle est en état de découvrir historiquement ses origines religieuses, excepté peut-être les Chinois; mais il conviendrait de mettre à part cette nation, qui, appartenant à la race jaune, est selon toute vraisemblance antérieure aux peuples blancs, et qui n'avait sans doute aucune religion avant que des hommes de race âryenne lui eussent communiqué la leur. On sait en effet que l'existence des Chinois remonte à une antiquité supérieure à celle des nations âryennes ou sémites, et l'on sait aussi que la première religion pratiquée chez eux a été celle du Bouddha. L'histoire religieuse de la Chine se trouve ainsi réduite à n'être qu'une des branches de celle du bouddhisme, religion essentiellement âryenne. Les mêmes réflexions peuvent s'appliquer aux autres religions qui ont fait quelque progrès en Chine : elles appartiennent à différentes branches du christianisme, elles ne sont que des importations européennes et n'ont aucune racine dans la race chinoise. De plus, quoique le bouddhisme ait été la première religion introduite chez les peuples jaunes, et bien que cette introduction soit déjà ancienne, l'étude des livres chinois a fait connaître les dates précises des missions qui l'y ont prêché et celles de ses premiers établissemens; depuis lors, les chroniques chinoises du bouddhisme ont tenu compte de ses progrès, et l'histoire pourra les suivre jusqu'à nos jours. La question des origines religieuses peut donc à peine être posée à l'égard de la Chine et des autres populations jaunes de l'extrême Orient; mais il n'en est pas de même des Égyptiens, des Sémites et des Aryens.

Quant à l'Égypte, malgré l'abondance pour ainsi dire croissante des textes hiéroglyphiques, il n'est pas probable que la science parvienne jamais à résoudre le problème de ses origines religieuses. Ceux de ces textes qui ont été traduits jusqu'à ce jour, et dont un certain nombre remontent à une haute antiquité, ne laissent à cet égard que peu d'espérance. Il est possible d'y reconnaître l'existence d'un symbolisme très antique, revêtu de formes polythéistes;

mais rien de plus obscur encore et de moins pénétrable que la métaphysique sur laquelle il était fondé. Le naturalisme paraît en faire la base, ce qui le rapproche des doctrines grecques, latines et indiennes; mais à quelle hauteur ce naturalisme s'était-il élevé? à quelle théologie avait-il donné lieu? C'est ce que le laconisme d'inscriptions presque toujours officielles ne permettra peut-être jamais de savoir. Ajoutez que l'écriture hiéroglyphique, assez claire quand elle énonce des faits matériels, l'est beaucoup moins quand elle veut exprimer des idées abstraites. Si elle a paru suffire à des hommes qui en faisaient une étude continuelle et un usage journalier, elle n'est plus aussi intelligible pour nous, qui n'avons, pour en découvrir le sens, que les monumens mêmes où elle est employée. Enfin, quand les hiéroglyphes nous éclaireraient assez sur les dogmes et les cultes de l'ancienne Égypte, on ne pourrait croire, même alors, que l'on en possédât les commencemens, car l'usage d'une écriture sacrée ne remonte pas aux premiers temps de la race qui a peuplé l'Égypte et qui a dû y apporter avec elle ses idées et ses institutions antérieures; or cet état primitif et totalement inconnu a duré peut-être pendant des siècles nombreux.

Les Sémites n'ont rien d'antérieur à la Bible. Les livres les plus anciens de la Bible sont ceux qui portent le nom de Moïse. Selon les chronologies, Moïse vivait au XVIIe siècle avant Jésus-Christ. Les faits qui ont suivi ce législateur et qui sont racontés dans les autres livres hébreux sont simples et ont généralement un caractère de réalité qui permet de les classer parmi les faits historiques. La foi des chrétiens, celle des Juifs et des mahométans attribuent la même valeur aux récits des livres mosaïques; mais comme la foi diffère essentiellement de la science, ne repose pas sur les mêmes principes et ne suit pas la même méthode, les personnes qui font aujourd'hui la science des religions ne peuvent pas envisager les anciens récits du point de vue de la foi. Leur horizon embrasse toutes les religions ensemble. Le sol où elles se placent est nécessairement un terrain neutre, où non-seulement elles ne veulent pas attirer la lutte, mais où elles n'auraient pas même le droit de l'accepter. Il est donc hors de doute que les récits mosaïques ne peuvent pas à leurs yeux entrer dans le domaine de la science sous la forme où ils se présentent, et qu'ils ont besoin d'interprétation. Les hymnes du Rig-Vêda, dont l'antiquité peut bien égaler celle de la Genèse, ouvrent à la science des horizons tout différens. La cosmogonie de l'Avesta n'est pas non plus la même, et celle d'Hésiode diffère totalement des autres. Il peut y avoir des motifs tirés de la foi, mais il n'y a pas de raisons scientifiques d'adopter l'une plutôt que l'autre, et la science est disposée à les accueillir toutes également, à la condition qu'elles seront scientifiquement interprétées. Or

on ne doit pas se dissimuler qu'à travers des luttes stériles contre des hommes dont la foi n'est pourtant pas en cause, la science marche toujours, et que les vieux récits mosaïques sont soumis à ses méthodes aussi bien que ceux des Grecs, des Germains, des Perses et des Indiens. Si, au lieu d'agir par passion et de défendre la foi par la violence, les chrétiens fervens envisageaient le travail de la science avec ce calme d'esprit qui ne convient pas moins à la foi qu'à la raison, ils se convaincraient certainement que la répugnance de beaucoup de personnes à prendre au pied de la lettre les récits mosaïques n'a rien de commun avec ce qu'on appelait autrefois le libertinage et les débauches de l'esprit, et qu'elle provient uniquement de la nécessité où est notre siècle d'accorder sa foi avec sa raison. Notre siècle ne recule pas devant l'extraordinaire, moins encore devant le divin; mais il recule devant l'impossible. La science est donc forcée par sa nature de ranger beaucoup de récits mosaïques, notamment ceux que contiennent les premiers chapitres de la Genèse, dans cette grande classe de récits qui portent les noms de mythes ou de légendes, dont on ne nie pas la vérité, mais dont la forme a besoin d'être ramenée à des expressions plus simples. Or, à ce point de vue, tous les savans sont d'accord pour limiter la partie historique de la Bible à l'époque de Moïse ou à un temps très peu antérieur. Au-delà, il n'y a plus aucun fait qui puisse être scientifiquement accepté et entrer dans l'histoire avec la forme que les récits hébraïques ont adoptée.

Ainsi donc on ne peut espérer trouver dans la Bible l'origine première des religions. Au moment où Moïse prend en main le gouvernement spirituel de son peuple et fonde cette puissante institution religieuse qui dure encore, ce peuple n'était ni sans Dieu, ni sans culte. Or ni la légende d'Abraham, ni celle de Noé, ni, à plus forte raison, le mythe d'Abel et Caïn, ou celui du serpent tentateur, ne peuvent rendre compte de la naissance de l'idée de Dieu et du rite primordial chez les Sémites. Les récits genésiaques font évidemment allusion à des temps fort antérieurs à Moïse et même à Abraham; mais il n'y a rien de précis ni de scientifique dans ce qu'ils en rapportent. On peut penser que quand ces antiques souvenirs furent recueillis et vinrent former la Genèse, ils n'étaient plus qu'un écho très affaibli de faits et peut-être de doctrines d'une antiquité beaucoup plus haute. Je sais qu'aujourd'hui certains disciples de l'école philologique voient dans les premiers récits de la Genèse une reproduction incomplète des mythes âryens, si amplement développés dans le Rig-Vêda, et identifient par exemple le serpent tentateur avec le serpent (*Ahi*) ennemi d'Indra, lequel n'est autre que le Nuage; mais il n'est pas dit que tous les serpens mythiques de l'antiquité procèdent d'Ahi : les Sémites ont pu, comme

les Aryas, constituer des mythes et des légendes où cet animal ait pris sa place. De plus, rien n'indique que ces deux races d'hommes aient eu des relations positives avant l'époque des rois d'Israël et se soient emprunté l'une à l'autre des conceptions aussi fondamentales. Le récit du serpent tentateur est lié à la légende de l'Éden, et celle-ci à la doctrine sémitique du Dieu créateur. Dire le contraire, c'est soulever contre soi les Juifs, les chrétiens et même les mahométans, dont les croyances religieuses procèdent de ces récits. Avant d'établir de telles assimilations, il faut que la science ait résolu séparément les problèmes que font naître les temps primitifs des Sémites et ceux des Aryas : elle est encore loin de ce terme; mais, supposé même que cette partie de la science fût terminée, il est évident que le rôle de l'histoire s'arrête au point où les faits cessent d'avoir un caractère naturel, et qu'au-delà on est forcé d'avoir recours à d'autres moyens d'investigation.

Le Rig-Vêda est le livre sacré des peuples de l'Inde et le fondement de leurs religions. Ce recueil d'hymnes composés dans la vieille langue sanscrite est peut-être le plus authentique des textes sacrés, quoique les auteurs de ces chants soient le plus souvent fictifs ou inconnus. Toutes les données scientifiques prouvent que l'époque où ils remontent n'est pas de beaucoup postérieure à Moïse, et que plusieurs d'entre eux sont peut-être même plus anciens. Ce point, du reste, n'a pas une importance majeure, puisque l'histoire de l'Inde procède par périodes et non par années, au moins pour les temps antérieurs au bouddhisme. Quand on compare l'âge des hymnes vêdiques à celui des chants homériques les plus anciens, c'est-à-dire de certaines portions de l'Iliade et de quelques fragmens épiques publiés sous le nom d'Homère, on voit que les peuples de race âryenne n'ont aucun monument qui égale en antiquité le Vêda, car il n'est pas possible de citer celle du livre de Zoroastre, dont l'époque semble répondre tout au plus aux premiers temps du brâhmanisme indien. Or le Rig-Vêda est tout entier un livre religieux; la notion qu'on se faisait de Dieu et les rites qui en découlaient y sont entourés de toute la lumière qui manque à la plupart des autres textes sacrés. Toutefois non-seulement le Rig-Vêda ne nous fait pas assister à la naissance de cette notion et de ces rites, mais il suppose lui-même des périodes religieuses antérieures dont il est impossible de fixer la durée. L'état des esprits auquel répondent les hymnes n'est pas un état primordial : le polythéisme, quoiqu'il soit la forme la plus antique de l'idée de Dieu chez les Aryens, y a des développemens si considérables que, pour arriver à ce symbolisme, il a fallu des siècles nombreux à une race occupée surtout de guerre et de conquêtes. Cette conséquence se trouve confirmée par la comparaison des divinités vêdiques avec celles des autres

peuples âryens, chez lesquels en effet on les retrouve conçues de la même manière et portant quelquefois les mêmes noms. La présence de ces élémens communs prouve qu'un certain fond de dogmes existait dans la race âryenne avant que ses branches se fussent séparées du tronc primitif, et lorsqu'elle ne formait encore qu'une société d'hommes habitant les vallées de l'Oxus. Les anciens rites sacrés, l'autel, le feu, la victime, l'invocation aux dieux, se trouvaient également chez les divers peuples âryens avant qu'ils eussent subi l'influence sémitique du christianisme : ces faits prouvent moins l'antiquité du Vêda que l'existence d'un culte antérieur à la dispersion des Aryens.

Quoi qu'il en soit, on est forcé d'arrêter au Vêda l'histoire positive des religions âryennes. Si la science veut remonter plus haut, il lui faut d'autres moyens d'investigation que ceux dont les historiens disposent. Mais comme il n'est rien sur terre, au moins jusqu'à ce jour, comme il n'est aucun monument sacré plus ancien que la Bible et que le Vêda, là sont les limites où s'arrête l'histoire appliquée à la science des religions. Au-delà de ces deux termes s'étend un horizon dont les bornes échappent à la science et que l'imagination elle-même ne peut embrasser. On voit bien que les périodes signalées par la Genèse et par le Vêda sous des formes mythiques ou symboliques occupent un passé déjà lointain pour les auteurs de ces livres, et cependant, quand on pourrait déterminer par une voie scientifique quelconque les principaux faits religieux qui s'y sont accomplis, on ne devrait pas, même alors, se croire parvenu aux origines des religions et des cultes, car, ou bien la première ébauche d'une religion remonte à l'apparition de l'homme sur la terre, ou bien elle a été le résultat d'un travail intellectuel prolongé durant des siècles nombreux. Dans l'un comme dans l'autre cas, les commencemens nous échappent. « Le commencement des êtres est insaisissable, dit un célèbre poème indien; la fin l'est aussi; nous ne saisissons que le milieu. » Cette loi, si simplement exprimée, est applicable à tout ce qui se produit dans le sein de l'humanité, aux religions comme à tout le reste. Si la première idée d'un dieu et le premier essai d'un rite remontent aux origines de l'homme, la science demande où sont ces origines. Le système de M. Darwin est combattu sur tous les points, il n'est pas réfuté. Si l'anthropologie ne reconnaît pas plusieurs espèces humaines, elle distingue des races, et elle s'accorde avec l'histoire et avec la philologie comparée pour les classer chronologiquement suivant leur perfection physique ou morale. Dans l'ancien continent, les blancs, qui comprennent, entre autres peuples, les Sémites et les Aryens, ont apparu les derniers, et forment les nations religieuses par excellence. Les jaunes étaient venus auparavant : ils avaient déjà

conquis les noirs, quand les Aryens du sud-est sont descendus de la Bactriane vers l'Indus par les vallées du Cachemire. Les noirs avaient précédé les jaunes, dont les annales se perdent dans le passé. Faudra-t-il croire, ce qui est peu vraisemblable, pour ne rien dire de plus, que les blancs reçurent des peuples jaunes les premières notions religieuses et les élémens du culte, lorsque nous voyons les Chinois à peu près dépourvus de religion avant l'arrivée du bouddhisme indien, et lorsque les poètes du Véda nous disent des populations qu'ils heurtaient de front sur l'Indus qu'elles étaient « sans dieu? » Si l'on admettait cette hypothèse, que tout contredit et que rien ne confirme, faudrait-il aussi faire des jaunes les successeurs des noirs en religion? Ce sont là des suppositions gratuites, où la science perd ses droits. Il se peut que les vieilles populations humaines aient eu chez elles quelque chose qui ressemblât à des religions; mais si les philosophes, quittant pour un moment la méthode cartésienne, trop exclusive, faisaient *à posteriori* la psychologie des races noires, on verrait jusqu'où va chez elles la notion de Dieu. On saurait peut-être alors si, dans la suite des religions, les races blanches ne marquent qu'une période précédée par celles des jaunes et des noirs, ou bien si réellement nos races sont les seules qui soient naturellement religieuses et si les religions ont pris naissance dans leur sein.

Tous les faits scientifiquement recueillis jusqu'à ce jour tendent vers cette dernière conclusion. Il est aujourd'hui très vraisemblable que les races humaines autres que la blanche seront reconnues pour incapables de fonder un système religieux de quelque valeur, et que chez les plus infimes d'entre elles on ne trouvera qu'une notion de Dieu à peine ébauchée et des cultes sans théorie. Si ces propositions viennent à être solidement établies, on en tirera cette conséquence, que les religions ont pris naissance chez les peuples blancs, et que d'eux seuls procède un symbolisme éclairé, une métaphysique sérieuse. Or il restera toujours à savoir comment sont nées chez elles ces théories et les cultes qui en dérivent. Nous voyons déjà que ni l'histoire, ni nos grands monumens sacrés ne résolvent ce problème. La grande loi de la nature, qui veut que toutes choses commencent par rien, s'applique ici dans toute sa rigueur. Et par là il ne faut pas entendre que, rien n'étant, la chose est apparue tout à coup, comme par un miracle, dans sa plénitude. Ce rien qui précède la naissance d'une chose est suivi sans intervalle d'un commencement qui n'est presque rien; c'est par un développement continu et en vertu d'une énergie interne qu'elle grandit peu à peu et devient perceptible aux sens ou à la pensée. Il n'est pas un être, pas un phénomène qui échappe à cette loi : tout ce qui s'accomplit dans l'ordre physique et dans l'ordre moral, la

production de la vie et de ses phénomènes, celle de la pensée et de ses actes, lui est également soumis. C'est une erreur de croire qu'entre rien et quelque chose il y ait un abîme infranchissable : il n'est pas un mathématicien qui ne sache le contraire et qui ne rencontre continuellement cette loi de l'infini dans l'étude des phénomènes physiques. La nature franchit sans relâche cet abîme, et ses actions lentes parviennent à produire des effets qui nous étonnent, en vertu de la loi de l'infini à laquelle elles obéissent. J'ai vu, dans les remparts de Messène construits par Épaminondas, des pierres énormes soulevées par une racine de figuier. Ces pierres n'ont pas moins de six pieds de longueur, sur une largeur et sur une épaisseur de plus de deux pieds, et chacune d'elles pèse au moins trois mille livres. Trois assises superposées avaient été soulevées par cet arbre à plus de dix centimètres de hauteur. Voilà certes une chose qui a droit de nous étonner, puisque cette faible racine peut être brisée en quelques instans, et qu'il faudrait les forces réunies de bien des hommes pour remuer ces grands blocs de pierre. Pourtant, si l'on veut y réfléchir, tout le merveilleux disparaît. Une graine portée par le vent s'est arrêtée dans un étroit interstice; là, elle a germé; la petite racine a rempli l'espace qu'elle a trouvé vide. Ce fait se passait, je le suppose, il y a cent ans. Je suppose encore que la racine a grossi pendant six mois chaque année et qu'elle s'est reposée le reste du temps; elle a donc employé à croître environ dix-huit mille jours. On sait que les physiciens estiment la valeur d'une force en la rapportant à la seconde, au kilogramme et au mètre pris pour unité. Que l'on veuille achever le calcul, on verra que la force déployée par la racine du figuier est d'une extrême petitesse, et qu'elle n'égale pas la millionième partie de celle qui est nécessaire pour élever un kilogramme à un mètre de hauteur en une seconde de temps. Seulement, comme elle est continue, et qu'elle ajoute sans interruption ses effets les uns aux autres, il arrive qu'après cent ans elle a produit un résultat dont nous sommes d'abord étonnés. La force du figuier est une force vivante : la vie physiologique agit donc de cette manière. La vie spirituelle suit la même loi. Je demande qu'on m'explique d'où vient cette forme parfaite du temple de Minerve à Athènes. Est-elle née un jour subitement de l'esprit d'Ictinus ou de Phidias? Non, puisque ces artistes avaient sous les yeux des modèles qui égalaient presque en beauté ce qu'ils firent à leur tour, et ces modèles, dont plusieurs se voient encore, avaient été précédés par d'autres, de sorte qu'en remontant les siècles on voit les formes architecturales se rapprocher de plus en plus de leurs ébauches primitives, sans qu'il soit possible de dire à quel jour ces premières formes sont nées. On peut même affirmer qu'elles ne sont pas nées un certain jour, mais qu'elles

ont été le produit d'une élaboration dont la marche et la durée sont inappréciables.

Si des formes de l'art on passe aux conceptions abstraites de l'esprit, la même loi se retrouve encore. La masse des connaissances humaines va grossissant; il est impossible de dire le jour où telle science est née, car ou bien elle a été tirée de sciences antérieures par le développement progressif de l'intelligence d'un homme, ou bien elle est l'œuvre lente et continue d'un peuple ou d'une des races humaines. Parmi les conceptions de l'esprit, il n'en est pas qui soit plus élevée ni plus métaphysique que l'idée de Dieu; il n'en est donc pas dont le dégagement exige un plus long effort et un travail plus persévérant de l'humanité. Certes j'admets avec les psychologues que l'idée de Dieu est la base et le fond de notre raison, et je suis persuadé que la science des religions, aussi bien que la métaphysique, est lettre close pour les sensualistes, mais il faut bien reconnaître que cette idée réside en nous à l'état d'enveloppement. Un psychologue ne doit jamais oublier que le jour où il a été conçu dans le sein maternel, son corps n'était qu'une particule de matière imperceptible, et que sa pensée, qu'il analyse aujourd'hui dans sa plénitude, a tenu dans ce corpuscule, qu'au jour de sa naissance et pendant plusieurs années il n'a guère songé à Dieu ni à rien de métaphysique, et qu'enfin c'est par une évolution continue et insensible de tout son être qu'il est devenu un analyste et un philosophe. Alors il a communiqué ses découvertes à des hommes dont l'esprit, comme le sien, s'était éclairé par degrés, et leurs forces, mises en commun, ont pu se multiplier l'une par l'autre. Enfin, au bout de leur vie, ils se sont trouvés plus savans que les hommes des générations antérieures.

Je suppose maintenant qu'au lieu d'être parvenus comme nous à cet âge de l'humanité qu'on peut appeler l'âge de la science, des hommes réfléchis, mais encore tout pleins du sentiment de la nature et du besoin de s'expliquer les choses, aient cru découvrir au milieu d'elles, et par-delà les apparences, un être caché, une puissance invisible, une intelligence mystérieuse : n'est-ce pas là l'origine d'une religion? n'est-ce pas l'un de ses élémens? L'autre, qui est le rite, vient après. Il ne serait pas scientifique de se demander si cette religion primordiale est vraie ou fausse. La question n'est pas là. J'ajoute même qu'au simple point de vue des fidèles, elle ne doit pas être posée en ces termes, car telle religion crue vraie se fonde sur une autre que l'on repousse. Les chrétiens regardent comme fausse la religion d'Israël, et n'ont pas de plus grands ennemis que les Juifs, qui ont crucifié leur dieu. S'ils la croyaient vraie, ils seraient Juifs et non pas chrétiens. Les bouddhistes rejettent la religion des brâhmanes, sans quoi ils cesseraient de recon-

naître le Bouddha comme leur maître et leur sauveur. Cependant le livre sacré des Juifs est aussi l'un de ceux des chrétiens, et nous savons que le panthéon des brâhmanes a passé tout entier chez les sectateurs du Bouddha. Ce n'est pas non plus à la science qu'il convient d'examiner la valeur absolue des religions, et c'est pour cela qu'elle n'a rien d'agressif; mais quand elle remonte vers le passé, et qu'elle est arrivée à un point où l'histoire et les autres moyens d'investigation lui manquent, elle ne peut plus qu'interroger les grandes lois de la nature qui président au développement de toutes choses, et auxquelles l'humanité et ses religions sont assujetties.

Tels sont les principes et les notions générales sur lesquels repose aujourd'hui la science des religions. En les exposant, nous n'avons fait que résumer ce qui se rencontre dans un grand nombre d'écrits sur cette matière. En fixant la place de cette science nouvelle et en traçant la marche qu'elle suit, on touche nécessairement aux religions en vigueur comme à celles qui ne sont plus. Les hommes qui se livrent à cette étude s'en sont partagé le domaine, qui ne saurait être aisément exploité par un seul. Plusieurs d'entre eux, surtout en Allemagne, quelques-uns en France, paraissent, aux yeux de personnes pieuses, user d'une hardiesse intolérable à l'égard de choses qu'elles considèrent comme sacrées. La justice veut que les hommes de labeur consacrés à la science, et qui en réalité portent le fardeau du jour, soient plus favorablement jugés. J'ai lu beaucoup de leurs écrits, et je n'y ai vu aucune attaque contre la religion. On se trompe en les croyant animés de l'esprit du XVIIIe siècle : le temps a marché, il a fait taire les attaques frivoles, les injures et les haines. L'esprit sarcastique et railleur du siècle passé n'a rien de commun avec la science. Les vrais savans n'ont aucune raison de s'attaquer ni aux fondateurs des religions, ni à leurs dogmes, ni à leurs cultes, ni même à leurs ministres. Les dogmes nouveaux représentent le plus souvent quelque progrès dans la connaissance de Dieu; ceux qui les ont successivement proclamés ont été nos grands initiateurs; les docteurs qui les ont développés n'ont pas peu contribué à notre civilisation. Et ceux qui font aujourd'hui la science des religions, et qui cherchent à se reconnaître au milieu de tant d'essais successifs, que font-ils qui soit hostile aux hommes, ou plutôt qui ne mérite leur approbation? Ils ne cherchent pas leur avantage personnel, ils cherchent la vérité.

ÉMILE BURNOUF.

SANDRA BELLONI

SECONDE PARTIE.

V.

Un conteur qui se pique de véracité n'est pas toujours fort à l'aise. Comment expliquer la fuite étrange de Wilfrid Pole après cette soirée où miss Belloni avait livré au jeune lieutenant tous les secrets de son cœur (1)? comment excuser ses inqualifiables procédés? comment donner le mot d'une aussi obscure énigme? Oserai-je avouer qu'il aurait à peine pu dire lui-même pourquoi il s'éclipsait impunément de la scène sans tenir compte de la bizarre situation où il plaçait la trop confiante Emilia? Le fait est que, se levant au point du jour, afin de ne pas manquer au rendez-vous qu'ils s'étaient donné, Wilfrid eut la malheureuse idée de consulter son miroir. Il y vit un autre lui-même, qu'il eut toutes les peines du monde à reconnaître avec sa lèvre fendue et une tumeur bleuâtre au coin de la joue. Ceci lui rappela certains détails vulgaires dont l'impression, un moment effacée par l'entraînement du plus joli *duettino d'amore* que jamais il eût chanté, reparaissait maintenant tout entière. Il se rappelait entre autres choses, — à nos risques et périls nous dirons tout, — que les cheveux de la jeune musicienne, alors que penché sur elle il en lissait les bandeaux soyeux, exhalaient une vague senteur de tabac à fumer, et que ce tabac lui-même n'était pas celui dont se font les cigares à l'usage de la bonne compagnie. C'est assez indiquer à quelles tristes réalités son imagination, subitement

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre.

désenchantée, allait accrocher et déchirer ses ailes. La vision céleste s'évanouissait dans un épais nuage : plus de prestige, et par conséquent une réaction violente, une méfiance de lui-même et de sa faiblesse qui, secondée par la répugnance qu'il éprouvait à se montrer défiguré, l'emporta sur toute considération d'un ordre supérieur. Ce fut alors qu'il se glissa hors de la maison paternelle, dérobant ainsi son cœur à de nouvelles séductions et son visage meurtri aux railleries dont ses sœurs n'allaient pas manquer de le cribler. Aux regrets, aux remords de la pauvre enfant abandonnée si vite, il accordait une pitié sincère, mais il se serait bien autrement apitoyé sur lui-même, s'il se fût regardé comme entré définitivement dans la voie où un moment d'ivresse lui avait fait mettre le pied.

Tout ceci n'est pas précisément très désintéressé ni très noble. Beaucoup de bonnes âmes vont s'indigner et prendre Wilfrid en grand mépris. A tort ou à raison, je ne saurais, quant à moi, partager ce sentiment. Il s'agit d'un très jeune homme, pur de tout mauvais desseins, de toute lâche pensée, mais peu sûr de lui-même et des autres, d'un enfant gâté qui n'a point l'habitude des décisions viriles, d'un garçon timide que le ridicule épouvante. A défaut de tout autre mérite, il a celui d'être vrai, d'obéir naïvement à ses instincts, d'être une créature de chair et d'os, non pas une poupée de convention.

Sa « victime » du reste, s'il eût pu la suivre de l'œil, l'aurait étonné par la tranquillité sereine qui ne parut point l'abandonner après une catastrophe dont lui seul pouvait apprécier la portée. Elle ne dépérissait pas à vue d'œil, comme il semblait que ce fût pour elle un impérieux devoir; elle ne levait point vers le ciel, à toute minute, des yeux noyés de larmes; ses amies ne la trouvaient ni boudeuse ni mélancolique. Elle prenait intérêt, comme devant, aux choses de la vie, passait des heures au piano, chantait sans se faire prier dès qu'elle en était requise, et par cette conduite si simple, si unie, si naturelle, écartait petit à petit toute espèce de soupçon sur ce qui avait pu se passer entre elle et le fils de la maison pendant la soirée mémorable où il l'avait ramenée au bercail. Le départ imprévu de celui-ci étonnait quelque peu ses sœurs, mais cette surprise ne dura guère. Au bout d'une quinzaine, elles reçurent de lui une lettre datée de Stornley, où l'avait emmené, disait-il, le frère de lady Charlotte, et celle-ci lui faisait, avec une grâce parfaite, les honneurs de la résidence paternelle. Bref, il risquait fort, dans cet Éden, d'oublier Brookfield et ses habitans, n'eût été la nécessité de recourir à la bienveillance du chef de la famille pour certain envoi de fonds, d'une nécessité chaque jour plus urgente. M. Pole lut à plusieurs reprises la lettre de son fils; il scruta tout particulièrement les passages où il était question de lady Charlotte et de son

cordial accueil, puis, se frottant les mains, mais non sans quelques murmures inarticulés, il expédia la traite demandée.

Cependant les relations étaient devenues de plus en plus fréquentes entre Brookfield et Richford, la résidence seigneuriale de lady Gosstree. Les trois sœurs ne manquaient guère une occasion d'aller y prendre des leçons de *high life*, sans faire semblant d'en avoir besoin. Elles y menaient invariablement miss Emilia, qui, non moins invariablement, y rencontrait M. Merthyr Powys, entraîné vers elle comme par un attrait spécial. La grande question de Besworth revenait souvent sur le tapis. Obtiendrait-on, n'obtiendrait-on pas de M. Pole, de ce millionnaire têtu, qu'il échangeât sa villa de Brookfield contre un véritable château, où les plus hautes notabilités de l'aristocratie pussent venir, sans dérogeance, coudoyer l'élite du monde intellectuel, mêlée à celle du monde des affaires? Les trois sœurs travaillaient assidûment à inculquer dans la tête de leur père une si noble et généreuse ambition. Son silence même les y encourageait. Il n'avait jamais repoussé cette idée par une fin de non-valoir absolue. Ses objections étaient timides, embarrassées. — Ne songez-vous pas à vous établir? disait-il à ses filles, et si vous y songez, à quoi me servira, lorsque vous serez parties, ce manoir seigneurial? Vous me direz que je puis en faire une espèce de majorat, passant après moi sur la tête de Wilfrid, et substitué à l'aîné de ses héritiers mâles. Nul doute que cela ne soit possible en toute rigueur. Est-ce juste cependant?... Songez-y, vous plaidez contre vos propres intérêts.

Mais elles restaient sourdes à cette logique, fondée sur des considérations pécuniaires dans lesquelles jamais de leur vie elles n'avaient voulu entrer. Leur mère, mieux née que son mari, leur avait de bonne heure appris qu'il est vulgaire au premier chef de compter l'argent parmi les mobiles avouables des actions humaines. Un article essentiel de leur *credo* était qu'il fallait user largement de la richesse sans jamais en parler ni s'en occuper. Quel que dût être le sort ultérieur de Besworth, elles ne demandaient qu'à y trôner trois ou quatre ans de suite, et à s'envoler de là dans les hautes sphères où l'hymen ne pouvait manquer de les appeler en fin de compte. Tel était au moins le programme sur lequel brodait volontiers le « conseil des trois » quand il tenait séance. Que ce programme fût sujet, le hasard aidant, à quelques variantes individuelles, il ne faudrait pas s'en étonner outre mesure. Cornelia par exemple semblait s'en départir quelque peu par l'intimité croissante qu'elle laissait s'établir, sans y prendre garde apparemment, entre elle et M. Purcell Barrett, le pauvre organiste, si modeste, si instruit, et qui semblait porter un si vif intérêt au développement de son intelligence. Par ce mélange adroit de soumission et d'autorité, de déférence

courtoise et d'inflexibilité logique dont il savait user tour à tour avec un tact que rien ne mettait en défaut, il avait fait de rapides progrès dans le cœur de l'altière jeune fille avant qu'elle eût aucunement pressenti ce résultat. Jamais il ne lui laissait entendre un mot qui, de près ou de loin, la mît sur ses gardes; mais insensiblement elle s'était habituée à le consulter sur tout ce qu'elle trouvait de problématique ou dans les rapports sociaux ou dans les arcanes de la pensée, à lui faire part de ses observations les plus intimes, à débattre avec lui les cas de conscience les plus épineux, et comme après tout, sans être toujours d'accord avec lui, elle avait fini par reconnaître l'incontestable supériorité qu'il possédait sur elle à bien des égards, — supériorité dont il ne revendiquait jamais les priviléges, — il se trouvait maintenant le confident respectueux de toutes ses idées, le juge le plus clairvoyant de toutes ses actions, — un confesseur, si vous voulez, mais un confesseur laïque, jeune encore malgré quelques cheveux blancs, attrayant, quoique austère et souvent mélancolique, et d'autant plus dangereux, s'il venait à se faire aimer, qu'il n'aurait jamais perdu ses droits au respect.

Nous en avons assez dit pour rendre intelligibles certains passages d'une lettre qu'Adela écrivait à son frère, et qu'il reçut à Stornley après six semaines d'absence. « Méchant Wilfrid, lui disait-elle dans un style à dessein voilé, semé d'allusions et de réticences, vous vous oubliez dans les jardins d'Armide, et pourtant votre place est ici plus impérieusement marquée que jamais. Le « gouverneur (1) » nous inquiète par ses distractions et par l'inconstance de ses vues. Nous avions résolu, découragées et craignant d'être indiscrètes, nous avions résolu, dis-je, de ne plus lui parler de Besworth. Depuis quelques jours, il a remis de lui-même cette grande question à l'ordre du jour. Vous saurez peut-être mieux que moi si ceci ne se rattacherait pas à une combinaison nouvelle dont je dois vous entretenir. Pas plus tard qu'hier, nous le vîmes revenir avec une physionomie rayonnante que nous ne lui connaissions plus depuis longtemps. Il nous fit servir au dessert les meilleurs vins de sa cave, et prit ensuite à part, dans une embrasure de croisée, celle de vos sœurs dont vous êtes le plus fier (ni moi ni Arabella par conséquent). C'était pour lui faire part d'une offre brillante, et dont elle n'est point assez éblouie. Notre membre du parlement, ce grand statisticien que vous savez, calculant le nombre des pulsations de son cœur, s'est assuré que pas une femme sur cent ne le ferait battre aussi vite que miss Cornelia Pole. Cornelia sera donc, si elle le

(1) Équivalent familier du mot père, à l'usage exclusif des enfans; mauvaise locution admise dans la bonne compagnie.

veut, la femme de ce futur chancelier de l'échiquier. Que dites-vous de tant d'honneur? — Elle n'en dit rien, elle, et ceci m'inquiète. Votre brevet de lieutenant vient de nous être adressé. N'êtes-vous pas curieux d'en prendre lecture? Tout vous rappelle ici, comme vous voyez, et nous serions charmées de vous y voir plus sédentaire. L'aînée et la cadette de vos sœurs vous réclament à grands cris, et ne voient pas sans quelque dépit votre place occupée par un beau parleur très assidu, dont la présence pourrait d'un moment à l'autre devenir gênante, surtout s'il était donné suite à certains projets que vous connaissez maintenant. » Suivait un *post-scriptum* dont la gentille correspondante ne pouvait elle-même deviner la portée : « Lady Gosstree nous a demandé de lui céder Emilia pour une huitaine de jours. M. Merthyr Powys est venu la chercher de sa part. »

Certain de ne pas se rencontrer avec la jeune Italienne, Wilfrid voulut vérifier par lui-même ce qui se passait à Brookfield. Il avait parfaitement deviné le nom du « beau parleur » dont les assiduités effrayaient Adela; mais il ne pouvait croire qu'un pauvre musicien sans consistance, comme Purcell Barrett, pût devenir un obstacle au brillant mariage dont il était question pour l'ambitieuse Cornelia. A peine arrivé, il se ménagea l'occasion de parler à celle-ci seul à seul, et débuta par de chaleureuses félicitations, qu'elle reçut en silence, sans lui accorder le moindre encouragement. — Vous acceptez, cela va sans le dire, ajouta-t-il négligemment, et comme assuré d'avance qu'il ne pouvait pas exister sur ce point la moindre incertitude.

— Rien n'est plus douteux au contraire, lui répondit-elle d'une voix mal assurée.

Wilfrid fit semblant de ne pas avoir entendu. Tout au moins se taisait-il, ce qui troublait singulièrement Cornelia.

— A votre tour, reprit-il, félicitez-moi. Naturellement on n'a pas demandé ma main : ces bonnes aubaines ne nous arrivent guère; mais enfin, si je me présentais, j'ai lieu de croire que ma noble hôtesse... Elle a Besworth en passion, comme vous savez, et quand elle a su que mon père y songeait tout de bon... Bref, nous pourrions, je crois, nous entendre. Je n'ai pas besoin de vous faire toucher au doigt les avantages d'une pareille alliance. Son père, il est vrai, n'est qu'un marquis ruiné; mais son rang lui assure encore une certaine influence. Un pair, chez nous, est encore quelque chose. Il pourra donc me donner un coup d'épaule. Quant à la dot, elle serait purement nominale. Lady Charlotte n'a rien au monde. Vous n'en penserez pas moins, comme moi, qu'elle me ferait honneur en acceptant ma main.

— Mais son âge, Wilfrid! Vous êtes plus jeune qu'elle.

— Ceci veut-il dire que vous lui attribuez des motifs purement mercenaires?

— En vérité, je n'y songeais pas;... néanmoins cette insinuation sur vos lèvres m'affecte péniblement.

— Trouveriez-vous déraisonnable que je désire entrer dans une famille noble?

— Je n'ai rien voulu dire de pareil.

— Résumons... Vous êtes, en général, pour qu'on supprime, des arrangemens relatifs au mariage, les considérations de fortune.

— Pas le moins du monde, Wilfrid.

— Pourquoi donc repoussez-vous la proposition qui vous est faite?

Cornelia, qui ne s'attendait pas à ce retour offensif, se mit à rougir et à trembler. — Voudriez-vous donc, reprit-elle d'une voix vacillante, me voir épouser quelqu'un que je n'aime pas?

— Fort bien. Je conclus de tout ceci que vous allez faire votre possible pour empêcher l'acquisition de Besworth... nonobstant tout l'intérêt que j'y puis mettre.

— Pouvez-vous concevoir une pareille défiance? Ne comprenez-vous pas que mon unique désir est de vous voir bien apprécier toute l'horreur d'un mariage sans amour, si brillant qu'il soit d'ailleurs? Portez vos vœux aussi haut que vous voudrez, mais ne renoncez pas à être aimé de votre femme.

Wilfrid, dont elle avait saisi la main, la regardait avec plus de tendresse. — Je ne vous ai jamais vue aussi belle, lui dit-il; mais d'où vient que vous recommencez à rougir?... Pourquoi ce tremblement nerveux, cette agitation? Depuis quand cette grande préoccupation des choses du cœur?... Allons, chère enfant, un peu plus de franchise, et ne prenez pas ces faux airs d'étonnement!... Voulez-vous que je m'exprime en termes plus clairs?

C'était là justement ce dont Cornelia se souciait le moins; aussi se garda-t-elle d'acquiescer à cette proposition.

— Parlons, reprit-il, de l'affaire qui vous occupe, sans préciser autrement... Depuis quand en est-il question?

— Wilfrid!

L'accent suppliant de cette adjuration embarrassée toucha le cœur du jeune homme, et au lieu de poursuivre son cruel interrogatoire : — Dans ces derniers temps, lui demanda-t-il à brûle-pourpoint, votre petite Emilia semblait-elle contente?

Dieu sait avec quelle joie Cornelia se jeta dans cette voie nouvelle. — Emilia?... Je le crois bien, jamais je ne l'ai entendue chanter avec plus de feu, jamais ses yeux n'ont jeté plus d'éclat.

— Vraiment? demandait Wilfrid, insistant sur ses questions, tandis que sa sœur, enchantée d'avoir à y répondre, oubliait de leur

chercher un motif. Elle lui parla longuement des assiduités de M. Powys, que leur petite amie avait fasciné. Il passait des heures entières auprès d'elle, s'appliquant à lui faire connaître, comme il les connaissait lui-même, les grands patriotes de l'Italie contemporaine. Peu à peu, en écoutant ces détails, Wilfrid reprenait la sévérité d'un juge. — Çà, lui dit-il, l'interrompant tout à coup, j'espère bien qu'il n'existe aucun engagement,... vous n'avez fait aucune promesse?

Cornelia cherchait, pour répondre, un détour qu'elle ne put trouver. — Je ne suis engagée vis-à-vis de personne, dit-elle enfin.

— A la bonne heure. Ces engagemens-là d'ailleurs peuvent se rompre... Un sentiment romanesque, à lui tout seul, est parfois de pire défaite... Au surplus, je ne veux pas être franc à demi. L'état de mon père m'inquiète; ses facultés ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois. Qui sait, avec le temps, où pourrait nous conduire une défaillance plus prononcée? Songez sérieusement, très sérieusement, à l'offre qui vous est faite.

— Wilfrid, lui répondit sa sœur avec une superbe ironie, je ne vous reconnais vraiment plus. Vous avez passé ces derniers temps à une mauvaise école.

Le jeune homme, embarrassé, ne répliqua rien. Il sentait qu'elle avait dit vrai, mais il n'en fit pas semblant. Même à distance, il ne pouvait déjà plus se soustraire à l'influence dominatrice de lady Charlotte, et cela sans être véritablement amoureux d'elle. Comment l'eût-il été? Jamais elle n'avait essayé de le fasciner ou de lui plaire, et d'ailleurs elle répondait moins que personne au type idéal de la femme telle qu'il l'avait toujours rêvée. En revanche, elle avait ce dont il se sentait absolument dépourvu : des inspirations sûres, un vouloir décisif, un aplomb victorieux qu'il imitait assez bien partout ailleurs qu'en face de son modèle, et par lesquels il s'imposait au respect de ses sœurs, en admiration devant ce nouveau Wilfrid si différent de lui-même. Subjugué, non séduit, il n'en était pas moins entraîné aux sacrifices dont l'amour le plus sincère semble seul capable, et lady Charlotte, malgré sa clairvoyance en toute autre matière, avait pu s'y tromper complétement. Elle croyait enfin, pour la première fois de sa vie, à une passion vraie; elle y croyait, touchant presque à ses trente ans, nonobstant une série d'*essais* qui n'avaient pas laissé de jeter sur elle un reflet équivoque, et la désignaient maintenant à la pitié de certaines charitables douairières après l'avoir exposée à leurs censures. Elle y croyait avec toute l'ardeur d'une âme altérée de bonheur, et qui a désespéré de jamais rencontrer les sources vives où il se cache.

Wilfrid se hâta de retourner auprès d'elle, sans attendre qu'Emilia fût revenue de Richford, ce qui ne laissa pas d'étonner cette en-

fant, mais sans ébranler sa confiance. Elle n'avait encore à se défendre d'aucun doute, à repousser aucun soupçon. Son jeune héros participait de l'infaillibilité monarchique ou papale. Elle regrettait sans doute de le voir prolonger son séjour loin d'elle, mais cette absence avait certainement des motifs sérieux qu'elle ne se permettait pas de scruter.

Rentrée à Brookfield, où Merthyr Powys l'avait ramenée, elle était assise un matin dans le bois, sur ce tertre où nous l'avons rencontrée tout d'abord. — Pourquoi, se demandait-elle, pourquoi donc, une fois ici, n'a-t-il pas imaginé de venir me trouver à Richford?... Puis tout à coup, écartant cette question insoluble : — N'importe, ajoutait-elle, où il est, je sais qu'il pense à moi. Partout je le retrouve, il ne me quitte jamais. Aucun danger à craindre pour lui; mes prières le protégent, mes bras l'entourent. Il viendra, pourquoi s'inquiéter?... Un grand calme lui fut alors rendu, le calme du lac immobile qui attend, sous les pâles lueurs du crépuscule, que l'étoile du soir se lève. Puis elle se reprit à étudier sur la mousse chatoyante les vibrations de la lumière mobile que l'épaisseur des feuillages laissait pénétrer çà et là; les duos du pinson et de la linotte ne la trouvaient pas indifférente; elle écoutait aussi le bourdonnement ailé de l'abeille, qui de temps en temps semblait venir interroger le silence des bois, et s'éloigner ensuite avec un murmure de désappointement. Bref, elle ne put s'empêcher de sourire en découvrant, au fond de sa rêverie, une moitié de menuet qu'elle venait d'improviser à son insu, et qu'elle adaptait à la danse des brillans atomes tourbillonnant à ses pieds dans un rayon de soleil.

Un léger bruit attira tout à coup son attention vers un arbre mort qui dressait, à gauche d'elle, son vieux tronc évidé par les blattes. Elle vit alors Cornelia, parvenue auprès de cet arbre, extraire du corsage de sa robe un volume de très petit format qu'elle baisa précieusement avant de le laisser tomber dans la cachette mystérieuse que lui offrait l'écorce vermoulue. Ceci fait, la discrète demoiselle se déroba d'un pas agile dans l'épaisseur du bois de sapins. Cédant à un instinct de curiosité d'autant plus impérieux que l'agitation peinte sur le visage de Cornelia répondait aux émotions passagères dont les premières atteintes venaient de l'effleurer elle-même, la jeune Italienne courut à l'instant vers le vieil arbre, et, se dressant sur la pointe des pieds, examina le volume qu'il recélait. Au milieu d'une page blanche, ces mots étaient crayonnés : — *Il ne portera pas d'autres fruits; ne venez plus en chercher!* On eût dit de prime abord qu'une phrase si ambiguë ne devait présenter aucun sens bien précis à l'esprit d'Emilia. Cependant la placidité de son âme

en fut aussitôt troublée. Une sorte de voile tomba sur l'idole toujours présente. Ce n'était plus sans effort qu'elle évoquait l'image de l'absent, et tout effrayée d'un tel phénomène : — Pense-t-il à moi? se demandait-elle. Que suis-je pour lui? Si je dois l'oublier, autant vaut mourir.

Comme elle s'en revenait, s'interrogeant elle-même, tourmentée de scrupules inconnus jusqu'alors, elle rencontra Edward Buxley et Freshfield Sumner, qui arrivaient ensemble à Brookfield. Leur visite n'était pas absolument spontanée, au moins celle du premier, qui, après avoir soupiré sans trop de succès pour l'aînée des *misses* Pole, s'était insensiblement laissé aller aux coquetteries de la cadette. Adela, rappelée à ses devoirs par une semonce fraternelle et aussi quelque peu par ses propres remords, avait la veille même dicté à miss Arabella une épître dont les termes, habilement combinés, ouvraient la voie à une réconciliation que Wilfrid déclarait « éminemment désirable. » Freshfield Sumner, de son côté, ne désespérait pas encore de fléchir à son profit l'indomptable Cornelia, dont il ignorait complétement les perplexités nouvelles. Nos deux jeunes gens d'ailleurs étaient convenus de se prêter un secours mutuel, et ne furent pas médiocrement contrariés de rencontrer d'abord Emilia, puis M. Barrett, qui venait lui aussi se joindre à la promenade quotidienne des dames de Brookfield. — De bonne foi, pensaient-ils, ces deux musiciens errans devraient s'accrocher l'un à l'autre et nous débarrasser de leurs personnes. — Mais il n'en fut point ainsi, et tandis que M. Barrett, selon sa coutume, revendiquait pour son entraînante faconde toute l'attention de miss Cornelia, miss Adela s'était saisie du bras de « leur petite amie, » qu'elle opposait comme un bouclier aux muettes supplications d'Edward Buxley. Quant à miss Arabella, dont la lettre inspirée par sa sœur avait provoqué la visite d'Edward Buxley, une affaire imprévue la retenait à la villa.

Au moment où les promeneurs arrivèrent à proximité de ce vieil arbre que deux d'entre eux avaient choisi pour complice, M. Barrett cessa son éloquent discours, et Freshfield Sumner eut place libre auprès de Cornelia. Une minute plus tard, Emilia, se retournant tout à coup, vit à ses côtés le jeune organiste et distingua fort bien, entre ses doigts crispés, le petit volume aux oracles ambigus; elle constatait en même temps sur son visage les indices d'une vive souffrance. — Vous êtes malade? lui demanda-t-elle à voix très basse. — Miss Adela, bien que Buxley lui parlât d'assez près en ce moment-là même, saisit au vol le dernier mot prononcé par sa compagne. — Malade? qui est malade? reprit-elle aussitôt. — M. Barrett, — toujours le livre en main, — dut protester que mal-

gré ses joues blêmes, malgré le frissonnement de sa voix, il se portait à merveille. Cornelia lui jeta un regard, un seul, et il ferma les yeux sous ce regard.

Le reste de la promenade fut beaucoup moins animé. A la limite du bois, en revenant vers Brookfield, nos promeneurs virent accourir miss Arabella. — Je vous guettais, dit-elle à ses sœurs. Le père vient d'arriver; il ramène sir Twickenham Pryme, qui reste à dîner.

Adela, de son côté, crut le moment arrivé de trancher dans le vif. — Place à lady Pryme! s'écria-t-elle en s'effaçant pour laisser passer Cornelia, que cette apostrophe inattendue sembla clouer au sol, et dont les yeux se fermèrent à leur tour. Emilia lui serra discrètement la main, et sentit que cette main répondait à son amicale étreinte.

Adela, qui en voulait secrètement à M. Barrett de ne pas faire meilleure contenance, finit aussi par s'en prendre au silence qu'Emilia gardait, malgré de fréquentes interpellations. — Cette petite fille n'ouvre plus la bouche! s'écria-t-elle enfin dans un accès d'impatience. — Peut-être serait-elle mieux disposée, reprit Arabella, si elle savait ce que M. Périclès écrit de Milan à notre bon père. Ses conditions sont faites pour qu'elle entre au conservatoire. Il viendra la chercher dans quelques jours.

— Croit-il m'emmener d'ici? s'écria tout à coup la jeune Italienne, se dressant de toute sa hauteur, et dans une attitude tragique. La douleur de Niobé, la colère de Médée, ne se fussent pas traduites avec plus d'énergie.

— Elle est évidemment née pour le théâtre! s'écria charitablement Adela. Voyez comme les poses antiques lui sont naturelles! — Et, après avoir ainsi atténué l'effet d'une impétuosité désastreuse, elle entraîna les promeneurs au-devant de M. Pole, qu'on apercevait de loin, montrant les pelouses de son parc à sir Twickenham Pryme. Cet aimable convive, déplorant le mauvais emploi de tant de terrains fertiles, lui conseillait d'y planter... des rutabagas.

VI.

M. Wilfrid Pole, au retour d'une chasse matinale suivie avec ardeur dans les vastes bruyères de Stornley, reçut deux lettres timbrées du bureau de Hillford. L'une était de son père, en réponse à une demande qu'il lui avait adressée peu de jours auparavant. L'enveloppe brisée donna passage à deux papiers oblongs, détachés évidemment de ce qu'on appelle en style commercial un *cheque-book*, un registre à billets. C'étaient en effet deux traites de quatre

cents livres (1) chacune. Sur une petite feuille à part, M. Pole avait simplement écrit ceci : « La somme est forte, mais le motif est bon. Pressez-vous, mon enfant, et pressez vos sœurs. Il est temps que leurs tergiversations finissent. Ces billets sont à vue; arrangez-vous cependant pour qu'ils ne soient pas présentés avant huit jours... » L'aspect des chèques avait fait sourire Wilfrid; la lecture de ces quelques lignes ramena sur son front un léger nuage. — Bah! reprit-il tout à coup ranimé, si les forces manquaient au malade, il n'aurait pas consenti à une saignée pareille... — Puis, avec son insouciance habituelle, il ouvrit la seconde lettre, dont l'écriture lui était inconnue. « Cher monsieur Wilfrid, disait celle-ci, je pense qu'il est temps de nous revoir. Venez dès que vous aurez lu ceci. Vous dire où j'en suis m'est impossible. Figurez-vous mon cœur dans la poitrine d'un autre. Venez, venez tout de suite. Prenez un cheval rapide : l'idée de vous savoir galopant vers moi fait passer dans mes veines une espèce de flamme qui chante. Vous viendrez, j'en suis sûre. Il est temps, il est temps. Je vous écris peut-être des choses qui n'ont pas le sens commun. Pardonnez-les-moi. Je crois pourtant avoir bien mis l'orthographe; mais ce n'est pas la plume à la main que je me tiens pour assurée de vous plaire. » Suivait, en toutes lettres et décorée d'un paraphe solennel, la signature d'Emilia-Alessandra Belloni.

Wilfrid fut d'abord étonné, puis flatté dans son amour-propre, et demeura finalement assez peu satisfait de cette épître inattendue. — Oui-da, ma belle, murmurait-il entre ses dents, assurée de me plaire? Où puisez-vous cette assurance? Vous mettez l'orthographe, ceci est certain. Est-ce une raison pour qu'on vous adore? — Tout à travers ces ironies et ce dédain se dégagea comme perspective d'avenir une image distincte. Il était marié, il était à l'Opéra derrière sa femme. Emilia, devenue célèbre, chantait sur la scène, souveraine maîtresse des oreilles et des cœurs. Il soupirait alors tendrement au souvenir du temps où il s'était vu adoré d'elle, et se prenait à détester la femme impérieuse et jalouse à laquelle le destin l'avait uni. Soyons juste, sa pensée n'allait pas plus loin que ce retour lamentable vers une si belle occasion perdue. Aucun espoir illégitime ne germait au fond de ces regrets rétrospectifs. Il faut attribuer ceci à une éducation saine, à un naturel foncièrement bon, puis à la passion même dont il se sentait l'objet. L'innocence excite parfois les mauvais désirs. La passion, toujours un peu redoutable, leur fait peur et les paralyse. Wilfrid comprenait d'instinct qu'il ne fallait pas se jouer d'un attachement comme celui d'Emi-

(1) Environ 10,000 francs.

lia. Aussi mit-il simplement la lettre à l'abri des regards. — Allons, allons, disait-il, l'orthographe est irréprochable, — remarque futile en apparence, mais qui, son caractère étant donné, ne manquait pas d'une certaine portée.

Deux jours après, au billard, on lui remit la carte du capitaine Gambier. Sur cette carte, la mention suivante : « Miss Belloni attend, à cheval, que vous veniez lui parler. » Wilfrid, stupéfait, comprit tout de suite à quel point le tenait encore captif ce passé dont il avait cru s'affranchir. — Comment souffrez-vous que les choses prennent ce train-là? lui demanda tout à coup lady Charlotte, qui avait jeté les yeux, par-dessus son épaule, sur la carte apportée par le valet de pied.

— Pensez-vous donc qu'il y ait rien à craindre?

— Un homme est toujours dangereux qui consacre sa vie à ce métier, répliqua philosophiquement lady Charlotte sans s'apercevoir qu'elle manifestait peut-être là-dessus des notions trop précises.

Wilfrid ne put s'empêcher de sourire. L'idée d'avoir pour rival le capitaine Gambier, un séducteur en titre, rehaussait à ses yeux la préférence dont l'honorait Emilia. — Que de faiblesse chez ce jeune homme! va s'écrier maint lecteur. C'est celle de l'être inachevé, de l'arbuste qui croît encore, et que le souffle rude des vents ennemis n'a pas fortifié. Le fait est qu'il se félicitait de n'avoir aucun engagement positif avec lady Charlotte (elle avait eu bien soin de ne pas lui en laisser prendre), et courut, avec un battement de cœur qui l'étonnait lui-même, au-devant de la jeune fille qui venait ainsi le relancer.

Elle l'attendait en selle, dans une attitude gracieuse et ferme. Aucune *lady* n'aurait eu meilleure tournure à cheval. — A qui cette élève fait-elle honneur? A moi ou à Gambier? se demandait notre jeune homme. Emilia lui souriait et lui tendait les deux mains. Il n'en prit qu'une avec un mouvement de tête affectueux. Lady Charlotte, descendue en même temps que lui, et qui venait de rendre à Gambier un salut officiel, offrait à Emilia de l'aider à mettre pied à terre. — Non, répondit celle-ci, c'est pour le voir, lui, que je suis venue.

— Descendez toujours, vous me verrez par-dessus le marché, répliqua lady Charlotte.

— Peut-être lui a-t-on fait promettre de ne point s'attarder, objecta Wilfrid pour tirer d'embarras sa petite amie.

— En ce cas, nous la reconduirons, reprit lady Charlotte. Accordez-moi cinq minutes. Je vais faire seller deux chevaux... Peut-être le capitaine Gambier voudra-t-il se charger de ce soin? continua-t-elle comme par réflexion.

Il ne manqua pas de courir aux écuries. Les deux jeunes gens restèrent seuls.

— Ils changeraient bien avec nous, remarqua Emilia, mêlant un peu de malice au tendre regard dont elle enveloppait Wilfrid.

— Allons donc! Quelle singulière idée! Vous vous trompez bien certainement.

— Je ne crois pas. Je tiens ceci de bonne source.

— Qui vous l'a dit?

— M. Powys... Entendons-nous; il parlait du *passé*, non du *présent*... Le présent, il n'est qu'à nous, mon bien-aimé!

Puis, ces mots prononcés avec une langueur attendrie, elle se laissa glisser de sa selle, et Wilfrid ouvrit ses bras pour l'y recevoir. Un curieux amalgame de colère et d'amour palpitait dans le cœur du jeune homme. Il répétait, les dents serrées: N'est-ce pas, n'est-ce pas, vous m'aimez, vous?...

Sa pensée était à peu près celle-ci : personne que moi n'a rien à revendiquer sur cette âme jeune et pure. Elle a germé par moi et pour moi. De la racine à la fleur, elle m'appartient. La primeur de ses sensations, l'aube des lueurs qui la pénètrent, tout est à moi, à moi seul.

Lady Charlotte se garda bien de les faire attendre, et la rapide cavalcade s'élança bientôt dans l'espace que les landes lui ouvraient. En débouchant sur un vaste communal, semé çà et là de broussailles et de bouquets de chênes, l'amazone hardie prit les devans. Emilia, qui la suivait de l'œil, ne remarqua point un mince ruisseau dont le flot pourpre courait entre deux rives d'argile cuite au soleil. Ce ruisseau fut franchi par elle, mais au prix d'une vive secousse qui força l'écuyère novice à peser sur le mors de manière à exaspérer un cheval déjà devancé. Wilfrid, après s'être assuré que l'obstacle avait été traversé, ne s'inquiétait plus de rien. Gambier pressait son *hack* pour conserver le second rang. Ce fut donc lady Charlotte qui, tout à coup regardant par-dessus son épaule, vit la monture d'Emilia suivre seule la cavalcade, tandis qu'Emilia elle-même était étendue sur un lit de broussailles. Un temps de galop l'eut bientôt ramenée sur le théâtre de l'accident. — Vous n'êtes pas blessée, mon enfant? demanda-t-elle après avoir enjoint aux deux cavaliers de rattraper la jument échappée.

— Pas le moins du monde, répondit la jeune fille, à peine remise.

— Effrayée?

— Pas davantage.

— A la bonne heure, nous sommes brave, reprit Charlotte... Sur vos jambes à présent, et dites-moi,... mais là, franchement, sans réticence,... pourquoi vous êtes venue nous voir ce matin.

— Parce que, répondit Emilia sans hésiter une seconde, je voulais ramener M. Pole auprès de sa sœur Cornelia.

Au même moment, Wilfrid accourait. Emilia, qui lui tendait les deux mains et s'avançait vers lui pour le rassurer mieux, trébucha dans les plis de sa longue jupe, et tomba par terre, — décontenancée pour la première fois de sa vie. — Debout, petite fille! lui dit lady Charlotte, qui, lui passant la main sous le coude, l'aidait à se relever. Et maintenant, *sir* Wilfrid, continua-t-elle, n'allons pas lui ôter son courage par des soins, des attentions que la circonstance ne réclame pas... Elle a saigné, c'est tout ce qu'il faut... Quant à moi, je rebrousse chemin, et je permets au capitaine Gambier de m'offrir son escorte.

Pris à court, le galant officier se confondait en actions de grâce. Wilfrid, en revanche, n'avait pas l'air très à l'aise. — Comment, disait-il bégayant un peu, vous en retourner... ainsi?

— C'est chose arrêtée... Vous nous reviendrez, j'imagine, d'ici à peu de jours... Et le capitaine Gambier saura bien me préserver des admirations indiscrètes auxquelles je ne saurais manquer d'être en butte parmi les sauvages de cette contrée.

On avait remis Emilia sur sa selle. Lady Charlotte ne réclama aucune aide pour remonter à cheval. Un léger signal parti de ses lèvres sépara les deux couples, qui s'éloignèrent à l'opposé l'un de l'autre, celui-là dans la direction des landes vertes, celui-ci du côté des collines bleuâtres qui bornaient l'horizon.

Le mariage de Cornelia, — c'est-à-dire la demande faite par sir Twickenham Pryme, — occupait à cette heure toutes les langues du pays. On s'étonnait (et principalement les Tinley) d'une détermination si soudaine prise par un homme si sérieux. On s'étonnait bien davantage que miss Pole hésitât à saisir une occasion si favorable et fît attendre sa réponse définitive; mais, toujours pénétrée du sentiment de sa dignité, maintenant avec rigueur les droits de son sexe, elle déclarait avoir besoin de réfléchir avant d'accorder à l'amoureux baronet la haute faveur qu'il avait sollicitée. Le pauvre M. Pole restait ébahi devant cette obstination, cette hauteur implacable. Il ne se doutait guère qu'après lui avoir tenu tête avec une froide majesté, sa fille passait des nuits entières à pleurer sur ce qui la rendait l'objet de tant de jalousies. S'il l'ignorait, Emilia le savait, elle, grâce à quelques épanchemens surpris au milieu des larmes. Wilfrid dès lors ne pouvait l'ignorer. Chargé par son père de sermonner l'altière Cornelia, il lui laissa deviner qu'il avait son secret, et Cornelia, éclairée par l'espèce de trahison dont Emilia seule avait pu se rendre coupable, en soupçonna immédiatement la cause. Une pareille découverte ne pouvait manquer de l'effrayer

pour les deux jeunes gens dont l'intimité secrète lui était ainsi révélée. Il s'agissait avant tout de mettre Emilia sur ses gardes. Elle le fit indirectement, à mots couverts, en lui parlant de l'inconstance des volontés viriles, des piéges tendus à la bonne foi inexpérimentée du sexe faible. — Quand on est pauvre, lui disait-elle, on possède une infaillible pierre de touche. Si l'homme qui vous tient un certain langage ne recule pas à l'idée de vous épouser,... eh bien! tout est dit, ou à peu près; on peut, jusqu'à un certain point, se croire l'objet d'un amour loyal... Emilia prêtait à ces discours une oreille attentive et recueillait précieusement les indications qu'elle pensait devoir simplement aux hasards d'un amical entretien. — Me tromper? se disait-elle ensuite; Wilfrid me tromper?... Mon héros se dégrader à ce point? — Et cependant une angoisse passagère lui coupait par momens la respiration, lorsqu'elle s'était arrêtée quelque temps à méditer cette monstrueuse hypothèse. Enfin, se croyant sérieusement malade, elle n'y tint plus. — J'ai besoin de vous parler, de vous parler seule, et ailleurs qu'ici, dit-elle à Wilfrid, qu'elle rencontra dans la maison.

— Quand vous voudrez, où vous voudrez, répondit-il avec un empressement qui n'avait rien de joué. Le rendez-vous fut pris pour le soir même, à neuf heures, près d'une cascade appelée *Wilming-Weir*. Un sentiment poétique semblait avoir dicté ce choix. Là des cèdres centenaires se miraient dans une nappe d'eau paisible qui l'instant d'après se brisait en écume avec un bruit sourd et plaintif. La hauteur des rives boisées entre lesquelles s'enfuyait le torrent, l'obscurité qui régnait sous les grands arbres, les rais de lune épandus sur le velours vert des prés, tous ces détails saisirent vivement l'imagination d'Emilia pendant les dix minutes, ou à peu près, que Wilfrid mit à venir la rejoindre. En se plaçant auprès d'elle, il lui prit la main. Elle ne résista point, mais ne retourna pas la tête. — Quelle rêverie! dit-il avec l'accent du reproche.

— Je voudrais n'être pas venue... Et pourquoi me faire attendre? Enfin vous voilà, continua-t-elle, tandis que, montre en main, il essayait de se justifier. Laissez votre main dans la mienne, et taisons-nous. J'ai besoin de réfléchir.

— Vous réfléchirez tout à votre aise et je me tairai, dit Wilfrid; mais votre maître exige un baiser.

— Mon maître l'aura, répondit-elle; mais le maître la trouva bientôt rebelle. — Non, c'est assez! Et ne vous en prenez qu'à vous... Il ne fallait pas me laisser à *sa* merci.

Ces derniers mots étaient une énigme dont Wilfrid demanda le mot avec un sourire caressant, mais en même temps avec une sorte de stupéfaction intérieure.

— Vous savez bien,... répondit-elle, ce grand Allemand dont je

vous parlais naguère, ce mauvais ange dont la musique est si belle, et qui me force, tout Allemand qu'il est, à m'incliner devant lui :... il s'impose à moi, il dompte ma haine... J'étais venue ici ne songeant qu'à vous... Le bruit de cette eau s'est transformé en une symphonie. J'ai rêvé musique bien malgré moi... C'est alors qu'il me domine, c'est alors que je me sens à sa merci. Pour m'affranchir de sa tyrannie, il faudrait que la musique n'existât plus ou que j'en fusse venue à détester la musique, dont il est le dieu.

Wilfrid se rappelait maintenant cette espèce d'obsession dont elle l'avait jadis entretenu. — Son nom? demanda-t-il avec un vrai mouvement de jalousie.

Emilia venait déjà d'articuler la seconde lettre de l'alphabet, quand elle s'arrêta brusquement. — A quoi bon? dit-elle. Je sens le charme qui se dissipe... Je redeviens libre, et grâce à vous, mon bien-aimé... Vous avez le don de chasser les fantômes.

Aussi flatté que surpris, Wilfrid voulut répondre par une nouvelle caresse à des paroles si douces; mais, avec un soupir et un irrésistible accent de prière : — Non, *carissimo*, non, plus de baisers, lui dit-elle. Regardez-moi, prenez la main que je vous abandonne, mais plus de baisers!... Voyez-vous, ils me troublent, ils m'entourent comme d'un nuage, et votre image alors s'efface de ma pensée.

Wilfrid se demandait, inquiet, frémissant, s'il ne fallait pas en finir avec toutes ces rivalités imaginaires, s'assurer la domination de ce jeune cœur, en chasser à jamais le grand maître allemand. Tout cela se pouvait, mais à quel prix? Suivant, malgré lui, le train de ses secrètes pensées : — Il faudra bien, disait-il, vous résigner à ces hommages, à ces baisers qui vous importunent.

Questionné par un regard, il ajouta naïvement : — Lorsque vous serez mariée, cela se comprend...

— Eh bien! quand m'épouserez-vous? lui demanda Emilia.

L'héritier des Pole, en ce moment, n'était ni plus ni moins embarrassé que ne l'eussent été à sa place la grande majorité de ses semblables. Refrénant sa surprise et avec un sourire tant soit peu contraint : — Comment! s'écria-t-il, vous avez déjà des idées pareilles? A votre âge, à la veille de commencer votre éducation musicale. Comptez-vous donc emmener votre mari au conservatoire? Et qu'y fera-t-il, le pauvre garçon?

— Au conservatoire, non; en Italie, pourquoi pas? Vous y auriez tant d'amis! Ils sont si bons, ces Italiens!... Pour valoir quelque chose, pour être digne de vous, il faut bien que j'étudie : sans cela que mettrais-je à vos pieds?... Venez, oh! venez, mon bien-aimé!

— Impossible, répondit Wilfrid, se cramponnant à ce mot décisif dont il attendait évidemment son salut.

Emilia le regarda un moment comme effrayée. S'il avait pu dou-

ter qu'il s'agissait entre elle et lui de choses sérieuses, il en eût été parfaitement convaincu par l'altération de ce beau visage, l'intensité des sentimens contraires qu'il exprimait tour à tour. Dans l'attitude d'Emilia comme dans sa physionomie, on ne pouvait méconnaître les indices d'une lutte intérieure.

— Soit, dit-elle enfin... Soit, répéta-t-elle avec un plus grand effort sur elle-même. En ce cas, je... je renonce à l'Italie.

Jusque-là Wilfrid s'était préservé de toute hypocrisie; mais lorsqu'il se vit en face d'une abnégation pareille, d'un sacrifice dont il ne pouvait méconnaître l'héroïsme, il lui devint très difficile de garder une sincérité complète.

— Vous vous feriez donc Anglaise, reprit-il, vous seriez tout entière à moi?

— De ce moment, dit-elle, je vous appartiens.

Les lèvres qui venaient de prononcer ces mots décisifs étaient littéralement glacées, et, quand celles de Wilfrid s'y posèrent, leur froid mortel lui fit craindre vaguement quelque catastrophe. — Qu'avez- vous? lui dit-il, et pourquoi ce long soupir?

— J'ai honte, répondit-elle, de venir à vous si pauvre.

— Pauvre?... lorsque je vous aime?

— Je ne me sens riche que quand je donne.

— Ne me donnez-vous pas votre amour?

— Sans réserve, ainsi que ma vie!... Mais il me semble que je vous l'offre en haillons... A propos, recommença-t-elle, pourquoi n'êtes-vous pas à mes genoux? N'est-ce pas ainsi que les hommes promettent aux femmes de les aimer à jamais?

— Je suis prêt, répliqua Wilfrid avec un sourire.

Mais elle l'arrêta du geste.

— Non, disait-elle, pas à présent. C'est dans mon rêve que j'eusse voulu vous voir ainsi, lorsque je m'élevais, brillante étoile, au-dessus des sombres rangs d'une foule enthousiaste. Tous les cœurs volaient à moi, et je disais, debout, vous désignant du doigt : C'est à *lui* que je me suis donnée.

— Je vous préfère telle que vous êtes, dit Wilfrid, qui, trompé par son émotion, mentait à dire d'experts.

— Vraiment, vraiment?... Eh bien! c'est singulier, je ne me sens plus pauvre du tout.

— Pauvre ou riche, peu importe, vous êtes mienne.

Ces mots prononcés, il fut amené, par leur vertu propre, à se pénétrer de l'idée qu'ils exprimaient. Ce ne fut pas sans quelque difficulté. Le sacrifice qu'elle lui avait fait, — en somme, sans qu'il l'eût demandé, — tout au plus en comprenait-il l'étendue; mais l'idée d'une dette contractée ne lui plaisait guère. Dans les rêves où Emilia lui était fugitivement apparue comme une maîtresse char-

mante, la perspective des triomphes auxquels elle semblait promise ajoutait encore à son prestige; mais, une fois son époux, il devait lui interdire cette gloire périlleuse, et d'un autre côté, abstraction faite de ce talent qui la tirait de la foule, où chercher les titres qui la rendaient digne de devenir sa femme? Des yeux comme on n'en voit guère, une bouche adorable, bien que dépourvue de cette courbe aristocratique dont l'expression dédaigneuse est un mérite de plus, des joues aux reflets dorés qui éveillaient l'idée d'un jardin de roses éclairé par les dernières lueurs du soleil couchant, tout cela lui serait-il compté dans les appréciations jalouses auxquelles leur mariage donnerait lieu? Grave anxiété pour un jeune homme qui ne se sentait pas encore la force de braver les préjugés, de mépriser le mépris.

Dans cette situation d'esprit toute particulière, il en vint à maudire *in petto* les difficultés qu'il avait créées lui-même, ce qui, soit dit en passant, est le fait d'un esprit médiocre. Fort résigné, pour son propre compte, à ne pas épouser lady Charlotte, il ne prévoyait pas sans une certaine satisfaction très intime les obstacles que son père, entiché de ce mariage, apporterait à toute autre combinaison. Avec toute sorte de ménagemens et de rassurans préliminaires, il fit pressentir à Emilia cette résistance paternelle, que la santé chancelante de M. Pole ne permettrait pas de braver ouvertement. Elle l'écoutait, l'interrogeant du regard et ne répondant pas autrement aux serremens de mains dont il accompagnait ses périodes parfois hésitantes. — Vous êtes bien celui que j'aime? lui demanda-t-elle enfin, sans le quitter des yeux. — Et quand, pour toute réponse, il l'eut serrée contre sa poitrine, elle se prit à sourire, délivrée, semblait-il, de toute inquiétude, — sans qu'il pût deviner le secret de cette sécurité inattendue.

M. Périclès reparut le lendemain à la villa. Il revenait de Paris, Turin, Milan, Venise, et même de Vienne, où il s'était rendu par Trieste et le Sœmmering, toujours à la recherche d'une voix; mais le purgatoire, disait-il, ne pouvait lui réserver de supplices pareils à ceux qu'il avait endurés. « J'y renonce, ajoutait-il; je n'échappe aux grenouilles que pour tomber dans les oies. L'opéra est mort... jusqu'à nouvel ordre, entendons-nous... Où est la petite? »

Emilia, mandée par-devant son protecteur, comparut plus rouge qu'une cerise bien mûre. Wilfrid la suivait de près, et M. Périclès avait cru voir, au moment où Adela ouvrait la porte assez brusquement, nos deux jeunes gens quelque peu penchés l'un vers l'autre. — Hé! s'écria-t-il, contenant à grand'peine une apostrophe irritée, vous allez bien, mon enfant! On ne vous accusera pas d'être pâle... Serait-il indiscret de vous demander ce que vous faisiez?

Wilfrid intervint par un profond salut que le Grec fut obligé de

lui rendre; mais il se dédommagea de cette courtoisie à contre-cœur en interpellant de nouveau la pauvre Emilia. — Mettez-vous là et chantez! lui dit-il impérieusement.

— Au piano? lui demanda-t-elle en toute soumission.

— Piano, harpe, ce que vous voudrez... C'est votre voix seule dont j'ai affaire.

Wilfrid, exaspéré, détournait la tête. Emilia se mit à chanter. M. Périclès l'écoutait avec une application menaçante.

— Entendez bien ceci, dit-il quand le chant eut cessé,... entendez bien, signora Belloni... Si vous ne conduisez pas mieux votre voix à Milan, vous aurez le fouet, c'est moi qui vous le promets.

Et comme il accompagnait ces mots d'une pantomime expressive, frappant du plat de sa main droite le dos de sa main gauche, les trois sœurs, qui tout à l'heure encore admiraient ses prouesses de *dilettante*, le trouvèrent d'une inconvenance achevée. Wilfrid le soufflétait du regard; mais notre Grec n'eût voulu pour rien au monde s'apercevoir de ce muet défi.

— Attendez! reprit Emilia, beaucoup moins intimidée,... je vais, avec votre permission, essayer un autre air.

Cette fois en effet elle se surpassa. M. Périclès, accoudé sur son genou, le menton dans sa main, soupirait d'aise. Les trois sœurs regrettaient l'absence d'un auditoire nombreux et choisi. Wilfrid, qui se sentait pour quelque chose dans cette explosion de talent, posait en Apollon, source d'harmonie, et goûtait de très bonne foi les jouissances d'un auteur qui entend applaudir son œuvre. Même alors cependant il resta fidèle à ses habitudes diplomatiques. — Le Grec aura beau faire, dit-il tout bas à sa sœur Adela, jamais il ne la décidera au voyage d'Italie.

— Pourquoi? lui répondit-elle de même.

— Nous l'avons un peu gâtée,... moi comme les autres,... voire le capitaine Gambier, tout infaillible que vous le croyez sans doute...

Habile diversion que cette pierre incidemment jetée dans le jardin de miss Pole la cadette, trop habile vraiment pour un jeune cœur bien épris! Au même instant l'entretien de Périclès et d'Emilia prenait, à l'autre bout du salon, la tournure la plus inquiétante. — Croyez-vous donc, s'écriait notre Hellène, croyez-vous que je ne devine pas le motif de vos incroyables refus? Eh! ma chère, pour qui me prenez-vous? Je sais fort bien de quoi il retourne. (Le malheureux! parler ainsi de l'aube amoureuse dans une âme à peine épanouie!) Mais c'est trop tôt, trop tôt, petite évaporée. Attendez que votre éducation soit faite! Que voulez-vous apprendre si vous avez la cervelle occupée par quelque beau fils? Une voix n'est pas un orgue dont on tourne à volonté la manivelle, et qui jamais ne fait faute. C'est un instrument capricieux dont rien ne maîtrise les

inégalités. Ça vient, ça s'en va, on ne sait ni pourquoi ni comment. Attendez, que diable, attendez! on ne vous demande pas autre chose. Une fois célèbre, une fois montée sur le trône de l'Opéra, vous aurez qui vous voudrez! un mari, un amant, à votre fantaisie, les deux à la fois, si bon vous semble. Et si votre cœur se met de la partie, tant mieux alors, mille fois tant mieux! Vos angoisses, vos jalousies, vos chagrins les plus poignans se traduiront sur la scène en magnifiques effets. Plus vous souffrirez, plus votre voix sera touchante. Le soir où vous aurez envie de vous poignarder, vous verrez que la salle croulera sous les bravos; mais à présent, mon Dieu, à présent!... Aussi pourquoi l'ai-je quittée?... J'aurais dû me rappeler que j'avais affaire à une femme, autant dire à quelque girouette... De sorte donc, ma petite, que vous voilà dans la nasse!...

— Je n'ai rien dit de pareil, repartit miss Belloni avec une froideur exaspérante. Ce qui est certain, c'est que je ne veux plus partir.

— Résignez-vous donc à n'être jamais qu'une chanteuse... de gouttière, lui cria-t-il en s'éloignant d'elle, tout honteux de voir son éloquence avorter. Plus adroit, moins entraîné par son emportement de connaisseur émérite, il eût cherché à faire vibrer d'autres cordes. Il eût mis en avant les droits de l'Italie, les devoirs d'Emilia envers sa race : il eût évoqué l'ombre d'Andronizetti et l'espoir de chanter un jour quelque *Marseillaise* aux cohortes armées pour expulser l'Autrichien; mais quand on a une passion dominante et des millions au service de cette passion, il est rare qu'on prenne, pour convaincre, ces bons petits chemins détournés, tout autrement sûrs que la grande route.

Les dames de Brookfield, après cette scène quelque peu alarmante pour leurs chastes oreilles, ne savaient à qui donner raison. Tout calculé néanmoins, elles inclinaient à croire que leur jeune amie ferait bien de partir pour l'Italie sous la protection de M. Périclès.

— Oui-da! répliquait Wilfrid... Lui donneriez-vous ce conseil, si elle était tant seulement votre cousine au cinquième degré?... Puis, moyennant quelques subtilités, il leur démontra que l'autorisation des parens d'Emilia était absolument requise en pareille circonstance.

VII.

Entre tous les animaux qui peuplent la création, l'homme a le monopole du rire, et après bien des recherches poursuivies dans une foule de directions, le philosophe s'en tient au rire comme à

l'élément de notre nature le plus exclusivement humain, le plus consolant et le plus salutaire. Il ne s'étonne donc ni ne s'indigne quand il voit tourner en plaisanterie les susceptibilités sentimentales de ces êtres à part, produits maladifs d'une civilisation trop avancée, qu'on voit à chaque instant s'infliger d'inutiles tortures, se créer des souffrances chimériques; chimériques, ai-je dit? erreur grossière. Ces pauvres martyrs souffrent réellement des supplices atroces, les jeunes surtout, et le rire qu'ils excitent n'est pas toujours exempt de quelque cruauté. Je les défendrais volontiers, car je les aime; mais cette affection ne tiendrait-elle pas précisément à ce que je les trouve comiques?

Laura Tinley, après une longue visite aux dames de Brookfield, venait de jeter sa mantille sur ses épaules et s'acheminait vers le perron. — A propos, dit-elle, votre ami M. Barrett se trouve dans une position singulière... En avez-vous ouï parler?

Elle regardait Cornelia, qui ne changea pas de visage et n'articula pas un mot.

— M. Chips, le marchand chez lequel il loge, voyant qu'il s'était démis de son orgue et qu'il s'apprêtait à quitter Hillford, lui a fait porter une assignation. Peut-être ignorez-vous qu'une assignation chez nous équivaut à un mandat d'arrêt?... Voilà ce brave jeune homme prisonnier sur parole. Le plus bizarre de l'affaire, c'est qu'il ne s'agit ni de loyers ni de denrées fournies par M. Chips, mais de livres que M. Chips faisait venir à crédit pour le compte de M. Barrett, et que celui-ci ne payait pas. Encore n'était-ce pas des livres anglais, mais des produits littéraires exotiques, des romans français, des traités de philosophie allemande... Et il y en avait pour une vingtaine de guinées... Comprend-on pareille folie chez un pauvre diable d'organiste?... Qu'en pensez-vous, Cornelia?

Cornelia pensait à une cinquantaine de volumes qui s'étaient entassés tout récemment dans la bibliothèque de son père, et dont les couvertures bariolées trahissaient l'origine continentale.

Arabella se chargea de répondre.

— Si les livres sont étrangers, la circonstance est grave, dit-elle avec une ironie marquée... Il est bien reconnu, n'est-ce pas, que tout ce qui ne sort pas d'une plume anglaise porte plus ou moins atteinte à l'innocence de nos compatriotes?

Laura n'était pas de force à jouter contre l'aînée des *misses* Pole, et battit prudemment en retraite, bien certaine, après tout, de laisser derrière elle une bonne petite blessure cuisante et saignante. Elle ne se trompait pas. Cornelia, restée seule, déposa son masque impassible, et se mit à invectiver la richesse. — Il est pauvre, donc il est méprisable, s'écriait-elle les poings serrés; mais les saints, étaient-ils riches?

Là-dessus elle sortit, prenant au passage le bras d'Emilia, et toutes deux, diversement préoccupées, suivaient les longues allées du parc, les pieds sur cette espèce de feutre rouge que forme sous les sapins la chute de leurs feuillages lancéolés. La jeune Italienne, tout à coup pressant le bras de sa compagne, lui montra M. Barrett au pied d'un vieux liége à peu près mort. Sous peine de trahir quelque faiblesse, il fallait ne pas l'éviter. C'est ce que fit Cornelia, réprimant de son mieux les battemens d'un cœur rebelle.

— Venez-vous, comme moi, faire vos adieux à ces arbres centenaires? lui dit M. Barrett avec une admirable sérénité.

— Votre départ doit-il être si prompt? lui demanda-t-elle à son tour, cherchant à imiter ce beau sang-froid et maudissant l'altération de sa voix mal posée.

— Il aura lieu d'ici à deux jours... Je le crois du moins,... je l'espère.

— Pourquoi l'*espérer?* se demanda Cornelia; puis, songeant aux procédés brutaux de M. Chips, elle fut prise d'un grand remords et d'une pitié profonde.

Emilia les regardait tous deux avec surprise.

— Cette enfant s'en va, elle aussi, reprit Cornelia, se tournant vers sa compagne.

— Moi? dit Emilia.

— Sans doute. L'Italie vous réclame.

— L'Italie ne m'est plus rien... Ne vous l'ai-je pas dit? Je suis Anglaise.

— Espérons, répliqua son amie, que votre cœur est assez vaste pour aimer à la fois l'Italie et l'Angleterre.

— Vous pensez donc, remarqua M. Barrett avec le langage insinuant dont il avait l'habitude, qu'une affection forte agrandit le cœur où elle a place, et qu'au lieu de l'envahir tout entier, elle lui rend plus facile d'en abriter une autre?

— Ne doit-il pas en être ainsi? répondit Cornelia, qui s'émerveillait de plus en plus, le trouvant si maître de lui-même, lorsqu'elle ne pouvait, elle, dominer le tremblement de sa voix.

Emilia, les regardant tour à tour, ne comprenait rien à cet échange de froides paroles. — Quel amoureux est-ce là? pensait-elle. Le hasard le rapproche d'elle; il sait qu'elle va épouser son rival, un rival à qui elle le préfère, et ils se parlent comme si un fleuve infranchissable coulait entre eux? Il ne songe pas à la saisir par le bras et à l'emmener tout simplement?

Quand elle sortit de cette rêverie, Cornelia lui récitait je ne sais quel passage tiré d'un article que M. Barrett avait écrit sur la mission de l'artiste en ce bas monde. — Tenez, dit Emilia, je ne saurais que vous répondre. Je ne suis pas en train de bavarder.

Après quoi elle s'éloigna d'eux, sans adresser à l'un ou à l'autre le moindre mot ni le moindre sourire d'intelligence.

Cornelia supposa sans doute qu'elle allait revenir sur ses pas. Du moins ne songea-t-elle à l'inconvenance d'un tête-à-tête avec M. Barrett que lorsque sa jeune compagne était déjà hors de vue. Quelques mots s'échangèrent encore, puis un long silence s'établit. Cornelia pressentait ce qui allait suivre. En effet, avec des périodes arrondies, et comme s'il remplissait un simple devoir de société, M. Barrett, dans une attitude vraiment élégante et sans que ses traits révélassent la moindre émotion, M. Barrett, disons-nous, félicita miss Pole sur le mariage projeté dont il était généralement question dans le pays. Le sang-froid dont il faisait preuve troublait Cornelia, mieux cuirassée contre les plaintifs accens d'une voix émue.

— Allons, dit-elle, vous me connaissez trop bien, monsieur Barrett, pour que vos félicitations soient sincères.

Elle avait gardé son grand air romain afin de cacher la confusion qui la dévorait. Sans trop savoir pourquoi elle le conviait à plus de franchise, son interlocuteur la suivit sur ce nouveau terrain. — Je ne crois pas manquer de sincérité, répondit-il, quand je forme des vœux pour votre bonheur... Je ne vois rien sur la terre qui m'intéresse davantage.

Cornelia évita de commenter cette phrase. — Vous savez, dit-elle, combien j'aime ce pays.

— Et moi donc! reprit M. Barrett avec un soupir.

Ils quittèrent à ces mots le sentier, et se mirent à marcher sur les mousses vertes qui tigraient de plaques d'émeraude une couche épaisse de lichens grisâtres.

— Vous ne renoncerez pas à vos études? reprit le jeune érudit.

— Oui, répondit-elle d'abord; puis elle rectifia son erreur, mais sans trop d'empressement. Un *oui*, un *non*, que lui importait? Et l'étude elle-même, à quoi pouvait-elle servir?

— Promettez-le-moi, reprit-il. Je ne voudrais pas avoir à craindre que votre belle intelligence, entravée par le mariage, s'arrête dans le développement qu'elle peut prendre.

— Vous me faites beaucoup trop d'honneur, murmura Cornelia, qui essayait de sourire; mais je garde, moi, l'espérance de vous voir un jour à votre rang.

Au moment où elle faisait ainsi allusion à certains travaux dont M. Barrett lui avait livré le secret et dont il pouvait attendre quelque célébrité, ils arrivaient au bord de l'étang et avaient précisément devant eux ce vieil arbre, autrefois confident de leur innocente intimité.

— L'ambition ne m'est plus permise, dit-il. Ce tronc desséché promet-il des fruits?

— Un instant, monsieur... Vous êtes jeune.

— Eh bien! mademoiselle, sur un jeune front on a parfois lu ces mots : *Ne venez plus y rien cueillir!*

— Retirez cette allusion cruelle...

— A des mots inexorables.

— Il faut savoir, pour ne pas me juger trop sévèrement, dans quelle circonstance je les traçai... Au reste, il ne s'agit pas d'excuses... Je ne demande qu'un peu de pitié.

— De la pitié!... vous?... Vous n'êtes donc pas heureuse? Le rang que vous allez occuper est pourtant fait pour vous, et vous êtes faite pour y briller. Il faut suivre votre destinée. Ne m'ôtez pas le seul appui d'un courage près de faillir, la pensée du bonheur qui vous attend. Vous me rendrez cette justice, que dans ces longs entretiens dont je ne voulais pas rompre le charme, je vous ai rarement occupée de moi. Si je parlais maintenant, seriez-vous capable de mal interpréter ce que j'ai à vous dire?

— Je ne crois pas que vous ayez jamais à redouter de *moi* rien de semblable.

— Cornelia!

Cette familiarité soudaine fit tressaillir la jeune *lady* sans lui rien révéler qu'elle ne sût déjà, et bien en prit à son interlocuteur de ne pas faiblir, une fois cette borne franchie; mais il maintint froidement sa revendication audacieuse, et l'altière demoiselle dut se résigner à s'entendre appeler Cornelia, sans plus, par le pauvre musicien gagé : de ce moment, ils marchaient de pair, ils étaient égaux. Et il lui raconta mille détails étranges qu'elle écoutait de son mieux, cherchant à bien comprendre, à tout retenir, n'y parvenant pas facilement. Au moins était-il le fils d'un baronet; mais que parlait-il de « domaines non substitués? » et comment le sort s'était-il avisé de mettre ce noble jeune homme à la merci d'un père à moitié fou, qui tantôt lui prodiguait les avances les plus flatteuses, tantôt le traitait en véritable proscrit? Comme fortune à lui propre, il ne possédait qu'un misérable revenu d'une centaine de livres sterling, l'unique héritage de la mère qu'il avait perdue. Cent livres de rente! Vit-on jamais destinée plus tragique? Néanmoins, cherchant toujours à démêler la vérité dans ce qu'elle avait de plus positif, Cornelia crut comprendre que si M. Barrett voulait se soumettre formellement et par écrit à un des mystérieux caprices de son tyran, il obtiendrait son pardon et rentrerait en faveur. — Jusqu'à présent, ajouta le narrateur par manière de conclusion, j'ai préféré la misère. Vous m'avez appris ce qu'il devait m'en coûter... Est-il donc trop tard pour revenir sur mes pas?

Cette question et son nom prononcé avec une émotion vibrante arrachèrent à sa torpeur rêveuse celle qu'il interpellait ainsi. —

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, pourquoi n'ai-je pas su tout cela plus tôt?

— Est-ce un reproche que vous m'adressez? demanda-t-il à son tour.

Cornelia n'eut pas à répondre directement. Sa main, engagée doucement dans celle du jeune homme, ne chercha point à se dérober. — Mon *ami!* lui dit-elle, incapable de se défendre autrement que par ce mot ambigu. Et sous prétexte d'amitié ils échangèrent le baiser qu'ils s'étaient interdit au nom de l'amour.

VIII.

M. Pole et M. Périclès, assis devant le même bureau, dans le cabinet où se traitaient les affaires de leur maison, compulsaient leur correspondance étrangère. Le premier n'était pas, bien évidemment, dans de bonnes conditions de travail. Ses joues plaquées de rouge, ses cheveux gris tombant pêle-mêle sur son front, le frémissement nerveux de ses mains, trahissaient malgré lui les efforts qu'il faisait pour paraître calme. M. Périclès le contemplait avec une sorte de surprise sardonique. — Mon cher associé, lui dit-il continuant un entretien commencé, je ne partage pas votre indignation pour une chose si simple. Vous attendiez des traites de Riga, vous recevez des excuses. L'homme de là-bas vous demande du temps. Sa manufacture a brûlé, les affaires vont mal...

— Mais, interrompit M. Pole, tout cela est faux... Et voyez la plaisanterie que se permet ce drôle, comme pour narguer notre désappointement!

— La plaisanterie en elle-même n'est pas mauvaise. Prenez-la comme une leçon de sang-froid. Calculez d'ailleurs les suites d'un éclat, calculez au contraire ce que vous pouvez gagner à feindre d'avoir confiance. Ce n'est pas avec des rancunes qu'on fait ses affaires. Vous serez bien avancé vraiment lorsqu'au lieu des trois ou quatre mille livres aujourd'hui compromises, vous en aurez perdu, positivement perdu, trois ou quatre fois autant! Je ne prétends pas qu'il soit agréable d'avoir une aussi forte somme prise dans les glaces du golfe de Livonie; mais en pareil cas savez-vous comment on procède? On va chercher l'équivalent en Australie ou dans les Échelles du Levant.

— Permettez, je ne prétends pas remuer les millions à la pelle. Et nous n'avons pas moins de trois gros risques sur les bras!

— Ayez en dix, et l'un compensera l'autre. Savez-vous bien que vous me feriez croire à la décadence de l'Angleterre? Où est donc cette qualité si précieuse à laquelle vous donnez le nom de *pluck?* Mais en fait de *pluck,* c'est-à-dire de fermeté inébranlable, d'au-

dace égale à tous les périls, les Grecs, les Russes, les *Yankees* eux-mêmes vous feraient la leçon.

— La loyauté, le bon sens, restent l'apanage du commerce anglais.

— Ceci, je vous l'accorde; mais avec du bon sens et de la loyauté j'ai vu bien des gens se ruiner, ce qu'un vrai spéculateur n'a jamais fait depuis le commencement du monde... Au surplus, mon cher associé, vous possédez toute ma confiance, et je ne prétends pas vous imposer mes idées... La vie est trop courte pour se donner exclusivement aux affaires; le plaisir doit en avoir sa part. Je partirai dans la semaine pour l'Italie, n'en déplaise à ce monsieur de Riga. Je compte bien emmener avec moi la petite Belloni... Réfléchissez et tranchez vous-même la question; mais je ne suis ni pour un procès ni même pour un scandale... A quoi bon laisser voir qu'on est dupe? On nous prendrait en pitié, autant vaut dire en mépris. Convenir qu'on est mystifié, c'est mériter de l'être.

Quand M. Périclès, après ces mémorables paroles, eut abandonné M. Pole à ses méditations, celui-ci demeura un instant à contempler la désastreuse lettre timbrée de Riga; puis, avec un mouvement de colère, il la mit en menus morceaux, et, trouvant sous sa main un mémorandum en tête duquel était le mot *pressé*, il l'étala devant lui pour en prendre connaissance; mais, dès la seconde phrase, son attention distraite lui suggéra une idée nouvelle. Il posa la main sur un timbre dont le bruit éclatant fit comparaître un commis. — Apportez-moi le grand-livre, lui dit-il sans le regarder. — Le gros volume rouge une fois ouvert sur le bureau, il tourna rapidement les feuillets jusqu'à la page en tête de laquelle était ce nom : Pole (Samuel-Bolton); puis il se mit à sourire d'un sourire étrange, qui n'exprimait en somme ni gaîté ni mélancolie : on eût dit qu'il le jetait de haut à quelque pauvre diable dans le malheur. Au bout de quelques instans, une autre fantaisie lui passa par la tête, et il allait sonner de nouveau quand le commis, toujours debout derrière son fauteuil, lui fit respectueusement remarquer qu'il était là.

— Et pourquoi êtes-vous resté, je vous prie? lui demanda son patron, tout à coup irrité. Que signifie une pareille perte de temps? Croyez-vous que la besogne se fasse pendant que vous bayez ainsi aux corneilles?

Abasourdi de cette brusque sortie, le commis crut d'abord que son chef voulait plaisanter. — Je suis là depuis deux minutes au plus, fit-il modestement observer, et j'attendais.

— Vous attendez depuis au moins une demi-heure, interrompit M. Pole, cherchant machinalement sa montre dans son gousset.

Cependant, réflexion faite, il se ravisa. — Peut-être avez-vous raison, reprit-il sur un ton beaucoup moins sévère; je ne me sens pas tout à fait bien... L'estomac vide, vous savez... Procurez-moi un biscuit et un verre de vin. Veuillez aller chercher tout cela vous-même, et apportez-le sans retard... Votre nom, s'il vous plaît?

— Braintop, répondit l'autre avec un manque d'assurance qui tenait au souvenir de maint quolibet motivé par ce nom désastreux.

— Peut-on bien s'appeler Braintop? s'écria sérieusement M. Pole. Allez, mon brave, et revenez vite... Eh bien! vous êtes encore là?

— J'attendais, monsieur, pour vous annoncer qu'une dame est là, demandant à vous voir.

— Une dame!... une étrangère sans doute?... Je parierais que c'est la femme de ce misérable Russe... Faites entrer, faites entrer sans retard!

Le commis disparut un instant et ramena Emilia Belloni.

M. Pole, qui s'était posé de trois quarts et fronçait déjà son sourcil olympien, ne comprit rien à l'apparition de sa petite protégée, qui se tenait humblement sur le seuil du cabinet, et crut d'abord qu'il était arrivé quelque désastre à l'une ou l'autre de ses filles. Une fois rassuré, il ne trouvait plus d'explication à la visite inattendue de la jeune Italienne qu'il avait quittée le matin même.

— Je voulais, lui dit-elle, vous parler seule à seul... Ici, à Londres, vous êtes plus seul qu'à Brookfield... Dites-moi, poursuivit-elle avec une explosion de sanglots, si vous prétendez, vous aussi, me faire partir pour l'Italie?

— Pas le moins du monde. On parle de votre départ, mais je n'y suis pour rien... Vous ne voulez donc plus vous en aller?

— Non, je veux rester,... rester en Angleterre, rester près de vous.

M. Pole était émerveillé de ces accens pathétiques, de ce parti-pris véhément. Il ne retrouvait plus la petite « serinette » à laquelle il s'était habitué. Une vague inquiétude lui vint, mais ses instincts hospitaliers prirent le dessus. — Dieu me garde, reprit-il, de vous renvoyer! Vous êtes gaie, complaisante, j'aime à vous avoir près de moi. Maintenant, vous savez, une fois mes filles mariées... D'ailleurs vous vous marierez peut-être aussi... On rencontre parfois un brave garçon qui ne regarde pas à l'argent...

— L'argent?... Rien ne m'empêche d'en gagner... Je suis sûre de me faire, si je veux, une fortune et un nom.

— Périclès est de cet avis... Eh mais! j'y pense... Ce serait un vrai coup du sort... Il a mauvaise tête, je l'avoue, mais il est riche, énormément riche... Peut-être y songe-t-il, le mécréant!

— A quoi, s'il vous plaît?

— A vous épouser, j'imagine.

— Quelle torture! s'écria Emilia, pour qui chacune de ces paroles était comme une flèche empoisonnée reçue en plein cœur.

— Vous ne l'aimez donc pas? recommença M. Pole, toujours bienveillant. Tant pis, mon enfant, tant pis... Avant de refuser Périclès, regardez-y à deux fois... Savez-vous que bien des fillettes voudraient se trouver à votre place?

— Je sais... je sais que je vous aime bien, dit Emilia, levant les yeux sur le vieillard stupéfait, qui se mit de plus belle à chercher les causes probables de cette bizarre visite. Il lui vint alors à l'esprit qu'Emilia, dépêchée par ses filles, venait le décider à prendre chez certain docteur en renom une consultation dont elles lui parlaient depuis longtemps. — Vous vous figurez peut-être que je suis malade? lui demanda-t-il d'un air narquois.

— Vous avez l'air souffrant en effet.

— Je ne me suis pourtant jamais mieux porté, et le gaillard en question ne verra de longtemps la couleur de mes guinées. Asseyez-vous là, ma petite, on va nous apporter quelque chose... Pourquoi Braintop ne revient-il pas?...

Il avait tiré son mouchoir et cherchait à s'essuyer le front; mais ses mains se mouvaient au hasard, dans le vide plutôt qu'ailleurs. Emilia, les yeux abaissés vers un tapis poudreux, se demandait tout bas si c'était à Wilfrid que son père venait de faire allusion, si c'était lui qu'il menaçait de sa rancune. — Pourquoi, lui dit-elle, vous emporter ainsi contre lui! Réservez-moi tout votre ressentiment, que je mérite seule... Il est si bon... Il craint tant de vous offenser...

— Que dit-elle, mon Dieu! que dit-elle? se répétait intérieurement M. Pole, dont les idées s'embrouillaient de plus en plus. Est-ce qu'elle est éprise du médecin? mais cette hypothèse monstrueuse l'épouvantait lui-même. Il y pressentait un commencement de folie.

— Avancez! reprit-il. Regardez-moi bien en face. Qui de nous deux a perdu la tête? Je ne comprends plus rien. J'ai du brouillard là, continua-t-il en portant la main à son front... Si c'était ce que je crains depuis quatre mois... Avancez, enfant, venez plus près du jour... Non, vous n'avez pas l'air d'une folle... Cet homme de Riga... Les journaux jaseront... Où est Braintop?... Prenez mes mains; ne dirait-on pas des galettes mouillées?...

Le commis venait de gratter à la porte. Emilia remplit un verre d'eau-de-vie et le présenta au malade, qui, au contact du cristal, s'en saisit machinalement et l'approcha de ses lèvres : — A la bonne heure! disait-il, je me sens réchauffé au dedans; mais cette froide sueur continue... Et voyez blanchir le bout de mes doigts!...

Emilia prit les mains du vieillard et les réchauffa contre sa poitrine. Il la regardait avec tendresse et congédia Braintop, dont les services n'étaient plus requis. L'ombre se faisant, il voulut, malgré ses jambes qui tremblaient sous lui, sortir, prendre l'air; il voulut même, singulier caprice, dîner avec Emilia dans un hôtel où il couchait parfois lorsque ses affaires le retenaient à Londres. Ranimé par un bon repas, il voulut la conduire au spectacle. Elle se prêtait à toutes ces fantaisies. Rentrés dans l'hôtel, où deux chambres avaient été retenues, il la pria de lui chanter un de ses airs favoris, et il l'écoutait avec complaisance, tout en avalant je ne sais quelle mixture alcoolique. — Jolie chanson, disait-il, battant la mesure à faux...Mais je me conduis comme un jeune homme... Pour un grand-père en expectative, ce sont là de vraies folies... Que me faut-il à moi maintenant?... Tous mes enfans mariés, heureux, dans l'aisance...

Emilia s'était glissée près de lui, et tout à coup, agenouillée à ses pieds : — Et moi? lui dit-elle.

— Vous, je vous aime aussi... Notre amitié n'est pas bien vieille, mais je ferais volontiers mon possible pour vous être utile. Tenez, mon enfant, mariez-vous plus tôt que plus tard...

— Voudra-t-on de moi?

— Pourquoi donc pas, s'il vous plaît?... Vous êtes gentille, vous chantez à ravir, vous êtes aimable et bonne. Vous n'avez rien, c'est vrai, mais vous ne dépensez guère. Que faut-il de plus à ces messieurs?

— Une bagatelle, le consentement de leur père...

— Si les pères s'y opposent, c'est qu'ils n'ont pas le sens commun; mais ne parlons pas des pères. Vos airs futés me donnent à penser que vous avez quelqu'un en vue. Eh bien! faut-il que je m'en mêle?

— Oh! vous êtes bon. Vous ne voudrez pas me briser le cœur! s'écria Emilia, que l'approche du moment décisif jetait dans une indicible angoisse.

— Miséricorde! Vous n'avez rien à craindre de pareil.

— Ni à lui non plus, continua-t-elle tout d'un trait.

— A lui? à lui? que veut dire cela? s'écria M. Pole, vaguement averti par une voix intérieure qu'on le menait les yeux bandés vers quelque piége. Emilia, toujours agenouillée, le regardait avec une gravité singulière.

— Son cœur et le mien ne font qu'un, reprit-elle... Qui blesse l'un fait saigner l'autre.

— Voilà ce que j'appelle un homme sensible. Son nom, je vous prie?

— J'aime Wilfrid.

Le vieux négociant, la tête penchée, semblait l'écouter encore après un silence de quelques secondes. — Wilfrid? mon fils? s'écria-t-il tout à coup avec un soubresaut nerveux.

— Il m'aime...

— Le misérable! Abuser ainsi de l'hospitalité! Se jouer d'une enfant que rien ne protége! C'est une véritable infamie. Ma pauvre petite, il faut, à l'instant même, renoncer à ces folles visées. Quant à Wilfrid, il sera traité comme il le mérite. A mon fils moins qu'à tout autre je passerai des méfaits de ce genre.

— Vous lui en voulez de m'aimer? murmura Emilia, saisissant au passage la main de M. Pole, maintenant debout, et qui arpentait la chambre à grands pas.

— Je lui en veux de vous avoir trompée; j'aimerais cent fois mieux qu'il m'eût trompé moi-même.

— Il m'aime, vous dis-je, il mourrait pour moi.

— Je ne sais pas s'il mourrait pour vous, répliqua le vieillard, s'arrêtant devant elle; mais je sais qu'il est en passe d'épouser une jeune personne de haut rang, à telles enseignes qu'il m'a soutiré l'autre jour, sous ce prétexte, une somme... Peu m'importe encore l'argent; mais faudra-t-il que je le regarde comme un menteur et comme un drôle?

— Quand je vous dis qu'il m'aime, répétait Emilia sans que sa voix ni sa physionomie subissent le plus léger changement. Entourée de tenèbres, elle se cramponnait obstinément à son unique appui. S'il vous a trompé, c'est par respect, par déférence filiale; mais il m'aime, j'en suis certaine. Dès le premier jour, il m'a aimée. Une autre, dites-vous?... Pour l'arracher à n'importe quelle femme, je n'ai qu'un mot à dire, un vœu à former... Douter qu'il m'aime, ce serait insensé, entendez-vous.

M. Pole s'était remis à marcher; sa trépidation nerveuse l'avait repris. Il jetait de temps à autre un coup d'œil hagard sur Emilia, qui lui semblait incompréhensible. La confiance naïve de cette enfant n'était pour lui qu'une obstination absurde. Tantôt il demandait des détails qu'elle lui donnait sans hésiter, sans rougir, avec l'impudeur de l'innocence; tantôt il lui débitait pêle-mêle des conseils de prudence qui avaient le double tort d'être tardifs et de ne répondre à aucun des instincts d'Emilia. Elle l'écoutait patiemment, mais quand il lui parlait de la perfidie, de l'inconstance des jeunes gens en général, elle ne pouvait rien tirer de là qui s'appliquât à Wilfrid. M. Pole, en fin de compte, perdit patience : chercher des raisonnemens et des mots était pour lui en ce moment une tâche de plus en plus difficile. — Tenez, dit-il à Emilia, laissons tout ceci;

retirez-vous dans votre chambre et faites vos prières. Demandez à Dieu l'oubli de toute pensée malsaine... Avant de partir, versez-moi un peu d'eau-de-vie... Ma main tremble, tremble... J'ai vu des roseaux qui tremblaient ainsi, le long de la Tamise, sans qu'il fît du vent... Et là, au-dessus de ma tête, ce bâton qui tournoie... Voilà plus d'un mois que la même main le brandit... Ne dansez pas ainsi, ma petite, ne dansez pas!...

Un instant le pauvre homme s'était imaginé qu'il la voyait s'envoler de terre et bondir jusqu'au plafond. Cette hallucination pourtant s'effaça. — Non, non, reprit-il avec un long soupir et comme soulagé, ce n'est pas vous qui danseriez ainsi. Nos prières, et séparons-nous!... Mais je crois qu'un baiser me ferait du bien.

Emilia baisa aussitôt le front du vieillard. Les symptômes croissans du mal auquel il était en proie n'avaient pour elle aucun sens et passaient inaperçus, tant elle était absorbée par un autre souci. Le soleil de sa vie menaçait de s'éteindre et de la laisser seule sur une terre peuplée de tombeaux; mais elle se révoltait devant cette vision funèbre, succédant si vite à celle d'un Éden radieux. M. Pole avait beau, redoutant toute émotion, conjurer par ses caresses une nouvelle tentative : la voix dont il avait peur se fit entendre, plus suppliante, plus solennelle que jamais.

— Non, disait-elle, je le savais bien, vous n'êtes pas né cruel. Si vous vous étiez placé entre nous, je serais morte. Moi-qui jamais n'ai laissé sortir de ma bouche une parole blessante, moi, condamnée à vous maudire, à maudire le père de mon Wilfrid, à vous maudire, vous que j'aimais tant!... Il l'eût bien fallu : comment vous pardonner?... Pensez à deux pauvres oiseaux tués par le froid. Que dit-on alors? « Hiver cruel, hiver assassin!... » Eh bien! à l'idée seule de ne plus aimer Wilfrid, une glace mortelle fige mon sang, paralyse mon cœur. Je le sens frissonner au dedans de moi... Un vivant qui se réveille au fond de sa tombe n'a pas à lutter contre de pires angoisses.

Toutes ces évocations funèbres, accompagnées d'un jeu de physionomie qui en doublait l'horreur, agissaient puissamment sur l'imagination surexcitée du malheureux négociant, qui, plus fréquemment que jamais essuyant son front trempé de sueur, portait alternativement la main à son cœur et à son pouls, où battait la fièvre. — Allumez les flambeaux; il faut dire ses prières, il faut se coucher, répétait-il dès qu'Emilia lui cédait la parole.

— Non, reprit-elle, vous vous expliquerez. Je ne puis rester dans ce doute affreux... Mon père... Voulez-vous que je vous nomme mon père?

— Eh bien! je... je suis vraiment peiné... Je voudrais;... mais

non, c'est impossible..., vous devez bien le comprendre... Puis, le cœur lui manquant sous le fixe regard d'Emilia, dont les yeux semblaient grandir : Croyez bien que je regrette, disait-il d'une voix brisée... Épouvantée à son tour, elle lui proposa de se retirer.

Tout à coup elle l'entendit avec horreur éclater de rire. — C'est cela, reprit-il, c'est cela; il est temps de dormir... Mais entendons-nous bien, continua-t-il en songeant à se préserver pour le lendemain d'une scène pareille, Wilfrid épousera l'autre...

Il prononça ces derniers mots au moment où, le dos tourné, il la croyait déjà hors la chambre; mais quand il regarda du côté où il croyait ne la plus voir, elle était là, le flambeau en main, plus pâle qu'une statue.

— Comment dormirez-vous, lui demanda-t-elle, si vous prononcez ainsi notre arrêt de mort?

Il étendit les bras comme pour repousser un fantôme. — Allez, allez, dit-il. Vous me faites peur, vous me faites mal.

— Parce que je suis pauvre, vous ne voulez pas que Wilfrid soit mon mari, reprit Emilia, que l'indignation rendait aveugle et sourde. Parce qu'il est riche, vous livrez votre seconde fille à un homme qu'elle ne saurait aimer. Et vous pouvez prier, vous pouvez dormir?... Allons donc!... Mon père vaut mieux que vous. Il voulait me vendre, et ma fuite seule lui a épargné ce crime; mais il était aux prises avec la misère, l'or avait pour lui ce prestige que de plus nobles tentations ont pour d'autres... Vous, monsieur Pole, vous? que dirait-on pour vous justifier?

Le malheureux vieillard ne voyait plus de salut que dans un sommeil tranquille, et ces adjurations, ces invectives terribles lui enlevaient tout espoir de repos. Autour de son lit voletaient et s'enroulaient tous les dragons, toutes les larves du plus affreux cauchemar. — On dira, bégaya-t-il pour toute réponse, on dira que j'étais perdu, ruiné sans ressource... On dira que ces pauvres enfans n'avaient plus d'autre chance et que la terre manquait sous leurs pieds. Si je dois finir à la *maison de travail*, qu'ils vivent, eux, dans leurs châteaux!... qu'ils y vivent heureux et, s'il se peut, reconnaissans envers leur vieux père!... Voyons maintenant, permettrez-vous que je dorme?

Quand il eut ainsi livré le secret de toute sa vie, le pauvre homme se laissa tomber dans un fauteuil. Pour le coup, Emilia l'avait entendu, l'avait compris. Ces dernières révélations avaient été pour elle comme autant d'éclairs lumineux. Elle prit son bras pour le soulever et le conduire au lit; mais cette masse inerte lui opposa une résistance invincible, et jusqu'au jour il lui fallut rester à côté du vieillard endormi, écoutant avec terreur le va-et-vient de sa pénible respiration.

IX.

Cependant Wilfrid, sur un yacht qu'il venait d'acheter, allait de port en port, recrutant un équipage d'élite pour une tournée de plaisir que lady Charlotte l'avait chargé d'organiser. A Brookfield, en revanche, étonnées de la disparition d'Emilia, — moins étonnées de celle de leur père, qui était sujet à s'éclipser ainsi de temps à autre, improvisant quelque tournée commerciale dont il fallait respecter le secret, — les trois châtelaines continuaient leur train de vie élégant, leurs manéges ambitieux, pratiquant tour à tour le bel esprit et la fine coquetterie. Sir Twickenham Pryme avait tout lieu de croire que Cornelia le voyait avec une certaine faveur, mais aucune parole définitive ne l'enchaînait à lui, et Cornelia se promenait souvent seule du côté d'Ipley, où Purcell Barrett résidait encore, nonobstant ses projets de départ. Adela semblait travailler de bon cœur à décourager Edward Buxley, qu'elle voulait ramener sous le joug de sa sœur Arabella, restitution méritoire, s'il en fut. Il est vrai qu'en même temps, — et par une sorte d'habitude invétérée chez elle, — sir Twickenham Pryme, dont elle flattait adroitement la vanité parlementaire, devenait par degrés son conseiller, son ami, et, si Cornelia le rebutait par ses rigueurs, pouvait d'un moment à l'autre se trouver investi d'un rôle encore plus enviable.

Ainsi marchaient les choses, suivant à petit bruit leur pente habituelle, quand arrivèrent à deux jours de distance M. Périclès et le capitaine Gambier. Le premier, fort irrité que les dames de Brookfield eussent laissé s'envoler ainsi « la plus belle voix de l'Europe, » formulait ses plaintes dans un langage à peine tolérable. Le capitaine de hussards fronça simplement le sourcil à la nouvelle du départ d'Emilia, et parut, surtout devant Adela, ne s'intéresser que médiocrement au sort de la fugitive. Au fond cependant il en était fort ému, l'ayant toujours regardée comme une de ses « victimes, » et certain qu'un jour ou l'autre un ascendant irrésistible la ramènerait à ses pieds. En se demandant où elle pouvait être, il en vint à soupçonner M. Merthyr Powys de l'avoir fascinée par quelque vision patriotique, et résolut de contrarier cette manœuvre en faisant appel à la jalousie de Georgiana Ford. Miss Georgiana, — que nos lecteurs ne connaissent point encore, — était la *demi-sœur* de Merthyr Powys : « une sainte! » disait Gambier, qui avait inutilement essayé contre elle toutes les ressources de sa stratégie amoureuse, et qui, bien que refusé comme époux, avait eu le bon sens de rester son ami; un très noble cœur, dirons-nous plus simplement, protégé contre toute pensée plus vulgaire par le dévouement absolu, l'espèce d'idolâtrie que la magnanimité chevaleresque de son frère lui

avait toujours inspirés. A cette tendresse tout à fait légitime, mais où se retrouvaient tous les caractères de l'amour le plus exclusif et le plus ardent, on l'avait vue sacrifier ses convictions les plus enracinées, ses intérêts les plus positifs, et, bien que la cause des peuples soulevés contre leurs oppresseurs n'éveillât en elle aucune sympathie très vive, elle avait fini par se mettre de moitié dans tous les efforts de Merthyr Powys en faveur de l'indépendance italienne. — Pourquoi, lui disait souvent cette pieuse personne, pourquoi l'Italie résiste-t-elle à l'ordre providentiel? Si Dieu la veut soumise, pourquoi revendique-t-elle son indépendance? — Sans trop s'arrêter à une réfutation que la logique spéciale de ces dames eût rendue assez difficile, Merthyr continuait son héroïque labeur, certain que le concours de Georgiana lui était acquis d'avance et ne lui manquerait jamais. Infatigable activité, zèle à toute épreuve, abnégation poussée à ses limites les plus extrêmes, elle avait tout cela au service de la cause que son frère avait embrassée, et uniquement parce qu'il en était le champion.

La lettre que lui écrivit Gambier au sujet de Merthyr et de la prétendue fugitive qu'on le soupçonnait d'avoir fait disparaître, — cette lettre la troubla singulièrement. Merthyr, dans leur correspondance presque quotidienne, lui avait parlé quelquefois, mais en passant, de miss Belloni, sans que Georgiana pût pressentir que la jeune Italienne à laquelle son frère portait un intérêt affectueux fût cette rivale depuis longtemps pressentie, redoutée en secret, et dont chaque jour elle se préoccupait davantage. Soudainement avertie, elle n'hésita pas un instant, et du fond du pays de Galles, sa résidence ordinaire, accourut à Londres, où elle tomba fort à l'improviste, chez le prétendu suborneur d'Emilia. — Quelle étrange faiblesse! Devais-je m'attendre à la trouver chez celui dont j'ai fait mon idole? se demandait-elle à chaque minute pendant son rapide voyage; mais moi-même, que signifie cette angoisse? Est-ce une affection vraiment chrétienne qui peut porter des fruits si amers?...

A peine devant Merthyr, elle lui prit la main. — Sommes-nous les mêmes? disait-elle.

— Sans doute, répondit-il étonné. Rien ne saurait nous changer.

— Rien ni *personne?* reprit Georgiana, insistant sur ce dernier mot.

Merthyr sourit aussitôt, car il venait de comprendre Georgiana, de par cette perspicacité subtile qui est le propre des natures galloises. — Excusez-moi, lui dit-il, de ne pas vous avoir tenue au courant de ce qui concerne miss Belloni... Elle a eu recours à moi dans des circonstances très délicates et très difficiles. Le hasard l'a

placée toute seule auprès d'un malheureux vieillard envers qui la reconnaissance lui impose des devoirs étroits, et qui depuis quelques jours se débat entre la vie et la mort. Il a des enfans qui auraient dû être appelés dès le début de la crise; mais outre que lui-même s'y oppose avec une obstination singulière, le médecin déclare qu'une émotion trop vive peut avoir les conséquences les plus graves pour son malade. Vous comprendrez qu'il ait fallu venir en aide à une pauvre enfant inexpérimentée aux prises avec de tels embarras. Je me suis donc mis à sa disposition...

— Pourquoi ne pas m'appeler? interrompit Georgiana.

— Simplement parce que j'avais une autre aide sous la main... Lady Charlotte Chillingworth, qui connaît miss Belloni et s'intéresse d'ailleurs à la famille Pole, a consenti à me seconder. Elle assiste, elle dirige notre petite protégée avec un zèle, un dévouement digne de vous.

— Flatteur! s'écria miss Ford, qui épiait avec soin la physionomie de son frère. Vous ne m'avez pas habituée aux complimens, et celui-ci a tout lieu de m'étonner. Peu importe au surplus. L'essentiel est que nous n'ayons plus un souci en dehors de la communauté. Courons maintenant chez votre petite protégée; au besoin j'y remplacerai lady Charlotte.

Il était temps, à vrai dire, que cette substitution s'opérât; une espèce de scène avait eu lieu, le matin même, qui la rendait presque indispensable. Lady Charlotte, dans le principe, touchée du courage que montrait Emilia, lui avait épargné les boutades parfois cruelles de ses dédains aristocratiques. Miss Belloni, de son côté, gardait par devers elle certains soupçons qui, venant à se confirmer, lui eussent rendu odieux les services, la protection de sa rivale. Toutefois, dans le cours d'un de ces longs entretiens qu'elles avaient forcément ensemble, le nom de Merthyr Powys, qui revenait à chaque instant sur les lèvres d'Emilia, provoqua de la part de lady Charlotte une série de questions passablement insidieuses. On eût dit qu'elle cherchait, par ces questions, moins à connaître exactement la nature de l'affection existant dès lors entre la jeune Italienne et son loyal protecteur qu'à faire naître chez eux la pensée et le désir d'un attachement beaucoup moins désintéressé de part et d'autre. Emilia lui répondait depuis quelques minutes avec une sorte de contrainte; puis, à un moment donné, lasse de combattre ainsi dans les ténèbres : — Il me semble, chère *lady*, lui dit-elle avec un sang-froid merveilleux, mais à voix très basse, il me semble que nous pourrions nous expliquer en moins de mots... Aimez-vous Wilfrid?

Rarement prise à court, lady Charlotte, si surprenante que la

question pût lui paraître, n'hésita pas une seconde. — Pourquoi, répliqua-t-elle, ne pas me demander mon âge?... L'indiscrétion ne serait guère plus grande, et vous arriveriez au même résultat... Vous saurez plus tard, mon enfant, que l'amour, quand il se joue à deux, est la plus périlleuse partie du monde. Le personnage en question prétend qu'il m'adore, et vraiment je ne lui en demande pas davantage.

— Pauvre *lady!*... — Cette exclamation d'Emilia, lancée avec un soupir de compassion très sincère, étonna quelque peu son altière antagoniste... — Tenez, continua la jeune Italienne, dites-moi que vous ne le croirez plus... Arrêtez-vous au bord de l'abîme. Wilfrid est à moi : je ne le céderai jamais à personne,... à personne, entendez bien ceci.

Cette déclaration à brûle-pourpoint avait produit plus d'effet que lady Charlotte n'eût voulu se l'avouer à elle-même. — Jetez un coup d'œil sur ce chiffon, dit-elle en tendant à sa jeune rivale une lettre qu'elle avait tirée de son sein,... pour me faire plaisir, ajouta-t-elle, insistant après un premier refus empreint d'une irritation dédaigneuse.

— Je veux bien, répondit Emilia soudainement radoucie, je veux bien lire ce qui vous a flattée... Pour ma part, je n'aime pas à mentir; mais les hommes, dit-on, c'est différent.

Emilia prit la lettre, l'ouvrit lentement, la lut d'un bout à l'autre, cherchant avant tout dans ces vaines phrases de galanterie un mot que ses yeux n'y découvrirent point. — Ceci est d'un ami, dit-elle, rendant le papier à lady Charlotte après avoir contemplé la signature tout à loisir.

— Vous admettez qu'il m'écrive ainsi?

— C'est ce qu'il pourrait écrire à n'importe quelle autre femme... C'est ce que pourrait m'écrire Merthyr Powys...

— Infortuné Merthyr! interrompit lady Charlotte avec un rire forcé.

— En supposant, reprit Emilia, que j'eusse quelques années de plus...

Lady Charlotte ici fronça légèrement le sourcil; mais un sourire effaça bien vite le pli menaçant. — J'ai joué avec vous cartes sur table, dit-elle ensuite en se levant, et fort peu de femmes, à ma place, eussent été de si bonne composition... Ne perdez pas de vue le vif attrait que vous avez pour Merthyr Powys... De lui ne vous viendrait aucune déception, aucune souffrance, alors même que vous ne réussiriez pas à le captiver tout à fait... C'est un appui solide, un chevalier d'autrefois, mais gardé, comme les trésors légendaires, par une fée vigilante. Il est sincèrement votre ami, et son amitié

vous a valu la mienne. C'est pour cela que je me suis franchement expliquée avec vous, et c'est pour cela que je compte, de votre part, sur une discrétion absolue... Vous savez seule au monde que M. Wilfrid Pole veut bien me considérer comme son guide et son Mentor ici-bas... Me promettez-vous de vous taire là-dessus?

— Je m'y engage, dit Emilia, prenant la main qui lui était tendue; mais votre secret n'est pas seulement à nous trois.

— Que voulez-vous dire? s'écria lady Charlotte, se rapprochant d'elle par un mouvement impétueux. Emilia dut lui expliquer que M. Pole était instruit des projets de son fils.

— Wilfrid m'avait assurée du contraire. Encore un mensonge, une espèce de trahison! A ma place, Emilia, que feriez-vous?

— Je lui pardonnerais infailliblement, répondit de très bonne foi la jeune Italienne.

— Et vous feriez bien. Le mensonge, s'il n'est pas une habitude invétérée chez Wilfrid, peut me mettre à même de lui rendre d'immenses services.

Inutile de dire qu'Emilia ne se plaçait pas à ce point de vue : — Je ne sais qu'une trahison irrémissible, s'écria-t-elle, pressant ses mains l'une contre l'autre dans cette espèce d'exaltation où les premières inquiétudes portent naturellement un cœur novice. Lady Charlotte, qui l'avait trouvée si étrangement calme jusque-là, se vit en face d'une force inconnue, qui était pour elle tout à la fois un irritant défi, une menace imposante. Elle se sentait dépourvue de cette puissance mystérieuse, et, magnanime d'instinct, — sans l'être toutefois au degré supérieur, — elle n'avait pas la ressource de mépriser, comme chimérique, la grandeur qu'elle ne pouvait atteindre : don fatal, qui chez la plupart des êtres humains arrête le developpement de l'âme et sa croissance normale.

X.

Une certaine émotion régnait au foyer de la danse, lorsque le lieutenant Wilfrid, — qui était venu dîner à l'*Army and Navy-Club*, et de là s'était laissé entraîner par un de ses camarades jusque dans les coulisses de *Queen's Theatre*, — fit son apparition au milieu du corps de ballet.

— Qu'y a-t-il donc, et que signifie ce remue-ménage? demandèrent les deux jeunes gens à l'une des plus jolies ballerines.

— C'est Marion, répondit-elle négligemment, qui fait une scène à son Grec. Je ne sais vraiment quelle idée lui prend à son âge, et avec deux petites filles, d'aller s'amouracher d'un millionnaire pareil au point d'en être jalouse.

Ceci était une flatterie indirecte à l'adresse des deux beaux jeunes

gens; mais elle fut perdue pour Wilfrid, qui venait d'apercevoir M. Périclès étalé sur un divan, les yeux à demi clos et faisant semblant de dormir. Une nymphe déjà un peu mûre, et d'un embonpoint inquiétant pour son avenir chorégraphique, l'accablait d'invectives passablement exorbitantes. Wilfrid, en les écoutant, ne put s'empêcher de songer à ce qu'il s'était quelquefois permis d'appeler la « vulgarité » d'Emilia. — Vous faites le sourd, criait la mégère en jupon de gaze. Vous attendez que la sonnette du régisseur vous débarrasse de moi... Contemplez donc, mesdames, contemplez l'innocence endormie!...

M. Périclès opposait avec succès à toutes ces interpellations furibondes un sommeil de commande, mais pris, comme on dit, sur nature. Pas un muscle ne bougeait sur son visage, et sa respiration, parfaitement régulière, ne trahissait pas le moindre trouble intérieur. Seulement, lorsque la sonnette eut annoncé l'entrée en scène, il se permit d'entr'ouvrir les yeux. La belle Marion, qui guettait ce moment, reparut aussitôt devant lui. — Je vous y prends, criait-elle en fausset. Vous ne direz plus que vous dormez. Sur un signe de Periclès, un des employés en sous-ordre lui notifia qu'il était temps de se rendre à son poste. — Qu'on attende! on attendra! criait la danseuse exaspérée; puis, forçant sa voix à mesure qu'on l'entraînait plus loin : — Nous verrons, ajouta-t-elle, nous verrons, abominable satrape, si vous oserez partir avec cette petite fille... Je connais son père, moi aussi... Je l'ai vu à l'orchestre, et je lui parlerai... je parlerai au vieux Belloni... La voix se perdit entre deux *portans*. Le Grec s'était levé à ces derniers mots, las de contenir sa colère. En courant à la porte, il y trouva Wilfrid, qui, la tête penchée, l'oreille au guet, cherchait à saisir encore quelques paroles. Le premier mouvement de Périclès fut de lui offrir une poignée de main, mais il se ravisa aussitôt, s'assurant d'un coup d'œil que cette politesse n'avait aucune chance d'être accueillie. — Comme il fait chaud! s'écria-t-il simplement.

— Vous trouvez? lui demanda Wilfrid. Voulez-vous que nous allions voir *ensemble* si on respire mieux là dehors?

— Non, mille grâces!... On est si vite enrhumé, répliqua le digne compatriote d'Ulysse, mis en garde par l'accent tout particulier de son jeune interlocuteur, dont la main se serait infailliblement levée sur lui sans l'officieuse intervention du jeune militaire en tiers avec eux.

— A propos, reprit-il aussitôt que les symptômes d'hostilité directe lui parurent définitivement évanouis, vous savez que votre père est malade. L'avez-vous vu ces jours-ci? Quant à moi, je n'ai pas encore réussi à le rencontrer. Ses nerfs étaient depuis quelques semaines dans un état déplorable. Peut-être cependant le verrons-

nous à Besworth, où je réunis quelques amis... Laissez-moi compter aussi sur votre présence.

Et, avec une révérence obséquieuse, il passa devant Wilfrid stupéfait. — Bravo! se disait-il. La colère du jeune homme est de bon augure. Un amant heureux ne se montrerait pas ainsi. Faisons en sorte maintenant, pour le bonheur de tous et pour la gloire de la Scala, que cette petite folle m'accompagne en Italie.

La fête donnée quelques jours après par M. Périclès sur les vastes pelouses de Besworth et présidée par les trois châtelaines de Brookfield fut pour elles un dernier triomphe, mêlé, il est vrai, de secrètes amertumes. Les ordres exprès de leur père, qui se rétablissait rapidement, et le leur mandait lui-même de Londres, purent seuls, avec l'inexorable consigne du médecin qui le soignait, les décider à figurer ainsi dans une réunion de plaisir quand elles le savaient souffrant et commençaient à deviner les anxiétés auxquelles il était en proie. Opposant aux désastres imminens un calme superbe, elles remplirent leur rôle de manière à conquérir de haute lutte les suffrages les plus rebelles, — ceux de lady Gosstree et de lady Charlotte comme ceux des *misses* Tinley elles-mêmes, qui séchaient de jalousie devant cet incontestable succès. Merthyr Powys et sa sœur étaient au nombre des hôtes, le premier tenant comme toujours, dans le groupe aristocratique, le haut bout de la causerie. Tracy Runningbrook et Freshfield Sumner rivalisaient de verve pour lui donner la réplique. Edward Buxley, posant en amoureux déconfit, harcelait Adela de ses assiduités malvenues, ce dont elle profita d'ailleurs pour lui signifier, au profit de sa sœur aînée, un congé définitif. Sir Twickenham Pryme ne savait comment s'expliquer la tristesse empreinte sur le beau front de Cornelia pendant qu'il gravitait autour d'elle, irréprochable satellite, en lui développant ses idées sur un problème d'économie politique. Qu'aurait-il dit, s'il eût appris qu'elle était uniquement préoccupée d'une catastrophe privée qui ruinait à jamais les espérances de M. Purcell Barrett? Elle avait appris en effet que le père de ce malheureux jeune homme, — après l'avoir rendu victime d'une excentricité qui touchait à la folie, — venait de le déshériter *in extremis*, pour le punir d'avoir imprimé une tache ineffaçable à leur écusson en gagnant sa vie comme organiste. Émue de pitié, réprimant à grand'peine les élans de son cœur, l'altière jeune fille eût voulu courir auprès de son *ami*, et plus d'une fois, torturée par le remords de l'avoir sacrifié à de tristes calculs, il lui arriva de songer avec une joie secrète au naufrage dont la fortune de M. Pole semblait menacée. — Si je devenais pauvre, se disait-elle, je serais libre.

Arabella se multipliait. Ce fut elle qui retint Wilfrid, lorsqu'à

peine arrivé il voulait repartir pour Londres, où de récentes investigations lui avaient fait retrouver enfin l'adresse de leur père. — Restez, lui dit Arabella, j'ai tout lieu de penser que nous le verrons. M. Périclès me l'a presque promis.

Tandis que le jeune homme hésitait encore, on le vint mander de la part de lady Gosstree, auprès de qui trônait lady Charlotte. Il se trouva dès lors prisonnier de guerre.

Au centre de l'orchestre, recruté dans l'élite des deux opéras et peuplé de figures italiennes, parmi lesquelles, sous une perruque énorme, se remarquait celle du vieux Belloni, Périclès, l'amphitryon de la journée, se démenait en *impresario* toujours mécontent. De temps à autre pourtant il regardait sa montre, et chaque fois échangeait avec Arabella des signes mystérieux. Ils étaient évidemment de complicité pour quelque surprise. En effet, à l'heure où les hôtes de Besworth, avertis par le soleil couchant, croyaient venu le moment de se retirer, les salons de l'étage inférieur, jusque-là soigneusement clos, — comme devaient l'être naturellement ceux d'une résidence occupée seulement pour un jour, — ces salons se manifestèrent dans tout leur éclat. Lustres et girandoles, candélabres dorés, porcelaines fleuries ornaient d'immenses tables où un magnifique ambigu sollicitait l'appétit des invités, soigneusement tenus jusqu'alors au régime des rafraîchissemens les plus élémentaires.

Alors que ce spectacle inattendu venait de susciter partout un tumulte d'admiration, une calèche rapidement menée s'arrêta au bas du perron principal. On en vit descendre le prince des *tenori* et la reine des *prime donne*, — Lindor et Norma, — couple brillant, uni, comme on sait, par d'autres nœuds que ceux d'une simple camaraderie. Quelques artistes d'élite habitués à les seconder arrivaient en même temps qu'eux. On se mit donc à table avec la perspective d'un concert de premier ordre. Le souper fini, comme les chants allaient commencer, M. Pole, à qui l'honnête commis Braintop donnait le bras, traversa les allées obscures du parc. Emilia marchait derrière eux, enveloppée d'un manteau de voyage, et ne songeant pas, cela était clair, à se présenter dans le salon. M. Pole au contraire avait conformé sa toilette aux règles de la plus scrupuleuse étiquette. Arrêtant à une centaine de pas du château ses deux compagnons : — Vous allez escorter miss Belloni jusqu'à Brookfield, dit-il au jeune commis; puis vous reviendrez me trouver ici. Une heure, une heure et demie tout au plus vous suffira. — Ceci dit, il pénétra dans le salon, où ses jambes vacillantes le portèrent tant bien que mal, mais où sa présence fit une certaine sensation, car elle démentait plus d'une rumeur sinistre. Wilfrid lui tendit la main avec une aisance familière que lady Charlotte ap-

précia très haut, elle qui connaissait le véritable état des choses. Les trois dames de Brookfield, se réglant sur leur frère, accueillirent le pauvre vieillard avec une majestueuse sérénité, tempérée de quelque tendresse involontaire.

Emilia cependant n'était point partie. Le regard tendu vers les croisées étincelantes, elle croyait parfois y deviner, parmi toutes ces silhouettes mobiles, la taille fine et le port élégant de son bien-aimé. Tout à coup le silence se fit; une voix s'éleva qui la tint littéralement clouée au sol : c'était celle de la *diva*, que d'importuns applaudissemens couvraient trop souvent au gré de l'enfant émerveillée. — Pourquoi, s'écria-t-elle imprudemment, pourquoi ne se contentent-ils pas de l'écouter au lieu de faire tout ce tapage? Peu à peu envahie par un double délire, Emilia se sentait pénétrée d'admiration, dévorée de jalousie. La *diva* chantait mieux qu'elle, et Wilfrid écoutait cette femme! Une pensée lui vint aussitôt : — Comme il serait heureux de m'entendre! — Et, profitant d'une pause, elle lança aux échos le début de cet air composé par elle, qui devait inévitablement avertir Wilfrid de sa présence :

Prima d'Italia amica!...

Même elle eut soin d'insister tout exprès sur la dernière note pour s'assurer qu'il ne pût s'y méprendre.

Une voix bien connue s'éleva au même instant derrière elle, parodiant outrageusement la note ainsi prolongée. — Vous voilà donc retrouvée, petite peste! répétait le vieux Belloni, chez qui une certaine susceptibilité d'artiste exaspérait encore l'irritation paternelle.

Braintop voulut intervenir, mais devant une revendication positive des droits paternels il ne trouva plus un mot à dire.

— Wilfrid! Wilfrid! cria par deux fois la pauvre Emilia, tandis que son père l'entraînait avec lui.

Wilfrid avait bien entendu le premier appel, si indirect qu'il pût être, mais sans oser bouger, maintenu à sa place par une sorte d'embarras que ne diminuait point le regard impérieux, interrogateur de lady Charlotte Chillingworth. Quand il entendit son nom par deux fois répété avec l'accent d'une invocation désespérée, il se leva pourtant, et fit quelques pas vers la porte du salon. — Restez! lui cria son père d'une voix altérée par l'impatience. Je vous ordonne, je vous prie de rester, ajouta-t-il en atténuant l'expression de sa volonté, plus certain dès lors de ne pas la voir méconnue. Sa pâleur du reste, l'ébranlement de ses nerfs donnaient à redouter une nouvelle crise du mal à peine conjuré.

Wilfrid hésitait pourtant, et paraissait même disposé à désobéir; mais il ne s'éloignait qu'à regret et avec remords. Lady Charlotte

s'était glissée près de lui. — Prenez garde, lui dit-elle, votre père se meurt... Allez à lui, je me charge d'Emilia.

XI.

Au risque d'une redite, plaignons-nous encore de rencontrer en face de nous certaines vérités presque inacceptables, ou du moins très difficiles à faire admettre. Lady Charlotte, en courant à la rescousse d'Emilia, — que du reste elle ne put rejoindre, — obéissait à un sentiment de pitié sincère, et cependant elle ne songeait pas le moins du monde à se désister de ses « droits » sur Wilfrid. Épris d'une autre qu'elle, il aurait dû lui sembler méprisable et haïssable; mais elle l'avait trouvé réellement beau dans ce moment critique où il balançait entre son père mourant et sa maîtresse qu'on enlevait. — Voilà, se disait-elle, comme il est bon d'être aimée! — Et, saisie d'une ardente soif, — soif excusable quand on approche de trente ans et qu'on joue pour ainsi dire son dernier va-tout, — elle se sentait disposée à soulever des montagnes pour conquérir un cœur dont peut-être elle s'exagérait le prix. Parfois, il est vrai, quelque scrupule importun venait l'assaillir au milieu de ses rêves d'avenir et d'ambition. Elle hésitait, malgré son audacieux mépris des idées reçues, devant l'étrange rôle dont elle allait affronter de gaîté de cœur les hasards de toute espèce, le ridicule presque inévitable; mais l'expérience qu'elle avait du caractère de Wilfrid l'encourageait à tout braver. Aujourd'hui, sans nul doute, il lui préférait sa rivale, et, libre de tout engagement, il sacrifierait à ce juvénile, à ce passager enthousiasme, l'attrait plus sérieux qui peu à peu l'avait mis sous le joug de la fière lady, les chances d'avenir qu'il la devinait capable de lui procurer; mais fallait-il s'arrêter à un pareil obstacle, issu d'un caprice des sens, et qu'un nouveau caprice détruirait peut-être en quelques jours? — Qu'il fasse l'insigne folie de l'épouser, se disait lady Charlotte, et je ne lui donne pas six mois pour regretter amèrement son erreur. Qu'il devienne mon mari, à telles conditions que ce soit, je lui ferai alors une destinée si brillante et si active, je déploierai pour le mettre en valeur tant de zèle et de dévouement, il trouvera si bien dans sa compagne un autre lui-même, je lui rendai tellement intelligible cet « égoïsme à deux, » fondement assuré des passions durables, qu'un jour, et bientôt sans doute, il m'aimera... mieux encore qu'il ne l'aime. — Espérance flatteuse aux rayons de laquelle se dilatait voluptueusement cette âme énergique, et la dernière qui pût luire sur l'horizon de sa vie maintes fois désenchantée!

Les pensées secrètes de Wilfrid contrastaient étrangement avec celles de lady Charlotte. Pour les bien définir en peu de mots, une

comparaison nous sera sans doute permise. Qu'on se figure donc un homme libre encore, mais à qui sa conscience reproche un crime, introduit par hasard dans un cachot. La porte est ouverte, il peut sortir; mais son imagination, exaltée par le remords, lui fait craindre d'attirer sur lui l'attention du geôlier. « S'il m'aperçoit, pense-t-il, la terrible porte se fermera sur moi, les verrous seront poussés, et me voilà prisonnier pour le reste de mes jours. » On devine, sans qu'il soit besoin de les expliquer, le malaise, l'embarras, les anxiétés morales d'une situation pareille. Le seul moyen d'en sortir, — et celui-là presque impraticable pour un homme de l'âge de Wilfrid, non encore bronzé, endurci, corrompu par la pratique des intrigues mondaines, — c'était de revenir sur cent aveux discrets, cent déclarations en sourdine, qui, pour n'être pas officielles, n'en avaient pas moins reçu un favorable accueil, et dont on ne se pouvait dédire sans une sorte de déloyauté. On n'encourt pas volontiers le mépris de ceux qu'on respecte, et lady Charlotte n'avait jamais laissé à Wilfrid le droit de la mésestimer. Néanmoins, sans se compromettre un instant, cette personne, plus habile et plus expérimentée que lui, l'avait amené au point de ne pouvoir plus, sans trahison, disposer de lui-même. Il était dans un réseau formé de soies imperceptibles, mais solides, et dont il eût fallu déchirer le tissu à grands coups d'éperon, comme Charles XII à Bender déchira la robe du grand-vizir; mais tout le monde n'est pas Charles XII, et Wilfrid, nous le savons, était un peu comme tout le monde.

Son père, dont la santé n'avait heureusement pas empiré, mais chez lequel la moindre contrariété pouvait déterminer une crise funeste, lui prescrivait de donner suite à la promenade maritime dont l'achat récent du yacht fournissait le prétexte. Lady Gosstree y servirait de chaperon à lady Charlotte, qui, par surcroît de précaution, avait amené à bord un frère plus jeune qu'elle et fort lié avec Wilfrid Pole. Des trois dames de Brookfield, Adela seule était embarquée, Cornelia n'ayant pas voulu quitter leur père, bien que les soins d'Arabella, la ménagère par excellence, dussent amplement suffire au pauvre vieillard valétudinaire. Le plus surprenant de ces arrangemens ne fut pas après tout le parti pris de Cornelia, bien qu'il donnât lieu à quelques interprétations plus ou moins désobligeantes, mais la conduite de son quasi-fiancé sir Pryme Twickenham, qui, au lieu de rester à Brookfield adorateur assidu, imagina de se rendre au bord de la mer sous prétexte de santé, puis de monter à bord du yacht, où se trouvait la cadette des *misses* Pole. Il y trouva Georgiana Ford et Merthyr Powys, ces derniers fort attentifs aux moindres démarches de Wilfrid. Sans avoir échangé aucunes confidences positives, le frère et la sœur comme à l'ordinaire s'étaient compris; Georgiana savait maintenant à quoi s'en tenir sur

le vif intérêt que Merthyr manifestait en toute occasion pour la mystérieuse destinée d'Emilia, et tâchait d'accoutumer sa pensée à la situation nouvelle que lui faisait un entraînement dont elle l'avait cru pour jamais affranchi. Le vieux Belloni appartenant à une organisation secrète formée par l'exilé Marini, et dont Georgiana elle-même faisait partie, elle avait pu s'assurer qu'on y avait fait entrer Emilia, et qu'habitué à mettre en œuvre les élémens les plus divers, Marini la destinait à une mission sur le continent. Merthyr, informé par elle de ce détail important, n'en avait point paru autrement satisfait. — Les femmes, disait-il, devraient rester étrangères à de pareilles combinaisons, — sur quoi sa sœur lui fit remarquer qu'il n'avait pas manifesté le même scrupule quand, pour lui complaire, elle s'était fait initier. Du reste, à partir de ce moment, une correspondance active s'établit entre Marini et Georgiana; on devine quel pouvait en être le sujet.

On débattait un jour, à bord du yacht, après plusieurs relâches, sur la route à tenir désormais. Lady Charlotte et par conséquent Wilfrid votaient pour les côtes du Devon. Georgiana, sur ces entrefaites, reçut une dépêche télégraphique. — Nous irons à Douvres, — dit-elle tranquillement. Lady Charlotte protesta contre cette décision, mais Wilfrid s'abstint cette fois de lui prêter secours, et lady Gosstree, qui avait un certain faible pour ce beau cavalier en même temps qu'une grande déférence pour la sœur de Merthyr, trancha la question en faveur de Douvres. Là s'était accompli, peu de jours avant leur arrivée, une espèce d'*imbroglio* passablement bizarre. Belloni et sa fille, arrivés par le *South-Eastern railway*, étaient allés sur la jetée de l'amirauté, où se rencontra, — par hasard croyaient-ils, mais en réalité par les soins de miss Ford, — un de leurs compatriotes embusqué sur leur passage, et qui les invita poliment à dîner avec lui à l'hôtel du *lord Warden*. Le vieux musicien, à qui on avait prodigué rasades sur rasades, fut facilement entraîné à manquer le départ du paquebot qui devait le porter sur la côte de France. Pendant qu'il s'oubliait ainsi, le télégraphe jouait, miss Ford était prévenue, et le tout-puissant Marini, cédant à ses pressantes instances, se hâtait d'accourir en personne pour contremander le voyage de ses deux émissaires, qu'on avait tout à coup perdus de vue, soit qu'il les eût ramenés à Londres, soit qu'il les eût momentanément abrités dans quelqu'un de ces *dessous* à l'usage de sa mystérieuse politique.

Les choses en étaient là quand le yacht parut en vue du fameux *rocher de Shakspeare*. Wilfrid mit un empressement marqué à sauter dans la première des deux embarcations qui vinrent chercher les passagers pour les conduire à quai. Lady Charlotte ne contraria aucunement cette manœuvre suspecte; mais tout en repoussant

d'une main tremblante le canot où il lui offrait de prendre place, elle le suivait d'un regard assez peu cordial, et qui n'exprimait pas la confiance la plus absolue. Venue à terre une heure ou deux après lui, elle se sépara hardiment de lady Gosstree, et, s'autorisant de ce qu'elle avait son frère pour cavalier, alla s'installer dans un autre hôtel que celui où le reste des passagers du yacht avaient élu domicile, — moins Wilfrid cependant, dont on n'avait plus de nouvelles depuis le débarquement. Merthyr Powys l'avait seulement aperçu échangeant sur la jetée une poignée de main avec M. Périclès, lequel montait sur le *packet* à destination de Calais. — Jamais je ne les avais vus de si bon accord, disait-il à sa sœur avec un accent où perçait quelque ironie, et le dernier mot de Périclès, accompagné d'un grand éclat de rire, a été celui-ci : « Bien des gens émigrent avec les hirondelles; quant à moi, tout frileux que vous me connaissez, je ne poursuis que les rossignols. » Là-dessus, Wilfrid s'est égayé lui aussi, et du meilleur de son cœur. Ne vous semble-t-il pas, Georgiana, qu'il en avait le droit?

Le lendemain au soir, après une journée sans doute bien employée de part et d'autre, Wilfrid et lady Charlotte rentraient, entre sept et huit heures, dans leurs résidences respectives; mais le premier revenait seul et le front chargé de soucis, la seconde était radieuse et en compagnie d'une autre femme qui semblait la suivre à regret. Deux heures plus tard, Wilfrid lisait avec un étonnement, une émotion indicibles, le premier billet que lady Charlotte lui eût jamais écrit. — « Il faut, lui disaient ces deux lignes tracées à la hâte et presque indéchiffrables, il faut que je vous parle sans retard. Venez au *Clarence*, et sur-le-champ. Vous m'y trouverez absolument seule. »

Que se passe-t-il d'inoui? pensa Wilfrid, pour qui cette audacieuse démarche de la part d'une pareille femme était comme une énigme insoluble; mais il n'y avait pas à réfléchir. L'obéissance était de devoir strict, et d'ailleurs, dans les explications que cette entrevue à une heure aussi tardive pouvait amener, pourquoi l'occasion ne s'offrirait-elle pas de recouvrer sa liberté?... Cette pensée donnait quelque chose de joyeux à sa physionomie et à ses allures, tandis qu'il courait au singulier rendez-vous donné par l'impérieuse Charlotte. Une lettre d'Arabella, reçue le matin même, ne laissant plus aucun doute sur la situation critique de la maison Pole et compagnie, l'honneur lui prescrivait de ne point dissimuler à lady Chillingworth le bouleversement probable, la catastrophe imminente dont elle aurait à subir les chances. Était-il probable qu'elle s'y résignât? — Non, non, se répondait-il, répétant à son insu les paroles de sa sœur Cornelia. Je suis pauvre, donc je suis libre. Maintenant, ajoutait-il, épouserai-je Emilia? — Ici ses idées

perdaient quelque peu de leur netteté, troublées par un conflit de sentimens affectueux et de vues mondaines. — Quel singulier couple nous ferions, s'écriait-il intérieurement. Pour rien au monde, je ne la laisserais monter sur le théâtre, et dans un pauvre cottage, ou bien sous ma tente de lieutenant, sans même un pauvre piano dont elle pût s'accompagner, que deviendrait ce gentil rossignol?

Introduit sur-le-champ près de lady Charlotte, il débuta, tout embarrassé, par une sotte question : — Vous êtes seule?

— Certainement, lui répondit-elle avec un petit rire strident... Vous le voyez de reste... Mais soyez tranquille, j'ai fait prévenir Georgiana Ford, qui viendra partager avec moi la chambre voisine. Toutes convenances ainsi seront scrupuleusement gardées.

Wilfrid laissait percer quelque trouble. Il se rapprocha de la fenêtre ouverte, donnant sur le port, où la vue de son yacht, immobile sous les clartés de la lune, l'attrista un moment — Affaire finie, se disait-il. Puis, machinalement, il se dirigeait du côté d'une porte entre-bâillée, comme pour la fermer aussi : — Ma chambre à coucher, lui dit tranquillement lady Charlotte, et cet avis sacramentel le fit reculer de trois pas.

— Vous avez l'air inquiet, reprit-elle... Avant d'aborder tout autre sujet, laissez-moi vous demander si vous auriez reçu quelque fâcheuse nouvelle.

— En effet, répondit-il avec une négligence un peu affectée, les nouvelles d'aujourd'hui ne sont pas bonnes. Un lieutenant au service de la reine doit-il, selon vous, se regarder comme ruiné lorsqu'il est strictement réduit à sa paie?

— Il lui est permis de le croire, répliqua lady Charlotte sans ajouter un mot de plus et sans manifester aucune espèce de curiosité sur ce qui pouvait donner lieu à une pareille question.

Wilfrid fut en quelque sorte humilié de ce beau sang-froid. — Je serais tenté de me le dissimuler, continua-t-il, pour n'avoir pas à me représenter les conséquences probables d'un pareil événement...

— Sinistre préambule! interrompit Charlotte, qui s'était enfin levée de son fauteuil... Voyons, votre famille est ruinée? positivement, absolument ruinée?

— J'ai tout lieu de le craindre.

— Et vous ne le savez que d'aujourd'hui?

— D'aujourd'hui seulement.

— Eh bien! moi, j'étais mieux informée... Vous ne m'apprenez rien de nouveau... Il y a un grand mois que je suis au courant de tout ceci.

— Douteriez-vous par hasard de ma bonne foi, de mon honneur?

— Rien au monde, — entendez-moi bien, — rien au monde ne m'en ferait douter.

— Vous le saviez? reprit-il après un silence.

— Je le savais... Comment? Peu vous importe; mais je n'ai pas cru qu'il me convînt d'aller au-devant de vos confidences à ce sujet. Du reste j'y comptais, ajouta-t-elle, adoucissant le timbre métallique de sa voix. Entre amis, on ne se cache rien.

— *Entre amis?* nous le sommes donc toujours?

— A cet égard, un malentendu me semble impossible.

Le malheureux, partagé entre la reconnaissance qu'il avait à exprimer et le souvenir des phrases dont il comptait se servir pour se ménager une « sortie » de bon goût, ne savait plus que dire, et balbutiait d'une façon désespérante. Sa terrible interlocutrice lui vint charitablement en aide : — Implorez-vous, lui dit-elle, la permission de tenir notre engagement pour nul et non avenu?

La porte de la prison s'ouvrait toute grande, et le geôlier disparaissait, au moins jusqu'à nouvel ordre; mais il fallait avoir le courage de franchir le seuil, et cela sans hésitation, sans phrase, sans madrigaux. Wilfrid se noya dans une période sentimentale, tout en contemplant lady Charlotte, dont il analysait les traits et la physionomie avec une amertume critique. Au surplus, même en ce moment, la franchise éclatante de son regard le fascinait encore.

— Le monde jugera peut-être mal ce que j'ai à vous dire, interrompit-elle, abaissant sur ces yeux si expressifs des paupières qui semblaient légèrement humides, mais rien de ce que vous auriez à m'apprendre ne me ferait changer à votre égard... Quant à vous, liberté complète. Vous n'avez qu'à vouloir, et tout est fini. Voilà, j'espère, de la franchise.

Wilfrid, nécessairement pénétré de reconnaissance, en était pourtant à cette réflexion qu'avant le mot « engagement » prononcé par lady Charlotte elle-même, il n'existait entre eux aucun lien dont on ne pût se débarrasser moyennant quelques précautions diplomatiques.

— Sachez d'abord, reprit-elle, que je n'ai pas de dot... ou, pour préciser un chiffre, ce qui vaut mieux, je possède, en tout et pour tout, un millier de livres sterling. Les avoir conservées dans une position comme la mienne peut passer pour une espèce de miracle, et donnerait une haute idée de ma prudence à bien des gens avisés. Je ne parle pas, cela va sans le dire, de quelques écrins assez bien garnis. En revanche, mes habitudes sont simples. Monter à cheval m'est agréable, mais je m'en passe aisément. Un château me plaît, je me contente d'une maisonnette. J'aurais volontiers un chef de cuisine venu de France, mais je dîne tout aussi volontiers avec un seul plat. La vie de salon ne m'est pas antipathique, mais je consentirais sans peine à ne sortir que si j'étais battue par mon mari.

Wilfrid, se penchant sur la main qu'elle lui avait laissé prendre,

et baisant cette main aristocratique, murmurait tout bas : — Un pauvre lieutenant!...

— Comptons pour rien votre grade, reprit lady Charlotte avec une assurance hautaine. Mon crédit suffira pour vous ouvrir l'accès de la carrière diplomatique. Que vous restiez ou non sur les cadres de l'armée, l'Orient offre mille occasions de se distinguer comme envoyé militaire. Nous prendrons d'ailleurs ce qu'on nous offrira, quittes à vivre simplement.

— Vous faire descendre si bas!... s'écria Wilfrid, que tant de sincérité, tant d'abnégation diminuaient à ses propres yeux.

— Si bas? répéta lady Charlotte en posant le bout de ses doigts effilés sur l'endroit où devait battre le cœur qu'elle voulait gagner de haute lutte; puis, comme étonnée de sa hardiesse, elle rougit.

— Il est donc bien vrai que vous m'aimez! murmura Wilfrid ébloui.

Ils étaient là, face à face : l'homme, indécis, irrésolu, pris à son piége, séduit par quelques brillantes perspectives, se demandant où il trouverait assistance plus certaine et plus utile, lumière plus invariable, guide plus expert; la femme, au contraire, courageuse et marchant au but sur des charbons ardens, sans hésiter, sans sourciller, décidée à tout, mais par-dessus toute chose décidée à vaincre, belle de ses anxiétés secrètes, de sa fierté un moment soumise, de cette ardeur troublée que pour la première fois elle ne songeait plus à réprimer, armée d'un sourire désespéré que trahissaient la moiteur de ses mains et l'éclat mouillé de ses grands yeux bleus... Pour qui parier? je vous le demande.

— L'amour dans le mariage vous semblait, je crois, du superflu? demanda Wilfrid d'une voix beaucoup plus caressante. Je vous préviens que je ne suis pas de cet avis.

— Peut-être ne me suis-je pas exprimée aussi nettement que vous le dites; mais enfin, voyons. Exigez-vous que l'amour soit égal des deux côtés? Et si un seul des contractans en apporte assez pour deux, cela ne suffit-il pas?... Cela étant, je me regarderai comme dispensé d'examiner votre quote-part.

Cette flatterie, d'une délicatesse un peu subtile, méritait un accusé de réception. Wilfrid serra vivement la main qu'il tenait encore. — Est-ce là répondre? reprit Charlotte.

— Doutez-vous de moi? répliqua Wilfrid.

— Franchement je le pourrais, si vous n'étiez jamais plus catégorique... Nous changeons de rôle, je vous en avertis.

Encore une fois ramené au pied du mur, Wilfrid termina une protestation équivoque par ces mots, prononcés cependant avec une certaine chaleur : — Ma présence ici ne répond-elle pas à votre question?

— Par l'affirmative, n'est-ce pas? lui demanda Charlotte, qui s'était rapprochée de lui comme pour lui glisser ces mots à l'oreille. Elle n'avait maintenant qu'à se pencher un peu plus, à le frôler de l'épaule, pour obtenir de lui un aveu beaucoup plus explicite, beaucoup plus tendre. Si elle hésitait encore, ce fut générosité pure. Voyant que Wilfrid cherchait en vain le mot de cette situation critique : — Vous craignez, n'est-ce pas, que je ne doute de vous? reprit-elle; mais vous-même, êtes-vous bien convaincu d'avoir en moi la compagne qu'il vous faut?

— Certes! dit-il. Courage, dévouement, rien ne vous manque. Vous êtes de l'acier le mieux trempé.

— Acier me plaît, et je vous remercie de cette comparaison guerrière... Vous verrez, mon féal chevalier, quelle bonne épée je serai dans vos mains.

— Je ne lui demanderais que d'être un peu plus souple, ajouta Wilfrid. Ce cou-là (et il le désignait du bout de son petit doigt) ne semble vraiment pas disposé à subir le joug.

— Il peut plier cependant, mais pour qui m'aime.

— Pour moi donc?

— Oui, si vous m'aimez... Si vous m'aimez, répéta-t-elle en s'éloignant de Wilfrid au moment où le mot décisif allait sortir de ses lèvres. Il n'en fut pas moins prononcé, mais sans un élan aussi vif, et sur le ton du reproche.

— Vous le savez bien, froide statue, que vous êtes adorée!

— Le suis-je seule? On m'a dit le contraire, je vous en préviens; mais je n'ai aucune foi dans ces commérages. Ce n'est pas vous qui auriez trahi à ce point les devoirs hospitaliers. Au surplus, si quelque caprice vous avait un moment détourné de moi, un simple désaveu me le ferait oublier. Tenez, voici mes deux mains; prenez-les, et rassurez-moi!... Miss Belloni...

— Je n'ai jamais aimé miss Belloni, dit Wilfrid, qui commençait à perdre son sang-froid, et j'appartiens tout entier à Charlotte Chillingworth. Désarmez donc, fière amazone! ajouta-t-il, essayant de l'attirer à lui; mais les bras seuls de l'altière *lady* cédèrent à ce léger effort : son cou demeura inflexible, sa tête plus que jamais resta rejetée en arrière. Tout à coup les mains qu'il tenait emprisonnées cherchèrent à fuir l'étreinte de ses doigts brûlans, et comme elles rencontraient une résistance invincible : — Pour l'amour de Dieu, s'écria Charlotte, épargnez, épargnez cette enfant!

Emilia était debout sur le seuil de la porte.

E.-D. Forgues.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

THÉODORE II

ET

LE NOUVEL EMPIRE D'ABYSSINIE

II.

LA POLITIQUE DU NÉGUS DEPUIS 1861. — SES RAPPORTS AVEC L'EUROPE.

I.

Au printemps de 1861, le négus Théodore II, vainqueur d'un soulèvement qui ne tendait à rien moins qu'à démembrer son empire (1), était arrivé au faîte de sa puissance matérielle et morale. Les difficultés extérieures n'existaient pas encore; les résistances intérieures s'étaient effacées devant le prestige d'une victoire d'autant plus brillante qu'elle avait été plus disputée. Parmi les grands chefs indigènes, nul ne se sentait de force à relever le drapeau de Negousié; il ne restait plus que deux amis du malheureux prétendant, qui, aux extrémités de l'Abyssinie, tâchaient de se faire oublier : c'était Tedla-Gualu dans le Godjam, et dans le Hamazène *dedjaz* Mered, qui avait vaillamment défendu cette province contre les grands officiers impériaux de la frontière. Mered sut si bien se cacher qu'à partir du mois d'août 1861 on ne le voit mêlé à aucun des événemens politiques de l'empire, et que le négus finit par lui accorder généreusement son pardon. Quant à Tedla-Gualu, sa résistance devait être plus sérieuse, mais elle ne se manifestait pas encore au moment dont nous parlons.

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre.

Porté par un courant d'opinion irrésistible, salué comme le représentant de l'ordre et de l'unité de l'empire, Théodore II était dans une situation des plus favorables pour appliquer à son peuple des emprunts faits à l'Europe avec prudence et discernement. Le petit nombre d'hommes qui s'intéressaient chez nous aux affaires de l'Abyssinie s'attendaient en quelque sorte à voir surgir à Gondar un Pierre le Grand africain. Songea-t-il lui-même sérieusement à jouer ce rôle? Il est permis d'en douter quand on se rappelle ses commencemens. Le négus se persuadait à tort que l'Abyssinie était assez riche de son fonds historique pour puiser dans son passé les élémens de son progrès futur. Ce système, qui flattait vivement le patriotisme abyssin, ne pouvait être combattu que par l'influence d'un conseiller européen intelligent, dévoué, assez courageux pour dire en face au négus la vérité, assez aimé de lui pour la lui faire accepter. Radama Ier, à Madagascar, avait trouvé un pareil homme dans un simple matelot breton, Coroller, qu'il fit prince de Tamatave, et lui avait dû en partie sa grandeur. La mort de M. Bell avait malheureusement enlevé à Théodore le seul homme qui aurait pu lui rendre les mêmes services. La politique du négus, livré à lui-même, s'appuyait donc sur cette base, que la renaissance de l'empire abyssin exigeait la revendication des anciennes frontières, — utopie presque aussi irréalisable que le serait pour la Turquie la revendication de ses limites de la fin du XVIe siècle. Ce programme devait l'armer nécessairement contre un gouvernement bien organisé, l'Égypte, et contre un peuple mal organisé, mais tenace et belliqueux, les Gallas. Les dernières années du règne de Théodore, que je vais raconter d'après mes souvenirs, nous le montrent en effet tournant son activité inquiète tantôt contre l'Égypte, tantôt contre les Gallas, quand il ne guerroie pas contre les chefs des pays frontières de l'empire, tels que le Godjam, où s'était retiré Tedla-Gualu.

Les causes de rupture avec l'Égypte étaient nombreuses, et tenaient surtout à des circonstances géographiques. La nature avait nettement tracé la limite des deux états; mais au pied du dernier gradin qui mène au plateau abyssin, sous la latitude de Khartoum et de Massaoua, vivent cinq ou six tribus de pasteurs descendus de l'Abyssinie il y a deux ou trois siècles, probablement par suite d'un accroissement excessif de population, et qui reconnaissent nominalement la suzeraineté de l'empire éthiopique, *manghesta Aithiopiya*. Les Turcs, conquérans de la Nubie en 1820, ont profité de la position excentrique de ces tribus, bien plus voisines des garnisons égyptiennes que de Gondar, pour les assujettir à leur joug. Saïd-Pacha, en 1856, avait promulgué en leur faveur une série de règlemens sages et protecteurs que la rapacité des agens égyptiens fit

passer à l'état de lettre morte, et les populations, à qui l'administration éclairée et vraiment civilisatrice d'Arakel-Nubar (1) et de son successeur Hassan-Bey avait fait espérer des jours meilleurs, retombèrent entre les mains de satrapes vénaux, et virent les impôts et les réquisitions se grossir arbitrairement chaque année. De là une sympathie chaque jour croissante pour le gouvernement de Théodore II; mais les préfets abyssins de la frontière, au lieu d'entretenir ces bonnes dispositions en vue des éventualités à venir, protestent à leur façon assez stérilement contre la conquête musulmane en frappant ces malheureuses populations d'un pays aussi vaste que le Portugal de razzias fréquentes, rapides et meurtrières Pour comble d'embarras, il s'est établi au beau milieu de ces peuplades, à sept étapes de Gondar, un camp de réfugiés égyptiens commandés par un homme très connu dans l'Afrique orientale, Oued-Nimr, le fils de ce *roi-panthère* dont nous avons raconté, il y a trois ans (2), la dramatique existence. Héritier fidèle des haines paternelles, Oued-Nimr a réuni autour de lui, dans sa ville de Maï-Gowa, les nombreux Bédouins à qui le joug égyptien paraît trop dur à porter : il dirige d'incessantes razzias contre les tribus arabes soumises au vice-roi, et quand il se trouve serré de trop près, il monte sur le plateau abyssin, où le négus lui a donné le fief assez important de Kabhta (Cafta). En mai 1860, lors de mon arrivée en Afrique, Oued-Nimr, s'intitulant général au service du négus, avait fait un brillant coup de main contre la tribu des Choukrié, la plus puissante des tribus arabes du Nil, et avait réclamé, au nom de Théodore II, l'impôt de toute la Haute-Nubie. Le gouverneur de Khartoum avait répondu à cette bravade par une pointe hardie sur Maï-Gowa, qui avait été brûlé, et Oued-Nimr, battu dans un combat sans importance, avait remis sa vengeance à des temps plus favorables. En résumé, l'attitude des deux états, Égypte et Abyssinie, était en 1861 celle de deux voisins fort aigris l'un contre l'autre, mais qui hésitent à ouvrir des hostilités sérieuses, et ne se combattent guère que par des proclamations inoffensives.

Le grand souci du négus, c'était d'en finir avec les Gallas. J'ai parlé ailleurs (3) de ce peuple mystérieux, frère de l'Abyssin par les traits du visage et par le caractère moral, et que les derniers voyageurs ont trouvé établi jusque sous l'équateur, au bord des grands lacs nilotiques. Sortis depuis trois siècles des plaines où coule le Webi (un immense fleuve demi-fabuleux qui attend encore

(1) Frère de ce Nubar-Pacha que la question de l'isthme de Suez amenait récemment à Paris. Arakel-Nubar est mort préfet de Khartoum il y a six ans.

(2) Voyez la *Revue* du 15 février 1862.

(3) Voyez la *Revue* du 15 février 1862.

son *discoverer*), ils ont envahi comme une marée montante l'empire trop vaste des négus en décadence, et réduit à quatorze le chiffre des quarante-deux *royaumes* dont s'enorgueillissait la monarchie. Ils y ont fondé à leur tour de nombreux états, monarchiques comme le Gouderou, républicains comme le Djimma, mais faibles par leur isolement et l'absence de tout lien fédératif. Au milieu de cette invasion barbare ont surnagé cinq ou six royaumes abyssins, à qui une tradition confuse conserve le nom de chrétiens, mais que leur séparation du grand tronc abyssin a rejetés vers la barbarie : ce sont entre autres le Gindjero, le Gouragué, le Kaffa, qui a donné son nom à la fève précieuse que l'Europe continue à lui acheter sous le nom impropre de café moka (1). Le négus, qui n'a jamais accepté la prescription pour aucun des démembremens anciens de l'empire abyssin, avait hautement annoncé l'intention, quand les troubles civils seraient apaisés, de reconquérir tous ces royaumes à peine réels, le Gindjero, le Bahargamo et tant d'autres, dont les noms errent sur nos cartes au gré de mille hypothèses, et de rendre tributaires le Kaffa et l'Enarea. En attendant, il lui fallait se rabattre sur la fraction du peuple galla qui, entrée comme un coin dans les entrailles mêmes de l'Abyssinie, était un obstacle permanent à l'unité territoriale : c'étaient les Ouollos, déjà si rudement éprouvés six ans auparavant. Après la mort d'Adara Billé, ils s'étaient organisés sous la direction d'un ancien page du négus, le jeune prince Béchir, chez qui le patriotisme avait fait taire la reconnaissance. Béchir avait profité des troubles du Tigré pour ravager sans pitié les provinces chrétiennes. Théodore, débarrassé de Négousié, marcha rapidement, dès 1861, vers la rivière du Bachilo, remporta quelques succès, mais s'enferra dans une guerre de détails où l'ennemi, grâce à son excellente cavalerie et à un terrain défavorable à l'envahisseur, finit par avoir le dernier mot. Le négus dut reculer sur Debra-Tabor. Son énorme armée, mourant de faim et de fatigue, couvrit les routes de malades et de blessés. Les Ouollos déployèrent envers ces malheureux une générosité qui avait lieu de les étonner : ils recueillirent, soignèrent et nourrirent les implacables ennemis qui venaient de brûler leurs villages et d'enlever leurs filles. Le négus, peu reconnaissant de cette magnanimité des « barbares, » répara son armée à la hâte derrière le Bachilo, rentra en 1862 chez les

(1) On sait aujourd'hui que les cafés si vantés de l'Yémen proviennent de plants importés de Kaffa, d'où le turc *kavè* et l'arabe *kawa*. Ce que nous appelons *moka* est un produit apporté du pays galla (des états de Kaffa, d'Enarea, de Gouderou) par les grandes caravanes qui descendent en septembre vers les ports de la Mer-Rouge. Là le café est mélangé avec une minime partie d'*yémen*, et le tout, par une routine séculaire, est livré au commerce sous le nom de moka.

Ouollos, les usa par une guerre d'extermination, et se porta jusqu'au mont Kollo, traînant après lui 8,000 prisonniers auxquels il fit froidement couper la main et le pied : la plupart moururent des suites de cette affreuse mutilation. « Ce ne fut pas long, me disait un prêtre indigène : chaque soldat saisit son homme et le taillada comme un mouton. On n'avait jamais rien vu de pareil en Abyssinie. »

Quand Théodore II repassa le Bachilo, il ne laissait derrière lui qu'un désert sanglant, couvert de ruines, parcouru par quelques bandes farouches, débris d'un grand peuple qui eut aussi jadis un certain rôle historique. La vengeance était complète. Les femmes et les enfans avaient été distribués aux soldats, qui les vendirent aux musulmans : aussi cette année-là, en mai, le grand marché d'esclaves de Metamma, sur la frontière égyptienne, fut-il largement approvisionné. Les hommes furent internés dans le centre de l'empire et employés aux travaux des routes. Ces routes sont à peu près le seul bienfait matériel dont le négus ait jusqu'ici doté l'Abyssinie. Déjà précédemment il avait fait exécuter comme essai un tronçon de route près de Devra-Tabor, et y avait fait travailler les soldats, qui avaient murmuré; ce que voyant, Théodore était descendu de cheval, et, jetant la toge brodée qui lui sert de manteau, il avait bravement saisi une lourde pierre et l'avait portée sur le côté de la voie. « Maintenant, avait-il dit, que celui qui est trop noble pour faire comme moi veuille bien me le dire! » Je n'ai pas besoin d'ajouter si l'exemple fut suivi. Plus tard, quand le négus eut employé les Gallas à ces travaux, il obtint un réseau de routes stratégiques bien faites, surtout entre Devra-Tabor et le fleuve Abaï. J'ai pu constater à sa louange que ces Gallas, dont j'ai quelquefois visité les chantiers, étaient bien nourris, régulièrement payés, faisaient même des économies, et en somme paraissaient heureux.

Le reste de l'année 1862 fut consacré à des opérations sans résultats au Godjam, contre l'opiniâtre Tedla-Gualu, qui, fort des sympathies de la province, vivait sans inquiétude sur l'*amba* de Djibela, l'ancienne forteresse de Beurrou-Gocho, pain de sucre à peu près imprenable qu'il avait encore fortifié. Djibela, entouré d'abîmes, ne communiquait avec le plateau voisin que par un sentier très bas, où deux hommes ne pouvaient passer de front, et au-dessus duquel étaient suspendus trois ou quatre énormes rochers retenus par de fortes chaînes. Tedla leur avait facétieusement donné des noms de saints du calendrier. « Si jamais le *Kuaramya,* disait-il, engage ses troupes sur ce sentier, je ne lui tirerai pas un coup de fusil : il me suffira de lâcher *saint Michel* pour balayer tout ce monde-là à cinq cents pieds dans le précipice. » Cette campagne, peu brillante militairement, coïncida cependant pour le négus avec

des circonstances qui devaient avoir une grande influence sur son avenir.

J'entre ici dans une série d'événemens d'autant plus délicats à raconter, que j'ai été conduit à y jouer un rôle qui n'a pas toujours été volontaire. Le lecteur comprendra sans peine la répugnance que j'éprouve à m'arrêter sur ces souvenirs et les convenances qui m'obligent d'effleurer les faits plutôt que de les expliquer. Appelé en mai 1862 à représenter le gouvernement français à Gondar et à servir dans les affaires d'Abyssinie une politique toute de sympathie pour le négus, j'arrivai huit mois plus tard près de Théodore, qui me fit un brillant accueil et ne dissimula pas la joie qu'il ressentait de cette preuve officielle des bonnes dispositions de la France. Il venait justement de recevoir un témoignage non moins flatteur de celles de l'Angleterre. Le *foreign-office*, après beaucoup d'hésitation, avait résolu de donner un successeur à l'habile et infortuné Plowden. Il avait choisi, parmi force compétiteurs de mérite, un officier de l'armée des Indes, le capitaine Duncan Cameron, déjà familier avec l'Orient par un séjour au poste consulaire de Poti sur la Mer-Noire, et du reste plein de bienveillance pour le négus et le nouvel empire d'Abyssinie. Théodore l'avait bien reçu, l'avait assuré de son estime pour l'Angleterre, la France et leurs souverains; puis il avait parlé de l'empereur Napoléon III, prévenu, disait-il, à tort contre lui, et de son désir de nouer des relations avec le gouvernement français. Apprenant que M. Cameron avait pour secrétaire un voyageur français, il lui avait confié une lettre courtoise et fort convenable pour l'empereur, et l'avait fait partir au plus vite. On a accusé de légèreté Théodore II remettant un pareil message à un touriste inconnu; mais le négus, après les provocations et les insultes dont il avait harcelé l'Égypte, craignait qu'en entrant sur le territoire égyptien ses envoyés, s'ils étaient Abyssins, ne fussent maltraités par les *mains impures des infidèles*, et il savait qu'en revanche un Européen n'aurait rien à craindre. C'est vers cette époque que j'arrivai près du négus, qui me reçut, comme je l'ai dit, très amicalement, et me pria de l'accompagner dans une nouvelle campagne qu'il allait ouvrir contre Tedla-Gualu. Désireux de ne pas perdre une pareille occasion d'entretenir les bonnes dispositions du négus dans l'intérêt de la mission dont j'étais chargé, je n'hésitai pas un instant à le suivre. Je crois bon de citer ici quelques feuillets de mon journal de route, afin de n'omettre aucun des incidens caractéristiques du début de ce voyage.

« 11 février 1863. — L'ordre du départ a été donné ce matin vers les neuf heures. Une masse tumultueuse d'infanterie a pris les devans comme pour éclairer la route; vient ensuite, richement équipé, le petit groupe qu'on peut appeler l'état-major, dont je

fais partie avec les cinq ou six Européens invités, et en avant de nous le négus, accompagné seulement d'un jeune page qui porte son bouclier. Derrière nous est une longue colonne de cavalerie, parmi laquelle circulent non sans danger nos domestiques, tenant par la bride nos chevaux de rechange. Nous suivons pendant deux heures et demie une assez bonne route à travers un pays couvert, charmant, rempli de villages et de cultures, qui me rappelle un peu le Bocage normand, entre Vire et Domfront. Pour compléter la ressemblance, la terre, coupée de nombreuses haies et clôtures, annonce une propriété très divisée, ce qui est du reste la loi générale en Abyssinie. On nomme cette province Aferaoanet. Vers onze heures, nous descendons une rampe assez rapide, et à travers les grands arbres nous voyons se développer une plaine magnifique, couverte de riches prairies, sillonnée par un ravin où mugit un torrent furieux qu'on me dit être l'Abaï ou le Nil-Blanc. Ce torrent, qui de la hauteur où je suis placé ne paraît qu'un long filet d'écume, répond si peu à tout ce que j'ai lu sur le Nil abyssin, que je ne me laisse convaincre qu'en arrivant au pont portugais, où se fait la halte de midi.

« Cette construction hardie, due à des ingénieurs portugais au service des négus du XVIe siècle, ressemble par certains côtés aux beaux ponts romains, à celui par exemple d'El-Kantara, sur le Rummel, près de Constantine. On dirait que les Portugais ont retrouvé pour un temps le secret du ciment romain, vainement cherché aujourd'hui : des fragmens entiers du parapet sont tombés le long des piles sans que les eaux furieuses aient réussi à en disjoindre les pierres. Deux petits forts, gardés par des fusiliers d'élite, commandent ce passage important. Le négus s'est placé à une fenêtre du fort inférieur, et, groupés un peu au-dessous de lui, nous assistons au défilé. C'est vraiment une fort belle chose. Ce qui manque comme ordre et comme discipline est racheté par le pittoresque, et mieux encore par un entrain militaire qui plairait à un officier européen. Cavalerie, infanterie, bagages, serviteurs, tout cela descend ou plutôt roule dans un épais nuage de poussière où scintillent des milliers de lances. On défile sur le pont, quatre par quatre à peu près, toujours au pas de course. L'étiquette oblige tous les officiers à marcher à pied en passant devant la fenêtre où s'accoude l'empereur, de sorte que nous perdons le spectacle des officiers supérieurs, grands vassaux de l'empire, entourés eux-mêmes de leurs vassaux. On m'a montré *ras* Enghedda, prince détrôné du Godjam : il est resté quelques années aux fers, et, récemment élargi, il fait aujourd'hui du zèle, même contre ses anciens sujets. C'est un fort bel homme, imposant, avec quelque chose de morne et de fier, de *foudroyé*, qui le rend intéressant. Je dis-

tingue aisément dans la foule un groupe de vingt à trente fusiliers vêtus à l'arabe, parfaitement disciplinés, commandés par un grand beau jeune homme en caftan rouge et en turban de mousseline. Cette sorte de Malek-Adhel n'est rien moins que Naïb-Mohammed, prince d'Arkiko et souverain nominal de Massaoua : bien que musulman et vassal de la Porte, il tient en fief de l'Abyssinie seize villages du côté de Halaï. Le prince d'Arkiko est venu au camp, me dit-on, pour solliciter la confirmation de cette inféodation, qui est fort ancienne, comme on peut le voir dans Bruce.

« Le défilé dure quatre heures, quarante mille hommes au moins ont passé. J'éprouve un certain contentement à regarder cette masse qui, dans sa confusion apparente, obéit évidemment à une direction active et puissante. C'est vraiment l'armée de l'ordre, pressée d'en finir avec les dernières tentatives d'une féodalité égoïste et incorrigible. Telle est du moins l'impression générale.

« Vers les quatre heures, le négus donne le signal du départ en franchissant lui-même le pont : je le suis, à pied comme lui, et nous gravissons rapidement le coteau escarpé de la rive droite pour éviter la foule qui encombre la route dite impériale (*negus mangad*). C'est une des malices de cet infatigable marcheur de faire faire de ces courses violentes aux gens qu'il admet dans sa rude intimité. Nous campons à une lieue plus loin, dans une prairie ravissante, au bord d'une limpide rivière qu'on appelle, je ne sais pourquoi, *l'Eau Noire* (*T'okour Ohha*). Ma tente à peine dressée, j'aperçois une colonne de deux ou trois cents hommes qui se dirige vers le quartier du négus avec de grands cris de joie. Je m'approche, et je vois porter sur un brancard un énorme lion percé de deux coups de lance au flanc; le vainqueur arrive triomphalement sur les épaules de ses camarades, le côté droit saignant de quatre blessures produites par un coup de griffe du lion. C'est un petit soldat de peu de mine. Le négus lui fait compter trente talaris, une fortune pour un pauvre fantassin.

« 12 février. — On a commencé ce matin à sortir des basses terres (*kolla*) et à gravir le plateau d'Aghitta, sur lequel nous campons vers les dix heures. J'embrasse d'un coup d'œil un panorama saisissant. A mes pieds et à une profondeur imposante s'ouvre un réseau de vallées verdoyantes et boisées où serpente le filet argenté de la Tzul : un rideau de bois épineux me dérobe la faille noire où roule et rugit le Nil-Bleu, où bondit la cataracte d'Alata, si bien décrite par Bruce. Au sud-ouest se dresse un pic isolé, qui a un nom romantique et sinistre, Aouala-Négus (le roi des vampires). C'est là, disent les Abyssins, que se réunit le sabbat des *bouda*, demi-vampires, demi-loups-garous, héros de mille histoires terribles qui rappellent tout à fait les légendes de la Hongrie.

« 16 février. — Nous sommes campés au sommet de la sierra d'Amid-Amid par un froid violent. De cette hauteur, je puis voir à cinq heures de marche vers l'ouest, estompées par la brume, les collines tourmentées de Sakala, au milieu desquelles jaillit la triple source du fleuve sacré, cette source du Nil-Bleu découverte, il y a moins de trois siècles, par le P. Paëz et ses collaborateurs, revue par Bruce en 1772. Je voudrais bien ajouter mon nom à ces grands noms; mais le district de Sakala est au pouvoir des rebelles, et la riante vallée de la Gumara, où nous entrons quelques heures plus tard, ne me console pas de ce mécompte. »

J'arrête ici ces souvenirs personnels, notés jour par jour, et je reprends le récit des événemens militaires. Tout alla bien jusqu'aux monts Sagado, où l'on entra en pays ennemi. Les rebelles paraissaient terrifiés et hors d'état de livrer bataille; mais la contrée envahie résistait passivement, essayant de rester neutre dans le conflit et refusant le tribut et les subsides aux deux pouvoirs belligérans. Théodore, qui avait négligé la question des approvisionnemens, dut s'avouer son erreur le jour où le fourrage manqua à ses propres chevaux. Il entra dans une colère furieuse, ordonna de piller toute la contrée et de brûler les villages. Deux heures après, vingt-deux villages brûlaient dans les monts Sagado et Mizan. On amena au négus un paysan qui, posté à la porte d'une église où les gens de la paroisse avaient caché ce qu'ils avaient de plus précieux, avait défendu le lieu sacré les armes à la main et blessé un maraudeur. Il alléguait qu'il avait été chargé par le négus lui-même de la garde de l'église. Le fait fut trouvé faux. « Quel est ce misérable, dit Théodore, qui abuse de mon nom pour commettre un mensonge? » Et il lui fit couper la main. Ces rigueurs exaspéraient les populations et n'avançaient pas les affaires. Un corps nombreux, lancé au sac du riche pays d'Arafa, se débanda pour piller, fut surpris par la cavalerie insurgée, ramené avec vigueur et perdit plusieurs centaines d'hommes. Après six jours d'hésitation, le négus ordonna la retraite. L'irritation de l'armée se traduisant par de nombreuses désertions, Théodore fit battre le pays par des masses de cavalerie qui égorgaient sans pitié tous les soldats surpris en flagrant délit de fuite.

De cette situation tendue naquit un complot, le plus redoutable qui eût encore menacé le pouvoir et les jours de Théodore. Plusieurs nobles de marque résolurent de surprendre le négus durant une de ces expéditions hardies qu'il faisait quelquefois, surtout la nuit, et de le mettre à mort. Le plus important des conjurés était le préfet de la province d'Alafa, qui, malheureusement pour lui, en avait fait la confidence à sa femme. Au moment où il montait à cheval pour rejoindre le camp impérial, la matrone vint à lui et le pria de lui acheter une robe de prix dont elle avait envie. Le mari

refusa, la dame lui dit très froidement : « Vous me le paierez! » propos dont il ne crut pas devoir s'inquiéter. Elle tint pourtant parole, car quelques jours après elle se présentait au négus et lui dévoilait tous les détails de la conspiration. Théodore, plus surpris qu'alarmé, la regarda dans les yeux et lui dit : « On ne fait jamais rien sans avoir un intérêt. Quel est celui qui vous a poussée à une révélation qui mène au supplice votre mari et votre fils? — J'ai pensé, dit-elle, que quelqu'un des conjurés vous révélerait la conspiration et qu'alors les miens étaient irrévocablement perdus. En venant vous la dévoiler, j'acquiers le droit de vous demander la vie de l'un d'eux, de mon fils, le seul qui me soit cher. » Théodore la congédia sans lui rien promettre. Le 1er mars 1863, vers cinq heures du soir, au milieu d'un bataillon formé en carré, dix-huit conjurés furent amenés devant le négus et eurent la main et le pied coupés; puis défense fut faite de leur donner aucun soin, et ils moururent tous après une agonie plus ou moins longue : quelques-uns furent dévorés par les hyènes. Le fils du préfet de la province d'Alafa ne fut pas plus épargné que les autres.

Ce complot avorté assombrit l'âme de Théodore, et ne fut sans doute pas étranger aux incidens du lendemain 2 mars. Ce jour-là, sur d'absurdes soupçons que je n'ai jamais pu éclaircir, je fus arrêté par ordre du négus et mis aux fers, ainsi que le naïb d'Arkiko. Celui-ci resta enchaîné un mois et reçut comme compensation un riche fief sur la frontière. Je fus relâché au bout de quelques heures, à la condition de demeurer prisonnier sur parole. Devra-Tabor me fut assigné comme résidence, avec faculté d'aller où bon me semblerait, dans un rayon de trente à quarante lieues. Il ne me restait plus qu'à assister en spectateur forcément oisif aux graves événemens que semblait présager la nouvelle attitude de l'Égypte envers l'Abyssinie.

L'Égypte en effet, excitée par les provocations verbales ou écrites du négus et les attaques dirigées sur ses provinces par les préfets abyssins du Wolkaït et d'Addi-Abo, avait fini par rétablir l'organisation du Soudan sur les mêmes bases qu'avant 1856, et avait envoyé à Khartoum, avec des pouvoirs à peu près illimités, un gouverneur-général nommé Mouça-Pacha, soldat énergique, mais administrateur despotique et vénal. Cet ancien esclave circassien, qui se vantait lui-même d'avoir fait émasculer ou décapiter quatorze mille hommes du temps qu'il commandait l'armée d'occupation de Nubie, était, dans l'opinion du vice-roi Saïd-Pacha, le seul chef capable de lutter d'énergie avec Théodore. Arrivé à Khartoum dès l'été de 1862 avec 4,000 réguliers et des canons rayés, il avait passé l'hiver à exercer ses troupes, et en janvier 1863 s'était mis lentement en marche vers le Gallabat, où il arrivait le 19 février, traînant

après lui de 10 à 12,000 hommes; il avait fait mine de menacer l'Abyssinie, mais il s'était borné à pressurer la province, qu'épuisa complétement cette occupation de neuf jours. Théodore, campé à près de quatre-vingts lieues de là, près du lac Tána, n'en bougeait pas, sous prétexte de « manger du poisson frais, » vu qu'on était en carême. A vrai dire, les deux généraux, braves tous deux, n'osaient pourtant point se risquer l'un contre l'autre. Le négus avait gardé souvenir du canon de Saleh-Bey, et les soldats de Mouça, ignorant que l'usage obscène de la mutilation des prisonniers avait été aboli par Théodore, avaient une peur effroyable de tomber vivans aux mains des Abyssins. Le négus comprit sans peine que les Égyptiens ne l'attaqueraient pas, et, rassuré de ce côté, il tourna toute son attention vers les insurrections qui pullulaient à l'intérieur. Un certain Terso s'était déclaré en révolte dans les districts montueux que baigne la Zarima; un parent assez proche du négus occupait le Kouara, et avait mis aux fers le préfet nommé par l'empereur; dans une autre partie de la même province, un *neggadé* ou simple marchand, nommé Kassa, s'était laissé tourner la tête par des prêtres qui lui avaient raconté de prétendues révélations du ciel et l'avaient convaincu que le règne de l'usurpateur était fini, que le sien à lui était venu. Bien qu'il payât peu de mine et ne fût nullement soldat, il avait réuni, disait-on, 4,000 hommes. Dans le Choa, dans le Tigré, s'agitaient aussi deux ou trois rebelles plus obscurs. Cette anarchie matérielle était la conséquence de l'anarchie morale où l'Abyssinie avait si longtemps langui : le négus avait vaillamment lutté contre elle au début de son règne, mais il commençait à se lasser. Une pensée unique et sombre absorbait son esprit : « Dieu, se disait-il, qui m'a tiré de la poussière pour supplanter les princes légitimes, n'a pas fait ce miracle sans motif. J'ai une mission, mais quelle est-elle? J'ai d'abord cru qu'il fallait relever ce peuple par la prospérité et la paix, et malgré tout le bien que j'ai fait je vois se lever plus de rebelles qu'au temps de la pire tyrannie. Il est évident que je me suis trompé. Ce peuple a la tête dure et a besoin d'être châtié avant d'être appelé à jouir des bienfaits de la Providence. Je vois à présent mon vrai rôle, je serai le fléau, le jugement de Dieu sur l'Abyssinie. » Et comme nouveau programme de règne il fit graver sur les affûts de ses obusiers : « le fléau des pervers, Théodore. »

Cette idée étrange eut pour effet de détruire les derniers scrupules qui le retenaient sur une pente funeste. Depuis la retraite du Godjam, l'armée était en proie à une fermentation menaçante : les agens secrets de Gualu pénétraient dans ses rangs, parlaient à ces hommes accablés de privations de l'abondance qui régnait chez leur maître à Djibela, des riches cantonnemens du Godjam et du Damot : aussi les désertions se multipliaient malgré des supplices sans

nombre, et la discipline se relâchait de jour en jour. Pour les retenir autour de lui, le souverain imagina de livrer, sous des prétextes futiles, les plus belles provinces de l'empire à tous les excès que peut commettre une soldatesque sans frein. Parfois il ne s'agissait que d'une razzia sur les chevaux, les mules, l'argent monnayé; le plus souvent c'était un ordre général et laconique : « *mangez* tout. » Pendant trois mois, de mars à juin 1863, quatorze provinces, d'une superficie égale à celle de la Suisse, furent ainsi *mangées* l'une après l'autre. Le prétexte qui servit pour le Dembea, le fleuron de la couronne d'Abyssinie, c'est que les habitans avaient laissé échapper un chef musulman interné chez eux. On raconte que lorsque les pillards rentrèrent au camp, le roi, assis sur une éminence, reconnut dans le butin la mule favorite de l'*abouna* Salama, qui habitait alors ses terres du Dembea, et qu'il s'écria : « Ah! les brigands, ils ont pillé sans mon ordre ma belle province du Dembea! » Et il versa quelques larmes qui ne trompèrent personne.

Le Beghemder fut à son tour saccagé sous prétexte que des insurgés du Godjam, fugitifs et désarmés, avaient trouvé un refuge dans je ne sais quel village. C'était le temps des semailles, vers le 1er juin, et le pays courait le risque de se trouver six mois plus tard en face d'une épouvantable famine. Les souffrances de la population touchaient médiocrement Théodore II, et pourtant il tuait ainsi sa poule aux œufs d'or, le pays qui l'avait nourri, lui et ses bandes, au plus fort des insurrections antérieures. Le premier lundi de juin, jour du marché de Devra-Tabor, une proclamation fut lancée. « J'ai châtié, disait le négus aux paysans, des provinces qui avaient caché mes ennemis, et malheureusement mes ordres ont été dépassés; mais je veux le bien du peuple, et j'ai commandé que ces choses ne se renouvelassent point. J'invite en conséquence le paysan à retourner à sa charrue, le marchand à ses affaires, et tous à reprendre en paix leurs occupations. » Cette proclamation fut accueillie avec des transports de joie; mais on vit bientôt qu'elle n'était qu'un odieux mensonge. Deux jours après, la nouvelle se répandit que les bandes sauvages de *ras* Enghedda s'étaient précipitées comme un torrent sur le Fogara, le Oanzaghié, riantes contrées dont le nom ne rappelle au voyageur que de gracieuses impressions. Cette rumeur n'était que trop fondée. Le pillage s'étendit jusqu'à Ferka; le sanctuaire vénéré de Baatha ne fut pas respecté.

Le négus, de ses camps de Vofarghef et d'Isti, où la dyssenterie et les privations décimaient ses troupes, ne cessait de diriger des razzias rapides sur les provinces ennemies. Il partait habituellement le soir, avec cinq ou six cents cavaliers, après avoir publiquement annoncé une excursion qui n'était jamais celle qu'il faisait réellement; il marchait toute la nuit et tombait le matin sur les ennemis

surpris et non préparés à la résistance. C'est ainsi qu'il envahit vers la fin de juillet la province d'Agaumider, où il cerna quelques milliers de déserteurs de son armée mêlés à des gens de Tedla-Gualu. Il fut sans pitié, passa tout au fil de l'épée, battit un des meilleurs généraux ennemis, qui avait quitté son service pour celui du rebelle, et publia partout un bulletin officiel qui portait à quinze mille le nombre des hommes tués dans ces deux affaires. Je suis convaincu qu'il quadruplait au moins le chiffre, d'autant plus qu'il n'avait, en entrant dans l'Agaumider, que quatre cents hommes auxquels il joignit en route quelques contingens fidèles. Après avoir saccagé cette province et l'Alafa, il rentra à Djenda, où il rejoignit le consul anglais, M. Cameron, de retour en Abyssinie après quatre mois d'absence. L'agitateur religieux du Kouara, le neggadé Kassa, s'était réfugié, à l'approche du négus, dans les *kolla* ou basses terres de la province. Le pays, terrifié par les dévastations des provinces voisines, ne se montrait guère disposé à le soutenir, et quand Théodore II eut ordonné aux populations du Kouara d'en finir avec le rebelle sous peine d'être traitées comme celles de l'Alafa, les Kuaranya coururent aux armes, battirent aisément Kassa, le prirent et l'amenèrent à Djenda (19 août). Le négus avait été violemment irrité par cette révolte au sein de la seule province de l'empire en laquelle il mît un peu sa confiance. « Tu as prétendu que mon temps est passé, dit-il à Kassa; mais quand cela serait, n'ai-je pas un fils pour me succéder, et en quoi a-t-il démérité? » Pour qui connaissait le négus, il était évident qu'il serait implacable pour l'audacieux qui avait douté de la solidité de son édifice dynastique. Kassa, sommairement condamné, fut lié à un arbre. Théodore s'assit froidement en face de lui, se fit apporter son fusil, visa, et en prononçant les paroles sacramentelles : « Au nom de la très sainte Trinité! » il lui envoya deux balles dans la poitrine. Les soldats présens criblèrent le cadavre de coups de lance et en firent un triste et informe débris.

Un événement prévu fit une heureuse diversion à ces scènes sanglantes. L'envoyé du négus à Paris revenait à Gondar vers les premiers jours de septembre, porteur d'une réponse du gouvernement français à la lettre de Théodore II. Celui-ci, fier de ce succès diplomatique, convoqua à Gondar tous les Européens établis en Abyssinie pour assister à la lecture du message impérial; mais il avait préalablement ouvert la lettre pour la livrer aux traducteurs, de sorte que le contenu en fut vite connu, et que je pus sans indiscrétion me concerter d'avance avec mon collègue britannique et les membres les plus influens de la petite colonie en vue d'une action commune sur l'esprit du négus dans le sens des instructions que j'avais reçues. La lettre officielle demandait en termes courtois, mais fermes, la

tolérance religieuse pour les missions catholiques romaines, protégées de la France. Je dois rendre cette justice aux missionnaires bâlois, que, dirigés par le consul anglais et par M. Martin Flad, leur principal *leader*, ils mirent un grand empressement à m'offrir leur concours sur cette question religieuse dans la voie de la tolérance, conforme, disaient-ils avec raison, à l'esprit du protestantisme éclairé.

Toute cette diplomatie fut dépensée en pure perte. L'empereur avait été assez irrité du passage de la lettre relatif aux missions romaines. « Je connais, avait-il dit, la tactique des gouvernemens européens quand ils veulent prendre un état d'Orient. On lance des missionnaires d'abord, puis des consuls pour appuyer les missionnaires, puis des bataillons pour soutenir les consuls. Je ne suis pas un rajah de l'Indoustan pour être berné de la sorte : j'aime mieux avoir affaire aux bataillons tout de suite. » Après une série de scènes curieuses et caractéristiques, Théodore répondit à ce qu'il regardait comme une provocation de la France par un ordre d'expulsion de son agent (28 septembre 1863). Je m'empressai de regagner Massaoua avant que la nouvelle de ma disgrâce, semée sur la route, ne m'attirât des tracasseries de la part des autorités locales. J'étais désormais réduit au rôle de témoin désintéressé, mais non indifférent, des événemens qui allaient se passer dans ce pays, auquel un mécompte qui m'était personnel n'avait enlevé aucune de mes sympathies. Ne m'étant point créé d'illusion, je n'en avais point à perdre.

J'avais noué de cordiales relations avec mon collègue anglais, le capitaine Cameron. Comme nous déjeunions ensemble le jour même du décret d'expulsion, M. Cameron me dit en riant : « Eh bien! collègue, les fers du négus sont-ils lourds? — Auriez-vous l'idée d'en essayer? répondis-je sur le même ton. — Eh! qui sait?... » Hélas! le vaillant officier ne croyait pas si bien dire.

II.

Mon expulsion laissait le champ libre à l'action d'un nouveau favori de Théodore. C'était l'agent français du négus dont j'ai parlé plus haut, un homme jeune, actif, très intelligent et très dévoué, mais dépourvu de tact et de conduite. Son aplomb et une certaine familiarité respectueuse qui n'est pas la plus maladroite des adulations avaient séduit le négus, qui, en sa qualité de soldat, aimait fort ces natures hardies, — *soldier-like*, comme disent les Anglais. C'était du moins un fruit d'une saveur nouvelle pour Théodore; il était excédé de l'obséquiosité lourde et craintive des missionnaires bâlois, qui, après lui avoir fabriqué des canons, en étaient venus à

lui fabriquer de l'eau-de-vie, et, tout en les appelant officiellement *ses enfans*, il les nommait dans ses momens d'humeur des *ghevès* (des cafards).

Vers cette époque, Théodore vit arriver à son audience un missionnaire anglais dont le nom a une notoriété légitime dans un certain monde religieux. C'était le révérend Stern, connu par un voyage hardi dans l'Yémen et par un excellent livre sur l'Abyssinie, *A Mission amongst the Falashas*. Reçu froidement une première fois par l'empereur, qui lui avait dit : « Je suis excédé de vos bibles ! » il avait obtenu un permis de retour à Massaoua, et avait eu l'imprudence de n'en pas profiter aussitôt, de sorte qu'en le voyant présenter une seconde demande en octobre 1863, le négus lui dit sévèrement : « Vous m'avez gravement offensé en n'usant pas de la permission que je vous ai donnée. Comme vous êtes étranger, je vous le pardonne; mais ceux de mes sujets qui pouvaient et devaient vous éclairer seront châtiés. » Et il fit bâtonner si cruellement les deux serviteurs de confiance de M. Stern que l'un d'eux mourut la nuit suivante, et l'autre quelques jours après. M. Stern, témoin forcément muet de cette scène sauvage, avait involontairement mordu l'index de sa main crispée. Ce geste a une signification dans la mimique des Abyssins : c'est la menace de la colère momentanément impuissante. Théodore le vit, et il s'en émut si peu que, quand M. Stern fut rentré chez lui, il lui fit envoyer comme de coutume son souper de la table impériale; mais les courtisans ne tenaient pas le missionnaire quitte à si bon marché : ils réclamèrent le châtiment de l'audacieux étranger qui avait menacé sa majesté, et le négus, après avoir d'abord résisté en alléguant que M. Stern n'avait attaché aucun sens à son geste, céda probablement à la fausse honte de paraître reculer devant l'inviolabilité d'un sujet anglais. M. Stern, rappelé, fut brutalement couché à plat ventre et bâtonné moins rudement que ses malheureux serviteurs, mais assez pour garder longtemps le lit.

Une visite domiciliaire, exécutée à la suite de ces faits chez tous les agens des sociétés bibliques anglaises, amena la découverte de beaucoup de lettres et de notes écrites en allemand et en anglais, et relatives à la biographie du négus et aux derniers événemens d'Abyssinie. Théodore se les fit traduire, et ces notes, écrites sans parti pris par des gens désireux de garder souvenir de ce qui s'était passé sous leurs yeux, le mirent dans une véritable fureur. Il ordonna d'arrêter trois des inculpés les plus notables : les soldats, qui ne les connaissaient pas, jugèrent préférable de mettre aux fers tout le personnel européen des missions de Djenda et de Darna, dont deux jeunes femmes, Mmes Flad et Rosenthal. Le négus interrogea

séparément la première, espérant obtenir d'elle quelques aveux en l'intimidant; elle lui répondit simplement que « c'était la coutume des *Francs* de prendre note pour eux-mêmes de tout ce qui les frappait dans leurs voyages. » N'en tirant rien de plus, Théodore fit relâcher les deux dames et M. Flad, et, pour se donner les apparences de l'impartialité, il réunit à Gondar, comme en une sorte de haute cour, tous les Européens d'Abyssinie. Il y cita MM. Stern et Rosenthal, chez qui l'on avait fait les découvertes les plus accablantes. On lut les pièces du procès, et le négus demanda aux jurés quelle peine les lois d'Europe infligeaient aux gens qui parlaient ainsi du souverain. « La mort, répondit sans hésiter le président de cette commission; mais nous invoquons la clémence de votre majesté en faveur d'étrangers coupables par malentendu plus que d'intention. » Cet abandon apparent des accusés était, pour qui connaissait le négus, bien plus adroit qu'un plaidoyer, qui n'eût servi qu'à l'irriter, et eût perdu à la fois accusés, avocats et juges. « Je serai clément, dit Théodore. Je commue la peine que vous avez prononcée en celle des fers pour MM. Stern et Rosenthal. » Et s'adressant à ce dernier : « Comment avez-vous été, lui dit-il, assez léger pour juger un prince que vous ne connaissez pas et des faits que vous n'avez appris que par oui-dire? » C'était assez logique; mais M. Rosenthal eût pu objecter qu'il n'y a délit que là où il y a publicité. « Vous ignorez peut-être, ajouta le négus, que la loi de l'empire vous offre un recours dont je serais ravi de vous voir profiter en homme de cœur. Vous avez le droit de dire impunément de moi tout le mal qu'il vous plaira, pourvu que vous soyez prêt à soutenir vos dires, à cheval et le sabre au poing, contre un de mes champions. Le voulez-vous? » On devine comment cette proposition fut reçue par M. Rosenthal, qui de sa vie n'avait manié que les armes spirituelles de la théologie.

Ce qui avait le plus violemment blessé Théodore II dans les papiers saisis, ce n'était pas le récit des barbaries inutiles accomplies depuis deux ans, c'était le fait, — public pourtant et connu de tous les Abyssins, — qu'il était fils d'une marchande de *kousso*. « Qui a pu le révéler à ces étrangers? demandait-il avec une naïveté feinte. Sans doute quelqu'un de Gondar : c'est une ville de prêtres qui ne m'aime pas. Sus à Gondar! » Et il frappa la malheureuse cité, déjà épuisée par trois mois de séjour de l'armée royale dans ses faubourgs, d'un impôt énorme qui fut immédiatement payé. Le lendemain, il exigea le double, et comme les habitans ne pouvaient s'exécuter assez vite, il lança ses bataillons sur la ville, avec autorisation de la *manger*, c'est-à-dire de piller à discrétion. Rien ne fut respecté, pas même les églises : la vieille capitale des négus

fut réduite à porter envie aux plus misérables villages. Le quartier musulman, l'Islambiet, centre du haut commerce abyssin, étranger à toutes les révolutions, fut saccagé et presque détruit.

Quelque temps après, un acte arbitraire, dont la cause n'a pas encore été bien éclaircie, vint encore attrister les Européens qui résidaient en Abyssinie. Le consul anglais, M. Cameron, fut mis aux fers. Cette violation du droit des gens a donné lieu à bien des versions plus ou moins romanesques qui ont couru tous les journaux d'Europe, et qui se ressentent un peu de l'esprit bavard et railleur d'Alexandrie, d'où elles sont parties. L'explication la plus raisonnable est celle-ci. M. Cameron, en quittant l'Abyssinie en novembre 1862, avait emmené avec lui un agent que lui avait imposé le négus, sans doute un espion, que le consul avait congédié dès sa sortie du territoire de l'empire, ce qui avait vivement blessé Théodore. De plus, il venait de faire une longue excursion dans les districts cotonniers du Sennâr et du Gallabat, pour les étudier au point de vue des intérêts politiques et commerciaux de l'Angleterre. Théodore II, qui ne comprenait pas qu'un agent diplomatique pût s'intéresser à des choses commerciales, supposa que M. Cameron était allé se concerter avec ses mortels ennemis, les Égyptiens, et l'avait accueilli en conséquence. En dernier lieu, il avait été offensé de recevoir du *foreign-office* une lettre signée de lord Russell et non de la reine elle-même. « J'ai écrit à Victoria, dit-il avec humeur, et non à ce *monsieur Russell* (*ato Russell*), que je ne connais pas du tout. » Ce n'était probablement qu'un prétexte, car en janvier il avait reçu avec joie une lettre du gouvernement français, signée de M. Thouvenel : il est vrai qu'en remettant cette lettre à Théodore II je m'étais empressé de déclarer que M. Thouvenel était l'*afa-négus* (1) de Napoléon III. Quoi qu'il en soit, M. Cameron, enchaîné, fut enfermé et gardé à vue nuit et jour dans une tente voisine du quartier-général, au bord de la rivière Kaha. Il ne paraît pas que depuis dix mois cette affreuse situation ait eu un terme. Ses serviteurs et ses employés européens partagèrent son sort. Parmi eux était un jeune Irlandais de dix-huit ans qui, après avoir mené pendant quelques mois la vie périlleuse de chasseur d'éléphans en Nubie, avait été pris d'un irrésistible désir de voir l'Abyssinie et son souverain. Sachant que le négus aimait les scènes de guerre et de chasse, il lui apportait en présent un assez beau tapis où était figurée la scène bien connue du spahi Jules Gérard chassant le lion : il me l'avait montrée à Adoua avec satisfaction et s'en promettait merveilles. Il arriva juste au moment où M. Cameron venait d'être

(1) Littéralement *bouche de l'empereur*, orateur de la couronne. C'était jadis le premier emploi de la cour. Théodore II l'a supprimé comme étant une sinécure.

arrêté, et n'en fut pas moins bien reçu. Le chasseur présenta son tapis. « Comme ces Anglais sont impertinens! dit Théodore à ses officiers. En voici un qui vient me prédire par une peinture que les Turcs me tueront! Ne voyez-vous pas cet homme à *tarbouch* (1), ce Turc, qui tire sur un lion? Qui est le lion d'Éthiopie, si ce n'est moi? En attendant que les Turcs me tuent, mettez cet Anglais aux fers! » Le pauvre garçon demandait avec surprise : « Qu'ai-je donc fait? — Tu n'as rien fait, dit le négus radouci; mais comme j'ai enchaîné ton consul, tu ne peux pas m'aimer, *et qui ne m'aime pas ne doit pas marcher libre.* » Deux mois après, M. Cameron reçut un nouveau compagnon de chaîne : c'était le favori. Celui-ci, absent lors de l'arrestation, avait cédé à un bon mouvement en se rendant le matin à l'audience du négus et en le priant, au nom de son honneur de souverain civilisé, de mettre en liberté M. Cameron et ses amis. Malheureusement il parlait très mal la langue amharique, et il paraît que dans son trouble il substitua un mot impératif à un terme de conseil ou de prière. « Entendez-vous cet *âne*, dit Théodore, qui prétend me dicter ses ordres? Puisqu'il porte tant d'intérêt au consul, enchaînez-le avec lui! »

Tandis que les relations du négus avec les Européens devenaient de plus en plus tendues, la situation de l'empire ne cessait de s'aggraver. Les sévérités sans motif et sans mesure de Théodore avaient eu pour conséquence logique l'anarchie et la révolte. Immobile à Gondar, l'empereur abyssin voyait grandir autour de lui des insurrections dont le cercle menaçait de l'étreindre. Dans le Tigré, c'était Kassa Goldja, fils de ce Goldja que les habitans d'Adoua avaient tué en 1860, comme nous l'avons raconté. Il n'avait pas de drapeau politique, mais une *vendetta* à poursuivre contre ceux d'Adoua pour venger la mort de son père, dette sacrée dans les idées de l'Orient : il tenait la campagne depuis le Takazzé jusqu'au Mareb, et avait tenté un coup de main contre Adoua. Il avait été battu, mais les habitans avaient perdu dans l'action deux de leurs guerriers de marque, un fils de l'Anglais Coffin, ancien prince d'Antitcho, et Kokeb, l'orfèvre de la couronne, le plus riche bourgeois d'Adoua. Goldja restait assez fort pour inquiéter tout le Bas-Tigré jusqu'à la fin de 1863. Plus important était le chef des rebelles du Kolla-Voggara, Terso-Gobhesié, dont les bandes tenaient le pays jusqu'à deux étapes de Gondar. Terso n'acceptait pour soldats que les gens qui prouvaient, en lui montrant leurs mains toutes déchirées par les pierres et les épines, qu'ils étaient hommes à mener au besoin et jusqu'au bout la vie d'insurgés mis hors la loi et traqués au fond des ravins et des cavernes. Cependant les marchands

(1) Le chasseur Gérard était en uniforme de spahi et coiffé d'un tarbouch.

louaient hautement la générosité de Terso et ses ménagemens envers les caravanes, qui contrastaient avec les saisies arbitraires de l'empereur Théodore. « Le négus est bien fort, disait ce chef, et peut-être Dieu lui réserve la victoire : si cela arrive et qu'il nous faille périr, laissons au moins le souvenir de gens de bien, purs de toute volerie. » Aussi montait-il rapidement dans l'opinion pendant que la popularité du négus baissait d'heure en heure. Cette impopularité, qu'il sentait bien, le rendait encore plus dur et plus violent. Une femme était venue se plaindre à lui d'excès commis par des soldats; il lui dit avec une brusquerie ironique : « Ces bagatelles ne me regardent pas, tu ferais mieux de te plaindre à Dieu. — Il est trop loin pour m'entendre, répliqua la femme; il est au Godjam, » c'est-à-dire avec le rebelle Tedla-Gualu. Celui-ci avait secoué, depuis la campagne de février 1863, la terreur involontaire que lui avait jusque-là inspirée le négus, et lui envoyait des messages provocateurs et ironiques qui l'exaspéraient jusqu'à la frénésie.

De cette situation violente et tragique sortit une mesure depuis longtemps prévue, l'une des plus déplorables du règne. Par un décret d'avril 1864, Théodore II proscrivit l'islamisme dans toute l'étendue de l'empire, et déclara rebelles tous les musulmans qui n'apostasieraient pas en mangeant des viandes signalées comme impures par le Koran. Cette mesure était tellement dans l'esprit de la politique théodoriste, qu'il est surprenant qu'elle n'ait pas été prise plus tôt. Cependant cet acte, même en laissant de côté la question de tolérance, était souverainement impolitique et injuste. Les musulmans étaient en Abyssinie dans la position fort subalterne qu'occupent les chrétiens d'Orient dans les états musulmans. Restés depuis des siècles étrangers au métier des armes, ils n'avaient jamais pris part aux troubles de l'empire, et se contentaient de s'enrichir par le commerce, qu'ils avaient en partie monopolisé. Aussi presque toutes les villes d'Abyssinie étaient musulmanes, soit en totalité comme Derita, Emfras, Alitiou-Amba, Haoussa, soit partiellement comme Gondar ou Mahdera-Mariam. La moralité privée des musulmans était généralement supérieure à celle de la population chrétienne. On ne pouvait leur reprocher que le commerce des esclaves, qui est peut-être la base de l'islamisme; mais le négus avait le droit de frapper des coupables convaincus de traite, il n'avait pas celui de proscrire un culte tout entier. D'ailleurs, par sa funeste mesure du rappel des lois contre la traite, il s'était montré le premier fauteur de ce crime social. Quoi qu'il en soit, le décret ne rencontra nulle part de résistance armée : les musulmans ne songèrent pas un instant à la possibilité d'une lutte de ce genre. La plupart se soumirent, comme

à Gondar; d'autres (ceux de Derita par exemple) quittèrent leurs maisons et leurs petites fortunes péniblement acquises et se réfugièrent dans les bois. J'ai connu à Massaoua un brave musulman de Gondar, nommé Adem-Kourman, que je vis en juillet dernier en proie à une affliction qui me fut expliquée. Il avait laissé à Gondar une fortune assez ronde et une fort jolie femme qu'il aimait beaucoup. Théodore, voyant qu'il s'obstinait à ne pas rentrer en Abyssinie, avait trouvé amusant de punir cet émigré en confisquant sa fortune et sa femme. Ce qui semblait attrister le plus le pauvre Kourman, ce n'était pas d'avoir vu sa femme passer aux bras de l'empereur : c'était de savoir que celui-ci l'avait convertie et fait baptiser!

III.

Les événemens que je viens de raconter ont assez fait connaître Théodore II pour qu'arrivé au terme de ce récit je n'aie pas besoin de m'arrêter beaucoup sur son portrait physique et moral. L'homme sur la tête duquel repose aujourd'hui le sort de l'Abyssinie a quarante-six ans. Il est de stature moyenne, d'un port imposant, d'une physionomie ouverte et sympathique. Ses traits, moins réguliers que ceux de la plupart des Abyssins, sont expressifs et mobiles, et n'ont rien de cette dignité d'emprunt qui marque certaines physionomies orientales d'un cachet d'insignifiance solennelle. Le regard est vif et perçant; les lignes arrêtées du profil expriment bien la ferme volonté qui a plié au joug le peuple le plus libre et le moins docile de l'Orient. Rigoureux pour les autres en fait d'étiquette, le négus s'en affranchit lui-même en matière de costume, et affecte un négligé qui du reste ne va jamais jusqu'au mauvais goût. Une simple casaque de soldat, un pantalon et une ceinture où sont passés des pistolets et un sabre anglais, et sur le tout une *chama* ou toge brodée, voilà son costume habituel. Il est quelquefois arrivé à des Européens qui lui étaient présentés d'hésiter à le distinguer dans la foule des pourpoints de soie (*balakamis*) qui l'entourent, et de commettre des méprises qui le divertissaient fort. Ce dédain de toute recherche luxueuse préside à tous ses actes : l'ameublement de sa tente est des plus simples, tandis que ses résidences de Magdala et de Devra-Tabor s'encombrent des soieries et des étoffes de la France ou des Indes. En campagne, il porte le bouclier noir et grossier du fantassin, tandis qu'à ses côtés trotte le page chargé du bouclier de parade, recouvert de velours bleu semé des fleurs de lis impériales.

Ce qui frappe tout d'abord en Théodore, c'est une heureuse com-

binaison de souplesse et de force, de force surtout. Né orgueilleux, violent, porté au plaisir, il commande à ses passions en ce sens qu'elles ne lui font jamais dépasser les limites qu'il s'est tracées. On l'a injustement accusé d'ivrognerie, et moi-même j'ai accueilli sur ce point des informations que j'avais lieu de croire plus exactes. Il est sobre, mange peu, et ne boit jamais jusqu'à une surexcitation marquée, encore moins jusqu'à une ivresse brutale, plus digne d'un roi yolof ou mandingue que d'un souverain de la chrétienne Abyssinie. Quant aux femmes, elles n'ont jamais eu la moindre influence sur sa vie publique. J'en excepte toutefois sa première épouse, la bonne et regrettée Tzoobedje, pour laquelle il eut une sorte de culte. C'était d'ailleurs la compagne fidèle de ses jours d'épreuve, et quand il la perdit, il y a sept ou huit ans, il vit dans cette mort un châtiment que le ciel lui infligeait pour avoir fait brûler vive une femme au Godjam. Tzoobedje l'avait maintenu dans la vie simple et dans les pieuses pratiques d'un Abyssin du vieux temps, et quand elle fut morte, il vécut dix-huit mois dans la continence la plus austère.

Un mariage d'ambition a été la cause indirecte des désordres qu'il a depuis affichés. Pour en finir par une sorte de fusion avec les prétentions de la famille d'Oubié, il a épousé, il y a six ans environ, la fille de ce dernier, la jeune et belle Tóronèche, qui avait dans toute l'Abyssinie la réputation d'une princesse accomplie. Spirituelle, instruite, charmante, elle n'avait guère d'autre défaut que l'orgueil obstiné qui est un travers assez général chez les Abyssines d'un certain rang. Pendant deux ou trois ans, l'union la plus parfaite régna dans cet intérieur : Théodore avait pour sa gracieuse compagne une tendresse où l'orgueil entrait pour une grande part, et quand elle lui eut donné un fils, il réunit tous les grands dans une fête théâtrale où il leur montra le nouveau-né en disant : « Voici celui qui règnera sur vous! » Il est douteux que les assistans aient pris au sérieux cette parole, contre laquelle les fils aînés du négus avaient droit de réclamer. Un jour, à l'occasion des fêtes de Pâques, la princesse demanda à son mari la grâce de quelques chefs tigréens retenus dans les fers pour leur attachement à Oubié. Cette demande légitime excita au plus haut point les soupçons de l'irritable négus. « Qu'est-ce à dire? répliqua-t-il : est-ce que tu préférerais ton père à moi? — Peut-être bien, » répondit l'altière princesse. Elle avait à peine parlé, qu'un violent soufflet tomba sur sa joue. Bell, qui voulut intervenir, en reçut un autre. Oubié, qui depuis le mariage était rentré en faveur, fut mis aux fers, et n'a pas recouvré depuis sa liberté. En outre le négus, pour piquer sa femme au vif, prit aussitôt quatre favorite

dans les rangs les plus infimes. Cette première boutade passée, il les renvoya toutes, sauf une seule, une femme des Yedjo-Gallas, qui n'a aucun des charmes physiques ou moraux de Tóronèche mais qui retient habilement son capricieux amant par une foule de soins et d'attentions que la fière Tóronèche a eu l'imprudence de dédaigner. Ce qui montre bien l'abaissement du caractère national, c'est que le monde qui entoure le négus a pris son parti du scandale. L'église seule proteste par la voix de quelques prêtres hardis. Aux fêtes de Pâques, Théodore II, obligé par décorum de communier, n'obtient l'absolution qu'à la condition de promettre de changer de conduite. Il va voir alors l'*iteghé*, qui exerce encore un certain ascendant sur lui, car il est fier, malgré ses infidélités, d'être l'époux d'une femme si admirée. Il passe une heure à s'entendre dire en face les vérités les plus mordantes et les plus dures, et si parfois il s'emporte et menace, l'iteghé lui rappelle froidement que jamais négus n'a tué sa femme, et qu'elle sait bien qu'il n'osera pas commencer. Théodore revient ensuite, un peu honteux, à sa petite cour, fait sa confession publique, déclare « qu'il est bien le pécheur le plus scandaleux de l'Éthiopie, qu'il l'est malgré lui, que c'est une victoire du démon, victoire qui doit nous faire sentir notre faiblesse et notre néant... » Il promet finalement qu'il tâchera de mieux faire, et congédie la favorite. Les pâques faites, il la reprend, et à celle-ci en ajoute parfois une seconde.

Dans ces écarts, tout chez le négus est calculé pour l'effet. Il est théâtral, *fakerer*, comme disent les Abyssins : c'est juste la nuance que le grand comique latin rend par *gloriosus*. Nul n'a plus que lui la pose, le geste, la voix de la royauté qui commande; il préside admirablement un conseil, une assemblée, et son éloquence, vive, colorée, manque rarement son but. Avec un mépris affecté pour les lettrés, qu'il appelle *azmari* (histrions), il est lui-même un lettré de premier ordre; il a beaucoup cultivé l'amharique, langue usuelle de l'Abyssinie (1), et des juges compétens m'ont affirmé que ses lettres sont des modèles en cette langue. Il aime volontiers à écrire : ses lettres, mystiques de forme, souvent obscures, sont des chefs-d'œuvre de diplomatie africaine. C'est là surtout qu'il faut, comme on dit, *lire entre les lignes*.

Le nom de Cromwell m'est souvent venu à la mémoire en entendant parler le négus ou en lisant ses lettres. Il rappelle le fameux protecteur par le pathos théologique dans lequel il enveloppe les inspirations de sa politique mystérieuse. Il subit évidemment, à son insu, les impressions de sa première éducation scolastique et

(1) La langue des livres est surtout le *ghiz*, langue morte qu'écrivent et parlent seulement les gens d'église et les légistes. C'est le latin de l'Abyssinie.

monacale. Chez lui, le théologien a dicté au souverain des actes impolitiques et des rigueurs inutiles, comme l'affaire d'Azazo, au début de son règne. J'ai dit qu'Azazo était une petite ville de marchands théologiens, qui soutenaient sur la nature du Christ une opinion fort subtile légèrement entachée d'hétérodoxie. Le haut commerce de Gondar appartenait à cette secte, dont les idées, peu dangereuses pour la paix publique, offusquèrent le négus. Il réunit à Gondar un concile qu'il présida en personne, et où les dissidens argumentèrent chaudement contre l'ignorant *abouna* et ses courtisans orthodoxes. Théodore résuma les débats et demanda aux gens d'Azazo : « Reconnaissez-vous l'*abouna*, oui ou non, comme votre chef régulièrement nommé ? — Oui, répondirent-ils sans hésiter. — En ce cas, mes enfans, reprit le négus, vous êtes des séditieux, si vous pensez autrement que l'*abouna*, chef régulier de l'église, et que moi, protecteur temporel de la même église. Vous allez en conséquence abjurer votre erreur, sans quoi le bourreau de l'empire fera tomber vos têtes ici même. » Le bourreau de l'empire était là en effet, armé de sa lourde épée. Les dissidens, décontenancés, firent observer que c'était brusquer trop vivement l'action de la grâce, et demandèrent trois jours pour réfléchir. Théodore les leur accorda, leva la séance et les fit enfermer sans vivres et sans eau dans la salle du concile. Je n'ai pas entendu dire qu'un seul d'entre eux ait attendu pour abjurer le soir du second jour. On ajoute, et je le crois sans peine, qu'ils n'ont abjuré que des lèvres.

Il y a dans les montagnes voisines de Gondar une peuplade à demi sauvage, timide et inoffensive, dernier vestige d'une population qui a probablement précédé les Abyssins actuels dans la possession du sol. Les Kamantes (c'est le nom de cette tribu) pratiquent, à l'ombre de leurs forêts, un paganisme mystérieux, et n'ont pas d'autre industrie que d'approvisionner la capitale du bois de chauffage dont elle manque. Théodore songea un instant à les faire baptiser de force et en masse; mais un courtisan à qui il communiqua cette idée lui fit judicieusement observer « que le jour où les Kamantes, devenus chrétiens, seraient les égaux des autres Abyssins, ils ne daigneraient plus apporter leurs fagots à la ville, et que Gondar, par suite, ne serait plus habitable. » Ce motif de prudence mondaine préserva ces pauvres gens d'une persécution gratuite.

Il y a environ cinq ans, le gouvernement français réclama, par l'organe de son consul, la libre prédication du culte catholique romain dans l'empire. Théodore répondit par une lettre curieuse dont voici le sens : « Il est vraiment scandaleux pour la chrétienté qu'elle soit divisée en cinq ou six communions ennemies, tandis que l'islamisme offre un corps bien discipliné. Pourquoi un concile œcu-

ménique ne serait-il pas appelé à formuler une doctrine que tout le monde chrétien serait ensuite tenu d'adopter? Les pontifes occupant les cinq patriarcats *égaux* de la chrétienté, Alexandrie, Antioche, Rome, Constantinople, Jérusalem, prononceraient souverainement sur la question de savoir si l'église doit avoir un chef, et si ce chef doit être à Rome ou bien ailleurs. Je suis prêt à me soumettre aux décrets d'un semblable concile; mais jusqu'à ce qu'il soit convoqué, je reste dans mon ancienne foi, qui est celle de mes pères, et je ne permettrai pas d'en prêcher d'autre, car il ne doit pas y avoir deux religions dans un état bien gouverné. » Fidèle à ce programme, Théodore ne permet aucune attaque contre l'église officielle, qu'elle vienne des protestans ou des catholiques. Tout en témoignant de son obéissance à l'église nationale, Théodore ne se croit pas tenu aux mêmes égards pour un clergé dont l'influence entrave sa politique, et dont le chef, *abouna* Salama, est un conspirateur incorrigible et notoire. Salama, pendant les dix premières années de son pontificat, traitait les princes abyssins avec la morgue d'un parvenu qui se sent appuyé par les masses. On lui rapporta un jour que l'*iteghé* Menène, dans un moment d'humeur, l'avait appelé esclave par allusion à la somme payée au patriarche d'Alexandrie pour sa nomination. « Oui, dit Salama, je suis un esclave, mais un esclave de prix, puisque j'ai été payé 7,000 talaris. Si l'on mettait l'*iteghé* en vente au marché de Metamma, on ne trouverait pas 12 talaris pour elle. » Avec Théodore, les rôles changèrent vite, témoin l'anecdote suivante, qui a trop le cachet abyssin pour que je substitue mon récit à celui du narrateur, simple *bacha* (capitaine) dans la garde. « Un dimanche matin, vers six heures, je suis appelé chez le négus. J'y vais en tremblant, car c'est mauvais signe d'être appelé près de lui si matin. Sa majesté me dit : « Bacha George, va trouver l'*abouna*; appelle-le âne, appelle-le chien. Va! » Je frappai la terre du front, et je répliquai : « Sire, je suis prêt à obéir; mais daignez réfléchir que je suis un simple capitaine, et que vos paroles sacrées auront plus de pouvoir en passant par la bouche d'un *ras* (colonel) (1). — Tu as raison, me dit gracieusement le négus, » et il fit appeler le *ras* de service. » Je connais Salama, et je ne doute pas qu'il n'ait répondu par un profond salut à cet étrange message. Tout cela pourrait bien finir assez mal pour l'un de ces deux ennemis rusés, circonspects, irréconciliables. Déjà, il y a moins de trois ans, l'*abouna* a été enfermé quelque temps à Magdala, et la rigueur de sa captivité n'a été qu'imparfaitement masquée par les égards extérieurs dont il était entouré.

(1) *Ras*, titre civil, veut dire connétable, et dans la hiérarchie militaire il se traduit par colonel.

Le négus est un homme instruit au point de vue abyssin, c'est-à-dire qu'il est versé dans l'histoire nationale, la théologie, et qu'il se rend assez bien compte de l'état de l'Europe contemporaine. Quant à notre civilisation, il m'a paru la priser très fort au point de vue matériel, tandis qu'au moral il la plaçait assez bas. On s'expliquera ces préventions en songeant que les cinq sixièmes des Européens que l'amour des voyages ou le désir de faire fortune attirait en Abyssinie y ont laissé les souvenirs les moins propres à faire aimer ou honorer le nom *franc*. Les troubles du Tigré, en rendant le nom de l'Abyssinie plus familier à nos oreilles, avaient attiré dans ce pays nombre de chercheurs d'aventure, ingénieurs, fondeurs, officiers instructeurs à brevets problématiques. J'en ai connu un qui, ayant fait de fortes avances de fusils à Negousié, eut l'audace, après la mort du prétendant, d'aller présenter au vainqueur la note des frais de fabrication. Théodore donna en riant 100 talaris à cet homme et le mît à la porte. Aujourd'hui une pareille plaisanterie aurait d'autres suites.

Il n'est pas étonnant qu'avec de semblables idées le négus soit peu disposé à favoriser l'émigration temporaire de ses sujets, soit en Europe, soit dans les pays musulmans. Il trouve son compte à nourrir chez son peuple l'idée orgueilleuse que l'Abyssinie est le centre et la perle du monde, mais lui-même sait parfaitement à quoi s'en tenir là-dessus. S'il n'ose pas empêcher les fidèles Amharas de faire le pèlerinage de Jérusalem, il fait ce qu'il peut pour les en dégoûter, et quand ils en reviennent, il aime à les interroger publiquement sur les beautés de la Terre-Sainte comparée à l'Abyssinie. Les pèlerins s'empressent de déclarer que la terre d'Israël est aride, pelée, nue et maudite, avec un grand marais salin et plombé, avec un fleuve auprès duquel le Takazzé serait une véritable mer. Théodore se tourne alors vers l'auditoire : « S'il en est ainsi, dit-il, de la Terre-Sainte, du sol que Dieu lui-même a choisi pour son peuple, que doivent être les autres pays d'Occident! Bénissons Dieu, mes amis, d'être nés dans ce paradis terrestre qu'on nomme l'Abyssinie. »

La bravoure personnelle du négus n'a jamais été révoquée en doute ; il n'est même que trop porté à s'exposer dans une bataille et surtout dans un de ces duels brillans où sa supériorité de soldat lui a toujours assuré la victoire. Sans parler de ceux que j'ai racontés, il en a eu de plus récens, celui par exemple où il a tué d'une balle au front le meilleur des généraux de Tedla-Gualu, il y a quatre ans. Il est magnifique à la tête d'un escadron lancé à toute bride, quand, enivré de mouvement et de fumée, il jette d'une voix pleine et brève son cri de guerre : *Abba Sanghìa!* Ses talens de général et de stratégiste sont plus discutables. La campagne du God-

jam, à laquelle j'ai assisté, a été si décousue et si pitoyable, que je me suis demandé sérieusement si Théodore ne faisait pas durer la guerre par calcul. Sa tactique a un cachet mystérieux et sinistre bien fait pour frapper les imaginations. Ainsi, après quelques jours de repos, l'armée reçoit l'avis de se tenir prête à marcher le lendemain dans une direction donnée, au sud par exemple. Deux heures après, au coucher du soleil, le négus monte à cheval, impassible et taciturne. Trente fusiliers choisis se groupent autour de lui, cinq ou six cents cavaliers sûrs le suivent à cinq pas; il se dirige au nord ou à l'ouest, nul ne sait où et ne tient à s'en informer. Quelques jours se passent sans nouvelles, puis on apprend que Théodore a surpris, après une longue marche forcée où il a recueilli des renforts épars dans les cantonnemens, une province rebelle où il a fait un massacre formidable. Enfin une proclamation impériale est lancée dans tous les districts. « Écoutez ce que dit *Djan-Hoï :* « J'ai châtié les pervers, j'ai tué vingt-deux mille hommes; paix aux honnêtes gens, et que nul ne s'inquiète! »

Par un contraste que comprendront ceux qui l'ont vu de près, ce terrible homme aime les actes de bienfaisance, adopte des orphelins, assure leur avenir, les marie de sa main, ne les perd jamais de vue. Il adore les enfans, et a pour eux des attentions et des câlineries de grand-père; ils lui font sans doute oublier les bassesses et les trahisons dont il se croit entouré. « Il n'y a pas un de vous qui m'aime, dit-il parfois aux courtisans qui l'entourent. Les gens qui remplissent mes prisons sont plus heureux que moi, car il y a des gens qui les aiment et pensent à eux. Quand je serai mort, il n'y aura pas un de vous qui jettera une poignée de terre sur mon tombeau! » A cela on pourrait répondre qu'il a tout fait pour se rendre redoutable et qu'il n'a rien fait pour gagner les sympathies. Sa défiance systématique a jeté dans les fers presque tous les représentans de la féodalité de l'empire. Cette féodalité a engendré tous les maux qui ont précipité l'Abyssinie dans l'abîme où elle roule depuis un siècle et plus; cependant, pris individuellement, la plupart de ces grands vassaux étaient des hommes d'une nature fière, digne et estimable. Je n'en citerai que deux, qui vivent toujours, Balgada Arœa et *ras* Oubié (qu'il ne faut pas confondre avec le vaincu de Dereskié). Ce dernier est un beau vieillard d'une figure douce et fine, qui comprend les Européens et les aime. La compagne de sa longue existence vint partager ses chaînes; le négus essaya de les intimider et de les séparer par un divorce : ce fut en vain. « Votre majesté, lui dit la noble femme, peut nous faire périr; elle ne peut nous séparer, car le ciel nous reste. »

L'arrestation de Balgada fut caractéristique. Sous prétexte de venir

rendre hommage au négus, il s'était présenté à lui à la tête d'une armée de Tigréens, comme pour le braver. Théodore n'était pas homme à se laisser provoquer de la sorte; il reçut gracieusement Balgada, le fit dîner avec lui, lui prit le bras pour lui montrer l'intérieur de son camp, et à la fin de cette promenade amicale le fit jeter aux fers. Balgada s'emporta, injuria Théodore, qui assistait, impassible, à l'exécution de ses ordres, et lui demanda quel crime il avait commis. « Aucun, répondit le négus. Je t'arrête parce que le Tigré t'aime et que tu es assez fort et assez fou pour faire une nouvelle révolution. — Fais-moi donner un cheval et un sabre, disait Balgada exaspéré, et prouve-moi le sabre au poing que tu es digne du trône! — Dieu m'en garde! répliquait Théodore sans s'émouvoir. L'Abyssinie a bien eu assez de paladins sans cervelle comme toi, et c'est ce qui l'a perdue. Il lui faut aujourd'hui un maître et de l'ordre. Va, *et que Dieu te délivre!* » Ce mot n'était pas, comme on pourrait le croire, une raillerie amère; il faut plutôt le traduire ainsi : « Prie Dieu d'amener des jours assez calmes pour que je puisse, sans danger pour la paix publique, rendre la liberté à toi et à tes pareils. »

Nous avons conduit le lecteur au cœur même des événemens contemporains. Que conclure de cette série de luttes confuses que nous avons essayé de raconter? Il est bien certain que depuis neuf ans l'Abyssinie entière se résume dans un seul homme. De tous les rivaux plus ou moins factices qui ont été opposés à Théodore, pas un n'a été un prétendant sérieux. Le plus fort, Agau Négousié, était l'indécision même et le jouet de mille intrigues. Le dernier des rois fainéans, Iohannès, à qui certains politiques européens ont songé, est un homme de mœurs douces, un lettré, un poète, mais un prince sans prestige et sans caractère. Le terrible souverain devant lequel tremble l'Abyssinie parle à Iohannès avec soumission, l'appelle *mon maître*, n'oserait pas s'asseoir devant lui, mais le laisse froidement s'éteindre dans la misère, au fond du palais désert de ses ancêtres que l'ironique générosité du négus lui a laissé. Reste Tedla-Gualu, dont les fauteurs d'insurrection cherchent à faire un grand homme; c'est simplement un petit prince habile, qui se rend pleine justice en évitant toute prétention à la couronne, et qui ne demande qu'à vivre en souverain dans son fief du Godjam, sans avoir à payer tribut à qui que ce soit.

Théodore II tient avant tout à perpétuer sa dynastie, et avec elle l'empire qu'il a restauré. Il affecte là-dessus une confiance inébranlable : est-elle bien réelle? Voici, en tout cas, comment il raisonne : « Dieu a promis l'avenir à la maison de David. De cette maison, je suis le seul héritier parmi tous les souverains contemporains : l'a-

venir est donc à moi, ou du moins à ma lignée. Je puis succomber, mais ma lignée doit triompher, car les prophéties ne peuvent mentir. » Il a deux fils adultes de sa première femme. Le premier est une sorte de Caliban vulgaire, méprisé et détesté de son père, qui l'écarte avec soin de tout rôle politique. Sa férocité rendrait jaloux un roi de Guinée : à la suite de je ne sais quelle émeute insignifiante qu'il fut chargé de réprimer, il envoya à son père une corbeille pleine d'yeux arrachés. Quelquefois il introduisait dans l'oreille des patiens des cartouches auxquelles on mettait le feu pour leur faire sauter le crâne. Ivrogne et bavard, il allait boire l'hydromel chez quelques grands officiers et leur dire du mal du négus. Celui-ci, averti, le mit quelque temps aux arrêts dans une écurie à ânes, en lui disant « qu'il y serait en famille. » Tout autre est le second fils, *dedjaz* Mechecha, jeune prince de vingt-deux ans, qui s'est rendu si populaire dans le gouvernement du Dembea, dont il fut investi vers 1861, que Théodore a cru prudent de le rappeler. « Que signifie cette recherche de popularité? lui dit-il durement. Est-ce que tu aurais la pensée de faire comme Absalon, de t'emparer de la faveur du peuple pour supplanter ton père? » Les hommes influens qu'effraient les violences sans frein de Théodore espèrent beaucoup en Mechecha, et nul doute qu'en cas de mort du négus actuel les plus sages ne se rallient autour de ce jeune homme brave et sympathique; mais aura-t-il pour dominer ce peuple capricieux la main de fer de son père? Il est au moins permis d'en douter.

Devant l'incapacité presque absolue des Abyssins à se gouverner eux-mêmes, de bons esprits, préoccupés avant tout de paix et d'ordre, ont prononcé le mot d'intervention étrangère. C'est aller trop loin; ce sont là des remèdes extrêmes auxquels il ne faut recourir que là où l'ordre social est profondément atteint. On a cru aussi que le gouvernement anglais, à bout de patience, se préparait à agir vigoureusement contre le souverain de l'Abyssinie. Des renseignemens auxquels on a tout lieu d'ajouter foi permettent d'affirmer au contraire que le *foreign-office* use des plus grands ménagemens pour obtenir à l'amiable la liberté de ses nationaux, et évite avec soin tout ce qui pourrait pousser le négus à une de ces sanglantes folies qui malheureusement ne surprendraient personne. Cette prudence est louable et a l'avantage de préparer une solution désirable sans engager l'avenir; mais, quoi qu'il arrive, cette question de l'avenir se dressera toujours devant les grandes puissances que les événemens ont créées arbitres des destinées de l'Orient chrétien. Il faudrait une grande étroitesse d'idées pour ne voir la question d'Orient que sur le Bosphore ou aux lieux saints : c'est une question à mille faces, toute positive pour les uns, toute philosophique

pour les autres, imminente pour tous. Elle sommeille et menace d'éclater partout où se trouve engagé un grand intérêt européen, commercial, humain, religieux, car toute question chrétienne qui entre dans le domaine politique devient forcément une question européenne. Le Levant nous a gardé bien des surprises qui nous ont souvent trouvés au dépourvu : ce n'est pas la faute des gouvernemens, occupés de mille soins divers; c'est celle des informateurs attitrés, agens diplomatiques, voyageurs en mission, savans, qui auront négligé de chercher la vérité ou qui l'auront plus ou moins innocemment travestie. C'est la mienne aussi, si je n'ai pas réussi par cette étude à mettre en pleine lumière un fait indiscutable et une conviction que chacun peut discuter. Ce fait, c'est que ce peuple abyssin, où le vulgaire voit une sorte de peuple nègre à peine moins féroce et moins abruti que les autres, est une forte, vivace et intelligente nation, sœur de l'Europe par les traits physiques et plus encore par son étrange civilisation, qui nous reporte aux temps les plus curieux du moyen âge; c'est que Théodore est un des hommes les plus remarquables de ce siècle, un homme de génie submergé dans un milieu barbare, et qu'une fatalité parfois méritée pousse aux abîmes. La conviction que je voudrais faire partager aux esprits sérieux, c'est qu'un peuple qui a eu l'énergie de conserver en pleine Afrique, et cerné par la double barbarie musulmane et païenne, tant de grandes et nobles choses, à commencer par le christianisme, mérite la tutelle efficace et réparatrice de l'Europe. Faire abstraction de mesquines rivalités, de questions étroites de secte ou de prétendues légitimités, aider l'Abyssinie à retrouver l'ordre et l'unité sans le despotisme, à se constituer un gouvernement énergique, éclairé, ami de l'Europe, à chercher en elle-même les élémens de sa rénovation, suivant le programme (depuis trop oublié) de Théodore II, — voilà certes une politique large, élevée, nullement chimérique et sentimentale, n'en déplaise à ceux qui regrettent que la France ait sauvé la Grèce en 1827. Cette politique n'a jamais été perdue de vue par les deux représentans français et anglais que le hasard et leur propre volonté ont mêlés aux affaires contemporaines d'Abyssinie. J'ajouterai que ces épreuves mêmes n'ont en rien altéré leur foi dans l'avenir d'une nation qui n'est pas sans quelque dessein secret de la Providence restée seule libre et chrétienne au milieu de cette Afrique dégradée et perdue. Qu'il me soit permis au moins de l'affirmer pour moi-même.

GUILLAUME LEJEAN.

LES

EXPOSITIONS UNIVERSELLES

LEUR INFLUENCE SUR L'INDUSTRIE CONTEMPORAINE.

I. *Rapports des membres de la section française du jury international sur l'exposition universelle de 1862*, publiés sous la direction de M. Michel Chevalier, 6 vol. — II. *Rapports des délégués des ouvriers parisiens à l'exposition de Londres*, 1 vol. — III. *Rapports des délégués lyonnais*, 1 vol.

La cause des expositions universelles est définitivement gagnée. Ce n'est pas qu'il y ait jamais eu aucun doute sur le mérite de l'idée qui rapprochait dans une même enceinte tous les produits du globe. Évidemment, ce rendez-vous général, où les différentes nations apportaient les richesses de leur sol ainsi que les créations de leur travail, cette éloquente comparaison de leurs ressources et de leurs forces productives, cet enseignement mutuel qu'elles échangeaient directement et face à face, tout cela procédait d'une idée à la fois grande et juste, et ne pouvait manquer d'être applaudi; mais d'un autre côté, même après le succès si éclatant des expositions de 1851 et de 1855, il était permis de craindre qu'un tel spectacle, par sa grandeur même, ne se prêtât point à de fréquentes représentations. Les gouvernemens et les industriels voudraient-ils et pourraient-ils s'imposer à de courts intervalles les soins, les embarras, les dépenses qu'entraîne une exposition universelle? Les peuples ne devaient-ils point se lasser et se blaser à la vue de ce tableau se déroulant comme un panorama sans fin? L'exposition de

1862 a dissipé ces incertitudes. Par le nombre, par la variété et par l'éclat des produits, elle a été de beaucoup supérieure aux deux expositions qui l'ont précédée; l'empressement des spectateurs, loin de se ralentir, a été plus curieux et plus vif, et l'on doit être bien convaincu que les expositions universelles peuvent impunément se multiplier; elles sont devenues une nécessité, une institution de notre temps.

Si, au point de vue pratique et purement industriel, ces expositions, en propageant les meilleurs modes de fabrication et en répandant la connaissance des produits nouveaux, sont appelées à rendre de très grands services, elles nous paraissent surtout intéressantes et utiles à raison de l'influence qu'elles doivent exercer sur la législation qui régit les conditions du travail. En même temps qu'elles excitent l'attention du manufacturier, elles provoquent les études de l'économiste, qui n'en est plus réduit à dogmatiser d'après des principes abstraits, et qui peut désormais rechercher sûrement et saisir sur le vif, non-seulement les caractères de l'industrie chez les différentes nations, mais encore les causes de la supériorité ou de l'infériorité que révèle la comparaison des produits. Les gouvernemens l'ont bien compris : après avoir pourvu aux mesures nécessaires pour faciliter à leurs nationaux l'accès du grand concours qui s'ouvrait à Londres, et pour organiser dans les conditions les plus libérales la partie matérielle de l'exposition, ils ont apporté le plus grand soin au choix des commissaires destinés à former le jury international, de manière à obtenir une étude éclairée et compétente des procédés industriels et des régimes économiques.

En 1862, cette étude offrait pour la France un intérêt tout particulier. Par le traité de commerce conclu avec l'Angleterre, nous venions de faire un pas décisif vers la liberté des échanges. Cet événement considérable était l'objet des appréciations les plus contradictoires : les uns y voyaient la ruine, les autres le développement de notre industrie. Déjà le débat s'était engagé dans l'enquête à laquelle avait procédé le conseil supérieur de commerce, chargé de fixer le taux des droits de douanes qui devaient remplacer les prohibitions ou les taxes prohibitives. L'exposition pouvait l'éclairer de la plus vive lumière en mettant les produits français en présence des produits étrangers, et notamment des produits anglais, si redoutés par nos manufacturiers. Il s'agissait donc d'une épreuve presque solennelle où l'industrie devait fournir la mesure des efforts qu'elle avait accomplis depuis l'exposition de 1855, et de ceux qu'elle devait accomplir encore sous l'aiguillon d'une concurrence devenue plus active et plus directe. Le traité de commerce allait

être jugé sur pièces, par-devant le public européen, à l'aide de témoignages irrécusables, car dans ce grand procès tous les intéressés étaient appelés à comparaître avec les produits de leurs usines. C'était là une tâche difficile en même temps qu'une grave responsabilité pour la commission française, qui devait non-seulement concourir à la distribution des récompenses, mais encore prononcer un jugement entre les industries rivales, étudier les forces productives de chaque pays, et pressentir les destinées que la réforme économique réservait aux manufactures nationales. La commission, présidée par M. Michel Chevalier, n'a point failli à cette tâche, et la collection de ses rapports est un véritable monument de science et de pratique industrielles dont une éloquente introduction forme le frontispice : monument élevé à l'honneur de notre génération laborieuse et libérale, et surtout, disons-le tout de suite, à l'honneur de l'industrie française, dont cette dernière épreuve a consacré les ressources et la vitalité (1). Fidèles au programme qui leur avait été tracé, les rapporteurs ne se sont point contentés de signaler les merveilleux perfectionnemens réalisés, à l'étranger comme en France, dans les diverses branches de travail, et de montrer à quel point, sous l'influence incontestable des expositions universelles, et par le grand courant d'émulation qui s'est répandu sur toute la surface du globe, la production générale s'est améliorée et multipliée; ils ont saisi l'occasion d'étudier les lois et jusqu'aux simples règlemens qui président à la création des produits; ils se sont livrés à un examen approfondi de la législation française, comparée avec les législations étrangères. De cet examen sont sortis des propositions et des conseils que les gouvernemens feront sagement de méditer, et qui, dans tous les cas, méritent au plus haut degré l'attention publique.

C'est principalement à ce titre que les rapports de la commission française, complétant l'enquête de 1860, doivent être lus et consultés; mais ce ne sont point les seuls documens qu'ait produits l'exposition. Des délégations ouvrières ont été envoyées à Londres. On désirait que les ouvriers les plus intelligens de nos cités manufacturières eussent leur part de ce grand spectacle, et que les simples soldats de l'industrie fussent admis à cette revue pacifique dans laquelle se dépliaient leurs drapeaux. C'était une bonne pensée de les associer directement à l'œuvre de l'exposition; c'était un acte de justice, car dans les travaux de l'industrie le succès appartient à la main qui exécute comme à la tête qui dirige et au génie qui crée, et il était juste d'appeler à l'honneur tous ceux qui avaient

(1) Voyez l'étude de M. Michel Chevalier sur *l'industrie moderne à propos de l'exposition universelle de 1862*, dans la *Revue* du 1er novembre de la même année.

été à la peine. De même que les chefs d'industrie devaient étudier avec profit le tableau comparatif qui leur était présenté dans le palais de Kensington, soit pour se rassurer et s'affermir dans leur supériorité, soit pour reconnaître la distance qui les séparait de leurs concurrens, de même les ouvriers avaient tout à gagner en jugeant par eux-mêmes les produits étrangers, et en voyant de près cette grande industrie anglaise à l'égard de laquelle les exagérations de l'amour-propre national et l'instinct de l'intérêt personnel leur inspiraient tour à tour les sentimens, en apparence inconciliables, du dédain ou de la crainte. A leur retour de Londres, les délégations de Paris, de Lyon, de Saint-Quentin, etc., ont publié leurs observations pratiques et leurs impressions morales dans des rapports qui circulent sans doute dans tous les ateliers, et qui sont d'autant plus dignes d'attention qu'ils traduisent plus librement la pensée intime des classes ouvrières sur des questions débattues et rebattues, mais toujours difficiles et quelquefois périlleuses : il s'agit de l'organisation du travail, des relations entre patrons et ouvriers, et de la fixation des salaires. Il faut donc lire ces rapports; on y trouvera autre chose qu'un compte-rendu d'exposition : c'est une manifestation, c'est la révélation d'un mot d'ordre. Il ne suffit pas que les travaux des membres de la commission française nous tiennent au courant des progrès de l'industrie contemporaine et nous signalent quelques réformes utiles qui hâteront le triomphe de la liberté commerciale; observons en même temps les idées et les aspirations des classes ouvrières. L'exposition de 1862 fournit les élémens de cette double étude dans les documens de nature et d'origine si différentes que nous venons d'indiquer.

I.

En examinant dans son ensemble l'exposition de 1862, on remarque tout d'abord le caractère de similitude que présentent aujourd'hui les produits des nations industrielles. En 1851, lors de la première exposition universelle, le visiteur observait presque à chaque pas des inégalités et des contrastes qui trahissaient la diversité des procédés de fabrication. Les galeries consacrées aux produits français se distinguaient essentiellement de celles qui contenaient les produits anglais ou allemands. Ce qui abondait et brillait dans les unes était absent ou très effacé dans les autres. Les produits similaires, c'est-à-dire devant servir aux mêmes usages, étaient ici et là d'un aspect différent. En un mot, chaque pas que l'on faisait sous les voûtes du Palais de Cristal était comme un voyage de découvertes et conduisait l'observateur vers une terre nouvelle. Chaque

pays conservait son génie, sa marque industrielle. L'originalité éclatait de toutes parts. Entre les produits bruts ou à peine ébauchés des pays sauvages et les produits les plus perfectionnés du goût européen, l'œil découvrait successivement toutes les couches de l'industrie humaine, s'élevant par degrés de la fabrication rudimentaire à la fabrication supérieure. Déjà en 1855, la plupart de ces distinctions et de ces différences s'étaient fort atténuées (1). En 1862, elles ont presque entièrement disparu. Les procédés et les méthodes ont fait le tour du monde industriel, et se sont propagés avec une rapidité vraiment merveilleuse chez tous les peuples. Partout on s'approvisionne des mêmes matières, on emploie les mêmes moyens mécaniques, le travail manuel a acquis une habileté presque égale, la science répand les mêmes enseignemens, et le goût s'inspire aux mêmes sources. A l'originalité s'est substituée l'uniformité. Prodigieuse vertu du génie de l'homme ! alors qu'il est si difficile de transplanter d'un sol dans un autre les productions naturelles et d'étendre le domaine que la Providence leur a primitivement assigné, l'homme, sous les latitudes et dans les conditions les plus diverses, parvient à se familiariser avec tous les genres de travail, discipline ses forces, façonne son esprit et son goût à toutes les conceptions, et se manifeste partout avec l'intelligence souveraine qui asservit le monde entier à ses lois. C'est ainsi qu'en Amérique comme en Europe, dans les colonies naissantes de l'Australie aussi bien que dans les plus vieilles métropoles, le travail de l'homme peut enfanter les mêmes produits avec une habileté presque égale. Il semble qu'il n'y ait plus d'industrie nationale : l'industrie devient universelle.

Ce résultat est dû aux conquêtes de la science contemporaine. La vapeur transporte incessamment l'homme, qui est le premier instrument de la production, sur les divers points du globe, et avec l'homme les engins mécaniques, dont l'aveugle et docile puissance se développe sans distinction de sol ni de climat. Il n'y a donc point de pays où l'industrie ne soit appelée à se naturaliser et à prospérer. Une part de plus en plus grande est faite au travail des machines, et une part moindre est laissée aux bras de l'homme. Dès lors, la fabrication, servie par des organes plus énergiques, est plus abondante, et les produits qu'elle multiplie à l'aide des mêmes moyens acquièrent du premier coup cet égal degré de perfection qui a frappé les visiteurs du palais de Kensington. C'est un grand progrès, tout à la fois matériel et moral. L'exposition de 1862 a

(1) Voyez, sur les expositions de 1851 et de 1855, les études de MM. Alexis de Valon et Louis Reybaud dans la *Revue* du 15 juillet 1851 et du 15 décembre 1855.

prouvé que depuis 1855 le génie des inventeurs industriels n'avait point sommeillé; mais elle a montré principalement que, par une féconde propagande, les inventions se sont répandues chez tous les peuples, de telle sorte que les nations les plus humbles peuvent désormais, dans la lutte industrielle, s'élever à la taille des plus grandes.

Cette démonstration apparaît à chaque page dans les rapports du jury français; elle atteste que tous les peuples ont largement profité des enseignemens que leur avaient donnés les expositions antérieures, elle justifie les mesures libérales qui ont été prises en vue de développer les échanges commerciaux, et en même temps elle trace la route à suivre pour assurer désormais le progrès industriel. Certes il existe encore et il existera toujours entre certains pays, pour telle ou telle branche de production, des inégalités naturelles qui tendront à élever ou à abaisser les prix de revient; mais ce n'est point l'application d'un droit de douane qui corrigera le plus sûrement ces différends : c'est par l'amélioration de l'outillage et des voies de transport, par l'extension du crédit, par la révision et souvent par la suppression des règlemens intérieurs, par la diffusion de l'enseignement, c'est en un mot par des procédés qui se justifient d'eux-mêmes, et non plus par l'expédient artificiel d'un tarif, que chaque peuple se mettra en mesure de soutenir la concurrence industrielle et de défendre les intérêts du travail national. Les documens que nous avons sous les yeux s'accordent à cet égard. Parmi les rapporteurs qui ont rendu compte de l'exposition de 1862, il n'en est aucun qui ait sollicité l'exhaussement d'une taxe. Tous au contraire ont applaudi à la réforme du tarif et se sont franchement ralliés aux principes qui viennent de triompher dans notre législation. Cette opinion unanime a une très grande portée. Jusqu'ici, la protection accordée à l'industrie tendait à limiter la concurrence, et avait pour résultat nécessaire de rendre les produits plus rares sur le marché, et par suite plus coûteux. Avec le nouveau régime, qui admet la concurrence extérieure, on vise à obtenir une plus grande somme de produits et à les vendre moins cher, afin qu'ils deviennent accessibles à un plus grand nombre d'acheteurs. Le premier système comprimait et opprimait la consommation; le second est tout à la fois favorable à la production et à la consommation, dont les intérêts sont étroitement unis, la consommation étant en général d'autant plus active que la production est moins coûteuse, et de même la production s'accroissant en raison directe des besoins qu'elle a créés. Au lieu de chercher le salut de l'industrie dans une combinaison qui par le maintien des hauts prix paralyse l'essor de la consommation, on le cherche

et on le trouve dans l'étude des mesures qui procurent l'abondance, la perfection et le bon marché des produits. Telle est, en termes abstraits, la doctrine qui se dégage des rapports du jury de Londres, et il est superflu d'insister sur l'influence féconde que cette doctrine, éclairée par les faits, doit exercer sur le bien-être universel. C'est là que se rencontre enfin la solution définitive du problème qui, pendant tant d'années, a divisé les économistes et les hommes d'état.

Pour aucune branche de travail, cette preuve n'est plus éclatante que pour l'agriculture. Pendant de longues années, l'Angleterre et tous les pays du continent opposaient un veto rigoureux à l'introduction des subsistances étrangères. Il semblait que la fortune, la vie même de la nation dût être en péril, si la législation venait à autoriser ce qu'on appelait alors l'invasion des céréales et des bestiaux du dehors. Ce régime restrictif a été remplacé par la liberté du commerce des grains. Qu'en est-il résulté? Une production plus abondante déterminée par une demande toujours croissante de la consommation, une plus grande fixité des prix par suite de la plus grande facilité des échanges, plus de profits pour le cultivateur et plus de bien-être pour tous. Il est certain qu'aujourd'hui les populations se nourrissent mieux qu'autrefois, et ce progrès, qui est le premier de tous, s'est manifesté précisément dans les contrées qui, rompant avec les vieilles traditions, ont inauguré le nouveau système commercial. Si l'industrie anglaise conserve encore quelque supériorité, c'est en partie à l'alimentation plus forte et plus substantielle de ses ouvriers qu'elle le doit; c'est à la suppression du tarif des céréales et des bestiaux. Il a suffi d'une expérience de trois années pour montrer qu'en France l'adoption du même régime économique, loin d'être ruineuse pour l'agriculture, comme on le prétendait avec des lamentations si bruyantes, est très avantageuse pour tous les intérêts. Désormais le cultivateur ne doit plus compter sur la hausse du prix des denrées pour accroître ses bénéfices; il faut qu'il se résigne à ne plus préférer une récolte insuffisante, qui élève le cours du blé et lui permet de vendre cher, à une récolte favorable, qui abaisse le taux des mercuriales : situation étrange, anormale et presque monstrueuse, qui était la conséquence forcée du système prohibitif. Il ne peut trouver de profit que dans une production plus économique, mieux entendue et plus abondante. C'est ainsi que l'agriculture anglaise est demeurée très prospère : elle a vu baisser le prix de ses denrées par l'effet régulier des importations du dehors; mais elle a perfectionné ses instrumens et ses méthodes de travail, elle a augmenté le rendement de la surface cultivée, de telle sorte que le produit net, avec

un prix de vente moins élevé, est égal et même supérieur à ce qu'il était antérieurement à la réforme. C'est vers ce but que doivent tendre tous les efforts. Les rapports de l'exposition de Londres attestent que, dans l'état actuel des choses, l'agriculture française est parfaitement en mesure de lutter contre la concurrence de l'étranger. Après les blés de l'Australie, qui ont été classés en première ligne (et certes on ne dira pas que cette supériorité est due à la bienfaisante action d'un tarif protecteur), ce sont les blés français qui, selon le témoignage du rapporteur, M. Georges, ont mérité la mention la plus honorable. Si les blés anglais étaient d'apparence plus brillante, les nôtres l'emportaient par la composition intrinsèque du grain. Quant aux farines, nos marques conservent un avantage incontestable. Nous n'avons donc rien à craindre de la concurrence quant à la qualité même du produit; mais le rendement par hectare, au moins dans certaines régions, est évidemment inférieur, et c'est là ce qui préoccupe avec raison notre agriculture.

La valeur de la propriété foncière en France ne cesse de s'accroître, et en même temps le prix de la main-d'œuvre augmente, parce que les bras consacrés au travail de la terre deviennent plus rares. Ces deux faits incontestables, qui semblent s'opposer au bon marché des subsistances, ne s'observent point seulement dans notre pays; ils se manifestent aussi bien en Angleterre et en Allemagne qu'en France. Ils proviennent de l'immense mouvement industriel qui s'est révélé de notre temps, et qui a exercé une influence si grande sur le développement du capital et du travail. Cependant le déplacement des populations rurales, attirées vers les villes par les salaires de l'industrie, est un sujet presque général de plaintes : on y voit comme un rapt dont l'agriculture est victime. Les esprits timides se bornent à le signaler et à le déplorer en termes vagues : les plus osés n'hésitent pas à provoquer des mesures prohibitives, des règlemens de police, des lois au besoin qui rétabliraient presque le régime de la glèbe pour mettre obstacle à l'émigration. Nous avons peine à nous expliquer le mouvement qui se fait autour d'une question si simple. Empêcher, même indirectement, celui qui travaille de se porter là où il lui convient le mieux d'aller et où il obtient le meilleur salaire, ce n'est pas seulement une faute économique, c'est une erreur politique, un acte de véritable tyrannie. Dans quel code puiserait-on un pareil droit? Les notions les plus élémentaires de la justice veulent que chacun conserve l'entière disposition de ses bras, et le bon sens se révolte contre toute mesure qui prétendrait entraver ou même diriger les pérégrinations du travail.

Si l'enchérissement de la main-d'œuvre agricole était aussi fatal

qu'on le prétend, on ne verrait point la terre augmenter de valeur, car la terre, comme toute autre propriété, ne vaut qu'en proportion de ce qu'elle rapporte. Or l'empressement avec lequel le capital la recherche prouve surabondamment que, malgré la hausse des salaires, le revenu de la terre s'accroît. Il existe donc un moyen, un moyen puissant, de combattre, dans l'intérêt de la production et du revenu net, les causes de cherté que nous venons d'indiquer. Ce moyen consiste à améliorer le travail de la terre en y appliquant avec intelligence les ressources du capital, en perfectionnant l'outillage et en remplaçant autant que possible par des engins mécaniques la main-d'œuvre devenue plus rare. C'est ainsi que le sol devient plus fécond et qu'il doit tout à la fois procurer au propriétaire une rente plus élevée, à l'ouvrier un salaire meilleur, et à la consommation une plus grande quantité comme une qualité supérieure de produits, sans qu'il y ait augmentation du prix des subsistances. Mieux encore : il est permis d'espérer que ce triple résultat peut être obtenu avec un abaissement de prix. Tout le problème réside dans la question du rendement.

Que l'agriculture anglaise ait à cet égard une certaine avance, cela paraît généralement admis; mais il n'est pas moins évident que l'agriculture française, entrée plus tard dans les voies nouvelles, a réalisé déjà de très grands progrès. Il y a quinze ans, les instrumens agricoles figuraient à peine dans le catalogue des expositions. A cette époque, l'idée d'installer une locomotive en plein champ eût été certainement taxée de folie. Quelle figure ébahie et moqueuse aurait faite un comice rural devant lequel un inventeur serait venu proposer de creuser des sillons à la vapeur! La situation est bien changée. Aux engourdissemens de la routine a succédé une fièvre de progrès dont il faut maintenant que les esprits sages modèrent les accès et dissipent les rêves. Dans les concours régionaux, dans les moindres expositions locales, la classe des outils et instrumens tient aujourd'hui la plus grande place; c'est celle qui excite le plus vivement la curiosité et l'attention des cultivateurs. Quand on entre dans les galeries où ces instrumens sont en marche, on se croirait transporté au milieu d'une usine : on entend les sifflemens aigus de la vapeur, les coups précipités des pistons, le jeu régulier des poulies et des engrenages. Quelle révolution! Le rapport de M. Hervé-Mangon sur les instrumens et machines agricoles exposés à Londres en 1862 retrace, avec des détails pleins d'intérêt, l'historique des inventions, des expériences et des résultats qui éclairent cette grande question. On en est encore au début, et déjà « les machines ont pris possession de l'atelier rural comme de l'atelier industriel. » Jamais peut-être, à aucune époque ni dans au-

cune branche d'industrie, le progrès n'a été aussi remarquable ni aussi prompt.

L'agriculture est donc en possession des moyens à l'aide desquels elle peut non-seulement combler le déficit des bras, mais encore augmenter la force productive du sol. L'exposition de 1862 lui a ouvert les perspectives les plus rassurantes, et le rapport de M. Hervé-Mangon ne laisse aucun doute sur la solution du problème. Pour produire mieux et pour produire plus, il faut que l'agriculture emprunte les procédés de l'industrie, à savoir l'emploi plus généreux du capital ainsi que le concours de la puissance mécanique. Et c'est ici qu'apparaissent de la manière la plus manifeste les immenses services que l'industrie a rendus à l'agriculture. Avec les bras qu'on l'accuse si amèrement d'avoir enlevés à la terre, l'industrie a répandu partout la richesse; elle a décuplé peut-être le capital du pays, et c'est ce capital ainsi augmenté dans une proportion énorme qui maintenant retourne à la terre pour la féconder. Ces machines qui vont se substituer avantageusement au travail de l'homme, c'est l'industrie qui les a inventées d'abord pour son usage, et qui ensuite les a transformées pour les livrer, dociles et infatigables, au service du sol. Cette vérité ne saurait être trop fréquemment répétée, car elle réfute les périlleuses déclamations d'une école qui cherche à établir entre la fortune mobilière et la fortune immobilière une sorte d'antagonisme. Il n'y a point de plus funeste erreur que celle de ces financiers qui, à bout de ressources, tentent d'exploiter cet antagonisme pour surtaxer les valeurs créées par l'industrie. Si la terre, considérée comme capital, présente les avantages de la fixité et de la durée, elle n'a point par elle-même l'élasticité de valeur qui caractérise le capital industriel, et elle ne gagne, elle ne profite sensiblement que par les subventions de la fortune mobilière. C'est agir tout à fait à l'inverse de l'intérêt foncier que de céder à ses préjugés et à son aveugle jalousie en frappant d'impôts la portion la plus féconde et la plus vulnérable de la richesse publique. Comment ne pas remarquer que ce sont les nations les plus avancées en industrie qui ont accompli les plus rapides progrès dans l'agriculture? Et en France même n'est-il point évident que la supériorité agricole des départemens du nord, de la Normandie et de l'Alsace est due en partie au voisinage des grands réservoirs de capitaux, d'intelligence et d'activité qui se sont formés dans ces régions manufacturières? La constatation de cette harmonie économique doit éclairer les sentimens, les opinions et les lois. Que l'agriculture cesse de maudire les prétendus empiétemens de l'industrie, que le législateur ne s'effraie point de la perturbation momentanée que l'on signale dans les prix de la main-d'œuvre agri-

cole et derrière laquelle on croit apercevoir la rareté et le renchérissement des subsistances. L'augmentation du rendement de la terre est une conséquence certaine du progrès industriel qui s'est manifesté avec un nouvel éclat à l'exposition de 1862.

C'est à la fabrication des machines qu'appartient sans contredit le rôle le plus important dans la révolution qui a transformé presque toutes les branches d'industrie. Déjà la génération qui nous a précédés s'extasiait devant les forces nouvelles que la science, maîtresse de la vapeur, ajoutait au travail de l'homme. Ces forces bientôt n'ont plus suffi. Que sont devenues les premières locomotives qui ont couru sur les voies ferrées, et les premières machines qui ont mis en mouvement les *steamers?* Elles ne seraient plus bonnes aujourd'hui qu'à figurer dans les musées. Ces merveilleux engins mécaniques ont acquis promptement des proportions et une puissance que les imaginations les plus ardentes n'auraient point osé concevoir, et ils n'ont pas dit leur dernier mot. La science, aidée à son tour par la pratique industrielle, tend à simplifier les rouages et à employer des métaux plus résistans. Le fer cède la place à l'acier; l'acier lui-même trouve dans les découvertes dues à M. Bessemer des qualités et des applications que l'on ne soupçonnait pas. La préparation plus habile, plus variée, plus abondante des métaux a influé nécessairement sur la construction des machines, et celles-ci se sont multipliées, non-seulement au profit des grandes manufactures, mais encore au profit d'industries qui étaient demeurées dans un ordre secondaire, ou qui paraissaient à jamais réservées au travail manuel. Nous ne saurions énumérer ici tous les appareils nouveaux ou perfectionnés qui sont décrits dans les rapports du jury. Bornons-nous à constater, d'après les autorités les plus compétentes, que, dans ce prodigieux développement du génie mécanique auquel tous les peuples ont participé, la France se maintient aux premiers rangs. Cette appréciation est confirmée par les statistiques de la douane, où l'exportation des machines et mécaniques figure pour une valeur considérable, qui va s'accroissant chaque année. Sauf de rares exceptions qui s'appliquent à des articles spéciaux, les machines françaises ne le cèdent en rien, pour l'habileté de la fabrication, aux machines anglaises. Quelques machines françaises seraient même d'un emploi plus économique, parce qu'elles ont été établies de manière à consommer moins de combustible. La cherté de la houille en France a tout d'abord dirigé vers ce but les combinaisons des inventeurs et des constructeurs. Les fabricans anglais, qui n'avaient point à se préoccuper au même degré de cette question, commencent à en tenir compte, et depuis quelques années ils ont fait sous ce rapport de grands progrès.

Quant aux prix de fabrication, bien que l'écart qui existait entre les deux industries rivales se soit sensiblement réduit, l'avantage du bon marché demeure encore aux Anglais, qui possèdent des minerais, sinon meilleurs, du moins mieux exploités, d'immenses bassins de houille à proximité de leurs grandes usines, ainsi qu'un outillage plus varié. Ils sont notamment mieux approvisionnés pour les aciers, dont l'emploi tend à se substituer de plus en plus à celui du fer. Dans son rapport sur les locomotives, M. Eugène Flachat a signalé cette inégalité, et il a demandé que l'on stimulât en France la fabrication d'aciers supérieurs, non point par l'antique procédé de la prohibition ou d'une protection excessive, mais au contraire par une baisse radicale des tarifs, qui appliquerait à l'acier le traitement du fer ordinaire et qui l'étendrait même aux pièces fabriquées. L'Angleterre et l'Allemagne commenceraient sans doute par nous apporter de fortes quantités de leurs produits en acier, et ce serait tout bénéfice pour nos fabricans de machines. En même temps l'accroissement des besoins et des demandes inciterait les usines nationales à développer et à perfectionner, à l'aide des matières premières empruntées à nos voisins ou extraites de notre sol, leur fabrication en acier, car, on ne saurait trop le répéter, ce qui crée, ce qui encourage une industrie, c'est moins l'éloignement de la concurrence que le voisinage d'une abondante consommation, et cette vérité économique, qui a eu tant de peine à se faire jour à travers les traditions et les préjugés du passé, s'applique à tous les genres d'industrie. D'ailleurs il ne faut pas perdre de vue que l'acier est la matière première d'un grand nombre de machines, puisqu'il est l'élément des outils, et que l'outillage intéresse essentiellement la fabrication à tous les degrés. Il y a donc pour l'avenir un pas de plus à faire dans la voie des réformes libérales, et il dépend de l'administration d'atténuer la cause d'infériorité qu'a relevée M. Flachat à l'égard de nos ateliers de locomotives, et qui existe pareillement pour d'autres branches de la grande industrie des machines.

Nous avons vu ce que peut attendre l'agriculture du concours promis par les machines à la main-d'œuvre, qui devient insuffisante. Pour l'industrie manufacturière, les résultats obtenus depuis 1855 sont également très remarquables. Peut-être signalerait-on moins d'inventions nouvelles que pendant la période qui a suivi immédiatement la première exposition universelle; mais les perfectionnemens ont été nombreux, et en pareille matière perfectionner, c'est inventer une seconde fois, puisque chaque progrès amène immédiatement l'augmentation des forces productives et l'amélioration des produits. Citons par exemple la peigneuse Heil-

man, construite à Mulhouse, dans les ateliers de MM. Nicolas Schlumberger. Elle date de douze ans à peine, et déjà elle a reçu de nombreux perfectionnemens. Pour le coton, elle permet d'obtenir économiquement et avec une régularité plus grande les filés les plus fins, et en outre elle procure le moyen d'utiliser des matières de qualité inférieure, dont l'emploi était difficile avec l'ancien outillage. En ce moment surtout, où les cotons des États-Unis font défaut et où l'on est obligé de les remplacer par les cotons de l'Inde, elle offre à l'industrie des ressources inappréciables. Pour la laine, elle donne des produits supérieurs à ceux de l'ancien peignage à la main, exclusivement usité jusqu'en 1834, et à ceux des premiers procédés mécaniques, qui avaient amené déjà une baisse de prix de 50 pour 100, de même que pour le coton elle facilite l'emploi de matières moyennes et inférieures avec lesquelles on fabrique, soit directement, soit au moyen de mélanges, des tissus à bon marché, accessibles à la masse des consommateurs. Grâce à cette machine, le peignage de la laine coûte aujourd'hui moitié moins qu'il ne coûtait il y a trente ans, et cette baisse de prix est accompagnée d'une hausse sensible des salaires. Nous la signalons ici, entre tant d'autres, non-seulement parce qu'elle rend à l'industrie les plus grands services, attestés par MM. Jean Dollfus et Larsonnier dans leurs rapports sur la dernière exposition, mais encore parce qu'elle est de construction française et fait honneur à l'une des principales usines de l'Alsace. — Observons, dans des industries plus modestes et plus familières, les conséquences vraiment merveilleuses d'un perfectionnement mécanique. Il n'est personne qui n'ait remarqué l'accroissement qui s'est produit dans la fabrication des boissons gazeuses. En 1832, on en débitait à Paris environ 500,000 bouteilles; en 1851, 5 millions. Aujourd'hui la consommation de Paris dépasse 20 millions de bouteilles, et celle de toute la France atteint 40 millions. Cet énorme développement d'une consommation qui est tout à la fois agréable et hygiénique est dû aux procédés ingénieux par lesquels on a perfectionné la fabrication des siphons. Par ces procédés, qui sont appliqués en grand dans l'usine de MM. Hermann-Lachapelle et Glover, le prix de revient du siphon est réduit à 10 centimes, et le rapporteur du jury, M. Barral, calcule que l'importance de cette industrie des eaux gazeuses en France, industrie qui est demeurée longtemps presque insignifiante, se chiffre aujourd'hui par une somme de 30 millions de francs! — Signalons encore les machines à coudre, qui font l'objet d'un rapport très intéressant de M. Callon. C'est aux États-Unis que ces machines se sont le plus rapidement répandues : on cite une maison américaine qui est outillée pour en fabri-

quer 50,000 par an. L'invention s'est propagée en Angleterre et en France, où elle a reçu divers perfectionnemens. On estime que, pour les gros ouvrages, une machine à coudre fait l'office de 25 hommes, et que pour la couture ordinaire elle remplace 10 ouvrières. Cette industrie n'en est encore qu'à ses débuts : la plupart des fabricans en possession de brevets tiennent les machines à un prix élevé, qui retarde les progrès de la consommation; mais dès à présent les résultats sont considérables et laissent pressentir une révolution dans les conditions de la main-d'œuvre.

Nous avons insisté sur la question des machines, parce que c'est là, pour l'industrie contemporaine, la question capitale. L'emploi des forces mécaniques a modifié complétement le régime de la fabrication. Pour alimenter et pour rémunérer les machines, il faut désormais produire par grandes masses. La petite industrie n'est plus possible : les ateliers modestes qui prospéraient autrefois sont remplacés par les usines, où les ouvriers se comptent par centaines et par milliers. Vainement certains esprits déplorent-ils cette transformation, qui, accomplie depuis longtemps en Angleterre, commence à s'opérer en France pour la plupart des industries et sur presque tous les points du territoire. On redoute ces agglomérations d'ouvriers qui, désertant les campagnes, viennent s'établir dans les grandes villes; on prévoit dans cette concentration industrielle non-seulement des difficultés politiques, mais encore un péril social; on montre le relâchement des liens de famille, l'oubli du sentiment religieux, la démoralisation, et tous les maux qui s'ensuivent; enfin, dans l'intérêt même des ouvriers, on allègue que le nouveau régime industriel les expose à se trouver frappés tous ensemble et du même coup par des crises générales ou locales, qui les laisseront sans salaire et sans pain. Qui de nous n'a entendu exprimer avec conviction, et surtout avec éloquence, ces craintes et ces regrets? Dieu nous garde de traiter légèrement de telles préoccupations; mais il faut bien, quoi qu'on veuille, céder à la force des choses, et il nous paraît impossible de méconnaître qu'à moins de décréter la suppression des machines et de faire rétrograder l'industrie, on doit se résigner à la transformation des manufactures. Peut-être d'ailleurs serait-il aisé de prouver que les intérêts moraux et matériels des populations ouvrières ne sont nullement compromis par le nouveau système. Bornons-nous à établir quant à présent, avec le témoignage unanime des rapporteurs du jury de l'exposition, que la concentration des forces industrielles est la condition première et indispensable d'une production abondante et économique. Ainsi le veut le principe de concurrence admis aujourd'hui par la législation commerciale des principales nations. Le

peuple qui s'obstinerait dans les vieux erremens serait bientôt hors de combat.

Depuis 1860, date du traité de commerce avec l'Angleterre, l'industrie française a réalisé, sous ce rapport, des progrès incontestables. On peut dire qu'elle a renouvelé presque entièrement son outillage. Menacée par la concurrence de l'industrie anglaise, belge et allemande, elle a dû nécessairement emprunter, dans ce qu'elles avaient de supérieur, les armes de ses concurrens. Il ne lui a plus suffi de briller par la qualité de ses produits; il a fallu qu'elle s'organisât pour abaisser ses prix de revient. C'est ce qu'elle a fait, et le succès a recompensé ses efforts, à ce point que non-seulement elle a gardé à peu près intacte la clientèle du marché national, mais encore qu'elle a vu s'accroître sensiblement la part qu'elle prenait à l'approvisionnement des marchés étrangers. Encore quelques années, et la France se trouvera presque en ligne avec l'Angleterre dans cette concurrence de la fabrication à bon marché, fabrication pour laquelle sa rivale est organisée depuis longtemps, et qui est favorisée, de l'autre côté du détroit, non-seulement par l'extension des marchés répandus sur toute la surface du globe et par le développement de la marine, mais aussi par les dispositions des lois commerciales et des lois civiles. Nous ne pouvons qu'indiquer ici, d'une façon sommaire et incidente, les causes générales qui ont concouru à faire de l'Angleterre le pays de la grande industrie et de la production à bas prix : ces causes sont connues de toutes les personnes qui ont étudié, même superficiellement, la constitution économique des différentes nations. Il n'en est pas moins vrai que, pendant ces dernières années, la France, l'Allemagne, la Belgique, la Suisse, sont entrées à leur tour dans la carrière de la grande industrie, et que chacun de ces pays, avec les avantages qui lui sont propres, soit parce qu'il obtient plus directement les matières premières, soit parce qu'il est en possession d'une main-d'œuvre moins coûteuse, se voit en mesure d'abaisser les prix de revient et de lutter, sur le marché même de l'Angleterre, avec la vieille industrie britannique. Prenons les statistiques les plus récentes. En 1863, la France a expédié en Angleterre des produits fabriqués pour une valeur de près de 500 millions.

En présence de cette situation, aussi flatteuse pour notre amour-propre que rassurante pour nos intérêts, il importe de considérer les progrès accomplis par les autres peuples, en particulier par l'Angleterre, qui, après avoir eu l'honneur d'engager le combat en pratiquant la première la liberté commerciale, a compris immédiatement la nécessité de redoubler d'énergie et d'activité pour se défendre contre les concurrences que lui révélait avec un appa-

reil si brillant l'exposition universelle de 1851. Les rapports du jury français démontrent que ces progrès chez les principaux peuples ont dépassé toutes les prévisions, et s'ils exaltent avec raison les produits de l'industrie nationale, ils attestent en même temps les efforts inouis qui ont été tentés partout, en Angleterre plus qu'ailleurs, pour disputer à la France la supériorité qu'elle avait conservée jusqu'alors sans conteste dans la fabrication des articles d'art et de goût. Il faut en prendre notre parti : la France n'a plus le monopole de l'art industriel. Elle a fait des élèves qui menacent de l'égaler et qui commencent à lui disputer la palme. Le jury tout entier a été frappé de cette compétition inattendue; il a désiré que la question fût l'objet d'une étude spéciale, et cela nous a valu un rapport de M. Mérimée sur l'état actuel de l'art dans ses applications à l'industrie. Voici comment s'exprime M. Mérimée : « Depuis l'exposition universelle de 1851, et même depuis celle de 1855, des progrès immenses ont eu lieu dans toute l'Europe, et bien que nous ne soyons pas demeurés stationnaires, nous ne pouvons nous dissimuler que l'avance que nous avions prise a diminué, qu'elle tend même à s'effacer. Au milieu des succès obtenus par nos fabricans, c'est un devoir pour nous de leur rappeler qu'une défaite est possible, qu'elle serait même à prévoir dans un avenir peu éloigné, si dès à présent ils ne faisaient pas tous leurs efforts pour conserver une supériorité qu'on ne garde qu'à la condition de se perfectionner sans cesse. L'industrie anglaise en particulier a fait depuis dix ans des progrès prodigieux, et si elle continuait à marcher du même pas, nous pourrions être bientôt dépassés. » A ce témoignage viennent se joindre les déclarations des différentes sections du jury, déclarations qui ne sont pas exemptes d'inquiétudes au sujet de notre prééminence en fait d'art.

Aussi dans tous les rapports concernant les industries qui s'inspirent de l'art, l'on demande que le gouvernement multiplie les écoles de dessin, crée des musées, et prodigue les encouragemens à toutes les institutions propres à élever, à épurer le goût national. C'est là un vœu unanime, qui se justifie par l'exemple éclatant de l'Angleterre, car on a remarqué que le progrès de l'art industriel en Angleterre procède de la création du musée et de l'école de South-Kensington, qui, soit directement, soit par leurs nombreuses succursales répandues sur toute la surface du royaume-uni, ont formé en dix ans près de 100,000 élèves. Cette nature anglaise, que l'on croyait apte seulement aux robustes travaux de la manufacture, s'est révélée tout d'un coup fine, délicate, docile aux lois de la ligne et de la couleur, par l'effet d'un enseignement bien organisé. Si nous pouvons être fiers de l'émulation qu'ont excitée

nos modèles et de la propagande que notre industrie a exercée au-delà de nos frontières, au point de nous créer de redoutables rivaux, nous devons en même temps veiller à ce que la suprématie qui est pour nous une gloire nationale ne nous échappe pas. Pour conjurer le péril, on compte trop, à ce qu'il semble, sur l'action du gouvernement. Celui-ci ne saurait à lui seul, comme on le lui demande, semer les écoles de dessin et les musées sur toute la surface du territoire. Il faut que les villes manufacturières, que des réunions de fabricans, fassent, dans leur propre intérêt, des sacrifices nécessaires. Le rôle de l'état doit se borner à la direction de l'enseignement supérieur.

Il en est de même pour les autres branches d'industrie. A la vue des produits si perfectionnés que l'on admirait dans le palais de Kensington, les jurés français ont pensé avec raison que la puissance industrielle de chaque nation dépendra, à l'avenir, non plus seulement des avantages naturels attachés à la possession des matières premières et du combustible, ou à l'abondance de la main-d'œuvre, mais, en première ligne, du degré de science et d'instruction auquel sera portée la pratique manufacturière. Avec la facilité et l'économie des transports, avec le développement des relations commerciales, les régions privées de la matière première peuvent se la procurer à peu de frais; avec l'emploi des machines, le nombre des bras importe moins que par le passé. Ce qui importe pardessus tout dans la période de transformation dont nous sommes témoins, c'est que patrons et ouvriers soient familiarisés avec les principes de la science mécanique, dont l'application est devenue générale, c'est qu'ils connaissent parfaitement l'outillage nouveau avec lequel ils travailleront désormais. De là les vœux exprimés dans la plupart des rapports du jury pour l'extension de l'enseignement industriel et professionnel. M. le général Morin et M. Tresca ont consacré à cette question un rapport spécial, qui est sans doute le point de départ des études auxquelles se livrent en ce moment les ministres du commerce et de l'instruction publique pour organiser sur de plus larges bases cette branche d'enseignement: problème assurément très difficile, presque insoluble, si l'on prétend qu'en pareille matière l'état puisse tout faire, et si l'intervention des associations particulières et des fabricans eux-mêmes n'y est point appelée à jouer le plus grand rôle. Quoi qu'il en soit, et sans préjuger le mérite de propositions qui seront le fruit d'un examen très approfondi, nous n'avons à relever ici que la nécessité, unanimement proclamée, d'une instruction professionnelle plus libéralement répandue, tout aussi bien parmi les patrons que parmi les ouvriers, nécessité évidente qui nous apparaît comme un hommage

rendu à l'intelligence humaine. Oui, dans notre siècle où les pessimistes affectent de ne voir que le triomphe des intérêts matériels, la nécessité de l'instruction, et d'une instruction qui au siècle dernier aurait été considérée comme supérieure, cette nécessité qui s'impose à l'exécution des travaux les plus vulgaires, montre bien que l'intelligence reprend sa place au sommet de toutes les œuvres de l'homme, et elle consacre une fois de plus le triomphe de l'esprit sur la matière. Enseignement, instruction, voilà le mot d'ordre de la génération industrielle qui se presse autour des nouveaux et puissans engins que la science lui a donnés, et c'est l'honneur des expositions universelles de l'avoir mis en circulation chez tous les peuples.

II.

Les délégations envoyées à l'exposition de Londres avaient une double mission : en premier lieu, elles devaient examiner les produits, étudier les procédés de fabrication et comparer les résultats obtenus; en second lieu, elles trouvaient l'occasion, qu'elles ont saisie avec un empressement bien naturel, de visiter les ateliers anglais, de s'enquérir du taux des salaires à Londres ainsi que des conditions générales du travail, enfin d'exprimer leur opinion sur les moyens d'améliorer en France le sort des ouvriers.

La première partie de cette mission a été remplie avec un soin digne des plus grands éloges. Les rapports des délégués seront lus très utilement, même après les rapports du jury. On y rencontre tout ce que l'on peut attendre d'ouvriers intelligens, connaissant à fond la branche d'industrie à laquelle ils sont voués dès l'enfance, habiles à discerner le fort et le faible des produits, et animés, dans leurs appréciations, d'un sincère esprit de justice. Leurs sympathies légitimes pour les galeries françaises de l'exposition ne les ont point aveuglés sur les mérites des expositions étrangères. S'ils ont revendiqué les titres de supériorité qui, pour un certain nombre de produits, appartiennent à la France, ils se sont inclinés devant ceux que peuvent invoquer nos concurrens. Pas la moindre trace de cet esprit exclusif et de ce style vantard qui naguère encore faisaient que notre patriotisme était souvent injurieux et insupportable pour les autres peuples. En jugeant avec impartialité, en admirant sans crainte l'industrie anglaise, les ouvriers qui ont rédigé ces rapports ont oublié qu'ils parlaient de la perfide Albion. C'est là un symptôme significatif des changemens qui se sont opérés dans l'esprit public. Les jalousies, les haines internationales, même les plus invétérées, sont en voie d'apaisement. Les relations particulières,

établies entre les hommes, préparent la réconciliation des peuples. Que l'on se reporte à vingt ans en arrière : à cette époque, il ne se serait pas trouvé en France un seul ouvrier qui se fût exprimé, sur le compte de l'Angleterre et des Anglais, avec les sentimens d'estime que le simple instinct de la justice et des convenances a inspirés aux délégués. Ceux-ci, du reste, s'accordent avec les membres du jury sur l'avenir qui est réservé à l'industrie française : à très peu d'exceptions près, ils sont d'avis que nous pourrons lutter avantageusement contre les autres nations; ils n'expriment aucun regret à l'adresse des prohibitions supprimées, et ils ne forment aucune demande qui ait pour objet l'établissement ou l'exhaussement d'un tarif de douane.

Pourquoi faut-il que ces sentimens si remarquables de modération et d'équité abandonnent les délégués dans la seconde partie de leur travail, c'est-à-dire dans celle où ils exposent la situation des populations ouvrières, leurs aspirations et leurs vœux? Dès qu'ils abordent ce sujet, leur langage devient tout autre : on ne croirait plus entendre les mêmes hommes. Voici qu'il est question de la tyrannie du capital, du fléau de la concurrence, de l'avarice des patrons, de l'exploitation de l'homme par l'homme. On nous ramène à l'année 1848, à ses idées et à ses phrases. Est-ce là un progrès? Certainement non. — Un étranger qui ne connaîtrait pas la France et qui lirait cette seconde partie des rapports de la délégation ouvrière devrait nécessairement se figurer que nous sommes une nation barbare, où la masse du peuple, croupissant dans les bas-fonds de la misère, est opprimée par une caste privilégiée sans cœur et sans entrailles. Il s'étonnerait qu'une société ainsi constituée puisse exister en pleine civilisation européenne. Quelle ne serait point sa stupéfaction en apprenant que la France, loin d'être une nation barbare, est au contraire l'une des plus grandes nations de la terre! Si enfin, voulant avoir raison d'une contradiction aussi monstrueuse, cet étranger faisait comparaître devant lui, dans une sorte d'exposition universelle, les différens peuples, non-seulement avec les produits de leur travail, mais encore avec leurs mœurs, avec leurs lois, avec leurs conditions sociales, quel rang assignerait-il à la France, sinon celui que tous ses enfans réclament pour elle? Rassuré par cette grande enquête, il demanderait sans doute quel est le sentiment, quels sont les faits qui ont pu inspirer et motiver de tels rapports.

Hâtons-nous de le dire, le sentiment qui a animé les délégués des ouvriers n'est autre que ce sentiment naturel qui porte tout homme à rechercher et à réclamer comme un droit une destinée meilleure : maladie incurable à laquelle tous tant que nous sommes, même au

milieu des satisfactions apparentes de l'opulence, nous demeurons fatalement condamnés; à plus forte raison doivent-ils en ressentir les angoisses ceux d'entre nous qui ne vivent que du salaire péniblement gagné jour par jour. Quant au fait qui a provoqué l'expression de ces plaintes si amères, c'est la comparaison que les délégués ont pu établir directement entre les salaires de Londres et ceux de Paris et de Lyon. Les salaires à Londres sont plus élevés qu'ils ne le sont en France, et la durée du travail est généralement moindre. Cette simple constatation, sans qu'il fût besoin d'autres recherches, a suffi pour convaincre les délégués que la condition de l'ouvrier anglais est beaucoup meilleure que celle de l'ouvrier français, et ils en ont conclu que, si les patrons n'accordent point la hausse des salaires, cela tient à leur mauvais vouloir et à leur cupidité, s'exerçant à l'abri d'une législation oppressive pour la classe ouvrière.

Les chiffres de salaires recueillis à Londres par les délégués sont-ils bien exacts, ou du moins (car nous ne suspectons en aucune façon la sincérité des rapporteurs) ces chiffres doivent-ils être considérés comme représentant le taux normal, régulier, du prix de la journée dans la capitale de l'Angleterre? Rien de plus difficile qu'une telle statistique : le même atelier renferme plusieurs catégories d'ouvriers, les uns gagnant de fortes journées en proportion de leur mérite, les autres obtenant, d'après la même loi, des salaires moindres, d'autres enfin se voyant réduits à une rémunération minime, parce que leur travail est peu productif. Cette hiérarchie des salaires, conforme à la nature des choses et commandée par les besoins de la production industrielle, existe en Angleterre comme elle existe en France, comme elle existe partout. Si donc les délégués avaient comparé les salaires des ouvriers anglais avec lesquels, pendant la durée très courte de leur voyage, ils se sont trouvés en rapport, et qui forment évidemment l'élite des ateliers de Londres, s'ils avaient comparé ces salaires avec le taux moyen des salaires de l'ouvrier français, ils auraient nécessairement commis de graves erreurs. Nous ne hasardons ici qu'une hypothèse; mais, d'après le peu que nous savons en cette matière et en présence des chiffres qui ont été produits, nous croyons que l'écart signalé entre les salaires des ouvriers en France et en Angleterre a été, pour un certain nombre d'industries, sensiblement exagéré. Ce n'est pas tout : pour apprécier la condition respective des ouvriers dans deux contrées différentes, le taux des salaires à un moment donné n'est point le seul élément qu'il faille considérer. Il convient en même temps de rechercher de quel côté se rencontrent les plus grandes garanties contre le chômage, c'est-à-dire contre la privation abso-

lue du salaire, ainsi que les facilités les plus larges ouvertes à l'ouvrier pour s'élever au rang de patron. Il importe enfin d'examiner les faits dans leur ensemble, de consulter l'histoire et de décider dans lequel des deux pays il y a le plus de misère. Or, à ces différens points de vue, il serait peut-être facile de démontrer que la situation industrielle est plus favorable en France qu'en Angleterre. Par suite de l'extension qu'a prise l'industrie anglaise, et qui la rend dépendante de tous les incidens extérieurs, le travail, plus abondant et dès lors mieux rémunéré que partout ailleurs en temps de paix et de prospérité, est de même plus généralement et plus cruellement frappé qu'en aucun autre pays du monde, s'il survient une période de guerre ou de crise. Il est donc plus fréquemment exposé aux interruptions du chômage. La constitution de l'industrie et du commerce repose sur la possession préalable d'un fort capital; ce qui ne permet guère aux ouvriers de devenir patrons et les maintient à tout jamais à l'état de salariés, tandis qu'en France, sous un régime différent, un horizon plus large est ouvert aux contre-maîtres, aux commis, aux ouvriers intelligens et de bonne conduite, qui, des rangs les plus humbles d'une fabrique ou d'un comptoir, peuvent s'élèver à l'indépendance, à la fortune, aux dignités. Et pour l'ensemble n'est-il pas certain que l'Angleterre paie tristement la rançon de sa grandeur, de sa richesse, de l'admiration qu'elle inspire, par le contraste de l'incurable misère qui étale ses haillons dans les cités industrielles? Peut-on oublier les affreuses périodes de crise qu'ont eu à traverser les ouvriers anglais? Il a fallu, pour atténuer le mal, recourir à la taxe des pauvres, précipiter l'immigration, créer partout des *work-houses*, ouvrir toutes les sources de la charité publique et de la charité privée, et même aux époques de prospérité ces expédiens fonctionnent encore. D'où il suit que, tous comptes faits, la condition des populations ouvrières dans la Grande-Bretagne n'est point de nature à exciter notre envie. Les délégués n'ont vu que la surface, ils n'ont point regardé le revers. L'enquête à laquelle ils se sont livrés n'a pas été complète. S'attachant à un fait unique, au chiffre du salaire, ils ont négligé tout le reste, et dès lors, au lieu d'éclairer les ateliers sur la situation comparative des ouvriers dans les deux pays, ils ont rapporté de Londres des notions inexactes qui peuvent, en éveillant de chimériques espérances et des prétentions immodérées, compromettre gravement le sort de l'industrie nationale.

Après avoir rappelé ces considérations générales, nous examinerons la question spéciale du salaire anglais, telle qu'elle a été posée par les délégués. Oui, le prix de la journée de travail à Londres et dans les villes manufacturières est plus élevé qu'il ne l'est à Paris

et à Lyon. On peut discuter sur la quotité de la différence et sur les chiffres; mais la différence existe, elle est incontestable. Ce fait admis, il faut en rechercher la cause. Serait-ce qu'en Angleterre les manufacturiers et les patrons sont plus équitables, plus généreux qu'en France? Prélèvent-ils, à titre de rémunération pour leur capital et de bénéfice pour leur industrie, une moindre part sur l'ensemble de leur production, laissant ainsi une part plus grande à la collaboration des ouvriers? Aucune de ces deux suppositions ne serait exacte. Les chefs d'industrie sont tout aussi honorables en France qu'en Angleterre; ils professent et pratiquent à l'égard des populations ouvrières une égale sympathie, et l'on doit, non point dédaigner (car c'est là un grand malheur), mais repousser pour eux ces déclamations injurieuses dont nous regrettons d'avoir retrouvé l'écho dans quelques-uns des rapports émanés des délégations ouvrières. Quant aux bénéfices, il est notoire que ceux des chefs d'industrie sont plus forts en Angleterre qu'en aucun autre pays. On cite à Londres, à Manchester, à Glasgow, en beaucoup plus grand nombre que chez nous, de ces fortunes colossales acquises dans la manufacture. Laissons donc là les récriminations personnelles. Les patrons français ne doivent pas être mis en cause. Ce n'est pas leur faute si le salaire est moindre pour l'ouvrier français que pour l'ouvrier anglais; ils n'y gagnent rien, et la plupart échangeraient volontiers leur condition contre celle de leurs collègues d'Angleterre, qui peuvent, en rémunérant plus largement le travail de la main-d'œuvre, réaliser pour eux-mêmes des bénéfices plus grands.

Si donc la cause de la différence des salaires ne réside pas dans les personnes, c'est qu'elle existe dans les choses; c'est là qu'il convient de la chercher, et, disons-le tout de suite, c'est là qu'on la trouve. Par ses nombreuses colonies, par sa supériorité maritime, par les relations qu'elle s'est depuis des siècles créées sur tous les marchés du monde, l'Angleterre a conquis la suprématie commerciale. On la rencontre partout trafiquant, non-seulement pour son propre compte, mais encore, et dans une très forte proportion, comme intermédiaire des autres peuples. Il suit de là que, son capital fût-il moindre que celui de la France (ce qui serait à vérifier), ce capital s'emploie et se renouvelle plus fréquemment par une fabrication plus abondante et par un écoulement plus rapide des produits, de telle sorte qu'il obtient une rémunération bien supérieure. En outre, la nécessité de produire beaucoup et de produire vite, l'insuffisance de la main-d'œuvre dans les périodes d'activité pendant lesquelles les gains sont plus élevés, enfin l'obligation de lutter contre la concurrence étrangère, ont amené

les manufacturiers anglais à faire appel au concours des machines, et il n'est pas contestable qu'ils ont devancé et qu'ils dépassent encore tous leurs concurrens pour l'emploi des engins mécaniques. Cette transformation a eu depuis longtemps pour conséquences la concentration de l'industrie et l'association d'immenses capitaux, parce que seules les grandes usines peuvent supporter les frais de l'achat et de l'entretien des machines, et surtout parce qu'elles peuvent seules fournir à ces machines la quantité de travail nécessaire pour rémunérer le capital qu'elles représentent, et qui ne saurait, sous peine de ruine, demeurer inactif. — Par le moyen des machines, la main-d'œuvre, plus rapide, est devenue plus économique; par le moyen de la concentration du travail, les frais généraux ont pu être diminués. Toutes ces causes réunies font que la fabrique anglaise, plus achalandée, mieux outillée et plus savamment organisée, a conservé jusqu'ici l'avantage sur la fabrique française. Avec des gains plus élevés, elle est nécessairement en mesure de répartir une plus forte somme de salaires.

Cette influence des machines sur la hausse des salaires est si vraie que nous commençons à la remarquer en France, dans plusieurs industries où l'outillage mécanique a été introduit ou perfectionné. Nous avons déjà cité l'effet de la peigneuse Heilmann-Schlumberger. Les rapports du jury signalent d'autres exemples non moins frappans. C'est l'évidence même. Une nouvelle et grande loi peut être inscrite désormais dans le code de la législation économique, à savoir que la hausse des salaires est en raison directe de l'emploi des machines, ce qui n'empêche pas que nous n'ayons encore rencontré çà et là dans les rapports des délégations ouvrières la trace d'anciennes appréhensions contre la concurrence des machines. Quoi qu'il en soit, puisque nous en sommes à comparer les ressources et les revenus de la fabrication anglaise avec ceux de la fabrication française, nous devons faire ressortir les avantages que l'application multipliée des forces mécaniques a procurés à l'industrie britannique, et qui ont profité aux ouvriers aussi bien qu'aux patrons, au salaire comme au capital, et nous expliquons ainsi en partie la différence non contestée du prix de la main-d'œuvre dans les deux pays.

C'est donc bien réellement la nature des choses, c'est la constitution du régime industriel qui produit l'élévation relative du salaire anglais. Depuis que la France est entrée dans les voies de la liberté commerciale, depuis qu'elle a agrandi ses usines et amélioré son outillage, depuis enfin qu'elle tend à s'organiser à la façon anglaise, afin de fabriquer et de vendre davantage, elle a vu, elle aussi, hausser le prix du travail, car, si l'on comparait les salaires français d'aujourd'hui avec les salaires des périodes antérieures, on

constaterait partout une augmentation plus ou moins sensible, même en tenant compte de la diminution de valeur qui a frappé le numéraire. Les mêmes causes ont déterminé les mêmes effets. A mesure que le capital industriel a été plus employé et mieux rémunéré, la main-d'œuvre a dû être plus recherchée, plus disputée par la concurrence des patrons et par conséquent mieux payée.

Ces raisonnemens ne satisferont pas les ouvriers. Ceux-ci ne voient que le fait de la différence des salaires, quand cette différence est à leur désavantage. Si on leur démontrait que les ouvriers belges, allemands, suisses, italiens, espagnols, reçoivent des salaires moindres que les leurs, ils devraient donc répondre, pour être logiques, que les manufacturiers belges, allemands, suisses, italiens, espagnols, sont plus cupides que les manufacturiers français, de même que ceux-ci sont dénoncés par eux comme étant plus cupides que les manufacturiers anglais, qui paient la main-d'œuvre plus cher! Leur bon sens, plus fort que leur logique, reculerait sans doute devant une telle conclusion; mais ils ne se préoccupent pas de ces comparaisons, qui leur semblent étrangères à leur sujet. Les délégués ont vu à Londres les ouvriers anglais en possession de salaires plus élevés. Nous pouvons, pensent-ils, et nous devons être rémunérés et traités au moins comme les ouvriers anglais, nous qui travaillons plus longtemps et qui les égalons en habileté. S'il n'en est pas ainsi, c'est que nous subissons le joug d'une législation injuste; on nous empêche de faire valoir nos droits. — Et à cet effet les délégués sollicitent les armes ou plutôt (car il s'agit là d'un débat tout pacifique) les moyens qui leur paraissent nécessaires pour que la réforme des salaires s'accomplisse.

Quels sont ces moyens? En première ligne figure la suppression des articles du code pénal relatifs aux coalitions. Il a été donné satisfaction à ce vœu par la loi votée dans la session de 1844. Le régime contre lequel ont réclamé les délégués était en effet inconciliable avec le principe de la liberté du travail. Vainement prétendait-on qu'il était favorable aux ouvriers en les protégeant contre leurs propres entraînemens, et en garantissant, avec la paix publique, la sécurité des industries et des ateliers. Ce motif, qui pour un grand nombre de partisans de l'ancienne loi n'était qu'un prétexte, ne devait point prévaloir contre les principes de liberté et de justice qui ont fort à propos inspiré les pouvoirs publics. Ce n'est pas tout : les délégués demandent qu'il soit permis aux ouvriers de se réunir, afin de discuter en commun et de s'entendre sur toutes les questions qui intéressent leurs salaires et leurs rapports avec les patrons. On leur oppose la loi générale sur les réunions et associations, et cette objection prend certainement sa source plutôt dans l'appréhension d'un péril politique que dans le désir de res-

treindre en quoi que ce soit le droit qui leur est acquis de débattre librement leurs conditions de travail. Cependant l'interdiction légale qui frappe les réunions nous paraît une entrave presque absolue à l'exercice de ce droit, et sur ce point encore nous serions de l'avis des délégués. Soit que l'on modifie la loi générale, soit que le gouvernement, usant largement des pouvoirs qui lui sont conférés par cette loi, autorise les réunions d'ouvriers, il importe essentiellement que ceux-ci puissent se consulter et se concerter. Cela est permis aux patrons, et en tout cas cela leur est facile. De même qu'en matière de coalitions, les actes délictueux demeureraient passibles de la loi pénale; mais il faut que l'action de se réunir, si elle ne devient pas tout à fait licite, soit du moins tolérée. On voit là des dangers, des troubles, dont les ouvriers seraient les premières victimes! N'aperçoit-on pas plus de périls encore, un jour ou l'autre, dans la violation, même bien intentionnée, d'un principe certain? Nous voici engagés sur le terrain du libre travail; nous l'avons, depuis quelques années à peine, débarrassé de la plupart des plantes parasites qui l'obstruaient, et nous y avons jeté de fécondes semences. Qu'avons-nous à craindre des bras qui le cultivent et qui, par une expérience d'autant plus courte qu'elle sera plus complète, peut-être même plus douloureuse, en connaîtront mieux le prix?

Viennent ensuite, parmi les vœux exprimés par les délégués, des demandes concernant la formation de sociétés corporatives et de syndicats mixtes, la révision de la loi sur les conseils des prud'hommes, la réglementation de l'apprentissage, la limitation de la journée de travail à dix heures, les encouragemens à accorder, au besoin par l'intervention directe de l'état, à des associations ouvrières, enfin la détermination de tarifs pour les salaires, et même la fixation d'un minimum de salaire. Sauf la révision de la loi des prud'hommes, qui peut en effet laisser sans représentation suffisante plusieurs branches d'industrie, nous n'apercevons dans ces demandes aucun élément qui soit de nature à provoquer des dispositions nouvelles, soit législatives, soit réglementaires. La liberté de coalition, complétée par le droit ou par la faculté de réunion, implique la création possible des sociétés corporatives et des syndicats; l'apprentissage est régi par des mesures spéciales dont il appartient aux intéressés de réclamer l'exécution; la limitation de la journée de travail à dix heures, si elle était prescrite par une loi, gênerait et léserait à la longue l'ouvrier au moins autant que le patron; les conventions particulières, librement débattues, doivent seules y pourvoir. Les associations ouvrières ont le champ libre; il en existe quelques-unes, et si elles ne se multiplient pas, c'est qu'elles ne s'accordent que très difficilement avec les exigences du travail industriel : témoin l'Angleterre, où l'association, si bien comprise

et si généralement pratiquée, ne s'est jamais étendue à la direction d'une usine. Et surtout, demander que l'état accorde des subventions aux sociétés qui tenteraient de se former, c'est rêver l'impossible. Quant aux salaires fixes et au minimum de salaire, la question, qui n'est d'ailleurs soulevée que par un petit nombre de rapports, n'est même pas discutable. En résumé, parmi tous les vœux exprimés, il n'y a de sérieux que les demandes qui s'appliquent à la liberté de coalition et à la liberté de réunion. De ces deux libertés, la première est dès ce moment acquise : la seconde ne se fera peut-être pas longtemps attendre.

Voilà, dégagées des commentaires compromettans qui les accompagnent, les propositions des délégations ouvrières. Il nous faut maintenant revenir au point de départ. Il s'agit, on le sait, de provoquer la hausse des salaires et d'atteindre le salaire anglais. Nous avons vu pendant ces derniers temps, à Paris et dans quelques villes, certains corps d'état obtenir l'augmentation du prix de la journée, ou, ce qui revient au même, la limitation des heures de travail. Cette révision partielle des salaires, qui s'est accomplie facilement et sans lutte, mérite d'être remarquée; elle se poursuivra sans doute partout où elle sera possible. En même temps qu'elle prouve l'utilité des modifications récemment apportées au régime des coalitions, elle atteste la sagesse des patrons qui ont accepté franchement les conséquences d'une situation toute nouvelle; mais il ne faut pas que l'on se fasse illusion. Ce n'est ni la loi récente, ni le bon vouloir des chefs d'industrie, ce ne seraient pas surtout les exigences impérieuses des ouvriers qui amèneraient la hausse des salaires. Les délégués, qui ont étudié l'histoire des manufactures britanniques, ont dû y voir que si la libre entente des ouvriers, se combinant avec la concurrence des patrons qui se disputent la main-d'œuvre, a assuré au travail son véritable prix, les coalitions violentes ont invariablement eu pour résultats la fermeture des ateliers, l'épuisement des caisses de chômage et la ruine des populations ouvrières. Ils y ont lu également que le taux de la journée, dans diverses branches d'industrie, a subi des alternatives assez fréquentes de hausse et de baisse. Cette impuissance de la force à l'égard du salaire et cette mobilité de la valeur assignée au travail démontrent suffisamment qu'en pareille matière tous les agens de la production industrielle, les ouvriers comme les patrons, sont tenus d'obéir à une loi supérieure, indépendante de leurs désirs et de leurs caprices, et cette loi, les économistes l'ont rattachée au principe général de l'*offre* et de la *demande*, principe dont les applications sont aussi variées qu'infaillibles.

On a sévèrement blâmé les économistes d'avoir introduit dans cette discussion une doctrine que l'on emploie d'ordinaire pour ca-

ractériser les rapports commerciaux et pour coter le prix des marchandises. Comment! leur a-t-on dit, le salaire à vos yeux est une marchandise, l'ouvrier est une chose? Voilà tout ce que votre science a trouvé pour résoudre le problème qui intéresse au plus haut degré les destinées de l'homme, de la famille, de la société : une dénomination matérielle qui, appliquée aux personnes, est presque une injure! — Ces reproches se trouvent dans les rapports des délégués, qui cependant, pour la question du salaire, nous proposent comme modèle cette Angleterre où, plus qu'en aucun autre pays, le travail avec ses tarifs extrêmement mobiles est vendu, acheté à l'instar d'une marchandise, et où les ouvriers, lorsque le *stock* des bras est trop abondant, sont exportés par chargemens sur les navires de l'émigration. Les économistes que l'on accuse si fort, et que l'on dénonce à l'indignation des populations ouvrières, se bornent à observer et à constater les faits qui leur paraissent certains: ils n'ont pas à les justifier, ils les caractérisent, les classent et les dénomment. Or n'est-il pas certain que là où le nombre des ouvriers est inférieur aux besoins du travail, comme là où la quantité des produits en vente est inférieure aux besoins de la consommation, la main-d'œuvre a plus de prix, le produit est plus recherché, et l'un et l'autre se cotent plus cher? N'est-il pas également certain que, dans le cas contraire, il y a baisse dans les prix de la main-d'œuvre et des produits? Ce sont des vérités élémentaires; la doctrine de l'offre et de la demande apparaît là dans toute sa rigueur. C'est en vertu de cette doctrine que l'Angleterre peut et doit payer, qu'elle paie réellement plus cher la main-d'œuvre, parce qu'elle a d'immenses élémens de travail, parce que le bon marché de sa production lui compose une clientèle très abondante de consommateurs, et enfin parce que l'émigration, devenue pour elle une nouvelle source de richesse, remplit le rôle d'une soupape dont les ouvertures opportunes préviennent l'encombrement des ouvriers, l'excédant de l'offre des bras sur la demande et l'avilissement du salaire. C'est d'après le même principe, par les mêmes causes, et non autrement, que les ouvriers français peuvent espérer l'amélioration de leur sort. Il n'y a dans cette grave question rien d'arbitraire: tout y est prévu et ordonné avec une exactitude mathématique. Vainement appellerez-vous à votre aide la toute-puissance de César : César ne peut pas vous garantir un minimum de salaire. Avec la liberté que vous réclamez, que les économistes réclament avec vous et pour vous, vous demeurez assujettis aux lois générales qui règlent partout les conditions de la production, lois rigoureuses que la science a déduites de l'observation attentive des faits, et qu'il est de son devoir et de son honneur de proclamer bien haut, non pour vous décourager, mais pour vous éclairer et vous servir!

En résumé, les délégués, en constatant la hausse des salaires anglais, n'ont vu qu'un effet; ils n'ont point recherché les causes, et non-seulement ils ont négligé cette étude si essentielle, mais encore on voit par leurs rapports que les ouvriers français, dont ils sont les organes, conservent leurs anciens préjugés contre le capital, contre la concurrence, contre la division du travail, et même contre les machines, c'est-à-dire qu'ils voudraient précisément combattre et proscrire les causes qui ont produit en Angleterre les effets dont ils sont tout à la fois émerveillés et jaloux. Ils avaient là une occasion unique de s'instruire sur les questions économiques et d'abjurer leurs vieilles erreurs. Ils pouvaient contempler à Londres les créations fécondes de ce capital tant honni, les innombrables produits de la concurrence, les résultats d'un travail divisé à l'infini, l'universel emploi des machines, en même temps que, par une préoccupation si légitime, ils remarquaient avec envie que le prix de la main-d'œuvre avait notablement haussé, que le salaire de l'ouvrier était plus élevé en Angleterre qu'en France et que partout ailleurs. Comment, en rédigeant leurs rapports, les délégués n'ont-ils pas été frappés de cette connexité? comment n'ont-ils pas rattaché l'effet aux causes? Et par quel fatal aveuglement n'ont-ils rapporté de Londres que leurs tristes et vides théories de 1848?

Fort heureusement pour les ouvriers, si l'exposition de Londres ne les a point éclairés sur le régime qui convient à leurs propres intérêts, elle a répandu parmi les manufacturiers et dans les régions administratives d'éclatantes lumières. Il n'y a plus désormais la moindre incertitude sur l'excellence du grand principe qui divisait naguère les meilleurs esprits; le principe de la liberté commerciale a triomphé; il est maintenant accepté sans réserve. C'est la plus belle conquête de notre génération; mais cette conquête, il faut la conserver et l'étendre. De là de nouveaux devoirs pour le gouvernement et pour les chefs d'industrie; de là l'obligation de consacrer aux dépenses productives de la paix la majeure partie des ressources nationales, et la nécessité d'approprier le mécanisme industriel au régime de concurrence, qui exige une fabrication plus perfectionnée et moins coûteuse, au service d'une consommation toujours croissante et au profit du travail, c'est-à-dire de la population ouvrière. Ce qui s'est fait depuis 1860 prouve que les conséquences de la liberté commerciale sont généralement comprises; la politique s'est sentie plus d'une fois retenue dans ses élans par l'intérêt mercantile et par des considérations qui, en d'autres temps, étaient écartées de ses conseils; la plupart des manufactures se sont déjà transformées. Tous les esprits s'occupent ardemment des questions de banque, d'industrie, de commerce, de prévoyance, d'enseignement; que peut-il sortir de cette étude universelle, sinon

l'accroissement de la fortune générale par l'effet d'un travail mieux dirigé, et pour tous l'augmentation des profits et des salaires par l'effet d'un travail plus productif. Le travail même n'est plus ce qu'il était naguère; grâce au concours de la science mécanique, un moins grand nombre de nos semblables sont courbés sous d'ingrats et exténuans labeurs; chaque découverte donne la liberté à des milliers de bras pour rendre la vie à des milliers d'intelligences. Ce bienfait, dont la moindre machine en mouvement nous représente l'image, est un bienfait universel; il est acquis à tous les peuples, à la seule condition que ceux-ci s'en rendent dignes par l'instruction. Peu importent le nombre et la vigueur des bras : l'avantage, dans cette concurrence nouvelle, appartiendra aux plus instruits.

L'instruction! Ce sera donc, ici encore, notre dernier mot. De même que les rapporteurs du jury, les délégués des ouvriers ont signalé la nécessité d'ouvrir des écoles d'arts et métiers, des salles de dessin, des musées, des bibliothèques. Les uns et les autres sollicitent le développement de l'enseignement industriel et de l'enseignement professionnel. Comment ne pas se joindre à de telles instances? Oserions-nous dire cependant que nous sommes, en cette matière, plus modeste ou plus ambitieux? Nous demanderions avant tout l'enseignement primaire. Il existe, mais dans une mesure qui, d'après un rapport lu récemment à l'Institut par M. le général Morin, n'est pas suffisante, et nous classe au-dessous d'autres nations auxquelles la France ne devrait point laisser cet avantage. Faut-il donc « ériger l'instruction primaire en devoir légal? » expression très heureuse que nous trouvons dans un rapport du jury anglais, et qui nous dispenserait de scandaliser peut-être bien des oreilles en proposant tout crûment l'*enseignement obligatoire?*... Si nous avions conservé à cet égard quelques doutes, même après avoir lu dans la collection des travaux du jury un remarquable rapport de M. Ch. Robert, rapport qui forme la suite d'études persistantes sur cette question, ces doutes se seraient en grande partie dissipés depuis que nous avons étudié les nombreux documens concernant l'exposition universelle. Il ne convient pas seulement de conquérir pour notre pays les profits de l'instruction; il faut surtout écarter les périls de l'ignorance. Ces périls, dans la période de transition que traverse l'organisation industrielle, sont très sérieux : il y a malheureusement parmi les populations ouvrières et agricoles un fonds d'idées et d'expressions fausses qui risquerait d'égarer leur honnêteté naturelle, s'il n'était remplacé au plus vite par la simple et saine doctrine du premier enseignement. Au surplus, développer très largement l'instruction primaire, n'est-ce point poser les assises les plus solides et les plus sûres de l'enseignement professionnel? En l'état actuel des choses, la multiplication préalable des écoles

d'arts et métiers pourrait avoir une conséquence qui, dans le langage économique, se traduirait par ce terme : que l'offre excéderait la demande. On ouvrirait beaucoup d'écoles où il viendrait peu d'élèves. Au contraire, généralisez l'instruction primaire, et bientôt, par un effet certain, le désir de l'instruction naissant de l'instruction elle-même, vous aurez un recrutement plus nombreux d'aspirans à l'enseignement supérieur. Cette opinion ne saurait être prise pour une objection contre les vœux qui ont été énoncés dans les rapports du jury et dans ceux des délégués; elle exprime seulement, sur cette grande question de l'enseignement, un vœu plus large, qui s'inspire tout à la fois d'un intérêt politique et d'un intérêt industriel.

Ici doit se terminer cette étude d'ensemble sur les expositions universelles à propos de l'exposition de 1862 : non que le sujet soit épuisé; les rapports du jury ne forment pas moins de six volumes, où sont réunis tous les matériaux d'une savante encyclopédie. Nous nous sommes borné à en détacher les traits saillans qui caractérisent l'industrie contemporaine. Certes il nous eût été plus commode de nous en tenir là et de ne point aborder en même temps l'examen des rapports des délégations ouvrières. Bien que nous ayons revendiqué, avec les délégués, la liberté ou tout au moins la faculté de réunion, qui, ajoutée à la liberté de coalition, est la plus puissante garantie des intérêts de leurs mandataires, ils ne verront peut-être dans les pages qui précèdent que la contradiction opposée aux opinions et aux idées qui leur sont le plus chères. Oui, cette contradiction est absolue, et elle ne cherche pas à s'en excuser. Assez d'autres ont flatté et flatteront les ouvriers; ils n'y ont rien gagné. Les doctrines qu'ils soutiennent ont eu leur jour en 1848. Qu'en est-il résulté? L'atelier national. Il ne faut pas que nous retombions dans les mêmes erreurs, et le meilleur préservatif est un débat sincère. Comment d'ailleurs passer sous silence un document presque officiel, qui doit être lu avidement dans les ateliers de nos grandes villes, qui contient en quelque sorte la charte économique des populations ouvrières? Il importe que la société tout entière sache ce qu'il y a au milieu d'elle de misères à soulager et d'erreurs à redresser : c'est ainsi qu'elle apprend ce qu'elle a de devoirs à remplir dans l'intérêt de ceux qui souffrent, dans l'intérêt de ceux qui se trompent, dans son intérêt à elle-même. Notre civilisation est orgueilleuse, et elle a le droit de l'être; mais en marchant vers le Capitole, elle doit éclairer les routes qui aboutissent au mont Aventin.

C. Lavollée.

Mme DE SARENS

I.

Il était à peu près deux heures de l'après-midi, Mme de Sarens achevait sa toilette, et par intervalles jetait un coup d'œil sur un grand jardin qui s'étendait sous ses fenêtres; le soleil riait sur une pièce d'eau qu'on voyait étinceler parmi les arbres dépouillés. Un gros merle sautillait sur la margelle de pierre et trempait avec nonchalance son bec jaune dans le bassin. Tout en le regardant, Mme de Sarens pensait à l'emploi de sa journée.

— Que voilà un oiseau heureux ! se dit-elle. Il sait que faire de son temps. L'occuper, ce n'est rien ; mais le perdre !...

En ce moment, une femme de chambre entra et remit à sa maîtresse une lettre sur l'enveloppe de laquelle on lisait le mot *pressé*. Mme de Sarens rompit le cachet et lut ceci :

« Ma chère belle,

« C'est une solliciteuse qui vous écrit, armez-vous d'indulgence. Vos bals ont le malheur de faire tourner beaucoup de têtes. Tout le monde veut en être, et au lieu d'élargir le cercle de vos invitations vous le rétrécissez. C'est pousser trop loin le culte de l'opposition. Cependant une personne que je tiens à obliger a le plus vif désir de vous être présentée, et, la chose faite, de passer quelques heures dans vos salons. Elle sait que mon étourderie est dans les bonnes grâces de votre sagesse et me supplie d'en abuser. M. de Sombreuse est tout à fait un homme du monde; il a de l'esprit, ce qui n'est rien, et d'excellentes manières, ce qui est quelque chose. On le voit partout; c'est un miracle que vous ne l'ayez pas rencontré chez moi. Sa demande m'a prise au dépourvu, et c'est demain, ce me semble,

qu'on danse chez vous pour la dernière fois. Or le temps me manque pour solliciter l'honneur de le conduire en votre présence un soir de petite réception, et M. de Sombreuse, qui y met de l'entêtement, assure qu'un célibataire dont toute la famille habite la province n'est jamais un embarras pour une maîtresse de maison. Aurez-vous la méchanceté de lui prouver qu'il a tort? Ce serait le battre sur mes épaules, et pour le faire vous aimez trop, j'imagine, votre amie « ESTELLE. »

Mme de Sarens chiffonna le billet entre ses doigts. — Vingt lignes pour une présentation... Oh! oh! fit-elle.

— Un domestique est là qui attend la réponse que madame doit faire à Mme de Marsannes, dit la femme de chambre.

Mme de Sarens s'approcha d'un petit bureau, prit à la hâte une plume et griffonna ces quatre mots :

« Chère mignonne,

« Je ne suis pas chez moi aujourd'hui, vous avez donc toute chance de m'y rencontrer tantôt; si vous venez de bonne heure, nous ferons un tour aux Champs-Élysées. C'était hier mon mercredi, et j'ai besoin de prendre l'air pour me remettre de tous les amis que j'ai vus. Seule, je n'en aurais pas le courage; si au contraire vous n'arrivez qu'à la nuit, nous causerons au coin du feu de cette personne que vous tenez à obliger, et je vous taquinerai.

« SABINE. »

— Allons! se dit-elle en remettant sa réponse à la femme de chambre qui attendait, grâce à cette petite folle, la journée arrivera plus vite au bout... Quel peut être ce M. de Sombreuse que par miracle je n'ai jamais vu chez elle? Le connaît-elle seulement, ou, si elle le connaît un peu, ne le connaît-elle pas trop?

Une heure après cet échange de billets, une femme petite, brune, parée à ravir, et dont le visage respirait la gaîté, entrait chez Mme de Sarens.

— Je suis sous les armes, et nous pouvons partir, dit-elle; mais d'abord l'invitation est-elle prête, sous enveloppe et cachetée?

— On a le temps, répondit Mme de Sarens, qui nouait les brides de son chapeau.

Estelle frappa de sa bottine le tapis du salon. — Ce n'est cependant pas une affaire à protocoles, dit-elle.

— Ne vous ai-je pas dit que je vous taquinerai? reprit Sabine.

Mme de Marsannes sourit, et rajustant le nœud d'une petite cravate de dentelle blanche : — Faites donc, répliqua-t-elle, j'ai les nerfs à l'épreuve de toutes les épigrammes.

Quand on fut en promenade, Estelle se blottit dans le coin de la calèche, et d'un air de résolution : — Commencez le feu, reprit-elle, je suis tout oreilles.

— Escarmouchons d'abord, répondit Mme de Sarens; nous avons un sujet de conversation qui, par ricochet, peut m'intéresser : ne l'épuisons pas du premier coup. Il faut qu'il nous mène tout au moins jusqu'à l'arc de l'Étoile, et c'est effrayant quand on pense que mes chevaux n'ont pas le mors aux dents!

— Je suis donc sur la sellette et sous le coup d'un interrogatoire?

— Vous m'avez permis de poser mes griffes sur vous, je les enfonce.

— Bon, je ne crierai pas.

Mme de Sarens fit la moue. — Vous êtes odieuse, reprit-elle. Le beau plaisir d'écorcher les gens, s'ils ne se plaignent point! Voyons, quel est ce M. de Sombreuse dont vous me menacez?

— C'est un jeune homme.

— Votre jeune homme est-il jeune? car, vous savez, il y a les jeunes gens qui sont quelquefois vieux et les hommes jeunes qui le sont toujours.

— Le mien a trente-quatre ans. Il rit volontiers; à l'occasion, il sait pleurer.

— Que fait-il?

— Ce qu'on fait à Paris quand on ne fait rien.

— Un homme qui remplit bien cet emploi est propre à tout. Vous voyez souvent M. de Sombreuse?

— Très souvent.

— Et vous l'aimez beaucoup?

— Beaucoup.

— Autant que ça!

Estelle se mit à rire, et, regardant bien Mme de Sarens au fond des yeux : — Ma chère Sabine, dit-elle, ne laissez pas prendre le galop à votre imagination. J'ai un cœur paresseux, qui a horreur des aventures; il marche au pas. Le prince Charmant qui lui fera faire connaissance avec les émotions, l'anxiété, les transports, et toutes ces belles choses qu'on met en musique, n'est pas encore né. Je m'y résigne sans trop d'ennui. Si quelque jour un prodige du sort le pousse en mon chemin, je vous en avertirai charitablement, et la plus surprise des deux, ce ne sera pas vous.

Mme de Sarens gardait le silence. Estelle pencha la tête de côté et sourit. — Je vois bien ce que j'y perdrai, poursuivit-elle; mais je ne sais pas ce que ce bel inconnu y gagnera.

— Comment l'entendez-vous?

— C'est que mon caractère est ainsi fait que l'imprudent qui livrera bataille à mon cœur et s'en emparera devra tout de suite, et bon gré, mal gré, m'offrir sa main et me conduire à l'autel. Cela tient les téméraires à distance. En attendant, j'aime fort M. de Sombreuse, et il y a toujours pour lui, au coin de mon feu, un fauteuil où il ne me plaît pas qu'un autre s'assoie. Il cause bien et ne se rappelle que les choses dont on lui permet de se souvenir. A première vue et dès le premier mot, on devine qu'il a une grande tendresse pour tout ce qui ne porte ni barbe ni paletot. C'est son charme.

— Danse-t-il?

— Non.

— Alors quelle idée lui prend de vouloir aller au bal?

Un léger embarras parut sur le visage d'Estelle. — On lui a parlé de vous, dit-elle, et il lui a semblé malséant de ne pas connaître une personne autour de laquelle une moitié de Paris s'agite.

— Cette moitié est bien bonne. Est-ce tout?

Mme de Marsannes toussa légèrement. — Au fait, reprit-elle, j'aime mieux dire les choses simplement comme elles sont. Entre nous, je crois que M. de Sombreuse a l'espoir de rencontrer chez vous un personnage auquel il a affaire, et près de qui il ne veut pas se rendre pour ne point donner d'importance à cette démarche.

— Voilà une préférence qui me flatte, et je lui sais gré de me prendre pour trait d'union.

— Il ne dépend que de vous de croire qu'il vous a vue, et qu'il se meurt d'amour pour vos beaux yeux.

— Ah! vous raillez aussi?

— Quelquefois... A propos, M. de Sombreuse est fort laid.

— Votre héros ne danse pas, il est fort laid, et il ne vient pas chez moi pour moi!... Il est charmant! Donc gardez-le, je vous prie, et ne lui permettez pas de quitter ce fauteuil où il ne vous plaît pas qu'un autre s'assoie.

— Très bien, répondit Mme de Marsannes; c'est pourquoi demain je vous amènerai M. de Sombreuse.

— A votre aise; vous êtes prévenue. Si demain je mérite ce surnom de pomme verte qu'on m'a donné, je m'en lave les mains.

A cette époque de sa vie, Mme de Sarens, âgée alors de vingt-neuf ans, passait pour l'une des femmes de Paris les plus heureuses, et se vantait de l'être. Elle avait tout à souhait. La Providence ne lui avait rien refusé de ce que peut donner le hasard : la fortune, l'esprit, la position dans le monde, les alliances, tout était à l'unisson. L'éducation la plus soignée avait fait le reste. Sabine avait le sentiment des belles choses, et les aimait sans en faire parade. Si elle

n'était pas marquise, elle avait le bon goût de ne point le regretter, et on ne la voyait jamais courir après les personnes titrées dont la connaissance pouvait lui donner un vernis de noblesse. Ne s'efforçant pas d'ouvrir les portes, elle était la bienvenue dans les meilleurs salons, et sa maison passait pour l'une des mieux gardées de l'avenue Gabriel. On pouvait voir Mme de Sarens tous les jours pendant six mois et ne pas deviner qu'elle était excellente musicienne, et qu'au besoin elle eût manié le crayon comme un artiste. Quand on en faisait la découverte, et jamais elle n'y aidait, elle avait une façon de hausser les épaules qui arrêtait net les plus enthousiastes et ne leur permettait pas d'exprimer la plus légère admiration. — Cela est bon, disait-elle, pour les infortunés qui par état sont dans l'obligation de faire gémir un piano ou de noircir du papier; mais chez les personnes du monde c'est un ridicule.

Ainsi du reste. Rien de ce qui venait d'elle ne trouvait grâce devant elle. Elle n'épargnait pas autrement le prochain. Si elle avait aux environs de Paris un château où la plus élégante compagnie aimait à se retrouver pendant la belle saison, tant elle avait l'art de bien recevoir et de varier les plaisirs au gré de ses hôtes, c'était affaire d'habitude où les millions entraient pour quelque chose. Si on parlait tout à coup et avec éloge d'une bonne action faite à propos, et dont les personnes qui en profitaient avaient seules trahi le secret, son rire glaçait. — La belle affaire! disait-elle aussitôt; cela aide à passer le temps. Somme toute, le bien n'est pas plus ennuyeux que le mal.

Mme de Sarens avait de ces répliques acerbes et tranchantes qui rappelaient les jeux de certains enfans occupés à faucher les fleurs d'un jardin. Si l'on vantait son goût, la simplicité de sa toilette, l'ordonnance exquise de ses réceptions, son esprit alerte et vif, la tenue parfaite de sa maison, elle faisait la moue. — La faute n'en est pas à nous, disait-elle d'un air de dédain. Les professeurs commencent, les fournisseurs achèvent. Le tout est de les choisir bons.

Les complimens, les fadeurs, les sottises, qui sont la monnaie courante de la vie, la trouvaient sans pitié. Aussitôt que les phrases toutes faites commençaient à s'étaler dans la conversation, Mme de Sarens dressait l'oreille; il suffisait alors d'un mot pour la pousser aux extrêmes dans la voie de la contradiction. Un jour qu'un jeune homme, à peine sorti des écoles, s'extasiait sur les grâces incomparables et la suprême distinction des femmes du monde, elle l'interrompit : — Si vous nous enleviez d'un coup de baguette nos calèches, nos cachemires et les romans nouveaux, dit-elle, vous verriez ce qui resterait de tout ce bagage... Le tout ensemble tiendrait dans le tablier d'une grisette...

On avait marié Sabine à l'aurore de sa vingtième année : *on* est ici le vrai mot. Elle accepta la main de M. de Sarens sans préférence et sans éloignement. Une amie un peu plus âgée et femme déjà s'étonna de cet empressement : — L'aimes-tu par hasard? dit-elle.

— Moi! fit Sabine d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

— Alors pourquoi tant se hâter? Sans vouloir ici te faire de complimens, avec ta jeunesse, tes dons naturels et ceux que tu tiens de la fortune, tu peux attendre et choisir. Tu seras majeure dans quelques mois; demande à l'observation l'appui qui te manque du côté de la famille. Qui se marierait selon son cœur, si ce n'est une orpheline?

— Ne te semble-t-il pas que M. Rodolphe de Sarens monte bien à cheval et qu'il porte la cravate blanche avec élégance?

— Est-ce là tout ce que tu cherches dans le compagnon de ta vie?

— Le reste est à l'avenant et me paraît suffisant pour entrer dans le monde.

L'amie dépitée s'inclina. — On ne dira pas, ajouta-t-elle, que le romanesque ait eu beaucoup de prise sur ta jeunesse.

Au bout de six mois, qui furent traversés par un voyage, Sabine s'aperçut que Rodolphe avait une nature médiocre, fade, sans saveur et sans originalité. — Je m'en doutais, pensa-t-elle. — Elle l'étudia mieux, reconnut qu'elle ne se trompait pas, et en prit son parti sans grand chagrin. Un tuteur qui l'avait mariée lui demanda timidement, après un an d'expérience, si elle était contente du choix qu'il avait fait de M. de Sarens. — Certainement, répondit Sabine. Je n'ai jamais pensé que ce fût un Amadis ou un César; mais, tel qu'il est, je ne le changerais pas contre beaucoup d'hommes que je connais et encore moins contre ceux que je ne connais pas.

Ce mari, qui pouvait ne pas être un héros de roman, avait, en matière de finances, l'esprit droit, clair et sûr : point d'affaire dans laquelle il ne découvrît un filon d'or. La main sur le filon, rien ne lui échappait plus. Il doubla, tripla, décupla sa fortune en quelques années. Avec Mme de Sarens, il ne comptait pas; il n'était jamais plus heureux que lorsqu'elle entrait dans son cabinet pour quelque emprunt. M. de Sarens, bien que mêlé à des affaires considérables, n'avait pas de bureau; un ou deux secrétaires lui suffisaient. C'était, à proprement parler, un banquier consultant. Sa seule prétention était d'avoir de beaux chevaux et de s'y connaître. Il était dans son ménage comme certains rois dans leurs royaumes, où un favori est tout et fait tout. Ce favori était sa femme. Mme de Sarens s'en accommodait.

Dans de telles conditions, et en regardant bien au fond des

choses, les fins observateurs finissaient par s'apercevoir que Mme de Sarens réussissait à n'être point heureuse. Elle acceptait la vie et ne l'aimait pas. Ce n'est point qu'elle lui eût demandé, même en songe, les choses qu'elle ne comporte pas, n'ayant jamais vu l'existence et le monde sous un aspect idéal; on ne voyait pas qu'elle regrettât rien, mais il était clair qu'elle n'espérait rien non plus. Il y avait en elle un fonds d'amertume et d'âpreté qui faisait irruption à toute heure et qu'on ne s'expliquait pas.

Belle, avec des formes pleines, blanche comme un lis et couronnée d'une forêt de cheveux fins et cendrés, Sabine avait des grâces et des ports de tête qui lui donnaient tout à fait l'air d'une grande dame. Elle était telle qu'elle ne pouvait envier personne. Ses mains étaient incomparables; les marbres de Florence n'en montrent pas de plus exquises. D'où lui venait donc cette constante irritation qui se trahissait par secousses et par jets impétueux? Dans le passé, on ne lui savait aucun malheur; dans l'avenir, on ne prévoyait nulle tempête. Cependant cette femme jeune, élégante, riche, aimée, adulée, entourée, cette reine qui n'avait pas un pli dans son lit de roses, disait de la vie que cela ne valait pas la peine de naître ni la fatigue de mourir. Une de ses meilleures amies, Mme de Marsannes peut-être, assurait que, tout enfant, Sabine avait bu du verjus et qu'elle n'avait pas pu le digérer. — Cela lui revient aux lèvres alors qu'elle y pense le moins, ajoutait-elle.

A vingt-neuf ans, Sabine passait pour une fort honnête femme et l'était réellement. Le monde, qui déchire volontiers quiconque est au sommet de l'échelle, en pleine lumière, essayait de mordre sur sa réputation sans parvenir à l'ébrécher. C'était chez Mme de Sarens affaire d'amour-propre et non de foi. Il lui paraissait original et bienséant de traverser la vie avec la blancheur immaculée et la majesté du cygne qui fend les ondes bleues d'un lac et ne daigne pas confier son duvet au sable du rivage. L'orgueil aidant, elle y avait réussi. — Et puis, disait-elle, ce qui nous protége contre les hommes, ce sont les hommes!

Jamais on ne connut voltairienne plus enracinée dans l'incrédulité. Il faut reconnaître aussi que Sabine ne se faisait point un mérite de sa vertu et n'en voulait point à celles qui en avaient moins. Un soir, étant dans un cercle où une prude, qui la voulait rallier à sa cause, lançait l'anathème contre les écarts de la jeunesse, Mme de Sarens l'interrompit brusquement d'un coup d'éventail. — Question de tempérament et de latitude! s'écria-telle; sanguines ou mulâtresses, nous étions perdues! — C'est à ces réparties où l'on sentait comme une goutte d'acide qu'elle devait ce surnom de pomme verte qu'elle acceptait bravement, en ne se gênant pas pour le mériter.

Une pareille disposition d'esprit devait susciter de vives inimitiés à Mme de Sarens. Elle en devinait autour d'elle; mais un dévouement sincère dans les occasions où l'on avait besoin de son appui, un secret impénétrable et à l'épreuve des ruptures les plus inattendues, une fermeté virile qui éclatait au profit des petits et des opprimés, lui assuraient aussi de nombreuses et chaudes sympathies. Ceux qui ne la voyaient qu'en passant pouvaient la détester, et le monde ne l'épargnait pas; Sabine rendait en dédain ce qu'on lui accordait en médisances. Les personnes qui pénétraient dans son intimité, et le nombre n'en était pas considérable, arrivaient quelquefois à l'adorer malgré elle. Elle ne leur témoignait en paroles aucune reconnaissance, mais on sentait que cela au fond la touchait et la réchauffait. Dans ce sens, sa meilleure amie était Mme de Marsannes, qu'elle criblait de coups d'épingle et pour laquelle elle se serait mise au feu. Sa grande prétention, on le sait, était d'être heureuse et de ne rien souhaiter. Il lui arriva plusieurs fois de rompre en visière avec des femmes qui, bien nées, riches et entourées de toutes les élégances de la vie, prenaient des attitudes languissantes et soupiraient, mollement assises dans des fauteuils complaisans. Dans ces occasions, elle était sans pitié.

— Çà, que vous manque-t-il? disait-elle; vous avez plus de velours et de satin autour de vos épaules qu'il n'en faudrait pour habiller un opéra; vous entendez la messe dans des églises chauffées par des calorifères; vous dansez quatorze fois par semaine, et faites votre salut en calèche, au bois de Boulogne, en compagnie de jolis messieurs qui sont très proprement empaillés. Laissez les gémissemens à qui se traîne dans la neige, les pieds nus dans des sabots. J'ai vu ce matin, au sortir du bal où nous avions grignoté force truffes, nos sœurs en Ève qui faisaient la toilette du boulevard, la pluie sur la tête et la bise dans le nez; elles ne se lamentaient pas. Que vous faut-il, s'il vous plaît? Le bonheur peut-être? A quoi cela sert-il? et de quoi cela est-il fait? Pour ma part, je ne m'en soucie pas plus que des modes que l'on portait à la cour de la reine Berthe. Pensez-y donc! si le bonheur était une chose indispensable à l'existence, qui est-ce qui vivrait? Dans la position que le hasard nous a donnée, — et en quoi, je vous prie, la méritons-nous mieux que d'autres? — une larme est un sacrilége, et le soupir un ridicule. Gardez vos robes, vos enfans, vos maris et le reste, et si ces infortunes vous paraissent trop lourdes à porter, considérons par la pensée qu'un grain de sable peut les faire disparaître en un instant.

Quand on la pressait d'argumens sous prétexte que les dentelles, la danse, la musique et les truffes ne suffisent point à remplir les gouffres de la vie, et qu'il y a le cœur, les âmes, la sympathie, qui

sont bien quelque chose, elle éclatait et se prenait volontiers pour exemple. — Hier matin, disait-elle, j'ai couru de chez la faiseuse de modes chez le bijoutier; plumets, falbalas et joyaux m'ont conduite jusqu'à l'heure du déjeuner, auquel j'ai fait grand honneur. L'idée ne m'est point venue que cela fût d'une tristesse mortelle. Un peu après je me suis promenée à cheval; le temps était beau, et par extraordinaire les personnes qui m'accompagnaient étaient d'agréable humeur. Vers quatre heures, j'ai reçu quelques visites; on a causé presque avec esprit. Vous savez que les livres de toute sorte abondent à ce moment de l'année, et cela vient en aide aux personnes indigentes. Deux ou trois amis ont partagé mon dîner. J'ai commencé ma soirée aux Italiens et l'ai terminée chez la marquise de Briare, dont les bals sont en grande faveur. A trois heures, je suis rentrée; un bon feu brûlait dans ma cheminée, et des mules fourrées de cygne attendaient au bord d'un canapé mes pieds fatigués de porter du satin. Il ne m'a pas semblé qu'il fût nécessaire de pleurer à sanglots sur les misères de mon existence. Aujourd'hui sera pareil à hier, à cette différence près que l'Opéra remplacera les Italiens et que Mme de Chanterac succédera à Mme de Briare. Demain sera le reflet et l'écho d'aujourd'hui. Or mon histoire est la vôtre, mesdames, et cela ne nous vaudra jamais un brevet d'héroïsme. Si maintenant des larmes s'avisent de mouiller vos cils, cachez-les bien vite : ce sont des aventurières qui n'ont pas le droit de s'y montrer. Notre premier devoir, à nous autres les enfans gâtés de la civilisation, est d'être heureuses quand même; hors de là, nous méritons le fouet.

Un soir qu'elle était partie sur ce thème, un ami de la famille qui l'avait fait sauter sur ses genoux lui offrit le bras au moment où elle se levait, et souriant à demi-voix : — Pauvre femme! dit-il.

Sabine rougit jusqu'à la racine des cheveux, et fronçant les sourcils : — Gardez vos réflexions pour vous, vilain curieux! répliqua-t-elle.

Jamais plus Mme de Sarens ne parla de son bonheur à cet indiscret.

Que regrettait-elle? qu'espérait-elle? qu'aimait-elle? C'est ce que tout le monde ignorait. Ce qu'on savait seulement, c'est qu'elle se servait volontiers d'un cachet sur lequel elle avait fait graver le mot espagnol *nada*, qui signifie rien. C'était sa devise. — Au moins, disait-elle, on ne m'accusera pas d'ambition.

Chez une personne qui, dans les habitudes quotidiennes de la vie, était la simplicité même, cette devise étonnait; elle effrayait quand on songeait que Mme de Sarens, au temps où elle l'adopta, avait vingt ans à peine et tout à souhait. Quelle plaie inconnue cachait-elle sous le laconisme hautain de ces deux syllabes? Là-dessus

Estelle, qui causait fréquemment avec Mme de Sarens, n'était pas plus instruite qu'une étrangère.

Sabine n'avait eu qu'un enfant, une petite fille morte une semaine après sa naissance. Elle resta plusieurs mois enfermée chez elle, puis tout à coup elle se montra au bal parée à merveille. — Elle n'était pas digne d'être mère, dit une amie.

A quelque temps de là, Mme de Sarens, dont jamais les confidences n'évoquaient le souvenir de l'enfant qui ne devait pas être remplacé, étant seule dans un salon, vit entrer tout à coup une petite fille qui vint en trébuchant se jeter dans ses genoux. La charmante créature avait l'âge qu'aurait eu sa petite fille, si celle-ci avait vécu. Mme de Sarens lança un regard rapide autour d'elle, puis, s'emparant de l'enfant qui riait, elle l'enleva sur sa poitrine et l'embrassa à pleines lèvres dans les cheveux. Deux grosses larmes roulèrent sur ses joues. Quelqu'un survint. Sabine laissa glisser l'enfant sur le tapis, et passant la main sur ses yeux : — Voilà à quoi servent les petites filles, dit-elle; on caresse ces jolies poupées, et un nœud de ruban en profite pour vous écorcher la paupière!

— Toujours aimable et bonne! dit en riant la personne qui venait de paraître.

— Toujours, répondit Sabine d'une voix sèche.

Telle était la Parisienne chez laquelle le 8 mars 1859 Mme de Marsannes conduisait M. Paul de Sombreuse.

II.

Au moment où Estelle et Paul entrèrent chez Mme de Sarens, le bal était dans tout son éclat. La maîtresse de la maison vint au-devant d'eux.

— M. de Sombreuse, dit Estelle.

Mme de Sarens regarda le nouveau venu et partit d'un éclat de rire. M. de Sombreuse s'inclina, et d'un air gai : — On vous avait prévenue, madame, dit-il; mais cela dépasse encore vos espérances, n'est-il pas vrai?

— Franchement oui, répliqua-t-elle.

— Bah! continua Paul, si le ramage ne ressemble pas au plumage, qu'importe? D'ailleurs ne craignez rien, vous n'aurez à me refuser ni valse, ni contredanse. Je suis de ceux qu'on oublie dans un fauteuil.

La glace était rompue. M. de Sombreuse disparut dans la foule. Un instant après, Sabine l'aperçut dans un coin qui causait avec une douairière. — Bon! dit-elle à Mme de Marsannes, voilà votre protégé à sa place.

M. de Sombreuse était parfaitement laid, mais d'une laideur spi-

rituelle qui ne déplaisait pas : beaucoup de physionomie, beaucoup de vie et de mouvement dans l'expression du visage, dans le regard une singulière vivacité. On sait que la plupart des hommes ont dans l'ensemble des traits quelque chose qui les rapproche d'un type animal. On ne pouvait apercevoir M. de Sombreuse sans penser aux singes. Il était de la famille des chimpanzés et des macaques, comme d'autres, en grand nombre, sont de la race des chevaux, des boucs ou des perroquets. Les plus malheureux, et on en connaît, rappellent les batraciens, grenouilles ou crapauds. Lorsque M. de Sombreuse entrait dans une conversation, au bout d'une heure on oubliait le singe et on ne voyait plus que l'être moral : par là il avait son charme, et par là il s'imposait. Personne ne songeait plus à s'écrier : Qu'il est laid ! Ce je ne sais quoi auquel les femmes ne se trompent pas leur faisait deviner qu'elles tenaient une grande place, la plus grande peut-être, dans la vie de M. de Sombreuse; cette découverte les prédisposait en sa faveur. Ce qu'elles apprenaient plus tard dans les confidences échangées au coin du feu leur faisait bien voir qu'elles avaient été véritablement le mobile, la cause et le but de toutes ses actions. Espérances, regrets, entreprises, il rapportait tout à ces charmantes créatures qu'en ses jours de misanthropie railleuse il appelait les plus jolis animaux de la création. Le regard et l'accent faisaient passer par-dessus la crudité du mot. On y sentait une adoration qui survivait aux épreuves et au temps. D'une famille considérable et né avec quelque fortune dont il usait généreusement, M. de Sombreuse aurait pu se pousser dans le monde et arriver aux positions les plus enviées; quelque histoire d'amour l'en avait toujours empêché. Un matin il partait pour l'Italie à la poursuite d'un voile vert qui l'eût mené tout droit jusqu'en Chine, si telle avait été sa fantaisie, sans qu'il eût songé à se plaindre; à quelque temps de là, un soir, au moment où il était question de sa prochaine entrée au conseil d'état, on apprenait que Paul faisait l'école buissonnière en Suisse avec des cheveux blonds éparpillés autour d'un front de vingt ans. Le beau était qu'il n'eût pas échangé sa condition contre la couronne d'un empereur. On citait de lui des actes de courage et de dévouement, de nobles sacrifices à l'amitié, des témoignages de désintéressement bien rares dans un temps où les millionnaires sont mis sur le pinacle ; pour lui, cela n'était rien: il n'estimait que les folies par lesquelles il était arrivé à la conquête d'une fleur ou d'un gant. Les pères de famille et les philosophes ont un grand mépris pour ces natures : le code, les mœurs, la civilisation, tout les réprouve: mais les femmes les regardent avec plus d'indulgence. Cette indulgence et quelque chose de plus suffisaient à M. de Sombreuse.

Paul dans son fauteuil, blotti au coin d'un salon, Mme de Sarens n'y

pensa plus. Le bal s'acheva sans qu'elle le revît. Elle ne s'en souvenait guère lorsque le mercredi suivant on annonça M. de Sombreuse. Quelques personnes se trouvaient chez Sabine. Peu d'hommes du monde avaient autant que M. de Sombreuse l'art d'entrer dans une conversation et de s'en emparer. L'hostilité que lui faisait voir la maîtresse de la maison aiguisa son esprit; son tempérament se plaisait aux luttes; il saisit un mot au vol, hasarda, à propos d'une anecdote qui faisait grand bruit, une théorie qui fit pousser de hauts cris à l'assemblée, et un quart d'heure après sa venue un cercle s'était formé autour de lui. Mme de Sarens, qui n'était pas tous les mercredis à pareille fête, s'adoucit et lui donna la réplique. A six heures, ils se trouvèrent seuls. M. de Sombreuse avait gaîment tué dix visites sous lui. Mme de Sarens, assise sur une chauffeuse et les mains croisées sur les genoux, dans l'attitude que Pradier a donnée à Sapho, leva les yeux sur lui. — Vous voilà chez moi malgré moi; qu'y comptez-vous faire? dit-elle.

— Y rester.

— Est-ce à dire qu'après avoir poussé votre visite au-delà des bornes que l'usage du monde autorise, il ne vous déplairait pas de dîner avec M. de Sarens et moi?

— Mon Dieu! madame, il est certain que, si vous m'invitez, je dînerai volontiers chez vous, que M. de Sarens y soit ou n'y soit pas... Si vous ne m'engagez pas, il est clair que je m'en irai.

— Vraiment! vous ferez cet effort?

— Oh! ne vous hâtez pas de vous réjouir, je ne m'en irai que pour revenir.

— Bientôt?

— Le plus tôt possible, demain ou ce soir même, si vous le permettez.

Mme de Sarens tourna des yeux nonchalans autour d'elle, et faisant mine de regarder les trumeaux, le lustre, les lambris, les portières et les rideaux : — Je vous assure, monsieur, que des salons comme celui où j'ai l'honneur de vous recevoir se trouvent dans toutes les rues, dit-elle. Un peu de soie, un peu de dorure, un peu de cristal, et c'est tout.

— C'est exact comme un procès-verbal; mais si la cage ressemble à beaucoup d'autres qui ne ressemblent à rien, l'oiseau qu'on y rencontre a son originalité.

— Ah!

— Madame, votre valet de pied a oublié d'allumer un flambeau; vous plaît-il de me permettre d'user du droit que l'ombre autorise?

— Quel droi ?

— Celui de la franchise.

— Je m'en méfie; elle est souvent cousine de l'impertinence ou amie intime de l'indiscrétion. Je me risque cependant.

— Eh bien! madame, ce qui m'attire dans ce salon, à présent que je vous connais mieux, c'est qu'on y rencontre une personne qui a le parfum de la verveine et la saveur du citron. Cela réveille et cela pique.

— Au besoin même, cela égratigne. N'est-ce point cela que vous voulez dire?

— Je ne dis pas non.

— J'en suis fort obligée à votre amour de la vérité.

— M'estimeriez-vous beaucoup, si je vous disais que votre esprit a le goût de la bergamote et que votre conversation sent la pommade? La personne dont je parle a fait certainement cette remarque, que tout le monde aujourd'hui ressemble à tout le monde. Son avantage ou son malheur, comme il vous plaira, est d'être une nature; or n'a pas une nature qui veut. Mme de Sarens en a une très nettement accusée. On dirait une médaille de bronze sur laquelle s'est exercé un burin d'acier, un burin très fin et très aigu. Elle voudrait que cela ne fût pas, cela n'en serait pas moins. Il faudrait briser la médaille pour que la gravure disparût.

Mme de Sarens s'inclina. M. de Sombreuse, qui venait de se lever, s'approcha d'une fenêtre, et, poussant le rideau, regarda dans le jardin, où la pluie fouettait les rameaux desséchés des ormes et des saules. — Il faut vraiment, madame, n'avoir pas une croûte de pâté dont on puisse faire l'aumône au prochain, reprit-il, pour mettre quelqu'un à la porte par le temps qu'il fait.

Sabine tira le cordon d'une sonnette. — Trois couverts, dit-elle au domestique qui parut. Puis, se tournant vers M. de Sombreuse : — Donnez-moi un nouvel exemple de sincérité, reprit-elle. Notre amie Mme de Marsannes a-t-elle dans ses relations beaucoup de personnes pareilles à vous? Avouez-le sans détour, et s'il y en a seulement quatre, je romps tout commerce avec elle.

M. de Sombreuse prit un air grave, et, appuyant la main sur sa poitrine : — Sur mon honneur, madame, dit-il, je vous jure que Mme de Marsannes ne connaît qu'un seul mandrille de mon espèce, et c'est moi.

M. de Sarens ramena deux personnes avec lui; on se trouva cinq autour de la table. M. de Sombreuse avait le don de se trouver à l'aise partout où le sort le plaçait. Le dîner fut fort gai; on eut de l'esprit sans médire du prochain. Mme de Sarens rit franchement à deux ou trois reprises. M. de Sarens, heureux de la voir en si belle humeur, négligea de parler des entreprises qui étaient sous sa

haute et savante direction. Dégagée des chiffres qui l'embarrassaient quelquefois, la conversation prit un vol plus rapide et plus élevé. M. de Sombreuse fit voir qu'il était au courant des plus hautes questions; mais il mêlait aux aperçus les plus fins et aux déductions les plus approfondies une pointe de gaîté qui leur donnait une saveur plus attrayante. On sentait que la gaîté était son élément et qu'il s'y jouait comme un oiseau dans l'espace. Toute gravité l'effarouchait. On lui en fit la remarque. — C'est pourquoi je ne serai jamais rien, répliqua-t-il tranquillement.

On se récria autour de lui. La gaîté était-elle donc un crime qui mettait obstacle à toute ambition légitime? — C'est plus que cela, répliqua Paul; c'est un vice contre lequel rien ne prévaut, ni la probité, ni l'intelligence, ni le goût du travail, ni la sécurité dans les relations. Vous pouvez tout comprendre, vous avez des aptitudes diverses, vous avez le jugement clair et la raison solide; mais vous êtes gai, tout est dit. Haro sur le baudet! La France, qui se pique d'être le pays du monde où la gaîté a ses coudées les plus franches et compte le plus de fidèles, a horreur de ce qu'elle encense. Quiconque rit est un homme perdu. Les places, les honneurs, les distinctions de toute sorte, l'influence, la considération, appartiennent aux ennuyeux. Quand on a le malheur d'être né gai, il faut renoncer à toute espérance. Quant à moi, je me regarde comme un naufragé dans Paris.

La soirée se prolongea fort tard. Mme de Sarens était presque tentée de remercier M. de Sombreuse d'avoir forcé sa porte. Quand on se retira, elle lui tendit la main.

— Je ne suis pas chez moi le mercredi seulement, dit-elle. Quelques amis me viennent voir le samedi soir.

M. de Sombreuse la remercia du regard, sans répondre. Il avait le regard très doux, très bon et très reconnaissant.

Quand elle fut seule, Sabine éprouva un sentiment de surprise singulière : elle était presque détendue. Pendant une soirée entière, elle n'avait pas mérité un seul instant ce surnom de pomme verte devant lequel elle reculait si peu. Le fond de sa nature se révolta contre ce sentiment de bien-être tout nouveau. — Si cela continue, dit-elle avec un sourire moqueur, j'en ferai mon médecin.

Un matin, Mme de Marsannes arriva tout effarouchée et toute tremblante chez son amie. — Ah! si j'avais su! lui dit-elle. Et que d'excuses j'ai à vous faire!...

— Commencez par le commencement, ma chère, répondit Sabine, et quand vous m'aurez dit ce que vous savez, nous verrons s'il y a lieu de m'adresser toutes les excuses que vous me promettez.

— Il vous souvient de M. de Sombreuse?

— Et comment ferais-je pour l'oublier? Il vient chez moi à peu près deux fois par semaine, le mercredi à trois heures de l'après-midi et le samedi à neuf heures du soir, avec la régularité d'une pendule. Quelquefois cependant il avance. Il a même fait choix d'un fauteuil, ce petit siége bleu que vous voyez là. Lorsque par hasard en arrivant il le trouve occupé, il n'est sorte de stratégie à laquelle il ne se livre pour en chasser l'intrus et s'en emparer. Il y réussit toujours.

— Voilà justement ce qui m'effraie!

— L'histoire du fauteuil?

— Tenez, ma chère, le plus simple est de tout vous dire. Ma confession achevée, vous verrez ce qu'il faudra faire.

— Eh! ma pauvre Estelle, je vous ferai observer que tout, ce n'est pas souvent grand'chose! Donc ne craignez rien et allez jusqu'au bout.

— Le jour où j'ai tant écrit et tant parlé en faveur de M. de Sombreuse, que je voulais amener chez vous, c'est qu'il devait rencontrer au bal une jeune personne avec laquelle il était question de le marier.

— Traîtresse!... Un crime avec préméditation, et chez moi!... Vous saviez pourtant combien ces sortes de complicités me révoltent!

— C'est bien pour cela que je n'ai rien dit de mon projet.

— Et au profit de quelle héritière entamiez-vous les hostilités?

— Vous connaissez Mlle Des Périers?

— Cette mince personne dont le père est presque baron et qui a presque une dot, deux ou trois cent mille francs, je crois?

— Précisément.

— Pauvre M. de Sombreuse! Et vous êtes son amie cependant!

— Oh! rassurez-vous. Avant même d'avoir préparé mon sourire pour la présentation, vous savez, ce sourire niais dont les danseuses n'ont pas seules le privilége, le mariage était manqué.

— Et pourquoi?

— C'est ici que la question devient brûlante. M. de Sombreuse ne veut plus entendre parler de Mlle Des Périers parce qu'il aime ailleurs, et la personne pour laquelle il se meurt d'amour...

— C'est moi, n'est-ce pas?

— Hélas!

— N'est-ce que cela?

— Eh! bon Dieu! que vous faut-il de plus?

— Laissez-le mourir, ma chère, il ne s'en portera pas plus mal l'an prochain.

— On voit bien que sa flamme n'a point encore fait explosion auprès de vous! L'autre jour il est venu s'asseoir dans ce fauteuil qu'il a chez moi, et tout à coup il est parti... Quel débordement! J'en suis restée toute saisie.

— Vous avez l'émotion trop facile, ma mignonne, et trop prompte surtout pour une Parisienne. Est-ce que de telles aventures ne vous seraient point arrivées pour votre compte personnel?

— Je ne dis pas cela.

— Et vous n'en êtes pas morte, ce me semble.

— Je l'avoue.

— Alors tranquillisez-vous... Que M. de Sombreuse parle ou ne parle pas, je vous imiterai.

Estelle changea de ton, et d'un air de bonne humeur : — S'il en est ainsi, reprit-elle, rendez-moi le service de le tirer de son silence. J'ai pour vos perfections une admiration et une estime à nulle autre pareilles; mais, s'il m'en faut subir la description et la nomenclature dix fois encore, je succombe. Vous remplissez dans nos conversations le rôle du marquis de Carabas dans la légende du Chat botté. La grâce, c'est vous; l'esprit, c'est vous; la bonté, c'est vous.

— Quoi! la bonté aussi?

— Oui, et la douceur, la patience, tout, vous dis-je!...

— Et, comme le paysan d'Athènes, votre amitié est lasse de m'entendre appeler le juste.

— Non, mais les charmes que M. de Sombreuse vous prodigue, et dont il vous pare avec un enthousiasme qui n'a plus d'équilibre, finiraient par me réduire à la mendicité. C'est un emploi pour lequel je n'ai point de vocation, et, puisque vous n'êtes pas épouvantée de cet amour, ni mécontente de m'en savoir la complice involontaire, délivrez-moi de confidences qui n'ont plus le mérite de la nouveauté, et dont tous les bénéfices vous appartiennent.

Une moue parut sur les lèvres de Sabine. — Il n'est rien que je ne fasse pour vous, chère petite, et, puisque vous le désirez, M. de Sombreuse se prononcera, dit-elle; on peut bien donner une heure d'ennui à l'amitié.

Elle étouffa un léger bâillement tout en chiffonnant sa robe.

— Ce n'est pas que je ne sois faite à ces sortes d'escarmouches, reprit-elle : on n'a pas impunément un salon, vingt-neuf ans et quelque fortune; mais cela me contrarie. Je croyais à votre ami plus d'esprit... Le terrible est qu'il se tirera platement de l'aventure. Les hommes savent mal parler le langage de l'amour. Ils sont impertinens ou vulgaires, fats ou grossiers, quelquefois tout bonnement sots; ce sont les moins bêtes. Un temps j'ai eu l'espoir vague de

faire de M. de Sombreuse quelque chose comme un ami. Amoureux, il est gâté. Je tirerai une barre sur son souvenir, et il n'en sera plus question.

— Qui sait? dit Mme de Marsannes.

— Voilà un mot qui me décide. M. de Sombreuse s'expliquera dès ce soir ou demain au plus tard.

La voix était devenue amère et pointue. Estelle, qui en connaissait la gamme, changea le tour de l'entretien et bientôt après s'éloigna. Restée seule, Mme de Sarens se mit à déchirer à coups d'ongle un bouquet qu'elle avait pris dans un vase.— Quelle manie ont donc les hommes de vouloir passer par les mêmes sentiers! se dit-elle. On n'est pas coquette, on est aigre, cassante, désagréable; par le visage, on est pareil à tout le monde, ou peu s'en faut, cent femmes dont c'est l'art et qui ne demandent pas mieux que d'être adorées sont là, belles à l'avenant et toutes prêtes à tendre une main compatissante à qui se jette à leurs genoux; on sait leurs noms et leurs complaisances, au besoin on les devine à l'air de leur visage; leur humeur charitable n'est un mystère pour personne. Les hommes peuvent y courir; mais non, ils s'obstinent, comme les enfans, à désirer ce qu'on ne leur offre pas, et les uns après les autres vous pourchassent des mêmes puérilités! Si l'esprit court les rues comme on le dit, c'est qu'apparemment il a déserté les salons. En voilà un qui n'est point benêt, qui a vu le monde et voyagé avec fruit; il a le don de la gaîté, la chose la plus rare et la meilleure, et du premier coup il trébuche contre l'écueil où tant d'autres ont donné! Et Dieu sait cependant si ma franchise s'est dressée sur cet écueil comme un phare! Je suis une pomme verte, j'ai du jus de citron sur les lèvres, de l'acide plein le cœur, et le caractère fait comme une pelote d'aiguilles, chacun le crie et le proclame, et voilà le résultat... C'est à perdre tout courage! Autant vaudrait être bonne, accueillante et sucrée, avec un grain de coquetterie!... Est-il donc écrit que rien n'empêche rien? Quelque détour que l'on prenne, faut-il donc toujours rencontrer les frontières de ce royaume de Tendre, où je n'ai point envie de me promener? Toujours le bosquet de Petits-Soins et le village de Billets-Doux! Encore si l'on y découvrait une formule nouvelle, quelque chose qui ne sentît point la banalité, le commun, le fade, le suranné! Mais non! En ces matières, les plus spirituels valent les imbéciles, et tous du même pas s'élancent dans le chemin de l'amour sans s'apercevoir que c'est la grand'route des vieilleries et des maladresses. — Ah! les pauvres niais qui nous adorent faute de pouvoir nous aimer!

Mme de Sarens jeta les débris du bouquet dans le feu, et, frappant le tapis du bout de son pied : — Il en sera ce qu'il voudra,

reprit-elle; en somme, une sotte explication de plus ou de moins. qu'est-ce? Ce n'est pas la première, ce ne sera pas la dernière non plus.

III.

Décidée à tenir honnêtement sa promesse, Mme de Sarens resta chez elle toute la journée. M. de Sombreuse ne s'y montra pas. Elle ne le vit point non plus dans la soirée. Vers minuit, elle se rendit dans une maison où elle était à peu près sûre de le rencontrer. Paul y était en effet. Elle lui prit le bras, et ils s'enfoncèrent dans une galerie. — Vous n'avez rien à me dire? dit-elle tout à coup en mordillant son éventail.

— Dieu m'en garde! répondit Paul avec un geste d'effroi.

Sabine ne put s'empêcher de rire.

— Si telle est votre conviction, l'entretien brillera par son laconisme, reprit-elle.

— Bien au contraire : c'est quand on n'a rien à se dire qu'on parle le plus.

Il montra une telle liberté d'esprit que Mme de Sarens ne pensa plus à son projet. — Estelle est une enfant, se dit-elle; elle a vu un feu follet, et elle a cru que c'était un incendie. Toujours les bâtons flottans de la fable!

Elle eut occasion le jour suivant de passer une soirée au théâtre avec M. de Sombreuse. Comme la veille, il se montra plein d'entrain et de gaîté, sans aucun embarras. Ce fut ainsi jusqu'à la fin du mois.

— Çà, que me disiez-vous? dit-elle alors à Mme de Marsannes: pour un homme qui se meurt, il me semble que votre ami met une certaine prudence à ne pas expirer. Vous parliez d'un volcan, et je ne vois ni flamme ni fumée!

— Ne vous y fiez pas! répondit Estelle; hier encore, j'ai subi le feu de ses confidences pendant une heure. Si je ne vous hais pas, c'est que j'ai l'âme enracinée dans la charité.

— C'est donc vous qui l'engagez à laisser la sienne enracinée dans le silence?

— Peut-être. Je me suis arrangée pour faire une tapisserie interminable. Tandis qu'il me fait le récit de vos perfections, je tire l'aiguille et ne l'écoute qu'à demi. La tapisserie a cela de bon, qu'elle permet de ne pas répondre. Si le désespoir le ramenait chez moi plus tard, comme la crainte et une vague espérance l'y conduisent à présent, il me faudrait le consoler, et ce serait bien plus fatigant.

— Paresseuse! dit Sabine.

A quelques jours de là, Paul, à propos de musique, pria Mme de Sarens de lui répéter un morceau qui avait fait le succès d'un opéra nouveau. — Je ferai mieux, dit-elle; étant en veine de complaisance, je vous le chanterai.

Sabine s'approcha du piano; elle avait un goût musical exquis et un rare sentiment de l'art. En personne qui sait les choses plus qu'elle n'en parle, elle attaqua résolûment le morceau qu'elle avait entendu deux fois seulement, et en rendit les premières mesures avec un grand bonheur d'expression. M. de Sombreuse, qui était en face d'elle, sentit son cœur battre à coups pressés. Sabine avait la pâleur du marbre sur le front; vaincue par l'émotion du chant, elle s'y abandonnait. Paul, qui était sous le charme, prit machinalement une rose que Sabine caressait tout à l'heure et qu'elle avait posée sur le couvercle du piano. Les yeux, les oreilles, le cœur et l'esprit enchantés, il la porta à ses lèvres; son visage était comme un livre ouvert dans lequel on lisait. Au plus fort de son élan, Mme de Sarens le vit qui pressait la rose sur sa bouche; ses paupières étaient tout humides. Elle s'arrêta brusquement et partit d'un éclat de rire aigu.

— Ah! c'est indigne! s'écria M. de Sombreuse, qui jeta la fleur.

Mme de Sarens s'était levée; les deux mains appuyées sur le clavier, elle en tirait nonchalamment des sons vifs et brillans qui partaient en fusées; son rire les accompagnait.

— C'est donc fini? reprit M. de Sombreuse.

Elle fit un mouvement de tête affirmatif.

— Quelle femme êtes-vous donc? poursuivit-il avec feu. Vous ne respectez ni l'émotion que vous faites naître, ni celle que vous éprouvez!

Sabine venait de s'asseoir loin du piano; elle le regarda d'un air moqueur. — A votre tour, s'il vous plaît! dit-elle. Vous, monsieur, qui êtes si prompt aux attendrissemens, pourriez-vous m'expliquer à quoi vous pensiez tout à l'heure?

— Tout à l'heure? répéta Paul.

— Oui, tandis que je chantais et que vous mordiez cette pauvre fleur... Elle en est à moitié morte.

M. de Sombreuse, que le regard inquisiteur de Mme de Sarens ne quittait pas, se sentit rougir.

— Ce que Mme de Marsannes m'a raconté serait donc vrai? poursuivit-elle.

— Elle a parlé!

— J'en ai peur. Tenez, monsieur de Sombreuse, il faut nous expliquer... Entre nous, ces enfantillages ne sont plus de saison.

Paul éclata. — Ah! madame, vous appelez enfantillages ce qu'il y

a de plus sincère, de plus vif, de plus profond, de plus passionné! Mais vous n'avez donc pas compris que je vous aimais du premier jour que je vous ai vue.

Mme de Sarens s'allongea d'un air languissant sur son fauteuil, et d'un ton de persiflage où il y avait comme une nuance d'effroi : — Sera-ce bien long? dit-elle.

— Ah! vous n'avez pas de cœur! s'écria Paul.

— Ce cri-là, je le connais aussi! Il a servi, il est usé. Si maintenant, pour continuer sur ce ton, la mémoire vous fait défaut, vous n'avez qu'à parler, je sais une demi-douzaine de tirades dont vous pouvez vous servir... La dernière, qui n'est pas neuve, traîne dans le roman du jour.

M. de Sombreuse joignit les mains, et d'un accent où l'on sentait la vérité : — Mais je vous aime cependant! s'écria-t-il.

— Laissez-moi croire que vous vous trompez, répliqua Mme de Sarens.

— Oh! pour cela, non! je ne voudrais pas, je vous le jure, parler comme ces romans dont vous évoquez le souvenir; mais si je ne puis rester auprès de vous qu'au prix d'un mensonge, je sortirai bientôt de ce salon pour n'y rentrer jamais. Vous savez dans quelles circonstances je me suis fait présenter chez vous... Si j'avais pu prévoir ce qui m'est arrivé, je serais parti pour les îles Marquises... Il s'agissait d'un mariage... Vous n'ignorez pas que le mariage est la manie des parens et des amis. Tous ceux que je compte dans mon entourage s'étaient ligués contre moi; c'était une coalition. Le nombre l'emporta, et je suivis Mme de Marsannes... Certes l'accueil que vous m'avez fait n'était pas de ceux qui ouvrent la porte aux espérances. Comment se fait-il cependant que du premier regard mon cœur ait été troublé? Vous me direz qu'il n'est pas héroïque et qu'il se défend mal! On est ce qu'on peut, madame. Depuis ce moment, j'ai refusé obstinément de voir Mlle Des Périers. Vous occupiez ma pensée absolument. Votre présence m'a rendu les émotions du temps où j'étais écolier... Je fais en imagination, quand je suis seul, des projets qui ne se réaliseront jamais. Le plus sage vous paraîtrait la pire des extravagances. Le plus triste est que je ne me berce d'aucune illusion. Vous avez un caractère bizarre, quinteux, fantasque, une parole aiguë, amère, irritante, qui fait que votre conversation est comme un sentier tout hérissé d'épines. Rien en vous qui calme, adoucisse et repose. Ainsi faite, je devrais vous haïr. Pourquoi faut-il que je vous adore? Ces défauts que je vous signale au risque de passer pour un impertinent, je les excuse, je les embellis de mille charmes, et, tels qu'ils sont, ils me ravissent... Un dieu m'offrirait de vous rendre meilleure et de tous points

semblable à ces princesses qui n'avaient que les plus aimables qualités en partage, que je le remercierais et ne voudrais pas de ses bons offices; vous ne seriez plus vous... Et vous, c'est ce que je trouve de plus charmant au monde. Explique qui pourra ces contradictions. J'enrage d'être ainsi; ma raison n'y peut rien. J'ai lutté, j'ai voulu fuir, je me suis appliqué à ne voir que le côté maussade de votre nature, et à me répéter sans cesse qu'aucun lien de sympathie n'existait entre vous et moi... Le résultat de cette bataille, le voici : je vous regarde, je tremble et je vous aime.

La voix manqua tout à coup à M. de Sombreuse, et des larmes jaillirent de ses yeux.

— Il faut me rendre; vous m'aimez, dit Mme de Sarens, mais cela me gêne. Vous tressaillez! Est-ce le mot ou le sentiment qu'il exprime qui cause cette émotion? Il me faut prendre telle que je suis, je ne changerai pas une syllabe au mot, pas une nuance au sentiment. Je n'irai pas ici vous faire un superbe étalage de mes principes, ou m'armer de vertu comme d'une cuirasse. J'ai le malheur de ne pas croire à l'enfer. D'un autre côté, si je vous disais que j'aime éperdument M. de Sarens, mon mari, vous ne me croiriez pas. Je ne suis donc protégée ni par la peur du diable, ni par une passion qui tient mon cœur sous le joug; mais vous n'y gagnerez rien. Je prétends mourir comme j'ai vécu... Toute petite fille, on m'avait vouée au blanc; femme, je me suis vouée à l'indifférence...

— Indifférente à tout jamais avec ces cheveux d'or! interrompit M. de Sombreuse en s'efforçant de sourire. Des cheveux qui rappellent ceux que portait Ève au paradis?

— Les cheveux d'or, les mains de lait et les lèvres de rose n'y feront rien, si Dieu me prête vie... Vous voyez qu'au besoin je sais parler votre langage. Remarquez, je vous prie, que je n'ai point assez des heures que ma pendule sonne du matin au soir pour me tenir au courant des devoirs du monde; on a des connaissances, il faut les voir, quel que soit l'ennui qu'on y trouve; il y a les bals, les théâtres, les concerts : on y bâille le plus souvent, j'en conviens; mais si j'ai trouvé des diamans et des dentelles dans ma corbeille, c'est pour les porter, j'imagine. Dois-je oublier le livre nouveau, la comédie dont on parle, un voyage aux eaux, les Champs-Élysées, les sermons de charité, et mille obligations qui dévorent les jours? L'amour à la traverse, que deviendrais-je? Je ne respirerais plus. Or j'ai la paresse en adoration. Tout ce qui m'agite m'embarrasse, et tout ce qui m'embarrasse m'est odieux. Et puis êtes-vous bien sûr que l'amour ne soit pas tout à fait passé de mode?

— Vous êtes cruelle, dit Paul.

— Je le serais, si je n'imitais pas le chirurgien qui emploie le

bistouri pour guérir un malade. La blessure cicatrisée, vous me remercierez, et je vous dirai : Allez, et ne péchez plus!

— Moi, ne plus vous aimer!

Mme de Sarens haussa les épaules. — J'aurais bonne envie de me fâcher, reprit-elle, pour vous punir de répéter de pareilles billevesées! Laissez ces grandes exclamations aux faiseurs de romances. Parlons en prose, s'il vous plaît, et en gens de goût. L'an prochain, et vous voyez que j'use de politesse en vous accordant un si long répit, vous ne comprendrez plus, lorsque vous me regarderez, comment vous avez pu tenir un tel langage. Quoi! c'était pour elle! direz-vous. Quoi! Mme de Sarens et l'éternité se rencontraient côte à côte dans la même phrase, et c'est moi qui les avais mariées. Et vous aurez bonne envie de rire... Je vous pardonne d'avance. Je ne serais même pas fâchée que le rire vînt tout de suite... Si l'envie vous saisit, ne vous gênez pas... Je ferai écho.

M. de Sombreuse secoua la tête.

— Bien sérieusement, en galant homme, c'est donc sincère? Alors il faut vous arranger pour que cet accès de folie passe promptement. Vous êtes la première personne à laquelle je fais l'honneur de discuter des extravagances qui me semblent puériles. Vous savez le vers fameux :

Pour un homme d'esprit, vraiment, vous m'étonnez!

A votre âge, amoureux! Ah! fi! Tenez, je veux vous donner la preuve qu'une pomme verte peut avoir quelquefois la douceur d'une pêche. Si vous me promettez de ne plus vous rappeler cet amour que pour l'oublier, je consens à vous revoir; mais si le cas de récidive se présente, je vous tire ma révérence et suis bien votre servante : ma porte sera fermée.

— Fermée! répéta Paul.

— Fermée et condamnée.

— Eh bien! madame, ne plus vous revoir me paraîtrait le plus dûr des supplices. Je m'efforcerai de vous obéir.

— Je compte sur cette parole.

Et allongeant ses pieds contre le feu : — Que pensez-vous de cette comédie nouvelle que l'on a donnée au Théâtre-Français l'autre jour? reprit-elle. Vous l'avez vue, je crois...

M. de Sombreuse quitta Mme de Sarens fort troublé, fort perplexe, et, pour tout dire en un mot, fort malheureux. Il n'avait rien exagéré de ce qu'il éprouvait, peut-être même, contrairement à ce qui se fait ordinairement, l'expression était-elle restée au-dessous de la vérité. Une pensée unique l'occupait. Cette idée qu'il ne verrait plus Sabine lui était insupportable; mais à quoi lui servirait-il

de la voir, s'il ne pouvait pas lui parler de la seule chose dont son cœur fût plein? — Mme de Marsannes avait bien besoin de me jeter à la tête de Mlle Des Périers! se disait-il tout en marchant, et le bel agrément qu'une passion dans Paris, où l'on vit à la diable et quasiment comme les moineaux au bord d'un toit!

Sa promenade le conduisit aux Champs-Élysées; il ne voyait personne. Des mots sans suite qui ne s'écartaient pas du même sujet lui venaient aux lèvres. — Il est clair, reprenait-il, que le plus simple serait de n'y plus penser et d'aller chercher fortune ailleurs. Le bel agrément dans la vie qu'une femme qui a des griffes au bout des doigts et des lames de canif dans la bouche!... Le plus sot est que j'y retournerai certainement demain.

Paul s'aperçut alors qu'il parlait tout haut, et cela le fit rire. Il était donc pareil à ces héros de comédie qu'on voit sur le théâtre, et qui se régalent de monologues? M. de Sombreuse avait un caractère à ne pouvoir être triste longtemps. La nature avait été pour lui une bonne fée. Au plus fort de ses chagrins les plus cuisans, il lui prenait des accès de gaîté dont il ne pouvait se défendre. Les gens gourmés, et le monde en est rempli, estimaient qu'il ne sentait pas les choses profondément : c'était faux, les coups l'atteignaient au vif de l'âme; mais il avait une vaillance d'humeur qui le faisait regimber sous les attaques du sort comme un bon cheval sous les morsures de l'éperon. La mélancolie lui semblait une chose malsaine dont il était décidé à mourir, si elle réussissait à l'atteindre; c'est pourquoi sans effort, sans préméditation, et par un effet seul de son tempérament, il tournait en gaîté les événemens les plus malencontreux. S'il en pleurait tout bas, on n'en voyait rien.

— Examinons les choses du bon côté, reprit-il. Mme de Sarens n'a pas ouvert la porte toute grande, et rien ne m'autorise à faire le fat: mais cette porte est entre-bâillée!... Et l'on a vu des digues qui s'écroulaient parce que l'eau passait par une fissure. J'ai promis de ne plus parler, c'est vrai; mais il y a mille manières de se taire! Et puis le hasard est là, et je ne sais pas de sorcier plus habile en expédiens; le tout est d'en profiter... Donc il ne faut pas s'enraciner dans le désespoir et ne pas commencer par se brûler la cervelle. Qui vivra verra!...

M. de Sombreuse ne vit rien. Telle il avait laissé Mme de Sarens, telle il la retrouva, nette dans son attitude et ses répliques, avec une nuance d'ironie qui ne lui permettait pas d'aller bien loin quand il était en humeur d'oublier sa promesse. Aucun manége, point de coquetterie, mais en revanche la parole aisée, le regard libre, et dans les entretiens qu'ils avaient ensemble une acutesse et une verdeur qui prouvaient assez qu'on n'avait qu'à la presser

un peu pour faire tomber de ses lèvres des gouttes de verjus. Sabine n'était changée en rien. Paul se désolait; le plus plaisant, c'est qu'il en voulait à Mme de Marsannes de ce qu'il aimait Mme de Sarens. — Sans vous, disait-il, je ne l'eusse jamais connue!

La seule conquête qu'il eût faite était celle de M. de Sarens. Ce financier n'était jamais plus content que lorsqu'il le rencontrait chez lui. Il usait de mille instances pour l'y retenir ou l'y ramener. Paul avait une tournure d'esprit qui plaisait à ce personnage important et affairé. Il ne trouvait amusantes et spirituelles que les choses que Paul disait. Pour un rien, M. de Sarens eût prié M. de Sombreuse d'accepter un logement dans sa maison. Un seul point l'inquiétait encore, c'était la paresse incurable dont son nouvel ami donnait chaque jour d'éclatans témoignages.

— Occupez-vous donc, lui disait-il sans cesse, ne fût-ce que pour gagner de l'argent.

— Et à quoi cela me servirait-il, si celui que j'ai suffit à me mener, bon an mal an, jusqu'au 31 décembre?

— Cela sert d'abord à n'en pas perdre... Réfléchissez à ce que je dis, et vous reconnaîtrez que ce n'est pas aussi bête que cela en a l'air.

Paul souriait et secouait la tête.

— C'est bon, reprenait le capitaliste, je n'en démordrai pas, et vous mourrez dans la peau d'un homme qui travaille.

Cette amitié constante embarrassait fort M. de Sombreuse.

— On n'est pas plus malheureux! disait-il. C'est sur Mme de Sarens que je fais feu, et c'est M. de Sarens que j'atteins!

Le chagrin commençait tout doucement à le gagner; si réfractaire qu'il fût à ce sentiment, il en ressentait les assauts comme une terre forte est pénétrée lentement par la pluie. On le rencontrait quelquefois dans des quartiers écartés où il faisait de longues promenades. Étant chez Mme de Sarens, il tombait souvent dans de grands silences. Elle lui donnait alors de petits coups d'éventail sur le bras et d'un air gai :

— Pardon si je vous dérange! disait-elle; y a-t-il quelqu'un?

— Hélas! oui, madame, il y a quelqu'un, répondit-il, et ce quelqu'un...

Mais Sabine mettait un doigt sur ses lèvres, et Paul se taisait.

Tout en ne faisant rien, M. de Sombreuse s'occupait de peinture et de dessin; il ne crayonnait même pas mal. On connaissait de lui dans des albums des feuilles qu'il signait de ses initiales, et qui eussent fait honneur à un artiste. Il avait tout au bout de la rue Blanche un atelier où il se réfugiait aux heures que le monde ne lui prenait pas. Depuis quelque temps, on l'y voyait davantage.

Il obtint un jour que Mme de Sarens lui rendît visite en compagnie de Mme de Marsannes. Dès le lendemain, Sabine arriva rue Blanche à l'heure fixée. Elle se promena d'abord au hasard dans l'atelier, ouvrant un carton par-ci, feuilletant un album par-là. Estelle faisait comme elle. Il y avait un grand nombre de dessins et quelques toiles sur les tables et dans les coins. Tout en examinant les productions de M. de Sombreuse, Mme de Marsannes dirigeait de petits coups d'œil sur Mme de Sarens. En présence d'une tête de fantaisie coiffée d'herbes et de glaïeuls, elle ne put retenir un petit cri de surprise.

— Ah! cela vous frappe aussi? dit Mme de Sarens.

Toutes les figures représentées dans les toiles de M. de Sombreuse avaient quelques traits de Mme de Sarens. Un certain pli dont Paul connaissait la signification parut sur les lèvres de Sabine. — C'est joli, mais un peu monotone, dit-elle.

En continuant sa promenade, Mme de Sarens arriva devant une toile d'assez grande dimension auprès de laquelle Mme de Marsannes s'était arrêtée curieusement. Elle représentait une Galathée fuyant parmi les saules et les roseaux. Cette fois il n'y avait pas à s'y tromper. C'était Mme de Sarens elle-même; l'expression, le regard, le sourire, mais le regard et le sourire pris dans leurs bons jours, tout y était. Elle avait les cheveux, ses beaux cheveux d'or pâle, flottant sur les épaules; ses mains écartaient le feuillage. La fugitive regardait au loin. M. de Sombreuse ne respirait plus. Un instant Mme de Sarens resta silencieuse, puis, avançant la lèvre avec dédain : — Si Galathée avait eu ce visage, dit-elle, elle ne se serait pas retournée.

Paul devint tout pâle. Il considéra le tableau d'un air abattu; puis, le couvrant d'un voile qui se trouva sous sa main : — Allons! dit-il, cette toile est bien condamnée!

Mme de Sarens frissonna, il lui sembla que M. de Sombreuse allait bien vite dans ses projets d'exécution; mais, ne laissant rien paraître de ce qu'elle éprouvait : — Adieu, Galathée! dit-elle en riant.

La visite fut abrégée. Demeuré seul, Paul se laissa tomber sur un fauteuil; auprès de lui était un bouquet que Mme de Sarens avait tenu entre ses doigts, qui était pour elle et qu'elle n'avait pas emporté. — Mme de Marsannes a pris le sien! murmura-t-il.

Une grande tristesse le saisit, et il pleura comme un enfant.

IV.

Ce premier moment donné à une douleur qui était réelle, M. de Sombreuse se retrouva tout entier. Les natures les plus gaies ne

sont pas les moins fortes. Les fleurs que porte un arbre lui ôtent-elles rien de sa vigueur? Il secoua sa tristesse comme un convalescent le drap qui le recouvre, et jura d'arracher de son cœur l'image de Mme de Sarens. Cette idée cependant qu'il parviendrait à ne plus l'aimer lui était odieuse. Il y a dans la constance d'un amour, même quand il est malheureux, une douceur que les âmes délicates savourent avec délices. C'est un peu la joie du martyr qui confesse son Dieu. Sa résolution prise, Paul quitta l'atelier, où ses yeux ne se pouvaient arrêter sans rencontrer le sourire ou le regard de Sabine. Une heure après, il était à l'Opéra. On l'accueillit partout comme un voyageur qui revient les mains chargées de bonnes nouvelles. Une personne avec laquelle il était en vieilles relations d'amitié l'écoutait en l'observant du coin de l'œil; se penchant tout à coup à son oreille : — Vous riez trop, dit-elle, pour n'avoir pas bonne envie de pleurer!

Ces quelques mots furent comme un coup de vent qui, au plus clair d'un matin d'avril, arrache toutes les fleurs d'un arbrisseau. M. de Sombreuse s'esquiva. Il avait le cœur plus lourd que du plomb. Il prit au hasard par les rues; sa promenade le conduisit du côté des Champs-Élysées, tout au bord d'un jardin au fond duquel on distinguait un petit hôtel. Une lumière brillait doucement derrière une fenêtre ouverte dont les rideaux étaient abattus. Il s'arrêta contre la grille et regarda cette lumière bleue tamisée par des tentures de soie. Le jardin était plein d'ombre. Quelques pans de gazon et de lilas le séparaient à peine d'un petit salon où il avait passé les heures les meilleures dont il eût gardé la mémoire. Un instant il eut la pensée de franchir la grille et d'y courir; mais comment cette action d'écolier serait-elle accueillie? Il connaissait trop bien Mme de Sarens pour se faire la moindre illusion. Le son d'un piano arriva faiblement jusqu'à lui; il reconnut un air que Sabine avait en affection et qu'elle jouait avec un grand charme. Combien de fois ne l'avait-il pas écouté, assis auprès d'elle! Il appuya le front contre les barreaux de fer et ferma les yeux. Il la voyait comme si elle eût été dans la pleine clarté du soleil, debout sur un nuage. Ces sentimens impétueux dont le passage donne au cœur de l'homme son baptême l'envahirent comme un flot. En dehors de Sabine, qu'était le monde? qu'était la vie? Il n'était pas de folie, pas de sacrifices, qui, pour l'obtenir et la garder, ne lui parussent faciles et naturels. Ces rêves que l'on fait à la vingtième année, ces délires, ces ivresses qui s'emparent de l'âme, il les avait dans leur toute-puissance. La raison est en révolte contre ces enthousiasmes; la vieillesse les poursuit de son ironie, l'âge mûr sourit quand on en parle, et ne les signale à l'adolescence que pour l'engager à s'en préserver. Quel

homme cependant ne s'est pas senti meilleur pour les avoir éprouvés, et combien qui, dans tout l'éclat des positions conquises, à l'heure suprême où la fortune complaisante a mis en faisceau dans leurs mains les choses les plus enviées, n'ont pas salué d'une larme le souvenir des temps lointains où ils n'avaient pour toute espérance que des rêves et pour toute richesse que des baisers!

En ce moment où il était seul, perdu dans la nuit, Paul appelait Sabine de toutes les forces de son cœur. Il était sincère, il aimait, et des larmes coulaient de ses yeux. Les rideaux bleus s'écartèrent, une ombre parut sur une terrasse en saillie qu'un jet de lumière éclaira. Mme de Sarens se pencha sur la balustrade et regarda au fond du jardin. Une fauvette éveillée par le printemps y chantait. Tout ce qu'il y avait de bon, de jeune, d'exalté dans l'âme de M. de Sombreuse vola vers l'ombre charmante qu'il entrevoyait dans la nuit. Une de ces superstitions dont ne peuvent se défendre les êtres violemment épris s'empara soudain de Paul. — Si elle reste encore quelques minutes visible à mes yeux, se dit-il, un jour elle pourra m'être rendue; si tout à coup elle s'éloigne, je la perds à jamais.

Une pluie fine vint à tomber. Mme de Sarens releva le front, quitta la terrasse, et la lumière disparut avec elle.

— Tout est fini, pensa Paul.

Il se présenta le lendemain chez Mme de Sarens. Une femme de chambre le pria d'attendre un instant. Paul s'assit dans ce même salon où la veille au soir elle avait joué du piano. Ses yeux se promenaient partout, comme s'il eût voulu prendre l'empreinte des lieux qu'il ne devait plus voir peut-être. Ces mille objets dispersés sur les étagères et les consoles avaient un langage pour lui; une part de la vie de Sabine s'était répandue autour d'eux; ils lui étaient chers, ils avaient été les témoins muets de ses anxiétés. Un petit bouquet de violettes se trouva sur un meuble à portée de sa main; il se souvint que Sabine avait souvent quelque fleur à son corsage.

— Hier c'était une rose, aujourd'hui ce sont des violettes; mais rien ne fera que je sois moins triste aujourd'hui que je ne l'étais hier! murmura-t-il.

Cependant il prit les modestes fleurs et les porta à ses lèvres avec un frémissement de douleur et de joie. Mme de Sarens parut et fronça le sourcil.

— Pardonnez-moi, je ne le ferai plus, dit M. de Sombreuse.

Sabine ne put s'empêcher de sourire.

— Au moins rendez-moi ces pauvres fleurs, dit-elle.

Mais sans se presser d'obéir, et s'emparant au contraire de la main que Mme de Sarens avançait vers lui : — Est-ce bien décidé? ajouta-t-il. Ne m'aimerez-vous jamais?

— Encore! s'écria Sabine, qui retira sa main.

— Et ne comprenez-vous pas que, si je vous en parle aujourd'hui, c'est que je ne vous en parlerai plus demain?

— Vous me le promettez?

— Je vous le jure, fallût-il, pour me contraindre au silence, m'en aller au bout du monde! Ainsi répondez franchement... Je suis comme un pauve blessé menacé de subir une amputation : si l'œuvre du bistouri doit s'accomplir, je suis prêt; mais si je puis être sauvé sans rien perdre, ne vous gênez pas non plus pour me le dire.

— Je le voudrais, malheureusement c'est impossible. Et même, à vous dire les choses comme elles sont, je n'eusse pas mieux demandé. Personne ne m'est sympathique à l'égal de vous, et s'il avait été dans ma destinée d'aimer, peut-être auriez-vous fait ce miracle. Le diable ou le bon Dieu, je ne sais lequel, veut que je sois réfractaire à l'amour. Il faut que j'en prenne mon parti et que vous le preniez aussi. Seulement ne m'en veuillez pas, ce n'est pas ma faute, aussi vrai que je suis une honnête femme. Remarquez d'ailleurs que le plus à plaindre, ce n'est pas vous, bien au contraire; vous éprouvez à me voir, et malgré votre souffrance, plus de bonheur que moi dans mon insensibilité. Vous avez l'émotion, c'est quelque chose, c'est beaucoup... Que me reste-t-il, à moi? L'ennui d'entendre répéter dans un langage que je ne parlerai jamais des phrases plus ou moins bien faites dont le sens m'échappe, quelque soin que je mette à les comprendre. Il y a des sauvages qui n'aiment pas la musique... En présence des plus beaux chefs-d'œuvre de Rossini et de Meyerbeer, ils éprouvent certains mouvemens nerveux qui les poussent à briser les harpes et les violons afin d'en finir avec ce bruit qui les agace... Il se peut que j'aie à mon insu les oreilles d'un sauvage. Le langage qui fait les délices des Juliette et des Roméo, c'est là justement la musique que je n'entends pas. A la longue, cela m'irrite les nerfs, et des heures peuvent sonner où ma patience serait à bout... Il me déplairait que vous en fussiez la victime. Donc, si vous ne vous sentez pas le courage de parler avec tout le monde et pour toujours le seul idiome que je comprenne, renoncez à paraître ici. Ce sera comme si nous ne nous étions jamais rencontrés. Vous y gagnerez de me faire voir que vous êtes quelqu'un.

— Je serai ce quelqu'un-là, madame, sans me réduire à cette extrémité.

— Je le désire... Est-ce bien convenu? De ma part, une porte ouverte, le coin du feu et une tasse de thé; de la vôtre, une bonne amitié et de l'esprit, si faire se peut.

M. de Sombreuse hésita. Il regardait Sabine attentivement avec

une expression de douceur et d'inquiétude; on sentait que, si sa raison se soumettait à cette épreuve, son cœur protestait encore et appelait une délivrance.

En face de cette sollicitation muette, Mme de Sarens secoua la tête.

— Allons! j'accepte! dit Paul, qui se leva.

Il fit quelques pas dans le salon; il était un peu pâle.

— Vous avez été mon amour le plus profond, dit-il alors; il n'eût dépendu que de vous qu'il eût été éternel... J'éprouve je ne sais quel amer désenchantement. Ne plus vous aimer!...

— Eh bien! fit Sabine, ne peut-on pas aimer sans m'aimer?

— Soit, et fasse le ciel que le diable m'envoie prochainement une folie nouvelle pour me guérir de celle à laquelle il me faut renoncer!

— Quoi! une sottise encore?

— Eh! madame, si mon intelligence paresseuse et mes mains élevées dans l'oisiveté n'ont jamais pu s'occuper, il n'en est pas de même de mon cœur. Il ne sait pas ce que c'est que le repos. Il a péché, il pèche, il péchera!

— *Amen*, répondit Mme de Sarens.

M. de Sombreuse était ému sincèrement et le laissait voir; s'il riait du coin des lèvres, une tristesse noire remplissait ses yeux.

— Ce n'est pas tout que de la désirer, cette sottise qui vous étonne, reprit-il; encore faut-il pouvoir mettre son cœur à l'unisson de son envie.

Sabine, qui jouait avec son éventail, se mit à rire.

— Je vois ce qui vous embarrasse, poursuivit-elle; un homme qui a le culte de la fidélité ne veut pas laisser croire qu'il peut changer comme un simple mortel. Il vous déplaît d'entrer dans ce salon avec une nouvelle cocarde au front, et l'aveu que vous en feriez blesserait votre amour-propre. Je suis encore assez bonne pour venir à votre secours. Ne parlez pas. Agissez.

— Que voulez-vous dire?

— C'est fort simple. Voyez-vous cette petite console en bois doré appliquée contre le mur, là-bas, dans un coin? Je lui destinais l'honneur de porter une statuette, ainsi que le fait sa voisine sur laquelle un berger en belle porcelaine de Saxe joue du galoubet. Mettez-vous en quête d'une bergère, et, lorsque votre âme aura goûté les douceurs de l'indépendance, posez-la bravement sur la console. La vue de cette statuette me sera un signe que les chaînes dont votre cœur était garrotté sont tombées en poudre.

— Une bergère, dites-vous?

— Avec ou sans mouton, comme il vous plaira.

— Ah! que ne puis-je la trouver ce soir! Elle y serait demain.

Une certaine lueur fauve parut dans les yeux de Sabine; elle se

leva, tendit la main à M. de Sombreuse, qui la serra bravement, et le congédia. Elle était heureuse certainement du tour qu'avait pris la conversation. Pourquoi donc éprouvait-elle comme un serrement de cœur? Elle se mit au piano, chanta, se montra fort gaie, et eut deux ou trois fois des envies subites de pleurer.

Paul tint parole. Il revit Mme de Sarens le lendemain, les jours suivans, et lui parla de tout, excepté de la chose qui l'occupait le plus. Quelques pâleurs soudaines, un léger tremblement dans la voix, certains tressaillemens dont il n'était point le maître, indiquaient seuls ce qui se passait en lui. Sabine ne s'y trompait pas et n'en témoignait rien. Vers la fin de la semaine, au moment de la quitter après une soirée où personne n'avait interrompu leur tête-à-tête, il retint la main qu'elle venait de lui donner.

— Êtes-vous contente de moi? dit-il.

— Très contente, répondit-elle.

Quelque chose lui manquait cependant. Elle se réjouissait de l'absence de ce quelque chose et s'étonnait de n'en être pas plus joyeuse. Elle éprouvait cette impression singulière que connaissent les personnes nerveuses lorsque, après des journées chaudes, les bises aiguës du mois d'avril leur apprennent tout à coup que le printemps est encore loin de l'été. Une sensation de froid intérieur la glaçait. Ses journées ne finissaient pas.

— Je ne sors point assez, se dit-elle.

Dès le lendemain, elle entassa les uns sur les autres bals, concerts, dîners, plaisirs de toute sorte. On ne la trouvait plus chez elle. Loin de combler le gouffre, cette agitation le creusa davantage. Les journées dont elle avait accusé la durée et la pesanteur devinrent interminables. — C'est d'autant plus singulier, se disait-elle, que jamais je ne fus plus heureuse.

En la voyant si belle, si bien parée et si répandue dans tout ce que Paris a de plus brillant, M. de Sarens fut dans le ravissement.

— Puisque vous allez régulièrement au bois de Boulogne, deux ou trois chevaux ne vous suffisent plus : je veux vous en offrir une paire de ma façon, lui dit-il, et je prétends qu'il n'y en ait pas de plus beaux dans tout Paris.

Le lendemain, Sabine trouva deux alezans brûlés attelés à son coupé. M. de Sarens riait sous cape. — Ils arrivent de Hyde-Park et valent dix mille francs pièce, reprit-il.

Quand elle se vit dans l'obligation de promener tous les jours les deux alezans brûlés aux Champs-Élysées, Sabine tomba dans un ennui profond. Un matin elle eut la migraine subitement, refusa toutes les invitations qui devaient remplir la semaine et se plongea dans la lecture. Elle dévora vingt volumes en quatre jours; la table

sur laquelle ils étaient empilés débarrassée, elle jeta ses mains en l'air dans un élan d'abattement : — *Nada!* murmura-t-elle.

Une amie força la porte derrière laquelle Sabine abritait son ennemi. — Çà! dit cette curieuse, vous vous amusez donc beaucoup?

— Certes, je ne vois personne, répondit Mme de Sarens avec ce rire qui lui était particulier.

Les livres abandonnés, la musique eut son tour. Le concert fut en permanence dans son salon. M. de Sarens, qui avait applaudi lorsque sa femme s'était précipitée dans le tourbillon du monde, disant que c'était de son âge et qu'elle avait cent fois raison, applaudit de plus belle quand il la surprit, toutes portes closes, entre quatre bougies, devant son piano. Il s'installa chez elle, lui embrassa les mains cinquante fois, déclara qu'il était le plus heureux des hommes et se planta dans un fauteuil d'où il ne perdait pas un de ses mouvemens. Elle lutta pendant trois jours, espérant le désarçonner par un excès de sonates. Il tint bon. Le quatrième jour, elle ferma son piano, et jura qu'elle avait des palpitations.

— Pauvre ange! dit M. de Sarens, qui l'embrassa sur le front.

Elle s'empressa de retourner à l'Opéra. Mme de Marsannes la voyait fréquemment et ne lui parlait presque plus de M. de Sombreuse. Un soir cependant, son nom s'étant glissé dans l'entretien, Estelle soupira.

— Vous ne savez pas combien il est malheureux! dit-elle. Il ne peut pas vous oublier.

— Bon! cela passera! répondit Sabine.

Au moment où Mme de Marsannes s'éloignait, Mme de Sarens la rappela d'une voix caressante. — Vous reviendrez, n'est-ce pas? dit-elle. Je ne vous vois jamais assez.

Estelle retourna chez son amie; mais soit l'effet du hasard, soit préméditation, elle ne lui parla plus de Paul. Elle était toujours affairée et toujours en mouvement comme une personne qui craint perpétuellement d'arriver trop tard.

— Qu'avez-vous donc à vous remuer ainsi? On dirait que toutes les affaires des chancelleries pèsent sur vos épaules...

— La vie est si courte! répondit Estelle.

— Oui, la vie est courte, et les journées sont longues! répliqua Sabine.

Mme de Sarens ne voyait plus M. de Sombreuse que deux ou trois fois par semaine. Ils causaient de mille choses, et Paul y mettait d'autant plus d'aisance qu'il était moins longtemps seul avec elle. Le goût et l'habitude de la conversation l'emportant, il se laissait aller à de grands mouvemens de gaîté et à des escarmouches de paroles qui retenaient les visiteurs. Cette gaîté brillante irritait Mme de

Sarens. Elle eût été désespérée cependant de le voir langoureux ou mélancolique. Une crainte dont elle se faisait presqu'un mystère à elle-même l'oppressait. Si elle n'eût rien fait pour maintenir M. de Sombreuse dans des sentimens qu'elle condamnait, pour rien au monde elle n'eût voulu le savoir capable de manége. Si tôt guéri, l'avait-il aimée réellement et sérieusement comme il le prétendait? Semblable aux autres, il était diminué dans sa pensée, et elle en souffrait. Un jour, et malgré sa ferme résolution de ne faire aucune allusion à ce qui s'était passé entre eux, elle lui adressa tout à coup de grands complimens sur sa belle humeur.

— Je ne m'attendais pas néanmoins, dit-elle, à la voir se lever de si bonne heure.

— Madame, ne nous hâtons pas de chanter victoire... Ce n'est encore qu'une convalescence...

— Elle est en bon chemin, ce me semble, et la guérison ne se fera pas attendre, au train dont vous marchez.

Une légère pâleur se répandit sur le visage de M. de Sombreuse, et d'une voix altérée : — La redoutez-vous? reprit-il.

— Dieu m'en garde!... C'est un fait que je constate et non un regret que j'exprime.

— Tant pis, dit Paul simplement.

Ce mot remua Mme de Sarens. Quelqu'un entra; elle laissa partir M. de Sombreuse sans lui tendre la main.

La semaine tout entière s'écoula sans qu'elle le revît. Elle apprit en même temps que Mme de Marsannes rentrait tous les jours chez elle vers quatre ou cinq heures. Il n'était pas de promenades ou de visites qui pussent la retenir. — Depuis quand cet amour de la régularité? lui demanda-t-elle; cela vous a pris comme une fièvre!

— C'est le seul moyen de voir un peu tranquillement les amis qu'on a.

— Autant d'amis que ça! s'écria Sabine.

Estelle rougit. Mme de Sarens arrangea nonchalamment les brides de son chapeau devant une glace. — Adieu, reprit-elle; s'il vous en reste encore quelques-uns l'an prochain, vous me les présenterez, n'est-ce pas?

En tournant le coin de la rue, elle aperçut le coupé de M. de Sombreuse. Elle mit vivement la tête à la portière et le vit qui s'arrêtait à la porte de Mme de Marsannes. Sabine se rejeta au fond de sa voiture et y resta blottie, tout étonnée du battement de cœur qui l'étouffait. — Après tout, qu'y a-t-il? Ce n'est qu'une visite, se dit-elle, et quand même ce ne serait pas une visite, en quoi cela peut-il m'occuper?...

Un grand soupir souleva sa poitrine. Elle avait diverses courses

à faire, elle y renonça et se fit ramener chez elle. Son visage avait la couleur de la cire. Le soir venu, M. de Sarens, qui rentrait en fredonnant, la trouva seule au fond d'une pièce écartée, dans la plus noire obscurité. Il sonna, et on apporta de la lumière. Sabine était plongée dans un fauteuil, les yeux rouges.

— Qu'est-ce donc? s'écria le mari, vous avez les paupières humides... On dirait que vous avez pleuré.

— Moi! Quelle folie! Je dormais.

En levant les yeux, elle aperçut contre le mur le petit support sur lequel M. de Sombreuse devait poser une statuette le jour où l'amitié seule le ramènerait chez Mme de Sarens. Elle sourit.

— La place est vide encore cependant, murmura-t-elle.

V.

Sur ces entrefaites, un grand changement se fit dans la position de M. de Sombreuse. Une sœur qu'il avait en province, et qu'il aimait tendrement, arriva un matin chez lui tout en pleurs. Son mari, qui exploitait une usine dans le Bourbonnais, avait eu l'imprudence de se jeter dans des spéculations hardies dont le résultat, après trois ou quatre ans de luttes, était une catastrophe que rien ne pouvait plus conjurer. Sa fortune était compromise; il fallait liquider, vendre l'usine, et, la ruine consommée, on ne savait pas s'il resterait de quoi payer les créanciers.

— Et j'ai trois enfans! dit Mme Dervieux en achevant ce récit.

Les larmes la gagnèrent, et elle se mit à sangloter.

— Déjeunons d'abord, répondit Paul, qui l'embrassa; cela nous fera certainement trouver le moyen de dîner demain, après-demain, le jour suivant et ainsi de suite, *in sæcula sæculorum!*

Mme Dervieux avait bonne envie de se désespérer; l'assurance de son frère la calma. Elle eut beau objecter, pour faire honneur à son chagrin, qu'elle n'avait aucun appétit : il fallut bon gré, mal gré, qu'elle se mît à table. — Remarque bien, lui dit Paul, qu'il faudra toujours que tu finisses par manger, à moins que tu n'aies juré de te laisser mourir de faim, ce qui serait d'une mauvaise mère... Donc commence par où tu devais finir.

Mme Dervieux grignota une aile de poulet. — Tes pauvres neveux, qui devaient être si riches, les voilà sans le sou! dit-elle.

— C'est une bonne chance. S'ils avaient eu vingt-cinq mille francs de rente au sortir du collége, l'argent en aurait fait des imbéciles.

— Et ma maison de campagne aux bords de l'Allier, je ne la verrai plus!

— C'est l'étourdi qui l'achètera qu'il faut plaindre. Il y régnait une telle humidité qu'on avait de la mousse sur le visage en s'éveillant.

Mme Dervieux voulut s'impatienter; Paul ne lui en laissa pas le temps. — Cependant, reprit-elle, les affaires sont les affaires, et les plaisanteries n'y sont pas de saison.

— Ta visite me le prouve assez. Permets-moi donc de reculer le moment où il me faudra faire leur connaissance.

— Tu as donc le projet de t'en mêler un peu?

— Je le crois bien! Tu m'en parlerais pendant trente-six ans, si je ne m'en occupais pas durant vingt-quatre heures!

Au dessert, Mme Dervieux se mit à rire.

— Tu es insupportable! reprit-elle. Avec toi, on ne peut jamais pleurer à son aise... Que dirait mon mari s'il me voyait en train d'avaler des gâteaux et de croquer des pralines?

— Ton mari? Il est très gourmand; je le connais, il demanderait des truffes... A présent va te promener au bois de Boulogne; moi, je cours chez mon homme d'affaires, et avant quatre jours toutes les spéculations du Bourbonnais seront débrouillées.

Paul se rendit chez Mme de Marsannes. — Je suis né coiffé, lui dit-il; au plus fort de mes batailles contre le chagrin, il m'arrive une aventure qui va me faire entrer en danse avec les notaires et les avoués. Je n'aurai plus le temps de m'occuper de moi.

— Qu'est-ce donc?

— Il vous souvient de cette sœur dont je vous ai parlé souvent, et que j'aime beaucoup... Elle est entièrement ruinée.

— Grand Dieu!

— Rassurez-vous! il me reste de quoi la tirer d'affaire.

— Et vous?...

— Moi? j'apprendrai à travailler;... ce doit être très amusant... Il faut tant d'imagination pour dépenser vingt-quatre heures par jour... La mienne est à bout d'efforts.

Estelle lui tendit les mains; il les prit et les embrassa longuement. Quand elle retira les siennes, Mme de Marsannes avait les joues en feu. — Je ne croyais pas vraiment qu'elle fût si jolie, se dit M. de Sombreuse en s'éloignant... Comment se fait-il que je ne l'aie pas remarqué plus tôt?

Pendant quelques jours, on ne l'aperçut plus. Il ne quittait les hommes d'affaires que pour courir chez Estelle, à qui, sans y penser, il rendait compte de tout ce qu'il faisait. La liquidation était plus difficile qu'il ne le supposait. Les créances sortaient de dessous terre. — Ton mari est un phénomène, disait-il gaîment à Mme Dervieux, il avait le génie du désordre.

Un matin, M. de Sarens, qui se plaignait de ne plus voir Paul, le rencontra chez un notaire. — Vous dans une étude! qu'y faites-vous?

En quatre mots, Paul le mit au courant de la situation. — Il s'agit de chiffres, et vous ne parliez pas! reprit M. de Sarens... Confiez-moi toutes ces paperasses,... je m'en tirerai mieux que vous.

Il en fallut passer par où le capitaliste voulait. M. de Sarens mena l'affaire rondement, en homme pour qui les liquidations les plus embarrassées ne présentent point de difficultés. Quelques notes et certains rapports trouvés çà et là lui donnèrent la pensée que M. Dervieux avait l'esprit inventif et le sentiment des grandes opérations. — Les capitaux lui ont manqué plus que les idées, dit-il à Paul.

— Payons d'abord les dettes, nous penserons plus tard aux idées, s'il y en a, répliqua M. de Sombreuse.

Ces courses chez les notaires et les avoués, ces rendez-vous perpétuels autour de tables noires chargées de dossiers, ces discussions arides d'où la ruine pouvait sortir pour lui entretenaient sa gaîté. Il se trouvait en contact avec des personnes auxquelles il découvrait des profils singuliers. Un élément nouveau entrait dans sa vie et distrayait sa pensée. Il ne voyait Mme de Sarens que par intervalles et les jours où M. de Sarens l'entraînait à dîner. Le cœur lui battait un peu; il ne s'en allait guère avant minuit, mais le lendemain il ne revenait pas. On ne voyait pas non plus arriver de statuette.

Un matin, M. de Sarens courut chez Paul, et se frottant les mains : — Voilà qui est fini! s'écria-t-il.

— Bonne nouvelle alors! répondit M. de Sombreuse.

— Il n'y a qu'un léger inconvénient, c'est que, tout compte fait et les signatures échangées, il ne vous reste rien.

— Absolument rien?

— A peu près, à l'exception de quelqes broutilles dont nous ferons bien deux mille francs de rente.

— Diable!... M'est avis alors que le moment est proche où il faudra faire quelque chose.

— Je le crois.

— Comme on change! Et que ferai-je, s'il vous plaît?

— C'est l'affaire de vos amis, et je gage qu'ils sont en train déjà de vous trouver un bel emploi.

— Vous avez l'air, mon cher monsieur de Sarens, d'en savoir quelque chose.

Une expression de joie folle parut sur le visage du banquier.

— Peut-être! reprit-il... Ne m'étais-je pas mis en tête de vous convertir?

— Vous êtes le meilleur des hommes!

— Non, je suis têtu.

Une idée traversa subitement l'esprit de Paul et le rendit songeur. — Mais, dit-il, si toute ma fortune n'a suffi qu'à liquider la situation de M. Dervieux, les dettes payées, que va-t-il devenir?

— Que cela ne vous inquiète pas! M. Dervieux est un de ces hommes qui ne demandent qu'à être poussés pour aller loin. Voulez-vous me le donner?

— Prenez-le.

— Merci, c'est un véritable cadeau que vous me faites. A présent rendez visite à vos amis... Moi, je vais battre un peu le pavé de Paris... Il me tarde de vous voir attelé à une bonne place.

Au lieu de rendre visite à ses amis, Paul passa chez Mme de Marsannes et lui raconta gaîment son histoire. — Je m'appelle Job, dit-il. J'ai tout arrangé chemin faisant... Mon existence sera charmante. Je déjeunerai chez M. de Pelcourt les jours d'Italiens et chez M. de Formeville les jours d'Opéra... M. d'Armelle a un pavillon dans son jardin, je m'y installe. Je dîne chez l'un, je dîne chez l'autre, et trois fois par semaine chez vous. Je commence ce soir. Mes deux mille francs de rente me serviront à payer les cornets de bonbons que j'offrirai à mes connaissances.

Estelle lui prit les deux mains.

— Pauvre ami! vous rirez donc toujours? dit-elle.

— Eh! si l'on ne riait pas toujours, on pleurerait trop souvent.

Leurs yeux se rencontrèrent. Paul vit que ceux d'Estelle se remplissaient de larmes: — Vous êtes bonne, vous! reprit-il.

Et par un mouvement spontané, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il l'attira vers lui. Estelle frissonna de la tête aux pieds.

M. de Sarens employait ses heures autrement que M. de Sombreuse. Bientôt il eut mis en campagne pour son protégé un nombre considérable de personnes qui tenaient au budget par mille fils. Un homme qui manie des millions et qui a le pied dans les grandes affaires n'est pas un solliciteur qu'on éconduit. La journée n'était point finie, que M. de Sarens avait la certitude que M. de Sombreuse aurait prochainement une bonne place, honorable et lucrative. Un conseiller référendaire à la cour des compte mourut justement sur ces entrefaites, et l'homme qu'on avait vu si longtemps à l'Opéra entra d'un bond à l'hôtel du quai d'Orsay. Le plus heureux, ce fut M. de Sarens. Il voulut célébrer par un dîner ce grand événement. Paul en fut naturellement le héros. Mme de Marsannes en était. Mme de Sarens remarqua qu'elle n'était plus ni active ni remuante.

— Vous voilà tout à fait à la mode, lui dit Sabine : une robe longue et un brin de mélancolie sur le visage.

Estelle rougit. Vers minuit, on se trouva presque en petit comité. M. de Sombreuse s'excusa gaîment d'être un homme occupé. Il ne se reconnaissait plus lui-même. — Quand je pense que je vais avoir des plumes, de l'encre et du papier qui serviront véritablement à quelque chose, cela m'étonne...

— Et vous afflige peut-être? ajouta Mme de Sarens.

— Non, pas tout à fait, mais cela m'effraie un peu. Tout changement à mon âge est une chose imprudente, et j'ai peur que mes amis, me voyant moins, s'habituent à ne plus m'aimer.

— Voilà une chose que vous n'aurez jamais à craindre, j'imagine, s'écria vivement Mme de Marsannes.

Mme de Sarens surprit un regard de reconnaissance que Paul lui jeta. Elle en connaissait l'expression. Une sensation de froid se glissa dans ses veines. — Quoi! déjà? se dit-elle.

Une interprétation exagérée, une apparence trompeuse, pouvaient l'avoir égarée. Il ne fallait pas tirer d'un regard des conclusions trop radicales. Où en serait le monde, si on fondait sa conviction sur un coup d'œil ou un sourire? Il fallait observer les choses tranquillement et surtout les examiner sans prévention.

Mme de Marsannes et M. de Sombreuse restèrent les derniers. Au moment de s'éloigner après une conversation fort animée où Sabine avait mis beaucoup du sien, Paul offrit à Mme de Marsannes de la ramener chez elle. — Je le veux bien, répondit-elle simplement.

Mme de Sarens aurait eu bonne envie de l'accompagner pendant ce petit voyage; mais on ne quitte pas sa maison après minuit pour s'en aller à la promenade. Estelle ne paraissait ni troublée ni impatiente. Demeurée seule, Sabine repassa en esprit tous les incidens de cette soirée, ceux-là surtout auxquels personne n'avait pris garde. Elle avait remarqué que son amie était restée tout le temps à la même place, presque sans faire aucun mouvement. Elle ne s'était mêlée à la conversation que par quelques mots. Chez une personne autrefois si remuante, et dont le babil rappelait le gazouillement des fauvettes, ce grand changement n'était-il pas l'indice de quelque révolution dont on ne parlait pas? Tout à coup Sabine haussa les épaules. — Suis-je sotte! murmura-t-elle. Le support n'est-il pas toujours vide?

VI.

Le lendemain, à la nuit tombante, Paul se présenta chez Mme de Sarens. Il portait à la main un objet proprement enveloppé de papier. On lui apprit que Mme de Sarens était dans sa chambre avec une vieille parente qui venait la voir quatre fois l'an.

— Qu'elle ne se dérange pas, dit-il d'un air embarrassé, je l'attendrai un instant. Au besoin, je reviendrai plus tard.

On le laissa seul. L'objet qu'il tenait à la main semblait le gêner beaucoup. — Ma foi! dit-il, mieux vaut encore qu'elle ne soit pas ici.

Il se dirigea vers l'un des coins du salon et se mit à défaire le paquet. Au bout de quelques minutes, une porte s'ouvrit, et Sabine parut. — Où donc êtes-vous? dit-elle, surprise par l'obscurité.

M. de Sombreuse s'empressa de marcher au-devant d'elle.

— On n'y voit pas ici, reprit-elle.

— J'allais me retirer, répondit Paul d'une voix un peu émue. D'ailleurs qu'a-t-on besoin d'y voir pour causer? Si je n'avais pas pu vous serrer la main en ce moment, je serais revenu dans la soirée.

— Voilà une bonne parole, qui corrige ce que la première avait de désobligeant... Je me suis mis l'esprit à la torture pour renvoyer poliment cette honnête personne, qui vient tout exprès du Luxembourg pour me voir... Mais vous, pourquoi vous échapper si promptement?

— C'est qu'il pourrait bien se faire que demain soir je ne fusse plus à Paris.

— Vous! s'écria Mme de Sarens.

— Je suis menacé de faire un long voyage. On m'envoie en Italie, à Rome, à Naples, je ne sais où!

— Comme cela, tout à coup! Je ne vous savais pas si curieux de peintures et de monumens, reprit-elle d'une voix altérée.

— Eh! madame, s'il ne s'agissait que de moi, quitterais-je Paris? Il m'arrive un grand chagrin.

— Ah! mon ami, contez-moi cela! Un chagrin, dites-vous? Et vous ne parliez pas! Est-ce un malheur auquel on puisse quelque chose? Expliquez-vous bien vite.

L'obscurité donnait-elle du courage à Mme de Sarens, ou quelqu'une de ces émotions que les femmes subissent spontanément l'avait-elle saisie? Ce n'était plus la même personne; elle avait pris, tout en marchant, le bras de M. de Sombreuse, et l'entraîna vers un canapé où elle s'assit auprès de lui. Il sentait contre son bras les battemens d'un cœur qui tremblait. Il prit la main de Sabine et la porta à ses lèvres.

— Vous ne savez pas tout le bien que vous me faites, dit Paul.

— Par hasard doutiez-vous de moi? reprit-elle sans retirer sa main. Vous me jugez donc bien mal?... Qu'ai-je fait pour mériter cette opinion?... On m'a comparée aux pommes vertes, je le sais; mais est-ce une raison pour me croire incapable d'éprouver aucun bon sentiment? Vous me feriez beaucoup de peine si vous le croyiez.

La pomme verte peut ressembler aux châtaignes. Enlevez l'écorce épineuse qui l'enveloppe, le fruit est bon et vaut peut-être la peine qu'on le cherche. Si vous avez quelque chagrin, j'en veux ma part. Vous verrez que je puis être une amie sincère et dévouée. Donc parlez, dites-moi bien tout, et personne ne vous écoutera d'un cœur plus disposé à vous plaindre et à vous consoler.

M. de Sombreuse pressa doucement la main de Sabine.

— Vous n'ignorez pas que j'ai une sœur, reprit-il; Mme Dervieux a pu supporter le coup qui a renversé l'édifice de sa fortune sans faiblir. A présent que, grâce à M. de Sarens, elle est à l'abri de toute inquiétude, elle en ressent mieux les atteintes. Sa santé est profondément altérée. Les médecins ont longtemps cherché un remède contre le mal. Tous conseillent un changement d'air, un climat plus chaud.

— Et ils l'envoient en Italie ?

— Or, comme M. Dervieux est pris par les nouvelles affaires dont M. de Sarens lui a confié la direction, c'est à moi d'accompagner sa femme. Vous voyez que le travail ne veut pas de moi; on me trouve une place, je prends la résolution de la bien remplir, et mon premier soin est de demander un congé. Le plus cruel, c'est qu'en partant de Paris, j'y laisse tout ce que j'aime.

Sabine tressaillit. — Croyez-vous que les personnes dont vous parlez ne souffrent pas autant que vous de ce départ? reprit-elle. D'ailleurs l'Italie n'est pas si loin; on ira vous rendre visite... Tout le monde n'a pas vu Venise ou Florence.

— Merci, répondit Paul; j'étais arrivé tout triste, et vous savez si je hais la tristesse; me voilà consolé à demi. Je crois bien que, si vous vouliez vous en mêler, vous feriez des miracles.

En ce moment, un domestique apporta une lampe. Mme de Sarens leva les yeux machinalement et aperçut, debout sur une console, une belle bergère en porcelaine de Saxe qui n'y était pas le matin.

— Dieu! fit-elle.

— Qu'est-ce? demanda M. de Sombreuse.

— Rien,... une de ces douleurs vives et courtes qui vous traversent la poitrine comme une lame de canif! J'y suis sujette. Laissez-moi marcher un peu.

Sabine se leva et fit quelques pas dans le salon. En passant devant la lampe, elle la coiffa d'un abat-jour.

— Quand on est resté quelque temps dans l'obscurité, dit-elle, cette vive clarté blesse le regard.

Au bout d'un instant, elle vint de nouveau s'asseoir auprès de Paul. — Et quand vous proposez-vous de partir? poursuivit-elle?

— Mais cela dépend de Mme Dervieux. Elle a bien des préparatifs

à terminer; je pense néanmoins que nous serons en route définitivement la semaine prochaine. Demain elle retourne chez elle pour embrasser ses enfans... Peut-être emmènera-t-elle le plus jeune avec nous.

— Et vous l'accompagnerez dans le Bourbonnais?

— Sans doute; elle n'est pas en état de voyager seule.

Mme de Sarens, qui s'était assise à l'extrémité du canapé, du côté de la cheminée, prit en badinant un écran et le plaça entre la lumiére amoindrie de la lampe et son visage.

— Est-ce donc, reprit-elle, que l'heure des adieux a déjà sonné, et ne reviendrez-vous point?

— Oh! j'espère bien que si... Diable! on ne s'en va pas de Paris comme une hirondelle qui n'y laisse personne.

— Oh! les hirondelles y laissent un nid! murmura Sabine d'une voix qui passa comme un souffle.

Tout à coup, et baissant les yeux comme si elle eût examiné curieusement les figures fantasques dessinées sur l'écran : — A propos! dit Sabine, j'ai à vous remercier... Cette statuette est charmante;... c'est un bijou!

— Quelle statuette?

— Cette bergère qui tourne son fuseau, là, sur cette console restée veuve si longtemps.

— Ah!... vous l'aviez donc vue?

— En entrant tout à l'heure dans le salon, c'est le premier objet qui a frappé mon regard. Vous n'avez pas mis, grâce à Dieu, un trop long temps à la découvrir.

M. de Sombreuse soupira. — Il eût dépendu de vous que je ne la découvrisse jamais! reprit-il.

— Et pourquoi? Avouez que vous seriez bien fâché à présent de ne pas voir là cette jolie petite bergère qui sourit, car, si je vous ai bien compris, vous êtes de ceux qui crient volontiers : La reine est morte, vive la reine!

— Hélas! fit Paul en riant à demi.

L'écran s'arrêta une minute sur le visage de Mme de Sarens.

— Dieu vous garde et vous donne d'heureux jours! dit-elle en laissant tomber l'écran qui l'avait aidée à dissimuler son trouble.

— Vous êtes la meilleure des femmes! s'écria Paul.

Quand la porte se fut refermée sur M. de Sombreuse, Mme de Sarens porta tout à coup les deux mains à son visage et fondit en larmes. — *Nada! nada!* répétait-elle en sanglotant.

M. de Sombreuse partit bientôt après pour l'Italie. On ne savait pas s'il reviendrait avant la fin de l'année. Mme de Marsannes et Sabine restèrent quelque temps sans se voir. Des amis communs

les tenaient au courant de ce qu'elles faisaient. On apprit ainsi qu'Estelle passait la plupart de ses journées chez elle, négligeant le monde. Elle parlait de se retirer à la campagne et d'y rester pendant de longs mois. Mme de Sarens, au contraire, sortait beaucoup et vivait dans une grande dissipation. On ne rencontrait qu'elle partout. Un matin, elle se présenta chez son amie, qu'elle trouva tout au fond de son appartement, occupée à écrire. Estelle rougit et poussa dans un buvard la feuille de papier sur laquelle sa main était posée. — On m'a dit que vous viviez comme une religieuse, dit Sabine; je viens voir où sont le voile et le cilice.

Estelle sourit.

— On peut être heureuse dans un couvent, répondit-elle d'un air contraint; on ne l'est pas toujours à Paris.

— Eh! mon Dieu! quel est ce langage? Vous qu'on a connue comme un oiseau au mois de mai, toujours gazouillant et chantant, voilà que vous soupirez! Mais, pour une personne qui s'est retirée du monde et cultive la mélancolie, ce ne sont partout que roses et violettes. Voilà dans ce coin un gros bouquet qui m'a tout l'air d'arriver de Gênes, où l'on fabrique des pâtés de fleurs. Que faisiez-vous tout à l'heure? Vous écriviez?... Eh bien! causez maintenant, à moins qu'il ne vous plaise de continuer. Il y a là, contre le mur, de petites images que je ne connaissais pas. J'emploierai mon temps à les examiner.

Mme de Sarens appuya d'un air paresseux un genou contre un fauteuil et se mit à regarder une aquarelle suspendue auprès de la cheminée. C'était un paysage à la manière de Watteau; l'une des bergères qu'on y voyait avait les traits de Mme de Marsannes. Un instant Sabine ferma les yeux à demi, puis, la tête penchée du côté d'Estelle, qui ne remuait pas : — Voilà qui est fort joli, dit-elle. Je ne sais pas, il est vrai, dans quel pays on rencontre de ces bocages couleur d'azur; quant aux bergères ornées de ces traits, il n'est pas besoin de faire de longs voyages pour en découvrir quelqu'une.

Et comme Estelle ne répondait pas : — Chère mignonne, ne m'avez-vous pas dit que si quelque mortel s'avisait d'entrer en conquérant dans votre cœur, vous mèneriez tout droit le téméraire au pied des autels? A quand la noce?

Mme de Marsannes tourna vers son amie des yeux humides et doux. — Je ne suis pas en humeur de me défendre, dit-elle; continuer à me frapper, ce ne serait ni bon ni généreux... Mon cœur n'est pas gai.

— Ainsi vous l'aimez? poursuivit Mme de Sarens, qui n'osa pas prononcer le nom de M. de Sombreuse.

Estelle baissa la tête sans répondre.

— Et il vous aime aussi? continua Sabine.

— Il me l'a dit du moins, et pourquoi mentirait-il?

Le visage de Mme de Sarens changea de couleur.

— Alors, reprit-elle avec un rire aigu, permettez-moi de répéter ma question : A quand la noce?

Mme de Marsannes prit entre les siennes les deux mains de Mme de Sarens, et, les pressant tendrement : — Voyons, dit-elle, ne soyez pas aujourd'hui la méchante pomme verte que l'on sait... J'ai bonne envie de pleurer, épargnez-moi. Il est loin, et quelques bouts de papier seront toute ma consolation d'ici à bien longtemps!

Sabine fit un effort, et, laissant ses deux mains prises entre celles de Mme de Marsannes : — Mais enfin cet amour qui fait tout à coup explosion, comment est-il venu? reprit-elle.

— C'est ta faute aussi, répondit Estelle d'une voix caressante. Tu ne l'aimais pas, et il venait tous les jours me conter sa peine. Je le voyais pleurer, et ses larmes m'attendrissaient. Je m'efforçais de le consoler de mon mieux; mais on n'entreprend pas une pareille tâche à mon âge sans y mettre un peu du sien. Mon cœur s'ouvrait, je ne pensais plus qu'à lui et aux moyens de le rendre moins malheureux. L'amour est venu, marchant à la suite de la pitié. Quand je m'en suis aperçue, il était trop tard pour le fuir : le mal était fait. Sans toi, sans cette passion que tu lui as inspirée et qu'il s'est appliqué à combattre avec une sorte de rage, parce que tu le voulais, nous aurions pu vivre l'un près de l'autre pendant des siècles sans nous apercevoir, lui que j'étais une femme encore jeune et bonne à regarder, moi qu'il avait un cœur à souhait et qu'on pourrait être heureuse, l'ayant à soi. Dans les commencemens, un grand trouble s'est emparé de moi; c'était comme un vol que je te faisais. Je te fuyais, et le feu me montait au visage quand je te rencontrais. Plus tard j'ai bien vu que tu étais décidée à ne jamais sortir de la réserve et de la froideur que tu lui as fait voir dès les premiers jours. Te souviens-tu de Galathée?

— Oh! oui, murmura Sabine.

— J'ai compris dès lors que mes remords étaient au moins superflus.

— Et tu as pris héroïquement le parti de te laisser descendre tout doucement au courant de l'amour?

— Voyons, Sabine, fallait-il me tuer parce que j'aimais quelqu'un que tu n'aimais pas?

— Mourir, c'est beaucoup... Sois bien sûre, ma toute belle, que je ne pousse pas si loin le culte de la tragédie... Mais enfin tu l'aimes, il t'aime; que ne vous mariez-vous?

— Eh! ma chère, si je n'ai pas été plus dissimulée avec lui qu'avec toi, ce n'est pas une raison pour courir si vite au dénoûment! Encore faut-il savoir si cet amour est à l'épreuve du temps, de l'absence, des mille hasards qui peuvent le battre en brèche!

— Si bien que le voyage de M. de Sombreuse est en quelque sorte un noviciat?

— Presque. Je ne l'ai peut-être pas désiré, mais je l'accepte.

— Et s'il revient constant, fidèle et amoureux comme les troubadours qu'on voit figurer dans les romances, tu le mèneras tout droit chez M. le curé?

Estelle se jeta dans les bras de Mme de Sarens.

— Et tu l'aimeras comme un frère, n'est-ce pas? s'écria-t-elle.

— Oh! certainement, fit Sabine en se dégageant de l'étreinte de son amie.

Lorsque Mme de Sarens se retrouva dans la rue, elle fit signe à son cocher de s'éloigner; elle avait besoin de marcher, de prendre l'air.

— Et j'ai pu la tutoyer! se disait-elle, et puis on s'étonne des cris et des larmes des comédiennes sur le théâtre!... Est-ce que je n'ai pas ri, moi?

Un temps se passa. Mme de Sarens voyait fréquemment Mme de Marsannes. Elles s'établirent à la campagne l'une près de l'autre. M. de Sarens était toujours l'homme le plus affairé de France. Le grand nombre de ses chevaux indiquait la prospérité croissante de ses spéculations. Personne n'avait de plus beaux attelages que sa femme. Sur ces entrefaites, un matin, Estelle entra tout en larmes chez Sabine. — Tu ne sais pas? il est malade! s'écria-t-elle.

— Qui? M. de Sombreuse?

— Eh oui! que me fait le reste de l'univers?

Mme de Sarens chancela.

— Eh bien! ma chère, répliqua-t-elle, s'il est malade, il guérira.

— Ah! voilà un mot effroyable!... Et c'est vous,... et c'est à moi?...

— La, la, calme-toi, reprit Mme de Sarens. Voyons, mignonne, tu sais bien qu'on ne meurt que lorsqu'on en a tout à fait envie, et ce n'est pas, j'imagine, le cas de M. de Sombreuse. Qu'a-t-il en somme? quelque fièvre, la *mal'aria?* C'est fort à la mode quand on va en Italie.

— Ah! j'ignore ce que c'est, poursuivit Estelle, qui tomba sur un fauteuil tout accablée; mais ce que je sais bien, c'est qu'il ne m'écrit plus, et que c'est Mme Dervieux qui me donne de ses nouvelles... Faut-il qu'il soit malade, bon Dieu! pour renoncer ainsi à la seule chose qui pût rendre son exil tolérable!

Toute couleur s'était effacée du visage de Mme de Sarens; ces derniers mots firent passer un sourire sur ses lèvres blanches.

— Eh! mon Dieu! reprit-elle, on n'aurait point parlé autrement au temps où Mlle de Scudéry était à la mode dans les ruelles.

— Tu es méchante aujourd'hui, plus méchante qu'il n'est besoin, s'écria Mme de Marsannes, dont les yeux s'étaient remplis de larmes. Je n'ai pas beaucoup lu Mlle de Scudéry, je dis les choses comme je les sens... Si je n'avais pas été sûre des sentimens que m'inspire M. de Sombreuse, la douleur que j'éprouve me les aurait fait connaître.

— Pour ma part, je n'en ai jamais douté, poursuivit Sabine avec un reste d'ironie sur le visage; tu étais gaie et rieuse, et te voilà triste : c'est l'effet ordinaire d'une belle flamme... Mais parlons raison, s'il se peut, petite folle... Où donc M. de Sombreuse a-t-il éprouvé les premières atteintes du mal dont je te vois tant effrayée? En quelle ville réside-t-il? Que dit Mme Dervieux? Parle-t-on de le ramener en France?

— A Rome, il souffrait un peu, à ce qu'il paraît, quoiqu'il n'en dît rien. On partit pour Naples, pensant qu'un changement d'air dissiperait ce malaise. Au bout de huit jours, il dut prendre le lit; il y est encore. Je te laisse à penser si l'on songe à le ramener en France... Si Dieu me faisait la grâce de l'y voir avant la fin de l'année, mon cœur sauterait de joie.

Estelle se remit à pleurer. Sabine restait les yeux secs.

— Rassure-toi, reprit-elle en lui donnant de petits coups d'éventail sur le bras, tout cela passera, et tu en aimeras davantage M. de Sombreuse. — Tiens! à l'heure où nous parlons, il est peut-être en train de chercher quelque belle parure en corail rose pour la mettre dans ta corbeille de mariée.

— A moins qu'on ne le couche dans une bière! répondit Estelle, qui fondit en larmes.

— Tout le monde meurt! murmura Mme de Sarens.

VII.

Restée seule, Mme de Sarens s'empressa d'expédier une dépêche à Naples, où elle avait des connaissances. Elle reçut une réponse par laquelle on ne lui laissait pas ignorer que M. de Sombreuse était en danger sérieux. Mme Dervieux, qui était partie fort malade, se portait à ravir, et Paul était en péril de mort. On ne pensait pas qu'il vécût encore à la fin du mois.

D'étranges pensées traversaient le cœur de Mme de Sarens tandis qu'elle relisait lentement cette terrible dépêche. Elle se souvenait du temps où Paul était auprès d'elle, où il la suivait des yeux, in-

quiet et ravi chaque fois qu'elle faisait un mouvement, où il lui parlait avec un accent si vrai, si profond, où d'un seul mot elle aurait pu l'emporter au ciel. A présent une autre occupait la place dont elle n'avait pas voulu. — Il aura passé comme une ombre; il n'aura pas plus duré que cette flamme! dit-elle en brûlant le papier qui faisait trembler ses doigts.

Le soir, on la vit en grande toilette blanche dans une *sauterie* qui réunissait une compagnie d'élite dans un château voisin. Sa robe, ses épaules, son cou, son visage, avaient la même teinte. On aurait pu croire qu'on les avait trempés dans un flot de neige. Elle dansa beaucoup. Vers minuit, une personne de son intimité l'aborda entre deux valses pour lui demander s'il était vrai, comme on venait de le lui dire, que M. de Sombreuse était malade en Italie.

— Eh! mon Dieu, oui, répondit Sabine; il n'est rien de tel que la patrie classique des arts pour jouer de ces vilains tours aux voyageurs. Quand on veut se porter bien, il faut rester dans l'air malsain de Paris.

Tout en parlant, Sabine, qui était appuyée contre une caisse d'oranger, cassait des brindilles du bout des doigts.

— Cœur de pierre! murmura l'amie, qui vingt fois avait rencontré M. de Sombreuse chez Mme de Sarens.

Une heure après, Sabine pénétra dans une pièce écartée où des livres se trouvaient éparpillés sur un guéridon. Il n'y avait personne. Une certaine lassitude l'accablait; elle prit un volume au hasard et l'ouvrit. Au bout d'un instant, le livre s'échappa de ses mains, et un flot de larmes jaillit de ses yeux. Cette même personne qui lui avait parlé tout à l'heure la surprit en ce moment. — Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle.

— Ah! l'heureuse femme! s'écria Mme de Sarens, qui ne l'entendit pas, elle fut aimée, toujours aimée!

L'amie ramassa le livre qu'on voyait par terre : c'était l'histoire de Manon Lescaut. Elle pensa que Mme de Sarens était véritablement malade.

Le lendemain cependant on la vit à cheval, et le jour d'après fort occupée d'un concert qu'elle organisait. Mme de Marsannes lui en voulait de cette insouciance et de cette gaîté. M. de Sarens, qui était tenu au courant de ce qui se passait en Italie, laissait voir au contraire un véritable chagrin; il s'étonnait que sa femme ne le partageât pas. C'était encore là une chose qui irritait Mme de Sarens.

— Je ne vous comprends pas, lui dit-il un matin; un homme charmant que vous voyiez presque tous les jours!

— C'est peut-être pour cela, répondit-elle avec une amère vivacité.

Et comme il se récriait : — Voyons, poursuivit-elle, si vous veniez

à mourir, vous imaginez-vous par hasard que M. de Sombreuse prendrait le deuil? Non, n'est-ce pas? Alors habituez-vous d'avance à ne pas porter le sien.

Sabine passa la saison dans mille divertissemens. Elle recevait fréquemment des nouvelles d'Italie; les jours où les lettres lui étaient remises, elle éprouvait comme des secousses; elle s'enfermait seule pour les lire. La campagne et la belle saison, qui rendent aux Parisiennes une partie du coloris perdu pendant les nuits d'hiver, produisaient sur elle un effet contraire; elle semblait en être écrasée. On l'avait vue blanche, elle était pâle; cette pâleur prenait par momens des tons livides : c'était la couleur des marbres funéraires. Elle maigrissait; quand on lui en faisait des observations, elle haussait les épaules et répondait que c'étaient des imaginations. Mme de Marsannes vivait dans une grande retraite; elle n'en sortait que pour rendre visite à Sabine, qu'elle ne pouvait se défendre d'aimer toujours malgré les coups d'épingle qu'elle en recevait. Un matin elle accourut toute joyeuse : — Victoire! cria-t-elle du plus loin qu'elle vit Sabine. Il est sauvé! il revient!

Mme de Sarens la reçut dans ses bras. — Quand je te disais! répondit-elle d'un air qui lui était particulier; on ne peut se fier à personne, pas plus à la fièvre qu'à la nostalgie.

— Ah! tu railles toujours!

— Et qu'importe? le diable n'y perd rien.

Estelle s'aperçut alors que son amie avait les yeux pleins de larmes. Elle l'embrassa.

— Mais tu as les mains brûlantes, reprit-elle presque aussitôt.

— C'est qu'il fait chaud, répliqua Sabine.

Elle se laissa choir sur un banc, et, la tête sur l'épaule de Mme de Marsannes, fondit en larmes.

— Tu le rendras heureux, n'est-ce pas? dit-elle.

— Dieu du ciel! tu l'aimes! s'écria Estelle, qui frissonna.

— Quelle folie! répondit Mme de Sarens, qui sauta sur ses pieds... On peut avoir des nerfs, ma chère, le cœur n'y est pour rien.

Elle passa vivement son mouchoir sur ses yeux.

— Tu dis donc qu'il revient? reprit-elle.

— Qui? Paul?... Tu m'as toute bouleversée avec tes larmes... C'est la première fois, je crois, que je te vois pleurer.

— On a beau faire, on est toujours un peu femme...

— Bien vrai! tu ne l'aimes pas?

— M. de Sombreuse? Laisse là mon accès de sensibilité et réponds. Sera-t-il ici bientôt?

— Hélas non!... Il revient lentement, à petites journées... Paul ne sera pas ici avant un mois.

— C'est la bonne saison. Tu feras ta rentrée dans le monde au bras d'un mari.

Estelle passa doucement son bras autour de la taille de Mme de Sarens. — Je sens bien que sans toi quelque chose me manquera toujours... Tu es un peu pâle, un peu fatiguée, reprit-elle; si tu veux me faire plaisir, tu te soigneras.

— Toi aussi?... C'est autour de moi comme un refrain. Me soigner! et pourquoi? J'ai idée que je ne mourrai jamais. Un jour on s'apercevra que j'ai cent trente-sept ans, et on me mettra dans une collection pour me faire voir.

Dans la soirée, Mme de Sarens eut un évanouissement qui dura assez long temps et inquiéta fort M. de Sarens. La nuit fut mauvaise. On fit venir le médecin. Il trouva de la fièvre et des symptômes nerveux qui indiquaient un état général inquiétant. Il prescrivit un régime, signa une ordonnance et déclara qu'il reviendrait. Sabine rit beaucoup. Au bout d'une semaine, elle le prit à part.

— Enfin qu'est-ce? dit-elle; vous me tâtez le pouls, vous prenez des airs graves et vous attirez mon mari dans les petits coins. En attendant, je bois, je mange, je valse et je dors.

— Madame, ce ne sera rien; mais il faut avoir des ménagemens.

— Beaucoup de ménagemens;... mais ce ne sera rien, répéta M. de Sarens, qui voulut sourire.

— Vous avez des faiblesses, des syncopes et un pouls irrégulier qui dénote un certain trouble dans le système nerveux. Des soins en viendront à bout; mais il faut que vous nous veniez en aide, ajouta le médecin.

— C'est bon; je vais faire préparer une boîte avec du coton, et je m'y renfermerai.

M. de Sarens n'avait jamais rien pu cacher à sa femme; elle l'interrogea dans la soirée, et apprit qu'elle était menacée d'anémie. Les réticences et les circonlocutions dont le pauvre homme s'entourait lui donnèrent à penser qu'elle était plus sérieusement atteinte qu'elle ne le supposait d'abord. Il fallait un régime fortifiant, l'usage du fer, de l'iode; on devait éviter les émotions pénibles. Il parla même de décomposition du sang. — D'ailleurs ce ne sera rien, reprenait-il par intervalles.

Sabine plaisanta. — Votre médecin veut se donner les gants d'une cure miraculeuse, dit-elle; je me prêterai à sa fantaisie, mais nous en abrégerons la durée.

Cette gaîté rassura M. de Sarens.

— A présent que j'ai donné à mon anémie plus de temps qu'elle n'en mérite, continua Sabine, ne pourrions-nous pas nous occuper d'une personne que nous n'avons pas le droit d'oublier?

— Et de qui, s'il vous plaît?

— De M. de Sombreuse. Ne l'aimeriez-vous plus par hasard?

— Moi? Ah! vous ne le pensez pas!

— Eh bien! vous savez, j'imagine, qu'il va entrer en ménage. Un conseiller référendaire qui commence par prendre un congé de six mois n'ira pas bien loin dans la carrière. Les émolumens attachés à sa place ne sont point une fortune. Les enfans peuvent venir. N'avez-vous aucun moyen de lui faire rattraper ce qu'il a perdu? Adorer les gens, c'est fort beau; les servir, c'est encore mieux.

— Pardieu! vous avez cent fois raison. C'est étonnant comme les bonnes idées vous viennent sans effort!... Je vais y réfléchir.

— Non pas, s'il vous plaît; il faut y penser tout de suite.

— Eh bien! j'ai mis M. Dervieux à la tête d'une entreprise qui portera des fruits dorés. Je vais doubler le chiffre des bénéfices qui appartiennent de droit à la direction; une part sera réservée à M. de Sombreuse.

— Voilà qui est à merveille! Il faut seulement que M. de Sombreuse ne se doute pas de l'idée que vous avez eue.

— M. Dervieux en somme n'est-il pas son débiteur? N'a-t-il pas le droit de l'intéresser à son industrie? Et ne suis-je pas en outre dépositaire de petits capitaux que j'ai mission de faire valoir à ma guise? S'il me plaît de leur faire faire la boule de neige, M. de Sombreuse a-t-il bien le droit de m'en empêcher?

— Monsieur de Sarens, vous êtes un homme charmant et vous raisonnez le mieux du monde. A présent que je vous ai prouvé que je ne déteste pas M. de Sombreuse, me permettez-vous de m'amuser?

— Amusez-vous, c'est mon désir le plus vif; mais promettez-moi de vous soigner aussi.

Sabine promit tout ce qu'on voulut. Dès le soir même, elle avait brûlé l'ordonnance du médecin et jeté au feu les médicamens. Elle lut beaucoup, écrivit un peu, se coucha fort tard, et continua son train de vie en jurant au docteur qu'elle suivait à la lettre ses prescriptions.

Vers la fin de l'automne, elle se traînait à peine. Lorsque M. de Sarens s'effrayait des ravages qui se faisaient en elle, Sabine assurait que jamais elle ne s'était mieux portée. Épuisée le matin après des nuits sans sommeil, il lui arrivait parfois de tomber sur un fauteuil, prise tout à coup de palpitations qui l'étouffaient; mais elle était armée contre elle-même d'une énergie qui augmentait avec sa faiblesse. Presque anéantie, elle secouait la tête avec une expression de volonté sauvage, et, se redressant : — Allons, marche, disait-elle, marche encore, jusqu'au jour où tu ne marcheras plus!

Pendant la journée, elle faisait de la musique, chantait beaucoup, et se donnait un grand mouvement. On remarquait toujours sur son piano ce morceau que M. de Sombreuse avait entendu autrefois, pendant une soirée dont sa mémoire avait gardé le souvenir. Le médecin, ramené sans cesse par M. de Sarens, n'obtenait aucune réponse. Sabine n'éprouvait rien dont il fallût s'inquiéter; elle était bien, très bien. Cette continuelle tranquillité, mise en regard des symptômes qu'il observait, le troublait. — Si décidément vous ne suivez pas un régime sévère, je ne réponds de rien, dit-il un jour dans l'espérance qu'il l'amènerait à se soigner par la peur.

— Vous êtes le médecin Tant-Pis de la fable, répliqua Sabine en riant. Je vous invite à dîner l'an prochain, à pareille époque. Il y aura des gélinottes, gourmand.

— Allons, s'écria le docteur dans un beau mouvement d'impatience, il est écrit que l'amour du plaisir tuera toutes les Parisiennes!

— Toutes, même moi! répliqua-t-elle.

Mme de Sarens s'approcha du piano en fredonnant et attaqua un grand morceau. Le médecin l'écouta pendant quelques minutes, puis sortit en haussant les épaules. La porte fermée, les mains de Sabine glissèrent le long du fauteuil, sa tête s'abaissa sur sa poitrine, et dans une attitude qui trahissait l'épuisement: — Je suis brisée! murmura-t-elle.

Un matin, folle de joie, Estelle lui annonça que M. de Sombreuse était au moment d'arriver. Elle avait de ses nouvelles datées de Marseille. Dans vingt-quatre heures il serait à Paris.

— Je pleure et je ris, dit-elle. Cette idée que j'ai failli le perdre me donne le frisson. Comprends-tu? Je vais le voir, je vais lui parler! Ah! je ne le laisserai plus partir seul!

Mme de Sarens agita vivement un éventail qu'elle tenait à la main. Elle toussa à deux ou trois reprises. — Tu l'aimes donc bien? dit-elle.

— Si je l'aime!... C'est venu tard, mais c'est venu fort!

— Eh bien! dès que Paul sera ici, tu me l'enverras.

— Oh! sois tranquille, il saura bien trouver, sans que je l'y invite, le chemin de ta maison. Est-ce qu'il m'écrit jamais sans me parler de toi?

Sabine regarda la statuette.

— C'est égal, reprit-elle, il pourrait tout oublier en te revoyant. Rappelle-lui que je demeure toujours aux Champs-Élysées.

Deux jours après, on lui annonça M. de Sombreuse. Elle devint pourpre subitement, puis tout à coup pâle à faire peur.

— Faites entrer! dit-elle.

La porte s'ouvrit. Sabine voulut se lever et resta clouée dans son fauteuil. Elle avait la gorge sèche, les lèvres arides. Quelques traces de la maladie qu'il avait eue restaient encore sur le visage de Paul. Elle l'accabla de questions sur son état, pour qu'il ne l'interrogeât pas sur le sien. Il se rapprocha d'elle, et, sans l'écouter, il lui prit la main avec un mouvement si plein de tendresse et de respect qu'elle ne put se défendre de la lui laisser.

— Moi, ce n'est rien, dit-il. Un voyageur qui attrape la fièvre, la belle affaire! Mais vous? Que m'a-t-on dit? Vous nous faites le chagrin de souffrir? Pourquoi? qu'avez-vous?... Quand on a des amis, c'est pour se bien porter.

Mme de Sarens ne put pas s'empêcher d'être femme un instant.

— Quoi! dit-elle, malgré la petite bergère qui est là, je suis encore quelqu'un pour vous?

Paul, qui n'avait pas quitté la main de Sabine, la porta à ses lèvres. — Il faut en prendre votre parti, reprit-il : quelqu'un, ce n'est pas assez... Vous ne serez même jamais une sœur pour moi... On aborde une sœur avec tranquillité, si tendrement qu'on l'aime,... et j'ai le cœur tout tremblant depuis que je vous vois.

— Laissez-le trembler et soyez heureux.

Sabine sentit qu'elle devenait rouge en parlant ainsi, et, se hâtant de poursuivre : — Mme de Marsannes vous y aidera de toutes ses forces et de tout son cœur.

— Vous vous occupez toujours des autres; mais vous ne dites rien de ce qui vous concerne? Vous n'avez pas le visage que je voudrais vous voir; la peau non plus n'est pas bonne... Quand on relève de maladie, on est un peu médecin.

— Ah! Dieu! fit Mme de Sarens sur le ton de la plaisanterie, si c'est là ce qu'on gagne à voyager, mieux vaudrait ne rien voir et rester chez soi! Votre médecine est une impertinente, si mon visage ne lui plaît pas... Est-ce qu'une Parisienne n'a pas toujours quelque chose? En connaissez-vous une qui ne soit pas semblable à quelque jolie porcelaine de Sèvres bien blanche et un peu fêlée? Cela doit toujours tomber en morceaux, et cela ne casse jamais. Résignez-vous à me voir danser tout cet hiver.

L'entretien se prolongea. M. de Sombreuse ne pouvait pas faire longtemps divorce avec la gaîté. — Eh bien! dit-il, si vous ne dansez pas, on vous grondera, et, pour vous punir, on vous mettra au régime de trois ou quatre méchancetés par jour seulement.

— Étouffez-moi d'abord, ce sera plus court.

— Mais à propos! Je suis donc riche ou en train de le devenir? M. Dervieux, mon beau-frère, cet homme qui se ruinait si bien, a profité des conseils et de l'exemple de M. de Sarens. Il va, il va!

c'est une locomotive... Et une part de ce qu'il gagne me revient... C'est un petit Pactole qui coule dans ma poche.

— C'est son devoir à lui de couler, à vous de le laisser faire.

— Vous avez le sourire d'une personne à qui je n'apprends rien.

— Croyez-vous que le mari de votre sœur ait laissé ignorer à quelqu'un qu'il était votre débiteur? Il a fait de sa reconnaissance une chanson dont le refrain nous poursuit depuis six mois.

Paul menaça gaîment du doigt Mme de Sarens.

— J'ai idée, reprit-il, que si M. Dervieux a écrit les paroles, une personne qui n'est pas loin a composé la musique.

— Oh! si peu! répliqua Sabine, qui l'observait du coin de l'œil.

— Tant pis!... Si peu, c'est trop peu... Je vous aime tant que je ne crains pas de vous devoir quelque chose.

Ce dernier mot la toucha. — Prenez garde, dit-elle en riant, vous me devez déjà Mme de Marsannes.

Quand il fallut se séparer, Paul serra les deux mains amaigries de Sabine entre les siennes, et, promenant ses regards autour de lui : — J'ai passé de bien bonnes heures ici, dit-il, je vous en devrai d'autres encore.

— Eh bien! répondit-elle, si l'envie prend à votre cœur de trembler quand vous viendrez, ne l'en empêchez pas; s'il tremblait moins, il me semble que vous ne m'aimeriez plus.

M. de Sombreuse se retira tout songeur. — Qu'a-t-elle donc? se demanda-t-il. C'est toujours elle, et ce n'est plus elle!

VIII.

Cependant la maladie faisait de grands progrès. Mme de Sarens avait recours à mille ruses pour en dissimuler les atteintes. Elle ne se montrait plus qu'aux lumières, parée avec un grand soin et une rare habileté, ne sortait qu'en voiture et affectait une assurance et une gaîté qui augmentaient sa fatigue. Sous prétexte d'avoir des avis contrôlés par une haute réputation, elle avait appelé auprès d'elle un médecin qui ne la connaissait pas. Ce médecin s'étonnait de l'inefficacité des remèdes qu'il prescrivait. — Et cependant je n'oublie rien et ne néglige rien, disait Sabine, qui vivait en toutes choses comme si elle eût été étrangère à sa propre santé.

Un moment vint où il fallut la transporter à la campagne; l'agitation de Paris lui faisait mal. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Ce qui inquiétait le plus ses amis, c'était la constante douceur de son langage et l'égalité de son humeur. Point de paroles acerbes, plus de ces mots qui partaient en sifflant comme des dards. Elle était bonne à tous. M. de Sarens ne trouvait un peu de repos

que dans le tourbillon des affaires. Mme de Marsannes se désolait sincèrement. Paul voyait Sabine tous les jours.

— Je vais mieux, beaucoup mieux, disait-elle chaque fois.

— Et si ce mieux continue, il t'empêchera certainement de paraître à mon mariage, lui répondit Estelle un matin.

— Ah! dit Mme de Sarens... Le temps d'épreuve est donc fini?

— On nous marie à la fin du mois.

Le visage de Sabine parut en un instant tout décomposé.

— Déjà! reprit-elle.

— Déjà! on voit bien que tu n'y es pas intéressée autant que je le suis moi-même!

— Ne prends pas mon observation en mauvaise part, répondit Sabine, qui sourit doucement; elle vient du regret que j'éprouverais de ne pouvoir assister au mariage des deux êtres que j'aime le plus au monde... Je ne me sens pas très forte en ce moment.

— Mais dans quinze jours?

— Ce n'est rien quinze jours! Il est au moins douteux que je sois mieux portante alors.

— Tu me dis cela d'un air singulier. Tu as quelque chose dont tu ne me parles pas.

— Moi! fit Mme de Sarens.

Mais ses forces, qui étaient à bout, la trahirent; elle cacha sa tête dans le sein de Mme de Marsannes et se mit à pleurer tout bas. Estelle, tout effarée, l'entoura de ses bras; elle sentait le cœur de Sabine sauter sous sa main.

— Tu vois! j'en étais sûre, reprit-elle, il y a quelque chose.

— Eh bien! répondit Sabine, sois bonne jusqu'au bout, ne te marie que lorsque je serai morte.

— Que dis-tu là? s'écria Estelle, qui la regarda.

Mme de Sarens cacha son visage entre ses mains. Mme de Marsannes les écarta doucement. — C'était donc vrai,... tu l'aimes? reprit-elle.

— Hélas! oui, dit Mme de Sarens... Je n'en peux pas guérir... Toi, tu seras heureuse : que te fait de l'être un peu plus tard?

Elle sanglotait, et on voyait tout son corps trembler.

— Ah! mon Dieu! si j'avais su! dit Mme de Marsannes... Se peut-il que ce soit moi qui te fasse une peine si cruelle!

Les larmes la gagnèrent aussi, et elles restèrent quelques minutes dans les bras l'une de l'autre sans pouvoir parler.

— Mais comment cela se fait-il? dit enfin Estelle. Il t'aimait cependant, et de toute son âme; je le sais bien, moi qui le voyais pleurer. Pourquoi ne lui as-tu pas ouvert ton cœur en ce moment?

— Ah! pourquoi? pourquoi? Eh! le sais-je? Pourquoi mon cœur

est-il rebelle à toute espérance? Pourquoi est-il ainsi fait qu'aucune croyance ne le peut pénétrer? Tiens, il y a là, dans ce meuble, un cahier où il m'est arrivé jour par jour d'écrire tout ce qui se passait en moi... Tu me comprendrais mieux, si tu le lisais.

Estelle fit un mouvement comme pour s'en emparer. — Laisse-le : il sera toujours temps plus tard, dit Sabine, qui l'arrêta.

Puis, continuant d'une voix nerveuse : — Toute petite fille, j'avais un ami, presque un parent, que j'aimais avec toute la force et la concentration d'une âme qui ne se livrait pas aisément. Dans nos jeux d'enfant, on en avait fait mon petit mari. Quand je fus plus grandelette, je ne pensais qu'à lui. Aucun plaisir ne m'attirait s'il n'en était pas; je ne lui en parlais jamais, déjà soumise, à mon insu, à une force que je n'ai jamais pu vaincre et qui ne me permet pas d'exprimer dans leur spontanéité les choses dont mon cœur est agité. Sans démêler encore ce qui se passait en moi, sa vue me troublait. Un jour on nous le rapporta mort. Une chute de cheval l'avait tué. Je tombai à la renverse. Quand je revins à moi, je ne pouvais pas pleurer. A cette époque, je jouais souvent avec une bague fort belle que ma grand'mère portait à son doigt. Il y avait un mot gravé sur la pierre : *nada*. J'en demandai l'explication. — Tiens, me dit ma grand'mère, il y avait ici un beau et gentil garçon qui était la vie même; la mort l'a pris, il n'en reste rien... *nada!* Comprends-tu? — Je ne comprenais que trop! Plus tard, étant au couvent, je me pris d'amitié pour une jeune fille qui avait mon âge. Jamais je n'ai vu de plus beaux cheveux. Dénoués, ils lui faisaient un voile blond. Elle avait une douceur d'ange. Amélie était promise à un jeune officier de cavalerie. Une héritière passa dans la ville où l'officier était en garnison, et son cœur la suivit. Amélie reçut le coup en chrétienne soumise et résignée, mais elle prit le voile. Je vis tomber ses cheveux, je vis la robe de serge noire l'ensevelir jusqu'aux pieds. Où il y avait une belle jeune fille, il n'y avait plus qu'une ombre... De nouveau j'étais seule... Moi-même à cette époque j'étais riche... Combien de prétendans qui demandaient ma main! Un jour vint où l'on apprit que mon père avait perdu sa fortune. Ce jour-là, il n'y eut plus personne autour de moi... La troupe des fiancés avait fui comme une volée d'hirondelles... Qu'étaient devenues ces qualités exquises qu'on me découvrait à toute heure, et ces charmes délicats qui ne supportaient pas de rivales? La richesse revint, et avec elle la foule empressée des soupirans. J'avais eu la force de sourire, j'eus la force de ne pas pleurer; mais il ne me resta aucune illusion sur les mérites de ma petite personne, et je sentais cependant que je valais quelque chose... Non pas découragée, mais en quelque sorte

ennuyée et dédaigneuse de ma propre destinée, — si ce mot ne te paraît pas trop ambitieux, — j'acceptai pour compagnon de ma vie quelqu'un que je connaissais à peine. On me fit voir des cachemires et on me dit que j'étais heureuse. Je m'obstinais à le paraître; un jour je le fus en effet : une fille m'était venue, j'éprouvai dans le cœur des tressaillemens qui me firent tomber à genoux... Plus tard, le berceau où je regardais dormir ma petite Marthe se trouva vide. Où il y avait un petit être qui souriait, il n'y avait plus rien... Hélas! à cette époque, je n'avais pas encore le don des larmes; mon cœur se serra, et mes yeux restèrent secs.

Un flot de larmes inonda le visage de Sabine. Mme de Marsannes pleurait avec elle.

— Est-ce pour cela, reprit enfin Mme de Sarens, que mon cœur resta fermé et sourd à tous les appels?... *Nada* était ma devise. Je ne croyais pas. Et puis, pourquoi chercher des motifs, des prétextes, des causes? Sait-on pourquoi Harpagon est avare, Tartuffe hypocrite, Yago menteur, Régane méchante? Je suis ainsi parce que je suis ainsi. Pourquoi M. de Sombreuse n'aurait-il pas été semblable aux autres, qui m'ont aimée entre deux tours de valse? Il me déplaisait d'être choisie pour le caprice d'un jour. Cela m'indignait qu'on m'offrît les hommages d'un cœur rompu à tous les changemens et disposé à toutes les trahisons. Au prix d'un tel amour, je voulais n'être point aimée, et j'éloignais de mon ombre tout ce qui ressemblait à ces banalités qui ne trompent que celles qui veulent être trompées. Ce que j'avais vu des amours me guérissait de l'amour. Et cependant quel besoin n'avais-je pas de tendresse!... Je puis bien le dire aujourd'hui que ma bouche, fermée si longtemps, s'ouvre sous l'impulsion des derniers aveux!... Quelque chose me manquait dont j'ai toujours souffert. Un besoin mystérieux fermentait en moi, j'en sentais les bouillonnemens intérieurs, comme ceux d'une eau qui cherche une issue et gronde sous la pierre; mais à peine avais-je vu la trace du dévouement, de la sincérité, qu'elle disparaissait soudain, et je ne voulais pas être rangée parmi celles qu'on délaisse. Je m'étais donc armée d'indifférence et de dédain, et M. de Sombreuse ne fut pas autrement accueilli que ceux qui l'avaient précédé sur le chemin vulgaire de la galanterie. Un jour, quelque chose sauta dans ma poitrine à sa voix, un frisson qui m'était inconnu me saisit;... j'en fus tout à la fois bouleversée et révoltée... Toutes les forces de mon orgueil, je les tournai contre ce sentiment nouveau qui m'envahissait... J'en voulus être la maîtresse, le vaincre, et en effacer même le souvenir... Quels coups alors contre lui et contre moi! Hélas! j'ai été trop persévérante et trop habile dans cette lutte. J'y ai tout perdu,

lui d'abord, mon repos ensuite. Quand je vis que son cœur me délaissait, j'eus beau me dire pour me consoler : — Lui aussi ne m'aimait pas!... Je pleurais, j'aimais et je n'étais pas consolée,... et de mes lèvres irritées le mot de ma vie tombait encore : *nada! nada!*

— Mon Dieu! s'écria Mme de Marsannes, que veux-tu que je fasse?

— Je te prie seulement d'attendre un peu, reprit Sabine, enveloppant son amie d'un regard d'une douceur pénétrante. Si je reviens à la santé, il n'y paraîtra plus, et j'assisterai à la messe en belle toilette... Si je m'en vais, tu seras heureuse quelques jours plus tard seulement.

Elles gardèrent le silence; la douleur d'Estelle était peut-être la plus vive. Elle s'adressait mille reproches : comment n'avait-elle rien vu, rien deviné? Une amitié aveugle et sourde est-elle donc une amitié sincère? Si elle n'avait pas laissé son lâche cœur incliner du côté de M. de Sombreuse, verrait-on Sabine dans les larmes et menacée par la mort? Tout le mal venait d'elle. Au plus fort de ses réflexions, Mme de Sarens lui serra la main doucement. — Si un de ces jours je te prie de m'envoyer M. de Sombreuse, dit-elle, tu lui permettras bien de me venir voir... seul?

— Ah! si je croyais que sa présence pût te rendre la santé, je ne l'épouserais jamais et partirais pour les Grandes-Indes!

Un matin, Sabine fit demander un bon vieux prêtre qui lui avait fait faire sa première communion et l'avait mariée. A cette nouvelle, M. de Sarens, qui se désespérait un jour et se rassurait le lendemain, jeta les hauts cris. Il crut sa femme perdue. On n'avait jamais ouï parler de prêtre dans la maison. Elle ricana comme au temps passé. — Que faire à la campagne dans cette saison? dit-elle...

Quand elle fut seule avec le curé, elle joignit les mains et dans un état d'angoisse inexprimable : — Ah! si je pouvais croire! murmura-t-elle.

A la vue du visage qui portait la marque de tant de ravages et qu'il avait connu si plein de vie et de jeunesse, un attendrissement profond gagna le vieillard. — Essayez toujours, répondit-il, la miséricorde de Dieu est grande!

Sabine ne lui cacha rien. En un instant, tout son cœur fut à nu. — Je ne regrette pas de mourir, dit-elle. S'il m'était donné de ressaisir la vie dans les conditions mêmes qui ont troublé ma pensée, je ne le voudrais pas... Le bonheur tel qu'on le rêve est-ce bien le bonheur?... Je n'en voudrais pas faire l'expérience. Ce que je sais bien, c'est que j'ai beaucoup souffert en me raidissant contre ma propre douleur. Je me suis trouvée à vingt ans sans autres appuis que l'orgueil et l'ironie. Ils ont été mon frère et ma sœur. Mes

larmes coulaient en dedans... Encore ne serait-ce rien si j'espérais!... Mais non! où vais-je ?

Le vieux curé l'écouta jusqu'au bout, les yeux tout humides.

— Vous ne parlez pas de tout le bien que vous avez fait, dit-il; les bonnes œuvres sont quelque chose et comptent là-haut. Et puis il vous sera beaucoup pardonné, parce que vous avez beaucoup pleuré.

— Qui sait? dit-elle.

On la vit plus courageuse et plus forte après cet entretien. Elle sortit un peu; M. de Sarens, qui la surprit s'intéressant à de pauvres ménages qu'elle visitait et auxquels elle assurait le pain de chaque jour, la crut en pleine voie de guérison. Sabine faisait sauter des enfans sur ses genoux. Mme de Marsannes elle-même y fut trompée.

— Tu me soulages d'un remords qui m'étouffait, dit-elle.

Puis tout à coup, roulant ses bras autour de la taille de son amie:

— Si tu avais quelque marmot jouant autour de toi du matin au soir, reprit-elle à demi-voix, tu serais sauvée tout à fait.

— Peut-être, murmura Sabine.

Elle ne parlait presque plus de Paul et ne demandait pas à le voir. Quelques pointes de raillerie surnageaient seules de son ancienne nature. Mme de Marsannes n'en revenait pas. — On t'aimait déjà, lui dit-elle un jour; s'il faut qu'on t'adore, j'y renonce!

Aux premières lueurs du printemps, elle se hasarda, dans une heure de confidence, à lui demander s'il ne lui serait pas bientôt permis de songer au mariage. — Oh que si! répondit Mme de Sarens; ce sera pour le mois de mai...

Au bout de la semaine, Estelle reçut un petit billet par lequel Sabine la priait de lui envoyer M. de Sombreuse.

— J'ai ta permission, il t'en souvient, disait-elle en finissant; il faut bien que je cause un peu avec lui avant le grand jour.

Paul sauta en wagon. Cet appel après un si long silence le troublait. Il trouva Mme de Sarens à demi couchée près d'une fenêtre au soleil. Elle était d'une pâleur effrayante, avec tous ces signes extérieurs d'une mort prochaine que ne peuvent méconnaître ceux qui ont vu des agonies.

— Enfin! dit M. de Sarens, qui tambourinait contre une vitre. Voilà dix ans qu'on ne vous a vu, et ma pauvre Sabine s'est trouvée mal quatre fois depuis ce matin.

— Voulez-vous bien ne pas tourmenter les gens qui se marient! s'écria-t-elle; d'ailleurs, si je me trouve mal, c'est à cause du bruit que vous faites avec vos doigts en battant la retraite... J'en ai les nerfs tout agacés.

— Eh bien! je m'en vais; mais je vous avertis que, si vous n'êtes

pas guérie avant huit jours, toute la faculté de médecine fera irruption chez vous.

— Attendez pour me tuer que je sois morte, répliqua-t-elle gaîment.

Resté seul avec Mme de Sarens, Paul courut vers elle, et lui prenant la main tout bouleversé : — Et vous ne vouliez pas me voir! dit-il. Je sens bien que vos forces sont à bout!

Cependant Mme de Sarens avait les yeux tournés vers la porte derrière laquelle venait de disparaître son mari.

— Voilà un homme qui m'a ennuyée toute ma vie, dit-elle; je ne l'ai pas aimé un seul jour, et lui seul peut-être me regrettera.

Elle ramena ses regards sur M. de Sombreuse, qui était à ses pieds. — Vous souvient-il du jour où vous m'avez saluée au bal pour la première fois? J'avais comme aujourd'hui une robe blanche.

M. de Sombreuse ne reconnaissait plus sa voix. Elle avait des sons d'une douceur infinie. Il n'osait plus parler dans la crainte de laisser voir l'émotion poignante qui le tourmentait. Elle sourit, et, lui serrant la main : — Je vois bien ce qui vous inquiète, reprit-elle; il ne faut pas prendre au sérieux tout ce que je vous dis... Les malades ont des idées tristes auxquelles une heure après ils ne pensent plus. Votre présence m'a rappelé un temps où je riais.

Paul avait la gorge serrée. Tout à coup Sabine se pencha vers lui : — Voulez-vous m'embrasser? dit-elle.

M. de Sombreuse la prit dans ses bras; elle s'y laissa tomber, et son cœur éclata.

— Merci, je vois que vous m'aimez toujours un peu.

Son pauvre cœur sautait sous la main de Paul. Presque aussitôt, relevant son visage inondé de pleurs, elle lui fit signe doucement de la quitter. — Seulement ne vous éloignez pas, dit-elle.

Peu d'heures après, et tandis que Paul rôdait dans une galerie, une porte de l'appartement de Mme de Sarens s'ouvrit violemment; une femme de chambre en sortit tout effarée, appelant et criant. M. de Sombreuse ne fit qu'un bond jusqu'à la pièce où il avait laissé Sabine. Il la trouva couchée sur un lit de repos dans l'éternelle immobilité, le visage encore humide. Elle tenait dans ses mains raides une statuette de porcelaine de Saxe.

— Dieu! cria Paul, qui tomba à genoux.

On trouva dans les papiers de Mme de Sarens un écrit par lequel elle recommandait qu'on l'ensevelît avec la bague qu'elle avait coutume de porter au doigt.

Par son ordre, on grava sur la pierre de son tombeau ce seul mot : *nada*.

AMÉDÉE ACHARD.

L'OUVRIER

DE HUIT ANS

On dit quelquefois que nous ne verrons pas d'aussi grandes choses que nos pères. Cela est vrai sans doute, à ne considérer que la politique, et sous ce rapport l'année 1789 n'a pas de rivale à craindre ; mais quelles que soient les tristesses de l'heure présente, elles sont diminuées et compensées peut-être par l'éclat et l'importance du mouvement scientifique. Cette grande et définitive révolution efface toutes les autres. C'est aux philosophes et aux politiques à se hâter de la suivre, car on ne peut se flatter de gouverner par les mêmes règlemens une société dont les conditions d'existence sont changées. Il n'y a plus rien d'immuable au monde que la morale.

Que demandait-on surtout à l'ouvrier il y a trente ans? De la force. Aujourd'hui, grâce à la vapeur, il n'en a presque plus besoin ; au lieu d'être une force lui-même, il est seulement le surveillant d'une force. Pour cette nouvelle besogne, un homme n'est pas toujours nécessaire ; une femme, un enfant peuvent suffire. Or, partout où ils suffisent, on les préfère, parce qu'ils coûtent moins. Au point de vue économique, on doit reconnaître que les usines donnent aux femmes et aux enfans des salaires qu'aucune autre sorte d'industrie ne pourrait leur procurer. Il y a donc là, pour la famille, un accroissement de revenu, pourvu que l'homme, évincé de la fabrique, trouve ailleurs un emploi suffisant et équivalent de sa force. Cela ne se rencontre pas toujours : on cite, principalement en Angleterre, des centres industriels où les hommes sont nourris dans l'oisiveté par leurs femmes et leurs enfans. Rien ne serait

plus funeste qu'une telle conséquence, si elle était nécessaire. Que l'homme ne travaille pas, cela est contre nature; que la femme, que l'enfant soient transformés en ouvriers, cela est presque contre nature. Il est contre nature aussi que celui qui devrait être le chef de la maison en devienne le parasite. Enfin, dans de telles conditions, le revenu de la famille est diminué, puisque la femme et l'enfant ne sont préférés à l'homme que par économie. Cependant il y a de la besogne pour tous les ouvriers du monde, et quand sur un point le travail manque aux ouvriers valides, c'est toujours pour peu de temps ou par suite d'une organisation vicieuse. Il ne faut donc pas regarder l'oisiveté des hommes comme la conséquence ordinaire et nécessaire de l'introduction des femmes et des enfans dans les ateliers. Ce n'est pas là le mal, ou du moins ce n'est qu'un mal essentiellement réparable.

Il n'en est pas de même du mal produit par la même cause au point de vue moral. Celui-là est profond et presque invincible. L'introduction des femmes et des enfans dans les ateliers tend à modifier gravement la vie de famille, sinon à l'anéantir. Ce malheur, car c'est un malheur, et il n'en est pas de plus grand, tient surtout à la présence des femmes mariées dans les ateliers pendant onze ou douze heures par jour. Quant aux enfans, qui ne sont pas nécessaires aux autres, si nous cherchons quelles sont pour eux-mêmes les conséquences de leur transformation en ouvriers, nous en trouverons d'heureuses, telles que le salaire et la suppression du vagabondage, et de véritablement funestes, comme par exemple l'altération presque certaine et presque irrémédiable de la santé, et la privation de toute instruction et de toute éducation. Il est clair que, s'il fallait choisir, il ne serait pas permis d'hésiter un seul moment, et qu'aucune sollicitude pour les intérêts de l'industrie, aucune pitié pour la détresse des familles ne pourrait absoudre la société du crime de livrer ainsi les jeunes générations et de laisser tuer à la fois leur âme et leur corps; mais il n'est pas question de choisir : il s'agit tout uniment d'empêcher le mal et de développer le bien, et ce n'est pas sans un certain étonnement que nous ajoutons qu'il n'y a rien de si facile. On a là, sous la main, un bien immense à réaliser, sans dépense et sans résistance, par un simple article de loi : on n'a que le tort de n'y pas penser. L'expérience même est faite, par un pays voisin, depuis 1844; nous n'aurons ni le mérite de l'initiative, ni celui du courage. Il suffit de couper la journée en deux : six heures pour le métier, six heures pour l'école et pour le plaisir. Ce changement n'est pas onéreux pour l'industrie, il ne coûte rien aux familles. Il rend supportable et même agréable la situation des enfans employés

dans les manufactures, et il assure pour l'avenir un recrutement de bons ouvriers. Jamais il n'y eut de réforme plus simple, et il n'y en eut jamais de plus urgente.

L'idée en vint à un manufacturier anglais tout au commencement de ce siècle. Ce n'était rien moins que le premier sir Robert Peel et le père du célèbre ministre. La mesure était alors plus nécessaire qu'aujourd'hui, parce que le séjour des ateliers était véritablement délétère. Nous ne saurions trop répéter que la science et l'industrie ont rivalisé de zèle pour diminuer la fatigue des ateliers et pour assainir les fabriques. On peut se rendre compte aisément de l'importance de ces transformations en visitant successivement une ancienne et une nouvelle usine. Métiers, procédés, salles de travail, escaliers, dégagemens de toute sorte, tout est changé et amélioré dans une proportion surprenante. Ce qui était étroit, sordide, horrible, est devenu vaste, aéré, régulier, et d'une propreté, pour ainsi dire, brillante, car les fabricans ne sont pas moins fiers de la beauté de leurs établissemens que de celle de leurs produits. La machine de son côté, comme un serviteur empressé et complaisant, prend tous les jours une plus grande partie de la tâche commune, et ne laisse que peu de chose à faire à l'homme.

Sir Robert Peel avait donc, il y a soixante ans, plus de raisons à fournir à l'appui de sa réforme que nous n'en avons nous-mêmes. Ces raisons n'étaient peut-être pas plus sérieuses, mais elles étaient plus dramatiques et conséquemment plus puissantes. Les fabriques aujourd'hui sauvent le premier coup d'œil; tout y paraît aisé et agréable. La fatigue ne résulte plus du travail, mais de la continuité du travail. Or, dès qu'il s'agit de la prolongation et de la continuité du travail, l'intérêt de l'ouvrier et celui du fabricant sont en désaccord complet. Plus les terrains, les bâtimens et les machines coûtent cher, et plus le fabricant désire répartir ces frais fixes sur une longue durée de travail; il les diminue de moitié en travaillant vingt-quatre heures au lieu de douze, et réalise ainsi des bénéfices énormes. Pour l'ouvrier au contraire, on comprend que le travail, même le plus aisé, lui devienne à la longue une fatigue intolérable; et si cela est vrai pour un adulte en possession de toute sa force, cela est plus évident mille fois pour un pauvre enfant dont l'esprit et le corps ne peuvent, sans un véritable danger, se soumettre à cette longue contrainte. Seulement on ne sent cela qu'à la condition d'y penser. Il faut réfléchir pour comprendre le malheur d'un enfant occupé dans une belle salle à rattacher des fils qui se cassent, mais occupé trop longtemps à ce travail si facile. Si au contraire l'atelier est sombre, encombré de matières

puantes, infecté de miasmes et de débris graisseux mêlés à l'air respirable, et si un enfant y est retenu pendant douze ou treize heures, portant de lourds fardeaux, battant le coton ou la laine de ses bras débiles, il devient un objet de compassion pour les moins attentifs et les moins pitoyables. C'est ainsi qu'au commencement du siècle l'aspect même des ateliers plaidait la cause des jeunes apprentis, et venait merveilleusement en aide à l'éloquence de sir Robert Peel.

Cependant il fallut du temps pour préparer l'esprit public. Les docteurs Athin et Perceval avaient jeté le premier cri d'alarme dès 1796, et ce n'est qu'en 1802 que sir Robert Peel proposa et fit adopter le bill « pour conserver le moral et la santé des jeunes travailleurs employés dans les moulins de coton et de laine. » Ce bill contenait trois dispositions principales : premièrement, il interdisait aux enfans le travail de nuit (de neuf heures du soir à six heures du matin); en second lieu, il limitait la journée des enfans à douze heures; enfin, sur ces douze heures, il prélevait chaque jour un temps suffisant pour l'instruction élémentaire. Les fabricans ne réclamèrent pas, parce qu'ils se réservaient de ne pas obéir. La loi, mal conçue, leur offrait mille échappatoires. Elle confiait aux juges de paix la poursuite des infractions : ils l'étaient presque tous. Elle ne parlait que des jeunes apprentis : on en fut quitte pour ne plus passer de contrats d'apprentissage. Les apprentis, s'ils en avaient conservé, n'auraient travaillé que douze heures; ils se contentaient d'engager des enfans comme ouvriers auxiliaires, et les faisaient travailler tant qu'ils voulaient, sans manquer au texte de la loi et sans se préoccuper d'en violer l'esprit. Il s'introduisit même un abus nouveau, qui tourna en aggravation la loi protectrice de 1802. La présence ou le voisinage des parens gênait les fabricans dans cette exploitation meurtrière de l'enfance. Du moment qu'il ne fut plus question d'apprentissage ni de contrats réguliers, ils allèrent chercher des enfans au loin. Les *overseers* des paroisses leur fournirent, par troupeaux, des enfans abandonnés. On ose à peine dire que les patrons, débarrassés de toute surveillance, abusèrent cruellement de cette liberté, et que les *overseers*, outre le bénéfice actuel, ne redoutaient pas un accroissement de mortalité qui déchargeait d'autant le trésor paroissial. Sir Robert, voyant son œuvre compromise, demanda en 1815 le remplacement du mot « apprentis » par celui d'enfans, *children*. Le bill ne fut pas voté, mais le parlement ordonna une enquête qui fut le signal d'un mouvement d'opinion très considérable.

L'enquête dura jusqu'en 1819. Dans le cours de la discussion, on entendit l'évêque de Chester déclarer à la chambre des lords que l'excès de travail ne compromettait pas seulement les forces et les

facultés des jeunes créatures épuisées ainsi, mais jusqu'à leur vie même. Le parlement supprima, comme le voulait sir Robert Peel, le mot d'apprentis, et le remplaça par un terme plus général : réforme utile, mais comparativement peu importante, puisque la loi manquait de sanction et de précision. La durée du travail restait fixée à douze heures par jour pour tous les enfans au-dessous de seize ans, durée évidemment excessive, et ce qui prouve bien quelle était l'énormité du mal, c'est qu'une telle loi put être regardée comme un bienfait par les intéressés, et fut très mal obéie par les patrons. Wilberforce demanda en vain une journée plus courte pour les enfans au-dessous de treize ans. Il y a tant de différence entre un enfant de huit à neuf ans et un adolescent de quinze à seize ans, que la chambre aurait dû en être frappée; mais sir Robert Peel lui-même s'en tenait à la journée de douze heures, et ne voulait pas entendre parler d'une réduction nouvelle. Sa philanthropie s'arrêtait à cette limite. Lorsqu'en 1825 Hobhouse revint à la thèse de Wilberforce, ce fut sir Robert, l'auteur du bill de 1802, qui, secondé par son fils, alors ministre, s'opposa de toutes ses forces à une mesure qu'il traitait d'inutile pour les enfans et de désastreuse pour l'industrie. Hobhouse obtint cependant une diminution de trois heures sur le travail du samedi, résultat insuffisant, mais qui pouvait passer pour une victoire après de telles résistances, parce que la fameuse limite de douze heures, opiniâtrément maintenue en 1802 et 1819, était enfin entamée. Depuis cette époque, le travail fut limité en fait à onze heures et demie par jour.

Le principe de Wilberforce, la distinction des enfans et des adolescens, triompha l'année même de sa mort, en 1833. Le ministère de lord Grey fit voter la même année l'abolition de l'esclavage, œuvre principale du grand philanthrope, qui semblait avoir attendu, pour mourir, que sa tâche fût accomplie. Un député qui ne fut pas réélu, M. Saddler, avait proposé le bill en 1832. Lord Ashley le reprit après les élections, provoqua une enquête, soutint la discussion avec énergie, et l'emporta enfin de haute lutte en 1833, aux applaudissemens de tous les amis de l'humanité. Les pétitions adressées à la chambre des communes en février et mars 1832 ne portaient pas moins de 60,000 signatures.

Le bill de 1833, comme celui de 1802, proclame les deux grands principes de la limitation des heures de travail et de l'instruction obligatoire. Il est supérieur à la législation de 1802 et à celle de 1819 par une réduction considérable de la durée du travail, par la distinction, établie pour la première fois et définitivement conquise, des enfans et des adolescens, et par la création d'un corps d'inspecteurs salariés qui donne enfin à la loi une sanction efficace. Le

travail est restreint à huit heures par jour pour les enfans de neuf à treize ans, et à onze heures et demie par jour pour les adolescens de treize à dix-huit ans et pour les femmes. Les femmes n'avaient pas été comprises dans les bills antérieurs, qui en outre ne protégeaient les adolescens que jusqu'à l'âge de seize ans. D'après le bill de 1833, nul enfant ne peut être reçu le lundi à la fabrique, s'il ne rapporte un certificat constatant qu'il a suivi l'école deux heures par jour pendant les six jours de la semaine précédente. Quatre inspecteurs-généraux, ayant sous leurs ordres des sous-inspecteurs, sont chargés de veiller à l'exécution de la loi, et adressent chaque année au parlement des rapports détaillés qui reçoivent la publicité la plus étendue. Cette publicité était dès lors considérée comme un puissant moyen d'action; mais le gouvernement ne s'en tint pas là. Averti par la longue impuissance des législations antérieures, il tint fermement la main à l'exécution de la loi nouvelle, et ne fit pas moins de deux mille procès en trois ans. Il pouvait désormais compter sur l'opinion publique, stimulée par les rapports annuels des inspecteurs-généraux. La lumière ne tarda pas à se faire, même dans les esprits les plus rebelles : il fut officiellement constaté que, depuis la réduction du travail des enfans, des adolescens et des femmes, l'industrie anglaise avait augmenté sa production et diminué le prix de ses produits. On en vint à se demander si cette limitation à huit heures n'était pas encore excessive, si le travail, réduit à la demi-journée au lieu du tiers de journée, ou en d'autres termes à six heures et demie au lieu de huit heures, ne compenserait pas par la qualité ce qu'il perdrait en étendue. Enfin, dans la séance de la chambre des communes du 28 février 1843, le secrétaire d'état sir James Graham, chargé de présenter la loi sur l'enseignement des classes laborieuses, prononça ces paroles mémorables, qui sont comme le résumé de toute la question : « Dans ma conviction, dit-il, si des enfans au-dessous de treize ans, après avoir travaillé huit heures dans un jour, sont envoyés à l'école, épuisés déjà par la fatigue, sans avoir pu jouir d'aucun repos, d'aucune récréation, il est impossible d'espérer qu'ils puissent retirer beaucoup d'avantages d'aucun système d'éducation, même du meilleur qu'on pourrait leur procurer. C'est en conséquence mon intention de proposer que les enfans depuis l'âge de huit ans jusqu'à l'âge de treize ans, employés dans les manufactures, ne travailleront pas plus de six heures et demie par jour. S'ils travaillent le soir, ils ne travailleront pas le matin, et s'ils travaillent le matin, ils ne travailleront pas le soir. Par ce moyen, chaque jour, soit avant, soit après midi, les enfans passeront au moins trois heures à l'école. J'ai toute raison de penser, je suis certain que les fabricans, désireux de coopérer cordia-

lement avec le législateur, afin de perfectionner l'éducation de la jeunesse au sein de notre nation, accepteront avec joie toute mesure nécessaire pour atteindre un but dont l'importance est capitale. » La loi fut votée le 15 mars 1844. Elle réduisit le travail des enfans au-dessous de treize ans à six heures et demie par jour au lieu de huit heures; en même temps elle leur imposa trois heures d'école par jour au lieu de deux heures, dont la loi de 1833 se contentait, et put leur permettre, à la suite de ces réformes, d'entrer à huit ans dans les ateliers, qui jusque-là ne leur étaient ouverts qu'à partir de neuf ans.

Tel est le régime appliqué depuis dix ans en Angleterre, et qui n'a pas jusqu'ici amené la ruine de nos voisins. Nous pourrions aussi, pour montrer qu'on gagne toujours à tenir compte de l'étendue des forces humaines et que la qualité peut aisément compenser la durée, tirer un argument du bill de 1847, qui limite à dix heures le travail même des adultes; mais nous ne voulons parler que des enfans, sans entrer dans la question, fort différente à beaucoup d'égards, de la limitation du travail des adultes. On nous permettra seulement de rappeler à cette occasion qu'en 1829 les hommes d'état les plus éminens de l'Angleterre affirmaient que la prospérité industrielle de la nation serait compromise, si on réduisait à moins de douze heures, non pas le travail des femmes comme en 1844, ou celui des adultes, comme en 1847, mais celui des adolescens : tant les idées simples et justes ont de peine à faire leur chemin!

Maintenant, après avoir rappelé qu'en Prusse, depuis la loi de 1839, les enfans ne sont pas admis dans les manufactures avant l'âge de neuf ans, que le travail des adolescens y est réduit à soixante heures par semaine, et que l'Autriche et la confédération germanique sont également entrées dans la voie de la réglementation, nous allons indiquer rapidement ce qui a été fait en France, et il nous sera trop aisé de montrer les lacunes et les vices de la législation actuelle.

Dans ses *nouveaux Principes d'économie politique*, publiés en 1819, Sismondi va bien plus loin que Wilberforce, lord Ashley et sir James Graham. Partant de cet axiome « que les ouvriers donnent, en retour du salaire qui leur est alloué, tout ce qu'ils peuvent donner de travail sans dépérir, » il établit que le salaire des enfans est pris sur celui du père et n'augmente pas d'une obole le revenu total de la famille. « C'est donc sans profit pour la nation, dit-il, que les enfans des pauvres ont été privés du seul bonheur de leur vie, la jouissance de l'âge où les forces de leur corps et de leur esprit se développaient dans la gaîté et la liberté. C'est sans profit pour la

richesse ou l'industrie qu'on les a fait entrer, dès six ou huit ans, dans ces moulins de coton, où ils travaillent douze ou quatorze heures au milieu d'une atmosphère constamment chargée de poils et de poussière, et où ils périssent successivement de consomption avant d'avoir atteint vingt ans. On aurait honte de calculer la somme qui pourrait mériter le sacrifice de tant de victimes humaines; mais ce crime journalier se commet gratuitement (1). »

Bien des années s'écoulèrent, pendant lesquelles les abus ne firent que s'aggraver, sans que le gouvernement songeât à intervenir. L'opinion même était muette. On ignorait, à deux pas des fabriques, ce qui s'y passait. C'est seulement en 1827 que deux hommes dont le nom doit être conservé, le docteur Gerspach, de Thann, et M. Jean-Jacques Bourcart, de Mulhouse, appelèrent de nouveau l'attention sur cette question capitale, M. Gerspach par une thèse soutenue devant la faculté de médecine de Paris, M. Bourcart en provoquant, au sein de la Société industrielle de Mulhouse, une discussion approfondie sur la situation des enfans dans les fabriques de coton et surtout dans les filatures. Tout se borna pendant longtemps à des efforts isolés; les passions politiques absorbaient l'activité du pays. L'enquête de 1832 en Angleterre et la loi qui en fut la conséquence n'eurent pas le pouvoir de nous arracher à cette indifférence cruelle. La Société industrielle de Mulhouse demeura seule sur la brèche et continua courageusement à étudier les faits, à en chercher le remède, à provoquer l'intervention de la loi. Elle fit école autour d'elle. Le conseil-général du département, la chambre de commerce élevèrent la voix à leur tour, et supplièrent le gouvernement d'intervenir. La Société industrielle prit l'initiative d'une pétition adressée aux deux chambres et aux ministres de l'intérieur, de l'instruction publique et du commerce. Une commission nommée dans son sein se mit à l'œuvre avec ardeur, et vit bientôt les documens s'accumuler dans ses dossiers. Le rapport fut lu à l'assemblée générale du 31 mai 1837 par le docteur Penot, qui vient encore d'attacher son nom à la création des bibliothèques communales. Nous aimons à signaler ces efforts d'une ville industrielle, à nommer ces fabricans qui demandent une réduction de travail pour leurs ouvriers avec autant de zèle que d'autres en mettraient pour solliciter un privilége. Nous y trouvons une preuve de la possibilité de la réforme au point de vue économique, et nous y admirons surtout cette sollicitude fraternelle qui unissait déjà à Mulhouse les patrons et les ouvriers, et qui a contribué si puissamment à la prospérité de la ville.

(1) Tome Ier, p. 353.

Presque en même temps M. Villermé prononçait devant l'Académie des sciences morales et politiques, dont il était membre, un discours *sur la durée trop longue du travail des enfans dans les filatures de coton*, et l'Académie le chargeait de faire lui-même une enquête, dont il publia plus tard les résultats dans un fécond et salutaire ouvrage. Cette année 1837 fut le terme du long oubli où le pays s'était abandonné malgré les protestations de Sismondi, du docteur Gerspach, de M. Bourcart, et les efforts persévérans de la Société industrielle de Mulhouse. Le ministre du commerce, par une circulaire du 31 juillet 1837, s'adressa aux chambres de commerce, aux chambres consultatives et aux conseils de prud'hommes. Il se trouva que tout le monde était prêt; les documens affluèrent et ne laissèrent aucun doute sur la gravité du mal. Le ministre posa aussitôt une série de questions que nous allons reproduire, avec l'analyse des réponses qu'elles reçurent, puisque c'est le commencement d'une enquête qui, nous l'espérons bien, n'est pas terminée.

Première question. — Depuis quel âge les enfans seront-ils reçus dans les fabriques? — Cette question suppose qu'ils y seront reçus, et qu'ils n'y seront reçus qu'à un âge déterminé par la loi. Toutes les réponses sont unanimes sur ces deux points fondamentaux. Elles hésitent, pour la fixation de l'âge, entre neuf et dix ans; la majorité se prononce pour neuf ans.

Seconde question. — La durée du travail sera-t-elle graduée suivant l'âge? — Les réponses sont très divergentes. Ce qu'on y voit surnager, c'est d'abord l'interdiction rigoureuse de tout travail du dimanche, ensuite la distinction entre les enfans et les adolescens, proposée d'abord en Angleterre par Wilberforce et introduite dans le bill de 1833. On comprend en effet qu'il deviendrait difficile de régler le travail des ateliers, si la tâche des apprentis variait sans cesse avec leur âge; mais cette distinction unique entre les enfans et les adolescens est à la fois pratique et nécessaire. Il est évidemment impossible de traiter un enfant de huit ans comme un adolescent de quatorze.

Troisième question. — Les forces physiques des enfans devront-elles être en rapport avec l'âge, et leur constitution reconnue bonne et capable de supporter les fatigues de l'atelier? — Quelques conseils, en petit nombre, demandent que l'enfant ne soit reçu qu'avec un certificat de médecin; la plupart s'en réfèrent à l'intérêt du patron, qui n'acceptera pas un enfant faible ou maladif.

Quatrième question. — A quel âge l'enfant pourra-t-il s'engager par lui ou par ses parens et tuteur? — A quinze ans.

Cinquième question. — Les veillées seront-elles interdites aux enfans et aux adolescens? — Quatre conseils seulement, Lyon,

Amiens, Reims et Boulogne, veulent les interdire sans réserve aux adolescens. Tous les conseils sont unanimes pour les interdire aux enfans dans le triple intérêt de la santé, de la moralité et de l'industrie. On demande seulement que par exception, pour un temps très limité et dans le cas de nécessité démontrée, les veillées puissent être permises aux adolescens âgés de plus de quinze ans. Cette restriction au principe est regrettable; nous verrons qu'elle finit par passer dans la loi française, tandis qu'en Angleterre l'interdiction du travail de nuit pour les enfans et les adolescens est absolue.

Sixième question. — Les enfans seront-ils astreints à suivre les écoles? — Sur cette question comme sur la précédente, l'affirmation est unanime. Un seul conseil de prud'hommes et deux chambres de commerce avaient demandé que l'école ne fût pas obligatoire. Les prud'hommes de Lille au contraire déclarent que la loi sera comme non avenue, si des mesures coercitives ne sont pas ordonnées pour la fréquentation des écoles. Quelques conseils sont d'avis que l'enfant de neuf ans ne puisse être admis dans la fabrique qu'en prouvant qu'il sait déjà lire et écrire; tous pensent que quand même il saurait lire il doit continuer à suivre les écoles au moins une heure ou deux heures par jour, jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de treize ans.

L'ouvrage de M. Villermé, qui parut en 1840, fut comme le résumé de cette solennelle enquête. Jamais il n'y eut d'observation plus exacte, d'esprit plus modéré, ni de faits plus accablans. M. Villermé établit qu'on employait dans les ateliers des enfans de sept ans et même de six ans, que les ouvriers étaient retenus dans certaines filatures jusqu'à dix-sept heures par jour, ce qui, en défalquant une demi-heure pour le déjeuner et une heure pour le dîner, laissait quinze heures et demie de travail effectif. Ces quinze heures et demie effrayaient à bon droit M. Villermé, qui, à la fois médecin et psychologue, connaissait les effets d'une fatigue trop prolongée sur le corps et sur l'esprit. Il lui échappe à ce sujet une réflexion poignante. « La journée des forçats n'est que de douze heures, dit-il, et elle est réduite à dix par le temps des repas. » Le sort des enfans l'intéresse plus que celui des adultes, et, pour le dire en passant, il n'a cessé jusqu'à ses derniers jours de dresser des tableaux de mortalité dont on finira bien par tenir compte, et qui finiront aussi par obliger la société à limiter à six heures par jour le travail des enfans (1). Il montra cette multitude d'enfans maigres, hâves, couverts de haillons, qui se rendent pieds nus à la fabrique,

(1) *Tableau physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie,* par M. Villermé, t. II, p. 87 et suivantes.

par la pluie et la boue, portant à la main, et, quand il pleut, sous leur vêtement, devenu imperméable par l'huile des métiers tombée sur eux, le morceau de pain qui doit les nourrir jusqu'à leur retour... Il les peignit énervés, pâles, lents dans leurs mouvemens, tranquilles dans leurs jeux, et compara, non sans une poignante éloquence, leur extérieur de misère, de souffrance, d'abattement, avec le teint fleuri, l'embonpoint, la pétulance et tous les signes d'une brillante santé qu'on remarque chez les enfans du même âge, chaque fois que l'on quitte un lieu de manufactures pour entrer dans un canton agricole.

L'enfantement de la loi de 1841 fut très laborieux. Le ministre du commerce porta le 11 janvier 1840 à la chambre des pairs un projet de loi qui avait pour but de donner au gouvernement le droit de protéger par des ordonnances les enfans travaillant dans les manufactures. La chambre crut qu'il fallait mettre la protection et le règlement dans la loi même, et vota le 19 mars une loi très incomplète, très insuffisante, mais qui lui fait le plus grand honneur, parce qu'elle pose les vrais principes sur la matière, et rend par conséquent possibles toutes les améliorations ultérieures. Cette même loi, amendée par la chambre des députés, fut rapportée le 12 janvier 1841 à la chambre des pairs par M. Cunin-Gridaine, ministre du commerce. « La voilà, dit-il, telle au fond que vous l'avez adoptée; la chambre élective n'y a guère fait que des améliorations dans la forme. » M. Cunin-Gridaine déclarait d'ailleurs que le gouvernement avait mis le temps à profit pour continuer son enquête en France et à l'étranger, et que tous les témoignages concluaient en faveur des mesures proposées. La chambre des pairs renvoya la loi à la commission qui l'avait examinée, ou plutôt créée, l'année précédente, et qui se composait de MM. Victor Cousin, Charles Dupin, de Gasparin, de Gérando, de Louvois, Rossi et de Tascher. Les noms des commissaires doivent être cités tant à cause de l'autorité qu'ils donnent à la loi émanée en grande partie de leur initiative que par un juste sentiment de reconnaissance pour un grand service rendu à l'humanité, et, nous en avons la ferme conviction, à l'industrie elle-même. Le rapport de M. le baron Dupin peut être aujourd'hui encore étudié et médité avec fruit. Sur 106 avis motivés des chambres de commerce et des conseils de prud'hommes que le gouvernement avait fait imprimer, 10 seulement lui étaient contraires. La chambre fut presque unanime : il ne se trouva que 2 boules noires sur un total de 106 votans.

La loi du 22 mars 1841 embrasse plus d'établissemens que le bill de 1833. Elle ne se borne pas, comme la loi anglaise, aux moulins de coton et de laine; elle s'étend à tous les ateliers composés de

vingt ouvriers travaillant en commun. Un membre de la commission, M. de Gérando, voulait même aller plus loin, car il déclara dans le cours de la discussion que les petits ateliers, dits ateliers domestiques, étaient le théâtre des plus grands abus. La chambre fut arrêtée par la crainte de rendre la loi impuissante dans un grand nombre de cas, et par un respect peut-être mal entendu de l'autorité paternelle.

Si la loi française étend le système de la protection à un plus grand nombre d'établissemens que la loi anglaise, en revanche la protection qu'elle accorde est moins efficace. Elle permet l'entrée des enfans dans les manufactures à huit ans; la loi anglaise, celle du moins de 1833, ne la permettait qu'à neuf ans. En France, un enfant passait à douze ans dans la classe des adolescens, et à treize ans seulement en Angleterre. La protection légale cessait chez nous dès que le jeune travailleur avait atteint seize ans; elle le suivait, chez nos voisins, jusqu'à dix-huit. Les enfans, dans les deux pays, devaient chaque jour huit heures de travail; mais les adolescens ne devaient que soixante-neuf heures par semaine en Angleterre, et en France soixante-douze. Enfin le travail de nuit, quoique interdit chez nous, était encore possible dans certains cas très rares, tandis qu'en Angleterre l'interdiction était rigoureuse et absolue.

On le voit, la loi de 1841 n'était pas à beaucoup près aussi radicale que le bill de 1833, et ceux qui la regardent comme une entrave imposée à l'industrie doivent convenir au moins que nos voisins portent des chaînes plus pesantes que les nôtres. L'argument qui revint plus d'une fois dans la discussion, surtout à la chambre des députés, et qui consiste à dire que nous priver du travail des enfans, c'est renchérir notre main-d'œuvre et rendre la concurrence plus difficile à soutenir contre les manufactures anglaises, tombe évidemment devant cette considération, que depuis 1833 les enfans n'entrent qu'à neuf ans et ne travaillent que huit heures dans les manufactures anglaises, que depuis 1844 ils y entrent à huit ans, mais en y travaillant seulement six heures et demie par jour, et que depuis la même époque le travail des adolescens, comme celui des femmes, a été réduit à onze heures. Ce sont donc les Anglais qui pourraient se plaindre d'être entravés par la loi de leur pays, et ils s'en sont plaints en effet pendant les premières années. Aujourd'hui ils obéissent à la loi, non-seulement parce qu'elle est la loi, mais parce qu'elle est une loi juste. Il est triste d'avoir à constater que la nôtre a été presque constamment éludée, et qu'elle est passée dans quelques centres industriels à l'état de lettre morte.

Rien n'énerve plus un pays que d'avoir des lois et de leur désobéir. Le principal défaut de la loi de 1841 était de manquer de

sanction. Elle édictait des peines, mais elle confiait à des commissions libres, nommées par les préfets, l'importante mission de surveiller les ateliers et de poursuivre la répression des délits. C'était pour ainsi dire renoncer à la partie pénale de la loi, et conséquemment à la loi elle-même. Les commissaires étaient incompétens, si on les choisissait en dehors de l'industrie, et hostiles dans le cas contraire; ils remplissaient languissamment des fonctions non salariées, qui entraînaient à leur suite des conflits et quelquefois des inconvéniens plus graves. Ils manquaient de moyens de contrôle; on les trompait sur l'âge des enfans, sur la durée du travail; on produisait de faux certificats; on se soustrayait à la loi en renvoyant momentanément un ouvrier, pour réduire pendant l'inspection le nombre total à dix-neuf. En un mot, on s'était accoutumé à regarder la loi de 1841 comme une tentative de philanthropie peu éclairée, essentiellement nuisible à l'industrie française, et tandis que les auteurs de cette loi cherchaient les moyens de la rendre plus protectrice et plus efficace, d'autres influences, agissant sur le ministre en sens inverse, le déterminèrent à présenter en 1847 un projet qui était l'abandon de tous les principes.

Il ne s'agissait de rien moins que d'imposer aux enfans comme aux adolescens une journée de douze heures; mais comme on ne pouvait proposer sans compensation un projet de loi qui, à vrai dire, était purement et simplement l'annulation de la loi de 1841 et le retour à tous les abus qu'elle avait eu pour objet de prévenir, on promettait en même temps de reculer jusqu'à dix ans l'admission des enfans dans les manufactures. Les prétextes ne manquèrent pas pour glorifier cette nouvelle combinaison. Les enfans de huit à dix ans devinrent tout à coup trop débiles pour entrer dans les ateliers; l'humanité ne pouvait consentir à cette exploitation de l'enfance. Non-seulement la liberté qu'on allait leur rendre leur donnerait plus de bonheur et de santé, mais la grande cause de l'instruction du peuple était gagnée par ce seul article de loi. Ces deux années seraient sans nul doute passées à l'école, en sorte qu'en entrant dans les fabriques tous les apprentis sauraient au moins lire et écrire. Quant aux enfans de dix à douze ans, qu'on assimilait aux adolescens pour la durée du travail, on ne leur demandait après tout qu'une prolongation de quatre heures par jour, une misère! et c'était, à le bien prendre, dans leur propre intérêt, pour leur épargner chaque jour quatre heures de solitude et de vagabondage. Cette mesure d'ailleurs, en égalant la journée des enfans à celle des adultes, rendrait la vie aux manufactures. Par quelle aberration d'esprit avait-on pu en 1841 limiter le travail du rattacheur aux deux tiers de la journée du fileur, quand on

savait que le fileur ne pouvait se passer de la présence du rattacheur? On avait cru, par le système impraticable des relais d'enfans, concilier les intérêts de l'humanité et ceux de l'industrie; mais dans le fait on avait sacrifié l'industrie. Voilà ce que déclara le conseil-général des manufactures, consulté par le ministre, et ce que le ministre vint à son tour déclarer à la chambre en lui demandant de se déjuger à six ans de distance.

M. Charles Dupin, nommé de nouveau rapporteur, n'eut pas de peine à montrer le but réel qu'on poursuivait au moyen de ces vains prétextes : on voulait se débarrasser des entraves de la loi et faire travailler les enfans à discrétion. La prétendue concession de reculer l'âge d'admission jusqu'à dix ans ne lui en imposa point. Il établit facilement que le nombre des adolescens employés dans les fabriques était double de celui des enfans, et que parmi ces derniers on préférait partout les enfans de dix à douze ans. Ce sacrifice qu'on faisait sonner si haut était donc en réalité un leurre; la loi, si elle était votée, ne changerait rien sous ce rapport à ce qui se pratiquait déjà, et l'on se trouverait affranchi gratuitement de la limitation des heures de travail. Le projet ainsi démasqué, le rapporteur prit un à un tous les prétextes de l'exposé des motifs, et n'en laissa pas subsister un seul. Il convint qu'un enfant de huit ans ne pouvait pas travailler douze heures par jour, mais il affirma qu'il en pouvait travailler huit. Il se demanda d'où venait au gouvernement cette confiance dans l'intelligence et la tendresse des parens qui le portait à admettre sans hésiter que les enfans de huit à dix ans exclus des manufactures passeraient ces deux années à l'école. Une triste expérience devait au contraire l'avertir qu'ils les passeraient dans l'abandon. N'était-ce pas abuser que d'affecter une si grande sollicitude pour le délaissement des enfans de dix à douze ans pendant un tiers de journée, lorsqu'on livrait à eux-mêmes pendant la journée entière des enfans plus petits et qui par conséquent avaient besoin de plus de soins? Comment osait-on parler de l'instruction du peuple dans un projet de loi qui, en imposant douze heures de travail aux enfans dès l'âge de dix ans, leur rendait désormais impossible la fréquentation des écoles? Était-ce sérieusement qu'on venait soutenir que l'instruction reçue à neuf ans, arrêtée court au commencement de la dixième année, serait suffisante et durable? Il suffit d'entrer dans une école primaire pour savoir où en sont les enfans de dix ans. Ceux même qui ont suivi l'école jusqu'à treize ou quatorze ans ont bien vite fait d'oublier tout ce qu'ils y ont appris, s'ils n'ont aucune occasion de s'exercer; les tableaux du recensement et la statistique des mariages ne le prouvent que trop. Passant de là aux intérêts de l'industrie, le rapporteur démontrait par de

nombreux exemples empruntés à l'Angleterre que la limitation des heures de travail n'y avait point entravé l'essor de la fabrication. Au contraire, depuis cette limitation, l'industrie multipliait ses produits, et les livrait chaque jour à meilleur marché. Cependant en Angleterre la limitation comprenait, outre les enfans et les adolescens, les femmes et les filles de tout âge. Le travail, depuis 1844, y était limité à six heures et demie pour les enfans, et il s'agissait d'une population très inférieure à la nôtre et d'un nombre d'ateliers très supérieur. Quand même le raisonnement du ministre aurait été spécieux, que pouvait un raisonnement contre tant de faits, et des faits à la fois si concluans et si incontestables? Mais le raisonnement du ministre était faux de tous points. Il reposait sur cette allégation, évidemment inadmissible, que la loi de 1841 augmentait le prix de la main-d'œuvre. Avez-vous moins de travail d'enfans? disait le rapporteur. Le payez-vous davantage? Craignez-vous de manquer de bras? Chaque enfant travaille moins longtemps, mais il y a dans l'atelier le même travail d'enfans au même prix, et il est plus soutenu et plus avantageux pour le patron, parce que les enfans ne sont pas épuisés. Telle est la vérité, et le rapporteur ajoutait en propres termes qu'il était « inexact et dérisoire » de soutenir le contraire.

Le rapport de M. Charles Dupin ne fut pas seulement lumineux, il fut impitoyable. — La loi de 1841, disait-il, vous permettait d'augmenter la matière de la loi; elle vous enjoignait de compléter par des ordonnances les prescriptions législatives. Qu'avez-vous fait depuis six ans écoulés? Vous n'avez ni profité de vos droits ni rempli votre devoir. Vous venez à présent nous demander de renoncer à notre œuvre, quand l'Angleterre, la Prusse, l'Autriche, la confédération germanique, nous donnent des leçons d'humanité. Vous soutenez des doctrines que vous avez, il y a six ans à peine, réfutées, combattues. Vous accusez la loi de n'avoir pas réussi, comme elle le souhaitait, à concilier les intérêts de l'industrie et ceux de l'humanité, et c'est l'humanité que vous sacrifiez! — Ce dernier mot disait courageusement et cruellement la vérité. Voici d'ailleurs les traits principaux du nouveau projet apporté par la commission, et qu'elle substituait au projet de loi du ministre et à la loi de 1841.

Elle commençait par étendre à un plus grand nombre d'établissemens les prescriptions de la loi, d'accord en cela avec le gouvernement. L'article 1er de la loi de 1841 embrassait, outre les manufactures, usines et ateliers à moteur mécanique ou à feu continu, toute fabrique occupant plus de vingt ouvriers réunis en atelier. Ce chiffre de vingt ouvriers avait été mis là provisoirement pour ne pas créer de difficultés dans les commencemens à l'exécution de la loi, et

pour permettre au gouvernement d'aviser après expérience faite. Amis et ennemis du principe de la limitation réclamaient également la suppression de ce chiffre, les uns parce que les abus ne leur semblaient pas moins nombreux et moins graves dans les petits ateliers que dans les grands, et les autres parce qu'ils ne voulaient pas être assujettis à des restrictions dont les ateliers moins importans se trouvaient exonérés. La commission, pour ne pas descendre jusqu'aux ateliers de famille, avait adopté cette rédaction : « toute fabrique occupant plus de dix ouvriers, ou plus de cinq personnes (femmes, enfans, adolescens) soumises aux prescriptions de cette loi. » La commission maintenait l'âge d'admission (huit ans) et le travail de huit heures effectives pour les enfans de huit à douze ans; le travail des adolescens était réduit à onze heures effectives trois jours par semaine, et l'heure retranchée au travail devait être ce jour-là passée à l'école. Cette modification réduisait le travail des adolescens à soixante-neuf heures par semaine, comme en Angleterre. Le travail des filles et des femmes était pour la première fois réglementé et fixé à douze heures par jour. Enfin la commission, et c'était là peut-être la réforme capitale, parce qu'elle contenait l'avenir de la loi, adoptait le principe anglais de l'inspection salariée. Elle créait quatre inspecteurs-généraux, assistés chacun d'un inspecteur divisionnaire et de comités d'inspection locale, en exprimant le désir que le nombre des inspecteurs divisionnaires pût être prochainement porté à seize.

Le gouvernement, il faut le dire à son honneur, accepta le projet de la commission, qui allait être voté au moment de la révolution de février. On sait qu'un décret rendu le 2 mars 1848 réduisit la journée des adultes à onze heures pour les départemens et à dix heures pour Paris, et qu'une loi du 9 septembre 1848, rapportant ce décret, fixa uniformément la journée de travail pour tous les ouvriers à douze heures. La question de la limitation du travail est tout autre quand il s'agit des enfans et quand il s'agit des adultes. S'il en fallait une preuve, nous dirions que, durant la longue discussion à laquelle donna lieu l'abrogation du décret du 2 mars, le travail des enfans fut à peine mentionné. Un des orateurs qui combattirent le plus énergiquement le principe de la limitation pour les adultes, M. Besnard, déclara en termes formels qu'il l'acceptait pour les enfans. On peut néanmoins s'étonner que l'assemblée, en limitant à douze heures le travail des adultes, n'ait pas songé à réformer la loi de 1841, qui permet huit heures de travail pour les enfans de huit à douze ans, et qui, en limitant à douze heures le travail des adolescens âgés de moins de seize ans, a évidemment pour but de les empêcher de travailler autant que les hommes faits.

Tant de questions urgentes se présentaient alors à la fois, qu'une omission, même aussi fâcheuse, peut être excusée ou du moins expliquée. On revint en 1850 sur le travail des enfans. Le projet de loi élaboré trois ans auparavant par la commission de la chambre des pairs fut soumis d'abord à toutes les chambres consultatives, puis au conseil-général des manufactures, qui l'adopta après un débat où la question du libre échange, incidemment soulevée, jeta beaucoup d'animation. Qui n'aurait cru que la loi de 1833 allait être réformée? Il n'en fut rien. Le projet de loi adopté par le conseil-général des manufactures resta dans les cartons du ministère.

Il est bien regrettable qu'un projet sorti des délibérations d'une commission de la chambre des pairs, adopté à cette époque par le gouvernement du roi Louis-Philippe, accueilli depuis comme un progrès sérieux et important par toutes les chambres consultatives et par le conseil-général des manufactures, n'ait pas encore été jusqu'ici converti en loi de l'état. Ce retard inexplicable aura cependant pour l'avenir une conséquence heureuse, si le gouvernement, averti par l'exemple de l'Angleterre, consent à modifier le projet de 1847 en un seul point et à faire aujourd'hui ce qu'on eût dû faire le 9 septembre 1848, à réduire par exemple à une durée de six heures par jour le travail des enfans de huit à douze ans. « Si nous méritons un reproche, disait en 1847 le rapporteur de la chambre des pairs, ce n'est pas d'enlever trop de temps au travail et de ne pas assez tenir compte de l'intérêt des fabricans. Au contraire, si quelques personnes avaient le droit de se plaindre de nous, ce seraient les femmes, les filles et les enfans des ouvriers pour la timidité, la retenue que nous apportons à modérer leur travail. Voilà l'exacte vérité. »

Pourquoi persévérerait-on aujourd'hui dans cette timidité excessive? Les circonstances sont changées, les besoins accrus, l'expérience des pays voisins devenue définitive par une longue durée. La seule objection sérieuse qu'on eût pu faire à la loi de 1841 au nom de l'intérêt manufacturier venait de la complication introduite par les relais d'enfans. Impossible en effet d'engager les enfans pour un tiers de journée; il fallait donc les diviser en trois bandes, l'une travaillant huit heures de suite avec les mêmes fileurs dès l'ouverture des ateliers et partant quatre heures avant la fin du jour, — une autre ne venant à la fabrique que quatre heures après le travail commencé et restant sans désemparer jusqu'à la fermeture, — la troisième enfin donnant quatre heures au commencement et quatre heures à la fin de la journée, de sorte que chaque rattacheur de cette troisième bande travaillait le même jour avec deux fileurs différens. De là beaucoup de temps perdu, beau-

coup d'allées et de venues dans les ateliers, de nombreuses heures d'entrée et de sortie, des difficultés pour l'école, des rapports moins réguliers entre les ouvriers et les apprentis. Cette objection, fort grave, contre la loi actuelle tombe devant notre proposition, car, au lieu de trancher la difficulté, comme le ministre de 1847, en supprimant les relais, nous la tranchons en les régularisant. Que chaque enfant travaille seulement une demi-journée, en d'autres termes qu'il y ait un relais le matin et un relais le soir, et toutes les difficultés s'aplanissent. L'atelier retrouve sa tranquillité, et le service sa régularité. Le fileur n'est jamais sans un aide; il en change au milieu du jour, à l'heure du repas, ce qui n'entraîne aucune perte de temps, aucune complication. L'atelier s'ouvre et se ferme exactement comme s'il n'y avait pas d'enfans, ou que les enfans travaillassent aussi longtemps que les hommes. Les enfans peuvent travailler six heures par jour, et ils sont encore dispos pour l'école. L'école, de son côté, n'est plus troublée au beau milieu de la classe par l'arrivée d'une fournée d'apprentis. Les apprentis qui la fréquentent le matin ne sont pas ceux qui la fréquentent le soir. Il serait assurément fort aisé d'annexer aux écoles, pour les enfans de fabrique, un ouvroir à l'usage des filles, un atelier à l'usage des garçons, et pour les deux sexes un préau, une gymnastique. On soustrairait ainsi les enfans à la solitude, et on augmenterait leur bien-être pendant le quart de jour qu'ils ne doivent ni à la fabrique ni à l'école. Voilà ce qui serait à la fois humain et pratique. Au lieu de cela, nous n'avons qu'une législation insuffisante pour les enfans, gênante pour l'industrie, à la fois illusoire et contradictoire.

La loi sur le travail des enfans ne réglemente que les ateliers où plus de vingt ouvriers sont réunis, et le projet de loi, émané il y a dix-sept ans de l'un des grands corps de l'état, embrasse tous les ateliers composés de dix ouvriers ou employant cinq personnes, femmes, filles ou enfans, soumises à la limitation. La loi fixe le travail des adolescens à soixante-douze heures par semaine, et le projet de loi le réduit à soixante-neuf. La loi permet d'introduire les enfans dans les manufactures dès l'âge de huit ans, et le décret du 3 janvier 1813 défend de laisser descendre ou travailler dans les mines et minières les enfans au-dessous de dix ans. La loi de 1841 permet le travail de nuit dans certains cas et à certaines conditions aux enfans de plus de treize ans, et une autre loi, celle du 22 février 1851, sur les contrats d'apprentissage, l'interdit absolument à tous les enfans âgés de moins de seize ans. La loi de 1841 limite le travail à douze heures par jour pour les enfans de douze à seize ans, et la loi de 1851 le limite à dix heures par jour pour

les apprentis au-dessous de quatorze ans. La loi de 1841 limite le travail des adolescens à douze heures par jour, et la loi du 9 septembre 1848 fixe la même limite pour le travail de tous les ouvriers. Enfin nous apprenons à chaque instant que les ouvriers ont demandé une réduction des heures de travail et que les patrons y ont consenti, en sorte que, pour dernière anomalie, tandis qu'un grand nombre d'ateliers ne travaillent plus que onze heures ou même dix heures, nous laissons subsister la loi qui, pour favoriser les adolescens, limite la durée de leur travail à douze heures.

Il faut sortir au plus tôt de toutes ces complications, et de l'état d'infériorité où nous retient la loi de 1841, bonne à sa date, aujourd'hui arriérée, insuffisante. Où est la difficulté d'adopter, au moins pour les enfans de huit à douze ans, la limite de six heures par jour, ou plutôt la limite de demi-journée que nous proposons? Craint-on de manquer de bras en France, lorsque l'Angleterre n'en manque pas, dans les mêmes conditions de travail, avec moins de population et plus de fabriques? Aujourd'hui que la plupart des usines sont concentrées dans les villes, cette crainte ne saurait être sérieusement exprimée. Elle ne serait justifiée en aucune circonstance avec notre immense population rurale. Et s'il y a, comme il est impossible d'en douter, assez d'enfans pour fournir deux relais par jour à toutes les fabrications, n'est-il pas évident qu'on aura partout le même nombre de bras pendant le même temps et au même prix? Le fabricant a-t-il quelque intérêt mystérieux à faire travailler toute la journée le même enfant sur le même métier? Nous prétendons hautement que c'est tout le contraire, et que la limitation à six heures est dans l'intérêt du fabricant. Non-seulement les relais de six heures valent mieux pour le fabricant que ceux de huit à cause des mouvemens supprimés, de la complication évitée; mais ils valent mieux pour lui que le travail de douze heures, mieux que l'abrogation pure et simple de la loi. Et quand même il paierait pour six heures le salaire de huit, fardeau bien léger quand on songe au prix de la main-d'œuvre pour les ouvriers de huit ans, le sacrifice serait amplement compensé par la supériorité du travail. Ce n'est pas la présence de l'ouvrier que paie l'entrepreneur, c'est son travail, et pour que le travail soit bon, il faut qu'il soit mesuré selon les forces du travailleur. Lorsqu'un homme dépasse cette limite, il se fatigue en pure perte; il compromet sa santé, et l'entrepreneur n'y gagne rien. Cela est encore plus vrai pour l'enfant, dont l'esprit et la force musculaire se relâchent plus vite. Ce mot même de *relais*, employé pour désigner les bandes d'enfans qui travaillent successivement sur le même métier, suggère une comparaison dont l'application est frappante. Un cheval, à la

rigueur, peut courir douze lieues; mais on fait plus vite le même chemin en montant deux chevaux l'un après l'autre. La comparaison est peut-être humiliante, mais pour qui? Ce n'est pas assurément pour l'enfant.

Nous avons, grâce à Dieu, de l'amour-propre national, mais il faudrait avoir aussi un peu de prévoyance. Voilà nos soldats, dont nous sommes fiers ; cependant n'oublions pas que la taille diminue tous les ans, la santé aussi, et que le nombre des exemptions pour faiblesse ou infirmité va en augmentant. Nous avons un moyen assuré de déchoir de notre gloire militaire : c'est d'épuiser et de décimer les jeunes générations. Le recrutement des ateliers n'est pas moins compromis. Il faut 400,000 ouvriers aux fabriques de Paris seulement. Si nous voulons que toutes les fabriques françaises soutiennent vaillamment la concurrence étrangère, souvenons-nous que nous serons toujours battus pour la matière première et le combustible, et que tout notre espoir est dans la main-d'œuvre. Préparons d'avance des ouvriers forts et instruits. Un père de famille qui veut être aidé un jour et remplacé par son fils commence par le bien élever. Si ce n'est par tendresse, c'est par calcul. Huit heures de travail effectif à huit ans, cela ne fait guère moins de neuf heures d'atelier, et encore à la condition que la loi ne soit pas violée, cette loi de 1841 sans contrôle, sans inspection efficace. Quel temps reste-t-il pour l'école au bout de ces neuf heures ? Dans quel état l'enfant y arrive-t-il? Il y traîne son corps épuisé, mais où est l'esprit? L'esprit, abattu, alourdi, impuissant, entend sans écouter, et ne retient rien. Consultez les maîtres d'école : ils auront bien vite discerné l'enfant qui a donné six heures à l'atelier et celui qui en a donné huit. Cet écolier, qui ne l'est que de nom, une fois sorti de l'école, saura épeler et ne saura pas lire; il saura signer ou copier une lettre, et ne saura pas écrire. Le semblant d'éducation qu'il a reçue ne lui servira ni pour s'élever, s'il a de l'ambition et de la capacité naturelle, ni pour s'amuser, s'il ne demande à la lecture qu'un secours contre le cabaret. Vienne un chômage, une grève, une transformation d'industrie, il n'aura pas cette facilité de trouvér une nouvelle carrière qu'une bonne éducation peut seule donner. Son ignorance est un malheur pour lui et un danger pour la patrie. Il ne sera pas même un bon ouvrier, il n'aura pas cette compensation : le travail des manufactures ne développe qu'une habileté toute spéciale. Un serrurier se fera forgeron, un menuisier se fera rampiste; un fileur ne sait que conduire la *mull-jenny*, un tisseur n'a d'autre ressource que sa navette. Il ne lui reste pas même la dernière et la plus humble des ressources, la force corporelle. Le métier qu'il fait dès son bas âge le condamne à être débile toute sa

vie. En doutez-vous? Allez assister au tirage au sort dans une ville industrielle; ces enfans de vingt ans paraissent en avoir quinze. Interrogez le conseil de révision; vous apprendrez combien le contingent est difficile à former. Ne prenez pas même cette peine, tenez-vous à la porte des fabriques au moment de la sortie; vous verrez de vos yeux ce que deviennent en peu d'années les enfans enfermés huit heures par jour dès l'âge de huit ans. Ne vous suffit-il pas de connaître les résultats? Voulez-vous en pénétrer les causes? Entrez dans l'atelier, mais n'y entrez pas pour une heure; passez-y une journée, revenez le lendemain, faites-vous une idée de la durée et de la continuité du travail. Ce n'est pas tout, suivez l'enfant dans sa demeure, assistez à ses repas. Cet ouvrier de huit ans, qui a travaillé huit heures et passé ensuite deux heures et peut-être trois à l'école, est-il bien nourri? a-t-il au moins, pour parler plus clairement, une nourriture suffisamment réparatrice? A-t-il un bon lit? a-t-il même un lit? Si cette vie si dure ne lui assure pas dès à présent le bien-être, que pensera-t-il plus tard de la société? Et que deviendra-t-il au bout de dix ans, quand sa famille ne sera plus là pour le soutenir, si ses forces ont été épuisées, paralysées au moment où le corps grandit et se développe?

Hélas! que parlons-nous de force? C'est la vie elle-même qui est en péril. On ose à peine invoquer les tables de mortalité, dont le témoignage est accablant. Quel père de famille, quel patriote, quel homme de cœur pourrait se consoler de ces générations englouties ou atrophiées, de ces enfans condamnés à la fatigue dès le berceau, de l'instruction rendue impossible ou dérisoire, des familles désolées, de la dépravation précoce? Et cependant, pour guérir tant de maux, que faut-il? Il ne faut aucun sacrifice. Il suffit de vouloir.

JULES SIMON.

REVUE MUSICALE

LE THÉATRE-ITALIEN ET LE THÉATRE-LYRIQUE.

Le public de Madrid est comme ce premier président de la comédie, il n'entend pas qu'on le joue. Le répertoire désemparé de son théâtre italien le fatiguait; il trouvait les costumes fanés, les décors enfumés, les chanteurs toujours les mêmes, et voulait du neuf et du nouveau. On a beau être grand d'Espagne, aimer à payer cher son dilettantisme : encore faut-il en avoir pour son argent. Dès l'hiver dernier, les choses déjà commençaient à mal tourner : on se plaignait, on maugréait; mais voici que pendant l'été un habile voisin prend les devans, un théâtre non privilégié se met en frais, engage Tamberlick, Mongini, la Tedesco, donne *le Prophète* et *Robert le Diable*, si bien que lorsqu'au retour de la saison reparaît l'éternel *Rigoletto*, le public cette fois n'y tient plus, siffle à outrance, brise les banquettes. En France, à Paris surtout, de tels scandales, grâce à Dieu, n'arrivent guère; nous avons, comme on dit, la tête moins près du bonnet. Ce qu'on nous offre, nous le prenons d'humeur facile, sans enthousiasme peut-être, mais aussi sans colère ni rancune, en honnêtes gens qui savent que dans le calendrier tous les jours ne sont pas des fêtes, même ceux où le Théâtre-Italien ouvre ses portes par quelque représentation *solennelle* de *Rigoletto* avec Mme de Lagrange pour *prima donna* et M. Sarti pour ténor. Cela s'appelle inaugurer la saison musicale : très modeste inauguration qu'on ne saurait oublier trop vite! Le lendemain, ce fut *Lucrezia Borgia* avec Naudin, puis enfin *Lucia* avec Fraschini. Au bout de trois jours, on avait déjà mis en avant trois ténors. Est-ce d'une bonne administration d'éparpiller ainsi ses forces, d'en amoindrir l'action par l'influence d'un entourage sans autorité sur le public? Un chanteur tel que Fraschini vaut certes beaucoup par lui-même; toutefois on aurait tort de croire qu'il n'emprunte rien à l'intérêt collectif de la soirée. C'est cet intérêt qui

témoigne d'une véritable exécution musicale. Il n'y a pas que le ténor dans un opéra, et si notre attention, au lieu de se répandre sur toute l'étendue de la partition, se voit réduite par l'insuffisance de la troupe à ne considérer qu'un seul sujet, il en résultera pour ce sujet un grand dommage, car alors ses effets lui seront comptés, et tel moyen d'action où le ramène invinciblement la pente naturelle de son talent ne pourra plus se reproduire sans monotonie. Si jamais il exista un chanteur auquel ces conditions d'entourage soient indispensables, c'est à coup sûr Fraschini. Livré à lui seul, il perd le bénéfice de ses qualités en les prodiguant. Dès le milieu de la soirée, vous en avez tant que vous en avez trop. Et cependant quel admirable tempérament vocal, quelle émission et quelle amplitude! mais en revanche des traits qui ne varient point, rien de cherché, d'imprévu, presque de l'insouciance. *Io mi servo di certa idea che mi viene al'mente,* écrivait Raphaël au comte de Castiglione; ce n'est point d'une idée que Fraschini se sert, mais d'une certaine note qui lui vient au gosier, — le *la,* le *la bémol,* — toujours la même. Il fut un temps à Londres où Fraschini n'était connu que par son effet du finale de la *Lucia.* On l'appelait à cette époque le ténor de la *maledizzione.* Il maudissait bien et s'en tenait là. Depuis lors, je l'avoue, le champ de son activité dramatique s'est élargi, mais avec mesure, et s'il ne se contente plus de maudire, il est resté le beau diseur de quelques périodes magnifiques plutôt qu'il n'est devenu le grand chanteur d'un répertoire. Pour peu que vous aimiez l'*adagio,* Fraschini va vous charmer. Comptez d'avance qu'il n'en manquera point un seul, et qu'il serait homme à en mettre au besoin où il n'y en a pas. L'*adagio,* c'est son aspiration, son oasis; il le cherche partout, en caresse de loin l'approche, et quand une fois il le tient, s'étend dessus comme un lion :

A guisa di leo quando se posa.

J'en dirai autant de la Patti au point de vue de la bonne exécution des chefs-d'œuvre. C'est une délicieuse figure qui, à mon sens, n'a qu'un tort, celui d'attirer tout à elle. On serait assez mal venu, je suppose, de prétendre exiger d'un directeur de spectacle un dévouement exclusif, absolu aux œuvres du génie; l'amour de l'art se complique ici de l'idée de gagner beaucoup d'argent, et le culte ne vaut qu'à la condition de faire ses frais. Donc, si, avec l'aide d'un talent rare, exquis, introuvable, qu'on paie des prix insensés, on parvient à remplir la salle, le but de l'entreprise n'est-il pas atteint? A défaut d'ensemble, de troupe, à défaut d'une exécution normale et dans ses principaux points satisfaisante, vous avez un sujet, un seul, mais d'irrésistible attraction, une merveille! Que chaque mesure soit une *cabalette,* chaque groupe de notes un trille, chaque morceau une agréable ritournelle à fredonner, en voilà assez pour mettre en joie tout un public, et vous arrivez de la sorte à donner sur le Théâtre-Italien de Paris des représentations qui ressemblent à ces soirées étranges où Rachel, dans ses pérégrinations dramatiques, jouait la tragédie à elle toute seule, brû-

lant des plus nobles flammes pour des Bajazets de pacotille et déclarant ses ardeurs incestueuses à des Hippolytes innomés, lesquels s'estimaient fort heureux quand il leur arrivait de donner leur réplique sans provoquer une explosion de fou rire. Penser que l'autre soir on exécutait le *Don Juan* de Mozart devant une salle qui n'avait d'oreilles que pour Zerline! Et de dona Anna, de dona Elvire, il n'en sera donc plus question désormais? Hélas! si vous aviez entendu ce trio des masques, cet incomparable sextuor, l'air de don Ottavio, quel travestissement! quelle douloureuse humiliation infligée au chef-d'œuvre! « *Werther!* disait jadis à Goethe une belle dame française placée à côté de lui à table, chez le grand-duc de Saxe, *Werther!* mais attendez donc, monsieur, j'ai vu cette pièce aux Variétés, et je vous en fais mon compliment; j'ai beaucoup ri! » Pauvre Mozart! votre commandeur aussi l'autre soir a bien fait rire tout le monde; il chantait si faux, le cher homme, qu'on eût dit qu'il s'était enrhumé du cerveau à recevoir la rosée au clair de lune. Je me demande ce que de cette immortelle musique, lamentablement profanée de la sorte, doivent penser les générations nouvelles, qui n'ont connu ni la Sontag dans dona Anna, ni Lablache dans Leporello, ni Rubini dans Ottavio, ni la Malibran dans Zerline! Et ce nom de Zerline, je le ramène à dessein, non que j'aime le moins du monde à diminuer le présent par les souvenirs du passé, mais parce qu'il y a dans l'art comme ailleurs des vérités contre lesquelles l'engouement public ne saurait pourtant prévaloir. Oui, c'est une organisation d'élite, une perle musicale du plus bel orient que cette Adelina Patti. Santé, jeunesse, intelligence, tout rayonne, tout vibre au dieu soleil chez cette enfant prédestinée, qui serait incomplète, si la nature, après avoir tant fait pour elle, n'avait mis dans son âme, à côté des joies ineffables du succès, l'instinct de certaines tristesses, de certaines pitiés qu'elle raconte dans son élégie de *la Sonnambula*. De voix plus richement douée, plus juste, plus résistante en sa ductilité, plus capable de sentiment et de style, je n'en connais pas; pour être ce qu'elle est, la Patti n'a eu en quelque sorte qu'à se laisser naître et grandir. Tout ce qu'elle a d'exquis, de charmant, lui vient de la nature; ses défauts seuls sont une acquisition.

Comme ces oiseaux qui répètent instinctivement les airs qu'on leur serine, elle s'amuse, avec une audace que nul péril ne déconcerte, à reproduire par la voix des exercices de piano. De là ces éternels *staccati* dont elle pointe son chant, où, pour trouver enfin quatre notes liées, on donnerait souvent ce fameux louis d'or qu'offrait Grétry pour entendre une chanterelle. Il se peut que la Patti ait devant elle un avenir de grande artiste; disons mieux, tout porte à le croire. En attendant, et pour ce qui regarde l'heure actuelle, nous n'assistons encore qu'à l'épanouissement d'une organisation exceptionnelle. Enfant doué, enfant prodige! pour le reste, on verra plus tard! Elle joue comme elle chante, avec son premier mouvement. Elle a en elle son petit démon qui l'inspire, et naturellement les rôles qu'elle joue le mieux sont ceux qui, par la pétulance, l'entrain juvé-

nile, l'espièglerie, se rapportent davantage au caractère du lutin familier : la Rosine du *Barbier,* la Norina de *Don Pasquale,* l'Adina de *l'Elisir d'amore.* J'ai cité *la Sonnambula,* et j'y reviens, car c'est l'unique rôle de son répertoire où la corde sensible ait encore vraiment vibré. La Patti n'a donc, à tout prendre, fait autre chose jusqu'ici que se raconter elle-même au public, et c'est un trop joli roman que celui-là pour ne pas être goûté. Maintenant ce qui se dégagera de cette merveilleuse nature reste le secret de l'avenir. Nous avons les fleurs, attendons les fruits. Si la Patti tient les promesses qu'elle donne, si son talent est de ceux qui vont cherchant la grande voie, dans trois ou quatre ans nous la verrons aborder la période des créations *impersonnelles* et quitter cet emploi de *Dugazon* du Théâtre-Italien pour le vrai répertoire des cantatrices. La Grisi, elle aussi, chantait Norina, ce qui ne l'empêchait point de créer l'Elvire des *Puritains.* Nous avons vu la Frezzolini passer alternativement pendant des années de dona Anna à Marta, et la Malibran, qui fut la plus adorable Rosine, chantait Ninette et Desdemona. Physiquement, Mlle Patti n'est point mûre encore pour cet emploi; mais sa voix déjà le réclame, et ce serait manquer à la nature de cette voix souveraine que de la reléguer dans ce monde agréable et relativement secondaire des passions de *demi-caractère.* Et sans sortir de ce petit monde, peut-être n'aurait-on pas besoin de chercher beaucoup pour trouver plus d'une figure encore bien imparfaitement rendue par la *diva* mignonne, laquelle néglige trop de réfléchir aux diverses conditions des personnages qu'il s'agit de représenter. La Zerline de *Don Juan* par exemple n'est point la Rosine du *Barbier.* Si enfant gâté que l'on soit, il ne faut cependant pas toujours avoir l'air de chasser aux papillons et de courir ainsi l'école buissonnière à travers la musique de Mozart. C'est une très gentille et très coquette petite personne que la fiancée de Mazetto. Don Juan ne s'y trompe pas, et tout de suite fait parler ses sens. *Vorrei e non vorrei :* phrase adorable où se peint comme dans un miroir cette voluptueuse hésitation d'une vraie fille d'Ève que la curiosité plus encore que le désir attire vers l'inconnu. Elle ne veut pas, et pourtant elle reste, elle écoute et dès l'abord subit le charme de cet homme à qui la nature, en le faisant si beau, si fier, si grand seigneur, semble avoir donné des droits sur elle. Vous croiriez entendre le cri de l'oiseau qui bat de l'aile sous la fascination du serpent. Elle ne veut pas, et cependant elle cède à l'ivresse, permet à cet homme, que tantôt encore elle n'avait jamais vu, de lui serrer la taille, de chiffonner son corsage, et de propos en entreprise, la vanité venant en aide aux désirs émus, se laisse ainsi conduire, pendant la scène du bal, jusque sur le seuil de la perdition. Mais là s'arrête le délire, là se retourne le caractère. Zerline, en subissant l'outrage de don Juan, n'aurait en somme que ce qu'elle mérite; mais l'honnêteté de sa nature, au dernier moment, la protége et l'empêche d'être mise à mal. Plus forte que la voix des sens et de la coquetterie, la voix du cœur se réveille. Alors elle se souvient de Mazetto, court à lui, se mêle au groupe des victimes

vengeresses et redevient ce qu'elle fut, ce qu'elle sera jusqu'à la fin, une brave et simple villageoise dont un débauché peut surprendre l'imagination, mais que son instinct prémunit contre les entraînemens de la passion et saura toujours ramener à temps aux devoirs de la foi promise.

Les gens habitués à ne voir dans la musique autre chose qu'une combinaison de sons plus ou moins bien réussie estimeront que c'est pousser bien loin le commentaire. Ils auront tort. Je ne commente pas, je me borne à raconter ce personnage de Zerline tel que la Malibran l'interprétait. Il ne s'agit donc point ici d'un conte d'Hoffmann; mais de quelque part que la leçon vienne, Mlle Patti et ceux qui la conseillent perdraient beaucoup à la négliger. J'appellerai surtout l'attention de l'aimable cantatrice sur la grande scène du finale du premier acte, où peut-être un peu d'émotion dramatique ne nuirait pas. La situation a, ce semble, de quoi passionner une intelligence d'artiste. On croirait, à voir Mlle Patti, qu'elle ne s'en doute pas. De cette coulisse, d'où Zerline, après ce qui vient de se passer, devrait accourir éperdue, Mlle Patti s'élance en sautillant, comme l'oiseau de la tyrolienne de *Guillaume Tell*. De trouble, d'effarement, d'épouvante, et plus tard de colère et de menace, il n'en est point question. Même histoire pour le sublime sextuor, qu'elle dit en se jouant, comme une jeune personne tout heureuse et pimpante des applaudissemens et des bouquets dont le public idolâtre vient de lui faire honneur à propos de *vedrai, carino*. Deux airs qu'elle débite à ravir, son duo avec don Juan, au premier acte, qu'elle nuance avec une incomparable délicatesse d'expression, voilà pour la Patti tout ce que renferme ce rôle de Zerline, une des plus vivantes créations de Mozart. Elle ne compose pas, mais du moins elle chante, et avec quelle séduction, quelle bravoure, quelles inépuisables ressources de gosier! Comme elle sait faire que l'intérêt à l'instant se concentre sur le point où se fixe son activité! intérêt légitime sans doute, et que cependant je ne puis m'empêcher de déplorer, car il encourage l'administration à laisser aller un état de choses qui, pour peu qu'il se prolonge, amènera inévitablement la ruine du Théâtre-Italien. On va me dire qu'il ne se forme plus de sopranos, me demander où sont, pour qu'on se les procure, les Grisi, les Frezzolini du moment. Où elles sont, s'il en existe, je l'ignore; en tout cas, on ne les cherche guère, et ce délabrement général, cette incurie à propos des grands rôles, viennent de ce qu'on s'en remet à la Patti du soin de faire le succès et la recette de la soirée, et de jouer par exemple *Don Juan* à elle toute seule, comme ce rhapsode allemand dont on parle joue l'*Iliade*. Le public lui-même a bien aussi quelque chose à se reprocher. Vous le croiriez simplement dupe, il est complice. Comment supposer que, sans cette diversion d'intérêt produite par la personnalité la plus charmante, le public de Paris se laisserait, depuis le commencement de la saison, imposer Mme de Lagrange pour régner dans le haut emploi? Ébloui, aveuglé par les fusées et les soleils de ce talent prestigieux, pourquoi regarderait-il aux étoiles? Qui va s'occuper de l'air du temps pendant le feu

d'artifice? Pourvu que le bouquet soit beau, pourvu qu'il dure, qu'importe le reste? Et avec la Patti le bouquet dure toujours. Il était hier, il sera demain. N'est-ce point assez pour tenir en haleine notre dilettantisme? La curiosité, voilà tout ce qui nous attire, nous passionne; nous n'en voulons plus au bon accord, à l'harmonie de la troupe, mais à la rareté du sujet. Il me semble que je comprendrais autrement le Théâtre-Italien. J'y voudrais moins de monde et plus d'ensemble : cinq ou six sujets, mais excellens, une *prima donna* qui ne serait point Mme de Lagrange, deux ténors, qui seraient Fraschini et Naudin, mais ne quitteraient plus leur poste une fois la saison commencée. Je chercherais un baryton pour remplacer Delle-Sedie, dont un organe fatigué trahit décidément l'intelligence et le courage, et j'aurais un *basso cantante* qui permît à ce brave Scalese de ne point chanter Leporello.

Il va sans dire que dans un tel programme je conserverais la Patti, dont l'individualité, pour être moins isolée, ne perdrait rien de son rayonnement. Au lieu de promener mon public de Sarti en Baragli, de Sterbini en Antonucci, de cascade en cascade, je l'établirais commodément pour toute la saison sur ce coteau modéré de M. Sainte-Beuve, avec de beaux et bons chefs-d'œuvre en perspective, dont les représentations ne seraient pas incessamment troublées par des reprises du genre de celle de *Robert Devereux,* ou d'importuns débuts qui n'ont leur raison d'être que dans les vicissitudes d'un personnel toujours en train de réparer ses brèches, et d'autant moins complet qu'il est plus nombreux. Pourquoi n'essaierait-on pas d'un tel système? Il a pourtant assez bien réussi jadis à l'époque où ce simple groupe qu'on appelait le quatuor des *Puritains* suffisait à toutes les exigences du répertoire. C'étaient des artistes incomparables que ceux-là, qui en doute? mais en dehors de leurs qualités respectives, Rubini, Lablache, Tamburini, la Grisi possédaient des dons d'assimilation que les chanteurs contemporains ignorent ou dédaignent. Ils se connaissaient, se concertaient, allaient par bande. A la saison de Paris succédait la saison de Londres, et l'année se passait ainsi dans une constante communauté de relations musicales. Aujourd'hui chacun tire à soi : les emplois se dédoublent. Pour chanter la *Norma* et *Don Pasquale,* la *Lucia* et *la Sonnambula, les Puritains* et *l'Elisir d'amore,* il faut deux basses, deux ténors, deux sopranos. Être à la fois le pontife Orovèze et le charlatan Dulcamara dans la même semaine, c'était bon cela pour un Lablache! Autant en arrive avec le ténor. Il y a le ténor de force pour chanter Edgardo, le ténor de la *maledizzione,*—Fraschini,—et le ténor léger, Naudin, pour roucouler le sentimental au clair de lune; ce qui, le temps et la routine aidant, ne saurait manquer d'implanter au Théâtre-Italien l'habitude de certaines classifications grotesques en honneur au vieil Opéra-Comique français, et la variété l'emportant sur l'espèce, nous aurons tôt ou tard l'emploi des Fraschini, des Naudin, des Nicolini, des Patti, comme il y eut les Gavaudan, les Elleviou, les Martin et les Dugazon-*corset.* Ne rions point, car ce qui se passe est tout simplement

la décadence de l'art. Un chanteur qui ne chante qu'un rôle ou deux ne chante rien. Autant vaudrait parler d'un général qui ne saurait livrer bataille que sur son terrain de manœuvre. Et les directeurs, bien loin de réagir contre ce fractionnement, y poussent au contraire, l'encouragent. On administre à la fois deux théâtres, on a sous ses ordres des légions de ténors et de barytons qu'on avise à Madrid par le télégraphe du plan de campagne dressé d'avance à Paris. Et, comme si tant de tablature ne suffisait pas, à tous ces élémens disjoints, qui réclament à tue-tête la coordination, on imagine d'ajouter un corps de ballet! Était-ce par hasard qu'il s'agissait de donner une leçon de convenance à l'Académie impériale? L'occasion s'offrait la plus belle du monde, et vis-à-vis de l'Opéra il y avait certes quelque chose à faire. Quand on songe que voilà un théâtre doté d'une riche subvention, investi de priviléges, et qui, pour maintenir l'honneur des traditions, ne sait inventer rien de mieux que Mlle Fioretti et l'escadron volant qu'elle entraîne à sa suite, quand on voit l'Opéra annoncer comme une fête la *rentrée* de Mlle Fiocre, on se sent d'avance tout porté en faveur d'une entreprise quelconque ayant pour objet la chorégraphie; mais encore fallait-il que l'initiative eût un côté sérieux, car autant le public eût été charmé d'applaudir de nouveau sur la scène des Italiens un ou deux sujets de premier ordre, ailleurs maladroitement éconduits, la Ferraris, la Zina-Mérante, autant il devait se montrer froid et dédaigneux à l'endroit d'une velléité presque puérile. L'émulation avait certes beau jeu; cependant, pour faire plus mal que le voisin, ce n'était vraiment pas la peine de s'en mêler, et M. le directeur de l'Opéra va bien rire de voir qu'en fait de ballet quelqu'un a fini par trouver moyen de se loger à pire enseigne que lui.

J'entends de tous côtés beaucoup attaquer le Théâtre-Lyrique. Institué spécialement en vue des jeunes compositeurs, on lui reproche de ne donner que des traductions, de telle sorte qu'après avoir pris leur subvention aux Italiens, ce théâtre de proie en voudrait encore à leur répertoire : cas pendable! Un mot d'abord sur cette question des jeunes compositeurs, laquelle par malheur n'est point neuve. Rien assurément ne saurait plus émouvoir le cœur des honnêtes gens que cette lutte implacable, désespérée d'un musicien, d'un peintre, d'un poète avec certaines difficultés de la carrière. Ouvrir la main aux débutans, faciliter aux lauréats de ses écoles les moyens de se produire, c'est le devoir de tout gouvernement, et nous ne voyons pas qu'à cette tâche on ait jamais failli; mais cette sollicitude, si généreuse, si paternelle qu'elle soit, peut-elle, à titre égal, s'étendre sur tous, et le public, dernier juge en pareille expérience, ne viendra-t-il pas toujours, à point nommé, déconcerter par son arrêt les plans les plus sages? « L'Académie n'est pas un hôpital! » me répondait un jour un écrivain illustre à qui je recommandais un ouvrage à couronner en faisant valoir à ses yeux la position douloureuse de l'auteur : parole acerbe, mais vraie, et qu'on doit appliquer aux théâtres. Devant le public, il n'y a pas de jeunes compositeurs, il n'y a pas de misérables; il y a des musiciens

qui ont du talent et d'autres qui n'en ont pas. Pour les premiers, laissez-le faire, il saura toujours bien où les trouver; pour les seconds, c'est peine perdue que de s'occuper d'eux, il faut qu'ils meurent. De là l'inefficacité absolue de ces mesures administratives ayant pour but de susciter le mérite, efforts d'ailleurs trop honorables pour qu'on n'en tienne pas compte tout en en déplorant l'impuissance. Comme l'on demandait à Fontenelle mourant s'il souffrait, « non, répondit-il; mais j'éprouve une grande difficulté d'être. » Une difficulté, une impossibilité d'être, voilà la loi fatale de tous ces théâtres d'essai, qui, fondés sur cette idée très philanthropique de se vouer à l'élève des jeunes talens, seront tôt ou tard amenés, s'ils veulent vivre, à réclamer le concours de talens éprouvés. Prenons le Théâtre-Lyrique. En admettant qu'il profite aujourd'hui d'un certain droit que lui confère la liberté des théâtres, lui peut-on reprocher d'avoir menti au début à son principe? Nous ne le pensons pas. Il a au contraire ouvert ses portes à tous venans, et peut-être même outre-passé envers les noms nouveaux les exigences de l'hospitalité la plus libérale. *Neminem nominabo, genus significasse contentus;* mais combien en faudrait-il citer de ces inconnus de la veille et du lendemain avant de clore la litanie! Et parmi tant de noms, combien de grands succès obtenus? En dehors des chefs-d'œuvre traduits de Mozart et de Weber, trois ouvrages, *la Fanchonnette, la Reine Topaze* et *Faust,* trois ouvrages seuls font événement, et de ces trois partitions, l'une est signée d'un membre de l'Institut, la seconde de l'auteur des *Noces de Jeannette,* représentées à l'Opéra-Comique, et la troisième de l'auteur de *Sapho,* donnée à l'Opéra, d'où je conclus qu'il est médiocrement utile d'avoir des théâtres appliqués à cette destination, de former de jeunes compositeurs, attendu que le talent se forme partout, et que ces mêmes théâtres se ruineraient, s'il leur fallait exécuter leur contrat à la lettre.

Tout le monde écrit aujourd'hui, tout le monde compose; le niveau des études musicales s'est tellement élevé depuis vingt ans, que la plupart des instrumentistes qui peuplent les grands orchestres de Paris en remontreraient volontiers à ceux dont ils exécutent les ouvrages. Alphonse X, roi de Castille et de Léon, dit le Sage, prétendait que bien des choses dans la création n'en iraient que mieux, si Dieu avait pris la peine de le consulter. Je connais des clarinettes qui déplorent au fond de l'âme que Weber n'ait point recherché leur avis au sujet d'horribles dissonances qu'ils lui auraient évitées, et j'ai rencontré des violoncelles qui n'auraient pas demandé mieux que de donner à Beethoven plusieurs conseils, grâce auxquels il se fût épargné les *lourdes fautes d'harmonie* qu'on signale dans la symphonie en *ut mineur.* Cela s'appelle la loi de la liberté dans l'art, du progrès, je le veux bien, mais c'est aussi la loi du déclassement et de la confusion. Disons plus, ces stériles besoins de production qui travaillent toutes les cervelles, ces appétits où l'instinct génial n'a rien à voir, et qui vont se multipliant à mesure que se vulgarisent davantage les secrets de la science, le vrai devoir,

la vraie humanité seraient, non pas de les encourager, mais de les combattre. De quelque manière qu'on s'y prenne, on n'arrivera jamais à faire que dans les arts le droit au travail puisse exister. Ici tout est vocation, et la vocation n'a besoin de personne, car Dieu l'aide. Quant aux velléités honorables, à ces musiciens de bonne volonté dont la foule encombre les places, à quoi sert d'encourager leurs efforts alors que le public se refuse obstinément à s'occuper d'eux? Qu'on leur commande un acte, rien de mieux, que deux ou trois ans après la même expérience éphémère se renouvelle, passe encore; mais pense-t-on qu'avec de pareilles ressources un théâtre, fût-il quatre fois subventionné comme le Théâtre-Lyrique, puisse maintenir son existence? Qu'arrive-t-il? On s'adresse aux talens en crédit, on appelle à soi les hommes du dehors, M. Gounod, M. Félicien David, M. Victor Massé. Aussitôt les jeunes compositeurs ou leurs ayans-cause de crier à la trahison, au scandale! On emprunte à Mozart, à Weber leurs chefs-d'œuvre; mêmes clameurs, mêmes récriminations! Mais où sont-ils finalement, ces jeunes compositeurs de génie? comment s'appellent-ils? Qu'on les nomme. « Il n'y a au monde que deux places, disait le prince Metternich, la scène ou la loge. » Sur la scène, je ne les vois pas; qu'ils viennent donc à l'orchestre entendre *les Noces de Figaro, Oberon, Freyschütz, Orphée.* Cette leçon-là certes en vaut bien une autre, et c'est encore faire quelque chose pour eux que de leur mettre devant les yeux de tels modèles.

Usons donc des traductions, mais n'en abusons point : tenons-nous-en au dessus du panier, car aller dérober au répertoire italien de vieux ouvrages qui ne valent pas ceux qu'on pourrait avoir tout neufs chez soi, franchement ce n'est pas la peine. Du Mozart, tant qu'il y en aura, du Gluck, du Beethoven, du Weber, à la bonne heure! Faites de cette exposition des ouvrages étrangers une sorte de grand salon du Louvre où Raphaël et Léonard de Vinci se coudoient, où trônent vis-à-vis les uns des autres Rubens et Véronèse, Poussin et Murillo, et dans cette inactivité de l'Académie impériale de musique, qui de jour en jour semble se relâcher davantage de ses devoirs envers le répertoire, dans cet effacement de plus en plus complet d'une administration sans initiative, vous serez, vous, le véritable Opéra, le théâtre lyrique par excellence!

Mais si les traductions portent bonheur, c'est à la condition qu'on se montrera quelque peu difficile sur le choix des textes originaux. Quand on touche à Verdi par exemple, qu'on prenne *Rigoletto*, rien de mieux; mais en vouloir à *la Traviata*, une des plus médiocres, sinon la plus médiocre des partitions du maître, quelle idée! On peut aimer ou ne pas aimer le talent de Verdi; il n'en demeure pas moins évident que ce qui constitue son individualité, c'est un assemblage très complexe de qualités et de défauts qui, je le crains, ne sauraient aller les uns sans les autres. Il est bruyant, mais il est dramatique; il a l'inspiration rude et barbare, mais cette inspiration aboutit parfois à des effets d'une grande puissance : le

finale du troisième acte d'*Ernani*, le *Miserere* du *Trovatore*, et cet admirable quatuor de *Rigoletto*, d'une accentuation si profondément pathétique. Verdi a le style vigoureux, imagé; sa musique, comme la prose de certains romanciers contemporains, procède par alinéas. On lui en veut de ses incohérences, de ses incorrections, et pourtant cela vous étreint, vous remue. Vous y sentez la poigne du dramaturge. Allez entendre et voir en ce moment même aux Italiens le *Ballo in Maschera* chanté par Fraschini, et vous serez témoins de l'effet que peut produire, dans le prestige de l'encadrement, cette musique brossée avec la furie d'un Salvator ou d'un Caravage. Rossini, avec son exquise délicatesse d'appréciation, estime que Mendelssohn est un musicien *qu'il faut lire*. Pour Verdi, c'est tout le contraire : sa musique, il faut l'entendre au théâtre, il faut la voir, et surtout ne jamais la lire, car à deux ou trois exceptions près, dont fait partie ce quatuor de *Rigoletto* que je viens de citer, vous regretteriez l'impression que vous avez eue. Maintenant il semble peut-être assez naturel qu'étant donné un pareil génie, on ne lui demande pas d'avoir recours à ces combinaisons dont subsistent à la scène les ouvrages de demi-caractère. Ceux qui ont prétendu que Verdi était un Halévy italien n'avaient en vue que leurs souvenirs de *la Juive*, de *la Reine de Chypre*, du *Juif errant*. Il se peut en effet que, par un certain côté plus théâtral, plus décoratif que dramatique, ces deux musiciens se ressemblent; mais Halévy, ne l'oublions pas, possédait en propre des facultés de mise en œuvre dont le *maestro* parmesan ignorera toujours le secret. L'auteur des *Vêpres siciliennes* fera au besoin *le Juif errant*, et peut-être même beaucoup mieux; mais jamais il ne composera ni *l'Éclair*, ni *le Val d'Andorre*, ni aucune de ces charmantes pièces de marqueterie musicale où l'ingénieux élève de Cherubini témoigne à chaque instant d'une incroyable habileté de main. Hélas! n'en écrit pas qui veut de ces ouvrages mixtes que les Allemands appellent des *opéras de conversation*, et que nous nommons en France tout simplement des opéras-comiques. Il y faut beaucoup de mélodie, et, à défaut de mélodie, au moins beaucoup de style. Or en matière de style Verdi ne connaît que la langue du mélodrame, et comme, à l'exemple de Rossini et de Donizetti, il n'est point né doublé d'un Cimarosa ou même d'un Fioravanti, mieux vaut qu'il reste ce que l'ont fait les temps et les diverses influences auxquelles il obéit.

Le moindre défaut de *la Traviata* est de se maintenir en parfait désaccord avec le sujet de la pièce de M. Dumas fils, de n'en jamais comprendre le sens. La pièce cause, observe, raille, amuse et s'amuse; la musique niaisement prend tout au sérieux. Tandis que l'une analyse au microscope les infiniment petits de l'*actualité*, l'autre contemple les étoiles, récite, déclame et se répand en éplorations tragiques de Juliette et d'Ophélie à propos d'une aventure où l'idéal n'a rien à faire, et qu'on pourrait appeler simplement le cas de M. Armand Duval et de Mlle Marguerite Gautier. De là

quelque chose d'ennuyeux, de faux, d'agaçant et d'insupportable. La musique vit de sentimens, de passion, et non de traits de mœurs anecdotiques. Elle a besoin d'air, de mouvement, de couleur, et ces conditions d'espace et de distance lui sont tellement indispensables que lorsque le sujet s'y refuse, nous voyons qu'elle se les attribue, fût-ce en dépit du sens commun.

A ce compte, les imaginations de la grande école romantique faisaient bien autrement ses affaires. Voyez le théâtre de Victor Hugo par exemple : quel vaste et fécond répertoire de drames lyriques! *Lucrèce Borgia, Hernani, le Roi s'amuse, Ruy Blas, les Burgraves,...* il semble que le musicien n'ait qu'à choisir. Les situations s'offrent à lui toutes tracées : telle scène était d'avance un magnifique duo; tel monologue, un air; tel dénoûment, un splendide finale. Un soir, le chanteur Yvanoff, arrivant à la Comédie-Française pendant qu'on jouait *le Barbier de Séville*, s'imagina qu'il assistait tout bonnement à la représentation de quelque traduction de l'opéra de Rossini. L'honnête Moscovite n'en revenait pas d'admiration; à chaque scène, ses voisins l'entendaient se récrier d'étonnement sur la manière dont c'*était imité;* seulement, vers la fin, il ne s'expliquait point trop pourquoi ce Beaumarchais avait eu l'idée bizarre de mettre en prose ce qui en musique était si bien. Sans pousser si loin la naïveté, quand on lit certains drames d'Hugo après les avoir vus représentés la veille aux Italiens, on se demande si ces drames où le spectacle tient une si grande place, où tout se coordonne si musicalement, ne seraient point en effet de véritables opéras. Pour moi, je ne saurais entendre la dernière scène de *Rigoletto* sans éprouver comme un surcroît d'admiration à l'égard de l'auteur du *Roi s'amuse*. C'est une ravissante inspiration que ce refrain du duc de Mantoue, *la donna e mobile;* c'est un cri trouvé au plus profond des entrailles humaines que le cri de malédiction poussé par ce misérable père en présence du cadavre de sa fille; mais cette éloquente musique existerait-elle sans la situation, si puissamment pathétique, si shakspearienne? Et cette situation, qui l'eût inventée, sinon un grand poète? Je n'ai pas à discuter ici les divers principes du théâtre contemporain; je ne parle en ce moment qu'au seul point de vue de la musique, et ce que je puis dire laisse intacte la valeur littéraire d'un talent pour lequel je déclare d'avance avoir infiniment de goût et de sympathie. A tout prendre, le théâtre de M. Alexandre Dumas fils tire sa principale force de l'ironie; or la musique n'*ironise pas*. Je doute qu'il existe au monde un sujet plus antimusical que cette *Dame aux Camélias;* mais en admettant qu'une telle partition fût possible, un seul homme était capable de l'écrire en se jouant, M. Auber. Çà et là quelques vers de Musset finement tournés en ariettes, en morceaux courts, légers, que relèverait une musique adroite et procédant par touches discrètes comme dans *le Domino noir,* voilà, je suppose, ce qu'on aurait pu imaginer de plus conforme à l'esprit de la situation. Au lieu de cela, que voyons-nous? L'éternelle coupe italienne, des cavatines sans motif ni raison d'être, des duos boursouflés, la

Dernière Pensée de Weber ajustée en sermons de don Luiz du *Festin de Pierre* : « Je vois bien que je vous incommode et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue! » Il y a au troisième acte de la *Dame aux Camélias* une scène fort délicate, et qui, pour être acceptée, a besoin de toutes les précautions du développement le plus habile : je veux parler de la scène où M. Duval, le père d'Armand, s'annonce lui-même chez Marguerite Gautier et vient demander à la courtisane de lui rendre bénévolement le cœur de son fils. La démarche, on en conviendra peut-être, a de quoi surprendre; mais enfin, si insolite qu'elle soit, dans la comédie cela passe. Figurez-vous maintenant au théâtre cette même situation dépouillée de tous les artifices dont M. Dumas fils l'a si industrieusement environnée, et se présentant de front, avec tout son odieux et tout son ridicule, sans rien sauver, rien ménager, sans prendre ni son temps ni ses mesures! Dans la comédie, la scène ne tient pas moins de dix pages; dans l'opéra, c'est un duo, et vous savez ce que dure un duo, ce morceau fût-il, comme celui dont je parle, le plus long, le plus emphatique, le plus assommant des duos. Au bout de deux heures de ce spectacle, vous finissez par ne plus savoir où vous en êtes; l'ennui tourne ici au vertige. Tant de vulgarités prétentieuses dans la musique, d'inepties dans la traduction, qui dépasse en excentricités grotesques les plus beaux monumens du genre, où vous entendez, par exemple, des personnages du jardin Mabille et du Château des Fleurs appeler Dieu l'Éternel, tout cela vous déconcerte, vous stupéfie. Les costumes même semblent prendre à tâche d'augmenter le trouble de vos esprits. Il fut jadis un temps à la Comédie-Française où toute pièce en cinq actes et en vers se jouait en habit brodé et l'épée au côté. L'action avait beau se passer de nos jours, la rime entraînait irrévocablement l'habit à la française. C'était ridicule, mais c'était la tradition, et il demeurait convenu que pour bien parler en alexandrins il fallait avoir des souliers à boucles et le chapeau à plumes. Qu'on procède de la sorte, si l'on veut, à l'égard de la musique, qu'on lui rende les honneurs du *grand trottoir,* mais épargnons-nous le ridicule de transporter au temps de la régence des pièces qui, comme *la Dame aux Camélias,* sont une date.

Mlle Nilsson, qui chante au Théâtre-Lyrique le rôle de Marguerite Gautier, non de Violetta, est une jeune et gracieuse débutante du pays de Jenny Lind. Elle a, comme Rachel, avant d'aborder la scène, connu les misères de la vie d'artiste. Rachel jouait de la guitare, Mlle Nilsson jouait du violon, et déjà presque en virtuose, lorsque la voix lui vint. M. Wartel la fit travailler, et cette voix est aujourd'hui un soprano très brillant, dans les cordes hautes du moins, car le médium manque de force, et les notes basses sortent voilées : d'où je conclus que Mlle Nilsson aura débuté trop tôt. Égaliser la voix, mettre en harmonie, en parfait rapport les divers registres, grand principe dont on ne se préoccupe point assez, et qui pourtant contient tout l'art du chant! Il semble aujourd'hui qu'on n'ait qu'à travailler le mécanisme. à pourvoir à l'agilité, à l'étendue. Un organe peut

ne pas dépasser le *sol,* et, grâce à certaines conditions d'homogénéité, de *maestria,* tenir avec honneur l'emploi de soprano. Admettons une portée d'une octave ou de douze notes, si ces notes ont leur vie, leur sonorité propre, si elles peuvent exécuter une phrase, exprimer un sentiment, elles constituent une voix, quelque limitée d'ailleurs que cette voix puisse être; mais si, pour traduire votre sentiment, il vous faut aller chercher vos moyens de sonorité en des régions particulières, si vous ne savez recouvrer vos avantages qu'à la condition d'avoir atteint tel ou tel degré d'une échelle que vous devriez, de bas en haut, parcourir aisément, vous ne possédez qu'une force mal équilibrée, et cet organe, malgré son étendue nominale, est insuffisant à sa tâche. Jusqu'à présent, Mlle Nilsson ne se distingue que par les qualités et les défauts qui caractérisent à leur début toutes les belles voix de soprano. Nous verrons ce que feront l'étude et la volonté de ces dons naturels très remarquables. En attendant, on peut compter sur beaucoup d'intelligence, de sens musical et d'instinct dramatique. N'était un accent scandinave très prononcé, la comédienne serait déjà des plus sortables. Elle a de la distinction, du pathétique; sans *préciser* le personnage, comme faisait jadis au Vaudeville l'actrice en qui cette création de M. Dumas fils semble s'être incarnée, et tout en le maintenant dans ce milieu abstrait des aimables passions d'opéra-comique, elle joue avec infiniment de charme, d'émotion, trouve les larmes. On a dit plaisamment à une autre époque, à propos de la Piccolomini dans ce rôle de Marguerite Gautier ou de Violetta, comme on voudra, qu'elle le jouait mieux que Mme Doche, mais qu'elle le chantait moins bien. Je reprends le mot à ma façon, et, sans abonder dans les parallèles impossibles, je me plais à déclarer qu'à mon sens Mlle Nilsson chante beaucoup moins bien ce rôle que la Patti, mais qu'elle le joue mieux, et qu'elle y met plus de naturel, de délicatesse, de sentiment, tout cela peut-être parce qu'elle est blonde et que la Patti est brune, parce qu'elle ne sait pas ce qu'elle fait et que la Patti le sait trop.

Un succès qui ne se dément pas, c'est celui de *Faust.* J'aurais voulu, à propos de cette dernière reprise, dire ici quelques-unes des impressions que m'a causées la musique de M. Gounod, lorsque je l'ai entendue hors de France sur les principaux théâtres de ses triomphes européens, à Londres, à Darmstadt, à Berlin; mais je vois qu'on annonce *Mireille.* — Pourquoi reprendre *Mireille* après l'échec de l'an passé? L'événement sans doute nous le fera savoir. — Dans tous les cas, ce nous sera une occasion de retrouver M. Gounod, et nous en profiterons pour essayer de nous rendre compte de ce singulier succès de *Faust,* qui depuis tantôt quatre ans court l'Europe à la faveur de certaines circonstances extra-musicales dont la recherche a son côté curieux.

HENRI BLAZE DE BURY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 novembre 1864.

L'école romantique ne se trompait point lorsqu'elle invoquait la loi des contrastes et recherchait l'antithèse du sublime et du grotesque. C'est la condition de notre humanité que les choses les plus sérieuses s'offrent parfois à nous sous une forme comique. Cela dépend des circonstances et des changeantes dispositions de l'opinion. Pourquoi nous plaindrions-nous de ces surprises? Il est des temps où il est difficile de prendre quelque chose au sérieux; c'est le moment de rire, et il ne faut point tant se plaindre quand l'occasion s'en présente. Mirabeau lui-même, Royer-Collard ou Benjamin Constant seraient de ce monde qu'il leur serait impossible d'allumer aujourd'hui des foudres d'éloquence à la question de la liberté de la presse. La liberté de la presse est la première condition du gouvernement des peuples par les peuples; elle est le plus efficace instrument de l'égalité, elle est la garantie de la dignité humaine, elle est la sauvegarde des intérêts. Les peuples qui ont eu la volonté et le pouvoir de s'émanciper ont fait des révolutions pour conquérir la liberté de la presse, chacun le sait, et, quoique la liberté de la presse soit refusée à la France dans la seconde moitié du XIXe siècle, personne n'est prêt encore à se monter pour ce motif au ton des grandes colères. Il y a temps pour tout dans l'histoire des idées politiques : il y a l'heure où l'on écrit *l'Homme aux quarante écus* et l'heure où l'on fulmine l'*Essai sur le despotisme*, il y a l'heure où l'on voit partir en riant les parlemens pour l'exil et l'heure où l'on prend la Bastille. On n'est pas d'humeur en ce moment à prendre la Bastille pour rendre la liberté aux journaux; contentons-nous donc du spectacle du jour, et sachons gré à MM. de Girardin, de Persigny et Boniface de la petite saynète comique qu'ils viennent de jouer à propos de la liberté de la presse.

Le premier piquant de la pièce est le rôle qu'y a joué M. de Persigny. Il y a trois semaines, un bruit vague se répandit dans Paris : le Montesquieu de la constitution de 1852, M. de Persigny en personne, venait, disait-on,

de se convertir au libéralisme. Les gens d'esprit, qui n'ont aucun intérêt à suivre le développement intellectuel de l'orateur de Saint-Étienne, ne prirent point garde à la nouvelle; mais il existe heureusement une classe de gens qui ne laissent tomber aucun de nos commérages parisiens : ce sont les correspondans des journaux étrangers. La métamorphose libérale de M. de Persigny était une bonne fortune que ne pouvaient laisser échapper les gazettes de Hollande de notre époque. Ces bons limiers surent prendre le gibier au gîte. Ils découvrirent qu'une conjonction avait eu lieu entre deux fortes têtes du siècle, M. de Girardin, l'homme de la liberté, et M. de Persigny, l'homme de l'autorité; ils apprirent que, dans cette conjonction, M. de Persigny avait fait une concession au journaliste. M. de Girardin leur laissa lire une phrase d'une lettre que M. de Persigny lui avait écrite. Celui qui fut, à son passage au ministère de l'intérieur, un si terrible avertisseur de journaux, y disait : « J'avoue que cette question de la presse me préoccupe beaucoup, et que je me sentirais bien peu disposé aujourd'hui à maintenir le régime actuel sans de sérieuses modifications. » La phrase ainsi détachée avait l'air en effet d'être une amende honorable. Les nouvellistes à la main de l'étranger se crurent autorisés à dire que l'homme qui était ministre de l'intérieur quand fut promulgué le décret de février 1852, que l'homme qui, pour excuser cette législation exceptionnelle, avait inventé la théorie des juges hanovriens, que l'homme qui avait eu jusqu'au dernier discours de Saint-Étienne un idéal de liberté que *Punch* représentait naguère sous la forme d'une pauvre femme enchaînée et bâillonnée, que M. de Persigny, en un mot, n'approuvait plus le régime actuel de la presse.

La révélation était solennelle. M. de Girardin était en train de faire un prosélyte, et ce prosélyte n'était autre que le ministre qui s'est montré l'antagoniste le plus opiniâtre de la liberté des journaux. Cependant la conversion de M. de Persigny n'avait aucune prise sur l'indifférence publique, et l'on n'eût prêté aucune attention à cette boutade, si l'on n'eût vu intervenir dans le débat un vieux prébendaire du journalisme, le plus ancien rédacteur du *Constitutionnel,* l'excellent et inoffensif M. Boniface. Parmi les hommes de ce temps qui ont été mêlés aux affaires du journalisme, il n'a été donné à aucun d'acquérir une aussi grande dose de philosophie. Combien d'hommes et de choses ont passé devant lui ! Il est un des survivans de l'antique *Constitutionnel* de M. Jay. Il a pu voir encore le vieux et robuste M. Étienne arrivant tard dans la soirée pour réviser les articles de ses rédacteurs en chef. Il était du temps où M. Boilay tirait de si piquans articles des vives causeries de M. Thiers. Il a vu *le Constitutionnel* prendre des allures fringantes sous la direction fantasque du bourgeois de Paris, M. Véron. Il a été du *Constitutionnel* de M. Mirès, et il est du *Constitutionnel* d'aujourd'hui. Auprès de lui ont grouillé des ministres, des pairs de France, des députés, des banquiers, des sénateurs et des conseil-

lers d'état. Révolutions et coups d'état ont tout changé dans son entourage, et ont envoyé tour à tour au pouvoir ou dans la retraite la foule agitée de ceux dont il fut le modeste collaborateur. Lui seul est resté, paisible et serein, fidèle à la plume et aux ciseaux. Comment un homme de cette expérience et de cette circonspection est-il venu compromettre le fruit d'une carrière si sage par un acte inconcevable d'audace et d'étourderie? M. Boniface a voulu se mêler à l'entretien de M. de Girardin et de M. de Persigny; il a osé y prendre part en messager et en porte-parole de l'empereur. Un homme de cette longue pratique parlementaire n'a pas craint de découvrir la couronne. Il a fait la leçon à un ancien ministre, à un membre du conseil privé, à un duc; il lui a annoncé, et il a mis le public tout entier dans la confidence, qu'il avait encouru le déplaisir de l'empereur en improuvant le régime actuel de la presse. M. Boniface a pris là vis-à-vis de l'empereur une liberté bien étrange; il a usurpé les attributions du *Moniteur* ou du ministre d'état; il réduit des hommes tels que nous, habitués non-seulement par les traditions parlementaires, mais par les devoirs de politesse qu'enseigne le code éternel de la civilité puérile et honnête, à ne point mettre les souverains en cause, il nous réduit, dis-je, à ne point croire à la solidité de ses prétentions et à la véracité de ses assurances. Nous n'avons du reste qu'à nous applaudir de n'avoir attaché aucune importance aux velléités libérales qu'on attribuait à M. de Persigny. L'équipée de M. Boniface a eu pour résultat la publication de la lettre de l'ancien ministre, et la faute de celui-ci a paru bien vénielle. S'il croit que le régime des journaux a besoin d'être modifié, il n'en garde pas moins pour la presse ce dédain qu'ont toujours professé les gens du bel air et les personnes de qualité. Pauvre presse! M. de Persigny continue à faire peu de cas de toi, et M. Boniface ne veut point encore que tu sois libre : voilà pour aujourd'hui le dernier mot de la comédie.

S'arrêter à de pareilles misères quand il se passe en ce moment dans le monde tant de choses sérieuses et grandes, c'est en vérité, comme disait Mme de Sévigné, se chatouiller pour se faire rire. En attendant que M. de Girardin ait achevé de persuader M. de Persigny et que celui-ci soit parvenu à convaincre M. Boniface, la liberté vient d'accomplir en Amérique un acte qui a de quoi consoler et enorgueillir ses amis. Nous voulons parler de l'élection présidentielle des États-Unis. La réélection de M. Lincoln à la présidence est un événement d'une haute portée non-seulement pour les États-Unis eux-mêmes, mais pour le monde. Il est intéressant d'étudier le caractère de cette élection, le tour qu'elle va donner à l'attitude des partis au sein des États-Unis, l'influence qu'elle peut exercer sur les dispositions des états séparatistes, et le retentissement qu'elle doit avoir sur la vie politique de notre Europe.

Une élection présidentielle au milieu d'une guerre acharnée comme celle que poursuivent les États-Unis était la plus terrible épreuve que pût

traverser la grande république américaine. M. Lincoln a commencé l'allocution qu'il adressait à la foule qui venait le complimenter sur son élection par ces remarquables paroles : « Ç'a été pendant longtemps un grave problème de savoir si un gouvernement qui ne serait pas trop fort pour les libertés du peuple serait assez fort pour maintenir sa propre existence dans les grandes crises. A cet égard, la rébellion actuelle a soumis notre république à une épreuve sévère. Une élection présidentielle, ayant lieu à l'époque régulière pendant le cours de la rébellion, n'a pas peu contribué à augmenter nos difficultés. Si le peuple, loyal et uni, était poussé au bout de ses forces par la rébellion, ne pouvait-il être exposé à une défaillance lorsque ses efforts seraient divisés et en partie neutralisés par une lutte politique intérieure? Mais l'élection était une nécessité. Nous ne pouvons avoir de gouvernement libre sans élections, et si la rébellion avait le pouvoir de nous contraindre à anticiper ou à ajourner une élection nationale, elle pourrait se vanter à bon droit de nous avoir déjà vaincus et ruinés. » Cette élection s'est accomplie, à l'heure fixée par la constitution, malgré une guerre terrible, au milieu de la plus libre compétition des partis. Donc ce grand fait est acquis : la guerre n'a point dérangé le mécanisme de la noble et glorieuse constitution républicaine de l'Union. L'élection ne s'est pas faite seulement au moment régulier et en pleine liberté; le peuple américain a prononcé sur sa politique et sur sa destinée au milieu de l'ordre le plus parfait. Les correspondans de la presse anglaise, d'ordinaire si prévenus contre les *Yankees*, sont contraints de rendre témoignage de l'imposante attitude qu'a gardée la démocratie américaine. Ils s'accordent à dire que, malgré la vivacité de la lutte, les opérations électorales ont été conduites dans tout le pays avec une droiture de sentimens, une convenance et un ordre qui font le plus grand honneur au peuple américain. Toutes les plaintes chicanières inspirées avant l'élection par l'esprit de parti sont tombées devant le fait. Il ne peut plus être question de fraudes électorales; s'il en a été commis, c'est en petit nombre, par les deux partis, et elles n'ont pu avoir d'influence sur le résultat de l'élection. On ne peut plus parler de pression exercée sur les votes militaires : à l'armée du Potomac, on a vu des régimens se partager entre l'oncle *Abe* et le petit *Mac*. On ne peut plus alléguer l'illégalité du serment politique imposé dans les états de la Louisiane, du Tennessee et de la Floride, où les confédérés sont en force : la majorité de M. Lincoln dans le collége électoral demeurerait énorme quand on en retrancherait les votes de ces états; bien plus, cette majorité est si considérable que, lors même que les états confédérés eussent pris part à l'élection et eussent tous voté pour le général Mac-Clellan, elle n'en serait pas moins toujours acquise à M. Lincoln. Ainsi le peuple américain vient de faire sa grande démonstration constitutionnelle de la façon la plus honorable pour ses institutions et la plus décisive pour la politique suivie par son gouvernement.

Pour bien se rendre compte de la portée du verdict que l'Union américaine vient de prononcer sur elle-même, il faut considérer encore de plus près le caractère de cette élection. Il semble que le peuple américain ait été guidé dans cette grande épreuve par un véritable instinct de conservation nationale, et que la majorité n'ait voulu laisser planer sur sa pensée et sur sa volonté aucune équivoque. Le peuple américain a écarté la candidature qui aurait exprimé une politique ambiguë, et il a donné au représentant suprême qu'il s'est choisi une majorité compacte et certaine, dont la composition et l'ampleur devaient enlever tout prétexte aux supputations et aux interprétations contradictoires de partis différens. La candidature qui a échoué, celle du général Mac-Clellan, avait précisément le tort de représenter les opinions dissemblables des démocrates de la paix et des démocrates de la guerre, des *copperheads* prêts à accepter le démembrement de la république et des démocrates déterminés à ne faire la paix que sous la condition du rétablissement de l'Union. Le général Mac-Clellan appartient à cette dernière opinion : il veut le rétablissement de l'Union à tout prix, et telle était la contradiction de sa situation qu'il a été obligé de corriger par la lettre où il acceptait la candidature les déclarations trop pacifiques de la *plateforme* de Chicago sur laquelle sa candidature était fondée. Si Mac-Clellan eût été élu, son gouvernement eût été paralysé dès le début par les tendances contraires des partis qui le soutenaient. Les uns eussent réclamé de lui la paix, les autres le rétablissement de l'Union même par la guerre. Avant de faire face au danger extérieur, il eût été obligé de se créer un parti en appelant les républicains modérés à s'unir aux *war-democrats,* il eût consumé dans les hésitations débilitantes et dans les misérables tiraillemens d'une crise intérieure les premiers efforts du nouveau pouvoir présidentiel. L'Union eût été livrée à un pouvoir faible et indécis, la sécession se fût affermie et fortifiée en face de ces incertitudes; il eût fallu ou se résigner au démembrement de la république, ou réparer par des efforts plus douloureux et plus coûteux la perte d'un temps précieux et des avantages légués par les sacrifices passés. Avec Abraham Lincoln, rien de semblable : un président soutenu par un parti uni et déterminé, nul ébranlement dans l'administration et la conduite de la guerre, la politique de l'Union se continuant avec une confiante énergie.

Le choix du président était sans doute d'un intérêt suprême; mais dans les circonstances que traversent les États-Unis, il ne suffisait pas que le président choisi réunît les conditions strictement légales de l'élection, il fallait qu'il puisât une force incontestée dans la consécration d'une acclamation véritablement populaire. On sait que les conditions de l'élection présidentielle aux États-Unis sont telles que la nomination d'un président n'est point attachée nécessairement à l'expression de la majorité numérique des suffrages directs. Le président est nommé par un collége électoral où les états sont représentés par un nombre de délégués qui n'est

point proportionné à leur population respective. Il peut arriver que celui qui est élu président par la majorité des délégués des états réunis en collége électoral ne soit pas celui que la majorité des électeurs primaires, pris en masse, avaient eu en vue. Il peut arriver que la majorité du collége électoral ne soit formée que par des combinaisons et des compromis de parti. C'est précisément ce qui était arrivé à l'élection précédente. M. Lincoln n'avait dû son élection en 1860 qu'à une scission du parti démocrate, qu'à une coalition d'une fraction de ce parti et du parti républicain. M. Lincoln était bien le président légalement élu; mais son bulletin, son *ticket,* comme on dit aux États-Unis, avait été loin de réunir la majorité des électeurs primaires. Or si un président qui a eu la majorité du collége représentant les états, sans avoir la majorité pour son *ticket* dans l'universalité des suffrages directs, et un président qui réunit la double majorité du premier et du second degré occupent la suprême magistrature de la république avec la même autorité légale, la différence est grande entre eux au point de vue de l'ascendant moral et de la puissance politique. Il est impossible que le premier ne se ressente point, dans la direction du gouvernement, des influences hétérogènes qui ont concouru à sa nomination; il est impossible que la majorité du peuple voie réellement en lui l'expression complète de sa confiance et de sa volonté. Il n'en est pas de même dans le second cas, lorsque le président est vraiment l'élu de la majorité des électeurs pris en masse. Alors plus de doute sur la direction de la volonté nationale, plus de tiraillement dans les conseils du magistrat suprême porté au pouvoir non plus par des marchandages de parti, mais par une manifestation vraiment populaire. Telle est la situation que la dernière élection fait à M. Lincoln. On a reproché à M. Lincoln, dans les premiers temps de sa présidence, des irrésolutions et des tâtonnemens qui étaient la conséquence naturelle des circonstances au milieu desquelles l'élection de 1860 s'était opérée. Aujourd'hui il n'y a plus de motif aux incertitudes de conduite. M. Lincoln n'a pas seulement une énorme majorité dans le collége électoral; il est l'élu de la majorité des votes populaires réunis. La majorité qui l'a porté dans l'ensemble de ces votes est d'environ cinq cent mille voix. La nature des élémens qui ont formé cette majorité doit être prise en sérieuse considération. On disait avant l'élection que le principal appoint du parti républicain, rallié à M. Lincoln, serait la classe des fournisseurs qui ont trouvé de grands profits dans la guerre; les partisans des esclavagistes représentaient le parti de M. Lincoln comme celui des agioteurs et des spéculateurs effrénés. On dépeignait aussi les états agricoles de l'ouest comme ruinés par la guerre nationale et prêts, pour y mettre un terme, à se rallier au parti démocrate. Ces appréciations, que les partisans du sud avaient répandues bruyamment en Europe, ont été démenties par l'événement de la façon la plus éclatante. C'est parmi les populations essentiellement agricoles, c'est au sein des

classes dont le patriotisme a ses racines dans le sol que M. Lincoln a recruté la masse de ses adhérens. Les états de l'ouest ont voté pour lui. Dans le grand état de New-York, la ville, avec sa population flottante, avec la foule de ses spéculateurs fiévreux, avec son *mob* sans cesse recruté par les émigrans, a donné une majorité de 37,000 voix contre M. Lincoln; mais dans l'ensemble de l'état de New-York la population vraiment autochthone des fermiers a victorieusement rétabli l'équilibre: elle a fait passer par 9,000 voix de majorité le *ticket* républicain et a renversé du même coup le fameux gouverneur démocrate, le promoteur ardent de la plateforme de Chicago, M. Horatio Seymour.

Choix du président, manifestation énergique d'une majorité décidée, composition même de cette majorité, tout concourt à donner à la dernière élection présidentielle la signification et le caractère réclamés par la gravité des circonstances et la grandeur de l'enjeu pour lequel on combat en Amérique. Le peuple américain a su éviter dans cette salutaire épreuve les piéges que, d'après les adversaires européens de la démocratie et de la liberté, il devait rencontrer dans sa propre constitution. Guidé par un infaillible instinct patriotique, le peuple américain a voulu affirmer avant tout, dans cette élection, l'unité, l'identité et les droits souverains de sa vie nationale. Il importe qu'on prenne bien garde en Europe au profond changement produit par cette élection dans la situation des États-Unis. La question qui se débattait dans ce scrutin était au fond celle même pour laquelle on combat des bords du Potomac au golfe du Mexique. Il s'agissait de savoir si, au travers de ses institutions fédérales, l'Union américaine possède et doit conserver une existence nationale, s'il y a et s'il y aura une nation américaine, s'il y a et s'il doit y avoir un patriotisme américain. On comprend que, dans une fédération, les attributions des états distincts dans tout ce qui concerne leur administration intérieure soient aussi larges que possible; mais une fédération est toujours l'expression d'une unité nationale et politique, et, si loin que soient portés les droits des états distincts dont elle est composée, il est impossible de comprendre qu'ils puissent aller jusqu'au droit de détruire, suivant le bon plaisir de chaque état, la fédération même, forme et organe de l'unité politique et nationale. Il est bizarre qu'en Angleterre des esprits distingués, mais prévenus par des rivalités nationales, et qu'en France des esprits aveuglés par l'ignorance ou gâtés par une frivolité perverse, aient voulu que la constitution des États-Unis fût fondée sur un aussi monstrueux contre-sens, et se fût ainsi exposée à un perpétuel suicide. Que les meneurs des états du sud, plus préoccupés de la question sociale que de la question politique, résolus à faire appel à la force pour établir, en sortant violemment de l'Union, un état social fondé sur l'esclavage, aient mis en avant la première théorie venue, cela est peu surprenant; leur conduite passée, comme leur conduite présente, dément d'ailleurs leur prétention. Qui peut oublier que,

tant que la puissance fédérale a été aux mains de leur parti, ilsen ont abusé contre les droits des états avec une infatuation effrénée, et qu'ils ont imposé à l'Union la jurisprudence Dred-Scott, qui soumettait les états libres au droit de recherche des esclaves fugitifs? Et aujourd'hui, au sein de leur confédération éphémère, ne crient-ils pas à la trahison lorsque quelqu'un soutient parmi eux que chacun des états séparés a le droit de disposer de lui-même et de traiter directement avec le gouvernement de l'Union sans passer par l'intermédiaire du pouvoir confédéré? Ce qui nous afflige, ce qui passera dans l'avenir pour une des plus étranges aberrations de notre époque, c'est qu'en France et en Angleterre on ait pu avoir un instant la pensée de refuser à la constitution américaine, au peuple américain, ce qui est la condition première et vitale de la conservation de toute constitution et de tout peuple. On faisait, il est vrai, bon marché de la logique, et on se rejetait sur les faits. — Ceci, disait-on, est une question de force et d'intérêts; les états du nord ne pourront pas vaincre la confédération. Il n'y a pas de patriotisme aux États-Unis, il n'y a que des intérêts : les intérêts se plieront docilement aux décisions de la force; vous verrez à la prochaine élection les états du nord écouter la voix de leurs intérêts et nommer un président démocrate pour veiller à la décomposition amiable de la république. — Posée en ces termes, la question était pour ainsi dire enfermée dans le domaine de l'expérience. Nous étions, nous, de ceux qui croyaient que les États-Unis avaient en abondance tout ce qu'il faut pour échauffer le patriotisme d'une nation et assurer la mission d'un grand peuple : dans le passé les glorieux souvenirs, dans le présent l'amour et l'orgueil des institutions libres, la juste fierté de la prospérité et de la puissance, — dans l'avenir le grand idéal humain à réaliser d'un gouvernement fondé sur la pure égalité et la complète liberté; nous acceptions cependant avec modestie l'expérience à laquelle les adversaires des États-Unis faisaient un appel si présomptueux. — L'expérience aujourd'hui est consommée; il faut qu'en Angleterre comme en France les détracteurs de l'Union américaine en prennent leur parti : l'élection du 8 novembre apprend à tous qu'il y a aux États-Unis autre chose que des citoyens de l'Illinois, de l'Ohio, de la Pensylvanie, de New-York, que ces citoyens entendent avant tout être des citoyens de la libre, puissante et glorieuse république américaine, que le cœur d'un peuple bat sous le lien volontairement accepté de l'Union, que ce peuple, éclairé par l'infaillible intuition du patriotisme, ne veut point laisser inscrire dans sa constitution le principe de son démembrement. Le verdict du 8 novembre montre enfin les États-Unis tels qu'ils sont, et au dedans comme au dehors enlève à leurs ennemis toute illusion.

Le grand avantage de ces jugemens populaires quand, comme aux États-Unis, ils sont rendus avec une liberté et une sincérité qui défient toute contestation querelleuse, c'est de produire un grand apaisement intérieur,

de balayer pour ainsi dire l'arène des partis, d'en faire disparaître les devises et les armes des anciennes polémiques, de transformer les opinions par la vertu de la chose jugée. On peut prédire qu'un effet semblable va se produire immédiatement aux États-Unis. Les vieilles classifications de républicains, d'abolitionistes, de démocrates de la guerre et de démocrates de la paix, n'ont plus de raison d'être. Ce n'est pas telle ou telle faction qui a triomphé dans la lutte électorale, c'est la nation elle-même, c'est le parti de la nation. Le premier résultat, c'est la dissolution forcée de la coalition des démocrates de la guerre et de la paix. On ne relève plus en Amérique les drapeaux qui ont été ainsi abattus. Les démocrates de la guerre étaient éloignés du gouvernement de M. Lincoln plutôt par des questions de personnes que par les principes. Ils veulent la réconciliation avec le sud, mais avec le rétablissement de l'Union, et, comme le général Mac-Clellan le disait dans son manifeste électoral, contraints à la guerre par l'entêtement des séparatistes, ils étaient résolus à la pousser à outrance. Le sort des *war-democrats* est donc d'aller se fondre dans le parti national qui a élu M. Lincoln. Quant aux démocrates de la paix, aux *copperheads,* ils sont pour longtemps réduits à l'impuissance. Les dispositions déjà exprimées du président réélu aideront à la dissolution des oppositions coalisées. Dans le simple et honnête discours qu'il a prononcé après l'élection, M. Lincoln a fait à la conciliation un appel qui sera entendu. « Maintenant que l'élection est finie, a-t-il dit, n'avons-nous pas tous un égal intérêt à nous réunir dans un commun effort pour sauver notre pays? Quant à moi, j'ai toujours évité, j'éviterai toujours d'élever un obstacle sur cette voie. Depuis que je suis ici, je n'ai volontairement froissé personne. Je suis sensible au grand honneur d'une réélection, mais le désappointement que ce résultat a dû causer à d'autres n'ajoute rien à ma satisfaction. Puis-je demander à ceux qui m'ont soutenu de s'unir à moi dans ce même esprit vis-à-vis de ceux qui m'ont été contraires? » Dans le sentiment de la force que lui donne le vote populaire, le gouvernement américain ne doit pas se montrer seulement conciliant envers les anciens adversaires de l'intérieur; il peut, avec dignité et habileté, faire vis-à-vis des états rebelles une solennelle démarche de paix; il peut leur adresser une nouvelle et pressante invitation à rentrer dans l'Union en leur offrant l'oubli du passé et une complète amnistie. Un discours prononcé à New-York par le général Butler indiquerait que telle est l'intention du président. Si malheureusement le grand acte qui vient de s'accomplir dans le nord n'ébranle pas l'obstination du sud, le gouvernement américain sera en mesure de continuer la guerre avec plus de ressources, de force et d'énergie qu'il n'a pu en montrer jusqu'à ce jour. Sans croire que la lutte soit poussée aux extrémités dont a parlé le général Butler, il est une mesure prochaine à laquelle le sud doit s'attendre, et qui a été annoncée dans un récent discours de M. Seward. Le parti national a aujourd'hui dans le congrès une majorité suffisante pour voter un amendement à la constitution. « J'ai entendu dire à

nos adversaires (ce sont les paroles de M. Seward) que cette guerre a été un avortement, et qu'elle a été entreprise pour abolir l'esclavage. Je ne reconnais pas que tel ait été l'objet de la guerre, nous ne l'avons faite que pour conserver l'Union; mais je prends au mot nos adversaires. Voyons comment les choses se sont passées. La première année de la guerre a supprimé la traite des noirs dans les États-Unis; la seconde année a placé les nègres au niveau des soldats de la liberté et a aboli l'esclavage dans le district de Columbie; la troisième année a aboli l'esclavage dans le Maryland, et si les démocrates pensent que la guerre aura été aussi un avortement cette année, quand le congrès se réunira, il adoptera un amendement constitutionnel et abolira l'esclavage dans toute l'étendue des États-Unis. Or je sais que quand l'esclavage sera détruit, le seul élément de discorde qui existe au sein du peuple américain cessera de produire ses œuvres malfaisantes. » Cette terrible question de l'esclavage reparaît ainsi par la force des choses au terme de la lutte. Les politiques du sud et du nord ont fait de vains efforts pour la dissimuler et la rejeter sur l'arrière-plan. Les politiques du sud prétendaient qu'elle n'était point le mobile de leur sortie de l'Union; les politiques du nord soutenaient qu'ils voulaient rétablir l'Union, fût-ce au prix de concessions sur la question des esclaves. Les politiques des deux partis ont inutilement cherché à s'amuser les uns les autres; la force des choses a rendu les deux intérêts, l'intérêt politique et l'intérêt social et d'humanité, solidaires l'un de l'autre. Deux nécessités qui n'en font plus qu'une veulent que l'Union soit rétablie, et que l'esclavage soit aboli.

On ignore encore l'impression que l'élection du 8 novembre aura produite au sein des états séparatistes. Il est impossible que la réélection de M. Lincoln et la défaite des démocrates dans l'état de New-York n'aient point été pour les hommes du sud une déception amère, et ne deviennent pour eux une cause prochaine de découragement. On comptait beaucoup dans le sud sur l'élection de Mac-Clellan. Les premiers débats du congrès de Richmond ont montré quelles étaient à cet égard les espérances des séparatistes. On croyait qu'avec la présidence de Mac-Clellan deux conventions seraient simultanément convoquées dans les états fédéraux et dans les états confédérés, et qu'un nouvel ordre de choses sortirait des délibérations parallèles de ces deux assemblées. Certes ceux qui en France et en Angleterre ont épousé avec une chaleur si malencontreuse la cause des confédérés se doutent peu des étranges paroles qui ont été prononcées le 8 novembre dans le congrès séparatiste, et qui ont été rapportées par les journaux de Richmond. Un des membres de ce congrès qui a rempli de ses véhémens discours la plus grande partie de la séance, M. Foote, qui croyait encore alors aux chances de succès de Mac-Clellan, a dit dans une péroraison pleine de bravades : « Nous avons plus d'amis dans le nord qu'en Angleterre ou en France. Ces pays ne veulent que la ruine commune du nord et du sud. Je veux, quand notre indépendance sera reconnue, que nous for-

mions avec les états du nord une alliance offensive et défensive, afin de mettre en vigueur en Amérique la doctrine de Monroe. Par cette alliance, la puissance anglaise au Canada serait balayée, et la domination de la France au Mexique serait renversée. Six ou sept cent mille hommes feraient l'affaire, et infligeraient un juste châtiment aux deux monarchies au cœur de glace qui s'efforcent aujourd'hui de cerner les deux républiques et d'en restreindre la croissance. » Voilà un langage qui se fait écouter au sein du parlement confédéré. Au surplus, la réunion de ce congrès a révélé la profonde détresse de la sécession. Le rapport du ministre des finances de M. Jefferson Davis a montré la pénurie du trésor confédéré. L'avilissement du papier avec lequel les séparatistes font la guerre est arrivé à la plus extrême limite; ces assignats perdent 94 pour 100. M. Jefferson Davis a déclaré, dans un récent discours, que les deux tiers des soldats qui devraient être sous les drapeaux étaient absens. C'est cet épuisement du personnel combattant qui a engagé le président confédéré à proposer l'enrôlement et l'émancipation de quarante mille noirs. Cette proposition a soulevé les plus vives résistances. A ce propos aussi on a prononcé dans le congrès de Richmond des paroles qui paraîtraient bien étranges au public européen, si la presse dévouée à la cause du sud osait les lui faire connaître. Un membre, M. Chambers par exemple, s'est écrié qu'il rougissait d'avoir à discuter une pareille question. « Toute la nature crie contre une telle idée. La race nègre a été condamnée à l'esclavage par le Tout-Puissant. L'émancipation serait la destruction de tout notre système social et politique. Dieu nous préserve que ce cheval de Troie soit introduit parmi nous! Le nègre ne se battra pas, toute l'histoire le démontre. » Ici vient une interruption d'un membre : « Les *Yankees* le font bien combattre. — Pas beaucoup, riposte un autre. — Gorgez-le de whisky, s'écrie un troisième, et il se battra. » M. Chambers poursuit, à travers les interruptions : « J'espère qu'on ne propose pas de mêler les nègres avec nos braves soldats blancs... Le nègre ne peut-être un bon soldat; la loi de sa race s'y oppose. La nature l'a formé pour l'esclavage : étant le meilleur des esclaves, il doit être le pire des soldats, etc. » On ne regarde point assez en Europe à ces déclarations naïves, spontanées, où l'on peut voir sur quelles erreurs sociales et politiques, sur quels principes répugnans à la conscience humaine, s'appuie l'œuvre téméraire, funeste et fatalement caduque entreprise par les meneurs du sud. La bravoure des soldats sur le champ de bataille, l'habileté des généraux, la capacité et l'indomptable énergie des chefs politiques, peuvent masquer pendant un temps les infirmités incurables d'une mauvaise cause; elles ne peuvent en empêcher la ruine finale. Nous aussi, en Angleterre, en France, nous avons vu dans nos luttes civiles des partis rétrogrades soutenus dans leurs derniers efforts par une vaillance devant laquelle on ne se défend point contre la sympathie et l'admiration; mais nous avons appris par ces exemples, et les propriétaires d'esclaves des états confédérés vont apprendre par une

douloureuse expérience, que la résolution et l'héroïsme de quelques hommes ne peuvent point prévaloir contre les forces parfois grossières et tumultueuses de la civilisation en marche.

Nous attendons avec plus de curiosité et d'anxiété les conséquences morales de l'élection du 8 novembre au nord et au sud des États-Unis que le résultat des opérations militaires momentanément engagées; mais, sans anticiper sur un avenir qui se présente avec des chances plus favorables, les amis que la démocratie américaine a conservés en Europe peuvent trouver aujourd'hui dans le grand fait de la réélection de M. Lincoln des motifs suffisans de satisfaction et de confiance. Il y a eu, depuis quatre ans, de mauvais jours où l'on a pu trembler sur le sort de la république américaine. La cause de la liberté, de la démocratie, du progrès humain, est si malheureuse dans cette seconde moitié du XIXe siècle, qu'on a pu craindre par instans qu'elle ne fût menacée d'un nouveau désastre et condamnée à voir s'écrouler dans une chute précoce l'œuvre de Washington. L'attitude que vient de prendre le peuple américain est faite pour consoler, rassurer et encourager en Europe les amis de la liberté. L'Europe moderne et la jeune république américaine ont souvent réagi l'une sur l'autre dans les vicissitudes de leurs révolutions. Persuadés que ces influences réciproques des peuples les uns sur les autres doivent devenir de plus en plus actives, nous accueillons la grande manifestation du peuple américain comme un heureux augure du réveil des idées généreuses sur notre vieux continent.

Parmi les faits dont le parti libéral doit se féliciter, nous n'hésitons point à compter la fin des débats du parlement italien sur la convention du 15 septembre et la translation de la capitale. L'Italie a heureusement traversé cette crise; elle y a trouvé une occasion d'affirmer son unité avec une nouvelle énergie. Nous louerons particulièrement les ministres italiens et le parlement d'avoir regardé courageusement en face, dans cette conjoncture, les difficultés de la question financière. La fermeté avec laquelle M. Sella a réclamé les ressources dont l'état du trésor rendait le recouvrement indispensable fait grand honneur à ce ministre; elle a eu ce résultat heureux de provoquer de la part des municipalités qui offrent de faire l'avance de l'impôt foncier de 1865 une manifestation véritablement patriotique. En dépit des petites et intempestives chicanes diplomatiques auxquelles l'interprétation de la convention a donné lieu, l'Italie s'est exécutée, pour ce qui la concerne dans la convention, avec un empressement, un bon vouloir, un esprit politique très remarquables. Dans l'œuvre commune entreprise par la convention, l'Italie a fait pour le moment sa tâche; elle est en règle. C'est à d'autres maintenant de parler et d'agir. La cour de Rome ne peut plus tarder beaucoup à faire connaître sa pensée et ses intentions sur la retraite des troupes françaises, sur le transfert proposé d'une partie de sa dette à l'Italie, sur la force protectrice de l'ordre intérieur qu'elle aura d'ici à deux ans à organiser. Jusqu'à présent, la cour de Rome a gardé le silence; mais, les Italiens s'étant mis en mesure d'exécuter les engage-

mens qui les concernent, le moment est venu pour le saint-père de parler, ou pour la France de l'interroger avec une respectueuse sollicitude.

Les suites de la question danoise viennent de donner lieu à une nouvelle et petite querelle d'Allemands. Ce ne sera pas la dernière. Les états moyens ont été mis en demeure par la Prusse de cesser l'occupation fédérale du Holstein. Cet incident est un nouveau succès pour M. de Bismark, un nouveau déboire pour M. de Beust. Les troupes saxonnes et hanovriennes sont éconduites du Holstein. Le principe au nom duquel l'évacuation a été demandée ne peut être contesté par la diète, et cependant il a de quoi inquiéter les meneurs de la diète de l'école de M. de Beust. En ce moment, le Holstein et le Slesvig appartiennent à la Prusse et à l'Autriche, à qui la cession conjointe en a été faite par le roi de Danemark. Le moyen que la diète germanique ose continuer l'occupation fédérale d'une province qui appartient provisoirement à la Prusse et à l'Autriche! On n'y saurait songer, et pourtant quelle force ne donne point pour l'avenir à l'ambition prussienne cette cession directe du roi de Danemark, qu'elle invoque comme son seul titre? Les duchés resteront aux mains de la Prusse tant que la diète n'aura point prononcé sur les titres des princes qui s'en proclament les souverains légitimes, et sait-on combien durera ce procès?

Nous voudrions finir comme nous avons commencé en parlant de notre politique intérieure; malheureusement la matière est peu abondante. Il a été soulevé récemment dans les régions élevées du pouvoir une question qui, pour n'être point arrivée au grand public, n'est pas cependant dépourvue d'intérêt. Nous avons, comme on sait, en France un conseil privé et un conseil des ministres. Quelques ministres sont membres du conseil privé; mais tous les membres du conseil privé ne sont pas ministres. Il paraît que l'oisiveté pèse à ceux des membres du conseil privé qui n'ont point un portefeuille: ils se regardent comme des excellences *in partibus infidelium;* ils voudraient être plus activement mêlés aux affaires, ils tiendraient à prendre part aux délibérations du conseil des ministres. Les ministres à portefeuille ont peu d'inclination à recevoir dans leur cénacle des collègues qui auraient un prorata d'influence sur la conduite du gouvernement sans partager le travail ministériel. Ainsi, tandis que M. de Persigny causait à bâtons rompus avec M. de Girardin sur la législation de la presse, une question bien plus importante pour lui s'agitait dans l'empyrée. Peut-être ceux qui étaient au courant des débuts de cet incident ne savent-ils point encore que la question est tranchée pour le moment, et que les membres du conseil privé qui n'ont point de portefeuille ne franchiront pas jusqu'à nouvel ordre le seuil du conseil des ministres. Nous le leur apprenons généreusement, afin de remplir, nous aussi, notre métier de nouvellistes, et de nous donner de l'importance.

E. FORCADE.

DE L'ACTION HUMAINE SUR LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

L'HOMME ET LA NATURE (1).

Comme le vieil Adam pétri d'argile, et comme les premiers Égyptiens nés du limon, nous sommes les fils de la terre. C'est d'elle que nous tirons notre substance; elle nous entretient de ses sucs nourriciers et fournit l'air à nos poumons; au point de vue matériel, elle nous donne « la vie, le mouvement et l'être. » Quelle que soit la liberté relative conquise par notre intelligence et notre volonté propres, nous n'en restons pas moins des produits de la planète : attachés à sa surface comme d'imperceptibles animalcules, nous sommes emportés dans tous ses mouvemens et nous dépendons de toutes ses lois. Et ce n'est point seulement en qualité d'individus isolés que nous appartenons à la terre, les sociétés, prises dans leur ensemble, ont dû nécessairement se mouler à leur origine sur le sol qui les portait; elles ont dû refléter dans leur organisation intime les innombrables phénomènes du relief continental, des eaux fluviales et maritimes, de l'atmosphère ambiante. Tous les faits de l'histoire s'expliquent en grande partie par la disposition du théâtre géographique sur lequel ils se sont produits : on peut même dire que le développement de l'humanité était inscrit d'avance en caractères grandioses sur les plateaux, les vallées et les rivages de nos continens. Ces vérités sont d'ailleurs devenues presque banales depuis que les Humboldt, les Ritter, les Guyot, ont établi par leurs travaux la solidarité de la terre et de l'homme. L'idée-mère qui inspirait l'illustre auteur de l'*Erdkunde* lorsqu'il rédigeait à lui seul sa grande encyclopédie, le plus beau monument géographique des siècles, c'est que la terre est le corps de l'humanité, et que l'homme, à son tour, est l'âme de la terre.

A mesure que les peuples se sont développés en intelligence et en liberté, ils ont appris à réagir sur cette nature extérieure dont ils subissaient passivement l'influence; devenus, par la force de l'association, de véritables agens géologiques, ils ont transformé de diverses manières la surface des continens, changé l'économie des eaux courantes, modifié les climats eux-mêmes. Parmi les œuvres que des animaux d'un ordre inférieur ont accomplies sur la terre, les îlots des madrépores et des coraux peuvent, il est vrai, se comparer aux travaux de l'homme par leur étendue; mais ces constructions gigantesques n'ajoutent pas un trait nouveau à la physionomie générale du globe et se poursuivent d'une manière uniforme, fatale pour ainsi dire, comme si elles étaient produites par les forces inconscientes de la na-

(1) *Man and Nature, or Physical geography as modified by human action*, by George P. Marsh. London, Sampson Low, 1864.

ture. L'action de l'homme donne au contraire la plus grande diversité d'aspect à la surface terrestre. D'un côté elle détruit, de l'autre elle améliore; suivant l'état social et les progrès de chaque peuple, elle contribue tantôt à dégrader la nature, tantôt à l'embellir. Campé comme un voyageur de passage, le barbare pille la terre; il l'exploite avec violence sans lui rendre en culture et en soins intelligens les richesses qu'il lui ravit; il finit même par dévaster la contrée qui lui sert de demeure et par la rendre inhabitable. L'homme vraiment civilisé, comprenant que son intérêt propre se confond avec l'intérêt de tous et celui de la nature elle-même, agit tout autrement. Il répare les dégâts commis par ses prédécesseurs, aide la terre au lieu de s'acharner brutalement contre elle, travaille à l'embellissement aussi bien qu'à l'amélioration de son domaine. Non-seulement il sait, en qualité d'agriculteur et d'industriel, utiliser de plus en plus les produits et les forces du globe; il apprend aussi, comme artiste, à donner aux paysages qui l'entourent plus de charme, de grâce ou de majesté. Devenu « la conscience de la terre, » l'homme digne de sa mission assume par cela même une part de responsabilité dans l'harmonie et la beauté de la nature environnante.

C'est à ce point de vue très élevé que se place M. Marsh dans son livre important, consacré à l'étude des modifications diverses que l'action humaine a fait subir à la terre. Préparé à son œuvre par de patientes recherches scientifiques et par de longs voyages en Amérique, en Europe et dans les contrées classiques de l'Orient, l'auteur a de plus le mérite de procéder avec la conscience la plus scrupuleuse; jamais il ne hasarde de conclusions sans avoir cité à l'appui de son dire un grand nombre de témoignages authentiques et de faits incontestés. Le livre de M. Marsh est une sorte d'enquête détaillée, mais trop dépourvue de méthode, sur la manière dont l'homme a rempli ses devoirs de conservation et d'amélioration à l'égard de la terre qu'il habite. Il ressort de cette enquête que sur un grand nombre de points les travaux humains ont encore malheureusement pour résultat fatal d'appauvrir le sol, d'enlaidir la nature, de gâter les climats. Considérée dans son ensemble, l'humanité n'est donc point, relativement à la terre, émergée de sa barbarie primitive.

La surface de la terre offre de nombreux exemples de dévastations complètes. En maints endroits, l'homme a transformé sa patrie en un désert, et « l'herbe ne croît plus où il a posé ses pas. » Une grande partie de la Perse, la Mésopotamie, l'Idumée, diverses contrées de l'Asie-Mineure et de l'Arabie, qui « découlaient de lait et de miel » et qui nourrissaient jadis une population très considérable, sont devenues presque entièrement stériles, et sont habitées par de misérables tribus vivant de pillage et d'une agriculture rudimentaire. Lorsque la puissance de Rome céda sous la pression des Barbares, l'Italie et les provinces voisines, épuisées par le travail inintelligent des esclaves, étaient partiellement changées en solitudes, et de nos jours encore, après deux mille ans de jachère, de vastes espaces

que les Étrusques et les Sicules avaient mis en culture sont des landes inutiles ou d'insalubres maremmes. Par des causes semblables à celles qui ont eu pour résultat l'appauvrissement et la ruine de l'empire romain, le Nouveau-Monde lui-même a perdu de notables parties de son territoire agricole : telles plantations des Carolines et de l'Alabama qui furent conquises sur la forêt vierge il y a moins d'un demi-siècle ont cessé totalement de produire et sont aujourd'hui le domaine des bêtes fauves.

Si grande que soit la désolation croissante de ces contrées d'Amérique et de tant d'autres où l'homme, arrivé d'un jour à peine, abuse de son pouvoir pour épuiser la terre qui le nourrit, il n'est probablement pas de pays au monde où la dévastation s'accomplisse d'une manière plus rapide que dans les Alpes françaises. Là, les eaux de pluie et de neige enlèvent graduellement la mince couche de terre végétale qui recouvrait les pentes et la portent dans la mer sous forme de limons inutiles; les roches se montrent à nu; des talus de débris, de vastes champs de pierres remplacent les prairies et les cultures des vallées. De profonds ravins se creusent peu à peu dans les escarpemens et finissent par découper la crête de la montagne en cimes distinctes qui s'effondrent et s'abaissent rapidement. En certains endroits, on ne voit pas une seule broussaille verdoyante dans un espace de plusieurs lieues d'étendue; à peine un pâturage grisâtre se montre-t-il çà et là sur les pentes; des maisons en ruine se confondent avec les rochers croulans qui les entourent. Chaque année, la zone dévastée s'accroît en largeur, et la population disparaît en même temps du sol appauvri : actuellement, sur un espace de 10,000 kilomètres carrés compris entre le massif du Mont-Tabor et les Alpes de Nice, on ne compte pas un seul groupe d'habitans dépassant le nombre de deux mille individus. Et ce désert qui sépare les vallées tributaires du Rhône des plaines si populeuses du Piémont, ce sont les montagnards eux-mêmes qui l'ont fait et qui cherchent encore à l'étendre. Des propriétaires trop avides ont abattu presque toutes les forêts qui recouvraient les flancs des montagnes, et par suite l'eau, que retenaient autrefois les racines et qui pénétrait lentement la terre, a cessé son œuvre de fertilisation pour ne plus servir qu'à dévaster. Si quelque nouvel Attila traversant les Alpes eût pris à tâche d'en désoler à jamais les vallées, il n'eût point manqué d'encourager les indigènes dans leur œuvre insensée de destruction.

Tels sont les changemens qui s'opèrent dans la géographie physique et dans l'aspect général des contrées montagneuses à la suite du déboisement des pentes. Lorsque les plaines sont dépouillées de leurs bois, les conséquences sont moins désastreuses et se font plus longtemps attendre; mais elles n'en sont pas moins inévitables. La surface terrestre, dépourvue des arbres qui en faisaient la beauté, est non-seulement enlaidie, elle doit aussi nécessairement s'appauvrir. D'après le témoignage presque unanime des géographes, il semble très probable que les pluies annuelles diminuent dans les pays dévastés par les bûcherons et s'accroissent en revanche dans les

territoires nouvellement boisés; toutefois nos registres météorologiques ne sont pas encore tenus depuis un assez grand nombre d'années pour qu'il soit possible d'établir ce fait d'une manière indubitable. Ce qui est certain, c'est que les déboisemens troublent l'harmonie de la nature en rendant l'écoulement des eaux plus inégal. La pluie, que les branches entremêlées des arbres laissaient tomber goutte à goutte et qui suintait lentement à travers les feuilles mortes et le chevelu des racines, s'écoule désormais avec rapidité sur le sol pour former des ruisseletts temporaires; au lieu de descendre souterrainement vers les bas-fonds et de surgir en fontaines fertilisantes, elle glisse aussitôt à la surface et va se perdre dans les rivières et dans les fleuves. Tandis que la terre se dessèche en amont, le volume des eaux courantes augmente en aval, les crues se changent en inondations et dévastent les campagnes riveraines, d'immenses désastres s'accomplissent, pareils à ceux que causèrent la Loire et le Rhône en 1856. La responsabilité directe de l'homme est grande dans ces catastrophes, et l'on peut affirmer qu'elles seraient prévenues ou du moins atténuées en grande partie par le maintien des forêts existantes et par le reboisement. D'autres causes, dont les travaux de l'homme sont également responsables, contribuent au gonflement démesuré des crues annuelles. Ainsi les digues latérales, que les ingénieurs construisent afin de protéger les campagnes riveraines, sont trop souvent disposées de manière à contrarier le mouvement des eaux, et la plupart de ces levées ne laissent aux flots de crue qu'un espace insuffisant. En certains endroits, la Loire, dont les débordemens sont si terribles, n'offre plus entre ses digues que le dixième de son ancienne largeur. Les opérations de drainage, excellentes pour entretenir la fertilité des champs, ont aussi le résultat fâcheux d'augmenter la hauteur annuelle des crues. Entrepris sur une grande échelle, ces travaux produisent des effets comparables à ceux du déboisement, car le sol est ainsi débarrassé rapidement jusque dans ses profondeurs de toute l'eau qu'il reçoit, et les rivières sont déjà gonflées quelques minutes après la chute des averses. En Angleterre et en Écosse, un grand nombre de cours d'eau qui ne débordaient point autrefois sont devenus redoutables par leurs inondations depuis que les champs des bassins tributaires ont été systématiquement drainés.

L'homme, qui par ses travaux peut ainsi troubler l'économie des rivières, dérange également l'harmonie des climats. Sans mentionner l'influence toute locale que les villes exercent en élevant la température et malheureusement aussi en viciant l'atmosphère, il est certain que la destruction des forêts et la mise en culture de vastes étendues ont pour conséquence des modifications appréciables dans les diverses saisons. Par ce fait seul que le pionnier défriche un sol vierge, il change le réseau des lignes de température, isothère, isochimène, isotherme, qui passent à travers la contrée. Dans plusieurs districts de la Suède dont les forêts ont été récemment coupées, les printemps de la période actuelle commenceraient,

d'après Absjörnsen, environ quinze jours plus tard que ceux du siècle dernier. Aux États-Unis, les défrichemens considérables des versans alléghaniens semblent avoir eu pour résultat de rendre la température plus inconstante et de faire empiéter l'automne sur l'hiver et cette dernière saison sur le printemps. On peut dire d'une manière générale que les forêts, comparables à la mer sous ce rapport, atténuent les différences naturelles de température entre les diverses saisons, tandis que le déboisement écarte les extrêmes de froidure et de chaleur et donne une plus grande violence aux courans atmosphériques. Si l'on en croit quelques auteurs, le *mistral* lui-même, ce vent terrible qui descend des Cévennes pour désoler la Provence, serait un fléau de création humaine, et soufflerait seulement depuis que les forêts des montagnes voisines ont disparu. De même les fièvres paludéennes et d'autres maladies endémiques ont souvent fait irruption dans un district lorsque des bois ou de simples rideaux d'arbres protecteurs sont tombés sous la hache. Ce sont là des faits que M. Marsh discute très longuement et avec une grande érudition.

C'est encore par une rupture de l'harmonie première que l'action de l'homme s'est fait sentir dans la flore de notre planète. Les colosses de nos forêts deviennent de plus en plus rares, et quand ils tombent, ils ne sont point remplacés. Aux États-Unis et au Canada, les grands arbres qui firent l'étonnement des premiers colons ont été abattus pour la plupart, et récemment encore les pionniers californiens ont renversé, pour les débiter en planches, ces gigantesques séquioas qui se dressaient à 120, 130 et 140 mètres de hauteur. C'est là une perte irréparable peut-être, car la nature a besoin de centaines et de milliers d'années pour fournir la séve nécessaire à ces plantes énormes, et l'humanité, trop impatiente de jouir, trop indifférente au sort des générations futures, n'a pas encore assez le sentiment de sa durée pour qu'elle songe à conserver précieusement la beauté de la terre. L'extension du domaine agricole, les besoins de la navigation et de l'industrie, ont pour conséquence de réduire aussi le nombre des arbres de moyenne grandeur. Actuellement, c'est par millions qu'ils diminuent chaque année (1). En revanche, les plantes herbacées se multiplient et couvrent des espaces de plus en plus vastes dans tous les pays du monde. On dirait que l'homme, jaloux de la nature, cherche à rapetisser les produits du sol et ne leur permet pas de dépasser son niveau.

L'histoire de l'humanité dans ses rapports avec la faune offre une série de faits analogues. Il est probable que la disparition du mammouth de Si-

(1) Sans parler ici de l'énorme consommation de bois que font tous les ans les charpentiers de maisons, les constructeurs de navires et les ingénieurs des chemins de fer, il suffira de citer les petites industries. Des forêts entières, s'étendant sur plusieurs centaines d'hectares, ont été abattues pour être transformées en allumettes. D'après Rentzsch, la petite ville de Sonneberg exporte tous les ans 3,000 tonnes de joujoux en bois de sapin. Enfin, durant les deux premières années de la guerre d'Amérique, une seule manufacture européenne a fait couper 28,000 noyers pour la fabrication des baguettes de fusil.

bérie, du schelk d'Allemagne, du grand cerf d'Irlande, et de plusieurs autres grands animaux, est due à l'acharnement des chasseurs. De nos jours, le buffle, le lion, le rhinocéros, l'éléphant, reculent incessamment devant l'homme, et tôt ou tard ils disparaîtront à leur tour. Les énormes bœufs marins de Steller, qu'on trouvait, il y a un siècle, en si grande abondance sur les rivages du détroit de Behring, ont été exterminés jusqu'au dernier; les baleines franches, qui jouissent actuellement d'un faible répit, grâce à la guerre d'Amérique et à l'exploitation des sources de pétrole, vont être avant longtemps pourchassées de nouveau avec fureur, et ne trouveront plus une mer où se réfugier; les phoques sont chaque année massacrés par milliers; les requins eux-mêmes diminuent en nombre avec les poissons qu'ils poursuivaient, et qui deviennent la proie des pêcheurs. Parmi les races d'oiseaux dont l'homme doit sans doute se reprocher aussi l'extinction, il faut citer l'*alca impennis* des îles Feroë, le dodo de Maurice, le solitaire de la Réunion, l'æpyornis de Madagascar, les dinornis de la Nouvelle-Zélande. En outre on connaît les résultats déplorables que la tuerie annuelle des oiseaux a produits dans tous les pays de chasse. Délivrés, grâce à l'intervention insensée de l'homme, des oiseaux qui leur faisaient la guerre, les tribus des insectes, fourmis, termites, sauterelles, s'accroissent en nombre de manière à devenir, elles aussi, de véritables agens géographiques. De même les cétacés et les poissons qui ont disparu sont remplacés par des myriades de méduses et d'infusoires.

A ce sujet, M. Marsh émet une opinion qui ne peut manquer d'étonner au premier abord, mais qui doit, ce me semble, être prise en très sérieuse considération. D'après lui, ce phénomène si remarquable de la phosphorescence des eaux marines serait de nos jours plus fréquent et plus beau qu'il ne l'était pendant l'époque grecque et romaine. Autrement ne serait-il pas incompréhensible en effet que les anciens n'eussent pas cru dignes d'une mention ces nappes de lumière jaune ou verdâtre qui, durant les nuits, frémissent sur la mer, ces fusées d'éclairs qui jaillissent de la crête des vagues, ces tourbillons d'étincelles que le taille-mer des vaisseaux soulève en plongeant, ces ondes flamboyantes qui glissent des deux côtés du navire pour s'unir en longs remous derrière le gouvernail et transformer le sillage en un fleuve de feu? C'est là certainement l'un des plus beaux spectacles de la grande mer, et cependant les Grecs ne disent point l'avoir contemplé sur les vagues de leur magnifique archipel. Homère, qui parle souvent des « mille voix » de la mer Égée, n'en signale point les mille lueurs. De même les poètes qui firent naître Vénus de l'écume des flots, et peuplèrent « les demeures humides » de tant de nymphes et de divinités, n'ont point décrit les nappes d'or fluide sur lesquelles se laissent bercer pendant les nuits les déesses resplendissantes. L'amour des poètes grecs pour le grand jour et la lumière du soleil pourrait expliquer en partie ce silence étonnant; mais pourquoi les savans eux-mêmes n'ont-ils point décrit le phénomène, en apparence si extraordinaire, de l'éclat phosphores-

cent des eaux? Dans l'ensemble des ouvrages légués au monde moderne par l'antiquité, on ne trouve que deux phrases se rapportant d'une manière indirecte à cet ordre de faits merveilleux. Élien le compilateur parle de la lueur émise par des algues des plages, et Pline l'encyclopédiste nous apprend que le corps d'une espèce de méduse jette un certain éclat lorsqu'on le frotte contre un morceau de bois. C'est là qu'en était la science avant les observations d'Américc Vespuce sur la phosphorescence des mers tropicales. Depuis cette époque, il n'est probablement pas un seul voyageur qui n'ait remarqué les gerbes de lumière jaillissant la nuit autour de son navire, non-seulement dans la mer des Antilles, mais également dans la Méditerranée, sur les côtes atlantiques de l'Europe et près des banquises de l'Océan polaire. Ainsi que l'ont établi les recherches de Boyle, de Forster, de Tilesius, d'Ehrenberg, cette lumière provient d'innombrables animalcules, les uns vivans, les autres en décomposition. Or la destruction des cétacés, des grands poissons et des autres monstres de la mer ayant pour résultat nécessaire d'accroître en proportion le pullulement des organismes microscopiques, il s'ensuivrait que la phosphorescence des eaux marines s'est accrue en même temps que le nombre des infusoires. Si l'hypothèse ingénieuse de M. Marsh est une vérité, ceux d'entre nous qui se promènent sur les plages ou qui voguent sur les mers pendant certaines nuits où la vague est en feu jouissent d'un spectacle qu'il n'a jamais été donné à nos pères de contempler. Ce serait là une faible compensation aux ravages accomplis par les pêcheurs.

Quoi qu'il en soit de cet accroissement présumé dans la splendeur des mers, l'homme n'a point le droit de s'en vanter, car s'il est, grâce à la pêche, la cause indirecte de ce phénomène, c'est bien sans qu'il en ait eu la moindre conscience. A la surface des eaux de même que sur les continens, il n'agissait jadis qu'en vue de ses intérêts immédiats et s'abandonnait au hasard pour tous les résultats lointains. Parmi ses entreprises, les unes avaient des suites heureuses et contribuaient au bien-être général; d'autres au contraire, telles que le déboisement des montagnes, devaient entraîner des conséquences fatales; mais sans se préoccuper de l'avenir il continuait de travailler au jour le jour. Actuellement l'humanité, représentée par ses initiateurs scientifiques, commence à se rendre compte de ses œuvres. Instruite par l'expérience du passé, elle entreprend la lutte contre les forces de la nature qu'elle a déchaînées elle-même, et sur plusieurs points les désastres survenus par la faute de nos ancêtres sont déjà réparés. En outre des groupes d'individus et même des peuples entiers, non contens de rétablir l'ancien équilibre sur la surface terrestre, travaillent aussi avec succès à la transformation utile et à l'embellissement de vastes étendues qui semblaient autrefois sans valeur.

Pendant les derniers siècles, d'heureux changemens apportés à la géographie physique de plusieurs contrées ont témoigné de ce que peut faire la volonté persévérante de l'homme. En première ligne, on doit citer les

immenses travaux que les Hollandais ont accomplis pour assurer leur territoire contre les irruptions de la mer et des fleuves. Au moyen âge, les habitans du littoral reculaient chaque année devant les flots de la Mer du Nord et la chaîne des dunes; comme s'ils eussent voulu hâter leur ruine, ils coupaient les forêts qui leur servaient de rempart contre les sables, et par une imprudente exploitation transformaient les tourbières en mares et en étangs. Aussi, lors des grandes tempêtes, des campagnes de plusieurs milliers d'hectares disparaissaient en un seul jour sous les eaux avec leurs villages et leurs cultures. Enfin les Hollandais, sentant le sol s'enfoncer graduellement sous leurs pas, tremblant de voir les flots s'abîmer sur eux en déluge, prirent des mesures de défense pour résister aux envahissemens de la mer. Pendant les derniers siècles, l'histoire agricole des Pays-Bas est le récit d'un combat sans trêve entre l'homme et l'océan, et dans ce combat c'est l'homme qui a remporté la victoire. Exerçant sur la pression des flots une surveillance de tous les instans, il a consolidé le littoral au moyen de levées, de murailles et de plantations; puis il s'est emparé des laisses de mer par une série de jetées et de digues, et de progrès en progrès il a fini par reprendre une partie considérable du sol jadis enlevé à ses ancêtres. Sa dernière grande conquête a été de pomper, pour le déverser dans la mer, le lac de Harlem tout entier, qui ne contenait pas moins de 724 millions de mètres cubes d'eau, et maintenant il rêve d'assécher le Zuyderzee, un golfe de 500,000 hectares, que les tempêtes de la Mer du Nord ont mis dix siècles à creuser.

Dans tous les pays du monde civilisé, il existe déjà, comme en Hollande, de magnifiques travaux par lesquels l'homme a su modifier à son avantage quelques-uns des traits géographiques de la terre. En France, les *watteringues* de la Flandre, les baies de la Marquenterre ont été conquises sur l'océan, et l'on a su fixer par des plantations la chaîne de dunes mobiles qui, sur une longueur de plus de 200 kilomètres, marchait à l'assaut des landes de Gascogne (1). En Angleterre, on a transformé en cultures une grande partie du golfe de Wash, et la baie de Portland tout entière est devenue un port aux eaux tranquilles. Il n'est pas jusqu'à la surface du désert où l'homme n'ait récemment tenté avec succès de compenser, par le creusement de puits artésiens et la création de nouvelles oasis, les nombreuses dévastations dont il s'est rendu coupable sur tant d'autres points du globe. Ces œuvres utiles, qui constituent de véritables révolutions géo-

(1) Dans son livre, M. Marsh établit une distinction qui ne me semble point fondée entre les dunes de l'intérieur et celles du littoral. D'après lui, ces dernières auraient en général une forme conique, bien différente de la disposition en croissant affectée par les monticules mobiles éloignés de la mer. C'est là une erreur, du moins pour les dunes de Gascogne. Les collines de sable qui n'ont pas été réunies par le vent en un long rempart recourbent leurs extrémités libres vers l'intérieur des terres, et leur crête décrit toujours une demi-circonférence semblable à celle d'un cratère éboulé. Quelques-uns des cirques compris entre les branches latérales du croissant n'ont pas moins d'un kilomètre de large.

graphiques et qui changent l'aspect de la terre sur des espaces d'une grande étendue, ont en outre pour la plupart l'avantage considérable de modifier heureusement les climats locaux. Mais l'homme ne se contente point aujourd'hui d'exercer une influence indirecte sur la salubrité de son domaine, et dans un grand nombre de contrées il se propose, comme but immédiat à son travail, l'assainissement du territoire. C'est ainsi qu'en Toscane, la vallée jadis presque inhabitable de la Chiana, où l'hirondelle même n'osait s'aventurer, a été complétement délivrée des miasmes paludéens par la rectification d'une pente indécise, couverte de mares et de lagunes. De même les maremmes de l'ancienne Étrurie sont devenues beaucoup moins dangereuses à la santé des habitans depuis que les ingénieurs toscans ont comblé les marécages du littoral et pris soin d'empêcher le mélange des eaux douces et des eaux salées qui s'opérait à l'embouchure des rivières. Maître d'améliorer par des moyens de cette nature la qualité de l'air qu'il respire, l'homme a peut-être aussi la puissance d'augmenter à la longue l'humidité de l'atmosphère et l'abondance des pluies. Pendant le siècle qui s'est écoulé de 1764 à 1863, la chute annuelle d'eau de pluie s'est élevée à l'observatoire de Milan de 90 à 106 millimètres. Il est probable que cet accroissement graduel des pluies est dû aux irrigations pratiquées sur une si grande échelle en Lombardie et à l'évaporation très active qui en est la conséquence.

A tous ces grands travaux, ayant pour but de modifier au bénéfice de l'homme la surface de notre terre, se lie intimement une œuvre qui peut sembler chimérique à plusieurs, mais qui n'en est pas moins de la plus haute importance. Il s'agit de conserver, d'accroître même la beauté extérieure de la nature, de la lui rendre quand une exploitation brutale l'a déjà fait disparaître. En diverses parties de l'Europe et notamment en France, on pourrait parcourir pendant des heures certains plateaux sans trouver un site où le regard de l'artiste se repose avec satisfaction. Des populations entières semblent avoir pris à tâche d'enlaidir le territoire qu'elles occupent; elles mutilent ou torturent les arbres isolés qui leur restent encore, transforment la campagne en un labyrinthe de ruelles bordées de murailles, élèvent au hasard des constructions sans goût. Et pourtant il est si facile de mettre le sol en culture tout en laissant au paysage sa beauté naturelle! En Angleterre, ce pays où les agriculteurs savent faire produire à leurs champs des récoltes si abondantes, mais où le peuple a toujours eu pour les arbres plus de respect que n'en ont les nations latines, il est peu de sites qui n'aient une certaine grâce, ou même une véritable beauté, soit à cause des grands chênes isolés étalant leurs branches au-dessus des prairies, soit à cause des massifs d'essences diverses parsemés avec art autour des villages et des châteaux. En Irlande et en Écosse, c'est par centaines de millions d'arbres que s'est opéré le reboisement des hauteurs, et ces contrées, déjà fort pittoresques, ont été singulièrement embellies par la verdure qui les couvre aujourd'hui. Un district du comté de Mayo dans

lequel, suivant la tradition, les guerres intestines et l'invasion des conquérans anglais n'avaient pas laissé un seul arbre debout, offre actuellement, grâce à ses plantations variées, des sites beaucoup plus beaux qu'ils ne l'étaient sans doute avant le déboisement. C'est que l'art de l'homme, quoi que puissent en penser certains esprits moroses, a le pouvoir d'embellir jusqu'à la nature libre, en lui donnant le charme de la perspective et de la variété, et surtout en la mettant en harmonie avec les sentimens intimes de ceux qui l'habitent. En Suisse, au bord des grands lacs, en face des montagnes bleues et des glaciers étincelans, combien n'est-il pas de chalets et de villas qui, par leurs pelouses, leurs massifs de fleurs, leurs allées ombreuses, rendent la nature encore plus belle et charment comme un doux rêve de bonheur le voyageur qui passe!

Toutefois, il faut le dire, les peuples qui sont aujourd'hui à l'avant-garde de l'humanité se préoccupent en général fort peu de l'embellissement de la nature. Beaucoup plus industriels qu'artistes, ils préfèrent la force à la beauté. Ce que l'homme veut aujourd'hui, c'est d'adapter la terre à ses besoins et d'en prendre possession complète pour en exploiter les richesses immenses. Il la couvre d'un réseau de routes, de chemins de fer et de fils télégraphiques; il tente de fertiliser les déserts et de prévenir les inondations des fleuves; il propose de triturer les collines pour les étendre en alluvions sur les plaines, perce les Alpes et les Andes, unit la Mer-Rouge à la Méditerranée, s'apprête à mêler les eaux du Pacifique avec celles de la Mer des Antilles. On comprend que les peuples, acteurs et témoins de toutes ces grandes entreprises, se laissent emporter par l'enivrement du travail et ne songent plus qu'à pétrir la terre à leur image. Et si l'industrie accomplit déjà de telles merveilles, que ne pourra-t-elle faire lorsque la science lui fournira d'autres moyens d'action sur la nature! C'est là ce que fait remarquer M. Marsh en quelques paroles éloquentes. « Plusieurs physiciens, dit-il, ont suggéré l'idée qu'il serait possible de recueillir et d'emmagasiner pour l'usage de l'homme quelques-unes de ces grandes forces naturelles que les élémens déploient avec une étonnante énergie. Si nous pouvions saisir et lier, pour la faire travailler à notre service, la puissance que le souffle continu d'un ouragan des Antilles exerce dans un espace restreint, si nous pouvions nous emparer de la force d'impulsion développée par les vagues qui se brisent pendant un hiver orageux sur la digue de Cherbourg, ou bien encore des flots de marée qui recouvrent chaque mois les plages de la baie de Fundy, si nous savions utiliser la pression d'un mille carré d'eau de mer à la profondeur de cinq mille brasses, les secousses des tremblemens de terre et les mouvemens volcaniques, quelles œuvres colossales ne tenterait pas notre siècle de travail et d'audace, auquel la seule vertu de la foi ne suffit plus pour transporter les montagnes et les jeter dans la mer? »

ÉLISÉE RECLUS.

ESSAIS ET NOTICES.

Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie, par M. le comte Henri Russell-Killough (1).

Le goût des voyages n'est point précisément ce qui tourmente nos jeunes gentilshommes de France. On en voit assez souvent, il est vrai, allant un jour de course jusqu'à Chantilly ou à La Marche; d'autres plus hardis poussent, quand vient la saison, jusqu'à Bade ou à Hombourg. Bien peu sont possédés de la véritable passion des voyages, de ce goût des excursions lointaines et libres qui est resté le privilége caractéristique des Anglais, non plus seulement désormais des jeunes lords envoyés sur le continent avec leurs gouverneurs pour faire le *grand tour* et promener leur adolescence ennuyée de Paris à Naples, comme on le disait naguère, mais des Anglais de toute classe, particulièrement de cette vaillante classe industrielle et commerçante qui s'est mise elle aussi à parcourir le monde. Le goût des voyages s'est démocratisé en Angleterre. Partout où il y a des affaires à tenter de même que partout où on voit poindre une guerre, une insurrection, partout où il y a quelque région inconnue à explorer, il y a des Anglais. Peu de Français ont cette curiosité intrépide et résolue qui veut se satisfaire à tout prix, et ceux qui se laissent aller à cette entreprenante humeur des voyages sont encore une exception aussi rare qu'originale. Partir un beau jour de son propre mouvement et dans sa pleine indépendance, sans mission et sans titre officiel, pour voir le monde et acquérir la connaissance de mœurs nouvelles, choisir de préférence les contrées les moins connues, les routes les plus scabreuses, accepter les difficultés, quelquefois même les dangers d'une excursion qui se prolonge à travers tous les climats, à travers toutes les zones de la civilisation humaine, c'est là ce qu'on ne fait guère, et c'est là justement ce qu'a fait M. le comte Henri Russell-Killough dans cette course de *seize mille lieues* qui lui a inspiré un livre où se retrouve la marque de sa double origine anglaise et française. L'auteur est Anglais, pourrait-on dire, par l'idée même, par la conception d'une telle entreprise; il est Français par l'esprit vif, dégagé, avec lequel il l'exécute et la raconte; il est jeune enfin, on le sent à sa bonne humeur, à sa facilité expansive, à la surabondance parfois un peu confuse de ses impressions.

Il y a donc dans ce récit une certaine séve anglaise, un vif esprit français et un généreux souffle de jeunesse, le souffle d'une jeunesse sérieuse et intelligente, qui ne craint pas de se sentir livrée à elle-même, d'acheter l'instruction au prix des plus dures fatigues, des ennuis de l'absence, d'un renoncement passager au bien-être du foyer de famille, au luxe et aux élégances de la vie. A l'âge où tant d'autres partagent leur temps dans nos grandes villes entre les plaisirs faciles et des études souvent plus que légères, le jeune auteur avait déjà visité l'Amérique en intrépide touriste; il

(1) 2 vol. in-18, chez Hachette, 1864.

avait vu plusieurs fois déjà se renouveler cette scène de séparation qu'il raconte avec une aimable bonne grâce, scène d'émotion muette qui se passe un soir d'automne, en face des Pyrénées, sur une de ces promenades de la charmante ville de Bagnères-de-Bigorre d'où on a la vue sur la gracieuse vallée de l'Adour, et en quittant une fois encore le pays pyrénéen, qui est son lieu natal, le jeune touriste n'entreprenait pas vraiment un petit voyage. Une course en Amérique n'est qu'un jeu auprès de l'itinéraire nouveau qu'il se traçait et qu'il a mis trois ans à parcourir. Aller des Pyrénées à Londres en passant par Paris, ce n'est plus rien assurément aujourd'hui, c'est rester en pleine atmosphère de la civilisation; mais ici le voyage commence à devenir sérieux. De Londres, M. Russell-Killough part pour Saint-Pétersbourg et Moscou. Ce n'est rien encore, si l'on veut. De Moscou, en plein hiver, cheminant tantôt en tarantass, tantôt en traîneau, le jeune voyageur se dirige vers la Sibérie en passant par Nijni-Novgorod et Kasan. Il franchit l'Oural à travers les rafales du terrible chasse-neige, et après vingt-huit jours de marche il arrive à Tomsk. Au-delà, voici la chaîne de l'Altaï à traverser, le lac Baïkal, Irkoutsk, Selenginsk, puis enfin Kiakhta, la ville à la fois russe et chinoise, la porte de la Mongolie. Là les difficultés augmentent, la défiance chinoise fait bonne garde, et ce n'est qu'à la faveur de bien des subterfuges, après avoir surmonté bien des obstacles, que le voyageur, en compagnie d'un officier russe, peut s'engager dans les plaines mongoles, dans l'immense et affreux désert de Gobi, pour arriver à la Chine proprement dite, puis enfin à Pékin. M. Henri Russell-Killough se croit désormais fort tranquille dans la capitale du Céleste-Empire, respirant un peu après une si longue et si pénible course, lorsqu'on lui signifie que les exigences politiques l'obligent à repartir aussitôt. En d'autres termes, il faut qu'il refasse encore une fois le chemin qu'il vient de faire, et en dix-neuf jours il est ramené à Kiakhta. Dans un court intervalle, il traverse ainsi deux fois la Mongolie, un pays qu'on est heureux d'avoir visité ou traversé quand on en est revenu. A Kiakhta d'ailleurs, une bonne fortune attend le jeune voyageur; le comte Mouravief Amourski le prend avec lui dans une navigation qu'il entreprend sur le fleuve Amour, et M. Henri Russell-Killough, continuant sa course, va jusqu'au Japon. Du Japon il gagne l'Australie, il revient vers l'Inde, parcourt l'empire anglo-indien, s'arrête à Calcutta, à Madras, à Bombay; puis enfin, regagnant l'Europe par Constantinople, il remonte le Danube jusqu'à Vienne, et, redescendant vers le midi par Trieste, Venise, Milan, Gênes et Marseille, il se retrouve trois ans après son départ, au pied de ces Pyrénées qu'il avait quittées à l'automne de 1857 avec un intime attendrissement. Les montagnes natales ont un charme nouveau pour celui qui vient de contempler les neiges sibériennes et les gorges de la Nouvelle-Zélande.

On n'entreprend pas de telles pérégrinations à travers le monde, si l'on n'a en soi quelque chose de la vocation du voyageur, un esprit résolu, une imagination avide de savoir, une nature virilement douée, et quand il serait si facile de ne point aller en Sibérie et dans l'Oural, ou à Pékin, à travers les mornes solitudes de la Mongolie, il y a bien quelque mérite à quitter un instant tout ce qui fait aimer la vie, à subir les ennuis et les périls

de ces aventures lointaines dans l'unique pensée d'observer la diversité des mœurs, les gradations infinies de la civilisation humaine. M. le comte Henri Russell-Killough, en parlant au retour de ce qu'il a vu durant cette course de *seize mille lieues*, n'a point voulu, ce nous semble, faire une œuvre de savant ni même de voyageur de profession; il a voulu écrire un livre simple, naturel, familier, où il recueille ses souvenirs et ses impressions. Il peut y avoir dans ce récit quelque prolixité, une certaine inexpérience, même quelquefois de l'incorrection de style; ce qui en fait l'intérêt, c'est la candeur résolue, la sincérité, le feu, une bonne humeur que rien ne déconcerte, le don de voir et de peindre le paysage et les mœurs. C'est par là, c'est par un mélange d'observation et d'émotion que ce livre de voyage a un véritable attrait, en entraînant l'esprit vers des régions si peu connues et en donnant une idée heureuse du jeune voyageur : on le suit d'étape en étape, on s'intéresse aux péripéties de son excursion, et sans quitter le foyer on voit se dérouler comme dans un éclair tous ces spectacles du monde que fait revivre un témoignage intelligent et fidèle.

CH. DE MAZADE.

DE QUELQUES ÉTUDES CRITIQUES SUR L'ANTIQUITÉ.

L'étude de l'antiquité n'est pas près d'être abandonnée, elle a survécu, elle survivra encore à bien des révolutions dans l'ordre des choses intellectuelles; mais chaque siècle, même chaque génération du monde moderne, a une manière différente d'étudier les anciennes littératures; chaque génération imprime, on peut le dire, la marque de son caractère et de ses préoccupations sur les travaux qu'elles lui inspirent. Nous sommes aujourd'hui bien loin du temps où le charme pur de la science abstraite et de l'érudition attirait vers l'antiquité; nous avons également passé celui où l'on s'efforçait individuellement, dans ce commerce avec les anciens, de se fortifier l'esprit et le cœur et de se tremper vigoureusement contre la fortune et ses hasards. Certaines âmes d'élite, âmes stoïques et solitaires, se nourrissent encore en silence de la forte moelle des Sénèque et des Tacite; mais en général ce que nous recherchons avant tout dans cette étude, c'est le lien ininterrompu qui unit le présent au passé, c'est la chaîne des idées, des croyances, des aspirations, qui, comme un câble immergé, disparaît et sombre parfois sous le flot grondant des événemens et des catastrophes. Cette préoccupation n'est pas plus noble assurément que ce désir du philosophe de s'assimiler la vertu morale des anciens; elle est cependant plus vaste et plus haute, car ce qu'elle embrasse dans son point de vue, ce n'est pas seulement le *moi* humain, c'est l'état social de l'humanité tout entière. L'intérêt pratique d'une pareille étude n'est donc contestable pour personne : le passé fournit volontiers des applications au présent, et, si le théâtre et l'encadrement se modifient, ce sont toujours les mêmes élémens que mettent en œuvre à toutes les époques l'activité et le génie de l'homme.

Si l'on parcourt successivement les divers travaux critiques qui viennent

d'être faits sur l'antiquité, on demeure frappé de la multiplicité et de la variété des points de vue et des jugemens. Il n'y a pas lieu de s'en étonner : chacun, suivant son tempérament, voit les hommes et les faits sous un certain angle et prête un relief particulier à l'objet de ses prédilections et de ses pensées habituelles. On parcourt ainsi, en lisant les ouvrages dont nous parlons, une singulière gamme d'opinions et de peintures. Qu'un esprit aimable et joyeux, mais un peu superficiel, tourne ses yeux et ses oreilles vers l'antiquité, il y verra et y entendra surtout l'écho des chansons, les amours faciles, les grâces accortes de la lyre légère, il se complaira au défilé des Phyllis et des Lalagé. Son livre (1) ne sera qu'un mélange capricieux d'érudition, de causeries et de digressions. Conduit par Vénus Aphrodite et par Bacchus, l'auteur fera à travers l'éloquence et la poésie une sorte de promenade buissonnière et humoristique, et les rapprochemens abonderont un peu au hasard sous sa plume. Les noms d'Ovide, de Lydie et de Néère amèneront ceux de Ninon de Lenclos, de Célimène, de Lisette et de Béranger; cette frivole et coquette société romaine, étalée partout au premier plan de son livre, il la verra, ou bien peu s'en faut, à travers Versailles et les élégances raffinées des siècles de Louis XIV et de Louis XV.

Tout autre sera le point de vue de la véritable critique et de l'érudition approfondie telle qu'on la trouve dans quelques ouvrages récens, parmi lesquels se présente en première ligne le livre de M. Martha (2). Esprit sérieux, austère, tout d'une pièce, M. Martha considère les côtés moraux et philosophiques de la société romaine. Ce qui sollicite son regard, c'est le stoïcisme et l'idée pratique de cette haute doctrine. Il nous montre l'action que les philosophes stoïciens exerçaient alors sur les mœurs par leur enseignement et par leur exemple. « Toutes les belles âmes, dégoûtées de la politique, dit-il, cherchèrent un refuge dans la philosophie où elles protestaient en silence contre les mœurs du siècle et le despotisme impérial. » L'ouvrage de M. Martha est tout entier dans cette pensée : c'est le tableau de la philosophie qui, d'une simple recherche scientifique ou d'un exercice déclamatoire, est devenue une source de leçons et de courage, un appui pour l'humaine sagesse, un maître ayant charge d'âmes, et mêlé au train de la vie commune.

On ne saurait apprécier ici bien d'autres publications relatives à la même époque et au même ordre d'idées. L'essentiel était d'indiquer la multiplicité des aspects sous lesquels se laissent entrevoir, à dix-huit siècles de distance, les esprits et les œuvres qui se détachent, comme autant de corolles brillantes, du milieu d'une grande floraison littéraire et philosophique. Pour achever l'esquisse des principaux traits du tableau, il nous suffira de citer un livre qui s'adresse plus exclusivement que les précédens aux lettrés et aux hommes qui vivent dans un commerce assidu et purement classique avec les anciens, c'est l'ouvrage de M. Amiel, *l'Élo-*

(1) *La Poésie et l'Éloquence à Rome au temps des Césars*, par M. Jules Janin, in-18, Didier et Cᵉ.

(2) *Les Moralistes sous l'Empire romain*, in-8°, Hachette.

quence sous les Césars (1). Celui-là n'offre pas, sans doute, l'attrait d'une forme nerveuse ou humoristique, mais il a le mérite d'enfoncer le coin dans les entrailles mêmes du sujet. L'auteur, très méthodique, un peu trop méthodique peut-être, étudie l'influence des transformations politiques, civiles et administratives sur la littérature et l'art romain de la parole en particulier; il passe des hommes aux choses, des Césars pris individuellement aux branches diverses du domaine intellectuel, et, par un chemin différent, il arrive comme M. Martha à cette conclusion, que les causes principales de la décadence de l'art oratoire à Rome ont été les étroits erremens et la puérilité des exercices de l'école, l'anarchie morale de la société et surtout l'absence de toute doctrine saine et puissante, capable d'entretenir la trempe des caractères et de porter les âmes dans ces régions sereines, *templa serena,* dont parle le poète.

L'ouvrage de M. Amiel et celui de M. Martha se complètent l'un l'autre. Depuis l'*Histoire des Théories et des Idées morales de l'Antiquité* (2), par M. J. Denis, où perce une très grande intelligence des institutions religieuses et civiles de Rome et de la Grèce, l'idée critique et philosophique de l'antiquité n'avait point été exposée avec autant de netteté et d'élévation. Celle qui ressort avant tout pour ces deux écrivains du spectacle de la société romaine de la décadence, c'est que rien ne pouvait la sauver. Si elle eût pu, comme le fait très bien voir M. Martha, retrouver un principe de vie efficace, cette réparation de ses forces physiques et morales, cette cure *in extremis,* la philosophie l'aurait opérée. Ici la critique, sous peine de n'être qu'une dissertation sèche et morne, ne saurait séparer les points de vue sociaux de l'examen des faits littéraires. Sa conclusion nécessaire, c'est que, dans ce naufrage d'un grand tout qui entraîne forcément la ruine de toutes les parties dont il se compose, plus d'une de ces parties périt encore saine et meurt vivante en quelque façon. M. Amiel, dont la discussion se meut souvent dans un cercle trop restreint, n'a peut-être pas dégagé nettement cette vérité; mais l'auteur des *Moralistes sous l'empire romain* éclaire les recoins laissés dans la pénombre. Son livre se peut résumer ainsi : si le monde romain, après une affreuse période de détresse, sombra ou plutôt s'écroula brin à brin comme tombe la poudre d'un sablier, quelques âmes se tinrent hautes entre les ruines de la veille et du lendemain. Les cœurs faibles et gangrenés eurent besoin pour se relever d'idées et de croyances nouvelles; les esprits fermes et maîtres d'eux-mêmes, dans la suprême déroute morale, n'eurent pour rester debout qu'à s'appuyer sur les mâles et stoïques doctrines d'une philosophie victorieuse, au moins pour un moment, des choses et des hommes. JULES GOURDAULT.

(1) 1 vol. in-18, Furne.
(2) 2 vol. in-8°, chez Durand.

V. DE MARS.

LES ÉTATS-UNIS

PENDANT LA GUERRE.

I.

L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE DE 1864.

I.

Le 7 septembre, le *steamer Scotia*, sur lequel je m'étais embarqué pour les États-Unis, arrivait en vue de la côte basse de Long-Island; mêlé aux autres passagers, je regardais avec attention ces rives pour moi nouvelles. Les collines bleuâtres du New-Jersey se montrèrent bientôt, et nous vîmes se détacher sur le fond sombre et agité de la mer la voile triangulaire du bateau-pilote. Une petite nacelle menée par deux rameurs vint, comme portée par la vague, se ranger auprès du gigantesque vapeur. En un moment, le pilote fut sur le pont; il communiqua les nouvelles au capitaine, qui monta pour les annoncer sur la légère passerelle qui joint les deux tambours des roues. « Atlanta était prise, — la convention démocratique de Chicago avait choisi pour candidat à la présidence le général Mac-Clellan. » La nouvelle de la grande victoire qui avait couronné la campagne de Sherman en Georgie fut accueillie par une triple salve de hourrahs : les sécessionistes et les *blockade-runners* (c'est le nom qu'on donne à ceux qui commercent malgré le blocus avec les ports du sud) n'essayèrent pas de protester contre l'enthousiasme général. A la joie causée par la prise d'Atlanta se

mêlèrent bientôt des sentimens plus complexes; on se mit à discuter les chances de Mac-Clellan. Le choix du général n'étonnait personne, mais la nouvelle n'en fut pas reçue par tous avec une égale faveur. Si pendant les dix jours de la monotone traversée je n'avais entendu que peu de discussions politiques, l'esprit de parti se réveilla comme en sursaut, et avant de quitter le pont de la *Scotia* je commençai à me sentir en Amérique.

Le spectacle politique auquel je venais assister avait quelque chose de tout nouveau; il était bien digne d'attirer l'attention. On a vu, en Angleterre et dans d'autres pays constitutionnels, des ministères tomber au milieu d'une guerre : le patriotisme des peuples libres n'est pas toujours si aveugle qu'il ne permette à une opposition loyale de demander la paix quand elle croit une guerre injuste et fatale au pays. Néanmoins, là même où les habitudes de la libre discussion sont le mieux établies, il est difficile et souvent périlleux de lutter contre cet instinct puissant et légitime qui unit l'honneur du citoyen à l'honneur de la nation, contre cet amour naturel de la gloire qui, mêlant toutes les forces et toutes les volontés sous un même signe, fait du drapeau comme le symbole vivant de la patrie. Aussi la plupart du temps le pouvoir exécutif puise-t-il une force nouvelle dans la guerre. Dans les monarchies constitutionnelles d'ailleurs, quelque chose reste debout quand un ministère est renversé : le souverain, l'armée, les administrations publiques. Aux États-Unis, le changement du pouvoir exécutif est une révolution bien plus profonde : le président est suivi dans sa retraite par tous les fonctionnaires qu'il a nommés; un reflux s'opère dans tous les courans de la vie publique, pareil au reflux irrésistible de la mer, qui se fait sentir dans les moindres interstices des rochers d'une côte comme sur les plus vastes plages. Le changement du pouvoir exécutif tout entier au milieu d'une guerre peut déjà sembler une expérience périlleuse; l'expérience n'offre-t-elle pas des dangers autrement redoutables lorsque la guerre est une guerre civile? Les principes sont alors en lutte comme les armées; l'esprit de discorde entre dans chaque province, chaque ville, chaque bourgade, chaque foyer; les passions s'exaltent; les plus vils comme les plus nobles instincts de l'humanité sont surexcités pendant ces époques de trouble et de décomposition; la trahison se glisse derrière l'héroïsme, la lâcheté derrière le courage, la haine derrière la générosité.

Au début de la guerre, quand le canon fut tiré contre le fort Sumter, l'esprit de parti avait un moment paru abdiquer devant l'esprit de patriotisme; un souffle d'enthousiasme avait couru sur toute la nation; on se flatta de pouvoir réduire en quelques mois la rébel-

lion. Les échecs, les lenteurs inévitables de la guerre, les incertitudes du gouvernement permirent à l'ancien parti démocratique, renversé par l'avénement de M. Lincoln, de se reconstituer par degrés, de choisir de nouveaux chefs à la place de ceux qui s'étaient spontanément et loyalement rangés parmi les défenseurs du pouvoir, de chercher de nouveaux points de ralliement et de reformer leurs cadres, qui pendant si longtemps avaient été remplis par la majorité de la nation. La guerre avait paru d'abord porter un coup fatal au parti démocratique du nord, qui depuis cinquante ans s'était montré l'allié fidèle et complaisant de l'oligarchie des maîtres d'esclaves; mais elle se prolongea si longtemps que le parti reprit courage. Tout le servit comme à souhait : la modération politique de M. Lincoln, qui, arrivé au pouvoir dans les circonstances les plus critiques, fit appel à tous et montra aux démocrates, surtout dans les états frontières, une complaisance bien faite pour inquiéter et irriter ceux qui l'avaient porté à la présidence; l'attitude et les sentimens politiques de Mac-Clellan, attaché, comme la plupart des anciens élèves de Westpoint, aux traditions du parti démocratique; l'hostilité, longtemps sourde et bientôt ouverte, entre le jeune général et le pouvoir exécutif, son opposition à la politique d'émancipation et au recrutement des régimens noirs, les échecs subis en Virginie par les généraux qu'on lui donna comme successeurs dans le commandement de l'armée du Potomac. Depuis la mort de Douglas, qu'on nommait familièrement « le petit géant de l'ouest, » les démocrates n'avaient plus de chef : ils en trouvèrent un dans le général Mac-Clellan. Sa campagne dans la péninsule virginienne n'avait pas été heureuse; mais il avait remporté à Antietam une victoire qui avait assez relevé son prestige militaire pour que son nom pût encore regagner quelque popularité parmi les masses. On le savait disposé à rétablir l'Union par un compromis politique, et sa réserve un peu énigmatique donnait même à penser à quelques-uns qu'il avait reçu des chefs de la rébellion d'éventuelles promesses.

Les partis ont parfois une singulière clairvoyance : longtemps avant que le général Mac-Clellan se fût jeté dans l'opposition, avant qu'il écrivît de Harrison's-Landing, sur les bords du James-River, alors qu'il commandait encore l'armée du Potomac, une lettre rendue publique, qui était une censure de la politique émancipatrice et des principes qui animaient le gouvernement dans la conduite de la guerre, les meneurs démocrates avaient jeté les yeux sur lui pour la prochaine élection présidentielle. Quelques-uns même faisaient injure à son caractère, et, habitués à considérer M. Lincoln comme un intrus dans la Maison-Blanche, ils allaient jusqu'à voir dans le commandant de l'armée du Potomac une sorte de Monck

républicain dont la mission était de rétablir ce qu'ils nommaient l'ancienne Union et de faire régner la paix sur le continent. On pourrait presque dire que le parti démocratique trouva un général avant de retrouver des soldats; bientôt pourtant ses cadres se remplirent de nouveau, les mécontens se rallièrent. Les lenteurs de la guerre, les appels successifs, la conscription, le trouble causé par les émissions continuelles de papier-monnaie, devaient nécessairement semer de nombreux germes d'opposition dans le pays. Néanmoins, pendant comme avant la guerre, les démocrates et les républicains se divisèrent principalement sur la question de l'esclavage. Je ne connais pas de phénomène politique plus étrange que l'attachement, le dévouement aveugle d'un grand parti à une *institution* dont il ne tire aucun profit direct. Que dans les états où l'esclavage a été aboli, comme il vient de l'être dans le Maryland, les maîtres d'esclaves dépossédés regrettent l'ancien régime, les préjugés de l'éducation et l'amour naturel de l'homme pour une autorité sans contrôle l'expliquent jusqu'à un certain point; mais on ne comprend pas sans peine par quelle puissance secrète l'esclavage a su entrer comme une sorte de religion dans le cœur de tant de démocrates du nord qui n'ont jamais vécu qu'au milieu d'hommes libres. Chez les Irlandais ignorans et demi-sauvages que l'émigration a jetés sur le continent, la haine pour la race noire s'explique par une jalousie naturelle : l'Irlandais ne verrait rien au-dessous de lui sur l'échelle sociale, si la loi n'avilissait le noir et ne lui ôtait les droits de citoyen. Le parti démocratique, qui trouve dans la population des villes, notamment chez les Irlandais, ses adhérens les plus fidèles et les plus bruyans, flatte les préjugés de la multitude pour s'en faire une arme contre ses adversaires. Il y a cependant, si je ne me trompe, autre chose que l'ambition, autre chose que l'amour du pouvoir dans le sentiment qui attache les meneurs de ce grand parti à l'institution de l'esclavage; il s'y mêle je ne sais quelle bassesse démagogique qui confond les idées d'indépendance et de servitude, d'égalité et d'oppression. Le démocrate américain offre de la même main à ses adhérens les joies de la liberté, les plaisirs de la tyrannie.

A mesure que l'administration, subissant la pression impérieuse de l'opinion libérale, entra de plus en plus franchement dans les voies de la politique émancipatrice, l'opposition du parti démocrate devint plus ardente, plus impatiente. Avec un peu plus de clairvoyance, les chefs du parti auraient vu qu'ils se trompaient et luttaient contre un courant irrésistible. Le seul avantage de la guerre et de la force est de résoudre rapidement les questions que le temps et la discussion ne peuvent résoudre que lentement. En vain les démocrates, et au début beaucoup de républicains eux-mêmes, ont-

ils répété qu'il n'y avait aucune connexion entre la guerre civile et l'esclavage, que la guerre n'avait d'autre objet que le rétablissement de l'Union. Le jour où les hommes d'état du sud prirent les armes contre la constitution des états, ils coupèrent un nœud gordien dont chaque année les entrelacemens devenaient plus serrés. Le bon sens public ne s'y trompa point : ce ne fut pas M. Lincoln qui jeta la nation dans les voies de la politique émancipatrice; la nation l'y entraîna, l'y précipita en quelque sorte. La proclamation émancipatrice du 1er janvier 1863, qui donna la liberté à tous les esclaves des états rebelles, ne fut point dictée par la fantaisie d'une volonté solitaire; elle était en harmonie avec les vœux de la nation et avec l'ensemble des actes du pouvoir législatif. On n'a peut-être pas fait assez attention en Europe aux efforts du sénat, du congrès, des législatures, pour effacer les dernières traces de l'esclavage. Je rappellerai ici toutes ces mesures : l'abrogation de toutes les lois relatives aux esclaves fugitifs, — la traite intérieure (ou d'état à état) prohibée, — l'admission du témoignage des noirs dans les cours de justice des États-Unis, — le travail libre organisé sur un grand nombre de plantations, dans la Caroline du sud, la Louisiane, le Mississipi, le Tennessee, l'Arkansas, — l'établissement d'écoles pour les esclaves libérés de la Caroline du sud, de la Louisiane, du Tennessee et de la Virginie occidentale, — l'enrôlement de deux cent mille noirs sous les drapeaux de l'Union, — la défense faite par le congrès au gouvernement fédéral d'employer aucun noir non affranchi, — le nouveau traité avec l'Angleterre pour l'abolition de la traite, — l'abolition de l'esclavage dans le district de Columbia, — l'abolition graduelle, mais rapide, de l'esclavage dans l'état du Missouri, — la nouvelle constitution votée par le Maryland qui émancipe tous les esclaves de cet état, — l'amendement à la constitution qui propose d'abolir l'esclavage dans tous les États-Unis, voté par une majorité des deux tiers dans le sénat et obtenant près des deux tiers des voix dans le congrès. Cette nomenclature n'est-elle pas assez éloquente? et permet-elle de croire que la politique d'émancipation n'a été imposée au président que par une poignée de fanatiques?

La question de l'esclavage redevint donc, comme avant la guerre, le champ de bataille des partis : le parti républicain, réuni le premier en convention à Baltimore pour choisir un candidat à la présidence, annonça ouvertement dans son programme qu'il poursuivait l'abolition de l'esclavage en même temps que le rétablissement de l'Union. La convention de Baltimore, en appuyant la réélection de M. Lincoln et en lui promettant l'appui du parti républicain, se déclara pour un amendement à la constitution qui prohiberait à

jamais l'esclavage non-seulement dans tous les territoires, mais encore dans tous les états de la république. Le langage de la *plate-forme* de Baltimore était simple et catégorique : la guerre devait être continuée jusqu'à la soumission complète des rebelles, l'esclavage ne devait point survivre à la guerre. Il n'y eut pas plus d'hésitation à Baltimore pour le choix du candidat à la présidence : M. Lincoln fut nommé unanimement, et aucun autre nom ne fut soumis à la discussion. Ce n'est pas que tous les chefs du parti professassent un vif enthousiasme pour M. Lincoln. Les uns étaient mécontens de ses lenteurs, de ses tergiversations; les autres lui reprochaient sa complaisance extrême pour des conseillers favoris, son inhabileté à former un ministère dont tous les membres fussent unis par de communes sympathies et par les mêmes principes; quelques-uns lui faisaient un grief de son ignorance des choses diplomatiques; d'autres enfin le représentaient tout bas comme un homme politique d'ordre inférieur, privé des qualités et des hautes vues de l'homme d'état, habitué à mettre les questions de personnes avant les questions de principes, essayant toujours de concilier les ennemis du jour au risque de mécontenter les amis de la veille. Toutefois ces critiques n'étaient jamais sorties du huis clos du parti : les républicains les plus frondeurs avaient toujours senti le besoin de fortifier l'autorité morale du président, et leur mécontentement avait plus d'une fois été étouffé par leur patriotisme. La popularité de M. Lincoln n'avait point été exposée à ce travail de dénigrement qui dans les démocraties use les plus grandes renommées : sa figure était restée la même aux yeux de la nation. Les grandes émotions des dernières années l'avaient rendue plus chère au peuple. L'instinct des masses avait peut-être mieux que la sagacité jalouse des hommes politiques pénétré ce caractère un peu étrange, où tant de finesse se mêle à tant de bonhomie, tant de bonté à tant d'ironie, mais où respirent surtout l'honnêteté, le patriotisme et le désintéressement. Une petite fraction cependant du parti républicain avait rompu ouvertement avec M. Lincoln; elle avait tenu sa convention à Cleveland, et choisi pour candidat le général Fremont. La minorité radicale qui se réunit au mois de mai à Cleveland n'éleva contre l'administration de M. Lincoln que des reproches assez vagues : elle lui reprocha d'avoir paralysé l'enthousiasme soulevé dans le pays par la prise du fort Sumter, d'avoir divisé le nord, d'avoir porté atteinte aux libertés du pays; elle déclara qu'au point de vue administratif, militaire et financier, la présidence de M. Lincoln n'avait été qu'une série de fautes et d'erreurs. Cependant le général Fremont ne réussit pas à constituer un parti : son état-major était formé d'un ou deux abolitionistes

ardens et d'anciens démocrates; derrière cet état-major, il n'y avait point d'armée. M. Fremont conservait encore un reste d'influence parmi les populations allemandes de l'ouest; mais la popularité s'était peu à peu retirée de lui, et il essayait en vain de la ressaisir : elle n'avait pu se fixer longtemps sur cette figure sympathique, mais inquiète et toujours changeante. Quand il se vit abandonné, M. Fremont retira sa candidature, et la plupart de ceux qui s'étaient un moment groupés autour de lui se hâtèrent de se ranger parmi les partisans de M. Lincoln.

Les démocrates n'avaient point, comme les républicains, réuni leur convention au printemps; ils attendaient les événemens, et se tenaient prêts à profiter de toutes les fautes, de toutes les défaites du gouvernement. Enfin ils crurent le moment venu, et ils choisirent en quelque sorte l'heure la plus sombre de l'année, lorsque le général Grant, parti du Potomac avec une magnifique armée, traversa toute la Virginie, livrant presque chaque jour une sanglante bataille, et vit enfin, malgré son indomptable énergie, ses efforts expirer devant les fortifications de Richmond. Le héros de Vicksburg avait rencontré en Virginie des ennemis plus disciplinés, plus redoutables que ceux qu'il avait eu à combattre dans l'ouest. Il avait cru pouvoir accabler ses adversaires par la masse de ses bataillons et se frayer dans le sang un droit chemin sur la capitale qui depuis si longtemps défiait tous les efforts des États-Unis; mais les batailles avaient seulement décimé son armée, et il avait été contraint de se replier sur les bords du James-River et de commencer devant Petersburg et Richmond la lente guerre des siéges. Le président avait fait un nouvel appel de 500,000 hommes, et les rangs devaient être remplis par la conscription, s'ils ne pouvaient l'être par les enrôlemens volontaires. En Georgie, la position du général Sherman inspirait les plus vives inquiétudes : sans autres communications qu'une ligne de chemin de fer de deux cents lieues de longueur, Sherman s'était aventuré jusque dans le centre de la Georgie; il avait engagé une partie où il pouvait tout gagner, mais où il pouvait aussi tout perdre. Les journaux du sud se réjouissaient en le voyant approcher d'Atlanta; ils prédisaient que son armée serait tout entière faite prisonnière et ne pourrait plus jamais reprendre la route de Chattanoga. Le doute, l'inquiétude, la défiance, avaient jeté leurs ombres sinistres sur la nation; la lassitude avait un moment accablé les plus fermes courages.

Pendant ce temps, les démocrates étaient à l'œuvre, et les circonstances conspiraient surtout à faciliter les efforts de ceux qu'on nomme les *peace-democrats* ou démocrates de la paix par opposition aux *war-democrats* ou démocrates de la guerre, prêts à main-

tenir l'Union par les armes, si les compromis politiques ne pouvaient ramener les états rebelles. Les premiers étaient les moins nombreux, et l'opinion publique les avait flétris du nom de *copperheads* (nom d'un serpent d'Amérique); mais ils étaient remuans, actifs, logiques. Ils professaient ouvertement la doctrine des *states-rights*, c'est-à-dire de la souveraineté des états, doctrine qui, portée à ses dernières limites, aboutit au droit de sécession. Leurs sympathies étaient pour M. Jefferson Davis et pour l'esclavage, et s'ils n'avaient pas ouvertement joint les rebelles, c'est qu'ils conservaient l'espoir de détacher du nord les états frontières, ceux de l'ouest, et jusqu'à la Pensylvanie et New-York; ils auraient reformé ainsi une confédération nouvelle qui n'eût exclu que les états abolitionistes de la Nouvelle-Angleterre. On ne peut douter que ces projets n'aient été le rêve favori de quelques démocrates; le Mississipi avait été rendu aux fédéraux par la prise de Vicksburg; les rebelles ne pouvaient dès lors conserver l'espoir de fonder un gouvernement indépendant que s'ils réussissaient à obtenir l'annexion spontanée et volontaire des vastes états de l'ouest et de la vallée mississipienne à leur confédération. Et si ce nouveau déchirement avait lieu dans le nord, ne pouvait-on détacher aussi les deux grands états de New-York et de la Pensylvanie, où de tout temps le parti démocratique a eu tant de puissance? Les *copperheads* avaient fortement organisé l'opposition dans tous les états frontières où, pendant si longtemps, l'influence des maîtres d'esclaves avait été prépondérante; ils couvrirent tous ces états et ceux de l'ouest de sociétés secrètes, recrutées parmi tous les mécontens; le général Price, ancien gouverneur du Missouri, qui avait déjà envahi son état natal en 1862, dans l'espérance de le conquérir à la sécession, revint dans cet état à la tête de vingt mille hommes, et annonça ouvertement qu'il venait faire un dernier effort pour arracher le Missouri aux armées fédérales. Dans le Kentucky le gouverneur Bramlette, dans l'état de New-York le gouverneur Seymour, étaient les meneurs de l'opposition la plus ardente et la moins scrupuleuse. Le Tennessee et la Louisiane n'étaient maintenus dans l'obéissance que par la présence des armées fédérales, et les républicains attendaient en vain le réveil de cet élément unioniste sur lequel ils avaient toujours compté pour rétablir dans ces états l'ordre légal. Toutes ces circonstances avaient rendu au parti démocratique son ancienne confiance. M. Vallandigham, de l'Ohio, condamné naguère, pour complicité avec les rebelles, à la prison perpétuelle, et, par ordre de M. Lincoln, simplement conduit au-delà des lignes fédérales, avait réussi à se rendre au Canada. Revenu aux États-Unis, il y donnait libre cours à son amère éloquence, et soulevait contre celui qui lui avait fait

grâce toutes les passions démagogiques. A New-York, les deux frères Wood, qui, après les troubles qui ensanglantèrent cette ville presqu'au lendemain de la bataille de Gettysburg, étaient rentrés un moment dans l'obscurité, reformaient les rangs de leur nombreuse armée démocratique, toujours prête pour le désordre. Tels furent les alliés qui s'imposèrent à ces nombreux démocrates restés fidèles à leur pays et à l'Union, et simplement disposés à user de leur droit constitutionnel pour reconquérir le pouvoir.

La convention du parti démocratique eut lieu à Chicago. Le choix de cette ville était une flatterie pour l'ouest, appelé à jouer un rôle de plus en plus prépondérant dans les élections présidentielles et dans la politique générale de l'Union. Dix-huit mille personnes environ se réunirent dans la belle cité, presque née d'hier et aujourd'hui devenue la capitale de la région des grands lacs du nord de l'Amérique. Le gouverneur Seymour fut nommé président de la convention, et M. Vallandigham fut le rédacteur principal de la *plateforme* du parti. En dépouillant ce document de sa phraséologie, on peut le résumer en deux propositions : — armistice immédiat, puis convention de tous les états tant du sud que du nord pour régler les conditions de la paix. En proposant un armistice immédiat, le parti démocratique affirmait que la guerre continuée pendant trois ans avait été impuissante et stérile. Cette déclaration, faite en termes peu mesurés, qui étaient comme un défi au courage de la nation, souleva une profonde indignation dans le nord. On n'offense pas impunément ce sentiment délicat qui s'appelle l'honneur chez les individus et le patriotisme dans une nation. La *plateforme* de Chicago fut regardée comme une insulte au pays et à l'armée; l'injure fut ressentie d'autant plus vivement que la réunion du parti démocratique fut presque immédiatement suivie d'une succession de brillantes victoires : la fortune se reprit à sourire aux armes fédérales. Coup sur coup, on reçut la nouvelle de la prise d'Atlanta, des combats glorieux livrés par le général Sheridan dans la vallée de la Shenandoah, de la capture des forts qui gardaient la rade de Mobile par l'escadre de Farragut. Le général Grant n'avait encore obtenu aucun succès décisif; mais ses lignes se resserraient et s'étendaient autour de Petersburg et de Richmond, et les recrues venaient chaque jour grossir son armée. Toutes les âmes s'ouvrirent à la joie, à l'espérance; l'or redescendit à des cours plus bas par des secousses rapides. Au découragement des mois longs et oppressifs de l'été succéda un retour de confiance, d'entrain, de virile et joyeuse résolution. Ainsi les jours de l'automne aux États-Unis ont souvent une splendeur plus vive que les jours caniculaires; les horizons semblent plus profonds, et la lumière se colore de re-

flets plus variés dans les bois, que l'approche de l'hiver couvre d'une magnifique livrée, inconnue dans les climats européens.

Malgré leur petit nombre et leur impopularité, les *copperheads*, profitant du découragement général, avaient réussi à dicter la *plateforme* de Chicago; ils choisirent également dans leurs propres rangs le candidat à la vice-présidence, M. Pendleton. Pour la présidence, le choix était fait d'avance : le parti démocratique n'avait d'autre candidat sérieux à présenter au peuple que le général Mac-Clellan. Peu de jours après la réunion de Chicago, un comité se rendit à New-York pour apporter au général les résolutions de la convention démocratique. Celui-ci fit quelque temps attendre sa réponse. Il avait contre l'administration, surtout contre quelques-uns de ses membres, de profonds griefs : il attribuait l'insuccès de sa première campagne en Virginie à l'hostilité du cabinet, qui l'avait privé au moment décisif des troupes auxiliaires sur lesquelles il avait compté; il s'était vu enlever le commandement de l'armée du Potomac presque au lendemain de sa victoire d'Antietam. Après la convention de Chicago, un des amis et conseillers du président, M. Blair, le père de M. Montgomery Blair, qui fut jusque dans ces derniers temps le directeur des postes du cabinet de Washington, se rendit malgré son grand âge auprès du général Mac-Clellan, et essaya de le déterminer à repousser les offres du parti démocratique. Il fit appel à son patriotisme, lui montra les dangers que pouvaient entraîner le triomphe de ce parti et le changement du pouvoir exécutif. Si le général Mac-Clellan avait suivi les conseils de M. Blair, il n'est pas douteux qu'il eût été promptement chargé d'un commandement militaire important; les ombres qui enveloppaient sa popularité se seraient dissipées, et son désintéressement politique eût été infailliblement récompensé par le peuple américain. Il était sans doute trop tard : les délégués de Chicago attendaient leur réponse. Qu'allait-il pourtant leur dire? La presse attaquait avec une vive indignation la *plateforme* de Chicago; M. Seward, si réservé d'ordinaire, était un moment descendu dans l'arène politique, et, dans un discours prononcé à Auburn, dénonçait les rédacteurs de ce programme comme des traîtres en connivence avec le sud. De son camp de Petersburg, le général Grant écrivait une lettre conçue dans le même sens, et s'attachait à montrer qu'il ne restait plus à frapper qu'un coup pour en finir avec la rébellion.

Accepter sans commentaires la *plateforme* de Chicago, c'était avouer que la guerre avait été une erreur, et une erreur aussi colossale, aussi féconde en malheurs publics et privés, n'était-elle pas un crime? Est-ce là pourtant le langage que pouvait tenir un

capitaine qui avait souvent conduit les soldats de l'Union au combat et quelquefois à la victoire? Était-ce à lui de baisser l'épée devant l'ennemi? Après quelques hésitations, le général accepta la nomination du parti démocratique; mais il le fit en des termes qui étaient un désaveu indirect de la *plateforme* du parti. Il prit la fiancée et repoussa la dot. « Je ne pourrais point, dit-il, regarder en face mes braves camarades de l'armée et de la marine qui ont survécu à tant de batailles sanglantes, et leur dire que leurs travaux, que le sacrifice de tant de nos frères ont été vains, que nous avons abandonné l'Union, pour laquelle nos vies ont été si souvent mises en péril. » Ailleurs il disait encore : « L'Union doit être maintenue à tout hasard. » Il se séparait ainsi des *peace-democrats* et se rendait l'organe fidèle des sentimens des *war-democrats*. Il savait que ces derniers étaient les plus nombreux, bien que leur influence n'eût pas été prédominante à Chicago. A leurs yeux, la guerre n'avait d'autre objet que le rétablissement de l'Union. Dès que les rebelles se montreraient prêts à traiter sur cette base, les démocrates de la guerre s'empresseraient de leur rendre la pleine et entière garantie de tous les droits constitutionnels, y compris la possession de leurs esclaves. Ils considéraient la proclamation émancipatrice et l'avénement des noirs comme des armes dangereuses et des obstacles au rétablissement de la paix. Ils disaient, comme le général Mac-Clellan : « L'Union est la seule condition de la paix, nous ne demandons pas davantage; » mais, comme lui, ils subordonnaient tout à la nécessité de rétablir l'Union.

La lettre du général Mac-Clellan mécontenta les *peace-democrats*, et quelques-uns d'entre eux parlèrent un moment de réunir une nouvelle convention; mais leur mauvaise humeur fut bientôt dissipée : ils comprirent que le nouveau président ne pourrait jamais se dégager entièrement de ceux qui le porteraient au pouvoir. La *plateforme* de Chicago demeurait l'expression officielle, si l'on me permet le mot, des opinions du parti : le patriotisme et l'honneur militaire de l'ancien général en chef des armées de l'Union avaient seulement mêlé quelques accens plus fiers au langage de la convention démocratique; mais, comme le dit fort bien M. Charles Sumner dans un éloquent discours que j'entendis prononcer à Boston, « la rébellion n'est que l'esclavage armé, de façon que se rendre à l'esclavage, c'est se rendre aux rebelles. » La *plateforme* sacrifie l'Union; la lettre professe l'amour de l'Union, mais sacrifie l'émancipation, sans laquelle l'Union est désormais impossible. La lettre dit : « L'Union est la seule condition de la paix, nous ne demandons pas davantage. » Si le candidat démocratique ne demande pas davantage, d'autres demandent davantage. Moi, je demande

davantage, car, si nous n'obtenons davantage, l'Union reste un vain nom. Je demande davantage au nom de la justice et de l'humanité, et pour que cette épouvantable guerre ait sa justification dans l'histoire. La convention de Baltimore demande davantage, M. Lincoln demande davantage, le peuple américain demande davantage. » Le résultat de l'élection justifie l'assertion de M. Sumner : le peuple américain a choisi entre ceux qui veulent rétablir l'esclavage avec l'Union et ceux qui veulent l'Union sans l'esclavage.

II.

On vient de voir dans quelles conditions la lutte électorale était engagée; je voudrais maintenant essayer de raconter quelques-uns des épisodes de cette lutte pour faire mieux comprendre l'organisation des partis et le jeu des institutions démocratiques aux États-Unis.

J'étais arrivé trop tard pour être témoin de l'une des conventions générales des partis; mais bientôt j'eus l'occasion d'assister à une convention d'état tenue dans le Massachusetts. Il est impossible d'avoir une idée exacte des institutions politiques des États-Unis, si l'on n'y étudie de près l'organisation des partis, et le système des conventions forme un élément essentiel de cette organisation. Ce système s'applique au gouvernement intérieur des états comme au gouvernement de la confédération, à l'administration des comtés, des districts et des communes comme à celle de l'état. On ne saurait mieux comparer l'organisme des partis américains qu'à celui d'un végétal : les réunions et les comités de la commune représentent la cellule élémentaire; les conventions d'état, les fibres; les conventions générales, le tronc. La comparaison est d'autant plus exacte que les comités primaires communaux forment la base de tout l'organisme politique, de même que la cellule est l'origine et la substance de tout l'édifice végétal. Le principe du *self-government*, apporté d'Angleterre aux États-Unis par les premiers colons, a sans cesse agrandi le cercle de son empire, mais il est toujours resté fixé à son centre primitif, qui est la commune. La vie politique circule incessamment de ce centre à la circonférence et de la circonférence au centre, et entretient sans cesse l'activité de ces grands corps qui se nomment les partis. Jamais cette puissante circulation n'est interrompue, mais elle devient naturellement plus rapide à l'approche des grandes crises politiques. Avant l'élection présidentielle, les membres de chaque parti s'assemblent dans toutes les communes et choisissent des délégués; ceux-ci se réunissent dans leurs états et désignent des représentans pour la convention générale, qui publie son

programme et choisit ses candidats. Alors s'opère comme un mouvement inverse. De nouvelles conventions d'état se réunissent pour ratifier les actes de la convention générale et pour choisir les noms de leurs candidats aux fonctions d'*électeurs présidentiels*; à ces noms, la convention d'état ajoute ceux des candidats aux fonctions de l'état qui sont vacantes. Chaque parti forme ainsi ce qu'on nomme un *ticket*, c'est-à-dire une liste qui comprend les électeurs présidentiels, le gouverneur, les fonctionnaires de l'état et les représentans au congrès dont les siéges sont vacans. Le jour de l'élection présidentielle, chaque citoyen choisit entre les diverses listes et les modifie à son gré. Le mandat d'électeur présidentiel est en fait un mandat impératif, de sorte que le nom de la liste qui triomphe fait connaître le nom du futur président bien avant que les électeurs aient envoyé leur vote cacheté au sénat.

Ces explications étaient nécessaires pour faire comprendre le caractère de la convention d'état à laquelle j'assistai dans le Massachusetts, quand tous les partis avaient déjà choisi leurs candidats à la présidence en convention générale. Des trains spéciaux amenaient à Worcester, dans la matinée du 14 septembre 1864, 1,625 délégués républicains envoyés par les communes du Massachusetts. La ville manufacturière de Worcester, placée au cœur de l'état, doit à sa position centrale d'être toujours choisie comme le lieu de réunion des partis, de préférence à Boston. Les délégués, comme je l'ai expliqué, avaient été élus par leurs coreligionnaires politiques dans des assemblées primaires, et apportaient tous des lettres de créance des comités communaux. Arrivés à Worcester, ils se dirigèrent vers un grand bâtiment nommé *Mechanic's-Hall*, spécialement affecté aux *meetings* populaires. La salle principale est très vaste et pourrait sans difficulté contenir trois mille personnes. Une estrade s'élève au fond pour le bureau et pour les orateurs. Elle était remplie par les délégués. Les auditeurs entraient librement et prenaient place dans une large galerie qui court sur trois côtés de la salle. Un bureau provisoire fut constitué, et, sur la proposition d'un délégué, on nomma un premier comité, composé d'autant de membres qu'il y a de districts électoraux dans l'état, pour organiser d'une manière définitive le bureau de la convention. Un second comité fut chargé d'examiner les lettres de créance. Ces comités se réunirent dans des bureaux au fond de la salle et firent promptement leur rapport. On porta un membre du congrès à la présidence, et l'assemblée accepta une liste de vice-présidens et de secrétaires. Après s'être donné un bureau permanent, la convention fit choix de candidats pour les magistratures politiques de l'état du Massachusetts, c'est-à-dire pour les fonctions de gouver-

neur, de lieutenant-gouverneur, de secrétaire d'état, de trésorier d'état, d'auditeur (*auditor*) et d'*attorney-general*. Autrefois le gouverneur du Massachusetts, assisté de son conseil, choisissait lui-même les magistrats qui devaient le seconder. Les démocrates parvinrent, il y a quelques années, à lui enlever cette prérogative; mais ce parti du moins n'a jamais réussi à livrer le choix des juges de tribunaux au suffrage populaire, comme dans les états de New-York, de Pensylvanie et dans les états de l'ouest. Les nominations aux fonctions de l'état se firent sans discussion. Le choix seulement de l'*attorney-general* demeura longtemps indécis, et on fut obligé de recourir à un scrutin régulier.

Après les officiers ministériels de l'état, la convention nomma deux électeurs présidentiels, dits *at large*. Ce mot demande une explication. Le président des États-Unis, on le sait, n'est point l'élu du suffrage direct et universel. Les électeurs au second degré, choisis par le peuple dans ses comices, ne représentent pas seulement la masse des citoyens, ils représentent aussi le principe fédéral. En conséquence, le corps électoral est calqué exactement sur le congrès, où chaque état envoie invariablement deux sénateurs et un nombre plus ou moins grand de représentans, suivant le chiffre de la population. Aux représentans correspondent des électeurs nommés dans les mêmes districts, aux sénateurs des électeurs *at large*, c'est-à-dire élus par l'état tout entier. Outre les voix auxquelles lui donne droit le chiffre de sa population, chaque état jette ainsi dans la balance électorale deux voix supplémentaires qui représentent en quelque sorte le principe abstrait de son individualité.

La convention d'état de Worcester n'avait point à choisir les électeurs de districts, qui sont nommés dans les districts électoraux; elle choisit seulement les deux électeurs *sénatoriaux*. L'un d'eux, qui fut nommé au milieu d'enthousiastes acclamations, était M. Edward Everett, ancien ministre des États-Unis en Angleterre et candidat à la vice-présidence aux élections de 1860. Attaché toute sa vie aux principes conservateurs de l'ancien parti whig, M. Everett se lia temporairement à la fraction du parti démocratique qui voulait porter M. Bell au fauteuil présidentiel, dans l'espérance d'empêcher le triomphe de cette démocratie exaltée et sans scrupules qui avait choisi pour candidats Breckenridge et Douglas. Le parti dit Bell-Everett ne survécut pas à la campagne présidentielle de 1860. La guerre civile suivit de près la nomination de M. Lincoln, et M. Bell s'attacha temporairement à la fortune du sud; M. Everett au contraire resta fidèle à cette Union dont il avait si souvent et dans un si magnifique langage célébré les glorieux fondateurs. Il y eut comme un rajeunissement chez ce vieillard. L'astuce et la violence des partis

l'avaient quelque temps entraîné et comme plié en des sens divers; mais en face de la guerre civile il se redressa, et son noble patriotisme trouva des accens que l'éloquence politique a rarement surpassés.

Un comité rédigea et soumit à l'approbation de l'assemblée ce qu'on appelle les *résolutions;* c'est le nom qu'on donne dans tous les *meetings* à l'exposé des sentimens de ceux qui en font partie sur les questions qu'on y traite. Les résolutions de la convention de Worcester, très longuement motivées, se résumaient en ces termes : continuation énergique de la guerre, abolition de l'esclavage, réélection de M. Lincoln, nul armistice sur d'autres bases que la soumission des rebelles à l'autorité fédérale. Elles furent appuyées par plusieurs discours qui captivèrent assez peu mon attention. Une seule figure reste dans mes souvenirs, celle du ministre qui récita, suivant l'usage, une prière au moment où la convention fut ouverte. Jeune encore, avec de longs cheveux flottans et une barbe fine comme on représente celle du Christ, je le vois immobile et les yeux baissés; j'entends sa voix grave et traînante résonner dans l'immense salle au milieu de l'universel silence. Son éloquence avait quelque chose à la fois de doux et de farouche : il appelait la merci céleste sur son peuple, puni pour avoir opprimé une race malheureuse; mais il offrait à Dieu, s'il les exigeait, de nouveaux holocaustes avec un empressement où il y avait plus de fierté que de résignation. Avec son front sans rides et pourtant soucieux, ce visage prophétique d'où la force avait exclu la grâce m'apparut comme une image vivante de la Nouvelle-Angleterre du temps passé, pieuse, austère, laborieuse, qui dans ses chaumières de bois se préparait à ses hautes destinées. N'avais-je point devant moi les descendans directs de ces émigrans qui sur le nouveau continent apportèrent les premiers la liberté avec la foi? Je ne connaissais pas un seul des seize cents délégués, venus de tous les points du Massachusetts. Aux simples habits, aux lourdes chaussures, aux mains hâlées, je reconnaissais partout autour de moi les artisans, les fermiers, les pêcheurs de la côte. Tous paraissaient parfaitement familiers avec les usages parlementaires; ils se levaient, parlaient sans embarras, sans emphase. Je n'ai jamais vu régner un ordre plus parfait dans une assemblée aussi nombreuse. Chacun apportait dans la convention générale de l'état des habitudes depuis longtemps contractées dans les réunions des communes, des villes, des districts électoraux.

Rentrés dans leurs communes, les délégués à la convention générale convoquent leurs partisans, et leur rendent compte de leur mission dans des réunions qui portent le nom bizarre de *caucus.* J'assistai, quelque temps après la convention de Worcester, au

caucus républicain d'une petite ville du Massachusetts. La réunion avait lieu le soir dans la maison commune. Je m'y rendis à la lueur d'une faible aurore boréale. L'arche surbaissée d'où partaient des rayons mobiles qui parfois montaient jusqu'au zénith jetait une lumière pâle et troublée sur les petites collines couvertes de cèdres nains, sur les blanches maisons, sur les murs de pierres amoncelées qui forment toutes les clôtures dans le Massachusetts. Le *caucus* n'était ni nombreux ni animé. On s'occupa des préparatifs d'un *meeting* populaire où se réuniraient tous les partisans de M. Lincoln, et l'on nomma ensuite des candidats aux fonctions de conseiller municipal. On désigna un candidat par district scolaire (*school-district*). La commune n'avait pas moins de huit écoles pour une population de huit mille habitans, répandus, il est vrai, sur une grande superficie de terrain. L'école est dans toute la Nouvelle-Angleterre l'agglomération élémentaire qui sert de base et d'appui à la commune. Elle est ainsi le berceau des institutions civiles, et l'éducation primaire est la source de l'éducation politique.

Pendant que les républicains avaient leur *caucus* dans une chambre de la maison commune, les démocrates étaient réunis en comité dans une autre salle. Jamais l'entrée de l'édifice municipal n'est refusée à une réunion de citoyens pour un motif politique. Tous les partis ont besoin de la liberté : triomphans, ils ne songent pas à priver leurs adversaires des droits qu'ils ont invoqués hors du pouvoir. Quelques jours avant que la convention républicaine se réunît à Worcester dans la belle salle de *Mechanic's-Hall*, les démocrates de l'état y avaient tenu leur convention générale. A Boston, un Français nommé Faneuil légua, longtemps avant la guerre de l'indépendance, à la municipalité de la ville une somme d'argent considérable avec laquelle fut bâti *Faneuil-Hall*, qu'on a souvent appelé le berceau de la liberté américaine. Là se firent entendre les premières voix qui protestèrent contre les actes tyranniques du gouvernement anglais; de là, les premiers abolitionistes purent parler au peuple américain, quand leur voix était partout ailleurs étouffée. Pendant la période de la campagne présidentielle, il se passait à peine une soirée sans que *Faneuil-Hall* ouvrît ses portes, tantôt aux républicains, tantôt aux démocrates. A la faveur des libertés illimitées dont ils jouissent, les partis politiques peuvent se donner aux États-Unis une très puissante organisation : les assemblées primaires, les conventions de district, les conventions d'état, les conventions générales, forment une sorte d'organisme soutenu et réglé par l'esprit de parti, comme le système solaire est gouverné par la gravitation. L'esprit de parti, au lieu de se montrer destructeur comme dans les pays où il n'est point réglé, devient au con-

traire une garantie de conservation. On conçoit en effet qu'il ne soit point facile de changer ni de créer en un jour ces organismes politiques qui embrassent depuis la moindre commune jusqu'à l'ensemble de la confédération; ce n'est point chose aisée que de former ni de remplir des cadres aussi étendus. Le parti démocratique, qui a occupé le pouvoir depuis Jefferson jusqu'à l'avénement de M. Lincoln, conserve encore aujourd'hui une large part de la puissance qu'il avait acquise pendant cette longue période. Le parti républicain actuel n'est pas né en 1860, il n'est que la transformation dernière de l'ancien parti whig, qui, à travers beaucoup de vicissitudes, n'a jamais entièrement perdu de vue deux objets : la consolidation du pouvoir exécutif et la limitation, sinon l'abolition de l'esclavage. Les traditions politiques ne pourraient se transmettre de génération en génération dans une démocratie sans ces grands gouvernemens d'opinion qui règnent dans le pacifique domaine des idées.

Dans les pays où le corps électoral est peu nombreux et où il existe des classes privilégiées, la communauté des intérêts impose en quelque sorte d'elle-même l'unité, la logique à l'action politique; mais aux États-Unis, où le suffrage est universel, où la division des classes est à peine marquée, où règne l'égalité la plus parfaite en même temps que la plus complète liberté, le corps électoral, s'il n'était guidé par les traditions des partis, deviendrait je ne sais quelle poussière sans consistance, emportée au gré des courans les plus capricieux. Dans une telle société, on n'aperçoit rien, en dehors de l'action morale des partis, toujours vigilans et toujours actifs, qui puisse servir de défense ou contre l'anarchie ou contre le despotisme. Il est singulier d'ailleurs de voir combien l'esprit de parti perd de son aigreur et de sa vivacité quand il trouve chaque jour une occasion de se manifester, quand il se mêle à toutes les relations de la vie publique, quand il n'a pas besoin d'attendre, pour faire preuve de son ardeur, des occasions rares et solennelles. L'élection présidentielle, qui se renouvelle tous les quatre ans, agite, il est vrai, le pays jusque dans ses profondeurs; mais cette émotion ne s'exprime pas autrement que les émotions ordinaires et locales, qui n'ont pour théâtre que l'état, la ville et la commune. Personne ne s'en effraie; on n'y voit rien que de naturel, et les règles de ces grands duels des partis sont toutes tracées d'avance.

Si l'organisation des partis aux États-Unis doit être considérée comme une nécessité politique et comme une garantie d'ordre et de stabilité, elle a pourtant aussi quelques inconvéniens. On peut lui reprocher par exemple d'avoir faussé les élections présidentielles en

livrant le choix du premier magistrat de la république, non pas, comme le voulait la constitution, à un corps électoral indépendant, mais à une convention qui impose ses arrêts aux électeurs présidentiels. On peut lui reprocher encore d'avoir grandi outre mesure l'importance de ces hommes qu'on nomme ici les *politicians*, et qui sont les meneurs actifs des partis. Le *politicien* n'a rien de commun avec l'homme d'état proprement dit; ce qui lui est nécessaire, ce n'est ni une profonde instruction, ni un caractère élevé, ni même une grande éloquence : c'est l'art de comprendre et de diriger les hommes, la connaissance approfondie des vices et des qualités du cœur humain, avec un goût naturel pour l'action, pour l'intrigue, pour le patronage. Le nom de *politicien* dans la bouche de beaucoup d'Américains est devenu presque une injure; mais on ne voit pas comment les partis pourraient se dispenser de ces instrumens quotidiens: on n'a jamais vu d'armée sans état-major. Je ne fus pas sans m'apercevoir, à la convention de Worcester, que la besogne de la réunion était en quelque sorte préparée d'avance : les listes des comités, les résolutions, les noms des candidats, tout cela n'était pas et ne pouvait pas être tout à fait improvisé. Cependant les meneurs ne peuvent rien faire sans consulter ni connaître les sentimens populaires; ils sont comme des girouettes politiques qui marquent sans cesse la direction des grands courans de l'opinion. Le véritable homme d'état peut toujours parler directement au pays au-dessus de la tête des politiciens, bien sûr que, s'il se fait écouter et suivre par la nation, il n'a rien à craindre des parasites, qui ne vivent que par la popularité.

Quand le travail des partis est terminé, quand les listes électorales sont complètes, il reste encore une autre tâche à remplir : c'est alors qu'on commence à se disputer la faveur populaire, qu'on cherche à émouvoir l'opinion publique par les mille voix de la presse, de la tribune, même de la chaire. Les orateurs populaires, les députés au congrès, les sénateurs, les gouverneurs, commencent le *canvass*, c'est-à-dire la croisade électorale. Ils vont de ville en ville, prêchant le peuple, comparant les programmes, discutant les titres des candidats rivaux. Les *meetings* se succèdent de jour en jour : le plus imposant auquel j'aie assisté est celui de *Faneuil-Hall* à Boston, le 28 septembre. Les républicains, qui s'étaient donné rendez-vous dans les clubs des divers arrondissemens, traversèrent la ville à la lueur des torches, avec des bannières et des transparens où se lisaient leurs devises favorites. Quand j'arrivai dans la grande salle, trois mille personnes environ y avaient trouvé place, et aux abords de *Faneuil-Hall* on avait élevé deux estrades en bois pour les orateurs chargés de haranguer ceux qui n'avaient pu trou-

ver place à l'intérieur. De la plate-forme, où j'étais mêlé aux membres du bureau et aux orateurs de la soirée, la salle m'apparaissait comme une mer de têtes mouvantes. Tous les assistans étaient debout, serrés les uns contre les autres, et quelquefois des courans irrésistibles balançaient en sens divers cette masse animée, comme le vent incline les épis. Pendant quatre heures, les orateurs gardèrent la foule attentive. L'un d'eux, venu du Maryland, porta au comble l'enthousiasme de l'auditoire en évoquant le souvenir des soldats du Massachusetts tués au commencement de la guerre dans les rues de Baltimore, qu'ils traversaient pour aller protéger Washington. « Je viens, s'écria-t-il, vous apporter le prix de ce sang; c'est la nouvelle constitution du Maryland qui abolit l'esclavage. » Il y avait chez ce jeune orateur, qui courait d'un bout à l'autre de la plate-forme et gesticulait avec violence, une faconde, une verve toute méridionale, qui étonnaient et charmaient les habitans de Boston, habitués à une éloquence moins démonstrative. M. Charles Sumner prononça le discours principal de la soirée; sa voix grave et retentissante dominait tous les bruits de cette grande foule. Pendant qu'il développait avec une inflexible logique les deux programmes du parti démocratique et du parti républicain, j'observais attentivement les hommes de couleur mêlés à l'auditoire. Leurs yeux, brillans comme la porcelaine, suivaient les moindres mouvemens de celui qui depuis si longtemps s'était constitué leur défenseur, et sur ces humbles visages je pouvais lire des sentimens plus purs, plus vrais que ceux où les popularités vulgaires croient bien souvent trouver leur consécration.

A quelque temps de là, je revenais d'une excursion dans les Montagnes-Blanches et m'arrêtai dans la ville de Springfield, située dans le Massachusetts, sur les bords du Connecticut. Pendant quelques jours, la géologie et la botanique m'auraient fait oublier complétement l'élection présidentielle, si de temps à autre je n'avais aperçu quelque drapeau électoral flottant sur un village perdu dans les pittoresques vallées du New-Hamsphire et du Vermont. A peine arrivé à Springfield, j'entendis de ma chambre un grand bruit de musique, et, mettant la tête à la fenêtre, je vis apparaître un long cortége précédé de torches. Je m'informai de l'objet de cette manifestation : on m'apprit qu'un des clubs démocratiques de la ville allait tenir un *meeting* sur la colline où sont les bâtimens de l'arsenal des États-Unis. Je suivis le cortége, qui défila dans la rue principale. De nombreux spectateurs étaient rangés sur les larges trottoirs de briques. J'entendais, en passant devant les groupes, quelques remarques ironiques : « il y a donc encore des démocrates, je les croyais tous morts; leur procession ressemble à un enterrement. » Rien de plus : pas de cris, pas d'injures, pas de voies de fait. Le

cortége se détourna bientôt et monta sur la colline par une large avenue bordée d'ormes magnifiques. Des deux côtés de l'avenue, j'apercevais de coquettes villas à demi cachées par des arbres et entourées de jardins; je longeai bientôt la grille massive qui enceint les vastes terrains où s'élèvent les beaux bâtimens de l'arsenal. Entourés de vastes pelouses, on les prendrait plutôt la nuit pour des palais, car on n'aperçoit nulle part ces débris, ces matériaux épars qui s'accumulent d'ordinaire autour des usines. Enfin la foule s'arrête au sommet de la colline, un président improvisé s'élève, je ne sais comment, au-dessus de la multitude; le *meeting* commence, et d'abord on procède aux affaires. On nomme des délégués pour une réunion du parti, on choisit un comité pour s'occuper des préparatifs d'un *meeting* en masse (*mass-meeting*) des démocrates de Springfield. Une petite fille, à peine âgée de huit ans, est hissée à côté du président, et chante d'une voix aiguë une chanson en l'honneur du général Mac-Clellan. Je me rappelle encore le refrain :

We have an other Washington,
Let us vote for little Mac (1).

Un orateur commence ensuite un discours. Ce qu'il y a de plus saillant dans sa longue improvisation, c'est une laborieuse comparaison entre le serpent dit *copperhead* et un autre serpent dit *black snake*, qui naturellement représente les *black republicans* et les abolitionistes. Toute allusion faite aux malheureux noirs est saisie avec transport par l'ignorant et brutal auditoire, composé principalement d'ouvriers irlandais. L'orateur ne dit point *negro*, il dit *nigger*, et jamais ne prononce ce terme méprisant sans un air de farouche provocation. Je songeai malgré moi aux scènes affreuses dont New-York était naguère le théâtre, à ces noirs poursuivis dans les rues, égorgés, brûlés, à cet asile des orphelins de couleur saccagé et incendié. La lune était souriante et répandait une clarté enchanteresse sur la foule pressée que j'avais devant moi, sur ces femmes au doux visage mêlées aux ouvriers, sur les ormes qui penchaient leurs branches élégantes. Cette foule paraissait, hormis les momens où elle poussait ses rauques hourrahs, si paisible, si disciplinée, que par instans je ne pouvais plus rien comprendre à ce qui se passait devant moi. Quel abîme que le cœur de l'homme! Pourquoi tant de haine sous ce ciel clément, parmi tous ces dons de la nature, tous ces triomphes de l'activité et de l'intelligence humaine? Je regardais d'un côté les murailles de cet arsenal où une armée de deux cent mille hommes trouverait à s'équiper du jour au lendemain, de l'autre cette foule que le seul nom de nègre semblait rendre ivre et fu-

(1) « Nous avons un autre Washington, — votons pour le petit Mac. »

rieuse. La foule me fit comprendre l'arsenal. Une nation peut-elle être en paix avec elle-même quand elle n'est pas en paix avec l'humanité?

Dans les grandes villes comme New-York, Philadelphie, Boston, les processions dans les rues ne servent pas seulement à frapper l'imagination des masses; beaucoup d'électeurs indécis comparent les armées rivales et se rangent du côté des plus nombreux bataillons. Aussi les comités directeurs ne reculent-ils pas devant de très fortes dépenses pour donner le plus d'éclat possible à ces manifestations. J'étais à Philadelphie lors de la grande procession des démocrates; elle eut lieu peu de jours avant l'élection, le 29 octobre au soir. La ville de Philadelphie est divisée en vingt-six *wards* ou arrondissemens. Chaque *ward* était représenté par une troupe nombreuse de cavaliers, par des porteurs de bannières et de transparens, par un char que traînaient plusieurs chevaux, enfin par une troupe nombreuse de piétons, rangés en ordre comme des soldats. Tous avaient autour de leur chapeau de larges bandes de papier blanc sur lequel était inscrit le numéro de leur arrondissement. La plupart portaient des torches ou de longs bâtons à l'extrémité desquels étaient suspendues des lampes. Les cavaliers étaient parés de ceintures, d'écharpes, de guirlandes, faites avec du papier de couleur découpé. Les chars étaient pavoisés de nombreux drapeaux; sur l'une de ces énormes voitures, traînée par six chevaux, se tenaient des jeunes filles représentant les divers états de l'Union. Parmi les robes et les draperies blanches, on reconnaissait les états rebelles à de longs voiles noirs et à des robes de deuil. Sur un autre char, on avait mis un petit canon, et de temps à autre le bruit d'une forte détonation se mêlait aux cris et aux hourrahs de la foule. Les pétards partaient de tous côtés, les fusées montaient au-dessus des toits, et retombaient lentement en étoiles de toute couleur. Parfois des feux de Bengale allumés sur l'un des chars remplissaient tout à coup la rue de leur douce lueur, et les longues files mouvantes des cavaliers, les torches, les chars, les drapeaux, s'enveloppaient d'un nuage rouge ou violet. A toutes les fenêtres se pressaient des femmes qui agitaient leurs mouchoirs et qui répondaient par leurs cris aux hourrahs du cortége. Les transparens attiraient surtout l'attention des spectateurs; illuminés à l'intérieur par une lampe, ils présentaient sur leurs quatre faces des devises, des portraits, des caricatures, et les porteurs les retournaient sans cesse pour en montrer tous les côtés. Ici l'on voyait la longue et maigre silhouette de M. Lincoln avec une grosse négresse à chaque bras; ailleurs le président, avec un sac de voyage à la main, descendait précipitamment l'escalier de la Maison-Blanche. Je vis sur un autre

ces mots : « abolitionisme, le cancer de la nation, » et entre ces deux lignes s'étalait un gigantesque cancer avec ses veines rouges et ses noueuses racines.

L'ordre le plus parfait régnait dans ce long cortége, qui ne devait pas être formé par moins de cinq mille hommes; j'appris pourtant le lendemain matin que les démocrates avaient pris une attitude menaçante en face d'un club républicain. Ils avaient lancé des briques sur deux immenses transparens fixés aux fenêtres de ce club, et représentant l'un M. Lincoln, l'autre le candidat à la vice-présidence, M. Andrew Johnson. Beaucoup de glaces avaient été brisées dans les beaux magasins environnans, et une brique avait tué un malheureux Irlandais, âgé d'une soixantaine d'années, qui probablement était du même parti que son meurtrier involontaire.

Je vis encore une autre procession démocratique à Boston la veille même de l'élection présidentielle. Il pleuvait fort; les cavaliers, les transparens mouillés, les drapeaux, étaient enveloppés d'une brume épaisse; les torches, demi-éteintes et fumeuses, n'éclairaient que faiblement le cortége. Les démocrates portaient en terre l'effigie de M. Lincoln; mais cette plaisanterie sinistre était par plus d'un témoin retournée contre eux. Ils célébraient en effet les funérailles de leur parti, et cette nuit sombre entendit leurs derniers cris d'espérance et de triomphe. Le lendemain (8 novembre), Boston était si tranquille qu'on aurait pu se croire au dimanche. Je me dirigeai vers l'un des bâtimens où venait de s'ouvrir le scrutin. A la porte, on m'offrit de toutes parts la liste démocratique; les distributeurs me faisaient en même temps mille recommandations : « voici la seule, la vraie, la bonne liste; gardez-vous de la liste rouge, c'est la mauvaise. » Au haut de l'escalier, un distributeur silencieux me remit cette liste rouge : je reconnus la liste républicaine. Chaque électeur, en entrant, donnait son nom aux scrutateurs : on cherchait le nom sur une liste; quand il s'y trouvait, le vote était accepté. Je vis arriver un des avocats les plus éminens de Boston précédé d'un nègre et suivi d'un autre. Les hommes de couleur jouissent dans le Massachusetts des droits de citoyen, et pour être électeurs ils n'ont qu'à payer, comme tout le monde, le *poll-tax*, taxe électorale qui ne s'élève qu'à 2 dollars pour le terme de deux ans.

Pendant les jours qui précédaient l'élection, il n'était bruit que de conspirations, de désordres qui devaient éclater à New-York et dans quelques grandes villes de l'ouest. Des sécessionistes, venus secrètement du Canada, avaient résolu de s'emparer du camp Jackson, situé aux environs de Chicago, de délivrer les douze mille prisonniers confédérés qu'on y garde, de se jeter avec eux sur la belle capitale des états de l'ouest et de la mettre au pillage. Détroit, situé

en face de la côte du Canada occidental, devait aussi être surpris, saccagé et livré aux flammes. Quelques conspirateurs furent découverts et arrêtés. Chicago et la frontière canadienne furent soumis à une active surveillance. A New-York, l'inquiétude n'était pas moins vive : les démocrates, assurés de la connivence de la municipalité et du gouverneur de l'état, M. Seymour, avaient déclaré hautement qu'ils ne permettraient pas qu'on votât pour M. Lincoln. Ils s'étaient organisés en milices, et se tenaient prêts à toutes les violences. Quelques jours avant l'élection, le gouvernement envoya le général Butler à New-York, et lui confia le commandement des troupes fédérales cantonnées dans les environs. Le nom seul de Butler jeta la terreur dans l'armée démocratique. Il annonça dans un manifeste que les opérations électorales auraient lieu comme de coutume et sans le concours de l'autorité militaire, mais que toute tentative de désordre serait immédiatement réprimée par les troupes placées sous son commandement. Dans les *meetings* démocratiques qui précédèrent son arrivée, des énergumènes avaient déclaré publiquement qu'ils attenteraient à sa vie; mais on put le voir bientôt traverser lentement New-York à cheval et en grand uniforme, suivi de tout son état-major. La journée de l'élection se passa sans troubles, et les démocrates de New-York n'eurent que la satisfaction de donner une majorité de 37,000 voix à leur candidat.

Dès le lendemain, et bien que les chiffres définitifs ne fussent pas encore connus, on sut d'un bout à l'autre des États-Unis que M. Lincoln était réélu. De chaque village, de chaque ville les chiffres étaient envoyés aux comités des deux partis. Les employés des télégraphes, des postes, des chemins de fer, n'étaient occupés d'autre chose. La victoire des républicains fut bientôt assurée; elle devint un triomphe éclatant quand aux voix de la Nouvelle-Angleterre et de l'ouest s'ajoutèrent les 26 voix de la Pensylvanie et enfin les 33 voix de l'état de New-York; il ne restait au parti démocratique que le petit état de New-Jersey et deux états à esclaves, le Delaware et le Kentucky. M. Lincoln avait reçu 213 votes et le général Mac-Clellan 21. Non-seulement les républicains avaient donné à leur candidat une énorme majorité, mais ils avaient réussi à faire entrer assez de députés dans le congrès pour obtenir même cette majorité des deux tiers sans laquelle la constitution ne saurait être amendée. Dans le sénat, aussi bien que dans la chambre des représentans, on peut compter aujourd'hui d'une manière certaine sur les trois quarts des voix. Le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif se trouvent donc en parfaite harmonie, et ce dernier, pour la première fois depuis bien des années, se voit armé d'une autorité suffisante pour entreprendre la révision de la constitution nationale

et pour en effacer toute trace de l'institution fatale qui a amené sur le pays les fléaux de la guerre civile. Aux émotions, aux inquiétudes, aux agitations qui précédèrent le 8 novembre, succéda presque sans transition un calme absolu. Le triomphe des républicains n'eut rien de bruyant; leur joie ne fut point la joie fébrile qui salue les victoires obtenues sur les champs de bataille : elle fut muette, intérieure, profonde. La minorité elle-même s'inclina respectueusement devant l'expression de la volonté populaire, et ne resta pas insensible à la grandeur du spectacle que le peuple américain présentait au monde, lorsque au milieu des convulsions de la guerre civile, dans le déchaînement des intérêts hostiles, des passions et des haines, il accomplissait non moins tranquillement qu'aux jours de paix et de prospérité la fonction normale de sa vie constitutionnelle. Les canons aussi s'étaient tus devant Richmond, et les deux armées, pendant la trêve tacite, se livraient aux mêmes préoccupations.

Les premières paroles qui tombèrent des lèvres du président après la réélection furent des paroles de paix et de conciliation. Le général Butler, dans un discours qu'il prononça en quittant New-York, fit aussi entendre que des propositions pacifiques seraient bientôt faites aux états du sud. Les malheurs et les émotions de la guerre n'ont fait germer dans le cœur des habitans du nord aucun sentiment de vengeance ou de haine : ils sont prêts à rendre aux états méridionaux tous leurs droits constitutionnels, à couvrir d'une généreuse amnistie toutes les personnes, à considérer comme une lettre morte tous les décrets de confiscation. Ils ne demandent au sud que le renoncement à une institution désormais considérée comme incompatible avec l'Union. Jamais, depuis le commencement de la guerre, le nord ne s'est senti aussi fort, aussi uni, aussi confiant : tous les doutes, toutes les hésitations, ont disparu; la guerre a désormais son sens définitif; toutes les forces de la nation ont trouvé une résultante commune. Cette volonté inconsciente, répandue dans des milliers de volontés individuelles, s'est enfin révélée à elle-même : comme prix de tant de sang versé, de tant de trésors perdus, de tant de larmes, d'efforts et de douleurs, elle ne demande qu'une chose, « l'Union sans l'esclavage. »

Le verdict populaire a déjà jeté un trouble profond dans les rangs des confédérés. M. Jefferson Davis et ses amis espéraient que le parti démocratique obtiendrait la victoire, ils croyaient le nord épuisé, découragé, divisé, et M. Lincoln fût-il élu, ils comptaient du moins que sa majorité serait trop faible pour assurer son autorité morale. Si une nouvelle guerre civile se greffait sur la guerre civile actuelle, si les factions s'armaient les unes contre les autres dans

les villes et dans les états du nord, si l'esprit de parti entrait jusque dans les rangs de l'armée, la rébellion regagnait en un moment tout ce qu'elle avait perdu. Un seul jour a mis à néant ces vaines espérances; la confédération du sud reste en présence de la sinistre réalité; elle voit son armée décimée, la moitié de son territoire primitif à jamais perdue, ses dernières villes menacées, son trésor vide, son crédit épuisé. Nulle voix libre ne peut se faire entendre dans ces états soumis au gouvernement militaire; mais les récits des prisonniers et des réfugiés, le ton des rares journaux du sud, qui laisse deviner les regrets et la lassitude sous une assurance et un enthousiasme de commande, les discours prononcés récemment en Georgie par M. Jefferson Davis lui-même, les messages de quelques gouverneurs des états rebelles, la disgrâce du vice-président, M. Stephens, qui jadis fit de grands efforts pour empêcher le mouvement de la sécession, tout donne à penser qu'il s'opère à cette heure un lent déchirement dans la confédération. Une lutte sourde a commencé entre ceux qui, satisfaits d'avoir sauvegardé l'honneur militaire, ne veulent pas attirer sur leur pays de plus grands désastres, et ceux qui, désespérés de ne pouvoir vaincre, ne veulent du moins livrer qu'une solitude à leurs ennemis. On pouvait le prévoir dès le commencement de la révolte : la nouvelle confédération portait dans son sein deux germes de mort, l'esclavage et le principe même de la sécession. Le sud se souleva contre le nord, parce qu'il crut son institution favorite menacée, et voilà qu'au bout de quatre ans de lutte on commence à parler à Richmond de donner des armes aux nègres et de leur offrir la liberté comme prix de leur alliance! — Les esclavagistes prirent les armes au nom de la souveraineté des états, et voilà que le gouverneur de la Georgie retourne cette souveraineté contre le despotisme de Richmond, et donne à entendre que chacun des états confédérés peut faire sa paix séparément avec le nord! Jamais la logique qui court sous les événemens de l'histoire n'a été plus impérieuse ni plus visible : rien n'a pu en retarder les arrêts, ni le courage des armées du sud, ni la fermeté de ce soldat-président, organisateur militaire en même temps que civil, dont la figure a je ne sais quelle grandeur tragique à laquelle ne peuvent rester insensibles les ennemis les plus résolus de sa cause. Si la guerre des États-Unis eût été une guerre ordinaire, cette figure altière eût peut-être fixé les faveurs de la fortune; mais ce grand choc est en réalité une révolution, et dans la lutte de principes qui s'est engagée la victoire restera au président-citoyen.

AUGUSTE LAUGEL.

L'ITALIE

ET LA VIE ITALIENNE

SOUVENIRS DE VOYAGE.

I.

LA ROUTE ET L'ARRIVÉE. — NAPLES.

A M. ..., A PARIS.

15 janvier 1864.

Prends ceci comme un journal auquel il manque des pages, et de plus tout personnel. Quand une chose me plaira, je ne prétends pas qu'elle te plaise, encore moins qu'elle plaise aux autres. Le ciel nous préserve des législateurs en matière de beauté, de plaisir et d'émotion! Ce que chacun sent lui est propre et particulier comme sa nature; ce que j'éprouverai dépendra de ce que je suis. A ce propos même, je dois commencer par un petit examen de conscience; il faut regarder la construction de son instrument avant de s'en servir. Expérience faite, cet instrument, âme ou esprit, éprouve plus de plaisir devant les choses naturelles que devant les œuvres d'art; rien ne lui semble égal aux montagnes, à la mer, aux forêts et aux fleuves. Dans le reste, la même disposition l'a suivi; en poésie comme en musique, en architecture ou en peinture, ce qui le touche par excellence, c'est le naturel, l'élan spontané des puissances humaines, quelles qu'elles soient et sous quelque forme qu'elles se manifestent. Pourvu que l'artiste ait un sentiment profond et passionné, et ne songe qu'à l'exprimer tout

entier, tel qu'il l'a, sans hésitation, défaillance ou réserve, cela est bien; dès qu'il est sincère ou suffisamment maître de ses procédés pour traduire exactement et complétement son impression, son œuvre est belle, ancienne ou moderne, gothique ou classique. A ce titre, elle représente en abrégé les sentimens publics, les passions dominantes du temps et du pays où elle est née, en sorte que la voilà elle-même une œuvre naturelle, l'œuvre des grandes forces qui conduisent ou entre-choquent les événemens humains. — L'instrument ainsi construit a été promené dans l'histoire, surtout parmi les œuvres littéraires, longtemps aussi parmi les œuvres d'art, les seules qui par leur relief sensible conservent à la postérité le corps vivant et toute la personne humaine, à travers les estampes et les musées de France, de Belgique, de Hollande, d'Angleterre et d'Allemagne. Comparaison faite, il s'est trouvé sensible d'abord et au-dessus de tout à la force héroïque ou effrénée, c'est-à-dire aux colosses de Michel-Ange et de Rubens, ensuite à la beauté de la volupté et du bonheur, c'est-à-dire aux décorations des Vénitiens, — au même degré et peut-être plus encore au sentiment tragique et poignant de la vérité, à l'intensité de la vision douloureuse, à l'audacieuse peinture de la fange et de la misère humaine, à la poésie de la lumière trouble et septentrionale, c'est-à-dire aux tableaux de Rembrandt. C'est cet instrument que j'emporte aujourd'hui en Italie; voilà la couleur de ses verres, tiens compte de cette teinte dans les descriptions qu'il produira. Je m'en défie moi-même, et j'ai tâché de me munir d'autres verres pour m'en servir à l'occasion; la chose est possible, l'éducation critique et historique y pourvoit. Avec de la réflexion, des lectures et de l'habitude, on réussit par degrés à reproduire en soi-même des sentimens auxquels d'abord on était étranger; nous voyons qu'un autre homme, dans un autre temps, a dû sentir autrement que nous-mêmes; nous entrons dans ses vues, puis dans ses goûts; nous nous mettons à son point de vue, nous le comprenons, et à mesure que nous le comprenons mieux, nous nous trouvons un peu moins sots.

Marseille et la Provence.

C'est déjà ici le vrai pays méridional; il commence aux Cévennes. La terre du nord est toujours mouillée et noirâtre; même en hiver, les prairies y restent vertes. Ici tout est gris et terne : montagnes pelées, rocs blanchâtres, grandes plaines sèches et pierreuses; presque point d'arbres, sauf sur les pentes adoucies, dans les creux encombrés de cailloux, où des oliviers pâles, des amandiers abritent leurs files souffreteuses. La couleur manque, c'est un simple dessin, délicat, élégant comme les fonds du Pérugin. La campagne ressemble à quelque grande étoffe d'un gris de lin, rayée, uni-

forme; mais le doux soleil pâle luit amicalement dans l'azur; une brise faible arrive aux joues comme une caresse; ce n'est point l'hiver, c'est une attente, l'attente de l'été. — Et tout d'un coup s'étalent les magnificences du midi, l'étang de Berre, admirable nappe bleue, immobile dans sa coupe de montagnes blanches; puis la mer, ouverte à l'infini, la grande eau rayonnante, paisible, dont la couleur lustrée a la délicatesse de la plus charmante violette ou d'une pervenche épanouie; tout alentour des montagnes rayées, qui semblent couvertes d'une gloire angélique, tant la lumière y habite, tant cette lumière emprisonnée dans les creux par l'air et la distance semble être leur vêtement. Une fleur de serre dans une vasque de marbre, les veines nacrées d'un orchis, le velours pâle qui borde ses pétales, la poussière de pourpre violacée qui dort dans son calice, ne sont pas à la fois plus splendides et plus doux.

Le soir, sur la route qui longe la mer, un air tiède venait au visage; les senteurs des arbres verts se répandaient de toutes parts comme un parfum d'été, l'eau transparente était semblable à une émeraude liquide. Les formes vagues des montagnes demi-perdues dans l'obscurité, les grandes lignes des côtes, étaient toujours nobles, et tout au bord du ciel une éclaircie, une bande de pourpre ardente laissait deviner la magnificence du soleil.

Embarquement à dix heures.

Ce port silencieux, ce grand bassin noir luisant sont étranges. Les agrès, les cordages, le sillonnent de raies encore plus noires. Trois falots luisent dans le lointain comme des étoiles, et la longue traînée de lueur qui tremblote sur l'eau semble un collier de perles qui se défait. Le navire s'ébranle avec lenteur, comme un saurien colossal, quelque monstre antédiluvien qui ronfle; sur les deux flancs, dans le sillage, les renflemens et les abaissemens de l'eau font une horrible nageoire noirâtre; on croirait voir la membrane d'une grenouille monstrueuse. Au-dessous de soi, on sent l'hélice qui infatigablement troue la mer de sa tarière; les côtes du navire en tremblent; jusqu'au matin, on sent ce percement puissant et monotone, comme d'un plésiosaure devenu esclave, et employé à remplacer le travail des hommes.

En mer.

Ce matin, le temps est doux, brumeux et calme. Les crêtes des petits flots parsèment de leurs blancheurs le brouillard ardoisé; des nuées moites pendent et s'égouttent aux quatre coins de l'horizon. Mais comme ces vagues de velours terni seraient belles, si le soleil s'étalait sur leur dos! J'ai vu le ciel et cette mer en plein été, dans leur splendeur. Il n'y avait point de mots pour exprimer la beauté

de l'azur infini, qui de tous côtés s'allongeait à perte de vue. Quel contraste avec le dangereux et lugubre Océan! Cette mer ressemblait à une belle fille heureuse dans sa robe de soie lustrée toute neuve. Du bleu et encore du bleu rayonnant jusqu'au bout, jusqu'au fond, jusqu'au bord du ciel, et çà et là des franges d'argent sur cette soie mouvante. On redevenait païen, on sentait le perçant regard, la force virile, la sérénité du magnifique soleil, du grand dieu de l'air. Comme il triomphait là-haut! Comme il lançait à pleines poignées toutes ses flèches sur la nappe immense! Comme les flots étincelaient et tressaillaient sous la pluie de flammes! On pensait aux néréides, aux conques sonnantes des tritons, à des cheveux blonds dénoués, à des corps blancs lavés d'écume. L'ancienne religion de la joie et de la beauté renaissait au fond du cœur au contact du paysage et du climat qui l'ont nourrie...

Toujours le même ciel tiède et triste. La mer roule lentement, demi-rougeâtre et demi-bleuâtre, avec cette teinte d'ardoise foncée qu'on voit dans les carrières profondes. Parfois le soleil affleure entre les nues, et on voit reluire au loin tout un morceau de mer.

Vers le soir apparaissent des pics neigeux, une longue bordure de montagnes, puis, de plus près, les âpres flancs bosselés, la côte brune de la Corse. Cela est grand à force de simplicité, mais cette nudité est stérile. On se récite involontairement les vers d'Homère sur « l'océan inféconds, indomptable. » Cette grande eau sauvage n'est bonne à rien ; on ne peut pas l'apprivoiser, la soumettre, l'accommoder aux usages de l'homme.

Civita-Vecchia.

Le bateau s'est arrêté. Tout à coup, dans la clarté grise de l'aube, on aperçoit un môle rond, une ligne crénelée de maisons, des toits plats et rougeâtres nettement tranchés sur la surface tranquille de l'eau. — Vers la pleine mer, un beau navire à voiles avance demi-penché comme un oiseau qui plane. — Rien de plus; deux ou trois lignes noires sur un fond clair, avec la blancheur et la fraîcheur de la mer et de l'aube. On dirait d'une marine esquissée au crayon par un grand maître.

On entre dans la ville, et l'impression change : une triste ville, mélange de ruelles infectes et de bâtimens neufs administratifs qui ont la platitude et la correction de l'emploi. Quelques-unes de ces ruelles ont cinq pieds de large, et les maisons s'appuient les unes sur les autres par des contre-forts mis en travers. Le soleil n'y arrive jamais; la boue est gluante. Parfois l'entrée est une vieille bâtisse du moyen âge avec un porche et des sortes de créneaux. On entre avec hésitation dans ce boyau, et des deux côtés apparaissent

des bouges noirs où des enfans crasseux, de petites filles ébouriffées enfilent leurs bas et tâchent de rattacher ensemble leurs haillons. Jamais une éponge n'a passé sur les vitres, ni un balai sur les escaliers; la saleté humaine les a imprégnés et en suinte; une âcre odeur saumâtre monte aux narines. Plusieurs fenêtres semblent croulantes. Les escaliers disjoints rampent autour des murs lépreux. Dans les rues transversales, parmi la fange, les tronçons de choux et les pelures d'oranges, quelques échoppes plus basses que le pavé entre-bâillent leur trou, et l'on y voit s'agiter des ombres: un boucher qui étale de la viande saignante et des quartiers de veaux pendus au mur, un friturier qui a l'air du plus farouche sicaire, un énorme moine, sale, l'air effronté, qui rit largement les mains posées sur sa bedaine, un chaudronnier noblement drapé, calme et fier comme un prince, et tout alentour une quantité de figures expressives, quelques-unes parfaitement belles, presque toutes énergiques, avec des attitudes d'acteurs, souvent avec une sorte de gaîté bouffonne et une promptitude extrême à prendre l'expression grotesque. Nos Français du bateau, nos vingt jeunes soldats avaient l'air bien plus doux et bien moins emphatique; c'est une race de fabrique moins forte et plus fine.

C'est ici que notre pauvre Stendhal a vécu si longtemps, les yeux tournés vers Paris. « Mon malheur, écrivait-il, c'est que rien n'excite la pensée; quelle distraction puis-je trouver au milieu des cinq mille marchands de Civita-Vecchia? Il n'y a là de poétique que les douze cents forçats; impossible d'en faire ma société. Les femmes n'ont qu'une seule pensée, celle de trouver le moyen de se faire donner un chapeau de France par leur mari. » Il reste encore ici un ami de Stendhal, un chanoine archéologue : à ce titre, il passe pour libéral; depuis vingt ans, il n'a pu obtenir la permission d'aller passer trois heures à Rome.

Çà et là dans les rues, sur les places, s'étale la vie méridionale. Un chaudronnier, des cordonniers ambulans travaillent en plein air. — Des gamins, pieds nus, le museau barbouillé, jouent aux cartes sur une charrette. — A l'angle d'une ruelle ignoble, sous un bec de gaz, une madone entourée de cierges, de fleurs, de couronnes, de cœurs coloriés, sourit sous son verre, et les passans se signent. — Deux pêcheurs arrivent sur la place avec trois corbeilles; un marché s'improvise, vingt personnes s'assemblent alentour avec une curiosité extrême comme devant un spectacle, gesticulant et fumant; des demi-messieurs emportent leur poisson dans leur foulard. — Une quantité de polissons déguenillés et de grands gaillards drapés dans leurs manteaux noirs ou bruns vaguent dans les coins, respirent l'odeur des frîtures, regardent la mer; certainement il y a dix ans qu'ils couchent par terre dans leur manteau, jugez

de la teinte; l'orteil perce à travers les souliers crevés. Le pantalon a passé cinq ou six fois à travers les couleurs claires et sombres, du gris au noir, du noir au brun, du brun au jaune, troué de plus et rapiécé; on ne saurait où trouver une chose plus composite. Cela leur est indifférent, ils flânent philosophiquement, en contemplatifs, en épicuriens, ils se laissent vivre; ils récréent leurs sens par le spectacle des belles choses et la conversation oisive; ils laissent le travail aux lourdauds. A l'embarcadère, il a fallu cinq quarts d'heure pour enregistrer vingt-cinq malles. Sur six hommes employés, deux travaillaient, les quatre autres délibéraient et regardaient; pour les faire aller, il fallait se mettre en colère. Aucun ordre; une malle passait d'autant plus vite que les propriétaires avaient crié *brutto* d'une voix plus rude. Plus la nature est belle et bonne, moins l'homme est obligé d'être actif et soigneux. Le Hollandais, le paysan de la Forêt-Noire seraient trop malheureux, si leur intérieur n'était pas agréable et propre. Ici le travail et la discipline sont superflus, la nature se charge de fournir le bien-être et la beauté.

De Civita-Vecchia à Rome.

On longe la mer, qui s'étend à l'infini, toute plate, d'un bleu terne, avec un faible roulement monotone; on ne cesse pas de la voir à droite, pendant des lieues, bordant le sable d'une grosse frange toute blanche. Sur la campagne plane toujours le grand voile de brume tiède.

Sur la gauche, les collines se suivent, montant, s'abaissant, avec d'aimables teintes d'un vert effacé et comme amorti. Elles n'ont point de vrais arbres, mais des genêts, des genévriers, des ajoncs, d'autres arbres encore à feuilles tenaces. Tout cela est désert; à peine si dans tout le trajet, de loin en loin, au bord d'un creux, on aperçoit une ferme. Des ruisseaux descendent, tordant leur lit, puis s'étalent en flaques; la mer les repousse, cela fait un pays malsain, hostile à l'homme. Quelques chevaux libres, des bœufs noirs aux longues cornes paissent sur les pentes; on se dirait dans les landes de Gascogne. De temps en temps on voit le long du wagon un bois de grands arbres gris, dénudés, mélancoliques comme des malades.

Voici enfin la campagne de Rome : rien que des collines nues, sans arbres ni arbustes, avec un mauvais tapis d'herbes vieilles et jaunâtres; point d'aqueducs encore, rien qui rompe la monotonie lugubre; puis des jardins, des haies d'épine noire liées par de grands joncs blanchâtres, des plantes potagères, des dômes à l'horizon, un vieux rempart de briques et de bastions noircis, un long aqueduc comme un mur immense, Sainte-Marie-Majeure avec son campanile et ses deux dômes. Au débarcadère, une cohue de fia-

cres, des criailleries de cochers, de conducteurs, de guides, qui à toute force s'approprient votre bagage et votre personne, un flot roulant de figures hétéroclites, Anglais, Allemands, Américains, Français, Russes, tous se heurtant, s'entassant, se renseignant avec tous les accens et dans toutes les langues. Sur tout le trajet jusqu'à l'auberge, l'aspect d'une ville de province mal tenue, mal rangée, baroque et sale, avec des rues étroites et boueuses, avec des taudis, des galetas, des fritures en plein vent, du linge qui sèche aux cordes, et quantité de hautes maisons monumentales, dont les fenêtres treillissées, les grillages énormes, les barreaux croisés, boulonnés, multipliés, donnent l'idée d'une forteresse et d'une prison.

Rome.

J'avais une journée, j'ai voulu voir le Colisée et Saint-Pierre. Certainement il est imprudent de noter ainsi ses premières impressions, telles qu'on les a; mais, puisqu'on les a, pourquoi ne pas les noter? Un voyageur doit se traiter comme un thermomètre, et à tort ou à raison c'est ce que je ferai demain comme aujourd'hui.

Au Colisée d'abord. Tout ce que j'ai vu de la calèche était rebutant : des ruelles infectes pavoisées de linge sale ou de linge qui sèche, de vieilles bâtisses suintantes, noirâtres, tachées d'infiltrations graisseuses, des tas d'ordures, des échoppes, des guenilles, tout cela sous une petite pluie. Les ruines, les églises, les palais qu'on aperçoit sur le chemin, tout l'ancien appareil me semblait un habit brodé il y a deux siècles, mais vieux de deux siècles, c'est-à-dire dédoré, flétri, troué et peuplé d'une vermine humaine.

Le Colisée apparaît, et l'on est tout d'un coup secoué. On l'est véritablement; cela est grand, on n'imagine rien de plus grand. Personne dans l'intérieur; un profond silence; rien que des blocs de pierre, des herbes pendantes, et de temps en temps un cri d'oiseau; on est content de ne pas parler, et on demeure immobile; les yeux montent, et redescendent, et remontent sur les trois étages de voûtes et sur l'énorme mur qui les domine; puis on se dit que c'était là un cirque, qu'il y avait sur ces gradins cent sept mille spectateurs, que tout cela criait, applaudissait, menaçait à la fois, que cinq mille bêtes étaient tuées, que dix mille captifs combattaient dans cette enceinte, et l'on prend une idée de la vie romaine.

Cela fait haïr les Romains; personne n'a plus abusé de l'homme. De toutes les races européennes, aucune n'a été plus nuisible; il faut aller chercher les despotes et les dévastateurs orientaux pour leur trouver des pareils. Il y avait là une monstrueuse ville, grande comme Londres aujourd'hui, dont le plaisir consistait à voir tuer et souffrir. Pendant cent jours, plus de trois mois de suite, ils ve-

naient tous les jours ici pour voir tuer et souffrir. Et c'est là le trait propre, distinctif de la vie romaine : le triomphe d'abord, le cirque ensuite. Ils avaient conquis une centaine de nations, et trouvaient naturel de les exploiter.

Sous un pareil régime, les nerfs et l'âme devaient arriver à un état extraordinaire. Nul travail; on les nourrissait avec des distributions; ils vivaient oisifs, se promenaient dans une ville de marbre, se faisaient masser dans les bains, regardaient des mimes, des acteurs, et, pour se distraire, allaient contempler la mort et les blessures; cela les secouait, ils y passaient des journées. Saint Augustin a éprouvé et décrit cet attrait terrible; tout le reste paraissait fade; on ne pouvait plus s'en arracher. Au bout d'un temps, parmi ces habitudes d'artistes et de bourreaux, l'équilibre humain s'est renversé; il s'est produit des monstres extraordinaires, non pas seulement des brutes sanguinaires ou des assassins calculateurs comme au moyen âge, mais des curieux et des *dilettanti*, des Caligula, des Commode, des Néron, sortes d'inventeurs maladifs, poètes féroces, qui, au lieu d'écrire ou de peindre leurs fantaisies, les ont pratiquées. Beaucoup d'artistes modernes leur ressemblent, mais par bonheur ne sortent pas du papier noirci. Alors comme aujourd'hui l'extrême civilisation produisait l'extrême tension et les convoitises infinies. On peut considérer les quatre premiers siècles après le Christ comme une expérience en grand dans laquelle l'âme a recherché par système la sensation excessive. Tout ce qui était moindre lui paraissait plat.

Du centre, quand le gladiateur voyait les cent mille figures et les pouces relevés qui demandaient sa mort, quelle sensation! C'est celle de l'écrasement sans pitié ni rémission. Ici s'achève le monde antique; c'est le règne incontesté, impuni, irremédiable de la force. — Comme il y avait des spectacles pareils dans tout l'empire romain, on comprend que sous une pareille machine l'univers soit devenu vide. — De là, et par contraste, le christianisme.

On revient et on regarde. La beauté de l'édifice consiste dans sa simplicité. Les voûtes sont le cintre le plus naturel et le plus solide, avec une bordure unie. L'édifice s'appuie sur lui-même, inébranlable, combien supérieur aux cathédrales gothiques avec leurs contre-forts qui semblent les pattes d'un crabe! Le Romain trouve son idée suffisante, il n'a pas besoin de la décorer. Un cirque pour cent mille hommes et qui dure indéfiniment, cela est assez. Il agit là comme dans ses inscriptions, dans ses dépêches, supprimant les phrases. Le fait parle assez haut et se fait entendre par lui seul. En cela consiste sa grandeur : des actions et non des paroles, une sorte de sereine et hautaine confiance en soi, l'orgueil calme, la

conscience de pouvoir faire et supporter plus que les autres hommes. — Le sentiment de la justice et de l'humanité lui a toujours manqué, non-seulement dans l'antiquité, mais encore à la renaissance et au moyen âge. Les Romains ont toujours compris la patrie à la façon antique, comme une ligue formée, utile pour opprimer et exploiter autrui. Bien plus, au moyen âge, cette patrie n'a été pour eux qu'un champ clos où chaque homme fort tâchait par ruse et violence d'asservir les autres. Je ne sais plus quel cardinal, passant d'Italie en France, disait que si l'on prend pour marque du christianisme la bonté, la douceur, la confiance mutuelle, les Italiens sont deux fois moins chrétiens que les Français. Voilà l'objection que je me suis toujours faite en lisant Stendhal, leur grand admirateur, que j'admire tant. Vous louez leur énergie, leur bon sens, leur génie; vous dites avec Alfieri que la plante homme naît en Italie plus forte qu'ailleurs, vous vous en tenez là, cela vous paraît l'éloge le plus complet, vous n'imaginez pas qu'on puisse souhaiter autre chose à une race. C'est prendre l'homme isolément, à la manière des artistes et des naturalistes, pour voir en lui un bel animal puissant et redoutable, une pose expressive et franche. L'homme pris tout entier est l'homme en société et qui se développe; c'est pourquoi la race supérieure est celle qui est apte à la société et au développement. A ce titre, la douceur, les instincts sociables, le sentiment chevaleresque de l'honneur, le bon sens flegmatique, la sévère conscience puritaine, sont des dons précieux, peut-être les plus précieux de tous. Ce sont eux qui au-delà des Alpes ont produit des sociétés et un développement; c'est le manque de ces dons qui de ce côté des Alpes a empêché la société de s'établir et le développement de se faire. Un certain instinct de subordination prompte est un avantage dans une nation en même temps qu'un défaut dans un individu, et peut-être est-ce la puissance de l'individu qui a barré ici le chemin à la nation.

Au centre du cirque est une croix : un homme en habit bleu, un demi-bourgeois s'est approché au milieu du silence, a ôté son chapeau, replié son parapluie vert, et avec une dévotion tendre a baisé trois ou quatre fois de suite, à baisers pressés, le bois de la croix. On gagne par baiser deux cents jours d'indulgence.

Le ciel s'était éclairci, et à travers les arcades, tout à l'entour, on voyait des escarpemens verts, de hautes ruines panachées de buissons, des fûts de colonnes, des arbres, des amas de décombres, un champ de longs roseaux blanchâtres, l'arc de Constantin posé en travers, le plus singulier mélange d'abandon et de culture. C'est ce que l'on trouve partout en traversant Rome : des restes de monumens et des morceaux de jardins, une friture de pommes de terre sous des colonnes antiques, — près du pont d'Horatius Coclès,

l'odeur de la vieille morue, et sur les flancs d'un palais trois savetiers tirant leur alène, ou bien un plant d'artichauts.

On laisse ses jambes aller, et on flâne. Point de cicerone, c'est le moyen de ne rien voir et d'être assourdi. Je demande mon chemin à un demi-monsieur, fort complaisant, qui fait la conversation avec moi. Il est allé à Paris, admire fort la place de la Concorde et l'arc de l'Étoile; il a visité Mabille, et en a gardé un souvenir profond. Les photographies des danseuses et des lorettes illustres de Paris sont ici affichées aux vitres; j'ai vu partout à l'étranger que ces dames faisaient notre principale réputation. « Ah! que la France est agréable, et qu'il fait bon de se promener sur le boulevard Montmartre! »

Le ciel était devenu tout à fait clair, l'air était tiède et le pavé sec. Du café où j'ai déjeuné je ne sais plus sur quelle place, je voyais une quarantaine de drôles assis sur le trottoir, ou appuyés aux angles des maisons, occupés à ne rien faire; ils fumaient, flânaient, faisaient des commentaires sur le temps et les passans. Trois ou quatre, en guenilles qui laissaient voir la chair aux genoux, sales comme de vieux balais, dormaient contre le mur à plat sur les cailloux. Une demi-douzaine, les plus actifs, jouaient à la *morra*, ouvrant et fermant la main, et criant le nombre des doigts fermés ou ouverts. Le plus grand nombre ne disait rien et ne bougeait pas. Assis en file sur le rebord du trottoir, le menton sur la main, le manteau ramené sur les cuisses, ils étaient contens d'avoir chaud, et point trop chaud; cela leur suffisait. Quelques uns, les voluptueux, mâchonnaient des lupins; sauf ce va-et-vient des mâchoires, ils n'ont point remué pendant une grande heure.

Sur toute la longueur de la rue, les fenêtres s'ouvrent, et les femmes, les jeunes filles se montrent aux balcons et prennent l'air. On ne peut pas imaginer un contraste plus étrange : belles pour la plupart, de vigoureuses têtes expressives, des cheveux noirs lustrés, soigneusement relevés sur les deux tempes, des yeux brillans, la forte et franche couleur florissante de la santé, une robe fraîche, un peigne doré, une chaîne, des bijoux, et tout cela encadré dans le mur d'un bouge. Les platras se sont disjoints; la vieille boue éclabousse les devantures et sur toute la rue allonge sa traînée noirâtre. Si l'on approche, on voit une entrée borgne, des toiles d'araignées qui pendent aux barreaux descellés, un escalier qui tourne comme un boyau, et à l'intérieur toutes les vilenies du ménage, du linge en un tas, une casserole à terre, des enfans en chemise. Ce ne sont point de malhonnêtes femmes; mais leur bonheur consiste à bien s'habiller, à passer leur après-midi sur leur balcon, comme un paon sur son perchoir.

Au bout d'une longue rue, Saint-Pierre se découvre. Nulle beauté

plus solide et plus saine que celle de cette grande place; notre Louvre, la place de la Concorde ne sont en comparaison que des décorations d'opéra. Elle va montant, et se découvre ainsi d'un coup d'œil tout entière. Deux superbes colonnades l'enserrent de leur courbe. Au centre, un obélisque, et sur les flancs deux fontaines, agitant leurs panaches d'écume, peuplent son énormité. Quelques points noirs, des hommes assis, des visiteurs qui montent, une file de moines, raient la blancheur de ses gradins, et au sommet de tous ces escaliers, sur un entassement de colonnes, de frontons, de statues, s'élève le gigantesque dôme.

On a pourtant fait tout ce qu'il fallait pour le cacher. Au second regard, il est clair que la façade l'écrase; c'est celle d'un hôtel de ville emphatique; on l'a construite dans un temps de décadence. On a compliqué les formes, multiplié les colonnes, prodigué les statues, entassé les pierres, en sorte que la beauté a disparu sous l'encombrement. On entre, et à l'intérieur la même impression reparaît. Un mot reste sur les lèvres : grandiose et théâtral. Cela est puissant, mais cela est emphatique. Il y a trop de dorures et de sculptures, trop de marbres de prix, trop de bronzes, d'ornemens, de caissons et de médaillons. A mon gré, toute œuvre architecturale ou autre doit être comme un cri, comme une parole sincère, l'extrémité et le complément d'une sensation, rien d'autre : par exemple, tel Titien ou tel Véronèse fait pour occuper voluptueusement et magnifiquement les yeux pendant un festin d'apparat ou une représentation officielle, ou bien encore un intérieur de vraie cathédrale gothique, celle de Strasbourg avec son énorme nef noirâtre traversée de pourpre ténébreuse, avec ses files de piliers muets, avec sa crypte sépulcrale engloutie dans l'ombre, avec ses rosaces lumineuses qui, parmi toutes ces terreurs chrétiennes, semblent une percée sur le paradis.

Au contraire, il n'y a pas de sensation franche et simple qui aboutisse à cette église; c'est une combinaison, comme notre Louvre. On s'est dit : « Faisons la plus magnifique et la plus imposante décoration qu'il se pourra. » Bramante a pris les grandes voûtes du palais de Constantin, Michel-Ange le dôme du Panthéon, et de ces deux idées païennes, agrandies l'une par l'autre, ils ont tiré un temple chrétien. Ces voûtes, cette coupole, ces puissantes courbures, tout cet appareil est magnifique et grand. Et pourtant il n'y a en somme que deux architectures, la grecque et la gothique; les autres sont des transformations, des déformations ou des amplifications.

Les gens qui ont fait Saint-Pierre étaient des païens qui avaient peur d'être damnés, rien de plus. Ce qu'il y a de sublime dans la religion, l'effusion tendre devant un Sauveur compatissant, l'effroi

de la conscience devant le juste juge, l'enthousiasme lyrique et viril de l'Hébreu devant la face du Dieu foudroyant, l'épanouissement du libre génie grec devant la beauté naturelle et heureuse, tous ces sentimens leur manquaient. Ils faisaient maigre le vendredi et peignaient un saint pour obtenir ses bons offices. Michel-Ange, en manière de récompense, reçut du pape je ne sais combien d'indulgences à la condition de faire à cheval le tour des sept basiliques de Rome. Ils avaient de fortes passions, une énergie intacte, ils ont atteint la grandeur parce qu'ils sortaient d'une grande époque; mais le vrai sentiment religieux, ils ne l'ont point eu. Ils ont renouvelé l'ancien paganisme, mais une seconde pousse ne vaut jamais la première. La petite superstition, la dévotion étroite sont venues vite déformer et affadir la puissante inspiration primitive. On n'a qu'à regarder la décoration intérieure pour voir vers quels vices ils penchent. Bernin a infesté l'église de statues maniérées qui se déhanchent et font des grâces. Tous ses géans sculptés qui se démènent avec des visages et des habits demi-modernes, et qui pourtant veulent être antiques, font le plus piteux effet. On se dit en voyant cette procession de portefaix célestes : « Beau bras, bien levé. Mon brave moine, tu tends vigoureusement la cuisse. Ma bonne femme, ta robe flotte convenablement, sois contente. Mes petits anges, vous vous enlevez aussi lestement que sur l'escarpolette. Mes chers amis, vous surtout, les cardinaux de bronze, et vous, les vertus symboliques, vous êtes des figurans réussis qui posez pour l'expression dramatique. »

Je reviendrai : probablement aujourd'hui je suis injuste; mais pour la sincérité du sentiment, je suis sûr qu'elle manque. On se sent pris de mauvaise humeur devant ces danseurs sentimentaux que Bernin a rangés en file sur le pont Saint-Ange. Ils veulent avoir l'air tendre ou coquet, et tortillent leur vêtement grec ou romain comme une jupe du XVIIIe siècle. Aucune de ces œuvres d'art n'est pure; trois ou quatre sentimens contraires y viennent heurter leurs disparates. Le sujet est un personnage ascétique ayant pour occupation de jeûner et de se donner les étrivières, et on lui donne un corps, un vêtement païens, toute sorte de traits qui expriment l'attache à la vie présente. Rien de plus déplaisant pour moi qu'un gril, un cilice, des yeux mystiques dans un vigoureux jeune homme, dans une jeune femme bien portante, qui en somme ne songent qu'à faire l'amour. Impossible ici de ressentir aucun des attendrissemens, aucune des terreurs qui sont le propre de la cathédrale gothique et de la vie chrétienne; l'édifice est trop doré, trop bien éclairé, les voûtes et les piliers ont une beauté trop forte. Impossible d'y trouver cette fraîcheur de sensations simples, cette sérénité riante, ce souffle d'éternelle jeunesse que l'on respire dans un

temple antique et dans la vie grecque. Les croix, les tableaux de martyres, les squelettes d'or et le reste rappellent par trop d'emblèmes les mortifications et les renoncemens mystiques. En somme, il n'y a ici qu'une salle de spectacle, la plus vaste, la plus magnifique du monde, par laquelle une grande institution étale aux yeux sa puissance. Ce n'est pas l'église d'une religion, mais l'église d'un culte.

Promenade dans Rome de dix heures à minuit.

Les rues sont presque désertes, et le spectacle est grandiose, tragique comme les dessins de Piranèse. Très peu de lumières; il n'y en a que juste ce qu'il faut pour montrer les grandes formes et faire ressortir l'obscurité. Les saletés, les dégradations, les mauvaises odeurs ont disparu. La lune luit dans un ciel sans nuages, et l'air vif, le silence, la sensation de l'inconnu, tout excite et secoue.

Cela est grand, voilà l'idée qui revient sans cesse. Rien de mesquin, de commun ou de plat; il n'y a pas de rue ni d'édifice qui n'ait son caractère, un caractère tranché et fort. Aucune règle uniforme et comprimante n'est venue niveler et discipliner ces bâtisses. Chacune a poussé à sa guise sans se soucier des autres, et leur pêle-mêle est beau comme le désordre de l'atelier d'un grand artiste.

La colonne Antonine dresse son fût dans la nuit claire, et autour d'elle les solides palais s'asseient fortement, sans lourdeur. Celui du fond, avec ses vingt arcades éclairées et ses deux larges fenêtres rondes toutes luisantes, semble une arabesque de lumière, quelque étrange féerie qui flamboie dans l'ombre.

La fontaine Navone ruisselle magnifiquement dans le silence, et ses eaux jaillissantes renvoient en cent mille reflets les clartés de la lune. Sous cette lumière qui vacille, dans l'ondoiement incessant, les statues colossales semblent vivantes, l'apparence théâtrale s'efface : on ne voit plus que des géans qui se tordent et qui s'élancent parmi des bouillonnemens et des lueurs.

Les corniches des fenêtres, les vastes balcons saillans, les rebords sculptés des toits, raient les murs de puissantes ombres. A gauche et à droite, on voit s'ouvrir des ruelles lugubres, béantes comme un antre; çà et là se dresse le flanc noir d'un couvent qui paraît abandonné, quelque haute maison surmontée d'une tour qui semble un reste du moyen âge; les lumières lointaines tremblotent misérablement, et les ténèbres s'épaississant semblent dévorer toute vie.

Rien de formidable comme ces énormes monastères, ces palais carrés, où pas une lumière ne brille, et qui se lèvent isolés dans leur masse inattaquable comme une forteresse dans une ville as-

siégée. Les toits plats, les terrasses, les frontons, les âpres formes enchevêtrées tranchent avec leurs fortes arêtes sur le ciel clair, tandis qu'à leurs pieds les portes indistinctes, les bornes, les tournans rampent dans l'ombre.

On avance, et tout reste de vie s'efface. On se croirait dans une ville abandonnée et morte, squelette d'un grand peuple soudainement anéanti. On passe sous les arcades du palais Colonna, le long des murs muets de ses jardins, et l'on n'entend plus, on ne voit plus rien d'humain; seul, de loin en loin, au fond d'une rue tortueuse, dans la noirceur vague d'un porche qui semble un soupirail, un réverbère mouvant vacille avec son cercle de lueur jaunâtre. Les maisons fermées, les hautes murailles allongent leur file inhospitalière comme une rangée d'écueils au flanc d'une côte, et au sortir de leur ombre de grands espaces s'ouvrent tout d'un coup blanchis par la lune, pareils à une plage de sable déserte.

Voici enfin la basilique de Constantin et ses arcades énormes avec leur chevelure de plantes grimpantes. Les yeux s'arrêtent devant la courbe puissante; puis soudainement, entre leurs rebords lézardés, on aperçoit le bleu pâle, l'étrange azur nocturne, comme un pan de cristal incrusté de pointes de flammes. On fait trois pas, et la divine coupole du ciel, le grand épanchement de clarté sereine, les mille pierreries scintillantes du firmament apparaissent dans le Forum vide. On marche le long des colonnes gisantes dont le tronc semble encore plus monstrueux. Appuyé contre un de ces fûts dont l'épaisseur monte jusqu'à la poitrine, on regarde le Colisée. La paroi qui est demeurée entière est toute noire et se lève d'un seul élan, colossale. On dirait qu'elle penche vers le dehors et va tomber. Sur la portion ruinée, la lune verse une lumière si vive qu'on démêle la teinte rougeâtre des pierres. Dans ce ciel limpide, la rondeur du cirque devient sensible; il forme une sorte d'être complet et formidable. Au milieu de cet étonnant silence, on dirait qu'il existe seul, que les hommes, les plantes, toute vie passagère n'est qu'une apparence; j'ai éprouvé autrefois cette sensation dans les montagnes; elles aussi semblent les vrais habitans de la terre; on oublie la fourmilière humaine, et sous le ciel qui est leur tente, on devine le dialogue muet des vieux monstres, possesseurs immuables et dominateurs éternels.

Au retour, au pied du Capitole, les basiliques lointaines, les arcs de triomphe, surtout les nobles et élégantes colonnes des temples ruinés, les unes solitaires, les autres encore assemblées en files fraternelles, semblent vivantes. Ce sont aussi des êtres calmes, mais en outre beaux et simples comme des éphèbes grecs. Leur tête ionienne porte un ornement de chevelure, et la lune pose un reflet sur le poli de leur corps de marbre.

De Rome à Naples.

Un long aqueduc sur la droite; de loin en loin à l'horizon une ruine; çà et là sur le passage une arche isolée, tombante, et à perte de vue tout alentour la plaine jaunâtre et verdâtre, onduleuse, sous un vieux tapis d'herbes flétries que la pluie lave et que le vent ébouriffe. Les nues grises et violacées pendent lourdement sur tout le ciel, et la fumée de la machine roule des ondes blanches qui vont se mêler aux nuages. Mille après mille, l'aqueduc monotone reparaît comme une digue de rochers dans une mer d'herbes mouvantes. Vers l'orient, des montagnes noirâtres se hérissent, à demi blanchies par les neiges; vers le couchant s'étend une campagne cultivée, avec les petites têtes et les mille tiges fines des arbres à fruit dépouillés; un ruisseau jaune y fraie sa route en ravinant les terres.

Tout cela est triste, et les stations le sont encore davantage. Ce sont de misérables cabanes en bois où l'on allume un feu de fagots pour réchauffer les voyageurs. Quelques mendians, de jeunes garçons se pressent à l'entrée, implorant une baïoque, une demi-baïoque, une pauvre petite demi-baïoque pour l'amour de Dieu, et de la madone, et de saint Joseph, et de tous les saints du paradis, avec l'insistance, l'âpreté et les petits cris tendres ou violens de chiens qui voient un os et n'ont pas mangé depuis huit jours. Je ne sais pas ce qu'ils ont aux pieds; ce ne sont pas des sandales, encore moins des souliers, cela semble un paquet de linges, de vieux chiffons ramassés dans les ruisseaux et qui clapotent avec eux dans la boue. Le chapeau à larges bords plié et défoncé, la culotte, le manteau sont indescriptibles; rien n'y ressemble, sauf les torchons de cuisine, les vieux linges infects qu'on entasse dans les entrepôts de chiffons pour faire du papier.

J'ai regardé beaucoup de figures, et celles que j'ai vues depuis que j'ai mis le pied en Italie me sont revenues en mémoire. Tout cela se groupe autour de trois ou quatre types saillans. Il y a d'abord la jolie tête fine de camée, parfaitement régulière, spirituelle, à l'air vif et alerte, capable de tout comprendre à l'instant, faite pour inspirer l'amour et pour bien parler d'amour. Il y a aussi la tête carrée plantée sur un coffre solide, avec de grosses lèvres sensuelles et une expression de grosse joie, de verve bouffonne ou satirique. Il y a l'animal maigre, noir, brûlé, dont le visage n'a plus de chair, tout en traits saillans, d'une expression incroyable, avec des yeux de flamme, les cheveux crépus, semblable à un volcan qui va faire explosion. Il y a enfin l'homme beau et vigoureux, fortement bâti et musclé, sans lourdeur, au teint chaudement coloré, qui vous regarde fixement en face, tout à fait complet et fort, qui

semble attendre l'action et l'expansion, mais qui en attendant ne se prodigue pas, demeure immobile.

Tout ce chemin et ce paysage jusqu'à Naples doivent être bien beaux, mais par un ciel clair et en été : quantité de montagnes nobles et variées, point énormes et cependant grandes, demi-boisées, parfois une ville blanche et grise qui couvre une colline entière, ronde comme une ruche d'abeilles... Mais la pluie et le brouillard confondent les formes, l'hiver salit tout : il n'y a point de verdure; les feuillages, secs et roussis, pendent aux arbres comme un vieux vêtement, les torrens bourbeux défoncent la terre. C'est un cadavre au lieu d'une belle fille florissante.

Naples.

C'est un autre climat, un autre ciel, presque un autre monde. Ce matin, en approchant du port, quand l'espace s'est élargi et que l'horizon s'est découvert, je n'ai plus vu tout d'un coup que des blancheurs et des splendeurs. Dans le lointain, sous la brume qui couvrait la mer, les montagnes s'étageaient et s'allongeaient, lumineuses et satinées comme des nuages. La mer s'avançait à grandes ondes blanchissantes, et le soleil, versant son fleuve de flammes, faisait comme une traînée de métal fondu jusqu'à la plage.

J'ai passé une demi-journée sur la Villa-Reale; c'est une promenade plantée de chênes-liéges et d'arbustes toujours verts, et qui longe la côte. Quelques jeunes arbres, transpercés de lumière, ouvrent leurs petites feuilles tendres et épanouissent déjà leurs fleurettes jaunes. Des statues, de beaux jeunes gens nus, Europe sur le taureau, penchent leurs corps de marbre blanc entre le vert léger des plantes. Des flaques de clarté viennent s'étaler sur les gazons, des herbes grimpantes s'entrelacent autour des colonnes; çà et là éclate la pourpre vive des fleurs nouvelles, et les calices délicats, veloutés, tremblent sous la brise tiède qui arrive entre les troncs des chênes. Ici l'air et la mer sont bienfaisans; quel contraste, si l'on se rappelle les côtes de l'Océan, nos falaises de Normandie et de Gascogne, battues par les vents, flagellées par la pluie, où les arbres rabougris se cachent dans les creux, où les ajoncs, le gazon rasé, se collent misérablement contre les pentes! Ici le voisinage des flots nourrit les plantes; on sent la fraîcheur et la douceur du souffle qui vient les caresser et les ouvrir. On s'oublie, on écoute le petit bruit des feuilles qui chuchotent, on regarde leurs ombres qui remuent sur le sable. Cependant, à six pas, la mer roule avec un bourdonnement profond à mesure que ses nappes écumeuses viennent s'amincir et s'arrondir sur le sable. La brume s'évapore sous le soleil. Entre les feuillages, on aperçoit le Vésuve et ses voisins, toute la chaîne des monts qui se dégagent. Ils sont d'un violet pâle,

et, à mesure que le jour baisse, le violet devient plus tendre. A la fin, la plus fine teinte de mauve, une corolle de fleur est moins charmante; le ciel s'est épuré, et la mer calmée n'est plus qu'azur.

Impossible de rendre ce spectacle. Lord Byron a bien raison : on ne peut pas mettre de niveau les beautés des arts et celles de la nature. Un tableau reste toujours au-dessous et un paysage toujours au-dessus de l'idée qu'on s'en peut faire. Cela est beau, je ne sais pas dire autre chose; cela est grand et cela est doux; cela fait plaisir à tout l'homme, cœur et sens; il n'y a rien de plus voluptueux et il n'y a rien de plus noble. Comment se donner l'embarras de travailler et de produire quand on a cela devant les yeux? Ce n'est pas la peine d'avoir une maison bien ordonnée, de construire laborieusement ces vastes machines qu'on appelle une constitution ou une église, de chercher des jouissances de vanité ou de luxe : on n'a qu'à regarder, à se laisser vivre; on a toute la fleur de la vie avec un regard.

J'étais assis sur un banc; je voyais le soir gagner, les teintes s'effacer, et il me semblait que j'étais dans les Champs-Élysées des anciens poètes. Les formes élégantes des arbres se dessinaient dans l'azur clair. Les platanes dépouillés, les chênes nus eux-mêmes, semblaient sourire. La sérénité délicieuse du ciel, rayé par le fin treillis de leurs branches, se communiquait à eux. Ils ne paraissaient point morts ou engourdis comme chez nous, mais assoupis, et, sous l'attouchement de cet air tiède, prêts à entr'ouvrir leurs bourgeons, à confier leurs pousses au printemps voisin. Çà et là une étoile s'allumait, la lune commençait à verser sa lumière blanche. Les statues, plus blanches encore, semblaient vivantes dans cet aimable jour mystérieux et nocturne. Des groupes de jeunes femmes dont les robes ondulaient légèrement avançaient sans bruit, comme des ombres heureuses. Il me semblait que j'assistais à l'antique vie grecque, que je comprenais la finesse de leurs sensations, que l'harmonie de ces formes effilées et de ces teintes effacées suffirait à m'occuper toujours, que je n'avais plus besoin de coloris ni de splendeur. J'entendais réciter les vers d'Aristophane, je revoyais son jeune athlète, chaste et beau, content, pour tout plaisir, de se promener, une couronne sur la tête, parmi les peupliers et les smilax en fleur, avec un sage ami de son âge. Naples est une colonie grecque, et plus on regarde, plus on sent que le goût et l'esprit d'un peuple prennent la forme de son paysage et de son climat.

Vers huit heures, il n'y avait plus un souffle de vent. Le ciel semblait de lapis-lazuli; la lune, comme une reine immaculée, luisait seule au milieu de l'azur; son ondée tremblait sur la grande eau, et paraissait un fleuve de lait. Il n'y a pas de mot pour exprimer la grâce et la douceur des montagnes enveloppées dans leur dernière

teinte, dans le vague violet de leur robe nocturne. Le Môle, la forêt des barques, par leur noirceur profonde, les rendaient encore plus charmantes, et Chiaja, vers la droite, arrondissant autour du golfe sa ceinture de maisons illuminées, lui faisait une guirlande de flammes.

De toutes parts les fanaux brillent; les gens, en plein air, causent haut, rient et mangent. Ce ciel à lui seul est une fête.

A travers Naples et au hasard dans les rues.

Quelles rues on traverse! Hautes, étroites, sales, bordées à tous les étages de balcons qui surplombent, une fourmilière de petites boutiques, d'échoppes en plein vent, d'hommes et de femmes qui achètent, vendent, bavardent, gesticulent, se coudoient, la plupart rabougris et laids, les femmes surtout petites et camardes, la face jaune et les yeux brillans, malpropres et fripées, avec des châles à ramages et des fichus violets, rouges, orangés, toujours de couleur voyante, et des bijoux de cuivre. Aux environs de la *piazza del Mercato* s'enchevêtre un labyrinthe de ruelles dallées et tortueuses, encrassées de poussière ancienne, jonchées d'écorces d'oranges et de pastèques, de restes de légumes, de débris sans nom; la foule s'entasse, noire et grouillante, dans l'ombre palpable, au-dessous de la bande claire du ciel. Tout cela remue, mange, boit, sent mauvais; on dirait des rats dans une ratière : c'est l'air épais, la vie débraillée et abandonnée des *lanes* de Londres. Par bonheur, ici le climat est favorable aux galetas et aux guenilles.

Parfois, au milieu de ces taudis, s'élève l'encoignure énorme, la porte monumentale d'un ancien hôtel; on aperçoit par une ouverture de larges escaliers à balustres qui montent et s'entre-croisent, des terrasses intérieures soutenues par une colonnade, les restes de la vie murée et grandiose telle qu'elle apparut sous la domination espagnole. Les seigneurs habitaient là avec leurs gentilshommes, leurs domestiques armés, leurs carrosses, quêtant des pensions, donnant des fêtes, assistant aux cérémonies, seuls apparens, seuls importans, pendant que dans les ruelles la canaille des marchands et des artisans regardait leurs somptueuses parades, elle-même aussi dédaignée et aussi piteuse que jadis le troupeau des serfs tolérés autour du donjon féodal.

Quantités de moines trottent dans la boue avec des sandales ou des souliers sans bas; plusieurs ont une tête narquoise et bouffonne, comme d'un Socrate croisé de Polichinelle; la plupart sont vraiment peuple : ils pataugent dans leur vieux froc râpé, et marchent des épaules avec une allure de cocher. Un d'eux se penchait, accoudé à un balcon, pour nous mieux voir, charnu, pansu, joufflu, gros frocard avisé comme en peint Rabelais, bien étalé dans son

importance et sa graisse, comme un porc curieux et défiant qui regarde. D'autre part, dans de meilleures rues, on rencontrait de jeunes abbés élégans, tout en noir, tirés à quatre épingles, avec une expression de réserve intelligente et diplomatique. Haut et bas, il y en a pour les salons et pour les gargotes.

Cinq ou six églises sur la route; les statues de la Vierge y sont peintes comme des poupées de coiffeurs, de plus habillées comme des dames, l'une avec une grande robe rose, de larges rubans bleus, une coiffure savante, et six épées dans la poitrine. Le petit Jésus, les saints sont aussi vêtus à la façon moderne; quelques-uns portent un froc véritable, d'autres montrent leur peau couleur de cadavre et des stigmates saignans. Impossible de parler plus physiquement aux yeux et à tous les sens. Une vieille femme à genoux gémissait devant la Vierge. Ainsi habillée et ensanglantée, la Madone est aussi réelle que telle princesse veuve; on lui parle du même ton, et on pleure pour l'attendrir.

Santa-Maria-della-Pietra, Santa-Chiara, San-Gennaro! La première est une bonbonnière brillante : on y montre une statue de la Pudeur sous son voile; mais le voile est si mince, si collant, si bien tendu par la gorge et les nudités du corps qu'elle est plus que nue. Au fond d'une crypte est un Christ mort enveloppé dans son linceul; le gardien allume une bougie, et dans cette teinte blafarde, dans l'air humide et froid, les yeux, les sens, tout l'être nerveux se trouble comme au contact d'un cadavre. Ce sont là les tours de force de la superstition et de la sculpture; il y a de quoi faire briller l'artiste, amuser l'épicurien et faire frémir le dévot. Je ne parle pas du luxe des peintures, des ornemens prodigués, de la décoration prétentieuse; cela est encore bien plus visible à Santa-Chiara dans les énormes feuillages d'argent qui encombrent l'autel, dans la quantité de balustrades de cuivre doré, dans les pompons, les petites boules d'or, les cierges enguirlandés, les autels surchargés de colifichets, comme ceux que les petites filles arrangent et enjolivent à la Fête-Dieu. Il en est de même dans une quantité d'églises dont j'oublie les noms. Ce catholicisme païen est choquant : on y découvre toujours un fonds de sensualité sous une apparence d'ascétisme. Les têtes de mort, les sabliers, les invocations mystiques font disparate sur les dorures, les colonnes de marbre précieux et les chapiteaux grecs. Ils n'ont du christianisme que la superstition et la peur. Ici particulièrement la grandeur manque et l'afféterie règne. Ils font d'une église un magasin de jolies choses. En cherchant bien le sentiment des gens pour qui on a bâti cela, je ne trouve que le désir d'aller prendre le frais dans une boutique d'orfévrerie, ou tout au plus la pensée qu'en donnant beaucoup d'argent à un saint il vous préservera de la fièvre. C'est un casino à l'usage des cervelles

imaginatives. Pour les architectes et les peintres, ce sont des déclamateurs qui, par leurs trompe-l'œil, leurs voûtes énormes à courbes étranges, essaient de réveiller l'attention blasée. Tout cela indique une vilaine époque, l'extinction du vrai sentiment, l'enflure d'un art qui se travaille et qui s'use, les pernicieux effets d'une civilisation gâtée et d'une domination étrangère. Et pourtant, dans cette décadence, il y a toujours quelque morceau qui se sent de l'ancien et puissant génie : à San-Gennaro par exemple, de vigoureux corps peints par Vasari au-dessus des portes, des plafonds de Santa-Fede et de Forti, des groupes amples, des personnages de fière tournure et bien lancés, des tombeaux, une grande nef où s'allongent en file des médaillons d'archevêques, et dont la haute courbe monumentale, le fond doré en coquille s'étalent avec la majesté d'une décoration.

Au couvent de San-Martino.

Nous montons par des ruelles sales et populeuses; je ne puis m'habituer à ces déguenillés qui remuent les bras et bavardent. Les femmes ne sont point jolies; le visage est d'un ton terreux, même chez les jeunes filles; le nez épaté gâte la figure; le tout n'est qu'un minois éveillé, parfois piquant, assez voisin des visages chiffonnés du XVIIIe siècle, mais à cent lieues de la beauté grecque qu'on lui attribue.

Nous montons, nous montons encore, nous montons toujours. Cela ne finit pas : escaliers sur escaliers, et toujours des guenilles et du linge pendu aux cordes, puis encore des ruelles, des ânes chargés qui assurent leur pied sur la pente glissante, des ruisseaux fangeux qui dégringolent misérablement entre les cailloux, des gamins en guenilles qui demandent l'aumône, des ménages en plein vent. La montagne est une sorte d'éléphant où se sont nichés des insectes humains qui grattent et tracassent. Telle maison n'a pas de rez-de-chaussée, on y monte par une échelle; ailleurs la porte demeure ouverte, et dans l'enfoncement sombre on voit un homme qui joue d'une guitare parmi des femmes qui épluchent des légumes. Et tout d'un coup, au sortir de cette friperie, de ces trous à rats, de ce campement de pauvres diables, s'ouvre le splendide couvent, parmi toutes les magnificences de la nature et toutes les recherches de l'art.

Une cour surtout, ample, bordée de quatre portiques de marbre blanc, avec une vaste citerne grisâtre au centre, m'a semblé admirable. Des buis hauts et épais, des lavandes bleuâtres, la couvrent de leur simple et saine verdure; au-dessus brille le blanc luisant des marbres, puis le riche azur du ciel : chaque couleur encadre et fait ressortir l'autre. Comme on comprend ici l'architecture et les

portiques! Dans le nord, ils ne sont qu'un hors-d'œuvre, une importation de pédans; on n'en a que faire; on ne se promène pas le soir en plein air, on n'a pas besoin d'abri contre le soleil, ni d'ouvertures pour recevoir la brise de la mer. Et surtout on n'y sent pas le besoin de lignes nettes et tranchées, de couleurs simples, en petit nombre, largement opposées. Il faut être sous le plein azur du ciel pour jouir du poli et de la blancheur des marbres. L'art est fait pour le pays. Dans la disposition heureuse où ce ciel lumineux et cet air frais mettent l'âme, on aime l'ornement, on est content de voir sous ses pieds des marbres colorés qui forment un dessin, d'apercevoir au bout de la galerie un grand médaillon richement sculpté, de contempler au sommet des portiques des statues deminues de beaux jeunes saints, une sainte finement drapée. Le christianisme devient pittoresque et aimable, il réjouit les yeux, il met l'âme dans une attitude riante et noble. Au bout de la galerie s'ouvrent des balcons sur la mer. De là paraît Naples, immensément étalée et prolongée jusqu'au Vésuve par une traînée de maisons blanches, à l'entour du golfe la côte qui se courbe, embrassant la mer toute bleue, et au-delà le miroitement d'or, le fourmillement lumineux des flots sous le soleil, qui a l'air d'une lampe suspendue dans la rondeur concave du ciel.

Au-dessous descend une longue pente d'oliviers d'un vert terne; ce sont les jardins du couvent. Des allées ombragées de treilles s'allongent partout où le sol a pu être de niveau. Des plates-formes avec de grands arbres solitaires, des bâtisses massives qui enfoncent leurs assises dans le roc, une colonnade en ruine, en face le golfe entier, les petites voiles des navires, le Monte-San-Angelo, le Vésuve qui fume : le couvent est un petit monde fermé, mais complet, et combien de beautés dans son enceinte! On est transporté à cent lieues de notre petite vie étriquée et bourgeoise. Ils sont tête nue, dans un froc brun ou blanc, avec de gros souliers; mais la beauté les entoure, et je n'ai pas vu de palais de prince qui laisse une impression si noble. Le petit comfort manque, et à cause de cela tout le reste est relevé.

J'ai vu dernièrement une des plus riches et des plus élégantes maisons modernes, située comme celle-ci en face de la mer. Le maître est un homme de goût qui a gagné des millions, et qui jette l'argent. Tout est vernissé, et il n'y a rien de grand; pas une colonnade, pas une haute salle d'apparat; qu'en ferait-on? Cela est agréable à habiter; mais il n'y a pas un coin, ni dehors, ni au dedans, qu'un peintre eût envie de copier. Chaque objet pris en soi est une merveille de raffinement et de commodité; il y a six boutons de sonnettes auprès du lit; les stores sont admirables; rien de plus doux que les fauteuils. On aperçoit, comme dans les maisons

anglaises, quantité de petits ustensiles qui pourvoiront à de petits besoins. L'architecte et le tapissier ont raisonné sur les meilleurs moyens d'éviter le chaud, le froid et le trop grand jour, de se laver, de cracher, mais ils n'ont point raisonné sur autre chose. Les seuls objets d'art sont quelques tableaux de Watteau et de Boucher. Encore font-ils disparate. Ils rappellent un autre âge. Est-ce qu'il subsiste encore chez nous quelque reste du XVIIIe siècle? Est-ce que nous avons de vraies antichambres et la splendide parade de la vie aristocratique? Tant de laquais nous ennuieraient; si nous gardons des courtisans, c'est dans nos bureaux; nous ne voulons chez nous qu'un bon fauteuil moelleux, des cigares choisis, un dîner fin, et, tout au plus pour les jours de représentation, l'étalage d'un luxe neuf qui nous fasse honneur. Nous ne savons plus prendre la vie en grand, sortir de nous-mêmes; nous nous cantonnons dans un petit bien-être personnel, dans une petite œuvre viagère. Ici on réduirait le vivre et le couvert au simple nécessaire. Ainsi dégagée, l'âme, comme les yeux, pouvait contempler les vastes horizons, tout ce qui s'étend et dure au-delà de l'homme.

Un moine jaune, aux yeux brillans, l'air prudent et concentré, nous a conduits dans l'église. Il n'y a pas un corridor, une échappée de vue qui ne porte l'empreinte d'un artiste. A l'entrée, dans la cour nue, une vierge du Bernin, tortillée dans ses draperies mignardes, regarde son petit enfant, délicat et joli comme un amour de boudoir; mais elle est grande et se sent de sa race, la race des nobles corps créés par les grands peintres. Quand ils ont décoré ce couvent, au XVIIe siècle, ils n'avaient plus la pure idée du beau, mais alors encore ils ne songeaient qu'au beau. Vous sentirez le contraste, si vous songez à l'intérieur de Windsor, de Buckingham-Palace ou des Tuileries.

L'église est d'une richesse extraordinaire. Ce qu'on y a entassé de marbres précieux, de sculptures, de peintures, est inoui. Les balustres et les colonnes sont des bijoux. Une légion de peintres et de sculpteurs contemporains, le Guide, Lanfranc, Caravage, le cavalier d'Arpino, Solimène, Luca Giordano, y ont prodigué les audaces, les grâces et les mignardises de leur pinceau. A côté de la grande nef, les chapelles latérales, la sacristie, déploient des centaines de peintures. Il n'y a pas un coin des plafonds qui n'en soit couvert. Tous ces corps s'élancent et se renversent comme dans l'air libre; les vêtemens ondoient et se froissent, les chairs roses et vivantes luisent parmi les soies des tuniques, les beaux membres semblent prendre plaisir à s'étaler et à se mouvoir; plusieurs saints demi-nus sont de jeunes hommes charmans; un ange de Luca Giordano, en robe bleue, les jambes et les épaules nues, ressemble à une jeune fille amoureuse; les poses sont exagérées, toute cette

peinture fait tapage, mais elle est d'accord avec les reflets des marbres colorés, avec les draperies agitées des statues, avec le scintillement des ornemens d'or, avec la magnificence des chapiteaux et des colonnes. Cette décoration n'est pas froidement et platement jésuitique. Le souffle du grand siècle précédent remue encore toute la machine; c'est de l'Euripide, si ce n'est plus du Sophocle. Quelques pièces sont splendides, entre autres une déposition de croix de Ribera. Le soleil donnait sur la tête du Christ à travers le rideau de soie rouge entre-bâillé. Les fonds noirâtres semblaient plus lugubres à côté de cet éclair subit de chairs lumineuses, et la douloureuse couleur espagnole, les teintes mystiques ou violentes des figures passionnées dans l'ombre donnaient à toute la scène l'aspect d'une apparition, comme il s'en faisait autrefois dans le cerveau monacal et chevaleresque d'un Calderon ou d'un Lope.

Course à Pouzzoles et à Baïa.

Au bout du souterrain de Pausilippe commence la campagne, sorte de verger plein de hautes vignes, chacune mariée à son arbre. Au-dessous brillent la rosace élégante des lupins verts et je ne sais quelle crucifère jaune. Tout cela dort dans la brume tiède comme une parure dans sa gaze.

Au tournant de la route, la mer paraît, et le chemin la suit jusqu'à Pouzzoles. La matinée est grise et des nuées moites nagent lentement sur l'horizon terni. La brume ne s'évapore pas; seulement de loin en loin elle s'amincit, et laisse arriver une pâle ondée de soleil, comme un imperceptible sourire. Cependant la mer avance ses longues nappes blanches et tranquilles sur un sable aussi doux qu'elle, puis elle s'en va avec un bruissement monotone.

Une teinte uniforme d'un bleu pâle et comme effacé occupe l'espace immense, tout le ciel et toute la mer. Ciel et mer, tous les deux se confondent; parfois il semble que les petites barques noires soient des oiseaux qui planent dans l'air. Il n'y a point de bruit; à peine si l'on entend le chuchotement léger des vagues. Les douces nuances de l'ardoise qui pleure dans les creux humides donnent seules l'idée de cette couleur effacée. On se récite tout bas les vers de Virgile, on pense à ces contrées silencieuses où descend la sibylle, royaumes où flottent les ombres, non pas froids et lugubres comme la contrée cimmérienne d'Homère, mais où la vie évaporée et vague repose, attendant que la force du soleil la concentre et la renvoie couler éclatante dans le torrent de l'être, ou bien encore à ces plages endormies où sont les âmes futures, peuplades bourdonnantes et vaporeuses qui voltigent indistinctes comme des abeilles autour du calice des fleurs. Nisida, Ischia dans le lointain, le cap Misène, ne ressemblent point à des êtres réels, mais à des ombres nobles.

sur le point d'arriver à la vie. Plus loin, dans toute la campagne, les troncs blancs des platanes, les verdures adoucies par l'hiver et la brume, les tiges minces des roseaux, l'eau immobile du lac Averne, les contours douteux des montagnes, tout le paysage alangui et muet semble se reposer de l'être, dormir, non pas écrasé ou raidi par la mort, mais enveloppé doucement dans une paix bienfaisante et monotone. C'est de cette façon que les anciens ont conçu l'*au-delà*, l'extinction de la vie; leurs tombeaux ne sont point lugubres; le mort y repose et n'est point souffrant ou anéanti; on lui apporte des mets, du vin, du lait; il vit encore, seulement du grand jour il est passé au crépuscule. Les idées chrétiennes et germaniques, Pascal et Shakspeare, n'ont point à parler ici.

Rien à dire de Baïa. C'est un pauvre village, où quelques barques s'amarrent autour d'une vieille forteresse. La pluie est venue et en fait un cloaque. Pouzzoles est pire encore. Les porcs fangeux vaguent dans les rues. Quelques-uns, attachés par le ventre avec une ceinture, grognent et se démènent. Les enfans, déguenillés, semblent leurs frères. Une douzaine de demi-mendians, une sale canaille parasite s'accroche à la voiture; on les renvoie, on les rebute, rien n'y fait, ils veulent absolument servir de guides. Il paraît qu'il y a trois ans c'était pis. Au lieu de douze à nos trousses, nous en aurions eu cinquante; les cochons erraient dans les rues de Naples tout comme ici. Ce peuple est encore tout sauvage; quand il vit arriver le roi Victor-Emmanuel, il fut très étonné, et s'imaginait que Victor-Emmanuel avait détrôné Garibaldi. Plusieurs de ceux-ci n'ont qu'un soulier; d'autres sont pieds nus, jambes nues dans la boue; leurs haillons ne peuvent pas être décrits, il n'y en a de pareils qu'à Londres. On aperçoit par les portes ouvertes des femmes qui ôtent la vermine de leurs enfans, des grabats, des corps demi-couchés. Sur les places, à l'entrée de la ville, un ramassis de vagabonds petits et grands attendent une proie, un étranger, et se précipitent. Trois d'entre eux se sont montrés plus acharnés que les autres, et mon compagnon s'est mis à les plaisanter. Ils entendent la plaisanterie, et répondent avec un mélange d'humilité et d'effronterie. Dans tout le souterrain du Pausilippe et en général dans tout Naples, on a envie de se boucher le nez; c'est bien pis en été, dit-on. Et cela est universel dans le midi, à Avignon, à Toulon, comme en Italie; on prétend que les sens des méridionaux sont plus délicats que ceux des gens du nord. Réduisez cette prétention aux yeux et aux oreilles.

Nous allons voir un temple de Sérapis, où trois belles colonnes demeurent debout; à l'entour sont des bains antiques, des sources sulfureuses; toute la côte est pleine de débris romains. Les arcades

des villas, les restes des celliers, les substructions maritimes font une chaîne presque continue. La plupart des riches de Rome avaient là une maison de campagne; mais je ne suis pas aujourd'hui d'humeur archéologique : j'ai tort, l'amphithéâtre surtout en vaudrait la peine. Les voûtes récemment dégagées de la terre sont toutes fraîches et semblent d'hier. Un énorme sous-sol servait de logement aux gladiateurs et aux bêtes. Le cirque tiendrait trente mille spectateurs. Point d'ancienne ville romaine de Metz à Carthage, d'Antioche à Cadix, qui n'ait eu le sien. Pendant quatre cents ans, quelle consommation de chair vivante! Plus on regarde les cirques, plus on voit que toute la vie antique y aboutit; la cité était une association pour la chasse et l'exploitation de l'homme; elle a usé, puis abusé des captifs et des esclaves; aux temps de sobriété, on a subsisté de leur travail; aux âges de débauche, on s'est amusé de leur mort. Dans ces vastes caves, dans cette cité souterraine, gisent les colonnes précipitées par le tremblement de terre, pareilles à d'énormes troncs d'arbres. Les chevelures vertes des arbres pendent le long des parois; l'eau en suinte comme une fontaine qui, goutte à goutte, tomberait des cheveux d'une naïade.

Promenade à Castellamare et à Sorrente.

Le ciel est presque clair; seulement un banc de nuages pend au-dessus de Naples, et autour du Vésuve de grandes fumées blanchâtres tournoient ou dorment.

Je n'ai point encore vu, même en été à Marseille, cette couleur à la mer, tant le bleu en est profond, presque dur. Au-dessus du fort et luisant azur qui occupe les trois quarts de l'espace visible, le ciel est blanc et semble un cristal. A mesure que l'on s'éloigne, on aperçoit mieux la côte onduleuse, le grand corps de la montagne; toutes les portions se tiennent comme des membres; à l'extrémité, Ischia et les promontoires nus reposent dans leur teinte de lilas comme une dormeuse de Pompéi sous son voile. Véritablement, pour peindre une pareille nature, ce continent violet étendu au bord de la grande eau lumineuse, il faudrait prendre les paroles des anciens poètes, figurer la grande déesse fertile que l'éternel Océan embrasse et assiége, et au-dessus d'eux la blancheur sereine, l'éblouissant Jupiter; *hoc sublime candens quem omnes invocant Jovem.*

Quelques belles figures aux traits allongés et fins, tout à fait grecques, quelques belles filles noblement intelligentes, et çà et là de hideux mendians qui nettoient leur poitrine velue; mais la race est bien supérieure à celle de Naples, où elle est rapetissée et déformée, où les jeunes filles semblent des grisettes rabougries et blafardes. Les hommes travaillent aux champs. A force de regar-

der des pieds et des jambes nus, on s'intéresse aux formes; on est content de voir le muscle du mollet se tendre pour pousser une charrette, s'enfler, embrasser la jambe; l'œil suit sa courbe et descend jusqu'au pied; on a plaisir à voir les doigts réguliers bien appuyés sur la terre, la bonne assiette de chaque os, la rondeur de l'orteil, l'aptitude et la force active de tout le membre. C'est de pareils spectacles quotidiens qu'est née autrefois la sculpture. Sitôt que vient le soulier, on ne peut plus parler, comme au temps d'Homère, « des femmes aux beaux talons, » le pied n'a plus de forme, il n'intéresse plus qu'un bottier, il ne fournit plus de modèles qui, se corrigeant par degrés l'un l'autre, laissent entrevoir la forme idéale. Autrefois le Romain, riche ou pauvre, le Grec montrait journellement la jambe, et aux bains, aux gymnases, tout son corps. L'habitude de s'exercer nu a été le trait distinctif du Grec; on voit par Hérodote combien cette coutume choquait les Asiatiques et les barbares.

Le chemin de fer longe la mer à trois pas, presque de niveau. Un port paraît, rayé par les formes noires des agrès, puis un môle, un petit fort demi-ruiné qui fait ombre, et dont les arêtes vives tranchent sur cet épaulement de lumière. Tout à l'entour, des maisons carrées, toutes grises et comme brûlées, s'entassent, ainsi que des tortues, sous un toit rond qui leur fait une épaisse carapace. C'est Torre-del-Greco, qui se défend contre les tremblemens de terre et contre la pluie de cendre que lancera le Vésuve. Au-delà, la mer se brise en grosses lames qui se courbent et retombent comme une écluse. Tout cela est bizarre et charmant; sur cette terre pleine de cendres et fertile, les cultures s'allongent jusqu'au rivage et font un jardin; une simple haie de roseaux les défend contre le vent de la mer; les figuiers d'Afrique, avec leurs raquettes lourdes, grimpent aux pentes; la verdure commence à courir sur ces rameaux; les abricotiers sourient sous leurs petites fleurs roses; les hommes demi-nus travaillent sans effort dans le sol friable; quelques jardins carrés ont des colonnes, et au milieu une petite statue de marbre blanc. Partout des traces de la joie et de la beauté antiques. Comment s'en étonner, quand on se sent accompagné de ce divin soleil printanier, de ce ruissellement d'or et de flamme liquide qu'on retrouve toujours à sa droite dès qu'on jette les yeux sur la mer?

Comme on oublie aisément ici toutes les choses laides! Il me semble qu'à Castellamare j'ai vu en passant de vilains bâtimens modernes, une gare de chemin de fer, des hôtels, un corps de garde, une quantité de voitures boiteuses qui se pressaient pour recueillir les étrangers. Tout cela s'est effacé, il n'en reste plus que le souvenir des porches sombres à travers lesquels on entrevoyait

des cours éclairées pleines d'orangers luisans et de jeunes verdures, des esplanades où jouaient des enfans, où séchaient des filets, où de bienheureux oisifs humaient l'air et regardaient les sauts capricieux, les enroulemens des vagues.

A partir de Castellamare, la route est une corniche qui serpente au bord de la mer. De grandes roches blanches ont roulé jusque dans les flots qui éternellement les assiégent. Sur la gauche, la montagne dresse à pic ses assises concassées, ses murs labourés d'entailles, ses saillies âpres, tout son échafaudage de dentelures qui semblent les ruines d'une ligne de forteresses crevassées et branlantes. Chaque arête et chaque bloc font une ombre sur l'uniformité de la muraille blanche, et toute la chaîne est peuplée de formes et de teintes. Parfois elle est fendue en deux par une rainure, et sur les deux pentes du ravin les cultures descendent en étages. Sorrente est ainsi échelonnée sur trois tranchées profondes. Tous ces fonds sont des jardins où les arbres se serrent et s'entassent. Les noyers, que déjà la séve tourmente, étendent comme des mains noueuses leurs rameaux blanchâtres. Tout le reste est vert; la mauvaise saison n'a point eu de prise sur ce printemps éternel. Entre les feuillages des oliviers, les orangers avancent leurs fortes feuilles luisantes; leurs pommes d'or, par milliers, brillent au soleil parmi des raies de citrons pâles. Souvent dans l'ombre des ruelles, sur la crête d'un mur, on voit affleurer leurs feuilles éclatantes. C'est ici leur patrie; la terre les prodigue jusque dans les cours les plus pauvres, au pied des escaliers délabrés, épanouissant leurs têtes rondes illuminées par le soleil. Une vague senteur aromatique sort de toutes ces pousses vertes; c'est un luxe de roi, et ici un mendiant l'a pour rien.

J'ai passé une heure dans le jardin de l'hôtel; c'est une terrasse sur le bord de la mer, à mi-côte; un tel spectacle fait imaginer le bonheur parfait. Un jardin tout vert entoure la maison, peuplé de citronniers et d'orangers aussi chargés qu'un pommier de Normandie. Les fruits tombent par terre au pied des arbres. D'autres arbrisseaux, des plantes d'un vert pâle ou bleuâtre emplissent les massifs. Aux branches nues des pêchers, les fleurs roses commencent à s'ouvrir, mignonnes et frêles. Le pavé est une faïence bleuâtre qui luit, et la terrasse s'arrondit au-dessus de la mer, dont l'admirable azur emplit tout l'espace.

Je n'ai pas encore voulu en parler, je n'osais toucher à cette sensation, je l'avais depuis Castellamare; mais elle était trop charmante. Le ciel est clair, d'un azur pâle, presque transparent, et la mer d'un bleu rayonnant, chaste et tendre, comme une fiancée et une vierge. Cette largeur infinie d'espace, vêtue si délicieusement comme pour une fête voluptueuse et délicate, laisse une sensation

qui n'a pas d'égale. Capri, Ischia au bord du ciel sont blanches dans leur molle mousseline de vapeur, et l'azur divin luit doucement à perte de vue, encadré dans cette bordure blanche. Quels mots trouver pour l'exprimer? Le golfe entier semble un vase précieux arrondi exprès pour recevoir la mer. Une fleur satinée, un large iris velouté, de doux pétales lumineux où le soleil s'étale, et qui viennent affleurer sur une bordure nacrée, voilà les idées qui se pressent dans l'esprit, et qui, vainement entassées, ne suffisent pas. Au pied des roches, l'eau est verte comme une émeraude, transparente, parfois avec des reflets de turquoise ou d'améthyste, sorte de diamant liquide qui change de teinte à tous les accidens de la profondeur ou de la roche, sorte de joyau bigarré et mouvant qui encadre l'épanouissement de la divine fleur. Le soleil baisse, et au nord le bleu devient si profond qu'il ressemble à la couleur d'un vin sombre. La côte devient noire, et s'enlève en relief comme un long cordon de jais, pendant que toute la clarté s'épanche et s'étale sur la mer.

Tout le long du chemin je pensais à Ulysse et à ses compagnons, à leurs barques à deux voiles semblables à celles-ci qui dansent comme des mouettes au milieu de l'eau, au rivage creux qu'ils côtoyaient, aux criques inconnues où le soir ils ancraient leur navire, à l'étonnement vague où les laissaient les forêts nouvelles, au sommeil de leurs membres lassés sur le sable sec des promontoires, aux beaux corps héroïques dont la nudité ornait ces caps déserts. Les sirènes aux cheveux dénoués, aux torses de marbre, pouvaient se lever dans cet azur auprès de ces roches polies; il ne faut pas grand effort ici pour entendre en esprit leur chant, celui de Circé l'enchanteresse. Elle pouvait en ce climat dire à Ulysse : « Viens, remets ton épée dans le fourreau, et tous deux ensuite montons sur notre couche, afin que, nous étant unis par notre couche et par l'amour, nous ayons confiance l'un dans l'autre. » Les paroles du vieux poète sur la mer pourprée, sur l'océan qui embrasse la terre, sur les femmes aux bras blancs, revenaient comme dans leur patrie.

C'est que tout est beau, et que dans cet air clément la vie peut redevenir simple comme au temps d'Homère. Tout ce que trois mille ans de civilisation ont ajouté à notre bien-être semble inutile; qu'est-ce qu'il faut à l'homme ici? Une pièce de linge et une pièce d'étoffe, comme aux compagnons d'Ulysse, s'il est sain comme eux et de bonne race; le voilà couvert, le reste est superflu ou s'offre de lui-même. Ils tuent un grand cerf, le font rôtir sur du charbon, boivent le vin de leurs outres, et, allumant un feu, s'endorment le soir sur le sable. Combien l'homme s'est depuis compliqué et gâté, et comme on pense volontiers au luxe tel qu'Homère l'imagine pour une déesse! « Il y avait une grande caverne, et là habitait la

nymphe aux beaux cheveux. Un grand feu brûlait dans le foyer, et l'odeur du cèdre bien fendu et du citronnier qui brûlaient se répandait au loin dans l'île. Elle au dedans, chantant avec une belle voix, parcourait la toile et tissait de sa navette d'or. Autour de la caverne était une forêt verdoyante, l'aulne, le peuplier noir, le cyprès odorant, et dedans nichaient les oiseaux aux longues ailes, les mouettes, les éperviers, les corneilles au bec allongé, tous les oiseaux des rivages, qui chassent sur la mer. Autour de la caverne polie s'étendait une jeune vigne, et elle était toute florissante de grappes. Tout auprès coulaient quatre fontaines, avec une eau bouillonnante, voisines l'une de l'autre, et chacune se tournant de son côté. A l'entour fleurissaient des prairies molles d'ache et de violettes; un dieu qui serait venu là aurait admiré et se serait réjoui dans son cœur.» Elle-même place la table, sert son hôte comme Nausicaa; au besoin, elle irait avec ses servantes laver ses vêtemens dans le torrent voisin; on fait alors ces sortes d'actions naturellement comme on marche; on n'a pas plus l'idée de se décharger de ce soin que de se décharger de l'autre. Ainsi s'entretiennent la force et l'agilité des membres; c'est un plaisir et un instinct que de les remuer et de s'en servir. L'homme est encore un bel animal, presque parent des chevaux de noble race qu'il nourrit dans ses pâturages; à ce titre, l'emploi de ses bras et de son corps ne lui paraît pas servile. Ulysse lui-même, avec des haches et des tarières, a coupé et travaillé le tronc d'olivier qui sert d'assise à son lit de noces; les jeunes chefs qui veulent épouser sa femme dépècent et cuisent eux-mêmes les porcs et les moutons qu'ils mangent. Et les sentimens sont aussi naturels que les mœurs; l'homme ne se contraint pas, il n'est pas tendu tout d'un côté par l'héroïsme farouche comme en Germanie, par la superstition maladive comme dans l'Inde; il n'a pas honte d'avoir peur quelquefois et de le dire, d'être attendri et de pleurer; les déesses aiment les héros, et s'offrent à eux sans rougeur, comme une fleur s'incline vers la fleur voisine qui doit la rendre féconde. Le désir semble aussi beau que la pudeur, la vengeance que le pardon; l'homme s'épanouit tout entier, harmonieusement et avec aisance, comme ces platanes, ces orangers nourris par la fraîcheur de la mer, par l'air tiède des gorges, et qui étalent la rondeur de leur dôme, sans qu'aucune main les élague, ni qu'aucune intempérie force la séve à se retirer d'un de leurs bourgeons. Du milieu de tous ces récits, parmi les images des forêts et des eaux qu'on vient de traverser, on voit se dégager vaguement les corps des héros antiques, cet Ulysse tel qu'il sortait du fleuve «plus grand de taille et plus large d'épaules» que les autres hommes, « les boucles de ses cheveux retombant sur son col, et semblables à la fleur de l'hyacinthe, » ou bien à côté de lui les jeunes filles qui,

ôtant leur voile, jouent sur la rive du fleuve, et parmi elles Nausicaa, « la vierge indomptée, plus grande qu'elles de toute la tête. »

Puis ceci n'a plus suffi, et il m'a semblé que pour exprimer ce ciel, cette profondeur blanche et lumineuse de l'air qui enveloppe et vivifie toutes choses, cette mer rayonnante et heureuse qui est son épouse, cette terre qui vient à leur rencontre, il fallait remonter jusqu'aux hymnes vêdiques, retrouver en eux, comme nos premiers parens, de vrais vivans, des vivans universels et simples, les dieux éternels et vagues que nous cessons de voir, occupés comme nous le sommes par le détail de notre petite vie, mais qui, en somme, subsistent seuls, nous portent, nous recouvrent et vivent entre eux comme autrefois, sans sentir les mouvemens imperfectibles, les grattages éphémères que notre civilisation fait sur leur sein.

Plusieurs journées à Herculanum et à Pompéi.

On voit passer devant soi des milliers et encore des milliers d'objets; tout cela au retour s'agite dans la tête: comment retirer de ce chaos quelque impression dominante, quelque vue d'ensemble?

Ce qui subsiste d'abord, c'est l'image de la ville grise et rougeâtre demi-ruinée et déserte, amas de pierres sur une colline de roches, avec ses files de murs épais et de dalles bleuâtres, tout cela blanchâtre dans l'air éblouissant de blancheur; à l'entour, la mer, les montagnes et la perspective infinie.

Au sommet sont les temples, celui de la Justice, de Vénus, d'Auguste, de Mercure, l'édifice d'Eumachia, d'autres temples encore inachevés; plus loin, et aussi sur une hauteur, celui de Neptune. Ils avaient ainsi tous leurs dieux à la cime, dans l'air pur qui était lui-même un dieu. Le forum et la curie sont à côté; le beau lieu pour délibérer et pour faire les sacrifices! On aperçoit dans le lointain les grandes lignes des montagnes vaporeuses, les têtes tranquilles des pins-parasols, puis à l'orient, sous la brume blonde pleine de soleil, les formes fines des arbres et la diversité des cultures. On se retourne, et sans effort d'imagination on reconstruit ces temples. Ces colonnes, ces chapiteaux corinthiens, cette ordonnance simple, ces pans d'azur découpés par les fûts de marbre, quelle impression un pareil spectacle contemplé dès l'enfance devait-il laisser dans l'âme! Une cité alors était une vraie patrie, et non comme aujourd'hui une collection administrative d'hôtels garnis. Que m'importent à moi aujourd'hui Rouen ou Limoges? J'y ai un logis dans un amas d'autres logis; la vie vient de Paris; Paris lui-même, qu'est-ce, sinon un autre amas de logis, dont la vie vient d'un bureau où il y a des cartons et des employés? Les hommes d'ici faisaient de leur ville leur joyau et leur écrin; l'image de leur acropole, avec

ses temples blancs dans la lumière, les suivait partout; les villages de notre Gaule, la Germanie, toute la barbarie du nord, ne leur semblaient que cloaque et désordre. A leurs yeux, qui n'avait pas de cité n'était pas véritablement un homme, mais une demi-brute, presque une bête, bête de proie dont on ne pouvait faire qu'une bête de somme. La cité est une institution unique, le fruit d'une idée souveraine qui a régi pendant douze siècles toutes les actions de l'homme; c'est la grande invention par laquelle il est sorti de la sauvagerie primitive. Elle a été à la fois le château féodal et l'église; combien l'homme l'a aimée, comme il y a rapporté et enfermé toute sa vie, aucune parole ne peut le dire. Le reste de l'univers lui était étranger ou ennemi, il n'y avait point de droits; ni ses biens ni ses membres n'y étaient en sûreté; s'il y trouvait protection, c'était par grâce; il n'y songeait que comme à un danger ou à une proie; cette enceinte était son refuge et sa forteresse. Bien plus, il y avait ses dieux propres, son Jupiter ou sa Junon, dieux habitans de la ville, dieux attachés au sol, et qui dans la pensée primitive n'étaient autre chose que ce sol lui-même avec ses sources, ses bois et son ciel. Il y avait son foyer, ses pénates, ses ancêtres, couchés dans leurs tombeaux, incorporés au sol, recueillis par la terre, la grande nourrice, et dont les mânes souterrains, du fond de leur repos, continuaient à veiller sur lui, en sorte qu'il y trouvait en un faisceau toutes les choses salutaires, sacrées ou belles, qu'il devait défendre, admirer ou vénérer. « La patrie est plus que ton père ou ta mère, disait Socrate à Criton, et quelque violence ou quelque injustice qu'elle nous fasse, nous devons les subir sans chercher à y échapper. » C'est de cette façon que le Grec et le Romain ont compris la vie; quand leurs philosophes, Aristote ou Platon, fondent un état, c'est une cité, une cité bornée et formée de cinq ou dix mille familles, où le mariage, l'industrie et le reste sont subordonnés à la chose publique. Si l'on joint à tous ces traits l'imagination précise et pittoresque des races méridionales, leur aptitude à se représenter les objets corporels, les formes locales, tout le dehors coloré, tout le relief sensible de leur ville, on comprend que cette conception de la cité a dû reproduire dans les âmes antiques une sensation unique, source d'émotions et de dévouemens auxquels nous n'atteignons plus.

Toutes ces rues sont étroites; la plupart sont des ruelles qu'on franchirait d'une enjambée. Le plus souvent elles n'offrent de place que pour un char, et l'ornière est encore visible; de temps en temps de larges pierres permettent au passant de les traverser comme sur un pont. Tous ces détails indiquent d'autres mœurs que les nôtres; évidemment on ne trouvait point ici la grande circulation de nos villes, nos lourdes charrettes chargées, nos voitures de maître qui

courent au grand trot. Les chars apportaient le blé, l'huile, les provisions; beaucoup de transports se faisaient à bras et par des esclaves, les riches allaient en litière. Le bien-être était moindre et différent. Un trait saillant de la civilisation antique, c'est le *manque d'industrie*. On n'avait point les provisions, les ustensiles, les tissus, tout ce que les machines et le travail libre fabriquent aujourd'hui en quantités énormes, pour tout le monde et à bon marché. C'était l'esclave qui tournait la meule, l'homme s'était appliqué au beau, non à l'utile; ne produisant guère, il ne pouvait guère consommer. La vie était forcément simple, et les philosophes comme les législateurs le savaient bien; s'ils prescrivaient l'abstinence, ce n'était pas par pédanterie; le luxe était visiblement incompatible avec la société telle qu'elle était. Quelques milliers d'hommes braves et fiers, qui vivent sobrement, qui ont une demi-chemise et un manteau, qui se complaisent à voir sur leur colline un groupe de beaux temples et de statues, qui causent d'affaires publiques, passent leur journée aux gymnases, au forum, aux bains, au théâtre, se lavent, se frottent d'huile, sont contens de la vie présente : voilà la cité antique. Si leurs besoins et leurs raffinemens croissent à l'excès, l'esclave, qui n'a que ses bras, ne peut plus y suffire. Pour établir une grande organisation compliquée comme nos sociétés modernes, par exemple une monarchie modérée, égalitaire et protectrice, où chacun se propose comme but la tranquillité et l'acquisition du bien-être, le fondement manque; quand Rome voulut en faire une, les cités furent écrasées, les esclaves usés disparurent, le ressort de l'action fut brisé, et tout périt.

Cela devient plus clair encore sitôt qu'on entre dans les maisons, celles de Cornelius Rufus, de Marcus Lucretius, dans la Casa-Nuova, dans la maison de Salluste. Elles sont petites, et les salles encore plus petites. Elles sont faites pour prendre le frais, pour dormir; l'homme passait la journée ailleurs, au forum, aux bains, au théâtre. La vie privée, si importante pour nous, était fort réduite; l'essentiel était la vie publique. Il n'y a point de traces de cheminées, et très certainement on n'avait que peu de meubles. Les murs sont peints de couleurs noirâtres et rougeâtres opposées, ce qui est doux dans la demi-obscurité; partout des arabesques d'une légèreté charmante, Neptune et Apollon bâtissant les murs de Troie, un triomphe d'Hercule, de petits amours fins, des danseuses qui semblent voler à travers l'air, deux jeunes filles appuyées contre une colonne, Ariadne trouvée par Bacchus; ces jeunes corps sont si franchement jeunes et forts! Parfois le panneau ne renferme qu'une délicate bordure sinueuse, avec un griffon au centre. Ces sujets ne sont qu'indiqués, ces peintures correspondent à nos papiers peints;

mais quelle différence! Pompéi est un Saint-Germain, un Fontainebleau antique; quel abîme entre ces deux mondes!

Presque partout au centre de la maison est un jardin grand comme un salon, au milieu un bassin de marbre blanc avec une fontaine jaillissante, alentour un portique de colonnes. Quoi de plus charmant et de plus simple, de mieux choisi pour passer les heures chaudes du jour? Les feuilles vertes entre les colonnes blanches, les tuiles rouges sur le bleu du ciel, cette eau murmurante qui chatoie vaguement parmi les fleurs, cette gerbe de perles liquides, ces ombres des portiques tranchées par la puissante lumière, y a-t-il un meilleur endroit pour laisser vivre son corps, pour rêver sainement et jouir, sans apprêt ni raffinement, de ce qu'il y a de plus beau dans la nature et dans la vie? Quelques-unes de ces fontaines portent des têtes de lion, de petites statues gaies, des enfans, des lézards, des lévriers, des faunes, qui courent sur la margelle. Dans la plus vaste de toutes ces maisons, celle de Diomède, les orangers, les citronniers, semblables probablement à ceux d'autrefois, font briller leurs pousses vertes; un vivier luit, une petite colonnade enferme une salle à manger d'été; tout cela s'ordonne dans l'enceinte carrée d'un grand portique. Plus on essaie de restituer ces mœurs dans son imagination, plus elles semblent belles, conformes au climat, conformes à la nature humaine. Les femmes avaient leur gynécée dans le fond, derrière la cour et le portique, asile fermé, sans vue sur le dehors, séparé de la vie publique. Elles ne remuaient pas beaucoup dans ces étroites salles; elles y reposaient paresseusement, en Italiennes, ou travaillaient aux ouvrages de laine, attendant que leur père ou leur mari eût quitté les affaires ou la conversation des hommes. Elles suivaient vaguement des yeux sur la muraille obscure, non pas des tableaux plaqués, comme aujourd'hui, des curiosités archéologiques, des œuvres d'un pays et d'un art différens, mais des figures qui répétaient et embellissaient les attitudes ordinaires, le coucher, le lever, la sieste, le travail, des déesses debout devant Pâris, une Fortune élégante et svelte comme les femmes de Primatice, une Déidamie qui, effrayée, se laisse tomber sur un siége. Les mœurs, les œuvres, les habits, les monumens, tout partait du même jet, d'un jet unique; la plante humaine n'avait eu qu'une pousse et n'avait point subi de greffe. Aujourd'hui la civilisation dans la même contrée, ici, à Naples, est pleine de disparates, parce qu'elle est plus vieille, et que des races diverses y ont contribué. Beaucoup de traits espagnols, catholiques, féodaux, septentrionaux, sont venus brouiller ou déformer l'esquisse italienne et païenne primitive. Par suite, le naturel, l'aisance s'est perdue; tout grimace. De toutes les choses qu'on voit à Naples, combien y en a-t-il vraiment

d'indigènes? C'est le nord qui a importé le besoin de bien-être, les habits collans, les hautes maisons, l'industrie savante. Si l'homme suivait sa nature, il vivrait ici comme les anciens, à demi nu ou drapé dans un linge. L'ancienne civilisation naissait tout entière du climat et d'une race appropriée au climat, c'est pourquoi elle avait l'harmonie et la beauté.

Le théâtre est sur le sommet d'une colline; les gradins sont en marbre de Paros; en face est la mer avec le Vésuve rayonnant de blancheur matinale. Pour toit, il y avait un voile, et encore ce voile manquait souvent. Comparez cela à nos théâtres nocturnes, éclairés au gaz, remplis d'air méphitique, où l'on s'entasse dans des boîtes coloriées, dans des rangs de cages suspendues, et vous sentirez la différence qui sépare la vie gymnastique, naturelle, du corps athlétique et la vie artificielle, compliquée, de l'habit noir. Même impression dans l'amphithéâtre, grandiose et ouvert au soleil; mais ici est la tache du monde ancien, la sanglante empreinte romaine. Même impression dans les bains : sur la corniche rouge du *frigidarium*, de petits amours d'une légèreté charmante bondissent à cheval ou conduisent des chars. Rien de plus agréable à l'œil et de mieux entendu que le séchoir avec sa voûte pleine de figurines en relief et de médaillons ornés, avec sa file d'Hercules qui, rangés contre le mur, soutiennent de leurs vigoureuses épaules tout l'entablement. Toutes ces formes vivent et sont saines, rien n'est exagéré ni surchargé. Quel contraste, si l'on regarde des bains modernes, leurs fades nudités postiches, leurs figures sentimentales et voluptueuses! C'est que le bain aujourd'hui n'est qu'un nettoyage; alors c'était un plaisir et une institution gymnastique. On y employait plusieurs heures de la journée; les muscles y devenaient souples et la peau brillante; l'homme y savourait la volupté animale qui pénètre la chair, tour à tour resserrée, puis amollie. Il ne vivait pas seulement de la tête comme aujourd'hui, mais de tout le corps.

On redescend et l'on sort de la ville par la voie des Tombeaux : ces tombeaux sont presque entiers; rien de plus noble que leurs formes, rien de plus sérieux sans être lugubre. La mort n'était point troublée alors par la superstition ascétique, par l'idée de l'enfer : dans la pensée des anciens, elle était un des *offices* de l'homme, un simple terme de la vie, chose grave et non hideuse, qu'on envisageait en face sans le frissonnement d'Hamlet. On avait dans sa maison les cendres ou les images de ses ancêtres; on les saluait en entrant, les vivans restaient en commerce avec eux; à l'entrée de la ville, leurs tombeaux, rangés des deux côtés de la voie, semblaient une première cité, celle des fondateurs. Hippias, dans un dialogue de Platon, dit que « ce qu'il y a de plus beau pour un homme, c'est d'être riche, bien portant, honoré par les Grecs, de parvenir à la

vieillesse, de faire de belles funérailles à ses parens quand ils meurent, et de recevoir lui-même de ses enfans une belle et magnifique sépulture. »

La vraie histoire serait celle des cinq ou six idées qui règnent dans une tête d'homme; comment un homme ordinaire, il y a deux mille ans, considérait-il la mort, la gloire, le bien-être, la patrie, l'amour, le bonheur? Deux idées ont gouverné cette civilisation antique, — la première, qui est celle de l'homme; la seconde, qui est celle de la cité : — faire un bel animal, dispos, sobre, brave, endurant, complet, et cela par l'exercice corporel et le choix des bonnes races; — faire une petite société fermée, comprenant en son sein tout ce que l'homme peut aimer ou respecter, sorte de camp permanent avec les exigences militaires du danger continu. — Ces deux idées ont produit les autres.

Au musée de Naples.

La plupart des peintures de Pompéi et d'Herculanum ont été transportées au Musée de Naples. Ce ne sont que des décorations d'appartement, presque toujours sans perspective, une ou deux figures sur un fond sombre, parfois des animaux, de petits paysages, des morceaux d'architecture : très peu de couleur; les tons sont indiqués à peu près, mais plutôt amortis, effacés, non pas seulement par le temps. J'ai vu des peintures fraîches, mais de partipris. Rien ne devait tirer l'œil dans ces appartemens un peu sombres; ce qui plaisait, c'est une forme de corps et une attitude; cela entretenait l'esprit dans des images poétiques et saines de la vie active et corporelle. Celles-ci m'ont fait plus de plaisir que les plus célèbres peintures, celles de la renaissance par exemple. Elles sont plus naturelles et plus vivantes.

Point d'intérêt, le sujet est ordinairement un homme ou une femme à peu près nus, qui lève le bras ou la jambe, Mars et Vénus, Diane qui vient trouver Endymion, Briséis emmenée par Agamemnon, et d'autres semblables, des danseuses, des faunes, des centaures, un guerrier qui enlève une femme. La femme est tellement à son aise, ainsi portée! Cela suffit, parce qu'on les sent beaux et heureux. On ne comprend pas, avant de les avoir vus, combien une femme demi-drapée qui vient à travers l'air peut offrir d'attitudes charmantes, combien il y a de façons de relever le voile, de faire flotter la tunique, d'avancer la cuisse, de laisser voir le sein. Ils ont eu cette fortune unique, qui a manqué à tous, même aux peintres de la renaissance, de vivre parmi des mœurs appropriées, de voir à chaque instant des corps nus et drapés, au bain, à l'amphithéâtre, et outre cela de cultiver les dons corporels, la force, la vitesse des pieds. Ils parlaient d'une belle poitrine, d'un cou bien

emmanché, d'un arrière-bras plein, comme nous parlons aujourd'hui d'un visage expressif et d'un pantalon bien coupé.

Deux statuettes de bronze au milieu de toutes ces peintures sont des chefs-d'œuvre. L'une, qu'on appelle Narcisse, est un jeune pâtre nu, qui porte une peau de chèvre sur une épaule; on dirait un Alcibiade, tant la tête penchée et le sourire sont ironiques et aristocratiques; les pieds sont chaussés d'une cnémide, et la belle poitrine, ni trop maigre ni trop grasse, ondule tout unie jusqu'aux hanches. Tels sont les jeunes gens de Platon élevés dans les gymnases, ce Charmide, un jeune homme des premières familles, que ses compagnons suivaient à la trace, tant il était beau et ressemblait à un dieu. — L'autre statuette est un satyre, plus viril, nu aussi, et qui danse la tête levée en l'air avec un élan de gaîté incomparable. A côté de ces gens-là, on peut dire que personne n'a compris et senti le corps humain. C'est que cette intelligence et ce sentiment étaient nourris par tout l'ensemble des mœurs environnantes. Il a fallu des conditions particulières pour qu'on prît comme idéal l'homme nu, content de vivre, à qui ne manque pourtant aucune des grandes parties de la pensée. A cause de cela, le centre de l'art grec n'est pas la peinture, mais la sculpture.

Il y a encore une autre raison, c'est qu'alors on pouvait poser. Prendre une attitude est aujourd'hui un travail et un acte de vanité; autrefois point. Le Grec qui était de loisir et s'appuyait sur une colonne de la palestre pour regarder des jeunes gens ou écouter un philosophe se posait bien, d'abord parce qu'il avait acquis le plein usage de ses membres, et ensuite par fierté aristocratique. La belle prestance, l'apparence noble et sérieuse dont parlent les philosophes, sont essentielles dans une société noble, parmi des hommes qui ont des esclaves, qui font la guerre et discutent les lois; ils n'ont pas besoin de les chercher, elles ont leur source naturelle et continue dans la conscience que l'homme a de son importance et de son courage, de son indépendance et de sa dignité. Voyez aujourd'hui la belle tenue des jeunes lords intelligens d'Angleterre, des gens bien élevés dans les grandes familles françaises; mais le monde fait le jeune Anglais trop raide, et le jeune Français trop abandonné : alors il faisait l'adolescent dispos et calme. On a quelque idée de cette aisance lorsqu'on voit Platon opposer aux tracas de l'homme d'affaires, à ses ruses, à ses criailleries, à toutes ses habitudes d'esclave, le laisser-aller de l'homme libre qui discute sans se presser, et seulement sur des questions générales, qui quitte ou reprend le raisonnement selon sa commodité, « qui sait relever son vêtement d'une façon décente, et qui, d'un tact sûr, ordonnant l'harmonie des discours philosophiques, célèbre la véritable vie des dieux et des hommes heureux. »

On marche seul dans les salles silencieuses, et au bout de quelques heures on sent approcher l'illusion; tant de traces du passé le rendent en quelque sorte présent et sensible. Surtout ce peuple de statues blanches dans l'air gris et froid comme celui d'une galerie souterraine ressemble aux mânes qui, sous la terre, dans des royaumes mystérieux, continuaient une vie terne, invisible, ou bien encore à ces habitans des cercles vides que Goethe, le grand païen, place autour des êtres réels et tangibles. Là sont les héros, les reines, « ceux qui se sont acquis un nom ou qui ont aspiré à quelque but noble, » l'élite des générations éteintes; ils y sont descendus « avec une démarche sérieuse, et y siégent près du trône des puissances que nul n'approfondit. Même chez Hadès, ils gardent encore leur dignité et se rangent fièrement autour de leurs égaux, intimes familiers de Perséphone, » tandis que la foule ignorée, les âmes vulgaires, « reléguées dans les profondeurs des prairies d'asphodèles, parmi les peupliers allongés et les pâturages stériles, bruissent tristement comme des chauves-souris ou comme des spectres, et ne sont plus des personnes. » Seules, les formes idéales échappent aux engloutissemens de la durée, et perpétuent pour nous les œuvres et les pensées parfaites.

On s'oublie parmi tant de nobles têtes, devant ces Junons sévères, ces Vénus, ces Minerves, ces larges poitrines des dieux héroïques, cette sérieuse et humaine tête de Jupiter. Telle tête de Junon est presque virile, comme d'un fier et grave jeune homme. Je revenais toujours à une Flora colossale debout au centre d'une salle, toute vêtue d'un voile qui laisse deviner les formes, mais d'une simplicité austère et hautaine. C'est une vraie déesse, et combien supérieure aux madones, aux squelettes et aux suppliciés ascétiques, saint Barthélemy ou saint Jérôme! Une pareille tête et une pareille attitude sont *morales*, non pas à la façon chrétienne : elles n'inspirent pas la résignation douloureuse et mystique; elles vous engagent à supporter la vie avec fermeté, courage et sang-froid, avec la hauteur calme d'une âme supérieure. On ne peut pas les énumérer tous, ni les décrire l'un après l'autre; tout ce que je sens, c'est que la sculpture est de tous les arts le plus grec, parce qu'elle montre le type pur, la personne physique abstraite, le corps en lui-même, tel que l'ont formé la belle race et la vie gymnastique, et parce qu'elle le montre sans l'engager dans un groupe, sans le soumettre à l'expression et aux agitations morales, sans que rien vienne distraire de lui l'attention, avant que les passions de l'âme l'aient déformé ou se soient subordonné son action; c'est ici pour les Grecs l'homme idéal, tel que leur société et leur morale aspirent à le former. Sa nudité n'est point indécente; elle est pour eux le trait distinctif, la prérogative de leur race, la condition de

leur culture, l'accompagnement des grandes cérémonies nationales et religieuses. Aux jeux olympiques, les athlètes sont sans vêtemens; Sophocle, à quinze ans, se dépouille pour entonner le Péan après la victoire de Salamine. Aujourd'hui nous ne faisons des nudités que par pédanterie ou par polissonnerie; chez eux, c'était pour exprimer leur conception intime et primitive de la nature humaine. Cette glorieuse conception les suit jusque dans leur débauche. Dans les peintures des mauvais lieux, aux lupanars de Pompéi, les corps sont grands, sains, sans fadeur voluptueuse ni mollesse engageante; l'amour n'y est point une infamie des sens ni une extase de l'âme : c'est une fonction. Entre la brute et le dieu, que le christianisme oppose l'un à l'autre, ils ont trouvé l'homme, qui les concilie l'un avec l'autre. Voilà pourquoi ils le peignaient et surtout le sculptaient. Sans doute, et selon l'instinct superstitieux des gens du midi, ils imploraient les images, comme aujourd'hui leurs descendans implorent les saints. Ils priaient leur Diane, leur Apollon guérisseur; ils brûlaient devant eux de l'encens, ils leur faisaient des libations, comme on apporte aujourd'hui devant la madone et devant saint Janvier des *ex-voto* et des cierges. Comme aujourd'hui, ils avaient leurs statuettes sacrées dans l'intérieur des maisons, dans les petits oratoires particuliers : ils répétaient dans leurs statues des attitudes et des attributs consacrés, une Vénus Anadyomène, un Bacchus au repos, comme au XVIe siècle on répétait dans les tableaux sainte Catherine sur la roue, saint Paul tenant son épée; mais l'effet était tout autre, comme le spectacle était tout autre. Dans le coup d'œil jeté en passant, au lieu d'être frappé par une figure osseuse, par un cœur sanglant, ils sentaient une belle épaule ronde, un dos cambré d'athlète, une puissante poitrine de guerrier, et c'était sur ces images accumulées depuis l'enfance que l'esprit travaillait et se forgeait le modèle de l'homme. Tout cela disait : « Voilà comme tu dois être, comme tu dois te draper; tâche d'avoir ces muscles qui jouent aisément, cette chair ferme et saine. Baigne-toi, va à la palestre, sois fort en toute occurrence pour le service de ta ville et de tes amis. » Aujourd'hui les œuvres d'art ne peuvent plus nous dire rien de semblable; nous ne sommes ni nus ni citoyens; ce qui nous parle, c'est Faust et Werther, ou plutôt encore tel roman parisien d'hier et les *Lieder* de Heine.

Après quelques conversations.

Au café, en chemin de fer, dans les salons, la politique est maintenant le fond de la langue. Il y a comme un bouillonnement dans les esprits; la vivacité, l'état d'ardeur, de conviction, sont les mêmes que chez nous en 90. Les journaux, très nombreux, très répandus, à très bas prix, sont du même ton. Voici des exemples.

Première soirée avec un sculpteur et un médecin. Selon eux, les brigands du sud (qui m'empêchent d'aller à Pœstum) sont de simples brigands. Ils tuent, brûlent et volent. C'est un métier, et un bon métier; ils le pratiquent même sur les gens de leur parti. Si quelqu'un les dénonce, ils mettent le feu à sa maison; de cette façon ils terrorisent les villages. Ajoutez que dans ces montagnes et dans ces fourrés il faut cent soldats pour prendre un brigand. — « Mais n'est-ce pas une Vendée? — Non, ils ne méritent pas cette comparaison. — Pourtant c'est un pays catholique, imaginatif, capable de fanatisme. — Non, ce ne sont que des brigands.» — Là-dessus ils s'échauffent, ils ne voient que leur idée, ils se gonflent, comme nos premiers révolutionnaires, avec des phrases de journal; ils ont la colère toute prête, l'espérance infinie.

Selon eux encore, tout le mal à présent vient de la France, qui, en maintenant le pape à Rome, entretient un foyer d'intrigues. Rome est un abcès qui rend tout le corps malade. La France depuis soixante ans a fait des progrès énormes en science, en bien-être, mais aucun en religion, en morale; elle est aussi bas que jadis par son assujettissement au clergé. Ici ronflent les phrases du XVIIIe siècle. La lutte en Italie, disent-ils, est entre l'éducation et l'ignorance. Toute la classe intelligente est libérale; cela veut dire toute la classe moyenne. Les nobles boudent; voyez le grand faubourg aristocratique sur la route d'Herculanum, toutes les maisons sont closes. La populace de Naples, à qui les Bourbons accordaient toute licence, n'est pas contente, et si les Autrichiens revenaient, il y aurait des violences; mais le vrai peuple, les artisans, les hommes qui ont un fonds d'honnêteté et qui travaillent, se rallient peu à peu. S'il y en avait quatre dans le parti rétrograde le lendemain de la révolution, il n'y en a plus que deux aujourd'hui. La liberté fait son effet. L'armée surtout est une école d'union, d'instruction et d'honneur. On enseigne aux soldats à lire et à écrire; ils entendent parler de Garibaldi, de Victor-Emmanuel, de la patrie. Les familles ne se désolent plus, comme autrefois, lorsqu'on prend leurs enfans. Il y a dans les rangs des hommes de toute classe; des fils de paysans marchent côte à côte avec des fils de médecins, d'avocats. Le remplacement militaire est difficile; on exige un remplaçant sachant lire, écrire, compter, si l'autre sait lire, écrire, compter; tel fils de noble n'a pû en trouver un, et a dû partir en personne. Ils n'attendent qu'une grande guerre, comme celle de 92, pour souder toutes ces diversités par la confraternité d'armes. « Vous êtes une grande nation, ajoutent-ils, vous êtes sortis d'esclavage, vous ne souffrez plus les cent mille infamies et misères du régime des Bourbons. Comprenez donc que nous aussi nous avons besoin de faire notre révolution. »

Conversation en chemin de fer avec un homme de trente ans, commissionnaire en coton. Il court les environs et achète les récoltes pour les revendre aux Anglais. La campagne qui entoure le Vésuve est maintenant plantée de cotonniers. Selon lui, depuis trois ans, on a fait de ce côté-là des progrès étonnans. Sous les Bourbons, impossible de rien faire, même de vendre et d'acheter. Point de commerce; ils n'aimaient pas le contact des étrangers, ils décourageaient l'entrée et la sortie des marchandises. A présent qu'on est libre, tout est changé. Le paysan, sûr de gagner de l'argent, plante et travaille, même en été. A midi, il se repose, la chaleur est trop terrible; mais le soir, le matin, aux heures supportables, il va à son champ. Sous les Bourbons, on ne faisait et on ne pouvait faire que trois choses : boire, manger et parfois s'amuser; sur tout le reste, interdiction complète. Ni études, ni journaux, ni voyages, ni entretiens de religion ou de politique; les dénonciations étaient perpétuelles, et les prisons affreuses; on se sentait à chaque mouvement une main d'inquisiteur sur le corps. Qu'on ait seulement vingt ans à soi, et l'on verra le changement du pays.

Il a voyagé dans le midi, et reconnaît que les brigands font une sorte de chouannerie, mais de basse espèce. Le paysan ne leur est pas trop hostile, parce qu'il est ignorant et superstitieux. D'ailleurs impossible d'aller dans les *boschi* où se cachent les brigands, et on leur envoie sans cesse des recrues de Rome.

Toujours les brigands, on ne parle pas d'autre chose : selon les gazettes libérales, ce sont des scélérats dignes du bagne; selon les gazettes cléricales, ce sont des insurgés martyrs. J'ai voulu avoir une opinion à moi, et j'ai lu le journal du général Borgès, Espagnol et bourbonien, qui a traversé dernièrement le royaume de Naples dans toute sa longueur, mais qui a été pris et fusillé à quelques lieues de la frontière romaine. Après cette lecture, on peut compter sur les faits suivans : Borgès était une sorte de Vendéen, il y eut d'honnêtes gens avec lui, par exemple ses officiers. Il rencontra un certain nombre de bourboniens, pâtres, paysans, anciens soldats, mais en petit nombre. Les bandes qui l'appuyaient et qui tenaient le pays avant son débarquement étaient composées de voleurs et d'assassins, qui dix fois, à la prise d'un bourg ou d'une ville, pillaient, violaient, tuaient, usaient de la guerre en sauvages. La garde nationale, les gens aisés étaient partout contre eux. Mon hôtesse à Sorrento disait : « Ici et aux environs, il y a trois Piémontais pour un bourbonien; mais tout en bas, dans le midi, il y a trois bourboniens pour un Piémontais. » Tout cela s'accorde.

Autre conversation à Castellamare, cette fois avec un sous-officier

retraité. Celui-ci est un énergumène, et parle avec la verve d'un convertisseur. Il dit que les prêtres sont les auteurs de tout le mal, qu'en France ils sont religieux et honnêtes, mais qu'ici ils sont tous voleurs et assassins, que le foyer de la conspiration est à Rome. Il cite le fameux général Manhès, qui, sous Murat, pour affamer les brigands, défendait, sous peine de mort, de porter un morceau de pain hors de la ville. Un prêtre étant sorti avec l'hostie pour un mourant, il le fit fusiller, *col santissimo nella mano*. Il me conduit jusqu'à une chapelle célèbre, et au moment d'entrer hausse les épaules d'une façon significative. N'est-il pas curieux, après soixante-dix ans, de retrouver des jacobins?

Plus je lis de journaux et plus je cause, plus je trouve la ressemblance frappante. Nous aussi, nous n'avions d'abord qu'une bourgeoisie liberale; il a fallu la vente des biens nationaux et l'invasion étrangère pour rallier les paysans à la révolution. — Nous aussi, nous avons combattu une insurrection intestine et vu traîner une guerre civile dans la portion la plus ignorante et la plus religieuse du pays. — Nous aussi, nous avons improvisé des écoles, une garde nationale, une armée, une justice. — Nous aussi, nous avons vu les nobles émigrer avec le roi, et plus tard bouder dans leurs terres.— C'est ici la petite édition d'un grand livre; mais le nouveau volume n'est pas encore cousu, les feuillets tiennent mal ensemble, il lui faudra comme au nôtre, pour acquérir de la consistance, dix ans de froissemens sous un lourd pilon, j'entends sous la crainte de l'étranger.

Soirée avec des magistrats, des professeurs et des gens de lettres.

La plus grande difficulté ici, pour le gouvernement, vient du grand nombre de privilégiés nourris par les Bourbons, et qui maintenant sont sans place. Par exemple, il y avait une grande manufacture d'ouvrages en fer qui coûtait deux millions par an : elle ne produisait rien; peu à peu, les ouvriers avaient été remplacés par des fils d'officiers ou d'employés qui touchaient cinq francs par jour, tel à titre d'ouvrier serrurier, tel comme contre-maître; ils ne venaient qu'à la fin du mois, et pour recevoir la paie; un petit nombre faisaient acte de présence dans les bureaux, de onze heures à trois. La révolution arrive, on cesse de payer; ils crient, on les paie. On trouve alors la manufacture trop coûteuse, et on la met en adjudication. Personne ne se présente. A la fin, un spéculateur hardi l'accepte pour dix ans et convient de payer par an 48,000 ducats de location. Ce nouveau fermier fait venir les employés et les prétendus ouvriers. « Je vous paierai comme autrefois, mais vous travaillerez la journée complète. » — Cris et réclamations. — « Alors travaillez le temps qu'il vous plaira, je vous paierai à tant l'heure. »

— Ils font une émeute. Les *bersaglieri* sont accueillis à coups de pierres et ripostent à coups de fusil; depuis, tout est dans l'ordre, et la manufacture commence à marcher, mais les sinécuristes affamés sont furieux. Les prêtres non plus ne sont pas contens, et n'ont pas sujet de l'être. Ils ont perdu de leur crédit, ils ne tiennent plus le haut du pavé. Il y a trois ans, il y avait tant de moines et d'ecclésiastiques à Naples, qu'une dame de la maison où l'on me donnait ces détails, à la fenêtre d'une rue fréquentée, en comptait cent par heure. Presque dans chaque famille on avait un fils ecclésiastique. Aujourd'hui il y en a moins. Après la révolution, ils se sont cachés; maintenant on les voit sortir, se promener par deux ou trois. Ils croient que le gouvernement veut les affamer, qu'en prenant les biens des couvens il se déclare leur ennemi, et ils travaillent contre lui, surtout par les femmes. Cependant il a été doux, même indulgent; il a laissé en place des gens de l'autre parti; il a accordé seize mille pensions, surtout aux anciens militaires. Quelques-uns sont à Rome, et, quoique pensionnés, intriguent contre lui. On ne révoque point pour cela leur pension.

Quatorze mille hommes de garde nationale à Naples!.. cela n'est guère pour cinq cent mille habitans. Ils prétendent qu'ils pourraient en avoir le double; cela ne serait guère non plus. Ils répondent que la plèbe est ici en quantité énorme, qu'on ne peut encore lui confier des armes; elle ne compte pas, il faut l'instruire; d'ailleurs elle n'est pas à craindre, ni capable de faire des barricades. Il y a trois ans, en l'absence de toute autorité, la garde nationale a suffi largement pour maintenir l'ordre. Dans chaque municipalité, il en est de même; les capitaines aiment mieux n'avoir qu'un nombre d'hommes médiocre; ils n'enrôlent pas les demi-vagabonds, ni ceux qui se sont compromis avec l'ancien gouvernement. Du reste, tous les paysans sont armés et marchent le fusil sur l'épaule; c'est une vieille habitude, l'effet des *vendette* et du brigandage invétéré. Quand Victor-Emmanuel arriva, ils se pressèrent tous, ainsi équipés, sur son passage, preuve certaine qu'ils ne se sentaient point conquis ni opprimés. Un ambassadeur étranger qui était là disait : « l'Italie est faite. »

Je reviens sur cette garde nationale de quatorze mille hommes: ce chiffre n'indique qu'une bourgeoisie gouvernante, et justifie jusqu'à un certain point les déclamations des adversaires, par exemple celles de ce marquis napolitain provincialiste et énergumène, qui à Paris, devant moi, il y a quinze jours, accusait les gardes nationaux d'être une coterie, les appelait traîtres, suppôts des Piémontais, disant que tout le peuple, tous les nobles, sauf quelques déserteurs, subissent un joug et s'indignent tout bas. — On me répond en me faisant lire des gazettes cléricales, vendues à Naples et dans les rues,

qui répètent la même chose, seulement en termes plus forts : cela prouve que personne n'est bâillonné. — Ensuite la garnison de Naples est de six mille hommes; est-ce assez pour comprimer une ville de cinq cent mille âmes qui voudrait se révolter? — Quant aux moyens de gagner les paysans, ils font remarquer que le gouvernement n'a pas, comme la convention, une masse énorme de biens nationaux à leur vendre, que depuis le premier Napoléon le régime féodal est aboli dans le royaume, et que déjà un grand nombre de paysans possèdent. Cependant on va dépecer les biens des couvens confisqués, et cette vente ralliera à la révolution beaucoup d'acheteurs; d'ailleurs on peut compter sur le défrichement, sur les nouvelles cultures, sur le progrès de la richesse publique. Ce pays-ci est d'une fertilité merveilleuse, il a des terres qui portent à la fois sept récoltes, racines, fourrages, raisins, oranges, noix, etc. Depuis deux ans, la culture du coton s'est propagée de toutes parts, et les bénéfices ont été énormes; au lieu de 8 ou 10 ducats, le quintal est monté jusqu'à 32 et 40. Les paysans maintenant tirent la piastre de leur poche en allant au café; ils paient leurs emprunts, leurs anticipations; ils commencent à acheter la terre, c'est leur passion; en quelques endroits, la récolte a suffi pour payer le sol. Depuis longtemps, on remarquait qu'il y a moins de brigandage et plus de travail dans les districts où la petite propriété est répandue, et Murat avait fait des lois dans ce sens : aussi en plusieurs points on commence aujourd'hui à aliéner et diviser les terres du domaine. Joignez à cela les biens de mainmorte dont on parlait tout à l'heure, et remarquez en outre que les capitaux étrangers arrivent, que des manufactures se fondent, que les journaux se répandent, qu'un Napolitain, expérience faite, apprend à lire et à écrire en trois mois; il n'y a pas de race plus fine, plus prompte à saisir et à deviner toutes les idées. Le paysan enrichi et éclairé deviendra libéral.

Une des personnes présentes conte l'entretien qu'elle a eu récemment avec un soldat. Ce soldat avait servi sous les Bourbons; quand Garibaldi débarqua avec sa petite troupe, le bruit courut qu'il amenait soixante mille hommes; là-dessus, avec la permission de leur capitaine, les hommes de la compagnie posèrent leur fusil et s'en allèrent chacun chez soi fort tranquillement. Victor-Emmanuel proclamé, notre ami le retrouve exempté comme vétéran, lui fait honte, le désigne, en sorte qu'il est repris, bien malgré lui, pour le service. Au bout d'un an, nouvelle rencontre; cette fois l'homme est enchanté, plein de reconnaissance, il a une tournure martiale. « Ah! excellence, que je suis content! J'ai vu Milan, Turin, toute sorte de villes; j'ai appris à lire. — Et à écrire? — Pas encore très bien, mais j'écris mon nom. — Tiens, voici une piastre; quand tu sauras écrire, tu en auras une autre. » Voilà un homme trans-

formé par la vie militaire; elle leur donne des habitudes de discipline, de propreté, le sentiment de l'honneur, de la patrie. Notre ami disait à l'un d'eux : « Vous allez vous battre pour le roi. — Non, pas pour le roi, mais pour la patrie; il y a un parlement. » Ils lisent les journaux, qui coûtent un sou, ils entendent les grands mots un peu vides parfois et dont on abuse, mais nobles et vrais en ce moment, et qui ont une si forte prise sur les hommes. J'ai entendu en wagon deux Italiens qui revoyaient Naples après cinq ans d'absence. L'un d'eux disait : « Ils s'améliorent; aujourd'hui c'est presque un peuple moral. »

Il leur faut du temps; le temps consolidera tout, même les finances; elles sont la grande plaie en ce moment. L'an dernier, le déficit était d'un million par jour; elles se rétabliront peu à peu, à mesure que la nation produira et consommera davantage; dans l'année qui vient de s'écouler, Naples a vendu pour cent millions de coton, et cette année la récolte sera encore meilleure. Les douanes du midi ne rapportaient presque rien, tout était ouvert aux contrebandiers; on a mis d'autres douaniers, et le frère d'un de nos amis, inspecteur, dit que cette année l'augmentation sera de sept cent mille ducats.

Autre signe d'apaisement. Le gouvernement fait enlever les madones des coins des rues; on les trouvait le matin percées de coups de poignard soit par les mazziniens, soit par les bourboniens. On les transporte à l'église voisine. Dans certains quartiers, les femmes s'attroupent, se désolent, se tordent les bras; mais dans beaucoup d'autres la foule dit que c'est bien, qu'on les profanait en salissant le mur, en jurant devant elles.

Il se fait ici une expérience intéressante et digne d'être suivie de près par des observateurs, celle d'une révolution moins violente que la nôtre, moins dérangée par l'intervention étrangère, la même au fond, puisqu'il s'agit, comme chez nous, de transformer un peuple féodal en un peuple moderne, mais différente en ce que la transformation se fait en quelque sorte dans un vase clos, sans explosions; il est vrai qu'un coup de baïonnette autrichienne mettrait le vase en morceaux.

Même activité et même exubérance dans la science et dans la religion que dans la politique. Il y a dix mille étudians à l'université, soixante professeurs. Un étudiant peut avoir une chambre pour vingt ou vingt-cinq francs par mois, il vit de macaroni, de fruits, de légumes; on mange peu dans ce pays, les choses nécessaires sont à bas prix. L'érudition et la direction sont allemandes; on lit Hegel couramment; M. Véra, son interprète le plus zélé et le plus accrédité, a une chaire. M. Spaventa essaie de découvrir une philo-

sophie italienne, de montrer dans Gioberti une sorte de Hegel italien; on voit que l'amour-propre et les préoccupations nationales pénètrent jusque dans la spéculation pure. Hier un journal louait un tableau italien moderne exposé au musée, se plaignant de ce que les Italiens n'admirent pas assez leurs artistes et commettent la faiblesse de trop estimer l'art étranger. Tout cela est naïf, mais sincère.

Les jeunes gens, le public, s'intéressent extrêmement à ces recherches. Naples est la patrie de Vico, elle a toujours eu une aptitude philosophique. Dernièrement on se pressait à une exposition de la phénoménologie de Hegel. Ils traduisent sans difficulté les mots spéciaux, les abstractions. Dieu sait quelles abstractions! Du centre, le système se répand dans les diverses branches. Les études de droit surtout sont, dit-on, très fortes, et tout à fait conduites à la manière allemande. Les étudians sont encore enfermés dans les formules et les classifications de Hegel; mais les professeurs commencent à les dépasser, à chercher leur voie par eux-mêmes, chacun à sa façon, et suivant son genre d'esprit. Les idées sont encore vagues et flottantes; rien n'est formé, tout se forme.

En attendant, on peut se demander si l'aliment qu'ils prennent est bien choisi, et si des esprits nouveaux peuvent s'assimiler une pareille nourriture; c'est de la viande mal cuite et lourde; ils s'en repaissent, avec leur appétit de jeune homme, comme les scolastiques du XIIe siècle ont dévoré Aristote, malgré la disproportion, avec danger de ne pas digérer et même d'étrangler. Un étranger fort instruit, qui vit ici depuis dix ans, me répond qu'ils comprennent naturellement le raisonnement le plus difficile et toutes les dissertations allemandes, mais les livres français beaucoup moins bien. Si on leur fait lire les romans de Voltaire, ils ne s'en amusent qu'à demi. Ils n'en sentent pas la grâce, ils ne voient dans son ironie qu'un moyen d'esquiver la censure. M. Renan, qu'ils admirent infiniment, leur semble timide : « Mais pourquoi prend-il tant de précautions? C'est un restaurateur délicat du christianisme. » Son art achevé, son tact, son sentiment si poétique et si compréhensif leur échappent; ils ont traduit son livre, ils en ont acheté à Naples dix mille exemplaires, ils considéraient comme un bonheur de voir et de toucher une lettre écrite de sa main; mais ce qu'ils aiment en lui, c'est le combattant, ce n'est pas le critique. Voilà pourquoi ils ont fait un succès au *Maudit*; on lit ce titre affiché sur toutes les boutiques de libraires. Cette grosse artillerie les réjouit. Ils demandent une vigoureuse attaque, une rude exposition de faits; ils se vengent de leur ancien esclavage.

Point de bons journaux; la mode des gazettes à un sou s'est établie, et la rédaction est à l'avenant. Ils sautent le matin sur les nou-

velles télégraphiques, et veulent les voir appuyées par une grosse tirade. C'est aussi à ce point de vue qu'ils jugent nos journaux français; ils ne goûtent pas l'éloquence modérée, le style contenu, la fine ironie de M. Prevost-Paradol; ils préfèrent de beaucoup les premiers-Paris des journaux démocratiques. Rappelons-nous nos propres gazettes de 89, leurs déclamations, leurs gros mots et leur rhétorique vide.

Le collége des jésuites est maintenant sous l'invocation de Victor-Emmanuel. Dans la rue, on rencontre les écoliers de divers établissemens conduits, non plus par un prêtre, mais par un sergent. C'est sur cette transformation et sur l'accroissement de l'éducation publique qu'ils fondent leurs meilleures espérances. Ils ont établi cinquante-huit écoles communales à Naples et une dans chaque chef-lieu. Dans la classe moyenne, beaucoup de gens lisent. Tous les livres intéressans ou savans d'Allemagne, d'Angleterre et de France arrivent chez le libraire Detkens; les plus solides ouvrages de physiologie, de droit, de linguistique, surtout de philosophie, trouvent là des acheteurs; sa boutique est le soir une sorte de club littéraire et scientifique. Ils éprouvent une satisfaction infinie à causer librement, et sur tous ces grands sujets. « Il y a trois ans, disent-ils, même la porte close, nous n'aurions osé parler. Si on nous avait vus ensemble, nous aurions eu un espion à nos trousses. » Ils sont en ce moment dans toute l'ardeur de la production et de la renaissance. On fouille à force à Pompéi, et on publie les nouvelles découvertes dans de magnifiques livraisons ornées de dessins polychromes. C'est un plaisir que de voir ces têtes fines italiennes, ces yeux expressifs, et de deviner sous leurs façons réservées leur ardeur intérieure; ils expriment haut ou laissent percer cette joie profonde d'un homme qui remue ses membres après avoir été longtemps en prison. En fait d'idées, ils ne manquent pas de préparation; déjà sous les Bourbons, deux ou trois libraires faisaient fortune par la contrebande, payant le douanier, l'examinateur, cachant les livres sous leur lit et les vendant au quintuple. Ainsi se sont formées de bonnes et belles bibliothèques, même dans les provinces, par exemple celle du père du poète Leopardi. Tel petit noble, tel bourgeois retiré étudiait, non certes pour la gloire ou le profit (c'était un danger que d'être savant), mais pour apprendre. De cette façon on apprend vite et beaucoup. J'ai vu un jeune homme de vingt et un ans qui a travaillé ainsi tout seul et pour lui-même, et qui sait le sanscrit, le persan, une dizaine de langues, qui connaît fort bien Hegel, Herbart, Schopenhauer, Mill et Carlyle, qui est au courant de tous nos écrits français et de toutes les nouveautés allemandes, de tout ce qui tient au droit, aux philosophies, aux études de linguistique et d'exégèse. Son érudition et sa compré-

hension sont celles d'un homme de quarante ans; maintenant il va compléter son éducation en passant une année à Paris et à Berlin. Voilà de beaux germes, je souhaite qu'il y en ait beaucoup de pareils et qu'ils se développent; mais ce n'est pas tout d'apprendre à force et d'aimer le choc des idées : il faut produire, se faire une voie propre; sans invention, il n'y a pas de culture véritable. Plusieurs de mes amis témoignent à ce sujet des inquiétudes, jugent cette ébullition superficielle, disent que la nouvelle science est une sorte d'opéra, une grande féerie à laquelle se livrent les cervelles spéculatives. « Quelques érudits, disent-ils, importent et accumulent des montagnes de matériaux étrangers; une foule de curieux se pressent autour des plans, des *fac-simile* et copies des architectures étrangères : qui concevra et exécutera le monument national? »

Dans les rues, à la promenade, au théâtre.

La plupart des femmes sont ordinaires, mais il y a quantité de très jolis jeunes gens fort élégans, parfaitement habillés. Un de nos amis qui a parcouru l'Italie disait qu'on rencontre dans de toutes petites villes des gens qui ont dîné d'un morceau de pain et de fromage, mais qui ont des gants frais et semblent sortir de chez Dusautoy. La règle universelle est que plus un homme songe aux femmes, mieux il s'habille.

Beaucoup d'entre eux ont une tête comme celles du Corrége, un air tranquillement voluptueux, un sourire continu de sécurité heureuse. Cela est bien aimable et fait comprendre leur espèce d'amour. Quand ils parlent à une femme, ce sourire devient alors plus engageant et plus tendre : rien de piquant ni de pétulant à la française; ils ont l'air ravis, ils semblent savourer délicieusement une à une, comme des gouttes de miel, les paroles qui vont tomber de sa bouche. Les petites chansons populaires, la musique nationale, l'opéra de Cimarosa, expriment le même sentiment.

Dans le peuple, toute jeune fille de quinze ans a un amoureux; tout jeune homme de dix-sept ans est amoureux, et les passions sont très fortes et très durables. Tous deux pensent au mariage, et l'attendent aussi longtemps qu'il le faut, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'amoureux ait pu acheter la pièce principale du mobilier, un lit immense et carré. Notez qu'il ne vit pas en trappiste pendant l'intervalle. Nulle population n'est plus adonnée au plaisir, plus précoce. Dès treize ans, un enfant est un homme.

La jeune fille est à sa fenêtre, le jeune homme passe, repasse, se tient sous les portes cochères, ils se font des signes. Dans la rue où j'habite est une certaine fenêtre, demi-ouverte; l'amant en voiture montait et redescendait la rue trente fois de suite dans l'après-midi, puis allait se promener à la Villa-Reale. Vous pouvez sans

inconvénient demander à une jeune fille si elle a un amoureux. « Certes oui; autrement il faudrait que je sois bien laide ou bien antipathique. — Mais l'aimez-vous? — Certainement; vous croyez donc que je n'ai pas de cœur? »

J'ai vu hier la peinture exacte de ces mœurs au petit théâtre populaire de San-Carlino. Les deux amoureuses sont deux vraies grisettes de Naples, l'une piquante, l'autre *grassotta*, toutes deux vulgaires, appétissantes et « fortes en gueule, » assourdissantes d'injures quand elles se prennent de bec. Au milieu de ces façons populaires, l'amour fleurit, comme une rose parmi des tessons et des pots cassés. On n'imagine pas un plus beau sourire que celui d'Annarella, lorsqu'à la fin elle accepte Andrea. Ses belles dents, ses lèvres entr'ouvertes, ses grands yeux pleins d'une complaisance tendre et d'une félicité expansive, tout son être s'épanouit; elle n'a ni finesse, ni pruderie; comme en France, elle ne minaude pas. Il lui baise la main, et pourtant ce n'est qu'un demi-bourgeois, presque un homme du peuple, mais il l'aime depuis trois ans. Beau geste aussitôt après, familier et tendre: il lui met la main sur les cheveux pour relever une boucle.

Impossible aux gens d'ici de penser à autre chose; c'est l'idée dominante, elle est suggérée par le climat et le pays. Cela se comprend, bien mieux, cela se sent dès qu'on passe une heure sur cette mer. De la barque, en allant vers Pausilippe, on voit les villas, les palais descendre jusque dans l'eau luisante; quelques-uns ont des soubassemens où le flot entre. Les jardins s'abaissent par étages, avec des oliviers, des orangers, des figuiers d'Inde, des chevelures d'herbes grimpantes qui revêtent la nudité de la roche. Dans les hauteurs, les têtes rondes des pins-parasols se dessinent toutes noires sur le ciel clair.

Naples s'éloigne et n'est plus qu'une vaste fourmilière blanche. Le Vésuve grandit, s'étale dans toute son ampleur. Le bleu couvre tout. Il n'y a qu'azur sur la mer, dans le ciel, sur la terre, et les délicates nuances des tons ne font que rendre plus suave ce concert de couleurs. Les montagnes ressemblent à la gorge d'une tourterelle; la mer a la couleur d'une robe de soie, et dans le ciel de velours pâli, la lumière poudroie. Seul, bien loin, un groupe de barques blanches paraît une couvée de mouettes. Un vent doux vient au visage, et la barque danse. On ne pense à rien, on sent cet air caressant et tiède et on regarde l'ondoiement des petites vagues.

Ces amours ne sont pas toujours tranquilles. Avant-hier, j'ai vu descendre de wagon une fille qui avait trois larges estafilades de couteau sur les deux joues; c'est son amant qui l'a marquée pour l'empêcher de plaire à un rival. Il arrive parfois qu'une fille ainsi

balafrée épouse l'homme et l'excuse devant les juges. « C'est ma faute, il était jaloux, je l'ai provoqué. » Il paraît que leurs nerfs sont agacés par toutes les inégalités du climat, et qu'ils sont improvisateurs en fait de coups de couteau comme en autre chose. Il y a beaucoup de meurtres de cette espèce, sans préméditation. La punition est de vingt ans de fers.

La première impression est trop forte chez eux; la détente à peine touchée part tout d'un coup avec une exagération quelquefois terrible, le plus souvent grotesque. Les marchands qui crient leurs marchandises ressemblent à des possédés. Ce matin, pendant que je déjeunais, un vendeur de brimborions a dépensé en une demi-heure assez de gestes pour défrayer pendant trois mois deux acteurs comiques. Il fourrait son bric-à-brac dans les mains des assistans, il soufflait dans ses coquilles comme dans une trompette, il soupesait ses montres d'un sou, il faisait semblant d'écouter leur tic tac absent, il prenait une voix pleurarde et tendre pour obtenir un *grano* de plus; il avait des airs d'admiration enthousiaste devant ses poupées; il bouffonnait et se démenait autant, je crois, pour son plaisir que dans l'intérêt de son commerce; c'est une façon de décharger le trop-plein intérieur. — Deux cochers qui se prennent de querelle ont l'air de vouloir sortir de leur peau. Une minute après, ils n'y pensent plus. — Le goût du clinquant part de la même source; les mulets sont empanachés de pompons, les voitures ont des ornemens compliqués de cuivre, le char des morts une bordure dorée; les femmes ne peuvent pas se passer de chaînes d'or: de pauvres filles mettent par-dessus leurs guenilles un châle rouge à ramages, un foulard incarnat à fleurs: c'est l'imagination qui pétille et fait explosion au dehors.

Aussi font-ils toutes choses vite, aisément, sans timidité ni gêne. Mon cocher de Castellamare est orateur; la seule difficulté était de le faire taire. Une femme du peuple vous tient des discours, vous donne des conseils, corrige votre prononciation; elle est familière et ne se sent pas inférieure. Parfois des démonstrations de respect, mais point de respect, cette sorte de caractère n'en comporte pas. L'homme est trop dispos, trop sûr de sa facilité pour se sentir embarrassé ou contraint devant quelqu'un ou quelque chose.

Beaucoup de bonnes qualités. Deux étrangers qui vivent ici, et dont l'un est chef d'usine, se louent d'eux après les avoir pratiqués depuis dix ans. Ils aiment passionnément leurs enfans; quand le père revient de la pêche, la mère les lui apporte; il les prend, les baise, les caresse, leur fait toute sorte de mines. Ce sont les enfans qu'ils aiment, et non pas seulement leurs propres enfans. La gentillesse, la beauté innocente de cet âge, les touche; elle est une poésie, et ils la sentent. Quand M. B... est absent, les ouvriers de

la fabrique caressent ses enfans, s'attendrissent sur eux, ont parfois les larmes aux yeux.

La plupart des ménages ont un troupeau d'enfans, six, huit, jusqu'à douze. Ils n'évitent pas d'en avoir; au contraire ils en sont contens : ceux qui meurent deviennent de petits anges dans le paradis. Pour les autres, la sécurité des parens est animale; un ânier de Salerne qui en avait douze, et qu'on plaignait, répond qu'il espère en avoir encore quatre. Une orange coûte un centime; avec une chemise, on est vêtu; les trois quarts de l'année on peut coucher en plein air. — Ils se marient très jeunes. A vingt ans, même dans la classe bourgeoise, l'homme prend femme. On fait beaucoup de mariages d'inclination : les filles qui n'ont pas le sou trouvent des maris. On voit des gens du monde épouser des ouvrières; une grisette italienne n'a pas de peine à paraître une dame.

Les gens du peuple sont très sobres, dînent avec du pain et un oignon. Un vieil ouvrier qui a fait de son fils un demi-monsieur ne mange qu'un *grano* de pain par jour (4 centimes). Ils travaillent tout le jour, parfois jusqu'à minuit, sauf la sieste de midi à trois heures. On voit des cordonniers en plein air tirer l'alène du matin au soir; les chaudronniers, qui derrière le port occupent des rues entières, ne cessent jamais de battre. M. B... avait besoin de cinquante femmes pour égrener du coton; deux cent cinquante firent irruption en passant par-dessus le corps du portier. Cependant ils font moins d'ouvrage que des ouvriers français ou des Italiens du nord; il faut un surveillant qui les maintienne à leur travail.

Ce sont des enfans brillans, évaporés, enthousiastes, sans équilibre, livrés à la nature. A l'état ordinaire, ils sont aimables et même doux; mais dans les périls ou la colère, en temps de révolution ou de fanatisme, ils vont jusqu'au bout de la fureur ou de la folie.

A San-Carlo. *Il Trovatore.*

Il y a six rangs de loges, et la salle est magnifique, point trop éclairée, point éblouissante. Ils savent ménager les yeux, tous les sens; les spectateurs ne sont point entassés comme chez nous à l'Opéra ou aux Italiens. Les couloirs sont larges, un pourtour vide permet de circuler autour du parterre; les siéges sont élevés de plusieurs pieds, afin de donner de la fraîcheur.

En revanche, pour le reste c'est un théâtre de province, vieillot et médiocrement propre. Il n'y a presque pas de toilettes, et cependant la Titiens chante, le prix est doublé. Les décorations, sauf la première, sont mesquines; celles du ballet sont ridicules : l'enfer, entre autres, avec ses roches jaunes, semble un mobilier en velours d'Utrecht emprunté à un hôtel garni. Le ténor est un gro-

tesque enflé, une sorte d'Hercule Farnèse enlaidi; il porte un de ces vieux casques à mentonnière qu'on ne voit plus que dans la ferraille classique. La basse et Azucena le valent. Les costumes sont surannés: ils entendent le moyen âge comme nous l'entendions sous l'empire; voyez dans les auberges de province les troubadours sur les pendules. La Titiens seule est passablement habillée. — Ils ont tous chanté faux, et l'attitude du public était amusante. A la moindre note douteuse, c'étaient des sifflets, des piaulemens, des chants de coq, toute une rumeur; puis un instant après, si le reste de l'air avait été bien enlevé, des applaudissemens à tout rompre. Quelques hommes du parterre chantaient les airs, même les parties de l'orchestre, à demi-voix et très juste. A la porte, les gens du peuple faisaient de même. Pareillement les chanteuses ambulantes dans les rues ont la voix aigre, mais ne font pas de fausses notes. Ils sont vraiment musiciens, ils comprennent les nuances, les réussites, les fautes en musique, comme à Paris nous comprenons les finesses du comique et de la plaisanterie.

La première danseuse est la *signora* Legrain, une Française, et le ballet est encore plus laid qu'à Paris : ce sont les mêmes tortillemens, la même agilité et la même agitation d'araignées grêles. Tout ce qui chez nous soutient le ballet manque ici : ni goût, ni élégance, ni fraîcheur; au moins nous avons des décors qui valent des tableaux, des costumes qui charmeraient un poète, des armures qui occuperaient un antiquaire. Certainement notre centralisation, qui nous fait tant de mal, nous donne toutes nos choses supérieures, l'opéra, la littérature, la conversation et la cuisine.

A San-Carlino.

On y joue ce soir *les Ménechmes* arrangés à la napolitaine. Dans toute l'Italie, ils traduisent des pièces françaises, mais ici le remaniement est une invention; les types, les mœurs, le dialogue, la langue, sont propres à Naples et populaires. Le théâtre l'est tout à fait, c'est une espèce de cave; la foule des grisettes, des ouvriers, des petits marchands en veste de vieux velours, en casquette, s'y serre et s'y entasse. Les acteurs jouent fort bien, ils ont beaucoup de naturel et une grande habitude des planches, ce qui n'est pas étonnant : ils jouent la même pièce deux fois par jour, à midi et le soir. Plusieurs scènes sont excellentes, entre autres celle du jeune homme amoureux qui est renvoyé par sa maîtresse : point d'amour-propre, mais une vraie douleur désespérée qui éclate en mouvemens d'indignation, en supplications passionnées; un Français mettrait ici de la dignité piquée. Presque tous sont des mimes admirables, surtout le cabaretier et sa femme. Le visage se con-

tracte incessamment, vingt expressions s'y font et s'y défont en une minute, chacune si juste et si complète qu'avec une couche de plâtre on y moulerait un modèle.

L'esprit est grossier, franchement rabelaisien. Le père conte qu'il a eu deux jumeaux le même jour. « Belle nouvelle, dit Polichinelle. la truie du voisin en a fait sept. » Cette comédie est toute bouffonne avec des traits de fantaisie; d'autres, que j'ai lues, rappellent par la folie des imaginations les grandes bouffonneries d'Aristophane. Polichinelle est parfaitement poltron, flatteur, gourmand, pleurard, vicieux et spirituel; c'est un drôle qui n'est point méchant au fond, mais qui vit sur le voisin et s'amuse en faisant bon marché de lui-même. — Un philosophe moraliste que j'ai rencontré ici dit que ce portrait est celui des Napolitains tel que l'avaient fait les Bourbons; c'est un Grec gâté (1), d'une intelligence étonnante, rusé, malicieux à l'excès, mais employant tout cela au mal, démoralisé par le gouvernement qui volait, par les juges qui laissaient les parties suborner les témoins, par la corruption étalée en haut lieu, par la conviction sans cesse vérifiée que l'honnêteté ne conduisait à rien et peut-être était nuisible. Aujourd'hui même, s'ils y arrivent, ce sera plutôt par un calcul d'intérêt bien entendu que par l'éveil de la conscience. Ce qui domine encore en eux, c'est l'esprit obséquieux, la souplesse, l'art d'esquiver et de tourner les difficultés, l'aversion pour l'emploi de la force, le talent de parler, de bouffonner, d'être parasite, entremetteur, domestique. A côté d'eux, comme autrefois à côté des Grecs, les Italiens du nord sont des lourdauds. Quand les Piémontais, à leur arrivée, ont voulu mettre de l'ordre dans l'administration, on s'est empressé, on a souri, on les a dupés sans difficulté. Comme les Grecs encore, ils ont une aptitude remarquable pour la philosophie; cela se voit jusque dans les séminaires, parmi de petits paysans. Comme les Grecs enfin, ils devinent tout et s'instruisent sans maître. Mon guide à Pompéi avait appris l'anglais et le français en deux ans, tout seul, par la conversation des voyageurs, demandant et écrivant sur un vieux cahier de papier gris les mots qu'il ne savait pas. « Je vous dis nos vices, ajoutait mon moraliste; mais le naturel est bon, l'intelligence est riche : elle ne l'est que trop, c'est l'esprit qui chez eux prime le caractère. Pour les conduire, dites-moi quel gouvernement vaut mieux, ou bien un despote qui emprisonne les savans, ou bien une bourgeoisie qui fonde des écoles? »

H. Taine.

(1) *Græculus.*

L'AUSTRALIE

SON HISTOIRE PHYSIQUE ET SA COLONISATION

IV.

LES MINES D'OR (1).

DÉCOUVERTE ET EXPLOITATION DES TERRAINS AURIFÈRES.

I. *Reminiscences of New South Wales and Victoria*, by R. Therry, London 1863. — II. *Despatch relative to the present condition and prospects of the golfields in Victoria*, presented to both houses of Parliament, april 1862. — III. *The Colony of Victoria*, by W. Westgarth, London 1864.

L'histoire de l'Australie peut se partager en trois époques : l'âge de fer, qui fut la période de colonisation par les *convicts*, temps de trouble et de misères; — l'âge d'argent, qui correspond aux beaux jours de l'industrie agricole et pastorale; — enfin l'âge d'or, inauguré en 1851 par la découverte inattendue d'immenses terrains aurifères. Les mines d'or ont, il est vrai, exercé une puissante influence sur la situation des colonies australes, mais non pas peut-être celle qu'on leur attribuerait de prime abord. Les mineurs, enclins à se faire la part du lion dans les priviléges des colonies nouvelles, ont avancé que le pays n'était rien avant leur arrivée, et qu'eux seuls, en moins de dix ans, l'avaient transformé en un magnifique empire. Leurs adversaires politiques ont répondu que les deux ou trois cents millions de francs, produit annuel des mines, sont loin de former, si considérable que soit cette somme, la tota-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet, du 15 août et du 15 octobre 1864.

lité des richesses extraites du sol; la laine et les troupeaux rendent presque autant; les autres industries donnent des produits, sinon d'égale importance, au moins d'une valeur que l'on ne saurait dédaigner. Pour être juste cependant, on ne doit pas uniquement juger les mines d'or d'après le produit net qui en sort. Le précieux métal n'est pas une marchandise comme une autre; il a des caractères qui lui sont propres. C'est le signe le plus mobile, mais aussi le plus manifeste, le plus universel, de la richesse humaine. Aucun travail n'est plus fécond en surprises, en émotions imprévues, que l'exploitation des terrains aurifères. Aussi ne faut-il pas s'étonner du puissant attrait qu'il exerce. On ne sera même pas surpris qu'il ait pu produire en Australie une sorte de révolution économique et sociale, pour peu qu'on examine, comme nous voudrions le faire, les conditions dans lesquelles s'exploite le précieux métal, et qu'on s'applique à mieux saisir le caractère de la singulière industrie du chercheur d'or.

I.

Lorsqu'à la fin de 1848 le bruit se répandit dans le monde que des mines d'or d'une prodigieuse fécondité avaient été découvertes en Californie, cette nouvelle produisit plus d'effet peut-être en Australie qu'en aucun pays d'Europe. Tout ce qu'il y avait de remuant et d'instable dans la population fut ébloui par le mirage lointain de ce nouvel Eldorado; les émigrans s'embarquèrent à Sydney par centaines pour l'Amérique du Nord, au point que les colons, qui se plaignaient déjà que les ouvriers leur fissent défaut, s'inquiétèrent d'en voir encore diminuer le nombre et que la propriété subit une dépréciation sensible. L'esprit d'entreprise, qui depuis vingt ans attirait les sujets de la Grande-Bretagne vers le continent austral, allait les pousser vers d'autres rivages. La prospérité du nouvel empire était compromise, si l'on n'y découvrait aussi l'or. L'espoir de cette découverte était permis, si l'on devait ajouter foi aux indications très précises que certains savans avaient données, et dont on avait négligé de tenir compte jusqu'à ce jour.

Pendant la première année qui suivit la fondation du dépôt pénitentiaire à Botany-Bay, un *convict* prétendit avoir trouvé un fragment d'or natif. Il présentait en effet une petite masse de ce métal; mais, incapable de désigner l'endroit où il disait avoir fait cette trouvaille, il fut convaincu d'avoir fabriqué ce spécimen en fondant ensemble des boutons de cuivre et un bijou volé; sa supercherie fut punie de cent cinquante coups de fouet. Cependant plusieurs personnes restèrent persuadées que cet homme avait été victime d'une

injustice. Plus tard, un berger écossais recueillit, à diverses époques, de petites quantités d'or qu'il rapporta dans la capitale. Tous ces faits avaient peu de retentissement. Les colons, portés vers d'autres occupations, ne s'en détournaient pas pour se livrer à des recherches aléatoires.

Après avoir consacré plusieurs années à des voyages de découvertes à travers les grandes chaînes de montagnes du continent, le comte Strzelecki, qui, bien différent des autres explorateurs, ne s'occupait que de recherches scientifiques, avait rapporté à Melbourne une collection de minéraux de toute sorte recueillis pendant ses excursions. En 1839, il annonçait, dans un rapport adressé au gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud et dans quelques lettres à ses amis, qu'il avait trouvé un échantillon d'argent natif et un silicate renfermant des traces d'or, ce qui semblait démontrer l'existence de ces métaux précieux dans les montagnes qu'il venait de traverser. N'ayant pas eu le temps d'examiner en détail la région d'où ces minerais provenaient, il engageait le gouvernement à y envoyer un ingénieur ou un minéralogiste dont les investigations révéleraient peut-être des richesses inattendues. Loin d'accéder au désir qu'il exprimait, le gouverneur, sir George Gipps, effrayé des conséquences qu'une telle découverte produirait dans une colonie peuplée de 45,000 *convicts*, invita le comte Strzelecki à ne pas divulguer sa découverte. C'est ce que fit celui-ci, peu soucieux, comme beaucoup de savans, de faire sortir de ses travaux un résultat pratique et ne se doutant pas assurément de l'incroyable importance que la production de l'or devait donner au pays.

Deux ou trois ans plus tard, un autre géologue, le révérend B. Clarke, montrait à divers habitans de Sydney des fragmens de quartz aurifère qu'il avait trouvés, en traversant les montagnes entre Paramatta et Bathurst, et il se disait certain de recueillir, si l'on voulait, une grande quantité de minerai. Cette fois encore le gouverneur obtint de l'heureux explorateur que sa découverte serait tenue secrète, par crainte d'un bouleversement social et de la dispersion des nombreux condamnés qu'une force militaire très restreinte eût été impuissante à contenir; mais cette grande nouvelle semblait surgir de toutes parts. Peu après, en 1844, sir Roderick Murchison, l'un des hommes les plus autorisés dans les études géologiques en Angleterre, annonçait publiquement devant la Société de géographie de Londres qu'il venait d'examiner certains échantillons rapportés en Europe par le comte Strzelecki, sans savoir néanmoins que ce voyageur et M. Clarke avaient positivement trouvé de l'or en paillettes, que les montagnes de l'Australie présentaient une conformité remarquable avec les monts Ourals, où l'or existe en abon-

dance, et qu'en conséquence ce métal devait se rencontrer sur le continent austral en quantité suffisante pour alimenter une exploitation fructueuse. Il engageait hautement le gouvernement et les colons eux-mêmes à vérifier ses assertions. Au reste on ne comprendrait guère que la population australienne, déjà nombreuse et disséminée comme elle l'était sur de vastes espaces, n'eût pas encore reconnu la valeur des terrains aurifères qu'elle foulait aux pieds, si l'on ne savait quelle insouciance ont les hommes pour tout ce qui ne concerne pas directement leurs travaux de chaque jour, et que d'ailleurs l'or gît surtout dans des cantons relativement stériles que l'industrie pastorale n'aime guère à fréquenter. Il y eut quelques exemples de cette négligence incroyable qui fait que l'on passe quelquefois à côté d'un trésor sans en soupçonner la valeur. Ainsi l'on raconte qu'un peu avant la découverte de l'or dans la Nouvelle-Zélande un indigène du pays avait ramassé un *nugget* (1) d'une énorme grosseur qu'il prenait pour une pomme de terre, et l'avait rejeté aussitôt en reconnaissant son erreur. Cependant en 1849 et 1850 la presse locale ne cessait d'exciter le zèle des explorateurs et de les engager, sur la foi de sir R. Murchison, à trouver dans leurs propres montagnes ce que d'autres allaient chercher en Californie.

Ce fut enfin au mois de mai 1851 que M. Hargreaves, mineur australien, revenu dans la Nouvelle-Galles du Sud, après un court séjour en Californie, réussit à récolter de l'or en quantité notable aux environs de Bathurst. Guidé par la similitude d'aspect qu'il avait observée entre les montagnes de son pays et celles de l'Amérique du Nord, encouragé par les prévisions de sir R. Murchison et par les trouvailles de M. Clarke, dont il avait transpiré quelque chose en dépit des précautions du gouverneur, il entama le sol à coups de pioche, lava les détritus dans son petit plat d'étain, à la mode de Californie, et put enfin recueillir un peu de cette poudre d'or qui allait produire un changement si radical dans la situation économique du pays. Le gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud ne fut pas ingrat envers l'homme qui avait mis le premier la main à l'œuvre. Dans l'une des sessions suivantes, il proposait au conseil législatif d'accorder à M. Hargreaves, à titre de récompense, une somme de 125,000 francs que les députés eurent la générosité de doubler. Il y eut à cette occasion, et à propos de l'origine de cette

(1) On continue d'adopter ici les expressions du langage colonial lors même qu'il s'agit de choses définies ailleurs par un mot qui nous est plus familier. Le *nugget* est ce que les Américains appellent pépite, un fragment d'or natif de volume considérable. Les *diggings* (à proprement parler les *fouilles*) désignent les terrains d'où l'on extrait l'or, appelés ailleurs *placers*, et le *digger* est l'ouvrier mineur qui les exploite.

découverte féconde, une sorte d'enquête où furent établis les mérites de chacun des explorateurs qui ont été nommés plus haut. Une autre somme de 25,000 francs fut votée en même temps au profit du révérend B. Clarke. Quant au comte Strzelecki et à sir R. Murchison, dont les titres à une récompense nationale n'étaient guère plus contestables, on reconnut leurs droits à l'honneur de la découverte, sans néanmoins leur accorder une légère part de la moisson dorée que l'un avait entrevue le premier et que l'autre avait prédite avec tant de confiance et de sagacité.

Lorsque les premiers fragmens d'or natif recueillis par M. Hargreaves arrivèrent à Sydney, l'effet produit fut indescriptible. Le ravin de Summerhill, où la veine avait été mise au jour, était à deux ou trois cents kilomètres à l'ouest de la capitale. Toute la population valide voulut s'y rendre aussitôt, les plus heureux en voiture, la plupart à pied, emportant sur leur dos les provisions de la semaine et les outils du mineur. Les départs pour la Californie avaient déjà produit un certain vide dans la capitale; ce fut bien pis cette fois. Les rues étaient désertes, les maisons inhabitées, les boutiques fermées faute de marchands et de cliens. Chacun vendait au plus vite tout ce qu'il possédait, qui sa maison, qui ses moutons ou ses marchandises, persuadé que les mines lui réservaient une fortune bien plus considérable. Les colons, déjà enrichis par d'autres trafics et que la perspective d'un travail manuel assez pénible détournait d'aller aux mines, n'avaient plus ni bergers pour garder leurs troupeaux, ni ouvriers pour quelque ouvrage que ce fût. La propriété mobilière et immobilière subit une baisse incroyable, et les gens prudens et perspicaces purent acquérir pour un prix fabuleusement réduit des rues entières de maisons inoccupées ou des moutons et des bêtes à cornes par milliers.

De cette foule qui était partie si vite de Sydney pour Bathurst, et de Bathurst pour le ravin de Summerhill, beaucoup revinrent désappointés. En réalité, le premier champ d'or que M. Hargreaves avait exploité était très restreint en étendue et peu productif. Premières épreuves de ces alternatives d'espérances déçues et de joies inopinées, qui font que la vie des mineurs est si énervante! L'illusion fut cruelle pour ceux qui avaient quitté un emploi bien rétribué ou sacrifié leur fortune présente afin d'arriver plus vite à l'opulence, et la plupart retournèrent sur leurs pas en maudissant la fausse nouvelle qui les avait abusés, ainsi que le mineur, M. Hargreaves, imposteur, selon eux, qui les avait entraînés à sa suite. Le découragement fut de courte durée. Un mois ne s'était pas encore écoulé que l'on avait reconnu d'autres champs d'or dans le voisinage et en d'autres districts éloignés du premier. Au même moment, un abo-

rigène attaché comme gardien de troupeaux à une station de moutons trouvait, à demi enterré dans le sol, un des plus beaux *nuggets* dont il ait jamais été question dans le monde, une masse d'environ 40 kilogrammes d'or presque pur enveloppé dans une gangue de quartz, toute une fortune dans une pierre informe près de laquelle bien d'autres bergers étaient peut-être passés sans y prendre garde. Rien n'était plus propre à surexciter la fièvre de l'or dans la colonie. La richesse n'était plus le fruit du travail : il suffisait d'une chance favorable dans une loterie où les gros lots pouvaient se trouver en nombre infini. Ce ne furent plus seulement les habitans des villes voisines qui se rendirent sur les terrains aurifères de la Nouvelle-Galles du Sud; des provinces plus éloignées accoururent aussi tous les hommes que séduisaient de tels hasards.

Parmi les provinces qui composaient alors les établissemens anglais de l'Océan austral, l'une d'elles, la Victoria, traversait à cette époque une période assez critique. Déjà prospère et peuplée de 77,000 habitans, disposant d'un budget spécial de plus de 9 millions de francs, elle venait d'obtenir d'être séparée de la Nouvelle-Galles du Sud, et les autorités locales qu'elle allait avoir pour elle seule s'embarquaient pour Melbourne au moment même où la nouvelle de l'heureuse découverte se répandait dans les rues de Sydney. Qu'allait devenir cette nouvelle colonie? N'était-il pas à craindre que l'émigration en masse de ses habitans, attirés par les mines d'or, ne lui fît perdre en quelques mois l'importance qui lui avait valu une existence indépendante? Les principaux citoyens de Melbourne, sentant le danger dont cette désertion les menaçait, se réunirent en comité et décidèrent d'offrir une récompense de cinq mille francs au premier qui signalerait des terrains aurifères sur leur propre territoire. C'était peu en comparaison des merveilleux résultats que promettait la découverte elle-même; mais l'éveil était donné, et le succès ne se fit pas attendre.

Les mines de Ballarat furent annoncées d'abord, mines si riches que 10,000 ouvriers trouvèrent tout de suite une place sur ce champ d'or d'une étendue immense; puis, à peu de jours d'intervalle, on ouvrit les *diggings* du mont Alexander, autre région non moins abondante, et enfin ceux de Bendigo, où pendant l'hiver de 1852 se pressaient 50,000 mineurs, presque tous heureux et réalisant quelquefois un gain de cent mille francs en quelques jours. Les champs d'or de la Nouvelle-Galles du Sud n'étaient plus rien au prix de ceux qui venaient d'être révélés : ceux même de la Californie étaient pauvres en comparaison. En certaines parties du ravin de Bendigo, on ramassait sa charge d'or rien qu'en grattant le sol et en le passant au tamis. Ces découvertes eurent lieu en dé-

cembre 1851; au mois d'octobre de l'année suivante, ce n'étaient plus seulement les Australiens qui affluaient; la nouvelle s'était répandue dans le monde entier. Les navires arrivaient par centaines à Melbourne chargés d'hommes et de marchandises. On voyait débarquer les immigrans au nombre de dix à vingt mille par mois. Ceux des anciens habitans de Melbourne qui étaient restés dans la ville n'étaient pour ainsi dire plus chez eux. Les nouveau-venus envahissaient tout, se regardant comme les maîtres du pays où ils formaient une immense et turbulente majorité.

On ne saurait trouver dans l'histoire du monde un semblable exemple de déplacement de population. Les Barbares envahissant l'empire romain, outre qu'ils appartenaient à d'autres temps, traitaient franchement en pays conquis la contrée où ils entraient. En Californie, les immigrans trouvèrent le pays à peu près vide devant eux. En Australie au contraire, il y avait déjà une population stable, établie sur le sol, qui prit la première part aux profits de la découverte, mais qui se vit noyée en moins de trois ans au milieu d'un essaim d'immigrans plus que double. Et qu'était cette nouvelle population? On l'a définie en deux mots : *populus virorum*. Aussi devait-on s'attendre à tous les abus et à tous les excès.

Après la dépression momentanée des propriétés de tout genre que la désertion des villes avait occasionnée survint une hausse formidable aussitôt que les mineurs enrichis rentrèrent dans les grands centres de population pour y dépenser ce qu'ils venaient d'acquérir. Toutes choses prirent une valeur de fantaisie. Les objets de luxe, vendus à des hommes qui donnaient volontiers à pleines mains pour satisfaire le désir d'un moment, montaient à des sommes extravagantes. Les instincts brutaux, pressés de jouir, s'assouvissaient sans frein et sans vergogne. Une consommation excessive de liqueurs alcooliques, le brillant essaim des sirènes accourues au tintement de l'or de toutes les contrées du globe, de l'Europe et de l'Amérique, de la Chine et de l'Inde, de Java et de l'Afrique, toutes les couleurs et tous les vices; ce qui serait en d'autres pays la fortune d'une famille consumé en un jour, comme cela avait été gagné; le caprice d'un instant payé par le gain d'une journée heureuse; l'opulence aujourd'hui, la misère demain, misère insouciante parce qu'il lui restait l'espoir d'une chance également favorable; puis, à côté, les malheureux qui avaient trouvé la mine stérile, et réparaient à leur manière l'injustice du sort en assassinant sur la route, au moment du retour, le mineur lourdement chargé auquel ils dérobaient son épargne; enfin surtout et partout la débauche de corps par les excès de tout genre, et la débauche d'esprit que produit l'incertitude poignante du chercheur d'or : voilà le spectacle

que présentait en 1852 la province de Victoria. Il fallut une constitution de fer aux hommes qui, ayant pris part à cette existence dévorante, s'en retirèrent quelques années plus tard sans s'être ruiné la santé par l'abus des liqueurs fortes ou rendus fous par les émotions incessantes des *diggings*.

Les objets de première nécessité et surtout les matières de consommation quotidienne oscillaient entre deux et quatre fois leur valeur habituelle, suivant que les arrivages par mer étaient plus ou moins abondans. C'est ainsi que la farine fut payée à Melbourne même 1 franc le kilogramme, le foin 50 francs les 100 kilogrammes, un chou 3 francs la pièce. Les gages des serviteurs et ouvriers se maintinrent pendant longtemps au taux de 80 francs par semaine. Tout progressait à la fois, et chacun, à quelque occupation qu'il fût adonné, reçut sa part de ces richesses soudaines. On citait comme un exemple remarquable entre autres de fortune subite un ancien soldat qui, s'étant retiré peu d'années auparavant aux environs de Melbourne, avait consacré toutes ses économies, une somme de 2,500 francs, à l'achat de 40 hectares de terre. Deux ans après la découverte de l'or, il revendait pour 3 millions de francs ce même lot de terrain enclavé dans les agrandissemens de la nouvelle ville. Des spéculateurs américains, qui avaient expédié en Australie par cargaisons entières les outils et les machines dont on fait usage pour le travail des mines, réalisèrent tout de suite des bénéfices inouis. Il en fut de même des artisans en bois et en fer qui se livrèrent aussi à la fabrication de ces instrumens. Il y eut un moment où ces ouvriers, ainsi que les charpentiers et maçons, se faisaient payer jusqu'à 50 francs par jour. La main-d'œuvre était alors à un taux si élevé et l'attraction exercée par les mines était si puissante, que les capitaines de navires marchands mouillaient à plusieurs milles au large dans la baie, afin de prévenir la désertion de leurs équipages.

Sur les lieux mêmes où l'on récoltait l'or, la crise fut encore plus grave. Ce n'est pas un fait ordinaire que de voir 50,000 individus s'entasser, comme il advint à Bendigo, dans un ravin qui était désert la veille, à 200 kilomètres de la capitale, sans voies de communication d'aucune sorte. C'étaient, entre Melbourne et les champs d'or, des files interminables de chariots attelés de vingt bœufs et souvent arrêtés en chemin par les difficultés du terrain, et cependant, les convois étant quelquefois en retard, la nourriture se payait au poids de l'or. On a dit de cet état social qu'on y trouvait le minimum de comfort avec le maximum de dépense. Ce n'est pas tout, la force régnait seule sur les *diggings*. On se battait pour occuper les meilleurs terrains, et la mort d'un individu n'était consi-

dérée par les autres mineurs que comme l'élimination d'un concurrent qui le lendemain pouvait devenir dangereux ou être trop favorisé par le hasard des fouilles. Le jeu ne rend-il pas égoïste? Et quel jeu fut jamais plus stimulant que cette loterie perpétuelle? Le mineur ne pouvait pas plus quitter son *revolver* que sa pioche. Celui qui n'avait pas rencontré la veine de minerai expulsait de son trou le voisin plus heureux et moins fort que lui. D'autres, surtout les *convicts* évadés de la Tasmanie, s'embusquaient derrière les buissons de la forêt et dépouillaient l'ouvrier qui rentrait le soir à sa tente ou retournait à la ville. Les meurtres commis par ces *sharks-land* (requins de terre) devinrent si nombreux que le gouvernement de la colonie prit le parti d'envoyer une fois par mois des fourgons bien escortés qui recevaient en dépôt les *nuggets* et la poudre d'or, et donnaient en échange au possesseur un bon sur la banque de Melbourne.

On est curieux sans doute de savoir quel rôle le gouvernement local jouait au milieu de cette foule en ébullition. Aussitôt qu'un nouveau champ d'or était reconnu, il s'y établissait un commissaire impérial chargé de percevoir la redevance de 37 fr. 50 cent. que devait par mois chaque mineur. Ce fonctionnaire, sans autre appui qu'un petit détachement de troupes, ne pouvait pas assurer le bon ordre et rendre justice à tous. Il se contentait de percevoir l'impôt, de réprimer les délits trop flagrans, et, si c'était un homme de bon sens et modéré, les mineurs prenaient bien vite l'habitude de lui soumettre d'eux-mêmes leurs différends. Fermant les yeux sur les injustices peu apparentes et plutôt conciliateur que juge, il pouvait acquérir dans son district une influence étendue sur cette population plus réellement laborieuse que bruyante, secondé qu'il était d'ailleurs par la grande majorité des mineurs, qui ne recherchaient pas volontiers les disputes, et qui estimaient que le temps consacré à autre chose qu'à fouiller la terre était du temps perdu.

En d'autres occasions, le gouvernement essaya encore d'intervenir d'une façon directe. C'est ainsi qu'il voulut restreindre le nombre des cabaretiers, qui s'étaient multipliés outre mesure. Déjà altéré par la sécheresse du climat, le mineur, fêtant ses jours d'heureuse veine, ou se consolant dans l'ivresse de n'avoir pas réussi, perdait tout à la fois dans les cabarets ses gains, sa santé et souvent la raison. Il fut donc décidé en 1853 qu'aucune licence ne serait accordée pour l'ouverture d'un débit de liqueurs sur les champs d'or, et que le nombre de ceux qui existaient au dehors ne pourrait s'accroître. C'était créer un monopole des plus fructueux au profit de ces derniers, qui y gagnèrent en effet des fortunes considérables. Il n'était pas rare de voir un débitant de liqueurs établi sous

une tente ou dans une baraque de la pire apparence réaliser un bénéfice de plus de 100,000 francs par an. Quant à l'interdiction de vendre des liqueurs fortes sur les *diggings*, cette mesure produisit un bon effet incontestable, mais excita un mécontentement général que d'autres causes allaient bientôt transformer en révolte ouverte.

Les droits des mineurs n'étaient écrits nulle part. Selon eux, c'était bien simple : toute terre supposée aurifère leur appartenait, et nul ne pouvait les empêcher d'y faire des fouilles, cette terre eût-elle été déjà achetée et mise en valeur. Dans le principe, le gouvernement s'était contenté d'affirmer le droit régalien de la couronne à la propriété de toutes les mines de la colonie, et il avait pris ce motif pour justifier l'établissement de la redevance mensuelle due par chaque mineur, redevance énorme en réalité, et qui prouve à quel point ce travail était profitable. Tout mineur pourvu de sa licence n'avait qu'à se rendre sur le sol, où il lui plaisait, qu'à choisir un *claim*, carré de terrain de douze pieds de côté, aux angles duquel il plantait de petites baguettes pour en fixer les limites. Il avait le droit d'exploiter cet endroit indéfiniment, pourvu qu'il n'abandonnât pas son trou plus de vingt-quatre heures, car cet abandon le faisait retomber dans le domaine public. Il semblerait qu'une formalité si simple ne pût engendrer de discussion; mais si la veine est bonne, d'autres mineurs se pressent bien vite autour du premier : on se dispute la moindre parcelle du sol; puis, au fond de son puits, le mineur creuse ses galeries en tous sens, sans tenir compte des limites tracées à la surface. De là des réclamations sans nombre. La population des mines, fatiguée d'être à la merci du plus fort, en vint bientôt à dire que, puisqu'elle payait des taxes élevées, il était du devoir du gouvernement de lui garantir la sécurité du travail. Jusque-là les magistrats du district avaient toujours été des *squatters* qui étaient hostiles aux empiétemens des *diggers*. Ceux-ci voulaient-ils acheter des terres et les cultiver, on leur en refusait. Bref, les mineurs, qui formaient plus de la moitié de la population totale de la province, et qui avaient la prétention de faire à eux seuls la prospérité du pays, se voyaient mis en dehors de la société et de l'administration des affaires coloniales. Tout ce qui les intéressait était traité sans eux.

Les Anglais ont prétendu depuis qu'il se trouvait alors sur les champs d'or de la Victoria un certain nombre d'exilés de 1848, des Allemands surtout, fauteurs de désordres, qui voulaient recommencer en Australie les révolutions auxquelles ils avaient pris part dans leur pays natal. Ce fait est peut-être douteux. Toujours est-il qu'au mois de décembre 1854 quelques mineurs de Ballarat refusèrent résolûment d'acquitter le droit mensuel de licence. A la première

nouvelle de ces troubles, le gouvernement de Melbourne fit partir les troupes dont il pouvait disposer. En arrivant à Ballarat, elles trouvèrent les insurgés retranchés dans un blockhaus et disposés à le défendre vigoureusement. En effet, leurs retranchemens ne purent être emportés qu'après une lutte de plusieurs heures où il y eut des deux côtés un certain nombre d'hommes tués et blessés. Disons tout de suite que c'est la seule fois, depuis la création des colonies australes, que la population se soit mise en état de rébellion déclarée contre le gouvernement établi, et cet événement est surtout attribué, comme on l'a vu, à l'influence de révolutionnaires étrangers. Quoi qu'il en soit, on comprit qu'il fallait réformer en partie le régime auquel étaient soumis les mineurs. Une commission d'enquête parcourut les districts aurifères, afin d'éclairer le gouvernement sur leurs besoins, et à la suite de ses travaux, qui furent accueillis par les intéressés avec une extrême faveur, diverses améliorations furent décrétées. La redevance mensuelle fut diminuée et remplacée en partie par un droit sur l'or à l'exportation, dans la pensée de faire peser le plus possible cette charge sur ceux qui avaient fait bonne récolte et d'en exempter ceux qui ne réussissaient pas. Des tribunaux spéciaux furent chargés de juger les questions de mines, et l'administration des districts aurifères fut affranchie de l'autorité des *squatters*. Ils eurent leurs représentans au corps législatif de la province. Grâce à ces sages concessions, le calme se rétablit, et nulle population ne s'est depuis montrée plus docile que celle des champs d'or, malgré sa mobilité et les tentations auxquelles elle est exposée. Quant aux coupables de l'insurrection de 1854, ils furent acquittés par le jury, qui voulut ensevelir le passé dans une amnistie générale. Aujourd'hui l'on peut voir encore dans le cimetière de Ballarat deux pierres commémoratives : l'une est consacrée à la mémoire des officiers et des soldats qui périrent à l'assaut du blockhaus de Bakery-Hill, l'autre célèbre le patriotisme de leurs adversaires.

Les événemens qui occupèrent les premières années de l'industrie minière dans la Victoria s'étaient aussi produits, quoique avec moins de gravité, dans les districts aurifères de la Nouvelle-Galles du Sud. Depuis cette époque, à chaque nouvelle découverte d'un gisement d'or dans une autre province, on a vu se répéter les mêmes scènes, sauf l'atténuation due à l'expérience acquise par les gouvernemens locaux; mais c'était toujours le même empressement des mineurs à se rendre aux champs d'or récemment signalés, les mêmes extravagances de prix, la même pénurie des choses les plus indispensables à l'existence. Pendant quelques jours, c'est toujours le droit du plus fort qui est seul reconnu. Heureux encore ces

hommes, qui courent à la fortune avec tant d'empressement, quand ils trouvent une rémunération de leurs fatigues et de leurs épreuves! Il n'en est pas toujours ainsi. Vers le milieu de l'année 1858, sur le bruit faussement répandu que des *diggings* avaient été ouverts à Canoona, sur les bords de la rivière Fitz-Roy, dans la Terre-de-la-Reine, toute la population mobile des autres provinces s'y rendit sans perdre un instant. Trois mois après, 10,000 hommes étaient réunis dans ce canton presque désert, dont l'or, disséminé sur quelques hectares et sur une faible épaisseur, fut aussitôt épuisé. La plupart, revenus ruinés et désappointés, gagnèrent avec peine la ville de Sydney, où les habitans paisibles, inquiets de cette population flottante sans ressources, durent se cotiser afin de leur fournir les moyens de retourner dans les districts plus productifs de la Victoria et de la Nouvelle-Zélande.

Sur les champs d'or de la Victoria, les plus importans de ceux dont il s'agit ici, l'état des choses s'est bien modifié depuis une dizaine d'années. Les associations ouvrières, aidées par d'énormes capitaux, ont remplacé les efforts individuels. L'industrie minière des antipodes s'est calquée sur les entreprises similaires de l'Europe; mais, avant d'examiner la situation présente des *diggings*, il convient d'étudier la nature même des terrains aurifères et de jeter un coup d'œil sur les conditions au milieu desquelles les mineurs poursuivent leurs travaux.

II.

Lorsqu'on examine les plantes et les animaux bizarres qui peuplaient le continent austral avant que l'Européen en prît possession, on est tenté de croire que ce continent est, suivant une expression heureuse de Cuvier, un fragment d'une autre planète qui serait tombé par hasard sur notre globe. Au premier abord, les types distinctifs de la faune et de la flore indigènes paraîtraient même remonter plus loin que l'époque géologique contemporaine, car les animaux gigantesques des anciens âges, dont les débris fossiles se retrouvent dans les couches sous-jacentes, appartiennent, de même que ceux du temps présent, à l'ordre des marsupiaux. On dirait que la nature a réservé pour cette terre, à tous les âges du monde, un mode spécial de gestation, intermédiaire entre les ovipares et les vivipares. La sarigue et le kangurou, introduits dans nos jardins d'acclimatation, nous ont familiarisés avec ce phénomène singulier dont les naturalistes n'ont observé aucun exemple en dehors de l'Australie. Les végétaux de ce pays, transplantés en Europe depuis plusieurs années, ne nous frappent pas moins par l'aspect exo-

tique de leur port et de leur feuillage. Si cependant on approfondit plus avant l'histoire naturelle de la contrée, ces différences s'effacent. Au point de vue géologique, le nouveau continent se montre semblable à ses aînés. La croûte terrestre n'y est pas faite d'une autre façon que dans le reste du monde, car, en pénétrant dans ses entrailles, on rencontre la série régulière des terrains qu'on a déjà observés ailleurs. L'Australie n'est pas une terre d'exception, et l'on s'en assurera bien vite en élargissant le tableau, afin d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des contrées dont la conformation est analogue. C'est le bassin hydrographique de l'Océan-Pacifique tout entier qu'il faut considérer.

L'Océan-Pacifique, immense en hauteur (il va presque d'un pôle à l'autre), immense en largeur (il s'étend de l'Asie à l'Amérique sur 140 degrés de longitude, les deux cinquièmes de la circonférence de la terre), doué d'une profondeur considérable, car les sondages indiquent en général une hauteur d'eau de 4 ou 5 kilomètres; l'Océan-Pacifique est borné dans tous les sens, sauf au sud, où ses limites sont perdues dans des glaces inabordables, par de hautes montagnes qui renferment toutes plus ou moins des minerais aurifères. En Amérique, c'est la fameuse chaîne des Andes, qui émerge de la mer australe, forme d'abord la Terre-de-Feu, traverse le Chili, le Pérou et les états de l'Équateur, s'abaisse un moment à l'isthme de Panama, puis déploie son immense arête sur les territoires du Mexique, de la Californie, de l'Orégon et de la Colombie britannique. Le nom de chacune de ces contrées est lié dans la pensée à l'exploitation soit ancienne, soit récente, de métaux précieux. D'une extrémité à l'autre, les mines d'or sont abondantes, inépuisables, et les chaînons secondaires qui s'en détachent à angle droit sont souvent plus riches que la chaîne principale. Ce système de montagnes est en outre caractérisé par l'existence d'un grand nombre de volcans.

Sur l'autre bord du Pacifique, on retrouve, à la hauteur près, une disposition identique. La grande chaîne de l'Australie apparaît d'abord dans l'île de Van-Diémen, plonge un instant sous les eaux du détroit de Bass en laissant surgir au-dessus de la surface de la mer, comme des témoins de son existence, les plus élevés de ses sommets, qui forment une série d'îles en ligne droite, traverse ensuite le continent dans toute sa longueur, du promontoire Wilson au cap York, plonge de nouveau sous le détroit de Torrès, où des îles permettent encore d'en saisir la continuité, et se relève dans la Nouvelle-Guinée, qui renfermerait les points culminans de toute la ligne, s'il est vrai qu'il existe au centre de cette île des pics de 4,000 mètres d'altitude. On peut en suivre le tracé plus loin, soit

par l'archipel des Larrons, par les Kouriles et le Kamtchatka, soit plus à l'ouest par les Philippines, l'île Formose et le Japon. Ce double système de montagnes parallèles vient aboutir au détroit de Behring, où il se soude à la chaîne américaine. Ici encore les volcans sont nombreux, et les terrains aurifères s'y révèlent partout. En Australie, ils sont en pleine exploitation. Dans la Nouvelle-Guinée, on sait, à n'en pouvoir douter, qu'il en existe. Les îles de la Malaisie exportent de l'or depuis de longues années, en petite quantité, il est vrai, ce qui tient sans doute à ce que les indigènes ne connaissent pas de bonnes méthodes d'exploitation. Enfin le Japon paraît en avoir toujours eu plus qu'il ne lui en fallait pour ses besoins intérieurs. Il y a pour ainsi dire une guirlande de volcans et de terrains aurifères tout autour de l'Océan-Pacifique. Les champs d'or de la Victoria, loin d'être un phénomène accidentel dans la géologie du globe, se rattachent à un ensemble beaucoup plus étendu.

Quoiqu'il ne connût pas aussi bien que nous les connaissons maintenant le relief puissant des montagnes de l'Australie et la profondeur considérable du Pacifique, Humboldt avait saisi la corrélation que ces phénomènes géographiques ont entre eux, et il expliquait la configuration hypsométrique de cette moitié de la terre par une hypothèse ingénieuse. Suivant lui, l'espace entier qu'occupe aujourd'hui l'Océan-Pacifique aurait autrefois été à peu près de niveau, et se serait à un certain moment enfoncé en donnant naissance par contre-coup aux deux systèmes de montagnes qui le limitent, l'une à l'orient, l'autre à l'occident. Les matières en fusion qui composent le noyau central, étant soumises alors à une compression violente au-dessous de la partie affaissée, se seraient fait jour sur les bords à travers les fissures de ces nouvelles montagnes, et auraient donné lieu à autant de volcans qu'il y avait d'ouvertures par où elles pouvaient jaillir. Il est clair d'ailleurs que l'affaissement du sol du Pacifique et l'éjection simultanée de matières en fusion par les volcans des deux lignes collatérales de fracture ne se sont pas produits en entier en une seule fois. Il est plus probable qu'il y a eu plusieurs affaissemens successifs, à chacun desquels a correspondu une période d'activité des volcans dont on peut retrouver la trace dans les couches supérieures du sol. En effet, si l'on examine les terrains de diverse nature qui sont superposés et qui affleurent l'un après l'autre à mesure que l'on descend de la crête des montagnes jusqu'au niveau de la mer, on aperçoit au sommet les granits que l'on suppose être la substance même du noyau central du globe; ensuite se présentent des roches plus ou moins altérées par le contact des matières en fusion, et enfin des

dépôts sédimentaires disposés dans le même ordre qu'en d'autres parties de la terre, avec cette remarque que les dernières couches sont souvent séparées par des lits de basalte, produit évident des éruptions volcaniques.

L'une des couches les plus anciennes, qui est formée de grès et de schistes à texture feuilletée comme l'ardoise, et que les géologues désignent sous le nom de terrain silurien, est le réceptacle spécial de l'or; mais le métal précieux n'est pas disséminé dans sa masse. Il n'apparaît que là où les roches ont été bouleversées, soulevées ou fendillées par les éruptions. Par les fentes de ce terrain ou bien par les fissures qui le séparent des terrains plus anciens, surgissent des filons de quartz, — c'est-à-dire de cette roche dure et translucide vulgairement appelée pierre à fusil, — au sein desquels l'or est répandu en paillettes d'un jaune fauve caractéristique, paillettes quelquefois si ténues que l'on ne peut les distinguer à la vue et que l'analyse chimique peut seule en révéler la présence, mais quelquefois aussi, quoique rarement, en grains d'un volume assez considérable. Ces filons ou *dikes*, composés d'une matière très résistante, courent en lignes parallèles, toujours orientés du nord au sud, au-dessus du sol plus friable que les agens atmosphériques ont dégradé à leur pied.

Si l'or n'eût existé que dans les filons quartzeux dont il vient d'être question, on ne l'eût pas découvert si tôt, et l'exploitation en eût été moins active, car les minerais aurifères de cette sorte, cachés dans une gangue d'une dureté excessive, demandent un traitement spécial assez compliqué. Il fallait, pour le succès des mines d'or, que le métal se dévoilât sous une forme plus accessible.

Au milieu des sédimens plus ou moins récens qui recouvrent presque partout le terrain silurien, l'or s'épanouit en paillettes, en petits grains, quelquefois en fragmens très volumineux connus en Californie sous le nom de *pépites* et en Australie sous celui de *nuggets*. Ces couches, à stratification plus ou moins régulière, composées de sable, de graviers et d'argile, souvent agglutinées par un ciment siliceux, sont les débris des roches plus anciennes qui ont été dégradées, désintégrées par les agens atmosphériques, puis charriées par les eaux jusqu'à l'endroit qu'elles occupent aujourd'hui. C'est ce que l'on appelle des terrains d'alluvion. Pendant ce transport, les matières agitées par l'eau ont éprouvé une sorte de triage, suivant que les morceaux étaient plus ou moins volumineux, plus ou moins pesans, et l'or, qui a plus de densité que les détritus au milieu desquels il était confondu, s'est amassé peu à peu au fond du lit des anciennes rivières de cette époque

géologique. C'est là qu'on doit aujourd'hui l'aller recueillir. Par-dessus ces alluvions se sont épanchées les couches de basalte qui les ont nivelées; au-dessus encore sont venues d'autres alluvions qui ne sont pas aurifères, d'autres couches de basalte, et ainsi d'étage en étage jusqu'au sol actuel, qui ne conserve aucune apparence de l'ancien temps ni aucune trace des formes de l'ancien sol aux points les plus bas duquel il importe de creuser. Quelquefois cependant on rencontre aussi des dépôts aurifères à la surface ou près de la surface, à quelques mètres au-dessous; ils sont alors voisins des filons quartzeux et en sont évidemment les débris les plus récens. Dans ce cas, le mineur n'a qu'à laver le sable sur lequel il marche pour en extraire de la poudre d'or.

Ces gisemens d'or ne sont pas, ainsi qu'on serait tenté de le croire, l'apanage de petits cantons restreints et isolés les uns des autres; dans des provinces entières, sur des milliers de kilomètres carrés, on foule à chaque pas un terrain aurifère : tels sont en particulier, en Californie, les pentes inférieures de la Sierra-Nevada jusqu'aux bords du Sacramento, et, dans la province de Victoria, l'espace occupé par la chaîne de montagnes qui s'étend dans une direction parallèle à la côte méridionale du continent. On a déjà déterminé dans cette dernière région quatre-vingts ou cent champs d'or différens qui s'élargissent à mesure qu'on les explore, et finiront sans doute par se rejoindre lorsqu'on les aura suivis jusqu'à leurs dernières limites. L'or ne se présente pas partout avec la même abondance, mais partout on en trouve des traces. Ici elles sont tellement faibles que le mineur n'en tire pas un gain suffisant; son voisin au contraire tombera tout à coup sur une veine si riche qu'il remue littéralement l'or à la pelle. Le district de Bendigo a dû sa principale réputation à ces magnifiques surprises dont profitèrent les premiers *diggers* qui s'y établirent.

D'où vient cette prodigieuse quantité de métal précieux accumulé dans ces pays favorisés? Y a-t-il donc sous la croûte solide du globe un immense réservoir d'où cet or est venu et où il en reste sans doute encore beaucoup plus? Sur ce sujet, on oserait à peine risquer une hypothèse, et l'examen de cette question serait à coup sûr sans objet, car s'il existe dans les entrailles de la terre de véritables agglomérations d'or natif, quelque chose d'analogue aux mines de houille, c'est assurément à une profondeur telle que l'homme ne saurait y pénétrer. Tous les efforts des savans se sont bornés jusqu'à ce jour à déterminer aussi bien que possible les gisemens des minerais aurifères, à constater quelles roches leur sont associées, entre quelles couches de terrain ils se trouvent, problèmes à peu près résolus; mais il en reste d'autres à résoudre.

Ainsi l'on s'est demandé si les alluvions anciennes qui recouvrent le terrain silurien sont réellement un produit de la désagrégation des filons quartzeux qui percent à travers ce terrain. Le fait est peu probable. Les roches dont il s'agit, étant d'une dureté extrême et ne renfermant jamais que de petites paillettes, n'auraient pu, semble-t-il, fournir des couches de détritus de plusieurs mètres d'épaisseur où l'on rencontre fréquemment des *nuggets* d'un volume considérable (1). Il reste encore à savoir si les gisemens s'enrichissent ou s'appauvrissent à mesure qu'on les approfondit. Il est à peu près démontré que les filons quartzeux contiennent plus d'or dans leurs affleuremens que dans leurs parties inférieures. Au contraire les alluvions seraient plus riches au fond qu'à la surface. Cependant le fait n'est pas certain. On doit avouer que la science sert jusqu'ici à peu de chose dans l'exploitation des terrains aurifères, et que l'expérience est tout aussi souvent déroutée. Tomber sur une veine abondante est l'affaire du hasard, qui favorise aussi bien l'ignorant que le savant. Les mineurs n'ont confiance que dans le hasard, et s'embarrassent peu de considérations théoriques qui, à leur avis, ne servent à rien. Où il y a de l'or, disent-ils, on en trouve; c'est pour eux le résumé de la science.

Les terrains aurifères fourniront-ils pendant longtemps encore des minerais assez riches pour que le travail du mineur soit lucratif? A ne regarder que la province de Victoria, loin que les champs d'or soient épuisés, on affirme qu'ils sont à peine entamés. Les ingénieurs du gouvernement provincial estiment qu'il y a une surface de 50,000 kilomètres carrés d'où l'on peut extraire l'or, en traitant soit les filons quartzeux, soit les alluvions; encore ne connaît-on pas tout ce que cette province renferme. Eu égard à la faible étendue (2,000 kilomètres environ) sur laquelle les fouilles ont été concentrées jusqu'à ce jour et d'où l'on n'a pas même encore tiré tout ce qu'elle recèle, on peut juger que les mines de la Victoria seront pendant des centaines d'années aussi productives qu'elles l'ont été depuis treize ans. Cette région n'est pas d'ailleurs la seule qui contienne de pareilles richesses : elle a été la plus féconde jusqu'à

(1) M. Laur, ingénieur français qui a visité, il y a quelques années, les terrains aurifères de la Californie, s'est occupé de cette question théorique à laquelle les géologues anglais ne semblent pas s'être suffisamment arrêtés. Il est vrai qu'en Californie les alluvions qui contiennent l'or sont plus épaisses qu'en Australie; elles ont quelquefois 80 mètres et plus de puissance, au lieu de 1 à 3 mètres, 10 mètres au plus dans les districts de la Victoria. Cet ingénieur a pensé que l'or pourrait bien avoir été entraîné avec des déjections aqueuses par les fissures, qui, étant vides, donnaient lieu à un écoulement permanent; ces fissures auraient ensuite été remplies par les roches quartzeuses que nous y voyons aujourd'hui, et qui ont retenu, en se solidifiant, les dernières parcelles du métal. Voyez la *Revue* du 15 janvier 1863.

présent; mais la province d'Otago, dans la Nouvelle-Zélande, paraît digne de rivaliser avec elle, et certains districts de la Nouvelle-Galles du Sud, en particulier celui de Kiandra, ont attiré depuis quelques années un nombre considérable de mineurs qui y récoltent des produits abondans. Il est permis de compter en outre sur les contrées encore désertes, la Nouvelle-Guinée par exemple, où l'Européen s'établira tôt ou tard.

Ainsi, pour résumer, il y a trois gisemens distincts d'où il est possible d'extraire le métal précieux : les filons quartzeux, qui ont pour ainsi dire leurs racines au centre même du globe et qui viennent affleurer à la surface entre les fentes du terrain silurien; les alluvions anciennes, qui reposent sur ce terrain et sont cachées par les dépôts des époques postérieures, en sorte qu'on ne peut les atteindre qu'en perçant à une profondeur variable suivant les localités, de 15 à 150 mètres au-dessous de la surface; enfin les alluvions modernes, qui sont au niveau du sol ou à quelques mètres au-dessous. A chacun de ces gisemens correspond une méthode particulière d'exploitation.

Naturellement les terrains formés d'alluvions modernes furent découverts et exploités les premiers. L'exploitation de ces terrains était la seule qui convînt à la foule des mineurs improvisés de la première heure, ouvriers et artisans, négocians, hommes de loi, immigrans de toute espèce qui accoururent aux champs d'or dès que l'existence en fut connue. Le métal précieux y est disséminé en petits grains au milieu d'une masse de sable et de graviers; il suffit de laver le sol à grande eau sur une sorte de crible. L'eau entraîne les matières étrangères et laisse tomber au fond l'or, qui est beaucoup plus lourd que le reste; on le recueille mélangé avec un peu de gravier qui a échappé au tamisage, et on le lave une dernière fois dans un plat d'étain. Dans les districts très riches, un mineur peut gagner ainsi une centaine de francs dans sa journée, en traitant 2 ou 3 mètres cubes de minerai. Quelquefois, mais rarement, il découvre dans la masse un *nugget* dont la valeur peut atteindre et dépasser même 100,000 francs. Ce procédé, très simple il est vrai, a l'inconvénient de laisser perdre une grande partie du métal. On a vu des sables aurifères passés deux ou trois fois au crible donner toujours des produits rémunérateurs. Les Chinois surtout, que les Européens expulsaient des mines nouvellement ouvertes, se sont livrés avec succès à ces lavages successifs sur des minerais abandonnés déjà par les autres ouvriers. Le traitement des alluvions superficielles convient bien aux gens ignorans en métallurgie et aussi aux nouveau-venus, qui espèrent à chaque instant trouver une énorme pépite au fond de leur crible. Quelquefois un

homme travaille seul, tour à tour piochant la terre et lavant les détritus qu'il en tire. Le plus souvent ils s'associent trois ensemble; l'un creuse le sol, l'autre fait marcher le crible à la main, le troisième s'occupe de la cuisine et garde la tente où est leur établissement commun. Chaque jour, ils alternent de fonctions à tour de rôle. On prétend que ces petites associations, fondées sur la bonne foi, se terminent souvent aux dépens du plus faible, qui est dépouillé, assassiné même par ses compagnons. Lorsque la veine descend à 3 ou 4 mètres de profondeur, on creuse un puits, et au fond de ce puits de petites galeries horizontales dans le sens où le minerai est abondant. Aux premières pluies, le trou est abandonné, les galeries s'effondrent, et il ne reste plus aucune trace du travail de taupe exécuté par le mineur.

Tout cela est l'enfance de l'art. Ces méthodes ne conviennent qu'au mineur indépendant, qui veut travailler soit seul, soit avec un ou deux compagnons, et qui a besoin de gagner sa nourriture de chaque jour. Lorsque les émigrans de la Cornouaille, habitués au travail des mines, arrivèrent en Australie, ils s'aperçurent qu'il y avait mieux à faire, et que, pour réaliser des gains considérables et durables, il fallait déterrer les alluvions profondes qui reposent sur le terrain silurien. Après quelques essais timides, ce genre d'entreprise s'est perfectionné et est arrivé aujourd'hui à un merveilleux état de prospérité. Là où l'on suppose qu'il existe une veine souterraine, ce que l'on vérifie par des sondages préalables, on creuse un puits de grand diamètre à travers les couches d'argile, de sable et de basalte qui recouvrent l'alluvion aurifère; les parois en sont consolidées à mesure au moyen d'un cloisonnage en bois. C'est un travail long et pénible, surtout quand il s'agit de transpercer le basalte, qui est d'une dureté extrême; cependant le mineur ne se plaint pas trop de rencontrer cette roche, parce que l'expérience lui a appris que plus elle est épaisse, plus il a de chances d'approcher du minerai qu'il cherche. D'habitude il y a sous chacune de ces couches volcaniques une nappe d'eau qui fait irruption dans le puits. On installe alors des pompes que fait fonctionner la machine à vapeur, déjà employée à retirer les matériaux de l'excavation. En somme, le creusement d'un tel puits peut exiger de deux à cinq ans de travail, suivant la profondeur et exige un matériel dispendieux. Enfin, quand on est descendu jusqu'aux schistes sur lesquels repose le minerai, on creuse des galeries en différentes directions jusqu'à ce que l'on soit arrivé au gîte aurifère. C'est donc une entreprise qui exige beaucoup de temps et des capitaux abondans; mais les produits sont en général si considérables qu'une part dans la propriété d'un puits est une vraie fortune. Quelquefois ce-

pendant l'eau envahit les travaux en telle quantité que les pompes sont incapables de l'assécher. D'autres fois les associés se découragent et n'ont pas la constance de pénétrer jusqu'au fond. Ils ont alors enseveli des sommes importantes sans aucun profit.

Enfin, au lieu de traiter les alluvions aurifères, on peut exploiter les filons quartzeux. Ici le procédé de l'exploitation est encore plus compliqué, et ne peut, à plus forte raison, être tenté que par des hommes familiers avec les opérations minières. Il est en outre besoin d'un matériel considérable. D'abord les fragmens de quartz sont *bocardés*, c'est-à-dire écrasés et réduits en poudre par des pilons d'un poids de 200 à 300 kilogrammes qu'une machine à vapeur met en mouvement; puis cette poudre est traitée par le mercure, qui dissout l'or. Enfin l'amalgame ainsi formé est distillé dans une cornue; le mercure s'évapore et laisse au fond de la cornue un culot d'or presque pur. Il faut creuser d'ailleurs des puits à une grande profondeur, pour suivre les filons qui s'enfoncent dans les entrailles de la terre. Les premiers mineurs qui s'adonnèrent à ce travail ont traité leurs minerais d'une façon très imparfaite, en sorte qu'on peut aujourd'hui les reprendre avec profit. Il y a néanmoins dans la méthode d'exploitation une imperfection à laquelle les améliorations de la science métallurgique n'ont pas encore pu remédier. Certains filons, connus sous le nom de *mundic*, contiennent des sulfures de fer, d'arsenic ou de cuivre associés avec l'or, et ces sulfures empêchent que le métal précieux ne soit dissous par le mercure. Les gangues en retiennent donc une fraction notable qui est perdue. Le même fait a été signalé en Californie, où l'on a essayé plusieurs méthodes nouvelles qui n'ont point paru suffisantes. Les ingénieurs australiens semblent croire que le seul perfectionnement efficace consisterait à faire passer le minerai sous des pilons d'un poids infiniment plus considérable. Au lieu de petites machines à vapeur de 20 à 40 chevaux de force, ils prétendent qu'il faudrait employer des machines de 200 à 500 chevaux. Jusqu'ici, la méthode habituelle a été assez productive, et les capitaux n'ont pas été assez confians pour qu'il fût possible d'installer une usine dans des conditions de cette importance.

En définitive, il n'est pas de métal dont l'extraction soit aussi simple que celle de l'or. Les hommes les moins familiers avec les procédés métallurgiques peuvent du jour au lendemain, sans apprentissage préalable, se livrer à cette industrie. Grâce au prix élevé que cette substance conserve en dépit de la production extraordinaire des quinze dernières années, il n'est pas pour ainsi dire de minerai si pauvre qui ne mérite d'être exploité. Si l'on rencontre par hasard un filon qui contienne près d'un pour cent de son poids en or, dans

le district de Castlemaine par exemple, c'est un accident bien rare. En moyenne, la teneur n'excède pas un trente-millième, et l'on a vu même, dans des conditions favorables, des mineurs retirer un bénéfice suffisant du lavage des sables qui ne renfermaient qu'un quatre-millionième de métal précieux. On appréciera combien la méthode d'exploitation est perfectionnée par ce fait, qu'il faut alors passer au crible plus de mille kilogrammes de sable pour obtenir en or la valeur d'un franc.

Parmi les chances heureuses qui retiennent le mineur sur les champs d'or, quand bien même il n'y recueillerait d'habitude qu'un petit profit, on doit compter en première ligne les grosses masses de métal qui, de temps à autre, se trouvent sous sa pioche. Avant la découverte des terrains aurifères de la Californie et de l'Australie, il avait été question dans le monde de quelques pépites considérables. La plus grosse, d'un poids de 35 kilogrammes environ, avait été extraite des monts Ourals en 1842, et est encore conservée, dit-on, au muséum de Saint-Pétersbourg. Le Mexique et l'Amérique du Sud en donnaient rarement, et toujours d'un volume assez médiocre. La Californie même n'en a pas fourni de très remarquables, la plus grosse qui ait été trouvée dans ce pays ne pesant que 10 kilogrammes. En Australie au contraire, et surtout dans la province de Victoria, on en a récolté en quantité et d'une dimension merveilleuse. Il n'est pas d'année où les changeurs de Melbourne n'en reçoivent cinq ou six d'un poids moyen de 6 à 10 kilogrammes. L'un des premiers *nuggets* que l'on ait trouvé (c'était en octobre 1852) fut acheté par le corps législatif de la colonie pour être offert à la reine d'Angleterre. Le plus gros de tous, découvert en 1858 à Ballarat, dans les alluvions anciennes, à 54 mètres de profondeur, présentait l'énorme poids de 70 kilogrammes. Il fut baptisé du nom de *Welcome*, le bienvenu, et vendu au prix de 262,000 francs à un industriel qui le montrait à Melbourne comme objet de curiosité : spéculation assez mauvaise, paraît-il, car il fut bientôt après expédié à Londres et converti en lingot.

Ce qu'il y a encore de remarquable dans les mines d'or de l'Australie, c'est que le métal qui en est extrait est d'une grande pureté. Soit en lingots, comme le produit l'amalgamation des filons quartzeux, soit en paillettes et en *nuggets*, comme on le retire des alluvions anciennes ou récentes, le métal a d'habitude plus de valeur, à poids égal, que la monnaie d'or elle-même, qui contient, on le sait, une certaine proportion de métaux étrangers. L'or pur étant dit à 24 carats, celui que l'on extrait des mines à Ballarat et dans quelques autres districts favorisés est à plus de 23 carats; dans les terrains les moins bien partagés, le titre est rarement inférieur à 20 ou 21 ca-

rats. C'est encore un avantage que l'Australie a sur la Californie, dont l'or n'a, dit-on, qu'un degré de pureté bien inférieur. En général, c'est de l'argent qui est allié à l'or. Il en est résulté que les pièces frappées à l'hôtel des monnaies de Sydney ont une plus-value intrinsèque assez considérable, — cet établissement n'ayant pas à sa disposition des appareils assez perfectionnés pour affiner l'or qu'il emploie, — et que des spéculateurs fondent à mesure la monnaie qui en sort afin de profiter de cet excédant de valeur.

La géologie des terrains aurifères a été créée depuis une quinzaine d'années, depuis les fameuses découvertes de la Californie et de l'Australie; cette science toute nouvelle, si riche aujourd'hui de faits et d'expérience, était auparavant à peine connue. Elle s'est développée cependant moins vite encore que ne se sont transformées les contrées où le précieux métal s'est tout à coup révélé. Après avoir entendu parler de l'époque d'agitation et de bouleversement social qui suivit cette découverte, si l'on revient quelques années plus tard sur les champs d'or qui furent le théâtre de tant de désordres, on sera surpris des progrès qui y ont été réalisés; on admirera les allures régulières d'une industrie si nouvelle et si riche encore après treize années d'exploitation. Habitués que nous sommes à entendre citer les champs d'or comme des lieux de débauches et de fortunes imprévues, ce sera un spectacle consolant que de constater l'ordre qui y règne, de compter les œuvres de longue haleine qui y sont entreprises, et de voir que l'industrie y est devenue aussi stable, aussi sûre et prévoyante que dans les districts manufacturiers de l'Europe.

III.

En parcourant l'une après l'autre les diverses régions aurifères de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, on assiste aux transformations successives de l'industrie minière. Sur les champs d'or exploités depuis peu de temps, par exemple dans la province d'Otago et en certains cantons du continent qui ont été récemment explorés, c'est le travail individuel qui domine. Dès que les journaux annoncent que l'or vient de se révéler dans un pays où on ne l'avait pas encore aperçu, une foule d'ouvriers abandonnent leurs occupations et se mettent en route par troupes de deux, trois ou quatre, l'un portant les outils, les autres chargés de vivres et d'approvisionnemens. Arrivés au but de leur voyage, ils se choisissent un *claim*, dressent leur tente et fouillent le sol jusqu'à ce que le terrain soit épuisé, ou que de nouveaux indices les décident à partir pour une autre contrée. Ces mineurs indépendans voient avec jalousie l'invasion des

compagnies minières, qui, disposant de forces motrices artificielles, peuvent travailler à meilleur marché et réaliser des bénéfices plus considérables. Leur nombre diminue d'autant plus vite que ces compagnies leur offrent en général un salaire certain plus élevé que le gain aléatoire du travail libre. Néanmoins l'amour de l'indépendance et les chances heureuses qui favorisent de temps à autre l'un d'entre eux sont cause qu'il y a toujours un grand nombre d'hommes adonnés à cette industrie. Ce ne sont pas en général les meilleurs ouvriers : les hasards et les misères de cette existence vagabonde séduisent surtout cette partie de la population qui vit sans souci du lendemain, et consacre volontiers quelques jours à la débauche après une semaine d'un labeur opiniâtre et fructueux.

Rien de plus triste que l'aspect du pays sur lequel se sont exercés les *diggers* de cette catégorie. Le sol est retourné en tous sens; les arbres ont été impitoyablement rasés ou brûlés partout où ils gênaient les fouilles; des tas de graviers et de détritus sont amoncelés çà et là; l'eau de pluie croupit dans les puits à demi éboulés, et les ruisseaux sont transformés en fleuves de boue par le lavage des minerais. Si la veine féconde que les mineurs ont attaquée se prolonge sous le domaine d'un malheureux colon, on démolit sa maison, on arrache ses clôtures et l'on bouleverse toutes ses cultures. Les chercheurs d'or ont fait reconnaître comme un des articles de leur charte le droit de s'emparer de tout terrain où la présence du métal précieux est soupçonnée, sauf bien entendu à indemniser au préalable les victimes de cette expropriation violente. On raconte même qu'une ville, Maldon, déjà florissante et constituée en municipalité, fut menacée un jour d'une destruction subite par les travaux des mineurs qui suivaient un filon au-dessous de la surface qu'elle occupait; des puits furent creusés au milieu des rues. Les habitans ne s'y opposèrent pas, intéressés plus que qui que ce soit au succès des mines qui étaient toute leur fortune.

Tels sont les incidens que présente l'exploitation des alluvions superficielles et dont on retrouve à chaque pas les traces plus ou moins récentes en visitant les districts miniers de la Victoria, qui sont les plus intéressans et les plus fructueux du monde austral. Lorsqu'on se met à fouiller les alluvions anciennes qui sont cachées à une plus grande profondeur, les champs d'or se transforment bien vite, ainsi qu'on s'en aperçoit aux environs de Ballarat, capitale du district de même nom et l'un des centres les plus importans de l'industrie minière. Le lieu où la ville de Ballarat a été édifiée n'était avant 1851 qu'une forêt encore inconnue. Les tentes des premiers jours ont été remplacées d'abord par des maisons en bois, puis par des édifices en pierre. On y remarque plusieurs beaux monumens

publics construits aux frais de la ville ou du gouvernement provincial. On y compte maintenant plus de 22,000 habitans, et la municipalité dispose d'un revenu supérieur à 500,000 francs. Trois théâtres, neuf banques, une douzaine d'églises consacrées aux diverses communions, un splendide hôpital, des cabinets de lecture et un musée attestent que la population n'est étrangère à aucun des progrès de la civilisation. Les rues sont pavées, éclairées au gaz, arrosées abondamment par des conduites d'eau fraîche. La capitale du district n'est pas la seule ville où l'on trouve ces preuves évidentes de la richesse du pays. Une douzaine d'autres municipalités de création plus récente suivent cet exemple, et présentent sur une moindre échelle les mêmes signes de prospérité. Tout cela est le produit des mines.

Aux environs de Ballarat, les alluvions superficielles, qui furent très riches dans l'origine, sont à peu près abandonnées. Le sol, qui est composé en grande partie de débris de roches volcaniques, est fécond et convient à merveille aux cultures diverses et à l'élève des troupeaux. Aussi la campagne est émaillée d'une foule de petites maisons entourées de jardins d'une végétation luxuriante. On ne se douterait guère qu'on est dans un pays de mines, si de hautes cheminées en brique ne trahissaient çà et là l'activité des usines et des opérations souterraines. L'exploitation porte principalement sur des sédimens anciens qui ne peuvent être atteints, ainsi qu'on l'a vu plus haut, qu'en perçant des puits à une grande profondeur et après des travaux préparatoires d'une durée de deux à cinq ans. Ces entreprises sont l'œuvre de simples ouvriers qui, s'associant ensemble, constituent une compagnie en participation. Une fois qu'ils ont obtenu une concession dans le voisinage de quelque autre entreprise qui a déjà réussi, les capitaux ne leur manquent pas. Les particuliers et même les maisons de banque leur avancent, au taux courant de l'intérêt, l'argent nécessaire à l'achat des machines. Les aubergistes et marchands au détail leur font crédit pendant plusieurs années, s'il le faut, jusqu'à ce qu'ils aient atteint la veine aurifère. Ainsi tous les habitans du pays, pauvres ou riches, négocians ou agriculteurs, sont plus ou moins intéressés au succès des travaux des mines. Veut-on savoir maintenant quels résultats ces sociétés obtiennent? Voici un exemple qui ne doit pas être considéré comme un cas de réussite exceptionnelle. La *Great extended Company*, dont tous les sociétaires, au nombre de quatre-vingts, étaient ouvriers mineurs, entreprit en 1857 de creuser un puits. Elle employa trois ans et demi à descendre jusqu'à la profondeur de 105 mètres, où le terrain schisteux fut atteint, et elle avait dépensé alors environ 500,000 francs en machines à vapeur, charpentes pour le boisage

des parois du puits et autres matériaux, sans compter les salaires des sociétaires, qui pouvaient bien être évalués à une somme au moins équivalente. Pendant les quinze mois qui suivirent, ils récoltèrent pour plus de quinze cent mille francs de métal. Leurs galeries s'étendaient déjà à 500 mètres de la base du puits; mais comme les limites de leur concession étaient encore très éloignées de ce point, on calculait qu'ils pouvaient compter sur un produit à peu près aussi important pendant plusieurs autres années.

Assurément toutes les compagnies ne réussissent pas aussi bien que celle-ci; mais on en connaît beaucoup qui sont déjà en pleine activité. Les mauvaises chances d'une telle entreprise consistent dans l'incertitude où l'on est sur la véritable situation de la veine qu'il s'agit d'atteindre. Les minerais aurifères reposent dans le lit des rivières de l'époque silurienne, et les vallées de ce temps n'ont aucune corrélation avec celles de l'époque présente. La configuration actuelle du terrain ne donne donc aucun indice utile; mais lorsqu'un premier puits a atteint la veine et en a constaté la direction, tous ceux qui seront creusés à la suite dans cette même direction ont des chances très favorables. Les règlemens intérieurs que les mineurs se sont imposés ont fixé d'ailleurs l'étendue que chaque société peut réclamer le long de la veine, afin que l'une d'elles ne puisse s'approprier indûment une part trop grande du terrain aurifère. Néanmoins, l'allure des filons formant souvent des méandres ou des îles, comme le lit des fleuves, il n'est pas rare que deux compagnies voisines réclament la propriété d'une même partie de la veine. C'est ce qui advint en 1860 à deux sociétés rivales dans le voisinage de Ballarat; quoique la cour des mines les eût condamnées à partager les fruits du filon contesté, elles obtinrent toutes deux un résultat magnifique. Leurs dépenses totales s'étaient élevées à 270,000 francs, salaires compris, et le produit total ne fut pas moindre de 800,000 francs. Elles avaient mis quatre ans à creuser leurs puits à 120 mètres au-dessous de la surface.

Si de Ballarat on se dirige vers le nord, on traverse, sur un parcours de cent kilomètres environ, jusqu'à Sandhurst, capitale du district de Bendigo, toute une contrée que les terrains aurifères ont enrichie et fertilisée. Entre ces deux villes s'étend la chaîne de montagnes que l'on a nommée un peu prétentieusement les Pyrénées australiennes, quoique ses crêtes ne s'élèvent guère qu'à mille mètres au-dessus de la mer. Dans chaque ravin, on aperçoit les terres bouleversées et les puits à moitié comblés qui attestent le passage des mineurs. Des villes de 2,000 à 10,000 âmes, Creswick, Ararat, Maryborough, Castlemaine, Maldon, sans compter une foule de villages de création plus récente, prouvent par leur prospérité

croissante que l'industrie minière se développe de plus en plus. Malgré les difficultés du terrain et l'imperfection des routes, des voitures publiques desservent une ou deux fois par jour ces centres de population. On travaille même avec activité au réseau de chemins de fer qui doit les relier entre elles, et les lignes déjà ouvertes à la circulation de Melbourne à Ballarat par Geelong et de Melbourne à Sandhurst par Castlemaine prouvent que les colons savent appliquer à leurs propres besoins les richesses extraites d'un sol si fécond.

Le ravin de Bendigo, où la ville de Sandhurst a été construite, fut à son origine le plus merveilleux de tous les champs d'or de la Victoria. Dès la première année de sa découverte, 50,000 *diggers* s'y disputèrent la moindre parcelle de terrain; aussi de la forêt primitive qui recouvrait le sol ne reste-t-il plus que quelques arbres à demi calcinés, et la terre, dévastée, creusée, retournée dans tous les sens, conserve les traces de tant d'efforts énergiques. En certains points, à White-Hills par exemple, on pourrait affirmer, sans trop courir le risque de se tromper, que la colline a été passée au crible tout entière. Dans cette région, le granit se montre fréquemment à la surface, et les filons quartzeux affleurent sur une grande étendue. Les alluvions modernes, qui étaient d'une richesse extrême, ont fait la fortune des premiers mineurs et occupent encore beaucoup d'ouvriers; mais les compagnies qui disposent de capitaux suffisans se livrent de préférence au traitement des quartz aurifères par la méthode d'amalgamation dont il a été question plus haut. Quoique le rendement de ces filons soit très irrégulier, les uns contenant beaucoup d'or et les autres n'en renfermant que des parcelles insignifiantes, une foule de sociétés par actions essayèrent de se former, il y a quelques années, en vue de les exploiter. On n'a pas besoin, comme à Ballarat, de creuser dès le début des puits très profonds, car le minerai se trouve d'abord à la surface; mais il faut suivre les veines à mesure qu'elles s'enfoncent dans le sol. Souvent alors on est arrêté par les nappes d'eau qui envahissent les travaux, ou bien le filon, qui avait donné à son sommet une quantité d'or considérable, s'appauvrit rapidement et devient indigne d'être exploité. En outre il faut une machine à vapeur très puissante pour extraire le minerai et pour le broyer. Cette méthode exige donc une mise de fonds importante, ce qui, joint à une spéculation trop ardente au début de ce genre de travaux, avait jeté à une certaine époque une défaveur imméritée sur l'exploitation des quartz. Cependant quelques compagnies y ont déjà réalisé de beaux bénéfices, et leur situation ne peut que s'améliorer, car on leur concède en général une étendue de terrain assez vaste pour que leurs

travaux puissent se continuer pendant une longue période d'années. Ainsi la *Comet Company* de Bendigo, constituée avec un capital de 860,000 francs, a obtenu une concession de 4 hectares sur laquelle ont été reconnus huit filons dont l'épaisseur varie de 30 à 75 centimètres; elle n'a encore exploité qu'une faible partie des minerais qui sont contenus dans cette superficie, et cependant elle en a extrait en trois ans et demi pour une valeur de 400,000 francs.

Partout, on le voit, l'industrie minière se transforme. Les mineurs isolés sont remplacés par des compagnies; les machines accomplissent une partie du labeur et suppléent à l'insuffisance de la main-d'œuvre. S'il est un travail où l'homme veuille repousser l'assistance de ses semblables, ne semble-t-il pas que ce dût être celui-là à cause de ses surprises et de ses succès imprévus, dont chacun veut conserver pour soi toutes les chances heureuses? Néanmoins huit ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis la découverte de ces précieux terrains que déjà les sociétés s'organisaient afin de poursuivre en commun les plus incertaines de toutes les entreprises. On peut entrevoir le moment où le *digger* solitaire ne sera plus que toléré. Les champs d'or, dont le mineur a réclamé la libre disposition avec tant d'égoïsme et qu'il a arrachés aux préoccupans, *squatters* ou cultivateurs, se monopolisent entre les mains de compagnies puissantes. Le capital reprend ses droits à côté de la main-d'œuvre. Cependant l'espace est large, et, malgré l'étendue nouvelle des concessions actuelles, malgré le concours de la vapeur, qui multiplie les bras, et des machines, qui forcent le minerai à rendre la plus grande part de ce qu'il contient, on ne peut prévoir que ces champs seront bientôt épuisés. Disons-le encore, il y en a pour des siècles à extraire tout ce que contiennent d'or les seuls districts aurifères de la Victoria.

Comme organisation, les districts miniers de la Victoria sont placés sous le régime simple et démocratique qui prévaut en toutes choses dans les colonies australes. Les mineurs sont représentés par des députés à l'assemblée législative et par un ministre dans le gouvernement de la province. Ce dernier institue dans chacun des six districts un commissaire (*warden*), assisté, suivant l'importance de la région, par des sous-commissaires qui fournissent à l'administration centrale tous les renseignemens dont elle a besoin, et jugent en premier ressort les contestations de peu d'importance. Les affaires plus graves sont portées devant les cours des mines, composées de magistrats indépendans, et dont les arrêts ne peuvent être invalidés que par la cour suprême de la colonie. Ainsi sont jugés, avec toute garantie d'impartialité, les litiges très nombreux, et d'une importance pécuniaire énorme, qui surgissent entre les mi-

neurs. En outre il y a encore dans chaque district un conseil des mines, élu par les mineurs eux-mêmes au suffrage universel et composé de dix membres, qui édicte les règlemens d'exploitation, détermine les conditions auxquelles les concessions doivent être faites, et décide dans quels cas elles encourent la déchéance. Enfin les principaux négocians ou possesseurs de mines remplissent les fonctions de juges de paix, et des agens de police peu nombreux maintiennent l'ordre extérieur. Tel est le simple appareil au moyen duquel sont régis les six districts miniers, qui comprennent aujourd'hui environ 250,000 habitans, près de la moitié de la population totale de la Victoria. Les villes de la région aurifère, autrefois si turbulentes, peuvent être citées maintenant comme des modèles de calme, d'ordre, et même, dit-on, de sobriété. Nulle part le repos dominical, auquel les Anglais sont si fidèles, n'est observé avec plus de ferveur. Pour revoir les scènes tumultueuses et affligeantes des premiers jours, il faudrait se rendre sur les champs d'or récemment découverts, où affluent subitement les vagabonds de toutes les provinces; encore n'y retrouverait-on qu'une image bien effacée des disettes, des rixes et des misères opulentes qui ont fait aux cantons aurifères de la Victoria une réputation qu'ils ne méritent plus, et dont ils ont peine à se débarrasser.

Il reste à examiner le résultat économique du travail des mines. Sur ce sujet, les terrains aurifères de la Victoria nous serviront encore de type d'étude, en raison de ce que l'exploitation y est plus ancienne et plus régulière, et que la statistique des produits y est tenue avec plus d'exactitude. Il est remarquable d'abord que le nombre des mineurs va sans cesse en décroissant. De 126,000 en 1859, première année sur laquelle on possède des rapports exacts, ce nombre est tombé à 100,000 en 1861, et n'était plus que de 89,000 en 1863, diminution considérable qui doit être attribuée à plusieurs causes distinctes. Les persécutions individuelles et les prohibitions légales dirigées contre les Chinois ont éloigné plusieurs milliers de ces modestes travailleurs. La découverte plus ou moins réelle et bruyamment annoncée de nouveaux champs d'or d'une richesse excessive a décidé l'émigration d'une foule de mineurs qui ont été chercher des terrains plus féconds dans la Nouvelle-Zélande, dans la Nouvelle-Galles du Sud et la Terre-de-la-Reine. Enfin, le produit moyen de la journée de travail s'étant abaissé, beaucoup d'entre eux ont préféré à ce genre d'occupation les travaux de chemin de fer et d'agriculture, qui donnent un salaire plus régulier et peut-être même plus élevé. N'étaient les gains inespérés que réalisent encore de temps en temps certains mineurs isolés qui ont le bonheur de découvrir un filon très riche, on peut affirmer que

le nombre des ouvriers attachés à l'industrie minière décroîtrait bien plus encore, et l'on doit s'attendre à ce que cette diminution graduelle continuera, parce que les chances de telles découvertes deviennent d'autant moindres que le pays est mieux connu.

Si maintenant l'on considère le chiffre des produits, on reconnaît que la décroissance est encore bien plus marquée. De 300 millions de francs qu'il a atteint en 1856, époque du plus excessif engouement pour les mines d'or, il est descendu en 1863 à 160 millions environ. Quant au produit moyen annuel par mineur (1), de 6,000 francs qu'il était en 1852, au début de l'exploitation des alluvions superficielles, il est descendu à 1,800 francs environ, c'est-à-dire qu'il est à peine équivalent à ce que rapportent les travaux moins pénibles des diverses professions manuelles dans une contrée où les artisans un peu habiles reçoivent un salaire quotidien de 12 à 15 francs. Cet abaissement graduel des produits tient, non pas à un avilissement des prix, puisque l'or a perdu à peine de sa valeur depuis dix ans, mais à l'épuisement des terrains aurifères les mieux fournis. Sans l'adjonction des machines et les perfectionnemens des méthodes d'exploitation, les résultats actuels seraient moindres encore. Il faut considérer en effet que le matériel des mineurs, qui ne se composait en 1852 que de quelques outils et de quelques cribles d'une valeur insignifiante, vaut à cette heure près de 40 millions de francs. Compte fait des nombreuses machines à vapeur qui fonctionnent aujourd'hui sur les *diggings*, le travail consacré à l'extraction de l'or est plus considérable qu'il n'était il y a dix ans, quoique le nombre des ouvriers soit moindre et le produit obtenu inférieur. La substitution des machines au travail humain est ici comme ailleurs une condition de progrès, avec cette différence, au désavantage des mines d'or comparées à d'autres industries, que le produit relatif et absolu suit une progression descendante, parce que les mines les plus riches ont été exploitées d'abord (2).

On s'est souvent demandé si la découverte récente de tant de pays à mines d'or ne produira pas une révolution économique dans

(1) Il est à peine besoin d'observer que ce produit moyen n'est qu'une façon d'envisager les résultats de l'industrie minière. En réalité, les gains se répartissent très inégalement, presque nuls pour les ouvriers malheureux dans leurs recherches, très élevés pour ceux qui découvrent une bonne veine. Lorsqu'on est obligé de traduire par des moyennes, afin de les rendre plus sensibles, certains résultats économiques ou scientifiques, il importe de se bien mettre en garde contre une interprétation trop littérale des chiffres.

(2) Voici quelle était au mois d'avril 1863 la situation exacte de l'industrie minière, d'après les rapports des commissaires des mines : terrains d'alluvion, 73,608 ouvriers et agens de toute sorte avec 328 machines à vapeur d'une force totale de 5,417 chevaux; filons quartzeux, 15,499 ouvriers et 461 machines de 8,157 chevaux de force.

la valeur de ce métal précieux, et par suite dans le système monétaire de tous les peuples. Les chiffres qui précèdent permettent de répondre à ces préoccupations et d'entrevoir d'assez loin l'avenir réservé à l'exploitation des terrains aurifères. Deux faits principaux doivent être mis en relief : d'une part la proportion relativement faible du travail mécanique par rapport au travail manuel, de l'autre le bénéfice moyen assez médiocre et toujours décroissant que l'on recueille. Laissons de côté, si c'est possible, la nature exceptionnellement attractive du produit fabriqué, et comparons cette industrie à l'une de celles qui fleurissent en Europe. Les mines d'or de la Victoria, avec 90,000 ouvriers, 13,500 chevaux-vapeur et une mise de fonds d'environ 40 millions, produisent une valeur de 160 millions par an. Voilà les quatre chiffres qui résument tout ce mouvement industriel. Eh bien! quelle est l'industrie européenne qui pour le même nombre d'hommes n'emploie une force motrice mécanique beaucoup plus considérable et ne donne un produit bien plus élevé? Les mines d'or sont donc encore dans l'enfance et ont bien des progrès à réaliser pour se mettre au niveau industriel de l'époque. D'un autre côté, dans une colonie où la main-d'œuvre est si chère, quelle est l'industrie qui ne donnerait au travailleur assidu et laborieux un salaire plus considérable que le gain aléatoire des *diggings?* Les compagnies minières qui exploitent avec le plus de succès ne sont pas dans une situation plus prospère que les entreprises qui mettent en valeur les autres richesses du pays. En un mot, les mines d'or en sont à ce point qu'une diminution notable de la valeur du métal par rapport aux autres objets d'échange arrêterait la plupart de leurs travaux. Dans l'industrie minière de la province de Victoria, l'équilibre économique entre l'offre et la demande est déjà établi.

Il en est de même dans la Nouvelle-Galles du Sud, dont les terrains aurifères, moins riches et moins étendus, ont fourni depuis 1851 des quantités d'or variables entre 12 et 60 millions par an. Dans la Nouvelle-Zélande, la production, insignifiante jusqu'en 1861, s'est élevée d'une manière subite à 40 millions en 1862 et à 72 millions en 1863. Le gain moyen annuel d'un mineur y atteint, dit-on, 5,000 francs par an. C'est affaire de temps; aussitôt que les couches superficielles auront été épuisées et que les mineurs en seront réduits à traiter les filons quartzeux ou les alluvions anciennes, il leur faudra des machines, des capitaux, de longs travaux préparatoires, et leurs gains s'abaisseront comme ils se sont abaissés dans les exploitations du continent.

Veut-on maintenant apprécier la valeur totale du précieux métal sorti chaque année de cette guirlande de terrains aurifères qui en-

toure les eaux du Pacifique? La Californie et la Colombie britannique nous donneront à peu près 250 millions; le Mexique et les états de l'Amérique du Sud, 150 millions au plus; l'Australie, Nouvelle-Zélande comprise, 250 ou 300 millions. Si l'on ajoute à ces chiffres un faible appoint fourni par les monts Ourals et l'Afrique centrale, on saisira d'un coup d'œil l'importance que les découvertes effectuées depuis seize ans ont donnée au commerce de l'or. On jugera en même temps combien il reste de contrées aurifères à explorer et quelles richesses enfouies doivent surgir à la suite de nouvelles recherches. Les mines dont l'existence nous est révélée suffisent sans doute aux besoins de notre époque. Les usages auxquels l'or est destiné, fussent-ils devenus plus nombreux, ce qui paraît peu probable eu égard au prix nécessairement élevé de cette matière, ces mines suffiraient encore pendant toutes les générations à venir auxquelles il nous est permis de penser. Quant à un abaissement de prix, on ne peut l'espérer, puisque les bénéfices actuels de l'exploitation n'excèdent pas sensiblement le gain nécessaire à la prospérité d'une industrie.

Si l'on se rappelle ce qui a été raconté plus d'une fois des terrains aurifères de la Californie (1), on remarquera une singulière analogie entre les événemens qui marquèrent les premières années d'exploitation, entre les méthodes d'exploitation elles-mêmes, et bien plus entre les caractères géologiques du terrain, de sorte que l'un de ces pays paraît avoir imité l'autre en tous points. Aux deux côtés du Pacifique, en Californie comme en Australie, — si l'on voulait remonter un peu plus haut, on pourrait dire comme au Mexique et dans l'Amérique du Sud, — les mines d'or attirent une population vagabonde, aventurière; des excès signalent les débuts de ces nouveaux états; puis toute cette population se case dans le pays où elle est venue chercher fortune. Abandonnant le travail des mines, qui ne convient pas à tout le monde, ces émigrans trouvent la richesse dans les travaux plus paisibles du commerce et de l'agriculture. Les provinces où l'or abonde se trouvent être fertiles : c'est la conséquence même de leur formation géologique. Elles produisent tout ce qui est nécessaire à l'homme. De nouveaux empires se fondent dont l'or n'est pas la seule richesse, mais qui

(1) Les statistiques de la Californie, quoique moins complètes que celles de l'Australie, sont encore assez précises pour qu'il soit possible de saisir l'importance du commerce de l'or en ce pays. Au point de vue de l'exploitation, il n'y a qu'une différence notable à signaler. Dans la Sierra-Nevada, il y a une abondance d'eaux courantes telle, que les minerais les plus pauvres peuvent être lavés avec fruit. D'autre part, les alluvions paraissent y avoir une plus grande épaisseur; aussi le traitement des quartz aurifères y est-il moins développé.

sans ce métal auraient pendant longtemps encore été privés d'habitans.

En voyant, à l'exposition de Londres de 1862, les *nuggets* à l'éclat brillant et aux formes contournées, autour desquels la foule ne cessait de se presser, et surtout cette pyramide dorée d'un volume imposant, qui représentait sous une forme sensible les 2 milliards 1/2 extraits en dix ans du sol de la Victoria, on se demandait involontairement à quelles destinées était promise une terre qui donne de tels produits sans s'épuiser. Quand on songe aux valeurs incalculables enfouies dans les deux empires qui sont aux pôles du Pacifique, n'est-on pas tenté de croire que le foyer de la civilisation va se déplacer sur la surface du monde, et, docile à l'aimant qui l'attire, transporter sur un théâtre plus large sa puissance, ses vieilles traditions et son énergie? Ces déplacemens d'influence ne sont pas sans exemple dans l'histoire. L'Atlantique a, depuis plusieurs siècles, joué le rôle qui dans les temps plus anciens avait été dévolu à la Méditerranée, que la Méditerranée avait elle-même enlevé à la mer Égée. L'Atlantique est aujourd'hui la grande voie du commerce, le trait d'union entre les nations les plus civilisées du globe. Qui sait si le Pacifique n'acquerra pas plus tard l'importance que possède l'Atlantique de nos jours et que les mers intérieures possédaient aux temps plus anciens? A chaque acte, la scène va en s'agrandissant. Les vieilles nations de la Chine et du Japon sont sollicitées chaque jour davantage d'entrer en relations fréquentes avec nous; des états puissans se forment à l'improviste sur les côtes inconnues du Pacifique; les royaumes plus anciens se régénèrent. L'or peut s'attribuer une large part dans cette sorte de migration de l'activité humaine. S'il est impuissant à créer seul des empires, au moins donne-t-il le branle aux nations trop stationnaires.

H. Blerzy.

DES

TRISTESSES HUMAINES

Les Tristesses humaines, par l'auteur des *Horizons prochains.*

Les nouveaux critiques nous apprennent que le talent dépend de l'air qu'on respire. Le lieu où vous avez vu le jour tient de sa position sur le globe et de sa constitution géologique un certain climat, une flore, une faune, et de toutes ces causes résultent pour l'homme une nature organique, un tempérament spécial qui décidera de ses aptitudes comme de ses sentimens. Ce sont là les circonstances qui feront de vous un philosophe, un écrivain, un artiste, un poète, et qui même détermineront le caractère de votre philosophie, de votre style, de votre art, de votre poésie. Le don des muses est une question de physiologie. L'inspiration vient des vents et des eaux. La terre produit le génie comme une autre plante, et c'est la nature extérieure qui pense ou qui chante en nous.

S'il fallait en effet, au nom de la science, analyser toutes les causes qui font d'un individu ce qu'il est, aucun des faits de cet ordre ne paraîtrait entièrement étranger à son organisation physique et morale. Notre personnalité, notre vie est quelque chose de si complexe que des variations infiniment petites dans les élémens qui composent notre être ou les influences qui le modifient doivent contribuer à produire les différences, les inégalités de tous genres auxquelles est sujet le type de l'humanité; mais ce sont là des conjectures qui n'expliquent rien : auprès des faits assignables, il y en

a trop d'inconnus. La science ne disposera probablement jamais de moyens d'expérience assez puissans, assez délicats, pour rendre compte même d'un tempérament physique. A plus forte raison, la part de l'hypothèse dans cette recherche des sources de nos aptitudes intellectuelles est-elle trop grande pour qu'on puisse prétendre à tirer de là les lois de la critique et de l'histoire littéraire? Oui, la contrée, la race, la famille, la constitution, la santé, et bien d'autres accidens encore qui ne dépendent pas davantage de notre volonté, l'éducation, les traditions, la religion, les mœurs, les événemens politiques, sont autant de causes positives qui donnent au talent son genre, sa direction, qui même le font naître, sans le créer pourtant; mais l'étude de ces causes nous mettra-t-elle jamais en mesure de prévoir leurs effets? Il y a toujours dans la nature d'un homme, et surtout d'un homme distingué, quelque chose d'imprévu, d'inconnu, d'inexplicable, qui se dérobe à l'analyse, et dont rien ne nous rend raison. Il y a un trait caractéristique, un accent, un don, et toutes les circonstances appréciables se reproduiraient ensemble dans mille cas différens qu'elles ne donneraient pas deux fois naissance à un développement identique des facultés générales de l'esprit humain. Il n'y a point de supériorité sans originalité, et même les imitateurs habiles font autre chose que d'exactes copies. Le talent est individuel, et c'est ce qu'il a de mieux.

Aussi, malgré les vives lumières et les observations nombreuses que nous devons à la critique depuis qu'elle unit à l'étude des individus l'étude des milieux, tout écrivain de mérite demeure un problème qui ne peut être résolu par des vues *à priori*. Sa vie même, ne pouvant être connue qu'après coup, n'explique ni toute sa pensée, ni tout son talent. Il est par lui-même, et, comme Horace y aspirait dans un autre sens, il se subordonne les choses au lieu de se subordonner aux choses; il s'élève au-dessus des hasards de sa naissance et de sa destinée. Il a en lui une puissance propre dont la source, bien qu'elle existe dans la nature universelle, est tellement cachée que j'aime mieux l'appeler d'un de ces noms mystérieux que les anciens préféraient pour désigner ce qu'ils ne pouvaient expliquer. Ces noms de souffle divin, de feu sacré, d'inspiration secrète, traduisent symboliquement ce qu'on ne peut expliquer autrement, un principe mystérieux dont on avoue qu'on ne sait ce qu'il est ni d'où il vient. Quand la sculpture ou la peinture met une flamme sur le front du génie, elle nous marque par une image vive et brillante qu'il y a dans cette tête quelque chose d'inconnu et dont nous ne voyons que la lumière.

I.

Ces réflexions me frappaient, et j'entrais en doute sur toutes nos tentatives d'appliquer à la littérature les méthodes de l'observation scientifique en lisant des ouvrages qui ressemblent très peu à la pensée qui les inspire, et dont l'auteur diffère par son talent de ses opinions. J'admirais un mélange singulièrement piquant de qualités différentes et même opposées, de dons et d'intentions qui pourraient s'exclure, une imagination qui s'abandonne dans une âme maîtresse d'elle-même, un esprit qui se joue, un cœur qui rêve, une conviction qui veut, et je me disais en agitant toutes nos vagues théories : Voilà une femme née dans une ville savante, au sein d'une société éclairée, mais froide et quelque peu formaliste. Elle n'a connu que des mœurs sévères, des esprits sérieux, des croyances inflexibles. Elle a puisé autour d'elle les traditions de la plus stricte des interprétations du christianisme. La doctrine calviniste de la justification lui a été enseignée dans son âpreté, dans sa misanthropie, et la vie s'est ouverte pour elle sans autre perspective que celle d'un bonheur grave et peut-être austère. Fidèle aux pures leçons de sa jeunesse comme aux purs instincts de sa nature, elle n'a connu qu'en passant, je ne dirai pas seulement les joies hasardeuses d'une société gouvernée seulement par les fantaisies de l'imagination, mais presque les libertés décentes et les frivolités permises d'un monde élégamment spirituel, et sa destinée régulière et simple l'a sans cesse tenue dans la retraite en ne lui permettant qu'une partie des sentimens qui peuvent remplir le cœur des femmes. Le sien, fait pour tout sentir, n'a pas tout éprouvé, et elle semble n'être venue sur la terre que pour connaître l'uniformité calme d'une vie d'intérieur ménagée par le sort, épargnée par les passions, respectée par le malheur, disciplinée par la raison. Eh bien! cette personne modeste et contenue, cette Genevoise digne et posée, cette calviniste fervente et pieuse, si bien armée d'affections saintes et d'inexorables principes, est un écrivain d'imagination, qui ne peut rien souffrir de ce qui raidit, rétrécit, flétrit l'esprit; elle se rit avec une verve moqueuse d'une morale étroite et pédante qui dégoûterait du devoir en le rendant insipide; elle ne peut souffrir que la raison fasse gloire d'ignorer les exigences du cœur, les besoins de la sensibilité, toutes les douleurs délicates ou poignantes des âmes qui ne se craignent pas elles-mêmes. Elle sympathise avec tout ce qui aime, tout ce qui souffre, tout ce qui doute, et semble trouver que la religion même serait impuissante et vaine, si elle n'était qu'une éter-

nelle remontrance et l'interdit des émotions. Aussi, en levant sans cesse les yeux vers le monde invisible, elle jette sur celui-ci un regard plein d'intelligence, de complaisance et d'amour. Elle trouve, dût la doctrine de la chute en souffrir quelque atteinte, des beautés à la nature, à la vie, à l'âme qui pense et qui aime. Elle ne peut se défendre d'un certain faible pour les joies comme pour les douleurs du monde, et quand elle s'efforce de rappeler à Dieu les passionnés, les indifférens, les sceptiques, c'est en entrant dans leurs peines; c'est en leur peignant avec plus de vivacité et de vérité qu'ils ne le feraient eux-mêmes ce qui les charme, les trouble ou les désole. Plus sa pensée s'attache avec enthousiasme aux choses célestes, plus elle goûte tout ce qui embellit la terre. Jamais elle ne trouve des couleurs assez brillantes pour peindre la nature et la vie. Sur toutes choses, elle projette un reflet de la lumière intérieure; elle aimerait mieux outrer l'effet pittoresque que de s'y montrer insensible. La puissance des arts l'émeut; elle admire de bon cœur, et toutes les richesses du talent de décrire lui suffisent à peine pour rendre à son gré l'enchantement de ce qu'elle voit autour d'elle et de ce qu'elle rêve au-dessus d'elle, car la témérité de son imagination ne tremble pas d'aborder la sphère inaccessible, ce royaume de magnificences et de béatitudes où pénètre seul l'œil de Dante ou de Milton. En général, son talent ne craint rien; la description de l'inconnu, la peinture des sites et des cieux, l'analyse de l'âme, la critique des mœurs, des travers, des ridicules, il aborde tout avec une liberté mutine qui se réfléchit dans les allures dégagées d'un style tour à tour poétique et abstrait, étincelant et familier, vague et piquant, naturel et recherché, qui se permet tout, excepté la platitude et la froideur. Ce cœur si chaste, cette conscience si sévère, cette foi si haute, se plient aux hardiesses capricieuses d'un écrivain mauvaise tête qui, sûr de ses croyances et de ses intentions, peut toucher à tout sans péril, semblable à ces oiseaux éclatans et légers dont l'aile traverse tous les tourbillons et tous les orages sans conserver une goutte d'eau ni un atome de poussière sur ses plumes veloutées.

Son premier regard s'est porté autour d'elle, et, sans beaucoup s'éloigner du logis, elle a vu dans les habitations voisines, dans les vallées, sur les coteaux, dans les bourgs des environs, les petites scènes de la vie de chaque jour, variées, animées par les mouvemens du cœur et du caractère, drames intimes qui avaient pour théâtre un coin du plus beau pays du monde, et elle les a retracés dans la clarté comme dans la demi-teinte, ces *horizons prochains* traversés par un rayon venu de plus loin, et qui perce tous les nuages. Mais ce rayon vainqueur, d'où vient-il? Il vient des cieux,

il vient de l'invisible, l'invisible, qui n'est ici-bas représenté que par la lumière, seule apparence de ce qui n'apparaît pas. Et pourquoi, si la vue ne va pas jusque-là, l'imagination, qui la dépasse, qui ajoute au souvenir, embellit l'expérience, figure l'inconnu, ne pénétrerait-elle pas dans l'enceinte interdite aux regards, et n'atteindrait-elle pas les *horizons célestes* qui ne se voient pas de la terre? Aux âmes chrétiennes il semble que l'infini soit ouvert, et c'est là que l'aventureux guide a conduit les intelligences faites pour le suivre. Revenue d'un essor si hardi, quelque peu lasse d'une course si lointaine, la pensée s'éprend du repos, et comme, après avoir le matin gravi les hauts sommets argentés par le soleil, le chasseur des Alpes s'assied à la lumière plus douce de l'astre qui décline, l'âme voyageuse de l'écrivain rêveur a ramené sa vue sur les splendeurs encore vives du jour qui va devenir le soir. L'ardeur de la jeunesse, en fuyant, laisse l'imagination moins exigeante, mais la sensibilité plus tendre, et *Vesper* a signalé cette nouvelle phase du talent et de la vie. Des récits doux et variés, tableaux de genre finement et poétiquement dessinés, où les petites proportions du cadre n'excluent pas la grandeur des pensées, nous ont ramenés dans le cercle où l'observation est possible sans exclure le songe et le merveilleux, car on a beau faire, la foi peut être puritaine, l'âme est romanesque, et ce n'est pas précisément la réalité des choses, telle qu'il faut bien la connaître et la voir, que nous chercherons dans les esquisses d'une femme qui désire passionnément que la sagesse attendrisse et plaise et que la vérité soit charmante. Jamais on n'a porté plus de séduction dans le sérieux ni déployé plus de coquetterie pour le bon motif.

Il restait à oser toucher de plus près aux choses ingrates de la vie, à s'approcher résolûment de ce qui assombrit et glace l'imagination, car, eût-on pu dire à l'aimable écrivain, tout cela est un peu trop beau, et votre talent est un enjôleur. Vainement avez-vous sous mille formes diverses représenté l'humanité aux prises avec les épreuves de sa nature et de sa condition; vainement l'aurez-vous montrée heureuse de trouver presque sans le chercher un appui dans ce je ne sais quoi de divin qui sort des choses et ramène à Dieu par le monde même. Toutes ces situations heureusement inventées, toutes ces impressions habilement saisies, tous ces spectacles savamment peints, toutes ces scènes simples, vulgaires, grandioses, tragiques, fantastiques, ne sont que les conceptions arbitraires d'un esprit inventif. Vous avez mis les êtres que vous avez voulus dans les sentimens que vous avez choisis, dans les circonstances que vous avez rêvées. C'est ingénieux, émouvant, éblouissant, quelquefois subtil et artificiel, en tout cas fictif et supposé. Ces

choses sont possibles, mais il y en a tant d'autres! L'humanité peut bien être ainsi, mais elle est aussi autrement, et vous la façonnez comme il vous plaît, afin d'en avoir plus facilement raison. Elle n'en reste pas moins tout entière; sa destinée est plus complexe et plus disparate; sa nature est plus réfractaire. Vous êtes sensible, et vous croyez avoir connu le malheur pour en avoir eu pitié. Votre intelligence est pénétrante, et il vous semble avoir passé par tous les tourmens de l'âme, parce que vous les avez compris. Vous avez, grâce à une pensée qui vous domine, prêté aux choses douces ou indifférentes de l'existence un attrait suprême, habituée que vous êtes à bercer vos peines par une espérance de parti-pris. Vous êtes résolue à tout aimer hors le péché, et le péché même, vous le plaignez plus que vous ne le haïssez. Bénissez votre partage, citez-nous votre expérience, vous en avez le droit; mais l'heure des illusions commence à passer, vous devez le savoir : ce n'est point le partage de tous, ce n'est pas l'expérience commune. Avec toute l'humilité du monde, vous savez bien que ce sont là des grâces d'élection; la foi même en fait le lot du petit nombre. Élargissez votre cercle, et l'espèce humaine vous apparaîtra livrée en proie à des idées et à des sentimens qui ne peuvent guère que par exception s'effacer devant un seul sentiment et une seule idée. Comme votre cœur miséricordieux regarde à nos maux plus qu'à nos vices, et nous prêche le devoir au nom du bonheur, bornons-nous, je le veux, au point de vue qui vous touche; mais ne faites pas d'une exception la règle, et accordez-moi qu'il subsiste dans l'humanité une part immense de malheur à laquelle en fait vos meilleurs conseils et vos plus doux songes ne peuvent rien.

L'auteur de *Vesper* l'a senti, et après trois recueils où domine la fiction, il s'est retrouvé en face de la dure, de l'indestructible réalité, les *tristesses humaines*, et c'est là le titre et le sujet du livre qui les a suivis. Ici plus de romans consolateurs, plus de fables doucement décevantes, rien que la contemplation du malheur de l'âme dans les formes diverses et compliquées que la vie sociale lui fait prendre. Avec tout le courage de la sincérité, on a pris la résolution de ne rien omettre, de ne rien pallier, bien plus, de démentir tous ces stoïciens de la religion et de la philosophie prompts à nier tous les maux qu'ils dédaignent ou qu'ils réprouvent. On n'insultera à aucune douleur, on n'en contestera aucune. On ne feindra pas d'ignorer tout ce que l'imagination, l'amour-propre, la passion, l'esprit, la faiblesse, enfantent de maux réels qu'il plaît à un rigorisme égoïste de traiter de chimériques : toutes les ressources d'une sagacité clairvoyante seront employées à démêler, à définir tous les tours, tous les replis, tous les raffinemens de la souffrance dans la

pratique du monde et les épreuves de la civilisation. Rien ne sera négligé, parce qu'il n'y a rien qu'on ne plaigne et qu'on ne voulût consoler.

Ainsi nous rencontrerons d'abord le morne troupeau des opprimés, et non pas de ceux-là seulement dont l'histoire célèbre l'oppression, mais de tous ces faibles, de tous ces délicats qui souffrent ennuyés par l'ignorance, importunés par la pédanterie, consternés par la méchanceté, de tous ceux que l'hostilité des préjugés, les dédains de la richesse, quelquefois la maussaderie d'un entourage irritant ou d'une résidence insipide, l'obsession des idées fixes et des désirs vagues, enfin le mystère inquiétant de nos temps incertains, tiennent dans la contrainte, mettent à la gêne et rendent d'autant plus malheureux que leur nature est plus fine, leur esprit plus délié, leur sensibilité plus exquise. A côté d'eux, et pour eux souvent, sont toutes ces chances de mécomptes dont l'existence est semée, ces méprises qui égarent le cœur et la raison, le choix malheureux d'une carrière, d'une amitié, d'une imitation qui vous perd, ou même d'un langage et d'un caractère qu'on s'est imprudemment donné. On a pris par exemple le parti d'être un mondain; on s'est trompé, on était fait pour la solitude. On s'est cru propre à l'activité, à la vie de famille, à celle des affaires, aux voyages, aux choses sérieuses, aux amusemens frivoles; autant d'erreurs possibles et de sources d'impatience et de découragement dont on a seul le secret, et que peuvent dissimuler les apparences du bonheur. Nous sommes dans un temps singulier, il nous le semble au moins. Des épreuves nous sont imposées, des énigmes nous sont jetées, des nouveautés nous sont envoyées, qui nous persuadent qu'il n'a jamais été si difficile de vivre. On naît fatigué, et jusqu'aux inventions du siècle, jusqu'à toutes ces choses précipitées, les révolutions, les chemins de fer et le télégraphe, nous pressent et nous excèdent : de là une incapacité d'y suffire, une impuissance maladive, un accablement auquel les plus forts ne peuvent toujours se soustraire. D'ailleurs n'est-il pas vrai que les plus nobles et les plus légitimes espérances, que des idées sages et grandes, que de dignes amitiés, que d'entraînantes affections peuvent être déçues, brisées, jetées au vent? Le temps, l'expérience, le changement, la mort enfin met en ruine l'édifice de bonheur et de joie qu'avait élevé la jeunesse. Il y a comme un destructeur invisible qui fait le vide en nous, autour de nous. On cherche à s'endurcir; mais comment? Par l'égoïsme? Les préoccupations d'intérêt, de bien-être, de vanité, d'ambition, prennent alors le dessus; mais qui ne sait quels tourmens s'y attachent? C'est la passion combinée avec la petitesse; c'est l'anxiété sans paix ni trêve d'une personnalité envieuse de

tout et qui se fait un supplice de ses affections mêmes. On se rend malheureux d'avoir marié sa fille ou donné à son fils des talens supérieurs. C'est l'enfer dans l'âme que cette exclusive sollicitude d'un moi qui a tant de besoins et si peu de puissance. Je veux même que tous les chagrins ne soient pas humilians et mesquins. Après tout, il y a de belles tristesses. Il y a celle que laisse la perte d'un noble amour; il y a celle qui suit le naufrage d'une noble cause. Il y a la douleur qui s'attache à la vaine poursuite de l'idéal, à la tentative avortée de faire le bien, d'accomplir une œuvre utile, de réaliser le beau par le travail et d'atteindre un grand but. Il y a enfin cette louable clairvoyance de la vertu qui s'aperçoit de ses défaillances, ce douloureux amour du bien qui ne se pardonne pas ses fautes et ne se résigne pas à aimer vainement. Voilà quelques-unes des pénibles conditions de la vie, de celles auxquelles on peut s'attendre, sans être au nombre des plus disgraciés par le sort. Puis, après qu'on a traversé une série courte ou longue de ces tribulations inévitables, tout est interrompu brusquement. La mort arrive, la mort toujours sombre et sévère, la mort qui glace ou qui déchire, la dernière des tristesses, celle pour qui la terre n'a pas de consolations.

Tel est en raccourci le tableau qu'une main qui reste adroite et légère en tremblant d'émotion a tracé dans quelques pages pleines de mouvement et de variété; mais, cela dit, il faut conclure, et au lieu d'une conclusion, c'est une question qui s'élève. Pourquoi ces choses? dit l'âme gémissante. Pourquoi? c'est l'éternelle interrogation qui naît de l'expérience et du spectacle de cette vie. Pourquoi ces disparates, ces disproportions, ces contrastes entre nos désirs, nos facultés, nos sentimens, nos pensées, nos forces, et ces conditions inflexibles, inexplicables, qui semblent les lois de la nature, et qui n'en seront ni plus flexibles ni plus explicables quand on les aura nommées les volontés de Dieu? A cette question, à cette *vieille plainte du genre humain*, comme dit Abélard, on assure que la religion répond. L'auteur le pense, mais ne l'enseigne pas, car nous n'avons point affaire à l'un de ces docteurs hautains qui vous signifient le mot de l'énigme des choses, mot souvent plus obscur que l'énigme même, solution plus épineuse et plus ambiguë que le problème. Nous sommes en présence d'un ami faible et souffrant comme nous, qui ne cherche ni ne prétend savoir le secret d'en haut, qui se garderait d'affirmer que les douleurs de la terre sont faites pour donner le désir du ciel, qui n'aime point à penser que Dieu fasse de tels calculs, qu'il emploie de tels moyens pour un tel but, qu'il ait *pour enrichir l'éternité besoin des dépouilles du temps;* mais ce qu'une discrète bonté empêche de nous dire, ce

qui serait doctrine aussi hasardée qu'elle est dure, l'expérience d'une âme croyante, pleine de commisération et de sympathie peut le raconter comme un fait compensateur et nous rappeler que les ennuis du monde font aspirer aux joies éternelles. « Cette immense distance qui s'étend entre le paradis et notre cœur, il n'y a guère que les désespérés pour la franchir. » Et l'on devine quelle peinture le talent saura faire de l'état d'une âme amenée à Dieu par la souffrance, et de cet ineffable commerce à travers l'invisible entre le cœur et Jésus-Christ. L'image en a mille fois été tracée, elle le sera encore à l'infini. Tant que durera ce que Platon eût appelé le mystère de la réminiscence et de l'amour, les intelligences à qui la foi représente l'inconnu sauront, pour peu que le talent ne leur fasse pas défaut, prêter aux souvenirs de leurs saintes émotions le charme et la puissance des idées auxquelles le cœur donne sa vérité et l'imagination sa parure.

II.

Et maintenant faut-il nous en tenir là? Analyser un livre, définir une manière, louer le talent, aimer le cœur d'un écrivain et rien de plus, cela suffit-il quand cet écrivain, guidé par un sentiment moral élevé et une compassion intelligente, s'est constamment proposé de toucher et de diriger les âmes, et de dire, sans cesser de plaire, des vérités qui les redressent ou les raffermissent? Faut-il, se bornant à de vains éloges littéraires, traiter son livre comme un simple ouvrage d'esprit, ou laisser croire à l'auteur qu'il a tout accompli, tout emporté, et qu'il est si complétement victorieux sur le fond que la forme seule importe? Cette brillante broderie n'est-elle qu'un voile précieux et transparent jeté sur l'évidence même, et pour avoir obtenu une description sincère et subtile des tristesses humaines, le procès de la douleur est-il instruit, le remède au mal est-il trouvé? J'en doute, et un dernier hommage au plus noble, au plus charmant esprit sera la sincérité de le dire.

Rien de plus respectable que la pensée qui respire dans de tels écrits. Cependant, nous l'avons vu, il s'y agit du bonheur encore plus que de la vertu, et moins encore du bonheur que de son contraire : c'est au malheur qu'on en veut. La douleur court à travers la vie. Elle torture le cœur, elle bouleverse l'esprit. Comment apaiser le mal de la souffrance et l'anxiété du doute? Voilà la question.

Je le déclare en toute franchise aux théologiens comme aux philosophes, aux prédicateurs comme aux moralistes, à tous ceux qui se sont exercés sur la question, ils ne me l'ont pas résolue. Ils

m'ont appris beaucoup, excepté ce qu'ils voulaient m'apprendre, à être moins malheureux. Nous nous sommes, eux et moi, beaucoup agités, nous avons beaucoup tourné sur nous-mêmes; nous n'avons point fait un pas en avant. Les philosophes commencent par rabattre tant qu'ils peuvent de nos plaintes. S'ils ne disent pas tous que la douleur n'est pas un mal, ils ont tous pris des stoïciens cette hardiesse de nier, autant qu'ils peuvent, ce qui ne saurait être nié, car la raison ne saurait rien contester à la sensibilité, et, n'osant supprimer la difficulté, ils l'ont du moins atténuée de toutes leurs forces, réduisant les maux à un petit nombre dont on peut presque avoir raison par la raison. Le vicaire savoyard, qui cependant n'était pas tout intelligence et qui savait ce que c'est que sentir (qui jamais en a su mieux donner la preuve?), rencontrant la douleur sur sa route et voulant en absoudre la Providence, a soin de la confondre avec l'adversité, et triomphe aisément, en invoquant l'orgueil, la dignité ou la modération du sage, des revers de la vanité et de l'ambition. Il y a tout un arsenal de lieux communs infailliblement vainqueurs à l'usage de ceux qui sont tombés des grandeurs du monde, et comme c'est là un malheur assez rare, le malheur d'une petite oligarchie, le commun des lecteurs en prend légèrement son parti et ne demande pas mieux que de croire qu'il endurerait avec un facile héroïsme la privation de ce qu'il n'a jamais ni possédé, ni convoité. Les maîtres d'école n'ont pas de peine à imaginer que Denys s'accommodait fort bien d'être maître d'école à Corinthe, et du sein de notre vie bourgeoise nous sommes enclins à trouver Caton très absurde de s'être déchiré les entrailles pour avoir vu César vainqueur à Pharsale.

Ainsi surtout devaient penser les contemporains de Rousseau; mais il s'est passé depuis certains événemens qui ont dû nous apprendre que la chose publique peut faire de vrais malheureux. Il y a des chagrins d'état. Les maux les plus cruels, je l'avoue, ne viennent pas de la politique. Cependant souvenons-nous. — Vous êtes, je le suppose, en 93 : j'admets qu'aucune des rigueurs du temps ne vous ait atteint, vous ni les vôtres; mais vous ne pouvez sortir dans les rues de Paris sans entendre crier de sanguinaires arrêts, sans rencontrer le sinistre tombereau, et l'on ne voudra pas que vous viviez dans la honte et dans la douleur! On vous donnera des conseils d'insouciance philosophique. « Lisez de bons livres, vous dira-t-on, cela vous fera réfléchir, et la réflexion consolait Montesquieu de tout; ou bien allez à Meudon et herborisez sur le coteau : la botanique faisait grand bien à Jean-Jacques. »

Vous avez suivi avec un intérêt patriotique les guerres de la révolution. La gloire de nos armées, le grand nom de la France vous

a fait prendre en patience jusqu'au despotisme, et voilà que par les fautes mêmes du génie guerrier du pays vous voyez, à moins de deux ans de distance, sa frontière deux fois violée, son sol envahi et les drapeaux de l'étranger vainqueur flottant dans sa capitale. Votre cœur se serre à ce triste spectacle; qui donc vous engagera à faire de la musique plutôt que d'y penser et à étudier les symphonies de Beethoven parce qu'elles sont belles et difficiles, et que cela occupe l'esprit en lui donnant du plaisir?

Enfin vous vous êtes par aventure persuadé dans votre jeunesse que, pour prix de ses souffrances, pour compensation de ses revers, votre pays avait droit à la liberté; les événemens, les opinions, le mouvement général de la civilisation, tout vous a paru en seconder, en appeler l'établissement. Comme c'est l'œuvre de tout le monde, puisqu'à la différence de la gloire ou de la puissance tout le monde peut contribuer à la liberté, vous avez consacré à cette chère cause vos pensées et vos efforts, vous avez cru toucher au but et voir votre patrie libre et tranquille; mais qu'il arrive que grâce à des fautes diverses et facilement évitables, elle soit livrée au désordre par des insensés ou asservie par des roués, et sur vos vieux jours vous aurez pour alternative l'anarchie ou le despotisme. Que diriez-vous de ceux qui vous conseilleraient de prendre l'affaire allégrement, de vous égayer par la considération du néant des choses humaines, ou, si votre esprit a besoin d'aliment, de traduire l'anthologie ou de rapprendre l'algèbre?

Le mépris des richesses est le triomphe des moralistes. Qu'est-ce qu'un revers de fortune? Qu'est-ce que la pauvreté pour le sage? Peu de chose, rien, un bonheur peut-être. On est délivré de soucis arides, de biens corrupteurs. On est rendu à la possession de soi-même, à la vertu. Assurément rien n'est plus digne d'aversion et de mépris que ces désespoirs de spéculateurs enrichis que ruinent les faux calculs de leur cupidité même : les douleurs de l'avarice ne font nulle pitié; mais laissons toute déclamation, et demandons s'ils ne sont pas réels les maux du père de famille qui, eût-il le nécessaire, se sent, par le défaut de fortune, hors d'état de procurer à ses fils une éducation qui les égale à lui, de donner à sa fille le mari qu'elle aime, de faire faire à sa femme le voyage qui rétablirait sa santé? Et que dire du sort des vrais pauvres, de cette incertitude toujours renaissante du pain de chaque jour, de cette crainte d'une infirmité ruineuse ou d'un chômage désastreux? L'épreuve de l'une ou de l'autre, les souffrances de la famille, les angoisses du besoin, les tortures du froid, de la faim, de la maladie, comment oser dire que ce n'est pas là du malheur?

En parlant de la pauvreté, j'ai nommé la santé. J'admire le stoï-

cisme qui en dédaigne les accidens, qui tient pour néant tous les tourmens physiques, et cette impuissance d'agir, de parler, de penser qu'ils infligent à ceux qui ont une famille à soutenir, du bien à faire, un pays à servir, un nom à honorer, cette mort anticipée qui n'offre pas même le bien apparent de la mort véritable, le repos.

Enfin qui ne connaît de bien autres épreuves? J'ai nommé l'affection, la famille, la mort; je n'ai rien de plus à dire. Qui sera assez osé pour me nier la douleur?

Une autre forme de la négation stoïcienne de la douleur est cette exagération du mysticisme soutenant que nos maux sont des bienfaits de Dieu, et qu'il faut l'en remercier avec reconnaissance. La religion ne dit pourtant pas cela; prise dans ses vérités générales ou dans le récit évangélique, elle est plus conforme à la nature et à la raison, qui nous disent de craindre la souffrance et le malheur. Elle enseigne la compassion et la charité, qui n'auraient pas de sens, si nos calamités étaient des bonnes fortunes envoyées par la Providence. Elle implore, elle célèbre cette suprême bonté qui nous dispense les biens de la terre, et l'on ne raconte guère de miracles du Christ qui n'aient eu pour but le soulagement de l'humanité. Enfin la prière même est autorisée, quand elle demande au ciel la fin d'un mal ou quelque bonheur positif et connu. Mais parce que la même religion, dans sa sollicitude pour les affligés et les humiliés, les relève complaisamment et les montre moins dépourvus des dons spirituels que les riches et les puissans, — parce que, afin de mieux prouver qu'elle est venue sauver l'humanité tout entière, elle offre à une multitude longtemps déshéritée la meilleure part de l'héritage céleste, on a inventé de présenter toutes les afflictions comme des bénédictions. La religion, qui est essentiellement une morale en vue de Dieu, rappelle avec raison au malheureux que le malheur a ses devoirs, qu'il doit nous être une occasion de courage, de patience et de douceur qu'on peut, par la réflexion, trouver dans la souffrance un moyen de perfectionnement, et même l'offrir à Dieu comme une expiation, et de ces conseils austères on a pris prétexte pour inventer cette hyperbole qu'il faut se réjouir de ses peines et voir la bonté céleste dans la misère de l'humanité. L'excès auquel on pousse ces subtiles contre-vérités ne peut se comprendre. Les cœurs les plus tendres, les esprits les plus délicats, se permettent tout en ce genre, et on trouve sur ce texte, dans les lettres spirituelles de Fénelon, des passages qui confondent. Ce sont au fond pures antithèses de rhéteurs; mais il y a des âmes qui les prennent au sérieux. On voit des gens désolés répéter en sanglotant que Dieu les éprouve par

amour, et que sa miséricorde n'éclate jamais mieux que dans ses rigueurs. L'homme est naturellement paradoxal.

Certes il faut un singulier état d'esprit pour écrire ce qui se lit dans une lettre de la mère de Chantal : « Quand sera-ce, me disait une fois notre bienheureux père (saint François de Sales), sur une occasion où il y avait apparence qu'on trancherait la tête à feu mon fils pour ses misérables actions du monde, quand sera-ce, me disait ce grand saint, que nous témoignerons à Dieu notre inviolable fidélité, si ce n'est en ces occasions si âpres et si dures à la nature? » Ne nous étonnons donc pas que dans cette tension de l'âme inséparable de la vie dévote (je parle le langage du *bienheureux père*), on puisse sans trop d'étonnement, les uns inventer, les autres accepter cette thèse étrange que le mal sur la terre atteste particulièrement la perfection divine et que le malheur est une visitation de celui dont il est écrit : *Il a passé en faisant le bien*.

On ne veut ici ni contester, ni déprécier les sentimens sincères et profonds que peuvent inspirer ces croyances exaltées. Il y a de nobles erreurs qui entraînent de nobles sacrifices, et on peut admirer des choses que l'on n'approuve pas. Si l'on pouvait douter de ces beaux effets de l'erreur même, que d'exemples se lèveraient pour nous en convaincre!

Je ne sais si la chaire a produit de nos jours un orateur supérieur à M. Adolphe Monod, et sa ferveur était encore bien au-dessus de son talent. Dans ce temps où l'on parle beaucoup de religion, on s'y intéresse si peu, quand la politique ne s'en mêle pas, qu'on ne sait peut-être point qu'il a été éloquent et surtout qu'on a de lui un livre étrangement beau, ses *Adieux à ses amis et à l'église*. Ce sont les sermons que pendant les six mois de supplice d'une douloureuse et mortelle maladie il adressait chaque dimanche à ses amis réunis autour de son lit. Les annales de la foi ne contiennent rien de plus tragiquement édifiant. Les actes des martys sont rarement plus pathétiques. Je ne connais pas de plus touchant témoignage de l'héroïsme chrétien.

Eh bien! ces confessions d'un mourant, ces épanchemens, qui respirent la sincérité, la patience et le courage, sont l'expression de l'état le plus forcé, le plus artificiel d'une grande âme nourrie de sublimes hyperboles. Cette conscience si pure se sent pleine de péché; croyante et pieuse, éprouvée par des douleurs qui la sanctifient, elle se hait soi-même, elle réserve tout son amour pour les rigueurs de Dieu, toute sa reconnaissance pour les souffrances qu'il lui envoie. « Cette vie crucifiée, dit-il, est la vie bienheureuse. » Comment ne pas admirer cela, et pourtant comment le trouver vrai, je dis vrai d'une vérité de tous les jours, d'une vérité de droit

commun, qui puisse devenir la règle de la vie humaine? Essayez de fonder la société sur la glorification de la douleur!

Loin de nous donc ces deux paradoxes : la douleur n'est pas un mal; les maux sont des biens. La nature les dément, et cependant, chose étrange, quand ils sont présentés à propos, commentés avec art, avec onction, ils se font écouter. C'est que toute réflexion appropriée à la situation d'âme de celui à qui on l'adresse lui fait du bien par le seul fait qu'elle occupe sa pensée. Quand on souffre, penser est une diversion, et quiconque réussit à nous intéresser nous soulage. La religion a sur tout autre sujet de méditation cet avantage, qu'elle s'adresse d'ordinaire à des âmes qu'elle intéresse toujours et qui ne croient pas manquer à la conscience de la douleur en accordant aux choses saintes une attention qu'elles se reprocheraient de porter à d'autres. Pensez à Dieu, nous dit le prêtre. Il a raison, si j'y puis penser, et si de plus en y pensant je pense comme lui. Le conseil a grande chance d'être bon, je veux dire efficace. Si l'âme est disposée à la piété, si des idées antérieures ou une conversion subite la mettent dans la voie où la foi domine tout le reste, le moyen est sûr. La préoccupation qui en résulte est puissante; elle affaiblit, elle émousse, elle affadit à la longue tout ce qui n'est pas elle. J'en conviens avec l'auteur de *Vesper*, c'est une vérité d'expérience que la dévotion tempère toute affliction. Les livres de spiritualité pure, même les plus insensés, peuvent avoir sur une âme souffrante un effet réel et salutaire, en ce sens du moins qu'une contemplation un peu rêveuse succède à la fixité d'une pensée lancinante; mais pour que le soulagement s'accomplisse, pour que la douleur cède, une condition est nécessaire : c'est une communauté de croyance, et même une disposition antérieure à opposer la grâce à la nature. Tous ces médecins de l'âme qui prescrivent résolûment la quiétude de la foi et de la piété à la passion ou à la douleur, comme ces philosophes qui remédient à tous nos maux par la méditation, supposent qu'on est déjà comme eux avant de les avoir entendus. Lorsqu'au milieu de toutes les misères de ce monde ils prêchent l'amour du ciel ou de la vérité désintéressée, ils ressemblent à celui qui dans l'alarme d'une ville prise d'assaut rappellerait aux citoyens effrayés qu'en extrémité pareille Archimède, dominé par la science, oublia de craindre et ignora le danger. L'exemple serait bon à citer, si tout le monde était Archimède.

Les gens sages et surtout les chrétiens sincères sont moins rares que les grands géomètres; mais ils ne sont pas encore si communs. Il faudrait donc avoir l'art de faire les hommes philosophes ou de les rendre chrétiens avant de leur parler comme s'ils étaient l'un ou l'autre.

Ce n'est pas tout. J'admets les faits. Des exhortations pieuses et quelquefois stoïques ont souvent la puissance de prendre l'âme assez fortement pour qu'elle ressente moins ses peines. Elles comblent ce vide qu'une grande douleur fait dans l'âme et dans la vie; c'est une distraction sérieuse, et qu'on ne se reproche pas, car l'Écriture, parlant de la plus grande des douleurs humaines, a dit admirablement : *Elle ne veut pas être consolée*. Le temps, qu'on appelle le consolateur, n'agit qu'en forçant peu à peu l'attention à se porter sur de nouveaux objets; mais pour ces exhortations directes qu'on adresse aux malheureux, elles ne font que blanchir devant une douleur véritable dans un esprit ferme et sévère. Une raison qui fuit l'illusion, qui veut voir la vie telle qu'elle est, ne peut se prêter à des hypothèses sophistiques, et la vérité, fût-elle désolante, n'en reste pas moins la vérité.

Il faut bien l'avouer à ces âmes qui errent vaguement des horizons prochains aux horizons célestes, il y a deux familles d'esprits difficiles à mettre d'accord, deux états ou deux vocations de l'intelligence qu'on a peine à concilier. Certains esprits, et ce ne sont pas toujours les moins bien doués, se plaisent à voir les choses dans une pénombre où flottent des formes indécises; ils n'ont besoin ni de positif dans les faits ni de rigueur dans les raisonnemens : ils aiment mieux croire que savoir, et, prenant l'imaginaire pour l'idéal, ils peuvent s'élever jusqu'à la poésie. D'autres au contraire, d'une trempe plus dure et plus acérée, tendent à l'exactitude et à la netteté, n'acceptent les faits que de l'expérience, les idées que de la raison, et, pratiquant par système ou par instinct la règle de Descartes, *de ne recevoir jamais aucune chose pour vraïe qu'on ne la connût évidemment être telle*, ont pour but final la science, c'est à dire l'effort constant vers l'intelligibilité absolue. On appellera, si l'on veut, les uns les esprits poétiques, les autres les esprits philosophiques, ou, pour parler comme leurs critiques, les mystiques et les rationalistes ou les rêveurs et les positifs; mais les uns comme les autres sont peu propres à se mutuellement comprendre. Comme nous nous ressemblons tous pour le nombre et la nature de nos facultés, comme il n'est personne qui n'ait ses connaissances exactes et ses jours de raisonnement, personne qui n'ait des limites et du vague dans son savoir et des heures d'imagination, ces deux classes d'esprits essaient de se confondre; il y a d'ailleurs la foule des esprits moyens, équivoques, qui remplissent un large intervalle, un milieu où ne se rencontrent que des rudimens de science et de poésie. Cependant la différence reste tranchée; la divergence est telle que les deux partis s'entendent encore moins qu'ils ne croient, et qu'une bienveillance naturelle, un reste de complaisance et de modestie entretient seul d'un bord à l'autre l'échange des idées et

le commerce spirituel. La sympathie tient lieu de la mutuelle intelligence.

Souvent une grande distance sépare des personnes qui paraissent sentir ensemble et tenir le même langage. Une persuasion commune peut unir en apparence deux états d'esprit très différens, et reposer chez des individus divers sur des idées ou des raisons qui ne se ressemblent guère. Les exigeans ne savent pas assez à quel point d'autres sont faciles à contenter. L'esprit humain est certainement admirable; du moins s'admire-t-il beaucoup, et provisoirement il n'a pas de juge plus compétent de lui-même que lui-même. Cependant il ne devrait jamais oublier avec quelle facilité il se paie de mots et s'accommode de mauvaises raisons. De là tant de préjugés, d'illusions, de non-sens. Nul besoin pour s'en convaincre de sortir du champ de l'expérience de tous les jours. Laissez parler un paysan sur les causes d'une bonne ou d'une mauvaise récolte, sur les phénomènes les plus simples de la végétation, sur les succès ou les revers d'un nouveau système de culture; il vous prodiguera des théories et des hypothèses extravagantes, et sur des faits qui ne dépassent point le cercle de son observation, il affirmera ce que ne justifie aucune expérience, et alléguera des choses impossibles, comme s'il les avait vues. Si vous vous entretenez avec quelqu'un d'entièrement étranger aux élémens de la chimie, vous lui trouverez sur les changemens que les corps éprouvent tous les jours sous ses yeux les idées les plus étranges, des croyances magiques qui ressemblent à la transformation des métaux, à la création des substances de toutes pièces. Écoutez la plupart des parens raisonner sur la santé de leur enfant ou même chacun parler de la sienne; que de théories chimériques, que d'affirmations de faits qu'on n'a jamais aperçus ou de substances qui n'ont jamais existé! Ainsi, touchant les choses les plus usuelles, la fiction s'introduit d'elle-même dans la croyance et le savoir vulgaires. Le simple sens commun est accessible en toutes matières à des erreurs sans aucune vraisemblance, et s'entête à des fables. C'est un sujet de continuel étonnement que le peu de valeur des motifs qui déterminent une bonne part de nos opinions, et quelquefois nos actions les plus importantes. Nous acceptons sans choix des maximes dont le pour et le contre sont également plausibles. Notre curiosité demande beaucoup et se contente de peu. Les peuples qui commencent s'en tiennent aux explications puériles ou fabuleuses que leur donnent les premiers sages, et je sais plus d'une nation fort avancée qui ne se montre pas beaucoup plus difficile. Les hommes destinés à dominer les autres le savent bien, et ils exploitent à plaisir notre paresse d'esprit, car, bien que la seule influence légitime soit celle qui

s'exerce par de bonnes raisons, elle n'est pas la seule efficace, ni toujours la plus écoutée. Même en choses sérieuses, le plus persuasif n'est pas toujours le plus vrai. Il n'est pas jusqu'à la vérité qui s'appuie aussi souvent sur les mauvaises raisons que sur les bonnes.

La religion même se le permet, et cela sans scrupule. Comme le but absout les moyens, la thèse justifie les argumens. Faut-il donc être si difficile sur la manière de faire du bien? Non, pourvu cependant qu'on n'ait pas affaire à ces esprits raisonneurs qui discutent tout, même les consolations. Si c'est de morale que me parle la religion, j'écoute; la douleur même n'a pas le droit de fermer l'oreille. Elle a ses devoirs, je le sais, et la religion est toujours au fond de tous les devoirs. Dites au plus infortuné, dites au père malheureux que, dans les plus cruelles épreuves, la raison doit persister à concevoir Dieu comme la perfection suprême, et l'âme se résigner sans révolte aux rigoureux mystères de l'ordonnance universelle : vous aurez dit vrai; mais cette fidélité de la raison à elle-même n'est qu'un effort de plus, et un effort pénible. Et que fait après tout la résignation de la raison pour la résignation du cœur? Vous ne blasphémez pas, vous faites bien; en souffrez-vous moins? Disons plus, vous auriez le malheur de penser comme Épicure, et les yeux de votre esprit n'auraient jamais dépassé l'horizon de cette vie : la voix de la religion se fait entendre, elle vous persuade (chose rare, si la croyance vous a manqué jusque-là) que la mort est un passage et que l'existence terrestre n'est pas sans avenir. Voilà pour la raison un bien véritable, un secours, un soutien. Quoique altérée par les incertitudes menaçantes dont nos dogmes hérissent l'attente de la fin suprême, l'espérance en naissant éclaire l'âme d'un jour nouveau; mais tout le monde ne peut se faire incrédule pour avoir, au premier chagrin, la surprise de l'immortalité de l'âme. D'ordinaire on y croyait la veille de la douleur, comme on y croit le lendemain. On n'a donc que la douleur de plus, et quelquefois avec elle les craintes naturelles que la doctrine du péché inspire au croyant. Il s'en faut d'ailleurs que ce qui nous est annoncé de la vie future soit en parfaite harmonie avec nos affections d'ici-bas. On ne les ménage point; on les traite de terrestres et de passagères; on nous promet qu'elles seront comme noyées dans une béatitude indéfinissable. En d'autres termes, on les voue à l'oubli. Il y a là pour un cœur déchiré plus d'effroi que de soulagement. Je résiste de toutes les forces de mon âme à cette spiritualité implacable qui traite de faiblesses nos plus chères émotions, et plus j'en souffre, moins je consens à m'en dessaisir comme d'un fardeau importun. Les vérités religieuses, quand du moins on ne les mitige pas, on ne les emmielle pas pour en changer la saveur, sont un breuvage plein d'a-

mertume. Qu'on les vante comme une excitation à certains devoirs, comme un préservatif contre certains troubles de la raison; qu'on ne dise pas qu'elles arrachent une seule des épines de la couronne de l'humanité. Qu'y a-t-il de plus triste que la théorie de la vie humaine considérée comme le châtiment d'un crime inexpiable en lui-même?

J'ai dit que je parlais pour les esprits méthodiques et sévères, car pour d'autres, qui ont le droit de s'estimer autant, l'imagination ajoute à ces vérités une foule d'idées accessoires qui les parent, qui les transforment, qui détournent l'attention sur des détails, qui substituent aux émotions vraies des émotions de convention. On répète à des mères désolées qu'après tout la sainte Vierge a souffert comme elles, souffert plus qu'elles, et l'on dit que cette réflexion donne du soulagement. Il faut le croire du moins, tant on la prodigue avec confiance aux plus désespérées des femmes! Et cependant la foi même ne leur dit-elle pas que Marie, avertie par les anges, mise ainsi dans le secret de la mission et de la nature du Christ, exempte du péché et des misères qu'il traîne à sa suite, était préservée par tant de priviléges incomparables des plus cruels déchiremens d'une maternité commune, et que son épreuve, soutenue pendant le peu d'heures qu'elle dura, par des espérances miraculeuses, fut absorbée dans la joie triomphante de la résurrection? Est-ce un sort à mettre en parallèle, dites-le-moi, avec l'abattement misérable de la mère consternée qui pleure de longues années sur le tombeau muet de son premier-né, et n'entrevoit, au terme d'une vie d'oppression, qu'une réunion dans les conditions incertaines d'un avenir inconnu? Et lorsque enfin ce que nous enseigne la foi catholique admettrait pour la mère de Dieu la supposition d'une douleur misérablement humaine, quelle consolation trouver là? Que gagnerait-on à penser que telle est l'horreur de notre destinée que celle qui fut *bénie entre toutes les femmes* a été réservée aux plus cruelles tortures que le cœur puisse ressentir? Souffrira-t-on moins parce qu'elle a plus souffert, et la loi qui nous écrase en sera-t-elle moins inexorable?

Ce pauvre Adolphe Monod disait aussi : « Le fils de Dieu a souffert ce qu'aucun homme ne peut concevoir de souffrances. » Il le répète sans cesse dans ses *suprema verba*, et il trouve du soutien dans cette pensée. Qui pouvait lui donner une persuasion que ne justifient certainement pas la foi ni la raison? Du moment que le Christ est le messie, *vrai homme*, mais *vrai Dieu*, l'homme même en lui savait qu'il était Dieu, l'homme était au-dessus du péché et des infirmités qui en sont la conséquence et la peine. Ce serait ramener la rédemption à un sacrifice tout humain, ce serait une sorte de

profanation que d'instituer des comparaisons prises de notre expérience et d'évaluer des douleurs physiques dont l'intensité n'ajoute rien au prix infini d'une intervention ineffable de la bonté divine. Quant aux douleurs morales, les angoisses de l'homme qui se sacrifie au devoir ou à la vérité viennent d'une attache indestructible aux biens de ce monde, des regrets qui le saisissent en songeant qu'il a renoncé au bonheur, aux grandeurs, aux affections. Et pourquoi? Pour une idée qui ne sera peut-être pas comprise, pour un devoir qui peut-être sera méconnu, pour une cause destinée peut-être à succomber, à devenir la risée des contemporains et de la postérité. Des doutes cruels peuvent traverser l'âme du plus intrépide martyr. Me serais-je trompé, peut-il se dire en frémissant, et n'est-ce pas à une chimère que mon orgueil a sacrifié mon repos, ma vie, et qui sait? l'honneur de mon nom? Pensée terrible et qui pourrait enlever au trépas du juste jusqu'à la douceur austère de mourir pour la justice. Or rien de pareil peut-il être un moment supposé, quand on parle de l'homme dans Jésus-Christ? Est-il possible au croyant, sans une sorte de sacrilége, d'imputer au Verbe incarné le moindre de ces tourmens dus tout entiers aux misères de notre cœur et de notre esprit? L'absolue connaissance du présent et de l'avenir, l'intelligence parfaite de sa mission, de son œuvre, de son triomphe, laissait-elle aux derniers jours du Christ ces amertumes vulgaires que leur prête une déclamation hétérodoxe sans le vouloir et arienne sans s'en douter?

Encore une fois, qu'on n'objecte pas que ces assimilations hasardées émeuvent les cœurs. Je le sais, et ne veux pas même examiner s'il est digne d'une chaire de vérité de risquer des suppositions semblables, même pour faire un peu de bien. Je décris seulement un état d'esprit qui les repousse, et j'avertis des objections qui naissent d'elles-mêmes, quand on a fait vœu d'être rigoureusement sincère avec sa raison. Il est trop évident que l'humanité de l'homme-Dieu doit différer profondément de celle de l'homme pécheur, et que si par impossible les circonstances extérieures du martyre du Calvaire permettaient un rapprochement que tout dément, ce ne pourrait nous être qu'une occasion de mesurer l'immense infériorité de notre nature et de notre condition, puisque le dévouement même qui nous rapprocherait d'un divin modèle nous imposerait des souffrances qu'il n'a pu connaître. N'en doutons pas, l'homme de douleurs, c'est nous.

III.

On l'a vu, nous fuyons les exagérations d'une philosophie téméraire qui s'inscrit en faux contre nos sentimens naturels. La religion même ne nous paraît pas en droit de supprimer ce qu'enseigne l'expérience universelle. On ne peut accorder à aucune doctrine, si sublime qu'elle se prétende, que la nature humaine se soit trompée quand elle s'est crue malheureuse : non que nous professions la haine de la vie. — Tout est vain, tout est vide, tout est amer, répète le chœur gémissant des découragés. La terre est une vallée de larmes, et le bonheur est un mot trompeur, une ironie qui insulte à nos maux. C'est encore là une déclamation littéraire, démentie tous les jours par nos actions et nos sentimens, tous les jours acceptée et redite comme une plainte éloquente dont nous tirons vanité. On trouve du bon air de se plaindre ainsi, et l'on associe avec la plus grande sécurité d'esprit des effusions sans limite sur les merveilles infinies de la bonté toute-puissante à des lamentations sans fin sur les misères de l'existence et le triste néant du monde où elle s'écoule. Des deux parts, on dirait ces amplifications de rhétorique qui ne sont bonnes que dans les écoles. Oui, il y a des maux affreux, mais il y a de grands et vrais biens. Le bonheur existe, il n'est pas très rare, il est même facile; mais si l'on dit qu'il n'est ni sûr ni durable, on a raison. Ce qui n'est pas facile, ce qui est souvent impossible, c'est d'éviter les malheurs, et les malheurs ne sont pas plus une illusion que le bonheur. La douleur est réelle; elle laisse des traces plus profondes que le bonheur. Elle est en elle-même sans consolation, quoiqu'elle puisse être l'occasion de sages pensées, de nobles résolutions, de généreux efforts; tout cela ne provient pas d'elle, mais de la liberté de l'âme et de la puissance de la raison. La preuve, c'est que le malheur abat, énerve, corrompt souvent. Le bien ne vient donc pas du mal, il ne vient que du bien, et ici c'est le bien qui est en nous qui réagit contre le mal de notre destinée. Loin que la douleur soit bonne, il n'y a de bon que de la vaincre, ou plutôt que de nous vaincre nous-mêmes en dépit d'elle.

Mais se vaincre n'est pas se consoler, et je n'insisterai jamais assez sur la différence qui sépare la question du devoir de la question du bonheur. La morale n'exige point que l'on s'efforce de dénaturer nos impressions les plus irrésistibles, de changer nos joies en misères et nos misères en joies. Cette témérité des philosophes et des théologiens de nier la nature humaine ou de la refaire, inspi-

rée quelquefois par un louable rêve de perfection artificielle, est bien souvent un abus de subtilité inventive, la prétention d'en savoir plus que le bon sens. On mutile l'humanité, et l'on prétend la régénérer. Notre nature pourtant n'est pas tellement riche qu'on doive encore l'appauvrir. Rien en elle n'est à retrancher, quoique tout soit à régler. Quand on aura bien cherché, bien raffiné pour inventer une humanité nouvelle, on trouvera qu'il reste deux choses auxquelles on ne peut porter atteinte, si l'on ne veut refaire l'homme que Dieu a fait; ces deux choses, ce sont les sentimens de la nature et les idées de la raison. On ne doit ni arracher les uns comme des germes empoisonnés, ni étouffer les autres comme de trompeuses lumières. Les sentimens de la nature ont besoin d'être contenus, ou l'homme ne serait qu'un être passionné. Les idées de la raison doivent s'allier aux mouvemens de la sensibilité, ou il ne serait plus qu'un être tout métaphysique; mais les idées règlent les sentimens, la nature est subordonnée à la raison, et ainsi l'homme est un être sensible et moral. Vouloir nous faire sentir autrement que la nature, penser autrement que la raison, c'est entreprendre sur l'essence des choses et innover contre Dieu même. Il n'y a ni système, ni tradition, ni doctrine qui puisse changer le fond de l'humanité sans qu'elle y perde quelque chose. L'ascétisme la rétrécit et l'étiole; le sensualisme la dérègle et la dégrade. L'âme, que l'antiquité comparait à un char, ne doit ni dételer aucun de ses coursiers, ni les abandonner sans guide à leur vitesse, parce qu'elle a trop de peine à les conduire.

Or la douleur est un sentiment naturel. Quand nous la contestons, quand nous la trouvons fausse ou exagérée, c'est à ses causes que nous nous attaquons, ne la jugeant pas motivée, légitime, fondée dans la nature des choses. C'est ici que la raison peut intervenir et user de toute sa puissance. Il est certain que le développement de la vie sociale engendre des besoins et des passions factices qui, contrariés ou froissés, donnent naissance à des chagrins quelquefois très cuisans, mais qui ne sont pas inévitables. Le luxe, la vanité, la mollesse et d'autres excès de certains penchans ou affections qui peuvent facilement être contenus dans de justes bornes sont une source féconde de mécomptes et d'ennuis qui ont quelquefois inspiré les actes du plus violent désespoir. Celui-là aura donc beaucoup fait pour son bonheur qui aura compris ce que valent la simplicité des goûts, le mépris des distinctions frivoles, l'habitude des jouissances modérées. Ce sont choses qui dépendent beaucoup de la réflexion et de la volonté, et le père qui se le rappellera dans l'éducation de ses enfans leur rendra un service dont l'expérience montre tout le prix. A ces exceptions près, les

sources de la douleur ne peuvent guère être taries. Nous avons vu quelle est la réalité de ces maux, que des doctrines sophistiques s'efforcent d'annuler ou de convertir en jouissances. Quelques-uns proviennent de besoins ou d'affections qui sont le partage de tous les hommes; d'autres tiennent à des passions dont on peut être exempt, mais qu'on ne peut, qu'on ne doit pas même déposer quand on les éprouve, comme l'amour de la vérité, de la liberté, de la gloire. De grands biens et de certaines vertus ne nous sont pour ainsi dire vendus qu'au prix de véritables souffrances, ou de la chance au moins d'en éprouver. C'est un sacrifice que sauront faire les âmes un peu hautes, tout en s'efforçant d'en diminuer l'amertume par cette modération philosophique qui nous conserve en tout cas la possession de nous-mêmes. Ce remède ou plutôt ce tempérament à nos souffrances ne nous sera pas interdit, même dans les épreuves inséparables de la destinée commune.

Les grandes douleurs, les douleurs fondamentales de l'âme humaine, ne peuvent être ni retranchées ni même sensiblement adoucies par aucun artifice de raisonnement; mais elles peuvent être contenues dans leurs conséquences extrêmes, modérées même dans leur expression violente par un certain effort de l'esprit, et c'est ce que j'entendais en parlant de l'alliance des sentimens de la nature et des idées de la raison. Celles-ci, je le sais, mises aux prises avec les passions de l'âme, sans être accompagnées des secours de l'imagination et de l'exaltation de certaines croyances, paraissent quelque chose d'aride et de mesquin à qui n'a pas compris la grandeur austère dans sa simplicité du rôle de la raison dans la vie humaine. Il y a en nous une disposition que je ne puis appeler que du nom de scepticisme naturel, et qui nous porte à nous défier de la vérité nue, à la croire insuffisante, impuissante, à recourir à des illusions extraordinaires pour nous donner la force, l'entraînement ou l'oubli. On craint, en restant de sang-froid, de ne pouvoir tenir tête à toutes les conditions de la vie, et l'on appelle à son aide toutes les conceptions qui les dissimulent ou les transforment. Ce don ou cette faiblesse peut faire quelquefois envie; mais la raison, quand elle a l'entière conscience d'elle-même, ne peut se donner à volonté des auxiliaires en qui elle ne croit pas. Elle observe d'avance la réalité des choses. Elle se familiarise par la réflexion avec toutes les chances de la vie, et si les plus funestes se réalisent, si le bonheur nous échappe, même pour toujours, elle se réduit sans murmure à ce qui demeure de l'existence, souffrir et penser.

CHARLES DE RÉMUSAT.

SANDRA BELLONI

TROISIÈME PARTIE.

XII.

Appelée, comme on l'a vu, à partager pour une nuit le domicile de lady Charlotte à l'hôtel Clarence, Georgiana Ford, sans que rien l'y préparât, était arrivée à temps pour assister à la scène étrange dont l'apparition d'Emilia fut le signal (1). Elle comprit ensuite que son frère devait être informé sans retard d'un incident qui le touchait de si près. Aussi, toute tremblante encore et tout émue, s'empressa-t-elle de rentrer à l'hôtel dont les passagers du yacht occupaient la plus grande partie. Deux heures du matin venaient de sonner. Merthyr Powys écrivait à Marini pour quelque détail de leur grande entreprise, quand Georgiana parut ainsi devant lui, et, presque sans préambule, avec une sorte d'incohérence, lui rendit compte de ce qu'elle venait de voir et d'entendre. Il écoutait, les yeux baissés, et s'efforçant de sourire, ce que sa sœur avait à lui dire de l'insistance inouie avec laquelle Emilia s'était permis de revendiquer, devant une rivale ouvertement préférée, les droits qu'elle se croyait sur le cœur de Wilfrid. Effarouchée par l'obstination et ce qu'elle appelait « l'immodestie » de leur jeune protégée, la pieuse Georgiana ne savait plus que penser. — Dieu me sauve, disait-elle, d'une passion qui nous pousse à l'oubli de toute convenance et de toute réserve féminine! — Il ressortait clairement d'ailleurs du récit de la sœur de Merthyr qu'à toutes les prières

(1) Voyez la seconde partie de ce récit dans la *Revue* du 1er décembre; voyez aussi la première dans la livraison du 15 novembre.

d'Emilia Wilfrid opposait une réponse invariable, répétant du même ton, avec un visible embarras : — Je suis lié par mes promesses; lady Charlotte sera ma femme.

— En vérité, interrompit ici Merthyr, ce jeune homme ne devait pas se trouver à l'aise... Mais comment a pu se dénouer une situation pareille?

— Par une résolution violente et soudaine de cette bizarre enfant. A bout de larmes et de supplications, elle s'est tout à coup précipitée hors de la chambre et de la maison. Wilfrid hésitait à la suivre. Lady Charlotte l'y a autorisé du regard. Il s'est alors élance sur les traces de la fugitive; mais l'avance qu'il lui avait laissé prendre a rendu ses recherches inutiles. Ni aux alentours de l'hôtel, ni même à la gare du chemin de fer, où naturellement il s'est enquis d'elle, personne ne l'avait aperçue.

— Eh bien! dit Merthyr après avoir attentivement écouté sa sœur, je me charge, moi, de retrouver Emilia. Si elle n'est pas allée du premier élan se précipiter dans la mer, nul doute qu'elle ne soit présentement sur la route de Londres. Seulement, pour éviter d'être suivie, elle aura fait à pied le trajet de la première station. Il importe que nos amis soient prévenus sans retard... Faites porter ce chiffre aux bureaux du télégraphe, ajouta-t-il après avoir rapidement tracé une dépêche que, seul, Marini pouvait comprendre.

Lady Charlotte, chez laquelle il courut ensuite, le reçut avec une affectation d'indifférence et d'ironie qui ne lui parut pas tout à fait appropriée aux circonstances. — Que voulez-vous? disait-elle. J'ai cru bon, dans l'intérêt même de cette enfant, de mettre un terme à des poursuites compromettantes... Est-ce bien dans son intérêt seul, cher Merthyr? Ne serait-ce point aussi dans le vôtre? Accusez-moi de cruauté, appelez-moi *Autrichienne*, si vous voulez, mais sachez que, pour elle, pour vous et pour moi, j'ai cru bien faire.

Merthyr Powys prit tranquillement la main qu'elle lui tendait, et avec toute la gravité d'un médecin : — Vous avez la fièvre, lui dit-il après lui avoir tâté le pouls. — Au fait, il ne se trompait guère. Malgré ses dehors insoucians, la fière lady s'en voulait mortellement de s'être engagée dans un conflit tout à fait ridicule selon elle, puisqu'un homme en était l'objet. Victorieuse, elle en était presque venue à mépriser, sinon à regretter son triomphe. En eût-il été de même, si Wilfrid l'eût réellement aimée? Voilà ce dont il est permis de douter. Au total, elle l'avait choisi, elle l'avait lié à elle par un engagement à peu près inviolable, et la passion dont il était l'objet rehaussait le prix de sa conquête. Ces emprunts à l'amour d'une rivale sont beaucoup moins rares qu'on ne pense.

L'heure du déjeuner venue, il se manifesta chez les passagers du

yacht une certaine fatigue de cette vie de touriste qui les avait un moment réunis. Lady Gosstree ne se souciait plus guère de prêter sa responsabilité morale aux *fugues* capricieuses de lady Charlotte et aux coquetteries erratiques de miss Adela, qui, sans trop décourager sir Twickenham Pryme, s'était engagée avec le capitaine Gambier dans une espèce de « petite guerre » passablement périlleuse. Wilfrid n'avait plus qu'une pensée, courir à Londres et savoir ce qu'était devenue Emilia; il alléguait pour prétexte l'état de son père, l'impérieuse nécessité de l'aller rejoindre. Chacun enfin avait soif de liberté. La séparation eut lieu au sortir de table, et les adieux s'échangèrent en même temps que les derniers toasts, au bruit des bouchons qui sautaient et des verres entrechoqués.

Emilia cependant, presque seule dans un wagon, regardait, — la plupart du temps sans les voir, — les prés, les vallons, les bouquets de bois, les villages qui défilaient rapidement le long de la voie ferrée. Ses sensations étaient bizarres. Elle se prit d'amitié pour un vieux chêne qui, poussant vers elle deux longues branches, semblait lui tendre les bras. Un rustre, passant au galop sur un cheval de charrette qu'il montait à poil, lui fournit un motif de valse qu'elle se mit à fredonner; mais, dominant tout, le sentiment d'une ruine complète lui causait de temps à autre une horrible angoisse. Soudainement privée de cette affection qui devait lui tenir lieu de tout, à quoi se rattacher désormais? — Ma voix! s'écria-t-elle soudain, ma voix! j'ai encore ma voix!... — Ce fut ainsi qu'elle sortit du premier étourdissement où l'avait plongée ce coup de massue qui venait de la frapper, et dont elle avait pour ainsi dire perdu mémoire. L'instant d'après, toute lueur d'espérance lui parut horrible. Elle aimait mieux les ténèbres, et n'en imaginait pas d'assez épaisses pour y enfouir sa honte. Une chose lui paraissait incompréhensible. — Pourquoi Wilfrid lui avait-il fait savoir qu'il passerait à Douvres? Pourquoi lui avait-il demandé de l'y attendre? Pourquoi lui ménager ainsi l'abandon le plus outrageant et le plus pénible? — Ces questions étaient un labyrinthe où sa raison se perdait. — Pourquoi? pourquoi? redisait-elle machinalement, et machinalement aussi la valse qu'elle venait de trouver, unie au souvenir de ce paysan au galop, occupait sa pensée, et arrivait toute rhythmée à ses lèvres. Elle était abîmée dans sa rêverie somnolente, quand, à peine descendue de wagon, elle se trouva devant Marini et sa femme, avertis par le télégramme de Merthyr Powys. Ils l'emmenèrent chez eux sans qu'elle opposât la moindre résistance. Plus de ressort, plus de volonté pendant les semaines qui suivirent ce retour : une créature passive, qui, de longues heures durant, s'accoudait à la croisée, regardait le brouillard, et, — symptôme plus

grave, — écoutait d'une oreille impassible grincer, détonner les orgues des rues. Quant à chanter elle-même, la protégée de Merthyr n'y songeait pas.

Giulia Marini, dans leurs promenades de chaque jour, ne manquait jamais de lui parler de leur chère Italie et du bon marché de toute chose sur cette terre opulente. La jeune fille semblait lui prêter quelque attention, mais au fond ne s'occupait ni des vins de Toscane, ni des blés de Lombardie, ni du chocolat de Turin; elle suivait de l'œil ces feuilles jaunies que, dans les parcs, le vent détachait des arbres et promenait un moment sur ses ailes humides : elles finissaient toutes par tomber dans la boue, et ce dénoûment inévitable préoccupait Emilia. Un matin, miss Belloni et Giulia rencontrèrent l'ancien organiste de Hillford, devenu *sir* Purcell Barrett, mais tout aussi pauvre que par le passé, le titre seul de son père lui étant échu comme héritage. Il sollicita l'autorisation de voir quelquefois la jeune Italienne, et comme celle-ci paraissait disposée à l'accueillir, les Marini lui ouvrirent leur maison après avoir toutefois obtenu le consentement de Merthyr Powys. La mélancolie de plus en plus sombre où tombait peu à peu l'*ami* de Cornelia éveillait chez miss Belloni une pitié profonde. — Voilà pourtant, disait-elle, voilà où j'en serais, si je n'avais pas ma voix!.. Elle lui donnait ensuite quelques conseils pratiques, excellens en eux-mêmes, mais dont il avait soin de se démontrer la parfaite inutilité, à grand renfort de logique subtile; l'art de se rendre malheureux avait en lui un adepte de premier ordre.

Vainement Giulia Marini voulait, de temps à autre, obtenir d'Emilia qu'elle se remît au chant. La pauvre enfant se bornait à essayer timidement quelques notes. On eût dit qu'elle avait peur de constater ce qui lui restait encore de son unique avoir, du trésor caché au fond de son larynx. Le poète Tracy Runningbrook, que le hasard d'une promenade lui fit aussi rencontrer, ouvrit d'autres perspectives à son imagination. De tous ses amis, c'était le seul qui fît hautement profession de n'aimer point la musique. En revanche, il exprimait à la jeune Italienne son admiration enthousiaste pour certains dons qui, disait-il sans s'expliquer autrement, devaient lui faire, à eux seuls, une destinée brillante, lui assurer une incontestable royauté. Emilia naturellement avait compris qu'il s'agissait de sa beauté; mais jusqu'alors elle y avait attaché peu de prix, et n'avait prêté qu'une oreille fort distraite aux complimens dont on la berçait parfois. Sa détresse actuelle ne la laissait point dans les mêmes dispositions. — Il faut que je sois bien laide, pensait-elle quelquefois, pour que Wilfrid ait fait si bon marché de mon amour. — Les regards enthousiastes de Tracy, en l'assurant du contraire,

lui firent quelque bien. Elle le pria de venir la voir, et se surprit devant sa glace, ajustant de son mieux sur elle les plus belles pièces de sa modeste garde-robe. — Je ne chanterai pas, se disait-elle, et je verrai bien s'il me trouve aussi jolie qu'il le prétend. — Tout en formant ce beau projet, elle risqua une gamme ascendante, qui se termina par un accès de toux. Une exclamation de frayeur tout à fait involontaire suivit cet essai malheureux; puis elle renouvela sa tentative, qui aboutit au même résultat. Une note grave qu'elle émit alors, et qu'elle voulut *tenir* un peu longtemps, sortit péniblement et dépourvue de toute sonorité : la respiration lui manqua. — Suis-je donc malade? serais-je enrhumée? Je ne tousse pourtant pas; décidément je ne suis pas en veine ce soir!

Et là-dessus, d'une main plus agile et plus soigneuse, elle disposait les nattes de sa magnifique chevelure, les plis de son vêtement de soie. Le miroir semblait la féliciter du succès de ses efforts, et, s'examinant avec attention, elle essayait de se représenter au juste l'impression que pouvait produire l'ensemble des traits qu'elle étudiait avec tant de curiosité; puis elle se demanda comment elle était au moment où les yeux de Wilfrid l'avaient contemplée pour la dernière fois : question difficile à résoudre, et dont la solution absorba bientôt toutes ses pensées. Au fond, sa préoccupation principale, son vœu le plus ardent, étaient de « valoir » quelque chose, d'avoir quelque chose à donner. Tracy, qu'elle attendait avec une sorte de curiosité, se fit excuser par sir Purcell, et celui-ci la pria de chanter. Emilia refusa sous prétexte de rhume; mais dans un moment où la surveillance de Mme Marini lui parut en défaut, posant un doigt sur ses lèvres, elle glissa un papier plié dans la main du pauvre baronet. C'était une prière de l'attendre le lendemain matin, à dix heures, dans un endroit désigné.

Elle arriva exactement au rendez-vous, où sir Purcell se trouvait déjà. — Quel affreux brouillard! lui dit-elle, abritant de la main ses lèvres saisies par le froid... Tâchons maintenant de n'être pas suivis. Je voudrais aller dans la Cité.

Purcell, sans autre question, fit avancer un *cab*, dont il leva les glaces, une fois qu'ils y furent installés. Le bruit des roues obligeait cependant sa compagne à parler très haut et à forcer son organe déjà voilé. — Je veux, lui disait-elle, je veux partir pour l'Italie, et sans le moindre délai. Mon père y consent. M. Périclès a offert de pourvoir à mes dépenses. Attendre encore, rester ainsi à la charge de mes amis, je ne le puis vraiment pas. Il faut que je parte; mais soyez tranquille, j'aimerai toujours l'Angleterre.

Sir Purcell, souriant de cette naïveté, lui demanda si M. Périclès était à Londres.

— On nous le dira dans la Cité, répondit-elle. Tout le monde l'y connaît; il est si riche!

Près de la Banque, sir Purcell descendit de voiture et paya le cocher, priant Emilia d'attendre devant un magasin qu'il eût pris les informations requises. Elle n'y était pas depuis cinq minutes, qu'une voix irritée, du fond d'un élégant coupé, l'apostropha par son petit nom : — Sandra, disait cette voix, venez, montez vite! J'ai à vous parler!

C'était justement M. Périclès. — Grand merci! continua-t-il, sans écouter les questions de politesse par lesquelles Emilia cherchait à l'apaiser. Vous m'avez fait assez courir. A Paris, à Genève, au Lac-Majeur, pas la moindre nouvelle. A Milan, pas davantage; mais j'y reçois une lettre signée Giuseppe Belloni : « Marini m'a retenu à Douvres, » disait cette lettre. La police autrichienne l'avait ouverte, cela va sans dire, et j'ai passé de ce fait quatre grands jours en prison, moi, Antonio Périclès Agriolopoulos!... Comment trouvez-vous la plaisanterie?

Sir Purcell revenait en ce moment fort à propos pour rendre quelque assurance à la jeune fille décontenancée.

— Nous vous cherchions justement, balbutiait-elle.

— Mensonge! mensonge! interrompit Périclès.

— J'ai l'honneur de vous affirmer, dit alors sir Purcell, que miss Belloni vous a dit l'exacte vérité.

— A la bonne heure, répliqua Périclès, saluant le nouveau-venu avec cette déférence obséquieuse qu'un homme du monde obtenait toujours de lui. Je vous prends au mot. Vous allez monter chez moi. Je ne fais que d'arriver. Vous excuserez le désordre de mon cabinet.

— Et maintenant, reprit-il quand ils furent installés, notre voix, où en est-elle?

Emilia pâlit devant cette question à brûle-pourpoint, et ses inquiétudes lui revinrent. — Vraiment, hasarda-t-elle avec timidité pour retarder au moins de quelques secondes la redoutable épreuve, après celles que vous avez dû entendre...

— Allonc donc, un tas de canards!... On ne chante plus, on glousse. C'est à désespérer de la musique... Commencez, Sandra, je suis tout oreilles.

De plus en plus craintive, Emilia fondit en larmes. — Bon, des vapeurs à présent? reprit l'inexorable dilettante... Levez la tête, voyons... Chantez : *Sempre al tuo santo nome.*

Comprimant ses larmes, elle chanta; mais à la troisième mesure elle fut forcée de s'arrêter malgré les exclamations impatientes de son terrible juge, qui l'eût littéralement injuriée sans la présence de sir Purcell. Sur de nouvelles instances, plus péremptoires que

les premières, elle essaya de nouveau l'air demandé; mais après un impuissant effort, cachant son visage dans ses mains, elle s'arrêta pour la seconde fois. La stupéfaction de M. Périclès était à son comble. — Encore, disait-il, encore cet *ut* grave! Encore! encore!

L'*ut* ne sortant pas : — Une octave dans le registre du *contralto*, voyons, voyons!

Et il regardait la pauvre enfant avec une attention maligne qui augmentait encore un désarroi déjà complet. Sir Purcell intervint, alléguant le froid, le brouillard, l'émotion. — Mille grâces! interrompit Périclès, mille grâces en vérité!... Je sais maintenant à quoi m'en tenir. Voilà ma prédiction réalisée... Plus de vingt fois j'ai voulu prémunir cette évaporée contre son fol entraînement. A vingt ans, elle eût été *prima*, — l'Europe à ses pieds, gagnant ce qu'elle aurait voulu; mais on ne m'écoutait pas, on suivait son caprice,... et voilà le résultat!

Emilia, sa main dans la main de sir Purcell, essuyait ce flot de paroles dures. — C'est impossible, disait-elle, c'est impossible. A mon âge, on ne perd pas sa voix; laissez-moi essayer encore.

— A votre aise... J'écoute : *Sempre al tuo santo*... Allons, commencez!

Un moment après, il se démenait sur son fauteuil, riant comme un possédé. La note, forcée par Emilia, qui voulait à tout prix vaincre l'obstacle, était sortie horriblement discordante : le rire même de Périclès était harmonieux en comparaison. — Adieu! lui dit simplement la jeune Italienne en lui offrant la main.

— Adieu! répondit-il tout aussi laconique, et il courut lui ouvrir la porte avec une courtoisie exagérée à dessein. En passant devant lui, sir Purcell lui jeta un tel regard qu'il se tint pour averti de ne rien ajouter. Seulement, lorsque ses deux visiteurs furent presque au bas des degrés : — A propos, leur cria-t-il, vous savez que les Pole sont en pleine débâcle?

Ces mots à peine lâchés, il s'en repentit, car sir Purcell remonta quatre à quatre. — Je ne vous demanderai point d'excuses pour mes amis, dit-il au millionnaire terrifié. De votre part, elles sont tout à fait superflues; mais vous allez me promettre formellement de garder un silence absolu sur ce qui les concerne. Cette promesse, il me la faut immédiate et positive.

Le Grec eût volontiers équivoqué; mais le froid et ferme regard de son interlocuteur ne lui laissait qu'une issue. Il prit en deux mots l'engagement requis. Sir Purcell, sans rien ajouter, lui tourna le dos et descendit pour rejoindre Emilia.

Dans l'épais brouillard, la jeune Italienne avait disparu.

XIII.

Maintenant où aller? Quand Emilia eut vu, — car elle le vit, — sir Purcell passer à quatre pas d'elle, sans se douter qu'elle était là, tapie dans la brume, elle se posa cette formidable question. Des hommes, des femmes en plus petit nombre, tous enveloppés de vêtemens épais, défilaient devant elle, sortis tout à coup de la vapeur ambiante où ils se replongeaient l'instant d'après. Que n'eût-elle pas donné pour se jeter dans les bras d'une de ces femmes et appuyer un moment sa tête sur un cœur sympathique à ses souffrances! Cette aspiration, ce besoin de pitié, la ramenèrent, comme en dépit d'elle-même, vers la maison qu'elle venait de quitter. Quelle immense consolation ne seraient pas ces simples paroles, sortant de la bouche de Périclès : — Allons, enfant, ne vous affligez point trop! Cette voix perdue se retrouvera... Il y avait dans cette simple chance, — bien incertaine, hélas! — un attrait irrésistible auquel une nature aussi impétueuse devait obéir. Elle rentra rapidement, franchit l'escalier, et se retrouva presque aussitôt devant l'homme qui venait tout à l'heure encore de lui faire si chèrement expier son indocilité. Le Grec, en la voyant reparaître, savoura de nouveau les douceurs d'une cruelle revanche. Il n'avait qu'à se taire, à lever les épaules, à laisser échapper çà et là quelques paroles dédaigneuses, pour voir bientôt à ses pieds, littéralement à ses pieds, cette créature épuisée, assouplie par le malheur présent et la crainte de l'avenir. Le peu de mots qu'elle obtint de lui étaient calculés pour lui ôter tout courage. — Tenez, finit-elle par lui dire, ces rues d'où je viens me font horreur; ne me laissez pas retomber dans la foule immonde qui les peuple. Ma voix renaîtra, j'en suis certaine, j'en suis certaine, vous dis-je. Vous pouvez me guérir; j'attends de vous, et de vous seul, mon salut. En échange, écoutez bien, je me donne à vous... Voici ma main, mon serment est prêt. Je jure, si ma voix revient, d'être votre femme quand vous voudrez.

Périclès la regardait avec une curiosité railleuse.

— Mille grâces! dit-il enfin; je compte mourir célibataire. — Et par quelques mots difficiles à répéter ici, l'effronté vieillard indiqua le rôle qu'il assignait à la compagne honorée de sa protection. Emilia l'écoutait sans rougir. Plus elle se jugeait dégradée par de si brutales insinuations, plus elle sentait lui manquer l'espoir de trouver ailleurs l'appui que lui aurait refusé l'impitoyable et puissant millionnaire. Bien certainement, s'il la repoussait, c'est qu'elle avait à jamais perdu la voix, et alors que devenir? Elle restait, elle écoutait. Le Grec, l'enveloppant d'un regard glacé, pesait tranquil-

lement ses chances. — *Basta, basta!* dit-il enfin, lui faisant place à côté de lui sur le divan où il s'étalait... Vous êtes toujours jeune et jolie... On peut s'entendre sur ce pied-là. Qu'en dites-vous, mignonne?

Et il voulut saisir la main de la jeune fille, qui la retira brusquement. Or rien n'exaspère certaines natures comme la résistance que prétend leur opposer un être évidemment trop faible pour lutter contre elles. — Eh quoi? reprit en ricanant l'odieux personnage, c'est là tout ce que vous avez de plus gracieux à m'offrir?... Vous pouviez, en ce cas, vous dispenser de rentrer ici.

— N'êtes-vous pas un ami pour moi? balbutia la malheureuse enfant.

— L'ami de la signora Belloni, future *prima donna*, cela se pourrait à la rigueur... L'ami, simplement l'*ami* d'une voix perdue? Allons donc, ma petite, vous me connaissez bien mal.

Encore une fois il essaya de saisir cette main qui se refusait toujours; elle lui échappa de nouveau, mais ses doigts effleurèrent le coude de la jeune fille, qui, relevant le bras, avait pris sans y songer une attitude menaçante, véritable pose de tragédienne.

— Oseriez-vous bien porter la main sur moi? lui dit-elle avec un calme formidable, un regard écrasant.

Ceci fut dit et *mimé*, — je ne sais pas d'autre mot, — de manière à ravir le vieux dilettante. — Bon Dieu! s'écria-t-il avec une grimace enthousiaste, quel accent! quel maintien! quelle expression! Complétez cet ensemble par une voix comme était la sienne, à quel rang ne serait-elle pas montée!... Et penser qu'elle a tout sacrifié, à qui? je vous le demande... Allez, mignonne, allez, retournez chez votre père!... Si vous recouvrez la voix, tant mieux pour ce brave Belloni! Quant à moi, voyez-vous, j'aurais grand tort de m'embarrasser d'une femme. Allez donc, et que Dieu vous garde!

Il parlait encore qu'Emilia, s'éloignant d'un pas rapide, était déjà dans la rue. Elle marcha quelque temps sans avoir pleine conscience d'elle-même, puis, s'apercevant qu'elle suivait instinctivement le chemin qui la ramenait chez Marini, elle tourna court, et reprit sa course errante, qui dura jusqu'au soir, sauf une ou deux haltes sur les bancs des parcs. La nuit vint, les rues s'illuminèrent, le gaz flamboya au-devant des magasins. Emilia marchait toujours. Derrière les vitrines d'un marchand d'estampes était une magnifique gravure représentant cette brillante cantatrice qu'elle avait tant admirée, tant jalousée, à Besworth. Un vif souvenir de cette soirée lui fut ainsi rendu. Deux passans, deux jeunes gens s'arrêtèrent à côté d'elle, et après avoir regardé le portrait la lorgnèrent quelque peu à la dérobée. Au moment où ils s'éloignèrent, l'un dit à l'autre,

assez haut pour qu'elle l'entendît : — Avez-vous remarqué? C'est absolument le même type.

— Il est donc bien vrai que je suis belle? se demanda Emilia, non sans quelque intime satisfaction. D'où vient que Wilfrid ne m'aime plus?

Au pied d'un perron extérieur, deux enfans causaient sans se comprendre. L'un était un petit joueur d'orgue italien, l'autre une bouquetière anglaise de dix à douze ans. Emilia s'arrêta pour écouter, puis elle voulut leur servir d'interprète. — Je serai battue, car je n'ai pas gagné mes six *pence*, disait la petite. — Et moi, répondait l'autre, je passe aux verges quand je ne complète pas un shilling de recette. Emilia comprit, et voulut les mettre tous deux à l'abri des châtimens ainsi prévus. — J'ai bien faim, dit le garçon d'une voix plaintive. — Je n'ai pas encore déjeuné, répliqua la petite fille. Emilia comprit encore, et les envoya chez un pâtissier d'où ils revinrent avec quelques gâteaux. Comme ils soupaient ensemble, de bonne amitié, sur le perron, un *policeman* vint qui les voulait chasser de là. Emilia lui demanda un répit qu'il accorda sans peine à une personne si bien mise. Le même *policeman* ne fut pas peu surpris, deux heures plus tard, de se voir aborder par cette inconnue, qu'il n'avait pu s'empêcher de remarquer, et qui, d'une voix altérée, lui posa une question fort étrange. — Êtes-vous marié?

Le brave homme crut d'abord à une plaisanterie de mauvais goût. Cantonné dans sa vertu officielle : — Je le suis, répondit-il, et je me demande en quoi cela vous regarde.

— Conduisez-moi donc chez votre femme, reprit la jeune Italienne avec une assurance qui éloignait tout soupçon.

Le *policeman* flaira sous cette requête inusitée une de ces évasions qui ne laissent pas de se produire assez souvent au sein de la grande capitale, et en attendant que les journaux, confidens ordinaires des familles au désespoir, vinssent lui révéler le nom et l'adresse de la fugitive, il consentit (moyennant une indemnité raisonnable) à la mettre sous la protection de sa respectable épouse. Emilia passa huit jours chez ces braves gens. Fatiguée d'elle-même et des autres, elle ne voulait plus ni penser, ni parler, ni écrire. De temps à autre, elle sortait pour marcher devant elle au hasard, et rentrait quand ses pieds lui refusaient service. Le huitième jour, elle revint comme à l'ordinaire. Son hôtesse, qui la savait au dépourvu, lui demanda, par avance, le loyer de la semaine suivante. Emilia n'avait plus guère qu'un ou deux shillings. — Attendez, dit-elle, je vais chercher de l'argent. — Puis elle sortit, décidée à ne plus rentrer. — Voilà qui est fini, se disait-elle sans aucune amertume; maintenant, pour tout de bon, c'est fini. — Elle s'abandonnait passivement à la destinée, et se sentit pourtant frissonner

en songeant à certains propos tenus devant elle sur l'horrible aspect des cadavres repêchés dans les eaux bourbeuses de la Tamise.

Chaque jour cependant ses amis tenaient conseil, chaque jour ils multipliaient leurs démarches pour savoir ce qu'elle était devenue. Peu curieux d'appeler sur eux l'attention de la police et de compromettre ainsi le sort de leurs grands projets, ils n'osaient suivre la filière officielle des recherches auxquelles on se livre pour retrouver une pauvre créature perdue dans l'immensité de Londres. De là un grand embarras et de tristes perplexités jusqu'au moment où Georgiana Ford, levant les yeux sur son frère et sur Marini : — Vous oubliez donc, leur dit-elle, tous les services que nous ont déjà rendus nos petits joueurs d'orgue?... Si elle vient à rencontrer l'un d'eux, très certainement elle lui adressera la parole.

Merthyr, à ces mots, serra fortement la main de sa sœur, et Marini, arrêtant sur elle l'éclair de ses grands yeux noirs : — Il y a dans cette tête-là bien des ressources, s'écria-t-il avec une sorte d'enthousiasme. La reconnaissance qui lui était ainsi témoignée ne laissa pas de contrarier et d'humilier notre « sainte, » car elle ne pouvait au fond se dissimuler qu'elle aurait pu mettre en avant beaucoup plus tôt cette suggestion si bien accueillie.

Quoi qu'il en soit, voici ce qui arriva le surlendemain. Emilia, qui depuis plusieurs heures, ombre livide, spectre affamé, livrée à tous les vertiges de la fatigue, à toutes les hallucinations du désespoir, — et comme prise dans un cercle d'enfer, — se traînait le long d'une des rues qui aboutissent à la Tamise, Emilia comprit vaguement que ses pieds ne pouvaient la porter beaucoup plus loin. Un pont se trouvait en face d'elle ; à côté de ce pont, un bout de quai, où l'on descendait par quelques marches boueuses, et dont la solitude l'attirait. Comme elle mettait le pied sur le second degré, levant tout à coup les yeux, elle vit, accoudé sur le parapet du pont, un petit *vielleux* dont le teint bronzé, les cheveux noirs, la maigreur fluette et nerveuse attestaient l'origine exotique : — *Sei buon Italiano?* lui demanda-t-elle.

— *Si*, répondit l'enfant d'un ton brusque.

— *Addio!* reprit Emilia, continuant à descendre.

Ses perceptions n'étaient déjà plus bien nettes ; tout au plus avait-elle conscience du mouvement par lequel, arrivée en bas, elle s'affaissa sur elle-même...

Les premiers mots qu'elle entendit ensuite, après plusieurs heures d'un anéantissement léthargique, furent précisément les derniers qu'elle se rappelât avoir prononcés : — *Sei buon Italiana?* — *Si*, répondit-elle par un effort convulsif, et sans même ouvrir les yeux. Puis vinrent d'autres propos, inintelligibles pour elle ; on la relevait, on pressait ses mains, une eau parfumée baignait son front et

brûlait ses lèvres; enfin elle distingua ceci : « Merthyr Powys est près de vous et ne vous quittera plus. — Pourvu qu'il ne me fasse pas remonter là-haut, » s'écria-t-elle avec le peu de voix qui lui restait. Elle se sentait à l'extrême limite de la vie et de la mort. La mort était pour elle à deux pas, et la vie ne valait plus la peine de remonter l'escalier qu'elle montrait du doigt avec une espèce d'horreur. Elle laissa pourtant sa main dans celle de Merthyr, et après quelques instans, par un caprice funèbre, voulut se pencher sur le fleuve ténébreux : « C'est si laid! murmura-t-elle, une noyée!... » Son sauveur la prit alors par-dessous le bras, et, profitant de cet élan de raison, lui fit gravir les marches glissantes. Arrivés en haut, il fallut s'arrêter; Emilia n'avait plus ni forces ni souffle. « Vous savez, disait-elle à mots entrecoupés, vous savez que je n'ai plus de voix?... Ma voix est morte, je n'ai plus rien... Cette lumière m'aveugle, ajouta-t-elle en montrant un bec de gaz. Ce bruit me tue... Sans vous, je ne pourrais me tenir debout. » Une fois en voiture, et seulement alors, la tête sur la poitrine de Merthyr, elle se mit à pleurer. Il crut de très bonne foi qu'elle pleurait son amant perdu, et se raillant lui-même avec une certaine amertume : « Avis aux vieux garçons! » s'écria-t-il *in petto*. Pourtant il était heureux, heureux de sentir ce jeune cœur renaissant palpiter et battre sur sa poitrine, heureux d'être arrivé à temps pour prévenir ce dénoûment tragique au seuil duquel une série de vulgaires incidens les avaient peu à peu menés, elle et lui.

Emilia reprit comme en rêve : « La rivière est un énorme serpent noir... Elle a des yeux qui font mal. » Puis, avec un cri : « Encore ces tortures, encore la faim, l'horrible faim! » Merthyr, à ces mots, sentit un froid glacial le pénétrer de toutes parts; il fit arrêter la voiture devant le premier hôtel venu, où, vu l'heure avancée, il put à grand'peine se procurer un morceau de pain. En l'émiettant sur les lèvres de la pauvre affamée, il l'entendait s'excuser de manger avec si peu de retenue. « Encore un trait de nature! » pensait ce subtil observateur, qui lisait maintenant à livre ouvert dans cette âme candide. Il se rendait parfaitement compte de l'espèce de frayeur qu'elle éprouvait à l'idée de se retrouver en face de Georgiana Ford. Cette terreur anticipée n'empêcha pas Emilia de se jeter avec effusion dans les bras de sa pieuse amie, qui venait, avec des sentimens assez contradictoires, accueillir la brebis rentrant au bercail.

XIV.

Pendant que nous suivions ainsi pas à pas la destinée aventureuse de la jeune Italienne, il a bien fallu perdre un instant de

vue ce qui se passait à Brookfield. Malgré les désastres imminens qui planaient sur elle, la famille Pole y conservait un train de maison tout à fait brillant, et sa fière attitude imposait silence aux plus malveillans commérages. Un éclatant démenti leur fut d'ailleurs donné, lorsqu'ils commençaient à prendre quelque consistance, par le rude châtiment que Wilfrid se crut en droit d'infliger à l'opulent associé de son père pour quelques mauvais propos tenus sur le compte d'Emilia Belloni. M. Périclès n'avait probablement pas à sa disposition les élémens d'une vengeance immédiate, ou peut-être calcula-t-il qu'elle lui coûterait un peu cher. Le fait est qu'il accepta l'outrage, sous réserve de quelques vagues menaces, et se contenta de passer avec armes et bagages, — y compris le fameux collier d'ourson, — dans le camp des *misses* Tinley, justement enorgueillies d'une si glorieuse conquête. Arabella cependant, appelée à choisir entre les prétentions d'Edward Buxley, redevenu plus empressé que jamais, et celles de Freshfield Sumner, balançait encore indécise malgré les instances paternelles. Sir Twickenham Pryme, inquiet à bon droit des empressemens du capitaine Gambier auprès d'Adela, reprenait insensiblement pour Cornelia ce penchant primitif qu'avaient mis en péril les adroits manéges et les grâces un peu trop avenantes de la terrible ingénue. Et quant à Cornelia elle-même, nous la retrouvons fort embarrassée, fort hésitante, grâce aux maladresses sentimentales de son préféré, sir Purcell Barrett.

D'une simple femme on ne fera jamais impunément un *idéal*, c'est-à-dire pis qu'une idole. Sur le piédestal où son étrange *ami* l'avait placée, la seconde des *misses* Pole se sentait, avouons-le, très mal à son aise. Ces résolutions sublimes qu'il attendait passivement de sa tendresse, elle les eût peut-être prises avec un peu d'aide. S'il fût venu par exemple l'enlever d'autorité, réclamant l'exécution des engagemens par lesquels elle se sentait liée, j'estime de bonne foi qu'elle l'eût suivi; mais, tourmenté de scrupules honorables et se berçant de magnifiques illusions, il ne voulait ni l'entraîner par une violence morale à partager sa pauvreté, ni avoir l'air de douter qu'elle n'accomplît d'elle-même les devoirs les plus austères de la passion la plus exaltée. Cette ligne de conduite, suivie avec une persistance héroïque, n'allait à rien moins qu'à laisser peser tout entier sur miss Cornelia le fardeau de leurs obligations réciproques. S'il lui assignait un rendez-vous plus ou moins compromettant, elle devait s'y rendre sous peine de déchoir dans l'estime de ce rigoureux logicien. A ses instances toujours indirectes si elle opposait la nécessité de ne pas heurter ouvertement les volontés paternelles, toutes en faveur de son rival, sir Purcell souriait et haussait les épaules avec une surprise mêlée de quelque dédain.

Il daignait à peine descendre, pour discuter ces mesquines objections, des hauteurs où il croyait l'avoir entraînée dans son vol puissant, et tout ce que la jeune miss avait de bon sens se révoltait néanmoins contre des exigences si peu communes, forcée qu'elle était de rougir devant lui d'une faiblesse qu'il ne semblait pas même comprendre. Aussi, peu à peu, sans qu'ils s'en rendissent bien compte, sans qu'ils voulussent se l'avouer à eux-mêmes, en venaient-ils à douter l'un de l'autre. — Si je suis pauvre, ne l'est-elle pas aussi? se demandait sir Purcell. Quels scrupules l'arrêtent encore? — Son père est mort à peu près fou, se disait à son tour Cornelia. Que dois-je penser de tant de bizarrerie?

Quant à Wilfrid, dès les premiers jours qui avaient suivi la scène de Douvres, il avait pu se convaincre que les soucis amoureux ne sont pas les seuls de ce monde. Le jour où parvint à Brookfield la nouvelle de l'insulte qu'il avait infligée à l'associé de la maison Pole et compagnie, son père le fit appeler à une heure tout à fait inusitée, alors qu'ils devaient être à peu près seuls éveillés dans la maison. Le malheureux négociant, honteux de ce qu'il avait à dire, s'était abrité derrière les rideaux de son lit, et les douloureuses révélations de cet oracle invisible, arrivant à Wilfrid du fond d'une alcôve ténébreuse, le frappèrent d'une sorte d'effroi. Elles lui apprirent que M. Périclès pouvait et devait se trouver à certain moment l'unique soutien de son associé aux abois. Par un simple refus de concours, maître complet de la situation, il pouvait faire crouler le grand établissement commercial auquel son crédit seul prêtait encore quelque apparente solidité. M. Pole se croyait donc tenu de conseiller à son fils une démarche devenue indispensable pour le salut de tous. Il fallait s'excuser, désavouer un acte injustifiable, s'humilier au besoin, tel mépris qu'on lui gardât au fond, devant cet homme dont le ressentiment pouvait être si redoutable... Wilfrid, nous devons le dire à sa louange, s'y refusa nettement. — En ce cas, soupirait son père, nous sommes inévitablement perdus... D'ici à ce que notre ruine soit consommée, je ne suis plus en mesure de subvenir à vos dépenses.

— Soyez tranquille, mon père, j'y ai pourvu, répondit Wilfrid. Le prix de mon yacht paiera ce que je puis devoir. Celui de mon brevet de lieutenant me permettra d'attendre un emploi plus lucratif.

— Où le trouverez-vous, si tout ceci faisait manquer votre mariage?

— Mes mesures sont prises, même pour l'événement dont vous parlez. Mon oncle maternel, le colonel Pierson, m'a bien souvent proposé une compagnie dans son régiment de uhlans. J'entrerai

donc, s'il le faut, au service de l'Autriche. Tels sont mes projets, et vous les approuverez sans doute. Quant à la démarche dont vous me parlez, je la regarde comme déshonorante, et partant comme impossible.

Les difficultés de la situation que cet entretien lui avait révélée n'absorbaient pas les pensées du jeune homme au point de lui faire oublier Emilia, dont la nouvelle destinée n'était plus un mystère pour lui. Mieux eût valu sans doute ne plus songer à cette pâle enfant dont le dernier regard, chargé d'angoisse, lui avait laissé d'ineffaçables souvenirs; mais le remords d'un côté, de l'autre certains regrets inavoués, la lui rappelaient sans cesse : une pitié sincère à coup sûr, mais aussi une insatiable curiosité ne lui laissèrent de trêve que lorsqu'il eut écrit à Georgiana Ford pour obtenir de sa commisération quelques détails sur la pupille que le sort lui avait donnée. Sa première lettre resta sans réponse. Georgiana, justement effrayée, avait voulu arrêter dès le début cette dangereuse correspondance. Les mêmes instances renouvelées eurent plus de succès. Merthyr Powys, consulté par sa sœur, désapprouvait tout mystère, toute réticence, et ne voulait pas, en fermant à Wilfrid la voie des communications indirectes, le réduire à en essayer une autre.

« Il est vrai, monsieur, écrivit miss Ford à Wilfrid, qu'Emilia est auprès de nous. Sa voix paraît décidément perdue. Son abattement, son découragement sont excessifs, et je ne sais si nous parviendrons jamais à lui rendre le sentiment de sa propre valeur. C'est à ceci que mon frère et moi nous travaillons sans relâche. D'après les conseils d'un médecin qui n'a pas voulu lui prescrire d'autres remèdes, nous l'avons emmenée dans notre comté de Monmouth, dont l'air vif et sain semble déjà rendre quelque animation à ses joues; mais son moral ébranlé ne se remet guère. Elle lit beaucoup sans rien retenir. Mon frère, qui tous les matins l'astreint à quelque travail de tête accompli sous sa direction, lutte avec une patience exemplaire contre les défaillances d'une mémoire qui refuse service. Nous la préservons avec soin de toute émotion pénible; aussi me suis-je bien gardée de lui communiquer ce que vous m'avez appris de vos intentions nouvelles et de votre admission probable au service du gouvernement autrichien. C'eût été lui ôter une illusion de plus. J'ai cru, en revanche, devoir glisser dans une de nos conversations que votre mariage devait avoir lieu l'été prochain. Elle m'a écoutée avec une tranquillité inaltérable. Que vous dirai-je encore? Elle a une idée fixe, qui est le sentiment amer et profond d'une déchéance complète : — je ne vaux plus rien, et pour personne, — voilà son refrain habituel. Mon frère, qui semble avoir l'intuition de

cette espèce de monomanie, la combat tantôt par des plaisanteries, tantôt par des preuves palpables. Il l'assurait ce matin encore qu'il lui trouverait force acquéreurs, surtout si elle voulait se montrer quelquefois dans une brillante toilette qu'il a fait venir tout exprès pour elle. Cette idée a paru la frapper au-delà de ce qu'il était permis d'espérer. Elle voulait qu'on l'habillât immédiatement pour la *conduire au bazar*. Ce détail vous dira mieux que toute analyse où en est sa pauvre intelligence. De tous ses anciens amis, M. Tracy Runningbrook est celui à qui elle conserve le plus d'affection. Mon frère lui écrit aujourd'hui même pour l'inviter à venir passer quelque temps auprès de nous... »

La réplique de Wilfrid était empreinte d'une vive reconnaissance pour Georgiana, et, bien qu'elle l'eût expressément dispensé de tout remords trop vif, il s'exprimait là-dessus avec une fougue de mauvais augure. De plus il écrivit à son ami Tracy pour avoir de plus amples renseignemens. La réponse du poète semblait calculée pour alimenter cet incendie qui se rallumait peu à peu. Il dépeignait avec un *brio* poétique le charme nouveau dont l'infortune avait investi Emilia. « L'amour, disait-il, l'a marquée de son sceau. Il est impossible de la voir sans désirer ardemment connaître le secret de cette passion qui a légèrement amaigri ses joues et tracé un cercle de bistre autour de ses grands yeux noirs. La jeune fille n'est plus : elle a cédé la place à une personne mûrie, adoucie par quelque chagrin précoce. Maintenant, si vous l'interrogez, elle vous regarde avec une gravité merveilleuse et vous enveloppe, si je puis hasarder cette expression, dans une lumière veloutée. Ne prenez pas ceci pour des phrases, ce sont des faits, mon très cher : la lumière de ses yeux est un vrai velours et se pend après vous. Adieu là-dessus; laissez-moi saluer en vous un grand maître, car enfin c'est à vous qu'est due cette métamorphose si à point, si bien réussie. Un peu plus complète, tout était gâté! Vous savez mieux que personne quitter la scène à propos. Quel dangereux Croate vous allez être! En cette qualité, j'espère bien échanger un jour quelques balles avec vous. D'ici là je crois pouvoir vous tendre encore une main amie. »

Dans une lettre postérieure de quelques jours à celle du bouillant poète, Georgiana se plaignait amèrement à Wilfrid de ce qu'il avait fait ou laissé arriver jusqu'à Emilia le bruit de son enrôlement au service autrichien : cette nouvelle devait trouver sans défense une âme encore malade, une intelligence à laquelle les soins minutieux de Merthyr Powys avaient à peine rendu certaines conditions d'équilibre. « Tous nos soins sont perdus, s'écriait douloureusement Georgiana. L'idée de voir son « bien-aimé » dans les rangs des ennemis de l'Italie lui semble un supplice intolérable.

Elle s'épuise à comprendre ce renversement si complet de toutes ses espérances, et tandis que l'esprit s'agite, le corps souffre et dépérit. Vous avez commis là, monsieur, une espèce de crime. »

Wilfrid répondit avec chaleur à cette accusation imméritée, donnant sa parole de *gentleman* qu'il n'était pour rien dans la fatale indiscrétion dont se plaignait miss Ford. « Pouvez-vous supposer, disait-il, que je veuille courtiser la haine de votre chère pupille, quand je brûle au contraire de justifier ma conduite à ses yeux, de lui faire comprendre ce qui doit lui paraître inexplicable?... » Suivait en bonne forme la demande d'une entrevue, demande qui fut écartée nécessairement par un refus très formel. « La tranquillité de cette enfant nous est trop chère pour l'exposer à une pareille épreuve, répondit Georgiana. Je n'affirme pas, car je suis sincère avant tout, que cinq minutes passées auprès de vous ne fussent pour elle une immense joie; mais ce bonheur empoisonné retarderait sa guérison finale en lui cachant les rayons de la lumière céleste qui peut seule lui rendre la paix. Nous n'attendons qu'une occasion favorable pour l'emmener avec nous en Italie. »

L'occasion favorable était un soulèvement qui s'organisait à ce moment même par les soins de Marini et de Merthyr Powys. Emilia et miss Ford devaient accompagner celui-ci jusqu'à Milan, où il se rendrait d'abord, et où il comptait les laisser pour aller de là, sur les frontières de la Lombardie et du Piémont, donner le signal de la prise d'armes. Wilfrid ignorait naturellement tout ceci; mais une lettre de Tracy Runningbrook le mit au courant de quelques détails qui lui donnèrent l'idée d'un coup de tête inattendu, et qu'on trouvera sans doute tout à fait inexcusable.

Merthyr, sans cesse en quête des moyens qu'il pourrait inventer pour rehausser miss Belloni à ses propres yeux et lui rendre l'estime d'elle-même, qu'elle semblait avoir complétement perdue, projetait de la conduire à une fête brillante, donnée dans un des châteaux voisins de leur résidence. Emilia, qu'il accoutumait par degrés à recevoir de lui ses inspirations, avait fini, après beaucoup de scrupules, par se laisser persuader de paraître à Penarvan-Castle. Un splendide costume, commandé tout exprès pour elle chez une des plus habiles couturières de Londres, ne fut peut-être pas tout à fait étranger à cette détermination. Merthyr avait eu soin de le lui offrir comme la reproduction fidèle d'une toilette portée par la comtesse Branciani, célèbre alors par son patriotisme italien et sa beauté hors ligne. Miss Ford y avait ajouté une couronne de *bryone* (1) noire qui faisait admirablement ressortir le teint mat et le galbe irréprochable de leur protégée. Cette couronne, par paren-

(1) Espèce de vigne sauvage.

thèse, fut cause de tout le mal. Tracy écrivit à Wilfrid sur ce thème en y ajoutant de telles fioritures que l'imagination du jeune étourdi prit littéralement le mors aux dents. A défaut d'une passion vraie, qu'il était incapable de ressentir, certaine exaltation de sentimens pouvait inspirer à Wilfrid d'étranges résolutions, et, comme disait spirituellement son ami le poète, une fois « monté sur l'hippogriffe, » il était capable d'affronter bien des hasards. L'hippogriffe cette fois galopa du côté du Monmouthshire et de Penarvan-Castle.

Pendant le bal dont elle fut la merveille, et dans cette atmosphère lumineuse et parfumée où ses amis l'avaient transplantée soudain, Emilia, comme l'avait prévu Merthyr, s'était en quelque façon ressaisie elle-même. Les hommages empressés dont elle était l'objet, l'ardente admiration qui soulevait sur son passage un murmure flatteur, les complimens dont l'obsédait le capitaine Gambier, venu tout exprès pour elle (si du moins il l'en fallait croire), donnaient une sanction formelle aux encourageantes assurances de ses nouveaux protecteurs. « Merthyr ne se trompe donc pas quand il parle de ma beauté? Georgiana ne se joue pas de ma crédulité lorsqu'elle cherche à me prémunir contre l'enivrement des succès qui m'attendent encore? » Ainsi s'interrogeait Emilia, silencieusement tapie dans un coin de la voiture qui les entraînait, elle et ses amis, loin de ces salons où elle venait de produire une sensation si générale et si marquée. Un juron du cocher, une halte de la calèche, interrompirent cette flatteuse rêverie. Un énorme bloc de rocher, détaché d'une pente voisine, barrait les deux tiers de la route, et ne laissait à la voiture qu'un passage insuffisant. Merthyr descendit aussitôt, suivi de Georgiana et de Tracy. Emilia, dont la riche toilette et la poitrine encore en mauvais état réclamaient de grands ménagemens, resta au contraire dans la voiture. — Vous connaissiez fort bien l'existence de cet obstacle, disait Merthyr, apostrophant le cocher avec une impatience mal contenue. Pour l'éviter, vous avez fait cette après-midi un détour de cinq milles.

— Il est vrai, répondait cet homme, évidemment confondu; mais là-bas, dans l'auberge où nous remisions, un jeune cavalier que je ne connais pas, un vrai *gentleman* d'ailleurs, m'a juré ses grands dieux que le passage avait été rétabli ce matin même.

Sans prêter plus longtemps l'oreille à des explications superflues, Merthyr et ses deux compagnons se séparèrent pour aller chercher des secours, ayant reconnu qu'en soutenant la calèche on pourrait, à bras d'hommes, lui faire franchir l'obstacle. A peine étaient-ils hors de vue qu'Emilia, penchée à la portière, vit s'approcher, hésitant d'abord, puis à toute course, un personnage que la pente du talus avait caché jusqu'alors. A peine eut-elle le temps de le reconnaître à l'instant où il lui saisissait le bras pour l'attirer

vers lui. — Emilia, lui disait-il d'une voix sourde et tremblante, n'ayez pas peur!... C'est moi, c'est Wilfrid... Il fallait, cette nuit même, vous voir ou mourir...

— Il m'aime encore, il m'aime! balbutiait Emilia, presque évanouie de surprise et d'émotion.

— Ne le savez-vous pas? Deviez-vous en douter jamais? Venez maintenant, venez! Ces minutes sont à nous. A deux pas d'ici, les moyens de fuir... Hésiter, réfléchir, impossible... Venez, confiez-vous à qui vous aime.

— Hélas! je ne puis, dit Emilia, retombant sur son siége après une espèce d'élan galvanique...

— Pourquoi? Venez, encore une fois, venez!... Une seconde peut nous perdre.

— Les forces me manquent... Ma vie s'en va...

Wilfrid, glissant quelques pièces d'or au cocher, avait ouvert la portière, abaissé le marchepied, et allait essayer d'emporter Emilia presque pâmée, quand un bruit de voix l'avertit qu'il était trop tard. L'instant d'après, s'abîmant en quelque sorte dans la terre, il était redevenu invisible. Le cocher seul aurait pu mettre Merthyr sur les traces de cette espèce de fantôme, et peut-être l'eût-il fait, nonobstant le salaire illégitime qui lui brûlait les doigts, si son maître lui eût adressé la moindre question; mais celui-ci était trop préoccupé d'Emilia, qu'il avait laissée si calme et qu'il retrouvait pliée en deux, se tenant la tête à deux mains et saisie d'un tremblement convulsif. A l'entendre cependant, elle n'éprouvait aucune souffrance, et les questions qui lui étaient adressées paraissaient l'importuner, la fatiguer à l'excès. — Où est votre couronne? lui demanda tout à coup miss Ford.

— Ma couronne? répéta Emilia, qui par un mouvement machinal porta une de ses mains à sa chevelure... Je croyais, ajouta-t-elle, je croyais que c'était un rêve?...

Merthyr Powys offrait de rétrograder pour aller chercher cette parure que miss Belloni devait avoir laissé tomber en se penchant hors de la portière : — Non, dit Georgiana, dont le regard scrutateur ne quittait plus leur jeune compagne... Non, Merthyr, laissez-la où elle est!... Vous ne la trouveriez certainement pas.

XV.

Notre « sainte, » une fois seule avec son frère, lui fit part des conjectures que lui avait suggérées cet incident énigmatique. Ne s'éloignant pas beaucoup de la vérité, de si désobligeantes hypothèses devaient, selon elle, ouvrir les yeux de Merthyr et le désabuser complétement. A sa grande surprise, après une première impres-

sion fâcheuse, elle le vit moins que jamais disposé à douter d'Emilia; il lui savait gré d'être loyale jusque dans les égaremens de la passion et constante au mépris de l'infidélité. C'étaient là, disait-il, des qualités héroïques, apanage exclusif des grandes âmes. Sincère, dévouée, prodigue d'elle-même, généreusement crédule, disposée à tous les pardons, n'était-ce pas un type d'élite? Il parlait avec une telle chaleur, une éloquence si entraînante, que Georgiana, dont les scrupules se hérissaient en vain, ne trouvait que des lieux communs à lui opposer.

Deux jours après, au déjeuner, Merthyr apparut radieux et comme transformé. Une lettre de Marini l'appelait à Londres en toute hâte : — Le mot d'ordre est donné; dans deux heures nous serons en route. *Sandra mia*, vous semblez émue?... — Elle l'était en effet par cet enthousiasme chevaleresque, ce frémissement de joie belliqueuse.

— Partons! dit-elle d'une voix vibrante. Je suivrai l'armée, n'est-il pas vrai?

— Non, chère enfant, répliqua froidement miss Ford, nous resterons, s'il vous plaît, à l'académie de musique.

— Tandis qu'on se battra!... Laissez donc, et pourquoi faire d'ailleurs?... Je n'ai plus de voix, vous le savez de reste. Je veux bien accompagner Merthyr, mais sur le champ de bataille. Au surplus, continua-t-elle avec une nuance d'embarras, nous discuterons là-dessus plus tard. Quant à présent, je ne puis partir pour l'Italie.

Merthyr devint tout à coup très pâle. Georgiana se hâta de s'éloigner pour ne pas désobliger son frère en donnant carrière à l'indignation dont elle était saisie. Celui-ci se trouvait seul avec Emilia, dont les derniers mots lui faisaient pressentir des aveux plus complets. — J'ai revu Wilfrid, reprit Emilia. Il a voulu à tout risque me presser encore une fois sur son cœur avant,... avant d'aller prendre place sous le drapeau de nos ennemis. Écoutez, Merthyr, et ne m'en veuillez pas de ce que je vais dire... Qu'il épouse, s'il le veut, cette femme; mais l'idée de lui voir porter l'uniforme blanc, cette idée me navre et me torture. Il faut à tout prix que je le détourne de ce dessein fatal. Il faut par conséquent que je lui parle encore une fois. Y consentez-vous, mon ami?

Elle était vraiment belle, détournant la tête à ces mots, pour ne pas voir la douleur exprimée dans le regard de Merthyr. — Sous ce toit, répondit-il avec son stoïcisme ordinaire, sous ce toit, Emilia, vous serez toujours libre;... je souscris à l'entretien que vous désirez... Arrangez le reste avec ma sœur. Quant à mon départ, il ne souffre aucun délai. Je m'en irai tout seul, voilà tout.

Georgiana ne voulut jamais croire, au premier abord, que l'unique objet d'une entrevue comme celle que souhaitait Emilia fût celui que

la naïve enfant lui assignait en toute sincérité. — Vous aimez encore cet homme; sans que vous osiez vous l'avouer, il est encore maître de vous. En fût-il autrement, s'il vous aime encore, et si vous faites appel à sa tendresse pour le détourner de combattre l'Italie, pensez-vous qu'il cédera gratuitement à vos prières?

— Il ne m'aime plus et ne peut m'aimer, répondait Emilia. Je lui dirai tout, absolument tout, et comment voulez-vous qu'il persiste à voir en moi celle dont il s'était naguère épris? Pendant ces jours de misère dont le souvenir m'est odieux, je me suis abaissée, flétrie à jamais. Je me suis offerte à un autre que lui. Comment Wilfrid Pole voudrait-il des rebuts d'un Périclès?

En somme, Merthyr avait prononcé. Georgiana dut écrire à Wilfrid que l'accès de leur maison lui était ouvert, et qu'Emilia était prête à le recevoir. — Regardez bien cette lettre, dit-elle à miss Belloni avec un regard presque méprisant; mais avant qu'elle parte, un mot encore!... Promettez-moi seulement de ne révéler à personne ce que je vais vous confier. En insistant pour revoir Wilfrid, vous offensez l'affection la plus profonde et la plus loyale qu'il vous ait jamais été donné d'inspirer... Je ne parle pas de la mienne, et cependant vous m'êtes devenue bien chère... Je parle de mon frère, dont je vous révèle ainsi l'unique faiblesse.

— Merthyr, dites-vous?

— Merthyr vous adore.

— Comme Wilfrid?

— Mille fois mieux, aveugle enfant!

Pas si aveugle en somme, car en un clin d'œil, avant même que sa surprise ne fût dissipée, Emilia s'était vivement représenté ce qu'avait de généreux et de grand cette affection muette, désintéressée de tout espoir, étrangère aux faiblesses, aux complaisances avilissantes de l'amour vulgaire. Elle se rappelait avec attendrissement ces leçons quotidiennes où son austère et dévoué protecteur, reprenant en sous-œuvre une éducation imparfaite, opposait à ses caprices enfantins, à ses défaillances câlines, une fermeté inexorable, quoique patiente et douce. Mille détails épars dans sa mémoire, prenant corps et pour ainsi dire condensés, lui donnaient le mot d'une énigme qui plus d'une fois s'était vaguement imposée à sa curiosité. Elle se sentait en même temps rapetissée à ses propres yeux. — Si vous dites vrai, balbutia-t-elle, je perds aujourd'hui le meilleur des frères. Et comment oserai-je désormais le regarder en face? — Georgiana, devant cette émotion frémissante, s'émut à son tour, et, jugeant d'Emilia par elle-même, crut l'avoir transportée à des hauteurs où elle échappait à la désastreuse influence d'un amour indigne. — Cette lettre, lui demanda-t-elle, cette lettre ne doit plus partir, n'est-il pas vrai?

— Pourquoi donc? répondit Emilia. Il faut que je parle à Wilfrid. Faites-la porter immédiatement.

— Après ce que je vous ai dit, vous persistez?

— Je persiste.

Surprise au plus haut point, déçue au-delà de toute expression, la sévère Georgiana eut quelque peine à réprimer un élan courroucé. — Soit, dit-elle, mais, dans ce cas, pas un mot à Merthyr de ma désastreuse confidence... A quelles aberrations n'est pas exposé le plus sage des hommes? pensait-elle en expédiant à regret le billet qui portait l'adresse du jeune Pole.

Merthyr Powys sourit tristement en voyant apparaître Emilia, le lendemain, dès trois heures de l'après-midi, avec le brillant costume dont il l'avait parée pour la mener à Penarvan-Castle. — Vous avez pensé, lui dit-il, à la soirée de mistress Cameron? mais vous voilà prête de bien bonne heure... Il se mit ensuite à lire, sans autre réflexion, avec un calme provoquant. Une heure plus tard, la porte de la maison retentit sous le marteau. Ce devait être Wilfrid; Emilia se levait déjà; Merthyr l'arrêta du geste. — Attendez, disait-il, que ma sœur vous fasse prévenir... La jeune fille, troublée, indécise, ne savait comment s'expliquer tant de sang-froid, et enviait cette force d'âme. Elle se rapprocha de Merthyr, et songeant au danger qu'elle allait courir : — Dites-moi quelque chose, s'écria-t-elle, toute prête à s'agenouiller devant lui; mais il se contenta de la regarder en dénouant doucement les deux mains qu'elle lui tendait jointes l'une à l'autre...

Wilfrid, quand Georgiana les eut laissés tête à tête, se sentit fort gêné. Il cherchait une entrée en matière et crut l'avoir trouvée en complimentant Emilia sur l'élégance de sa toilette. Elle fut ainsi amenée à lui raconter l'histoire de la comtesse Branciani, chronique italienne des plus sombres. La comtesse soupçonnait son mari d'être un espion de l'Autriche; elle avait en effet la preuve de ses relations secrètes avec le gouverneur de Milan; elle ignorait en revanche que le comte Branciani, comme certain personnage des romans de Cooper, simulait la trahison pour mieux servir la cause de l'indépendance. Usant contre lui de ses propres armes, sa femme s'était insinuée dans l'intimité du gouverneur, et, sans savoir à quel point elle disait vrai, avait mis la police autrichienne en défiance du piége où son noble agent l'avait attirée. La double machination du comte une fois déjouée, on était venu l'arrêter dans son palais, une nuit, en présence de sa femme. Sous prétexte d'adieux, elle le prit à part et lui dit à l'oreille : — C'est moi, sachez-le, qui vous envoie dans leurs cachots pour avoir trahi l'Italie. — Je vois bien, répondit-il, que j'ai eu tort de ne pas vous mettre de moitié dans tous nos se-

crets... Votre vengeance frappe un innocent; mais il n'a pas à vous pardonner l'erreur qui le perd...

Jusqu'ici Emilia poursuivait son récit avec un sang-froid factice. — Oh! mon Wilfrid, s'écria-t-elle tout à coup, en souvenir de nos belles journées, ne flétrissez pas l'image que je veux garder de vous!... Promettez-moi de ne jamais porter les armes contre nous... Celui que j'ai tant aimé ne doit pas déchirer le sein de l'Italie!

Cet appel passionné rendit à Wilfrid et l'assurance et l'espoir qui lui manquaient. — Vous *m'avez* aimé, dites-vous?... Si vous ne mentez pas, vous m'aimez encore! s'écria-t-il. Je n'en veux pour preuve que votre souvenir qui me poursuit, et ne me laisse aucun repos. Votre pardon ne manquera pas à la misérable trahison que j'ai commise envers vous... Ce crime, je l'ai racheté; je l'ai racheté au prix d'une ruine certaine pour moi et les miens, en châtiant ce vil Périclès, quand il s'est permis de jeter sur vous un doute injurieux... Ce jour-là, j'ai passé toutes bornes, oublié peut-être tout bon sens; mais j'avais soif de vous venger et soif de mourir pour vous...

Emilia écoutait, immobile et pâle, ces protestations ardentes. — Vous avez eu tort, dit-elle enfin à Wilfrid, vous avez eu tort de frapper ce vieillard... Sa faiblesse même devait le protéger contre vous. Je sais d'ailleurs ce qu'il disait à ma charge; Mme Marini n'a pas jugé bon de me le cacher... Eh bien! Wilfrid, cet homme ne mentait pas!

Ces derniers mots sortirent avec effort de sa poitrine oppressée, car elle croyait porter ainsi un coup décisif, guérir à jamais Wilfrid, noyer dans le mépris tout ce qui pouvait subsister encore de l'amour qu'il lui portait naguère. Elle ne s'attendait guère à l'explosion passionnée que détermina chez lui cet aveu presque héroïque, et moins encore aux ardens témoignages d'une tendresse qui l'étonna sans l'émouvoir. Saisie dans les bras de Wilfrid, pressée contre sa poitrine, elle se dégagea par un effort délibéré; disons tout, elle songeait à Merthyr. — Jamais, pensait-elle, jamais un autre n'obtiendra de moi ce qu'il n'a pas osé me demander. — Puis, saisie de pitié à la vue du désespoir où sa froideur jetait Wilfrid : — Dites, dites-moi, s'écria-t-elle, ce que je puis faire pour vous!...

— Je ne veux de vous que vous-même, répondit-il avec une sourde irritation. Si le sacrifice vous semble trop grand, avouez-le tout de suite, et séparons-nous pour jamais.

Emilia était en ce moment comme enivrée de sa puissance; elle éprouvait aussi la crainte d'en abuser. Wilfrid lut dans ses yeux

une pitié dont il essaya de tirer parti. — Songez-y, lui dit-il, un refus décide de mon sort, me livre à cette femme que vous détestez, me jette dans les rangs de vos ennemis. Je jure au contraire, je jure à vos pieds de ne jamais revêtir l'uniforme autrichien, pourvu que...

— Achevez! interrompit Emilia, suspendue à ses lèvres.

— Pourvu que vous renonciez à quitter l'Angleterre, acheva-t-il, n'osant pour l'heure exiger davantage.

— Je le promets, dit-elle simplement.

— Pourvu encore que partout où vous serez je puisse vous voir quelquefois, vous voir seule, si je réclame cette faveur.

— Soit; mais vous perdrez ce droit le jour où vous oublierez, comme aujourd'hui, le respect qui m'est dû, reprit-elle en se dégageant une fois encore des bras de Wilfrid. L'image de Merthyr planait pour ainsi dire autour d'elle, et lui rendait presque importuns ces empressemens, ces emportemens égoïstes. Wilfrid comprit ceci, et d'amers reproches étaient bien près de franchir ses lèvres, lorsqu'il s'aperçut qu'il allait faire un pas de clerc.

— A propos, dit-il, votre comte Branciani... J'imagine qu'il est au Spielberg... Je le plains de tout mon cœur, savez-vous?... Être séparé d'une telle femme!

— Je la plains, elle, d'avoir à vivre, répondit Emilia.

Tels furent, à quelques formules près, les adieux des deux jeunes gens. Wilfrid s'éloigna plus épris que jamais, parce que jamais il n'avait eu moins d'espérance. Emilia, troublée, tourmentée, mécontente de lui, mécontente d'elle-même, lui en voulait presque d'avoir attenté à ce repos dont elle avait si grand besoin.

XVI.

L'homme qui se condamne de bonne heure à vivre seul, à souffrir seul, à nourrir de sa propre substance un vautour intérieur sans se permettre une plainte, à porter éternellement devant le monde un masque impassible, celui-là peut être considéré comme ayant vidé complétement le calice amer de l'existence. Sir Purcell Barrett, mieux qu'un autre, avait pu se convaincre de cette vérité. Tout jeune encore, il lui avait fallu, victime de l'insanité paternelle, s'interdire des récriminations qu'il jugeait lui-même sacriléges. Plus tard, une misère en désaccord avec son rang social lui avait imposé d'autres souffrances, également inavouables, parce qu'elles étaient de celles qu'on raille sans pitié. Un moment, il lui fut permis de croire que le destin allait se relâcher de ses rigueurs : ce fut lorsqu'il vit naître et grandir l'attachement très sincère de la belle Cornelia. — C'était, pensait-il, le signal de sa rédemption, le

salaire de sa constance résignée; c'était aussi l'occasion de se reprendre à la vie et de courir une chance dernière. Peut-être attendait-il d'elle un peu trop, et très certainement il se complut à exagérer le mérite, la magnanimité, la hauteur d'âme et d'intelligence qui l'avaient tout d'abord séduit. Les femmes se prêtent volontiers à ces transfigurations poétiques sans assez se rendre compte de la déchéance presque inévitable qu'elles se préparent, et sans se dire que, s'il est doux de monter au rang des dieux, il n'est pas toujours commode d'habiter l'empirée, ni agréable d'en être soudain précipité. En bien des circonstances, la créature *idéalisée* porte avec impatience l'auréole qu'elle a pris plaisir à voir rayonner sur son front, et, lasse de trôner sur l'autel, voudrait descendre à terre pour se promener comme une simple bourgeoise.

C'est précisément là qu'en était l'élue du jeune misanthrope. Si elle eût osé voir clair en elle-même, — courage plus rare qu'on ne le croit, — elle aurait supplié sir Purcell de tirer au clair leur situation réciproque, et de traiter l'affaire de leur mariage ainsi que cela se pratique entre vulgaires mortels. Il est vrai de dire que des aspirations si terre-à-terre l'eussent elle-même effrayée, comme trop peu aristocratiques et contraires aux raffinemens dont elle avait contracté l'habitude malsaine. Sir Purcell, n'ayant à lui offrir qu'une situation très peu enviable, se faisait un point d'honneur de lui laisser toute l'initiative du parti à prendre. Il voulait que, comprenant la délicatesse de ses scrupules, elle l'en récompensât par un dévouement absolu, un oubli complet d'elle-même et des autres. Elle devait, selon lui, ne tenir aucun compte du brillant mariage qui lui était offert; elle devait, sous peine de retomber dans la foule, au rang des cœurs mesquins et des esprits médiocres, méconnaître les volontés paternelles. S'il la conviait, — et ceci devenait de plus en plus fréquent, — à une entrevue secrète qui pouvait la compromettre dans l'opinion, il s'étonnait qu'elle hésitât à s'y rendre; il s'indignait si elle faisait manquer le rendez-vous. Cornelia gémissait de ces exigences tyranniques, compliquées d'une indécision, d'un silence qu'elle ne pouvait s'expliquer. De là une série de malentendus qui, gênant, refroidissant leurs rapports, les plaçaient l'un vis-à-vis de l'autre dans une situation toujours plus ambiguë et toujours plus fausse.

Ce fut sur ces entrefaites que, par une belle matinée de printemps, sir Purcell quitta Londres pour venir errer dans les bois voisins de Brookfield. Cornelia, mystérieusement avertie, devait se trouver à l'heure dite du côté de cet « arbre sans fruits » qui avait joué dans le passé de leur amour un rôle si essentiel. Cornelia cependant ne se montra point, et sir Purcell allait se retirer quand certains chuchotemens fort distincts l'appelèrent dans la direction d'un

fourré passablement épais, lequel abritait le tête-à-tête de deux personnages subalternes : — le valet de chambre de M. Pole et une soubrette des *misses* Tinley, dont celles-ci utilisaient la malice naturelle pour se procurer les renseignemens les plus circonstanciés sur ce qui se passait à Brookfield. Parmi beaucoup de propos folâtres, sir Purcell, attentif malgré lui, saisit ces mots : « Le mariage est fixé au mois prochain. — Laquelle? laquelle? disait, insistant, la suivante alléchée. — C'est ce qu'il reste à savoir, répondait son interlocuteur. Le patron n'a jamais voulu s'expliquer là-dessus. »

Sir Purcell, sans vouloir en écouter davantage, reprit le chemin de Londres, plus abattu, plus découragé que jamais. — Il faut, disait-il, que ces misérables anxiétés aient leur terme. — En aucune circonstance, son pauvre intérieur ne lui avait semblé plus inhospitalier; jamais sa solitude ne lui avait autant pesé. Après beaucoup de réflexions, il s'assit à son bureau. La lettre qu'il préparait lui coûta beaucoup. Elle était adressée à celui de ses parens entre les mains duquel le testament de sir Justinian avait fait passer les domaines héréditaires de la famille. Honteux lui-même de se voir substituer, sans motif valable, au successeur légitime, le légataire institué avait cru devoir offrir à sir Purcell une annuité de cinq cents livres sterling; mais il s'était ainsi exécuté avec une mauvaise grâce, une répugnance si transparentes, que ce dernier, malgré son dénûment, n'avait pas cru pouvoir accepter une libéralité pareille. Immolant aujourd'hui son orgueil, — le plus grand sacrifice qu'il pût faire à Cornelia, — il revenait sur son refus et réclamait l'annuité promise. Après cette lettre, il en écrivit une autre, de quelques lignes seulement, adressée à miss Pole sous le couvert d'un tiers complaisant; puis, avec un calme, une sérénité remarquables, il tira de son secrétaire une paire de pistolets qu'il chargea. Par réflexion cependant, il retira la balle de l'un des pistolets. « Laissons, disait-il, laissons au hasard ses droits imprescriptibles... Si elle vient, si elle consent, ils ne serviront ni l'un ni l'autre. Un seul, dans tous les cas, doit suffire... » Après quoi, notre jeune stoïque s'étendit sur sa couche étroite et dure, où le sommeil venait peut-être le visiter pour la dernière fois. Le lendemain matin, de bonne heure, il partit pour Brookfield, après avoir pris soin de régler ses comptes et de s'acquitter entièrement envers son hôtesse ébahie.

Tandis que l'amant de Cornelia marchait ainsi au-devant de sa destinée, posant en quelque sorte au malheur une dernière et décisive question, Emilia subissait, elle aussi, de nouvelles épreuves. Trois jours après son entretien avec Wilfrid, elle avait vu Merthyr Powys se mettre en route pour l'Italie. Il partait seul, laissant sous la protection de sa sœur l'imprudente enfant qu'il ne pouvait se résoudre à livrer sans guide et sans boussole aux flots orageux de la

vie. Pendant qu'ils échangeaient leurs adieux, elle l'observait avec une curiosité poignante : elle guettait au passage quelque symptôme, si léger qu'il pût être, des émotions qui devaient l'agiter, si toutefois Georgiana ne s'était pas abusée; mais elle ne surprit pas la moindre altération sur ce front sévère, et pas un de ses amis ne l'eût quittée avec une poignée de main plus simplement offerte. Rien ne pouvait éveiller en elle des réflexions plus sérieuses, ni prêter à des comparaisons plus défavorables à Wilfrid. Emilia, vingt fois par jour, songeant aux dangers que courait Merthyr pour une cause sacrée, et se reprochant de ne l'avoir pas accompagné, déplorait l'engagement solennel qui la retenait en Angleterre. Bientôt, stimulée par les muettes censures qu'elle lisait dans les yeux de Georgiana, elle essaya de reconquérir sa liberté perdue. Toutes deux, après quelques semaines passées à Londres, s'étaient retirées de nouveau dans le comté de Monmouth. Là, Wilfrid ne les tourmentait plus de ses visites; mais il écrivait fréquemment et à tour de rôle aux deux amies, afin de se concilier la neutralité, sinon l'appui de miss Ford. Les timides sollicitations d'Emilia, lorsqu'elle lui demandait par écrit d'être relevée de son imprudente promesse, le trouvaient armé d'une logique pressante, de prétextes, d'échappatoires habiles contre lesquelles, mal préparée à une guerre de plume, cette enfant naïve restait complétement désarmée; mais si elle ne savait pas répliquer, argumenter, subtiliser comme lui, un fonds d'inébranlable droiture empêchait qu'elle se laissât convaincre. D'un autre côté, un tendre et affectueux souvenir militait en faveur de Wilfrid, et balançait en une certaine mesure les inspirations de la reconnaissance passionnée, du respect ému que son rival devait naturellement éveiller dans une âme loyale et haute. Il y avait donc lutte chez Emilia, et cette lutte, plus vive chaque jour, se trahissait par un alanguissement physique, une pâleur, une espèce de consomption, qui à la longue devaient alarmer Georgiana. Sur ces entrefaites, et vers le commencement d'avril, la correspondance de Wilfrid cessa tout à coup. Plus une seule lettre timbrée de Brookfield, et cependant Emilia ne semblait éprouver ni regret ni inquiétude. Georgiana au contraire était sur des charbons ardens. Il y avait sans doute là-dessous quelque impénétrable mystère. Un matin, vers la fin du déjeuner, Emilia lui tendit la main par-dessus la table. — Voici bien longtemps que vous m'en voulez, disait-elle; mais nous allons redevenir bonnes amies. J'ai pris une résolution définitive. Partons quand vous voudrez pour notre chère Italie.

— Je pensais, répondit miss Ford, non sans quelque amertume, je pensais que ce nom vous était devenu étranger. Et le motif, s'il vous plaît, d'une détermination si peu prévue?

— Rappelez-vous la lettre de Merthyr, datée d'Arona. Il me met-

tait en garde contre toute impulsion où mon être *entier* ne serait pas en jeu. Il ajoutait que ma vie était d'un trop grand prix pour être sacrifiée à quelques minutes d'un entraînement insensé. Je ne comprenais pas tout d'abord, mais j'ai fini par saisir le sens de ces mystérieuses paroles. Votre frère n'est pas comme vous, chère Georgiana. Jamais il ne se méfie de moi; il me conseille, il me vient en aide. Il *m'attend* surtout, il me laisse le temps de réfléchir et de rasseoir mes idées, de mûrir mes projets. Il faut maintenant ou que je voie Wilfrid ou que je lui écrive, pour lui annoncer que notre engagement ne me lie plus. Qu'il le permette ou non, je partirai.

— Pourquoi vous décider si tard à rompre un lien qui vous pesait?

— Faute de courage, répondit humblement Emilia; puis, ajouta-t-elle les yeux à demi fermés, comme si elle eût examiné de près un objet imperceptible, je ne voyais pas encore très clair dans tout ceci.

— Et s'il se croit, lui, délié de son serment?

— Le jugez-vous capable de ne pas voir en quoi nos promesses diffèrent? En ce cas, un abîme infranchissable nous sépare à jamais, et je lui retire jusqu'à mon amitié. Je le pourrais maintenant, car je le trouve changé. Il a des pensées, des paroles autrichiennes. Il n'est pas juste que je demeure sa captive, quand ma vraie place est à côté de Merthyr.

— Vous aimez donc mon frère? dit Georgiana, dont la rigueur inflexible ne s'était pas encore démentie. Emilia, non sans quelque peine, étouffa un cri de souffrance, ne voulant point reprocher à son amie de porter ainsi une main violente sur le germe à peine formé d'un sentiment qui avait encore besoin de s'ignorer lui-même. — Merthyr, répondit-elle simplement, est pour moi l'ami par excellence, et l'amitié, telle que je la comprends, ne cède le pas à aucune autre affection. Je voudrais être homme pour pouvoir l'appeler mon « frère d'armes. » Je voudrais pouvoir lui offrir mieux que l'amour d'une pauvre jeune fille, pour le payer de ses généreux sacrifices en faveur de mon pays.

Deux jours après cet entretien, miss Belloni et miss Ford arrivaient ensemble à Richford, où elles venaient, avant leur départ, passer une dernière huitaine. Chez la bonne lady Gosstree, on ne parlait plus que du mouvement insurrectionnel italien. Les journaux étaient remplis de détails sur le début de cette nouvelle entreprise. A la suite d'un engagement qui venait d'avoir lieu près de Brescia, les troupes impériales, refoulées par le premier élan des patriotes, avaient dû se replier sur le fameux quadrilatère. La Lombardie frémissait, attentive au signal que le Piémont devait donner. Le Piémont se taisait encore, et provisoirement un sang précieux coulait

chaque jour. Emilia, complétement absorbée par ces belliqueux récits, retarda quelques jours sa lettre à Wilfrid. Au moment où cette lettre allait partir, un messager lui apporta de Brookfield les lignes suivantes : « Je rentre ici après une longue absence, et que m'apprend-on? Dois-je croire de votre part à l'oubli complet de nos sermens? Où vous voudrez, mais sans aucun retard, je demande à vous parler. L'infortune, le désespoir m'assiégent de tous côtés. J'ai pourtant compté sur vous. Ne venez point ici : la maison est en deuil: mon pauvre père, alité, n'a plus aucun moyen de tenir tête à l'orage. Le fardeau tout entier pèse sur moi. Dois-je croire que vous m'abandonnez? »

Emilia déchira sa première missive et y substitua un billet ainsi conçu : « Venez sur-le-champ. S'il vous convient que j'aille au contraire vous trouver, n'importe où, mais immédiatement, je ne manquerai pas au rendez-vous. Si on vous a dit que je partais pour l'Italie, on ne vous a pas trompé. Je reprends ma parole, et me tiens pour assurée de votre pardon. Vos sœurs sont aussi les miennes; il me tarde de les embrasser, et je réclame ma part de leurs chagrins. Mon cœur saigne tout particulièrement pour la pauvre Cornelia. »

Le lendemain, vers les neuf heures du soir, conformément aux indications que Wilfrid lui avait fait passer, Emilia devait l'attendre à la porte du parc de Richford. Accoudée à sa fenêtre, elle passa une partie de la nuit, — une belle nuit de mai, — à écouter les rossignols qui d'un arbre à l'autre se répondaient, et dont les chants cadencés l'entouraient d'une espèce de guirlande harmonieuse. Ils lui rappelaient ceux de l'année précédente, mariant leurs concerts nocturnes aux douces paroles de Wilfrid. Étaient-ce les mêmes? Et pourquoi le souvenir qu'ils évoquaient ne gardait-il pas des couleurs plus vives, un arome plus pénétrant? Pourquoi s'offrait-il avec des contours presque insaisissables, dans un lointain brumeux, sous des voiles encore transparens, mais qui allaient s'épaississant chaque jour? Ce moment-là néanmoins eut quelque douceur. Les yeux fermés, les bras croisés sur sa poitrine à peu près nue, Emilia s'abreuvait avec volupté de ces merveilleux accords, de ces gammes infinies, de ces inimitables caprices, tantôt rapides et brillans comme l'éclair, tantôt indécis, plaintifs, saccadés, mélancoliques comme les soupirs d'une âme perdue.

Dans la journée, les visites abondèrent à Richford. Tracy Runningbrook, entre autres, apporta les dernières nouvelles de Brookfield. Toute préoccupée qu'elle fût de Merthyr et de l'Italie, Emilia ne put s'empêcher de frissonner en songeant au désespoir de cette famille qui pendant quelques mois avait été la sienne. Elle assista par l'imagination aux scènes émouvantes que le poète lui racontait avec feu. Elle voyait ses pauvres amis de Brookfield réunis encore à l'heure

de minuit et arrachés à de tristes épanchemens, à mille sombres anticipations, par un tumulte inaccoutumé. Des coups violens ébranlent la porte extérieure. On ouvre après maint débat. Deux braconniers apportent sur une misérable civière un cadavre qu'ils viennent de ramasser dans les bois voisins. C'est celui d'un homme encore jeune. On le dirait endormi plutôt que mort : seulement, à l'endroit du cœur, une plaie déjà presque refermée, et tout autour un peu de sang extravasé. Sur ces restes encore tièdes, Cornelia se laisse aller, sans une larme, sans une parole, les mains jointes et le regard au ciel... Chose étrange, ces images si tristes ne pouvaient prévaloir, malgré la sympathique douleur dont elle était pénétrée, sur l'afflux de vitalité renaissante que la jeune Italienne sentait déborder dans ses veines. Elle puisait dans le retour de ses forces perdues une joie invincible, un élan triomphal qui se traduisait, en face de tous ces désastres, par une impassibilité presque hautaine.

Que vient cependant faire à Richford miss Laura Tinley? Pourquoi son apparition chez lady Gosstree, et que signifient ces regards d'intelligence jetés à Emilia? Dans quelle pensée, s'approchant furtivement de cette enfant qui la reconnaît à peine, lui glisse-t-elle à l'oreille le nom de M. Périclès? Rien de plus simple en vérité. Miss Tinley, serve et sujette du capricieux millionnaire, comptait mériter ses bonnes grâces en le réconciliant avec miss Belloni, dont il attendait encore des prodiges quand elle aurait recouvré sa voix, ce que les médecins les plus habiles, par lui consultés, regardaient comme excessivement probable. Toutefois la visite de cette insidieuse personne avait encore un autre but. Elle voulait se repaître, en les racontant par le menu, des catastrophes survenues à Brookfield; elle voulait triompher de ses anciennes rivales en décrivant leur détresse actuelle, la mort tragique de sir Purcell, le désespoir de Cornelia, les humiliantes révélations qu'un moment d'égarement avait arrachées, devant tous ses domestiques réunis, à l'infortuné M. Pole, enfin la triste situation de Wilfrid, lorsque, voyant l'honneur et la liberté de ce malheureux vieillard à la merci de M. Périclès, il avait dû plier sous l'inflexible loi de sa destinée et implorer de ce Grec tout-puissant le pardon de ses violences passées.

— Donc, interrompit tout à coup Emilia, ce qui leur manque, c'est de l'argent, et M. Périclès peut encore les sauver? Vous dites aussi que M. Périclès demande à me voir?... Je me réserve de prononcer là-dessus; mais annoncez-lui que, si je me décide, un billet de moi lui indiquera l'heure et le lieu de l'entrevue qu'il sollicite.

A peine Laura était-elle partie, toute fière du résultat de son ambassade, qu'Emilia monta précipitamment chez miss Ford. — Ils sont ruinés,... leur honneur est compromis, disait-elle avec une

agitation fiévreuse... Ne les aiderez-vous pas? ajouta-t-elle après avoir brièvement expliqué à son amie la situation de la famille Pole.

Georgiana, rouge de surprise, ne comprenait rien à cette brusque sortie. — Songez, répondit-elle, que nous devons partir demain. Et d'ailleurs pouvez-vous les croire capables d'accepter de moi, qui leur suis à peine connue, un service pécuniaire?

— Peut-être en effet le refuseraient-ils de vous; mais de *moi* certainement non. Prêtez-moi ce que vous avez d'argent disponible. Merthyr le ferait, lui. Je vous le rembourserai, soyez tranquille. Deux mille livres sterling suffiraient, à ce qu'il semble, pour désintéresser le seul créancier vraiment à craindre, le seul qui ait à réclamer immédiatement contre une violation de dépôt... S'il faut tout vous dire pour vous donner confiance, je sens, je suis sûre que ma voix revient.

— L'avez-vous essayée? demanda Georgiana, toujours précise, toujours positive, et qui de plus n'était pas fâchée de faire diversion aux embarrassantes instances de sa jeune amie.

— Non, répondit celle-ci; mais croyez que je ne me trompe pas. Je le sens à l'inexplicable joie que j'éprouve, et qui, si elle ne m'ôte pas la pitié due à mes amis, m'empêche de partager l'abattement où je les vois. Croyez-moi, croyez-moi, chère sœur!.. Je ne vous demanderais pas cet argent, si je n'étais sûre de vous le rendre... Vous me voyez muette, vous me croyez paresseuse... Eh bien! sachez-le, depuis quelques mois, pas une heure n'a été perdue... Je travaillais intérieurement avec une incroyable ardeur d'espérance, avec une infatigable énergie... Vous devez bien penser que je suis solvable... Aidez-moi donc!... Je ne puis, en vérité, le laisser dans de telles angoisses. Lui tendre la main est mon premier devoir. Et ceci fait, adieu à l'Angleterre!

— Écoutez, répondit sérieusement Georgiana. Ce que vous demandez est impossible. Mon frère ne se borne pas à verser son sang pour l'Italie; toute sa fortune est engagée dans le mouvement actuel. Au moment où il partait, je lui ai offert la mienne, qu'il a refusée. S'il échoue, s'il revient vaincu, comme nous devons, hélas! le présumer, ce modeste avoir, que je lui garde précieusement, est tout ce qui nous restera pour vivre l'un près de l'autre... Comprenez-vous pourquoi je ne saurais me rendre à vos prières?

— Je comprends, reprit Emilia, un peu pensive, mais toujours sérieuse. Je comprends, et ne vous demanderai plus qu'un délai de huit jours. Remettons notre départ à la semaine prochaine. D'ici là j'aurai trouvé quelque autre moyen de leur être utile.

Au lieu d'Emilia, ce fut Tracy Runningbrook que rencontra Wilfrid

devant la porte du parc de Richford. Le poète avait à lui remettre le billet que voici : « Je ne suis pas en état de vous voir maintenant; mais en vous assurant que je ne quitterai pas l'Angleterre sans vous avoir serré la main, je crois pouvoir compter sur votre confiance. En ce moment, je suis trop préoccupée. » Le nom d'Emilia, laconiquement tracé au bas de ces lignes si brèves et si sèches, blessait les yeux de Wilfrid, qui se sentait envahi par une espèce d'angoisse intolérable à la longue. Il se reprocha, une fois resté seul, d'avoir manqué de courage en ne demandant pas au suicide, comme le malheureux Barrett, le terme de ses déceptions et de ses inquiétudes. Et plus augmentait sa faiblesse, plus grandissait son amour, dont il se repentait d'avoir trop longtemps méconnu la puissance. Tel était, au moment dont nous parlons, l'ascendant irrésistible d'Emilia sur cette imagination mobile, qu'à mi-chemin de Brookfield il fut ramené jusqu'aux limites du parc de Richford par le désir de contempler les fenêtres encore éclairées de l'appartement occupé par miss Belloni et son amie. Comme il se retrouvait devant la porte, il la vit s'ouvrir, et la lanterne du concierge éclaira un cavalier qui sortait au pas de la ténébreuse avenue. Wilfrid reconnut à l'instant le capitaine Gambier, et en songeant qu'il venait de quitter Emilia, il ne put se refuser à la pensée que le brillant officier était peut-être pour quelque chose dans le parti-pris par elle de ne pas venir au rendez-vous promis. En proie aux tortures de la jalousie la plus poignante : — Pourquoi, lui demanda-t-il d'une voix enrouée, pourquoi vous permettez-vous de venir ici?

— La question est plaisante, repartit Gambier, profitant aussitôt de l'avantage que lui donnait cette apostrophe dénuée de sens.

— Dois-je supposer, continua Wilfrid, que vous entendez vous jouer de l'affection de ma sœur, et la mettre au rang de tant d'autres femmes abusées par vous?

— Vous en parlez bien à votre aise, cadet que vous êtes, répliqua Gambier tout en frisant l'extrémité de ses longues moustaches. On ne les abuse pas aussi facilement que vous avez l'air de le croire.

— Adela n'a pas d'autre protecteur que moi, reprit son interlocuteur, de plus en plus irrité par tant de sang-froid et de familiarité. Si votre nom et le sien sont mêlés au moindre propos fâcheux, vous aurez à m'en rendre compte, sachez-le d'avance!

— Fort bien! reprit Gambier, qui avait fait mine de mettre pied à terre, mais qui au contraire se raffermit sur sa selle. Voilà qui est entendu; avant tout, veuillez demander à votre sœur si elle a quelque grief contre moi... Si elle se plaint, je ne demande pas mieux que de me rencontrer avec vous; mais c'est elle, mon cher, c'est elle qui m'a notifié mon congé. Je me retire, portant toute sorte d'envie à l'homme qu'elle acceptera pour mari. Au surplus, je re-

connais dans tout ceci l'habileté d'une belle dame qui a ses raisons, paraît-il, pour souhaiter que je ne sois plus de ce monde. C'est elle, je dois vous en avertir, qui s'est chargée, à bord du yacht, des préliminaires de notre duel en nous compromettant de son mieux, votre sœur et moi... Prenez-y bien garde, elle est dangereuse... Si elle parvient à nous faire battre, elle a plus d'esprit encore que je ne lui en avais déjà reconnu. Au surplus vous savez où me trouver. — Là-dessus Gambier partit au galop.

Wilfrid, revenu à Brookfield, se vit confirmer par Adela tout ce que Gambier venait de lui dire. Il apprit même quelque chose de plus, car, après l'avoir détourné, autant qu'elle le pouvait, du mariage concerté avec lady Charlotte, et voyant qu'il se regardait comme lié par des promesses dont le souvenir lui pesait : — Écoutez, lui dit-elle, je puis mettre à votre disposition un véritable talisman qui vous affranchira bien vite, si vous voulez en faire usage. Quand vous serez tête à tête avec elle, amenez dans la conversation, de manière ou d'autre, le nom de lord Eltham. Vous verrez l'effet qu'il produira... Maintenant, cher frère, et en échange du service que je vous rends, ne pourriez-vous dissuader Cornelia de prendre le deuil, comme elle en a le projet?... Il y a là une affectation qui lui porte dommage, et non pas à elle seule...

Wilfrid, ébahi tout d'abord, ne comprenait pas. Plus tard seulement, et par une longue série de réflexions, il apprécia la portée de cette dernière insinuation. Adela n'avait décidément rompu avec le capitaine Gambier que pour acquérir des droits à la reconnaissance de sir Twickenham Pryme. Ce dernier, moralement dégagé envers Cornelia par la catastrophe récente qui l'avait en quelque sorte mise au rang des veuves, devait être facilement amené à se figurer Adela comme ayant toujours été l'objet *réel* de sa préférence. Que si Cornelia manifestait un trop bruyant désespoir, il pourrait, effarouché, se retirer tout à fait. Ne lui faudrait-il pas effectivement un certain courage pour s'exposer aux malins propos qui le représenteraient comme se consolant avec la sœur cadette d'avoir été joué par l'aînée? En réfléchissant à cette subtilité féminine, surtout en songeant à la parole magique par laquelle il pourrait, d'un moment à l'autre, rompre les liens dont lady Charlotte avait su l'entourer, Wilfrid s'endormit, le sourire aux lèvres. Il avait pris l'habitude d'envisager son orgueilleuse *promise* comme l'unique barrière qui le séparât d'Emilia Belloni.

XVII.

— Où me conduit-elle? pensait Tracy le poète, entraîné par Emilia, qui n'avait pas voulu se hasarder sans escorte dans l'épaisseur

des bois de Brookfield. Que m'importe au reste, pourvu qu'elle ne me quitte pas? Par un beau clair de lune comme celui-ci, je m'embarquerais avec elle pour les Grandes-Indes...

Le fait est que le ciel, semé d'étoiles, était d'une transparence admirable. Les jeunes pousses vertes de la saison nouvelle étincelaient comme des diamans sous les clartés nacrées qui marquaient d'une ligne blanche le contour des sapins aigus et de leurs traînans rameaux. Les pas des deux promeneurs retentissaient sur le sol encore durci par de récentes gelées, les dernières d'un hiver tardif. De tous côtés les rossignols chantaient. — Une soirée comme je la rêvais! dit Emilia, se tournant tout à coup vers son silencieux compagnon. Écoutez ces oiseaux; je vais leur donner la réplique.

— Votre voix est donc revenue? s'écria Tracy, attentif à un geste par lequel l'aimable cantatrice avait complété sa pensée.

— Chut! répondit-elle, ne parlez pas si haut, et postez-vous là, pour n'en sortir qu'à mon appel... Sauf cela, gardez-vous de bouger, quoi qu'il arrive!...

Elle lui montrait en même temps un gros chêne, placé à l'entrée d'une espèce de clairière bordée de larix et de bouleaux aux tiges d'argent. Au centre était une petite éminence sur laquelle Emilia monta d'un pas léger après avoir quitté son écuyer fidèle. Malgré son impatience, il ne fut pas longtemps à distinguer, parmi les modulations des chants d'oiseaux, la voix d'Emilia, qui montait dans l'atmosphère lumineuse et froide. Cette voix avait augmenté de volume et de force. Après quelques mesures, l'ardente imagination du poète avait déjà transformé en je ne sais quelle muse-fée commise à la garde d'une forêt druidique cette blanche créature immobile, dont les lèvres à peine entr'ouvertes laissaient échapper une à une les notes ferventes d'un chant religieux. Quand elle se tut, l'air semblait palpiter encore, ému par les dernières vibrations de ce puissant organe, et le poète, dompté cette fois par la musique, sentait ses yeux se remplir de larmes. — Elle n'est pas seule! Ces mots, prononcés presque à son oreille, le firent soudain tressaillir. Il se retourna vivement, et de l'autre côté du chêne où il s'appuyait aperçut Wilfrid qui se penchait en avant pour mieux voir. Deux personnes en même temps s'avançaient vers Emilia. L'une, reconnaissable à son enveloppe de peau d'ourson, était évidemment M. Périclès. A côté de lui marchait Laura Tinley. Le Grec arpentait à grandes enjambées les mousses qui servaient de tapis à ce théâtre en plein air, et levait les mains au ciel avec des exclamations enthousiastes. Parvenu près d'Emilia, il se dépouilla de ses épaisses fourrures, qu'il plaça sur les épaules de la cantatrice, selon lui trop exposées aux fraîches haleines d'une soirée printanière. On n'entendait au reste que le rire aigu de miss Tinley.

Emilia s'écarta bientôt, appuyée au bras de M. Périclès et d'un pas ralenti par le poids de la chaude toison qu'elle venait de revêtir, tandis qu'il grelottait à côté d'elle, plus maigre et plus chétif par le contraste, avec des gesticulations insensées. Tracy regarda une fois encore du côté de Wilfrid, qui venait de disparaître. Une dame en chapeau rond se montra, l'instant d'après, dans la même direction. C'était lady Charlotte, qu'il venait de laisser à Richford, dans le salon de lady Gosstree.

— C'est bien cela, dit-elle en le rejoignant; je ne m'étais pas trompée sur l'objet de votre évasion à petit bruit. Il paraît que cette petite a retrouvé sa voix. Tant mieux après tout; mais que signifie cette rage de lutter avec les rossignols? Pourquoi ne nous a-t-elle pas régalés là-bas de quelque ariette?... A moins, seigneur poète, que vous n'ayez réglé vous-même cette romantique mise en scène... Ne vous étonnez pas de me voir ici; je n'y suis venue que sur l'invitation formelle de miss Belloni, et présumant, comme il arrive, qu'il s'agissait de son chant... Dites-moi, le concert doit-il en rester là?

— Espérons que non, allait répondre Tracy; mais il vit tressaillir lady Charlotte au nom de Wilfrid, appelé à deux reprises par Emilia. La seconde fois, Wilfrid apparut dans l'aire lumineuse du rond-point, et s'avança délibérément vers le groupe qui en occupait le centre. Il avait l'air dégagé d'un homme que rien n'a droit de surprendre, et plus spécialement préparé à l'occurrence présente. M. Périclès et lui échangèrent une poignée de main, prélude d'un entretien fort animé qui sembla immédiatement s'engager entre eux. Laura Tinley se tenait discrètement à l'écart. Lady Charlotte, manifestement étonnée, murmurait à demi-voix: — Que faut-il penser de tout ceci? Wilfrid devait être ce soir chez l'ambassadeur. Il m'a écrit à cinq heures, et la lettre était datée de son *club*. Est-il décidément fou? Met-il de côté ses intérêts les plus pressans?

Au surplus le doute n'était plus possible, et lady Charlotte laissa retomber son lorgnon d'un air tout à fait découragé. Périclès et Laura Tinley d'une part, Emilia et Wilfrid de l'autre, échangeaient maintenant un adieu cordial. Ces deux derniers ensuite se rapprochèrent du chêne qu'Emilia cependant, par une marche oblique, semblait vouloir éviter. Wilfrid, légèrement penché, comme pour mieux contempler le visage de sa compagne, lui parlait avec beaucoup de feu, et lorsqu'ils furent plus rapprochés de l'arbre centenaire, on entendit plus distinctement les ardentes protestations qui se pressaient sur ses lèvres. — C'est vous, vous seule que j'aime,... vous que j'ai toujours aimée. Que parlez-vous de lady Charlotte? J'ai foi dans son affection, dans sa vaillante amitié, malgré les bruits fâcheux qui se sont répandus sur ses relations avec lord

Eltham; mais l'aimer, elle, quand j'ai le cœur plein de vous?... Le lien qui m'unit à elle n'est pas de ceux que rien ne peut rompre. Vous vous trompez encore là-dessus... Si je voulais, si l'honneur me le permettait, je n'aurais qu'à invoquer le nom de lord Eltham...

— Mais vous ne le feriez point, n'est-il pas vrai? s'écria lady Charlotte, qui, se montrant tout à coup, lui coupa brusquement la parole. Je vois que je puis compter toujours sur votre générosité chevaleresque... Ensuite, se tournant vers Emilia, qui gardait naturellement le silence : — Bravo, mon enfant! je suis charmée que vous chantiez encore, et mieux que jamais!... Quant à votre revanche, elle est parfaite; l'enjeu vous reste, sans difficultés possibles... Rengainons maintenant l'une et l'autre. Voici ma main en signe de paix.

Emilia regarda le pauvre Wilfrid, dont les yeux baissés, les lèvres muettes attestaient le prodigieux saisissement, l'irrémédiable confusion, très concevables chez un don Juan aussi novice; puis, montrant un front calme à lady Charlotte et pressant la main qui lui était tendue : — Vous supposez sans doute, dit-elle à sa rivale, que j'ai voulu vous enlever avec la victoire ce qui semblait être le prix du combat. Tel n'a jamais été mon dessein. C'est à l'Autriche, non pas à vous, que j'ai disputé ce vaillant soldat. Je suppose maintenant qu'on ne le verra plus songer à servir l'empereur. C'est tout ce que je prétends gagner à ce que vous appelez ma revanche.

Lady Charlotte l'examinait d'un regard curieux. — Soit, dit-elle, je ne me charge pas de comprendre, mais je vous crois sur parole... Vous, monsieur, continua-t-elle, s'adressant à Wilfrid, je vous autorise à me ramener, sous la promesse formelle que vous n'ouvrirez pas la bouche d'ici à Richford... Nous n'en avons guère que pour cinq minutes, ainsi vous ne vous engagez pas à grand'chose.

Tracy, témoin de cette étrange scène, eut quelque peine, lorsqu'elle eut pris fin, à contenir le débordement de son admiration : — Quelle puissance est la vôtre! s'écria-t-il. Et comme vous mettez vos ennemis sous vos pieds!

Mais Emilia, jusqu'alors indifférente, arrêta tout à coup ses félicitations enthousiastes par un violent éclat de larmes : — Il me loue, disait-elle, il appelle ceci un triomphe!... S'il savait, ô Merthyr, ô mon héros, combien je suis coupable envers vous!... Oui, reprit-elle, baissant la tête et le front dans ses mains, pendant qu'il se bat pour mon pays, je me vends, j'accepte l'esclavage... Son sang coule peut-être, et je ne puis aller étancher ses blessures! Il mourrait, que le droit d'assister à son agonie me serait justement refusé. Je suis enchaînée, je suis vendue!... Et lui cependant... comme il domine tous les autres! Jamais il ne se tuerait pour une femme;... ce n'est pas non plus chez lui que l'amour atténuerait

les bons penchans au profit des calculs les plus vils. «Vous ne m'aimez pas, » me dit-il, et il a raison. Si je l'aimais, je ne me serais pas ainsi sacrifiée à des amitiés vulgaires, au souvenir d'une affection éteinte, et cela quand il verse son sang pour l'Italie!... A présent que tout est consommé, je comprends, je déplore ma coupable erreur; je la comprends et je la regrette d'autant plus amèrement que, s'il vit, son pardon m'est acquis d'avance...

Tracy, frappé de respect, n'essayait pas d'arrêter le flot de cette impétueuse douleur. Les rossignols se taisaient. Pas le moindre bruit sur la mousse épaisse ou dans les ramées ténébreuses. Le nom seul de Merthyr éveillait l'écho, redit au loin comme le monotone refrain des chœurs antiques.

XVIII.

Vers la fin du mois de juin, l'insurrection lombarde était apaisée, c'est-à-dire noyée dans le sang. Marini avait racheté par une mort héroïque celles de bien d'autres nobles victimes qu'il avait imprudemment traînées sous le feu des canons autrichiens. Échappé par miracle au désastre, Merthyr Powys revint en Angleterre, vaincu et ruiné, comme l'avait prévu sa sœur. Depuis plusieurs semaines, errant de retraite en retraite, poursuivi à outrance, relancé, traqué sans cesse, il n'avait plus de nouvelles. Ce fut donc à l'improviste, et dans une conversation sans importance avec un indifférent que le hasard lui avait fait rencontrer en chemin de fer, qu'il apprit, avant d'arriver à Londres, le départ de miss Belloni pour Milan avec Périclès.

Par deux fois, de l'air le plus calme, il se fit répéter la fatale nouvelle; puis, sans aucun retard, et passant tout simplement d'une gare à l'autre, il repartit, non pour le Monmouthshire, mais pour Brookfield. Il pouvait là, plutôt qu'ailleurs, obtenir des renseignemens positifs sur l'événement inattendu qui avait compliqué pour lui les amertumes de la défaite. Les trois sœurs l'accueillirent avec leurs grands airs d'autrefois et leur bonne grâce habituelle. Cornelia, vêtue de noir, lui tendit la main en souriant, et répondit avec un rare sang-froid à ses premières questions. Tout à coup la brillante conversation de Merthyr et la vague ressemblance de ses traits avec ceux d'un autre personnage maintenant disparu de la scène firent pâlir les lèvres de la jeune châtelaine, et semblèrent suspendre pour un instant les battemens de son cœur. Miss Arabella n'avait rien perdu de son immuable sérénité. Adela au contraire semblait en proie à quelque secrète angoisse; une attente pénible donnait à sa physionomie je ne sais quel air contraint, à ses reparties une certaine aigreur inaccoutumée. Au moindre bruit du de-

hors, on la voyait tressaillir et jeter furtivement un coup d'œil vers la porte; mais sir Twickenham Pryme ne se montrait pas. Le deuil si fièrement arboré par Cornelia l'avait probablement mis en fuite. Lui seul aurait pu calculer, à une ou deux près, les chances qu'Adela conservait encore de le voir venir à résipiscence.

Chacune des trois sœurs parla d'Emilia sur un ton différent. — Nous lui devons tout ce qui nous reste, disait Cornelia, dont la fière humilité se retrouvait, chez Arabella, tempérée par certaines réminiscences de l'ancien patronage. — Certes, reprenait celle-ci, nous la regarderons toujours comme notre petite sœur. — Adela se bornait à sourire amicalement chaque fois que le nom d'Emilia éveillait son attention. Ni son cœur ni son oreille n'étaient à la conversation, de plus en plus languissante.

Merthyr s'informa poliment du fils de la maison. Cornelia, non sans hésiter un peu, se chargea de la réponse. — Il est parti pour Vérone... Vous savez, continua-t-elle, que nous avons un oncle colonel au service de l'Autriche?

— Je le sais, répondit Merthyr avec une courtoisie parfaite.

— Partie avec Périclès, partie pour Milan, et Wilfrid Pole est à Vérone! se disait-il au sortir de Brookfield, incapable de tirer au clair cette obscure chronique, dont les lambeaux lui arrivaient ainsi l'un après l'autre... Dieu merci, Georgey n'a pas quitté Richford: elle me donnera la clé de tout ceci.

Effectivement, après l'avoir serré plusieurs fois sur son cœur et comprimant de son mieux un dernier accès de jalousie, Georgiana Ford remit à son frère une lettre sur l'enveloppe de laquelle miss Belloni avait, d'une main mal assurée, tracé le nom de Merthyr Powys. La voici textuellement reproduite :

« Mon ami (je voudrais pouvoir dire *mon bien-aimé*), je viens de lire le récit de ce funeste combat. Pourquoi l'avoir risqué dans un lieu maudit? Mon cœur a cessé de battre un moment. A présent je suis résignée. Le ciel n'éclaire que ce que Dieu a voulu. Dieu destinait donc une épreuve de plus à notre chère Italie. Je suis certaine d'ailleurs qu'il ne vous est rien arrivé. Dieu, sans cela, m'aurait avertie; il n'aurait pas voulu accepter les remercîmens que lui porte chacune de mes prières. Je ne saurais du moins supposer qu'il puisse en être ainsi.

« Pour trois ans, me voilà prisonnière. M. Périclès m'emmène au *Conservatorio* de Milan, et ma mère m'accompagne, non sans beaucoup de plaintes qui me déchirent le cœur... et les oreilles. Ma voix est revenue. Je n'ai jamais cessé de la sentir au dedans de moi, comme on devine, les yeux fermés, qu'il y a quelqu'un dans la

chambre où l'on est soi-même. D'ailleurs, entourée de malheureux, j'étais joyeuse, symptôme infaillible. J'ai gardé longtemps mon secret, me demandant ce que je ferais lorsque ma baguette magique m'aurait été rendue. Croiriez-vous que je ne pensais pas à vous en première ligne? Quand cette réflexion me vient, je suis tentée de me flageller. Au surplus, je suis amplement punie, soyez-en sûr.

« Que voulez-vous, mon ami? Les Pole étaient à la discrétion de M. Périclès. Wilfrid l'avait frappé au visage; le Grec voulait se venger. Ces braves gens, qui m'avaient si bien reçue, si bien aimée, allaient être précipités dans la misère. Georgiana refusait de me prêter, sur mes trésors à venir, la somme dont ils avaient immédiatement besoin. Je me suis arrangée pour que M. Périclès m'entendît chanter, certaine à l'avance de l'effet que j'allais produire. Un seul air, et cet homme est devenu dans mes mains comme une cire molle. — Pourquoi l'Italie n'a-t-elle pas remporté une victoire pareille? — A la condition que j'irais m'enfermer au conservatoire de Milan pour trois années consécutives, il m'offrait une espèce de blanc seing. J'ai regret de me dire qu'un pareil personnage aime la musique à ce point et mieux que je ne l'aime moi-même, à coup sûr. Chose étrange que dans mes deux cultes dominans je sois ainsi dépassée par vous et par lui! J'exigeai une somme énorme payée comptant : deux mille livres, mon ami, deux mille livres! Je tirai aussi de lui la promesse de soutenir le crédit ébranlé de la maison Pole. Il accepta toutes mes conditions, et mon engagement fut signé le lendemain. Mes amis étaient sauvés!

« Alors seulement je pensai à vous. Évidemment je ne vous aimais pas. Quels que soient mes sentimens actuels, ce que j'ai fait le prouve de reste. C'est par mes actes que je me juge moi-même. D'après eux, que suis-je donc? Une enfant irréfléchie, une simple *ragazza* livrée à ses instincts, bonne tout au plus à faire parler des cœurs vulgaires et volages. Et que valent-ils, je vous le demande? Mais ne parlons plus de ces tristes souvenirs. J'ai anticipé de trop bonne heure une fâcheuse expérience, et n'ai jamais rencontré que faiblesse, — excepté chez vous, mon ami.

« Il me semble que si je pouvais vous appeler mon *bien-aimé*, je doublerais par là mon courage et ma force; mais je ne le ferai point. C'est un honneur dont je ne me sens pas digne, puisqu'après tout je ne vous aime pas. Faut-il donc qu'un homme soit à moitié méprisable pour nous inspirer de l'amour? A toute femme qui sera véritablement mon amie, je souhaiterai de ne pas épouser celui qui le premier aura su lui plaire. Allons, allons, plus de fâcheux retours! *Evviva!* mon âme est libre, si mon esprit est prisonnier. Trois ans d'études, trois ans d'oisiveté pour mon cœur. Au bout de

ces trois années, Merthyr, — mon héros! — si j'allais me trouver digne de vous! Mon être entier palpite à cette idée. Je sens une larme couler sur ma joue, — la première depuis bien longtemps, — en songeant qu'une enfant de l'Italie pourrait un jour vous payer tout ce que vous avez fait pour la cause italienne. Douce pensée, où le cœur se fond!

« Je suis bien changée, allez! Vous ne me reconnaîtriez peut-être pas. Je m'en vais en Italie sans aucun de ces rêves passionnés qui m'y appelaient naguère. J'y vais avec des vues toutes positives, comme une machine qui veut avant tout se mettre en état de fonctionner. Je vois clair en toute chose. Les fautes de nos amis, leurs torts, leurs faiblesses, rien ne m'échappe, et pourtant rien ne m'indigne. Je vois clair, mes yeux sont dessillés.

« *Addio*, Merthyr. Dites à tous là-bas que je n'oublierai jamais l'Angleterre. N'êtes-vous pas Anglais, vous, mon héros? héros très certainement, et je n'en veux rien rabattre. Le sang que vous prodiguez fait germer les lauriers. A la bonne heure, cela! mais se tuer ou se battre pour une femme! Je frémis quand je songe à un pauvre homme que nous avons tous deux connu. Son amour... Encore une fois ce mot importun! Je ne dois plus le prononcer de trois ans. M. Périclès a ma promesse de n'écrire, de ne recevoir aucune lettre d'ici à l'expiration de ces trois années. Ne me répondez donc pas, mais ayez confiance! Votre réponse est déjà dans mon cœur. Adieu, adieu! A vous adieu! Adieu à l'Angleterre...

« Écrit, à côté de sa mère, par votre très humble et très affectionnée

« EMILIA-ALESSANDRA BELLONI. »

Merthyr lut ces quatre pages devant une croisée ouverte sur de vastes pelouses inondées de soleil. Au milieu des gazons se dressait un superbe rhododendron qu'on pouvait prendre de loin pour quelqu'un de ces monstres ailés des tropiques, sur le plumage desquels la pourpre et l'or ruissellent à l'envi. Pendant un moment, la fleur alpestre, l'oiseau exotique, la jeune étrangère se confondirent dans sa pensée; puis il se tourna vers une des glaces du salon, compta pour ainsi dire ses cheveux gris, et avec une certaine mélancolie : — Où en serons-nous dans trois ans? se demanda-t-il. L'Italie, *elle* et moi, dans trois ans, où en serons-nous?

E.-D. FORGUES.

LES CHAIRES

D'ÉCONOMIE POLITIQUE

EN FRANCE.

Il s'est fait une trêve dans les débats longtemps engagés au sujet de l'économie politique. On la discute moins depuis qu'on peut la voir à l'œuvre. Le public est devenu le vrai juge du camp. Ceux qui l'ont constamment défendue attendent avec confiance qu'elle démontre et affermisse ses principes par ses actes. Ceux qui l'ont combattue semblent désarmés par l'évidence des résultats d'une première application sous la forme de traités de commerce. La cause est à peu près gagnée, et il est à remarquer que ni les circonstances ni la disposition des esprits ne lui étaient favorables. Si l'épreuve a réussi, c'est malgré les accidens qui lui faisaient échec, — la réduction des débouchés américains, la gêne des finances publiques et privées, la paix menacée ou rompue. Une seule de ces causes eût suffi pour déconcerter toute autre doctrine dans le passage laborieux de la spéculation à la pratique; celle-ci n'en a pas été affectée et a tenu ses promesses. On avait annoncé qu'elle multiplierait les ruines; il n'y a eu de ruines que pour les industries qui se sont égarées hors de leurs voies en sacrifiant au goût du jeu et à l'esprit d'aventures. On avait dit qu'un changement de régime serait un trouble sans compensation, et déjà l'on peut voir ce que notre activité a gagné à sortir de son isolement. L'industrie s'est délivrée des fantômes qui l'obsédaient, son domaine s'est étendu au lieu de se restreindre; elle est mieux armée, plus aguerrie, et revient de ses alarmes et de ses préventions à mesure

qu'elle se sent plus sûre et plus contente d'elle-même. En même temps cette réciprocité des intérêts a amené entre les états de meilleurs rapports, apaisé de vieux dissentimens et diminué les occasions de choc qui naissent du contraste de leurs génies.

Ces changemens, où l'influence de l'économie politique est manifeste, lui ont valu des lettres de naturalisation; elle a désormais une voix dans l'administration de la fortune de la France. Entrée si avant dans les faits, il ne lui restait qu'à s'introduire à titre égal dans l'enseignement. Sa réhabilitation, pour être entière, devait s'étendre des actes aux principes. C'est ce qu'a pensé le ministre de l'instruction publique, et sur sa proposition un décret du 17 septembre 1864 a créé une chaire d'économie politique à la faculté de droit de Paris. M. Batbie en est le professeur titulaire. De son côté, le ministre du commerce s'est associé à ce retour de justice par une réparation qui lui fait honneur. Il y avait eu, en 1852, au Conservatoire des arts et métiers, un changement d'attributions qui ressemblait à une disgrâce pour l'économie politique. On l'avait frappée par prétérition, on avait dénaturé une chaire en vue de l'exclure. Un décret du 26 octobre rétablit le nom de la science dans le programme des cours; M. Wolowski est désigné pour la professer. Voilà donc deux chaires, l'une créée, l'autre restaurée, de date récente et dignement remplies. Ce sont là des gages très significatifs, et pour les donner il a fallu un certain courage. On va s'en convaincre par le récit des vicissitudes qu'a essuyées l'enseignement économique. Ce récit aura pour objet de montrer une fois de plus les résistances que rencontrent les vérités qui s'attaquent à des intérêts établis, puis de suivre dans cette tâche ingrate les hommes qui s'y sont dévoués. Il y a toujours profit pour une science à bien fixer ses traditions, et les meilleures se rattachent aux époques militantes. Nous allons passer en revue ces commencemens, marquer en traits rapides ce que fut, quel sillon traça la première génération de professeurs. Nous ne parlerons que des morts qui ont ouvert les portes à ceux qu'on applaudit aujourd'hui. Nous dirons ensuite ce que doit être à notre sens et au temps où nous sommes l'enseignement économique pour pénétrer plus avant dans les esprits et seconder le mouvement d'opinion qui se prononce en sa faveur.

I.

Tant que dura le premier empire, une science qui se fonde sur la liberté des rapports n'avait guère de chances d'être écoutée. La mettre à l'index entrait dans les plans d'une politique qui au dehors s'isolait de ce qu'elle n'absorbait pas, et au dedans étendait

les servitudes de police à tous les détails de l'activité privée qu'elles pouvaient atteindre. Il y eut donc alors, quoi qu'on en ait dit, un temps d'arrêt très marqué dans la marche de l'économie politique. Un fait peu connu va le prouver. En 1803, en plein consulat, avait paru le *Traité d'économie politique* de Jean-Baptiste Say; les élémens de la science y étaient résumés de la manière la plus claire et la plus concise. Le succès avait été prompt, le débit rapide; le public prenait goût à ces nouveautés. Ce n'était pas le compte de l'homme qui taillait un gouvernement à sa guise et n'entendait pas être troublé dans cette opération. Ni l'auteur, ni ses idées, ne lui agréaient. Jean-Baptiste Say était membre du tribunat, corps indocile qui allait être mutilé. Suspect à ce titre, il venait de se rendre plus suspect encore par les hardiesses de sa publication. L'indépendance, quelque forme qu'elle prît, était alors de nature à déplaire. Le premier consul toutefois aimait mieux rallier les hommes qui avaient fait leurs preuves que de briser leur carrière. Jean-Baptiste Say fut invité à dîner à la Malmaison, et au sortir de table, dans les allées du parc, s'engagea un entretien dont les détails ont été recueillis avec soin. Le premier consul y apporta sa vivacité ordinaire. Il parla d'abord du délabrement des finances, de l'intention où il était de les relever, et il exposa ses moyens, qui n'avaient plus, selon lui, besoin que de bons auxiliaires. Puis il en vint aux livres et dit dans quel esprit ils devaient être conçus : il attendait des auteurs des services et non des conseils. Le *Traité*, par exemple, dont il ne contestait pas le mérite, deviendrait bien meilleur, s'il pouvait être converti en ouvrage de circonstance à l'appui de ses projets. C'était déclarer que l'économie politique ne serait désormais supportée qu'à la condition d'être officieuse. Devant ces ouvertures, qui renfermaient à la fois une avance et une menace, Jean-Baptiste Say ne fléchit pas; il ne se laissa ni gagner ni désarmer. Il mit son refus sur le compte de la science, qui ne se prêtait pas à ces accommodemens. Le premier consul comprit à qui il avait affaire et rompit brusquement l'entretien. La revanche ne se fit pas attendre. A quelque temps de là, le nom de Jean-Baptiste Say figurait dans la liste des épurations du tribunat; il est vrai que par compensation on le nommait directeur des contributions indirectes. Quoique sans fortune et chargé de famille, il déclina ces fonctions. Plus tard, un dernier coup lui fut porté, le plus criant de tous. La seconde édition de son *Traité* allait être mise sous presse; la direction de la librairie frappa l'ouvrage d'interdit. Condamné au silence, Jean-Baptiste Say se rejeta vers l'industrie, et devint filateur de coton. Pendant douze années de sa vie, dans la maturité de son talent, sa plume fut enchaînée, et il racontait lui-même qu'il cacha,

de peur d'une descente de police, le manuscrit de sa seconde édition.

La restauration montra plus de tolérance. Parmi les sciences, il s'en trouvait qui étaient peu de son goût, et l'économie politique était du nombre; aucune d'elles ne fut frappée préventivement. Il y eut même pour la science économique, entre 1814 et 1820, une sorte de floraison qui s'étendit à toute l'Europe. A Genève Sismondi, en Angleterre Mac-Culloch, Ricardo et Tooke en agitaient les problèmes; en Allemagne, elle avait pour interprètes le docteur Kraus et le comte de Soden, dans le royaume de Pologne Frédéric Skarbek, en Espagne Florès Estrada. A Saint-Pétersbourg, le docteur Storch l'enseignait aux grands-ducs de Russie. En France, le *Traité* de Say, affranchi d'un long séquestre, arrivait en six ans à sa quatrième édition. Partout s'élevaient des écoles économiques qu'animait le talent et que fortifiait le débat. La nôtre n'était ni la moins influente ni la moins honorée. Le gouvernement d'alors jugea opportun de faire quelque chose pour elle : une mission officielle fut confiée à Jean-Baptiste Say. Il devait aller en Angleterre et s'assurer de l'état de l'industrie en ce pays. On lui demandait d'observer plutôt que de commenter les faits, d'étudier les nouveaux procédés manufacturiers, et de rendre compte au ministre de ce qu'il aurait vu et recueilli. Ce voyage fut des plus heureux. L'économiste porta sur toutes choses son œil exercé, entra dans les ateliers, visita les universités, et y reçut un bon accueil. A Glasgow, on l'invita à s'asseoir dans la chaire où avait professé Adam Smith; à Londres, il forma des liaisons d'un grand prix et dans le sens de ses études. De retour en France, il était mieux armé, plus maître de son sujet. Le rapport qu'il adressa au ministre alla, comme d'habitude, s'enfouir dans la poussière des cartons; mais la substance en passa dans des livres destinés à durer. Sous cette forme, l'enseignement avait désormais son plein exercice; il ne lui restait qu'à se produire sous la forme orale et à passer du cabinet du savant dans la chaire du professeur. C'est à ce mode d'exposition que pensa Jean-Baptiste Say dans les années qui suivirent son voyage. A défaut de chaires officielles, on pouvait recourir à des chaires libres; ce fut dans l'une d'elles que l'économie politique se ménagea un accès et fit ses débuts.

Il existait en 1815 un Athénée où les lettres et les sciences se partageaient dans des proportions inégales la matière des cours. Pourvue d'une autorisation, cette institution ne laissait à ses professeurs que les libertés compatibles avec la politique du temps. C'était un embarras pour Say, qu'on peut appeler un libéral de la première heure, et d'autant plus ferme qu'il ne se rattachait à aucun parti. Il avait sur les fonctions d'un gouvernement, quel qu'il

fût, des opinions peu respectueuses, et se sentait plus disposé à limiter ces fonctions qu'à les élargir. Dans une chaire, de tels sentimens ne pouvaient être exprimés que d'une manière très adoucie. Say ne se refusa pas aux tempéramens nécessaires; il prépara ses leçons avec soin et en écarta ce qui aurait causé de l'ombrage. Le cours fut ouvert et très suivi. Le tour en était familier, bien approprié à l'auditoire, semé de détails qui venaient à l'appui des démonstrations et faisaient entrer les points de doctrine dans les intelligences les moins préparées. Ce cours est resté manuscrit; l'objet de l'économiste était rempli, et n'allait pas au-delà d'un effet de circonstance. L'orateur avait voulu s'essayer et essayer le public dans le genre qu'il avait choisi; l'épreuve avait été bonne : les applaudissemens n'avaient manqué ni à la science ni à son interprète. Il semblait démontré qu'un cours d'économie politique avait des chances de réussir, même dans un cadre plus méthodique; le succès ne dépendait que de l'art du professeur. Dans le monde savant, ce n'était plus l'objet d'un doute; les encouragemens se multipliaient; des hommes accrédités se mettaient à la disposition de Say pour faire les premières démarches. Le plus actif, le plus dévoué, fut le baron Thénard. On s'aboucha, on s'entendit sur le plan à suivre pour forcer les portes de l'enseignement officiel. Il y avait plus d'une prévention à vaincre et plus d'un combat à livrer. A quelque corps qu'on s'adressât, Collége de France, facultés, Conservatoire des arts et métiers, on rencontrait un conseil de professeurs qui répugnait aux adjonctions, ou ne s'y prêtait que de mauvaise grâce. D'autres obstacles plus sérieux se présentaient. L'esprit des chambres législatives se portait chaque jour avec plus de violence vers un régime de protection pour les industries. C'était comme un vertige d'un caractère si tenace qu'il n'est pas encore détruit; un ministre ne l'eût pas affronté impunément. Créer des chaires d'économie politique eût passé pour une trahison. Était-ce là une science? Non, mais une machine de guerre sous un nom spécieux. Ce nom seul constituait une révolte contre les pouvoirs établis et les pratiques dominantes, une censure des lois rendues ou des lois en projet, une atteinte au respect dont elles devaient rester environnées. Ainsi parlait-on sur les bancs de la majorité : pour les uns, l'économie politique était une puissance, et on lui opposait des raisons d'état; pour les autres, c'était une faction contre laquelle il eût fallu sévir. Qu'attendre d'esprits ainsi disposés, si ce n'est des dénis de justice?

Ces empêchemens ne ralentirent pas le zèle des intermédiaires qui avaient ouvert les négociations. Ils n'avaient à leur service qu'un argument décisif, et ils le firent obstinément valoir. Ce que

l'Europe adoptait avec une faveur qui n'était pas équivoque, la France ne pouvait le repousser de parti-pris et sans expérience préalable. A ces instances le gouvernement n'opposa d'abord qu'une force d'inertie. Enfin, après de longs ajournemens, il consentit, en 1819, à mettre la question à l'étude. On devait examiner dans quel corps enseignant l'économie politique pouvait être introduite, et subsidiairement sous quelle étiquette on l'y introduirait. Le Collége de France fut écarté tout d'abord; les résistances y étaient trop vives. Dans les facultés, le conseil des professeurs ne s'était pas prononcé; peut-être montrerait-il plus de bonne volonté. Un arrêté fut discrètement préparé; il décidait en principe qu'une chaire d'économie politique serait créée à la faculté de droit. Quand et comment, le document était muet là-dessus. En réalité, il n'est devenu exécutoire qu'en 1864, après quarante-cinq ans de sommeil. Restait le Conservatoire des arts et métiers; ici l'affaire était en bonnes mains et fut vivement menée. Le baron Thénard y mit une ardeur qui ne se démentit pas. C'est une justice à rendre à sa mémoire qu'on lui doit la première chaire d'économie politique établie en France; Jean-Baptiste Say s'effaça derrière lui et n'agit que par ses inspirations et ses conseils. Pour ne pas causer d'éclat, il fallut donner à cette chaire des habits d'emprunt, la faire aussi humble, aussi modeste que possible. Son objet fut défini d'avance par le professeur qui devait l'occuper et réduit à des termes qu'il ne devait ni modifier ni dépasser : précautions singulières, et qui montrent à quel point l'homme et les idées étaient suspects! C'est dans une lettre adressée à Thénard, et concertée entre eux, que Say s'en explique. Point d'airs de conquête ni de plans ambitieux. Il conformera ses leçons à l'esprit de l'établissement où il désire être admis, et qui à ses yeux est l'école supérieure de l'industrie. Il s'adressera moins aux ouvriers qu'aux entrepreneurs, qui, faute de notions exactes, conduisent leurs travaux un peu à l'aventure. Il leur dira comment et en quoi les arts concourent à créer les valeurs, il leur apprendra à se rendre compte de leurs opérations, à faire entrer dans leurs calculs plus d'élémens d'exactitude, en un mot à réfléchir pour bien agir. C'est là ce qu'il se propose et ce qui lui semble être un complément utile aux cours existans. Le commerce en pourra tirer parti comme l'industrie et y puiser des règles plus sûres de conduite; l'administration elle-même y trouvera cet avantage, de se délivrer de beaucoup d'obsessions et d'établir plus facilement la balance entre des intérêts plus éclairés. Telle était cette lettre qui devait être soumise au comité. Un langage si mesuré ne pouvait manquer son effet : l'avis fut favorable, et peu de temps après le ministre y déféra. Tout semblait terminé, et pourtant ce fut bientôt

une œuvre à reprendre. La création d'une chaire était résolue, mais comment la qualifierait-on? Le titulaire s'était montré assez modéré sur les choses pour qu'on n'épiloguât pas sur les mots. Ce qu'il voulait faire, il l'avait formellement déclaré, c'était de l'économie politique appliquée à l'industrie. Rien de plus, rien de moins. Même avec ce correctif, le nom parut malsonnant, l'enseigne trop significative; on voulait au moins sauver les apparences. Conseil pris, le cours d'économie politique devint un cours d'économie industrielle, et ce fut sous ce titre qu'il figura en 1820 sur le programme du Conservatoire des arts et métiers.

L'enfantement avait été laborieux; il n'eut aucune des suites contre lesquelles on s'était mis en garde. Say tint ce qu'il avait promis; il ne chercha point le bruit, ne visa point à l'effet. Il n'y avait chez lui de passion que pour les vérités dont il avait pris la défense, et qu'il ne voulait compromettre ni par des allusions transparentes, ni par des éclats intempestifs. Il lui suffisait de les exposer dans l'ordre qu'il s'était assigné et avec les ménagemens auxquels il avait souscrit. Il savait, d'une part, que le moindre écart serait dénoncé et nuirait à une science plutôt soufferte que reconnue, de l'autre il lui eût répugné de tourner contre le gouvernement, par un artifice quelconque, la mission qu'il en avait reçue. Il n'y eut donc point d'orages autour de sa chaire pendant les dix ans qu'il l'occupa. Dès les premières séances, la foule était accourue, et dans ses rangs dominaient les gens avides d'émotions. Ils furent déçus par l'attitude du professeur, et s'éloignèrent d'un amphithéâtre qui répondait mal à leurs goûts. Il ne resta à Say que l'auditoire dont il était jaloux, des hommes désireux de s'instruire et capables d'une attention soutenue pour des matières qui s'enchaînent rigoureusement. Ce fut devant ces élèves, moins nombreux, mais bien disposés à recevoir la parole du maître, qu'il continua ses leçons et qu'il livra le dernier mot de sa théorie des débouchés, la plus heureuse de ses inspirations. Jusque-là, on s'était accordé à regarder l'or et l'argent comme des valeurs à part, ne pouvant se confondre avec aucune autre valeur, et servant de mesure absolue à la richesse d'un peuple. Le professeur, dans une savante analyse, combattit ce préjugé. Il montra le numéraire à l'œuvre, et, le prenant à son origine ou le suivant dans son emploi, il établit d'une manière concluante qu'il ne peut être autre chose que la représentation d'un produit. Le numéraire n'est dès lors ni inférieur ni supérieur aux autres produits, puisqu'il en dérive et y aboutit. Au fond, il n'a d'utilité réelle qu'à la condition de remplir cet office. De là cette conclusion que, cet intermédiaire écarté, les produits s'échangent en définitive contre des produits. Sans doute le numé-

raire est une valeur fixe, tandis que les produits n'ont qu'une valeur variable; mais c'est là une preuve de plus que le numéraire ne peut servir que d'étalon. S'il procure une chose en plus ou moins grande abondance suivant l'état du marché, sa destination est toujours de la procurer. Autrement il serait avili et passerait dans le creuset pour des usages somptuaires. Telle était, dans des termes concis, la démonstration de Say, et il en tirait une conséquence, très hardie pour le temps, aujourd'hui pleinement démontrée : c'est que dans cet échange de produits le bénéfice est réciproque, et qu'à s'y livrer une nation ne perd pas nécessairement ce qu'une autre y gagne. A s'isoler au contraire, le dommage est certain; toute loi qui défend d'acheter empêche aussi de vendre, et les ruptures entre états sont d'autant plus promptes que les intérêts privés y sont moins liés. Ces vérités nous sont devenues familières; elles étaient neuves alors et ne s'appuyaient que sur des conjectures : il leur a fallu quarante ans de stage pour pénétrer dans les faits et s'élever jusqu'à l'évidence.

Ce *Cours* de Jean-Baptiste Say, quand on le relit, offre pourtant des contrastes qu'il est bon de signaler. Tant que le professeur se tient dans la doctrine, il est à peu près irréprochable. Plein de clarté dans ce qu'il énonce, il met un art infini à laisser deviner ce qu'il sous-entend; il se meut avec aisance dans le cercle qu'on lui a tracé. Sa méthode est un modèle qui n'a été ni dépassé ni atteint; son classement a été fait d'une main si sûre que ses contemporains ont dû l'adopter sous peine d'écart et que l'assentiment d'une autre génération en confirme chaque jour les détails. D'une science qui était confuse dans Adam Smith, il a composé la science la plus précise, la plus nette, la mieux ordonnée. Qu'on la conteste ou qu'on l'accepte, du moins on la comprend. Cette partie du *Cours* est d'un maître; elle a des conditions de durée; on la copiera longtemps dans l'impuissance de la refaire. Il en est de même de la réfutation des fausses idées et des faux systèmes qu'en matière d'économie politique le passé nous avait légués; personne mieux que Say n'en a fait justice, par le ridicule quand ils n'avaient rien de sérieux, par la vigueur du raisonnement quand ils offraient plus de consistance. Ces deux parties du *Cours* en sont, à vrai dire, la substance; le souffle qui les animait a persisté, elles sont encore vivantes. Ce qui a vieilli, ce sont les accessoires, les détails à l'appui, les tributs payés à la circonstance. Quand il touche aux faits, le professeur est moins heureux que quand il reste dans la région des idées : non que ces faits soient inexacts, ni qu'ils fussent inopportuns quand il les citait; mais ils étaient de nature à perdre de leur valeur au contact de faits nouveaux. Cette altération est surtout sensible dans les

plans de conduite que le *Cours* trace aux entrepreneurs d'industrie. A part certaines généralités, de quel poids peuvent-ils être au milieu des changemens profonds qu'ont subis tous les modes de l'activité humaine? Les exemples attachés aux démonstrations sont dans le même cas. Ils abondent dans le *Cours*, et il est aisé de voir que cette abondance provient d'un calcul : le professeur voulait reposer l'attention de son public et varier le ton de ses leçons. Ces exemples ne sont pas tous concluans, même ramenés à leur date. Aujourd'hui plusieurs d'entre eux ressemblent à une monnaie dont l'effigie se serait effacée, et qui, sortie de la circulation, n'aurait de sens et de prix que pour les numismates. Il y a donc deux parts à faire dans les matières du *Cours*, d'un côté la substance, de l'autre l'enveloppe de cette substance, ce qui est didactique et ce qui est descriptif. Aucune science d'observation n'échappe d'ailleurs à cet assujettissement. Toutes ont des lois constantes et des phénomènes variables. Depuis Say, les phénomènes économiques ont pu se multiplier et changer d'aspects, mais il lui reste l'honneur d'avoir fixé dans notre langue des lois de plus en plus vérifiées, et qu'aucune expérience n'a encore démenties.

Ceux qui ont pu l'entendre au Conservatoire se souviennent encore de l'accueil respectueux qu'on lui faisait. Le silence régnait sur les bancs dès qu'il montait dans sa chaire et y déposait ses feuillets. Il n'improvisait pas, ses leçons étaient écrites. Ses amis lui cherchaient parfois querelle là-dessus. Ses entretiens familiers étaient si vifs, si animés, il y montrait tant d'esprit et de verve, qu'on ne comprenait pas sa répugnance à mettre au service de ses auditeurs un don de parole si naturel chez lui. Il s'en défendit constamment. « Ma seconde pensée, disait-il en riant, vaut toujours mieux que la première, et c'est la meilleure des deux que j'entends livrer au public. » Et quand on insistait et que, pour vaincre ses scrupules, on rappelait le goût qu'on avait à l'entendre : « Soit, ajoutait-il, je parle bien, mais je parle comme j'effacerais en écrivant. » Au fond, il y avait dans ces résistances un motif plus sérieux. Une science à fonder n'est pas comme une science faite, où une impropriété dans la forme, une erreur dans le fond, se redressent pour ainsi dire d'elles-mêmes. Ici tout était nouveau, la langue comme la doctrine, et pour n'être pas vulnérable il fallait se montrer aussi rigoureux sur l'une que sur l'autre. Peut-être aussi redoutait-il les piéges et s'en défendait-il en fixant sa pensée; moins suspect et avec plus de liberté d'esprit, il se fût sans doute abandonné aux hasards de la parole. Doit-on regretter qu'il ne l'ait pas fait? Il y eût gagné sans doute d'imprimer à ses leçons plus de chaleur et de mouvement, mais il ne les eût pas jetées

dans ce moule savant où elles semblent venues d'une pièce, sans fêlures et sans scories. Tout homme d'ailleurs sait quel est le meilleur instrument de sa force; il s'y tient et n'en change pas sans se faire une certaine violence. L'improvisation exige une faculté particulière où la nature et l'art mettent également du leur; rien ne prouve que Say y eût mieux réussi que dans ses lectures. Les succès de conversation ne sont pas toujours un indice. Dans une chaire, on n'a point d'interlocuteurs; il y faut plus d'apprêt, plus d'haleine, se posséder mieux, ordonner son sujet avec plus de soin; il faut surtout que, dans les parties bien préparées, les troubles de la mémoire ne viennent pas déranger les effets qu'on s'était promis. A ces chances de l'inspiration Say préférait un texte définitif qui, recueilli en volumes, formait un corps de doctrines. S'il se privait ainsi de rencontres éloquentes, il prenait sa revanche dans une autre éloquence dont le prix n'est pas moindre, celle de la raison, qui soutient et vivifie presque toutes ses pages. Son auditoire ne lui demandait rien de plus et le lui prouva par l'hommage auquel il était le plus sensible, une attention persévérante.

Son successeur réussit par des moyens tout autres. C'était Blanqui aîné, esprit aussi passionné qu'intelligent. Ce changement de titulaire eut lieu après les événemens de 1830. Par un retour d'opinion et dans le premier feu de la victoire, l'économie politique obtint une courte réparation. On lui restitua son nom et on la rattacha à l'enseignement supérieur; une chaire fut créée pour elle au Collége de France; Say était désigné pour l'occuper. On lui livrait un domaine nouveau, un champ plus vaste; il montait en grade avec plus de liberté d'allures, et la faculté d'entrer de plain-pied dans la science générale sans déguisemens ni détours. Par malheur, cet avancement arrivait trop tard. La santé du professeur s'était affaiblie; il mourut à deux ans de là, laissant un vide qu'il était difficile de combler. Dans l'intervalle, la vacance au Conservatoire avait cessé; sur la proposition de Say, Blanqui, l'un de ses meilleurs disciples, avait été agréé. Blanqui était jeune, ardent; il avait fait ses premières armes dans la presse de l'opposition et en avait gardé les goûts belliqueux. Dès l'ouverture du cours, le public put voir que désormais les émotions ne lui seraient plus épargnées. Blanqui s'asseyait dans sa chaire sans cahiers, sans documens. Point d'autre préparation qu'une feuille volante où quelques notes étaient tracées au crayon. A peine y jetait-il les yeux, tant il était sûr de sa parole. Il avait en outre l'accent, le débit, le geste, tout ce qui fait l'orateur. Se trouvait-il à court sur un point de doctrine, ou craignait-il de lasser son public en y insistant, il se sauvait par une digression heureuse. Le sentiment le servait mieux que la discussion; il racon-

tait plus qu'il ne prouvait, mais il racontait à merveille. Son esprit souple et ingénieux circulait autour des difficultés, jouait avec le sujet et jetait un vernis sur ce qu'il y avait de superficiel dans sa manière de le traiter. Où il excellait surtout, c'était dans les tableaux qu'il traçait de la vie de l'atelier; il ne craignait pas d'en charger les couleurs, et quoiqu'il y revînt souvent, sa palette n'était jamais épuisée. Aussi vit-il arriver à lui, le plus naturellement du monde, cette popularité dont Say avait pris à tâche de se défendre. L'auditoire avait changé; ce n'étaient plus des entrepreneurs jaloux de s'instruire, mais des légions d'ouvriers qui, les yeux dardés sur le professeur, le couvraient d'applaudissemens quand un écho de leurs impressions sortait de ses lèvres. Il n'était pas moins écouté quand, à propos de douanes et de tarifs, il dressait l'inventaire des dommages qu'ils causent à un état où ils revêtent des formes abusives, ou bien lorsqu'amené à parler des machines devant des gens de métier, il en démontrait les avantages durables, achetés au prix de troubles passagers. Ces tableaux, ces questions, ces problèmes, avaient de l'attrait pour cette foule, un attrait d'autant plus vif qu'ils lui étaient familiers. Qu'on fût ou qu'on ne fût pas de l'avis du professeur, on aimait à le suivre. Aussi l'amphithéâtre était plein jusqu'aux combles, et cette vogue s'est maintenue pendant vingt-deux ans. Beaucoup d'ouvriers et de contre-maîtres se souviennent des cours de Blanqui comme d'un délassement de leur jeunesse. Il est de tous nos professeurs celui qui est entré le plus avant dans l'esprit du peuple : c'est un titre qui n'est point à dédaigner.

Juger ce que vaut cet enseignement serait difficile : les leçons n'ont point été imprimées; il n'en reste de trace que dans quelques notes recueillies ou des réminiscences personnelles. Que découvre-t-on dans ces leçons ainsi jugées? Une revue à vol d'oiseau de tous les systèmes et point de système réel, un acquiescement à la doctrine établie, mais donné en courant, comme formalité pure et sans s'y appesantir. Nous sommes loin du dogmatisme sévère de Say. On peut même voir, avec Blanqui aîné, un commencement de fantaisie s'introduire dans l'enseignement économique. Il ne fit pas schisme, le mot serait dur pour un homme qui effleurait beaucoup de choses et en tirait rarement une conclusion nette; mais dans un temps où les chimères couraient les rues, il eut aussi la sienne, et voici en quoi elle consistait. Une science découvre des lois, affirme des principes; sont-ils vrais ou faux? C'est une responsabilité qu'elle ne peut décliner et la seule qui strictement lui appartienne. Étendre jusqu'à l'acte la responsabilité de la spéculation n'est pas seulement courir un risque gratuit, c'est consentir à une donnée peu précise. Les deux responsabilités doivent rester distinctes pour que des

réalités ne se confondent pas avec des apparences et que des principes vrais ne soient pas jugés sur des faits qui semblent leur donner tort. La chimère de Blanqui fut précisément d'attaquer des principes vrais et constans au nom de faits variables. La solidité d'allures si remarquable chez Say n'allait pas au tempérament de Blanqui; plus vif et plus hardi, il aimait les aventures. Sismondi l'avait devancé dans la mêlée, obéissant aux troubles de sa conscience; Blanqui s'appuya de cet exemple. Les circonstances agissaient sur eux et entretenaient des émotions que nous avons tous partagées. On était au fort de la crise que la révolution des machines infligeait aux manufactures. Nous en recueillons les bénéfices, alors on assistait aux douleurs qui en résultaient. Les ouvriers étaient en butte à de profondes misères, et luttaient avec l'énergie du désespoir contre les forces de la nature, qui les désarmaient et les déclassaient. A peine osait-on entrevoir le moment où le travail manuel, allégé de ce qu'il avait de plus pénible, offrirait à ces populations en détresse de meilleurs salaires dans des cadres reconstitués. Rien qui ne fût sombre et ne tournât au découragement; l'économie politique était devenue suspecte. On l'impliquait dans des désastres dont elle n'avait fait qu'indiquer d'avance le terme, et il était facile de dégager sur ce terrain la responsabilité de la science; mais ce moyen de défense était trop lent aux yeux de Blanqui : il eut recours à un biais malheureux. De toutes les nations, l'Angleterre était la plus cruellement frappée, et la cause en était évidente; elle souffrait en raison du nombre de bras détournés de leur emploi. Le professeur trouva le commentaire trop simple, et de raffinement en raffinement en vint à tirer sur ses propres troupes. Ce fut à l'économie politique anglaise qu'il s'en prit en la montrant dépourvue d'entrailles, et il lui opposa une économie politique française plus humaine, mieux inspirée, qui n'existait que dans son imagination. Il y avait dans cette accusation une injustice et une erreur. Loin d'abandonner ses indigens, l'Angleterre les secourait jusqu'à l'imprévoyance, et leur ouvrait de tels cadres, leur donnait une telle action contre la paroisse, que plus tard, sous peine de ruine, il fallut réformer une législation qui remontait à la reine Élisabeth. A cette violence contre les faits, Blanqui en ajoutait une plus grave contre les principes. La force essentielle de l'économie politique est dans son universalité : elle ne s'adresse ni à un peuple ni à un état, mais à tous les états et à tous les peuples, sans se préoccuper des différences qui tiennent aux mœurs, aux coutumes, aux intérêts et au génie. Elle n'a d'action véritable que si elle obtient le consentement du monde civilisé et parle avec lui une langue commune. La distinction de Blanqui, si elle eût été admise, eût amené la ruine et la confusion de la science.

Comment se reconnaître au milieu de ces économies politiques partielles, se transformant, comme un objet de mode, à chaque frontière? Quelle meilleure arme donner aux défenseurs d'un système d'isolement? N'était-ce pas d'ailleurs une inconséquence de demander l'échange des produits en prêchant le séquestre des doctrines? Il n'y a pas à insister là-dessus; l'écart est trop flagrant et n'a pas été partagé. Sur ce point, Blanqui a été seul de son école. Il a eu souvent de ces emportemens irréfléchis, et son autorité en a souffert. C'était pourtant un vaillant champion qui, en se contenant mieux, fût devenu un maître. Il charmait sans convaincre et ne laissait dans les esprits qu'une trace superficielle. Sa vie était si occupée que sa chaire n'en était qu'un incident. Il n'y apporta pas toujours une préparation suffisante; il se contentait des ressources d'un esprit orné, d'une expérience acquise dans de fréquens voyages. Peut-être croyait-il ainsi rester mieux à la portée de son public. Dans son *Histoire de l'Économie politique*, qui lui ouvrit les portes de l'Institut, il a un autre accent et plus de profondeur avec la même verve. Quant à ses cours, ils sont restés, comme on l'a vu, en canevas.

Cependant l'enseignement dogmatique, un peu négligé au Conservatoire, avait retrouvé à point nommé, dans une autre chaire, sa vigueur et son éclat. Depuis la mort de Say, survenue en 1832, une vacance était ouverte au Collége de France. La succession avait du prix et fut longtemps disputée. Les chances se partageaient entre un héritier naturel et un héritier bénéficiaire. L'un était Charles Comte, gendre de Say, connu par de bons travaux de législation et alors secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques; l'autre était Rossi, que son *Traité du droit pénal* avait rangé parmi nos meilleurs criminalistes. Aucun d'eux n'avait des titres directs; mais on savait bien ce qu'on pouvait attendre d'esprits aussi cultivés. Pour Comte, l'économie politique était une tradition de famille; pour Rossi, c'était une étude commencée en Italie, où il était né, achevée en Suisse dans le recueillement de l'exil. La compétition dura près d'un an; Comte avait pour lui les avantages de la position et de la nationalité, Rossi des amitiés puissantes qu'il devait à un mérite prouvé et à un plus grand mérite entrevu. Jusqu'au bout, le choix resta en balance. Les nominations au Collége de France sont faites par le ministre de l'instruction publique, sur la présentation d'un ou de deux candidats élus, l'un par les professeurs du collége, l'autre par l'Académie des sciences morales et politiques. Les votes des professeurs au Collége de France se portèrent sur Rossi, l'Académie choisit pour candidat Charles Comte, son secrétaire perpétuel. En face de deux présentations qui le lais-

saient seul arbitre, le ministre ne prit plus conseil que de ses préférences, et le 15 août 1833 nomma Rossi à la chaire du Collége de France. On peut dire aujourd'hui qu'il eut la main heureuse. L'élection fut pourtant mal prise au moment où elle eut lieu; il s'y était mêlé un peu de passion politique : Rossi passait dans la jeunesse des écoles pour une créature du gouvernement, et c'en était assez pour le condamner sans l'entendre. Des meneurs se mirent de la partie, et l'effervescence eut bientôt gagné tout le pays latin. On allait répétant de café en café que c'était le cas de monter une cabale contre cet intrus, dont la nomination était le produit d'une intrigue. De leur côté, les journaux ne s'épargnaient pas et attisaient de leur mieux le feu qui couvait. Ce travail de dénigrement eut tout l'effet qu'on en pouvait attendre. Quand pour la première fois Rossi parut dans sa chaire, un tumulte affreux éclata sur les bancs. Des précautions avaient été prises, elles furent vaines. Tout ce qu'il y avait de plus turbulent dans les écoles s'était donné rendez-vous dans l'enceinte, avec la résolution de conduire vivement cette campagne contre l'*étranger*. Pas un ne manqua à sa consigne. Rossi prononçait-il une phrase, on la répétait en contrefaisant son accent italien; essayait-il de poursuivre, les apostrophes pleuvaient de tous côtés. Tant qu'il le put, il tint tête à l'orage; mais, le désordre empirant, il fallut avoir recours à la force armée. Quelques arrestations eurent lieu, la salle fut évacuée. Le cours dut être suspendu pendant quelque temps. A peu de mois de là, le professeur prit la seule revanche qui fût digne de lui : il remonta dans sa chaire avec la volonté d'en faire la police lui-même. L'heure matinale choisie pour l'ouverture du cours n'appelait autour de lui qu'un auditoire véritablement studieux. Son maintien et son geste commandèrent le silence, et il put commencer cette belle suite de leçons qui resteront comme l'un des ouvrages classiques de la science économique. Dès les premières phrases, l'auditoire était dompté; l'homme avait donné la mesure de sa force, la malveillance était désarmée. Triste exemple des conséquences que peuvent avoir ces turbulences juvéniles! Moins ferme, moins sûr de lui-même, Rossi eût peut-être renoncé à l'enseignement et ne l'eût pas honoré par ses services.

N'eût-on vu Rossi qu'une fois sur son siége de professeur, on s'expliquera l'ascendant qu'il exerçait sur son auditoire. Il avait une dignité naturelle, relevée par un art d'autant plus consommé qu'il était moins apparent. Son profil sévère, son geste sobre et juste, sa voix bien timbrée, contribuaient à cette autorité extérieure qui désarma les premières préventions et dès lors ne fléchit plus. Il parlait lentement, comme s'il se fût recueilli pour trouver les termes qui rendaient le mieux sa pensée ou pour laisser au public le temps de

suivre la trame de son raisonnement. On eût dit qu'à de certains momens, dans des pauses calculées, il essayait d'initier les intelligences au secret de sa composition et de les solliciter avant de les satisfaire. C'était comme un exercice et un concours, et quand le professeur livrait son dernier mot, il se trouvait qu'en définitive personne n'avait rencontré aussi bien que lui. Ce fut ainsi que, pendant six ans, Rossi forma, éclaira le monde d'élite qui entourait sa chaire; il fit mieux qu'entretenir, il répandit le goût de l'économie politique. Il n'était pas jusqu'à cet accent italien dont s'était moquée la jeunesse des écoles qui ne donnât à sa parole une saveur de plus. Mais aussi, sous cet accent, quelle langue purement française! quelle justesse dans le ton, quelle propriété dans l'expression! surtout quel enchaînement dans les idées! Ce sont là, pour Rossi, des lettres de naturalisation plus durables que celles dont plus tard il se pourvut à la chancellerie. Dans ce qu'il a dit ou écrit, les parties sont si bien liées qu'elles ne semblent former qu'un bloc; tout vient en son lieu, dans son ordre, avec une méthode, une clarté qui rendent sensibles les raisonnemens les plus abstraits. Nul doute qu'il n'y eût au fond de cela une préparation sérieuse. Dans sa chaire du Collége de France, elle ne se montrait que sous la forme de notes déposées sur le bureau. Ces notes se réduisaient à des copies de textes cités, à des documens statistiques dont les chiffres entraient dans la matière des leçons. De temps à autre, le professeur en détachait un feuillet à l'appui de son improvisation. Point d'incohérence ni de trouble dans l'emploi de ces pièces auxiliaires; elles faisaient corps avec le sujet et n'en dérangeaient pas l'unité. Seulement il arriva plus d'une fois que, cédant à la chaleur du débit, il ne fit pas de son faisceau de preuves tout l'usage qu'il s'en était promis. L'inspiration dominait et portait plus haut l'expression de la pensée; c'étaient les bons jours, les veines heureuses, et le public s'y associait par ses applaudissemens.

Le *Cours* de Rossi a été imprimé, il est dans toutes les mains et a pris place, comme celui de Say, parmi les rares monumens de l'économie politique. Il porte l'empreinte d'un esprit à la fois puissant et respectueux. L'originalité de Rossi consiste dans la façon dont il expose et compare les théories qu'il défend. Il le fait librement, avec une grande indépendance d'esprit, les appuie dans ce qu'elles ont de fondé, les complète dans ce qu'elles ont d'insuffisant, les discute dans ce qu'elles ont pour lui de défectueux. Les notions restées à l'état de problèmes l'attirent et le frappent plus vivement que le reste. Il les commente dans de savantes analyses. A les lire, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer de la modération qu'il y montre ou de la sagacité qu'il y déploie. Point de subtilités

ni d'opinions évasives. Il va au cœur des difficultés et les met en pleine lumière; quelquefois il y apporte des solutions; quand il a des doutes, il les exprime. Il ne veut pas triompher sur des ruines, mais il lui répugne également de donner pour des vérités démontrées ce qui a besoin d'être soumis à des vérifications nouvelles. C'est ainsi qu'il reprend, les autorités en main, les thèmes que chacune d'elles a mis en crédit : avec Adam Smith la division du travail, avec Say la théorie des débouchés, avec Ricardo la rente du sol, avec Tooke le jeu des prix, avec Sismondi le régime de l'industrie, avec Malthus la loi d'équilibre entre la population et les subsistances. Dans ce cadre, l'économie politique se résume dans ses principaux traits et sous les auspices de ses plus grands noms; en quelques chapitres, on en aura la substance, le corps et l'esprit. Rossi n'expose pas seulement les systèmes, il les anime et les orne. Chaque auteur a ses défaillances, Smith des longueurs, Ricardo un penchant pour l'abstrait, Sismondi des abus de sentiment, Malthus l'ivresse de ses alarmes; il y a chez eux des prolixités, des manques de proportion, parfois une absence de style. Ces imperfections disparaissent dans les commentaires que Rossi en donne. Il élague, corrige, éclaircit, tempère et ne traduit les idées d'autrui dans sa langue saine et concise qu'après les avoir fait passer au crible de son goût. Toutes y gagnent, même celles qu'il combat, et dans ces combats, quand il les livre, les armes courtoises sont les seules à son usage. On a quelquefois cherché où est l'originalité de Rossi; elle est là, dans cette vie qu'il communique à ce qu'il touche, dans cette valeur qu'il ajoute à ce qu'il expose, commente et rend accessible aux intelligences. Traiter les sujets ainsi, c'est les marquer d'une nouvelle empreinte et en réalité se les approprier.

S'il a péché en quelque point, c'est, à mon sens, dans trop de condescendance pour quelques-uns de ces systèmes qu'il expliquait en les décorant. Tel est le cas pour Ricardo et Malthus. La prétention de Ricardo était de prouver que la valeur des choses ne se compose que du prix qu'elles ont coûté, et que le fermage n'entre pour rien dans le prix des produits obtenus du sol. Dans des termes aussi simples, la proposition ne soutenait pas l'examen; mais l'auteur l'avait enveloppée de tels nuages qu'il avait fait école. Ce que signifiait cette métaphysique subtile, les discussions sur les lois des céréales nous l'ont appris plus tard; elle était une défense déguisée de la constitution de la propriété territoriale en Angleterre, avec tous les priviléges qui alors y étaient inhérens. Malgré Ricardo, une partie de ces priviléges a succombé dans la grande agitation de la liberté du commerce, et il n'est plus guère question de la rente du sol, comme on l'appelle, depuis qu'elle est rentrée dans le droit com-

mun. Quant à Malthus, qui voyait la famine au bout de la pullulation de l'espèce, l'expérience ne semble guère justifier ses sombres pronostics. Soixante-cinq ans se sont écoulés depuis le jour où son livre donna un premier coup de tocsin Qu'on observe les faits de sang-froid; concluent-ils en sa faveur? Sur quel point du globe cette loi de progression qui lui appartient a-t-elle eu ses effets et amené les scènes lamentables qu'il avait prédites? Il y a eu, il est vrai, des accroissemens de population, mais qu'ils sont loin de ce qu'il annonçait! A ces accroissemens de population l'activité humaine a répondu par un accroissement de ressources évidemment supérieur, et en fait il y a aujourd'hui moins d'affamés qu'au temps où il écrivait. Il existait un pays qui était comme le point de mire des défenseurs de son système; le chiffre de la population y doublait dans une période de vingt-cinq ans : c'était l'Amérique du Nord. Voici pourtant que, par un jeu du sort, ce dernier argument s'effondre; cette population exubérante est mise en coupes réglées. Dans ces surprises que nous infligent les instincts violens se trouve la loi d'équilibre que Malthus attendait d'instincts mieux réglés.

Parmi les défenseurs des théories sur la population, aucun n'a été plus loin que Rossi. J.-B. Say s'était contenté d'un acquiescement silencieux; son successeur en a fait l'objet de trois leçons, des plus brillantes qui soient dans son cours. Si cette cause eût pu être sauvée, elle l'eût été de sa main. Il en dissimule les faiblesses avec un art accompli et en fait valoir les ressources avec une vigueur qui va jusqu'à l'éloquence. La pièce restera au procès comme ce qu'il y avait de plus pertinent à dire. Jusque-là pourtant il s'est tenu sur un terrain battu; la forme seule lui appartient; n'a-t-il rien en propre quant au fond? Il a en propre une suite de leçons sur le régime colonial qui sont des modèles de discussion, et dans le reste du cours des échappées vers la science du droit dans ses rapports avec la science économique. Dans la doctrine, il a également posé des problèmes qui sont à lui et qui prêtent à la controverse. L'un concerne les prix de revient, l'autre la valeur en usage. On sait quelle place tient en économie politique la loi de l'offre et de la demande qu'on peut appeler la loi du marché. L'offre représente la quantité des produits qui cherchent un acheteur, la demande est la quantité des produits que l'on désire acquérir. La demande est-elle forte et l'offre faible, les prix se maintiennent ou s'élèvent. Au contraire, l'offre est-elle abondante et la demande rare, à l'instant les prix déclinent. Dans les deux cas, c'est la concurrence qui devient déterminante; elle se déclare entre les vendeurs quand la somme des marchandises excède celle des besoins; elle naît entre les acheteurs quand la somme des besoins excède celle de la marchandise. Il va

sans dire que la quantité n'est pas le seul phénomène décisif dans le phénomène de la demande, et que la qualité tient une place considérable comme règle et mesure des prix. Voilà une loi simple et complète. Rossi ne l'admettait pas sans réserve, et proposait une autre combinaison. Il croyait qu'il était possible de fixer la théorie des prix, tandis que les autres économistes n'en signalaient que le plus constant phénomène. A son sens, les prix devaient avoir pour fondement la valeur réelle des choses, calculée sur les frais de toute nature nécessaires pour les produire. C'est ce qu'on nomme, dans la langue commerciale, le prix de revient. Cette donnée, méthodique en elle-même, a le tort d'être incompatible avec les faits. Le prix de revient ne règle jamais l'état du marché; c'est au contraire l'état du marché qui règle le prix de vente. A côté du coût des choses, il y a des circonstances variables qui influent sur le parti qu'on en tire, par exemple la perfection plus ou moins grande de l'objet, les besoins de réaliser, les quantités disponibles. Rossi, en proposant une règle fixe pour les prix au lieu de les abandonner à leur mouvement aléatoire, méconnaissait le principe fondamental de l'échange, qui est la liberté des transactions. D'ailleurs où et comment se fixerait ce prix de revient? Où en placer le contrôle? A quel titre l'imposer? Plus on pénètre dans sa combinaison, plus les impossibilités se multiplient.

La valeur en usage n'était pas une exception plus heureuse. L'école de Smith n'admettait qu'une sorte de valeur, la valeur en échange. Rossi crut reconnaître une lacune dans cette définition. La valeur d'échange, soit, disait-il : elle est constante, elle est visible; mais n'y a-t-il pas d'autres valeurs ni moins visibles, ni moins constantes, par exemple la valeur des choses dont on use sans les échanger? Un fermier consomme ses grains au lieu de les vendre, peut-on dire que ce ne soit pas là une valeur? Les routes, les canaux, les ponts, les monumens, sont-ils destitués de valeur, quoiqu'on ne les échange pas? Il y a donc lieu de désigner ce genre de valeur par un nouveau terme qui est la valeur en usage. Ainsi parlait Rossi. L'objection n'a que des apparences de solidité. C'est confondre la propriété des choses avec leur destination. Tout produit est échangeable, a eu cette qualité ou l'a encore; seulement, au lieu de l'échanger, parfois on en use directement. L'usage n'infirme pas la valeur d'échange des objets. Ce fermier qui consomme ses grains pourrait les porter sur le marché. Ces monumens, ces canaux, ces ponts, réservés à des services publics, peuvent être appropriés, aliénés; toute valeur d'échange n'est pas éteinte en eux, quoiqu'elle y sommeille. La communauté peut, à sa convenance, en user ou les vendre. On en a vu des exemples dans les biens natio-

naux, les forêts de l'état. Ces objets représentent à peu près ce qu'ils coûtent, soit par les superficies, soit par les matériaux; ils peuvent rentrer dans la circulation après en avoir été distraits pour une jouissance commune; ils gardent cette faculté, même quand cette jouissance persiste. Latente ou apparente, la valeur d'échange reste donc le fait dominant et le seul qui puisse être bien déterminé; la valeur d'usage resterait à peu près insaisissable. Elle ne porterait que sur des exceptions où la valeur d'échange va jusqu'à s'effacer, et ces exceptions ne méritent pas qu'on charge la science d'une définition de plus.

Dans ces deux cas, on peut voir ce qu'a de pénétrant l'esprit de Rossi. Autant il éclaire sur les points de doctrine qui ne sont pas contestés, autant il donne à réfléchir sur les points douteux. Ses méprises même tiennent à des qualités supérieures. Dans ce qu'il dit sur les prix de revient, c'est la raison du jurisconsulte qui cherche à réagir contre les vicissitudes du marché et à ramener à leur ordre naturel des opérations où le hasard lui paraît exercer trop d'influence. Dans ce qu'il propose sur la valeur en usage, c'est l'observateur scrupuleux qui rencontre un détail en dehors du classement habituel et trouve opportun de l'y introduire. Ce sont là de bons exercices, des controverses de nature à fortifier le jugement. Le cours de Rossi en est plein; l'intelligence y est sollicitée à un perpétuel travail. Il est à regretter qu'il ait volontairement abandonné la tâche au moment où il la remplissait avec le plus d'éclat. Tout incomplet qu'il est, ce cours marque une date dans l'histoire de l'économie politique. Aujourd'hui encore c'est par son passage dans sa chaire que la mémoire de Rossi est le plus solidement protégée. Ses leçons circulent dans un auditoire agrandi et qui constamment se succède. Ce qu'on y admire surtout, c'est la puissance avec laquelle il s'était emparé de notre langue. L'idiome natal est pour l'homme un instrument familier, acquis sans peine, assoupli par l'usage, dans lequel sa pensée se fait jour sans embarras et d'une façon directe. Un idiome étranger complique ce travail d'une opération de plus; l'idée n'arrive que d'une manière indirecte et franchit deux degrés au lieu d'un : il y a traduction mentale, rapide si l'on veut, mais forcée. Chez Rossi, cet effort est imperceptible. Ni le tour, ni la phrase ne se ressentent de la difficulté d'origine; il est impossible d'être plus français et de l'être dans un meilleur style.

C'est en 1840 que Rossi descendit de sa chaire; avec lui finit ce que j'ai appelé la première génération des professeurs. Elle se rattache, par le temps où elle a vécu, aux grandes écoles qui se répandaient en Europe et soutient avec avantage la comparaison; elle a fourni des maîtres dont les noms ne périront pas et dont l'autorité

ira s'affermissant. Ces maîtres ont inauguré la méthode, donné un corps à l'enseignement, fondé la doctrine. Contestés comme ils l'étaient, ils ne se sont pas un seul jour abandonnés au découragement; ils luttaient sans l'espoir de vaincre et plaçaient leurs convictions plus haut que les chances heureuses ou malheureuses qu'elles pouvaient courir. Peut-être, dans ces conditions difficiles, leur génie s'est-il mieux trempé et ont-ils puisé plus de forces dans cette surveillance qu'ils ont été contraints d'exercer sur eux-mêmes. Aujourd'hui la postérité a commencé pour eux et leur rend cette justice, qu'il était impossible de montrer dans une œuvre ingrate des qualités plus viriles.

Quelques mots suffiront pour rappeler comment s'est partagée leur succession. Au Collége de France, ce fut M. Michel Chevalier qui remplaça Rossi dans sa chaire. Personne n'était plus naturellement désigné; il y arriva presque sans concurrence, sur la double présentation des professeurs du Collége de France et de l'Académie des sciences morales et politiques. Son enseignement, d'ailleurs si remarquable, se distingua de celui de ses devanciers en ce qu'il s'appliqua moins à démontrer les vérités péculatives qu'à développer les conséquences qui en résultent. Les considérations générales furent l'objet des discours d'ouverture. Dans les leçons qui suivirent, M. Michel Chevalier se prend surtout aux détails et aux applications. Rien de ce qui est de circonstance ne lui est indifférent : ni l'emploi de l'armée dans les travaux publics, ni l'association sous ses diverses formes, ni l'insuffisance des institutions de crédit. Il a sur tout ce qui s'agite et ce qui se fait des vues particulières qu'il expose, et sur lesquelles, en ingénieur et en économiste, il entreprend l'éducation du public : les canaux à creuser, les chemins de fer à construire, l'intervention du gouvernement, soit comme surveillance, soit comme concours. Tel est dans sa substance l'enseignement de M. Michel Chevalier. Avec M. Baudrillart, qui le supplée, la direction est tout autre. M. Baudrillart s'est souvenu qu'Adam Smith avait professé la morale avant de professer l'économie politique. Convaincu que les deux choses sont en effet inséparables, il a signalé les rapports qui les unissent, et démontré, preuves en main, que l'utile et le juste, sans se confondre, visent au même objet, l'avancement matériel et moral des communautés humaines. Ces vérités étaient opportunes, et il était bon qu'elles fussent rappelées avec fermeté. Ce cours du Collége de France était désormais le seul qui eût le caractère officiel; il avait à porter tout le poids de l'enseignement économique. A la mort de Blanqui, en 1852, la chaire qu'il laissait vacante au Conservatoire des arts et métiers avait été dénaturée par une révolution intérieure. A l'École des

ponts et chaussées, M. Joseph Garnier ne s'adressait qu'à un auditoire spécial, accru par un petit nombre d'admissions. Quelques cours libres avaient, il est vrai, marqué leur passage dans nos provinces : à Pau, à Montpellier, à Bordeaux et à Nice, M. Frédéric Passy; à Reims, M. Victor Modeste; à Paris, dans l'amphithéâtre de l'École de Médecine, M. Du Puynode. Ni le talent ni le dévouement ne manquaient à ces professeurs volontaires; ce qui leur manquait, c'était la suite et la durée qui seules assurent l'effet des leçons.

C'est dans cette situation que les décrets de 1864 ont paru; ils étaient le premier acte de justice que l'économie politique eût obtenu depuis bien des années. En revanche, les persécutions ne l'avaient pas épargnée, et il suffit de citer dans le nombre la destitution brutale de M. Michel Chevalier, rapportée, il est vrai, à quelques mois de là. M. Joseph Garnier avait été également menacé dans la chaire modeste qu'il occupe. Le langage des deux ministres qui ont contre-signé les nouveaux décrets est la garantie de jours meilleurs. Le ministre du commerce, n'intervenant que pour un rétablissement d'attributions, se borne à dire que l'importance qu'ont prise dans ces derniers temps les études économiques ne permet plus de les laisser en dehors de l'enseignement du Conservatoire. Le ministre de l'instruction publique, ayant une chaire à créer, entre plus avant dans le développement de ses motifs. Il commence par déclarer que l'économie politique est une science complète, affermie par un siècle de discussions, qu'elle va au-delà de l'étude de la richesse publique, et qu'intéressant la liberté et la dignité de l'homme, elle se rapproche des plus pures spéculations de l'esprit. A ses yeux, il est temps de lui donner dans l'enseignement le rang qu'elle occupe dans le sentiment public. Sa place serait à la Sorbonne, au sein de la faculté des lettres, entre la chaire de philosophie et celle d'histoire; mais ce n'est là qu'une question de forme. Mieux vaut consulter les besoins que les affinités, et créer une chaire là où elle rendra le plus de services. A ce point de vue, la faculté de droit est naturellement désignée : deux mille cinq cents élèves passent chaque année sur ses bancs, et le tiers de ces élèves va répandre dans nos provinces le bénéfice des notions acquises. Il y a d'ailleurs des précédens : une ordonnance de 1819 avait institué cet enseignement dans la même faculté, et en 1847 M. de Salvandy était à la veille de l'y rétablir. C'est ce que le ministre propose, et il regrette que les limites de son budget ne lui permettent pas d'étendre la mesure aux autres facultés de droit. La chaire de Paris sera une pierre d'attente; elle préparera des professeurs qui iront ensuite porter la science aux départemens. Enseignée dans de grandes chaires, l'économie politique accroîtra la somme des vérités utiles, mettra les intérêts d'ac-

cord avec la morale, et effacera du code de l'ancienne politique la vieille et haineuse maxime, que le bien de nos voisins est notre mal.

Voilà qui est bien parler et en même temps bien agir; on ne saurait mettre plus de bonne grâce dans une réparation, ni rompre plus résolûment avec des préventions qui sont encore très répandues. Jusqu'ici, les satisfactions données à l'économie politique avaient été purement platoniques; celle-ci est sérieuse et vaut un engagement. Longtemps proscrite, elle rentre en faveur; il est à craindre que cette faveur ne l'enivre, et c'est le moment de lui donner des conseils. Peut-être plus tard ne les écouterait-elle plus. Un souhait à lui adresser, c'est que dans la fortune qui lui arrive elle retrouve l'équivalent des hommes qu'elle a formés en des jours moins heureux. En rappelant leurs titres, j'ai voulu remettre sous les yeux de grands exemples. On a vu comment une science se fonde; il reste à voir comment elle se consolide et acquiert des forces par la durée.

II.

La première tâche d'une science est d'arriver, par l'étude des faits ou une conception de l'esprit, à découvrir des lois constantes qui déterminent son action et lui assignent son rang parmi les sciences reconnues. Cette prise de possession n'a lieu qu'à la condition de se définir et de bien fixer son objet. Une fois définie et fixée, toute science nouvelle a encore à se défendre de franchir ses limites sous peine de n'être pas prise au sérieux et de devenir une science de fantaisie au lieu d'être et de rester une science exacte. C'est ce qu'ont fait pour l'économie politique les maîtres qui l'ont constituée : ils visaient moins à étendre son domaine qu'à le circonscrire rigoureusement; ils n'essayaient pas de sauter au-delà de leur ombre, comme ces enfans dont parle Plutarque. C'eût été un jeu périlleux, surtout au début, et ils le sentaient. Ils aimaient mieux faire bonne garde autour des vérités acquises que de s'attirer des représailles par des usurpations. Cette conduite prudente ne semble guère à l'usage de ceux qui leur ont succédé. C'est à qui sortira de cet ancien domaine si bien déterminé, pour courir les aventures et entreprendre sur le terrain d'autrui. Le goût des usurpations est venu. Sous prétexte d'économie politique, on va d'un pôle à l'autre des connaissances humaines. Il y a certes dans cette manière d'agir plus qu'une faute, il y a un danger réel. Pour peu qu'elle y persiste, l'économie sera accusée de ne pas savoir ce qu'elle est, ce qu'elle veut et où elle va. Elle passera pour une voisine remuante qui, mal à

l'aise chez elle, cherche à se loger ailleurs, et, faute d'alimens, essaie de se nourrir de rapines. Elle s'attirera de mauvaises querelles de la part des sciences qu'elle trouble et a l'air de vouloir dépouiller. La sagesse la plus élémentaire conseillerait de mettre un frein à ces écarts d'imagination, peu compatibles avec une science qui est avant tout positive.

C'est sur la philosophie et la morale que ces empiétemens se sont surtout exercés. Tout récemment encore, un débat au moins oiseux s'est élevé dans le sein de l'école. Il s'agissait de savoir si l'économie politique était spiritualiste ou matérialiste. Cette question eût causé aux premiers maîtres quelque étonnement, si elle ne les eût pas mis en gaîté. Spiritualiste ou matérialiste, voilà une alternative impérieuse, et de bien gros mots pour une science qui n'aspire ni à tant d'honneurs ni à tant d'embarras. De tels mots eussent même exigé des commentaires préjudiciels. Ils ont peut-être en philosophie un sens déterminé; ils n'en ont point en économie politique. Veut-on dire par là qu'il y a lieu d'examiner jusqu'à quel point et dans quelles proportions l'esprit et la matière concourent aux opérations que l'économie politique embrasse et ramène, après les avoir définies, à des principes fondamentaux? Dans ce cas, il y a d'abord une distinction à établir entre l'agent et l'acte. Est-il question de l'agent? L'agent, c'est l'homme qui dompte, façonne et discipline la matière. Il faut, pour accomplir ce travail, qu'il réfléchisse, conçoive, combine, imagine, et ce sont là autant de phénomènes intellectuels, autant d'attributs de la pensée. A ce degré, de quelle science relèvent les recherches? Évidemment de la philosophie. C'est à elle qu'il appartient de saisir, si elle le peut, cette pensée à sa naissance et de la suivre jusqu'au moment où par la force des choses elle lui échappe. L'économie politique n'a pas à s'engager dans de tels mystères. Elle prend l'homme comme il est, avec ses facultés et ses forces, moins occupée de savoir d'où elles proviennent qu'à bien observer à quoi elles s'appliquent. Elle a dans son sein assez de subtilités d'école, assez de problèmes à résoudre, pour qu'elle n'y ajoute pas les problèmes et les difficultés des écoles idéalistes. A ces dernières le soin d'expliquer comment l'esprit met du sien dans les métamorphoses de la matière, et de quelle façon et à quelle dose il les prépare et les anime.

Voilà pour l'agent, voyons ce qu'est l'acte. L'acte, isolé de son inspiration, est de sa nature matériel. Il se résume en un produit qui se débite, se transporte et se consomme. Un fermier vend son grain, un meunier l'achète; quelque bonne volonté qu'on y mette, il est difficile de trouver du spiritualisme là dedans. Des économistes raffinés y sont pourtant parvenus. Cet acte implique une

certaine façon de se conduire. Un marché peut être honnête, il peut ne l'être pas. Il existe de par le monde beaucoup de fortunes suspectes, des opérations véreuses que la loi n'atteint pas et que la conscience réprouve. Est-il permis de croire que l'économie politique n'ait rien à y voir? Elle fait, dit-on, de la richesse une entité abstraite sans tenir compte de la manière dont la fortune s'acquiert. C'est méconnaître un devoir et mériter les qualifications malsonnantes qu'on lui donne. Même comme doctrine, ajoute-t-on, il y a là un oubli et un vide. La science, dans ses définitions des capitaux, a négligé les plus essentiels. L'honnêteté est un capital, la vertu est un capital. A les analyser avec soin, on verrait ce qu'elles rapportent. Ce champ de découvertes et d'acquisitions offrirait à l'économie politique des satisfactions tout autres que les recherches trop étroites où elle se renferme. On ne l'accuserait plus d'être la servante de la fatalité, se bornant à un enregistrement des faits pour en tirer des principes aveugles. Elle se formerait des croyances comme elle s'est formé des doctrines. — Ainsi parlent les économistes de sentiment, ce qui reviendrait à dire que l'économie politique doit procéder comme la casuistique et joindre au gouvernement des intérêts la police des mœurs. Le rôle auquel on la convie n'est pas sans opportunité ni grandeur, et en réalité elle l'a toujours rempli dans la mesure qui lui convient. On voudrait qu'elle excédât cette mesure, qu'elle fît directement ce qu'elle fait indirectement, que, dans la récolte assez mêlée qu'obtient l'activité humaine, elle distinguât mieux le bon grain de l'ivraie. Ce serait l'entraîner hors de ses limites. Il y a une science constituée pour cela et qui n'a pas démérité, c'est la morale. Qu'il y ait des rapports entre l'économie politique et la morale, personne ne le conteste, et MM. Baudrillart et Dameth l'ont fort bien établi; mais il n'y a pas identité. La morale a, sur bien des points, des vues distinctes où l'économie politique ne s'ingérerait pas sans confusion ni équivoque. Les deux sciences n'envisagent pas la richesse du même œil, ne la jugent pas d'après les mêmes principes. S'il existe entre elles des affinités, il existe aussi des incompatibilités que vainement on essaierait de méconnaître ou d'affaiblir. Ici encore il convient de se défendre d'ambitions trop vastes et de contenir cette passion d'agrandissemens dont le moindre tort est d'être irréfléchie.

Jusqu'où peut se porter cette passion, on va le voir. Ce n'était point assez que la philosophie et la morale fussent mises en cause et menacées dans leurs attributions; de prétention en prétention, l'économie politique en est arrivée à s'immiscer dans d'autres sciences et dans les arts qui en découlent. Les produits dont elle doit s'occuper sont, on l'a vu, surtout matériels. C'est la généralité

des cas; des exceptions sont néanmoins à noter. Pour les produits qui s'incorporent dans les choses et qui sont visibles et tangibles, aucune ambiguïté n'est possible; ils sont matériels dans toute la rigueur de l'expression. Il n'en est pas de même des produits qui s'incorporent dans les hommes, par exemple la leçon du professeur, la sentence du juge, la plaidoirie de l'avocat, le conseil du médecin, le chant de l'artiste. C'est ce qu'on a nommé des produits immatériels. Il est constant que ces produits ont une valeur, et quelques-uns une valeur très haute, attestée par le prix qu'on y met; ils répondent à des besoins dont on ne saurait méconnaître l'importance, des besoins de justice, d'instruction, d'assistance, de distraction. Ils ont aussi quelques-uns des signes qui caractérisent les produits proprement dits; ils entrent dans la circulation, forment pour une nation un capital de lumières et de garanties, s'accumulent par leurs effets, sont les meilleures et les plus sûres des richesses. Sur ces caractères, il est vrai, les auteurs varient. Say regarde ce genre de produit comme fugitif, ne pouvant être vendu ni accumulé et se consommant à mesure qu'il est créé. Charles Dunoyer au contraire maintient avec une grande vigueur et dans toute son intégrité la plus large de ces définitions. Le débat reste ouvert et les opinions sont partagées, mais ce n'est là qu'une nuance : au fond, et du plus au moins, les produits immatériels ont leur place et gardent leur nom dans toutes les compilations de l'économie politique.

Est-ce à bon droit? Il faut distinguer. La science, en rencontrant dans ses recherches un mode d'activité qui n'est pas précisément son objet, a été conduite à le citer, à le classer, à lui donner un nom de son choix; mais ce nom est blessant pour ceux dont il désigne les travaux, et les analogies sont forcées. Essayez de prouver à un professeur qu'il a un capital d'instruction, il vous répondra qu'il n'entend point cette langue. Félicitez un magistrat de ce qu'il est un producteur de justice, il se révoltera. Ni le médecin, ni l'avocat, ni l'artiste ne consentiront à ce qu'on use, vis-à-vis de leur profession, des mots dont on se sert pour des opérations d'industrie ou de commerce. Tous soutiendront qu'en les traitant ainsi on n'est ni juste ni respectueux. La forme est donc une violence que ne réparent ni les bonnes intentions ni les commentaires ingénieux. Quant au fond, les objections sont si nombreuses qu'elles nous conduiraient trop loin; il suffit d'en exposer une. Le produit matériel, l'économie politique le prend à l'origine, le suit dans ses préparations, dans ses transformations, dans sa destination; elle l'accompagne dans les échanges d'individu à individu, de nation à nation; elle le rapproche de ses auxiliaires naturels, le crédit, le capital, les machines, dont elle est fondée à parler au même titre et

avec la même autorité. A aucun de ces degrés, le produit matériel ne lui échappe ; ce n'est pas un incident, mais la raison d'être de la science. Sa compétence est toujours indiscutable et sa doctrine toujours susceptible d'application. En est-il de même pour le produit immatériel? Nullement. L'économie politique n'a rien à voir dans la manière dont il se forme, point de conseil à donner, si ce n'est ceux de la raison commune; elle n'a pas de voix légitime dans les études de droit, de médecine, d'art théâtral. La voilà déjà désintéressée pour les origines du produit immatériel. Quand il est formé, alors seulement elle s'en empare malgré lui et en l'humiliant. Elle aperçoit là des services rendus et une valeur affectée à ces services. C'est un moment fugitif, elle le saisit et range le produit immatériel au nombre de ses ressortissans. Que va-t-elle faire pour lui? Lui enseignera-t-elle comment la justice se distribue, comment la médecine se pratique, quel emploi judicieux l'avocat peut faire de sa parole, l'artiste de sa voix? Non : elle abandonne à mi-chemin le produit immatériel, tandis qu'elle a suivi jusqu'au bout le produit matériel. Autant elle est à l'aise avec le second, autant elle est mal à l'aise avec le premier. Elle voit que là ses lois portent à faux. L'échange n'a pas de sens, le crédit, le capital ne sont que des généralités superficielles. Il n'y a plus ni continuité d'influence, ni équivalence de besoin. Était-ce la peine d'enrégimenter des sujets rebelles sur lesquels elle devait si peu agir?

Insister sur ces goûts d'usurpation, c'est découvrir une des faiblesses les mieux accusées de l'école actuelle. On pourrait en multiplier les exemples. N'a-t-on pas dans son sein mis à l'étude la question de savoir si le droit commercial ne gagnerait pas à se confondre dans le droit civil, et s'il n'y aurait pas avantage à convertir les deux codes en un seul? Heureusement il s'est trouvé là des jurisconsultes pour répondre que ni les justiciables, ni la justice ne se trouveraient bien de cette promiscuité. Ils auraient pu ajouter que la science dont le nom est inséparable de la division du travail ne saurait être infidèle à son principe, ni en répudier la vertu, à quelque objet qu'il s'applique. C'était un point de doctrine à rappeler; le surplus de la question allait à une autre adresse. Dans des cas plus isolés, l'algèbre est mise à contribution par des initiés qui se détachent du groupe principal et vont jusqu'au schisme. La langue de l'économie politique ne leur paraissant pas assez rigoureuse, ils la mettent en équations. De là une série de formules pour la richesse des nations et des individus, pour le produit brut et le produit net, pour l'unité et la généralité des existences, pour le capital et le revenu. Qui sera juge de l'exactitude de ces équations? Beaucoup d'économistes y se-

raient fort empruntés; elles ne relèvent que des mathématiciens. La confusion naît alors de l'empiétement. C'est ainsi que la liberté d'esprit se perd et que les responsabilités se déplacent : on arrive au chaos par la route la plus directe. Il ne s'agit plus d'une science particulière, mais d'une science qui vise à devenir universelle. Vainement dira-t-on que l'économie politique est fondée à suivre l'activité de l'homme dans toutes les formes que revêt cette activité. Ce sont là des généralités, rien de plus, et on sait où mènent les généralités. La prétention pourrait s'étendre au même titre à la plupart des sciences. Il n'en est point qui ne s'occupe de l'homme pour le servir ou pour l'éclairer; par des procédés d'induction, elles pourraient sortir aussi de leurs prérogatives légitimes. La médecine pénétrerait dans la philosophie par les fonctions du cerveau, la botanique dans la médecine par les vertus et les propriétés des plantes, la chimie dans la physique et la physique dans la chimie par les points où leurs frontières sont ouvertes, l'action ou la composition des corps. Ainsi des autres; qu'elles cessent de se contenir, l'obscurité commence, et dans la force que l'on cherche, on perd une partie de la force que l'on a.

Un autre écueil pour la science économique est de se jeter avec trop d'empressement dans les débats de circonstance. Le monde des affaires est une arène où les intérêts aux prises cherchent partout des auxiliaires à l'appui de leurs prétentions. On sait combien ces mêlées sont vives, quels coups secrets on s'y porte, quel acharnement on y met. Il y a des millions au bout; c'est tout dire. Il y a aussi des puissances engagées qui n'éprouvent pas de grands scrupules sur l'emploi des moyens. Il est arrivé des cas où l'économie politique a été prise à partie, on l'a sommée de s'expliquer; on lui demandait sous forme de conseils le poids de son influence. Ce sont là des situations délicates qu'une science ne doit ni éviter ni rechercher. Il est constant que, dans ce qui est de son ressort, elle a toujours une action indépendante à exercer et une voix désintéressée à faire entendre; l'occasion est d'autant meilleure pour être écoutée que l'attention est plus profonde. Sur les points en litige et les problèmes soulevés, elle a donc à intervenir dans le sens et dans l'intérêt des principes : son silence serait une sorte d'abdication. Peu importe que chacune des parties n'accepte de son arrêt que ce qu'il aura de favorable; elle doit le rendre. Le droit et le devoir sont évidens, la compétence est irrécusable; mais il importe que la défense des doctrines ne ressemble pas à la défense d'un intérêt. Qu'il y ait un procès engagé, peu importe à la science : elle n'en est ni juge, ni arbitre; tout au plus intervient-elle comme cour de cassation, en négligeant les faits pour maintenir la loi.

La même réserve et la même discipline sont à conseiller pour

tout ce qui prend la forme d'un engouement fugitif. De loin en loin, il se produit dans l'opinion des courans auxquels résistent seuls les esprits exercés à qui ces scènes sont familières. Une question est soulevée inopinément, et si la veine est heureuse, tout le monde s'en empare; il n'est bruit que de cela. Comment se forment ces courans, comment disparaissent-ils, c'est le secret du hasard; mais quand ils règnent, on peut d'avance prévoir qu'ils disparaîtront aussi vite qu'ils sont nés. Après quelques semaines d'effervescence, il n'y a que les attardés qui s'en occupent. Je n'en citerai qu'un exemple pour rendre sensible le fait que je viens d'indiquer. Sous les règnes précédens, il y eut une campagne ouverte au sujet de la réforme pénitentiaire. Deux camps s'étaient formés : on était pour la mise en cellule ou contre cette peine. Des noms d'une grande valeur furent engagés dans le débat. Ceux qui appuyaient la mesure y voyaient un rempart contre les récidives; ceux qui la repoussaient se présentaient armés de chiffres terribles contre cette aggravation, au bout de laquelle ils n'apercevaient que mort, cas de folie et d'hébétement. Les choses en restèrent là; depuis lors on a expédié à petit bruit nos chiourmes à Cayenne, dans le séjour le plus insalubre du monde. Qui s'en est inquiété? A-t-on dressé des tables de mortalité? S'il faut en croire un témoignage qui n'est pas suspect, elle dépasse de beaucoup celle de la cellule. Un amiral que la flotte a perdu récemment, et qui avait administré une de nos colonies, s'en expliquait un jour devant moi avec une franchise militaire. L'entretien était tombé sur les forçats des îles du Salut et du continent voisin. « Oh! ceux-là, dit-il, ne nous mettent point en peine. A leur arrivée, on leur prend mesure d'une *redingote en sapin*, et ils ne sont pas longtemps à l'endosser. » Cette redingote en sapin a une signification bien funèbre. Qu'en pensent les champions de la réforme pénitentiaire? Ils se taisent; l'objet a passé de mode. Un autre exemple peut être tiré de la question de l'esclavage. L'Angleterre, qui, pour l'abolir, avait mis en péril la paix du monde, et s'était constituée la gardienne des mers, assiste aujourd'hui avec indifférence, si ce n'est avec hostilité, à la plus grande entreprise d'abolition que le monde ait jamais vu se produire. Le moment de la désuétude est venu, et il semblerait que, cette heure sonnée, plus les esprits ont été surmenés, plus ils se détendent. La place est livrée à d'autres engouemens; ils se succèdent, la scène n'est jamais vide, et les curieux ne manquent pas. S'agit-il d'associations, il y en a pour tous les goûts, financières, alimentaires, commerciales, industrielles, coopératives, corporatives : vite aux associations! S'agit-il de lectures, vite aux lectures; de physique récréative, vite à la physique récréative! Sérieusement ce sont là pour les sciences qui se piquent d'être exactes des piéges et des périls. Elles ne doivent

pas à tout propos et au premier signe sortir du sanctuaire. Leur place est dans des chaires officielles ou libres, mais spéciales. Hors de là, elles sont exposées ou aux surprises des intérêts ou aux aventures de la parole. Qui profite à ces exhibitions mondaines? Le public? Il n'emporte que des notions superficielles qui s'effacent dès le lendemain, et faussent parfois son esprit plus qu'elles ne l'éclairent. Les maîtres? Ils ne se font applaudir qu'aux dépens de leur gravité, et en cherchant à plaire au lieu d'instruire. Ces succès de curiosité sont peu compatibles avec l'économie politique; elle n'y pourrait viser qu'en se dénaturant; elle courrait le risque d'être délaissée après une période de vogue.

A diverses reprises, il est vrai, on a essayé d'en faire une science d'agrément et dépensé beaucoup d'esprit à cette gageure. Le premier essai remonte loin. Dans le courant du siècle dernier, il y avait à Paris un abbé napolitain, nommé Galiani, qui mit le commerce des grains en dialogue, et dont le livre eut un très grand débit. C'était, comme doctrine, sujet à réfutation. Avec les économistes formés dans l'entre-sol de Quesnay, l'abbé Galiani ramenait toute activité et toute richesse aux produits de la terre; mais, s'il était d'accord sur le fond avec le reste du groupe, il en différait par la manière. La sienne est des plus originales. Il semble se jouer des sujets qu'il traite, et par momens on est tenté de se demander si ses adhésions ne renferment pas un peu d'ironie. C'est de l'économie politique pittoresque; la forme était trouvée : Galiani y avait montré de l'esprit, Voltaire y mit son génie, seulement il l'employa mal. Quel morceau écrit de verve que son *Homme aux quarante écus!* Et pourtant cet homme et ses interlocuteurs déraisonnent à perte de vue, ils prennent le contre-pied d'une foule de vérités qu'on ne conteste plus et débitent avec assurance des énormités qu'aujourd'hui un écolier relèverait, par exemple que l'or et l'argent sont le premier et le dernier mot de la richesse d'un peuple, que sa misère provient des emprunts faits au dehors pour ses jouissances ou ses besoins, et que cette misère empirera, si on continue à se ruiner en tabac, café, thé, chocolat et épiceries! C'est là de l'économie politique à rebours jetée dans un moule incomparable. Avec Voltaire, rien n'est complétement faux ni complétement vrai : quand il va trop loin et s'égare, l'instinct le ramène presque à son insu; il se relève par un trait qui frappe, un mot qui porte, et tout cela dans une langue, avec un accent de raillerie qui n'ont plus été retrouvés.

Plus près de nous et dans la sphère spéciale de l'économie politique, le genre a été repris et rajeuni. Bastiat par exemple ne se trompait pas d'adresse, il savait où porter ses défis. Prompt à croiser le fer, il a eu de bons jours d'escrime. Son jeu était serré, conforme aux règles des maîtres; il y ajoutait sa souplesse, sa vigueur,

sa dextérité et l'art de mettre son adversaire à découvert sans se découvrir lui-même. Ce duel, ainsi conduit, remplit une suite d'opuscules : dans tous, Bastiat plaît; dans quelques-uns, il excelle. C'est de l'économie politique en pamphlets et des allures légères avec un fond solide. On a poussé plus loin le désir de la rendre agréable, on l'a mise en romans. L'enseignement en définitive n'a pas grand fonds à faire sur ces fantaisies; elles lui sont un embarras plutôt qu'un appui, elles fourmillent d'hérésies dont il lui faut extirper le germe avant de semer le bon grain. Comme arme de guerre dans le cours des conflits, ces traits décochés à l'aventure pouvaient être de quelque effet, et tout moyen paraissait bon, la revendication étant ouverte. Une science classée et acceptée est tenue à y regarder de plus près; le respect de soi est la condition sous-entendue de l'investiture. Ce retour a eu lieu de lui-même, par la différence des positions, et il est à croire qu'il n'y aura désormais pas plus de romans d'économie politique qu'il n'y a de romans de géométrie.

Cette reconnaissance de la science économique l'assujettit à d'autres obligations. L'Europe et l'Amérique ont pris les devans; nous avons, pour nous remettre en ligne, bien des pas à faire. Depuis vingt ans, les chaires se sont multipliées en Allemagne; si la force était dans le nombre, le combat serait inégal. Non-seulement les universités, mais les lycées, les gymnases, même les écoles populaires, ont des professeurs d'économie politique. Ils l'enseignent ou sous son nom reconnu, ou sous le nom de science d'état, et y ont apporté déjà cette confusion dont les Allemands seuls ont le secret. En Angleterre, la marche est plus ferme, et le développement n'est pas moindre. C'est dans le peuple surtout que les notions vérifiées se répandent et sont le mieux goûtées. Il n'est point de collége d'ouvriers, point d'institut mécanique où elles ne figurent sur la liste des cours. Pour les classes moyennes, il reste peu de questions à l'état de problèmes; ce qui était susceptible de controverse a disparu devant la rectitude du jugement public. Les classes qui vivent d'un travail manuel se sont montrées moins accommodantes : elles étudient, elles discutent, et ce ne sera pas le moindre honneur pour l'économie politique que d'avoir porté la lumière dans des rangs où elle est si lente à pénétrer. En Amérique, dans les états du nord surtout, il n'est si humble citoyen qui n'apprenne dans des écoles gratuites comment le travail humain se comporte à tous ses degrés, comment les produits se créent, se distribuent et se consomment; c'est la langue familière, tout le monde la parle. C'est également le pays des schismes, et il y en a là-dessus comme sur tout le reste; mais les schismes passent et fortifient les bonnes croyances. A suivre

ce mouvement significatif, nous le retrouverions dans tous les états civilisés, en Italie, en Belgique, en Hollande, en Russie, même dans les Indes. Je ne fais que le signaler, une des tâches de nos professeurs sera de l'approfondir. Il y aurait grand profit à dégager de cet enseignement extérieur tout ce qui peut servir à l'avancement du nôtre, à rechercher, par exemple, en quoi les méthodes positives de l'Angleterre se séparent des spéculations inconsidérées de l'Allemagne, et ce que nous avons emprunté ou fourni à l'une et à l'autre. Cet enseignement comparé serait une nouveauté, et il n'y a pas à insister sur ce qu'il aurait d'utile.

Nous n'aurions point à souffrir du rapprochement; nous avons peu de maîtres, mais ils se survivent dans leurs écrits, ils se survivent aussi dans quelques hommes éminens qui ont accepté et enrichi leur héritage. La science qui est sortie de là est des mieux constituées; elle a, au plus haut point, le mérite et le caractère de notre langue, que toutes les diplomaties ont adoptée parce qu'elle est la plus précise qui existe, celle qui dit le mieux et en moins de termes ce qu'il faut dire, sans obscurités comme sans équivoques. Parmi les autorités dont les noms ont franchi nos frontières, nous comptons, parmi les morts, Jean-Baptiste Say et Rossi, et n'avons à nous incliner que devant le nom d'Adam Smith. Quand on a de tels titres pour soi, une infériorité de nombre n'est qu'un accident qui se répare. Nos modèles sous les yeux, nous aurions bientôt regagné le terrain que des préventions obstinées nous avaient fait perdre. L'état des esprits y aide; il s'est fait sur eux, dans la seule chaire maintenue et hors des chaires par la publicité, un travail d'éducation dont les résultats sont sensibles. Beaucoup de sympathies sont acquises, le goût se prononce, la bienveillance est le sentiment qui domine. Les faits concourent à ce travail des esprits; ils ont une éloquence qui subjugue mieux que les apologies. Jamais terrain ne fut mieux préparé. L'heure est donc bonne pour faire de l'économie politique sérieuse, de pure doctrine, se renfermant dans ses cadres, se dégageant des superfluités, laissant une empreinte qui la mette à l'abri des vicissitudes de l'opinion. A cette économie politique, il ne faut demander ni ce qu'elle sera ni de quel côté elle portera son influence; nulle science ne renferme dans son nom et dans l'objet qu'elle se propose des garanties plus sûres et plus évidentes. Elle provient de la liberté et y aboutit. Elle ne pourrait, sans se démentir, en déserter le principe, ni en décliner les conséquences dans tout le domaine où il lui reste des conquêtes à faire et des revendications à exercer.

LOUIS REYBAUD.

LA

SCIENCE DES RELIGIONS

SA MÉTHODE ET SES LIMITES.

II.

LES GRANDES RELIGIONS ET LEURS ORIGINES.

I.

L'idée de Dieu et le rite sont les seuls élémens dont la science constate la présence dans toutes les religions (1). Il y a eu des religions sans morale, il y en a eu sans clergé. Quelques développemens sur ces deux points indiqueront l'état actuel de la science.

Quand on remonte, comme la méthode l'exige, l'histoire des religions, on s'aperçoit que l'application des principes dogmatiques à la conduite de la vie est un fait moderne qui caractérise les dernières venues d'entre les religions, celles de Mahomet, du Christ et du Bouddha. Dans le Koran, la métaphysique ne tient presque pas de place, et se réduit en quelque sorte à l'affirmation de l'unité absolue de Dieu, en opposition avec l'idée chrétienne du Père et du Fils. Au contraire, les règles de conduite, les prescriptions morales s'y rencontrent à chaque pas, et sous les formes variées du précepte, du récit et de la parabole. Suivez le développement du mahométisme, soit en Orient, soit en Occident : vous reconnaîtrez

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre.

l'extrême faiblesse de la philosophie musulmane, comparée à la puissance de la métaphysique chez les Grecs et chez les Indiens des temps brahmaniques. Il est permis d'attribuer cette exiguïté scientifique des religions fondées sur le Koran moins peut-être au caractère particulièrement moral de la révolution musulmane qu'à la nature de l'esprit sémitique, toujours inférieur, en matière de science, au génie des peuples âryens. Cette opinion, depuis longtemps répandue parmi les savans, se confirme de plus en plus chaque jour, et tend à devenir un point de doctrine incontestable. Il est certain en effet qu'il n'y a presque pas de philosophie théorique dans les livres sémitiques qui ont précédé le Koran, c'est-à-dire dans la Bible et dans les autres écrits des Hébreux (1). Si l'on n'avait sous les yeux que la suite des religions procédant exclusivement du mosaïsme, la loi qui nous montre les religions ne prenant un caractère définitivement pratique qu'après avoir été pour ainsi dire étrangères à la morale ne pourrait pas être établie; mais il est certain que les religions purement âryennes se sont développées suivant cette loi. Le bouddhisme (2) dans l'Inde est resté pendant plusieurs siècles confondu, quant à sa partie métaphysique, avec certaines écoles des brahmanes. Plus tard, soit quand il s'est séparé d'elles, soit quand il a quitté l'Inde pour s'étendre dans le Tibet, dans l'île de Ceylan et chez les peuples de race jaune, il a conservé, quoiqu'en les modifiant, la plus grande partie des symboles brahmaniques. Au contraire, dès le premier jour, le Bouddha s'est présenté aux hommes comme instituteur d'une doctrine morale fondée sur la vertu et sur la charité. Quand ses disciples se sont réunis en concile pour composer la primitive église bouddhiste, le seul but qu'ils se sont proposé d'atteindre a été, non d'enseigner aux hommes une métaphysique nouvelle, mais de changer leurs mœurs, qui étaient mauvaises, d'ôter de leur âme les passions qui avilissent, et de les réunir dans un sentiment universel d'amour (*maitrêya*). De là sont nés ce prosélytisme, cette abnégation sans mesure, qui ont fait de ses apôtres les civilisateurs de peuples auparavant barbares, comme ceux du Tibet et de la presqu'île au-delà du Gange. Ces peuples sont restés de très mauvais métaphysiciens, mais ils ont vu leurs mœurs s'adoucir, et ils font dater du bouddhisme le commencement de leur civilisation. De là aussi cet esprit d'association religieuse qui a donné dans tout l'Orient un si grand empire aux églises bouddhistes, qui a fait de la prédication un des premiers devoirs des prêtres, de la confession une pratique

(1) Voyez Renan, *Averrhoès*.
(2) Voyez Eugène Burnouf, *Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien*.

ordinaire, et qui, poussant beaucoup d'hommes vers la recherche d'une pureté morale presque impossible, a peuplé de couvens (*vihâra*) une portion de l'Asie, et nous montre aujourd'hui des villes populeuses entièrement composées de monastères.

Le brahmanisme est loin d'avoir donné à l'institution morale la même universalité que le bouddhisme. Nous voyons, il est vrai, dans un temps déjà ancien, la conduite des hommes préoccuper les brahmanes qui ont rédigé les lois de Manou; mais ce livre, qui est le code des brahmanes, a bien plutôt pour objet de fixer les bases de la constitution sociale et de l'organisation politique de l'Inde que de conduire tous les hommes, sans distinction de castes et de races, dans la voie de la vertu. La loi de Manou exige bien peu en cela des hommes de condition inférieure : elle est plus sévère pour les seigneurs de caste royale; elle n'impose la pureté morale et la perfection qu'aux hommes et aux femmes de la caste sacerdotale. D'autre part, la métaphysique occupe une place importante dans les lois de Manou; elle en remplit presque à elle seule le premier et le dernier livre. Il y a plus de théorie dans ce seul ouvrage sanscrit que dans toute la littérature bouddhique.

Remontez plus haut dans le passé. Le Vêda précède le brahmanisme, et lui sert de point d'appui. Or la morale est totalement étrangère aux hymnes du Vêda. C'est donc dans l'intervalle compris entre cette période vêdique, longue de plusieurs siècles, et l'établissement de la constitution brahmanique, que les Aryas du sud-est ont commencé à tirer de leurs doctrines les conséquences morales dont elles contenaient le germe. Le brahmanisme, venu plus tard, a fécondé ces données primitives et formulé en quelque sorte les premières pratiques, mais sans perdre jamais de vue la diversité des castes, des aptitudes et des fonctions. Ce fut seulement au VIe siècle avant Jésus-Christ que les prédications bouddhiques donnèrent à la morale pratique le caractère universel qui lui convient, et en firent la loi commune de tous les hommes.

Pendant que ces faits s'accomplissaient en Orient, les anciens peuples de race âryenne, Grecs, Latins, Germains, n'étaient pas encore sortis de la période vêdique, et ne subissaient pas les mêmes révolutions morales que ceux de l'Inde. Lorsque nous cherchons aujourd'hui à distinguer la partie morale des religions appelées païennes, nous sommes étonnés d'aboutir à une négation. Il est certain que chez les Grecs ce ne fut pas l'enseignement religieux qui donna aux hommes la règle de la vie et leur fit connaître la vertu, ce furent les philosophes, et leur biographie, telle que Diogène de Laërte nous la fait connaître, prouve qu'une partie notable de la philosophie grecque, la morale surtout, procédait de l'Orient, où

les savans allaient la chercher. Quant à la religion, elle demeurait une institution publique à laquelle beaucoup de pratiques individuelles s'ajoutaient; mais elle n'avait de valeur réelle que par le symbolisme métaphysique qui en était le fond. Quand le christianisme pénétra dans le monde occidental, il fut le premier à y prêcher la morale au nom de la religion et à faire de la règle de vie une portion du dogme. Ce que les chrétiens reprochaient à la religion païenne, c'était non-seulement d'être étrangère à la morale, mais souvent même de lui être contraire en offrant aux hommes l'exemple du vice. Le christianisme n'eut donc pas d'antécédens moraux chez les peuples de l'Occident; c'est une tentative stérile, et qui n'a rien de scientifique, de vouloir montrer que toute la morale chrétienne se trouvait dans les écrits des philosophes grecs ou latins antérieurs à Jésus-Christ. Cela n'a rien de surprenant, et je ne vois pas même pourquoi l'on n'admettrait point que les moralistes chrétiens ont dès l'origine puisé dans les dissertations des philosophes; mais, cela fût-il démontré, il n'en demeurerait pas moins que le christianisme fut en Occident une révolution morale qui s'étendit à tous les hommes, et que cette révolution procéda par la voie religieuse et non par celle de la philosophie. C'est là toute la question. Il est certain qu'avant le christianisme il n'y avait pas dans le monde occidental un enseignement moral populaire se présentant sous une forme religieuse et constituant une partie de la foi. Cette religion eut donc dans l'origine le caractère d'une révolution morale. Plus tard, vers la fin du IIe siècle, elle commença à développer sa métaphysique, qui, dans les discussions des pères avec les philosophes d'Alexandrie, atteignit à la hauteur où ces disciples de Platon et de l'Orient la portèrent eux-mêmes; mais quelle qu'ait été et quelle que soit encore aujourd'hui la valeur de la métaphysique chrétienne, la véritable influence du christianisme et sa véritable grandeur résident dans l'action morale qu'il exerce.

Ainsi, plus on remonte la série des temps, plus on voit chez les peuples âryens la religion étrangère à la morale. Et quand on s'arrête soit au Vêda, soit au polythéisme des peuples occidentaux, on ne trouve plus dans la religion que ses deux élémens essentiels, le dieu et le rite.

La même réduction s'opère relativement au sacerdoce. Il n'y a pas de système social où l'ordre des prêtres soit constitué suivant une hiérarchie plus solide que dans les trois religions modernes, le mahométisme, le christianisme et le bouddhisme. Le sacerdoce brahmanique doit sa durée non à sa constitution particulière, qui est nulle, mais au régime des castes, dont il est pour ainsi dire la clé de voûte. Les brahmanes sont égaux et n'ont jamais depuis leur

origine reconnu pour chef aucun d'entre eux. Leur commune origine, figurée par la bouche de Brahmâ, les rend indépendans les uns des autres : nul d'entre eux ne peut imposer à un autre une obligation ni lui donner un ordre; si quelque brahmane acquiert avec les années une autorité qui manque à d'autres, il la doit à sa science et non à une supériorité de fonction. Cette égalité hiérarchique des prêtres a pour conséquence la liberté dans les doctrines : s'il y a eu dans l'Inde une orthodoxie, ce n'est pas l'autorité d'un chef ou d'une réunion quelconque de brahmanes qui l'a fixée, c'est uniquement sa conformité avec le Vêda, c'est-à-dire avec la sainte écriture. Là donc il y a toujours lieu de discuter un point de doctrine sans que l'on puïsse être accusé ni condamné par aucune puissance sacrée; la liberté de penser est absolue dans la caste sacerdotale (1). Si l'on remonte au-delà des temps brahmaniques, on ne trouve plus ni sacerdoce régulièrement constitué ni clergé d'aucune sorte; il n'y a plus de prêtres se distinguant du reste des hommes, tout père de famille est prêtre au moment où il remplit la fonction sacrée, comme il est soldat à la guerre et laboureur aux champs. C'est seulement à la fin des temps vêdiques que l'on voit la fonction sacerdotale se fixer dans certaines familles, comme le pouvoir royal et le commandement militaire se fixent dans certaines autres; mais la société âryenne avait jusque-là conçu ses dieux et pratiqué ses rites sans l'intermédiaire d'aucun sacerdoce organisé.

La lecture attentive de l'Iliade d'Homère nous montre le même état de choses chez les anciens Grecs. Il y a des sacrificateurs attachés à certains temples et quelquefois transmettant à leurs fils la fonction sacrée; mais à côté d'eux les rites sont le plus souvent accomplis par des mains qui tiennent l'épée, et la prière est prononcée par une bouche qui un moment après va pousser le cri de guerre : Agamemnon est, selon la circonstance, guerrier, juge ou sacrificateur. La fonction sacerdotale n'avait donc pas alors la fixité qu'elle eut plus tard, et si nous la trouvons si peu définie au temps des poésies homériques, ne devons-nous pas penser qu'à une époque antérieure elle était telle que nous la trouvons dans les plus anciens hymnes du Vêda? Le développement du sacerdoce s'était fait progressivement dans l'Inde : sortant de l'état d'ébauche où il est dans les hymnes, il avait pris la forme d'une caste dans le monde brahmanique, puis dans le bouddhisme la caste avait fait place à une puissante hiérarchie dont Siam, Ceylan, le Tibet et la Chine nous offrent des exemples. En Occident, à la faiblesse du sacerdoce hellénique, qui ne reposait ni sur une caste ni sur une hiérarchie, suc-

(1) Voyez notre *Essai sur le Vêda.*

céda brusquement l'organisation de l'église chrétienne, organisation que l'on croirait calquée sur celle du clergé bouddhique, si l'on ne savait qu'elle eut en partie pour modèle cette sorte de religion politique dont l'empereur romain était le souverain pontife, et qu'elle naquit du besoin d'unité qu'éprouvait la société chrétienne quand elle n'était encore qu'une société secrète et souvent persécutée. Nous n'avons pas à retracer ce que tout le monde peut voir : les églises chrétiennes, et par-dessus toutes l'église catholique, offrent un sacerdoce dont la hiérarchie va se fortifiant d'année en année à mesure que l'autorité du chef est reconnue seule comme la source de tous les pouvoirs sacrés.

Ainsi donc la morale et le sacerdoce, qui sont deux parties importantes des religions modernes, apparaissent de plus en plus restreints à mesure qu'on remonte la série des siècles. A un certain moment de l'histoire, qui n'est pas le même pour tous les peuples, ils disparaissent entièrement. Il ne reste plus alors, comme élémens essentiels des religions, qu'un fait intellectuel, le dogme, et un acte extérieur, le culte.

Comme la science des dogmes et des cultes ne peut se faire qu'en remontant le cours des années, elle a nécessairement pour point de départ l'état présent des religions. Le premier chapitre de cette science est une simple exposition de ce qui existe, le second fait partie de l'histoire. Or les faits présens ne peuvent évidemment trouver leur explication que dans ceux qui les ont immédiatement précédés, à moins que l'on ne considère l'histoire de l'humanité comme une série non interrompue de miracles, ce qui est contraire à la science. La raison humaine, réduite à sa formule la plus simple par la psychologie moderne, n'est au fond que l'idée de Dieu; seulement cette idée ne peut parvenir à toute sa clarté que par une suite d'analyses qui la dégagent peu à peu du milieu où elle est enfermée. Ces analyses ne se font pas en un jour, elles demandent au contraire beaucoup de temps : chaque philosophe les exécute pour lui-même d'après des méthodes connues; mais l'humanité met des siècles à réaliser la moindre d'entre elles. A chaque pas qu'elle fait, elle se donne à elle-même une définition de Dieu plus exacte que celles qui avaient précédé, mais à laquelle elle ne saurait s'élever, si celles-là n'avaient pas été données auparavant. Celui qui n'admet pas ce principe ne peut rien comprendre à l'histoire des religions, lesquelles sont soumises, comme toutes choses ici-bas, à la loi de la succession et de l'enchaînement. Une découverte ne peut avoir lieu que si elle succède à une découverte antérieure, à laquelle elle se trouve liée comme le foyer enflammé à l'étincelle qui l'a fait naître. L'idée de Dieu chemine à travers les siècles toujours identique

au fond, mais recevant dans l'expression des complémens toujours nouveaux. Les dieux des hymnes vèdiques ne répondent plus à l'idée que nous avons de Dieu, quoiqu'ils aient été adorés pendant bien des siècles et que les poètes d'alors les considérassent comme bien supérieurs à ceux que l'on adorait avant eux. Le Dieu matériel des premiers chapitres de la Genèse n'a presque rien de commun avec le Dieu des chrétiens, qui est un esprit pur et parfait. Cependant les plus savans métaphysiciens de l'Orient reconnaissent le Vêda comme le fondement de leurs doctrines; les chrétiens voient dans la Genèse le plus ancien de leurs livres sacrés et celui duquel par tradition ils ont reçu la notion de Dieu. Il est donc évident, et ici la foi est d'accord avec la science, que la croyance d'aujourd'hui a sa raison d'être dans la croyance d'hier, et que, pour construire la science des dogmes, il faut repasser par toutes les étapes que l'humanité a franchies; mais les accroissemens successifs des conceptions et des institutions religieuses ne peuvent s'expliquer que si l'on a sans cesse devant les yeux le fond métaphysique qui constitue la raison humaine.

La science des religions n'est pourtant pas celle des philosophies. Celles-ci vont beaucoup plus vite et semblent se précipiter en comparaison de la marche lente et non interrompue des dogmes sacrés. Les systèmes philosophiques sont des œuvres de savans et ne sortent pas du cercle étroit de quelques hommes livrés à la méditation; ils ne répondent qu'à un besoin de l'esprit et n'intéressent presque jamais la vie réelle. Les grands mouvemens religieux s'opèrent à la fois dans la société lettrée et dans celle qui ne l'est pas, ils remuent les masses populaires et mettent en branle les sentimens qui les animent; une révolution philosophique paraît un jeu au prix d'une révolution religieuse. La science de l'une ne peut pas être la science de l'autre.

Mais, comme les philosophes vivent au sein d'une société religieuse, soit qu'ils reconnaissent ses dogmes, soit qu'ils les nient, les questions qu'ils agitent ont leur retentissement dans le milieu où ils vivent; les solutions qu'ils proposent font leur chemin à travers les hommes, à mesure que les conséquences pratiques qui en découlent intéressent un plus grand nombre d'esprits. Il est certain que ni Socrate, ni Platon, ni Aristote n'exercèrent aucune influence immédiate sur les peuples grecs de leur temps; mais leurs doctrines, s'étant peu à peu répandues, éloignèrent par degrés les hommes du polythéisme et préparèrent sa ruine. Il fallut plusieurs siècles pour qu'elle fût consommée; voici comment. La somme des idées individuelles constitue la croyance d'un peuple; ces idées sont elles-mêmes produites par les actions complexes et minimes de mille

causes variées. Quand la somme des idées nouvelles surpasse celle qui constituait la croyance publique, l'équilibre se rompt; celle-ci cède la place, et peu à peu disparaît. Il ne faut pas croire que le paganisme ait été promptement remplacé par la religion du Christ. Celle-ci était déjà montée sur le trône impérial depuis plus de deux cents ans, que l'on sacrifiait encore aux dieux dans plusieurs temples de la Grèce, et nous-même avons constaté dans ce pays que beaucoup de saints ou de personnages chrétiens n'ont succédé aux dieux d'autrefois que parce qu'ils portaient un nom pareil, ou pouvaient être l'objet d'un culte analogue. Des traces nombreuses des anciens cultes existent encore au sein du christianisme, qui n'a jamais pu les effacer entièrement. Tous les faits recueillis dans ces dernières années, soit en Allemagne, soit en France, prouvent que les religions ne font pas table rase quand elles se succèdent l'une à l'autre, mais qu'elles se pénètrent en quelque sorte comme les deux formes successives d'un insecte qui se métamorphose, la forme nouvelle se substituant par degrés à l'ancienne et ne s'en débarrassant tout à fait qu'avec le temps.

Ces lois générales, que tous les hommes de science admettent aujourd'hui, ont pour l'étude cette conséquence, que plus une religion est moderne et universelle, plus sont nombreux les élémens qu'elle a réunis et qu'elle renferme dans son sein; en d'autres termes, plus sont diverses ses origines. Un ignorant ou un esprit timoré peut seul s'imaginer que le christianisme tire exclusivement son origine de la Judée, car non-seulement la doctrine chrétienne n'est pas tout entière dans la Bible, comme le pensent volontiers certains Israélites, mais dans sa marche elle a beaucoup emprunté aux idées grecques et latines, et plus tard à celles qui avaient cours au moyen âge dans la société féodale. Si du dogme on passe au rite, on voit que la majeure partie de ses élémens ont une source orientale et une signification symbolique par laquelle il se rapproche des cultes indiens; mais si l'on remonte au-delà du christianisme et de la religion du Bouddha, on voit les grandes religions vivre isolées les unes des autres, ou ne se pénétrer réciproquement que dans quelques-unes de leurs parties. Enfin, quand on est parvenu aux plus anciens monumens sacrés que nous possédions, si l'on y ajoute encore les faits antérieurs les mieux établis par la philologie comparée, on voit apparaître les religions primitives tout à fait indépendantes, comme les races humaines chez qui elles ont été en vigueur.

Beaucoup de chrétiens supposent que toutes les religions de la terre procèdent d'une révélation primordiale, dont elles ne sont guère que des corruptions diverses. Ce n'est pas là sans doute un

article de foi, mais c'est une idée qui s'est beaucoup répandue depuis l'époque où Bossuet composait son *Histoire universelle* avec des données tout à fait insuffisantes. Depuis lors, la science a marché; il n'est pas un savant aujourd'hui qui ne considère cette opinion comme fausse : elle est contredite à la fois par la connaissance des textes, qui ne montre aucun point de contact entre les livres hébreux et le Véda, par l'étude comparée des langues, qui sépare dans leur origine les idiomes sémitiques des idiomes âryens, par celle des races humaines, que l'on voit se succéder les unes aux autres suivant leur ordre de perfection, par l'impossibilité philosophique de tirer les croyances grecques, et surtout celles de l'Inde, du monothéisme de la Genèse, enfin par cette simple réflexion dominant tous les faits, que quand l'humanité s'est trouvée en possession d'un principe vrai, il n'y a pas d'exemple qu'elle l'ait laissé périr. Si donc les chrétiens admettent la réalité d'une révélation religieuse primordiale, il faut qu'ils se mettent d'accord avec la science, et qu'au lieu de voir dans les diverses religions autant de dégradations de la vérité divine, ils les regardent comme des tentatives humaines par lesquelles les nations s'acheminent peu à peu vers le christianisme.

Depuis que l'étude de l'Inde et surtout celle du Vêda ont mis la science en possession du plus ancien livre sacré de la race âryenne, on a pu commencer à reconnaître la marche d'ensemble des religions, et l'on a renoncé définitivement à l'idée de Bossuet; son livre peut être encore une lecture édifiante, mais il n'a plus aucune valeur scientifique. En réalité, le monde religieux est soumis à deux tendances dont ni l'une ni l'autre n'est épuisée. L'une d'elles est sémitique; elle a son origine connue dans les livres de Moïse, et elle se développe dans le christianisme contemporain. L'autre est âryenne; sa plus ancienne expression est dans les hymnès du Vêda; sa dernière expression est le bouddhisme. L'immense majorité des hommes civilisés se partage entre ces deux doctrines : le nombre des chrétiens est évalué à deux cent quarante millions, et celui des bouddhistes à deux cents millions. Cependant les sociétés où sont nées ces deux religions dominantes n'ont pas entièrement quitté leurs anciennes croyances : les Israélites ne se rallient que lentement aux idées et aux cultes chrétiens; la société indienne est restée presque entièrement brahmanique, après avoir expulsé le bouddhisme de son sein et n'en avoir conservé la trace que dans la secte moderne des *jaïnas*. De la tendance sémitique est en outre issu le mahométisme, qui, après avoir été fait uniquement pour les Arabes, a rayonné sur une partie considérable de l'ancien continent.

Les deux courans religieux issus des sources génésiaques et vê-

diques, ou, pour parler plus exactement, du sud-ouest de l'Asie et des vallées de l'Oxus, ont été continuellement traversés par trois systèmes philosophiques, celui de la création, celui de l'émanation, et l'athéisme. Par la négation absolue, non-seulement de Dieu, mais de tout objet spirituel, l'athéisme n'a jamais exercé aucune influence sur les dogmes religieux, ne s'y est mêlé dans aucune proportion et n'a modifié en rien ni l'idée de Dieu, ni le rite. Qu'il apparaisse au sein des anciennes religions ou dans les sociétés modernes, dans l'antiquité c'est par sa théorie négative qu'il se sépare des croyances publiques; chez les modernes, c'est surtout par l'immoralité de ses conséquences. Chez les anciens, un athée était considéré comme un homme qui se trompe; aujourd'hui il serait honteux d'être athée. De toute manière, l'athéisme et les doctrines qui l'engendrent n'ont jamais pu exercer aucune action directe sur la marche des religions, ni leur prêter aucun secours. Une répulsion presque universelle, voilà ce qu'ils ont toujours rencontré dans les sociétés religieuses où ils se sont fait jour. Il n'en est pas de même des deux autres systèmes philosophiques, celui de la création et le panthéisme. L'un et l'autre ont suffi pour animer de grandes religions dans le sein desquelles ils se sont librement développés. De plus, comme ils ne sont pas de tout point incompatibles, l'histoire nous montre d'une part des religions fondées sur le système de la création, vivifiées dans quelques-unes de leurs parties par des doctrines empruntées à des systèmes panthéistes, et de l'autre des peuples entiers, qui avaient été nourris dans une religion panthéiste, recevant du dehors des doctrines issues de l'idée de création. Ainsi non-seulement les religions successives se sont en partie fondues les unes dans les autres, mais les deux grandes voies qu'elles ont suivies ont eu des points de rencontre où leurs systèmes métaphysiques se sont rapprochés.

La science a constaté que la tendance originelle des peuples âryens est le panthéisme, tandis que le monothéisme proprement dit est la doctrine constante des populations sémitiques (1). Voilà bien les deux grands lits où coulent les deux fleuves sacrés de l'humanité, mais les faits nous montrent en Occident des peuples d'origine âryenne en quelque sorte sémitisés par le christianisme : toute l'Europe est à la fois âryenne et chrétienne, c'est-à-dire panthéiste à son origine et par ses dispositions naturelles, mais habituée par une religion venue des Sémites à admettre le dogme de la création. Ce fait, que la science a mis hors de toute contestation, n'a été qu'entrevu par M. le docteur Philipson dans son *Histoire de l'idée*

(1) Voyez l'*Histoire des langues sémitiques* de M. Renan.

religieuse. Ne connaissant pas assez les origines orientales des peuples européens, il a cru que la partie extérieure des cultes chrétiens et la doctrine fondamentale de la pluralité des personnes divines sont autant de débris du paganisme; il n'a vu dans le christianisme qu'un compromis entre les cultes grecs et le judaïsme, concluant que la fonction des Juifs continue d'être la conservation de la vérité religieuse primitive et pure, et qu'Israël est toujours le peuple de Dieu. Selon lui, la portion du christianisme qui procède des Grecs et des Latins est destinée à disparaître, et ainsi les nations chrétiennes se trouveront ramenées à la doctrine de Moïse : fausse conclusion, procédant d'une vue incomplète de la réalité, comme si les nations, en religion plus qu'en toute autre chose, retournaient jamais en arrière, et comme si le christianisme pouvait revenir à son point de départ, renonçant à toutes les vérités qu'il a affirmées le jour où il s'est séparé du judaïsme et à celles qu'il a conquises dans les siècles suivans. Si une transformation radicale devait s'opérer dans la doctrine chrétienne, elle aurait plutôt lieu en sens contraire de ce qu'imagine M. le docteur Philipson, car les peuples chrétiens appartiennent presque tous à la race âryenne, dont le génie n'a pas moins de persistance que celui des Sémites et possède une énergie scientifique supérieure à celle des descendans d'Israël. D'ailleurs la réformation que M. Philipson place dans l'avenir a été tentée, il y a douze cents ans, au sein même des races sémitiques, c'est-à-dire dans les conditions les plus favorables à l'expulsion de l'élément âryen. Cette tentative a produit le Koran, dont la doctrine à certains égards est supérieure à celle des Juifs, mais est singulièrement dépassée par celle des chrétiens. Les Arabes et les Juifs forment dans l'humanité une section dont la race est pure et dont les religions n'ont que peu emprunté aux peuples étrangers : le monothéisme le plus exclusif est le fond de leurs croyances; Dieu pour eux n'est pas seulement unique, il est un individu totalement séparé du monde, et dont l'unité personnelle est absolument indivisible, même en idée. C'est la seule race humaine qui ait conçu Dieu avec de tels caractères. Lorsque l'idée monothéiste est sortie de la race sémitique pour se répandre dans le monde âryen, chez les Grecs, les Latins, et plus tard parmi les peuples du Nord, elle a perdu entre leurs mains sa rigueur extrême et son inflexibilité. Quand les docteurs chrétiens, quand les pères grecs et latins ont développé et constitué la métaphysique chrétienne, ils ont parfaitement compris que la production du monde et son gouvernement ne sont intelligibles que si l'on fait de Dieu un être plus voisin du monde et par conséquent plus conforme à l'idée qu'en avaient toujours eue les hommes de race âryenne. Il est donc vrai de dire,

avec M. le docteur Philipson, que le christianisme tient quelque chose du judaïsme et quelque chose aussi des autres religions; mais il le faut dire dans un tout autre sens et comprendre que la métaphysique chrétienne est née de la rencontre et du mélange des deux grands courans religieux qui portent l'humanité, le courant sémitique et le courant âryen.

C'est à la science de discerner ce qui appartient à l'un et à l'autre. Le monothéisme chrétien, avec l'idée de la création, qui en est la conséquence, a certainement une origine sémitique, car ni l'individualité divine, ni la doctrine qui fait venir le monde de rien, n'ont paru à aucune époque dans les religions âryennes; il n'y a même pas en sanscrit un terme qui signifie *créer* au sens que les chrétiens donnent à ce mot. On sait néanmoins à quelle époque et sous quelle influence a été discutée théoriquement et définitivement établie la trinité des personnes divines : ce fut au temps où l'école d'Alexandrie développait sa théorie des *hypostases,* terme qui fut adopté par les philosophes de cette école comme par les chrétiens pour signifier ce qu'on nomma en latin les *personnes* de la trinité. Entre celles-ci et les hypostases alexandrines, la différence apparente est très petite, la différence réelle est très grande. Les docteurs chrétiens ne perdaient pas de vue l'unité individuelle du Dieu créateur, telle qu'ils l'avaient reçue de la tradition sémitique, et les personnes de la trinité ne pouvaient être que des faces diverses de ce Dieu, égales entre elles et égales aussi à l'unité fondamentale qui les réunissait. Cette doctrine avait d'ailleurs besoin de s'accommoder avec celle de l'incarnation, que le dogme pur des Sémites était trop étroit pour admettre. La création, la trinité et l'incarnation du fils sous la figure humaine de Jésus constituèrent donc un dogme où l'élément sémitique et l'élément âryen s'unirent sans se confondre. La philosophie alexandrine au contraire est exclusivement âryenne, car elle procède à la fois du platonisme et des doctrines de l'Inde et de la Perse, qui depuis quatre cents ans fermentaient dans Alexandrie. Le panthéisme n'admet ni l'individualité de Dieu séparé du monde, ni la possibilité d'un acte créateur tirant un être du néant; mais d'un autre côté l'Être absolu ne peut passer à l'acte et se développer en vertu de la loi de l'émanation que s'il revêt d'abord ces formes secondes auxquelles les philosophes donnèrent le nom d'hypostases. La diversité de ces hypostases ne permet pas qu'aucune d'elles soit égale à l'Être absolu, en qui elles résident; c'est leur somme qui lui est égale, et lorsque chacune d'elles se développe à son tour en vertu de la même loi, aucun de ses modes n'est égal à elle, mais elle est égale à la somme de ses modes. On voit dans quelles limites la doctrine des philosophes exerça

son influence sur les premiers développemens de la métaphysique chrétienne, et comment celle-ci se trouva également en opposition avec le panthéisme alexandrin et avec le monothéisme sémitique, tout en ayant des affinités avec l'un et avec l'autre.

Quant à l'incarnation, elle constitue le point de dogme qui aujourd'hui même sépare le plus profondément le christianisme des religions sémitiques. Dans la Bible, Dieu inspire les prophètes; dans le Koran, il inspire Jésus et Mahomet; mais pour que Dieu s'incarne, il est nécessaire qu'il y ait en lui plusieurs hypostases : doctrine âryenne en opposition formelle avec le sémitisme. L'orthodoxie chrétienne n'a jamais faibli sur ce point, et elle a eu raison : la doctrine de l'incarnation est le premier fondement du christianisme; celui qui n'admet pas la divinité de Jésus-Christ n'est pas chrétien. L'histoire des hérésies montre avec quelle énergie le dogme orthodoxe s'est dégagé de toutes celles qui ont seulement paru le compromettre. Il faudrait donc que tout l'Occident cessât d'être chrétien pour céder aux Juifs sur un point de cette importance : j'ajoute qu'il faudrait qu'il cessât d'être âryen, ce qui est impossible. Il est plus aisé pour un homme de notre race d'admettre l'incarnation de Dieu dans une forme corporelle que de concevoir l'inspiration prophétique au sens juif ou musulman. La croyance aux prophéties bibliques s'est beaucoup affaiblie dans le siècle où nous sommes, elle pourra disparaître; la croyance en la divinité de Jésus subsistera, parce qu'elle est conforme à l'esprit âryen, et qu'elle peut s'accorder avec la doctrine de l'émanation comme avec celle d'un dieu créateur : or ce sont là les deux seuls systèmes métaphysiques qui fassent quelque figure parmi les hommes.

Les deux tendances auxquelles la meilleure partie de l'humanité est soumise se rencontrent donc dans la métaphysique chrétienne, et font de la religion du Christ une religion vraiment universelle. Les croyances sémitiques au contraire procèdent exclusivement d'une seule, celle à laquelle on a donné le nom de monothéisme, nom mal choisi, car au fond le panthéisme âryen n'admet pas moins l'unité de Dieu que la doctrine des Juifs ou celle des Arabes. Ce qu'il y a d'exclusif dans l'idée sémitique a eu deux conséquences qui se déroulent dans l'histoire : en matière de religion, les peuples sémites se sont fermés à toute influence étrangère, et ils n'ont pu propager leurs dogmes au dehors que par la violence. Les Juifs n'ont jamais essayé de convertir les autres nations; ils se sont contentés de se regarder eux-mêmes comme privilégiés et comme supérieurs au reste des hommes. Le développement de l'islamisme appartient plutôt à l'histoire politique et militaire qu'à la science des religions. Il s'est étendu sur des peuples d'origine âryenne dans l'Asie centrale et dans l'Hindoustan, ainsi que sur des populations

jaunes dans plusieurs contrées de l'Asie; mais c'est par les armes qu'il a fait ces conquêtes, c'est par la force qu'il les conserve. Chez ceux de ces peuples qui l'ont adopté définitivement, l'énergie violente qui l'anime est devenue le trait saillant des caractères, et ce qui est vrai des races blanches ou jaunes sémitisées par le mahométisme l'est à plus forte raison des peuples noirs. Le christianisme tient donc sa douceur naturelle de la race âryenne, où il s'est répandu, et non de ce qu'il y a en lui de sémitique; l'intolérance qu'on lui prête quelquefois n'est pas dans le fond de ses dogmes ni dans son esprit, qui est un esprit de mansuétude. S'il a usé parfois d'intolérance, c'est son alliance avec le pouvoir temporel qui en a été la cause : l'étude sincère de l'histoire ne laisse aucun doute sur ce point.

II.

La dualité d'origine qui s'aperçoit dans les dogmes chrétiens se trouve également dans les rites. L'histoire du rituel chrétien n'est pas faite; la science à cet égard est loin d'être achevée. Tout ce qui a été écrit sur ce sujet avant la découverte du Vêda est insuffisant; nous ne pouvons nous-même ici que donner des indications et tracer la voie que la science peut essayer de parcourir : le livre est à faire. La science doit nécessairement commencer par un tableau complet de ce qui se pratique aujourd'hui dans les églises, classer les rites, distinguer d'après les orthodoxies ceux qui sont accessoires de ceux qui sont fondamentaux, et ne donner d'aucun d'entre eux que l'interprétation authentique. On peut alors procéder à l'histoire du rituel. Cette histoire doit se faire comme celle des dogmes, en remontant les années : en effet, l'état présent des rites est un terrain solide sur lequel une science peut être fondée; mais, si l'on descendait l'ordre des temps, il faudrait commencer par la partie de l'histoire la moins aisée à élucider, c'est-à-dire par les origines. Si les rites chrétiens procèdent de l'Évangile, les Évangiles eux-mêmes ne sont pas, quant aux rites qu'ils contiennent, des livres primitifs, puisqu'ils ont été précédés de tout le développement du rituel hébraïque. Il faudrait donc partir de la Genèse, qui répond à la période la plus obscure et en quelque sorte la plus mythologique du peuple hébreu. Ajoutez que tout indique aujourd'hui qu'une portion notable des rites chrétiens vient de sources qui ne sont ni hébraïques ni mêmes sémitiques, de telle sorte qu'il faudrait poser tout d'abord comme certains des faits qui ne doivent au contraire se présenter que dans les dernières conclusions de la science. En remontant la suite des années, on opère des retranchemens successifs, on voit les rites se simplifier à mesure que les derniers venus d'entre

eux disparaissent, et quand on approche des origines mêmes du rituel, il devient possible de distinguer les sources d'où il émane. Cette histoire en effet ne ressemble pas à un fleuve dont le cours principal est formé des eaux qui lui viennent de tous côtés, mais à un bassin qui, après avoir réuni les eaux de deux ou trois sources, les répandrait par des canaux se divisant à l'infini. Nous sommes pour ainsi dire à l'extrémité de ces canaux, et nous ne pouvons atteindre aux sources primitives qu'à la condition d'en remonter patiemment le cours.

Cette méthode appliquée à l'étude des rites chrétiens conduit à ce résultat, que beaucoup d'entre eux, comparés à la Bible et aux pratiques des Hébreux, n'ont pas une origine sémitique; d'autres au contraire étaient pratiqués chez les Juifs et ont passé de leur culte dans les cultes chrétiens. Ainsi plusieurs grandes fêtes de l'année portent des noms hébreux, plusieurs objets sacrés dans les églises sont des souvenirs de l'ancienne loi; mais presque toutes les parties du saint sacrifice, l'autel, le feu, la victime, tout ce qui manifeste aux yeux le dogme de l'incarnation ou sa légende, puis, dans un autre ordre de faits, le temple, la cloche, plusieurs des habits sacerdotaux, la tonsure, la confession, le célibat, sont autant de symboles ou d'usages dont l'origine doit être cherchée ailleurs que chez le peuple juif. Il en faut dire autant des prières et des paroles qui se prononcent dans la plupart des cérémonies sacrées : celles qui ne sont pas des psaumes ou d'autres citations de la Bible sont animées d'un esprit qui n'a rien de sémitique; beaucoup d'entre elles ressemblent, et pour le fond et pour la forme, à des chants d'une autre race dont nous possédons les originaux.

Plusieurs documens antérieurs à Jésus-Christ prouvent que le bouddhisme était connu à cette époque dans l'angle sud-est de la Méditerranée : le Bouddha est nommé par le Juif hellénisant Philon; la doctrine des *samanai* de l'Inde, qui ne sont autre que les *çramanas* ou disciples du Bouddha, était célèbre et appréciée dans Alexandrie et dans toutes les parties orientales de l'empire romain. La Bible n'est pas le seul livre étranger dont les savans grecs aient pris connaissance au temps des Ptolémées. La fondation du Musée, suscitée par un professeur célèbre des premiers temps du royaume d'Égypte, par Démétrius de Phalère, avait créé un centre d'études où se déroulaient sans cesse, avec une liberté scientifique que nos écoles ne connaissent pas, les doctrines et souvent les textes sacrés de toutes les religions alors connues. A l'époque où se fondèrent les rites chrétiens dans les réunions souvent clandestines de la primitive église, il y avait six ou sept cents ans que le bouddhisme existait avec sa doctrine complète, ses rites et sa hiérarchie, et que de l'Inde il envoyait des missionnaires dans presque toutes les con-

trées de la terre. D'un autre côté, il est certain que le Vêda fut connu dans le monde grec avant la venue de Jésus-Christ : il y a dans les poésies alexandrines publiées sous le nom d'*orphiques* des vers traduits mot à mot de certains hymnes du Vêda; il y a des noms de divinités qui ne se trouvent que dans ces hymnes et n'ont jamais paru dans le vrai panthéon hellénique. Les cérémonies qui s'accomplissent le samedi saint lors de la rénovation du feu non-seulement ont un caractère vêdique très prononcé, mais renferment telle oraison où, pour en faire une hymne du Vêda, il n'y a que les mots *Hébreux* et *Égyptiens* à remplacer par ceux d'*Aryas* et de *Dasyus*. Voilà quelques faits propres à nous mettre sur une voie nouvelle.

On enseigne à Berlin (1) qu'une partie notable de nos rites vient de l'Inde; mais, comme la science du rituel chrétien n'est pas même ébauchée, nous ne voudrions pas énoncer affirmativement une assertion reposant sur des hypothèses ou tout au plus sur des probabilités : c'est pour cela même que nous avons insisté sur ce point avec l'espoir que la science ne tardera pas à marcher dans cette direction. Quoi qu'il en soit, il est certain que les rites chrétiens ont plus d'une origine et manifestent dans leur évolution les deux tendances qui se remarquent aussi dans les dogmes. Cela ne doit pas nous surprendre, s'il est vrai, comme le veut la théorie confirmée par l'observation générale des faits, que le rite suit le dogme et qu'il en est l'expression symbolique et sensible. Le rite hébreu ne procède que des dogmes hébreux, et ceux-ci ont une rigidité qui ne leur a jamais permis de se plier aux besoins des autres races ni de rien recevoir du dehors. Les Israélites n'admettaient chez eux que les produits matériels des autres nations : c'était pour eux l'objet d'un commerce lucratif qui, à partir du roi Salomon, s'étendit vers l'Inde par la Mer-Rouge, et qui finit par se propager dans tout le monde ancien; mais leurs contacts multipliés avec les étrangers ne changèrent pas leur religion, qui dure encore. Les invectives des saints d'Israël contre l'introduction de cultes étrangers et les rudes pénitences que le peuple de Dieu eut à subir plus d'une fois avant de rentrer en grâce auprès de lui sont autant de preuves de l'inflexibilité des rites hébraïques et de l'esprit qui les animait. En n'y prenant que ce qu'il y avait d'humain et en adoptant des rites âryens dont le symbolisme grandiose s'accordait bien avec les dogmes nouveaux, les chrétiens primitifs se sont placés sur un terrain neutre ouvert à toutes les nations, et ont institué un culte véritablement universel.

Du reste, cette double tendance n'a pas produit d'un seul coup

(1) Voyez A. Weber, *Histoire de la littérature indienne*.

tous ses effets. On se tromperait, si, parvenu à l'époque de la prédication de Jésus, on croyait avoir atteint les commencemens des dogmes et des rites chrétiens : les uns et les autres remontent beaucoup plus haut; mais c'est seulement au temps de Jésus que l'équilibre entre les besoins anciens et les besoins nouveaux s'est trouvé rompu, et que le Christ, par sa vie et par sa mort, a consommé une œuvre qui se préparait de longue main. Les hommes ne voient une révolution que quand elle éclate; mais la science étudie la marche des actions lentes dont les effets accumulés amènent enfin les révolutions. Les chrétiens des premiers siècles avaient de leurs dogmes et de leurs symboles un sentiment plein d'enthousiasme; peu à peu les uns et les autres se développèrent, et le sentiment perdit de son énergie en se divisant. Aujourd'hui le sens des rites chrétiens n'est presque plus connu de personne, pas même des prêtres qui les exécutent et les conservent; leur origine est généralement ignorée. Quant au dogme, quoique formé de ce qu'il y a de plus pur et de plus humain dans la métaphysique des siècles passés, il a vu se séparer de lui la philosophie laïque. Celle-ci, concentrée dans l'étude de la pensée humaine et admettant sans le démontrer un dogme de la création aussi absolu que celui des Juifs et des musulmans, n'a plus le sens de la doctrine orthodoxe de la création s'opérant par les personnes divines. En attribuant la création de l'univers à un Être absolu qui n'admet sous aucune forme la multiplicité dans son essence, elle pose en fait un miracle plus incompréhensible que celui des chrétiens. Il en résulte que le christianisme subit dans son dogme et dans son culte une de ces crises auxquelles sont soumises toutes les religions quand un système philosophique vient à les traverser. C'est la tendance sémitique, concentrée dans la philosophie, qui a produit cette rupture, car la tendance âryenne, dans la science comme dans la religion, a toujours penché vers la théorie de l'émanation divine.

La double influence sous laquelle est né et a grandi le christianisme en rend l'étude beaucoup plus difficile que celle des deux religions sémitiques. L'élément âryen qu'il renferme n'est facile à dégager ni dans les temps modernes, où il procède directement de l'esprit des peuples européens, si opposé à celui des sémites, ni dans les premiers siècles, où il a pu naître et se fortifier sous l'action des idées et des usages de l'Orient. La séparation de ces deux élémens de la doctrine n'a pu commencer à s'opérer qu'après la découverte des livres indiens, lorsqu'il a été possible d'entrevoir les relations de l'Orient avec le monde gréco-latin et de pénétrer les origines de la mythologie. Il y a dans le christianisme une partie symbolique très importante qui sans cette découverte fût demeurée à jamais inexplicable, car la doctrine hébraïque d'où dérive l'autre partie

exclut pour ainsi dire tout symbolisme et tout ce qui peut revêtir les formes ou les attributs de l'humanité. La même obscurité régnait sur les anciennes religions de l'Europe, et ne se fût jamais dissipée, si la connaissance du Vêda et la philologie comparée, à laquelle elle a donné une base, n'étaient venues y répandre la lumière; mais à partir du jour où les hymnes du Vêda ont été connus, la science a vu se dérouler devant elle une suite de tableaux dont nous allons indiquer les principaux traits.

Il y a peu d'années encore, la mythologie était considérée comme un ensemble de fables, c'est-à-dire de jeux d'esprit et de créations poétiques dont les anciens avaient égayé leurs ouvrages et embelli leurs édifices et leurs jardins. Tout le monde se rappelle le jugement de Boileau sur

..... Tous ces dieux éclos du cerveau des poètes,

et le parti qu'il conseillait aux rimeurs et aux artistes d'en tirer. Envisagés comme des conceptions sacrées, on les appelait des faux dieux, et la religion des peuples qui les adoraient était le paganisme ou l'idolâtrie. Au temps où le christianisme, dans l'enthousiasme de sa nouveauté, luttait encore contre le génie de l'antiquité, les iconoclastes, une secte animée de l'esprit exclusif des Sémites, portèrent le même jugement sur leurs rivaux, et commencèrent à briser les images; mais, le génie âryen prenant le dessus, on eut des images et des symboles une opinion moins sévère. Chez les modernes, les dieux du paganisme rentrèrent dans l'art, où ils sont encore. Seulement leur caractère religieux disparut entièrement, et ils ne furent plus considérés que comme de poétiques allégories.

La science contemporaine est revenue à son tour sur cette appréciation. On a vu dans l'Orient de grandes nations de la même race que nous adorer encore des dieux tels que ceux de la Grèce et de Rome. On a vu dans une des religions qui comptent le plus de sectateurs et qui par plusieurs côtés ressemble à celle du Christ, dans le bouddhisme, ces mêmes divinités réunies en un véritable panthéon, sans que les hommes de ce culte puissent être taxés d'idolâtrie. Enfin, remontant de siècle en siècle, les savans ont pu découvrir l'origine même de ces figures sacrées, dont le symbolisme primitif éclate aujourd'hui dans tout son jour. C'est la grande voie de l'esprit âryen qui se dévoilait ainsi par degrés avec ses subdivisions. Dans sa marche spontanée et libre, il s'est manifesté sous trois formes successives : la dernière est le bouddhisme; la forme intermédiaire est le brahmanisme avec le mazdéisme ou religion des anciens Perses; la forme la plus ancienne comprend la religion du Vêda et les mythologies des Grecs, des Latins et des peuples du Nord. L'histoire des révolutions religieuses nous montre les mytho-

logies de l'Occident conservant jusqu'à leur dernier jour leur caractère primitif, ne subissant que des modifications internes et peu importantes, puis disparaissant dans l'espace de quelques siècles devant le christianisme, où elles se sont en partie incorporées.

Pour étudier avec fruit le mouvement spontané des religions âryennes, c'est donc en Asie qu'il les faut chercher : les mythologies ne s'éclairent que par la comparaison avec les dogmes et les cultes orientaux. Quant aux débris qui s'en sont conservés dans les traditions populaires de l'Europe, ils seraient tout à fait inintelligibles, si l'on n'en cherchait l'origine et la signification dans le Vêda; mais, depuis leur arrivée dans l'Inde jusqu'à la propagation de la foi bouddhique, les Aryas du sud-est ont vécu séparés de l'Occident. La chaîne de montagnes qui, vers le noyau central des monts d'Asie, se détache du grand diaphragme de Dicéarque, qui de là descend vers le sud jusqu'à la mer, sépare le bassin de l'Indus des provinces occidentales. Au nord, l'Himâlaya présente une barrière infranchissable; le seul passage qui permette de communiquer par terre de l'Inde en Occident se trouve vers Attock et conduit dans le bassin de l'Oxus : c'est par là que les Aryas des temps vêdiques étaient descendus sur le Sindh. Par mer, les plus anciennes relations de leurs descendans avec les Sémites datent des rois d'Israël et sont postérieures à Râma, le héros de l'une des grandes épopées brahmaniques. Ces relations étaient exclusivement commerciales, et, selon toute vraisemblance, ne pénétraient pas au-delà des rivages de la terre ferme et de l'île de Ceylan.

Quand se manifesta, au VIe siècle avant Jésus-Christ, la révolution bouddhique préparée depuis bien longtemps, les influences du dehors ne s'étaient exercées sur les religions brahmaniques que dans des proportions insignifiantes et tout au plus par l'introduction de quelques légendes plutôt poétiques que sacrées, comme celle du déluge. La science tient aujourd'hui pour un fait démontré que le bouddhisme fut produit par des causes internes agissant spontanément dans la civilisation brahmanique. Au temps du roi Louis XIV, les ambassadeurs siamois qui vinrent à la cour de France étaient bouddhistes; l'attention se porta sur la religion de ces hommes, qui parurent très civilisés : on connut le nom de Samanacodom (en sanscrit *çramana Gautama*), qui n'est autre que le Bouddha. Les ressemblances extraordinaires qui furent remarquées entre la religion des Siamois et le catholicisme firent supposer qu'elle venait d'une ancienne secte chrétienne, celle des nestoriens. La connaissance des livres bouddhistes de Siam et de Ceylan rectifia une première fois cette erreur; plus tard, les manuscrits du Népâl apportés en Europe et la connaissance du bouddhisme tibétain et chinois ne permirent plus de douter que le Bouddha Çâkyamuni

ne fût antérieur de près de mille ans à Nestorius, de cinq siècles et demi à Jésus-Christ, de plus de deux siècles à la fondation d'Alexandrie et de cinquante ans à l'établissement de la république à Rome.

Nous avons indiqué le caractère dominant du bouddhisme, né d'une révolution dans les mœurs et non d'un changement radical dans les doctrines. C'est à ce point de vue que la science doit se placer pour apprécier la portée de cette grande religion. Quoique la métaphysique forme une des trois parties de la collection des écritures bouddhiques connue sous le nom de *Tripitaka*, on ne serait pas plus juste à l'égard du bouddhisme, si on le jugeait à ce seul point de vue, qu'on ne le serait pour le christianisme, si l'on négligeait l'action morale et civilisatrice qu'il exerce depuis sa naissance. La théorie du *nirvâna*, dont on a fait la question bouddhique par excellence (1), appartenait aux brahmanes longtemps avant la venue de Çâkyamuni : elle est donc secondaire; mais il n'en est pas de même des règles de mœurs introduites par le bouddhisme, de la pureté morale, de l'humilité et de la charité universelle qui en sont les préceptes fondamentaux. Le succès qu'il a obtenu hors de l'Inde chez les peuples jaunes et dans l'Océanie, les longs rameaux qu'il a jetés vers l'Occident jusque dans le monde grec, et par l'Océan oriental jusque dans l'ancien Mexique, ne s'expliquent que par la transformation morale qui émane de lui. Son expulsion hors de l'Inde a eu pour cause l'égalité qu'il établissait entre les brahmanes et les autres castes, le droit qu'il donnait à tous les hommes d'aspirer à la fonction sacerdotale et d'y parvenir.

Du reste, toute la morale du bouddhisme provient de sa métaphysique, dont elle n'était qu'une application nouvelle. Cette métaphysique, c'est le panthéisme, conçu sous sa forme la plus absolue et comprenant tous les êtres réels ou idéaux dans une hiérarchie où l'homme peut occuper des degrés différens selon sa science et sa vertu. Ces deux qualités ne sont point présentées arbitrairement comme celles d'où émanent les caractères qui distinguent légitimement les hommes entre eux : la théorie bouddhique ne s'y est arrêtée qu'après des analyses psychologiques et des considérations d'esthétique que les philosophes de l'Europe n'ont point surpassées. C'est de là que dérivent toutes les conséquences pratiques qui font du bouddhisme une des religions qui exercent sur les âmes l'action morale la plus énergique. A mesure que les indianistes pénètrent plus avant dans la connaissance de l'Orient, ils découvrent des liens nouveaux rattachant la morale du bouddhisme à sa métaphysique, et celle-ci aux théories brahmaniques qui l'avaient précédée. Au point où la science est parvenue, on doit considérer que la religion

(1) Voyez *le Bouddha et sa doctrine*, de M. Barthélemy Saint-Hilaire.

du Bouddha est issue par une évolution naturelle, et sans aucune influence extérieure, du pur esprit indien, et qu'elle est une conséquence spontanée du panthéisme.

On ne se fait généralement qu'une idée très incomplète du bouddhisme envisagé comme institution morale. Qu'y remarque-t-on le plus souvent? Le grand développement d'un sacerdoce hiérarchisé et centralisé, soit au nord dans le Tibet et la Chine, soit au midi dans les îles et dans la presqu'île au-delà du Gange; un pouvoir spirituel analogue à celui du pape, et qui, après avoir été uni au pouvoir temporel, s'en est enfin séparé et nous montre aujourd'hui, par exemple dans le royaume de Siam, deux rois régnant simultament dans la même capitale et exerçant sans conflit ces deux pouvoirs; un culte dont les splendeurs surpassent souvent l'éclat des cérémonies catholiques; une extension de la vie monastique qui laisse loin derrière elle les couvens de l'Espagne et de l'Italie; enfin un nombre très grand de rites et d'usages qui rapprochent la religion du Bouddha de celle des chrétiens. Ce n'est là pourtant que l'extérieur des choses et ce qui peut attirer les regards du voyageur le moins attentif. La lecture des *sûtras* bouddhiques, la traduction de plusieurs d'entre eux, ont fait pénétrer les savans au fond même des doctrines, et nous dévoilent un enseignement moral que l'on peut dire égal à celui des chrétiens par son élévation, par sa pureté et par l'empire qu'il exerce dans tout l'Orient bouddhiste.

Nous insistons sur ce fait, désormais incontesté, parce que la connaissance du bouddhisme, considéré à ce point de vue, a donné les lois auxquelles obéit l'esprit religieux des peuples âryens, et aussi parce qu'elle rectifie l'une des théories les plus exclusives de nos moralistes européens, celle qui concerne la morale panthéiste. Exposée pour la première fois avec éclat dans le cours de *Droit naturel* de M. Jouffroy, cette théorie a été adoptée par l'école et s'enseigne partout en France aujourd'hui. Nous n'avons pas à la combattre ici sur le terrain de la spéculation; mais, rapprochée des faits nouveaux que l'étude de l'Orient nous apporte, elle en reçoit la contradiction la plus formelle à laquelle une doctrine *à priori* puisse être exposée, car de deux choses l'une : ou les peuples qui depuis vingt-trois siècles ont adopté à la fois les théories métaphysiques et les préceptes moraux du Bouddha ont commis la plus lourde inconséquence dans des pratiques où leurs actions de tous les jours sont intéressées, ou bien les doctrines panthéistes n'ont pas les conséquences que les théoriciens français ont cru devoir en tirer. Ce contraste d'un système que les philosophes croient fondé et d'un fait qui dure depuis si longtemps et embrasse de si nombreuses populations s'explique aux yeux des orientalistes par la connaissance trop incomplète du panthéisme qu'ont eue jusqu'ici les philosophes :

les théories abstraites les mieux déduites ne sauraient équivaloir en effet à une expérience, et cette expérience, l'Orient bouddhiste l'offre à nos yeux, réalisée dans des proportions gigantesques.

La seconde halte de l'esprit âryen en Asie est marquée par deux grandes religions antagonistes, celle des Perses et celle des brahmanes. La première a longtemps vécu de ses propres principes et sans subir dans son contact avec les peuples non âryens aucune altération importante; c'est donc dans les livres attribués à Zoroastre que sa forme originale doit être aujourd'hui cherchée. Le *Boundehesch* et le *Livre des Rois* de Firdouci, qui datent de temps postérieurs, offrent déjà beaucoup de légendes et même de croyances dont l'origine n'est certainement pas âryenne et qui viennent soit de l'Assyrie et de la Chaldée, soit même de pays plus méridionaux. Avant que le texte de l'*Avesta* eût été traduit et commenté par les savans de nos jours, le caractère panthéistique de la religion des Perses n'avait pour ainsi dire pas été aperçu; on n'avait été frappé que du symbolisme extérieur de son culte et des apparences dualistes que présente le mythe d'Ormuzd et Ahriman. Depuis lors, on a vu que ce dernier personnage est loin d'être placé sur le même degré que son rival, que dans sa légende il n'est présenté ni comme éternel ni même comme immortel, et qu'il est destiné à disparaître un jour. Quant à Ormuzd (*Ahura mazda*), la science ne le considère plus uniquement sous la forme personnelle que la légende et le culte lui donnent; mais l'étude des textes zends a prouvé qu'il dérive d'une conception métaphysique beaucoup plus abstraite, celle de l'Être absolu et universel, tel qu'il se trouve dans tous les systèmes panthéistiques de l'Orient. Ce n'est point par le fond métaphysique des doctrines que le mazdéisme s'est trouvé en lutte avec le brahmanisme, mais par les symboles, qui sont la partie des religions la plus accessible au peuple, par les cultes, qui naissent des symboles et qui s'y accommodent, et par la forme particulière qu'un culte donne toujours à une civilisation.

Quant à l'origine de la race et de la religion médo-perses, la science européenne se trouvait en face d'une grande hypothèse, à la vérité probable, mais non démontrée par des textes authentiques et clairs, avant que l'on eût entre les mains les hymnes du Véda. Lors des invasions de Darius et de Xerxès, la Grèce avait déjà reconnu des frères dans ses ennemis : on se rappelle la belle allégorie du poète Eschyle dans sa tragédie des *Perses*. Plus tard, dans Alexandrie, la parenté des deux peuples éclata par l'alliance qui s'accomplit entre leurs doctrines; l'introduction dans l'empire romain de cultes persans, comme celui de Mithra, semblait dire aussi qu'une certaine affinité existait entre ces religions et celles de l'Occident. Mais c'est seulement de nos jours que l'on a pu suivre la marche des idées

religieuses dans cette partie si importante de l'ancien monde : l'étude du sanscrit a ouvert la voie, la découverte du Vêda a dévoilé les origines, et l'on a pu reconnaître dans la religion de Zoroastre une des productions les plus originales et aussi les plus grandioses de l'esprit panthéiste des Aryens.

Toutefois la littérature zende, même avec ses complémens plus modernes, est tellement bornée qu'elle ne saurait offrir à la science des religions des documens comparables à ceux que l'Inde lui a fournis ou qu'elle lui promet. La somme des livres sacrés de l'Inde brahmanique formerait une bibliothèque. Quoique l'âge de beaucoup d'entre eux ne soit fixé que par approximation et flotte pour plusieurs entre des limites séparées par plus de cinq cents ans, la lumière se fait néanmoins (1), et il est déjà permis de suivre la marche des doctrines brahmaniques et de marquer les principaux momens de leur évolution. Le brahmanisme offre deux traits saillans et en quelque sorte uniques dans l'histoire des religions : il a survécu à une grande religion qu'il avait engendrée, au bouddhisme, et lui-même a subi des transformations internes qui en ont fait comme une suite de religions distinctes. De plus, comme nous l'avons dit, il paraît avoir contribué pour une part à l'éclosion et à la première évolution des idées chrétiennes, soit en Égypte, soit dans la partie orientale de l'empire romain.

La naissance du christianisme a tué le judaïsme. La dispersion des Juifs, la destruction de leur temple et celle de leur ville sainte ont moins fait pour les réduire à l'état où ils sont que la religion du Christ, née pourtant de la leur et au milieu d'eux. Au centre de l'Inde, aux plus beaux jours de la religion brahmanique, les idées métaphysiques d'une école déjà ancienne, jointes au sentiment moral très élevé d'un prince en qui se concentre le besoin public d'une restauration des mœurs, donnent naissance à une religion nouvelle. On voit se former une église (*sangha*) animée d'un prosélytisme ardent au sein d'une société qui n'avait point d'église et où l'on n'avait jamais tenté de convertir personne. La réforme est acclamée par le peuple, dont elle relevait la condition; elle est accueillie par les rois, dont elle n'attaquait pas les priviléges, et acceptée par beaucoup de brahmanes à cause de la pureté de sa morale; mais l'égalité de naissance du çûdra et du brahmane proclamée par les bouddhistes, le sacerdoce accordé indifféremment à tous les hommes, armèrent contre la religion nouvelle le parti brahmanique, conservateur des castes, et après dix siècles d'existence le bouddhisme fut chassé de l'Inde, où il n'est jamais rentré depuis.

(1) Voyez A. Weber, *Histoire de la littérature indienne*.

Le bouddhisme cependant n'ajoutait rien à la notion de Dieu telle que les brahmanes l'avaient conçue; par conséquent il ne pouvait légitimement introduire des rites nouveaux. Son église et sa forte organisation ecclésiastique ne tendaient pas à l'établissement d'une religion plus parfaite; le Bouddha n'était considéré ni comme un dieu ni comme une incarnation d'une divinité quelconque. Dans l'Inde brahmanique, on ne pouvait donc regarder cette réforme que comme une tentative révolutionnaire aboutissant à la suppression ou du moins à l'amoindrissement du régime des castes. Par la substitution d'un sacerdoce recruté jusque dans les bas-fonds de la société au sacerdoce héréditaire des brahmanes, qui étaient de purs Aryas, et dont les familles remontaient aux temps vêdiques de l'invasion, il décapitait le régime des castes et provoquait dans l'Inde une révolution sociale auprès de laquelle nos révolutions d'Occident n'auraient été qu'un jeu. Il arriva donc, comme il arrive malheureusement presque toujours, que la réforme des mœurs fut sacrifiée à la raison d'état : ainsi le brahmanisme survécut, et il dure encore.

On peut donc suivre, en remontant l'ordre des siècles, la marche des idées religieuses et le développement des cultes dans l'Inde brahmanique depuis le temps présent jusqu'à leurs origines. Cette histoire offre la contre-partie des religions sémitiques : le monothéisme de la Genèse, se transmettant de siècle en siècle, n'a subi que des modifications secondaires; son histoire se réduit en quelque sorte à l'épuration de l'idée d'un dieu individuel, idée qui ne peut ni s'étendre, ni se diversifier, ni rien engendrer hors d'elle-même. Au contraire, une fois née dans l'esprit des Aryas du sud-est, la conception panthéistique d'un dieu universel résidant au sein de l'univers put recevoir dans la pratique des formes variées et engendrer des cultes nouveaux. En effet, l'une des idées fondamentales du panthéisme est celle de l'incarnation : celui qui n'admet pas la possibilité d'une incarnation n'est pas plus panthéiste qu'il n'est chrétien. Dans la théorie indienne, poussée de très bonne heure à ses limites extrêmes, l'unité absolue de l'être a été conçue comme la base de la métaphysique : cet Être absolu n'est ni créateur ni père de l'univers, car ces deux qualités supposent une force active sortant d'elle-même, au-dessus de laquelle il est possible de concevoir encore quelque chose qui n'admet en aucune façon la dualité. Brahme est comme le pivot sur lequel roule toute la métaphysique des brahmanes; son nom est neutre pour signifier qu'il n'est pas le père des êtres, et indéclinable pour montrer qu'il n'entre dans aucune relation et qu'ainsi il est absolu. Les trois formes qui dans des temps relativement modernes composèrent la trinité indienne (*trimûrti*), Brahmâ, Vishnu et Çiva, peuvent être regardées comme des personnes divines : on pourrait dire d'elles tout ce

que les philosophes alexandrins ont professé dans leur théorie des hypostases. Brahmâ, qui est la force active émanée de l'Être absolu, vit et agit dans l'univers, dont il est appelé le *père*, l'*aïeul*, le *producteur*. On ne doit jamais traduire aucun de ses noms par le mot *créateur*, car, encore une fois, l'idée de créer n'existe même pas dans la langue sanscrite. C'est par voie d'émanation qu'il engendre l'univers comme un père engendre un enfant, et c'est par une loi toute semblable à celle que les Alexandrins nommaient la loi du *retour* qu'il en retire à lui tous les êtres en détruisant leurs formes changeantes. Cette double loi, la religion brahmanique la symbolise sous la figure de la veille et du sommeil de Brahmâ.

Envisagé dans des relations plus étroites avec les êtres vivans, l'Être absolu prend les noms de Vishnu et de Çiva, qui dans les temps modernes représentent, non le principe producteur et le principe destructeur de l'univers, comme on l'a cru longtemps, mais la personne divine qui anime les êtres vivans et celle par qui vont se résoudre en Dieu toutes les formes de la vie. Si l'on voulait trouver dans les doctrines indiennes un pendant à la seconde personne de la trinité chrétienne, c'est Vishnu qu'il faudrait choisir; mais les différences que l'on rencontrerait seraient fondamentales, puisque Vishnu n'est pas fils de Brahmâ et qu'il fait partie d'un système panthéiste. Quant à Çiva, il n'y a rien dans le christianisme qui lui corresponde, parce que la loi de *retour* ne s'y rencontre pas réellement. Une fois néanmoins que les brahmanes eurent conçu l'unité absolue de l'être, se trouvant en présence de la multiplicité des êtres vivans qui peuplent l'univers et qui sont soumis aux lois immuables de la génération, de la transmission et de l'analogie des formes, ils furent naturellement conduits à la théorie de l'incarnation, qui n'est au fond que celle de l'Ame universelle ou de Vishnu. En effet, dans la doctrine de la création, Dieu demeure substantiellement séparé des êtres créés, comme ceux-ci le sont entre eux. Cette doctrine n'a pas pour conséquence l'incarnation, comme le prouvent la philosophie moderne, qui n'en parle pas, et la doctrine chrétienne, qui la présente comme un miracle et comme un mystère; mais dans le panthéisme, sous quelque forme qu'il se présente, il y a toujours une théorie qui ressemble à celle de l'incarnation, et dans le brahmanisme l'incarnation est une conséquence naturelle des principes admis. Vishnu est la personne divine qui s'incarne : elle ne s'incarne pas une fois et par un miracle, elle s'incarne toujours et partout. Il n'est pas un être vivant, si infime qu'il soit, qui ne porte en lui-même Vishnu incarné. Dans les hommes, sa présence se manifeste non-seulement par la vie et par les qualités du corps, mais aussi et surtout par celles de l'âme, qui sont la pensée et l'action morale. Quand un homme, par la su-

périorité de son intelligence et par la droiture d'une volonté énergique, exerce sur ceux de son temps et sur les générations qui le suivent une influence supérieure, on le reconnaît plus particulièrement pour une incarnation divine : tels furent les deux Râma, tels sont les fils de Pândou dans les épopées sanscrites. Le développement de l'idée religieuse dans le brahmanisme s'opère constamment à travers une série d'incarnations ou de personnifications de l'Être absolu. Comme celui-ci ne paraît jamais dans l'univers et qu'il est à peine accessible à la pensée, il ne peut agir que par les énergies personnelles qui émanent de lui, et ces grandes divinités engendrent à leur tour les séries non interrompues de formes sensibles et vivantes auxquelles on donne le nom d'êtres réels. Ces générations ne peuvent se produire sans qu'il y ait dans leur source même le dédoublement des sexes, qui est la condition universelle de la vie, de sorte que dans le brahmanisme parvenu à sa perfection chaque dieu a une épouse qui est son énergie féminine et son lieu de production.

III.

Nous ne pouvons pas ici entrer plus avant dans cette métaphysique; il suffit de dire que depuis son origine jusqu'à nos jours elle domine tout le mouvement des idées religieuses dans l'Orient indien. C'est en la suivant pas à pas que la science peut aujourd'hui se rendre compte des transformations des cultes indiens et des apparences polythéïstes qui les caractérisent. Un homme de l'Orient qui viendrait en France ou en Italie sans connaître les dogmes catholiques prendrait nos cultes pour de l'idolâtrie en voyant les statues qui peuplent les églises et les dehors des cérémonies qu'on y accomplit; mais, s'il lisait les livres où les dogmes sont énoncés ou interprétés, il verrait se dégager de ces apparences un symbolisme qui les lui rendrait intelligibles, et, par-delà ce symbolisme, les doctrines fondamentales de la spiritualité divine, de la trinité et de l'incarnation. Il en est de même dans l'Inde : ni le culte de Çiva Mahâdêva et de Pârvatî, ni celui de Krishna, ni à plus forte raison celui de Vishnu, ni les figures souvent bizarres répandues dans les lieux sacrés, ne constituent une idolâtrie, car tous ces cultes divers venus les uns après les autres, et qui coexistent sans se nuire, ne font qu'exprimer au dehors une doctrine qui au dedans est spiritualiste, et dont l'unité panthéistique de Dieu forme l'essence. C'est ce que montre la lecture de presque tous les ouvrages sanscrits, non-seulement celle des traités de théologie, mais aussi celle des poèmes où la philosophie sacrée occupe souvent une place importante.

Il y a dans les religions brahmaniques, à côté des doctrines, un ensemble de rites dont le fond est toujours le même, et dont les parties accessoires varient selon la personne divine à laquelle ils s'adressent. Ces rites secondaires ont apparu avec les divinités nouvelles : ainsi la secte qui adore Krishna suit un rituel qui s'éloigne beaucoup du çivaïsme et du culte sévère des adorateurs de Vishnu; mais outre ces rites secondaires il y a dans l'Inde certains rites fondamentaux dont l'analogie avec les rites chrétiens a frappé tous les savans. L'autel, le feu qui y brûle, le pain sacré et la liqueur spiritueuse du *sôma* que le prêtre consomme après les avoir offerts à la Divinité, la prière qu'il chante, et qui est toujours une rogation où les biens physiques et moraux sont demandés, tous ces élémens du culte se trouvent dans le brahmanisme sous toutes ses formes et à toutes les époques de son existence. Quand même on ne posséderait pas les textes du Vêda, on pourrait présumer que ces rites essentiels sont antérieurs à l'organisation de la société brahmanique et à la constitution définitive de cette religion. Ce n'est plus là d'ailleurs une hypothèse, puisque la lecture des hymnes vêdiques nous a dévoilé à la fois, dans ces dernières années, l'origine du panthéisme oriental, des divinités indiennes, de leurs figures, de leurs attributs symboliques, et enfin des rites permanens par lesquels on les honore encore aujourd'hui.

Krishna est une incarnation moderne de Vishnu. Brahmâ et Çiva ne sont pas non plus des divinités vêdiques. Le mot *brahman* est souvent employé dans le Vêda, mais pour signifier la prière, le rite, la religion, dont les actes s'accomplissent dans l'enceinte sacrée. L'autel en est comme la figure : il est quadrangulaire et regarde les quatre points cardinaux, ce qui plus tard a fait représenter Brahmâ avec quatre visages. La conception de ce dieu s'est substituée insensiblement à celle d'Agni, qui est à la fois le feu physique (en latin *ignis*), la chaleur vitale et le principe pensant, toujours uni à la vie. Agni est la grande divinité des hymnes vêdiques. Le panthéisme ne s'y trouve qu'en germe et à l'état de tendance, mais il est déjà tout entier, pour ainsi dire formulé, dans les commentaires du Vêda qui furent composés entre la période des hymnes et les temps brahmaniques. C'est donc à cette époque que la pensée âryenne a pris dans l'Inde une direction définitive. Jusque-là, le naturalisme avait été le fond de ses doctrines : les grands phénomènes de la nature avaient seuls occupé la pensée de prêtres qui étaient en même temps poètes, pères de famille, laboureurs et guerriers. Au-delà de ces phénomènes, ils avaient conçu les forces d'où ils émanent, et, sans se faire d'illusion à eux-mêmes sur la réalité personnelle de ces puissances, ils leur avaient prêté l'intelligence et la vie. Dans cette sorte de panthéon mythologique, Agni occupe la première place.

Le prêtre l'allume sur l'autel au lever de l'aurore; l'étincelle engendrée par le frottement se communique à des bois secs et légers; la liqueur alcoolique du *sôma* et le beurre clarifié répandus sur eux les embrasent. Alors le prêtre appelle les dieux au festin sacré, qui se compose de lait et de gâteaux, quelquefois de fleurs et de fruits, quelquefois même d'un animal immolé. Les dieux arrivent : aucun des assistans ne doute de leur présence réelle autour du foyer, dans le feu et dans l'hostie. Ces dieux sont surtout ceux du ciel et de l'atmosphère : Vishnu, qui habite les régions supérieures, et qui a pour char le soleil; Rudra, qui agite les airs et qui a sous son empire la troupe retentissante des Maruts, qui sont les vents; Indra, roi des régions supérieures de l'air, d'où il combat le nuage, le frappe de la foudre, et fait couler sur la terre les pluies qui la fécondent (1).

Quand les brahmanes vinrent à réfléchir sur le rôle de Vishnu, qui, dans le Vêda, n'est pour ainsi dire qu'un symbole du soleil et de sa vertu productrice, ils ne tardèrent pas à rattacher à son idée tous les phénomènes de la vie physique et morale, car il est incontestable aujourd'hui même, comme M. Jamin l'a récemment exposé dans la *Revue* (2), que le développement de la vie physique procède ici-bas de la chaleur du soleil, dont elle n'est qu'une métamorphose. D'un autre côté, les brahmanes, ne voyant nulle part dans le monde la pensée séparée de la vie, en conclurent que le principe de l'une est identique au principe de l'autre. Et ainsi l'énergie pénétrante de Vishnu devint le principe même de la génération des êtres vivans et plus tard des incarnations.

Il est notoire aujourd'hui que le dieu Çiva, devenu l'une des trois personnes de la trinité indienne et dont le culte a tant d'importance dans l'Inde moderne, a d'abord été Rudra, chef des vents. Rudra, par une transformation insensible, est devenu un être redoutable, conçu comme destructeur de la vie. Quant à Brahmâ, quoique nous ne puissions en raconter l'histoire en peu de mots, on comprend que la prière (*brahman*) puisse être regardée comme l'expression de la pensée dans ce qu'elle a de plus divin, et qu'étant personnifiée, elle donne lieu à une grande divinité symbolique. Ainsi se trouvèrent préparés les élémens dont la réunion forma plus tard la trinité indienne : Brahmâ représentant la pensée et avec elle la science et la religion, Vishnu la vie dans son unité divine et dans ses incarnations, Çiva la loi du *retour* en vertu de laquelle tous les êtres vivans et pensans, ainsi que les formes inorganiques, disparaissent et retournent à leur origine. Quant à Agni, ce qu'il y avait

(1) Voyez Muir, *Sanscrits texts*.

(2) Voyez le numéro du 15 novembre.

en lui de métaphysique n'ayant plus de raison d'être, il ne fut plus que le feu sacré, portion symbolique du culte, bouche des dieux, messager qui transmet en vapeurs odorantes à leur vaste corps l'offrande de ceux qui les adorent. Il ne restait plus pour constituer le panthéisme, tel qu'il existe dans l'Orient depuis bientôt trois mille ans, qu'à concevoir ces divinités comme des formes d'un même être absolu, et à ramener cette diversité de figures à une unité de laquelle toute figure fût exclue. C'est cette unité qui reçut le nom neutre de Brahmâ.

En essayant de remonter aussi haut que possible dans le passé des temps vêdiques, nous n'y trouvons plus la moindre trace de panthéisme, si ce n'est que l'idée de création ne s'y rencontre pas. Les plus anciens hymnes et tout ce qu'ils nous permettent de connaître des temps qui les ont précédés ne laissent aucun doute sur la nature de ces religions primitives : c'était le polythéisme et rien autre chose. Ce fait est considérable dans la science, car il est en opposition formelle avec ce que croient beaucoup de personnes parmi les chrétiens, que toutes les religions procèdent de la tradition biblique; cette opinion est fausse, et il faut absolument y renoncer. Non, il n'y a dans le Vêda rien qui émane des mêmes sources que le sémitisme. Plus ses hymnes sont anciens, moins ils laissent entrevoir l'idée d'un dieu unique séparé du monde. C'est sous des formes multiples que la pensée âryenne l'a d'abord conçu. Ces figures divines n'ont été d'abord que des forces physiques amplifiées et divinisées; plus tard, elles ont revêtu, mais en se transformant peu à peu et quelquefois en changeant de nom, des conceptions métaphysiques, et c'est après bien des siècles que l'esprit des Aryas s'est enfin élevé à la conception de l'unité absolue. Comme ils avaient pris pour point de départ les choses réelles qui tombent sous les sens et les faits non moins réels que la conscience nous dévoile, ils n'ont jamais perdu de vue ces bases solides de leur édifice religieux. La pensée, la vie, la succession infinie des formes qui passent de l'une à l'autre sans intervalle, comme les eaux d'un fleuve qui coulent sans s'interrompre, voilà ce qui les a sans cesse préoccupés, ce qui les a conduits par la voie la plus directe à ce panthéisme dont les Occidentaux ont une idée si incomplète et souvent si fausse. L'idée d'un Dieu individuel séparé du monde n'est nulle part dans les doctrines âryennes, ni à la fin, ni au milieu, ni surtout dans leurs origines vêdiques.

C'est au point où nous sommes qu'une science de création toute récente, la philologie comparée, commence un rôle où nulle autre science ne peut la suppléer. Notre intention n'est pas d'en donner ici un exposé, même sommaire. Disons seulement que sa méthode analytique et comparative, appliquée aux mots analogues de lan-

gues congénères, fait d'elle un moyen d'investigation d'une puissance et d'une exactitude inappréciables. En effet, la science a reconnu l'indépendance réciproque des langues âryennes : on sait que le latin n'est pas venu du grec, non plus que l'allemand, le slave ou le lithuanien, et que ces idiomes n'ont emprunté des mots les uns aux autres qu'à des époques relativement modernes. On sait aussi que la langue médo-perse, connue sous le nom de zend, n'est ni fille ni mère de la langue sanscrite, et qu'il en est de même des langues européennes. La philologie, ayant mis ces vérités hors de doute, a du même coup constaté des analogies très nombreuses entre tous ces idiomes, et en a conclu leur parenté et leur commune origine. De là est née cette étude comparative des langues qui porte le nom de philologie comparée. La langue mère vers laquelle sa méthode la conduit n'est plus parlée nulle part; mais la science en reconstitue le fond et les formes essentielles. Elle s'appuie sur ce principe, que les termes anciens communs à toutes les langues de la famille ont appartenu à l'idiome primordial, et qu'il en est de même de tout terme commun à deux de ces langues, quand il est bien constaté qu'il n'a pas passé de l'une à l'autre. Évidemment ces derniers termes existaient avant que le plus ancien des deux rameaux se fût séparé du tronc âryen, et les termes communs à tous sont antérieurs à la séparation du premier d'entre eux. Or, parmi ces termes, les uns expriment des relations de famille, d'autres des relations sociales ou politiques, d'autres des faits matériels, d'autres enfin des conceptions religieuses. Ces dernières ont donc précédé le plus ancien monument sacré de la race âryenne, qui est le Vêda.

Ainsi est née une étude nouvelle, la mythologie comparée, qui est pour le passé religieux de l'humanité ou tout au moins des peuples indo-européens ce que la géologie est pour le passé du globe terrestre. Du jour où les savans ont pu commencer à lire les textes du Vêda, l'analogie des divinités qu'on y trouve avec celles de la Grèce et de l'ancienne Italie a frappé leurs yeux; puis, la comparaison s'étendant, on a vu qu'il fallait comprendre dans un même système religieux très antique non-seulement ces trois panthéons, mais aussi ceux des Germains, des Scandinaves et des autres peuples du nord de l'Europe, aussi bien que la partie originale des mythes de la Perse et de la Médie. On a cessé dès ce moment de considérer les mythologies comme des conceptions arbitraires : vues sous leur vrai jour, elles ont été reconnues comme des produits naturels et spontanés de l'esprit âryen dans le développement religieux duquel elles marquent la période primitive ou polythéiste. L'étude de la mythologie rentre ainsi dans la science générale des religions et en forme un chapitre.

La philologie comparée appliquée à la mythologie ne rend pas compte de la nature des dieux et ne saurait être prise sérieusement pour une interprétation philosophique du polythéisme; mais comme les noms des dieux expriment l'idée qu'on se faisait de chacun d'eux quand il fut conçu pour la première fois, une science qui poursuit en quelque sorte un mot dans le passé et en établit la signification primordiale peut éclairer l'étude des mythes et en faciliter l'interprétation. On a pu reconnaître depuis quelques années que dans chacune des mythologies il y a deux parts à faire, l'une qui est commune à toute la race et que les peuples ont emportée avec eux quand ils ont quitté la terre natale, l'autre qui est propre à chacun de ces peuples et qui répond à une évolution locale du polythéisme. Cette distinction fondamentale modifie les résultats auxquels la symbolique allemande s'est arrêtée : ainsi le partage des divinités grecques en dieux des Hellènes et dieux des Pélasges n'est plus aussi tranché qu'autrefois. Cependant les philologues auraient mauvaise grâce à dédaigner des travaux tels que ceux de Kreutzer et de Guigniaut : ces livres ont jeté un jour très vif sur l'histoire de la mythologie en même temps qu'ils l'ont fait regarder comme une chose sérieuse, quoique en l'absence du Véda, que l'on ne possédait pas, ils n'aient pu remonter aux premières origines. D'ailleurs la grande théorie de la *Symbolique* subsiste toujours. Il serait impossible de comprendre que des conceptions poétiques et des expressions figurées eussent pu engendrer des religions et des cultes, si derrière ces mots ne se cachaient des personnes divines, symboles idéaux des forces réelles que couvrent les phénomènes de la nature. La réalité de ces phénomènes est visible : les vents, la foudre et la pluie, la chaleur du soleil et ses effets ne sont ni des abstractions ni des mots; ils viennent de forces dont la puissance se fait sentir et dont la réalité est incontestable. Ces forces sont invisibles, impalpables; elles échappent au physicien qui n'en mesure que les effets; elles sont des êtres métaphysiques, et, si le sentiment religieux s'éveille, elles sont des dieux. Il faut seulement concevoir qu'elles dépassent infiniment les phénomènes et qu'elles les contiennent éminemment. A cette condition, il est possible de comprendre comment un travail de synthèse opéré sur les phénomènes a pu réduire le nombre des figures divines, de même qu'une opération d'analyse a dû les multiplier. Un simple classement des faits observés, se répercutant pour ainsi dire dans les forces divines auxquelles on les attribuait, a suffi pour régulariser la hiérarchie divine et instituer un panthéon. Le peuple, qui est tout près des phénomènes et très loin de la métaphysique, s'est plu à multiplier ses dieux; les savans, par une cause contraire, ont marché de plus en plus vers l'unité. Cette unité, les mythologies occidentales ne

l'ont jamais atteinte : en Grèce, à Rome, aussi bien que chez les barbares de l'Occident et du Nord, le polythéisme pur a duré jusqu'après l'apparition du christianisme; mais en Orient les Perses ont atteint l'unité, aussitôt voilée par l'antagonisme d'Ormuzd et d'Ahriman. Les Indiens seuls l'ont mise dans tout son jour, et depuis le moment où elle a paru dans leur théologie, elle ne s'est plus effacée. Seulement l'unité panthéistique de l'être n'est pas incompatible avec une trinité de grands dieux ni avec une multiplicité de dieux secondaires ou d'anges, pour employer l'expression de Mgr Pallegoix, évêque catholique de Siam, car ces dieux ne sont que des faces diverses d'un même être et l'expression symbolique des forces qu'il déploie dans la nature.

Je viens de tracer les lignes générales de la science appliquée aux grandes religions de l'humanité. Bien qu'elle ne soit encore qu'ébauchée et que les efforts des savans se portent en ce moment sur tous les points de son parcours, il est déjà possible de se reconnaître sur ce terrain inégal où les hommes cheminent. Les deux idées qui ont enfanté les systèmes religieux et les cultes sont deux étendards autour desquels se sont groupées les nations. Élevés par les deux plus jeunes races humaines, ils les ont longtemps guidées séparément l'une de l'autre. A chaque rencontre, ils ont été pour elles des symboles de guerre. Le Bouddha est le premier qui ait dans l'humanité prêché la charité universelle et signé la paix; mais sa doctrine exclusivement âryenne n'a converti au dehors que des peuples barbares ou dépourvus de religion; l'Occident s'est fermé devant lui. Le christianisme, venu plus tard, a scellé dans sa métaphysique et dans son culte l'union de la pensée âryenne et de la pensée sémitique, il a conquis tous les Aryas occidentaux; mais les Sémites ne l'ont pas accueilli malgré sa doctrine d'un dieu personnel, ni les Aryas de l'Asie à cause de cette doctrine; il n'a converti que peu de Juifs ou de musulmans et pas un Indien. Les deux sources primitives continuent donc de rouler leurs eaux dans deux lits séparés; celui où elles ont tenté de se réunir n'a pu jusqu'à ce jour absorber les deux autres et forme un troisième courant d'idées religieuses où les peuples de l'Occident sont seuls emportés. Est-ce au Véda, est-ce à la Bible, est-ce à l'église bouddhiste ou à l'église chrétienne qu'il appartient de réunir un jour toutes les nations? La science est muette sur ces problèmes : son objet est dans le passé et non dans l'avenir. Toutefois on peut penser que la victoire demeurera à la plus vraie des théories fondamentales, à moins qu'il ne s'en élève une autre qui les embrasse dans sa synthèse, et qui réunisse comme en une église universelle toutes les races humaines et toutes les religions.

ÉMILE BURNOUF.

ESSAIS

DE

MORALE ET DE LITTÉRATURE

V.

LA VRAIE NATURE DU BONHEUR.

I. *Philosophie du Bonheur*, par M. Paul Janet, 1 vol. in-8°. — II. *Du Bonheur*, par M. le comte Agénor de Gasparin, 1 vol. in-12; Paris, Michel Lévy.

Il y a déjà bien longtemps que nous nous étions proposé de parler du livre excellent de M. Paul Janet sur la *Philosophie du Bonheur*. Le livre a cependant fait son chemin sans bruit, et dans ce tranquille succès notre lenteur trouve une excuse et une consolation. Pourquoi avons-nous tant tardé? C'est que chaque fois que nous voulions prendre la plume une sorte de terreur panique s'emparait de nous, et alors nous nous adressions *in petto* le petit discours que voici : Parler du bonheur, disserter sur le bonheur, n'est-ce pas la plus intolérable des audaces? Quel droit possédons-nous et même quel droit possède n'importe quel être humain à parler du bonheur? Vouloir entretenir ses semblables d'un pareil sujet, n'est-ce pas à la fois une effronterie et une insolence? Une effronterie, car quel est l'homme qui peut se flatter de connaître à fond ce sujet, sur lequel il n'est pas deux personnes qui parviennent à s'entendre? Qui donc a vu le bonheur? qui l'a connu? Tous le rêvent à la vérité; mais rêver d'une chose, est-ce la connaître? Et ne nous exposons-nous pas à nous entendre dire : Parlez-nous donc des choses qui vous sont familières, de Shakspeare, d'Arioste ou de Goethe, et ne venez pas nous entretenir de celles où, moins que nous encore, vous

êtes compétent? Le bonheur est un de ces thèmes qui doivent être interdits à tous les titres. Abstenez-vous, si vous ne l'avez pas connu, car vous ne sauriez en bien parler; abstenez-vous encore, si vous l'avez connu, de crainte que nous ne prenions vos paroles comme une raillerie et une insolence. Ne savez-vous donc pas que ceux qui le possèdent en réalité le cachent soigneusement à tous les yeux, par politesse non moins que par prudence, et autant pour éviter de faire offense que pour empêcher qu'il ne leur soit disputé? Voyez comme finement ils le placent dans les choses contraires à celles où ils l'ont trouvé, avec quelle charitable hypocrisie ils nomment sans cesse le bien contraire à celui que tout le monde leur envie! L'ont-ils trouvé dans les richesses, ils vantent la paix de la médiocrité; l'ont-ils trouvé dans la puissance, ils vantent la douceur de n'être rien; l'ont-ils trouvé dans l'amour, leur premier soin est de chercher un désert, et, s'ils ne peuvent s'enfuir, nous les voyons rester muets et garder sur eux-mêmes la plus froide discrétion. Ceux-là, il est vrai, qui prétendent l'avoir trouvé dans la vertu ont le courage de ne pas le placer ailleurs, peut-être parce qu'ils sont les seuls qui savent qu'ils ne seront pas enviés. Telles étaient les réflexions qui nous ont fait si longtemps reculer devant l'examen de cette question du bonheur. Enfin aujourd'hui nous nous décidons, et cela pour deux raisons : la première, c'est que tout doit avoir une fin, et qu'il vient toujours un moment où il faut donner leur congé définitif à nos pensées comme à nos sentimens; la seconde, c'est que, si le droit de parler du bonheur était réservé à ceux-là seuls qui se vantent de l'avoir connu, non-seulement le sujet ne serait jamais traité, mais le nom même du bonheur s'effacerait bientôt du langage humain.

Certes c'est justement que l'homme a de tout temps paru une mystérieuse et incompréhensible créature aux philosophes et aux moralistes. Qui pourrait croire, s'il ne le savait par sa propre expérience, que les choses qui sont le plus hors de son atteinte sont précisément celles qui semblent le plus indispensables à sa nature morale? De ces choses, il en est deux principales qui renferment toutes les autres, la vérité et le bonheur. Toute pensée a la vérité pour objet, toute activité a le bonheur pour but. C'est pour atteindre ces deux fins suprêmes que les hommes travaillent, naviguent, trafiquent, prient et élèvent des temples, étudient et construisent des écoles, font des révolutions et changent les formes de leurs constitutions politiques, subissent le joug de la tyrannie ou font appel à la liberté, en sorte que les sociétés humaines n'ont pas d'autre fondement que ces deux grands désirs et d'autre but que de les satisfaire. La vie individuelle la plus chétive, comme la plus glorieuse de ces existences collectives qu'on nomme existences natio-

nales, tourne autour de ces deux pôles. L'homme parcourt toute la terre et épuise jusqu'au dernier de ses jours à la recherche de la vérité et du bonheur, et nulle part il ne les rencontre. Sur son chemin, il trouve des choses qui l'arrêtent un instant et auxquelles il donne le nom de biens, mais à aucune, après les premières minutes d'étonnement passé, il n'ose donner le nom de bonheur. Il trouve des faits généraux qui lui rendent compte des faits plus particuliers qu'il a laissés derrière lui, et qu'il nomme lois en raison de ce caractère de généralité; mais par derrière ces faits généraux il en découvre d'autres encore, et à aucun il n'ose donner le nom de vérité. La vérité et le bonheur ne sont-ils donc que deux fantômes? Tous nous avons dit cette parole à nos heures de découragement, et quelques-uns même parmi les meilleurs de notre race se sont arrêtés à cette croyance et se sont couchés dans le désespoir en maudissant la nature, qui artificieusement faisait briller ces deux illusions aux yeux de l'homme. Fantômes, soit! Illusion, manége et artifice de la nature, soit! Mais voici un plus grand étonnement : c'est que sans ces fantômes aucune réalité n'existe, car toutes les réalités sont contenues en eux, relèvent d'eux et leur obéissent, et sans ce manége artificieux de la nature que nous maudissons l'existence humaine devient impossible.

La double poursuite de la vérité et du bonheur est donc la condition nécessaire de l'existence humaine; bien plus, elle est l'explication même de l'apparition de l'homme sur notre planète. L'homme est parfaitement inutile sur la terre, s'il vient pour chercher autre chose que la vérité et le bonheur, dans lesquels se résume toute vie morale : si cette poursuite n'est pas son but, l'homme est dans le monde une créature sans emploi. La nature n'a point besoin de lui pour tenir les autres rôles du grand mystère de la création. En effet, que viendrait-il faire ici-bas? Manifester par sa présence la puissance génératrice de la nature? Mais le monde des plantes, depuis l'hysope jusqu'au cèdre, la manifeste plus et mieux que lui, avec une abondance, une variété, une délicatesse, et, pour tout dire, une pureté qu'il ne connaît pas. Manifester la loi de l'instinct et exprimer la vie de l'instinct? Mais les animaux tiennent cet emploi, et le remplissent avec une docilité, une sûreté, une infaillibilité qu'il n'atteindra jamais. Il lui est arrivé, il lui arrive parfois, d'envier cette vie inférieure de l'animal, et de placer dans l'obéissance à l'instinct ce bonheur qui le fuit; mais cette jalousie, qu'on a justement flétrie de l'épithète de dégradante, est encore plus présomptueuse qu'elle n'est vile, car dans le monde de l'instinct l'animal est un meilleur acteur que l'homme ne peut l'être, et si, par un caprice de la nature, il obtenait ce bonheur qu'il envie,

il le gâterait de manière à faire pitié à la plus microscopique des fourmis et au dernier des vers de terre. Puisque toutes les places sont prises et tous les emplois tenus, puisque c'est en vain qu'il voudrait descendre, puisque la vie de l'inertie et la vie de l'instinct ont leurs représentans distincts et privilégiés, quelle autre raison d'être a-t-il, sinon cette vie supérieure qu'il manifeste par la poursuite de ces deux fantômes?

Chimère ou non, le désir du bonheur est donc indissolublement uni à notre vie morale; il entre dans la substance de notre être, et sans lui notre existence n'a plus de but ni de prix. Qu'est-ce donc que cette chimère qui tient une plus grande place que toutes les réalités? Qu'est-ce que cette illusion sur laquelle est fondée la plus grande des réalités, à savoir la vie morale de l'humanité?

Quelquefois en logique, lorsqu'on est embarrassé de donner une définition positive d'une chose, on tourne la difficulté en en donnant une négative, et, ne pouvant dire ce qu'elle est, on dit ce qu'elle n'est pas. Le bonheur, nous le craignons, est une de ces choses qu'il est plus facile de définir par ce qu'elle n'est pas que par ce qu'elle est. On peut nommer l'un après l'autre tous les biens que présente le monde, et dire de chacun successivement : Ce n'est pas le bonheur. Et pourtant chacun de ces biens porte sa ressemblance et peut tromper pour un instant l'homme qui s'attache à lui. Dans toutes ces choses qui s'appellent richesse, passion, plaisir, affection, il y a certainement une parcelle de cette insaisissable réalité qu'on nomme bonheur, comme il y a un rayon de l'âme divine dans chacun de nous. Elles sont de la substance du bonheur sans être pour cela le bonheur, comme nous sommes nous-mêmes d'essence divine sans être pour cela divins. Aussi beaucoup de philosophes, et avec eux nombre d'esprits sages et prudens, apercevant dans toutes les choses une parcelle du bonheur sans le trouver nulle part complet, s'arrêtent volontiers à une sorte d'éclectisme et nous présentent du bonheur une image en mosaïque composée de toutes les parcelles détachées de ces biens. Si cette mosaïque morale était possible autrement qu'en théorie, il y aurait véritablement un art d'être heureux qui se réduirait à une question d'adresse et de ruse. Il suffirait d'être assez habile pour extraire de chaque bien cette parcelle de bonheur qu'il renferme sans accepter ce bien lui-même : tâche difficile en vérité que cet escamotage que, pour l'honneur de la nature humaine, les lois morales ne permettent pas. Il y a certainement dans la richesse un atome de bonheur; mais comment extraire cet atome de la masse de responsabilités, de soucis et d'inquiétudes au milieu de laquelle il est comme perdu? Comment séparer de la richesse elle-même le plaisir de la

richesse? Il en est de même de la passion, de la puissance, de l'affection et des plaisirs qui se tirent de l'imagination et de l'habitude; tous ces biens ont un corps qu'il me faut accepter, si je veux jouir d'eux, et cependant, si je l'accepte, je diminue mes chances de bonheur. Quel privilége enviable ce serait que de posséder la puissance sans engendrer la haine, la passion sans éprouver la souffrance; les plaisirs de l'imagination sans les payer de la prostration et de la fièvre, et les plaisirs de l'habitude sans les payer de la rouille de l'esprit!

Cet éclectisme habile, qui enseigne à composer le bonheur de la fleur de tous les biens comme l'abeille compose son miel, n'est donc pas à l'usage de l'homme, et d'ailleurs ne touche pas au fond de la question. L'homme en effet ne peut créer son bonheur qu'avec les facultés qui sont en lui, avec les élémens qui sont autour de lui, et alors à quoi sert-il de lui dire que trop de richesse ou trop de puissance, trop d'imagination ou trop de sensibilité, est fatal au bonheur? Ce qu'il demande à la philosophie, c'est précisément de lui enseigner un secret d'être heureux malgré ces biens et ces facultés. Vous me dites qu'un mélange composé d'un peu de passion, d'un peu d'affection, de quelques plaisirs d'imagination tempérés par quelques habitudes, me rendrait parfaitement heureux; mais, pour que je pusse créer ce mélange, il faudrait que les élémens en existassent déjà en moi-même. Je suis tout imagination et tout sensibilité : ai-je un moyen d'être heureux par ces facultés mêmes ou en dépit d'elles? La nature m'affligea de sens grossiers et d'une intelligence opaque : suis-je condamné pour cela au malheur? Je suis riche, est-ce que ma richesse va me river à sa chaîne? Je suis puissant, est-ce que ma puissance va me courber comme une cariatide? Je suis pauvre, est-ce que ma pauvreté va me cloîtrer dans son cachot? Intelligent ou stupide, riche ou pauvre, je veux être heureux, et si pour cela vous me recommandez telles facultés que je n'ai pas ou telles conditions d'existence qui ne sont pas les miennes, vos paroles ne répondent pas à ma question et s'adressent à d'autres que moi-même.

Ainsi nous ne pouvons définir le bonheur du nom d'aucun des biens que nous présente le monde, car aucun de ces biens ne le contient complétement, et nous ne pouvons pas davantage le chercher dans un assemblage habile de tous ces biens, car une telle mosaïque morale n'est à l'usage d'aucun homme. Cependant, puisque le désir du bonheur est dans tout homme, quelles que soient sa condition ou ses facultés, puisqu'il est universel comme le fait de la vie, et qu'on le ressent par cela seul qu'on est créé, il faut que le bonheur soit à la fois quelque chose de plus universel qu'aucun

de ces biens et de plus un que l'assemblage de tous ces biens. Un désir si général qu'il ne tient compte ni de la pauvreté, ni de l'ignorance, ni même de la stupidité, doit répondre à quelque fait général comme lui, et qui, pas plus que lui, n'admet le privilége. Il doit donc y avoir un bonheur commun à tous les hommes, puisque la nature n'a défendu à aucun homme de le désirer et de le chercher.

Nous marchons lentement, on le voit, et difficilement à la découverte de cette chose mystérieuse, et cependant, quoique nous n'ayons pas encore de définition à donner, nous avons déjà reconnu plusieurs faits : d'abord que le désir du bonheur était indissolublement uni à la substance de la nature humaine, dont il était un des plus puissans leviers d'activité, ensuite qu'il ne fallait le chercher dans aucun des biens de ce monde, ni même dans tous ces biens réunis ensemble, enfin que le besoin universel que tous les hommes en ressentent doit correspondre à quelque réalité universelle, et qu'il doit y avoir par conséquent un bonheur commun à l'humanité tout entière, et auquel a droit d'aspirer le plus pauvre et le plus ignorant des hommes, comme le plus puissant et le plus élevé. C'est celui-là seul qui mérite évidemment qu'on s'occupe de lui, et c'est le seul dont nous voulons nous occuper.

Mais s'il existe un tel bonheur universel, quelle est sa forme et sa figure? Et où loge-t-il? Est-il quelque chose hors de nous ou quelque chose en nous? Ici les avis ont été de tout temps partagés. La question est des plus délicates, car, selon la réponse qu'on lui donnera, des conséquences incalculables au point de vue social vont se dérouler. Arrêtons-nous un instant sur ce point avant de passer outre; la question, ainsi qu'on va le voir, vaut bien quelque attention.

Un des meilleurs chapitres du livre de M. Janet est celui qui porte pour titre *le bonheur dans la société actuelle*. M. Janet y fait justement remarquer que ce problème a pris de nos jours les proportions les plus vastes, et que nos contemporains ont cru qu'il était lié à l'état de la société et aux conditions dans lesquelles l'homme se trouve placé. C'est dire que l'homme moderne considère le bonheur comme quelque chose de tout à fait distinct de l'individu et de tout à fait extérieur à lui. Voilà qui prend une extrême gravité. Effectivement nous avons reconnu que, par le fait de l'universalité du désir qu'il inspire, il devait y avoir un bonheur commun à l'humanité entière; tous les hommes y ont donc un droit égal. La conséquence ne peut être niée, et alors quels caractères différens elle va prendre selon la forme qu'on donnera à ce bonheur! Si le bonheur est quelque chose en moi et que je ne le rencontre pas,

à qui puis-je m'en prendre, sinon à moi-même? Personne n'a pu me tromper, personne me contraindre, personne m'opprimer; moi seul je suis donc responsable de mes infortunes et de mes mécomptes. Mon bonheur était en ma possession, il ne dépendait que de moi ou de le créer, ou de le conserver. C'est donc volontairement que par mes actes j'ai maintenu ou détruit ce droit inné en tout homme. Si le bonheur est une chose purement intérieure, quoi qu'il m'arrive, la justice est satisfaite; mais s'il est une chose extérieure, la question prend un aspect bien différent. Je puis me considérer en toute occasion comme lésé, si je ne l'atteins pas. Tout obstacle est une injustice, puisque cet obstacle m'empêche de franchir la distance qui me sépare de mon bien légitime. Ce bien m'est extérieur; force m'est donc d'aller le chercher et de poser la main sur lui, ce que je n'aurais pas à faire, s'il ne dépendait que des mouvemens de mon être intime, et alors qui donc a le pouvoir de m'arrêter? Le moindre retard est un déni de justice, la moindre entrave un acte illégal, tout ce qui se dresse devant moi m'est ennemi. J'ai le droit d'accuser tout le monde, sauf moi-même, de mes infortunes. Vous voyez d'ici les conséquences: vos lois me sont une gêne, je les foule aux pieds; vos institutions me sont un fardeau, j'en débarrasse mes épaules en les jetant à terre; la révolte devient ainsi le plus légitime des sentimens et le plus sacré des droits. Tel est le syllogisme historique que nous avons vu se développer de nos jours dans le monde des faits avec une violence qui a effrayé les plus braves et les plus calmes.

Qui croirait qu'il y ait tant de choses et de si terribles dans cette simple proposition philosophique d'aspect si benin : le bonheur est extérieur à l'individu et ne dépend pas de sa volonté et de ses efforts? C'est ainsi pourtant que cette question s'est posée de nos jours, et la proposition que nous avons formulée est devenue pour des milliers d'hommes une manière de *credo*, d'article fondamental de foi politique, qu'ils tiennent pour si évident par lui-même qu'ils ne prennent même pas la peine de le discuter et de l'examiner. Le bonheur n'est plus considéré comme un résultat de la sagesse personnelle, mais comme un fait social que selon leur nature les institutions politiques peuvent créer ou empêcher. Quand on réfléchit que cette idée, une des plus douteuses qu'il y ait au monde et des moins vérifiées par l'expérience, a pris la forme non d'une opinion passagère, mais d'une croyance fixe, et participe par conséquent de cette énergie presque invincible qui caractérise les croyances, on ne peut s'empêcher d'être saisi de vagues terreurs en prévision des désastres possibles qu'elle renferme. Si quelque sage antique avait eu à dénoncer à l'attention de ses concitoyens une semblable

idée, j'imagine qu'au lieu de leur en dérouler longuement et ennuyeusement les conséquences, il aurait employé quelques paroles sentencieuses et brèves propres à faire tressaillir la conscience et à faire sentir par la vie ce que la logique serait impuissante à expliquer. Faisons ainsi et disons simplement pour exprimer ce qu'une telle idée contient de dangers et implique de devoirs : Honorez les dieux, respectez la justice, et frémissez, si jamais vous l'avez offensée.

Au contraire, si le bonheur est une chose intérieure, de pareils dangers n'existent pas, car alors l'individu seul est responsable. Aussi est-ce vers cette opinion plutôt que vers la précédente que les sages ont penché de tout temps. Des deux opinions, elle est en effet la moins aventureuse et celle qui contient certainement la plus grande part de vérité. Quoi qu'on fasse, on sera toujours obligé d'en revenir à cette opinion, je le crois; cependant elle n'est pas à l'abri de la critique. Ainsi il est évident que, tout en voulant se fonder sur un plus grand respect de la liberté, elle laisse subsister en grande partie la fatalité des circonstances et qu'elle détruit cette idée d'une chose appelée bonheur qui serait la propriété commune de tout le genre humain. Si le bonheur est en effet le résultat d'une création individuelle, il n'y a plus d'idée générale du bonheur, il n'y a plus que des bonheurs différens, autrement dit des biens. Je ne puis créer quelque chose qu'avec les facultés qui sont en moi et les élémens qui sont sous ma main; mais si ces facultés sont défectueuses, si ces élémens sont incomplets, me voilà placé à tout jamais sous la tyrannie de la nature, qui m'a formé sans me consulter, et sous le joug de circonstances que je n'ai pas créées, et dont par conséquent on ne peut faire peser sur moi la responsabilité. Ce désir du bonheur que je sens en moi, quoique pauvre ou stupide, reste donc sans objet, si je n'ai pas les outils nécessaires pour le créer, et cependant, puisque la nature n'a pas hésité à mettre en moi ce désir, quoiqu'elle m'ait refusé les facultés et les circonstances nécessaires pour le réaliser au dire des philosophes, n'est-ce pas une preuve évidente qu'elle ne comptait pas sur ces facultés et sur ces circonstances, et qu'elle ne considérait pas ma stupidité ou ma pauvreté comme un obstacle à mon bonheur? Aussi les hommes, embarrassés et irrités par cette difficulté, n'ont-ils jamais cru tout à fait, malgré l'autorité des sages, que le bonheur fût une chose absolument intérieure, qui ne dépendît que de l'individu, et, tout en vivant sous l'empire de cette opinion, on les a vus de tout temps protester par les explosions et les violences de la révolte, par les reproches amers de l'ironie, par les angoisses du doute et les actes du désespoir, contre l'écrasante responsabilité

que les sociétés et les doctrines philosophiques faisaient peser sur leur frêle liberté.

S'il n'y a pas de bonheur commun à l'humanité tout entière, s'il n'y en a d'autre que celui que peut se créer chaque individu, il faut conclure que la masse des hommes en est exclue. En effet, prenez successivement chacun de ces biens que M. Janet analyse si finement, et qui, selon lui, font partie intégrante du bonheur, et dites à combien de personnes vous pourrez les appliquer. La richesse? mais la pauvreté est le lot général de l'humanité. La santé? mais ce monde est un vaste hôpital. Les plaisirs de l'imagination? mais ils demandent, pour être goûtés pleinement, une culture exceptionnelle et un loisir éclairé qui sont au pouvoir de très rares individus. La passion? mais très peu d'hommes en sont capables, et la plupart meurent sans l'avoir connue. L'affection? mais quiconque a observé, même superficiellement, l'humanité sait qu'elle présente ce spectacle terrible d'âmes séparées par des murs de glace, et que l'affection que nous avons les uns pour les autres se mesure tout simplement par le degré d'élévation de ce mur. Le caractère? mais il n'y a rien qui soit moins commun, car lorsqu'elle a formé un caractère, la nature se réjouit; selon le mot de Shakspeare, elle s'arrête pour le contempler, et dit : C'est un homme! Si l'homme est chargé de créer son bonheur sous sa propre responsabilité, je demande quel est celui de tous ces biens qu'il peut acquérir par les efforts de sa volonté, sauf peut-être la richesse, laquelle dépend de tant de hasards et constitue tellement une exception, que de tout temps il est celui dont la sagesse a tenu le moins de compte. De tous les biens qui figurent dans le catalogue descriptif de M. Janet, la richesse étant mise de côté, je n'en vois qu'un seul qui relève directement de l'individu : la vertu. Il est certain qu'il est au pouvoir de tout homme de créer en lui la vertu et d'être heureux par elle; mais encore il est vrai de dire que si on entend par vertu autre chose que la simple honnêteté, si l'on veut parler de la vertu philosophique, le bonheur qui en découle sera à la portée de bien peu. A qui s'adressent donc toutes nos dissertations sur le bonheur, sinon aux privilégiés de la fortune et de la nature, à ceux qui plus ou moins ont reçu les sourires du monde et le sacre de l'esprit, aux heureux, en un mot, qui n'ont pas besoin qu'on leur apprenne ce qu'est le bonheur, puisqu'ils le possédent, et qu'ils peuvent dire le mot profond d'un de nos amis qui avait pris sur notre table précisément le livre aimable de M. Janet : « Philosophie du bonheur; mais le bonheur est une philosophie? »

Ainsi deux grandes opinions se partagent le monde sur cette question de la nature et de la forme du bonheur. Laquelle des deux

adopterons-nous? Ni l'une ni l'autre et toutes les deux à la fois. Il est certain que ceux qui placent le bonheur en dehors de l'homme et qui le voient sous la forme d'un bien extérieur dont ils ne sont séparés que par des circonstances qu'il est au pouvoir de la société de détruire tombent dans l'erreur qui a donné naissance à toute idolâtrie, c'est-à-dire qu'ils ne font qu'objectiver hors d'eux le désir qu'ils trouvent en eux. Cependant il n'est pas moins certain que le bonheur n'est pas purement intérieur et ne dépend pas absolument de l'individu, et cela pour deux raisons : la première, c'est que le désir qui est en nous doit *nécessairement* correspondre à un objet, et que cet objet ne peut être qu'extérieur; la seconde, c'est que ce désir est le plus vain des mensonges, s'il ne peut être réalisé que par des facultés dont on peut constater l'absence dans la grande majorité des hommes. Ainsi nous avons fait deux nouveaux pas vers la solution de ce délicat problème : le bonheur suppose un objet extérieur, et la possession de cet objet ne dépend directement d'aucune de nos facultés. Il ne nous reste plus qu'un pas à faire, ce semble, c'est de nommer cet objet et de définir la nature de cette possession.

Le bonheur est donc double en quelque sorte; mais comment ces deux caractères si différens s'unissent-ils en lui? Est-ce que nous allons nous le représenter sous la forme d'un bien hybride composé de deux substances et semblable à ce médiateur plastique qu'un ingénieux philosophe anglais, Cudworth, avait inventé pour rendre compte des rapports de l'âme et du corps? Un des points les plus importans qu'ait établis la philosophie historique de notre temps, c'est que l'homme a une tendance presque invincible à l'anthropomorphisme, et que la nécessité de se figurer ses pensées lui fait prendre pour des réalités les images qu'il s'est formées. Mais ce n'est pas seulement dans les religions primitives que règne cet anthropomorphisme; il règne aussi dans les philosophies métaphysiques les plus avancées. Les distinctions nées des nécessités de l'analyse prennent une sorte de corps ontologique, elles se présentent sous la forme d'êtres réels, et nous ne sommes pas très loin parfois de croire qu'il est en nous telle chose qui s'appelle la mémoire qui a sa vie propre, indépendante de telle autre chose qui s'appelle l'imagination ou l'attention. Le langage lui-même nous trompe par sa trop grande précision, et nous fait prendre pour des êtres réels, pour des manières de personnes, tout ce que nous le chargeons de nommer. C'est en particulier la mystification qu'il nous fait subir avec le mot de bonheur. Grâce à notre tendance à tout personnifier, nous nous figurons volontiers le bonheur sous la forme soit d'un bien extérieur ou intérieur, mais nettement déterminé

dans les deux cas, qui a sa vie à lui, distincte de notre vie; c'est un être ou c'est une chose. Alors, obéissant à cette illusion toute-puissante, nous cherchons à l'identifier soit avec un des êtres, soit avec une des choses que nous connaissons. A notre insu, nous lui donnons un corps, nous le revêtons de membres humains, nous lui prêtons un visage gracieux, un aspect enivré et des lèvres souriantes, et puis nous cherchons en tous lieux cette mensongère réalité créée par notre imagination, une artiste dangereuse autant qu'incomparable. La plupart des hommes se plaignent amèrement du bonheur; mais quand on va au fond de leurs déceptions, on s'aperçoit qu'elles ont eu pour cause première cette fausse opération de l'esprit. Ils ont cru de toutes les forces de leur âme à un fantôme créé par un rêve de leur égoïsme ou de leur convoitise. Quelquefois, il est vrai, le fantôme a une plus noble origine, et il peut se faire qu'il sorte d'un rêve d'abnégation, d'amour et de vertu; mais cette origine ne peut lui donner la substance qu'il n'a pas, et quelle que soit la nature de nos espérances, elles sont destinées à être trompées. Les philosophes eux-mêmes ne sont pas à l'abri de cette erreur de l'esprit, et lorsqu'ils parlent du bonheur, il leur arrive la plupart du temps de le présenter comme une sorte de personnalité distincte, et de parler de lui comme ils parlent de celles de nos facultés qui ont le rôle le plus nettement déterminé et la fonction la plus tranchée. L'humanité s'épargnerait beaucoup de déceptions, beaucoup de récriminations et beaucoup de dissertations, si, étant avertie de cette pente glissante de son esprit, elle mettait une attention scrupuleuse à ne pas se figurer le bonheur comme quelque chose de distinct et à le prendre pour ce qu'il est réellement, non pour un bien ou pour une faculté, mais pour un état de l'âme.

Le bonheur est un état de l'âme qui consiste dans un sentiment de parfaite sécurité. Or qu'implique ce mot sécurité, sinon l'existence d'objets ou d'êtres extérieurs qu'on ne redoute pas, ou dont on est indépendant, ou avec lesquels on vit en bon accord? On voit comment le bonheur participe de deux caractères : il est intérieur, puisqu'il est un état de l'âme; il est extérieur, puisqu'il suppose un objet hors de l'individu.

Mais de ces trois sentimens qui entrent dans la composition de cette sécurité que nous nommons bonheur, absence de crainte, indépendance, accord de l'âme avec son objet véritable, quel est celui qui la constitue essentiellement? A coup sûr le dernier. Définissons donc le bonheur l'indépendance de tous les biens qui ne sont pas l'objet véritable de l'âme et l'accord parfait de l'âme avec cet objet. Voilà le bonheur qui est la propriété commune de tout le

genre humain, et que tout homme peut atteindre en dépit de sa condition et de ses facultés.

Il s'agit donc de déterminer quel est le véritable objet de l'âme, et c'est dans cette recherche qu'on s'aperçoit que nos facultés ne nous sont que d'un médiocre secours pour atteindre au bonheur. Je m'adresse tour à tour à chacune de mes facultés, et je lui demande quel est l'objet véritable avec lequel mon âme doit se mettre en harmonie. Aucune ne reste sans réponse, car chacune d'elles est maîtresse d'un bien qu'elle me présente comme cet objet, et qu'il ne tient qu'à moi de prendre pour tel. La volonté me présente la richesse et la puissance, l'imagination son cortége de beaux fantômes et de plaisirs délicats, la passion ses enivremens et ses extases; j'essaie successivement de tous ces biens, et je les abandonne l'un après l'autre aussitôt goûtés, car dans chacun je rencontre tout autant de souffrance que de joie. Si la sécurité est la marque certaine du bonheur, aucun de ces biens n'est le bonheur, car la durée leur est refusée, et je puis toujours prévoir le moment où ils m'échapperont. C'est presque le nom de maux qu'il faudrait leur donner plutôt que celui de biens, car il n'en est aucun qui sous son sourire ami ne cache un visage ennemi. Dans aucun, je ne trouve la vie véritable, et il n'en est aucun qui ne puisse me donner la mort. Homicides, puisqu'ils sont plus riches encore en dangers qu'en plaisirs, trompeurs et infidèles, puisqu'ils n'attendent qu'une occasion de m'échapper, après que la prudence m'a conseillé de ne compter sur aucun accord durable, la voix plus sévère et plus impérieuse du devoir s'élève pour m'ordonner de ne faire avec eux aucun pacte. Chacun de ces biens qui se présentait comme étant l'objet de l'âme est condamné à tour de rôle par la morale comme étant une source non de bonheur, mais d'infortune. Nous marchons donc de déceptions en déceptions et de souffrances en souffrances dans cette poursuite du bonheur à travers les biens qui sont les objets propres de chacune de nos facultés; mais du milieu de ces déceptions et de ces souffrances une grande et importante leçon, quoique négative, se dégage, la leçon de l'indépendance. Chaque déception n'est qu'un lien qui se brise, chaque souffrance n'est que la rupture d'un anneau de la chaîne qui retient notre liberté captive, chaque épreuve est un pas de fait vers la conquête de l'objet véritable de l'âme. Si nous ne savons pas encore quel est cet objet, nous savons au moins ce qu'il n'est pas, puisque nous connaissons par expérience la valeur des biens que nous avions pris pour lui. Il n'en est plus aucun que nous puissions craindre, puisqu'il n'en est aucun qui puisse nous tromper; il n'en est plus aucun qui puisse nous enchaîner, puisqu'il n'en est aucun qui puisse nous séduire. En nous

débarrassant successivement de tous ces biens, nous avons donc conquis l'indépendance, qui est le premier degré de cette sécurité dans laquelle consiste le bonheur; bien plus, nous avons déjà conquis le bonheur, puisqu'il n'est pas un de ces biens qui ne soit une source de péché et par conséquent une cause de souffrance et d'infortune, en sorte qu'on peut dire sans paradoxe que nous sommes d'autant moins éloignés du bonheur que nous possédons en nous l'étoffe d'un moins grand nombre de ces biens.

Mais, dira-t-on, cette sécurité devrait plutôt s'appeler dénûment, et le bonheur que vous vantez n'est autre chose que l'indigence de l'âme. Dénûment et indigence, soit; ce dénûment est un bien positif, cette indigence est un bonheur réel. N'est-ce donc rien que de n'avoir pas de maître et d'être affranchi de toute sujétion? N'est-ce rien que de se sentir en sûreté dans un monde plein de périls? N'est-ce rien que de vivre libre de dettes morales dans un monde où il faut payer chèrement la rançon de tous les biens, et de n'avoir aucun engagement avec l'univers? L'élégiaque latin a décrit en beaux vers la douceur de se sentir enfermé dans une chambre bien close pendant qu'au dehors la pluie fouette les vitres, et avant lui un grand poète, le chantre immortel du désespoir philosophique, avait décrit le plaisir de contempler du rivage le naufrage d'autrui; mais plus profondes encore sont les voluptés que goûte celui qui a conquis cette sécurité. En vain les orages grondent autour de lui, il passe tranquille, sûr que la foudre n'est pas destinée à sa tête. Aucun des traits du sort ne peut l'atteindre, car ces traits, qui, dirait-on, sont lancés au hasard, sont toujours dirigés par une main savante et sûre d'elle-même, et ne s'adressent qu'à des biens qu'il ne possède pas, ou qu'il ne possède plus. Et enfin, suprême avantage, n'est-ce donc rien, lorsqu'un bien se présente à notre rencontre, que de pouvoir en jouir sans inquiétude, parce que nous en connaissons d'avance la valeur et que d'avance nous en mesurons la durée, parce que, le rencontrant sans surprise, nous le quittons sans regret? — Eh bien! cette sécurité, il est au pouvoir de tout homme de la conquérir, quelles que soient ses facultés, à cette différence près seulement que l'homme intelligent n'y arrive qu'après des efforts et des souffrances infinis, tandis que l'homme médiocre n'a presque rien à faire pour la conquérir, et y entre presque de plain-pied. J'ai toujours admiré la sagesse de cette superstition qui fait considérer aux peuples musulmans les fous et les imbéciles comme les élus de Dieu. Quel profond sentiment de la vraie valeur des biens de la vie et des facultés humaines il y a dans cette superstition, où se trahit l'influence du grand dogme de la fatalité et du détachement noble de toutes choses qu'il communique à ses croyans!

Un fait digne de remarque, c'est le peu de cas que les deux

grandes doctrines de qui les sociétés modernes ont tiré la morale qui les a régies jusqu'à nos jours, c'est-à-dire le stoïcisme et le christianisme, font des facultés humaines et des biens qui y sont attachés dans cette question du bonheur. C'est à peine si la condition et l'intelligence les préoccupent; tandis qu'il faut aux autres doctrines des classes d'âmes privilégiées, au péripatétisme des âmes savantes et de condition libre, au platonisme des âmes d'artistes, de poètes et de mystiques, elles s'accommodent des âmes basses, communes et vulgaires. Pour ce qui regarde le stoïcisme, j'ai été très frappé récemment, en lisant la courte préface que le pauvre Giacomo Leopardi a mise en tête de sa traduction du *Manuel* d'Épictète, du tact à la fois vigoureux et délicat avec lequel il a montré contre l'opinion commune que le stoïcisme, loin d'être la doctrine qui convient aux âmes fortes et aristocratiques, était celle qui convenait par excellence aux âmes médiocres et faibles, en un mot à la commune humanité. Remarque aussi vraie qu'elle est neuve et aussi délicate qu'elle est profonde! Le stoïcisme a la réputation d'être la doctrine philosophique la plus difficile à pratiquer et celle qui requiert les plus fermes courages, et cependant le bonheur qu'il recommande est justement celui que nous venons de décrire comme accessible à la masse de l'humanité. Son nom prononcé évoque, il est vrai, des images de constance et d'héroïsme presque surhumains; mais cette illusion provient surtout de cette fortune accidentelle qui lui fit rencontrer ses adeptes parmi les membres de l'aristocratie de l'empire romain. Ils le pratiquèrent héroïquement et pour ainsi dire avec fracas, parce qu'ils le pratiquèrent douloureusement, et qu'il leur demandait des sacrifices qu'il n'aurait pas eu à exiger d'âmes plus faibles et plus ignorantes : plus ils étaient riches en facultés de toute espèce, et plus souvent il leur avait fallu renouveler la dure expérience par laquelle s'acquiert l'indépendance. Chaque bien qu'ils perdaient exigeait un nouvel effort de leur âme. Il y avait une disproportion marquée entre leur condition sociale, leur valeur naturelle, et le bonheur qu'ils poursuivaient, et c'est dans cette disproportion qu'il faut chercher la raison de leur allure héroïque et l'origine du renom héroïque que le stoïcisme s'est conquis. Ils poursuivaient le bonheur de la commune humanité avec des facultés d'aristocrate, c'est-à-dire qu'ils mettaient le plus là où le moins aurait suffi, et qu'ils payaient au plus haut prix ce qu'un paysan ou un artisan peut aisément se procurer. Ne peut-on pas dire en effet de cet âpre stoïcisme ce que Montaigne disait de la mort, qui nous paraît si terrible avec son attirail lugubre, et que cependant « un valet et une simple chambrière passèrent dernièrement sans peur. » Le bonheur de Thraséas, de Sénèque, d'Épictète, de Marc-Aurèle, est à la portée du premier venu, car enfin

qu'est-ce qu'il exige? D'avoir tout juste assez d'intelligence pour reconnaître que parmi les biens qui s'offrent à nous la plupart ne nous appartiennent pas, que nous ne devons pas plus nous chagriner lorsqu'ils nous sont enlevés que nous ne devons nous affliger lorsqu'on nous réclame un dépôt qui nous a été confié, et qu'enfin nous ne pouvons être heureux que par la possession des choses qui sont vraiment nôtres et par notre indépendance de celles qui ne sont pas à nous. Moyennant ces conditions, nous vivrons en paix avec le monde, et nous serons assurés contre toutes les chances d'infortune. Quant au christianisme, il exige moins encore, s'il est possible, car il ne demande à l'individu qu'une simple disposition de l'âme qu'il appelle la bonne volonté, c'est-à-dire cette simplicité du cœur qui, ne connaissant ni les troubles ni les emportemens, juge ingénument et sans exagération la valeur de tous les biens, et cette docilité courageuse autant que naïve qui le fait avancer à travers les périls de la vie avec la tranquillité profonde du soldat illettré qui marche au-devant de la mort.

M. Paul Janet définit le bonheur « le déploiement harmonieux et durable de toutes nos facultés dans leur ordre d'excellence. » Sa définition est certes remarquable, et un Goethe l'aurait signée. Son seul défaut, c'est qu'elle n'a pas, à notre avis, de caractère d'universalité, et qu'elle définit le bonheur exceptionnel des privilégiés de la nature et de la fortune, non le bonheur qui est le lot véritable de l'humanité. Le bonheur que décrit M. Janet correspond si exclusivement à un bonheur individuel que, dans l'énumération qu'il fait des biens qui, selon lui, le composent, il n'hésite pas à plusieurs reprises à déclarer la privation de tel ou tel de ces biens une infortune positive. D'un autre côté, il a si parfaitement senti ce que la possession de ces biens a de précaire et de trompeur, qu'il a été obligé d'introduire quelque peu arbitrairement l'épithète de durable dans sa définition, c'est-à-dire de supposer que dans ce déploiement successif de nos facultés nous ne perdrons jamais le point que nous aurons gagné une fois, et qu'à mesure que nous avancerons nous conserverons les résultats acquis, les bénéfices de notre activité passée. En est-il ainsi en réalité? Hélas non. Ce déploiement de nos facultés n'a rien de durable, et le bonheur passé ne s'ajoute pas au bonheur présent pour le grossir et le compléter. Nous n'emmenons pas avec nous nos biens déjà acquis, nous les laissons derrière nous; dans la puissance, nous ne gardons pas la paix profonde que nous goûtions dans la liberté; la sécurité de la pauvreté ne nous suit pas dans la richesse, et aussitôt que nous sommes appelés à jouir du tranquille sentiment de l'affection, nous voyons s'enfuir à tire-d'aile les voluptés plus vives que nous avions puisées dans la passion. En un mot, nous traversons les biens de la vie

non comme des conquérans qui ajoutent royaume à royaume, mais comme des voyageurs qui n'avancent qu'en laissant derrière eux les pays parcourus. A chaque phase successive de notre développement, nous pouvons balancer ce que nous avons acquis par ce que nous avons perdu, si bien que le compte exact de l'existence la plus heureuse peut se rencontrer dans le titre du dernier chapitre de M. Janet : *Beauté et misère de la vie.*

Cependant il est certain en un sens que le bonheur est expansion, et par conséquent la définition de M. Janet, quoiqu'elle s'adresse à un bonheur exceptionnellement individuel, sera de la dernière exactitude, si nous pouvons arriver à découvrir vers quel objet tend cette expansion. L'âme souffre, cela est vrai, lorsqu'elle est refoulée sur elle-même, comme le corps lorsque la respiration rencontre un obstacle. Toute dilatation est donc pour elle un bien; mais ces épanouissemens heureux pendant lesquels elle jouit d'elle-même sont aussi précaires que rares : on en sait le nombre et on en connaît la durée. Cette limitation, qui est sa plus grande souffrance, elle la rencontre au sein même de cette expansion, car l'ardeur avec laquelle elle se porte vers chacun des biens qui se présentent à elle est plus grande que ces biens, et ses voluptés ne sont pas en proportion de son désir. Si, par une faveur exceptionnelle de la fortune, il lui est donné de posséder jusqu'au dernier tous les biens auxquels les hommes attachent l'idée du bonheur, l'âme ne sera pas encore heureuse, car il viendra une heure où elle atteindra l'extrémité d'elle-même et où elle rencontrera ses propres limites. Elle souffrira plus encore qu'avant son premier épanouissement, car alors elle souffrira non plus comme autrefois sur tel ou tel point d'elle-même, mais sur toute son étendue, et elle aura épuisé en elle toute sa capacité de bonheur sans en avoir éteint le désir. Si la fin de l'individu est en lui seul, cette misère est sans remède, car durant cette longue poursuite du bonheur il a éprouvé qu'aucun de ces biens successivement possédés ne lui suffisait, et maintenant au terme de la poursuite il éprouve que son âme ne lui suffit pas. Il a accompli ce voyage merveilleux dont parle saint Augustin, où l'homme à la recherche de son objet véritable, après avoir parcouru par la pensée tous les mondes de l'espace, arrive enfin jusqu'à son âme et se trouve ainsi en tête-à-tête avec lui-même au moment où il croyait s'en être le plus éloigné. Cependant, même dans cet état d'extrême dénûment, son invincible espérance ne l'abandonne pas; il se dit justement que, puisqu'il ne trouve pas sa fin en lui-même, il doit avoir une autre destination que lui-même, que le désir du bonheur restant tout entier après qu'il a été si souvent déçu par les objets qui se présentaient comme pouvant le lui donner, son bien véritable reste encore à trouver, et alors il ajoute

de nouveaux mondes au monde qu'il habite et de nouvelles existences à son existence pour continuer la recherche de cet objet suprême dans lequel il doit rencontrer le bonheur vainement poursuivi ici-bas. M. Janet, après avoir disséqué successivement tous les biens qui sont au pouvoir de l'homme le plus favorisé, après avoir balancé leurs douceurs par leurs amertumes et les plaisirs qu'ils donnent par les souffrances qu'ils infligent, ne conclut pas autrement que l'instinct du genre humain. Nous arrivons enfin par un long détour à découvrir ce qui est l'objet véritable de l'âme, le complément de cette sécurité qui, selon nous, constitue le bonheur, et que M. Janet déclare ne rencontrer dans aucun des biens qu'il présente néanmoins comme étant le lot de l'homme heureux par excellence.

Dans un petit livre moins complet et moins étudié que celui de M. Janet, et où l'ardeur du zèle chrétien compense la finesse psychologique, M. Agénor de Gasparin frappe cependant plus près du but et plus directement. Il abrége le voyage, sûr d'avance que, dans cette longue poursuite du bonheur, il ne trouverait rien qui vaille la peine de s'y arrêter, et mène tout droit l'homme vers son objet véritable, qu'il nomme sans hésiter de son nom traditionnel et chrétien, Dieu. Selon M. de Gasparin, le bonheur commence précisément là où M. Janet déclare qu'il finit. Le commencement du bonheur, c'est la conversion, c'est-à-dire le renoncement à tous les biens dont M. Janet a dressé la liste. La conversion, dans la théorie protestante de M. de Gasparin, tient exactement la place de cette indépendance de tous les biens que nous avons considérée comme la première condition du sentiment de sécurité dans lequel consiste le bonheur. Pour lui comme pour nous, ces biens sont des sources de souffrance et d'infortune, et l'homme qui n'est pas parvenu à s'en détacher vit dans cet état qui s'appelle le péché, et dont le caractère le plus déplorable est l'insécurité où il plonge celui qui s'y laisse aller. Il n'est en paix ni avec les personnes ni avec les choses, car il ne s'appartient pas; mais comme un esclave qu'on vend ou qu'on échange sans demander sa permission, et qui passe d'un maître souriant et doux à un maître dur et morose, il passe de la domination du plaisir à celle du malheur, et de l'état de confiance crédule à l'état de désespoir. Sa sécurité ne commence réellement que lorsqu'il a découvert son objet véritable, qui est Dieu, et son bonheur ne commence que lorsqu'il a entrepris résolûment de se mettre en harmonie avec sa loi souveraine.

Arrivé enfin à ce terme que rien ne peut dépasser, nous pouvons reprendre, compléter notre définition et dire : « Le bonheur est non un bien ou un assemblage de biens, mais un état de l'âme con-

sistant dans la sécurité qui naît du parfait équilibre de l'individu avec sa loi morale, et de son accord avec son véritable objet, qui est Dieu, ou le souverain bien, ou l'ordre universel du monde. » Nous laissons à chacun le droit de choisir entre ces noms et de prendre celui qui agrée le mieux à ses doctrines, car tous nomment le même objet. Voilà le bonheur qu'assignent également à l'homme les deux grandes doctrines qui ont fondé une fois pour toutes la morale dans le monde, le stoïcisme et le christianisme, à cette différence près que le stoïcisme regarde ce bonheur comme accessible à l'homme par l'effort de sa seule volonté, tandis que le christianisme ne le croit possible que par une faveur divine et une protection de la grâce. Certes on peut multiplier les définitions, en inventer qui flattent davantage soit l'orgueil de l'esprit, soit les convoitises du cœur, soit les désespoirs de la souffrance; on n'en trouvera pas qui aillent plus au fond de la question et en embrassent plus fortement tous les détails, qui soient moins exclusives, d'un usage plus universel que les définitions du bonheur qui nous ont été léguées par ces deux grandes doctrines. Le bonheur qu'elles décrivent n'est pas le bonheur d'une caste, d'une condition, celui des riches ou celui des pauvres : c'est vraiment le bonheur qui est le partage du genre humain tout entier, et quiconque le désire, empereur ou esclave, peut y atteindre et s'y reposer dans la paix de l'immuable et de l'absolu.

Je n'ignore pas que la plupart des hommes se représentent le bonheur sous un aspect bien différent, et que ce mot prononcé évoque à leurs yeux de plus séduisans fantômes. Quoi! dira-t-on peut-être, c'est là le bonheur, cette quiétude impassible, cette sécurité sans trouble, mais aussi sans plaisirs? Ne pourrait-il donc répondre à son nom d'une manière plus avenante et présenter un visage moins sévère? Qui voudrait d'un bonheur auquel l'idée du plaisir ne peut être associé, et qui pourrait aussi bien s'appeler la sagesse, sans démentir la définition que vous recommandez? Je n'essaierai pas de convaincre les contradicteurs qui tiendraient ce langage de la réalité d'un tel bonheur, de la joie grave et forte qu'il y a pour l'homme à sentir que le moindre de ses actes participe du caractère de l'absolu, et que sa vie, étant unie à l'immuable, ne peut être déplacée par aucun accident extérieur, ni atteinte par aucune contingence; je me bornerai à répondre que j'ai tenu la promesse que j'avais faite en commençant de ne parler que des choses qui me sont connues, et que, si le bonheur a d'autres aspects, je laisse à qui le voudra prendre le soin de les décrire.

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 décembre 1864.

Il y aura toujours des esprits qui essaieront de lire dans l'avenir, de vaillantes et béates natures qui voudront renouveler le miracle de la vision de Jacob :

> Ce vieux Jacob, ô sublime mystère!
> Devers l'Euphrate une nuit aperçut...

Cherchez la suite dans Voltaire. Ces enthousiastes ne sont pas toujours dignes de raillerie; il y a du bon dans les prophètes, et l'on sait ce qu'il en a coûté aux fils d'Israël de les avoir persécutés. On trouve souvent d'utiles avertissemens dans leurs prédictions; parfois leurs intuitions chimériques sur l'avenir font avec le présent des contrastes non moins instructifs que divertissans. Pour tout couronner, il est des choses qu'eux seuls peuvent dire. N'est-il point heureux par exemple que dans le mois où le procès des treize a été jugé en appel, et où a été prononcé le grand discours de M. Haussmann, qui retire aux Parisiens l'espoir de posséder jamais des droits municipaux, M. Charles Duveyrier, cet aimable et infatigable chercheur du meilleur des mondes possibles, ait publié en un curieux volume ses réflexions sur *l'Avenir et les Bonaparte?*

M. Charles Duveyrier appartient à une école qui ne peut inspirer aucun ombrage à ces fiers et impérieux gouvernemens qui ont la prétention d'être des pouvoirs forts. Cette école s'inquiète médiocrement des formes et des garanties politiques ; elle prend volontiers son point de départ dans un fait quelconque, pourvu que ce soit un fait existant; elle a surtout en vue les améliorations sociales, et, avec son penchant pour l'autorité, elle semble avoir toujours attendu avec plus de confiance ces améliorations de la puissante initiative d'un seul que du mouvement naturel, mais trop lent au gré de son impatience, des volontés particulières. Les membres de l'école saint-simonienne font donc volontiers la cour au pouvoir. Si d'un

côté on ambitionne la liberté du commerce, c'est au gouvernement qu'on s'adresse, et on n'a point de scrupule de convertir les protectionistes par les procédés que Charlemagne employait pour baptiser les Saxons. Si de l'autre on rêve le succès de grandes combinaisons et spéculations financières, c'est le salut de l'empire, c'est la pensée du règne qu'on invoquera. Le plus désintéressé de l'école, M. Charles Duveyrier par exemple, lequel ne songe qu'au progrès, au bien-être des masses, veut aussi l'obtenir par le pouvoir et n'hésite point, si le bonheur du peuple lui semble devoir être acheté à ce prix, à révéler au pouvoir le secret de la fondation des dynasties. Voilà donc des esprits dont la sagacité sur plus d'un point est incontestable, et qui ont cet avantage, quand ils adressent la parole au gouvernement, d'être à l'abri des fins de non-recevoir dédaigneuses par lesquelles on croit devoir fermer la bouche à la catégorie déshéritée des suspects. L'incontestable candeur de l'auteur de *l'Avenir et les Bonaparte* est le principal agrément de ce livre. M. Duveyrier recherche les conditions auxquelles peut se fonder la dynastie des Bonaparte avec le sang-froid et la bonne foi qu'il mettrait à discuter une thèse d'histoire. Son dernier mot, au bout de mille considérations ingénieuses, c'est que la dynastie ne sera fondée que si elle sauvegarde à la fois les intérêts de la bourgeoisie et du peuple : ceux de la première en lui rendant promptement la liberté politique et parlementaire, ceux du second en organisant la démocratie.

Pour notre compte, nous n'aimons point cette distinction de classes à laquelle se complaisent les écoles socialistes. Il n'est que juste pourtant de reconnaître que cette distinction de classes, qui a été dans nos luttes politiques le prétexte et le mot d'ordre d'antagonismes si funestes, n'est point le fait des seules écoles socialistes. L'abus des routines historiques et des formules scolastiques appliquées à la politique avait égaré dans une erreur semblable une portion de l'école libérale. Ceux qui ont affecté chez nous de parler de l'avénement des classes moyennes et de revendiquer pour ces classes la prépondérance politique et le monopole du gouvernement, ont commis une irréparable faute, expiée par une révolution. Si la révolution de février a donné à la France une leçon, il nous semble que c'est celle-ci : il ne faut plus établir la politique sur des distinctions, des rivalités, des antagonismes de classes. Une politique de classes, qu'elle vînt du côté conservateur ou du côté révolutionnaire, ne serait plus aujourd'hui qu'une conception rétrograde, insensée, odieuse. Il n'y a que l'absolutisme qui ait intérêt à conserver de telles distinctions dans le grossier espoir de prolonger d'absurdes malentendus, de faire peur à la bourgeoisie des passions populaires, de faire croire au peuple que les classes conservatrices sont opposées à son avancement, de gagner la clientèle de ces deux intérêts grâce à cette double méprise. La politique de classes ne saurait plus être qu'un mensonge soutenu pour ruiner la liberté et dégrader la démocratie.

Imbus de ces idées, ce n'est point sans une certaine appréhension que nous avons vu M. Charles Duveyrier revenir à de vieux erremens de langage et à des comparaisons avec le passé fondées sur de trompeuses analogies. C'est en vérité vouloir trop servilement copier le passé que de nous parler des luttes de la noblesse et du tiers-état, et de citer comme exemple de conduite applicable au présent et à l'avenir l'ancienne royauté française s'appuyant sur le tiers-état pour accroître son pouvoir aux dépens de la féodalité; c'est être dupe d'une illusion de mots que de s'imaginer qu'entre les classes qui possèdent et celles qui ne possèdent point la position soit aujourd'hui ce qu'elle était autrefois entre la féodalité et les communes, et se prête à l'agrandissement et au patronage d'un pouvoir dynastique. La propriété moderne ne peut plus être la base d'un privilége social, puisqu'elle est ouverte à tous et essentiellement mobile; la propriété moderne ne peut plus être la base d'un privilége politique, puisque nous vivons sous le régime du suffrage universel. La société, prise en masse ou dans une de ses parties, n'a rien à conquérir contre l'intérêt de la propriété, puisque cet intérêt peut être et est celui de tout le monde. Il n'y a plus chez nous de place pour les longs conflits auxquels donne lieu l'existence d'un droit partial et injuste. Les seuls conflits économiques et politiques qui peuvent se présenter désormais parmi nous sont ceux qui naissent de la loyale concurrence des intérêts, et des compétitions que la liberté engendre. De tels conflits n'appellent point, comme ceux d'autrefois, l'intervention longue et durable d'un pouvoir dynastique; il suffit, pour les régler, de la médiation d'un pouvoir rationnellement organisé, c'est-à-dire d'un pouvoir qui, au lieu d'avoir la prétention de conduire la société, en soit la représentation fidèle et par conséquent souvent retrempée et renouvelée par l'élection.

Hâtons-nous de dire qu'en dépit d'un langage qui nous paraît incorrect et dangereux, parce qu'il emprunte au vocabulaire du passé des mots dont le sens est perdu, M. Ch. Duveyrier est loin de pousser à l'antagonisme des classes; c'est au contraire leur conciliation qu'il demande au pouvoir. A ses yeux, les dynasties ne se fondent qu'à la condition de satisfaire les grands intérêts qui existent dans les pays qu'elles aspirent à gouverner. Comme M. de Persigny, mais avec plus de perspicacité, M. Duveyrier recherche à cet égard des enseignemens dans l'histoire d'Angleterre. On connaît trop le raisonnement singulier de M. de Persigny. Se fondant sur une histoire de la maison de Hanovre qu'il a arrangée à sa fantaise et qui excite l'hilarité des Anglais, M. de Persigny nous dit : Que la dynastie soit admise et reconnue par tous, et alors, pas avant, je vous rendrai la liberté. Plus exact et plus sensé, M. Duveyrier voit l'histoire d'Angleterre telle qu'elle est. Il ne met point l'effet avant la cause. Étudiant avec sagacité l'histoire des fondateurs de la dynastie protestante en Angleterre, il voit et il montre que ces princes ont réussi dans leur œuvre parce qu'ils ont donné sa-

tisfaction aux grands intérêts qui avaient à cette époque la prépondérance dans la société anglaise. Ces intérêts étaient ceux d'une aristocratie qui voulait prendre part au gouvernement et d'une classe moyenne qui aspirait à conquérir, elle aussi, progressivement l'influence politique. S'ils n'avaient servi qu'un seul de ces intérêts, s'ils ne les avaient point satisfaits tous les deux, M. Duveyrier reconnaît et déclare que Guillaume et les George n'eussent point fondé la succession protestante. Armé de cette expérience, il se retourne vers la France présente. Là il voit, en face d'une dynastie à fonder, d'une part les élémens indépendans de la société, ceux qui existent par eux-mêmes et n'ont point besoin de la tutelle gouvernementale, — c'est ce qu'il appelle la bourgeoisie, — d'un autre côté les masses populaires, comprenant, suivant sa définition, tous ceux qui, n'ayant point l'indépendance de l'existence assurée, peuvent avoir besoin à un titre quelconque du patronage gouvernemental. Pour que la dynastie des Bonaparte réussisse à se fonder, il faut, selon M. Duveyrier, qu'elle donne à la bourgeoisie et au peuple ce qu'ils demandent, à la bourgeoisie la liberté politique, la liberté de la presse et les libertés parlementaires, au peuple le progrès et ses garanties, qui sont la gratuité de l'instruction et le crédit personnel. Il y aurait beaucoup à discuter sur le système d'organisation du progrès populaire ébauché par M. Duveyrier, de même que sur l'organisation des institutions libérales. Quelques controverses que puissent soulever les questions de détail, les conclusions générales de M. Duveyrier nous paraissent incontestables. Un pouvoir doué d'avenir ne peut point éluder ou ajourner indéfiniment les problèmes fondamentaux que la société lui présente. Sans admettre les distinctions de classes, il est hors de doute que le génie, l'honneur, la sécurité de la France veulent que nous rentrions dans la tradition libérale, il est hors de doute qu'il faut travailler à conformer l'ensemble de nos institutions politiques et l'organisation de notre mouvement social aux principes du suffrage universel. La tâche est là devant nous; elle nous attend, elle nous sollicite, elle nous presse. Aux temporisateurs paresseux ou aveugles qui disent : Que la dynastie soit fondée, et nous couronnerons l'édifice! M. Duveyrier répond avec une logique qui ne manque point de hardiesse par le temps qui court : Je renverse vos termes; commencez par couronner l'édifice, il en est temps, et à cette condition la dynastie est fondée

Voilà, en raccourci, ce que M. Duveyrier nous apprend sur l'avenir. On remarquera, nous le répétons, que M. Duveyrier parle en ami sincère de l'établissement dynastique. Quand nous regardons ce qui se passe au moment où paraît son livre, nous avons peur que l'auteur de *l'Avenir et les Bonaparte* ait émis des vœux et non exprimé des prédictions certaines. Le procès des treize ne montre guère que l'on soit prêt à écouter ses conseils d'ami. M. Ch. Duveyrier a écrit autrefois des comédies; nous craignons fort qu'il ne soit congédié avec une réplique de comédie, avec le mot d'Isidore

à don Pèdre dans *le Sicilien :* « Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr. »

Certes, s'il était une œuvre urgente et logique réclamée par l'introduction du suffrage universel dans le droit politique de la France, du suffrage universel, base de notre nouveau droit dynastique, ce serait la révision et l'abrogation de toutes nos anciennes lois qui, promulguées par des régimes antérieurs et essentiellement différens, pourraient être incompatibles avec la pratique sincère et libre de ce suffrage. Il faut de l'unité et de l'homogénéité dans la législation d'un pays. Il est évident que des lois édictées sous le premier empire et même sous le régime de 1830, procédant de principes tout opposés au suffrage universel, ne seraient point applicables aujourd'hui à l'exercice de ce mode de votation. Si de telles lois existaient, la logique prescrirait de les abolir. C'est cependant au nom d'une loi de 1810, au nom d'une loi de 1834, que l'on veut assimiler un comité électoral à une association politique prohibée. Nous ne saurions reproduire les argumens que cette grande cause a inspirés aux avocats renommés qui l'ont plaidée avec tant de chaleur et d'autorité. Les discours de M. Berryer, de M. Dufaure, de M. Jules Favre, de M. Grévy, ont dépassé les limites d'une simple cour d'appel, et resteront dans l'histoire politique du pays. Sans rentrer dans une discussion de droit que des maîtres ont épuisée, on peut essayer encore de présenter quelques-unes des considérations politiques que ce procès suggère. On veut assimiler des comités électoraux à des associations qu'une législation ancienne a condamnées d'une façon générale, sans avoir en vue les formes accidentelles de réunion ou d'association particulière que doit produire tout mouvement électoral librement conduit. La conséquence d'un tel procédé est de laisser indécis les droits de la fonction électorale, de faire planer le doute sur ce qui est légalement permis et légalement défendu en matière de comités électoraux. Comment est-il possible, dans des élections qui mettent en mouvement des milliers de citoyens, d'organiser des comités qui ne créent point de relations suivies entre plus de vingt personnes? Et s'il suffit que des relations pareilles aient existé entre plus de vingt personnes pour établir une association illicite, qui osera constituer des comités électoraux ou agir de concert avec ces comités en pleine sécurité de droit? L'exercice d'un droit est paralysé et rendu impossible tant que l'incertitude est suspendue sur la limite légale de ce droit. Laisser les citoyens dans le doute sur la question de savoir si des comités électoraux pourront être confondus avec des associations défendues par la loi, c'est, par une voie à peine détournée, vouloir établir que le suffrage universel devra s'exercer en France sans le concours de comités électoraux. Une pareille prétention serait si contraire à l'esprit du droit électoral, au génie surtout du suffrage universel, que l'imagination en est confondue. Rien de semblable ne s'est jamais vu dans les pays gouvernés par le système représentatif, dans ceux surtout où ce système a le suffrage universel pour base. Ni en

Belgique, ni en Italie, ni en Angleterre, on n'a jamais compris des élections sans comités et sans associations. Peu de pays possèdent comme nous le suffrage universel, mais on peut citer la Suisse et les États-Unis. En Suisse, les électeurs sont toujours conduits au scrutin par des comités. Aux États-Unis, on organise des conventions, lesquelles se ramifient partout en comités actifs; les citoyens s'affilient, suivant leurs affinités politiques, à ces vastes associations, et chacun est lié d'honneur à voter pour le candidat de son parti. L'impulsion de diverses opinions ainsi organisées est si nécessaire à l'exercice sérieux du suffrage universel, que dans quelques rares localités des États-Unis où les exigences de la guerre ont récemment fait obstacle au libre jeu de ces combinaisons collectives, on a accusé M. Lincoln d'avoir voulu dérober aux citoyens la franchise électorale. La France d'ailleurs n'a pas besoin de chercher en pareille matière des exemples hors de son histoire et de ses traditions. Jamais jusqu'à ce jour les lois de 1810 et de 1834 n'avaient été appliquées aux comités électoraux, et certes sous tous nos gouvernemens représentatifs on a vu des comités électoraux s'organiser dans les proportions les plus vastes. Depuis cinquante ans, l'incompétence de ces lois en matière électorale avait été consacrée par une jurisprudence en quelque sorte négative. On veut aujourd'hui donner à ces lois une nouvelle portée par une jurisprudence contraire.

Établir en politique des principes nouveaux par voie de jurisprudence, est-ce conforme, nous ne disons pas seulement à l'esprit des institutions représentatives, qui ont besoin de lois claires et certaines, mais au génie logique de notre nation? Est-il d'ailleurs conforme à la nature des choses de faire établir par la magistrature ordinaire une jurisprudence politique? Les vrais grands esprits ne l'ont jamais pensé, et c'est pour cela que Royer-Collard démontrait avec tant de force que, dans l'intérêt de la magistrature elle-même, le jugement des délits politiques ne devait être confié qu'au jury, image variable de la société politique. On peut croire que jamais le jury n'aurait déduit des lois de 1810 et de 1834 une jurisprudence capable d'inquiéter la liberté des comités électoraux; mais dans les pays de droit coutumier, dans les pays habitués à tirer de la jurisprudence les définitions successives et le développement du droit, oublie-t-on à quelle cause les jugemens doivent cette autorité qui finit avec le temps par faire loi? L'autorité des arrêts provient de l'autorité personnelle des juges; à côté du jugement qu'on invoque, on rappelle le grand nom du magistrat qui l'a rendu. C'est ainsi que dans la jurisprudence politique d'Angleterre on entend citer à chaque instant un lord Somers, un lord Hardwicke, un lord Camden, un lord Stowell. La valeur de l'homme, sa grande situation, la responsabilité qu'il est en état de prendre vis-à-vis de ses contemporains et de l'histoire, garantissent et perpétuent le crédit de ses décisions. Nous doutons que la magistrature française, constituée comme elle l'est, éloignée de la vie politique active, n'étant pas recrutée parmi les

sommités du barreau, ne mettant point en avant le nom et la responsabilité morale de ses membres, représentée par la collectivité et non par l'individualité des juges, soit réellement en mesure de nous faire un droit coutumier politique. Elle n'a certes point cette ambition, et nous ne voyons pas qu'il soit utile de lui imposer cette tâche. Que gagne-t-on à mettre en présence et en balance vis-à-vis de l'opinion en matière politique l'arrêt d'une cour, qui n'est guère pour le public qu'une chose abstraite, et les opinions concordantes éloquemment motivées, prononcées avec éclat, d'une réunion d'avocats tels que MM. Berryer, Dufaure, Jules Favre, qui ont grandi sous les yeux de tous non-seulement dans l'interprétation et la défense du droit, mais au milieu des épreuves de la vie politique que la France contemporaine a traversées avec eux et souvent sous leur conduite?

Si donc il était vrai que la législation positive, le droit coutumier au sujet du droit d'association ne coïncidassent point avec la nature et les exigences du suffrage universel, c'est la législation antérieure qui devrait céder le pas à la souveraineté du droit électoral; ce serait un contre-sens que de subordonner à des lois secondaires, émanées de systèmes de gouvernement abolis, le principe supérieur de la constitution présente. On peut juger d'un mot la tendance qu'indique le procès des treize. Il est évident que, si l'on voulait aujourd'hui régler par une loi particulière et précise le droit d'association dans ses rapports avec le droit électoral, il serait impossible d'insérer dans une telle loi rédigée en présence et sous l'empire du suffrage universel les restrictions et les interdictions que l'on prétend tirer des lois de 1810 et de 1834. Le dessein seul d'une pareille tentative serait confondu d'avance par cette logique du langage qui est l'expression invincible de la droiture des idées, par ce simple bon sens qui portait déjà les auteurs de la loi de 1834 à excepter dans leurs déclarations les comités électoraux des interdictions qui frappaient les associations de plus de vingt membres. Pourquoi donc essaie-t-on de faire indirectement ce qu'on n'aurait seulement pas l'idée d'entreprendre directement par la présentation d'un projet de loi explicite? Pourquoi introduit-on une contradiction et un contre-sens entre les attributs nécessaires du suffrage universel et une jurisprudence dérivée pour la première fois d'une législation vieillie? Il n'est point surprenant que nous ayons des lois incompatibles avec le suffrage universel, car la plupart de nos lois sont anciennes, et le suffrage universel est récent; mais ce qui serait prodigieux, ce qui mettrait dans les idées une confusion intolérable pour le bon sens et la conscience d'un peuple, c'est que dans ce conflit ce fût le suffrage universel, la liberté électorale qui en découle, qui eussent le dessous.

Nous voudrions ne voir dans ce fâcheux incident du procès des treize qu'une incohérence résultant des tendances diverses auxquelles tout gouvernement est soumis, et non l'effort d'une politique systématique. Que

tout ne concorde point dans les tendances du gouvernement, cela frappe les yeux. La pensée qui ajourne l'émancipation de la presse et celle qui, par les actes de M. Duruy, ramène l'instruction publique vers ses traditions libérales ne semblent point homogènes. On en peut dire autant de la politique qui recommande les grands travaux publics et de celle qui ne veut point rouvrir le grand-livre. Si l'on avait eu besoin d'un avertissement nouveau pour prendre garde à l'imprudence de cette grande campagne de travaux publics où l'on veut pousser l'état, on le trouverait dans la lecture de l'exposé du dernier budget de la ville de Paris, que M. Haussmann vient de soumettre au conseil municipal. Assurément le préfet de la Seine est un des serviteurs les plus capables du gouvernement. Il déploie dans son œuvre un esprit de ressources, une puissance de combinaisons, une énergie, qui le mettent bien au-dessus des administrateurs ordinaires. Il est le Louvois de la guerre aux maisons et aux rues, et nous admirons autant que personne les résultats auxquels il est vigoureusement parvenu; mais M. Haussmann ne veut point s'arrêter. Il prévoit d'ici à dix ans une augmentation annuelle de plus de 50 millions pour les recettes de la ville; il compte ainsi réunir en dix années une ressource de plus de 500 millions, et ce demi-milliard, il compte l'employer intégralement à poursuivre la transformation de Paris. M. le préfet ne veut rien distraire de cette somme pour diminuer les taxes d'octroi, fût-ce même pour réduire de quelques centimes la bouteille de vin que boit l'ouvrier. Il n'a aucun goût pour ces expériences, si intéressantes pourtant, que l'on peut faire sur les taxes de consommation. Il est de cette école qui croit que l'argent qu'on laisse dans la poche du contribuable à la suite d'une remise d'impôt est inutilement perdu pour l'administration. Si M. Haussmann pensait que les contribuables de Paris ont quelque titre à s'occuper de l'emploi des taxes qu'ils paient, s'il recherchait auprès de son conseil municipal le contrôle autant que le concours, peut-être, en fin de compte, pourrait-on lui démontrer qu'il y aurait quelque sagesse à ne pas consacrer tout entiers les excédans de nos budgets au percement de nouvelles rues. Cette application de capitaux si considérables à la destruction des maisons et à la mise en état des terrains imprime à une seule nature de spéculations et d'industrie une activité exagérée, et qui, au premier moment, peut amener de redoutables crises. Ce ne sont pas seulement les 500 millions avec lesquels M. Haussmann va agir qu'il faut considérer : ces 500 millions sont une puissante amorce qui doit attirer des capitaux plus importans encore dans l'œuvre de la transformation parisienne. Des entraînemens de ce genre, qui poussent vers une application unique le capital et le travail, tendent à rompre le véritable équilibre industriel, renchérissent artificiellement le loyer de l'argent et le prix de la main-d'œuvre, et, à la première chance contraire, aboutissent à de grands désordres économiques. Nous souhaitons que M. Haussmann, emporté par l'ivresse de l'action, ne regrette point un jour de n'avoir pas

été arrêté à temps par un conseil municipal sorti de l'élection populaire.

Les pays étrangers offrent cette fois peu d'aliment à notre curiosité. En Italie, l'affaire de la translation de la capitale est enfin terminée. Le sénat a voté la loi, et le roi l'a promulguée. La discussion du sénat a été remarquable : d'excellens discours y ont été prononcés par M. Manno, par M. Matteucci, etc. A nos yeux, l'intérêt du débat s'est concentré sur les discours de M. d'Azeglio et du général Cialdini. Il y a quelque chose de touchant et de dramatique dans la résignation élevée et patriotique avec laquelle l'illustre et généreux d'Azeglio s'est rallié à une combinaison qu'il ne pouvait entièrement approuver; mais il y a aussi dans les paroles du général Cialdini une virilité martiale, un accent de raison robuste, une énergie confiante qui sont d'un bon augure pour les destinées de l'Italie. Nous conseillons aux personnes que certains souvenirs ont rendues hostiles au général Cialdini de lire dans l'original la reproduction complète du discours de ce général : on dirait une harangue détachée d'un livre de Guicciardini. Les amis et les ennemis de l'Italie reconnaîtront vite à cette lecture que l'on a affaire, en Cialdini, à un homme d'une trempe peu commune.

Les républiques de La Plata, qui avaient fait moins parler d'elles depuis quelque temps, sont peut-être menacées de nouvelles perturbations, qui ont leur point de départ dans l'expédition entreprise, il y a déjà près de douze ans, par le général Florès pour renverser le gouvernement de la Bande-Orientale. La guerre civile, rallumée depuis cette époque, se traînait languissamment, et la faveur publique dont Florès était l'objet à Buenos-Ayres, fatiguée par l'impuissance de ses efforts, l'abandonnait sensiblement et avait fait place à la plus grande indifférence, quand l'intervention inattendue du Brésil a donné à la situation un caractère tout nouveau, a ranimé les espérances du parti dont Florès s'est déclaré le chef, et par contre-coup a inquiété assez vivement le Paraguay pour que le général Lopez ait protesté contre la politique du cabinet de Rio-Janeiro et laissé pressentir qu'il mettrait son armée en mouvement, si les troupes brésiliennes envahissaient le territoire de l'Uruguay. La gravité de cette crise, qui s'était obscurément préparée à travers des essais inutiles de régénération et de médiation étrangère dont les péripéties n'avaient pas assez attiré l'attention publique, vient de se révéler par l'attitude qu'a prise et le langage qu'a tenu le corps diplomatique européen à Montevideo en réponse à une communication du commandant des forces navales brésiliennes, et on a surtout remarqué la note du chargé d'affaires de France, M. Maillefer, qui est aussi ferme que raisonnable et correcte. L'amiral brésilien prétendait que les agens étrangers à Montevideo s'associassent pour ainsi dire aux mesures hostiles de son gouvernement contre le gouvernement légal de la Bande-Orientale en interdisant à leurs nationaux tout transport d'armes et de munitions de guerre dans les ports de l'Uruguay par les forces de l'au-

torité légitime en possession de la plus grande partie du territoire, et cela sans déclaration de guerre, sans notification de blocus; mais les agens étrangers se sont refusés à favoriser, par leur adhésion à la demande de l'amiral brésilien, une politique toujours injuste de la part du Brésil quand il s'agit de la Bande-Orientale, objet séculaire de ses ambitieuses convoitises, et, sans se permettre de juger l'étrange alliance du cabinet de Rio avec le général Florès, ils ont cependant laissé suffisamment voir qu'ils regrettaient la querelle si intempestivement faite au gouvernement de Montevideo et une intervention qui a ravivé une guerre intestine près d'expirer sans ce secours inattendu.

L'attitude de Buenos-Ayres au milieu de ce conflit n'est pas bien décidée. Le général Florès, qui avait rendu quelques services au général Mitre et au parti dominant aujourd'hui dans la république argentine, en avait été récompensé par de grandes complaisances lors de son départ pour la Bande-Orientale; mais plus tard on avait désiré la fin d'une tentative de révolution qui avait créé plus d'un embarras, et on avait conseillé au général Florès de mettre bas les armes moyennant une transaction. Malheureusement celui-ci, comptant déjà probablement sur le Brésil, avait exigé des conditions qui équivalaient à l'abdication du gouvernement légal de Montevideo, et la guerre a recommencé. Maintenant, si Buenos-Ayres et le parti qui a le pouvoir en main ont conservé leurs anciennes traditions, ils ne doivent pas voir sans quelque inquiétude le Brésil s'apprêter à envahir de nouveau la Bande-Orientale, et c'est peut-être le secret de l'inaction dans laquelle se renferme le gouvernement du général Mitre. Le Brésil lui-même semble hésiter à se lancer à fond dans une question qui peut faire naître pour lui plus d'un danger, et on annonçait récemment l'envoi dans la Plata d'un diplomate brésilien de grande réputation, M. Paranhos, dont la mission permet de penser que le rétablissement de la paix n'est pas impossible.

Quant à l'Europe, il est évident qu'elle ne peut que désirer la fin la plus prompte d'une guerre civile qui est venue arrêter la prospérité dont jouissait la Bande-Orientale sous un gouvernement raisonnable. C'est pourquoi, dès le commencement de ces troubles, la diplomatie étrangère dans la Plata, justement préoccupée des intérêts commerciaux, qui souffrent toujours de pareils désastres, avait unanimement repoussé l'expédition du général Florès, en regrettant que le général Mitre, qui comprenait bien le fâcheux effet que devait produire cette nouvelle conflagration, n'eût pas résolûment découragé une entreprise coupable qui a inutilement désolé le pays, jusqu'à ce que l'intervention brésilienne lui eût rendu quelques chances de succès.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LA PSYCHOLOGIE DEPUIS JOUFFROY. — M. A. GARNIER.

Lorsque M. Jouffroy, en 1826, esquissait avec tant de précision et de vigueur l'idée, la méthode, le criterium, l'importance de la science psychologique, il semblait qu'une nouvelle école allait naître, qui continuerait en l'agrandissant l'œuvre de l'école écossaise, et poursuivrait dans toutes les directions la philosophie de l'esprit humain. Il n'en a pas été tout à fait ainsi, et l'on peut dire aujourd'hui que dans cette école longtemps appelée l'école psychologique, c'est précisément la psychologie qui a été le moins cultivée. Sans doute on a enseigné et on n'a jamais cessé de penser que tous les principes de la métaphysique et des autres sciences philosophiques doivent être cherchés dans la science de l'esprit humain : on a insisté avec beaucoup de force et de solidité sur quelques grandes idées psychologiques; mais quant à cette science expérimentale, analytique, plus ou moins semblable aux sciences physiques et naturelles, dont les Écossais, après Locke, avaient donné le modèle, dont M. Jouffroy avait exposé la théorie, elle fut à peu près abandonnée. L'impatience de l'esprit français était rebelle à une tâche qui demandait une application lente, laborieuse, un peu aride, et dont les résultats étaient très incertains. On se remit à la métaphysique, que M. Jouffroy voulait ajourner; on cultiva la morale, surtout la morale pratique dans ses rapports avec le droit social; enfin on se consacra presque exclusivement à l'histoire de la philosophie.

Parmi les disciples de M. Jouffroy, un cependant, un seul embrassa et poursuivit l'œuvre commencée par le maître avec une fermeté, une ténacité, un sang-froid et une honnêteté scientifiques dignes d'inspirer de l'émulation à tous ceux qui aiment la vérité pour elle-même : c'était M. Adolphe Garnier, qui, après avoir été élève de Jouffroy au collége Bourbon, devint plus tard son successeur dans la chaire de la faculté des lettres de Paris. M. Garnier n'a jamais perdu de vue un seul instant l'objet auquel il s'est consacré, et nulle tentation ne l'a pu détourner de ce travail bien déterminé. Tandis que nos plus grands maîtres en philosophie se sont laissé plus ou moins entraîner hors de leur voie par la littérature, les beaux-arts, l'histoire, la politique, M. Garnier a pensé qu'un seul but suffit à une seule vie, et par la patience, par une attention continue, par le sentiment du devoir, il a fait une œuvre, ce que de bien plus éclatans génies ne laisseront peut-être pas après eux : le *Traité des Facultés de l'âme* est le meilleur monument de la science psychologique de notre temps (1). C'est l'étude la plus complète qu'on puisse présenter à ceux qui veulent se rendre compte des opérations de l'âme; c'est celle que recommandent par-

(1) Une édition nouvelle du *Traité des facultés de l'âme* paraîtra prochainement. Ces pages, consacrées à l'étude d'un philosophe distingué qui a été collaborateur de cette *Revue*, et dont la science déplore la perte récente, sont destinées à lui servir d'introduction.

dessus tout la sûreté de la méthode, la clarté de l'exposition et la sévérité du langage. Dans la science des faits de l'âme, nul n'a surpassé ni même égalé M. Garnier pour l'étendue, la finesse, la sagacité des observations et des analyses. Sans doute il faut rapporter à Jouffroy l'honneur d'avoir indiqué à son disciple la voie et la direction: mais Jouffroy, comme tous les esprits créateurs éteints prématurément, s'était contenté de tracer les grandes lignes et de donner sur quelques points d'admirables modèles: M. Garnier a eu le mérite et l'art d'embrasser la science tout entière.

On n'a pas assez vu que M. Garnier, dans les limites où il se renferme, est un penseur indépendant et original. Son indépendance à l'endroit de toute idée convenue se montre par exemple dans la polémique si pleine de courtoisie et d'estime qu'il engagea contre l'école phrénologique dans son livre *De la Phrénologie et de la Psychologie comparées,* livre d'une discussion très fine et d'une remarquable sagacité. Cette école, si dédaignée dans le monde savant, et qui a été compromise par le mélange du charlatanisme, lui paraissait avoir des qualités psychologiques distinguées. Il y louait beaucoup cette tendance à ne pas se contenter de cadres trop généraux et à se défier d'une unité artificielle et systématique. Pour lui, il ne craignait pas, à l'exemple des phrénologues, de reconnaître autant de pouvoirs élémentaires dans l'âme humaine que l'analyse y découvrait de faits irréductibles et indépendans, et lorsqu'on lui reprochait de multiplier à l'infini les facultés de l'âme, il était peu sensible à ce reproche : il ne s'arrêtait guère au nombre des facultés nominales, et il pensait avec raison que ce sont les faits eux-mêmes qu'il faut comparer et démêler. Il importe assez peu par exemple de rapporter à une seule et même faculté deux faits aussi différens que l'instinct de la pudeur ou l'amour de la vie. L'unité verbale par laquelle on les aura réunis n'empêchera pas ces deux faits d'être non-seulement différens, mais indépendans, séparables l'un de l'autre et quelquefois opposés.

M. Garnier avait en outre à un haut degré l'une des premières facultés philosophiques : il pensait par lui-même. Jamais il n'a admis une seule idée qui ne lui fût devenue propre, et qu'il n'eût en quelque sorte, comme le disait Jouffroy, *repensée* de nouveau. Aussi tenait-il à toutes ses idées, comme il arrive quand on les a conquises par son propre effort, au lieu de les recevoir toutes faites par la complaisance facile d'un esprit sans résistance et sans ressort. Nul n'a moins cédé que lui à ce scepticisme flottant, si fréquent de nos jours, qui se plaît à donner successivement raison à tout le monde, parce qu'il n'a pas assez de force pour choisir, ni assez de science pour se décider; mais, si ferme qu'il fût dans ses conclusions, M. Garnier n'était pas de ces esprits tranchans et décisifs qui substituent l'autorité à l'examen. Il acceptait volontiers la discussion, il trouvait bon qu'on lui donnât des raisons; il les écoutait, il y répondait, et son esprit éclairé ne permettait ni à la passion ni à l'imagination de lui dicter ses opinions. Il aimait par-dessus tout la raison, et la sagesse de sa vie, comme l'ordre, la raison, l'honnêteté de ses ouvrages, en réfléchissaient l'éternelle clarté. Dans l'enseignement comme dans la science, M. Garnier était lui-même. Il n'y portait pas cette éloquence passionnée et brûlante qui a illustré le plus grand maître de la philosophie contemporaine, et dont quel-

ques rayons ont passé dans l'âme de ses disciples. M. Garnier n'a jamais aspiré à de tels éclats; en revanche, il montrait dans la chaire une qualité souveraine et exquise, la simplicité, une simplicité nue, mais pleine de grâce et de distinction, qui attirait, retenait, rappelait ceux qui venaient l'écouter. Cette parole, toujours pure et précise, semblait craindre de vous surprendre en touchant l'imagination; elle se dissimulait en quelque sorte et laissait parler les choses elles-mêmes. Dans la langue philosophique, la simplicité et la clarté paraissaient à M. Garnier une sorte de sincérité.

On n'attend pas que nous donnions ici une analyse du *Traité des Facultés de l'âme,* ouvrage trop complexe et trop varié dans ses différentes parties pour se prêter à un tel mode d'exposition. Nous aimons mieux y choisir quelques-uns des points essentiels, où il nous semble que M. Garnier a le mieux marqué sa trace et où il a fait faire quelques progrès à la science, ne fût-ce qu'en mettant en question des théories trop facilement accréditées. J'indiquerai, par exemple, la théorie de la perception extérieure, comme une de celles que M. Garnier a le mieux étudiées, et, sans entrer dans le détail de ses observations et de ses analyses, qui ont singulièrement enrichi ce sujet mille fois traité, j'irai au point capital de la théorie.

Il est une théorie qui date de l'école cartésienne, qui s'est transmise à l'école de Locke, puis aux Écossais, et qui, reprise et perfectionnée par M. Royer-Collard, est encore aujourd'hui régnante : c'est la distinction entre les qualités premières et les qualités secondes de la matière. Voici en quoi consiste cette théorie. Il y aurait dans les corps deux sortes de qualités : les unes, que l'on appelle premières, nous sont connues directement et comme distinctes de nous-mêmes; ce sont l'étendue, la forme, le mouvement, le nombre, la divisibilité, la solidité. Les autres, appelées qualités secondes, telles que le chaud et le froid, la résistance, la couleur, le son, l'odeur et la saveur, ne sont que des modifications de notre âme, qui par elles-mêmes ne nous donneraient pas l'idée d'un monde extérieur. Voici les principales raisons sur lesquelles on s'appuie pour justifier ces distinctions. On dit des qualités premières qu'elles sont essentielles à la matière, car on ne peut concevoir un corps sans étendue et sans solidité, tandis qu'on peut le concevoir sans odeur, sans chaleur et même sans couleur. En outre les qualités premières ne supposent pas les secondes, tandis que celles-ci supposent les premières. Il peut y avoir étendue sans couleur, mais non couleur sans étendue, solidité sans résistance, mais non résistance sans solidité. Enfin les premières sont absolues, elles existeraient encore quand même nous ne serions pas; les secondes sont relatives, elles supposent l'existence de l'âme qui les perçoit.

Telle est cette théorie, classique depuis Descartes, et qui s'enseigne encore aujourd'hui dans nos écoles. M. Garnier a combattu cette doctrine avec une extrême sagacité, et lorsque M. Vacherot, dans un livre récent et remarquable (1), fait honneur à M. Cournot d'avoir détruit le préjugé des deux classes de qualités dans la matière, nous regrettons qu'il ait oublié que M. Cournot avait été précédé dans cette voie par M. Adolphe Gar-

(1) *Essais de Philosophie critique.*

nier, ou que du moins celui-ci, sans juger la question de priorité, était arrivé de son côté aux mêmes résultats que M. Cournot. Les qualités premières sont, dit-on, essentielles à la matière; mais qu'entend-on par essentielles? Que je ne puis en concevoir la non-existence? A ce titre, les premières n'ont rien de plus essentiel que les secondes, car je puis concevoir une matière immobile sans qu'elle cesse d'être matérielle; je puis la concevoir infinie, et dès lors sans figure, sans division. Dira-t-on que je ne puis la concevoir sans étendue et sans solidité? Mais cela même n'est pas absolu, car si l'on se borne à la conception, on peut arriver à réduire la matière par l'analyse à n'être qu'une force ou un ensemble de forces dont les actions plus ou moins intenses se manifestent dans l'espace. Si au contraire, on se borne à la simple perception, tout ce qu'on peut dire, c'est que nous percevons quelque chose de tangible, de visible, d'étendu, de mobile, de figuré, de chaud, de froid, de sonore, de rapide et d'odorant; si nous voulons aller au-delà, nous nous entourons de chimères qui sont de notre invention. Dire que les qualités premières supposent les secondes, et non celles-ci les premières, est vrai au point de vue de l'expérience; mais il n'y a pas là de relation nécessaire. Enfin, que les unes soient absolues et les autres relatives, c'est encore là une distinction arbitraire, car si l'on admet que dans la matière il y ait quelque chose qui, même en l'absence de l'homme, soit prêt à lui donner la perception du tangible et de la résistance, rien n'empêche de concevoir qu'en son absence il y ait aussi quelque chose qui soit prêt à lui donner, quand il se présentera, la perception de l'odeur, du son, de la saveur ou de la couleur. Vouloir que ce quelque chose se ramène nécessairement à l'étendue, à la figure, aux propriétés géométriques, est l'illusion de Descartes et de son école. Ce qui est certain au point de vue de l'expérience, c'est que toutes les qualités des corps nous apparaissent avec le caractère de l'extériorité.

La théorie des sens extérieurs et la théorie des inclinations paraissent généralement acceptées comme ce qu'il y a de plus remarquable dans le livre de M. Garnier. Pour moi, la partie qui me semble la plus solide et la plus neuve, c'est la théorie de la raison. On sait que l'une des conquêtes de la philosophie contemporaine a été d'établir contre les sensualistes, à l'aide de Kant et de Descartes, l'existence de principes *à priori* antérieurs et supérieurs à l'expérience, et dont on rapporte l'origine à une faculté appelée entendement pur, raison pure ou simplement raison. Cette théorie est sans nul doute vraie dans son ensemble; mais il faut avouer qu'elle est encore assez confuse et qu'elle a grand besoin d'être éclaircie. Cette faculté supérieure est en effet chargée d'expliquer tout ce que l'expérience interne ou externe n'explique pas; à elle se rattachent par conséquent des objets bien hétérogènes, et qu'il est difficile de ramener à une mesure commune. M. Garnier, dans son *Traité des facultés de l'âme*, a essayé de démêler ces différens objets et d'assigner à chacun son vrai caractère, et c'est cette entreprise, accomplie avec une simplicité qui en dissimule l'intérêt et l'importance, que nous trouvons très digne d'attention.

Il commence par faire remarquer que parmi les objets que l'on attribue en général à la raison comme à une source commune, il y en a qui sont

considérés par l'âme comme existant nécessairement et réellement en dehors de nous, d'autres au contraire qui n'existent que dans notre esprit. Par exemple, l'espace et le temps sont des objets que nous nous représentons comme objectifs, c'est-à-dire comme réels en dehors de nous. Il en est de même d'un être éternel et nécessaire, car, quelque parti qu'on prenne sur la nature de cet être, on ne peut nier ce postulatum de Clarke : quelque chose a existé de toute éternité. Il en est tout autrement des objets de la géométrie. Nulle part, hors de nous, n'existent de surfaces sans profondeur, de lignes sans largeur, de points sans aucune dimension; nulle part n'existent le cercle parfait, le carré parfait, en un mot les figures géométriques. Ce ne sont pas cependant de pures abstractions de l'expérience, car on ne peut abstraire d'un objet que les qualités qu'il contient : or le cercle parfait n'est pas contenu dans l'objet réel; c'est nous qui l'y supposons. Au reste, deux philosophes dont on ne contestera pas l'esprit critique, Bayle et Kant, ont reconnu le caractère idéal des objets de la géométrie. Ce n'est pas seulement des objets de la géométrie que M. Garnier niait la réalité objective, tout en leur reconnaissant le caractère de conceptions idéales et *à priori;* il en disait autant de ces types si souvent rappelés, depuis qu'un illustre philosophe en a fait le titre d'un de ses plus beaux ouvrages : *le Vrai, le Beau et le Bien.* Il ne voyait encore là que des conceptions idéales dont l'objet n'existe pas en dehors de nous. Aussi était-il très opposé à la théorie platonicienne et malebranchiste des idées considérées comme l'essence divine. Il lui paraissait contraire au bon sens et à la raison que les figures géométriques fissent partie de l'essence divine, fussent Dieu lui-même. Il ne l'admettait pas davantage pour le beau, le vrai et le bien. Dire que Dieu est beau lui paraissait un non-sens; l'identifier avec la vérité, c'était confondre l'objet et le sujet. Quant au bien, c'était pour lui comme pour les stoïciens le type de l'homme sage et vertueux, mais non pas Dieu lui-même, dont on ne peut faire l'objet et le type de la vertu sans la rendre impossible et impraticable.

En un mot, de même que dans l'ordre de l'expérience on peut distinguer la perception qui s'adresse aux objets réels et la conception qui n'a pas d'objet en dehors de la pensée, de même, dans l'ordre de la raison pure, il y a aussi, suivant M. Garnier, perception et conception. La première, s'appliquant à des objets réels et vraiment objectifs, l'espace, le temps, la substance nécessaire, et la seconde à des objets non réels sans être abstraits, et qui sont *à priori* créés en quelque sorte par l'esprit lui-même.

Une autre distinction importante est celle qu'il établit entre deux sortes de propositions rationnelles : les unes qui formulent des existences réelles, les autres qui sont ce qu'on appelle en logique des propositions identiques, où l'attribut ne fait que répéter le sujet sous une autre forme, en un mot de pures tautologies. De ce genre sont précisément les axiomes de la géométrie et de l'arithmétique, lesquels reviennent tous à cet axiome fondamental A = A, ce qui signifie qu'une chose est elle-même et n'est pas son contraire, axiome qui ne nous apprend rien de nouveau, et qui, suivant M. Garnier, ne se distingue pas de ceux que nous fournit l'expérience.

Une des plus intéressantes analyses de M. Ad. Garnier est celle qu'il a donnée de l'idée de Dieu, l'une des plus complexes que possède l'esprit

humain, et qui est trop souvent présentée comme un produit immédiat de la raison pure. Dans cette idée, telle qu'elle existe aujourd'hui chez les nations les plus civilisées, où le christianisme et la philosophie sont en honneur, on peut distinguer plusieurs élémens distincts : 1° un élément métaphysique; c'est une essence éternelle, infinie, nécessaire, substance et cause, d'où le monde tire son origine et ses lois; 2° un élément moral : Dieu n'est pas seulement une substance nue et morte, c'est un esprit, mais un esprit qui possède dans leur perfection et dans toute leur plénitude les attributs de la pensée et de la volonté; 3° un élément idéal : Dieu contient en soi le modèle de toute beauté, de tout ordre, de toute régularité; il est le principe de tous les types de la géométrie et de l'art, il est le lien des idées, des formes pures. De ces trois élémens, on peut dire que le premier caractérise surtout le Dieu panthéiste, le second le Dieu chrétien, le troisième le Dieu platonicien. M. Garnier, qui se plaçait seulement au point de vue de la pure psychologie, considérait comme une perception nécessaire de la raison l'affirmation d'une substance et d'une cause première nécessaires et infinies. Il n'attribuait pas davantage à l'intuition directe et immédiate de l'esprit ce qu'il appelait la perception de l'absolu; néanmoins il était loin de sacrifier à la doctrine panthéiste la notion d'un Dieu parfait : seulement il ne voyait là qu'un acte de croyance et de foi, — foi naturelle bien entendu, et non positive, — différente de la perception, mêlée nécessairement d'obscurité et de trouble, et qu'il exprimait avec une sorte d'éloquence austère et touchante : « la véritable piété est de croire à Dieu et de l'ignorer; croyons à l'existence et à la perfection de Dieu, et interdisons-nous sur tout le reste une indiscrète curiosité... Si le chrétien s'incline devant les obscurités de sa foi, tenons aussi pour vraiment religieux celui qui accepte sans révolte les mystères de sa raison... Job, après quelques murmures échappés à la faiblesse humaine, finit par rendre gloire à Dieu malgré le mystère des souffrances qui lui sont infligées, et Dieu déclare que Job est celui de tous qui a le mieux parlé de Dieu... Résignons-nous à la pieuse ignorance de Job, et que l'apôtre nous pardonne de garder parmi nos autels un autel au Dieu inconnu. » Ainsi la perfection divine est un objet de foi, non de perception directe. Quant à l'idéal, que les platoniciens confondent avec Dieu lui-même, M. Garnier, je le répète, n'y voyait qu'une conception de l'esprit, une catégorie de la pensée, et la théorie des idées de Platon n'était pour lui comme pour Aristote que des métaphores réalisées.

On voit quelle fermeté, quelle netteté, quelle décision d'esprit M. Garnier a portée dans cette science délicate où il était maître. Nous avons essayé de donner quelque idée de son esprit d'analyse; on nous permettra, en terminant, de signaler chez lui un dernier trait. On a souvent reproché aux psychologues de se renfermer dans « leur moi abstrait et solitaire, » selon l'expression de Lamennais. On a dit que chacun d'eux étudiait l'homme en lui-même et construisait ainsi une humanité idéale qui ne ressemblait que très imparfaitement à l'humanité réelle. Les philosophes, a-t-on dit, n'ont décrit qu'un homme philosophique; mais le genre humain n'est pas un philosophe, il n'est même pas exclusivement un homme civilisé. Toutes les discussions philosophiques sur le libre arbitre, les idées pures

de la raison, la loi du devoir, n'ont guère de sens, appliquées aux peuples enfans de l'Afrique, de l'Australie ou de l'Amérique. On propose donc de substituer à la psychologie *subjective*, comme on l'appelle, une psychologie historique et géographique fondée sur l'observation des races, des peuples, des diverses classes de la société. Sans vouloir ici discuter cette idée et sans en nier l'importance et la fécondité, je me bornerai à faire remarquer que cette seconde espèce de psychologie ne pourra jamais dispenser de la première, et que les mœurs des peuples et leurs actions extérieures seraient pour nous incompréhensibles, si nous n'avions préalablement analysé par notre propre conscience les principaux faits qui, à différens degrés ou sous des formes plus ou moins changeantes, se retrouvent dans l'espèce humaine tout entière. Quoi qu'il en soit, ce que je tenais surtout à faire remarquer, c'est que la psychologie de M. Garnier n'est nullement cette psychologie abstraite que l'on critique. Sans doute, dans les analyses déliées qu'il a faites de l'esprit humain, c'est surtout à l'observation de conscience qu'il en appelle; mais il ne néglige jamais de confirmer les analyses de la conscience par les témoignages des observateurs qui ont vu l'homme du dehors. Les moralistes, les historiens et les voyageurs, sont les trois classes d'observateurs de ce genre que les psychologues doivent consulter. Sous ce rapport, le *Traité des Facultés de l'âme* est riche et varié : on y trouve beaucoup de citations intéressantes qui ôtent à ce livre l'aridité d'un traité didactique et abstrait. En cela, du reste, l'auteur suivait l'exemple et la tradition des philosophes écossais, qui n'ont jamais séparé dans leurs livres l'homme des hommes, et ont mêlé aux expériences internes un grand nombre d'observations empruntées à l'étude du monde et des sociétés. C'est dans cette voie que la psychologie est appelée de nos jours à faire des progrès; c'est en mariant sans cesse l'étude du dehors et l'étude du dedans qu'elle s'animera et s'enrichira. Déjà on entend parler de psychologie comparée; la psychologie des animaux est encore à faire, ou du moins elle est à recueillir, car il y en a déjà d'admirables parties dans les livres des naturalistes. La psychologie est donc, quoi qu'on en dise, une science pleine d'avenir; mais dans ses progrès en tous sens il ne faut pas qu'elle oublie ceux qui ont contribué à lui assurer la place éminente qu'elle occupe dans les études philosophiques, et à ce titre nul n'a plus de droits à sa reconnaissance et à son fidèle souvenir que M. Adolphe Garnier.

PAUL JANET, de l'Institut.

NOUVEAU RÉGIME DES PLACES FORTES.

Tout récemment, il a suffi d'un petit écrit (1) pour mener à bonne fin une rude campagne contre les villes fortifiées de la France. Il y a peu de mois encore, on comptait dans notre pays quarante-quatre villes, dont les portes se fermaient plus ou moins hermétiquement pendant la nuit. Ainsi le voulait l'antique usage féodal, conservé et rajeuni par une ordonnance de 1768. Que d'embarras, que d'ennuis pour les populations soumises à ce régime, c'est ce qu'il est inutile de rappeler, et aujourd'hui que, par une décision toute récente, la pleine et entière liberté de circulation nocturne est rendue aux habitans des villes fortes, on a vraiment peine à compren-

(1) *Utilité de l'ouverture permanente des villes fortifiées*, par M. de Labry.

dre comment l'usage de la fermeture a pu subsister si longtemps. La science s'ingéniait à percer les montagnes et les isthmes; les gouvernemens s'appliquaient à supprimer ou à abaisser les barrières qui entravaient les communications internationales; on avait même presque aboli les passeports, et pendant que s'accomplissaient toutes ces réformes, pendant que tout s'ouvrait, les places fortes s'obstinaient à rester closes. Il y avait là tout à la fois une anomalie et un anachronisme. On a donc sagement fait de réviser ces vieux règlemens, et il faut remercier l'auteur de l'écrit dont nous parlons, M. de Labry, de la polémique persévérante qu'il a engagée contre la fermeture des places fortes, et qui a provoqué une solution définitive.

Les études auxquelles s'est livré M. de Labry n'auraient plus aujourd'hui qu'un intérêt rétrospectif, si en même temps elles ne mettaient en lumière quelques traits assez curieux de notre administration municipale. Le ministère de la guerre, qui est évidemment le plus intéressé dans la question, n'hésitait pas à déclarer qu'en temps de paix il ne tenait pas le moins du monde à la fermeture des villes fortes. Les ministères de l'intérieur, des travaux publics et du commerce étaient également d'avis d'accorder la plus grande liberté de circulation. D'où pouvait donc venir l'opinion contraire? C'étaient, il faut bien le dire, les municipalités qui opposaient une vive résistance à un changement de régime, et qui voulaient absolument que les portes demeurassent fermées.

L'autorité communale ne voyait là qu'une question de budget; elle estimait que la clôture des villes facilitait la surveillance de l'octroi et la rendait moins coûteuse en économisant des frais de personnel, d'éclairage et de chauffage. Voilà les graves raisons pour lesquelles, même dans de grandes villes, la circulation était naguère encore arrêtée ou entravée pendant la nuit au détriment des intérêts les plus considérables. Comment blâmer des administrateurs qui se préoccupaient de l'équilibre de leur budget au point de s'imposer chaque nuit quelques heures d'arrêts forcés? Mais, à ce point de vue même, leur calcul était très erroné. Ainsi à Metz l'ouverture permanente de quatre portes a été autorisée en 1861 après de vifs débats, et la première année il est entré et sorti plus de cent mille personnes et plus de seize mille voitures pendant les heures de nuit où précédemment la circulation était interrompue. L'augmentation des dépenses d'octroi ne doit-elle pas être couverte et au-delà par le supplément de recettes que procure nécessairement une activité plus grande dans la circulation des personnes et des denrées? L'intérêt budgétaire de la commune n'est donc point compromis par le nouveau régime, qui a replacé les villes fortes en temps de paix dans les mêmes conditions que les autres villes, et qui a supprimé les embarras et les désagrémens de toute sorte auxquels donnait lieu l'exécution, même mitigée, des anciennes ordonnances. Le travail très complet de M. de Labry a hâté l'adoption de la réforme que nous signalons. Après avoir obtenu gain de cause en France, voici qu'il exerce son influence à l'étranger. Déjà plusieurs villes allemandes déclarent qu'elles ne veulent plus être closes la nuit, sous le prétexte qu'elles sont classées comme forteresses.

C. LAVOLLÉE.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CINQUANTE-QUATRIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XXXIVe ANNÉE.

NOVEMBRE — DÉCEMBRE 1864.

Livraison du 1er Novembre.

La Confession d'une jeune fille, dernière partie, par M. George SAND 5
Galilée, sa Vie et sa Mission scientifique d'après de nouvelles recherches, par M. J. BERTRAND, de l'Académie des Sciences..... 41
De l'Enseignement des Arts du Dessin en France, par M. L. VITET, de l'Académie Française..... 74
César et Cicéron. — II. — Le Vainqueur et les Vaincus après Pharsale, par M. Gaston BOISSIER..... 108
Statistique morale. — Les Enfans assistés en France, par M. BAILLEUX de MARISY..... 140
Tertullien, le Montanisme et l'Église de son temps, par M. Albert RÉVILLE. 166
Théodore II et le nouvel empire d'Abyssinie. — I. — La Jeunesse et l'avénement de Théodore, par M. Guillaume LEJEAN..... 200
Le Lendemain de la victoire en Pologne, par M. Charles de MAZADE..... 236
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire..... 249
Revue Dramatique..... 260

Livraison du 15 Novembre.

Récits de l'histoire romaine aux IVe et Ve siècles. — II. — Jérôme, le pape Damase et le couvent du mont Aventin, par M. Amédée THIERRY, de l'Institut..... 265
L'Estancia de Santa-Rosa, scènes et souvenirs du Désert argentin, par Mme L. BECK..... 315
Maurice de Saxe d'après des papiers inédits. — VI. — Le Souverain de Chambord, dernière partie, par M. Saint-René TAILLANDIER..... 362

Les Finances et la Liberté politique. — Le Budget de la France et le Budget de l'Angleterre, par M. Victor BONNET..... 397
Sciences. — Les Générations spontanées, par M. J. JAMIN..... 422
Sandra Belloni, roman de la vie anglaise, de M. George Meredith, première partie, par M. E.-D. FORGUES..... 444
Pangloss, par M. Édouard PAILLERON..... 483
Le Théâtre contemporain. — *Maître Guérin*, de M. Émile Augier, par M. PREVOST-PARADOL..... 493
Chronique de la quinzaine. — Histoire politique et littéraire..... 502
La Crise des partis et le nouveau Ministère en Espagne, par M. Charles de MAZADE..... 511
Essais et Notices..... 516

Livraison du 1er Décembre.

La Science des Religions, sa méthode et ses limites. — I. — Conditions et Principes de la science, par M. Émile BURNOUF..... 521
Sandra Belloni, roman de la vie anglaise, de M. George Meredith, seconde partie, par M. E.-D. FORGUES..... 550
Théodore II et le nouvel empire d'Abyssinie. — II. — La Politique du Négus depuis 1861, ses rapports avec l'Europe, par M. Guillaume LEJEAN..... 599
Les Expositions universelles et leur influence sur l'industrie contemporaine, par M. Charles LAVOLLÉE..... 628
Madame de Sarens, par M. Amédée ACHARD..... 658
Statistique morale. — L'Ouvrier de huit ans, par M. Jules SIMON, de l'Institut..... 715
Revue Musicale. — Le Théâtre-Italien en 1864 et le Théâtre-Lyrique, par M. Henri BLAZE de BURY..... 736
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire..... 748
L'Homme et la Nature. — De l'Action humaine sur la géographie physique, par M. Élisée RECLUS..... 762
Essais et Notices..... 772

Livraison du 15 Décembre.

Les États-Unis pendant la guerre. — I. — L'Élection présidentielle de 1864, par M. Auguste LAUGEL..... 777
L'Italie et la Vie italienne, souvenirs de voyage. — I. — Naples, par M. H. TAINE..... 802
L'Australie, son histoire physique et sa colonisation. — IV. — Les Mines d'or, découverte et exploitation des terrains aurifères, par M. H. BLERZY. 854
Des Tristesses humaines, par M. Charles de RÉMUSAT, de l'Académie Française..... 886
Sandra Belloni, roman de la vie anglaise, dernière partie, par M. E.-D. FORGUES..... 908
Les Chaires d'Économie politique en France, par M. Louis REYBAUD, de l'Institut..... 948
La Science des Religions, sa méthode et ses limites. — II. — Les grandes Religions et leurs Origines, par M. Émile BURNOUF..... 989
Essais de Littérature et de Morale. — V. — La vraie Nature du Bonheur, par M. Émile MONTÉGUT..... 1011
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire..... 1029
Essais et Notices. — La Psychologie depuis Jouffroy. — M. Adolphe Garnier, par M. Paul JANET, de l'Institut..... 1039

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7 rue Saint-Benoît.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 516 129